This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

PT 1331.3
KF848

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828.)

29 June, 1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

NJD-CC
AP
20
.R255
ser 2
vol 38

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE

Digitized by Google

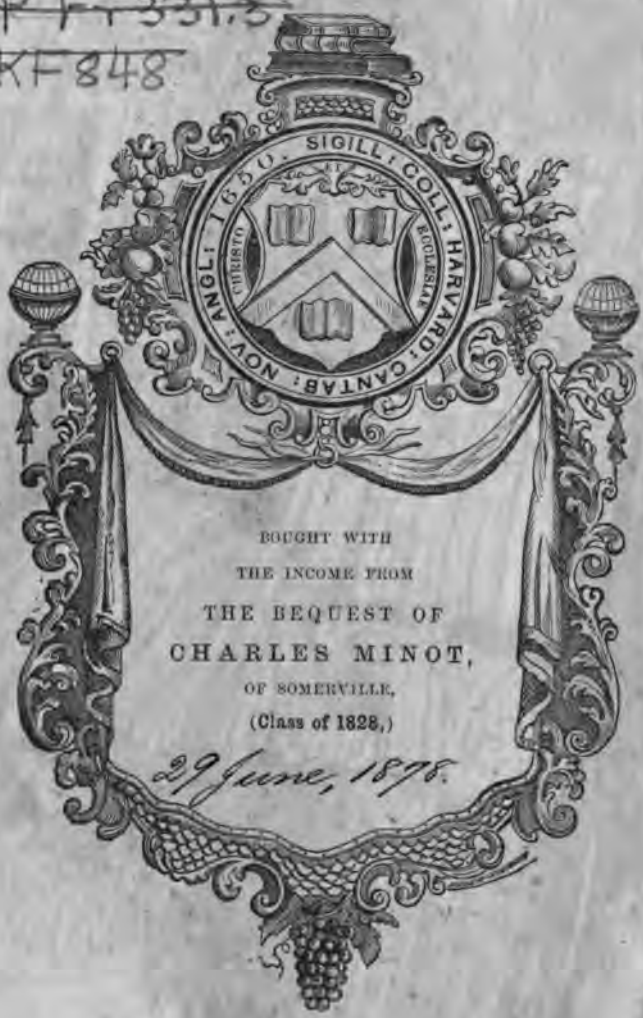
Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE

Digitized by Google

~~PT 1331.5~~
KF848



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
29 June, 1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

NJ U-LC
AP
20
.R255
ser 2
vol 38

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE

Digitized by Google

En vertu des traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, la reproduction et la traduction des articles de cette Revue sont interdites.

Digitized by Google

REVUE CONTEMPORAINE

TREIZIÈME ANNÉE

2e SÉRIE. — TOME TRENTE-HUITIÈME

LXXIIIme DE LA COLLECTION

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE CONTEMPORAINE

1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1

1864

Les auteurs et les éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

Digitized by Google

~~VIII.1~~
~~PF 3313~~

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

Δ
WID-LC
AP
20
.R255
[ser 2
vol 38]

1870, June 29.
Washington.

Digitized by Google

LE

STOÏCISME A ROME

ÉPICTÈTE

Les Entretiens d'Epictète, par ARRIEN, traduits du grec par M. V. COURDAVEAUX, in-8°. Paris, Didier. 1863.

Rome et l'Empire, au Ier siècle de l'ère chrétienne, sous l'unité politique et administrative du régime impérial, présentent le spectacle d'une étrange confusion morale et religieuse. Les deux classes des patriciens et des plébéiens, dont la tumultueuse hostilité remplit toute l'histoire de la république, ont disparu ; il reste des sujets, riches ou pauvres, mais tous égaux sous le niveau commun du maître, tous également désintéressés des affaires publiques ou n'y prenant part qu'autant que l'empereur le permet, non en corps, mais individuellement, comme agents et fonctionnaires du pouvoir central. Le Sénat n'est plus que l'ombre d'un grand nom. Les proscriptions, les guerres civiles et les caprices de violence et d'avidité impériale ont singulièrement appauvri le sang des anciennes familles. Les affranchis montent à la surface de la société, grâce à la faveur des princes ou à des fortunes monstrueuses et d'origine suspecte. Les derniers raffinements du luxe ont énervé les âmes, et les parvenus, qui sont nés et ont grandi dans la corruption, n'apportent pas à la société une séve nouvelle. Au-dessous vit et s'agite, non pas un peuple, mais une multitude avilie par l'oisiveté et par les vices qui en sont la suite, poursuivant tour à tour de ses acclamations et de ses huées

Digitized by Google

ceux que la fortune élève et renverse, n'estimant les empereurs que par les largesses qu'elle reçoit d'eux, apprenant aux amphithéâtres le mépris de la vie humaine, et au Forum le mépris du travail, adorant le pouvoir en proportion de ses excès, et jouissant même de ses colères, qui frappent ceux qu'elle envie. Partout, en haut comme en bas, un insatiable appétit de jouissances, une honteuse dissolution de mœurs. « Dans cette foule qui inonde les gradins des cirques, dit un moraliste contemporain, il y a autant de vices que d'hommes. » Le patriotisme, la maîtresse vertu des anciens Romains, n'était plus qu'un souvenir. Les soldats mêmes, recrutés dans les dernières classes de la société ou parmi les étrangers, séparés par leurs mœurs et par leur état du reste des citoyens, dont ils étaient l'effroi, se souciaient assez peu de la gloire et de la grandeur de Rome, et se battaient par métier.

Ce qui manquait surtout au monde, c'étaient les mœurs et les croyances. Faute de ce double lien, les âmes flottaient à l'aventure de l'extrême scepticisme à l'extrême superstition. Le sentiment religieux n'était pas éteint cependant, mais dévoyé. Jamais la croyance au surnaturel, dans ce qu'elle a de plus puéril, n'avait été plus commune et plus générale; jamais le nombre des temples n'avait été si grand. Rome était comme une exposition universelle des religions de tous les peuples, et avait des autels dressés à toutes les divinités de l'Orient et de l'Occident. Les dieux s'en allaient, comme dit Tacite; ils étaient usés. La crédulité demeurait, et tous les sentiments auxquels les cérémonies sacrées donnent satisfaction. Mais le vague besoin du nouveau précipitait la foule autour des sanctuaires étrangers. D'autre part, de malsaines curiosités et d'inavouables désirs donnaient des disciples ou des suivants aux chaldéens, aux devins, aux prophètes et prophétesses de carrefour, à tous ceux qui faisaient métier de prédire l'avenir et d'opérer des prodiges. En même temps, un levain nouveau commençait à fermenter obscurément et à travailler la société : le christianisme germait sourdement et se répandait çà et là. La brutale cognée de Néron n'avait fait que rendre plus vivaces ses pousses fécondes.

Quant à la philosophie, elle offre, à cette époque, un spectacle très digne d'arrêter l'attention de la critique. La grande séve d'originalité paraît tarie depuis longtemps déjà et le génie métaphysique épuisé. On a touché, à ce qu'il semble, le fond de la raison humaine. On ne songe plus à construire de nouveaux systèmes, et l'entreprise d'Ænésidème est la seule tentative scientifique du siècle. L'invention est nulle et l'érudition assez légère. Les noms des anciennes doctrines subsistent encore, mais ce sont de vaines étiquettes sous lesquelles on trouverait difficilement les idées et les théories

Digitized by Google

des fondateurs. Les écoles ont désarmé : pythagoriciens, platoniciens, péripatéticiens, stoïciens, épicuriens, cherchent moins ce qui les divise que ce qui les unit. Toute différence semble s'être effacée avec le temps. On dirait qu'en se frottant les unes contre les autres, les diverses doctrines ont usé leurs angles, et qu'elles peuvent désormais entrer dans le même moule. A la féconde hostilité, aux brillantes polémiques dont se nourrissait l'esprit subtil et disputeur des Grecs d'autrefois, a succédé une ère d'apaisement et de conciliation. Chez Cicéron déjà, quand il mettait aux prises les stoïciens et les épicuriens, c'était un exercice de rhétorique, un amusement littéraire, l'occasion de deux plaidoyers, le plaisir d'un tournoi où il n'y a ni morts ni blessés. Sénèque, dans son large et pacifique éclectisme, réconcilie les ennemis traditionnels. Il dit *notre Epicure*, comme il dit *notre Zénon* ou *notre Chrysippe*, et si le stoïcisme remplit ses lettres, on sait que c'est par une sentence ou par un précepte d'Epicure ou de Métrodore qu'il les finit, et, comme il dit, les signe. Plutarque, à plusieurs reprises, attaque l'épicurisme et le stoïcisme, mais il s'escrime contre des fantômes. L'épicurisme n'existe plus guère comme système philosophique ; ce n'est plus une doctrine, mais une manière de vivre. Quant au stoïcisme, celui qu'il combat est mort depuis bien longtemps, ou ne sert plus que de matière à des amplifications de rhéteur. Tous les stoïciens contemporains de Plutarque sont, au fond, d'accord avec lui ; tous admettent implicitement les critiques qu'il fait des exagérations et des paradoxes du vieux Portique, et tous, quand il s'agit de régler la vie et de faire descendre la morale dans la pratique, tiennent le même langage, donnent les mêmes conseils, les mêmes enseignements, et souvent dans les mêmes termes. Pour les grandes vérités de l'ordre moral, Platon est le maître commun des intelligences ; on adopte sinon ses théories spéciales, au moins son spiritualisme. Pour la direction de la vie, pour la morale proprement dite, c'est le stoïcisme qui règne, mais un stoïcisme adouci sans être énervé, un stoïcisme platonicien. Depuis longtemps, le mouvement intellectuel n'est plus concentré dans la seule ville d'Athènes ; il se divise entre plusieurs villes : Antioche, Tarse, Pergame, Ephèse et Rome. Alexandrie surtout, confluent de l'Orient et de l'Occident, est le grand entrepôt commercial, industriel, bibliographique et littéraire du monde, le foyer le plus puissant de l'activité ou, pour mieux dire, de l'agitation des esprits. A côté du Musée et de ses écoles, où l'enseignement officiel languit, tous les arts et toutes les sciences, tous les cultes et toutes les sectes dressent des chaires ou des tréteaux, et captivent la curiosité d'une foule composée de gens de tous pays, foule mobile, curieuse, railleuse, sceptique et crédule tout à la fois.

Digitized by Google

Les plus illustres philosophes de cette époque ont un commun caractère. Ce sont des prédicateurs de morale et l'on peut dire de vrais missionnaires. C'est Démétrius le Cynique « que la nature a fait naître en notre siècle, dit Sénèque, pour montrer qu'il y a un homme que notre corruption ne peut atteindre, et qu'il n'est au pouvoir de personne de nous corriger ; » c'est Dion Chrysostôme « dont les discours, dit un historien ancien, répandaient un parfum semblable à celui qui s'exhale des temples ; » c'est Apollonius de Tyane, personnage si vénéré que son histoire s'est tournée en légende, malheureusement pour sa mémoire, car plusieurs, en lisant sa vie, doutent si ce fut un charlatan ou un saint ; c'est Euphrate d'Alexandrie, dont Pline le jeune, qui l'avait entendu dans sa jeunesse, loue avec émotion l'affabilité, l'austérité sans faste, l'éloquence vive, insinuante et pleine d'onction ; c'est Musonius Rufus, qui eut l'honneur d'être banni de Rome par Néron, parce qu'il entretenait parmi la jeunesse une émulation suspecte ; c'est Plutarque, enfin, historien, philosophe et néo-païen, qui doit sans doute à Amyot une bonne part de sa bonhomie proverbiale, mais dont certains livres, qui furent peut-être des leçons publiques, contiennent des conseils et des enseignements excellents.

Pour ces hommes, la philosophie n'est pas une affaire de cabinet, une science abstraite, un pur exercice d'esprit, l'occupation et l'entretien d'âmes noblement curieuses des grands et éternels problèmes. C'est une fonction active, un service public. Ils ne savent pas, comme le sage de Lucrèce, s'envelopper dans un égoïsme stérile et triompher des maux dont ils ont trouvé le secret de s'exempter. Ils estiment que leur devoir, c'est d'enseigner la vie, et que le philosophe digne de ce nom a charge d'âmes (*Animorum magister et custos*).

Le temps n'est plus où la philosophie s'enferme dans l'enceinte mystérieuse des écoles. Elle se mêle au monde ; elle descend au milieu de la foule ; elle se met de plain-pied avec la place publique ; elle n'exige pas des qualités rares et privilégiées, une longue culture, un difficile noviciat, mais seulement la bonne volonté et la droiture du cœur ; elle ne s'adresse pas seulement à quelques-uns, elle parle aux petits comme aux grands ; elle luit pour tout le monde, selon la belle expression de Sénèque, *omnibus lucet*. Les fondateurs du stoïcisme, eux aussi, vivaient à Athènes avec le menu peuple, et le portique où ils enseignaient était appelé par dérision l'asile des pauvres et des mendiants ; mais leur enseignement passait par-dessus la tête de leur public. Les fortes vertus qu'ils essayaient de répandre, plus utiles sans doute aux déshérités de la société qu'aux heureux du monde, n'avaient rien de populaire parce qu'elles rompaient en visière au bon sens et à l'opinion commune.

Digitized by Google

Les nouveaux stoïciens sont plus près du cœur de l'humanité. La morale dans leur bouche, sans être moins pure, est plus pratique, et les vertus qu'ils enseignent ne sont pas des vertus d'exception. Ils savent approprier les préceptes et les conseils à la condition de chacun. Amis et familiers pour la plupart de ces fiers *séditieux* qui, sous Néron et Domitien, surent défendre leurs âmes de la servilité qui précipitait grands et petits aux pieds des maîtres, à ceux-là, ils parlent de liberté et d'honneur ; ils leur mettent aux mains *le Phédon*, ou les entretiennent de l'éternelle paix de l'âme affranchie des liens du corps ; ils leur apprennent à sourire à la mort, qui peut venir à chaque instant. Aux humbles, à ceux qui n'ont pas à craindre ces coups de foudre qui ne frappent que les têtes élevées, ils parlent des obligations qui doivent régler les relations sociales. Ils ne dédaignent pas les détails les plus chétifs, car ils n'ignorent pas que les petites choses sont la matière de la vie humaine et le cercle ordinaire où elle se meut. Chacun d'eux sait se faire tout à tous, varier ses leçons, les présenter tantôt sous une forme directe et dogmatique, tantôt sous la forme d'exemples ou d'allégories. Un singulier esprit de prosélytisme les anime et les pousse saintement dans la mêlée. Ils parlent en public et en particulier. La vérité ne leur plaît qu'autant qu'ils peuvent la répandre autour d'eux. « Si l'on m'offrait la sagesse, dit l'un d'eux, à la condition de la garder pour moi seul sans la pouvoir communiquer à autrui, je n'en voudrais pas. » « La parole d'Apollonius, dit son biographe, était comme une coupe toujours pleine où chacun était libre de venir étancher sa soif. » Ils n'attendent même pas qu'on les vienne trouver ; ils voyagent de ville en ville et portent en tout pays leur zèle désintéressé et leur pieux dévouement ; ils prêchent sous les portiques, sur les places, dans les maisons. Tout lieu leur est bon où ils trouvent les hommes réunis. Ils se glissent même parfois au milieu des camps sans craindre la brutalité et les outrages des soldats.

Rencontre remarquable ! Dans le temps même où saint Paul court l'Asie Mineure, la Macédoine et la Grèce, luttant contre la ténacité indomptable des Juifs et annonçant l'Evangile aux païens, Apollonius, son contemporain, élevé comme lui à Tarse, dans les mêmes écoles, et peut-être auprès des mêmes maîtres et sur les mêmes bancs, visite les mêmes contrées et s'arrête dans les mêmes villes, à Athènes, à Corinthe, à Antioche, à Ephèse, à Rome. On eût pu sans doute les entendre en même temps, l'un discourant à la synagogue, l'autre parlant du haut des degrés d'un temple. Le premier s'élevait contre le formalisme pharisaïque et enseignait la religion universelle qui devait renouveler la face du monde, le culte de Dieu en esprit et en vérité ; le second attaquait les pratiques grossières

Digitized by Google

de la superstition populaire, l'usage des sacrifices sanglants, et travaillait à épurer et à spiritualiser partout le culte et à amender les mœurs. On comprend que je ne veux pas pousser plus loin ce rapprochement. Les ressemblances sont sans doute plus à la surface qu'au fond; ce qui est incontestable, c'est qu'à côté de la propagande chrétienne et à l'époque même où elle se répand hors de la Palestine, des philosophes cosmopolites, suspects à l'autorité publique et deux fois proscrits sous Néron et Domitien, sans autre stimulant que l'amour du bien public, sans autre autorité que leur conscience et leur foi en eux-mêmes, entreprennent l'œuvre difficile de corriger les mœurs, font entendre partout de purs enseignements, glorifient toutes les vertus que le christianisme saura faire siennes, et essayent d'ouvrir des sillons que d'autres mains feront mieux fructifier.

Un même esprit anime ces philosophes : c'est l'esprit de cette grande doctrine qui, depuis trois siècles, atteste et prêche la solidarité humaine, et répète à l'homme qu'il doit vivre non pour lui-même mais pour ses semblables et se dévouer au service et au bien de tous :

Non sibi sed toti genitum se credere mundo.

On est convenu de dire que le stoïcisme est une doctrine essentiellement individuelle, l'altière protestation de quelques âmes plus enflées que hautes, se retirant en elles-mêmes comme en un sanctuaire inviolable, et y entretenant silencieusement un culte qui, sous l'Empire, n'a plus d'autel public, le culte de la liberté et de la dignité humaines. On ajoute que les enseignements et les préceptes de l'école stoïcienne peuvent être le pain des forts, mais non l'aliment commun de la foule; qu'elle prétend porter ses disciples à des hauteurs dont de rares élus peuvent seuls approcher, que l'idéal qu'elle se plaît à décrire n'est pas de l'homme, que son fameux sage n'est rien de plus qu'une idole, quelque chose d'abstrait, de sec et de dur; que la vertu qu'elle prescrit est en dehors de l'humanité et la grandeur qu'elle poursuit, une pure chimère; que c'est, en un mot, une philosophie inhumaine et sans entrailles, capable seulement de nourrir l'orgueil et d'exalter l'égoïsme.

Qu'il y ait quelque vérité dans ces critiques, on ne saurait le nier; mais il convient de distinguer. Il y a différents âges dans le stoïcisme. Si les fondateurs du Portique ont mal connu les vraies limites de la nature humaine, et lui ont demandé plus qu'elle ne peut donner; leurs derniers disciples, à Rome, sous l'Empire, ont heureusement corrigé leurs maîtres. Qu'on parcoure au hasard les *Lettres à Lucilius* ou les trop rares fragments de Musonius, on se convaincra vite qu'entre leurs mains la doctrine primitive s'est détendue, atten-

Digitized by Google

drie, humanisée; que ceux qui la professent ont une singulière délicatesse à manier les âmes et de merveilleuses ressources pour les guider. On verra que, par eux, le stoïcisme n'enseigne pas seulement l'art de mourir virilement, mais aussi l'art de bien vivre; qu'il s'essaye très sérieusement à devenir une doctrine sociale, on dirait presque une religion. Ce n'est pas que chez Sénèque et, sans doute aussi, chez Musonius, on ne pût trouver les vieilles amplifications sur l'impassibilité, l'invulnérabilité du sage et le reste, dont Malebranche s'est si complaisamment moqué; mais là n'est pas leur vraie et vivante doctrine, ou, tout au moins, elle n'est pas là seulement. Ce sont lambeaux de rhétorique traditionnelle, choses mortes, creuses réminiscences d'école, qu'ils répètent sans y croire. On voit déjà, par les questions de casuistique qui remplissent le dernier livre du *Traité des Devoirs*, de Cicéron, et qui sont toutes stoïciennes, que les disciples de Zénon ne se bornaient pas à combiner de stériles abstractions, mais savaient prendre aussi la vie par son côté pratique.

Nous voudrions justifier maintenant ces considérations générales par une étude un peu approfondie d'un monument philosophique, de peu de valeur au point de vue spéculatif, il est vrai, mais d'un grand prix en tant qu'enseignement de morale pratique, et montrer le caractère éminemment social et profondément religieux, que la doctrine stoïcienne a revêtu avant d'expirer et de tomber dans l'histoire. M. Courdaveaux, en donnant récemment une nouvelle traduction des *Entretiens d'Epictète*, a ramené l'attention sur un monument de philosophie morale remarquable à plus d'un titre, et, je ne dirai pas ouvert, mais vulgarisé une source d'informations précieuses pour tous ceux qui sont curieux de connaître le langage que le stoïcisme fit entendre aux hommes vers la fin du Ier siècle.

I

Ce qu'on sait certainement de la vie d'Epictète peut tenir en quelques lignes. Il naquit à Hiérapolis, en Phrygie. Il fut esclave à Rome, sous Néron, dans la maison d'un affranchi de l'empereur, du nom d'Epaphrodite. Lorsque Domitien bannit de Rome les philosophes, Epictète, déjà affranchi sans doute, se retira à Nicopolis, en Epire. L'avénement de Nerva, qui inaugura une ère de réparation, put lui rouvrir l'Italie, et sa vie se prolongea peut-être assez avant sous le règne d'Adrien. Il paraît douteux, cependant, malgré le témoignage de Spartien, qu'il ait vécu dans la familiarité de ce prince. On ignore

Digitized by Google

où et à quelle époque précise il mourut. Epictète, comme Socrate, n'a rien écrit; mais, comme Socrate, il a trouvé un Xénophon pour recueillir et transmettre à la postérité sa vivante parole; Arrien l'a fait sans souci de l'art, sans même prendre le soin de mettre de l'ordre dans des notes écrites au jour le jour, et dont le seul prix, à ses yeux (comme aux nôtres), était d'exprimer fidèlement et de fixer dans son souvenir l'âme, la pensée et jusqu'à l'accent d'un maître vénéré.

Ce n'étaient pas les philosophes qui manquaient au temps d'Epictète. Il y en avait à Rome de plus d'une espèce, qui se drapaient dans le manteau traditionnel et portaient la longue barbe, et, grâce à la munificence de Vespasien, tous ne la portaient pas gratis. Des professeurs salariés par l'Etat enseignaient une sage rhétorique et une honnête philosophie. Ils entretenaient dans le public, non pas le culte de la science pure, qui avait toujours été fort dédaignée à Rome, ni l'amour d'une liberté qui, même platonique, sonnait mal aux oreilles du prince, mais le goût de la parole. Leurs écoles, comme celles des rhéteurs, dont elles se distinguaient à peine, faisaient concurrence aux salons à la mode, où, sur invitations faites d'avance, se réunissaient ceux qui se piquaient de littérature, pour entendre lire quelque morceau inédit de poésie d'amateur ou quelque pièce d'éloquence composée à loisir sur un sujet d'imagination. A côté de ces écoles, qui distribuaient un enseignement officiel et régulier, s'élevaient par occasion des écoles libres. Rome, Alexandrie, Pergame, Antioche et toutes les grandes villes de l'empire recevaient souvent les visites de philosophes qui couraient l'Orient et l'Occident, étudiant et enseignant tout à la fois. Apollonius de Tyane n'est pas un accident dans ce siècle. La plupart des philosophes contemporains, et le bon Plutarque à leur tête, élevaient des chaires là où ils s'arrêtaient dans leurs fréquents voyages, et donnaient des séances philosophiques qui attiraient la société polie. La jeunesse, désintéressée depuis longues années des questions et des affaires politiques, s'empressait autour de ces professeurs improvisés. On passait là une heure ou deux, de la même façon, j'imagine, qu'on va de nos jours entendre un acteur de passage dans une ville, ou un prédicateur en renom qui vient de Paris à quelque anniversaire sacré. Tantôt, en effet, l'orateur n'était qu'un virtuose uniquement préoccupé de faire briller son esprit par quelque tour de force de sophistique; tantôt c'était un homme de bien doublé d'un moraliste, acharné contre les préjugés et les vices, travaillant de tout son cœur à corriger les uns et les autres, enseignant par l'exemple et le précepte, cherchant à donner aux âmes plus de ressort, aux caractères plus de véritable indépendance, aux consciences plus de droiture, à la vie une direc-

Digitized by Google

tion constante vers le bien; prêchant enfin et pratiquant le dédain du monde, de ses pompes et de ses biens, et proposant un idéal de sagesse composé du détachement de l'ascète et de la charité de l'apôtre, de l'égoïsme du moine, exclusivement soigneux de son salut, et du dévouement plein d'effusion du missionnaire.

Voilà, si je ne me trompe, Epictète, l'homme et l'enseignement. Le philosophe digne de ce nom, selon lui, n'est pas cet habile dialecticien qui excelle à nouer et à dénouer des syllogismes, ou sait par cœur son Chrysippe; bien moins encore ce discoureur dont la seule ambition est de plaire et d'amuser, et qui mesure ses succès à l'éclat des applaudissements qu'il recueille et au nombre de gens qui se pressent pour l'entendre. « Aujourd'hui, dit l'un, j'ai eu beaucoup plus d'auditeurs. — Oui, beaucoup; cinq cents, ce me semble. — Tu ne sais ce que tu dis; mets-en mille. Jamais Dion n'en a eu autant. — Et comment les aurait-il? — Puis, comme ils écoutent ma parole! — C'est que le beau agit jusque sur les pierres mêmes. » — « Viens aujourd'hui, dit un autre, m'entendre parler dans la maison de Codratus. — Et pourquoi irais-je t'entendre? Veux-tu me montrer que tu sais disposer les mots élégamment? Tu le sais, je te l'accorde; mais quel bien en résulte-t-il pour toi et pour les autres? » Quel nom donner à cet homme qui se retire tout honteux si on s'est montré peu empressé à venir l'entendre, ou si l'auditoire l'a écouté froidement; fier, au contraire, et portant haut la tête si le public n'a pas été avare de ses bravos? Le nom de philosophe, non pas, mais celui de comédien et de bateleur. Bien parler, bien jouer de la lyre, c'est tout un. Grand plaisir pour les oreilles, et rien de plus. Ce n'est pas l'habit qui fait le philosophe, ni la longue barbe, ni l'érudition profonde, ni la subtilité d'esprit, ni l'habileté à discourir. Si sa parole ne touche pas, ne pénètre pas les âmes, si elle ne fait pas rentrer les hommes en eux-mêmes et ne les rend pas meilleurs, si personne, en l'entendant lire ou parler, ne conçoit des inquiétudes sur soi-même, ne descend au fond de son cœur, ne dit en sortant : « Il a bien mis le doigt sur mes plaies. Je ne dois plus me conduire ainsi. » S'il reste aux auditeurs assez de liberté d'esprit pour l'applaudir, le philosophe n'a rien dit qui vaille. Sa parole est une parole morte, et c'est un mort qui parle. Dit-on d'un homme qu'il est musicien parce qu'il a acheté un archet et une harpe, ou d'un autre qu'il est forgeron, parce qu'il en porte le bonnet et le tablier? Non, on les juge à l'œuvre. C'est à ses œuvres aussi qu'il faut juger le philosophe, c'est-à-dire à sa vie, qui doit être le premier de ses enseignements.

C'est un point sur lequel Epictète revient fréquemment. Ce n'est pas assez d'être philosophe en parole, de donner dans l'école de

Digitized by Google

bonnes et pures leçons ; il faut encore les confirmer et les consacrer par sa conduite de tous les jours. L'exemple va plus loin et touche mieux que le seul précepte : « Où es-tu ? A l'école ? Tu parles alors en homme de cœur, tu rends un public hommage à la vérité et à la vertu. La droite raison te dicte toutes tes paroles. Ah ! te voici hors de l'école. Quel contraste entre tes paroles et ta vie ! Tu fais ce que tu blâmes, tu ne fais pas ce que tu prescris. Tes leçons étaient sur tes lèvres. Quelle différence y a-t-il à exposer tes idées que tu n'appliques pas ou à exposer celle d'une autre école ? Autre chose est de tenir serré dans son cellier du pain et du vin, autre chose de s'en nourrir. Ce dont on se nourrit se digère, se répand dans le corps, devient des muscles, de la chair, des os, du sang, le teint et la fleur de la santé. Ce que l'on a serré, on l'a sous la main pour le pouvoir prendre et montrer ; mais on n'en tire d'autre profit que de faire voir qu'on l'a. » C'est peu d'expliquer savamment une doctrine, si belle et si vraie qu'elle soit. Ce n'est pas pour connaître ce qu'a dit Chrysippe qu'on l'étudie : c'est pour se faire des convictions et les appliquer. « Tu dis que le vice seul est un mal, que tout le reste est indifférent. Tu parles à merveille du mépris de la mort. Te rappelles-tu tes leçons pendant la tempête, quand le vent mugit dans les voiles et que la mer soulevée menace d'engloutir le vaisseau qui te porte ? Si, pendant que tu cries et que tu te désespères, quelque importun s'approche de toi et te dit : De par tous les dieux, répète-moi donc ce que tu disais hier. Est-ce que le naufrage est un vice ou se rattache à quelque vice ? Ne prendrais-tu pas alors un bâton pour l'en frapper : Homme, lui dirais-tu, qu'avons-nous affaire de toi ? Nous périssons et tu viens plaisanter ! — Si César te faisait comparaître devant lui, comme accusé, te souviendrais-tu encore de tes distinctions ? Si au moment où tu entrerais, pâle et tremblant, quelqu'un t'abordait et te disait : Eh bien pourquoi trembles-tu ? De quoi est-il question pour toi ici ? Est-ce que César met la vertu ou le vice au cœur de ceux qui paraissent en sa présence ? — Que viens-tu me railler, en plus de mon malheur ? lui dirais-tu. — Et cependant, répondrait-il, dis-moi, philosophe, pourquoi tu trembles ? Ce dont tu cours risque ici n'est-ce pas la mort, la prison, la souffrance corporelle, l'exil ou une flétrissure ? Rien autre, n'est-ce pas ? Eh bien ! est-ce qu'il y a dans ces choses quelque vice ou quoi que ce soit qui se rattache à un vice ? De quel nom les appelais-tu donc hier ? — Homme, dirais-tu, qu'ai-je affaire de toi ? J'ai bien assez de mes maux. Et tu dirais juste. Tu as bien assez de tes maux, assez de ton manque de cœur, de ta lâcheté et de ta vanité, qui te faisait si bien te vanter quand tu étais assis dans l'école. Pourquoi te parais-tu de ce qui ne t'appartenait pas ? Pourquoi te disais-tu stoïcien ? »

Digitized by Google

On voit de quel prix la pratique est aux yeux d'Epictète. C'est la pratique, c'est-à-dire la conformité de la vie à la doctrine, qui prouve la foi véritable, et mérite seule à l'homme le titre de philosophe. Il suit de là que, pour être philosophe, il importe peu de pâlir sur les livres et d'être savant. Tous ne le peuvent pas, soit manque de loisir, soit infirmité d'esprit. Mais tous sont capables de vertu, les hommes et les femmes, et dans toutes les conditions. Bien agir dépend de nous, et c'est à vrai dire la seule chose au monde qui soit en notre pouvoir. Musonius, dans le même temps, définissait la philosophie : la profession de la vertu : « Philosopher, disait-il, c'est apprendre à connaître et à distinguer le bien et le pratiquer. »

Ces vives accusations d'Epictète contre l'hypocrisie, la faiblesse ou l'inconséquence de ces prétendus philosophes qui parlent bien et vivent mal, Sénèque les avait entendues gronder contre lui et avait tenté d'y répondre en faisant assez cavalièrement acte d'humilité : « Vieille querelle, avait-il dit, que l'envie fit jadis à Platon, à Zénon et à toutes les âmes les plus grandes et les plus saintes. Les préceptes de la sagesse sont impersonnels ; qu'importe l'indignité de la bouche qu'ils traversent ? » Epictète, esprit plus logique, moins mondain et moins souple, ne fût pas resté court devant cette réponse et eût, j'imagine, rudement répliqué. Est-ce à dire qu'Epictète se pose lui-même en exemple ? Non ; il déclare qu'il a le sentiment de sa faiblesse et de son infirmité, et ce sentiment est, selon lui, le commencement de la sagesse. Il sait bien que le philosophe qu'il décrit est un idéal, et il désespère de trouver, non pas un stoïcien parfait et achevé, mais seulement l'ébauche d'un stoïcien. Aussi les seuls modèles qu'il cite, les seuls exemples qu'il propose à l'imitation, c'est dans la pénombre de l'antiquité qu'il les va chercher : c'est Socrate, c'est Antisthène, c'est Diogène le cynique surtout, personnages historiques et réels sans doute, mais qui, par suite de l'éloignement et du mirage de la distance, paraissaient, comme des héros de la légende, revêtus d'une sorte d'auréole et pouvaient être regardés comme les saints du paganisme. C'est une chose à remarquer d'autre part, que le stoïcisme à son déclin se reporte pieusement vers ses lointaines origines, et tente de se retremper à ses sources primitives. De la même façon, le vieillard remonte volontiers par la pensée jusqu'à la première saison de sa vie, et, oubliant les phases intermédiaires de son développement, s'arrête complaisamment sur les années de son enfance et se berce de souvenirs qu'embellissent ses regrets, et auxquels le sentiment de sa décadence présente prête je ne sais quel charme poétique. Quand Epictète veut nous représenter le caractère, la vie et la mission du vrai philosophe, c'est du nom de cynique qu'il l'appelle.

Digitized by Google

Le premier devoir du philosophe est de régler sa vie, de pratiquer, de faire son salut pour prendre une expression chrétienne, c'est le devoir de tout homme. Mais le philosophe ne ressemble pas aux autres hommes, il est dans la société « ce qu'est le morceau de pourpre dans le manteau. » Il doit encore se dévouer au salut des autres, les éclairer, les guider, les soutenir, les consoler. Il est le maître, le directeur, le médecin des âmes. Quel ministère! En est-il un plus saint et un plus utile à la fois? Mais pour l'entreprendre et l'exercer, il faut éprouver ses forces. Bien plus, il y faut une vocation particulière, un appel de Dieu, le souffle d'en haut, la grâce en un mot. Avant de faire le métier d'athlète, on exerce ses reins, on apprend à supporter les coups. « Tel homme a une école, pourquoi n'en aurais-je pas une, moi aussi? Esclave, ce n'est pas là une chose qui puisse se faire au gré du caprice ou par le premier venu. Il y faut l'âge, la dignité, et Dieu pour guide..... Tu dis : il y a un temple à Eleusis, il va y en avoir un ici. Il y a là-bas un hiérophante, et moi je le serai..... Tu n'as pas le vêtement qu'il faut à un hiérophante ; tu n'as ni la chevelure, ni la bandelette qu'il doit avoir ; tu n'as ni sa voix, ni son âge, et tu n'as pas vécu pur comme lui. Tu n'as fait que lui prendre ses paroles et tu cries : voici les paroles saintes elles-mêmes! C'est d'une autre manière qu'il faut se mettre à enseigner ; c'est là une grosse affaire, qui a ses mystères et qui ne peut être entreprise à la légère ni par le premier venu. Peut-être même ne suffit-il pas d'être vraiment sage pour se charger du soin des âmes. Il y faut encore, par Jupiter, certaines dispositions et certaines aptitudes. Il y faut même un certain extérieur, et avant tout que ce soit Dieu qui vous pousse à prendre ce rôle. Sans doute, il est beau de dire : Je suis celui qui doit s'occuper des hommes. Mais alors il te faudra veiller, te donner de la peine, vaincre tes passions, t'éloigner de ta famille, supporter les mépris d'un esclave, les railleries de ceux que tu rencontres, être le dernier partout, dans les charges, dans les honneurs, dans les tribunaux. Quand tu auras bien pesé tout cela, viens vers nous, si tu le veux encore. »

Le philosophe est donc un initié, mais il ne vivra pas dans la contemplation solitaire, inutile à ses semblables, comme les stylites, ou soumis aux règles monacales d'un institut pythagoricien. « Il doit savoir que Jupiter l'a détaché vers les hommes, comme un envoyé, pour leur montrer quels sont les biens et les maux, et combien ils se trompent quand ils mettent le vrai bien et le vrai mal là où ils ne sont pas. Il est réellement l'espion de ce qui est favorable à l'humanité et de ce qui lui est contraire. » Il faut qu'il gourmande les hommes, il faut qu'il les prêche sans cesse, qu'il les tourmente pour leur bien, qu'il leur montre la vraie route, qu'il leur apprenne à dédaigner les

Digitized by Google

biens du corps et de la fortune pour soigner leurs âmes qu'ils négligent, qu'il soit sans cesse assis à leur chevet, comme un médecin auprès du malade, les faisant rentrer en eux-mêmes, appliquant à chacun le remède qui peut le guérir; qu'il leur enseigne à vivre résignés, calmes, heureux dans la pauvreté, dans l'isolement, dans l'exil, dans l'esclavage, à glorifier Dieu le bon maître, l'universel ami des hommes et l'infatigable bienfaiteur, à souffrir pour lui plaire, à être purs et libres pour l'imiter.

Voilà le langage et les leçons du philosophe. Il faut qu'il s'attende à passer pour un importun et un fâcheux, à voir payer ses soins de rebuffades, d'injures et de coups, car les malades qu'il traite ne se sentant pas malades, parce qu'ils ne souffrent pas dans leurs corps, repoussent la main qu'on leur tend. C'est une chose inséparable de l'œuvre du philosophe : « Il ne saurait éviter d'être battu comme un âne vil, et il faut qu'il aime ceux mêmes qui le battent, parce qu'il est le père et le frère de tous les hommes. » C'est là son lot; il n'en appellera pas à César, il n'ira pas trouver le proconsul : « Quel est le César, quel est le proconsul du philosophe, si ce n'est celui qui l'a envoyé, celui dont il est le serviteur, Jupiter lui-même. Quoi qu'il lui arrive, il est convaincu que c'est Dieu qui l'exerce. » Il en coûte cher de faire du bien aux hommes. Ce n'est pas tout. Pour que le zèle de ce médecin des âmes, comme il l'appelle, ne soit pas entravé, Epictète exige de lui un plus grand sacrifice : il le condamne au célibat. « Si vous me donnez une cité de sages, dit-il, il est possible que personne n'y prenne de lui-même la profession de philosophe; car en faveur de qui embrasserait-on un tel genre de vie? Si pourtant quelqu'un l'embrasse, rien ne l'y empêchera de se marier et d'avoir des enfants; car sa femme, son beau-père seront d'autres lui-même..... Mais, dans l'état actuel des choses et sur ce champ de bataille, ne faut-il pas que rien ne vienne tirer le philosophe en d'autres sens pour qu'il puisse être tout entier à son divin ministère? Ne faut-il pas qu'il puisse aller trouver les gens sans être lié par les obligations des hommes ordinaires, sans être engagé dans des relations sociales dont il lui faut tenir compte s'il veut rester dans son rôle d'honnête homme, et qu'il ne saurait respecter sans détruire en lui l'apôtre, le surveillant et le héraut envoyé par la divinité..... Absorbé par mille soins domestiques, que devient-il, lui qui doit se consacrer tout entier aux intérêts de tous, lui qui doit surveiller tous les autres, les époux et les parents, ceux qui en usent bien ou mal avec leur femme, ceux qui sont en procès, les familles heureuses et celles qui ne le sont pas; lui qui doit aller partout comme un médecin tâtant le pouls de tout le monde : toi, tu as la fièvre; toi, la migraine; toi, la goutte; toi, fais diète; toi, mange; toi, ne te baigne

Digitized by Google

pas; toi, il faut t'amputer; toi, te cautériser. Comment peut-il avoir ce loisir enlacé dans les obligations de la vie de famille?.... Et ne fait-il pas pour la société plus que s'il y introduisait à sa place deux ou trois enfants, celui qui, dans la mesure de ses forces, surveille tous les hommes..... Si nous comprenions bien la vraie mission du philosophe, nous ne nous étonnerions pas qu'il ne se mariât point et n'eût pas d'enfants. O homme, tous les humains sont ses enfants, les hommes sont ses fils, les femmes sont ses filles; c'est comme tels qu'il va les trouver tous, comme tels qu'il veille sur tous. Crois-tu que ce soit par intempérance de zèle qu'il gourmande ceux qu'il rencontre? C'est comme leur père qu'il le fait, comme leur frère, comme le ministre de son père et du leur, Jupiter. »

Demandera-t-on après cela, continue Epictète, si le philosophe s'occupera du gouvernement? Mais qui s'en occupe plus que lui et d'une manière plus utile? Il ne parle pas à quelques-uns, il est vrai, des revenus et des impôts, de la paix et de la guerre; il parle à tous les hommes de leurs plus chers intérêts et de leurs biens les plus précieux. Y a-t-il, en vérité, une magistrature plus haute que celle qu'il exerce? Rendre les hommes bons, heureux et libres; enseigner par l'exemple en même temps que par le précepte, se dévouer avec un zèle infatigable et avec une charité que rien ne lasse ni ne rebute à l'œuvre sainte d'éclairer les esprits, de dissiper les ignorances, de redresser les préjugés, de purifier et de relever les âmes, avoir pour seul mobile l'amour désintéressé de l'humanité, non cet amour abstrait et oisif qui occupe quelquefois la raison sans échauffer le cœur, et se concilie avec l'égoïsme pratique, mais un amour fécond, qui s'épanche chaque jour en bonnes paroles, en bons conseils, en purs enseignements : telle est la tâche du vrai philosophe, du vrai cynique, comme dit Epictète.

En traçant ainsi la mission de la philosophie, Epictète ne regardait pas autour de lui : ce n'était pas dans la réalité qu'il avait recueilli les traits du modèle qu'il proposait à ses contemporains. Il ne songeait pas aux philosophes de son temps, bien que plusieurs d'entre eux, dont les noms se trouvent avec éloge dans les *Entretiens*, fussent des hommes recommandables, et qu'ils comprissent à peu près comme lui les devoirs du philosophe. Il ne songeait pas davantage aux docteurs chrétiens. Nous ne savons pas au juste quelle idée il se faisait du christianisme. Son silence presque absolu sur ce sujet prouve son indifférence ou son dédain à l'égard d'un mouvement dont il ne comprenait ni le caractère ni la portée, et dont il ne prévoyait pas du tout la fortune. Non, sa conception du cynique est une conception essentiellement idéale, fruit d'une raison enthousiaste et d'une conscience éminemment religieuse. Epictète sent vivement que le mo-

Digitized by Google

ment est venu pour la philosophie de se mêler au monde, non pour subtiliser sur les systèmes anciens ou pour enseigner quelque nouveau système, mais pour faire ce qui manque le plus alors, à savoir des hommes, des caractères et des mœurs. De là chez lui nulle préoccupation systématique, nul souci de la spéculation pure. Tout tend et converge à la pratique. Bien penser est le commencement de bien vivre, et n'est utile qu'à cause de cela seul. La comparaison de la santé de l'âme avec la santé du corps, des maladies avec les vices et les mauvaises passions, du médecin avec le philosophe, revient continuellement dans le livre d'Epictète ; « Hommes, c'est la maison d'un médecin, dit-il, que l'école d'un philosophe. Avant d'en sortir, il vous faut, non pas jouir, mais souffrir, car vous n'y entrez pas bien portants, mais l'un avec une épaule démise, l'autre avec un abcès, celui-ci avec une fistule, celui-là avec des maux de tête. Et moi, vais-je m'asseoir là à vous débiter de belles sentences et de belles paroles, pour que vous partiez m'ayant applaudi, mais en remportant l'un son épaule telle qu'il l'avait apportée, l'autre sa tête dans le même état, celui-ci sa fistule, celui-là son abcès? Et ce serait pour cela que les jeunes gens se dérangeraient! Ils quitteraient leurs parents, leurs amis, leur famille, leur héritage, pour venir te dire « bravo » pendant que tu leur débites de belles paroles. » Le philosophe a perdu son temps et ses discours si ceux qui sont venus l'entendre ne s'en retournent pas chez eux patients, secourables, calmes, tranquilles, résignés aux événements, s'ils n'emportent pas de son école des provisions de route pour la vie entière.

II

Nous voudrions maintenant faire connaître l'enseignement contenu dans les *Entretiens* d'Epictète, en distinguant ce qu'il n'a pas séparé, l'enseignement moral et l'enseignement religieux.

Cet enseignement, fort dogmatique au fond, ne se présente pas sous la forme d'un système régulier exposé d'une manière didactique. Préceptes, exhortations, exemples sont jetés çà et là sans ordre dans son livre. De même, tous les tons s'y heurtent comme dans une conversation animée. L'ironie socratique, les vives apostrophes, les adjurations pleines, tantôt d'une onction toute religieuse, le plus souvent d'une fougue un peu bourrue, ont conservé à ces *Entretiens* un caractère singulier de personnalité, je ne sais quoi de vif et de palpitant qui laisse voir une âme sous la parole du maître. Aussi, il n'est guère de moraliste dans l'antiquité qui ait autant d'accent, de

Digitized by Google

relief, d'effusion individuelle qu'Epictète. Ce n'est pas un agréable diseur comme Sénèque : il s'inquiète plus de secouer les esprits que de charmer les oreilles. C'est un âpre batailleur, un querelleur d'âmes infatigable, toujours occupé à rudoyer les vices et les faiblesses, à brusquer la mollesse de ses contemporains et non un rhéteur habile à rajeunir brillamment des lieux communs de morale.

Les leçons que donne Epictète, sous des formes si diverses, dérivent d'un principe invariable et uniforme, qui est le principe même de la morale stoïcienne, et qui peut s'exprimer dans cette courte formule : Le seul bien est la vertu et tout ce qui s'y rattache, le seul mal est le vice et le péché. Par suite, comme le bonheur est identique au bien ou en résulte nécessairement, la source unique du bonheur ou du malheur pour l'homme réside dans ce qui maintient ou accroît sa valeur morale, ou dans ce qui l'amoindrit et l'abaisse. Le *Manuel* s'ouvre comme on sait par la distinction des choses qui dépendent de nous et des choses qui n'en dépendent pas, et cette distinction revient perpétuellement dans les *Entretiens*. On le comprend, le bien et le mal n'ont rien à faire avec ce qui ne dépend pas de nous. L'intégrité du corps, la santé, la richesse, la naissance, les honneurs, la considération publique sont des choses de cet ordre. Leur possession n'ajoute rien à l'homme de ce qui lui est essentiel, leur privation ne lui ôte rien. Tous les biens extérieurs après lesquels soupire le commun des hommes et qui semblent les seuls objets dignes de leur ambition sont de purs accidents. La fortune seule en dispose à son gré; elle les donne ou les retire à l'aveugle et sans choix. Insensés ceux qui estiment que le tout de l'homme est dans ces objets qui lui viennent du dehors et sur lesquels il n'a nulle prise ! S'il est sage, il les considérera comme des habits de théâtre qu'on met et qu'on quitte du même air, sans joie ni tristesse, sans orgueil ni abattement. Consul ou esclave, riche ou pauvre, illustre ou obscur, autant de rôles que nous jouons. A un autre, il appartient de les choisir, à nous seulement de les bien jouer. En soi, la trabée ne vaut pas mieux que les haillons. La vertu n'a pas de livrée et la pourpre n'y ajoute aucun éclat. En quoi consiste donc la sagesse ? C'est à bien dresser notre raison, c'est à nous faire des idées justes sur les vrais biens et les vrais maux, et à nous pénétrer de cette vérité que le seul bien pour l'homme est ce qui est conforme à la raison, le seul mal, ce qui est contraire à la raison. Mais qu'est-ce qui est conforme à la raison ? Nous apportons tous en naissant l'idée du bien. Elle ne manque à personne, dit-on ; mais tous n'appliquent pas de même cette idée, car les uns mettent le bien dans une chose, les autres dans une autre. Lesquels se trompent ? N'y a-t-il pas un critérium sûr ? Il faut comparer les caractères de l'objet où l'on met le bien avec les caractères de la notion du bien.

Digitized by Google

« Quel objet se présente en ce moment à notre examen? Le plaisir. Applique-lui la règle; mets-le dans la balance. Le bien doit-il être de nature à nous donner toute sécurité? — Oui. — A nous inspirer toute confiance? — Nécessairement. — Or, peut-on être sûr de ce qui est instable? — Non. — Le plaisir est-il stable? — Non. — Enlève-le donc; ôte-le de la balance; jette-le loin de la place des vrais biens. Que si tu n'as pas la vue bonne, et si une seule balance ne te suffit pas, en voici une autre. A-t-on le droit d'être fier de ce qui est bien? — Oui. — La présence du plaisir nous donne-t-elle donc le droit d'être fiers? Prends garde de répondre qu'elle nous le donne; sinon je ne te croirai plus de droits à te servir de la balance. Voilà comme on apprécie et comme on pèse ces choses quand on s'est fait des règles de jugement. Philosopher n'est autre chose qu'examiner et consolider ces règles. Et appliquer celles qui sont éprouvées est la tâche du sage. »

Mais la vie ne vaut-elle pas mieux que la mort, la santé que la maladie, la beauté que la laideur, la richesse que la pauvreté, l'estime publique que l'infamie? Sans doute, si je puis choisir sans sacrifier ma dignité, sans dégrader en moi l'être raisonnable, image de Dieu, je préférerai la vie à la mort, la santé à la maladie et ainsi des autres choses. Mais s'il me faut choisir entre le déshonneur et la mort, j'embrasserai la mort sans hésiter. S'il me faut choisir entre la souffrance et le péché, vienne la souffrance. Je l'accepte, je m'y résigne, je lui tends les bras, je lui livre mon corps. « Ton corps tout entier doit n'être à tes yeux qu'un ânon qui porte tes fardeaux pendant le temps où il lui est possible de le faire, pendant le temps où cela lui est donné. Survient-il une réquisition, un soldat met-il la main sur lui, laisse-le aller, ne résiste pas, ne murmure pas, sinon tu recevras des coups et tu n'en perdras pas moins ton ânon. Or, si c'est là ce que tu dois être vis-à-vis de ton corps, vois ce qu'il te reste à être vis-à-vis de toutes les choses qu'on n'acquiert qu'à cause de son corps. Si ton corps est un ânon, tout le reste n'est que brides, bats, fers pour les pieds, orge et foin à l'usage de l'ânon. Laisse donc tout cela, et défais-t'en plus vite et plus gaiement que de ton ânon même. » — « Amasse du bien, dit-on, afin que nous en ayons aussi. Si je puis en avoir en conservant la pudeur, la modestie, la bonne foi, montrez-moi le chemin qu'il faut prendre pour devenir riche, mais si vous voulez que je perde mes véritables biens, afin que vous en acquériez de faux, voyez vous-mêmes combien vous êtes injustes et inconsidérés. Ah! aidez-moi à acquérir ces vertus, au lieu d'exiger que je fasse des choses qui me les feraient perdre. — Mais ma patrie ne recevra de moi aucun service. — Mais si tu donnes à

Digitized by Google

ta patrie un citoyen sage, modeste et fidèle, lui auras-tu donc été inutile ? »

Ce n'est pas par une vaine métaphore qu'on dira que, dans cette doctrine, la vie est un combat. Quelle entreprise, en effet, que de détacher l'âme de tous les liens qui la retiennent ici-bas, de la désintéresser de tout ce qui, pour le commun des hommes, fait le charme de l'existence, d'apprendre à l'homme à mépriser tout ce que le monde adore, à fuir tout ce qu'il recherche, à fouler aux pieds ce que le langage humain nomme les biens de la vie, et la vie même s'il le faut! Or, toutes les leçons d'Epictète n'ont pas d'autre but. Il ne se lasse pas de le répéter. Le seul mal est de mal agir, le seul bien de bien agir ; et, comme on agit selon qu'on pense, la chose importante est de se persuader que tout ce qui entrave, trouble, abaisse la raison est mauvais. De là, la guerre aux passions, les tyrans du cœur humain. Les ôter du cœur, c'est selon le stoïcien non pas le dessécher, mais le purifier, non pas enlever à la volonté son ressort naturel, mais l'affranchir et la rendre à elle-même. Dans un champ, ne brûle-t-on pas, n'arrache-t-on pas les herbes parasites qui fatiguent inutilement la terre, détournent les sucs nourriciers, l'empêchent de donner des fruits sains et utiles?

Les passions qui troublent et déchirent l'âme humaine viennent, selon Epictète, des idées qu'on se fait des biens et des maux. Réformer ces idées, enseigner à l'homme que le plaisir, la richesse, les honneurs et le reste ne sont pas des biens véritables, c'est couper les passions à leurs racines, c'est éteindre les vains désirs et les craintes frivoles qui font la vie misérable, c'est fortifier l'homme intérieur en détruisant l'empire que les choses du dehors exercent sur lui s'il se relâche, c'est, enfin, rendre l'homme à lui-même, pacifié, libre, calme, docile aux événements, et surtout maître de lui-même. Or, celui-là seul se possède qui a vaincu et terrassé les deux maîtresses impérieuses des âmes, l'imagination et la sensibilité. Autrement, il vit ou plutôt il flotte à l'aventure, emporté, tiraillé, roulé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme la feuille détachée de l'arbre, qui tournoie au hasard, selon le caprice des vents ; il est esclave, en un mot, fût-il né libre, fût-il consul ou empereur. Pour décider, en effet, quel est l'homme libre et quel est l'esclave, c'est l'âme seule, c'est l'homme intérieur et non pas la condition sociale qu'il faut regarder. La vraie liberté, la liberté inviolable, c'est la liberté morale. La naissance, la fortune, la faveur, ne la font ni plus grande, ni plus petite. On la possède entière dans la servitude, en prison, dans les fers. Et qui donc, à prendre les choses autrement, est sans maître? « Comment, direz-vous, je suis un esclave, moi

Digitized by Google

dont le père était libre, dont la mère était libre, et que personne n'a acheté. Mais je suis sénateur et ami de César ! J'ai été consul, et j'ai une foule d'esclaves. — Mais, bon sénateur, peut-être ton père et ton grand-père et tous tes aïeux étaient-ils esclaves comme toi. Et alors même qu'ils auraient été aussi libres que possible, qu'importerait par rapport à toi? Qu'importe, en effet, qu'ils aient eu du cœur, si tu n'en as pas? qu'ils aient été courageux, si tu es lâche? qu'ils aient été maîtres d'eux-mêmes, si tu ne l'es pas de toi? — Personne ne peut me contraindre, hormis César, le maître de tous. — A tout le moins donc tu es esclave dans une maison qui a un plus grand nombre d'autres esclaves. Triste consolation, en vérité ! Faut-il nommer tes autres maîtres? C'est l'amour, l'ambition, la crainte, le désir, ce sont les biens que tu veux obtenir, ce sont les gens qui peuvent te nuire ou te servir. Ce que l'on craint, en effet, ce n'est pas la personne de l'empereur, mais la mort, l'exil, la confiscation, la prison, la dégradation. Ce n'est pas non plus l'empereur que l'on aime, c'est la richesse, c'est le tribunat, la prêtrise, le consulat. Dès que nous aimons, haïssons ou redoutons ainsi quelque chose, tous ceux qui l'ont en leur pouvoir sont forcément nos maîtres. » A ce compte, il y a bien peu d'hommes libres, et si quelques-uns paraissent l'être, on peut dire que ce sont des esclaves qui jouissent du congé des Saturnales.

Où est donc la liberté? N'y a-t-il donc rien qui appartienne à l'homme et que ne puissent lui enlever ni le hasard de la fortune ni le caprice ou la violence des puissants? « Regarde de la façon que voici et examine la chose ; peut-on te forcer à croire ce qui est faux? — Non. — Sur le terrain de la croyance, il n'y a donc pour toi ni entraves ni contrainte? — Accepté. — Marchons donc. Quelqu'un peut-il te forcer à vouloir ce que tu as résolu de ne pas faire? — On le peut, car en me menaçant de la mort ou de la prison on m'y force. — Mais si tu méprisais la mort et la prison, t'inquiéterais-tu encore de ces menaces? — Non. — Est-il ou non en ton pouvoir de mépriser la mort? — Cela est en mon pouvoir. — Vouloir est donc aussi en ton pouvoir, ou ne serait-ce pas vrai? — Oui, c'est en mon pouvoir. — Et ne pas vouloir, au service de qui est-ce? — Au mien encore. Mais pourtant, si, quand je veux me promener, cet homme m'arrête? — Que peut-il? arrêter ta volonté? — Non, mais mon corps. — Oui, comme une pierre. — Soit, mais il n'en est pas moins vrai que je ne me promènerai pas. — Et qui t'a dit que te promener était en ton pouvoir sans empêchement possible? Il n'y a qu'une chose que j'aie dite être affranchie de toute contrainte, la volonté; mais dès que tu as besoin de ton corps et de son ministère, il y a longtemps que je t'ai dit que rien là n'était en ton pouvoir. — Soit

Digitized by Google

encore pour ceci. — Maintenant peut-on te forcer à désirer ce dont tu ne veux pas? — Non. — A projeter ou à entreprendre quelque chose, en un mot, à user de telle façon des objets que les sens te présentent? — Pas davantage; mais, si je désire, on m'empêchera d'arriver à ce que je désire. — Si tu désires quelqu'une des choses qui sont bien tiennes sans empêchement possible, comment t'en empêchera-t-on? — On ne le pourra pas. — Qui donc t'a dit que si tu désirais quelqu'une des choses qui ne sont pas tiennes, tu ne rencontrerais jamais d'obstacles? De même le bonheur ou le malheur de ton pays dépend-il de toi? Est-il en ton pouvoir que tes parents en usent bien ou mal avec toi? que tes frères, tes sœurs, ta femme, tes enfants, tes amis, soient bons, justes, honnêtes, dévoués, fidèles, soient en bonne santé, soient riches, heureux, vivent longtemps? Cela n'est pas en ton pouvoir. Ton bien n'est donc pas là. Ta patrie, ta famille, sont hors de toi. Ne gémis pas de la perte de ta femme, de tes enfants, de tes amis. Tu ne les as pas perdus, tu les as rendus. Si tu veux qu'ils vivent toujours et plus qu'il ne leur a été donné de vivre, tu es fou, car tu prétends étendre ton action au delà des bornes que tu peux atteindre, et disposer de choses qui ne sont pas dans ta main et sur lesquelles tu ne peux rien. »

C'est ainsi qu'Epictète décrit et mesure en quelque sorte le domaine de la liberté, de la moralité et du bonheur de l'homme, trois termes que l'école stoïcienne n'a jamais séparés. Dans l'enseignement chrétien, le premier précepte, le premier devoir du fidèle et celui qui comprend et résume tous les autres devoirs, c'est de faire son salut. Dans la morale stoïcienne, il en est de même, avec cette différence considérable cependant, qu'ici la carrière de l'homme étant bornée à cette vie, l'espérance d'une rémunération infinie ou la crainte de terribles châtiments, ces deux puissants soutiens de la faiblesse humaine font défaut. Le tout du stoïcien, c'est de vivre bien, c'est-à-dire de préserver sa raison de ce qui peut la dégrader, de garder sa conscience pure et sans atteinte. S'il a fait cela, il a fait son salut. La vertu est à la fois sa loi, son but et sa récompense. Un poète contemporain, stoïcien lui aussi par quelque côté, quoique moins dogmatique que Perse, Juvénal dit bien que la vertu que l'espoir du salaire n'accompagne pas n'a guère d'adorateurs

.....Quis enim virtutem amplectitur ipsam
Præmia si tollas?

Il est vrai. Mais le stoïcisme ne règle pas ses leçons sur le train ordinaire de la vie; il ne pactise pas avec les mollesses et les langueurs de l'honnêteté vulgaire, et l'idéal qu'il propose n'est pas une copie embellie de la réalité. Au contraire, tout en prétendant régler la vie

Digitized by Google

réelle et s'appliquer à la pratique, il ne craint pas de heurter de front l'opinion commune, et de prendre le contrepied de ce qu'on dit et de ce qu'on fait généralement. Epictète n'ignore pas qu'il exige beaucoup, il sait bien qu'on n'arrivera pas du premier coup à briser ainsi toutes les attaches des passions. Aussi, conseille-t-il de s'exercer à toute heure, de combattre incessamment. Nulle trace chez lui de cet étrange paradoxe de l'ancien Portique, qu'il n'y a pas de milieu entre le vice et la vertu, nul degré dans l'une ou dans l'autre, que tous ceux qui ne sont pas sur le sommet sacré sont au même niveau, dans la même fange. Pour Epictète, le chemin de la vertu est une pente qu'on monte lentement, pas à pas. Mais la pente est roide et glissante; il ne faut pas se rebuter de ses chutes ni quitter la partie et s'abandonner. Ce n'est pas ici comme aux jeux olympiques, où, si l'on est vaincu, il faut attendre quatre ans pour prendre une revanche. Dès qu'on s'est retrouvé soi-même, qu'on reprenne la lutte. Si on succombe encore, il faut encore recommencer et tirer profit de sa défaite pour en éviter une nouvelle. Epictète sait bien qu'on ne devient pas sage d'un seul coup, que les habitudes bonnes et mauvaises se forment et se fortifient par la répétition des mêmes actions; que bien agir n'est pas seulement bon pour le présent mais pour l'avenir; qu'au contraire céder en quelque chose et si peu que ce soit à une passion mauvaise, à un défaut, à une faiblesse, c'est l'exalter, l'aviver, l'enflammer davantage. « Les maladies morales laissent dans l'âme des traces, des meurtrissures, qu'il faut faire disparaître complétement; sinon, pour peu qu'on reçoive encore quelque coup à la même place, ce ne sont plus des meurtrissures, ce sont des plaies qui se produisent. Si, par exemple, tu ne veux pas être enclin à la colère, n'en entretiens pas en toi l'habitude, ne lui donne rien pour l'alimenter. Exerce-toi contre le vin, la bonne chère, l'amour. Prends modèle de quelqu'un des sages d'aujourd'hui ou d'autrefois. Résiste à ton impression, ne la laisse pas faire de progrès. Examine où tu seras emporté si tu cèdes. Appelle à sa place quelque autre idée honnête et noble, et chasse ainsi l'image impure. Souviens-toi de Dieu, appelle-le à ton secours et à ton aide, comme dans la tempête les navigateurs invoquent les Dioscures. Si tu t'exerces à ce genre de lutte, tu verras tes forces s'accroître; mais si tu te laisses vaincre une fois en te disant que tu vaincras demain, et que demain ce soit la même chose, sache que tu en arriveras à être si malade et si faible, qu'à l'avenir tu ne t'apercevras même plus de tes fautes, mais que tu seras toujours prêt à trouver des excuses pour les pallier. » Voilà, certes, d'excellentes leçons de morale pratique; voilà de véritables conseils de direction spirituelle, tels que les stoïciens de cette époque aimaient à en donner. Le siècle, il faut

Digitized by Google

l'avouer, fournissait matière aux vertueuses invectives qui abondent dans leurs écrits; mais ils ne se bornaient pas, comme on voit, à d'abstraites généralités. Perse disait d'Horace qu'il excellait à se jouer à la surface du cœur (*circum præcordia ludit*) et à égayer ses amis de tous les travers de ses contemporains. Les stoïciens du siècle suivant sont des moralistes moins accommodants, plus graves, plus sévères, plus sincèrement et plus profondément touchés de la corruption des âmes, plus empressés à y porter remède. Si le but où ils tendent paraît peu pratique, si l'idéal de leur homme de bien, de leur sage, est fait pour effrayer notre faiblesse, ils ont pour l'application et le *tous les jours*, des préceptes de détail qui témoignent d'une singulière expérience de la vie.

Ce conseil, qui revient à chaque instant dans les *Entretiens*, de résister aux passions, de s'assurer contre toute espèce de trouble par un énergique parti pris de patience, de résignation et d'indifférence, de s'armer contre les surprises de la sensibilité et les fantômes de l'imagination, en évoquant en soi les idées les plus saintes et les plus pures, de dépouiller les objets qui excitent nos convoitises ou nos craintes de l'appareil terrible ou séduisant qui les couvre ou plutôt que nos préjugés ou nos illusions leur prêtent, pour les considérer en eux-mêmes et dans leur nudité, de ne rien désirer, de ne s'affliger de rien; ces conseils, suivis à la lettre, feront, à ce qu'il semble, des âmes dures encore plus que fortes, des héros, des athlètes, selon l'expression qu'Epictète aime à employer; feront-ils de véritables hommes de bien? Quels sont ces hommes, en effet, qui ont pour unique souci leur propre quiétude, qui renoncent volontairement et en dépit de la nature à tout attachement, sous prétexte de liberté, et placent au nombre des choses du dehors celles qui nous tiennent le plus aux entrailles, nos parents, nos enfants, notre patrie, qui professent que c'est folie que de s'embarrasser d'autre chose que de son bien propre, de le perdre ou de le compromettre pour procurer celui des autres, à quoi nous ne pouvons rien? On attache d'ordinaire une idée basse au mot égoïsme. Ce mot emporte avec lui l'idée d'une vie livrée tout entière aux préoccupations mesquines, uniquement tournée vers la recherche d'un plaisir présent ou prochain, n'ayant d'autre objet et d'autre but que la satisfaction la plus complète de nos désirs et de nos goûts. C'est là l'égoïsme vulgaire. Il en est un autre, rare, exquis, délicat; c'est celui des contemplatifs, vivant retirés en eux-mêmes, l'oreille fermée au bruit du monde et le cœur à ses joies comme à ses douleurs, ne respirant que pour Dieu et entièrement détachés de tout ce qui peut les détourner du sublime objet de leurs pensées, se faisant une solitude au milieu de leurs semblables, ou, pour mieux s'affranchir des distractions de la

Digitized by Google

vie active, s'éloignant des hommes, demandant au désert l'oubli des choses de la terre, la paix profonde, et le sûr moyen de n'avoir plus à craindre les piéges et les tentations du siècle. Ils cultivent la pauvreté, s'exaltent par les privations. Ils vieillissent les yeux fixés sur le ciel. Perdus dans la contemplation assidue des clartés divines, ils n'ont que du dédain pour les devoirs ordinaires de la vie. Il semble qu'il y ait dans la doctrine stoïcienne un peu de cet égoïsme transcendant. Mais il est à la surface du système, il est purement théorique. Quand Epictète, après ses maîtres, dit que l'homme doit préférer son bien à tout le reste, cela veut dire qu'entre la conscience, le devoir et l'intérêt des êtres les plus chers, l'intérêt public même, il n'y a pas à hésiter. L'honnête prime tout, passe avant tout. Il ne s'agit pas d'un combat entre l'intérêt personnel et l'intérêt général. Les stoïciens, comme on sait, n'admettent pas cette opposition, et si elle est apparente, ils la résolvent constamment en subordonnant l'intérêt privé à l'intérêt public. Qui donc, plus qu'Epictète, aurait le droit de dire à ceux qui taxeraient sa doctrine de dureté, qu'il n'en est pas de plus tendre, de plus affectueuse, de plus dévouée au bien de tous? Son sage n'a-t-il pas, selon son expression, l'humanité pour famille? N'a-t-il pas pour mission propre d'enseigner, d'éclairer, de redresser les âmes? Ne lui impose-t-il pas pour devoir de renoncer aux douceurs de la vie domestique, pour qu'il soit plus libre de se consacrer tout entier à ses semblables? Ne doit-il pas pousser le dévouement, l'abnégation, la charité jusqu'à braver le mépris, les outrages, les coups, pour répandre autour de lui de bonnes leçons et des conseils salutaires? Epictète ne proteste-t-il pas, au nom de la nature et de l'instinct sacré de la sociabilité, contre l'isolement égoïste que célèbrent et pratiquent les épicuriens? Nul être vivant, nul être humain n'est isolé. Nul intérêt n'est distinct de l'intérêt général. Le monde forme en quelque sorte un grand corps, dont nous sommes les membres. Aussi personne ne doit considérer son intérêt particulier. De la même manière, le pied ou la main, s'ils pouvaient réfléchir et se rendre compte de la construction du corps, ne voudraient ou ne désireraient jamais rien qu'en le rapportant à l'ensemble.

L'homme n'est pas purement homme, il soutient encore diverses relations qui donnent naissance à un grand nombre d'obligations. Epictète n'a méconnu ni les unes ni les autres. L'homme en tant qu'homme doit être tempérant, courageux, patient, c'est-à-dire invincible au plaisir et à la douleur, et acceptant les événements qu'amène l'enchaînement des causes, comme l'expression même de la volonté divine. Il doit être honnête et pur, se souvenant sans cesse qu'il est dans ce monde comme dans un temple, qu'il vit et agit sous les regards de Dieu, à qui rien n'échappe de ses actions et de ses pensées, et

Digitized by Google

à qui il importe surtout de plaire. Remplir ces devoirs généraux, c'est remplir son rôle d'homme, c'est-à-dire d'être raisonnable. La raison nous distingue de la bête. « Vois donc à ne jamais agir comme la bête sauvage, autrement c'en est fait de l'homme en toi, tu n'auras pas rempli ton rôle. Vois à ne jamais agir comme la bête de somme, autrement c'en est encore fait de l'homme en toi. Quand donc agissons-nous comme la bête de somme? Quand nous agissons en vue de notre estomac ou des plaisirs de la chair, à l'aveugle, d'une façon basse et indigne, de qui nous rapprochons-nous? Des bêtes de somme. Qui détruisons-nous en nous-mêmes? L'être raisonnable. Quand nous agissons avec entêtement, avec méchanceté, avec colère, avec violence, de qui nous rapprochons-nous? Des bêtes sauvages. Nous sommes les uns des bêtes sauvages de grande taille, les autres de ces petites bêtes malfaisantes, à propos desquelles on dit : « au moins si c'était un lion qui me mangeât, » mais des deux côtés c'en est fait de notre rôle d'homme. »

Dans ce rôle, nous ne sommes pas seuls sur la scène, et quoique seuls nous souffrions véritablement de nos actions mauvaises, car il n'y a d'autre mal pour l'homme que celui qu'il commet, ces actions résultent le plus souvent de notre contact avec nos semblables. De même, presque toutes nos bonnes actions et presque toutes nos vertus, la pudeur, la loyauté, l'amour du prochain, la charité, la patience indulgente, vertus dont la nature a planté les germes en nous, expriment certaines manières d'être de l'homme vis-à-vis de ses semblables, et supposent par conséquent les relations sociales. Nous ne voulons pas parcourir l'enseignement d'Epictète sur chacune de ces vertus. Leur nom, sans doute, n'était pas nouveau dans le monde. Leur éloge avait retenti plus d'une fois sur le théâtre en Grèce ou à Rome. Chez Epictète, elles ont un caractère plus religieux, en même temps que les invitations du philosophe à les pratiquer sont plus vives et plus pressantes.

Il y avait longtemps que Platon avait dit, par la bouche de Socrate, qu'il vaut mieux souffrir l'injustice que la commettre, que c'est l'homme injuste qui est à plaindre, fût-il le grand roi, et non celui qui subit l'injustice, fût-ce la plus grande et la plus cruelle des injustices, fût-il condamné, après mille violences, à mourir ignominieusement sur le gibet. Le stoïcisme recueillit ces hautes idées et les fit siennes. La théorie stoïcienne, que le seul mal est le péché, l'injustice, le vice ; le seul bien la vertu, la bonne conscience, vient de Socrate, le maître commun de Platon et des stoïciens par les cyniques. De cet enseignement Platon avait facilement exprimé cette conséquence qu'il ne faut pas rendre le mal pour le mal. Rendre le mal pour le mal, qu'est-ce, en effet, qu'être injuste par représailles?

Digitized by Google

et il n'est jamais permis d'être injuste. Depuis Platon, ces idées circulaient parmi les stoïciens. On les trouve exprimées avec une grande force dans Sénèque. Epictète les présente, à son tour, tantôt sous une forme dogmatique et qui sent l'école, tantôt avec une certaine onction qui vient du cœur et y va. « Quoi donc, ne nuirai-je pas à qui m'a nui ? — Vois d'abord ce que c'est que de nuire, et rappelle-toi ce que tu as appris des philosophes. Si le bien, en effet, est placé dans notre volonté, et si le mal y est aussi, prends garde que tes paroles ne reviennent à ceci : comment ! cet autre s'est nui à lui-même en me faisant injustice, et je ne me nuirais pas à moi-même en lui rendant l'injure ? » — « Un tel t'a dit des injures ? rends-lui grâce de ce qu'il ne t'a pas frappé. Il t'a chargé de coups ? rends-lui grâce de ce qu'il ne t'a pas blessé. Il t'a blessé ? rends-lui grâce de ce qu'il ne t'a pas tué. Le mal n'est pas pour celui qui reçoit l'outrage, mais pour le méchant. C'est au loup qu'il appartient de rendre morsure pour morsure. » Nul méchant ne fait le mal pour le mal même, mais par aveuglement, par ignorance, par erreur, car c'est toujours malgré elle qu'une âme est sevrée de la vérité. « Pourquoi donc nous emporter ? Nous avons pitié des aveugles et des boiteux ; ayons également pitié de ceux qui sont aveugles et boiteux pour les choses les plus importantes, le bien et le mal. O homme, il ne faut pas que les fautes des autres produisent sur toi un effet contraire à la nature. Laisse là ces mots de colère et de haine, ces exclamations de la multitude : à mort ces scélérats ! Es-tu donc pour ta part devenu sage en un jour ? »

Assurément, ce n'est pas une philosophie égoïste qui a pu dicter des paroles telles que celles-ci : « Nous plaignons, nous appelons misérable celui qui n'a pas le pouvoir de faire du mal aux autres ; il faut appeler malheureux, au contraire, ceux qui ne peuvent pas leur faire du bien. Le soleil n'attend pas nos prières et nos compliments pour se lever ; il nous donne de lui-même sa lumière et sa chaleur. Et toi aussi, n'attends pas les applaudissements et les louanges pour faire le bien. Sois de toi-même bienfaisant. On t'aimera comme on aime le soleil. » « S'il est question de t'exposer au danger pour la défense de ton ami ou de ton pays, il est inutile d'interroger l'oracle sur le parti que tu dois prendre en cette circonstance, car si le devin te déclarait qu'il lit dans les entrailles de la victime quelque chose de funeste, il est certain que ce signe t'annoncerait ou la mort, ou la perte de quelque membre, ou l'exil. Mais qu'importe ? La droite raison, d'accord avec les dieux, ne t'en prescrit pas moins de sacrifier tes jours pour sauver ta patrie ou ton ami. » Ce n'est pas non plus une philosophie hautaine et capable seulement de nourrir l'orgueil qui a inspiré à Epictète cette pensée : « Si l'on vient te rap-

Digitized by Google

porter que quelqu'un a mal parlé de toi, n'essaye pas de te défendre et de te justifier, mais réponds simplement : Celui qui a dit cela de moi ignorait sans doute mes autres défauts. »

Le philosophe militant, celui qui exerce le ministère sacré de la vertu et la censure des mœurs publiques et privées, est sans doute, dans la doctrine d'Epictète, un homme à part et fait d'un métal plus pur que le reste des hommes; cependant, quoiqu'il ne doive avoir ni famille ni patrie, si ce n'est le monde et la grande famille humaine, sa vie n'a rien de commun avec la vie ascétique. Il est l'homme de l'abnégation et l'homme du dévouement. C'est l'éclaireur des esprits, le directeur des consciences, le guide et le soutien des âmes. Quant aux autres hommes qui n'ont pas été marqués du signe d'élection pour cette tâche délicate et périlleuse, ils sont fils, époux, pères, frères, citoyens. Qu'ils se souviennent, dans toutes ces diverses relations, de ce que la droite raison leur commande, et des devoirs que ces titres mêmes leur imposent. « Tu es fils. Quelles sont tes obligations en tant que fils? C'est de regarder tout ce que tu as comme étant à ton père, de lui obéir en tout, de ne jamais le blâmer devant personne, de ne rien dire et de ne rien faire qui puisse lui porter préjudice, de renoncer à tout pour lui, de lui venir en aide de tout ton pouvoir. — Mais mon père est violent et injuste à mon égard. — C'est son affaire et non la tienne ; s'il agit en mauvais père, tant pis pour lui ; s'il manque à ses devoirs, cela ne te dispense pas des tiens. Il t'a été donné nécessairement d'avoir un père et non tel ou tel père, comme il t'a été donné d'être libre ou esclave, riche ou pauvre. Dans le jeu de la vie humaine, personne ne choisit sa place, mais tous peuvent et doivent s'y tenir honorablement. De même, tu es frère. Dans ce rôle, tes obligations sont d'être complaisant, empressé, affectueux, dévoué, de toujours parler en bien de ton frère, de ne jamais lui disputer, de lui abandonner, au contraire, avec bonheur tout ce qu'on peut perdre sans cesser d'être honnête homme. De quelque façon qu'il se conduise avec toi, agis toujours envers lui comme tu le dois. Tous les pères viennent de Jupiter, le dieu de la paternité ; tous les frères aussi viennent de Jupiter, le dieu de la fraternité. De même pour tous les autres rapports de parenté, Jupiter préside à tous. Aime donc tes enfants, aime tes amis, mais n'oublie pas qu'ils sont mortels; aime-les en homme libre, en homme qui se souvient que ce sont les dieux qu'il faut aimer avant tout. » « Citoyen, rappelle-toi qu'il faut subordonner tes intérêts particuliers à ceux de la cité. Magistrat, édile, sénateur, consul, remplis dignement les devoirs de ces diverses fonctions. Ce sont des rôles à jouer, des costumes à porter. Recherche-les si tu veux, mais sans bassesse, et, si tu les obtiens, porte-les sans arrogance, en homme persuadé

Digitized by Google

que ce n'est pas du laticlave que relève la valeur de l'homme. Tu es maître; dans ce rôle, sois doux, patient, indulgent avec tes esclaves. — Mais comment, dis-tu, supporter de pareils êtres? — Esclave, ne peux-tu supporter ton frère, qui a Jupiter pour premier père, qui est son fils sorti de la même souche et né de la même semence que toi? Parce que tu as été mis à une place plus élevée que d'autres, vas-tu te poser en tyran? Ne te rappelleras-tu pas qui tu es et à qui tu commandes? C'est à des parents, à des frères par la nature, à des descendants de Jupiter. — Mais je les ai achetés et ils ne m'ont pas acheté, eux! — Vois-tu vers quoi tu tournes tes regards? Vers la terre, vers l'abîme, vers les misérables lois des morts! Tu ne les tournes pas vers les lois des dieux. »

Dure, abstraite, étroite en théorie, la doctrine qu'enseigne Epictète est, dans le détail et l'application, douce, sociable, humaine, aussi large enfin que la conscience sur laquelle elle s'appuie. Il n'est pas vrai qu'elle proscrive toutes les passions; elle condamne seulement celles qui troublent l'âme et la mettent hors d'elle-même. Quant à ces passions nobles, élevées, écho de la raison dans le cœur humain, les affections domestiques, l'amour de la patrie, l'amour de l'humanité, Epictète les regarde comme conformes à la nature, car la nature, comme il dit, nous a faits pour nous aimer les uns les autres (φιλάλληλοι), dans la famille, dans la cité et dans le monde, et pour exercer partout une bienfaisance mutuelle. Il n'est pas vrai qu'il enferme l'homme en lui-même, lui prescrive l'inaction et lui propose comme unique idéal de garder fièrement une stérile et égoïste impassibilité. Il exige, il est vrai, que l'homme par-dessus tout conserve la pleine possession de soi, c'est-à-dire qu'il ne se livre pas aux choses, mais les domine et les juge à leur juste prix; qu'en face des événements, il demeure semblable à lui-même, le cœur haut et la conscience pure. Les œuvres que prescrit Epictète ne se terminent pas toutes au *moi*. Ce sont des œuvres sociales qu'il demande de nous : c'est la patience à supporter les injures, c'est la bienveillance, c'est la générosité, c'est la charité, laquelle assurément n'est pas incompatible avec un esprit de détachement poussé à l'extrême. On peut ouvrir presque au hasard les *Entretiens* d'Epictète, on trouvera partout des paroles fortifiantes, des accents qui relèvent, purifient le cœur, un souci constant de la vraie dignité morale, et sous l'inflexibilité doctrinale l'effusion d'une âme affectueuse, qui ne professe pas l'amour de l'humanité pour se dispenser d'aimer les hommes.

Digitized by Google

III

On peut être un subtil et profond théologien sans être un esprit religieux et, réciproquement, un esprit très religieux sans la moindre teinture de théologie, ou avec des croyances religieuses indécises, incomplètes, et donnant facilement prise à la critique. L'esprit religieux n'est pas suspendu à une démonstration plus ou moins solide; il ne s'acquiert pas par des procédés de logique. La science et la pénétration de l'entendement n'y font rien. Il ne tient pas non plus à tel ou tel système de religion ou de philosophie. Il a sa source dans les intimes profondeurs de l'âme. Certains systèmes philosophiques ou religieux l'éveillent plus facilement ou lui fournissent un aliment plus complet, mais il est un caractère de la personne humaine, et non un produit de la réflexion. Tel qui disserte très ingénieusement sur l'Etre infini, ses attributs et ses rapports avec le monde, n'a jamais senti Dieu. Socrate sans doute, avec son grain de superstition et sa démonstration de la Providence, qui faisait peut-être sourire Aristote, était une âme plus religieuse que l'auteur de la *Métaphysique*. Etre religieux, c'est croire à Dieu; mais c'est plus encore le sentir en soi, autour de soi, présent, vivant, agissant; c'est porter vers lui, constamment et sans effort, son cœur et sa pensée; c'est se confier à lui, se reposer en lui; c'est lui soumettre docilement sa volonté et ses désirs; c'est l'aimer, le glorifier et le bénir, quoi qu'il arrive. J'ajoute, et l'histoire en fait foi, qu'une théologie insuffisante, peu précise, erronée, grossière même, n'exclut pas l'esprit religieux. Il en est, en effet, de l'amour divin comme des autres amours. Il arrive souvent que le cœur s'enflamme pour des personnes ou des choses qui, à bien prendre, ne sont guère dignes d'intérêt. Nier la réalité de ces amours, sous prétexte que ces objets n'en sont pas dignes, c'est opposer un raisonnement à des faits. Toute religion et, d'une manière générale, toute conception du divin, est capable d'entretenir une piété sincère, et de fournir un aliment au sentiment religieux. Autrement, si la piété et l'esprit religieux sont nécessairement liés à une forme religieuse ou à une conception théologique déterminées, il s'ensuivra cette conséquence exorbitante, que la piété et l'esprit religieux sont étrangers aux temps et aux pays où cette forme religieuse et cette théologie particulière n'ont pas été ou ne sont pas en vigueur. Conséquence exorbitante, en effet, qui effacerait de l'âme humaine un des éléments de son développement naturel, une des manifestations les plus importantes de la vie morale.

Digitized by Google

J'ai hâte de faire l'application de ces considérations générales à Epictète. Si les stoïciens sont d'excellents moralistes, ce ne sont pas de grands métaphysiciens. Leur théologie, ou plutôt leur physique, ne satisfait guère plus la raison que la physique atomistique. On sait en quoi elle consiste. Le Dieu des stoïciens n'est pas différent de la nature ; il est incorporé au monde, et ne fait qu'un avec lui ; il pénètre toute réalité, et est le soutien de toute existence. On peut dire, sans métaphore, que nous avons en lui l'être, le mouvement et la vie. En lui-même, il n'est rien qu'un principe abstrait ; il lui faut la matière pour qu'il se réalise en la déterminant, car la matière, sans ce principe d'ordre et de vie, se dissout et n'est rien non plus. On a quelque droit de dire qu'un pareil dieu, sans conscience et sans volonté, n'a rien d'adorable, rien qui touche le cœur et ouvre les âmes à la prière.

Mais est-ce là le Dieu d'Epictète ? Les stoïciens de l'Empire n'attachaient pas grande importance aux questions de pure spéculation ; ils se souciaient assez peu de la physique traditionnelle de leur école, et parlaient de Dieu, d'ordinaire, plutôt d'après les inspirations de leur conscience que selon les principes du vieux Portique. C'est une remarque qu'on peut faire déjà en lisant Sénèque. Parfois, sa phrase commence par une profession de foi stoïcienne, et se termine par des expressions qu'une conscience chrétienne avouerait. Chez Epictète, les idées dogmatiques de la théologie stoïcienne sont bien plus rares. C'est à peine si l'on en découvre quelque trace. Le plus souvent, il parle de Dieu selon l'esprit platonicien. Nous l'avons dit déjà, presque tous les philosophes de ce temps unissent la morale du Portique à la métaphysique platonicienne, ou, pour mieux dire, aux idées religieuses du platonisme.

Au reste, il ne faut chercher ni dans le *Manuel* ni dans les *Entretiens* d'Epictète un système précis, une doctrine arrêtée sur la nature de Dieu et ses rapports avec le monde. Le nom de Dieu est sans cesse sur les lèvres d'Epictète ; il en parle avec onction, avec amour ; il l'appelle du nom de père, le plus doux et le plus tendre qu'ait trouvé la langue humaine ; il le regarde comme l'auteur du monde, il le nomme le bienfaiteur des hommes, il nous montre en lui une Providence pleine de bonté, qui a tout fait pour le mieux, et gouverne toutes choses avec poids et mesure. Il loue, il bénit, il glorifie Dieu ; il invite ceux qui l'écoutent à le bénir et à le glorifier avec lui : « Si nous avions le sens droit, quelle autre chose devrions-nous faire tous ensemble, et chacun en particulier, que de célébrer Dieu, de chanter ses louanges, et de lui adresser des actions de grâces ? Ne devrions-nous pas, en fendant la terre, en labourant, en prenant nos repas, chanter cet hymne à Dieu : Dieu est grand, lui qui nous a

Digitized by Google

donné ces instruments pour travailler la terre! Dieu est grand, lui qui nous a donné des mains, une bouche, un estomac; lui qui nous a permis de grandir sans nous en apercevoir, et de réparer nos forces par le sommeil! Voilà ce qu'il nous faudrait chanter à propos des choses de la vie commune; mais nous devrions chanter l'hymne le plus beau et le plus divin pour le remercier de nous avoir accordé le pouvoir de comprendre ces dons et de nous en servir avec mesure et sagesse. Eh bien! puisque vous êtes aveugles, vous tous, ne fallait-il pas qu'il y eût quelqu'un qui remplît ce rôle et qui chantât pour tous l'hymne à la gloire de Dieu? Que puis-je faire, moi, vieux et boiteux, si ce n'est de célébrer Dieu? Si j'étais rossignol, je jouerais le rôle d'un rossignol; si j'étais cygne, celui d'un cygne. Je suis un être raisonnable, je dois célébrer Dieu. C'est là mon devoir, et je le remplis, et je n'y faillirai pas, autant qu'il sera en moi, et je vous invite tous à chanter Dieu de la même manière que moi. »

Assurément ces effusions religieuses dépassent singulièrement la théologie stoïcienne. Ce n'est pas un Dieu sourd, abstrait, indéterminé, qu'Epictète adore et célèbre de la sorte. C'est un Dieu vivant, le Dieu qu'adorait Socrate, cause souveraine et toute bienfaisante des choses, dont l'intelligence, la bonté et la puissance se manifestent par tant de visibles marques autour de nous et en nous. Eh quoi! chacune de nos œuvres, par l'agencement des parties qui la composent, révèlera son ouvrier, et les objets visibles où tant d'art éclate ne révèleront pas le leur? Et l'organisation si subtile de notre entendement, grâce à laquelle nous recevons des impressions, nous les combinons, nous formons des idées générales, ne suffira pas à ouvrir nos yeux sur l'existence de l'ouvrier suprême?..... C'est Dieu, l'auteur de toutes choses, qui a mis tous les êtres dans le monde en assignant à chacun sa destination propre. Et il a mis l'homme sur cette terre pour l'y contempler ainsi que ses œuvres, et non-seulement pour les contempler, mais pour les comprendre et les expliquer..... Ne dites pas qu'il y a bien des maux dans la vie et des peines de toute espèce. Vous avez reçu de Dieu des moyens de surmonter tous ces maux; l'élévation de l'âme, le courage, la patience. Et Dieu ne vous a pas seulement donné ces forces pour lutter contre les événements, mais encore, ce qui était d'un bon maître et d'un père véritable, il vous les a données libres, indépendantes, affranchies de toute contrainte extérieure. Il les a mises à votre disposition complète, sans se réserver à lui-même le pouvoir de les entraver ou de leur faire obstacle. Seul de tous les êtres dont Dieu est l'auteur commun, l'homme est uni à Dieu par un lien de parenté, c'est la raison, semence divine que Dieu a laissée tomber dans chaque membre de la grande famille humaine, et qui fait de l'homme le vé-

Digitized by Google

ritable fils de Dieu. Deux choses, en effet, ont été associées ensemble à notre naissance, le corps, qui nous est commun avec les animaux; la raison, qui nous est commune avec la divinité. Comment se fait-il après cela que, parmi nous, il y en ait tant qui se tournent vers cette funeste parenté de mort, si peu vers cette parenté divine et bienheureuse? C'est en la raison que consiste toute notre dignité. C'est de là qu'il faut nous relever. Alors nous n'aurons jamais de nous des idées basses; nous concevrons une juste fierté; nous saurons que nous ne sommes jamais seuls, que Dieu est toujours avec nous. Nous portons Dieu en nous. Gardons-nous donc de le souiller par des actions mauvaises ou des pensées impures, gardons-nous de le déshonorer. Les prescriptions de notre raison, ce sont les commandements mêmes de Dieu, obéir à ces prescriptions, c'est obéir et plaire à Dieu; agir en tout, selon ce que commandent la raison et la conscience, être loyal, tempérant, pur, charitable, c'est imiter Dieu, c'est ressembler à Dieu dans la mesure des forces humaines.

Tirera-t-on de ces belles pensées empruntées toutes à Epictète, et la plupart dans la forme même qu'il leur a donnée, que la raison humaine, c'est la plus haute détermination et la plus pure expression de Dieu? C'est la doctrine stoïcienne; mais elle n'est pas ici, à ce qu'il me semble. Dieu et l'homme ne sont pas confondus mais rapprochés. La meilleure partie de l'homme est son âme, comme disait Sénèque (*Quest. nat. præf.*) quelques années avant Epictète; Dieu est une âme pure. Il y a dans l'homme une raison, Dieu est tout entier raison. C'est aussi la pensée du sublime esclave. Et je ne vois nulle part qu'il ait dit que la raison divine est la collection des raisons humaines. Non, c'est une raison supérieure, qui ne subit nulle éclipse et qui n'est pas comme la nôtre plongée dans un impur limon, une raison distincte, par conséquent, qui éclaire une toute-puissante volonté. Dire que, par la participation de la raison, l'homme, seul de tous les êtres de la nature, est uni à Dieu par un lien de parenté (συγγένεια θεία καὶ μακαρία), n'est pas non plus, à ce qu'il semble, tomber dans le panthéisme, à moins qu'on ne trouve aussi quelque vestige de panthéisme dans cette grande et divine parole : le Verbe (la Raison) est la lumière qui illumine tout homme qui vient au monde. Non, le Dieu qu'Epictète atteste à chaque page de ses *Entretiens*, le Dieu dont il célèbre la providence et glorifie les bienfaits, le Dieu qu'il propose comme l'idéal de la vertu parfaite, ce Dieu qui voit tout, et à qui rien n'échappe de nos actions et de nos pensées secrètes, qui veille avec bonté sur l'ordre général des choses et ne néglige pas le plus humble des êtres, n'est pas une abstraction. Il ne s'agit pas de subtiliser, de voir des sous-entendus et d'imposer à Epictète, sous prétexte qu'il professe le stoïcisme, les théories de son

Digitized by Google

école sur l'identité de Dieu et du monde. Il n'est pas d'une saine et loyale critique de prétendre que toutes les fois qu'Epictète parle de Dieu, il faut entendre le Dieu stoïcien. Il en parle avec sa conscience et son cœur, sans s'inquiéter des principes de Chrysippe. Tant mieux, du reste, pour le Dieu de Zénon et de Chrysippe, s'il a pu inspirer après l'hymne de Cléanthe, les paroles si pures et si vraiment religieuses qui abondent dans les *Entretiens* d'Epictète. Il ne paraît pas, cependant, qu'Epictète ait pensé à la *nature*, à la *loi universelle*, au *destin immuable* et sans conscience en écrivant des phrases comme celles-ci : « Quand tu abordes quelqu'un des puissants, souviens-toi bien qu'il en est un autre qui regarde et voit d'en haut tout ce qui se passe, et à qui il te faut plaire plutôt qu'à celui-là. » « Lorsque vous avez fermé votre porte et qu'il n'y a point de lumière dans votre chambre, souvenez-vous de ne jamais dire que vous êtes seul, car vous ne l'êtes pas. Dieu est dans votre chambre et votre génie aussi ; et qu'ont-ils besoin de lumière pour voir ce que vous faites ? » « Nul homme n'est orphelin, il y a un père qui partout et toujours s'occupe d'eux tous. »

De cette croyance, de cette confiance en Dieu naît une autre forme du sentiment religieux : la résignation. Le christianisme a donné la vraie formule de ce sentiment dans ce mot d'une si profonde et si confiante piété : Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne. Or, se soumettre, s'immoler volontairement à Dieu, dans l'assurance qu'il veut et fait tout pour le mieux, accepter pieusement les épreuves qu'il envoie, sans se plaindre, sans murmurer, et, au contraire, en bénissant celui qui ne peut haïr ses serviteurs et ses enfants, vouloir tout ce qu'il veut, n'est-ce pas un point de morale invariable dans l'enseignement d'Epictète ? Quelles paroles met-il dans la bouche de l'homme que frappe la fortune : « Ose lever les yeux vers Dieu et lui dire : Fais de moi désormais ce que tu voudras, je me soumets à toi ; je t'appartiens. Je ne refuse rien de ce que tu jugeras convenable ; conduis-moi où il te plaira..... Veux-tu que je sois magistrat ou simple particulier ? que je demeure ici ou que j'aille en exil ? que je sois pauvre ou que je sois riche ? Je te justifierai de tout devant les hommes. » « Que la mort me trouve dans quelque condition sociale que ce soit, mais au moins dans une occupation digne d'un homme, dans un acte de bienfaisance, dans un acte utile à tous, dans un acte noble ; qu'elle me trouve en train de devenir meilleur. Je veux alors élever mes mains vers Dieu et lui dire : Les facultés que tu m'as données pour connaître ta providence et lui être soumis, je les ai précieusement cultivées. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que tu n'aies pas à rougir de ta créature. Ai-je violé tes commandements ? Ai-je abusé des présents que tu m'as faits ? Ne

Digitized by Google

t'ai-je pas soumis mes sens, mes vœux et mes opinions? Me suis-je jamais plaint de toi? Ai-je supporté avec aigreur ce que tu m'as envoyé? Ai-je voulu que ce fût autrement! J'ai été malade parce que tu l'as voulu et je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre parce que tu l'as voulu, et j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été dans l'obscurité parce que tu l'as voulu, et je n'ai jamais désiré d'en sortir. M'as-tu jamais vu dans l'abattement et le murmure? M'as-tu jamais trouvé rebelle à ce que tu exigeais de moi? Tu veux que je quitte ce magnifique spectacle? Je le quitte et je te rends mille grâces de ce que tu as daigné m'y admettre pour me faire voir tous tes ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre admirable que tu fais régner dans cet univers. »

C'est là le ton de la résignation, non pas tout à fait de la résignation chrétienne, il est vrai. Celle-ci est plus humble; elle parle plutôt de sa faiblesse que de sa force, et demande davantage à Dieu de s'appuyer sur lui pour ne pas plier. Il faut bien le reconnaître, il y a un peu d'orgueil intime et comme un mouvement de bravade dans le détachement et la résignation des stoïciens. Ce sont des fanfarons de patience, si je puis dire. Ils aiment à provoquer la fortune adverse et à montrer qu'ils sont, contre les événements, préparés et tendus. Ce trait du caractère et de la morale des stoïciens est surtout vrai pour ce qui regarde la morale de Sénèque, dont le style s'enfle singulièrement lorsqu'il nous peint ce qu'il appelle le plus beau spectacle que Dieu puisse contempler ici-bas : l'homme de bien aux prises avec l'adversité, surtout s'il l'a provoquée, ou bien lorsqu'il nous montre ce héros de l'école, Caton seul, debout au milieu des ruines de l'Etat, seul maître de lui au milieu de la commune servitude. Sénèque, comme on sait, a mis trop souvent la rhétorique paternelle au service des lieux communs du vieux Portique. Il a de fortes et pénétrantes paroles sur la patience; cependant la patience de son sage est un peu trop chez lui celle de l'homme qu'on regarde et qui le sait, qui vit en chaire ou sur un piédestal. En face de ce que le vulgaire appelle et appellera toujours les maux de la vie, il a l'air, comme le proconsul de Juvénal, condamné pour crime de péculat, de jouir de la colère des dieux. Il appelle les revers pour montrer sa force. Je vois trop percer chez lui la satisfaction du triomphe. La vraie résignation ne fait pas si complaisamment étalage de ce qu'elle souffre; elle cache le secret de ses efforts et de ses luttes. Dans Epictète, dont l'accent est quelquefois héroïque, si j'ose dire, mais jamais déclamatoire ni emphatique, la patience stoïque est plus voisine de la résignation chrétienne. Je voudrais pourtant que son sage, alors qu'il est éprouvé, fût moins content de lui et de la fortune, et sa résignation, que j'admire, me toucherait davantage

Digitized by Google

si elle était accompagnée d'une aspiration au mieux. Cela serait aussi grand et plus humain. Le désir du bonheur est inhérent au cœur de l'homme. Etouffer ce désir, lui imposer silence, c'est méconnaître un des éléments de notre constitution morale et faire violence à notre nature.

Les stoïciens avaient un refuge contre l'excès des maux. La patience, suivant eux, avait un terme que chacun pouvait fixer, et la liberté une sûre garantie : le suicide. A ceux qui se plaignaient des misères de la vie ou des conditions que le sort leur faisait, ils opposaient fièrement cet expédient suprême, remède infaillible à tous les maux, la délivrance par la mort volontaire. Qui peut ravir à l'homme sa liberté? disaient-ils, elle pend aux branches d'un arbre. Si les chagrins viennent en foule assaillir le sage et troublent sa tranquillité, il n'a qu'à quitter ce monde. Inutile d'attendre que la vie soit intolérable; dès que la fortune lui devient suspecte, il examine si ce n'est pas ce jour-là qu'il faut partir. Que peut-on contre celui qui dispose de lui-même et sait mourir? Il ne peut continuer à vivre sans infamie; il est frappé d'une maladie incurable et dont les douleurs sont au-dessus de ses forces; les infirmités de la vieillesse l'accablent, lui enlèvent la pleine possession de son esprit, ne lui laissent qu'un souffle ; il sortira de la vie comme d'une maison qui va s'écrouler. La philosophie, au nom du devoir, avait déjà protesté contre le suicide; elle protestait encore au temps de Sénèque : « Il en est, dit-il, qui blâmeront l'action de celui qui se tue; il en est, faisant profession de sagesse, qui disent qu'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, que c'est un crime d'être le meurtrier de soi-même, et qu'il faut attendre l'instant fixé par la nature. Parler ainsi, ajoutait-il, c'est fermer la porte à la liberté. » (*Epist.* LXX.) Sénèque avait bien vu cependant que, dans certains cas, se tuer, c'est fuir le combat, c'est-à-dire une lâcheté. Aussi disait-il qu'il est bien difficile de donner des règles générales sur cette matière. Mais s'il hésite sur les cas particuliers et sur la légitimité des motifs, il tranche affirmativement la question de droit, et croirait diminuer la liberté de l'homme s'il lui ôtait absolument le droit de vivre ou de mourir. Après tout, il laisse à chacun la libre appréciation de l'opportunité du suicide : « Etes-vous bien? Vivez. La vie vous déplaît-elle? Vous pouvez retourner là d'où vous êtes venu. » *Placet? Vive. Non placet? Licet eo reverti unde venisti.* Musonius sur ce point avait quelque peu corrigé Sénèque, à l'aide même du principe stoïcien qui prescrit de subordonner l'intérêt particulier à l'intérêt général : « L'homme, avait-il dit, dont la vie est liée à l'intérêt de plusieurs, n'a pas le droit de se tuer. » Et comme Thraséas lui disait un jour qu'il aimerait mieux mourir aujourd'hui qu'être exilé demain : « Si

Digitized by Google

tu choisis la mort, lui répondit Musonius, comme un plus grand mal que le bannissement, c'est une folie de choisir un plus grand mal. Si tu la regardes comme un moindre mal, qui t'a permis de la choisir au lieu de te contenter de ce qui doit arriver ? »

Epictète, qui avait entendu Musonius, professe sur ce point les mêmes idées. Il n'a pas traité spécialement la question; parfois, à prendre au vol certains mots jetés çà et là, il semble adopter la théorie stoïcienne du droit absolu de l'homme de s'ôter la vie; cependant, dans le seul passage où il s'arrête avec étendue sur cette question, il la résout négativement, dans le même sens que Socrate et dans un esprit vraiment religieux : « Si quelques-uns, dit-il, connaissant notre parenté avec les dieux et les entraves qui nous retiennent ici-bas pendant cette vie, voulaient rompre les liens du corps, et s'en aller vers les dieux leurs parents et venaient me dire : Epictète, nous en avons assez d'être attachés à ce misérable corps, de lui fournir à manger et à boire, de le faire reposer, de le tenir propre, et d'être, à cause de lui les complaisants de tel et tel. N'est-il pas vrai qu'il n'y a là que des choses indifférentes et sans rapport réel avec nous ? N'est-il pas vrai que la mort n'est pas un mal et que nous sommes unis d'un lien de parenté avec Dieu, et que c'est de lui que nous venons ? Laisse-nous nous en retourner d'où nous sommes venus; laisse-nous nous délivrer de ces chaînes qui nous chargent et qui nous écrasent. Ici, il y a des pirates, des voleurs, des juges, des hommes avec le nom de tyrans, qui s'imaginent avoir sur nous quelque pouvoir à cause de ce misérable corps et des choses qu'il possède. Laisse-nous leur montrer qu'ils n'ont en effet aucun pouvoir sur nous. — Alors moi j'aurai à répondre : O hommes, attendez Dieu (Ἐκδέξασθε τὸν θεόν). Quand il vous aura libérés de ce service, partez alors vers lui. Pour le moment, résignez-vous à demeurer à la place où il vous a mis. Court est le temps de votre séjour ici, et il est facile à supporter pour ceux qui ont des sentiments comme les vôtres. Quel est le tyran, quel est le voleur, quels sont les juges qui soient encore à redouter pour ceux qui méprisent ainsi leur corps et tout ce qui lui appartient? Demeurez, et ne partez pas contrairement à la raison..... Si un général me plaçait à un poste, il me faudrait m'y tenir, le garder et mieux aimer mourir mille fois que de le quitter, et quand Dieu m'a assigné un poste et un séjour, vous pensez qu'il m'est permis de les abandonner. »

On voit qu'Epictète comprend mieux la résignation que les anciens stoïciens. Qu'est-ce, en effet, que la résignation avec le droit absolu de choisir entre la vie et la mort, c'est-à-dire le droit de laisser la vie, comme un fardeau trop lourd, le jour où elle devient à

Digitized by Google

charge? En condamnant le suicide, Epictète ne croit pas attenter à la liberté humaine, et prétend assurer d'une manière plus complète le maintien de l'ordre universel. Sur quelle considération s'appuie-t-il, en effet, pour réprouver l'action de l'homme qui sort volontairement de la vie et tranche le cours de sa destinée? Sur l'obéissance à Dieu. Tout ce qui arrive, qu'on l'appelle bien ou mal dans le langage humain, se répand dans le monde et se distribue, non pas au hasard et à l'aveugle, mais selon les arrêts de la volonté de Dieu. En somme, tout est bien, tout est pour le mieux, chaque chose est à sa place, et tout ce qui se produit doit se produire. C'est à nous de nous soumettre docilement, d'accepter la charge qui nous est imposée, d'en tirer le meilleur parti possible, et de la remplir de notre mieux pendant le temps fixé. Gémir et se plaindre est d'un lâche et ne sert de rien. Se dérober par la fuite est une impiété, car c'est une infraction à l'ordre divin. Au reste, il en est des autres mauvaises actions comme du suicide, selon Epictète. Les actes bons ou mauvais sont les actes conformes ou contraires à la raison éternelle, dont notre raison humaine est la voix ou pour mieux dire l'écho. Bien faire, c'est obéir à Dieu, c'est plaire à Dieu, c'est témoigner en sa faveur; mal faire, c'est lui désobéir, lui déplaire et violer ses commandements. Prise ainsi de haut, la morale a son fondement dans la métaphysique. Ces idées ne sont pas exposées dans les *Entretiens* d'une manière rigoureuse et sous la forme d'une théorie précise; on peut les tirer de l'expression religieuse qu'Epictète a donnée si souvent à ses conseils et à ses leçons.

Dieu n'est donc pas absent de la doctrine d'Epictète. On peut presque dire que rarement le nom de Dieu fut prononcé plus souvent dans un livre de morale, et prononcé avec un sentiment plus sincère et une foi plus profonde. On peut dire que le *Sursum corda* résonne presque à chaque page des *Entretiens*.

Mais si Epictète a su comprendre et exprimer ces deux grandes vertus religieuses qu'on appelle la foi et la charité, il a coupé les ailes à l'espérance. L'idée d'un Dieu bon, tendre à ses créatures, invisible et toujours présent, respire largement dans la doctrine d'Epictète. Il a pour Dieu des paroles d'amour et de reconnaissance; il chante ses bienfaits et ses dons, mais il ne le voit pas les bras ouverts, qui l'attend pour le recevoir, payer ses efforts et le récompenser au delà du tombeau. L'homme a porté vaillamment le poids de la vie, a bien rempli son rôle, a souffert, s'est dévoué. Il meurt, tout est fini pour lui. La nature seule est immortelle. L'individu, homme, animal, fleur ou fruit, va s'engloutir et se perdre dans cet océan, dans cet abîme du grand tout, tombe commune des existences individuelles et laboratoire immense où germe et palpite la

Digitized by Google

vie générale, et où s'agencent et se combinent les éléments des choses. La vie n'a d'autre conclusion que la mort. C'est le suprême dénoûment de la pièce que chacun de nous joue ici-bas. La mort n'anéantit rien, il est vrai ; ce qu'on appelle destruction n'est, à bien parler, qu'une transformation. Le corps se décompose, et chacun de ses éléments rejoint les éléments semblables. Mais l'âme, mais l'intelligence? Elle retourne aussi au foyer de l'intelligence universelle. Mais la conscience, mais la personnalité? Elle s'éteint avec la vie. « Il n'y a point d'enfer, point d'Achéron, point de Cocyte, point de Phlégéton. » C'est-à-dire, il n'y a rien à craindre ni à espérer d'une autre vie. C'est ici-bas que la Providence s'exerce, et la seule récompense de la vertu, c'est la vertu elle-même; la seule punition du mal, c'est le mal et ses conséquences naturelles. Il n'y a pas trace, dans le livre d'Epictète, des dogmes de l'immortalité de l'âme et de la vie future. Mais est-ce à dire que la morale d'Epictète en soit dégradée, et que le philosophe, par cela seul qu'il resserre notre existence dans les bornes de la vie terrestre, n'ait plus le droit de parler de justice et de devoir? Est-il légitime de se placer sur les hauteurs les plus escarpées de la métaphysique pour juger une doctrine morale, et de raisonner de la sorte? La vie future et l'immortalité de la conscience sont niées : donc la Providence dont on parle est un vain mot, donc le Dieu qu'on prétend reconnaître est une formule, une catégorie vide, une abstraction ; donc l'idée du bien est tirée de l'expérience, laquelle ne peut rien fonder d'absolu ; donc on se méprend ou on se joue des mots quand on parle de droit et de devoir. Les règles qu'on donne sont des expédients, des conseils empiriques, utiles peut-être pour assurer la tranquillité de la vie ; mais il n'y a pas de place pour la vraie dignité, la vraie moralité et les vrais devoirs. On a bientôt fait de passer au fil de la logique une doctrine incomplète, en se fondant sur une lacune pour en déduire un monde de choses qui n'y sont pas et dont le contraire est affirmé positivement.

Il y a ici deux questions, une question théorique et une question de fait. La question théorique est celle-ci : Toute morale qui ne repose pas sur le dogme des peines et des récompenses dans l'autre vie est-elle nécessairement matérialiste? Je ne veux pas traiter ici cette question avec tous les développements qu'elle comporte. Je me bornerai à remarquer que la morale est une science qui a son fondement dans l'observation ; que c'est dans notre conscience et non ailleurs que nous trouvons gravée la notion naturelle du bien et du mal ; que c'est notre raison qui nous dit fort clairement que nous devons faire l'un et éviter l'autre ; que, pour obéir à notre raison, il nous suffit d'une volonté ferme, excitée et soutenue par un cœur droit

Digitized by Google

et bien placé; que, par conséquent, pour connaître notre devoir et pour l'accomplir, nous n'avons pas besoin de savoir au juste ce que nous deviendrons après la mort, et si Dieu nous fera comparaître devant lui pour nous juger, nous récompenser ou nous punir: que faire dépendre la notion du devoir et son caractère d'obligation absolue de la solution donnée à un problème de métaphysique transcendante, c'est risquer d'obscurcir l'une et de compromettre l'autre ; que, de la même façon, il n'est nullement nécessaire, pour se convaincre que le libre arbitre n'est pas une chimère, de comprendre à fond comment il peut se concilier avec l'ordre inflexible du monde, ni d'expliquer l'accord de la prescience en Dieu avec la liberté dans l'homme; que la question de la nature divine et la question du libre arbitre sont des questions d'un ordre différent; qu'il n'est ni sage ni prudent d'étudier la première pour éclaircir la seconde, et que, en fait, une pareille étude conduit à un résultat tout opposé; en outre, que ce sont des âmes vénales que celles qui ne font le bien ou n'évitent le mal que par crainte du châtiment ou par espérance du salaire; que c'est une misérable sagesse que celle qui transforme la vertu en calcul intéressé, en spéculation égoïste à courte ou longue échéance.

La question de fait est celle-ci : Qu'il ait ou non professé une théologie peu précise, incomplète ou erronée, que sa conception du divin soit peu scientifique suivant les uns, que, suivant les autres, elle ne satisfasse pas complétement toutes les aspirations de notre nature, Epictète a-t-il oui ou non enseigné une morale pure, élevée, spiritualiste? A-t-il oui ou non distingué le bien moral de ce qui lui est étranger? Lui a-t-il oui ou non subordonné tout le reste? A-t-il placé la dignité morale là où elle est véritablement? A-t-il mis la vertu et le bonheur dans la vie relâchée, dans la recherche du plaisir, dans l'extension la plus large donnée aux passions les moins nobles, ou bien dans le détachement des biens terrestres, dans la victoire sur les sens, dans l'obéissance à la raison, à la conscience, à Dieu? A-t-il oui ou non enseigné la purification des désirs, le dédain des voluptés, le mépris du corps, le devoir de triompher de tous les instincts vulgaires, de tous les appétits bas et dégradants? A-t-il oui ou non prescrit à l'homme la vigilance la plus exacte sur lui-même, la résistance à tout ce qui abaisse le cœur, les vertus les plus douces et les plus fortes, le courage, la résignation, la pureté, le dévouement, l'amour des hommes et la charité?

Pour répondre à ces diverses questions, on n'a que faire de la logique. Il suffit d'ouvrir les *Entretiens* d'Epictète et de les feuilleter. Nous n'avons pas fait autre chose. Pascal, qui ne connaissait probablement que le *Manuel*, a dit d'Epictète « qu'il est l'un des philosophes

Digitized by Google

du monde qui aient le mieux connu les devoirs de l'homme..... J'ose dire, ajoute-t-il, qu'il méritait d'être adoré s'il avait aussi bien connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes[1]. »

Je ne veux pas enchérir sur cet éloge, dont la restriction est moins fondée si l'on cherche l'enseignement d'Epictète dans les *Entretiens* que si on l'étudie dans le *Manuel*.

Est-il vrai que l'enseignement stoïcien soit resté une lettre morte et n'ait pas eu d'écho dans le monde ? Tant s'en faut. C'est cette noble et pure doctrine qui a produit ces grands caractères dont s'honorent le premier et le second siècle ; c'est elle qui a dressé et soutenu ces âmes fières qui furent, si je puis dire, le nerf d'une société dont les grands vices étaient l'amollissement, la défaillance morale et l'abandon de soi-même. Les deux Arria, Cornutus, Crémutius Cordus, Soranus, Thraséas, les Helvidius furent élèves des stoïciens. Ce ne sont pas peut-être des types aimables que ceux de ces hommes austères. Mais à une époque où il y avait péril de mort à laisser voir qu'on n'avait pas perdu tout sentiment de sa dignité, la vertu devait prendre ce caractère de sombre raideur et d'inflexibilité héroïque qui est demeuré la marque propre du stoïcisme. Qu'on ne dise pas que, dans un temps de vie facile et unie, le stoïcisme n'a qu'à désarmer. La force d'âme, la fermeté de caractère, la résistance aux passions qui énervent ou dégradent, vertus stoïques, par excellence, ne sont superflues en aucun temps, et trouvent partout à s'exercer.

Enfin, au point de vue social, sans parler des institutions charitables des Antonins que l'esprit du stoïcisme inspira, et dont les témoignages se lisent encore dans les chroniqueurs de l'*Histoire auguste* et sur d'importants monuments épigraphiques, le stoïcisme a donné au monde un durable, un éternel monument, le corps du droit romain, dont tant de principes sont encore aujourd'hui debout, et qu'ont édifié les grands jurisconsultes stoïciens contemporains des Antonins et des deux Sévère.

Le monde cependant a été conquis et régénéré par le christianisme, et non par le stoïcisme. C'est que le dévouement désintéressé à l'intérêt général, le zèle infatigable, l'amour de l'humanité, la pureté des exhortations morales ne suffisaient pas à établir entre les âmes une communion véritable. Il manquait au stoïcisme, pour descendre dans la société et la convertir, non pas le sentiment religieux, très vif assurément chez Epictète, mais une foi religieuse précise, des dogmes positifs et nettement formulés, couronnant sa morale et lui servant de sanction. C'est que la question suprême de toute religion,

[1] *Entretien de Pascal avec M. de Saci.*

Digitized by Google

la question de la vie future, celle qui inquiète le plus la curiosité humaine, est à peine posée dans la doctrine stoïcienne, ou ne reçoit pas de solution qui satisfasse la conscience. Une chose manquait plus encore au stoïcisme, c'était l'autorité. Dans un monde incrédule et superstitieux tout à la fois, profondément sceptique et étonnamment accessible au merveilleux, une morale nue, rigide et sans autre fondement que la seule raison, ne pouvait faire brèche, et n'avait nulle chance de devenir jamais populaire. Aussi, le stoïcisme demeura-t-il en fait la doctrine d'une imperceptible minorité, il est vrai d'une minorité d'élite. Après qu'il a disparu comme système, il est resté comme caractère individuel, et jusqu'au sein du christianisme, il a marqué de son empreinte quelques âmes plus fortes que douces. Tertullien dans l'antiquité et Pascal au XVIIe siècle ont assurément quelque chose du stoïcien.

B. Aubé.

Digitized by Google

UNE

NOUVELLE APOLOGIE

DE MARIE STUART

Marie Stuart et le comte de Bothwell, par M. L. WIESENER, in-8°. Paris Hachette. 1863.

Depuis l'ouvrage de M. Mignet, il semblait que Marie Stuart ne dût plus avoir pour défenseurs que ses malheurs. Sa participation au meurtre de Darnley et sa passion pour Bothwell étant mises hors de doute, il ne restait à demander pour elle que les circonstances atténuantes. L'histoire ne les lui a jamais refusées; elle est plus que jamais disposée à les lui accorder, aujourd'hui que l'on connaît mieux le milieu de férocité, de perfidie, de corruption où il lui fut infligé de vivre. Mais voici qu'on nous demande bien autre chose: M. Wiesener ne se contente pas à moins d'un acquittement complet; il plaide sur tous les points l'innocence de sa cliente. Le plaidoyer est certainement bien fait, inspiré par une conviction sincère, dont la chaleur anime des détails parfois minutieux et arides; mais enfin c'est un plaidoyer, et la critique impartiale n'en peut accepter les conclusions qu'après les avoir sévèrement contrôlées. Nous avions songé à nous faire le rapporteur du débat, à examiner point par point tous les arguments des deux thèses contraires; mais ce serait bien long et assez inutile. Dans ce grand procès historique, la conviction sera toujours déterminée par deux ou trois faits essentiels; c'est à ceux-ci qu'il faut s'arrêter. Nous avons en ce moment un autre

Digitized by Google

motif de nous montrer réservé dans la discussion de détail. En même temps que M. Wiesener maintenait, après et d'après miss Agnès Strickland, auteur des *Vies des reines d'Ecosse*, que Marie Stuart est irréprochable, qu'elle a été absolument étrangère à l'assassinat de son mari, et qu'en épousant Bothwell elle n'a fait que céder à la force, en même temps, dis-je, M. Froude publiait les deux volumes de sa grande *Histoire d'Angleterre*, qui se rapportent aux premières années du règne d'Elisabeth [1], et qui contiennent, en manière d'épisode, la courte et tragique apparition de Marie sur le trône d'Ecosse. Or, M. Froude est tout aussi affirmatif que M. Mignet sur la culpabilité de Marie Stuart; il admet sans hésitation, sans réserve, les fameuses lettres de Marie à Bothwell, qui, si elles sont authentiques, ne peuvent, en effet, laisser subsister de doutes. Un historien comme M. Froude, grand scrutateur d'archives, et qui prétend fonder tous ses récits sur des documents authentiques, n'a pas dû, n'a pas pu se prononcer à la légère. Il a eu ses raisons; malheureusement, il ne les a pas données, mais il les promet pour un prochain volume, qui contiendra, avec les pièces tout au long, une discussion approfondie et, il faut l'espérer, définitive sur leur authenticité. On comprend que nous attendions la publication du volume de M. Froude pour revenir nous-même, s'il y a lieu, sur cette délicate investigation; mais, sans nous imposer la tâche d'écrire une dissertation critique en règle, il est une chose que nous pouvons faire, c'est de donner notre opinion sur l'objet du débat, et d'en faire connaître les motifs, en profitant des recherches de M. Wiesener. Cette opinion s'écarte également de l'arrêt sévère rendu par M. Mignet et M. Froude, et des conclusions favorables de miss Agnès Strickland et de M. Wiesener. Nous pensons que Marie Stuart est entrée dans le complot contre Darnley, et que cependant elle n'a point participé à son assassinat; nous croyons que les lettres citées à sa charge sont bien d'elle, mais qu'elles ont été falsifiées par ses accusateurs. Voici, en bref, nos raisons; il faudrait un volume pour les exposer.

Marie Stuart, née le 12 décembre 1542, était âgée de moins de dix-neuf ans, et veuve du roi de France François II, lorsqu'elle débarqua dans son royaume d'Ecosse, le 11 août 1561. Une noblesse turbulente et besogneuse, appuyée sur une forte organisation féodale et presque indépendante de la couronne, avait de tout temps rendu le pays peu sûr pour ses souverains, dont plusieurs avaient péri de mort violente. A ces causes chroniques de trouble, il venait de se joindre une difficulté plus grave encore : Marie était catho-

[1] *History of England, from the fall of Wolsey to the death of Elizabeth*, by James Anthony Froude, vols. VII et VIII. Londres, Longman. 1863.

Digitized by Google

lique, nièce des Guises, chefs du parti catholique sur le continent, et la noblesse d'Ecosse presque tout entière avait adhéré à la réforme, qui trouvait un appui dans la reine d'Angleterre Elisabeth. Plus on étudie cette situation, plus on se persuade que Marie, suspecte à sa noblesse, rivale d'Elisabeth, n'avait qu'un moyen de conserver le trône : c'était de laisser le gouvernement à son frère naturel Murray, homme habile et ferme, relativement honnête, réformé sincère, mais capable de tolérance, jouissant d'une grande influence sur la noblesse écossaise, et possédant la confiance d'Elisabeth. Avec un tel soutien, Marie pouvait vivre tranquille et attendre de meilleures circonstances; elle le comprit d'abord, et s'en remit à son frère du soin de maintenir l'ordre parmi tant d'éléments de trouble. Mais, au bout de quelques années paisibles, lasse des étroites limites de son autorité, elle songea à s'émanciper par un mariage. Elle choisit le prétendant le plus désagréable à Murray et aux nobles réformés, parce qu'il était catholique; à Elisabeth, parce que, parent des Tudors, il avait au trône d'Angleterre des droits qui, s'ajoutant à ceux de Marie, pouvaient créer à la reine régnante une rivalité dangereuse. L'heureux prétendant était Darnley, fils du comte de Lennox. En épousant ce beau jeune homme de vingt ans, d'une figure gracieuse et presque féminine, Marie semble avoir obéi à un goût personnel très vif. Toujours est-il qu'ayant demandé, pour ce mariage, une dispense à Rome et le consentement de la cour de France, elle n'attendit ni l'une ni l'autre, et contracta avec Darnley (avril 1565) une union clandestine, peu digne de la majesté royale. M. Wiesener ne s'étonne pas du tout de cette précipitation romanesque, qui n'avait assurément rien de criminel, mais qui n'était ni convenable ni prudente. Le principal agent et le témoin presque unique du mariage fut le secrétaire italien de la reine, David Riccio. Il devait être singulièrement payé de son zèle.

Les lords protestants, irrités et effrayés de la disgrâce de Murray, instruits, de plus, que Marie entretenait des relations avec les puissances catholiques du continent, et que l'agent de cette correspondance était le secrétaire Riccio, formèrent une ligue, un *bond*, et, dans la nuit du 9 mars 1566, à Holyrood, sous les yeux de Marie, ils égorgèrent Riccio, qui était l'homme de confiance de la reine, son principal conseiller et non pas son amant, comme on l'a dit, non-seulement sans preuves, mais sans vraisemblance. Le faible et fougueux Darnley, qui n'avait ni tête ni cœur, s'était fait l'âme ou l'instrument du complot. Mais, effrayé de son acte ou séduit par les paroles caressantes de sa femme, il abandonna ses complices pour s'attacher à celle qu'il venait d'offenser mortellement. Marie savait dissimuler, et elle savait aussi comment on se venge. M. Wiesener

Digitized by Google

fait de son héroïne un portrait idéal et par trop complaisant, même au physique. Marie Stuart, grande, forte, avec ses cheveux « d'or, » comme dit Ronsard, avec sa figure gracieusement attrayante plutôt que correctement belle, est un type un peu sensuel, qui n'appelle pas naturellement les épithètes d'idéal et d'angélique ; mais il faut passer quelque chose à l'enthousiasme d'un biographe. Moralement, Marie Stuart n'était inférieure à presque aucune des princesses de son temps, et elle valait bien sa célèbre rivale, « la belle vestale de l'Occident. » Il faut même convenir qu'en fait de folies amoureuses, les deux cousines n'avaient guère rien à s'envier l'une à l'autre. Si Marie Stuart compromettait sa tranquillité pour épouser le beau Darnley, Elisabeth avait mis son trône en danger en affichant pour Dudley une passion qui ne pouvait être que coupable, puisque Dudley était marié. Des amis officieux firent disparaître le principal obstacle qui s'opposait à l'union d'Elisabeth avec son sujet. Un jour, la femme de Dudley fut trouvée morte au bas de l'escalier de son château. Il est certain que si le mariage projeté avait eu lieu, on regarderait aujourd'hui Elisabeth comme la complice de l'assassinat d'Amy Robsart, de même qu'on regarde Marie Stuart comme coupable du meurtre de Darnley. Mais ici cesse la ressemblance. Elisabeth n'épousa pas Dudley, elle se contenta de lui donner un titre dans la pairie, et elle laissa le gouvernement à l'habile et prudent Cecil. Marie Stuart épousa Darnley, épousa le meurtrier de Darnley et s'aliéna pour toujours Murray, le seul homme qui pût gouverner l'Ecosse. Ceci revient à dire qu'avec les dons les plus rares de l'intelligence et du cœur, avec une imagination riche, un courage indomptable, Marie Stuart n'avait rien d'un homme d'Etat : elle était femme ; la postérité l'aime mieux ainsi, mais il lui en coûta le trône.

Avec l'assassinat de Riccio nous entrons dans le vif de la thèse de M. Wiesener. Les événements qui suivirent la nuit tragique du 9 mars sont extrêmement compliqués ; pour s'y reconnaître, il faut les débrouiller un à un. M. Wiesener s'y est appliqué avec une sagacité infatigable ; il a convaincu les historiens précédents de beaucoup d'assertions inexactes et même d'erreurs graves, et nous pensons qu'après ses rectifications il est impossible d'admettre comme rigoureusement vrais les récits de MM. Mignet et Froude. Laissant de côté les détails, notons, entre eux et lui, la différence essentielle. M. Wiesener pense que Marie Stuart, pardonnant assez facilement à Darnley qu'elle aimait encore, sa participation à l'assassinat de Riccio, disposée à étendre ce pardon aux autres meurtriers, pleine de confiance dans le comte de Bothwell qu'elle avait toujours trouvé fidèle et dévoué, mais bien éloignée d'avoir pour lui une affection

Digitized by Google

coupable, ne demandait qu'à vivre en bonne épouse et en bonne reine ; la folle imprudence de Darnley, qui se brouilla mortellement avec les mêmes lords dont il s'était fait l'instrument contre Riccio ; la perfidie des lords protestants, qui pour détruire leur souveraine et la perdre d'honneur, tuèrent Darnley et se proclamèrent ensuite ses vengeurs, qui favorisèrent le mariage de Marie avec le principal meurtrier, et firent ensuite à la reine un crime de cette union, empêchèrent l'exécution de ce beau dessein, et amenèrent cette série de malheurs sous lesquels l'infortunée et innocente Marie Stuart fut accablée.

Combien différent le récit de M. Mignet, combien surtout celui de M. Froude !

Marie gardait ineffaçable au cœur l'impression de cette fatale nuit du 9 mars. Son plus ardent désir était de se venger de ces lords qui n'avaient respecté ni son honneur de femme, ni sa dignité de reine ; de se venger de ce jeune homme qui, lui devant tout, avait été le premier à la trahir, et qu'elle détestait d'autant plus qu'elle l'avait plus aimé. Ne pouvant atteindre tous ses ennemis à la fois, elle sut les diviser. Elle se réconcilia d'abord avec Darnley, puis, quand elle l'eut ainsi brouillé avec ses complices, qui le regardèrent comme un traître, elle les rappela en Ecosse d'où elle les avait chassés quelques mois auparavant. Darnley lui avait servi à abattre les lords, les lords allaient lui servir à abattre Darnley. Pour être plus sûre de sa vengeance, elle se ménagea l'appui sans réserve d'un des hommes les plus déterminés de l'Ecosse. James, comte de Bothwell, avait trente-cinq ans. Fils d'un lord qui avait osé aspirer à la main de la mère de Marie Stuart, il recueillit dans l'héritage paternel, avec de hautes dignités, de vastes prétentions. Quoique protestant, il tenait au parti français, tandis que les autres lords réformés inclinaient vers l'Angleterre. C'était, nous disent les contemporains, un homme mal fait, de très mauvaise mine, de mauvaises mœurs, d'un caractère violent. Mais Marie Stuart, qui avait été si malheureuse dans son choix du beau Darnley, fut séduite par l'énergique rudesse, la mâle décision et le courage à toute épreuve de Bothwell. S'abandonna-t-elle dès lors à lui? lui promit-elle le trône d'Ecosse pour prix d'un assassinat? M. Wiesener le nie avec indignation. M. Froude l'admet comme un fait prouvé. Quoi qu'il en soit, Bothwell se réconcilia avec ses anciens ennemis les lords protestants, et la mort de Darnley fut résolue en octobre 1566.

La reine eut connaissance, dès les premiers jours de décembre, du complot formé contre son mari ; elle ne l'approuva pas, mais elle ne le découragea pas non plus. La scène se passa à Craigmillar. Elle est rapportée par deux témoins amis et défenseurs de Marie Stuart,

Digitized by Google

dans un acte authentique rédigé de son consentement et probablement sous ses yeux ; il est donc certain qu'on a adouci plutôt qu'aggravé les faits qui pourraient être à sa charge. Voyons pourtant si ce récit innocente autant qu'on le dit l'épouse de Darnley ; nous l'empruntons à M. Wiesener lui-même.

Marie relevait d'une maladie grave ; elle se trouvait au château de Craigmillar, que Darnley, justement inquiet, venait de quitter. Murray, qui avait signé le *bond* contre Riccio ; le secrétaire d'Etat Maitland de Lethington, principal instigateur du meurtre ; le comte d'Argyle, qui en avait été un des exécuteurs ; les comtes de Bothwell et d'Huntly, qui, dans la nuit du 9 mars, s'étaient montrés fidèles à Marie Stuart au péril de leur vie, réconciliés maintenant, se présentèrent devant la reine. Ici, nous laissons parler M. Wiesener :

Lethington porta la parole. Il traça le tableau des offenses intolérables dont le roi s'était rendu coupable envers elle, de sa conduite qui allait tous les jours de mal en pis. « S'il plaisait à Sa Majesté de pardonner au comte de Morton, aux lords Ruthven et Lindsay et à leurs compagnons (les meurtriers non encore amnistiés de Riccio), ils trouveraient moyen, avec le reste de la noblesse, de procurer un divorce entre Son Altesse et le roi son mari, sans que Sa Grâce eût seulement à s'en mêler. C'était une résolution qu'elle devait prendre absolument pour son bien particulier comme pour le bien du royaume, car il troublait Sa Grâce et tout le monde ; et, s'il continuait à rester avec Sa Majesté, il n'aurait pas de cesse qu'il ne lui eût fait quelque autre mauvais tour, auquel Son Altesse serait peut-être fort empêchée d'apporter du remède. » Lethington et ses associés continuèrent de discourir quelque temps. A cette époque, un divorce n'avait rien d'extraordinaire. Sans parler des exemples que présentait l'histoire de France et d'Angleterre, Marie en trouvait un chez Marguerite Tudor, sa grand'mère, qui avait divorcé deux fois et contracté trois mariages, sans être plus mal vue. Ebranlée un moment, elle dit toutefois qu'elle ne pourrait y entendre qu'à deux conditions : la première, que le divorce se ferait légalement ; la seconde, qu'il ne porterait aucun préjudice aux droits de son fils, sinon elle aimerait mieux endurer les tourments et affronter tous les périls imaginables le reste de sa vie. Bothwell s'efforça de la rassurer, en lui rappelant qu'il avait succédé à l'héritage paternel, quoique son père et sa mère eussent divorcé. Mais son éloquence ne la persuada pas. Comme les ministres ajoutaient que, le divorce prononcé, le roi fixerait sa résidence dans une partie du royaume, et elle dans une autre, ou même qu'il aurait à se retirer à l'étranger, elle les interrompit en disant qu'il changerait peut-être, et qu'il vaudrait mieux qu'elle se retirât en France pour un temps, jusqu'à ce qu'il fût rentré en lui-même. « Madame, répliqua Lethington, ne vous inquiétez pas. Nous sommes ici les principaux de la noblesse et du conseil de Votre Grâce, qui trouverons bien le moyen de délivrer de lui Votre Majesté, sans préjudicier à votre fils ; et quoique milord de Murray, ici présent, ne soit pas moins scrupu-

Digitized by Google

leux pour un protestant, que Votre Grâce pour une papiste, je suis bien sûr qu'il regardera à travers ses doigts, nous verra faire et ne dira rien. » A cette insinuation mystérieuse et formidable, la reine répondit : « Je ne veux pas que vous fassiez rien qui puisse blesser mon honneur ou ma conscience. Je vous prie, laissez plutôt les choses comme elles sont, en attendant que Dieu dans sa bonté y porte remède. Car, croyant me faire service, vous pourriez ne me causer que dommage et déplaisir. » Lethington lui dit : « Madame, laissez-nous conduire l'affaire, et Votre Grâce n'en verra rien sortir que de bon et d'approuvé en Parlement. »

Marie les laissa conduire l'affaire, et on sait où ils la conduisirent.

L'imprudent Darnley, malgré son étourderie juvénile, pressentait l'orage terrible qui s'amassait sur sa tête. Quand il vit les meurtriers de Riccio amnistiés les uns après les autres, il comprit que c'était lui qui payerait pour tous ; frappé de terreur, il se retira à Glasgow auprès de son père et tomba malade. Dans cet asile, il était à l'abri d'un coup de main. Marie alla l'y trouver le 23 janvier 1567. Le 27, elle repartit avec Darnley, toujours malade, qu'on installa dans une maison de Kirk-a-Field, aux portes d'Edimbourg. Dans la nuit du 9 au 10 février, Darnley était assassiné.

Quelle part Marie Stuart eut-elle à la catastrophe ? Rappelons d'abord quelques faits qui sont hors de contestation. Marie connut-elle le complot contre (la liberté ou la vie de) Darnley ? Oui. Continua-t-elle d'avoir avec les conjurés, jusqu'à l'exécution du crime, des rapports fréquents, assidus ? Oui. Alla-t-elle chercher Darnley dans un asile où il était en sûreté ? Oui. Le conduisit-elle dans un endroit où il était sous la main des meurtriers ? Oui. De ces quatre faits incontestables, il est impossible de ne pas conclure à sa complicité ; mais quelle fut l'étendue de cette complicité ? Ici commence le doute.

Elle put croire qu'il s'agissait simplement d'arrêter son mari, de lui enlever le titre de roi, de lui imposer un divorce immédiat. Elle aurait dû comprendre que la féroce noblesse d'Ecosse ne détrônerait pas le roi sans le tuer ; mais il nous paraît moralement vraisemblable que, dans une position extrême, elle ferma les yeux, ignorant ou se persuadant qu'elle ignorait le but sanglant où tendaient les conjurés, se ménageant ainsi la ressource de se dire et de se croire innocente d'un crime qu'elle n'avait pas ordonné. Triste ressource, qui cependant a suffi à bien d'autres consciences ! Faut-il rappeler des tragédies presque contemporaines ? Pierre III de Russie est détrôné et tué dans sa prison. Sa femme Catherine avait été l'âme du complot tramé contre lui, mais elle n'avait pas ordonné sa mort, et il ne paraît pas qu'elle se crût coupable. La même tragédie se renouvela sur le fils de Pierre. Cette fois, c'était un fils informé d'un complot contre son

Digitized by Google

père, y participant en tant qu'il s'agissait de le détrôner, mais prêt à repousser avec horreur l'idée d'attenter à sa vie. Cependant, Paul périt comme Pierre III, comme Darnley. Marie Stuart, elle aussi, put se croire innocente.

Pour savoir jusqu'à quel point elle entra dans le complot, il nous faudrait connaître ses conversations avec Bothwell, qui ne la quitta guère dans les deux mois qui précédèrent le meurtre du 10 février. Et précisément, c'est ici que se placent les fameuses lettres de Marie Stuart à Bothwell, qui éclaireraient tout si elles étaient authentiques. Le sont-elles? M. Mignet et M. Froude l'affirment; M. Wiesener s'efforce de prouver le contraire. J'ai dit qu'en attendant la discussion critique que nous promet M. Froude, et qui, je l'espère, sera définitive, il ne me paraît ni opportun ni prudent de les discuter ligne à ligne, mais il faut les faire connaître et dire aussi quelle est mon opinion.

Marie Stuart était détrônée et prisonnière lorsque ceux qui l'avaient renversée annoncèrent, en décembre 1567, qu'ils avaient saisi, quelques mois auparavant (20 juin 1567), une cassette que le comte de Bothwell, forcé de fuir précipitamment, avait oubliée au château d'Edimbourg. Cette cassette contenait, entre autres papiers, huit lettres de Marie au comte de Bothwell : les quatre premières écrites pendant le voyage de Glasgow, janvier 1567; les trois suivantes, de Stirling, avril 1567, immédiatement avant l'enlèvement de la reine par Bothwell; la dernière, sans indication de temps ni de lieu, et dépourvue de signification. Venaient ensuite deux contrats ou promesses de mariage entre les deux amants; enfin, douze pièces de vers adressées, comme les lettres, à Bothwell. Ces documents, lettres et sonnets étaient en français; mais les originaux ont disparu dès le XVIe siècle; ils n'ont jamais été soumis à une vérification publique, et il n'en existe point de copie. Ce qui en subsiste aujourd'hui, ce sont trois traductions : d'abord une traduction écossaise, communiquée à Elisabeth dès mai ou juin 1568, par l'ordre de Murray, devenu régent d'Ecosse, et qui nous tient lieu de l'original perdu. Ce texte écossais, ou l'original français, fut traduit en latin par Buchanan, et du latin on le traduisit en français. Ainsi, le texte français que nous avons aujourd'hui n'est pas de la main de Marie Stuart, c'est une version de troisième main. On se demande pourquoi Murray, au lieu de prendre un tel détour, n'envoya pas purement et simplement à Elisabeth des copies certifiées conformes, et pourquoi il ne publia pas le texte original, sauf à le faire suivre de traductions en écossais, en anglais, en latin.

M. Wiesener répond que ce fut par la raison fort simple que les originaux français n'existèrent jamais; que les lettres ont été fabri-

Digitized by Google

quées par les ennemis de Marie Stuart pour la perdre ; qu'elles trahissent la fraude par de nombreuses impossibilités de détail, et qu'elles la trahissent encore plus par ce fait qu'elles ne furent jamais soumises à un contrôle compétent. Si les ennemis de Marie Stuart reculèrent devant ce contrôle, c'est qu'ils savaient qu'il serait accablant pour eux. L'argumentation de M. Wiesener est pressante et en plus d'un point victorieuse ; désormais, il ne sera plus possible d'admettre couramment, comme l'ont fait MM. Mignet et Froude, l'authenticité des lettres. Est-ce à dire que ces lettres ont été supposées de toute pièce ? Nous ne le croyons pas.

C'est le 4 décembre 1567 que les lettres furent mentionnées publiquement, pour la première fois, dans une déclaration du conseil d'Ecosse. Cette déclaration fut répétée et confirmée, le 15 décembre, dans un acte du Parlement d'Ecosse, où siégeaient plusieurs amis de la reine : Argyle, Huntly, Herries. Ceux-ci ne protestèrent pas, et je pense que pour eux le fait de lettres de Marie Stuart à Bothwell n'était pas douteux, bien qu'ils aient contesté ensuite et avec raison l'authenticité des versions qu'on faisait circuler. Plus tard, le conseil privé d'Angleterre compara les lettres à Bothwell avec d'autres lettres authentiques de Marie Stuart, et reconnut l'identité de l'écriture. Parmi les conseillers se trouvaient plusieurs nobles qui se déclarèrent bientôt hautement pour la reine d'Ecosse. « Si donc ils n'avaient pas refusé à leur reine, dit M. Wiesener, de certifier l'identité de l'écriture, il faut croire que l'épreuve ne les avait pas convaincus. » Ici, selon moi, M. Wiesener touche à la véritable solution du problème, et s'il avait écrit : « Ne les avait pas convaincus de la culpabilité de Marie Stuart, » il serait dans le vrai. Je crois, en effet, que les originaux attestaient bien la passion de Marie pour Bothwell, mais n'attestaient nullement sa participation au meurtre de Darnley. Tous les passages, et ils sont très peu nombreux, qui montrent la reine complice du projet d'assassinat, ont été introduits dans la traduction écossaise qui a servi de base à la version française, soit au moyen de contre-sens volontaires, soit par des additions perfides ; et, je le répète, ces additions sont en si petit nombre qu'on a pu soutenir que les lettres, même en les supposant authentiques, n'établissent pas la participation de Marie Stuart à l'assassinat de son mari. Mais si peu nombreuses qu'elles soient, comment les lords d'Ecosse osèrent-ils se permettre une telle falsification ? C'est qu'ils calculèrent que les amis de Marie Stuart, placés en présence des véritables originaux très compromettants encore, en seraient trop embarrassés pour appeler sur eux la lumière d'une discussion publique ; qu'ils aimeraient mieux nier l'authenticité des versions produites que demander la production des lettres véritables. Il se fit donc ainsi,

Digitized by Google

entre les amis et les ennemis de Marie Stuart, un accord tacite pour laisser dans l'ombre les lettres originales ; parce que, pour les uns, elles prouvaient trop ; pour les autres, elles ne prouvaient pas assez. Elles prouvaient que Marie Stuart avait aimé Bothwell et voulu l'épouser ; qu'elle s'était concertée avec lui pour un projet contre son mari, arrestation, déposition, divorce, mais qu'entre eux il ne s'était jamais agi d'un assassinat. Elle n'avait ni voulu, ni préparé, ni connu d'avance l'attentat de Kirk-a-Field.

Si une fois on entre dans cette idée, il semble que tout s'éclaircisse. Les lettres deviennent un témoignage extrêmement précieux, qu'il faut sans doute consulter avec réserve, qu'il faut aussi savoir interpréter, car là même où l'on est assuré d'avoir la parole de Marie Stuart, on n'est pas également sûr d'avoir sa pensée ; il y avait bien des plis et des replis dans cette conscience de jeune femme, qui n'avait pu vivre sans en prendre quelque chose dans une atmosphère de perfidie et de crimes. Les lettres attestent un amour très vif pour Bothwell. Les expressions de tendresse reviennent à chaque instant. Il se peut que cet amour fût bien sincère, mais eût-il été un peu moindre qu'il ne paraît, Marie Stuart eût dû encore l'exprimer, car Bothwell était en ce moment le seul homme sur qui elle pût compter. Ne pouvant plus supporter son mari ; brouillée au fond, malgré l'apparence, avec Murray ; rapprochée des assassins de Riccio, mais non réconciliée avec eux ; voyant partout des amis douteux prêts à la trahir, elle avait besoin d'un homme assez énergique pour faire face au danger : elle crut le trouver dans Bothwell. Elle lui prodigue des témoignages d'amour et de confiance, mais on ne peut pas dire que ces témoignages fussent de trop dans l'occasion. Il est évident que, quoique le voyage de Glasgow fût nécessaire au succès du complot, Bothwell ne l'avait pas vu sans inquiétude. Si la reine se réconciliait avec son mari, que devenaient les conspirateurs ? L'année précédente, les meurtriers de Riccio, assistés par Darnley, s'étaient vus pendant quelques heures les maîtres de la reine et de l'Ecosse. Darnley avait changé, et tout avait changé avec lui. Les conjurés n'avaient eu qu'à fuir précipitamment pour sauver leur vie. Si maintenant Marie Stuart faisait ce que Darnley avait fait ?... M. Wiesener s'étonne que, dans les trois jours qu'elle passa à Glasgow, la reine ait trouvé le temps d'écrire quatre lettres à Bothwell. Je crois bien que Bothwell ne trouva pas que ce fût trop, lui dont la fortune et la vie dépendaient d'une émotion de Marie Stuart, d'un retour de tendresse pour ce beau jeune homme qu'elle avait passionnément aimé. C'est pour répondre à cette crainte que la reine écrit sa première lettre, la plus longue et la plus importante. Commencée dans la nuit du 23 janvier, elle ne fut terminée que dans la journée du 24.

Digitized by Google

M. Froude en a tiré son récit de l'entrevue de Marie Stuart et de Darnley [1].

Le malheureux jeune homme fut effrayé de la visite de la reine; mais quelques paroles d'amitié qu'elle lui dit le rassurèrent un peu, et il implora avec une ardeur passionnée le pardon de sa femme. « C'est vous, lui dit-il, qui êtes la cause de mon mal; il vient uniquement de ce que vous ne voulez pas pardonner mes fautes, bien que je m'en repente. J'ai péché, je le confesse; mais d'autres aussi ont péché, et vous leur avez pardonné. Je suis si jeune! Vous pouvez dire que vous m'avez pardonné souvent; mais un homme de mon âge, par manque de conseils, dont je suis tout à fait privé, ne peut-il pas faillir deux ou trois fois, et pourtant se repentir et apprendre de l'expérience? Quoi que j'aie fait de mal, pardonnez-le-moi; je n'agirai plus ainsi. Je ne vous demande rien davantage, sinon que nous ne fassions qu'une table et un lit, comme ceux qui sont mariés : à cela, si vous ne consentez, je ne me relèverai jamais de ce lit..... Dieu sait quelle peine je porte de ce que j'ai fait de vous un dieu, et que je ne pense qu'à vous..... » Il s'abandonnait à elle aussi promptement qu'elle le pouvait espérer ou désirer; mais elle craignit d'exciter ses soupçons en se montrant trop complaisante. Elle répondit avec douceur qu'elle était fâchée de le voir si mal, et elle lui demanda pourquoi il avait songé à quitter l'Ecosse. Il dit « qu'il n'avait jamais eu réellement cette idée; mais que s'il l'avait eue, il aurait eu assez de raisons pour cela : elle savait comment il avait été traité. » Elle revint sur le *bond* de Craigmillar. Il était nécessaire pour elle de savoir qui avait trahi le secret, et combien on en connaissait. Faible et facile comme d'habitude, Darnley donna le nom du révélateur : c'était le laird de Minto; et alors il dit « qu'il ne pouvait pas croire qu'elle, qui était sa propre chair, voulût lui faire aucun mal. Et si d'autres cherchaient à lui en faire, ajouta-t-il, avec quelque chose de son ancienne jactance, ils le payeraient cher, à moins qu'ils ne le surprissent dans son sommeil. » Le rôle de Marie Stuart était difficile à jouer. Elle se montrait si aimable, qu'il la pria de lui donner sa nourriture; il désira même l'embrasser; son

[1] Si l'on en croyait M. Wiesener, il n'y aurait pas même lieu de discuter l'authenticité de cette fameuse lettre. La fraude serait trahie par la date même. On suppose que Marie Stuart écrivit de Glasgow, le 23 et le 24, tandis qu'à cette date elle était encore à Edimbourg. Dans cette hypothèse, les ennemis de la reine d'Ecosse auraient été non-seulement les plus impudents, mais aussi les plus ineptes des faussaires, et on ne comprend pas comment ses amis n'opposèrent à cette grossière fourberie une réponse immédiate et accablante. M. Wiesener ne s'aperçoit pas que, pour trop vouloir prouver, il ne prouve rien; la difficulté qu'il soulève ici contre la correspondance n'est pas nouvelle, et Robertson l'avait déjà écartée d'une manière péremptoire, dans son *Histoire d'Ecosse*. Cette lettre et les suivantes ont été données par M. Teulet, dans son *Supplément* aux *Lettres, Instructions et Mémoires de Marie Stuart*, publiés par le prince Labanoff. Paris, Didot,

Digitized by Google

haleine, après sa maladie, n'était pas agréable. « Il m'a presque tuée de son haleine, écrit-elle à Bothwell, quoique je me tinsse aussi loin de lui que le lit le permettait ; il est plus gai que vous ne l'ayez jamais vu ; enfin, il me fait l'amour, à quoi je prends tant de plaisir, que je n'entre jamais où il est qu'incontinent je ne sois prise de ce mal de côté qui me fait tant souffrir. » Quand elle voulut quitter la chambre, il la pria de rester avec lui. « On lui avait rapporté, dit-il, qu'elle avait amené une litière avec elle ; avait-elle l'intention de l'emmener. Elle lui répondit qu'elle pensait que l'air de Craigmillar lui ferait du bien, et, comme il ne pouvait se tenir à cheval, elle avait pourvu aux moyens de le transporter. »

Voilà la scène racontée par M. Froude, d'après la première lettre, et je crois que c'est bien ainsi que les choses durent se passer, tout en maintenant que, si la conduite de Marie Stuart, en cette circonstance, manqua de franchise et de loyauté, elle ne trahit néanmoins aucune pensée de meurtre. J'en dirai autant des passages suivants, que je donne textuellement, et qui sont les plus concluants de la correspondance :

Je ne l'ai jamais vu mieux porter, ni parler si doucement ; et si je n'eusse appris par l'expérience combien il avait le cœur mol comme cire, et le mien dur comme diamant, et lequel nul trait ne pouvait percer, sinon décoché de votre main, peu s'en eût fallu que je n'eusse pitié de lui. Toutefois, ne craignez point, cette forteresse sera conservée jusqu'à la mort ; mais vous, regardez que vous ne laissiez surprendre la vôtre par cette race infidèle (sa femme), qui, avec non moindre opiniâtreté, débattra le même avec vous. J'estime qu'ils ont été enseignés en même école. Celui-cy a toujours la larme à l'œil..... Ne vous prend-il pas envie de rire de me voir ainsi bien mentir, au moins de si bien dissimuler en disant la vérité ?.... Nous sommes conjoints avec deux races infidèles. Le diable nous veuille séparer, et que Dieu nous conjoigne à jamais. Voilà ma foi, et veux mourir en icelle.

Maintenant, je viens à ma délibération odieuse. Vous me contraignez de tellement dissimuler, que j'en ai horreur, vu que vous me forcez presque de jouer le personnage d'une traîtresse. Qu'il vous souvienne que, si l'affection de vous plaire ne me forçait, j'aimerais mieux mourir que de commettre ces choses, car le cœur me saigne en icelles. Bref, il ne veut venir avec moi, sinon sous cette condition, que je lui promette d'user en commun d'une seule table et d'un même lit, comme auparavant, et que je ne l'abandonne si souvent ; et que, si je le fais ainsi, il fera tout ce que je voudrai et me suivra.

Hélas ! je n'ai jamais trompé personne ; mais je me soumets en toutes choses à votre volonté. Faictes-moi savoir ce que je dois faire, et quoi qu'il en puisse advenir, je vous obéirai..... Mais si ne m'esjouirai jamais à tromper celui qui se fie à moi ; néanmoins, vous me pouvez commander

Digitized by Google

en toutes choses. Ne concevez donc point de moi aucune sinistre opinion, puisque vous-même êtes cause de cela, car je ne le ferais jamais contre lui pour ma vengeance particulière..... Maintenant donc, mon cher ami, puisque, pour vous complaire, je n'épargne ni mon honneur, ni ma conscience, ni les dangers, ni même ma grandeur, quelle qu'elle puisse être, je vous prie que vous le preniez en bonne part, et non selon l'interprétation du faux frère de votre femme (le comte de Huntly), auquel je vous prie aussi de n'ajouter aucune foi contre la plus fidèle amie que vous avez eue ou que vous aurez jamais. Ne regardez point à celle de qui les feintes larmes ne vous doivent être de si grand poids que les fidèles travaux que je souffre, afin que je puisse mériter de parvenir en son lieu ; pour lequel obtenir, je trahis, voire contre mon naturel, ceux qui m'y pourraient empêcher. Dieu me le veuille pardonner et vous donne, mon ami unique, tel succès et félicité que votre humble et fidèle amie le souhaite, laquelle espère en brief autre récompense de vous, pour ce mien fâcheux labeur.

Deux passages m'ont frappé dans cette longue lettre. Dans le premier, que j'ai déjà cité, la reine d'Ecosse met sur la même ligne son mari et la femme de Bothwell, désirant qu'ils aient le même sort ; or, ce sort pour lady Bothwell ne pouvait être que le divorce ; on n'a jamais sérieusement accusé Bothwell d'avoir voulu tuer sa femme. L'autre passage est ainsi conçu : « Bref, il est certain qu'il se doute de ce que savez et de sa vie même. » Ces quelques mots pourraient, je crois, se paraphraser ainsi : « Il se doute de ce qui a été convenu entre nous ; ses craintes vont même au delà, puisqu'il craint pour sa vie. » Ce n'était donc pas le meurtre qui avait été convenu entre Marie Stuart et Bothwell.

Les scènes qui précédèrent la fameuse nuit du 9-10 février, et où l'on vit Marie prodiguer à Darnley des témoignages de tendresse destinés à l'abuser, s'expliquent, tout aussi bien que les lettres, dans l'hypothèse que nous proposons : adhésion de Marie à un complot ayant pour but la déposition, le divorce de Darnley, mais non pas sa mort.

Darnley, comme nous l'avons dit, avait été installé dans une petite maison isolée, adossée aux murailles de la ville. La maison contenait deux pièces principales, l'une au premier étage, où l'on plaça le roi, l'autre au rez-de-chaussée, que Marie Stuart se réserva, et où elle passa les deux nuits du mercredi 5 février et du vendredi 7. Elle consacrait une grande partie de ses journées à Darnley, dont l'état maladif exigeait beaucoup de soins, et paraissait tout à fait réconciliée avec lui. Pendant ce temps, Bothwell, devenu le principal instrument du complot, préparait tout pour le faire aboutir à une catastrophe, qui devait ensevelir à la fois la royale victime et tous les habitants de la maison, qui auraient pu témoigner de l'assassinat. Il

Digitized by Google

voulait qu'à part les meurtriers, obligés au silence par leur complicité, il ne restât pas un témoin du crime. Marie devait, dans la soirée du 9, célébrer le mariage de deux personnes de sa maison, Sébastien Paiges et Marguerite Carwood. On était donc assuré qu'elle ne ferait, ce soir-là, qu'une apparition assez courte à Kirk-a-Field, et qu'elle reviendrait passer la nuit à Holyrood. Ce fut sur cette particularité que Bothwell régla son plan. Il s'était procuré un baril de poudre qui, placé dans la chambre du rez-de-chaussée, devait, par son explosion, faire sauter la maison et ensevelir sous ses ruines le roi avec tous ses serviteurs. Il n'eût pas été prudent de préparer la mine dans la journée, car on aurait été aperçu des domestiques ; on profita donc, pour faire les derniers préparatifs, du moment où la présence de la reine, avec un nombreux cortége, apportait dans la maison un bruit et un désordre favorables aux dernières dispositions de l'assassinat. Le soir, en effet, Marie Stuart vint visiter Darnley ; elle était accompagnée de Cassilis, des comtes de Huntly et d'Argyle ; Bothwell les rejoignit un peu plus tard dans la chambre du roi. Marie causait doucement avec Darnley, et le jeune homme, charmé de ses aimables paroles, ne prêtait pas l'oreille à des bruits étranges qui se faisaient entendre au-dessous de lui. Ces bruits provenaient des hommes de Bothwell : Hay, Hepburn, Paris, qui disposaient la poudre dans la chambre du rez-de-chaussée. Comme ils travaillaient dans l'obscurité, ils s'y prenaient maladroitement, et le bruit en arrivait jusqu'à la chambre où était réunie la cour d'Ecosse. Bothwell descendit précipitamment pour leur recommander le silence, mais il trouva tous les préparatifs achevés. Laissant Hepburn et Hay tapis près de leur amas de poudre, il remonta dans la chambre du premier avec Paris. « La soirée s'avançait, dit M. Wiesener, qui ne fait ici qu'analyser la déposition de Paris ; cependant, Darnley, flatté sans doute de revoir le cercle brillant des seigneurs autour de lui, reconnaissant envers celle qui le remontait à la splendeur de son rang, ne voulait pas qu'elle le quittât ; il s'attachait à elle avec une obstination quelque peu enfantine. A onze heures, enfin, elle se lève ; il est plus tard, dit-elle, qu'elle ne croyait ; elle ne doit pas manquer de parole à Bastien et à sa femme. Darnley persistait à la retenir ; elle tire de son doigt et passe au sien une riche bague, et, avec de douces paroles d'adieu, elle lui promet qu'ils se reverront bientôt. Son départ eut lieu fort peu de temps après que Paris eut suivi Bothwell dans la chambre royale. »

Marie Stuart revint à Holyrood, où s'acheva la noce de Bastien et de Marguerite Carwood. Tandis que, suivant la coutume du temps, elle mettait la mariée au lit, Bothwell, avec quelques affidés, reprenait, vers une heure du matin (10 février), le chemin de Kirk-a-

Digitized by Google

Field. Entre deux et trois heures, une effroyable détonation réveillait les habitants d'Édimbourg. Quand on accourut, on aperçut aux premières lueurs de l'aube un tas de ruines d'où l'on retira un homme vivant, Nelson, qui ne put donner aucun détail ; tous les autres habitants de la maison avaient péri. Darnley et son valet de chambre Taylor furent trouvés à quarante mètres plus loin, au delà du mur de la ville, sous un arbre, sans traces de feu et avec quelques vêtements dispersés autour d'eux. Les mystères de cette nuit sinistre sont restés impénétrables. Hepburn et Hay déclarèrent, au pied de l'échafaud, qu'ils avaient mis le feu à la poudre, mais ils n'avouèrent rien de plus. Et cependant, il est probable qu'un premier crime avait précédé celui-ci. Le roi et Taylor ne périrent pas par explosion, car, dans ce cas, leurs corps auraient été mutilés et peut-être mis en pièces ; or, on les retrouva intacts. On pense que Darnley, entendant du bruit, prit peur, qu'il s'élança hors de la maison avec Taylor, et que tous deux, atteints dans leur fuite, furent étouffés. Les assassins firent ensuite sauter la maison pour se défaire des témoins. Cette hypothèse, sans tout expliquer, est la plus vraisemblable.

L'assassinat de Darnley plaçait Marie Stuart dans une position terrible. Il était impossible qu'on ne l'accusât pas de complicité, et il était bien difficile qu'elle se disculpât. Poursuivre vigoureusement les assassins, le pouvait-elle sans risquer de rencontrer parmi eux ses seuls amis? Laisser le crime impuni, c'était s'exposer à l'indignation publique; c'était fournir aux mécontents un motif plausible de s'armer contre elle. Si, comme Catherine de Russie, elle avait eu une armée à ses ordres, elle aurait fait taire l'indignation et le mécontentement, et enseveli dans la gloire de son règne le sinistre souvenir du 10 février; mais elle avait à peine quelques soldats. De quelque côté qu'elle se tournât, elle voyait des dangers et point d'appuis.

Dans cette extrémité, elle s'attacha au seul appui qui lui restait : à Bothwell. Elle n'avait pas connu toute la portée de son dessein ; car j'admets avec M. Wiesener que le passage de la déposition de Paris qui l'incrimine directement, a été arrangé par ses ennemis; elle ne se demanda pas s'il était coupable, et, quand il eut été acquitté à la suite d'un jugement dérisoire, elle accepta le verdict du jury avec une complaisance déplorable, mais non inexplicable [1]. Elle fermait les yeux, de peur d'apercevoir la terrible vérité, et se laissait emporter en aveugle au cours des événements. Ce n'était point,

[1] M. Wiesener a fort bien montré que Bothwell et ses gens ne furent pas les seuls exécuteurs du meurtre de Darnley; que les Douglas y prirent part aussi. Or, de même qu'un Douglas, Morton rejetait tout sur Bothwell, celui-ci, auprès de la reine, put bien tout rejeter sur les Douglas.

Digitized by Google

quoi qu'on en ait dit, un caractère fortement trempé que celui de Marie; il y avait bien de la faiblesse féminine dans cette vaillante et romanesque nature.

Nous n'avons pas à la suivre dans le reste de sa carrière, terminée par la mort héroïque de Fotheringay. Mais il est un fait qu'il nous reste à expliquer : c'est son mariage avec Bothwell. Un Anglais, à qui on parlait d'une nouvelle apologie de Marie Stuart, demanda simplement : « Prouve-t-on qu'elle n'a pas épousé Bothwell? » M. Wiesener ne va pas sans doute jusqu'à nier le mariage; mais il l'explique tout à l'honneur de sa cliente. Suivant lui, les lords écossais, poursuivant contre la reine les trames dont les meurtres du 9 mars et du 10 février avaient été les actes successifs, encouragèrent Bothwell dans ses prétentions à la main de Marie Stuart, avec la pensée de leur faire à tous deux un crime de ce mariage. Bothwell, enhardi par leur adhésion, enleva la reine, la força par une indigne violence à céder à ses désirs, ne lui laissant ainsi que l'alternative entre un déshonneur certain et un mariage détesté. Marie Stuart, désespérée, choisit le mariage, et voilà comment, trois mois après le meurtre de son mari, elle épousa celui que la voix publique désignait comme le meurtrier.

Avant d'avoir lu M. Wiesener, je regardais cette thèse comme insoutenable; maintenant, je vois qu'elle peut se soutenir, mais je ne suis pas plus persuadé qu'elle soit vraie. Outre qu'elle ne s'appuie pas sur les faits, elle a contre elle de véritables impossibilités morales. Si Marie Stuart n'avait pas eu pour Bothwell une affection particulière, elle ne l'aurait pas traité comme elle fit avant et après l'assassinat de Darnley; si elle eût été pleinement innocente du complot contre son mari, elle aurait poursuivi les meurtriers avec un zèle plus actif; si elle n'eût pas été consentante à son enlèvement, elle eût protesté plus franchement contre le rapt, et n'eût pas épousé le ravisseur. Je regrette qu'en prenant une position si tranchée, M. Wiesener se soit refusé le moyen de démêler le tissu de circonstances qui, enveloppant Marie Stuart comme dans les mailles d'un réseau, l'entraînèrent à sa chute à demi forcée, à demi volontaire.

Marie aimait Bothwell, non pas, je pense, avec cet abandon impétueux qui paraît dans ses lettres, et qui sent la poésie et la rhétorique du temps, mais d'un amour à la fois sincère et intéressé, beaucoup plus vif, mais, vers la fin, presque aussi calculé que celui qu'elle devait témoigner à Norfolk : elle avait besoin de lui. Le cœur découragé par l'expérieuce de tant de trahisons, ne voyant autour d'elle qu'ennemis déclarés ou couverts, amis politiques et incertains, elle s'attacha avec un empressement aveugle à l'homme qui s'était montré pour elle d'une fidélité, d'un dévouement à toute épreuve.

Digitized by Google

Elle caressa le rêve qu'il avait conçu de devenir son mari, et quand Bothwell insista pour que ce rêve se réalisât immédiatement, elle n'osa pas refuser; seulement, pour ménager sa réputation, pour se préparer une excuse auprès des cours étrangères, elle exigea que ce mariage déshonorant parût forcé. Elle voulut qu'un enlèvement précédât et rendît nécessaire une union que la nécessité seule pouvait excuser. Il semble que Bothwell, malgré son audace, reculait devant un expédient aussi dangereux. Porter la main sur sa souveraine, c'était encourir la peine de haute trahison, c'était fournir aux lords, jaloux de l'élévation d'un sujet au rang suprême, le prétexte de se soulever et de faire casser un mariage contracté sous de pareils auspices. Il paraît donc que Bothwell hésita au dernier moment. Marie craignit d'être délaissée, elle se crut trahie par le comte de Huntly, frère de lady Jane Gordon, femme de Bothwell. L'inquiétude, la jalousie, lui dictèrent les trois lettres de Stirling, lettres dont je ne vois aucune raison de contester l'authenticité, lettres pressantes, anxieuses, d'une âme éperdue, qui ne peut plus supporter l'angoisse de l'attente, et qui se précipite vers une issue, cette issue fût-elle un abîme. Quoi qu'en pense M. Wiesener, de pareilles lettres n'ont pas été fabriquées: altérées çà et là, elles ont pu l'être. Notez qu'elles n'ajoutent rien aux charges qui pèsent sur Marie Stuart. N'existassent-elles pas, que le consentement de la reine à son enlèvement resterait établi. Les lettres seulement nous font mieux connaître l'état de son âme à ce moment décisif, et, en nous révélant toutes ses perplexités, elles nous font plaindre cette jeune femme deux fois reine et deux fois veuve, jetée, par un cruel enchaînement de circonstances, dans les bras d'un aventurier et d'un assassin.

Le 24 avril, Marie Stuart fut enlevée, aux portes d'Edimbourg, par Bothwell, qui la conduisit dans son château de Dunbar, où il la retint jusqu'à ce qu'il eût fait annuler son mariage avec lady Gordon. Tous deux revinrent à Edimbourg le 6 mai, et leur mariage s'accomplit le 15. Déjà les lords avaient formé une ligue contre Bothwell. Ne pouvant ni les gagner par des concessions ni dissoudre leur ligue par la force, obligée de quitter Edimbourg le 8 juin, n'ayant pas trouvé dans sa fatale union l'appui qu'elle espérait, dégoûtée peut-être de Bothwell, qui se montrait brutal, elle fut amenée à séparer sa cause de celle de son nouveau mari, et, le 15 juin, elle se remit aux mains des lords. Sa captivité, sauf un très court intervalle, ne devait finir qu'avec sa vie.

Ici s'arrête la tâche de M. Wiesener. Mais, avant de clore son livre, il a voulu mettre sous nos yeux deux derniers témoignages de l'innocence de Marie Stuart : une lettre de la comtesse de Lennox, mère de Darnley, et la confession de Bothwell.

Digitized by Google

La comtesse de Lennox, d'abord persuadée de la culpabilité de sa bru, revint à des sentiments très différents, et, le 6 novembre 1575, elle lui écrivait une lettre tout affectueuse, que miss Strickland a publiée pour la première fois. On pourrait se demander si la politique fut tout à fait étrangère à cette réconciliation ; nous aimons mieux croire que la comtesse de Lennox reconnut que sa bru avait été calomniée. Ce n'est point assez assurément pour établir la parfaite innocence de Marie Stuart, mais c'est un argument d'un poids incontestable.

En voici un autre qui ne nous touche pas moins. Bothwell, après s'être séparé de Marie Stuart, avait eu d'étranges aventures, qui sont un chapitre de roman. Mis au ban de la loi, le 26 juin, il se réfugia chez un de ses oncles à Spynie-Castle. Cet oncle était évêque de Murray, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir trois bâtards. Bothwell se prit de querelle avec un de ses cousins, le tua, puis il mit oncle et cousins à la porte, et s'installa tranquillement dans la place. Il n'y resta pas longtemps, rassembla quelques vaisseaux et fit le métier de pirate. Traqué par la marine écossaise, il se réfugia dans le port de Karmsund, en Norvége, avec deux vaisseaux (septembre 1567). Après plusieurs incidents, dont un des moins agréables fut d'être reconnu par une noble dame norvégienne, Anna Thrundesen qu'il avait épousée, pillée et abandonnée quelques années auparavant, il fut conduit à Copenhague. Frédéric II, roi de Danemark, refusa de le livrer aux lords écossais et à Elisabeth qui le réclamaient instamment, mais il ne voulut pas non plus le mettre en liberté. Enfermé au château de Malmoe, puis dans le donjon de Dragsholm, il y mourut le 14 avril 1578. Deux ans plus tôt, atteint d'une maladie très grave et se croyant près de sa fin, il fit des aveux solennels devant l'évêque de Scanie, quatre seigneurs et les quatre baillis de Malmoe. Cette confession fut dressée en latin et en danois, et envoyée à Frédéric II. Malheureusement, comme pour les lettres, l'original est perdu ; il n'en existe que deux analyses, l'une en français, l'autre en anglais, qui ne concordent pas parfaitement entre elles. Il est donc impossible d'admettre l'authenticité littérale des deux analyses ; cependant, je les tiens pour dérivées d'un document authentique, et, par conséquent, pour croyables dans leur sens général, sinon dans tous les détails. Je pense avec M. Wiesener que l'analyse anglaise est la plus digne de foi, et c'est à celle-ci que j'emprunte les deux passages relatifs à Marie Stuart :

Il commença par jurer sur sa mort que la reine n'avait jamais participé au meurtre du roi, ni par connaissance, ni par consentement, et que le crime fut commis par lui et ses amis qu'il dirigea, muni du consentement

Digitized by Google

et de la signature de divers seigneurs, lesquels cependant ne furent pas présents à l'exécution.

Pareillement, il déclara que toute l'amitié qu'il avait eue de la reine, il l'avait toujours acquise à l'aide de sortiléges et d'inventions de cette sorte, notamment par des philtres, et qu'il trouva moyen de renvoyer sa propre femme pour obtenir la reine.

Nous croyons que la vérité se trouve dans cette confession d'un mourant, mais il faut préciser quelle vérité. Bothwell s'accuse du meurtre de Darnley, et dit que la reine n'y participa ni de connaissance ni de consentement. En cela, nous le croyons. Mais il ne s'accuse pas d'avoir enlevé la reine ni d'avoir exercé envers elle ces violences qui, selon M. Wiesener, arrachèrent seules son consentement. Il dit, au contraire, qu'il a eu l'amour de la reine; il est vrai qu'il ajoute que ce fut à l'aide de sortiléges et de philtres. On se servait beaucoup de ces moyens au XVIe siècle, et, bien qu'il nous soit impossible de deviner à quoi ils pouvaient servir, il faut admettre que Bothwell les a employés, puisqu'il le dit; mais, sorcellerie et philtres à part, il reste ce fait, que, de son aveu, Bothwell a été aimé de Marie Stuart. Il ne l'eût point dit si le fait était faux. Sa confession n'avait point assurément pour but de troubler la conscience et de flétrir la renommée de la reine, alors prisonnière; on y devine, au contraire, comme l'intention de réparer en partie le mal qu'il lui avait causé.

Nous n'avons pas reproduit tous les arguments de M. Wiesener, mais nous avons cité les principaux, et nous avons tenu compte de tous. Quoique nous n'ayons pas admis l'hypothèse, selon nous excessive, qu'il soutient, après miss Agnès Strickland et bien d'autres, nous reconnaissons, avec une vive satisfaction, que son apologie, victorieuse en ce point, démontre qu'il n'existe aucune preuve que Marie ait eu la connaissance préalable du meurtre de Darnley, et qu'elle y ait donné son consentement. Nous allons jusque-là avec lui; nous ne pouvons aller plus loin. L'idée qu'il se fait de Marie Stuart nous paraît incomplète. Ce n'est point ainsi que nous nous représentons cette reine, dont l'historien ne doit jamais prononcer le nom sans une émotion sympathique, mais qu'il ne doit pas placer non plus au rang des héroïnes sans tache et sans reproche.

Quand Marie Stuart, âgée de moins de dix-neuf ans, débarqua sur le sol d'Ecosse, elle y arrivait avec une double mission dont la grandeur charmait ce cœur jeune et vaillant. Abattre la réforme en Ecosse, la poursuivre jusqu'en Angleterre et se placer sur le trône usurpé par la fille hérétique d'Anne Boleyn, voilà la mission sacrée que lui indiquaient ses oncles les cardinaux de Guise et de Lorraine, en

Digitized by Google

lui faisant leurs adieux sur la plage de Calais. Elle devait être un des chefs de la terrible lutte qui, depuis le détroit de Messine jusqu'aux Shetland, s'était engagée entre le catholicisme et la réforme. Mais de tous les soldats de la cause sainte, aucun n'occupait un poste aussi périlleux que cette jeune femme. Elle avait devant elle toute une noblesse qui, trouvant dans la foi nouvelle un accroissement de pouvoir et de richesse, était intéressée à la maintenir ; une rivale puissante, guidée par d'habiles ministres, qui ayant à sauver sa vie et son trône, devait les défendre avec la dernière énergie ; et contre tant d'ennemis, Marie Stuart était seule. Sagement d'abord elle déclina le combat, et, sous la tutelle de Murray et de Maitland, elle eut quelques années paisibles. Mais enfin, cédant à sa fierté de reine, aux instigations des princes catholiques, aux romanesques entraînements de son cœur, elle dédaigna ses prudents conseillers. Elle affirma l'indépendance de sa volonté par son mariage avec Darnley, double défi jeté à la noblesse d'Ecosse et à Elisabeth. Dès lors le charme fut rompu ; l'orage s'éleva pour ne plus cesser. Emportée dans le tourbillon, victime de toutes les perfidies, et, à force de les subir, apprenant à en commettre, perdant tout son sang-froid dans une tempête capable de troubler les plus fortes têtes, elle fut précipitée à travers de sinistres et indignes aventures jusqu'à une captivité sans fin. Mais le malheur lui rendit ce que la prospérité lui avait ôté, la possession d'elle-même et la dignité. Là où il fallait de la prudence, la calme appréciation des hommes et des choses, la fermeté d'une résolution continue, elle échoua. Là où il ne fallait que le courage sans défaillance et la résignation sans abaissement, elle se montra supérieure à elle-même comme à toutes les femmes de son temps. Elle n'avait pas su devenir l'héroïne victorieuse de sa cause, elle en fut le martyr, et elle effaça les erreurs de sa vie par la sereine grandeur de sa mort.

LÉO JOUBERT.

Digitized by Google

YAMINA

SCÈNES DE LA VIE SAHARIENNE

TROISIÈME PARTIE[1]

XIII

Le départ avait laissé un vide immense dans le cœur de la jeune fille. Trop orgueilleuse pour s'abaisser à la prière, même vis-à-vis de son père, elle ne dissimulait ni sa tristesse ni sa froideur vis-à-vis de celui qu'elle accusait de toutes ses souffrances. Ismaël, de son côté, se sentant blessé dans sa dignité et sa tendresse méconnues, s'irritait, chaque jour davantage, de cette attitude glaciale, et s'affermissait dans la résolution de repousser toute autre union que celle qui était projetée avec le chef touareug, bien qu'au fond Mécaoud lui semblât un parti bien préférable. C'était avec une répugnance vainement combattue qu'il voyait approcher le moment de tenir sa promesse. Ce moment vint pourtant. A son retour au douar, le Touareug s'aperçut bien vite de l'embarras et de la contrainte du maître de la tente qui, au moment décisif, ne se sentait plus la force de contraindre sa fille. Moktar, dont l'orgueil s'irritait, n'en fut que plus pressant et plus impérieux. Il rappela durement Ismaël à la religion du serment, au payement de la dette contractée. Ismaël lui répondit, avec la même hauteur et la même fierté, qu'il n'avait engagé que conditionnellement sa parole; qu'il était plus que jamais disposé à acquitter cette dette, non plus en lui sacrifiant sa fille qui en aimait

[1] Voir 2e série t. XXXVII, p. 533 (livr. du 15 février 1861); p. 747 (livr du 29 février).

Digitized by Google

un autre ; mais en lui payant telle somme qu'il plairait au Touareug de fixer.

« Je veux ta fille, et non tes richesses, repartit insolemment Moktar : tes richesses m'appartiendront le jour où il me plaira de venir te les enlever ; il est donc inutile de m'en offrir une partie ! Songes-y bien, Hel-Hadj-Ismaël-ben-Zian ! Par le chitann (démon) de la guerre, si dans deux mois ta fille ne consent à me suivre, je viendrai te l'enlever, et avec elle tout ce que tu possèdes.

— Moktar-Ould-Cherfeur, rends grâce à Dieu de t'avoir fait mon hôte. Tu n'aurais pas impunément fait rougir celui à qui toute crainte fut toujours inconnue, si les saintes lois de l'hospitalité ne te rendaient sacré pour moi. Tes menaces sont comme les feuilles mortes, jouet du simoun. Ismaël ne les a pas entendues et te jure qu'il continuera d'être ton serviteur tout le temps qu'il te plaira de passer sous sa tente.

— Je partirai demain !

— Qu'il soit fait selon ta volonté. » Et ces deux ennemis, désormais irréconciables, dormirent côte à côte, comme eussent pu le faire les meilleurs amis. Le lendemain, au lever du soleil, au moment où le Touareug se disposait à quitter le douar, le maître de la tente présida encore en personne aux derniers soins de ce départ. Il fit distribuer à chacun des serviteurs de Moktar un présent et des vivres pour la route. Grave et impassible, il laissa s'éloigner ce puissant ennemi sans qu'aucune idée de trahison vînt effleurer sa pensée. C'est là un des plus beaux côtés des mœurs chevaleresques et hospitalières des tribus du Sahara.

Le soir de ce départ, Yamina, ignorant encore cette rupture, vint, plus triste que jamais, offrir son front au baiser de son père. Ismaël regarda longtemps, avec une douce et tendre expression de pitié, ce jeune et beau visage fatigué par le chagrin. « Enfant, lui dit-il de sa voix la plus tendre : vois comme Ali, monté sur mon meilleur cheval, s'éloigne vite du douar. Sais-tu où il va ?

— Non, mon père.

— Il va prévenir Mécaoud que tu seras sa femme. »

Le cœur de Yamina se fondit à ces douces paroles. Elle se jeta sur les mains de son père, les couvrit de baisers et de larmes, les premières qu'elle eût versées depuis la mort de sa mère. Ismaël lui laissa ignorer les menaces de Moktar, ne voulant pas troubler ce bonheur naissant qui pouvait lui coûter si cher.

Avec l'espoir, revinrent les joyeux propos, les naïves et mélancoliques chansons sous les frais ombrages. Avec Yamina, tout sembla revivre au douar. Sous chaque tente, on commença à s'occuper du trousseau de la jeune maîtresse. Un envoyé de Mécaoud vint annon-

Digitized by Google

cer la prochaine arrivée de son maître, qui, dans son impatience, eût sans doute devancé tout message s'il n'avait eu à préparer les cadeaux destinés au père et à la fille. Ce jour si impatiemment attendu vint enfin. Déjà accouraient de toutes parts les nombreux parents et les amis d'El-Hadj-Ismaël. Une joyeuse animation régnait au douar, ordinairement si calme. Huit jours après le départ du Touareug et l'envoi de l'heureuse nouvelle à Mécaoud, on vit celui-ci apparaître, suivi de ses parents et serviteurs. Il montait un beau cheval noir à tous crins, superbement harnaché. La selle était recouverte de velours cramoisi, passementé d'or; tous les détails de la bride disparaissaient sous de fines broderies. D'énormes défenses de sanglier, montées en argent, pendaient à la sous-gorge. Les étriers et les éperons étaient incrustés de pierreries. La croupe du cheval était recouverte d'un de ces longs *chélils* [1], ou couvertures de parade, dont l'étoffe quadrillée rappelle les somptueuses couvertures des palefrois de nos anciens chevaliers. Une sabretache (djébira) en peau de panthère descendait au côté montoir du cheval. Mécaoud portait un chapeau de paille, à larges bords et de forme conique, surmonté de plumes d'autruche. Sous son bernous de drap brun, étincelaient les passementeries d'un vêtement écarlate. Ses jambes étaient chaussées d'élégantes bottines en maroquin rouge (temag). Son fusil, ses pistolets et son yatagan à fourreau d'argent, étaient du plus beau travail. Les compagnons du fiancé avaient un équipement analogue, mais moins riche.

Les musiciens et les danseurs nègres du douar, précédant la foule, se portèrent à la rencontre des nouveaux arrivants, exécutant, d'une ardeur sans pareille, leurs plus discordantes symphonies. Les notes aigres et perçantes des flûtes de roseau se mêlaient au bruit assourdissant des tam-tam, des cymbales, qu'accompagnaient les voix stridentes d'une foule de femmes, d'enfants et de nègres, exécutant des danses dont les figures les plus excentriques de notre chorégraphie carnavalesque ne pourraient donner qu'une très imparfaite idée.

Ismaël et sa fille, suivis d'un nombreux cortége, vinrent à la rencontre de Mécaoud, qui, se détachant du groupe de ses compagnons, accourut de toute la vitesse de son cheval au-devant de ses hôtes, faisant tournoyer au-dessus de sa tête, avec une merveilleuse habileté, son long fusil d'Alger. A dix pas du maître de la tente, le cheval, ployé sur les jarrets, se cabra si énergiquement, qu'un instant l'on put craindre qu'il ne se renversât sur son cavalier. Dans cette dangereuse position, Mécaoud lâcha la détente de son fusil, puis,

[1] Voile flottant dont les Arabes recouvrent la croupe des chevaux.

Digitized by Google

rendant la main à son cheval, il lui fit exécuter quelques courbettes et alla rejoindre son groupe. L'adresse et la bonne grâce du fiancé provoquèrent de nombreux applaudissements. Chacun de ses cavaliers vint, de la même manière, saluer le père et la fille. Il n'est pas de belle fête chez ce peuple guerrier si l'on ne fait parler la poudre. Les fantasias sont, pour ces ardentes imaginations, l'image de la guerre, moins le sang répandu ; encore arrive-t-il souvent qu'un imprudent oublie une balle dans son fusil, et blesse ou tue quelque spectateur inoffensif.

Après la fantasia, on vit défiler la longue suite des chameaux et mulets, porteurs de la dot. Contrairement aux mœurs européennes, les Arabes prétendent qu'il est plus noble à l'homme de payer le bonheur de posséder une femme, que d'être acheté par elle. Bientôt la tente réservée aux fiancés regorgea d'étoffes de soie aux vives couleurs, de sandales de maroquin brodées, de bracelets, de boucles d'oreilles, de colliers de sequins, de zenzelas, de coffrets, de flacons d'essences, de bagues ; enfin, de toutes ces charmantes choses qui sont parfois, pour bien des jeunes filles, le plus séduisant attrait du mariage.

Il n'existe pas, au Sahara, de registres d'état civil. La cérémonie nuptiale eut lieu le surlendemain, en présence du kadi et des parents. Cette cérémonie, fort simple, se compose d'une formule de prière, suivie d'une bénédiction. Vers le soir, toutes les femmes du douar accompagnèrent la nouvelle mariée sous la tente nuptiale. Une tapisserie séparait en deux cette tente ; les matrones et le jeune couple entrèrent dans le second de ces compartiments, puis chacun des invités vint prendre congé de la mariée. Les hommes se retirèrent les premiers, les femmes ensuite. Après un certain temps, elles envahirent de nouveau la tente, s'emparèrent d'un pudique voile, dont nous sommes fort embarrassés de dire le nom, et le montrèrent avec des cris d'allégresse à la foule. C'était le témoignage éclatant, irréfragable, de la vertu de l'épouse. Il est curieux de retrouver, dans ces régions voisines de l'équateur, une coutume également usitée en Sibérie.

XIV

Nous avons dit qu'Ismaël avait laissé ignorer à sa fille les menaces de Moktar-Ould-Cherfeur, mais il ne les avait point oubliées, et connaissait la valeur d'un tel serment de vengeance. Il s'était donc secrètement préparé à toutes les éventualités d'une attaque pro-

Digitized by Google

chaine. Il avait envoyé au pays du Touareug le chouaffin (éclaireur) le plus rusé, le plus capable d'éventer les secrets préparatifs de son ennemi. Ce chouaffin, couvert de plaies artificielles, devait jouer au milieu des Touareugs le rôle de l'un de ces idiots pour lesquels les Orientaux ont une religieuse commisération. Sous ce travestissement, il put écouter à son aise, et sans éveiller la moindre méfiance, certains propos qui le mirent au courant de tous les préparatifs hostiles du Touareug. Il connut ainsi les dispositions plus qu'équivoques, vis-à-vis de Moktar, du chef de l'un des goums soumis à son autorité, ce chef qu'il avait blessé dans son orgueil et ses intérêts, double grief qui ne se pardonne pas plus facilement au Sahara qu'ailleurs, ne demandait pas mieux que de trahir son suzerain.

La trahison et la corruption, il faut bien l'avouer, jouent un grand rôle dans les fréquentes querelles des Arabes, et les chefs les plus honorables y recourent sans scrupule. C'est ce que faisait El-Hadj-Ismaël, bien certain que son adversaire en agissait de même. Ainsi, il avait parfaitement reconnu, à sa figure osseuse et à certains autres signes, un homme du Sud parmi la foule des mendiants accourus pour prendre part aux aumônes distribuées à l'occasion du mariage. Ce mendiant questionnait adroitement les serviteurs naïfs, observait soigneusement toutes choses, ne se doutant guère qu'il fût lui-même honoré d'une attention particulière par le maître de la tente. Aussi bientôt un second mendiant s'attacha au premier, ne le quitta plus et se lia étroitement avec lui. Ce tendre ami était une créature d'Ismaël.

Aussitôt les fêtes du mariage terminées, Mécaoud fut mis au courant de la situation par son beau-père. Ismaël s'était assuré déjà du concours de ses nombreux parents et amis; mais, contre un ennemi tel que Moktar, ce concours était encore insuffisant. Il fut donc convenu que Mécaoud, auquel Ismaël concédait de vastes pâturages, y appellerait au plus tôt sa tribu.

Le chouaffin envoyé par Ismaël pour surveiller Moktar était l'un de ces incroyables coureurs du désert dont le général Daumas a fait ici même la curieuse peinture [1]. Quand il fut bien informé de tout ce qui était à savoir, il disparut sans avoir été remarqué, et revint auprès d'Ismaël avec une vélocité que n'aurait pu égaler le plus habile cavalier montant le coursier le plus agile. Il avait eu, par le traître dont avons parlé, des renseignements sur le nombre de combattants que Moktar mettait en campagne, sur son projet d'exécuter contre

[1] Voir l'article du général Daumas, *les Coureurs arabes*, 2e série, t. XXX, p. 610 (liv. du 15 décembre 1862).

Digitized by Google

le douar d'Ismaël une *tehha*, razzia de la pire espèce, ayant pour but le massacre plutôt que le pillage. Ainsi averti, Ismaël, de concert avec son gendre et ses alliés, résolut de prévenir cette attaque en occupant la tête d'un défilé par lequel devait nécessairement déboucher l'ennemi.

Ici, un aperçu topographique des lieux devient indispensable. L'oasis alors habitée par El-Hadj-Ismaël est bornée, au midi, par l'oued Mâhla, rivière dont le lit assez profond, presque à sec en été, devient, pendant la saison des pluies, un véritable torrent, grossi par une quantité de petits affluents coulant du nord au sud. Deux de ces affluents, l'oued Sa'outa et l'oued R'arbi, bornent, à l'est et à l'ouest, l'oasis, qui se trouve ainsi enclavée par trois rivières qui la couvrent de trois côtés, ne laissant ouvert que le côté nord. Parallèlement à l'oued Mâhla, s'étend, à peu de distance, la longue chaîne des dunes de l'Areg, dont le sol sablonneux et peu consistant rend le parcours des plus pénibles pour les bêtes de somme, qui parfois s'y ensablent jusqu'au poitrail.

Ismaël pensa avec raison que Moktar, n'ignorant pas les difficultés de cette traversée de l'Areg, préférerait suivre l'étroite vallée qui borde la rive gauche de la Mâhla. Moktar prit, en effet, cette direction, se proposant de traverser l'oued à gué, vis-à-vis l'oasis. Ce plan avait deux graves inconvénients : le premier, d'être connu d'avance; le second, d'avoir, en cas d'insuccès et de retraite forcée, une rivière à franchir en désordre, avec un nombreux matériel de vivres et de bêtes de somme.

Instruit de l'approche des Touareugs, Ismaël fit d'habiles dispositions; il partagea sa petite armée en quatre détachements. Le premier, sous les ordres de Mécaoud, posté en avant de l'oasis, devait en défendre l'approche et soutenir le premier choc; deux autres, embusqués dans les lits à sec de l'oued Sa'outa et de l'oued R'arbi, devaient attaquer, à un signal donné, l'ennemi sur ses deux flancs et le rejeter sur la Mâhla, où il trouverait, pour l'achever, Ismaël lui-même, caché dans un des replis de l'Areg.

La femme arabe se sépare bien rarement de son mari, dont elle partage la bonne ou la mauvaise fortune; elle l'accompagne souvent dans ses chasses, presque toujours au combat. Au plus fort de la mêlée, c'est elle qui encourage les vaillants de ses louanges, les électrise du geste et de la parole, lance l'injure et le mépris à la face des lâches. Yamina, et bon nombre de femmes de son douar, suivirent leurs maris dans cette mêlée, où elles risquaient de trouver la mort ou la captivité.

A l'heure matinale où la petite armée commandée par Ismaël s'ébranla pour aller occuper les positions militaires assignées d'a-

Digitized by Google

vance, les guerriers rencontrèrent sur leur passage et purent contempler, debout près d'un palmier, sur les confins du douar, une des plus jolies filles de la tribu, revêtue de ses habits de fête. Suivant l'usage, elle détacha sa ceinture à l'approche de ses compatriotes, et dévoila, en rougissant sous leurs regards charmés, une gorge et des épaules dignes des houris de Mahomet. Un jeune chef saharien, amoureux de cette belle, la remercia au nom de tous, par une improvisation poétique, de l'heureux présage qu'elle donnait au succès de leur entreprise. Chacun lui promit une large part dans les dépouilles ennemies. Nous avons rappelé, au commencement de cette véridique histoire, la croyance fatidique des Arabes à certains signes extérieurs. Si le vol d'un corbeau est toujours un présage de malheur, au départ, la rencontre, au contraire, d'une des plus jolies fille de la tribu découvrant sa gorge aux yeux de ceux qui vont combattre est un gage certain de victoire. Voici la traduction fidèle du compliment poétique adressé, dans cette occasion, à la belle Khedidja, du douar d'Ismaël [1] :

Ses cheveux sont soyeux comme les plumes de l'autruche
Et plus noirs que l'aile du corbeau.
Ils inondent ses épaules.
Son front est noble, ses sourcils sont les noun [2] du Koran,
Ses cils ressemblent aux poignards aiguisés,
Et ses yeux à la gueule d'un fusil double du calibre le plus fort.
Ses joues font penser aux coquelicots des blés.
Ses lèvres sont douces à baiser,
Et ses dents sont les perles de la mer
Qu'on vend si cher chez les chrétiens.
Son cou, c'est le mât d'un vaisseau
Qui vogue au gré des vents.
Sa taille est celle du palmier,
Et ses membres se terminent effilés
Comme les sabres de Bagdad,
Qui coûtent des centaines et des centaines.
De loin, vous jureriez une lance.

Après deux heures de marche, cavaliers et fantassins furent rendus aux postes indiqués. Hommes et chevaux, abrités sous les épais ombrages de tamaris et de lauriers, formant une sorte de voûte au-dessus des lits desséchés de l'oued Sa'outa et de l'oued R'arbi, attendirent, dans le plus profond silence, le commencement d'une lutte

[1] Nous devons cette traduction inédite à la bienveillante obligeance de M. le général Daumas, qui possède un précieux recueil de poésies arabes.
[2] Lettre de l'alphabet arabe, qui affecte une forme très renversée.

Digitized by Google

inévitable et prochaine. Le visage de Yamina rayonnait d'enthousiasme ; marchant à côté de son jeune époux, elle enflammait du regard et de la parole le courage des guerriers.

Vers le milieu de la nuit, des sentinelles perdues d'Ismaël aperçurent quelques éclaireurs traversant le gué de l'oued Mâhla, qu'ils sondaient à l'aide de leurs lances, s'arrêtant de temps à autre, pour écouter si quelque bruit ne s'élevait pas du côté de l'oasis. La nuit était calme et sombre, tandis que cette avant-garde explorait ainsi le terrain. L'un de ces cavaliers, remontant la rive de l'oued Sa'outa, donna tête baissée au milieu d'un petit poste de gens d'Ismaël. Avant qu'il n'eût le temps de faire exécuter une volte à son cheval, un lasso vivement lancé le désarçonna ; un homme, ou plutôt un démon bondit sur lui comme un tigre, et lui coupa la gorge, sans lui laisser le temps de pousser un cri d'alarme. Ainsi débarrassé de son cavalier, le cheval, libre de tout frein, s'enfuit en hennissant vers ses compagnons, dont la brise lui apportait les prochaines effluves. A la vue de ce cheval sans cavalier, les camarades du pauvre diable pensèrent qu'il était tombé par accident, et gisait quelque part ou mort ou blessé. Dans tous les cas, ils jugèrent inutile, sinon dangereux, de perdre du temps à sa recherche, et s'en allèrent rendre compte à Moktar du résultat de leur reconnaissance. L'oasis semblait plongée dans le sommeil le plus profond. On n'avait vu aucune lumière, entendu aucun bruit, qui pût faire penser que ses habitants fussent sur leur garde. A peine entendait-on quelques rares aboiements de chiens errants.

Moktar, satisfait de ces renseignements, ordonna de franchir la rivière. Ce ne fut pas une tâche aisée. Les chameaux refusaient d'entrer dans l'eau, où ils savent par instinct que leur marche est glissante et incertaine. Il fallut mille précautions pour empêcher leurs beuglements indiscrets. Le passage ne fut terminé que vers la dernière heure de la nuit. Moktar et ses gens se portèrent en avant. A travers les blanches vapeurs qui s'élèvent de terre à l'aube du jour, les défenseurs de l'oasis aperçurent, cheminant avec précaution, en demi-cercle, ces sombres Touareugs, plus semblables à des démons qu'à des hommes. De leur grossier turban, entouré de cordes de poil de chameaux, pendait le voile noir destiné à protéger leur visage contre l'ardente réverbération des sables. Leurs maigres mahara, dont les vapeurs du matin ne permettaient d'apercevoir que quelques formes indécises, achevaient de donner à cette marche une physionomie fantastique. Tous ces hommes, généralement de haute stature, étaient bizarrement armés. De longs boucliers, de formes variées, et recouverts de peau de bœuf ou d'éléphant, leur servaient d'arme défensive, et en même temps offensive, grâce aux

Digitized by Google

pointes aiguës dont ils étaient armés. Ils avaient ensuite la lance à fer triangulaire barbelé à la base, et le large sabre à deux tranchants, sans fourreau. Ce sabre, dans les mains des Touareugs, est une arme terrible. D'un seul coup ils font voler une tête, abattent un bras ou une jambe. Ils ne se servent que rarement du fusil, l'arme favorite des Arabes du Nord. Leurs chefs seuls se permettent le luxe d'armes à feu de fabrique kabyle. Plusieurs portaient aussi, retenu au coude par une lanière, un poignard dont nous n'avons jamais trop compris l'utilité.

Moktar, qu'il était facile de reconnaître à sa taille presque colossale, montait un cheval maigre à longue crinière, qui paraissait supporter sans peine le poids d'un tel géant. L'on comprenait à l'animation des gestes du chef touareug, indiquant du doigt l'oasis, qu'il promettait une riche proie à ses compagnons.

Au même instant, une formidable clameur retentit aux oreilles des assaillants stupéfaits. Une colonne de cavaliers, en bon ordre, le fusil haut, déboucha de derrière un rideau de tamaris, et fondit, comme une tempête, sur les Touareugs. Suivant la tactique offensive, familière aux Arabes, Mécaoud, commandant la cavalerie des goums, attaqua le centre de la ligne ennemie, qu'il parvint à enfoncer; mais il avait affaire à forte partie. Moktar, un instant étonné de cette attaque imprévue qui intervertissait les rôles, n'était pas homme à perdre la tête. En chef expérimenté, il avait eu soin de disposer des réserves en arrière de sa ligne de bataille. Les mahara des Touareugs, peu habitués au bruit des armes à feu, avaient d'abord rompu leurs rangs; mais les réserves, revenues de cet instant de panique, reçurent sans broncher l'attaque des cavaliers de Mécaoud, déjà désunis par leur premier succès. Plusieurs des chevaux, piqués au poitrail par les lances ou entamés au jarret par les sabres des Touareugs, se cabraient, se renversaient sur leurs cavaliers; d'autres prenaient la fuite, épouvantés du beuglement des chameaux, des cris sauvages des Touareugs électrisés par Moktar, que l'on retrouvait partout où l'attaque faiblissait.

Les Sahariens, vigoureusement ramenés, malgré les prodiges de valeur de Mécaoud et des autres chefs, battaient en retraite vers l'oasis. Yamina l'œil en feu, les lèvres frémissantes, magnifique d'indignation, se porta avec ses compagnes au-devant des fuyards. A l'un d'eux, dont le sang s'échappait d'une large blessure au visage, elle lança cette apostrophe : « Moussa-ben-Hamed, ton cœur est-il donc saisi d'effroi? Courage, ne redoute pas les coups des hardis combattants, car vainement tu demanderais à vivre un seul jour au delà du terme que Dieu t'a fixé. »

Enflammé par ces paroles, celui à qui elles s'adressaient se rua

Digitized by Google

de nouveau sur les assaillants et tomba mortellement frappé de plusieurs coups de lance. Aux autres fuyards, les femmes adressaient ces imprécations flétrissantes : « O fils de juifs, qui n'osez regarder en face ces voleurs de nuit ! ne vous représentez plus devant les filles des guerriers nos pères ; nous ne voulons pas porter dans nos flancs le fruit de l'amour de lâches, tremblant devant la mort !..... Puisque les hommes ne savent plus se servir de leurs armes, qu'ils les laissent aux femmes ; elles montreront aux Touareugs comment il faut mourir. Yamina découvrit, au plus fort de la mêlée, un guerrier tenant tête à quatre Touareugs, son sang coulait de deux blessures ; elle reconnut son époux : « Tue ! tue ! mon bien-aimé, la vie sans l'honneur ne vaut pas qu'on la conserve. Me voici ! je viens mourir près de toi. Tue ! tue ! ces chiens maudits !

— Par le grand Chitann ! je ne veux pas que tu meures ! Je veux goûter la salive de tes lèvres ; je veux que la plus belle fleur du désert devienne mon esclave, puisqu'elle a refusé de venir en maîtresse sous ma tente, » s'écria un cavalier de haute stature qui venait de s'emparer de la corde fixée à l'anneau des narines du mahari monté par Yamina. L'animal, contraint de suivre son nouveau conducteur, fut rapidement entraîné loin du théâtre du combat.

Cependant, malgré leur triple attaque de front et de flanc, les Sahariens pliaient de toutes parts. Mécaoud en fit prévenir Ismaël. Celui-ci lui envoya un renfort qui changea la face du combat. Moktar, qui s'éloignait avec Yamina du lieu du théâtre de l'action, fut contraint de confier la garde de sa captive à deux de ses hommes, auxquels il prescrivit de la conduire morte ou vive à sa tribu, et revint en toute hâte ranimer le courage des siens.

En ce moment, deux cavaliers se traçaient en sens inverse un sanglant sillon parmi cette foule furieuse : l'un accourait à la bataille : c'était Moktar ; le second, au contraire, ne semblait tout renverser sur son passage que pour s'ouvrir le chemin de la fuite. Ces deux implacables ennemis passèrent non loin l'un de l'autre sans songer à s'attaquer. Le cheval de Mécaoud, les flancs déchirés par l'éperon, franchissait ou culbutait tout ce qui se trouvait sur son passage. Mordant et lançant de furieuses ruades, il fit sa trouée, et parvint à dépasser les dernières lignes ennemies. Les Sahariens crurent leur chef emporté, malgré lui, loin du champ de bataille. Ce qui entraînait Mécaoud, c'était la poursuite acharnée du trésor qui venait de lui être enlevé. Une fois hors de la mêlée, interrogeant d'un regard désespéré tous les points de l'horizon, il ne tarda pas à découvrir ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur. Il vit, s'éloignant de toute la vitesse de leurs longues jambes, trois mahara : deux montés par des cavaliers, le troisième portant l'haouadjej aux couleurs de

Digitized by Google

Yamina. Alors, bien que le sang coulant de sa double blessure eût diminué ses forces, il reprit sa course furieuse, un moment interrompue. Les Touareugs, en voyant arriver sur eux ce cavalier armé d'un long fusil, pressèrent l'allure des mahara. Ils étaient arrivés sur les bords de la Mâhla, et stimulaient, du bâton et de la voix, leurs montures hésitantes. Ce temps d'arrêt avait diminué la distance qui les séparait de Mécaoud. Les mahara, entrés enfin dans l'eau, n'avançaient qu'à pas comptés. Arrivés à l'endroit le plus profond, ils s'arrêtèrent tout à coup. Mécaoud n'était plus séparé d'eux que d'une centaine de pas. Yamina, penchée hors de sa litière, lui tendait les bras. Il coucha en joue le Touareug le plus rapproché d'elle. Son doigt allait presser la détente, quand soudain il redressa avec épouvante le canon de son fusil. Le Touareug avait saisi Yamina par ses longs cheveux et tenait la pointe de son sabre sur sa poitrine.

« Au secours! au secours!! mon bien-aimé, criait Yamina.

— Si tu ne jettes au loin ton fusil, et si tu fais un seul pas pour sauver cette femme, je la tue, répondit à cet appel le terrible Touareug. »

Mécaoud, pour la première fois de sa vie, connut le sentiment de la peur et trembla comme un enfant. Obéissant, non sans frémir de colère et de honte, à l'insolente injonction du Touareug, il jeta au loin son fusil. Sa main, crispée aux rênes, maintenait son cheval, ployé sur ses jarrets. Un nuage de sang obscurcissait les yeux du malheureux guerrier. Il ne savait que résoudre. Voler au secours de Yamina, c'était la tuer. La laisser vivante aux mains de ces hommes, c'était la livrer au brutal amour d'un odieux rival. La jalousie l'emporta sur la pitié; mieux valait mourir avec elle! Il bondit en avant. L'arme du Touareug scintilla en s'abaissant sur Yamina. Mécaoud fermait les yeux pour ne pas être témoin de cet horrible meurtre. Le bruit sec d'une détonation d'arme à feu les lui fit rouvrir. Sa jeune femme lui souriait. L'arme homicide s'échappait de la main défaillante de l'assassin, dont le corps, un instant maintenu en équilibre sur la selle, oscilla de droite à gauche, comme celui d'un homme ivre, puis tomba lourdement dans la rivière. Son compagnon, saisi d'épouvante, fuyait dans la direction du Sud. Mécaoud et Yamina regardèrent autour d'eux et ne virent d'abord qu'un petit nuage décrivant sur le bleu profond du ciel de capricieuses volutes d'un blanc mat, et qui vint s'arrêter indécis sur la crête de l'un des monticules qui dominent la rive gauche de l'oued Mâhla. Quelques minutes plus tard apparut, au détour de ce même monticule, un homme accourant pour s'assurer sans doute du résultat du coup de feu tiré par lui. A l'aspect des deux époux réunis, il se

Digitized by Google

prosterna par trois fois, puis leva les bras au ciel en signe d'action de grâces.

Pour peu que le lecteur se rappelle la position de combat choisie par Ismaël, dans un défilé de l'Areg, sur la rive gauche de l'oued Mâhla, il a déjà deviné que ce libérateur, intervenu si à propos, n'était autre que le père de Yamina. Du lieu de son embuscade, il avait vu de loin arriver les Touareugs ravisseurs, puis Mécaoud lancé à leur poursuite. Il s'était proposé d'abord de fusiller ces ennemis à bout portant lorsqu'ils auraient passé la rivière. Il craignait, en les attaquant plus tôt, de leur faire rebrousser chemin pour aller avertir leur chef du piége qui lui était tendu. Témoin invisible de ce qui se passait entre Mécaoud et les ravisseurs de Yamina, Ismaël comprit instantanément que de son sang-froid, de son adresse dépendait la vie de sa fille. Le fusil à l'épaule, retenant sa respiration, il fit feu, et le Touareug était tombé frappé d'une balle à la tête.

Pendant que ces choses se passaient sur les bords de la Mâhla, le combat entre les Sahariens et les Touareugs se continuait avec des chances diverses. Les Sahariens, étonnés de l'absence prolongée de Mécaoud, le cherchaient du regard. Cette absence et celle d'Ismaël n'avaient point échappé à Moktar. Redoublant d'efforts, il reporta encore une fois ses gens en avant, fauchant bras et jambes sur son passage. Les femmes sahariennes, plus exaltées que jamais, injuriaient amèrement leurs maris, leurs amants et leurs frères : « Oh ! les beaux parleurs à la langue dorée quand il s'agit d'amour ! Mais ce ne sont pas de vaines paroles qui prouvent l'amour, c'est le bras qui tue l'ennemi et défend notre honneur. Nous ne voulons pas être les femmes de ceux dont le cœur tremble. Que les Touareugs nous emmènent sous leurs tentes, nous serons du moins les femmes de braves. » Electrisés par ces invectives, les Sahariens chargèrent de nouveau avec une telle vigueur, que Moktar lui-même, désespérant de vaincre, ordonna la retraite en bon ordre jusqu'à la Mâhla, qu'ils se disposaient à franchir. Leurs ennemis, aussi épuisés qu'eux, ne les attaquaient plus que mollement, lorsqu'ils entendirent les voix bien connues d'Ismaël et de Mécaoud, prenant à revers les Touareugs déjà démoralisés par ces péripéties imprévues.

Yamina, malgré les vives et pressantes instances de son père et de son mari, n'avait pas voulu les quitter, et revenait avec eux prendre part au dernier acte de cette sanglante lutte. La retraite des Touareugs se changea bientôt en déroute, malgré les efforts surhumains de Moktar. Sa figure devint hideuse de fureur quand il aperçut, près de son rival, Yamina qu'il croyait bien loin. Yamina, dédaigneuse, le montra du doigt à son mari : « Vois, mon beau et bien-aimé Mécaoud, disait-elle à haute voix pour être bien entendue de celui

Digitized by Google

qu'elle insultait, vois ce vilain nègre qui voulait enlever ta femme. Les lâches de son espèce n'osent pas s'attaquer aux hommes. Tue-le, Mécaoud ! Tue cette puante hyène ! » Moktar avait trop bien entendu, il fondit comme un tigre sur son heureux rival. Mécaoud l'attendit froidement le pistolet au poing, et fit feu presque à bout portant. Moktar, en habile et hardi cavalier, fit pirouetter son cheval sur les pieds de derrière, et la balle ne fit que lui effleurer le visage. Il riposta aussitôt par un coup de lance qui eût très certainement traversé de part en part la poitrine de Mécaoud, si celui-ci, non moins leste que son adversaire, n'avait esquivé le coup en vidant presque les arçons, comme s'il eût voulu se précipiter à bas de son cheval. Le fer de la lance pénétra profondément dans le pommeau de la selle.

Cependant, la déroute des Touareugs était devenue générale ; les hommes, les chameaux fuyaient dans toutes les directions. Ce ne fut plus un combat, mais le massacre avec toutes ses horreurs. Les Sahariens poursuivirent leurs ennemis avec l'acharnement de la haine victorieuse. Armés d'un lasso, au bout duquel était fixé un croc de fer, ils accrochaient les fuyards, les renversaient de leur monture et les tiraient après eux de toute la vitesse de leurs chevaux. Sur ce sol crevassé et semé de buissons épineux, ces corps ainsi traînés n'étaient bientôt plus que de hideux lambeaux. Les hommes à pied coupaient les têtes des morts et des blessés, et en faisaient des chapelets. Quelques femmes Touareugs avaient accompagné leurs maris ; toutes celles qui tombèrent aux mains des Sahariens furent éventrées sans pitié. Dans ces sortes de razzias, on tue même les enfants, car plus tard ils deviendraient des hommes et se souviendraient de venger leurs pères. Les morts seuls ne se souviennent pas. Telle est l'inexorable loi de la guerre chez tous les peuples primitifs..... Entraîné enfin dans la déroute des siens, le chef touareug, d'une voix qui dominait encore le tumulte, lança à ses vainqueurs cet adieu menaçant :

« Mécaoud, époux de Yamina, la fortune m'abandonne aujourd'hui, mais, de par tous les Chitanns de l'enfer ! Moktar-Ould-Cherfeur te promet de changer un jour le nom que tu portes [1] ! Quant à toi, fleur du désert, je te promets un présent comme nul n'a songé à t'en offrir ! A bientôt, Mécaoud ! Au revoir, Yamina ! »

Cette impuissante menace d'un ennemi vaincu ne troubla pas un seul instant la joie du triomphe. La poursuite ardente se ralentit, puis cessa. Des cavaliers sahariens, épuisés de fatigue, revenaient isolément à l'oasis, portant, suspendues à l'arçon de leur selle, des

[1] Mécaoud veut dire l'heureux.

Digitized by Google

grappes de têtes touareugs. Les femmes battaient des mains à la vue de ces hideux trophées ; les enfants contemplaient, avec plus de surprise que d'effroi, ces visages bronzés, dont les yeux, tout grands ouverts, semblaient encore menaçants ; les mères faisaient toucher à leurs jeunes lionceaux ces dépouilles opimes de la bataille, exhalant l'âcre parfum du sang versé. Les plus jeunes souffletaient, de leurs petites mains potelées, les joues livides de ces ennemis, l'effroi des veillées sous la tente. Les instincts de la faiblesse sont toujours lâches et cruels.

Cette victoire avait coûté cher aux Sahariens, dont un grand nombre avaient perdu la vie. Les résultats matériels de cette lutte acharnée étaient médiocres pour les vainqueurs ; ils se réduisaient à la capture de quelques chameaux, à quelques maigres dépouilles. Ismaël indemnisa largement ses alliés, qui se retirèrent satisfaits. Le douar vit refleurir la sécurité et le bonheur.

Quelques mois plus tard, Yamina donna le jour à un fils, dont la bienvenue fut joyeusement et splendidement fêtée sous la tente. Mécaoud possédait, ainsi qu'Ismaël, le secret assez rare d'une fastueuse et bienveillante hospitalité ; il ne blessait l'orgueil de personne et satisfaisait tout le monde. Les jours, les mois, deux années enfin s'écoulèrent ainsi dans une douce quiétude, que rien ne semblait jamais devoir troubler. Yamina, mère pour la deuxième fois, allaitait une charmante petite fille, à laquelle elle donna le nom de Méryem, en souvenir de sa mère. Ismaël, dont la barbe blanchissait, dont la figure devenait chaque jour plus austère, remerciait Dieu, avec des élans de profonde reconnaissance, de le faire si heureux par sa postérité. Quant à Yamina, nulle femme au Sahara n'eût pu se vanter d'être plus parfaitement heureuse. N'avait-elle pas en partage tous les biens d'ici-bas : richesse, beauté et, par-dessus tout, l'amour du plus noble, du plus vaillant cavalier des tribus environnantes ? La beauté d'Yamina s'était transformée ou, pour mieux dire, complétée. Aux grâces naissantes de la jeune fille avait succédé le radieux épanouissement de la jeune femme.

XV

Un titre manquait encore à la noblesse de Mécaoud, celui que doit posséder tout vrai croyant : le titre de *hadj* (pèlerin), que nul n'a droit d'ajouter à son nom s'il n'a fait un pèlerinage au tombeau du prophète Mohammed. Dieu avait assez comblé de ses faveurs Mécaoud, *l'heureux*, pour qu'il songeât à l'en aller remercier. Il fit

Digitized by Google

donc tous les préparatifs nécessaires à l'accomplissement de ce saint devoir. Ismaël eut bien désiré l'accompagner, quoique depuis longues années il eût déjà fait ce voyage; mais il comprit la nécessité de rester au douar où il avait de si chers intérêts à protéger, à défendre peut-être! La vie au Sahara est une lutte continuelle. Moktar pouvait être informé du départ des maîtres de la tente et en profiter pour essayer de prendre sa revanche. En conséquence, il fut résolu que Mécaoud seul partirait. Lui et ses gens devaient se réunir à l'une de ces grandes caravanes qui, chaque année, accomplissent ce voyage. Ismaël et Yamina accompagnèrent Mécaoud jusqu'au lieu où il devait se joindre au gros des pèlerins. Elle lui cacha ses larmes; offrit à ses baisers les fronts purs de ses deux enfants; murmura à son oreille, pour la centième fois, l'assurance toujours nouvelle de son amour et toutes ces tendres recommandations, charmant bagage du cœur qu'emporte le voyageur aimé.

Quand le sillage de la caravane ne se distingua plus que par un léger nuage de poussière s'élevant à l'horizon, Ismaël et Yamina reprirent tristement le chemin du douar. La jeune femme se retira sous sa tente, et, prenant ses deux enfants sur ses genoux, elle laissa librement couler ses larmes. Le petit garçon la regardait avec de grands yeux étonnés et rêveurs; la petite fille souriait comme doivent sourire les chérubins.

Les jours s'écoulaient bien lentement au gré de Yamina, mais dans une paix profonde. Moktar, dont Ismaël faisait soigneusement épier les démarches, ne préparait aucune nouvelle entreprise; il paraissait ne plus songer à sa vengeance ou se sentir impuissant à la satisfaire. L'époque du retour de Mécaoud approchait. Yamina et ses deux enfants venaient chaque soir, au coucher du soleil, respirer un air plus frais sous quelque vieux caroubier. Le cœur de la jeune femme battait doucement à l'idée de ce bienheureux retour; ses yeux allaient de l'horizon lointain à ses enfants, dont elle surveillait les joyeux ébats.

Un soir, elle fut tirée de sa rêverie par les pas d'un cheval, dont le gazon épais avait amorti le retentissement. Elle leva la tête, et vit, immobile devant elle, un cavalier de haute stature, qu'à sa figure voilée elle reconnut pour un Touareug. Saisie d'un pressentiment sinistre, elle regardait avec épouvante cet homme, qui rompit enfin le silence.

« Yamina, fille d'El-Hadj-Ismaël-ben-Zian, Moktar-Ould-Cherfeur, mon maître, t'avait promis un présent digne de lui. Moi, son serviteur, je te l'apporte. »

Puis, avec un ricanement diabolique, le cavalier touareug décrocha de sa selle et jeta aux pieds de la jeune femme, muette de sur-

Digitized by Google

prise, une fort belle djébira (sabretache) en peau de panthère, et partit aussitôt à fond de train. Le petit Ibrahim, effrayé d'abord, se rassura bien vite, et, curieux, comme on l'est à cet âge, vint contempler, avec des yeux ravis, la djébira que ses petites mains cherchaient à soulever. Yamina aussi contemplait cette djébira, mais avec stupeur. Elle reconnaissait ces arabesques d'or. Cette djébira, brodée par elle, était celle de Mécaoud.

Le petit Ibrahim étant enfin parvenu à plonger son bras nu dans les profondeurs du sac, l'en retira tout couvert de sang. Yamina s'élança et le repoussa rudement. L'enfant se mit à pleurer; cette mère, qui d'habitude buvait dans un baiser chacune des larmes du cher petit être ne vit même pas celles-là! A son tour, elle plongea le bras dans la djébira. Ses doigts crispés à des cheveux humides, ramenèrent une tête humaine, une tête aux yeux vitreux qu'un sang noir maculait de larges taches. Cette tête était celle de Mécaoud!

Yamina déposa un dernier baiser sur ses lèvres froides, qui ne pouvaient le lui rendre; elle y colla tour à tour les bouches roses des enfants, jurant, et pour elle et pour eux, de tirer une éclatante vengeance de ce meurtre, dût-elle y consacrer sa vie entière. Nous avons déjà vu si Yamina savait tenir de tels serments! Elle remit la tête de son époux dans la djébira, rentra sous sa tente, et fit demander son père. Elle lui apprit tout sans pleurer; sous sa paupière ardente, la colère séchait les larmes, soulagement des faibles cœurs. El-Hadj-Ismaël prit pour lui la moitié du serment fait par sa fille. Restée seule, elle lava pieusement ce visage souillé, l'embauma de ses propres mains et le mit dans un de ses coffrets dont elle retira les bijoux : chaque soir, pour aviver sa haine, lorsque ses enfants étaient endormis, elle soulevait le couvercle, et, devant cette chère relique, réitérait son serment de vengeance.

Quelques jours après, on vit arriver au douar un des serviteurs de Mécaoud, le seul qui eût échappé au massacre. Il rapportait des détails circonstanciés sur ce lugubre événement. Au retour de la caravane, le khébir ou chef, investi suivant l'usage d'un pouvoir dictatorial, ayant été informé que quelques tribus suspectes se trouvaient dans le voisinage, avait cru devoir déployer un luxe extraordinaire de précautions, marchant lentement le jour, faisant bonne garde la nuit, prenant enfin une route plus sûre, mais beaucoup plus longue, et retardant ainsi l'époque si désirée du retour.

Ces précautions, ces lenteurs désespéraient Mécaoud; il fit quelques observations au khébir sur son excessive prudence; celui-ci lui répondit qu'il était libre de quitter la caravane s'il trouvait qu'elle ne marchât pas à son gré. Mécaoud, irrité, s'en sépara le lendemain, et prit pour guide un vieux saïs qui avait déjà fait deux fois ce che-

Digitized by Google

min avec Ismaël. Mécaoud et sa petite troupe n'étaient plus qu'à trois journées de marche du douar, quand, vers le milieu de la nuit, ils furent surpris par une troupe nombreuse de Touareugs, que commandait Moktar-Ould-Cherfeur en personne. Mécaoud, entouré de toutes parts, se défendit comme un lion rendant plusieurs morts pour chaque blessure, et ne tomba que sous les coups d'un traître qui lui coupa les jarrets. Moktar avait recommandé par-dessus tout qu'on ne l'achevât pas tout à fait, se réservant le suprême plaisir d'insulter à son agonie. Il dit alors au mourant : « Je t'avais bien promis de changer ton nom ! Qui oserait t'appeler à l'heure présente Mécaoud, l'heureux ? J'ai aussi promis à ta femme un précieux cadeau : penses-tu qu'il en soit pour elle un plus précieux que ta tête ! Je vais la lui envoyer. » Et du revers de son large sabre il fit voler la tête de son prisonnier. Tous les serviteurs de Mécaoud avaient péri, moins celui qui faisait ce lamentable récit. Par un dernier raffinement de vengeance, Moktar épargna celui-là, lui fit rendre sa liberté, pour qu'il allât raconter à sa maîtresse tout ce qu'il avait vu et entendu.....

XVI

Le triste habillement des veuves avait remplacé, pour Yamina, les riches toilettes et les bijoux. Elle ne sortait plus de sa tente que voilée, et le soir pour promener les enfants. Chacun respecta d'abord cette grande douleur. Mais la veuve de Mécaoud était trop renommée pour sa beauté et sa richesse pour qu'on la laissât bien longtemps dans un tel isolement. Bientôt elle eut à refuser presque tous les jours de nouvelles propositions de mariage.....

Ismaël avait annoncé à ses parents et amis la fin tragique de son gendre, mais ce fut en vain qu'il chercha à obtenir leur concours pour punir le meurtrier. L'idée d'aller chercher sur son propre terrain un ennemi dont on avait eu tant de peine à repousser l'agression donnait à penser aux plus hardis. Les gens positifs (il y en a même au Sahara) demandaient où et comment on irait attaquer des ennemis aussi insaisissables que ces Touareugs, errants sans cesse dans les vastes solitudes du désert ? Ils demandaient surtout quel profit on retirerait d'une expédition contre des peuplades qui vivent au jour le jour du fruit de leurs rapines et des tributs imposés aux caravanes ? Toute l'éloquence d'Ismaël échoua contre cette force d'inertie. A peine put-il rapporter à sa fille l'espoir de quelques vagues promesses pour des temps meilleurs. Yamina parut moins

Digitized by Google

surprise et moins irritée qu'on n'aurait pu le croire. Seulement elle fronça légèrement le sourcil, et ne parla plus de ses projets de vengeance à son père.

Cependant les jours s'écoulaient, et le nombre des soupirants « toujours affligés, jamais désespérés, » de la belle veuve ne faisait qu'accroître, quand tout à coup chacun d'eux reçut l'avis secret de se rendre au douar d'El-Hadj-Ismaël, où la veuve de Mécaoud avait une importante communication à faire. Le père de Yamina n'avait été nullement informé de cette démarche ; elle avait même profité de son absence momentanée pour expédier ses messages. Pas un seul des Djouad convoqués par elle ne manquait à l'appel qu'elle leur avait adressé mystérieusement à chacun pour le même jour. Aussi furent-ils quelque peu désappointés d'abord de se trouver en si nombreuse compagnie. Chacun avait espéré un tête-à-tête, et ils étaient vingt, plus ou moins jeunes, mais tous maîtres de grandes tentes et hardis cavaliers. Les plus vieux regardaient les jeunes d'un air défiant. On lisait dans les yeux de tous la menace et la jalousie, car tous croyaient que la journée ne se passerait pas sans qu'un d'eux fût désigné comme nouvel époux de la fille d'Ismaël. Ce dernier fut assez étonné de voir arriver à la même heure des gens qui n'avaient nullement l'air de s'être entendus pour se trouver ensemble. Mais il était trop rigide observateur des convenances de l'hospitalité pour se permettre aucune question indiscrète.

Tandis qu'il accueillait ses hôtes avec l'affable gravité qui lui était ordinaire, Yamina faisait appeler toutes les femmes attachées à son service. A leur grande surprise, elle leur fit exhumer ses vêtements les plus riches, fit elle-même un choix parmi ses plus beaux bijoux. Une légère coloration animait ses joues, si pâles d'habitude. Quand elle eut quitté, non sans lenteur et sans soupirs, les habits du deuil pour une toilette élégante, elle manifesta le désir de rester seule, et demeura quelque temps le menton appuyé sur ses mains, abîmée dans une rêverie profonde, qui faisait, à son insu, perler deux larmes sur ses joues. Soudain elle se leva, ou plutôt bondit vers le coffret mortuaire, embrassa avec frénésie la chère relique de celui qu'elle voulait venger. Puis elle referma le coffret, prit une glace d'Alger, présent de Mécaoud, et contempla, avec un étrange sourire, cette beauté, à laquelle son exaltation fébrile ajoutait un nouveau charme. Pendant cette muette contemplation, la vieille négresse, confidente habituelle de Yamina, avait osé d'elle-même rentrer sous la tente. Elle questionna sa maîtresse avec la curiosité familière des anciens serviteurs.

— Ma fille, lui dit-elle, les jours noirs sont-ils donc passés pour toi, que tu reprennes aujourd'hui les habits des jours heureux ? Le

Digitized by Google

souvenir de Mécaoud s'est-il envolé de ton cœur comme les petits des oiseaux de leur nid?.....

— Non, Zora, ma pensée et mon cœur sont toujours à Mécaoud, et pourtant je vais être la femme d'un autre. Il le faut, dit-elle avec un douloureux soupir, et elle sortit lentement de sa tente, enveloppée de la tête aux pieds d'un blanc haïk, et se rendit à celle de son père. »

L'étonnement d'Ismaël ne fut pas moins grand que celui de ses hôtes à l'aspect de cette femme voilée. Tous, assis en rond, les uns fumant, les autres savourant leur café, attendaient en silence le mot de cette énigme. Arrivée au milieu du cercle, Yamina écarta son haïk et apparut en grande tenue de coquette Saharienne sous les armes. Ses yeux, voluptueusement langoureux, souhaitèrent tour à tour la bienvenue à tous les candidats, inspirant à chacun le doux espoir d'être le préféré. Puis, de sa sonore et douce voix, elle parla ainsi :

« Je suis Yamina, veuve de Mécaoud, fille d'El-Hadj-Ismaël-ben-Zian, le riche, le glorieux entre vous tous, nobles Djouad de la puissante tribu des Ouled-Sidi-Cheïk-Garabas. L'on me nomme aussi, vous le savez, la perle du désert! Eh bien! moi, Yamina, par Sidi-Mohammed, le prophète de Dieu l'unique, je jure d'être la femme de celui qui m'apportera le cœur de Moktar-Ould-Cherfeur, l'assassin de Mécaoud, qui fut mon époux, qui fut votre ami. Que celui donc qui se sent assez fort et courageux pour être appelé « le maître du bras » se lève et se fasse connaître!..... »

Tous ces hommes, jeunes et vieux, si graves et sérieux un instant avant l'arrivée de la belle veuve, se levèrent, les lèvres frémissantes, l'œil enflammé, et répétèrent le même mot : Moi!! Yamina eut un indicible mouvement de satisfaction. Son calcul avait réussi; Mécaoud allait avoir pour vengeurs tous les soupirants de sa veuve. D'un commun accord, les Djouad résolurent de réunir leurs forces, afin de triompher plus sûrement d'un adversaire tel que Moktar. A celui qui parviendrait à le saisir vivant appartiendrait la main de Yamina. On devine que Yamina voulut absolument être de l'expédition. Ne fallait-il pas qu'elle fût là pour encourager, pour savourer de tout près l'œuvre d'expiation? En vertu de ce grand principe de guerre, qu'il faut se diviser pour vivre et se réunir pour combattre, principe encore plus vrai dans un pays tel que le Sahara que partout ailleurs, il fut convenu que les différents contingents, sous les ordres de leurs chefs, convergeraient le plus secrètement possible vers le lieu d'attaque désigné. Yamina confia la garde de ses enfants à un parent sur le dévouement duquel elle pouvait compter. Avant de s'en séparer, elle les tint longtemps pressés sur son cœur, puis elle suivit son père.

Digitized by Google

Deux chouaffin, envoyés à la découverte, vinrent informer Ismaël que Moktar et sa tribu étaient dans une quiétude parfaite. Le nombre des guerriers touareugs se trouvait d'ailleurs momentanément diminué. La saison des caravanes étant passée, plusieurs de ces bandits étaient partis pour Tombouctou, où ils portaient, suivant l'usage, de l'ivoire et de la poudre d'or.

Pendant les premiers mois qui suivirent le meurtre de Mécaoud, Moktar s'était soigneusement tenu sur ses gardes. Mais bientôt, insoucieux comme tous les gens habitués à braver la mort, il s'était singulièrement relâché de cette vigilance, surtout depuis qu'il avait appris par ses espions les infructueuses tentatives d'El-Hadj-Ismaël-ben-Zian pour former une nouvelle coalition contre lui.

On sait que les Touareugs et leurs chefs, semblables aux condottieri du moyen âge, vivent, au jour le jour, des dépouilles opimes prélevées, de gré ou de force, sur les caravanes, passant alternativement ainsi d'une abondance promptement gaspillée à des privations qu'ils endurent avec assez de philosophie. Moktar et les siens se reposaient, depuis quelques jours seulement, des fatigues de leur dernière expédition; elle avait été fructueuse : une caravane ayant tenté de se soustraire au lourd tribut imposé par ces pirates du désert, avait été complétement dévalisée, et l'on jouissait largement de ces bénéfices de la guerre dans le repaire de Moktar.

Les Sahariens cernèrent l'oasis dans le plus profond silence. Quelques sentinelles avancées furent surprises et égorgées sans pouvoir donner l'éveil aux Touareugs, plongés dans le lourd sommeil des dernières heures de la nuit. Sur pied aux premières clameurs, Moktar n'avait eu le temps que de passer une bride à son cheval et de s'élancer, à moitié nu, sur son dos. Il se crut d'abord attaqué par des Touareugs du Sud, ennemis implacables de ceux du Nord. Mais, à la clarté naissante du jour, il reconnut Ismaël et ses gens. Enveloppé de toutes parts, il se décida à vendre chèrement sa vie.

Il faut avoir été témoin d'une de ces surprises de nuit pour se faire quelque idée de ce chaos effroyable, vraie chaudière de Macbeth, où bouillonnent, confondues, chauffées à blanc, les plus violentes passions humaines, infernal mélange sur lequel planent, lançant à l'envi leurs notes les plus aiguës, ces cris d'effroi, de triomphe, de lutte et d'égorgement, charivari humain plus hideux mille fois que les hurlements nocturnes des bêtes fauves. Qu'on juge surtout de ce que peuvent être de pareilles scènes chez ces peuples si prompts à l'extermination, et pour lesquels la pitié est faiblesse ou lâcheté.

Cependant Moktar donnait à ses Touareugs l'exemple d'une persistance désespérée; chacun de ses coups étendait un de ses ennemis

Digitized by Google

à terre. Les rangs des amoureux prétendants commençaient à s'éclaircir, mais Yamina demeurait près d'eux au fort du péril, leur indiquant d'un doigt persévérant le chef touareug, que le sang dont il était couvert rendait méconnaissable.

« Le voici, le maudit ! le reconnaissez-vous ? L'heure des paroles dorées est passée pour les hommes de cœur; celle de l'action a sonné. Où est l'époux de Yamina, fille d'El-Hadj-Ismaël-ben-Zian ? En avant les jeunes hommes ! L'on ne meurt qu'à son heure ! Les morts vivront là-haut ! Tuez ! tuez ce fils de juif ! Où est donc le maître du bras qui doit lui arracher le cœur de la poitrine ?....

— Par la barbe du saint prophète ! cet homme, c'est moi, » répondit une voix retentissante.

Et l'on vit bondir, à travers la mêlée, une sorte de géant aux larges épaules, à la barbe épaisse et inculte, monté sur un cheval de haute taille. Il alla droit à Moktar, qui lui porta un coup de lance en pleine poitrine. Le fer rencontra une côte et ne pénétra pas. Le géant, sans faire attention au sang qui jaillissait de sa blessure, saisit la lance, la brisa en deux et en jeta au loin les morceaux. Moktar, s'armant de son sabre, fit reculer violemment son cheval, afin de prendre du champ, et revint porter un terrible coup à son adversaire. Il coupa en deux la triple calotte intérieure de la chachia et le capuchon du burnous, mais la lame s'arrêta sur le crâne de son adversaire, dont le cuir chevelu fut seul entamé. Le géant ne fit pas plus attention à cette seconde blessure qu'à la première. Bien qu'un peu gêné par le sang qui lui coulait dans les yeux, il demeura ferme en selle, préoccupé d'une seule idée, celle de saisir Moktar vivant.

« Courage, Yacoub ! lui cria une douce voix. Courage ! » répétèrent les autres combattants, émerveillés de cette bravoure, de cette force incomparable.

Chacun, d'un commun accord, s'était arrêté pour mieux voir l'issue de ce duel. Soudain Yacoub, jetant au loin son fusil, courut à fond de train sur son ennemi, qu'il enlaça de ses bras nerveux. Avant que Moktar eût eu le temps de porter un second coup de sabre, l'on entendit le bruit sourd des côtes brisées sous cette étreinte formidable. D'un dernier effort, Yacoub enleva de son cheval le Touareug à demi étouffé, et l'alla jeter comme une masse inerte aux pieds de Yamina. Mettant ensuite pied à terre, il posa le genou sur sa proie, et demanda simplement à la veuve :

« Que faut-il faire de ce chien ?

— Arrache-lui le cœur et donne-le à mon slougui, si toutefois il consent à manger de cette mauvaise chair de nègre. »

Moktar, agonisant, eut encore la force d'exhaler une dernière et

Digitized by Google

grossière imprécation, tandis qu'Yacoub, impassible, exécutait l'ordre de sa fiancée.

Le slougui dévora le cœur tout fumant qui lui fut jeté. Alors Yamina, pâle comme le jour où elle avait retiré de la djébira la tête de son premier mari, mit sa petite main dans la main sanglante du vengeur, et murmura ces mots :

« Je suis votre esclave, mon seigneur!

XVII

Quelques années se sont écoulées. La barbe grise d'Ismaël est devenue blanche, et son visage plus grave et plus austère. Ainsi que tous les Arabes, en vieillissant il semblait se détacher des joies et des passions de la terre pour ne plus songer qu'aux grandes espérances de l'éternité. Entouré de ses petits-enfants, car Yamina avait été quatre fois féconde, on le voyait assis à l'ombre d'un caroubier, souriant mélancoliquement à leurs naïves questions, leur racontant de saintes légendes de marabouts en renom, ou les hauts faits d'armes des Djouad, leurs ancêtres, ces conquérants de l'Espagne, une immense oasis toujours verte, où les tentes sont remplacées par de merveilleux palais. Mais Dieu, pour les punir de n'avoir pas assez saintement observé ses lois, avait permis aux chrétiens maudits de les chasser en s'emparant de tous leurs trésors.

C'est dans cette profonde horreur du nom chrétien que sont élevés, que seront élevés bien longtemps encore les enfants de ce peuple soumis à notre domination.

Le vieil Ismaël n'avait pas seulement entrepris l'éducation morale de ses petits-fils; il les initiait également à tous les violents exercices qui développent le corps. A l'âge où les enfants ont peur de tout, ceux de Yamina ne craignaient rien. Ce fut d'abord sur le dos des poulains favoris que leur aïeul les plaça. C'était merveille de voir l'instinct de ces jeunes animaux, l'audace de ces enfants, excitant du geste et de la voix l'ardeur de leur monture. Si parfois, dans une de ces folles courses, l'enfant tombait, jamais la douleur ne lui arrachait une plainte. Il ne nous souvient pas d'avoir vu pleurer un enfant arabe pendant notre séjour en Afrique.

Plusieurs années s'écoulèrent sans autres événements; les forces d'Ismaël diminuaient de jour en jour, et sa tristesse augmentait, non qu'il redoutât les approches de la mort. Le sentiment religieux était trop profond chez lui. La mort n'était-elle pas l'espoir d'une

Digitized by Google

vie meilleure ! ce qu'il regrettait amèrement, c'était de mourir ainsi paisiblement sous la tente, au lieu de mourir, dans la force de l'âge, glorieusement, sur un champ de bataille, ou violemment, au milieu d'une chasse ou d'une fantasia, ainsi que doit finir un noble Arabe.

Se sentant mieux un jour, il désira monter un jeune cheval destiné à l'aîné de ses petits-fils ; les bonds du vigoureux animal le fatiguèrent beaucoup ; sa main défaillante ne tenait plus sûrement les rênes ; ses jambes amaigries serraient mollement les flancs du cheval : il descendit, découragé, pour ne plus remonter. Il vint s'étendre, épuisé, sur sa couche, où il récita ce verset du Coran : « La résignation consiste à se trouver toujours satisfait de la part que Dieu nous a faite, et à ne jamais convoiter les honneurs ou le bien d'autrui. C'est un trésor tellement riche, qu'il ne peut tarir. »

Il récita encore ces stances d'un marabout renommé :

Ma vertu, c'est la résignation ;
Ma fortune, le mépris des richesses ;
Mon bonheur, l'espoir d'une autre vie ;
Et la misère vient-elle à me serrer le cou,
Je n'en glorifie pas moins Dieu !

Pressentant sa dernière heure, il fit appeler ses parents, ses amis, ses serviteurs, ordonna d'ouvrir la tente pour mieux jouir des splendeurs de la nature, toujours jeune, toujours belle ! Le visage tourné vers la Mecque, il récita avec une grande ferveur le chéhada, ce court credo de la foi musulmane : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mohammed est l'envoyé de Dieu..... » Il imposa ses mains défaillantes sur les têtes de sa fille et de ses petits-enfants. Yacoub, qui le soutenait dans ses bras, courba la sienne. Ismaël lui donna à voix basse d'affectueux conseils. Epuisé, il le pria de l'étendre de nouveau sur sa couche. Sa parole n'était plus qu'un souffle. Le tébib[1] voulut lui faire prendre un cordial. Un imperceptible sourire erra sur ses lèvres décolorées, il montrait du regard le ciel resplendissant des dernières clartés du jour. A un autre signe qu'il fit, un vieux marabout, de ses amis, souleva la main inerte du moribond, en plaça le premier doigt sur ses lèvres muettes, afin d'aider son vieil ami à témoigner, en présence de tous, et pour la dernière fois, de sa ferme croyance en l'unité de Dieu !.....

Il s'éteignit doucement, sans que son noble visage se contractât par les angoisses de la mort et plein d'espoir en la miséricorde divine.

[1] Médecin arabe.

Digitized by Google

La douleur fut grande au douar, plus grande encore celle de Yamina. Elle sentait bien, à l'heure de cette séparation dernière, que nul ne l'avait autant aimée que son père.

Les funérailles du maître de la tente furent dignes de lui. Le plus vieux de ses saïs menait son cheval favori richement caparaçonné de la selle, recouverte de la stara de velours brodé d'or. Au kerbous, en signe de deuil, étaient suspendues les armes du défunt : fusil, sabre, pistolets et éperons. Les Neddabat firent retentir l'air de lamentations auxquelles se mêlaient les sanglots véritables de la foule de parents et amis accourus pour rendre les derniers devoirs à celui qui, pendant sa vie, n'avait jamais manqué à l'un des siens.

Yacoub et Yamina continuent au douar les grandes traditions de justice et d'hospitalité laissées par Ismaël, actuellement invoqué par les fidèles de l'Islam comme l'un des plus vénérés marabouts de ces contrées[1].

THÉODORE SIDARI.

[1] Tous les détails que ce récit contient sur les mœurs sahariennes sont d'une scrupuleuse exactitude.

Digitized by Google

UN

PARISIEN A JAVA

PREMIÈRE PARTIE

I

Le 20 mai 1851, je quittais Paris, et le 23 du même mois, la France, en compagnie d'une trentaine d'artistes des deux sexes engagés par M. Honoré Couget, pour aller jouer l'opéra à Batavia,—à cinq mille lieues de la rue Le Peletier. Parmi ces compagnons de voyage, dont la plupart ne devaient plus revoir le pays natal, je cite, au hasard de mes souvenirs : Hardouin, peintre de décors ; Sallard, baryton ; Bezonguet, ténor ; Joly, basse ; Legaigneur, deuxième ténor ; Adalbert, trial ; Morin, laruette ; Mlle Petit, prima donna ; Mme Olivier, forte première chanteuse ; Mme Bathilde, dugazon ; Mlle Faigle, seconde chanteuse ; Mme Armand, seconde dugazon.

Quoique appartenant au monde dramatique par mon titre de chef d'orchestre, je veux me garder soigneusement, durant cette relation de voyage, des exagérations familières aux gens de théâtre, qui ont toujours sur les lèvres, à propos d'un brin d'herbe, des phrases enthousiastes empruntées tout naturellement à leur répertoire. Cependant on me permettra bien d'avouer l'émotion indéfinissable qui s'empara de moi lorsque le navire *la Sophie-César*, capitaine Duhamel, quitta le Havre et s'enfonça vers l'horizon par delà lequel était le pays mystérieux où nous appelait notre destinée. On ne quitte pas impunément la patrie, parce que trop souvent la quitter

Digitized by Google

c'est la perdre. L'inconnu a son charme, comme l'abîme, et par moments l'homme, comprenant qu'il n'est qu'un voyageur à qui Dieu n'a pas permis de planter sa tente longtemps sous le même ciel, s'élance avec ardeur vers de nouveaux rivages, s'engage résolûment dans des routes nouvelles, qui le conduisent souvent, de déception en déception, sans qu'il y ait eu joie et profit pour lui à se déplacer ainsi, à la dernière heure de sa vie mortelle ; mais si l'inconnu a son attrait, sa séduction, le connu a la sienne aussi, la séduction de l'habitude, la poésie du coin de feu, le bonheur tranquille de l'*at home*. On se dit, avec d'involontaires battements de cœur : « Ce que je quitte ne vaut pas un regret ; mais qui sait si ce que je vais trouver ne vaudra pas moins encore ? » Et puis, quoi qu'on fasse, le sol où l'on a grandi, où l'on s'est développé — sol ingrat souvent, sol dur, sol amer — est le sol où l'on veut mourir, parce que là, avant vous, là et non ailleurs, sont morts les êtres chers, les parents et les amis, et qu'il y a quelque douceur à vivre dans l'atmosphère des morts aimés.

Je ne parlais pas ; appuyé sur le bastingage du navire, je regardais le sillage qui s'effaçait de minute en minute, et semblait ainsi rompre le lien qui me rattachait tout à l'heure à la mère patrie. Au bout de quelques instants, nous n'apercevions plus même les mouchoirs blancs qui, sur la jetée du Havre, avaient salué notre départ et nous avaient souhaité une heureuse traversée.

Ces impressions, un peu mélancoliques, étaient les miennes ; elles n'étaient pas celles de mes compagnons de voyage. L'artiste est un oiseau, et, comme tous les oiseaux, il aime à changer de place : comédiens et comédiennes, heureux par avance des succès qu'ils allaient remporter « chez les sauvages, » comme ils disaient, oubliaient de regretter le pays où quelques-uns d'entre eux, cependant, avaient cueilli quelques rameaux de lauriers suffisants pour contenter une vanité humaine. Pour une larme furtive, vite essuyée, qui s'échappait de deux beaux yeux noirs, il y avait vingt éclats de rire qui partaient de lèvres masculines comme autant de feux d'artifice tirés en l'honneur d'un saint inconnu, ou plutôt de saint Inconnu, le grand patron des nomades et des artistes. Bientôt, la glace de la contrainte rompue, la terre perdue de vue, on s'arrangea pour vivre sur le navire *la Sophie-César* comme s'il devait être une éternelle habitation, et l'on ne songea plus qu'à se distraire. Les femmes et les hommes se racontaient leurs victoires dramatiques et leurs conquêtes lyriques à Carpentras ou à Bordeaux, à Rouen ou à Brives-la-Gaillarde. A vrai dire, la troupe recrutée par Honoré Couget n'était pas la première troupe du monde ; mais elle n'en était pas non plus la dernière, et elle était très digne d'interpréter à Batavia les chefs-d'œuvre de notre Opéra.

Digitized by Google

La traversée fut longue et tranquille; aucun incident digne d'être signalé n'en vint troubler la monotonie, pas même la cérémonie grotesque du passage de la Ligne, qu'on m'excusera de ne pas décrire après tant de voyageurs. Ce qui était une distraction pour les autres n'en pouvait pas être une pour moi. Cependant, malgré mon peu de goût pour ces farces traditionnelles, et mon peu d'envie de m'y mêler, je dus imiter mes compagnons, à propos desquels les matelots de la *Sophie-César* avaient résolu de s'amuser. Ils s'amusèrent en effet, mais non pas à notre préjudice, comme ils se l'étaient d'abord promis, en vertu du droit qu'ils ont pendant le règne éphémère du bonhomme la Ligne; ils s'amusèrent, car nous leur donnâmes une représentation gratuite du *Châlet*.

Il faisait ce jour-là un très beau temps. Matelots, mousses et passagers se placèrent comme ils purent, qui dans les haubans, qui sur les bastingages, qui sur les cordages roulés, qui sur les planches mêmes du pont, et, sur un geste du père la Ligne, alors omnipotent à bord au lieu et place du capitaine Duhamel, le chef-d'œuvre d'Adolphe Adam commença. L'orchestre se composait en tout d'un seul artiste, qui était le chef d'orchestre, c'est-à-dire moi, qui fis de mon mieux avec mon violon. Ainsi accompagné, *le Châlet* fut joué, en costume blanc et rouge, par la dugazon, le ténor léger et la basse comique, qui tous trois s'en tirèrent à merveille, à en juger par les applaudissements de leur public improvisé. Le père la Ligne lui-même, quoique ses oreilles n'eussent pas l'habitude de cette spirituelle musique, daigna se déclarer satisfait, et, pour preuve de sa satisfaction, embrassa bruyamment la dugazon, toute confuse de cet honneur.

Après la représentation du *Châlet* vint la cérémonie du baptême des novices, la grandissime arrosade d'eau noire dont vous avez certainement lu la description dans vingt relations de voyage. Cette cérémonie fut suivie d'un dîner offert par notre capitaine, dilettante un peu plus sérieux que le bonhomme la Ligne; et, après le repas, d'un concert donné aux officiers et aux principaux passagers, dans l'arrière-chambre du navire, où nous avions un mauvais piano qui fit bravement son office. La nuit vint, et si belle que, pour couronner dignement cette journée d'extravagances, nous imaginâmes tout naturellement d'improviser un bal sur la dunette, bal qui eut le succès de l'opéra comique d'Adam, bien que l'orchestre se composât, cette fois encore, de mon seul violon. Le lendemain, le capitaine Duhamel détrôna sans façon le père la Ligne, reprit le commandement du navire, et tout rentra dans la vie uniforme du bord.

Cette uniformité menaçait de se changer en une accablante monotonie, lorsque, le soixante-troisième jour de notre voyage, nous

Digitized by Google

aperçûmes certains oiseaux que les Anglais regardent comme précurseurs des tempêtes, et qu'ils appellent, je ne sais trop pourquoi, « les poulets de la mère Carey, » *chickens of the dame Carey*. Nous étions alors à la pointe méridionale de l'Afrique, au cap des Aiguilles, qui se trouve au sud-est du cap de Bonne-Espérance. Les poulets de la mère Carey avaient pronostiqué juste, comme d'excellentes volailles augurales qu'ils étaient : une très belle tempête se déclara, à ma grande satisfaction et au grand effroi des dames qui étaient avec nous, et qui, dès la première strophe de la grandiose symphonie, se réfugièrent au plus profond de leurs cabines, en se cachant les yeux pour ne rien voir et en se bouchant les oreilles pour ne rien entendre. Beaucoup de passagers, en ce moment où ils se trouvaient face à face avec le géant Adamastor, regrettaient sincèrement, comme Panurge, d'avoir quitté « le plancher des vaches, » et je ne répondrais pas que quelques-uns d'entre eux ne fissent vœu, comme lui, de bâtir une chapelle à la sainte Vierge au cas où ils sortiraient sains et saufs de cette bagarre.

La tempête fit rage pendant dix-huit jours, en suivant toutefois une gradation descendante; puis elle s'apaisa tout à fait, à la grande satisfaction de nos passagères, qui ne se décidèrent que difficilement à quitter leurs cabines pour venir jouir sur le pont du calme de l'Océan, revenu comme par enchantement. Il semblait que nous eussions fait un mauvais rêve. Quinze ou vingt jours après, nous entrions dans le détroit de la Sonde, en vue des côtes de Sumatra et de Java.

II

Nous étions en vue des côtes de Java, mais nous n'étions pas encore à Batavia : il s'en fallait d'une quinzaine de lieues. La *Sophie-César* ne tarda pas à être envahie par les *prahous* d'Angger.

Angger est un ancien nid de pirates, placé au milieu du détroit de la Sonde, sur la côte du Bentam, d'où partent de petites barques appelées *prahous*, lesquelles, montées par des Malais, sont chargées ordinairement de singes, de perroquets, de fruits, de mandarines, en un mot de tous les objets exotiques destinés à tenter la curiosité ou l'appétit des Européens. A Angger, en outre, est établi un service postal fait par des Malais, qui, en moins de cinq ou six heures, donnent avis de votre arrivée à Batavia. La *Sophie-César* se laissa accoster par ces prahous, qui excitèrent vivement notre curiosité ; car, il faut le dire, à part la rencontre que nous avions faite, au cap de

Digitized by Google

Bonne-Espérance, d'un navire hollandais retournant en Europe, les Malais qui montaient ces embarcations étaient les premiers visages nouveaux que nous eussions aperçus depuis notre départ du Havre. Et ces visages nouveaux étaient, non des Européens, mais des Malais. Dans l'un des prahous qui s'étaient le plus rapprochés de notre bâtiment, se trouvaient deux de ces insulaires; l'un, tout nu, pagayant; l'autre, en mauvaise veste de calicot et en chapeau de paille, debout, fier comme le géant Adamastor du cap des Tempêtes. Il nous offrit des mandarines, en français, — mais dans un français élémentaire, composé de ces deux seuls mots : *Moi, captaine!* Il voulait dire, sans doute, qu'il était le capitaine de son prahou, ce qui était possible; en tous cas, il n'avait pas un équipage nombreux.

A mesure que nous approchions, toutes les petites rancunes, toutes les petites querelles de bord s'apaisaient comme par miracle. La prima donna ne jalousait plus la dugazon, le laruette n'en voulait plus au trial; les visages s'épanouissaient comme les cœurs. Bien que nous ne fussions pas encore arrivés au port, nous pouvions cependant considérer notre traversée comme terminée et le but de notre voyage comme atteint. C'était là une première raison de joie. Il y en avait une seconde, et même une troisième. La seconde raison de contentement intérieur et extérieur venait de ce que nous étions tous sains et saufs. La troisième raison nous venait du merveilleux spectacle que nous offrait la côte du Bentam, verdoyante des pieds à la tête, de la plaine au sommet de ses montagnes volcaniques. A vol d'oiseau, à vol de regard, nous pouvions nous faire une idée exacte de la flore javanaise, depuis les bananiers d'en bas jusqu'aux chênes d'en haut, — le tout, entrecoupé de villages pittoresques et de rizières égayantes, au milieu desquels courent des myriades de rivulets naturels ou artificiels. On nous avait vanté l'île de Java comme une seconde édition — revue et corrigée — du primitif jardin d'Eden : on ne nous avait pas trompés.

Nous arrivions en vue de la rade de Batavia, à l'embouchure de la rivière de Tjiliwoung, lorsque le drapeau bleu fut hissé à l'extrémité du chenal : cela signifiait qu'il nous fallait rester en panne avec les autres navires, la barre qui défend l'entrée de ce chenal étant trop dangereuse à franchir en ce moment. C'était un retard, et nous en fûmes tous contrariés, à ce point même que quelques-uns d'entre nous voulurent descendre dans les prahous qui seuls peuvent aborder.

« Ce serait un folie, nous dit alors le capitaine Duhamel. Heureusement, elle n'est pas possible; tant que le drapeau bleu flottera à l'extrémité du chenal, aucun Malais ne consentira, ni pour or, ni pour argent, à vous transporter à Batavia sur son prahou, car tous ont

Digitized by Google

grande peur de ce drapeau, qui signifie péril. Attendons patiemment que la barre soit d'un passage plus facile; n'imitons pas ces imprudents qui, après un voyage de cinq mille lieues, comme celui que nous venons de faire, impatients d'entrer au port, comme vous l'êtes en ce moment, ont péri victimes de leur témérité. »

Et, à l'appui de son dire, le capitaine nous cita des noms d'Anglais, de Hollandais, de Français qui, pour avoir méconnu les avertissements du drapeau bleu, n'avaient jamais pu arriver jusqu'au quai de débarquement. Il fallut se résigner.

Ce retard nous valut, du reste, une précieuse compensation. Parmi les navires en rade, comme le nôtre, à l'embouchure de la rivière de Tjiliwoung, il y avait un bâtiment français dont je n'ai jamais su le nom, et qui, paraît-il, avait à son bord un orgue de Barbarie, comme nous avions un piano : l'orgue de Barbarie, pour nous payer une cordiale bienvenue, se mit à jouer l'air de la *Marseillaise*. La *Marseillaise*, cet air si éminemment parisien, malgré son nom, à cinq mille lieues du faubourg Saint-Antoine! Politique à part, ce pantoum national me causa une émotion profonde, partagée du reste par la plupart de mes compagnons. Hébel appelait ses *Poésies allemaniques* « Filles du mal du pays : » on en pourrait dire autant de la *Marseillaise*. Si Paris n'avait pas été si loin, j'y serais retourné immédiatement. Une heure après, nous recevions, des officiers du navire français, une invitation à venir à leur bord, très agréablement formulée, et à laquelle chacun de nous obéit avec empressement. Une collation nous attendait, escortée de bordeaux et de champagne. Le bordeaux était exquis, mais le champagne avait souffert de la traversée, et, de vin capiteux, était devenu fade tisane. Nous nous séparâmes, pour regagner la *Sophie-César*, au cri de *vive la France!* Je ne médirai plus désormais des gens *chauvins*. Le chauvinisme est un ridicule — comme l'amour.

Lorsqu'enfin le drapeau bleu fut retiré, les prahous vinrent nous chercher. Je montai dans l'une de ces barques avec ma femme, ma fille et quatre de nos compagnons, et bientôt, quittant la mer, nous entrâmes dans le chenal qui conduit à Batavia. Il faut une heure pour aller d'une extrémité à l'autre de ce chenal, qui a la largeur de la Seine au pont Notre-Dame, et qui va en se rétrécissant jusqu'à n'avoir plus, au quai de débarquement, que la largeur de la rivière de Bièvre. A droite et à gauche, le long des murs de soutènement, étaient rangées de nombreuses embarcations dans le genre de celle que nous montions : prahous malais, sampans bouguis, jonques chinoises, etc. Les jonques dominaient, grandes et petites, rouges et vertes, avec leurs flammes bariolées, leurs ancres en bois, leurs câbles de rotins, leurs voiles de paille, leurs formes bizarres

Digitized by Google

comme les mœurs des Chinois qui les habitent presque continuellement. Ce peuple, essentiellement commerçant, aime à voyager dans ces sortes d'arches de Noé, où il entasse porcs, volailles, riz, et une énorme provision de légumes verts marinés qui ressemblent à notre choucroûte. Ce sont aussi les mœurs des *Orang-Lauts* qui vivent dans les nombreuses baies, anses et criques de l'archipel malais ; il y en a là une incroyable multitude, dont presque toute la vie s'écoule ainsi sur l'eau, à la poursuite du poisson. Seulement, il y a cette différence entre les Orang-Lauts et les Chinois, que les premiers ne songent qu'à leur nourriture, et que les seconds ne songent qu'à leur commerce.

A droite et à gauche du chenal, en allant vers la terre, sont des marais pestilentiels, où la mer vient déposer des débris putrides, et qui rendent le séjour de la vieille ville dangereux pour d'autres que pour les Malais, les Chinois, les Arabes et les léplapes ou métis. Cela explique les ravages du *mordechi* de 1822, de ce choléra transgangétique qui emporta cent dix mille habitants dans l'île de Java. J'avais hâte d'aborder pour échapper à la fâcheuse impression que me laissait ce voisinage, hanté surtout par les caïmans aux dents féroces. J'abordai enfin, avec ma famille et mes compagnons. Sur le quai, nous trouvâmes des voitures à quatre chevaux, que le directeur de la troupe, M. Honoré Couget, avait commandées à notre intention et qui avaient mission de nous conduire dans la nouvelle ville de Weltevreden, à l'*Hôtel de Rotterdam*, où des logements nous avaient été préparés. Nous étions à Batavia !

III

Comme tous les gens qui vont dans un pays qu'ils ne connaissent que par ses teintes rouges ou vertes sur la carte, j'avais voulu lire, avant mon départ de France, les nombreuses descriptions de Batavia, afin de m'en faire une idée approximative ; mais, ainsi qu'il arrive aux gens qui ont lu et qui n'ont pas vu, je m'étais trompé dans mes imaginations. J'avais rêvé une Batavia autre que la Batavia réelle, c'est-à-dire que, contrairement à ce qui a lieu en pareil cas, j'étais resté en deçà de la vérité.

Il y a deux villes : la vieille et la nouvelle ; la ville marchande et la ville des oisifs. La vieille ville, l'ancienne Jakatra, qui est située sur les bords de la rivière de Tjiliwoung, n'est habitée que par les Malais, les Chinois, les Arabes et les Européens pauvres, employés dans les magasins du commerce et du gouvernement qui y sont ins-

Digitized by Google

tallés. Les maisons, construites à l'européenne, tombent en ruines; celles qui restent, parmi les plus belles et qui ont été les plus somptueuses demeures, servent d'entrepôts aux marchandises destinées à être embarquées. Les Européens aisés, Hollandais, Anglais, Français, y viennent forcément chaque jour pour leurs affaires, ce qui donne à cette ville malsaine, pendant six heures de la journée, de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi, un aspect tumultueux qui me rappela les rues Saint-Martin et Saint-Denis. Mais, à partir de trois heures, le bourdonnement de la rue s'apaise, le mouvement de la machine commerciale s'arrête, tout le monde s'est retiré, s'est enfui plutôt, vers les quartiers de la nouvelle ville, pour s'y livrer au plaisir après s'être livré au travail, pour y respirer après avoir étouffé.

La nouvelle ville, qui se trouve à une lieue de l'autre, et à laquelle on arrive par une route large et bien plantée, ne ressemble à aucune de nos villes d'Europe, et, pour essayer d'en donner une idée, je la comparerai à ces agglomérations de maisonnettes cachées sous les arbres qui composent le Raincy, par exemple. Ce n'est pas une ville, c'est une série de villas formant avec une autre série de *Kampongs* [1] un ensemble très étendu. A regarder Batavia, ou Weltevreden, d'une des hauteurs voisines, on ne se douterait guère que c'est la capitale de toutes les possessions coloniales de la Néerlande. On ne distingue rien autre chose qu'un océan de verdure, une sorte de filet végétal immense, dont les mailles sont formées par les places, les cimetières, les sawahs et les jardins potagers. Où donc sont les maisons? On ne les voit pas, on les devine seulement, à quelques colonnades blanches qui émergent çà et là de cette luxuriante végétation, et qui trahissent l'existence d'autant de nids humains avec lesquels les nôtres n'ont aucun rapport. Voilà Batavia, vue de loin.

Vue de près, Batavia n'est pas moins pittoresque. Il y a des rues, sans doute, des rues larges dans lesquelles circulent librement les voitures, mais comme ces rues ignorent les boutiques, chacune des maisons qui les bordent leur donne une physionomie agréable, que ne pourraient avoir, par exemple, les plus belles rues de Paris. La plupart de ces maisons, bâties d'après un système dont j'aurai bientôt l'occasion de parler avec détails, n'ont qu'un étage, à cause du *tanah-goyang*, ou tonnerre, qui tombe souvent, et des tremblements de terre fréquents aussi. Elles sont toutes, non entre cour et jardin, comme nos maisons de campagne, mais entre jardin et jardin. Derrière ces maisons de plaisance sont les kampongs, les habi-

[1] Le *kampong* est une réunion de maisons rustiques entourées d'arbres, derrière les maisons principales. On pourrait dire que ce sont les petits villages de ce grand village. *Kampong* est le mot malais; on dit aussi, mais moins exactement, *douçoun* ou *talang*.

Digitized by Google

tations des indigènes, des chaumières en bambou, ombragées de tamariniers, que les Malais vénèrent comme leurs vaches saintes et chérissent comme leurs cocotiers aux cimes étoilées.

Cette nouvelle ville, faubourg de la vieille ville, a elle-même ses faubourgs, qui s'étendent au loin et se composent de verdoyantes rizières et de non moins verdoyants cimetières, ceux des Chinois, qui, par parenthèse, occupent un espace beaucoup trop considérable. Pour toutes ces causes, on comprend qu'il y ait à Batavia, moins que dans les autres cités, les émanations malsaines d'une population encombrée; on comprend combien, à part certaines maladies, il est agréable d'y vivre, surtout lorsqu'on songe que Java est un des rares pays du globe où Dieu n'a pas dit à l'homme : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton corps. » La végétation est si féconde que la terre semble y produire d'elle-même, sans le travail de l'homme, tout ce qui est nécessaire à son existence. J'insiste là-dessus, parce que l'on a calomnié Java en en faisant un séjour fatal aux Européens et même aux indigènes, en propageant certaines fables ridicules qui se réfutent d'elles-mêmes. Il en est de l'insalubrité de Java comme de l'influence mortelle du *bohon-upah*, à l'ombre duquel j'ai dormi de longues heures, dans mes excursions à travers Java. Certes, les Européens ont contre eux, là comme ailleurs, l'influence d'un climat qui n'est pas le leur; mais cette influence peut être neutralisée, et l'on peut dire que ceux qui y meurent plus vite qu'ailleurs le veulent bien, aidant à leur propre destruction par un régime désastreux, mal approprié au pays où ils se sont transplantés.

A Batavia, chaque Européen possède une maison à lui ou en location, moyennant 50 ou 60 roupies par an, ce qui coûte dix fois moins cher que le séjour à l'hôtel, où le prix de la journée est de 30 fr., la table et la voiture comprises. Chaque maison, ou *roumah*, est précédée, sur la rue, d'une cour-jardin qui a quelque analogie avec le *patio* mauresque, la cour sévillane, ordinairement pavée en beaux marbres et entourée d'une galerie formée par d'élégantes et sveltes colonnettes. Comme dans le *patio*, il y a quelquefois dans la cour des maisons de Batavia une fontaine à jets d'eau continus, entourée de fleurs et d'herbes odoriférantes; comme sur le *patio*, on tend ordinairement sur la cour une toile épaisse qui la rend impénétrable aux rayons du soleil; comme dans le *patio*, on se réunit le soir sous la veranda de cette cour pour y prendre le frais, assis et se balançant dans de grandes chaises américaines, les demoiselles regardant les étoiles, et les messieurs fumant des cigares de Manille et buvant des grogs au rhum ou à l'arak; comme le *patio* enfin, la cour est séparée de la rue par une simple grille en fer, qui

Digitized by Google

permet aux passants de plonger dans votre existence avec plus ou moins d'indiscrétion. La veranda est exhaussée, comme la maison, de deux ou trois pieds, à cause des cancrelats et des *semout pouléh* (fourmis blanches); elle est couverte en atapes, ou feuilles d'un palmier nain appelé *nipah*, dont on fait aussi des nattes grossières. Au milieu de la veranda est un large couloir dans lequel aboutissent, à droite et à gauche, les différentes pièces dont se compose le logement d'une famille. Derrière la maison se trouve une autre veranda ou galerie, et, à droite et à gauche de cette galerie sont les cuisines, les écuries, etc.

J'ai dit que le commerce et les affaires cessaient, dans la vieille ville, vers trois heures de l'après-midi, et qu'à ce moment de la journée chacun s'empressait de regagner la nouvelle ville pour y commencer à vivre. A six heures, chacun fait sa toilette, la promenade des Européens commence; les uns vont à cheval, les autres en voiture : personne ou presque personne ne va à pied. Outre que ce mode de locomotion est de mauvais goût, laissé qu'il est aux portefaix et aux autres pauvres diables, il est contraire à la santé. La chaleur du climat, de 32 à 38 degrés Réaumur, ne permet pas de longues courses pédestres aux Européens; au bout de quelque temps de séjour à Batavia, les forces diminuent, le teint pâlit, on adopte peu à peu la nonchalance créole, qui défend le mouvement sous quelque prétexte que ce soit. Les voitures sont donc indispensables, si bien indispensables, que, huit jours après notre arrivée, chacun des artistes du Grand-Théâtre avait la sienne. Il est aussi naturel d'avoir une voiture à Batavia que d'avoir des bottes vernies en France.

D'après ce qui précède, on supposera que tout le monde ne peut pas aller à Corinthe, c'est-à-dire à Batavia, et on aura raison de le supposer. On ne va ordinairement si loin de sa patrie que pour tenter la fortune; mais, pour la tenter, il faut en avoir les moyens. Si ces moyens vous manquent, on ne vous permet pas de séjourner à Java. Le gouvernement hollandais est inflexible là-dessus, et, comme il n'entend pas payer vos frais de vie ou de mort, il exige qu'avant de vous installer dans sa colonie, vous lui fournissiez une caution vivante, un ami établi dans le pays depuis longtemps, qui réponde de vous corps et biens, qui s'engage à payer votre retour en Europe si vous vous ruinez à Java, à payer vos frais d'hôpital si vous tombez malade, à payer vos frais d'enterrement si vous mourez insolvable. Le gouvernement hollandais trouve ses charges suffisantes, à ce qu'il paraît, et il ne veut pas s'en adjoindre de plus nombreuses. Européens pauvres, n'allez pas à Java!

A huit heures, toutes les maisons de Batavia sont éclairées en

Digitized by Google

dehors et en dedans, ce qui donne à cette ville, unique en son genre peut-être, un aspect assez étrange, les rues n'étant pas éclairées du tout, sinon par les porteurs d'*obor*, qui les sillonnent par moments. L'obor est une petite torche en bambou sec, fendue en plusieurs morceaux, qui dure un assez long temps, et qu'il est indispensable d'avoir toujours la nuit devant soi quand on va par la ville, si l'on tient à éviter les chocs désagréables. Les habitants de Batavia ignorent et ignoreront longtemps les bienfaits de l'éclairage, dont jouissent les plus humbles chefs-lieux de nos départements. Le gouvernement hollandais, qui a probablement ses raisons en ceci comme en d'autres choses aussi choquantes, se garderait bien de faire poser des lanternes, et il s'est bien gardé d'encourager l'imprudent Français qui, il y a huit ou dix ans, s'est ruiné à vouloir acclimater l'éclairage au gaz. Donc, en l'absence de réverbères officiels, l'habitant de Batavia, en sortant de chez lui, doit se faire précéder d'un porteur d'obor, qui se rapproche beaucoup des massaltchis hindous chargés d'éclairer, avec une torche humectée d'huile de coco, les voyageurs en palanquin. Le manque d'éclairage pourrait favoriser un coup de main dans la ville pendant le sommeil des habitants. C'est sans doute pour se prémunir contre ce danger que, depuis la conspiration chinoise de 1740, sorte de Vêpres siciliennes avortées, on est dans l'habitude de laisser brûler la nuit, dans les *kamars* (chambres à coucher), un *lampo* ou veilleuse à l'huile de coco.

Les soirées se passent à rêver, pour les demoiselles, à fumer, pour les hommes, sur la veranda extérieure, quand il n'y a pas opéra au Grand-Théâtre, et il n'y a opéra que deux fois par semaine, deux jours sur sept. C'est à peine si, durant ces heures nocturnes consacrées à la songerie, au *far niente*, on échange quelques paroles avec ses voisins ou avec ses voisines, et encore ces rares paroles sont-elles coupées en deux, la plupart du temps, par d'énormes bâillements, sournoisement répétés par tous les domestiques, qui, couchés à terre sur des nattes, attendent impatiemment le moment où leurs maîtres iront se coucher, pour aller, eux, commencer à vivre dans les kampongs voisins, ou dans les pasars, ou sur le bord de la mer; car les Javanais, les Malais surtout, sont infatigables sous leur air indolent, et ils feraient volontiers dix lieues pour aller voir leurs maîtresses, dont ils sont très jaloux entre eux, mais qu'ils vendent volontiers aux Européens.

Digitized by Google

IV

Les dépenses, pourtant modestes, que nous faisions à l'hôtel de Rotterdam, où nous étions descendus, menaçaient de jeter quelque perturbation dans notre budget. Cinq piastres par jour, rien que pour moi ; plus, deux piastres pour ma femme et ma petite fille ; en tout, une quarantaine de francs : c'était peu pour un voyageur de passage à Batavia, c'était trop pour un artiste comme moi. Aussi, au bout de quelques jours, je sortis de bon matin, résolu d'aller à la recherche d'une maison à louer, que je ne trouvai qu'une semaine après. Mais, si mes recherches furent ce jour-là sans résultat, j'y gagnai du moins de voir en détail Batavia et sa population, qui se compose d'à peu près 120,000 individus, sur lesquels il n'y a pas plus de 3,000 Européens.

Les types y sont divers, ainsi que les costumes. Les Chinois dominent là, comme partout dans cette partie de l'Asie, car je ne sais pas de coin de l'extrême Orient — coin de terre ou coin de mer — où ne soit pas parvenue à s'établir cette race pullulante. Le Céleste-Empire ne se contente pas d'être le plus vaste de tous les empires connus, et aussi le plus peuplé : il faut encore qu'il fasse déborder sur les contrées voisines le trop plein de sa population. Les Chinois ne sont pas à Java en odeur de sainteté auprès de la population indigène, non plus que de la population européenne : on les tolère, parce qu'on a besoin d'eux, mais on les hait. Aussi sont-ils obligés de mener une existence à part, d'avoir des quartiers à part, des temples à part, des cimetières à part. Ils font tous les métiers qui peuvent rapporter de l'argent, et si on les vole quelquefois, en revanche ils volent très souvent les autres.

Il y a environ 25,000 Chinois à Batavia. Le type est trop connu pour que je le décrive en détail. Qui a vu un Chinois en a vu mille. C'est toujours la même face aplatie avec un front bas et carré, un menton saillant, des pommettes saillantes, des yeux étroits et obliques, une barbe grêle, des cheveux noirs et la bouche fort large.

Les naturels de Batavia sont au nombre de 80,000. Mais dans ce nombre, il y a plus de Malais que de Javanais proprement dits. Les uns et les autres sont de race tannée, avec une variété dans le type, avec une différence dans les mœurs, dans l'idiome, et jusque dans la manière de se vêtir. Le Malais, qui réunit en lui le mélange des variétés caucasique et mongolique, a le front bombé, les sourcils arqués, les yeux grands et ouverts, la bouche grande, les pommettes

Digitized by Google

très peu saillantes, le nez très peu épaté, presque correct; quant à la couleur de la peau, elle offre toutes les nuances du jaune doré au brun foncé; il tient très courts ses cheveux qui sont noirs. Le Javanais, lui, a les cheveux longs, le front plus vertical, l'occiput moins développé, le crâne plus élevé, les yeux plus encaissés sous la ligne frontale, les sourcils plus horizontaux, la bouche moins fendue, et son profil présente une plus grande ressemblance avec celui des Européens. Les Malais, comme les Javanais, se garantissent le crâne des ardeurs du soleil avec un *boulang-boulang* ou mouchoir de tête, auquel ils peuvent donner jusqu'à douze formes différentes et toutes très pittoresques : jamais on ne rencontre un Malais ou un Javanais sans son boulang-boulang, qui remplace le turban prescrit par l'islamisme. Malais et Javanais portent une sorte de veste à manches courtes, appelée *badiou*, et, pour pantalon, une pièce d'étoffe, nommée *sarong*, qui ressemble à un sac sans fond; mais ils ne portent pas ce costume de la même façon.

Cet habillement est, pour ainsi dire, national, celui qui domine dans les rues et dans les pasars de Batavia. Chaque classe d'habitants avait autrefois un costume particulier, qu'il ne lui était pas permis de modifier, sous les peines les plus sévères; mais ces lois somptuaires étant tombées peu à peu en désuétude, comme tant d'autres, les Javanais ne craignent pas d'imiter à leur manière les modes européennes, et il n'est pas rare de rencontrer l'un d'eux avec un chapeau et un pantalon, qui lui donnent une physionomie étrange. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'avec un chapeau ou avec un boulang-boulang, Javanais et Malais vont pieds nus. En outre, comme la police n'est pas aussi vigilante qu'en Europe, et que chaque Indien est habitué à se faire justice lui-même, un kriss est le complément obligé de ce costume javanais; contrairement à la coutume des Européens, c'est au côté droit de la ceinture qu'est fiché ce poignard. Le costume des Javanais de la haute classe est à peu près celui des Javanais du peuple : il consiste en un *jarit* d'indienne, sorte de jupe plus ample que le sarong, et en un *sabuk* ou en un *sikapan* de soie qui sont des badious plus riches et à manches; sous cet habit, il y a, en guise de chemise, une veste blanche boutonnée jusqu'au menton; comme coiffure, c'est ou une espèce de casquette de jockey, en drap ou en velours, ou un large chapeau en lanières de bambou, peint et vernissé, qui peut résister longtemps au soleil et à la pluie.

J'ai dit que les Malais et les Javanais se distinguent aussi bien par l'idiome que par la physionomie. En effet, il y a autant de dissemblance entre la langue malaise et la langue javanaise qu'entre le haut et le bas allemand, entre le sanscrit et le prakrit, entre le français et le picard; cependant, elles se sont si bien mêlées, sans se con-

Digitized by Google

fondre, que quiconque sait l'une peut comprendre l'autre, et telle est la simplicité de la structure de la langue malaise par exemple, qu'au bout de deux mois d'études, j'étais parvenu à la comprendre, et, deux mois après, à me faire comprendre des indigènes avec qui je me trouvais en relations fréquentes. Aussi, rencontrera-t-on plus souvent sous ma plume des expressions malaises que purement javanaises.

Outre les Malais et les Javanais, on voit, dans les rues et dans les pasars de Batavia, des Maures, c'est-à-dire des individus nés sur la côte de Coromandel; des Arabes, qui sont commerçants ou marabouts; des Bouggis, insulaires de Macassar, qui ressemblent beaucoup aux Malais par leurs mœurs; des Madécasses, insulaires de Madagascar; des Battaks, insulaires de Sumatra; et enfin des Léplappes ou *grosses lèvres*, qui sont des métis de Malaises et d'Européens, ou de Malais et d'Européennes.

A Java, comme dans les autres îles de la Sonde, les femmes sortent librement, contrairement aux autres contrées de l'Orient, où elles sont enfermées. Les Javanaises sont industrieuses et traitées tout aussi bien que les femmes d'Europe, quoique leurs maris les achètent un prix plus ou moins élevé; seulement, comme la polygamie et le concubinage sont tolérés partout, il en résulte qu'une femme en est souvent à son vingtième mari, ou un homme à sa vingtième femme. A cela près, les mœurs ne sont pas plus relâchées à Batavia qu'à Paris, pas moins non plus, car s'il y a là, comme ici, beaucoup de braves filles qui préfèrent l'honnêteté et le travail au libertinage et à l'oisiveté, il y a aussi beaucoup d'autres filles qui préfèrent le libertinage et l'oisiveté au travail et à l'honnêteté. Nous avons nos lorettes; les Javanais ont leurs *gniaés*[1]. Il n'est pas difficile de les reconnaître à première vue, dans les rues de Batavia, quoiqu'elles aient à peu près le même costume que les femmes honnêtes. Celles-ci portent un badiou et un sarong, comme les hommes, et n'ont pas de mouchoir sur leur tête dont elles se contentent de relever les cheveux en arrière avec une épingle de corne de buffle. Les gniaés, qui viennent ordinairement des montagnes, ont le même sarong et le même badiou; mais, outre que les dessins du sarong sont différents, elles l'arrangent sur leurs reins de façon à ce qu'il traîne à terre; de plus, elles ont, sous leur badiou, une sorte de petit corsage en étoffe destiné à tenir la gorge, un *badane*. Les femmes honnêtes ignorent l'usage du badane, et leur sarong est très court. Gniaés et femmes honnêtes, du reste, ont des bagues aux

[1] Je suis embarrassé pour orthographier convenablement ce mot, que j'ai écrit comme on le prononce. *Gniaé*, ou *niaé*, vient probablement de *gnogna*, dame, parce que les gniaés font les dames.

Digitized by Google

mains, mais celles des gniaés sont naturellement en plus grand nombre et plus riches.

Il y a encore une différence caractéristique entre ces deux classes de la société féminine de Batavia : c'est que la femme honnête, la femme du kampong, a les dents noires par suite de l'usage continuel du bétel, et que la gniaé, qui est ordinairement la maîtresse d'un Européen ou d'un Léplappe, et qui tient à plaire à son amant, a les dents blanches, les *dents de chien*, comme disent les Malais. Cela vient de ce qu'aux femmes des kampongs on enlève l'émail des dents vers l'âge de huit ou neuf ans ; tandis qu'aux filles des montagnes, on laisse les dents dans l'état naturel, de sorte que même l'usage du bétel ne peut les entamer. Ce que Voltaire a dit du *to kalon* est vrai ici comme ailleurs ; les habitants de Java ont une manière de comprendre la beauté qui diffère quelque peu de la nôtre. Pour eux, des dents noires et une figure jaune sont tout ce qu'il y a de plus admirable au monde ; et, pour qu'on ne m'accuse pas de leur prêter à ce sujet des sentiments imaginaires, je renvoie les lecteurs incrédules au passage si connu d'un poëme, composé antérieurement aux conquêtes des Européens, dans lequel un amant, faisant le portrait de sa maîtresse, compare son visage à la lune, ses sourcils aux feuilles du goyavier, ses lèvres à l'écorce du mangoustan, ses joues au fruit du dourian, sa démarche à celle de l'éléphant, etc. Sans doute, ce portrait ne séduirait pas un Parisien, lui qui aime les visages couleur de lis ; le Malais, au contraire, a le plus profond mépris pour cette blancheur qui nous ravit, un mépris tel, qu'il n'a, pour exprimer le teint des Occidentaux, que des phrases dans le genre de celles-ci : « pâle comme de la moisissure, » *poutiat-poutat basi*, ou, « pâle comme un champignon, » *poutiat seperti tiendawan.* Cependant, à travers cette dépravation du goût, on peut dégager une beauté qui, pour être spéciale à un pays de sauvages, n'en mérite pas moins l'attention et même l'admiration. Les Javanaises sont fort jolies, de treize à dix-sept ans surtout, et je m'explique très bien, tout en les condamnant comme il convient, les folies faites par les Européens pour les gniaés : quand on joue comme ces femmes, avec tant de succès, le rôle de Circé, il est nécessaire de réunir certaines qualités, ou plutôt certains défauts irritants. J'ai vu, à Batavia, de belles Hollandaises, très dignes des préférences des gens distingués ; mais j'ai vu aussi des gens distingués, follement épris de ces filles de Java qu'on pourrait appeler les Filles du Feu. En enlevant la démarche d'éléphant, le pied plat, la peau jaune, les dents noires, les lèvres brunes, il leur reste encore des yeux superbes, un nez charmant, une gorge parfaite et des formes irréprochables. D'ailleurs, si les gniaés se teignent le visage en jaune, elles ne font

Digitized by Google

qu'imiter en cela nos élégantes parisiennes qui teignent le leur en rouge et en blanc.

V

Toute ville qui a des habitants à nourrir a naturellement un marché où viennent les provisions du pays ou des pays environnants. La manne a pu tomber du ciel pour les Hébreux, qui n'ont eu ainsi qu'à se baisser et à ramasser ; mais tous les peuples n'ont pas le même bonheur, et quand ils veulent manger il faut qu'ils aillent en quête de leur nourriture. Le voyageur cueille un fruit qui pend à l'arbre de sa route, et se désaltère au premier ruisseau qu'il rencontre ; mais le citadin, que ses affaires ou ses habitudes obligent à tourner sans cesse dans le même cercle, le citadin ne pouvant aller vers les denrées nécessaires à sa subsistance, il faut que ces denrées prennent la peine de venir à lui : d'où les marchés dans toutes les villes du monde, d'où les *pasars* à Batavia.

Pasar (prononcez *passar*) est un mot d'origine arabe, qui s'est altéré un peu en chemin, et dont nous avons fait *bazar*, pour notre plus grande commodité. C'est l'équivalent exact de *marché*, et si le mot est le même, la physionomie a subi quelque modification. Les Halles centrales de Paris, on le comprend, n'ont aucune ressemblance avec les bazars orientaux, et encore moins avec les pasars chinois et malais de Java. Les pasars de Batavia sont au nombre de huit ou dix, parmi lesquels je citerai, comme les plus importants, le *pasar Pisang*, le *pasar Barrow*, le *pasar Hisnenn*, le *pasar Parapatam* et le *pasar meester Cornelis*.

Le pasar Pisang, ainsi nommé à cause des bananes qu'on y vend en plus grande abondance qu'ailleurs, est le seul marché de la vieille ville. Il est très sale et très mal famé. Aussi, n'est-il spécialement hanté que par les Arabes et les Chinois qui vivent dans les environs de la rade. A l'époque du jour de l'an chinois, qui est une grande fête, c'est au pasar Pisang que tous les sujets du Fils du Ciel viennent faire leurs achats, afin de célébrer dignement cette solennité ; et il n'en est pas un, même le plus pauvre, qui ne puisse acheter quelque chose, leur *major*, leur chef, leur donnant à tous de quoi fêter ce jour de l'an. Le pasar Barrow, ou Marché Neuf, est le plus convenable de la ville neuve. Il est situé près du théâtre, non loin de la prison et de l'écluse. Le pasar Parapatam, qui se trouve juste à l'extrémité de Batavia, est, comme le précédent, un marché à peu près convenable. Le pasar de meester Cornelis, qui se trouve un peu

Digitized by Google

en dehors de la ville, sur le chemin du château de Buitenzorg, c'est-à-dire des montagnes, est un marché d'une physionomie exceptionnelle, peu honorable, car c'est une sorte de Cour des Miracles, où viennent les gars de Batavia qui ont fait quelque mauvais coup, et qui, avant d'aller se réfugier au plus épais de l'île, pour faire oublier leur crime, ne sont pas fâchés de dépenser là le produit de ce crime. Les occasions ne leur manquent pas. Ce sont d'abord les *rongenns* ou *bédayas*, aux danses provoquantes, aux allures plus provoquantes encore. Comment résister aux séductions qui émanent de toute leur personne? Danses bizarres, costumes plus bizarres, robe lamée d'or, serrée contre le corps de façon à en accuser tous les détails; ceinture d'argent, comprimant la taille à la faire tenir dans les deux mains; badane de velours brodé d'or, destiné à contenir le sein; écharpe de mousseline, lamée d'or aussi, destinée à servir de nuage dans les moments scabreux; poses voluptueuses, appels des yeux, gestes des doigts, cris inarticulés : en un mot, toute l'artillerie féminine pour foudroyer des cœurs vaincus d'avance. Puis, si ces plaisirs ne suffisent pas, il y a à deux pas des tables de jeu tenues par des banquiers chinois, où le hasard peut vous reprendre ce que le hasard vous a donné. Puis encore, les débitants d'opium, qui vous permettent de fumer l'oubli de vos misères ou de vos forfaits, et qui ajoutent ainsi une dernière ivresse à toutes celles qui font chanceler la raison et la conscience. C'est du pasar meester Cornelis, et aussi du pasar Hisnenn, que sortent les Malais que les Anglais appellent *amokspowers*, c'est-à-dire qui vont *faire amok*. J'expliquerai plus loin cette expression, qui mérite d'être soulignée.

Le pasar Hisnenn, ou marché du Lundi, se trouve presque au milieu de Batavia. Il ressemble un peu à une de nos halles de province. C'est une grande place non pavée, distribuée en séries de *pandopos* ou de hangars couverts, avec galeries distribuées elles-mêmes en compartiments inégaux sous lesquels sont à demeure des marchands de toutes sortes, la plupart chinois. Dans les rues qui forment cette petite ville viennent s'établir, le lundi, jour du marché, une grande quantité de colporteurs originaires des montagnes, et qui sont reconnaissables à la couleur plus claire de leur visage. Ce qu'ils vendent les uns et les autres, c'est long et c'est court à énumérer : ils vendent de tout. Ainsi, dans telle partie du pasar sont les marchands colporteurs, avec leurs provisions d'herbes odoriférantes, de benjoin, de camphre, de myrrhe, de brai, de goudron, d'opium, d'alun, d'ambre, d'arsenic, de safran, d'anis, de muscade, de coriandre, de macis, de gingembre, etc., etc.; dans telle autre sont les marchands de légumes, ignames, patates, radis, na-

Digitized by Google

vets, haricots, oignons, fèves, riz, artichauts, choux, concombres, etc. L'igname, que l'on appelle *oubi* ou *kedel* indifféremment, croît dans les champs, sans autre culture que leur submersion antérieure. La patate, *oubi beungalo*, est un tubercule très savoureux que les pauvres ne peuvent pas toujours manger, puisqu'il semble par son nom destiné spécialement à la table des riches, *beungalo* signifiant dans l'Archipel Indien « habitation de maître ; » aux riches la patate, aux pauvres l'igname. Le concombre, *timounn*, dont les Javanais font une grande consommation, est plus accessible aux petites bourses que l'*oubi beungalo*. L'artichaut, les pois, les navets, qui datent de l'occupation de Java par les Anglais, sont de meilleure qualité qu'en Europe, et ils coûtent moins cher. La fève du Japon, *kachang Japan*, est une plante oléagineuse importée, dont on fait des tourteaux pour préparer les terres à sucre et fumer les jardins, ce qui n'empêche pas les petites gens d'en acheter et d'en manger. Il y a encore un certain nombre de légumes indigènes ou exotiques de peu d'importance, que j'omets pour parler plus à mon aise du riz, qui est connu sous le même nom de *padi* ou de *brass* dans toutes les langues, depuis Madagascar jusqu'aux Philippines, et qui est encore le principal aliment des nations civilisées de l'ancien monde situées entre les Tropiques et les îles adjacentes. Ce double nom, qui ne varie jamais, lui vient des deux états par lesquels il passe, *padi* quand il est revêtu de son enveloppe, et *brass* quand il est décortiqué. On distingue en outre le riz sec, *brass gaga*, provenant des terres élevées, et le riz humide, *brass sawah*, provenant des terres basses ou inondées. Le riz est le blé de ces régions intertropicales, et, comme tel, il est l'objet de soins pour ainsi dire solennels. On comprend qu'il tienne une grande place sur les marchés de Batavia.

Dans une autre partie du pasar sont les marchands de *kahinn* ou d'étoffes : étoffes de soie, étoffes de laine, toiles de fil, gazes, soies brodées, flanelles, nankins, satins, calicots, cotons, etc., etc. Plus loin, vous trouvez des marchands de pantoufles brodées, de kriss et de goloks, le poignard et le sabre étant les seules armes que les Malais aient le droit de porter, et par conséquent d'acheter. Puis viennent les marchands de poisson sec, qui font un commerce considérable, le poisson sec formant, avec le *dhindhing* ou viande sèche, le fond de l'alimentation de la population de Batavia comme du reste de l'île. On y vend surtout beaucoup d'une espèce de petit poisson de marais, nommé à cause de cela *ikann gabouss*, qui est très bon marché et très sain, puisque les convalescents eux-mêmes en peuvent manger sans danger, et que c'est la seule nourriture que l'on permette aux dyssentériques. A quelques pas de ces marchands de poisson, sont les marchands d'animaux vivants. Il y a là une sorte d'arche de

Digitized by Google

Noé composée de lièvres, de singes, de kakatoès, de poules du Bantam, de canards de Manille, de coqs japonais, d'oies énormes, de serpents boas même; cette dernière denrée est réservée aux jongleurs malais qui, dans les fêtes de kampongs, donnent des représentations du Laocoon, avec moins de péril pour eux que pour le grand-prêtre d'Apollon.

Ailleurs sont les marchands de viandes qu'on pourrait appeler viandes de boucherie, parmi lesquelles le buffle, la chèvre et le cochon tiennent le premier rang. Le buffle ou karbo jouant, à Java, le rôle que joue chez nous le bœuf, c'est-à-dire le rôle de serviteur, il est bien juste qu'on le récompense de la même façon en l'abattant pour les besoins de l'alimentation générale. La chèvre, ou *Kammhing biribiri*, remplace avec avantage le mouton, qui est moins apprécié à Java qu'en France. Le cochon, ou *babi*, figure avec honneur sur les tables européennes, où l'on remplace volontiers les côtelettes de mouton par les côtelettes de porc. Puisque nous en sommes aux débitants de comestibles, n'oublions pas les marchands de fruits. Les trois quarts de ces fruits sont extrêmement savoureux, quoique la plupart laissent dans la bouche un léger goût de térébenthine auquel il faut se faire; par malheur, ils sont tous, pour l'Européen, des fruits défendus : la prudence la plus vulgaire interdit d'en manger, et ceux d'entre nous qui ne savent pas résister à ce supplice de Tantale en sont presque toujours punis par une dyssenterie mortelle. Toutefois, ce n'est pas là une règle générale, puisque, pendant tout mon séjour à Java, j'ai mangé des mangues, des ananas, des mangoustans (le meilleur fruit du monde), des tamarins, des popayes, comme nous mangeons, en France, des pommes et des prunes, et que je suis encore vivant. Mais il ne faut pas s'y fier.

Comme on vient de le voir, on vend bien des choses dans les pasars de Batavia. On en vend beaucoup d'autres encore; ainsi, à deux pas de l'endroit où se débitent les ananas à 4 duttes pièce (environ 5 cent. de notre monnaie), des marchands exposent des séries d'ustensiles fabriqués par les Malais des côtes ou par les Javanais de l'intérieur, comme cages, jattes et cuillers en bois, jarres en terre, balais, cuves, seaux, balances, bêches, enclumes, marteaux, scies, épieux, houes, leviers, etc., etc. Plus loin est le compartiment des marchands d'huile de coco, et il ne faut pas croire que ce soit là un petit commerce : il est très considérable, au contraire, puisque tout le monde s'éclaire avec ce combustible national. Je me tairai sur les divers médicaments préparés par les Malais et vendus par eux dans les pasars sous forme de boulettes; il me suffira de dire qu'il y en a pour tous les goûts, depuis les plus innocents jusqu'aux plus coupables. Enfin, dans les tokos, ou magasins chinois, on trouve des mar-

Digitized by Google

chandises de presque tous les pays du monde, marchandises généralement avariées ou dont ils ne connaissent pas toujours la valeur, malgré leur grand flair; c'est ainsi que j'ai pu acheter un jour, par hasard, 50 bouteilles d'excellent chambertin, à raison de 40 duttes ou 50 cent. la bouteille.

Les habitudes des marchands chinois ou malais de ces pasars sont, à peu de chose près, celles de la plupart des marchands du globe. Pourquoi les acheteurs et les vendeurs de Batavia ne ressembleraient-ils pas à ceux de Paris ou de Londres? Toutes les fois qu'on achète, on ne veut pas payer cher ce qu'on achète; toutes les fois qu'on vend, on tient à faire payer très cher ce qu'on vend : de là, ruse réciproque; de là surtout, tromperie sur la qualité et sur la quantité de la marchandise vendue. Un épicier de la rue Saint-Denis n'apprendra rien à un Chinois du pasar Hisnenn, et un Chinois du pasar Hisnenn n'apprendra pas grand'chose à un épicier de la rue Saint-Denis. Vous flânez dans les rues du marché, à pied ou en voiture, car le marché est vaste et les rues sont larges, et vous regardez çà et là dans les boutiques, aux étalages. « *Apa mahô, touhann?* (Que veut ou que désire monsieur?) » demande le marchand, qui a deviné en vous un chaland, et qui apprête toutes les câlineries de sa voix et de son regard pour vous décider à lui donner la préférence sur ses voisins. Vous désirez un ou deux catties de bananes, et vous en demandez le prix, que vous trouvez naturellement trop élevé, et auquel vous substituez un prix inférieur. Alors le marchand, avec un geste destiné à confirmer la véracité de sa parole, vous répond : « *Hammboui! touhann; belomm sampeï, modalnaya!* (Oh! monsieur, je les ai payées plus que cela!) » Vous voyez que cela commence exactement comme dans les boutiques de la rue Montmartre. Mais attendez, cela va finir exactement de même. Vous insistez donc auprès du marchand; il consent peu à peu à rabattre une dutte, puis deux duttes, puis dix duttes, et finalement vous laisse le lot de bananes pour le prix que vous avez fixé, en vous disant, d'une voix qui essaye d'être triste : « *Ammbill, touhann; teutapi sahia hilang hilang wang!* (Prenez, monsieur, mais j'y perds!). » Il y perd si peu, que, lorsque votre provision de bananes est enveloppée soigneusement dans ses propres feuilles de bananier, et qu'il vous la remet d'une main en tendant l'autre pour recevoir son argent, il vous demande d'un air aimable : *Lagui âpa mahô, touhann?* (Et avec cela, monsieur?) »

Si les pasars sont curieux à visiter dans la journée, au milieu du va-et-vient des acheteurs et des marchands, ils le sont davantage encore le soir, parce qu'alors ils changent complétement d'aspect, et, de marchés citadins, deviennent foires champêtres, c'est-à-dire qu'ils

Digitized by Google

s'ornent de jeux divers et de spectacles de toutes sortes : danses des *rong'gengs* et des *toppings*, représentations des *wayangs-pourwa* et des *wayangs-golett*, jeux de hasard, etc., etc. Là aussi se trouvent les endroits où l'on perd la santé, son temps, son argent et même la vie : les mauvais lieux et les débits d'opium. Des premiers, il vaut mieux ne pas parler, quoique les détails qu'on en pourrait donner soient curieux par leur bizarrerie. Ils s'étalent particulièrement dans deux pasars mal famés, le pasar Pisang et le pasar meester Cornélis. Tout à côté, et fort dignes du voisinage, sont des débits d'opium. Le temple est digne de l'idole. C'est, au premier abord, une sorte de cave dans laquelle on arrive à l'aide de quelques marches qu'on pourrait appeler les degrés du tombeau, car ceux qui les descendent vivants les remontent morts ou portant en eux des germes de mort. La première sensation qu'on éprouve en entrant est une sensation d'humidité infecte, due à la situation même du lieu, à son peu d'élévation et au poison qu'on y consomme. A droite se trouve, sur un tronc de palmier, dans une soucoupe en terre du pays, pleine d'huile de coco, une moelle de roseau faisant l'office de mèche, chargée d'éclairer l'antre, et qui s'en acquitte diaboliquement, car les lueurs qu'elle projette çà et là sur les murs et sur les fumeurs d'opium, ont des tons rougeâtres désagréables à l'œil et à l'esprit. L'atmosphère est lourde, méphitique. Les murs, noircis par les vapeurs du poison, présentent de temps en temps des taches blanches, qu'avec un peu d'imagination on transforme vite en larmes d'argent pareilles à celles qui se voient sur les draperies funéraires ; ces taches sinistres sont autant de marques faites par les doigts des mâcheurs de bétel, qui grouillent là côte à côte avec les fumeurs d'opium et les buveurs d'arack et de bram.

Le bétel ou *sirih* est le poison national. Partout où vous allez, excepté, bien entendu, dans les maisons européennes, on vous invite solennellement à en prendre, comme si c'était de l'ambroisie, en vous disant : *Ajanda dan kakenda dan adenda sakali-an santaplah sirih!* (Mes amis, tant vieux que d'âge moyen et jeunes, mes pères, frères aînés[1] et puînés, prenez — ou prenons — du bétel !) L'usage est aussi bien dans les traditions civiles que dans les traditions religieuses, comme le prouve ce passage du poëme d'*Indra Dewa* : « Ton amant te supplie de partager avec lui le bétel que tu mâches, afin d'étancher la soif de son âme. La princesse, en souriant, lui présenta le bétel, qu'Indra Dewa reçut en approchant ses

[1] *Kakenda*, mon aîné, mon aînée, ou *adenda*, mon puîné, ma puînée, sont des termes de politesse et d'amitié. On s'en sert comme remplaçant élégamment le pronom personnel ; et dans la conversation entre des personnes de sexe différent, *adenda* s'applique ordinairement à la femme, toujours supposée la plus jeune.

Digitized by Google

lèvres des siennes; après quoi, il lui baisa la joue. » Le bétel, que les Malais appellent *sirih* et les Javanais *pinang*, est une plante, le *piper betel*, dont on prend les feuilles, odoriférantes et poivrées, mêlées avec de l'arack, du cardamome, un peu de chaux très pure, et quelquefois du gambir; on roule le tout en une petite pelotte nommée *sippah*, que l'on garde dans la bouche pendant un certain temps. Ceux qui n'ont pas le moyen de se procurer du bétel frais, mâchent un autre fruit, le *sirih-boah*, assez ressemblant au poivre long. Chaque Malais ou Javanais porte avec lui une boîte spéciale nommée *saleppa*, pour conserver cette précieuse substance, et une autre boîte, non moins spéciale, nommée *pe-kapour*, contenant de la chaux pour saupoudrer le bétel. On s'explique dès lors les taches blanches de la muraille : ce sont les traces laissées par la chaux, qui entre pour une si funeste part dans la composition du bétel. Et remarquez que les Javanais ne se contentent pas de mâcher le bétel, ils mâchent aussi du tabac! Plus encore, ils mangent une ou deux autres drogues enivrantes, dont la plus connue est une sorte de haschich, qu'ils appellent *poukau*, et qui est composée de chanvre et de datura.

Pêle-mêle avec les mâcheurs de bétel et les fumeurs d'opium, il y a les buveurs d'arack et de bram. L'arack ou *badek*, et le bram ou *brom*, sont deux eaux-de-vie de riz. La première se fabrique, en faisant bouillir du *ketang* ou riz glutineux, avec un levain composé d'oignon, de poivre noir et de capsicum (piment); on laisse fermenter, la liqueur transsude, et on la trouve au fond du vase. Le bram se fabrique de la même façon, avec cette différence que la liqueur provenant de la transsudation est enfermée sous terre pendant plusieurs mois pour la concentrer : sa couleur est brune, rouge ou jaune, selon la qualité du riz. Je ne m'appesantirais pas sur ces pernicieuses habitudes des Javanais, sur ces ivresses honteuses qui les mènent si vite à l'abrutissement,— me rappelant à temps nos buveurs d'eau-de-vie, et surtout nos buveurs d'absinthe parisiens, qui ne valent guère mieux que les mangeurs de bétel et que les buveurs d'arack, de bram ou de tafia, — si je ne les voyais couronnées par une habitude plus désastreuse encore, par une ivresse plus mortelle : celle de l'opium.

La passion des Malais, des Javanais et des Chinois pour l'opium, est insensée, et comme le gouvernement hollandais se fait avec ce vice 15 ou 16 millions de revenus, il se garde bien d'employer son autorité pour l'extirper, ou tout au moins pour la diminuer : d'où des désordres terribles occasionnés par l'absorption de ce poison sur l'organisme des malheureux qui en ont contracté l'habitude. Ils sont là, accroupis, assis ou debout, les yeux grands ouverts comme sur l'infini, la lèvre inférieure pendante, les joues creuses, mornes, hébétés, sinistres dans leur immobilité, et semblant n'appartenir plus

Digitized by Google

à ce monde que par leur guenille périssable, d'où l'âme s'est échappée pour voyager dans les espaces imaginaires sans nul souci de ses liens terrestres. Lorsque des visiteurs, des curieux, veulent payer à l'un de ces malheureux une certaine dose d'opium « pour le voir manger, » le maître de l'établissement réveille brusquement l'endormi qui, ainsi réveillé et sans doute désireux de se replonger dans son paradis artificiel, se jette avec avidité sur la proie nouvelle qui lui est offerte. Il y a sur la figure de cette ombre humaine, de ce moribond qui s'essaye chaque jour à la mort, une expression de béatitude triste comme celle des fakirs hindous qui ont fait vœu de se torturer volontairement, pour la plus grande gloire de leurs dieux. Quand il a fumé la dose de poison due à la générosité des visiteurs, il profite du rapide instant de lucidité qui traverse son ivresse pour avaler, sans la mâcher, une pincée de riz qu'on lui présente, car il n'aurait ni la force ni le temps de la réclamer ; puis, voyant que votre générosité s'arrête là, que vous ne renouvelez pas la dose d'opium, il abat désespérément sa tête entre ses jambes, ses bras par-dessus, et se replonge dans ses rêves opaques et dans son immense abrutissement [1].

Mais tous les fumeurs d'opium ne se contentent pas de ce rôle passif. Il y en a qui, encore vigoureux, malgré les ravages du poison, en proie à une ivresse vertigineuse et terrible, sortent du bouge, chancelants, furieux, le kriss à la main, et vont « faire amok [2] » dans la ville, tuant tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin. Cela n'arrive plus aussi souvent qu'autrefois, mais cela arrive encore trop souvent, puisqu'il n'y a pas de semaine où le veilleur de nuit, chargé de sonner les heures avec le *ton-ton* [3], n'avertisse les habitants de ne pas sortir, parce qu'un *njerret madhat*, ou fumeur d'opium, s'est échappé ivre d'un pasar, — auquel cas une ordonnance de police vous permet de le tuer, sans autre forme de procès, « comme bête enragée. » Kriss à part, est-ce que les barrières de Paris, qui regorgent de cabarets où l'ivresse se débite au litre, n'offrent pas, le lundi, des spectacles du même genre ? Est-ce que Bicêtre ne reçoit pas chaque semaine, du dépôt de la Préfecture de Police, des mal-

[1] Voir, dans la *Revue*, les articles de M. Ch. Baudelaire, sur l'opium (liv. des 15 et 31 janvier 1860).

[2] *Faire amok* vient du verbe malais *amok*, qui signifie : « engager le combat avec fureur, attaquer en désespéré, se précipiter, dans un état de frénésie, pour assassiner indistinctement. » Il se dit aussi de tout animal furieux ou atteint d'une sorte de rage. Beaucoup de Malais font amok, moitié sous l'empire de l'ivresse de l'opium, moitié sous l'empire d'un sentiment de vengeance préméditée.

[3] Le ton-ton est un bois creusé, long de 1 mètre, gros de 50 à 60 centimètres, qui est suspendu au milieu de chaque *gardou*, ou corps de garde, et sur lequel un individu est chargé de frapper, pour annoncer les heures de jour et de nuit, et aussi pour avertir des incendies et des accidents.

Digitized by Google

heureux atteints de *delirium tremens* dû à des habitudes invétérées d'ivrognerie? On ne « fait pas amok » qu'à Batavia.

VI

Le théâtre de Batavia est construit comme beaucoup de théâtres européens, et peut contenir environ 800 personnes, c'est-à-dire la moitié de la population blanche de cette ville. Il n'y a pas de galerie, mais il y a un vaste parterre, des stalles d'orchestre, des avant-scène et, derrière les avant-scène, un pourtour où les spectateurs restent debout, faute de banquettes. Le gaz étant inconnu à Java, la salle est éclairée au moyen de verres remplis d'huile de coco, réunis en forme de lustre; une moelle de jonc, accrochée à chaque verre par une garniture en fer-blanc, sert de mèche, et, tout en fumant beaucoup, elle éclaire un peu. Les coulisses sont pourvues de lampes à réflecteurs en ferblanc. Le service de la scène est fait par des Malais, lampistes, machinistes, etc., et il est bien fait. Leur chef, d'une intelligence remarquable pour un Malais, a machiné plusieurs décors d'une manière qui aurait mérité les éloges et excité l'étonnement des plus habiles metteurs en scène de Paris. J'ajoute que le théâtre de Batavia est assez bien monté en décors, surtout pour le grand opéra et l'opéra-comique. Il y a loin, certes, de l'aspect que présente la salle à celui dont les yeux sont éblouis à Paris, rue Le Peletier, parce que le luxe parisien a des élégances particulières auxquelles les luxes étrangers peuvent difficilement atteindre; mais la société de Batavia, en dehors de ce rapprochement qui ne peut lui être favorable, non plus qu'à tout autre, mérite qu'on la loue, surtout lorsque le gouverneur général assiste à la représentation; le théâtre resplendit de diamants et de riches toilettes, portées avec un goût irréprochable par la fleur de la population européenne. Le *cant* anglais y règne en maître absolu. Les hommes n'ont pas le droit d'y venir avec des vêtements de fantaisie : l'habit noir et la cravate blanche, tel est l'uniforme du théâtre pour tout le monde, même pour les musiciens de l'orchestre, qui n'en sont pas plus satisfaits qu'il ne faut.

A huit heures, les voitures arrivent devant le théâtre, et c'est alors un bruit, une confusion assez originale, qui ne se voit pas aux abords des théâtres européens, où tout se passe avec un peu plus d'ordre. Les domestiques vont et viennent, secouant leurs torches et essayant de contenir les chevaux, des bêtes superbes, mais un peu sauvages, qui ne s'arrêtent pas toujours au commandement. Les élégants et les

Digitized by Google

élégantes, tous les gens de *high life* entrent dans la salle, suivis de leurs *orangs gadji*[1], qui se tiennent debout derrière eux, et qui, n'occupant pas de siége, ne payent pas de place.

Mon orchestre était assez bien composé : j'avais deux violoncelles, une contre-basse, trois seconds violons, quatre premiers, un alto, deux flûtes, un haut-bois, deux clarinettes, un basson, quatre cors, deux trompettes, trois trombones, un ophicléide, un timbalier et une grosse caisse. Cette énumération a son importance, surtout lorsqu'on songe qu'il fallait conduire tout cela en habit noir étroit. Malheureusement, le jour de mes débuts devait être marqué d'une pierre noire. Mon timbalier avait la dyssenterie, l'un de mes premiers violons avait autre chose, et mon troisième cor, chargé par moi de jouer des timballes, ne s'en souciait que médiocrement. En outre, je n'avais pour choristes que les artistes du drame et de la comédie, habitués à ne pas chanter autre chose que des couplets de vaudeville, et l'on jouait *Robert-le-Diable!* Enfin, la représentation eut lieu, malgré la dyssenterie de mon timbalier, malgré l'absence de mon premier violon, malgré la mauvaise volonté de mon troisième cor et malgré l'insuffisance notoire des chœurs. Je ne sais pas si le public fut satisfait ; quant à moi, je ne le fus guère, quoique je n'eusse pas quitté d'une seule minute mon violon, afin de suppléer aux nombreuses rentrées de l'orchestre, de faire partir les chœurs et de remettre la tonalité dans l'oreille de cet artiste ou de cet autre, et que j'eusse été obligé, en outre, de souffler les paroles aux chanteurs, car, à Batavia, il n'y a de souffleur ni pour les paroles ni pour la musique, et c'est un embarras à ajouter à ceux qui incombent au chef d'orchestre.

Satisfait ou non, cependant, le public eut l'encourageante attention de rappeler tous les artistes, à l'issue de la représentation, et de les combler de hourahs enthousiastes. Les seules félicitations vraiment sincères nous furent adressées par notre machiniste, qui, tout en faisant sa besogne avec une adresse rare, répétait d'un air convaincu : « *Bâgouss sakali! bâgouss sakali!* (Très joli! très joli!) » La toile tombée, je m'empressai de changer de vêtements, vêtements de dessus et vêtements de dessous, tellement j'étais en nage, et tellement aussi j'avais hâte de quitter cet odieux habit noir dans lequel j'avais été emprisonné pendant cinq heures.

Cette fatigue ne m'empêcha pas, toutefois, de profiter de l'offre que venait de nous faire, à l'issue de la représentation, un amateur de l'orchestre, l'*alto solo*, d'assister à une fête indienne nocturne,

[1] Tout domestique est compris, à Java, sous cette désignation générale de *orang gadji*.

Digitized by Google

qu'il avait préparée à notre intention dans une pêcherie située à quelques paalen de Batavia, au bord de la mer, au milieu de riches marais. Equipages et boudhious[1] nous attendaient à la sortie du théâtre. Chaque voiture avait son cocher et sa *babou*[2] par devant, et, par derrière, deux grands diables de Malais porteurs d'obor, chargés d'éclairer la route. A un signal donné par le maître, équipages et boudhious se mirent en marche.

C'était un spectacle nouveau pour moi, comme pour la majorité de mes compagnons de voyage, que cette course à fond de train, à une heure aussi avancée de la nuit, sur des routes désertes, un peu différentes de nos routes départementales. De temps en temps, à la lueur des torches, nous apercevions un coin du sol, où apparaissaient subitement des végétations énormes et fantastiques. Ici les tiamaras gigantesques, aux cimes effilées en lames d'épées, où nichent les aigles; là, les bounot-kalodias, dont les rameaux prolongés donnent naissance à de nouveaux troncs; puis, pêle-mêle, dans le désordre pittoresque où le hasard les a plantés, les rasamalas blanchâtres, les canaris à couronne verte, les dourians aux fruits sans pareils, les waringins aux formes élégantes, les bouwah-nonas aux fruits savoureux, les mélatis aux parfums enivrants, les gandaroussas bizarres, les nangkas, les papayas, les tieremes, les bintaros, les pohon-assems, les kapoks, les karets, les dalimahs, les kalapas, les gebangs, les pinangs, les pissangs, et cinquante autres essences d'arbres ou d'arbustes qui, sur les chemins ou dans les kampongs, croissent en abondance parmi les fougères, les orchidées et les cryptogames.

A la lueur des torches s'ajoutait la lueur sereine de la lune, le vrai soleil de ces régions intertropicales, plus éclatant et plus chaud que le soleil d'Angleterre, mais moins doux et moins joyeux que le soleil de France. Tous les objets, ainsi éclairés par cette double lumière de la lune et des torches de nos porteurs d'obor, prenaient des aspects fantastiques, d'autant plus fantastiques que nous entendions fréquemment résonner, dans le silence de cette nuit superbe, les cris rauques des animaux en quête de leur proie. Car, en ces pays si différents des nôtres, la nature a peuplé les plaines et les montagnes de créatures de toute espèce, appelées à jouir d'une vie active pendant la nuit. Aussitôt que le jour a disparu, la foule des chéiroptères s'abat sur les champs et sur les jardins, pour y faire sa récolte de céréales et de fruits; parmi ces maraudeurs, je citerai les kalongs (*pteropus edulis*), dont les larges ailes membraneuses, au vol pares-

[1] Serviteurs. Il y a une différence entre *boudhiou* et *orang gadji*.
[2] La *babou* est la bonne, la suivante, la nourrice quelquefois.

Digitized by Google

seux, sèment les chemins de larges taches d'ombre qui trompent sans cesse le regard. Puis ce sont les tikous (*mus decumanus*), les kalientjis (*lepus nigricollis*), qui sortent par bandes de leurs retraites diurnes pour exercer leurs déprédations; les mousangs (*paradoxurus musanga*); les andjings-ayer (*lutra leptonyx*) ; et les tikous bouweks (*sorex myosurus*) ; des carnassiers, des chasseurs; puis, dans les sawahs, les babis-outan, qui coupent les épis du padi avant qu'ils ne soient mûrs. Puis encore ce sont les reptiles, principalement les ascalabotoïdes, les ophidiens et les batraciens, qui sortent de leurs marais, de leurs fentes, de leurs nids boueux pour se dévorer les uns les autres, ou pour dévorer des animaux de classes inférieures. Puis encore les labahs-labahs (arachnides), qui profitent de l'obscurité pour tendre leurs piéges aux lépidoptères étourdis, aux coléoptères imprudents, aux orthoptères aveugles, aux diptères innocents, qu'attirent, par myriades, aux environs des kampongs ou des villes, les lumières qui s'échappent des habitations. Je ne parle que pour mémoire des armées de moustiques, de locustes, de serricornes, de gryllotalpes, de grylloïdes, de lampyrides, qui inondent la campagne, et dont on entend la stridulation élytrale comme une harmonie de métiers à tisser.

Nous venions de traverser une rizière, et nous avions laissé derrière nous ses *barongs* (cabanes sur pilotis), lorsqu'au moment d'entrer dans un terrain boueux, nos voitures s'arrêtèrent, hésitant. J'aperçus alors devant moi, se dressant de toute sa hauteur, — une vingtaine de mètres — une tige surmontée d'un éventail, dont les feuilles avaient environ cinquante centimètres de largeur, qui, sous l'influence d'une brise de mer, se mit à onduler, comme pour nous rafraîchir. C'était un de ces précieux végétaux que la nature a semés avec tant de profusion dans ces régions, *l'arbre du voyageur*, ainsi nommé sans doute par reconnaissance pour les services qu'il rend aux voyageurs fatigués par une longue marche ; on a soif, on a faim : une incision dans le flanc de ce géant, et il en coule une boisson réparatrice. Le terrain marécageux, dans lequel nous avions failli nous engager, était tout à fait impraticable pour des voitures comme les nôtres ; quelques-unes déjà avaient versé : chacun de nous dut mettre pied à terre, et continuer ainsi la route à travers les halliers, d'où à notre approche partaient, effarouchées, des bêtes de toutes sortes. Ici, c'était un oiseau ; là, un crapaud énorme; là, des sangliers ; là, des crabes de terre ; là aussi, des serpents de toutes les tailles. Mais de tous ces ennemis de l'homme, ceux qui nous étaient le plus désagréables, et que nous ne pouvions parvenir à chasser, puisque c'étaient eux, au contraire, qui nous chassaient, c'étaient les *semoutts*, ou grosses fourmis brunes à longues pattes, et les *nayamoks*, ou

Digitized by Google

moustiques aux longues pinces. Les semoutts nous grimpaient obstinément aux jambes, et nous y occasionnaient des picotements impatientants. Quant aux nayamoks, leur haine pour le genre humain est connue : il n'y a pas moyen de se préserver le corps, ni le visage, ni même les yeux, de leurs cruelles morsures ; c'est à peine si on pourrait arrêter leur emportement, en s'enduisant les mains et le visage de boue. Toutefois, malgré ces ennemis, nous finîmes par arriver à la pêcherie de M. Benon, notre aimable amphitryon, l'alto solo du théâtre de Batavia. Il était environ une heure et demie du matin.

VII

Nous étions enfin arrivés. Il y eut un désordre inévitable en pareil cas, un va et vient de domestiques et de chevaux, un tohu-bohu de questions françaises et de réponses malaises. Aucun de nous, notre hôte excepté, ne savait la langue du pays, et nous n'avions à notre disposition que celle de l'abbé de l'Epée, à laquelle les boudhious ne comprenaient pas grand'chose, bien qu'on ait prétendu qu'elle peut être comprise partout. Au bout d'un quart d'heure de cette confusion, qui rappelait un peu celle de la tour de Babel, les choses commencèrent à s'arranger et les gens à se reconnaître. Nous fîmes nos ablutions, nous changeâmes de linge, et nous nous trouvâmes tous parfaitement disposés à faire honneur au plantureux souper qui nous attendait.

M. Benon, sachant qu'il avait à éblouir des Français, des Parisiens habitués aux splendeurs des Champs-Elysées, des parcs d'Asnières et du Château-Rouge, n'avait rien ménagé pour cela. Il avait fait décorer de lanternes chinoises aux mille couleurs une longue et large allée de palmiers, au milieu de laquelle était une table servie de 100 pieds de long. Au-dessus de cette table étincelante on avait construit une tonnelle artificielle, composée de branches de cocotiers moissonnées par centaines. Au moment où nous allions nous asseoir, notre amphitryon fit un signe, et quelques-uns de nos musiciens jouèrent *la Marseillaise*. Cet air guerrier, que nous entendions pour la seconde fois à l'improviste, c'était un écho du pays natal, une brise française sous le ciel indien : notre émotion fut grande cette fois-ci. comme la première. J'eus, pour ma part, des battements de cœur qui faillirent me couper l'appétit, ce qui eût été vraiment dommage, car le souper valait la peine qu'on s'en occupât. Notre hôte, un métis de Hollandais et de Javanaise, avait voulu rappeler la

Digitized by Google

France à nos estomacs comme il l'avait rappelée à nos cœurs, et la table regorgeait de conserves européennes et de vins connus de tout l'univers, le bordeaux et le champagne, l'un exquis, comme toujours, l'autre indigne de sa réputation. Je glisserai sur ces souvenirs d'Europe, pour m'étendre plus à mon aise sur la cuisine javanaise, à laquelle je goûtais pour la première fois.

Il y avait d'abord trois sortes de karis : le *kari bengali*, le *kari malaïou* et le *kari au poisson*. Le kari, ou *goulei* en malais, est une étuvée à l'indienne, composée d'une vingtaine de racines différentes, pilées ensemble, qui se mange tantôt avec du riz, tantôt avec de la viande, tantôt avec du poisson, tantôt avec des légumes, et à laquelle on mêle des ingrédients aromatiques, tels que le safran, le curcuma, le poivre du Chili, etc., compris sous la dénomination de *goulei-goulei-an*. Il y a plusieurs manières de préparer ce condiment ; mais la meilleure, à mon estime, est encore celle-ci : on fait revenir un poulet dans un peu d'huile de coco, on jette le goulei dans la casserole, et lorsque la bête en est suffisamment imprégnée, on remplit le vase d'eau, on ajoute un concombre et un oignon blanc, et on laisse bouillir à petit feu jusqu'à parfaite cuisson ; après quoi, on rape une noix de coco dans ce jus réduit, avec adjonction d'une notable quantité de piment, et on laisse le tout *mijoter*, pour employer l'expression des cordons-bleus parisiens : c'est avec cela qu'on arrose le riz cuit à la vapeur.

Le riz, arrosé de jus de kari, et surtout du kari de haut goût, appelé par les indigènes *goulei padas*, sert de mets principal, avec le poulet, bien entendu. C'est le fond de la cuisine javanaise. Sans *naci* (riz cuit), point de repas, contrairement aux habitudes des Européens de Batavia, sur les tables desquels il ne figure que pour la forme, quand il y figure, car le *cant* l'en exclue dédaigneusement et n'admet qu'un choix de mets européens plutôt faits pour flatter l'amour-propre national que pour satisfaire aux prescriptions de l'hygiène, basées sur celles de la nature, qu'on ne méconnaît pas impunément. Les indigènes, eux, ont le *naci* en grand honneur, et ils en font leur aliment de prédilection, pour ne pas dire unique. Ils le mangent ordinairement bouilli, assaisonné avec un peu de sel, de poivre de Cayenne ou de quelques autres épices, avec le poisson ou certaines herbes du pays, et ils s'en trouvent très bien, ce régime prévenant l'obésité et les maladies du foie, de la rate et des intestins, si communes à Java. Le riz est en outre un médicament précieux dans les affections inflammatoires et catarrhales en général, et celles du tube digestif en particulier, pour lesquelles on l'administre, soit sous forme de *boubour* ou en bouillie, soit sous forme de *kandii* ou en décoction épaisse, soit sous forme d'*ayer kandii* ou eau de

Digitized by Google

riz. Mais, pour nous en tenir à ses applications gastronomiques, les indigènes en font grand cas, je le répète, et ils en ont autant de qualités différentes que nous avons nous-mêmes d'aliments; ils ont, par exemple, le *lamang*, qui est un mélange de l'espèce appelée *poulout*, qu'on fait cuire dans un tuyau de bambou vert avec de la noix de coco et d'autres ingrédients; ils ont le *brass ladang* ou le *brass gaga*, qui est un riz sec, provenant de terres élevées; ils ont le *brass sawah*, qui est un riz humide, provenant de terres basses ou inondées, etc., etc.

Après le poulet à la sauce de kari vinrent une quantité d'autres mets plus étranges, plus pimentés les uns que les autres, tels que boutures de bambous, pointes d'asperges, rejetons d'arbustes, feuilles d'arbrisseaux, etc. Les boutures du bambou, particulièrement, sont très estimées des indigènes et des Chinois, qui les trouvent avec raison très riches en sucre, et les mangent crues, cuites ou confites. Le bambou, l'une des espèces les plus belles et les plus utiles des graminées, est, avec le riz, la vie même des Javanais, puisqu'il leur sert à la fois d'aliment, de mets, de bois de construction, de bois pour fabriquer des instruments, des meubles, des armes. Je n'en ai pas fini avec la sauce de kari, dont j'ai dit qu'elle était le fond de la cuisine javanaise : je l'avais déjà goûtée avec du poulet, je dus continuer à en manger avec du *trassi*, sorte de chocolat nauséabond fait avec des *camarons* ou crevettes séchées au soleil et pilées avec du gros sel. Puis vinrent les nids d'hirondelles, auxquels je ne touchai d'abord qu'avec répugnance, mais que je finis pas priser fort : ils étaient aussi servis dans du kari. Vinrent ensuite des œufs, salés dans leur coquille avant d'être cuits, par un procédé de salaison fort simple, qui consiste à les enduire d'une composition de chaux, de cendre et de sel; on les mange avec du riz. Puis vint une brochette de *karbau*, dont la préparation n'est rien moins qu'appétissante, puisqu'elle consiste à mettre pourrir au soleil une certaine quantité de viande de buffle, à la battre pour l'attendrir, lorsqu'elle est suffisamment sèche et fétide, et à la faire rôtir sur des charbons ardents au moyen d'une brochette trempée dans l'huile de coco. Ce n'est pas là, assurément, un mets des dieux, mais ce n'est pas non plus aussi mauvais qu'on serait tenté de le supposer au premier abord. Au karbau succéda une brochette d'intérieur *d'anak ayamm* (poulet), qui fut mieux appréciée que la précédente, et qui le serait certainement beaucoup à Paris, dans les restaurants des boulevards. Puis vint une fricadelle composée de la chair d'un poulet désossé, hachée menue avec un peu de chair à saucisses, roulée avec un peu de mie de pain et un jaune d'œuf dans de la chapelure, et cuite dans une huile de coco fortement pimentée : c'est ce qu'on appelle le *kimlo*, et si les

Digitized by Google

indigènes en sont friands, les Européens ne l'aiment pas moins. Ce fut ensuite le tour du kari au poisson, sorte de bouillabaisse qui ne diffère de la nôtre que par les ingrédients particuliers au pays.

Les poissons furent abondants : aloses, esturgeons, murènes, dorades, soles, anguilles, saumons, silures, etc., etc., sont les hôtes habituels du littoral, et chaque coup de filet amène une pêche miraculeuse. On nous en servit un, entre autres, le *kakap*, qui fut trouvé meilleur que le brochet; puis un autre, *l'ikann sousou*, ou poisson de lait, qui nous fondait dans la bouche comme de la crême. Mais de tous ces poissons, le plus estimé des indigènes, c'est une sorte de petit maquereau, appelé par eux *kombang*, qu'ils font frire dans l'huile de coco. Je ne veux pas oublier les crevettes fraîches et les écrevisses de mer, qui méritent une mention honorable dans cette distribution des prix d'excellence. Mais je me tairai prudemment sur le compte des moules et des huîtres, qu'il est dangereux de manger à Batavia.

Vint le tour des *sayors* ou légumes. Il y a beaucoup de plantes légumineuses dans les kampongs de Java, où elles croissent soit spontanément, soit transplantées par l'industrie chinoise et européenne. En premier lieu, je signalerai le péteh (*acacia gigantea*), qu'on nous servit vers le milieu du souper, et dont les semences sont très recherchées à cause de leur odeur et de leur goût, l'un et l'autre insupportables; il est à peu près de la grosseur et de l'aspect de nos fèves de marais, qui se cultivent également à Batavia. Vinrent ensuite des patates douces, des *klédeks*, qui ont une grande analogie de saveur avec nos topinambours, et des feuilles de *tchoukomenn* cuites à l'eau, qui me rappelèrent nos endives.

Quant aux fruits, l'eau m'en vient à la bouche en y songeant, car je n'en ai jamais rencontré, dans aucun autre pays du monde, qui valussent ceux de Java, le mangoustan et l'ananas particulièrement. Le mangoustan (*garcinia mangostana*) est un fruit aussi exquis par son parfum que par sa saveur; non-seulement il est exempt de toute propriété nuisible, même pour les Européens, mais encore il contribue à la santé dans ces régions intertropicales[1]. L'ananas (*ananassa sativa*), que les indigènes appellent *nanas*, est, en beauté, en parfum, en saveur, le frère du mangoustan, avec cette différence pourtant que son fruit délicieux ne doit être mangé sans crainte que par les per-

[1] Le mangoustan est de la grosseur d'une pomme de reinette; lorsqu'il est mûr, son écorce est grenat foncé, d'une matière pareille au brou de noix; la peau en est très épaisse; le fruit, qui se trouve renfermé dans des cellules au nombre de six ou huit, est d'un blanc rosé, et il fond dans la bouche comme une glace à la vanille. Il ne coûte guère plus cher que l'ananas. Que n'a-t-on un fruit semblable à sa disposition, dans les théâtres, au lieu de ces pauvres oranges moitié farine et moitié vinaigre, qui viennent on ne sait d'où.

Digitized by Google

sonnes douées d'un bon appareil digestif, car à celles qui sont d'une santé frêle il a souvent occasionné des coliques et des dyssenteries mortelles. Il y en a une si grande quantité dans l'île que, dans les pasars, on ne le paye que quelques centimes.

Après l'ananas et le mangoustan vient la mangue (*mangnifera indica*), qui, quoique moins succulente, n'en est pas moins agréable. Elle se coupe au couteau, comme la poire. Son goût participe tout à la fois de celui de la pomme, de celui de la carotte et de celui du potiron sucré. Après la mangue, le nangka (*artocarpus integrifolia*), qui est pyriforme et de la grosseur d'un potiron; l'écorce en est spongieuse et tendre : il pousse à la tige de l'arbre. Lorsqu'on ouvre ce fruit, on voit une foule de petits compartiments dans chacun desquels se trouve niché un noyau de la grosseur d'une chataigne, qui se croque comme une pomme : il y en a jusqu'à 150 dans le même nangka. Je n'ai trouvé qu'un défaut à ce fruit, très savoureux du reste : c'est d'avoir le parfum désagréable de la pommade jaune que débitent les épiciers parisiens. Après le nangka, le dourian (*durio zibethinus*), dans lequel tout est étrange, forme et parfum, et qui est insupportable aux Européens. Il ressemble à un casse-tête du temps de Charlemagne, ou, si vous préférez, à un melon hérissé d'épines. Lorsqu'il a atteint sa complète maturité, il devient impossible à conserver dans l'intérieur de la maison, à cause de son odeur qui est la plus extravagante qu'on ait jamais respirée, car il y a de tout dedans, du fromage de Brie, de l'ail, des œufs avancés, de la crême à la vanille, je ne sais plus quoi encore d'anormal qui en fait le fruit le plus savoureux et le plus répulsif. L'arbre qui produit ce fruit singulier est, en outre, un des plus élevés que je connaisse : aussi les perroquets y perchent-ils volontiers. Après le dourian, le pissang (*musa paradisiaca*), que le voyageur trouve partout, et qu'à cause de cela on appelle la banane hospitalière. Il y en a de cent espèces au moins : c'est le pommier de cette Normandie intertropicale.

Je m'arrêterai ici dans cette nomenclature pomologique, qui m'entraînerait un peu loin, pour raconter la fin de mon souper javanais, qui fut très gai. Ce qui contribua encore à entretenir la gaieté, ce fut le vin capiteux qu'on y but. Je ne parle pas de la boisson javanaise, bière médiocre faite avec le jus du palmier, fermenté et pimenté : je parle du champagne, de l'*angor-pouff*, dont chacun prit une large part, nos boudhious comme nous-mêmes, mais à notre insu, bien entendu.

Après le souper, on enleva rapidement la table sur laquelle avaient paru et d'où avaient disparu tant d'excellentes choses, et, de la salle du festin, on fit une salle de danse. La musique javanaise nous accompagnait; une musique singulière, qui m'intéressa particulière-

Digitized by Google

ment. Ce gamelan, ou orchestre indigène, se composait d'une *souline*, d'un *kalintang*, d'un *rebab* et de plusieurs *gongs ;* c'était un gamelan assez simple, comme vous pouvez en juger, un gamelan de sixième classe, quelque chose comme l'orchestre du théâtre de Bobino. La souline — ou *souling* — est une flûte à trois trous, qui, lorsqu'elle joue seule, a des notes exquises. Je ne saurais mieux l'expliquer qu'en disant qu'elle bégaye le son de la flûte plus qu'elle ne le parle ; mais ce bégayement est plein de charmes. Le kalintang est une sorte de chapeau-chinois, comme on en a dans la garde nationale parisienne, avec cette différence que le pavillon, au lieu d'être en cuivre comme les sonnettes, est en noix de coco ; la hampe, elle, est en bois de tek. Le rebab est un instrument à cordes ; c'est notre ancien rebek, dont le nom lui est parvenu, je ne sais trop comment, par l'Inde ou par la Perse. Il est fait de la moitié d'une noix de coco évidée, dont le côté concave est tendu d'un parchemin, et dont le côté convexe est orné d'arabesques plus ou moins ingénieuses. Il a deux cordes en soie, que l'on fait résonner avec un archet qui, au lieu de courir dessus, court dessous, ce qui n'est pas une petite originalité.

Le gong ou *goung*, comme on l'écrit en javanais, est formé d'un disque de métal dans lequel le cuivre, le zinc, et quelquefois l'or, entrent dans des proportions variables, que les fabricants indigènes seuls connaissent. Ce disque métallique, qui possède une faculté résonnante fort remarquable, est suspendu à un châssis en bois sculpté et doré, en compagnie d'un ou de deux ou trois autres disques de même forme, sur le centre desquels l'exécutant frappe avec une tige en gomme élastique : c'est le tambour national. On l'a calomnié le plus qu'on a pu dans certaines relations de voyages ; on l'a déclaré barbare au premier chef, assourdissant par excellence, tandis qu'au contraire on tire de cet instrument des tons d'une force et d'une beauté rares. Je regrette son absence au milieu de nos orchestres civilisés. Il y a des variétés de gongs : le *kentouk*, le *kampoul*, et le *kenong*. Le kentouk et le kampoul sont des gongs de petite dimension, qu'on emploie fréquemment pour rassembler le peuple, du verbe javanais *koumpoul*, convoquer, ainsi qu'on fait dans nos villages français pour rassembler les paysans au nom de M. le maire. Le kenong, d'un diamètre supérieur à celui des précédents gongs, est une masse métallique en forme de vase, soutenue par quatre cordes fortement tendues sur une table sans dessus. Quand on assemble douze ou quinze de ces petits vases métalliques, le kenong change de nom : c'est toujours un gong, mais ce gong s'appelle *kromo* ou *bonang* — à votre choix — et l'exécutant en tire des notes dont l'échelle embrasse trois octaves diatoniques. J'allais oublier

Digitized by Google

l'harmonica javanais, le *gambang*, qui tient une si agréable place dans un gamelan. Il y a deux sortes de gambangs : le *gambang-gongso*, ou harmonica composé de seize ou dix-sept touches de cuivre, d'une longueur graduée, et posant l'une à côté de l'autre sur les rebords parallèles d'une boîte rectangulaire ; le *gambang-kayou*, ou harmonica en bois dur et sonore, dont la structure est la même que celle du gambang-gongso, mais qui est moins fréquemment employé que celui-ci.

Voilà quels instruments composaient l'orchestre de M. Benon, ceux-là et non d'autres. Ce ne sont pas là, je le sais bien, tous les instruments de la musique javanaise, qui est assez bien montée, mais j'aurai d'autres occasions de traiter ce sujet *in extenso*, et, pour l'instant, je laisserai de côté le *hangkloung*, le *tchalempoung*, le *serdam*, le *nefiri*, le *tsalompert*, le *srouni*, le *travangso*, le *ketipoung*, le *noubat*, le *kendang*, le *thabal*, le *guender*, les *ketchers*, instruments à cordes, instruments de percussion et instruments à vent.

J'ajouterai, à propos de l'ensemble de ces instruments formant un gamelan, que les voyageurs en ont parlé bien légèrement en le traitant de barbare et d'assourdissant ; j'espère même être assez heureux bientôt pour prouver leur erreur en introduisant un gamelan complet dans un opéra composé à Batavia et destiné à la scène française. Les voyageurs n'ont pu se faire à cette musique, probablement parce que la plupart ne l'ont pas entendue, ou que ceux qui l'ont entendue ne l'ont pas écoutée, et ils sont revenus en Europe en disant d'elle ce qu'en ont dit eux-mêmes quelquefois les Javanais en l'appelant « chant de grenouilles et de crapauds, » *gamalan kodok ngorek*. Les Javanais ne se rendent pas justice. La musique javanaise est un art véritable et les instruments javanais de véritables instruments, dont on peut obtenir des effets harmoniques et mélodieux, tout comme de nos hautbois, de nos flûtes, de nos violons, de nos clarinettes, de nos trombonnes et de nos pianos. Si l'introduction du mahométisme dans l'île de Java et dans d'autres îles de l'archipel indien a été le signal de la décadence des arts plastiques ; si l'architecture, la peinture et la sculpture sont tombées en pleine décadence, il n'en est pas de même de la musique. La musique est le premier art de tous les peuples du globe ; c'est aussi le dernier, car il ne peut finir qu'avec eux. Partout où il y a un homme et une femme, blancs ou rouges, noirs ou jaunes, il y a forcément une musique, parce qu'il y a amour comme il y a mélancolie. L'homme aime sous toutes les latitudes, et, sous toutes les latitudes aussi, il souffre du malaise indéfinissable que porte en soi la vie. Or, pour chanter l'amour ou la tristesse, il faut nécessairement un langage

Digitized by Google

particulier, et ce langage s'appelle la musique. Si j'étais resté en France, je penserais peut-être de la musique javanaise autrement que je ne fais aujourd'hui ; mais j'ai parcouru les îles de la Sonde, Sumatra et Java principalement, et j'ai eu le bonheur d'entendre de jeunes garçons et de jeunes filles chanter des pantoums malais très populaires dans ces îles, avec accompagnement d'harmonicas de cuivre qui jouaient des airs charmants et pittoresques, tels que le *Manis-Manis* (le très doux air), ou le *Lagou Sambâwa* (l'air de Sambawa), ou le *Lagou Gounong Sayang* (l'air de la Montagne Sayang), ou enfin le *Timang anakkou dourhaka* (l'air dont j'amuse mon enfant quand il pleure).

Il n'y a ni aube ni crépuscule dans ces pays de l'extrême Orient, on le sait : le jour et la nuit arrivent tout à coup, sans ces transitions mélancoliques et charmantes qui, pour moi du moins, donnent tant de prix à nos pays occidentaux. Nous avions à répéter *la Juive* à onze heures sur le théâtre de Batavia ; il fallait nous hâter. Notre hôte donna les ordres nécessaires pour notre départ, et ce ne fut qu'à grand'peine que nous pûmes nous réunir, la nuit étant si belle que ceux d'entre nous qui n'avaient pas pris part à la danse s'étaient volontiers égarés sur les bords de la mer pour y entendre roucouler les *teukoukours* (tourterelles), qui y abondent. A onze heures, j'étais à mon poste, sans avoir dormi, mais non sans avoir pris le bain du matin, si réconfortant et surtout si nécessaire dans ces contrés brûlées du soleil.

ALFRED DELVAU.

(La 2e partie à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

L'ALLEMAGNE

ET

LE MOUVEMENT DES NATIONALITÉS

EN EUROPE

I

Dans une première étude, publiée en septembre dernier[1], nous avons signalé les dangers qui, dans l'état actuel de l'Allemagne, menacent tout à la fois la paix du monde, les nationalités voisines de l'Allemagne et la nationalité allemande elle-même. Trop tôt, hélas! les événements se sont chargés de nous donner raison. Comme s'il n'était pas assez du sang versé en Pologne pour une cause juste et imprescriptible, on a vu aboutir à une guerre, sans principe et sans nécessité, les querelles interminables entre l'Allemagne et le Danemark. La vieille Europe s'est encore une fois refusée à tenter des réformes pacifiques au moyen d'un congrès proposé par le représentant de la nation qui a inauguré l'ère nouvelle. L'égoïsme et l'opiniâtreté des anciens dominateurs du monde ont préféré d'étouffer dans le sang les vœux légitimes de leurs sujets, qui sentent le besoin d'institutions modernes. Que le sang versé inutilement retombe sur ceux qui ont témérairement provoqué le conflit sanglant! En

[1] Voir la *Revue Contemporaine* du 15 septembre 1863.

Digitized by Google

attendant que les destinées s'accomplissent, nous allons continuer l'étude de cette calamité publique, que nous avons appelée la *maladie du germanisme.*

Notre siècle, qui ne veut plus se payer de mots, descend au fond des choses. En analysant l'*humanité*, il s'est trouvé en présence des *nationalités;* en sondant la nationalité, il a rencontré la *race.* Il y a en Europe trois groupes de peuples appartenant à trois grandes races historiques. Ce sont, d'une part, les peuples de race latine, se groupant volontiers autour de la France, qui est à leur tête. D'autre part, nous avons les peuples de races slave et germanique, qui n'ont pas encore trouvé leur centre de gravité.

Nous venons de nommer simultanément deux groupes de peuples qui sont pourtant bien opposés l'un à l'autre, mais qui ont quelques propriétés communes par lesquelles ils se distinguent des peuples de race latine. Ces deux groupes, en effet, s'agitent encore pour arriver à se constituer en nationalités, sans être aussi avancés dans leur mouvement d'émancipation que les peuples de race latine, qui, grâce à un heureux mélange de race, grâce aussi à une position géographique qui leur permet de s'appuyer sur la France, ont déjà surmonté les plus grandes difficultés qui s'opposaient à leur régénération nationale. Au reste, il existe une différence notable entre les peuples slaves et les peuples germaniques. D'abord, il n'y a pas d'antagonisme entre les slaves et les peuples de race latine; au contraire, les sympathies sont si prononcées entre eux, que les uns et les autres ne demandent qu'à s'appuyer mutuellement pour tenir tête à leurs anciens dominateurs germaniques. Ces sympathies n'existent pas encore entre les peuples germains et latins. Nous avons déjà expliqué, dans notre première étude sur l'Allemagne, pourquoi les peuples germains, confondant les intérêts de leurs dominateurs avec leurs intérêts populaires, qui sont pourtant diamétralement opposés les uns aux autres, ne sont pas aussi sympathiques que les peuples slaves à la nation française et ses alliés. Ajoutons que, tant que cette confusion existera chez les peuples germains, les sympathies réciproques des peuples slaves et latins deviendront une nouvelle cause de méfiance pour eux, qui redoutent l'alliance de ces peuples contre la domination toujours persistante de la race germanique en Europe. Par suite de cette confusion et de cette méfiance, il est interdit aux Allemands d'avoir une conscience claire et nette des moyens qu'ils doivent employer pour se constituer en nationalité libre et indépendante. En effet, on sait toujours de quoi il s'agit quand les autres peuples européens versent leur sang pour la cause de leur régénération. Il n'y a pas jusqu'aux Hongrois, enclavés dans le groupe slave, quoique appartenant à une autre race, qui n'aient

Digitized by Google

leur programme hautement avoué et pleinement approuvé par le reste de la nation. Mais, dans le mouvement des peuples germains, et c'est ce qui constitue le symptôme caractéristique de la maladie du germanisme, personne ne sait au juste de quoi il s'agit, et les Allemands n'en savent pas plus que le reste du monde. La France, notamment, qui, dans le courant de sa révolution, a aboli chez elle jusqu'aux vestiges des races dominantes, aura peine à s'expliquer un mouvement populaire dont la véritable source remonte à des velléités de domination dignes d'un autre âge. C'est, en effet, une question de race, singulièrement compliquée et embrouillée, qui domine tout le mouvement allemand. Rien n'est résolu, dans la question allemande, tant que le problème dont nous allons nous occuper reste lui-même sans solution.

I

Les races germaniques qui ont inauguré l'ère chrétienne se sont signalées, dès leur apparition dans l'histoire, par deux qualités peu connues et presque point développées chez les peuples de l'antiquité : elles ont une force expansive qui n'a d'autres limites que celles du globe que nous habitons ; en même temps, elles possèdent un sentiment exquis de dignité personnelle qui les préserve de cette dégradation morale dont l'histoire antique et moderne nous a montré tant d'exemples chez d'autres races. Ce sont ces deux qualités des races germaniques qui en ont fait les régénérateurs de la civilisation décrépite de l'antiquité, qui en font encore les meilleurs pionniers et colonisateurs des nouveaux continents, mais qui engendrent aussi les défauts caractéristiques de ces races ambitieuses et égoïstes, toutes faites pour la conquête et la domination, mais incapables d'établir l'égalité des droits et le règne de la justice, dès qu'elles se trouvent en contact avec d'autres races qu'elles dominent, et avec lesquelles elles ne se sont pas amalgamées. On sait que, dans le courant du moyen âge, cet amalgame a eu lieu d'une manière complète dans les pays de l'Europe occidentale et méridionale, occupés aujourd'hui par les peuples qui appartiennent au groupe latin. Si cet amalgame ne s'est pas fait de la même manière en Allemagne et en Angleterre, il est pourtant à remarquer que la race germanique pur sang n'existe plus comme peuple ni en Allemagne ni en Angleterre. Dans l'un et l'autre pays, la race des conquérants ne se retrouve que chez quelques familles régnantes, qui voudraient perpé-

Digitized by Google

tuer une domination contestée dans leurs propres pays autant que par les autres peuples européens. Quant à la masse populaire, le même phénomène de fusion des races germaniques avec les races aborigènes, qui a eu lieu chez les peuples de groupe latin, se manifeste également, quoique avec de notables modifications, en Angleterre et en Allemagne. Il y a, en effet, cette différence que, dans le midi de l'Europe, particulièrement en France, la race conquérante fut absorbée et complétement effacée par les races des pays conquis, tandis que, dans le nord, notamment en Allemagne, elle a voulu elle-même absorber, effacer complétement les races des pays conquis. Les peuples de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne, il est vrai, ne se ressemblent pas tout à fait sous ce rapport. En Angleterre, malgré les deux invasions des Saxons et des Normands, les conquérants de race germanique étaient trop peu nombreux, comparativement aux races aborigènes, pour les absorber. Dès le temps de la révolution anglaise, la domination des races conquérantes a été contestée par une population qui s'était amalgamée, et qui avait absorbé les Germains de la première invasion. A l'heure qu'il est, la domination des races germaniques en Angleterre est brisée, et l'avenir leur échappe certainement. En Allemagne, au contraire, où un premier mouvement populaire fut étouffé dans le sang des paysans qui s'étaient insurgés contre leurs seigneurs féodaux à l'époque de la Réforme, l'élément germanique est toujours prédominant, et tend à absorber l'élément populaire, qui est un mélange de races diverses dans les provinces rhénanes et l'Allemagne méridionale, et qui, depuis l'Elbe, se compose en majeure partie de races slaves, aborigènes de ces contrées. Les Germains purs, ce mythe ambitieux des Teutomanes, n'existent presque nulle part en Allemagne. La plupart de ces Teutomanes surtout sont d'origine slave plutôt que d'origine germanique, ce qui explique, d'après le mot spirituel d'un Allemand, qu'ils ne sont pas seulement féodaux, mais aussi « serviles. »

Il n'y a que des populations très peu nombreuses de race germanique pure en Allemagne et dans quelques régions de l'Europe septentrionale, et parmi ces populations se trouvent les peuples scandinaves. Ce n'est pas la confusion la moins curieuse, dans ce conflit dano-allemand, sur lequel nous reviendrons, que les Teutomanes, soi-disant démocrates, revendiquent au nom d'un peuple germain pur sang, qui l'est beaucoup moins que leurs adversaires, des provinces que ceux-ci voudraient doter d'une constitution libérale, excluant, par sa nature égalitaire, toutes ces divisions féodales, sur lesquelles s'appuient les prétentions des démocrates allemands. Ici encore, il faut rappeler la différence qui existe entre la maladie et la santé

Digitized by Google

d'une race. Les Allemands n'ont que la *fièvre* du germanisme; les Danois en possèdent la santé. Si, en effet, sa force expansive pousse la race germanique à envahir le monde, et si son orgueil l'anime d'un désir de domination partout où elle se trouve en contact avec d'autres races qu'elle n'a pas pu absorber, ou par lesquelles elle n'a pas été elle-même absorbée et effacée, les mêmes propriétés ou les mêmes penchants naturels, qui dégénèrent en défauts, quand les circonstances ne permettent pas de les satisfaire légitimement, deviennent des qualités éminemment humaines et civilisatrices quand au contraire tout s'accorde à leur donner une satisfaction légitime et souverainement utile au progrès de l'humanité. Travailleurs infatigables, excellents marins, aventuriers courageux et penseurs profonds, les Germains sont les meilleurs exploiteurs du globe, s'ils ne peuvent ou ne veulent pas exploiter avant tout leurs semblables. Les véritables Germains ont trop l'intelligence de l'histoire moderne pour vouloir encore exploiter d'autres peuples, et trop d'énergie pour se laisser dominer et exploiter eux-mêmes. Si les Allemands étaient encore en effet ce qu'ils prétendent être avec tant d'ostentation, s'ils étaient les descendants de ces héros tudesques qui ont envahi et régénéré le monde, s'ils étaient tout un peuple de Germains purs, tels que les Scandinaves le sont, ils n'auraient plus de seigneurs féodaux qui les exploitent et les entraînent à exploiter d'autres peuples. Malheureusement, la race germanique est déjà trop faible en Allemagne pour tenir tête à ses dominateurs, mais elle est trop forte aussi pour s'effacer. C'est pour cela que les Allemands sont ballottés entre des velléités d'émancipation et de domination, entre la volonté impuissante de s'affranchir de leurs seigneurs et le désir criminel de se servir eux-mêmes des droits de leurs seigneurs vis-à-vis d'autres peuples qui veulent se constituer en nationalités libres. Quand on a vu de près les démocrates allemands dans les six dernières années, dans une période qui ne leur permettait que de faire des démonstrations et des discours politiques sur leurs affaires intérieures et internationales, on a pu prévoir l'étrange confusion qui se produirait au grand jour une fois que cette politique serait mise en action. Mais nous avouons franchement que ce que nous voyons, aujourd'hui que la guerre de l'Allemagne contre le Danemark est commencée, dépasse toutes nos prévisions. Nous avons été forcé de faire de nouveaux efforts pour pénétrer le mystère d'un mouvement populaire sans exemple dans l'histoire des peuples contemporains.

Digitized by Google

III

Ce ne sont pas assurément les peuples du groupe latin qui, après avoir aboli en France, et tout en faisant encore des efforts en Italie et en Espagne pour abolir les derniers vestiges de la domination de race, voudraient provoquer une guerre pour assurer la prédominance à telle race plutôt qu'à telle autre. Ces peuples sont tellement éloignés d'une pareille pensée, qu'ils ne se doutent guère du danger imminent auquel ils sont exposés par la fièvre germanique qui sévit en Allemagne.

Comme il arrive toujours quand de mauvaises passions pervertissent le jugement des hommes, les Allemands se font et entretiennent de singulières illusions sur l'état moral de la société chez les peuples de race latine et sur celui de la société allemande. On exagère les vices, et l'on en invente à l'envi, pour les attribuer à cette société de l'Europe occidentale et méridionale qui représente et défend la civilisation moderne, tandis qu'on flatte l'amour-propre du peuple allemand, pour exciter son orgueil et lui implanter au cœur la haine, la jalousie et le mépris envers les peuples de race latine. — Il faut avoir lu, depuis la guerre d'Italie, la *Gazette d'Augsbourg*, et il faut avoir entendu ce que l'on dit dans les cercles patriotiques de l'Allemagne sur la corruption de la société française en particulier, et sur celle des peuples méridionaux en général, pour s'expliquer comment l'opinion d'un peuple qui ne manque pas de bon sens a pu être pervertie jusqu'au point d'intervertir les rôles des défenseurs et des ennemis de la régénération européenne. — Heureusement, il n'est pas facile d'abuser tout un peuple sur le caractère de faits patents, et le peuple allemand sera désabusé le jour où ces faits se produiront à la face du monde, comme il l'a déjà été, lorsqu'il a vu la politique italienne en action, malgré toutes les calomnies qu'on avait répandues systématiquement et jour par jour sur le caractère et l'essence de ce mouvement italien.

La société moderne est encore en lutte avec la vieille société européenne du moyen âge qui fait obstacle à sa régénération. Les ennemis de cette régénération, tout le monde les connaît; c'est, d'une part, le parti hiérarchique, exploitant la religion au profit d'intérêts mondains, et la minant dans l'esprit de nos contemporains par son attachement à un pouvoir temporel qui lui échappe, par son antagonisme contre les lumières, par son goût attardé des superstitions et son penchant pour la force. D'autre part, c'est le parti féodal, l'allié

Digitized by Google

du parti hiérarchique, l'adversaire obstiné du progrès qui lui est si funeste, recrutant ses armées parmi des populations qui, grâce aux efforts du parti hiérarchique, sont encore trop ignorantes pour savoir peser leurs véritables intérêts.

A entendre les falsificateurs de l'opinion allemande, les peuples de race latine seraient encore soumis corps et âmes au parti hiérarchique, et les peuples germains auraient la vocation de briser le joug de la superstition, de l'ignorance et du servilisme sous lequel les peuples de race latine sont censés gémir. Si l'Italie a déjà donné un démenti à ces opinions erronées, on continue néanmoins de les entretenir en ce qui concerne la France et l'Espagne, où, suivant les dires des flatteurs du peuple allemand, le parti hiérarchique maintiendrait son omnipotence. Autrefois, lorsqu'on flattait les rois pour se servir de leur autorité, les amis de la vérité disaient en gémissant : Ah ! si le roi savait ! Aujourd'hui, que l'on flatte les peuples pour en tirer profit, les amis de la vérité doivent dire de même : Ah ! si les peuples savaient ! Le peuple allemand sait-il bien à quel point on abuse de sa candeur ? Le contraire de ce qu'on lui dit est précisément la vérité. Les partis hiérarchique et féodal n'ont plus de populations sur lesquelles ils puissent s'appuyer que dans une partie de l'Allemagne, de la Belgique et de la Suisse. Ce sont des populations de race germanique plutôt que de race latine, au milieu desquelles les partis de la vieille société ont leurs principaux foyers d'action. Quant à la France et l'Italie, l'histoire a déjà suffisamment montré de quel côté leurs populations penchent dans la lutte de la vieille et de la nouvelle société. Aveugles qui ne le voient pas. En Espagne aussi, la population est bien plus avancée qu'on ne le suppose généralement. Dans tous ces pays qui appartiennent au groupe latin, un pouvoir qui voudrait s'appuyer sur les éléments de la vieille société du moyen âge serait perdu, par la simple raison que ces éléments y manquent complétement. On l'a déjà vu en Italie ; et quand un jour l'Espagne sera forcée d'opter entre l'alliance avec les défenseurs de la vieille société et l'alliance franco-italienne, on s'étonnera peut-être plus encore qu'on ne l'a fait à l'occasion du peuple italien, de trouver ce peuple espagnol qu'on se représente encore rempli de fanatisme, si parfaitement dégagé des préjugés d'un autre âge. Ceux qui ont été en Espagne et qui ont vu de près les populations espagnoles, dans les campagnes autant que dans les villes, ne nous démentiront pas quand nous affirmerons que ce peuple, que des fanatiques ont encore pu soulever, aux derniers jours du premier Empire, contre l'invasion des idées françaises, est aujourd'hui aussi dévoué que les Italiens et les Français eux-mêmes, aux principes de 1789. — L'histoire, dans un avenir peu éloigné, se chargera aussi d'éclairer le

Digitized by Google

peuple allemand sur le compte de ces populations de race latine, dont on s'efforce de dénaturer à ses yeux les vertus nationales, de même qu'on dénature, en sens contraire, celles des peuples germains.

IV

Nous avons seulement effleuré la cause anthropologique du développement de celles des nationalités modernes qui, par suite d'un heureux mélange de races, sont arrivées à s'affranchir de toute domination, en s'appuyant sur la France. Sans vouloir trancher une question qui est du domaine de la science plutôt que de l'histoire, celle-ci nous autorise pourtant à croire que tel mélange de race a exercé une meilleure influence sur l'humanité et le progrès de la civilisation, que tel autre dont les effets sont encore douteux. Nous n'insisterions pas sur cette question de fusion de races, que nous voudrions seulement recommander à l'investigation des savants, s'il n'y avait pas au cœur de l'Europe une grande nation, évidemment composée de races diverses, dont on a flatté l'amour-propre, en la faisant, fort à la légère, descendre directement d'une souche de conquérants, pour l'exciter à un fanatisme de domination, et pour éveiller en elle des préjugés de race, les pires de tous les préjugés, et le plus dangereux de tous les fanatismes. Quelle nation libre, ou désirant le devenir, qui ne serait avide, en effet, de s'allier aujourd'hui avec la nation française, pour combattre les ennemis du progrès? Les peuples libres de race germanique n'y manqueraient certes pas. Jamais les gouvernements et les patriotes de la Grande-Bretagne et des Etats scandinaves n'ont essayé et n'auraient réussi, dans notre siècle, à faire appel à des préjugés de race, pour exciter la masse populaire à entreprendre une guerre de race contre les peuples du groupe latin, contre la France et l'Italie. Les malheureux peuples de race slave ne seraient pas non plus les derniers à rechercher l'alliance de la France, quelqu'efforts que puisse faire la Russie pour prêcher la guerre sainte, la guerre de race, et provoquer les peuples à se ruer un jour sur l'occident et le midi de l'Europe. Seules, quelques fractions du peuple allemand résisteraient à cet entraînement vers la France; ce sont les fractions qui ont été fanatisées par les doctrines insensées des Arndt et des Jahn, doctrines qui ont jeté de profondes racines en Allemagne, ont infesté jusqu'aux démocraties les plus chatouilleuses, et sont devenues une espèce de tradition patriotique, entretenue avec soin par le parti féodal, au

Digitized by Google

sein des universités de l'Allemagne. Nous avons déjà indiqué la cause anthropologique de cette maladie du germanisme; nous avons vu qu'elle gît dans le malheureux mélange des races, plutôt que dans la pureté originelle dont s'enorgueillissent les teutomanes. Voyons, maintenant, les effets qui ont été produits par cette première cause dans l'histoire allemande, effets qui, à leur tour, sont devenus de nouvelles causes dans l'histoire moderne de l'Allemagne.

Les peuples germains du nord, après avoir renversé l'antique empire romain, se sont fondus, dans le midi et dans le cœur de l'Europe, avec les races des pays conquis. En Allemagne cependant, où cette fusion avait eu lieu malheureusement d'une manière très incomplète, ils avaient poursuivi le fantôme d'un saint empire romain de race tudesque, ou d'une domination universelle germano-chrétienne, à une époque où la plupart des peuples chrétiens, notamment ceux de la race latine, avaient déjà commencé à se constituer en nationalités puissantes, sous des souverains qui s'opposèrent aux prétentions des empereurs germaniques. Tout en poursuivant ce fantôme d'une domination universelle devenue impossible, la nation allemande a négligé ses propres affaires politiques, sa propre constitution nationale. Un instant pourtant, à l'époque de la Réforme, elle a fait un effort suprême, mais trop tard pour se donner de la cohésion, la fusion des races s'étant déjà accomplie de la manière que nous venons d'indiquer, trop tôt pour reconstituer son état social sur des bases populaires. L'élan qui tendait à ruiner d'un seul coup le régime féodal ne rencontrait pas un concours suffisant dans les masses bourgeoises encore peu éclairées. La Réforme n'aboutit qu'au partage de l'Allemagne entre ces seigneurs, qui étouffèrent le mouvement populaire, et qui en même temps profitèrent du schisme pour s'ériger en souverains. Les nouveaux souverains allemands, qui se rendirent indépendants de l'empire, ont plus tard, dans la guerre de Trente ans, pendant laquelle ils se sont appuyés sur l'étranger, ruiné l'Allemagne entière dans son essence nationale et dans sa civilisation. Le protestantisme, qu'on a établi dans la moitié de l'Allemagne, grâce à l'intervention de la Suède, ne pouvait plus devenir, dans les mains souillées du sang du peuple, une cause nationale et populaire. Il est resté, depuis ces temps néfastes, le serviteur de la féodalité et de l'autocratie. La Réforme, en Angleterre et dans les pays scandinaves, fut une cause d'affranchissement et la source d'institutions nationales; elle a ruiné en Allemagne et la liberté et la nationalité. Aujourd'hui que la société du moyen âge est attaquée dans ses bases féodales en même temps que dans ses bases hiérarchiques, le protestantisme allemand défend la hiérarchie catholique avec l'Autriche, pour être défendu à son tour contre l'esprit moderne par le

Digitized by Google

vieux parti ultramontain et ses adhérents. Qu'importe la religion à ceux qui ne se soucient guère que de leurs intérêts matériels de domination ? Protestants et catholiques, j'entends ceux qui vivent hors de leur temps, s'allient tous les deux, non-seulement entre eux, mais encore avec l'Eglise orthodoxe de la sainte Russie, pour combattre la civilisation occidentale !

Il y a sans doute beaucoup d'Allemands qui s'aperçoivent des piéges qu'on leur tend et qui les repoussent. Mais ce ne sont pas ceux qui se posent en patriotes et qui voudraient entraîner la masse populaire dans une guerre contre le Danemark et contre tous les peuples qui ont les yeux tournés vers la France. Nous les avons vus à l'œuvre, ces patriotes, ces démagogues allemands, pendant la guerre d'Italie ; nous les voyons aujourd'hui continuant d'exciter le peuple allemand contre le Danemark, quoiqu'il ne soit plus douteux pour personne que ce soit uniquement contre les institutions libérales du Danemark que cette question du Schleswig-Holstein *meerumschlungen* ait été soulevée, dès l'origine, par le parti féodal des duchés et de l'Allemagne ; et si jamais cette funeste guerre devait s'étendre, sous l'influence de la politique prussienne et autrichienne, sur toute l'Europe, nous les verrions encore, ces bons patriotes, comme aux jours de la *guerre de délivrance*, combattre la France et les peuples européens, s'allier avec les Russes et avec ces mêmes grandes puissances allemandes, qu'ils viennent de maudire à cause de leur intervention dans ce qu'ils appellent une guerre nationale des Allemands, et qui n'est, en réalité, qu'une guerre de convoitise et de jalousie.

V

On s'est plaint, en Allemagne, des sympathies que l'opinion en France, de même que dans l'Europe entière, témoigne à la cause danoise, et l'on s'est demandé pourquoi ceux qui s'intéressent tant aux nationalités opprimées éprouvent si peu de sympathies pour ces pauvres Allemands qui combattent pourtant aussi au nom d'une nationalité opprimée. Ces plaintes et ces reproches ont même trouvé un écho dans la *Revue ;* elle a publié sur cette question des travaux remarquables comme analyse des faits, mais écrits du point de vue diplomatique, c'est-à-dire du point de vue allemand. Car, disons-le tout de suite, les Allemands, qui invoquent, dans leur querelle avec le Danemark, le droit moderne de nationalité, sont des diplomates

Digitized by Google

plutôt que des démocrates. Ils revendiquent des droits anciens au détriment du droit nouveau, des institutions modernes et libérales, défendues par le Danemark. Si le roi Frédéric VII était resté roi absolu, le lien féodal qui unissait les duchés au Danemark aurait pu subsister, et aucun conflit n'aurait surgi entre les prétentions des hobereaux des duchés et les exigences modernes du pays scandinave. Le roi Frédéric, dans cette hypothèse, n'aurait pas eu à payer quelques millions pour racheter les anciens droits qu'un de ses parents possédait sur les duchés, et qu'un de leurs descendants réclame aujourd'hui, en opposant une fin de non-recevoir au rachat dont il a pourtant accepté les bénéfices. Et les démocrates allemands qui, armés du droit féodal, appuient le prétendant; les démocrates allemands qui, depuis un demi-siècle, n'ont cessé de s'élever contre les trente ou quarante princes allemands que Napoléon Ier avait encore laissés debout; cette démocratie qui n'avait pu trouver assez d'injures pour les jeter à la face de la diète de Francfort, son alliée d'aujourd'hui, cette démocratie amphibie n'aurait pas à réclamer à présent qu'une principauté de plus soit formée, et qu'un sang nouveau soit infusé dans les veines de cette pauvre Diète moribonde. L'auteur de l'*Histoire diplomatique de la Question dano-allemande*, en parlant du Danemark, lui reproche sa démocratie, jalouse uniquement de sa souveraineté. Il est vrai que la démocratie allemande n'est pas aussi jalouse de sa souveraineté que la démocratie danoise. Le lecteur français aura peut-être quelque peine à pénétrer le mystère de cette étrange démocratie qui semble composée de tout une population de diplomates. Au risque d'être maudit, en compagnie des deux grandes puissances allemandes, comme traître à la patrie, nous allons trahir le secret de ces démocrates-diplomates.

La question nationale, telle qu'elle est posée aujourd'hui en Allemagne, est une question de puissance et d'influence dans les affaires du monde (*der Machtstellung*), plutôt qu'une question de droit populaire et de justice sociale. On est bien plus jaloux de la puissance matérielle que de la liberté des peuples les plus civilisés et les plus avancés de l'Europe occidentale. Or, dans notre temps, l'influence qu'une nation exerce dans les affaires européennes est en raison directe des mérites que cette nation s'est acquis dans les luttes énergiques de la société moderne contre les idées du moyen âge; et l'influence morale produit toujours la puissance matérielle; au contraire, un gouvernement ou un peuple, qui se targue d'anciennes prétentions et s'appuie en dernier lieu sur la force brutale du glaive pour écraser le faible, n'aura jamais la puissance ni l'influence qu'il convoite. Un peuple qui commence à se battre pour l'extension de ses frontières, avant d'avoir lutté pour l'extension de ses droits; une

Digitized by Google

nation qui voudrait disposer de couronnes souveraines, avant d'avoir mérité la couronne civique ; une telle nation sera frappée d'impuissance, quoi qu'elle fasse pour reculer ses frontières, en augmentant sa puissance maritime et ses forces militaires. Tout le monde s'élèvera contre un peuple qui vise à un autre but qu'à faire le bien. Tôt ou tard, il succombera.

En septembre dernier, nous avons donné à l'Allemagne un avis suprême. Si le peuple allemand, avons-nous dit, cherchait sa nationalité ailleurs qu'en lui-même, et son principe d'unité ailleurs que dans la souveraineté populaire ; si, au lieu de s'appuyer sur la France et ses alliés, le peuple allemand se confinait dans ses rancunes d'un autre âge, rancunes que ses maîtres exploitent au détriment de sa propre régénération et de celle de toute l'Europe, la définition faussement donnée de l'Italie, par un des premiers hommes d'État de l'Allemagne, s'appliquerait, comme un arrêt du destin, à l'Allemagne elle-même. Ce grand pays ne serait plus qu'une *notion géographique*.

On nous a accusé de machiavélisme, parce que nous avons défendu, en Allemagne, la cause populaire de l'unité et de l'indépendance nationale, basée sur la souveraineté du peuple, et que nous avons rattaché cette cause, en France, à un gouvernement que certains libéraux combattent systématiquement, malgré les grandes choses qu'il a déjà accomplies et les choses, plus grandes encore, qu'il a mission d'accomplir. Ce n'est pas la première fois que ceux qui se disent libéraux, mais qui n'aiment, au fond, que les grands priviléges sociaux de leur classe, ce n'est pas la première fois, et ce ne sera pas la dernière, que ces libéraux font obstacle à la politique généreuse et éminemment française d'un gouvernement populaire sorti de la révolution, et qui en a recueilli l'héritage. Les Allemands de bonne foi ne s'aperçoivent-ils pas que ce qui est au plus haut degré conservateur en France est, au même degré, révolutionnaire en Allemagne et dans toute l'Europe orientale? En France, les principes de 1789 sont au pouvoir et régissent toutes les institutions ; y vouloir perpétuer la révolution pour le bon plaisir de quelques anciens partis serait en même temps une folie et un crime. Mais, dans une grande partie de l'Europe, et notamment en Allemagne, le pouvoir est encore dans les mains des ennemis de ces principes. Ceux-ci sont à la fois les ennemis de leurs peuples, du peuple français et de son gouvernement. Est-il donc si difficile de comprendre que les défenseurs des principes de la révolution française sympathisent avec ce gouvernement populaire, en même temps qu'il en combattent les ennemis incorrigibles du dehors et du dedans?

Digitized by Google

VI

Il n'y a, dans les complications actuelles de l'Europe, aucune nation qui ait plus besoin du concours de la France et de ses alliés que la nation allemande. Écrasée par deux grandes puissances qui sont les alliées nécessaires de la Russie, menacée par tous les peuples qui gémissent sous le joug des spoliateurs de la Pologne, des envahisseurs du Danemark, des anciens dominateurs de l'Italie, de la Hongrie et de diverses populations slaves; travaillée par des démagogues qui cherchent querelle à tout le monde, pour mieux pêcher en eau trouble; ballottée entre des désirs sans frein et des craintes sans objet, la nation allemande s'est déjà laissé entraîner à une guerre compromettante, et serait inévitablement la proie d'une guerre civile sans issue et d'une guerre nationale sans succès et sans honneur, si elle ne cherchait pas ses amis chez les alliés naturels de tous les peuples opprimés. On a vu ce qui interdit aux Allemands d'avoir une conscience claire des moyens de leur délivrance. Qu'ils y réfléchissent; les époques de domination de races sont passées. S'ils supposent à la France des idées de domination, cette supposition toute gratuite n'a d'autre fondement que la maladie du germanisme. La France n'a pas de plus grand intérêt que de s'assurer le libre exercice des travaux de la paix, sans cesse compromis tout le temps qu'il y a eu en Europe des causes de perturbations, de révolutions et de guerres. Le malaise et les crises, qui n'ont cessé d'entraver la marche des affaires depuis une série d'années, d'où dérivent-elles, sinon des provocations incessantes venues de ces gouvernements usés, qui voudraient perpétuer un état de choses incompatible avec les progrès de la dignité humaine? Ce que l'on perpétue, en effet, par ces tentatives surannées, ce sont les mauvaises passions et les erreurs de tout genre, c'est l'ère de la révolution, heureusement close en France; ce sont les guerres nationales, toujours près d'éclater, qui ne seront jamais menées à bonne fin tant que la réaction européenne ne sera pas définitivement vaincue. Le gouvernement français aurait préféré de gagner les gouvernements réguliers de l'Europe à ses tendances pacifiques, libérales et civilisatrices. Forcé, par l'obstination de ces gouvernements, de s'adresser directement aux peuples, il ne voudra certainement pas, vis-à-vis de ses alliés populaires, léser des intérêts nationaux qu'il a cherché à sauvegarder par son essai d'alliance avec leurs maîtres. Il ne s'agit, en effet, dans la politique française, ni d'extension ni de rectification de frontières,

Digitized by Google

mais, avant tout, d'assurer aux diverses nations de l'Europe l'indépendance nécessaire pour la création et la conservation d'institutions libérales, aujourd'hui ajournées ou menacées. Quand les peuples pourront, grâce à l'aide efficace de la France, librement exercer leurs droits politiques et sociaux, ce sera à eux de s'organiser en nations libres et souveraines. Si des questions de frontières sont alors à régler, il y aura des moyens légitimes et pacifiques d'en venir à bout, sans faire appel à la force des armes. Que les peuples souverains s'unissent en congrès européen, puisque les souverains des peuples ont refusé de s'unir aux vues généreuses de l'empereur Napoléon III! La France, en poursuivant la solution équitable des grandes questions qui agitent l'Europe, aura d'avance acquis les sympathies de tous les peuples, sans en excepter la majorité des peuples allemands. Quant à ceux d'entre eux qui, malgré les intentions avouées du premier ministre de Sa Majesté prussienne, malgré la résurrection, sinon accomplie, du moins très vraisemblable d'une sorte de sainte-alliance, voudraient continuer à faire, en cette compagnie, la guerre aux nations opprimées et aux institutions libérales de l'Europe, on ne discute pas avec eux, on les combat. AMÉRO.

Digitized by Google

LE

ROMAN CONTEMPORAIN

Un Début à l'Opéra, *M. de Saint-Bertrand*, *Le Mari de la Danseuse*, par M. Ernest Feydeau, 3 vol. in-12. Paris, Michel Lévy. — *Madelon*, par M. About, in-8°. Hachette. — *Les Courbezon*, *Julien Savignac*, par M. Ferdinand Fabre. Hachette. — *Salammbô*, par M. Gustave Flaubert, in-8°. Michel Levy. — *Le Capitaine Fracasse*, par M. Théophile Gautier, 2 vol. in-12. Charpentier. — *Le comte Kostia*, par M. Victor Cherbuliez. Hachette. — *Madame Thérèse*, par M. Erckmann-Chatrian. Hetzel. — Etc., etc.

Si on ouvre un dictionnaire à l'article *roman*, on lit : « *Roman*, récit fictif, ordinairement en prose, d'aventures plus ou moins vraisemblables, où l'on peint les passions humaines, et surtout l'amour. » Voilà une longue définition qui, en plus d'un point, prêterait à la critique, mais dont il faut bien se contenter, en attendant que M. Littré soit arrivé à la lettre *R*. Toutefois, il est utile de prévenir les lecteurs de bonne foi, que la définition est un peu surannée, et qu'ils auraient peine à en retrouver les traits principaux dans le roman contemporain. Ils rencontreront bien, dans la plupart des œuvres de nos jours, les *aventures plus ou moins vraisemblables* dont parle sagement le prévoyant dictionnaire, et si l'excellence du genre se mesurait à l'invraisemblance, disons mieux, à l'impossibilité des faits racontés, nous pourrions nous flatter d'être arrivés à une limite qu'on ne dépassera plus, et d'avoir atteint la perfection. En moins de deux ans, le roman moderne, sans parler de l'incroyable odyssée de *Rocambole* et de *Jean Diable*, nous offre un baron « de hault lignage, » qui s'enrôle dans une troupe de comédiens, une jeune fille qui disserte sur la théologie aussi logiquement que saint Thomas d'Aquin, et une danseuse d'une angélique vertu. Mais ce qu'il offre rarement, ou jamais, c'est la peinture « des passions

Digitized by Google

humaines, et surtout de l'amour, » non que le mot d'amour n'y soit souvent prononcé et presque à chaque page; mais l'étiquette est trompeuse : tantôt ce sentiment est si amoindri, si affadi qu'on le reconnaît à peine, et qu'il a l'air d'une ombre, ou comme d'un crépuscule de véritable amour; tantôt, il se compromet en compagnie des Laïs et des Marco, sans pudeur, au moins hypocrite, sans aucun de ces *accès* de sincérité qui rendent Manon Lescaut et Desgrieux supportables d'abord, puis attendrissants. Quant à cette grande passion, qui est la vie du théâtre et du roman, que Racine n'a pu bannir d'*Athalie* qu'à force d'habileté scénique et de merveilleuse poésie, et que Voltaire se vante, bien à tort, d'avoir évitée dans son ennuyeuse *Mérope*, quant à cet amour, né du cœur et non des sens, grand dans ses désordres, excusable dans ses faiblesses, l'amour des Chimène et des Doña Sol, on le chercherait inutilement dans le roman contemporain; nous trouverions sans peine des copies plus ou moins pâles des Lovelace et des Don Juan, mais point de Clarisse Harlowe; et si, par une induction qui mènerait à de graves erreurs, on jugeait de l'état moral d'une société par sa littérature, il faudrait croire que cette grande faculté d'aimer a été étouffée en nous et n'est plus qu'un souvenir.

Il n'en est heureusement rien, et le positivisme ne nous a pas tellement envahis, qu'il ne reste plus de place à l'amour dans nos sociétés. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la cause de cette transformation du roman; elle est dans le succès même de ce genre littéraire, dans le développement qu'il a pris de nos jours, dans son universalité toute moderne. Le roman a trouvé le champ des lettres presque abandonné; il a profité de cette désertion générale pour y entrer en maître. Le grand mouvement poétique qui marqua les premières années de la Restauration s'est soudainement arrêté : des trois grands poètes qui signalèrent cette glorieuse renaissance, l'un s'est éteint, les deux autres ont abdiqué, et la muse n'a que quelques rares amants dont les accents solitaires ne réveillent plus l'indifférence du public. Le théâtre, épuisé par une production trop hâtive, glacé par l'effacement des types comiques, gêné par la censure, ne donne plus, malgré d'éphémères succès, que des œuvres d'un ordre secondaire, où la peinture des caractères a fait place à des saillies plus ou moins vives, à de longues tirades que termine un mot à effet, à des fusées de style dont rien ne justifie l'éclat inattendu, à un dénoûment convenu, prévu, et qu'on devine dès le premier acte, sans que le mérite de l'observation en compense l'uniformité. La fable et le conte, ces deux formes charmantes de l'esprit français, ont dit leur dernier mot avec La Fontaine et Voltaire.

Le roman a profité de cette décadence des autres genres, il a re-

Digitized by Google

cueilli leur héritage ; entrant dans l'arène vide, il s'y est victorieusement installé. Il a tout envahi, physiologie, théologie, controverse, histoire ; il pénétrerait même volontiers dans le domaine de la politique, mais les dangers de la tentative l'épouvantent, et le forcent à regarder de loin cette terre promise dont l'entrée lui est interdite, ou à n'y poser un pied timide que pour le retirer aussitôt. En se disséminant ainsi sur un si grand nombre de sujets, il a perdu un peu de sa véritable originalité ; il a oublié que son but principal, sa raison d'être n'était point de prouver, mais d'amuser ; de disserter sur les passions humaines, mais de les peindre. Tantôt, raisonneur et dogmatique, il s'ingénie à soutenir une thèse, il plaide, il argumente ; tantôt, minutieux comme un inventaire, exact comme un procès-verbal, il enregistre tous les petits détails, décrit, dissèque, analyse, sans nous faire grâce d'aucune des faces de la réalité ; parfois, il se plaît à ressusciter le passé, à reconstituer un monde disparu, à se mettre à la remorque de l'archéologie ; si, de temps en temps, il rentre dans son vrai domaine, qui est le cœur humain, il n'en explore qu'un coin perdu, il n'ose approfondir le sentiment, il l'effleure, *circum præcordia ludit.* Cette universalité du roman embarrasse un peu la critique ; elle ne sait guère quel nom donner à des œuvres de genres si différents : le mot seul de *roman* ne suffit plus ; il faut y ajouter une épithète, recourir aux classifications, distinguer le roman réaliste et le roman de controverse du roman archaïque et du roman archéologique ; et encore y aura-t-il bon nombre de livres dont la forme indécise ne se prêtera à aucune de ces désignations, qu'il faudra juger sans leur demander leur nom, sans essayer de les ranger dans aucune catégorie.

I

Réalisme est un mot nouveau, qui, comme tant d'autres, n'a été employé dans les lettres qu'après avoir passé par les arts. Les rapports naturels entre ces deux formes du beau expliquent facilement cet emprunt de l'une à l'autre. Vivement débattue au commencement du siècle, la question du réalisme est aujourd'hui décidée, sinon en théorie, du moins en fait. Faut-il, dans toute œuvre d'art, ajouter à la nature un élément idéal, et chercher, comme Phidias, ce type exquis de la beauté dont parle Cicéron ? Ou bien, doit-on se contenter de copier simplement la nature, et mettre son ambition suprême dans l'exactitude de la peinture, dans la perfection des détails ? Jusqu'à nos jours, il était reconnu qu'il n'y a point d'artiste sans

Digitized by Google

idéal, que la supériorité de l'œuvre consiste précisément dans cet élément créateur, ajouté par l'auteur à la création même de la nature, que le propre du génie est de voir au delà de ce monde, et de nous donner plus que nous ne pouvons y rencontrer. Une œuvre ainsi conçue, statue ou tableau, drame ou roman, a le privilége de se détacher de son époque, du milieu dans lequel elle est née, pour s'adresser aux hommes de tous les temps et de tous les pays. Je n'ai plus à juger si la copie est exacte, si elle reproduit fidèlement l'original. Que m'importe quel modèle a posé pour la Joconde ou pour *la Vierge à la chaise?* Si l'une et l'autre répondent à l'idée que j'ai en moi-même de la beauté et de la divinité, j'ai senti, j'ai compris l'œuvre. De même, qui s'est jamais demandé la date d'Harpagon ou de Tartufe? Ce n'est point tel avare, tel hypocrite que Molière a voulu peindre, c'est l'avarice et l'hypocrisie, qui sont de tous les temps.

Le réalisme, de son propre aveu, se circonscrit dans un cercle plus étroit. Un des écrivains de la nouvelle école veut bien nous donner sa poétique, tout en se défendant d'en avoir aucune. M. Feydeau a été assez malmené par la critique; on l'a appelé *naturiste*, on l'a appelé *jeune chien;* il répond à ces aménités par une préface qu'il a placée en tête de son dernier roman. Il ne l'a écrite, dit-il, que pour lui-même et quelques-uns de ses intimes; il invite le lecteur à la passer : nous nous garderons bien de suivre ce conseil. La réponse est franche, écrite avec verve et en bon style; ce n'est pas la partie la moins piquante des trois volumes dont elle est l'apologie : « Je vous demanderai d'abord, dit M. Feydeau à ses adversaires, ce que vous entendez par le mot *réaliste*. Je vois qu'on l'applique aujourd'hui à tant d'écrivains suivant des doctrines diverses, qu'un peu de confusion s'est faite à cet égard dans mon esprit. Voulez-vous dire que réaliste est celui qui, dans l'art, choisit exclusivement les sujets odieux, grossiers, la peinture des choses basses, des vices, des difformités physiques et morales, qui cherche moins à toucher le lecteur qu'à ravaler l'humanité, et se complaît à ne la montrer que sous ses côtés hideux, repoussants et grotesques? Je vous réponds : non, je ne suis pas réaliste. »

Jusque-là, rien de mieux, et nous ne pouvons qu'applaudir. M. Feydeau emprunte ensuite au Dictionnaire de l'Académie sa définition du réalisme, en la modifiant un peu. Le réalisme, suivant lui, consiste à peindre la nature ou l'humanité telle qu'on la voit, et, le terme ainsi entendu, il se déclare réaliste. Quant à vouloir tout peindre, à ne s'arrêter devant aucune image, si grossière qu'elle soit, M. Feydeau s'en défend avec énergie : « C'est vous, s'écrie-t-il, qui dites cela; mais je ne connais pas d'accusation plus injuste. Le réa-

Digitized by Google

lisme tel que vous le définissez n'existe pas. » Nous prenons acte de cette généreuse indignation. A cette question : « Voulez-vous tout peindre, ce qui est séduisant comme ce qui est repoussant, » plus d'un peintre, plus d'un romancier de notre époque répondraient sans hésiter : oui, et le temps n'est pas bien éloigné encore où toute une école formula cette fameuse profession de foi : le laid, c'est le beau. M. Feydeau ne va pas jusque-là, et nous n'avons qu'à le féliciter, si ses œuvres sont conformes à sa déclaration de principes ; toutefois, qu'il nous permette de lui faire observer qu'un auteur, en s'astreignant à peindre la nature ou l'humanité telle qu'il la voit, se condamne de son plein gré à un succès éphémère. Son livre, se bornant à être une copie, n'aura de valeur, aux yeux du lecteur, que par la comparaison qu'il en pourra faire avec l'original. Il représente une période, un état de choses nécessairement transitoire ; une fois le modèle disparu, le calque ne saurait lui survivre. Tandis que l'élément idéal soutient les grandes œuvres à travers la durée des temps et les pare d'une éternelle jeunesse, la copie servile meurt avec l'époque dont elle est la reproduction. Il y a plus : elle ne s'adresse qu'à un nombre assez limité de lecteurs contemporains, à un public spécial, connaissant à fond le sujet qui a inspiré l'œuvre, et, partant, capable d'apprécier la fidélité de la reproduction. Pour tous les autres, de pareils livres sont une énigme ; ne répondant à aucun sentiment, à aucune aspiration, ils peuvent exciter une curiosité passagère, ils ne laissent point d'impression durable. C'est ce qui explique comment plus d'une pièce, fort bien accueillie à Paris, laisse indifférent le public de la province. Certaines œuvres de Balzac lui-même, que M. Feydeau cite volontiers, ne peuvent être goûtées que par les lecteurs parisiens. Ces restrictions faites, je suis presque tenté d'être réaliste à la manière de M. Feydeau ; il faut bien avouer d'ailleurs que, malgré toutes les résistances, le réalisme a droit de cité dans notre littérature, et qu'il allègue en sa faveur la raison souveraine dans ce cas du fait accompli.

Mais M. Feydeau ne s'arrête pas en si beau chemin ; il ne se contente pas d'avoir planté dans le camp de ses adversaires le drapeau du réalisme, le voilà qui proscrit l'idéal : « L'utile, dit-il, est le dieu de ce siècle : il a tout envahi ; les intérêts prédominent partout. Les intérêts ont remplacé toutes les choses élevées : la foi, l'amour du beau, de la vertu, l'idéal. Les artistes pouvaient-ils se soustraire au prosaïsme de leur siècle ? pouvaient-ils tout seuls réagir ? Non. Disons-le, sans la moindre crainte d'être démenti par les faits : à une époque qui a supprimé la beauté dans le costume, qui ne veut plus de *pittoresque* dans la langue, qui ne veut plus de langue idéale, de vers ; à une époque qui a enfanté le suffrage universel,

Digitized by Google

les emprunts, les *embellissements* de Paris, les associations de capitaux, les chemins de fer, les télégraphes électriques, les bateaux à vapeur cuirassés, les canons rayés, la photographie, les expositions de l'industrie, tout ce qui sert les sens, tout ce qui supprime les distances, tout ce qui va vite, tout ce qui frappe fort et infailliblement, tout ce qui est mathématique, utile, matériel, commode, le réalisme est la seule littérature possible..... C'est au siècle, au siècle tout seul qu'incombe la responsabilité du réalisme..... Autrefois, le public demandait aux écrivains du goût, de la grâce, du style, un art particulier pour donner de la noblesse aux choses vulgaires, une certaine mesure dans la convention et des déductions philosophiques. Savez-vous ce que le public leur demande aujourd'hui?.... On leur demande *l'exactitude.* » Et M. Feydeau regrette, en finissant, de n'avoir pu rimer, comme André Chénier, une ode à Bathylle, et d'avoir été forcé, pour satisfaire au goût du public, de peindre, dans *Fanny*, « les tortures secrètes de l'adultère. »

Si notre siècle était aussi malade que le prétend M. Feydeau, s'il n'y avait plus parmi nous ni foi, ni amour du beau, ni vertu, sa thèse n'en serait pas plus admissible. Loin que l'artiste dût courber la tête devant le prosaïsme de son siècle, faire métier de son art et travailler sur commande, il y irait de sa gloire de se soustraire à l'entraînement général, de réagir contre le goût dépravé de ses contemporains; autrement, il faudrait condamner les plus grands génies de tous les temps, qui n'ont été tels que parce qu'ils se sont mis en lutte ouverte avec leur époque, et qu'au lieu de s'assimiler à elle, ils l'ont façonnée à leur propre image. Quelle est la vraie originalité de Corneille, sinon d'avoir agrandi et ennobli le théâtre, d'avoir parlé à son parterre, enivré des Mairet et des Hardy, une langue qu'il ne voulait pas entendre, et d'avoir froissé violemment le goût public pour l'épurer? Ce même public n'aimait que les romans de d'Urfé et de Mlle de Scudéri, les fadeurs d'Artamène et de Clélie. Fallait-il continuer à le servir selon son goût, au lieu de le ramener à la vraisemblance, au naturel, à *Gil-Blas?* Cervantes trouva l'Espagne engouée des romans de chevalerie; selon M. Feydeau, Cervantes eût dû suivre le courant, jeter *Don Quichotte* au feu et ajouter un nouveau chapitre à l'*Amadis de Gaule!* Singulière esthétique, qui réduirait l'art à l'imitation et ferait du génie le flatteur ou le complice des travers et des vices de son temps!

Mais sommes-nous tombés si bas? Le suffrage universel et les emprunts nationaux ont-ils porté un coup si mortel au sentiment du beau? Vous accusez la langue de fuir le *pittoresque.* N'avons-nous pas vu, au contraire, il y a quelques années, une réaction violente

Digitized by Google

contre le siècle de Louis XIV, qu'on accusait, avec quelque raison, d'avoir appauvri la langue, une fureur de moyen âge et de style Louis XIII, un débordement de vieilles locutions rajeunies et de néologismes audacieux ; et si aujourd'hui nous nous défions un peu du pittoresque, n'est-ce point parce qu'on en a trop longtemps abusé ? Nous ne voulons plus de vers, parce que ceux qui nous les faisaient aimer sont muets, parce que les quelques poètes dont vous citez les noms n'ont point hérité de leur puissante inspiration. On a pu croire, sous le premier Empire, la poésie morte ; et pourtant, au lendemain, quel glorieux réveil ! Le réalisme a pénétré dans les arts avant d'envahir les lettres : a-t-il tué en nous l'amour de la grande peinture ? La foule, qui se presse aux concerts populaires, ne préfère-t-elle pas la musique des maîtres aux mélodies triviales ? Qu'il soit plus aisé de copier que de créer, fort bien ; que même le réalisme soit une des formes de l'art, soit ; mais en faire la seule et vivante expression d'un siècle, jeter l'anathème sur l'idéal, c'est dépasser le but et compromettre une cause qu'on peut défendre, mais qui n'a pas le droit d'attaquer.

Cette question du réalisme en entraîne, comme corollaire, une autre des plus importantes : celle de la moralité dans la littérature. M. Feydeau a toujours trouvé cette question « assez niaise, » et il renvoie volontiers ceux qui s'en préoccupent à Thèbes, « capitale du charmant pays de Béotie. » Toutefois, il a voulu en avoir le cœur net, et rechercher qui le premier « a donné cours à cette énorme absurdité. » Il a découvert que le coupable était le sage Platon, et qu'après lui cette idée biscornue avait longtemps sommeillé, jusqu'au jour où la Réforme la remit à la mode. Sans pouvoir suivre M. Feydeau dans ses patientes recherches sur l'origine de cette idée, nous croyons, au risque de passer pour Béotien, qu'elle a son importance ; seulement, il y a une distinction à faire : si, par moralité d'un livre, on entend le châtiment *final* du vice et le triomphe de la vertu, ce dénoûment de convention nous paraît tout aussi ridicule qu'à M. Feydeau ; nous le croyons même dangereux. Présenter le bien comme devant toujours l'emporter sur le mal, terrasser Ahrimane aux pieds d'Ormouz, reproduire cette victoire sous toutes les formes, au théâtre comme dans les livres qui sont ou veulent être une image de la vie réelle, c'est risquer d'égarer les âmes candides et leur préparer d'amères désillusions. Ces faciles succès de la vertu font songer aux récits du chanoine Schmidt, au méchant Thierry, vaincu par le bon Fridolin. Il est bon que l'on sache qu'il n'est pas si aisé de rester honnête, que la lutte opiniâtre contre le mal n'est pas toujours suivie du triomphe, et qu'il faut faire le bien pour lui-même, sans l'espoir d'une écompense incertaine.

Digitized by Google

Mais est-ce bien là ce que la saine critique entend par moralité ? Ce qu'elle proscrit, ce n'est point l'antagonisme nécessaire du vice et de la vertu, c'est la peinture, prolongée à plaisir, de la dégradation humaine ; c'est cette succession de tableaux où le mal rayonne en pleine lumière ; c'est la complaisante description de la laideur morale, sans le contraste consolant du bien. Vous avez beau répéter : « Les romans ne font pas les mœurs, il faut renverser la proposition : ce sont les mœurs qui font les romans. » Tout livre, même mauvais, trouve des lecteurs et produit sur eux une impression quelconque. De deux choses l'une : ou vous serez lu par des hommes d'une probité solide, aguerris contre la contagion du mal ; après avoir feuilleté quelques pages, ils fermeront ce livre, où ils ne trouveront aucun écho sympathique, aucun reflet d'eux-mêmes, et vous vous serez privé du suffrage de ceux-là qui seuls sont les juges souverains ; ou vos lecteurs (et c'est la majorité) seront les gens demi-honnêtes, également capables du bien et du mal, selon l'impression qu'on leur donne. En présence du héros que vous leur offrez, que croyez-vous qu'ils éprouvent ? S'ils ne sont pas allés aussi loin que lui dans le mauvais chemin, ils se diront qu'après tout ils ne sont pas si coupables, et, par comparaison, ils se croiront presque vertueux. S'ils n'ont plus rien à lui envier, ils se consoleront par le spectacle d'une abjection aussi dégradante que la leur, et vous ne voulez pas vous adresser à de pareils lecteurs.

Nous avons insisté trop longuement peut-être sur cette étrange prétention du réalisme, qui dénie à la morale toute intervention dans l'art. Mais, puisque nous nous trouvions en face d'une théorie nettement formulée, ne fallait-il pas profiter de cette rare bonne fortune, pour la discuter à fond et en montrer la faiblesse et le danger ? Cette discussion nous épargnera une longue critique du roman de M. Feydeau. Arthur de Saint-Bertrand dépasse en scélératesse tout ce que le roman avait encore imaginé. Dès le collége, il se révèle en enlevant la femme d'un de ses professeurs ; amant d'une comtesse polonaise, il vit à ses dépens, et se fait livrer par elle des papiers compromettants pour la cause de l'insurrection ; il se charge, au prix de cent mille francs, de débarrasser un prince russe d'un adversaire dangereux. Il séduit la danseuse Barberine, un ange égaré à l'opéra ; il la quitte pour courir après une riche héritière, tombe dans le plus complet dénûment, retrouve Barberine, l'épouse, vend les papiers de la comtesse Wanda, traîne sa femme en Russie, en Californie, vit de son travail, et, quand il l'a tuée par la fatigue et les mauvais traitements, il expose, pour quatre schellings par tête, son cadavre devant les curieux de San-Francisco. Enfin, il est tué par un domestique polonais qui a surpris le secret de sa trahison.

Digitized by Google

Nous ne pouvons pas croire que M. Feydeau ait conçu, du premier coup, la pensée d'accumuler tant d'horreurs sur son héros. Son roman, divisé en trois parties : *Un début à l'Opéra*, *M. de Saint-Bertrand*, *le Mari de la Danseuse*, ne paraît pas le fruit d'une conception unique. Poussé par les nécessités du feuilleton, il aura marché en avant, sans se demander jusqu'où l'entraînerait cette gradation d'intérêt que l'abonné réclame. Forcé de se surpasser lui-même, pour tenir le lecteur en haleine, il aura imaginé chaque jour quelque scélératesse de saveur plus âcre, et, ainsi, se sera formé ce monstrueux personnage. De temps en temps, sur le fond du roman, se détache quelque épisode que rien ne justifie, entre autres le tableau d'une insurrection polonaise qui, dans le bas du journal, devait servir de complément aux articles belliqueux du rédacteur politique. L'intérêt, de quelque nature qu'il soit, se porte tout entier sur M. de Saint-Bertrand : Barberine, malgré son invraisemblable vertu, fatigue le lecteur, outré de cette résignation passive aux volontés d'un misérable. M. Feydeau se flatte de nous avoir donné *la peinture exacte de nous-mêmes*. « Soyez heureux maintenant, dit-il, et ne criez plus. » Il faudrait être muet, pour ne pas protester. Le réalisme, disiez-vous, ne choisit pas exclusivement les sujets odieux, la peinture des choses basses, des difformités morales, etc. Qu'est donc M. de Saint-Bertrand, sinon un modèle achevé de ces difformités ? Le réalisme pouvait difficilement aller plus loin.

Qu'on nous pardonne la sévérité de ces critiques ; elles s'adressent moins au roman de M. Feydeau qu'à sa préface, moins à son talent qu'aux théories dont il se fait l'énergique et habile défenseur. Quelque opposé que l'on puisse être à cette façon d'envisager l'art, on ne peut refuser à M. Feydeau une qualité dont nous allons tout à l'heure regretter le manque complet chez d'autres romanciers. Il a de la force et une incontestable vitalité : il sent avec vigueur et traduit de même ses sensations. Si la peinture est chargée, si certains détails choquent plus d'un lecteur, il n'en faut pas moins préférer cette force exubérante, cette coloration excessive des personnages à l'étiolement maladif, à la pâleur phthisique de tant d'héroïnes du roman moderne.

M. de Saint-Bertrand, au lieu de s'acharner après la tendre Barberine, aurait dû, d'après la loi des affinités morales, rencontrer *Madelon*. Elle eût été une compagne digne de lui ; et si elle inspire moins de répulsion que le faux vicomte, c'est que de pareils vices nous semblent encore plus dégradants chez l'homme, qui a plus de moyens de sortir de la fange et de remonter au bien. Après l'*Esther* et la *Valérie* de Balzac, après *la Dame aux Camélias*, suivie de *Marco* et d'*Olympe*, on pouvait croire que la question de la courti-

Digitized by Google

sane était épuisée, et qu'il n'y avait plus rien à dire sur cette plaie de notre société. On comprenait que le théâtre et le roman, dans leur légitime ambition de reproduire tous les côtés de la vie réelle, eussent accordé dans leurs écrits une place, trop large peut-être, à ces aventurières, qui ont réussi à s'en faire une à côté, et parfois au milieu de notre monde. Mais il semblait que tout eût été dit sur elles, et on se demandait sous quel nouvel aspect on pourrait les présenter. M. About a répondu par *Madelon*. Il a voulu montrer qu'une courtisane sans beauté ni esprit peut prétendre à l'empire des Aspasie et des Phryné. Madelon porte le deuil dans une honnête famille, la ruine dans tout un canton de l'Alsace, par la seule puissance du vice. Elle sème le mal autour d'elle, avec une volonté souveraine que rien n'arrête, qui change les adversaires en complices, les victimes en esclaves dévoués. C'est Mme Marneffe, moins toutes les grâces dont Balzac l'avait parée pour la rendre supportable et expliquer son pouvoir. Mme Marneffe ne triomphe que de résistances faciles à briser, que d'ennemis à demi vaincus : Steinbock est un cœur de cire ; Hulot, un vieillard en qui survivent les passions de la jeunesse ; Crevel, un parfumeur abruti par les débauches ; Montès, un Brésilien stupide : et pourtant, que d'intrigues, que de câlineries perfides, que de machiavélisme Valérie ne déploie-t-elle pas pour les ensorceler, sans parler de l'utile renfort d'un mari complaisant ? Madelon ne prend pas tant de peine ; elle veut, et tout est dit. D'un avare, elle fait un prodigue en un jour : Hubert de Guernay, mari aimant, esprit sain, cultivé, distingué même, plein de santé et de raison, entrevoit Madelon pendant une heure ; après dix années de bonheur domestique, d'une vie honorée, il quitte femme, enfants, patrie, et pour courir après Madelon, tout comme un échappé de collége ou un vieux fou ; et cela, quand il a lu et relu la biographie suivante, émanant des bureaux de la police : « Madeleine, dite Madelon, dite Blondine, dite Refait, etc., père et mère inconnus, recueillie par une cardeuse de matelas, condamnée à six mois d'emprisonnement, pour vol d'une montre, » et le reste à l'avenant. Jamais l'omnipotence du mal n'a été si hautement glorifiée ; jamais l'impuissance prétendue du bien n'a été mise en relief avec autant de crudité, et, il faut bien le dire, de cynisme. Enfin, après quarante-huit ou trente-huit ans de cette triomphale existence, au moment où le prince d'Armagne, ruiné, usé, décrépit, s'entretient avec Guernay, plus méconnaissable encore, Madelon reparaît, toujours jeune, toujours séduisante, et, de plus, comtesse, comme cette aventurière bien connue qu'un roi caduc eut la fantaisie d'élever jusqu'à lui.

M. About a dépensé dans ce triste roman dix fois plus d'esprit qu'il n'en fallait pour écrire une œuvre charmante, un pendant à *la*

Digitized by Google

Grèce contemporaine ou au *Roi des Montagnes*, son chef-d'œuvre à notre avis. Si l'on excepte quelques théories agricoles qui vaudront sans doute une place à M. About parmi nos agronomes les plus appréciés, et quelques plaisanteries d'un goût suspect à l'égard des sous-préfets de Louis-Philippe, le livre tout entier est écrit avec une verve et un entrain dont *le Nez d'un Notaire* et *le Cas de M. Guérin* nous avaient déshabitués. La lettre de Madelon, devenue Mme Jeffs, au prince d'Armagne, est un petit chef-d'œuvre. Mais rien ne fatigue comme le rire éternel, comme le sarcasme implacable, là où on attendait quelque indignation de l'honnête homme, quelque émotion en face d'un malheur immérité. Avez-vous vu parfois ces clowns, doués d'une merveilleuse souplesse, qui se disloquent en un moment, mettent les jambes à la place des bras, bouleversent toute l'anatomie du corps humain, et, au milieu de ces membres si bizarrement emmêlés, montrent une tête grimaçante de souffrance sous une couche de couleur verdâtre? L'habileté de ces clowns nous répugne; à quoi bon tant de difficultés vaincues pour aboutir à un ensemble hideux, tant d'agilité pour déformer la nature? Qu'on nous pardonne, si Madelon produit sur nous un effet à peu près semblable. Nous regrettons de voir employé à glorifier le mal tout cet esprit qui pouvait servir à le combattre. Cette verve inépuisable qui se joue au milieu des laideurs morales s'y complait, s'y déploie tout à l'aise, nous cause quelque horreur mêlée d'effroi; au milieu de ces rires, nous voudrions quelques pleurs, quelque cri du cœur parmi ces sarcasmes. La raillerie continue n'est point le fait de l'homme; le poète l'a dit : *Sunt lacrymæ rerum;* Démocrite, l'impitoyable rieur, est une monstruosité.

A ce réalisme brutal, qui nous choque dans *Madelon* et dans *M. de Saint-Bertrand*, nous sommes heureux de pouvoir opposer le roman d'un auteur qui a, lui aussi, la prétention de s'inspirer de la réalité, mais qui s'est gardé des peintures trop crues avec autant de soin que M. About et M. Feydeau les ont recherchées. Dans *les Courbezon*[1], *scènes de la vie cléricale*, M. Ferdinand Fabre a voulu nous faire connaître une classe de la société que le roman a rarement abordée, craignant peut-être de n'y point trouver les éléments d'un intérêt assez vif. Le prêtre de campagne, avide de faire le bien et enchaîné par la pauvreté, plein de magnifiques rêves de charité et courbé sous la règle ecclésiastique, voilà le héros de M. Fabre. Que nous sommes loin de M. de Saint-Bertrand! L'abbé Courbezon est un de ces hommes d'élite qui ont du génie à force de bonté, et dont la vie se passe dans le soulagement des misères et la pratique du

[1] Ce roman a paru dans la *Revue Contemporaine*.

Digitized by Google

bien. Perdu dans un village des Cévennes, au milieu de populations rudes, âpres au gain, il fait le bien avec passion ; ici, il bâtit une école, là un hôpital, ailleurs un presbytère, une église ; mendiant pour ses pauvres et mourant presque de faim, insensible à l'ingratitude, aux calomnies, poursuivant sa bienfaisante carrière avec l'imprudence du dévouement. Si une censure épiscopale, une suspension, une destitution l'arrêtent un instant, il ne se révolte pas contre l'autorité qui le frappe injustement. Il s'humilie, avoue ses torts et recommence. Incorrigible bienfaiteur de l'humanité, « au bout d'un an de cette vie de charité ardente, à force d'habiller des vieillards, de payer les mois de nourrice à de pauvres petits enfants que leurs mères épuisées ne pouvaient plus allaiter, il avait dépensé non-seulement ses appointements de curé de canton de deuxième classe, le produit de son casuel, les quatre mille cinq cents francs, reste du payement de l'architecte et de Roqueblave, mais il s'était endetté auprès de son aubergiste. » Il meurt comme il a vécu, méconnu, calomnié, mais résigné. La forte discipline de l'église catholique et son inépuisable charité l'ont préservé de la rébellion ; il n'a point donné le triste spectacle d'un prêtre abattant l'autel aux pieds de son orgueil déçu. Et pourtant, cet esprit de coterie et de basses intrigues, capable de compromettre les plus saintes causes, est plus mortellement atteint par un livre comme *les Courbezon* que par ce pamphlet en trois volumes, où l'on croit sentir l'irritation d'un prêtre mécontent. L'exemple du bien sera toujours la plus sanglante satire du mal.

On a voulu voir dans M. Fabre un disciple de Balzac. Tout en se félicitant d'entendre, à propos d'une de ses œuvres, évoquer un si grand nom, M. Fabre se défend de ce glorieux patronage. Il ne veut être l'élève de personne : il a une *manière* à lui ; il raconte simplement ce qu'il a vu. Seulement, à la différence de ces écrivains réalistes qui ouvrent un œil au spectacle du vice et ferment l'autre à celui de la vertu, M. Fabre a vu des deux yeux. A côté du prêtre ambitieux et mondain, de l'abbé Montrose, il a placé l'abbé Courbezon, un grand cœur, l'abbé Ferrand, un grand esprit ; en regard de l'*avocat* Fumat, paysan matois, demi-rustre, demi-procureur, et de Justin Pancol, sauvage nature que la folie de l'amour pousse à l'assassinat, il a dessiné la douce figure de Sévéraguette, qui fait penser à ces vierges de Raphaël dont aucun souffle impur n'altère la sérénité. La vérité et l'art, qui en est inséparable, y ont gagné : si quelques longueurs déparent ce beau livre, si la répétition de certaines scènes trop semblables cause parfois un peu de fatigue au lecteur, les *Courbezon* n'en sont pas moins un brillant début. Dans un second roman, également emprunté aux mœurs de la vie cléricale, M. Fabre ne s'est

Digitized by Google

pas maintenu à la hauteur de ce premier essai : l'abbé Savignac n'est qu'un pâle reflet de l'abbé Courbezon. La critique a le droit de se montrer sévère à l'égard d'un talent déjà si mûr, et M. Fabre ne saurait se contenter d'être l'homme d'un seul livre.

II

Si un lecteur, ami du contraste et de l'antithèse, veut, après quelques heures passées dans la chaude atmosphère du réalisme entre Arthur de Saint-Bertrand et Madelon, revenir à un air moins chargé, à une température plus égale, qu'il ouvre *Sibylle*, et, au sortir de ces passions orageuses, de ce dévergondage de l'amour, il se croira transporté dans la douce oasis du repos. Dans la calme région où M. Feuillet a planté sa tente, point de tempêtes, point de bouleversements imprévus ; la terreur, les fortes émotions en sont bannies : on y verse bien quelques larmes, mais si douces, que, les larmes séchées, on se demande pourquoi on a eu envie de pleurer. M. Feuillet a ses lecteurs attitrés, son public : il plaît surtout à cette classe assez nombreuse qui aime la mesure dans le pathétique, qui veut être touchée, non remuée, qui préfère les menus sentiments aux grandes passions. M. Feuillet la sert selon son goût : si parfois, l'instinct du romancier l'emportant, il esquisse un personnage un peu plus vivant, s'il met en lumière quelque figure un peu plus saillante, aussitôt, comme s'il se repentait de cette hardiesse inaccoutumée, il adoucit le ton et se hâte de rentrer dans ce demi-jour où il se plaît à faire mouvoir les acteurs de ses romans. C'est ce parti pris de convenances exagérées, de sentiments étiolés, qui nous a valu le piteux dénoûment de *Montjoye*, repentant après toute une vie d'impénitence, devenant tout à coup le modèle des époux et des pères, soignant son fils blessé, pleurant sur un bouquet de violettes, et, d'un air attendri, apportant à la mère de ses enfants un anneau de fiançailles qu'il aurait bien dû faire bénir quelque trente ans plus tôt. Cette fois-là, pourtant, M. Feuillet semblait avoir abandonné sa manière ordinaire : Montjoye s'annonçait comme un personnage viril ; il débitait même contre le *bleu* certaine tirade qui indiquait une conversion de l'auteur ; mais, dès le quatrième acte, tout change : le lion devient brebis. Montjoye ferait concurrence à Némorin. Fi ! le noir, couleur de deuil ! Fi ! le rouge, couleur de sang ! Hâtons-nous de revenir au bleu, cette nuance diaphane, toute d'azur, *celeste*, comme l'appellent les Italiens, qui laisse toutes les formes terrestres

Digitized by Google

dans un vague indécis, qui n'accuse aucun relief des physionomies et permet à chacun de les habiller à son gré.

On a souvent donné à M. Feuillet, avec une arrière-pensée de calembour, le nom de *Musset des familles*. Nous ne savons par quel procédé de distillation littéraire on pourrait épurer, affadir, édulcorer Alfred de Musset, au point d'en faire la lecture des familles et l'auteur classique des pensionnats de demoiselles; mais, entre lui et M. Feuillet, nous ne voyons guère de comparaison possible. Musset poète, et même Musset auteur des *Comédies et Proverbes*, a horreur de tout ce qui est banal, convenu, effacé ; il ne recule jamais devant le mot propre ; les demi-teintes, les sous-entendus, en un mot, tout ce qui énerve la pensée ne lui convient guère. Dans ses œuvres les plus délicates, il se permet, pour la forme comme pour le fond, les hardiesses les plus gauloises ; ses héroïnes s'appellent Marion, Namouna, et n'ont rien de commun avec les héroïnes crépusculaires qui plaisent à son prétendu imitateur. M. Vitet, dans la séance de l'Académie où il répondait à M. Feuillet, récipiendaire, insiste, non sans quelque ironie, sur ce parallèle entre l'auteur de *Rolla* et M. Feuillet. Il loue, dans les œuvres de ce dernier, « le parfum plus salubre, l'atmosphère nouvelle. Quel calme et quelle sérénité ! » Il le félicite d'avoir banni « les mots desséchants, les images suspectes » ; d'avoir fait disparaître de ses écrits « le licencieux et le sceptique. » M. Vitet ne dit pas, par discrétion, combien d'autres choses ont disparu en même temps. S'il faut, à toute force, chercher la ressemblance de M. Feuillet, nous lui trouverions plutôt, en remontant un peu loin, une parenté assez étroite avec les auteurs de romans pastoraux du XVIIe siècle, Mlle de Scudéry et d'Urfé. Imaginez quelques changements de costume et de langage, et les principales scènes du *Roman d'un Jeune homme pauvre* ne seraient pas déplacées sur les bords du Lignon. Laubépin lui-même, ce parfait notaire, que le théâtre et le roman aiment tant à reproduire depuis quelques années, ce tabellion vertueux devenu le *Deus ex machinâ* de tant d'intrigues, n'a-t-il point quelque chose d'un peu bucolique ? M. Feuillet a parcouru la carte du Tendre ; il a habité le village de *Petits-Soins ;* il a séjourné dans la galante auberge de *Billets-Doux ;* s'il n'a point cette préciosité de style que réclamaient les habitués de l'hôtel de Rambouillet, il est, comme eux, expert en beaux sentiments ; il extrait volontiers la quintessence d'amour dédiée aux dames. Il avoue lui-même son goût prononcé pour les héros imaginaires, pour les types exceptionnels : « On aime, dit-il, à se reposer du spectacle et des agitations de la vie dans la paix d'un monde imaginaire, et l'on aime encore à se sentir meilleur dans ce commerce fugitif d'une meilleure humanité. » Et ailleurs : « Il suffit que

Digitized by Google

certaines exceptions se produisent dans la vie réelle pour justifier le roman, qui est précisément l'histoire des sentiments exceptionnels, et pour lui prêter l'intérêt et la dignité du vrai. » On aurait peine à nous persuader que le roman doive être l'histoire des sentiments exceptionnels et la peinture d'un monde imaginaire. Nous combattions tout à l'heure la théorie qui veut en faire la copie des laideurs de la vie réelle ; nous voilà forcé maintenant de nous élever contre ce spiritualisme exagéré qui supprimerait un des côtés de la nature humaine. Ni ange ni bête, Pascal l'a dit, ni âme ni corps, mais tous les deux à la fois, tel est l'homme ; et tel le roman doit le peindre, sous peine de tomber dans la réalité brutale ou dans les brumes du mysticisme.

Parlons maintenant de *Sibylle*, et, puisque le livre a été dans toutes les mains, n'essayons pas d'en faire l'analyse et passons tout de suite à la scène capitale de l'ouvrage. A table, chez Mme de Guy-Ferrand, tante de Raoul de Chalys, une discussion s'engage. Mme de Guy-Ferrand nie le progrès ; les découvertes de la science, l'augmentation du bien-être physique, des jouissances de la vie matérielle, lui paraissent trop chèrement achetées au prix de l'incrédulité moderne. Le serf du moyen âge, courbé sur la glèbe, mais croyant en Dieu, déguenillé, affamé, mais « avec la vision lumineuse du paradis entr'ouverte sur sa tête, » lui semble plus heureux que l'ouvrier de nos jours, bien vêtu, bien payé, mais « qui ne croit ni aux anges ni aux fées. » En vain un savant, Louis Gandrax, ami de la maison, combat cet étrange système : Raoul, en neveu habile, se range du parti de sa tante, et l'impie Gandrax est terrassé. Mme de Guy-Ferrand félicite Raoul de cette vigoureuse protestation. Hélas ! toute cette profession de foi n'était que de la rhétorique. M. de Chalys est aussi malade que son ami ; il a, comme lui, le malheur de ne point croire. En entendant cette révélation, Sibylle, la fiancée de Raoul, se trouve mal. Tout est rompu entre elle et lui : jamais elle n'épousera un homme qui ne partage point ses croyances.

L'idée principale de Sibylle est dans cette lutte entre le doute et la foi qui, à travers les épisodes du livre, se reproduit sous toutes les formes. Raoul ne se défend que mollement contre le prosélytisme de sa fiancée. Son incrédulité n'est pas fortement enracinée ; il doute par habitude, et vraiment il était inutile de faire mourir Sibylle pour amener une conversion qu'un peu d'habileté féminine et de douce persuasion eût facilement obtenue. Au reste, l'intrigue romanesque est, dans *Sibylle*, presque entièrement parasite : le fond du livre est la thèse religieuse. M. Feuillet se sera dit qu'un petit renom d'orthodoxie compléterait agréablement sa réputation littéraire. Les formes arides de la discussion auraient éloigné ses lecteurs ordi-

Digitized by Google

naires; il a enduit de miel les bords du vase, il a dissimulé la leçon de catéchisme sous les dehors plus attrayants d'une histoire romanesque. Les âmes dévotes y ont trouvé leur compte. Si, par scrupule de conscience, elles s'interdisent la lecture d'un roman, elles auront fait une exception en faveur de *Sibylle* et cru qu'on pouvait ouvrir sans péché un livre où, à chaque page, il est question de Dieu, de la grâce et de la foi. Pour nous, ce mélange de l'amour humain et de l'amour de Dieu nous paraît assez païen ; nous croyons que la question religieuse entrave le développement naturel du roman, et que l'action romanesque nuit à l'efficacité de la prédication. L'art et la foi y perdent en même temps.

Si la jolie pécheresse de M. Feuillet parvient, grâce à ses dehors orthodoxes, à pénétrer dans les couvents de demoiselles, elle y trouvera bien des admiratrices qui seront promptement tentées de l'imiter. Quel beau rôle pour une fille de seize ans : aimer et convertir celui qu'on aime ! Aux yeux des lecteurs d'un âge plus mûr, *Sibylle* aura moins d'attraits. Cet enfant prodige qui, à douze ans, discute sur les mystères avec son curé, fait la leçon à ce brave homme abasourdi, à bout d'arguments, catéchise son institutrice, réconcilie un ménage mal uni, défend l'honneur de son amie contre les mauvaises tentations, et enfin meurt pour sauver l'âme de son fiancé; cette mystique créature, ce saint Augustin en jupons, est d'un monde trop éthéré : à chaque instant, on s'attend à voir se déployer des ailes séraphiques, qui emporteront loin de nous cet ange dépaysé. Raoul de Chalys, don Juan sans le savoir, et qui porte le trouble dans tant de cœurs, est un personnage aussi peu vivant : son caractère indécis, son scepticisme toujours prêt à capituler et se ranimant tout à coup pour des résistances que rien ne justifie, le rendent peu digne de ces passions rivales; il eût mieux fait de continuer ses voyages en Perse et en Egypte que de revenir en Europe soulever tant d'orages et causer la mort de la pauvre Sibylle. Heureusement, les types secondaires rachètent l'impersonnalité de l'héroïne et du héros. Le ménage de Vergnes, finement esquissé, forme un habile contraste avec la béatitude provinciale et, partant, un peu ennuyeuse du ménage Férias. Le bon curé, la naïve institutrice, fille des bardes de la verte Erin; la sensible duchesse de Sauves, éveillent un doux intérêt. Clotilde est odieuse. Gandrax, le médecin matérialiste, eût dû être une des principales figures du roman. Il fallait opposer au mysticisme de Sibylle cet amour exclusif de la matière, châtier l'orgueilleux sceptique par sa passion même, et lui faire voir que l'amour est autre chose « qu'une vibration désordonnée de certains lobes du sinciput correspondant avec quelques lobes parallèles de l'occiput. » Il eût été curieux de le montrer se débattant inutilement

Digitized by Google

contre son aveugle passion, s'épuisant en efforts pour la soumettre à ses théories, et retombant, vaincu, terrassé, par cet amour qu'il niait avant de le connaître. La leçon était utile : M. Feuillet l'a écourtée. Gandrax meurt trop tôt, sans essayer la lutte. A la première déception, cet homme, qu'on nous a peint si énergique, si fortement trempé, s'empoisonne comme un enfant bafoué par une coquette. L'auteur a entrevu le personnage, il s'est effrayé de sa propre conception, et l'a réduite à néant par un suicide vulgaire. Malgré tous ces défauts, *Sibylle* n'en est pas moins une lecture attrayante ; il faut féliciter M. Feuillet d'une qualité essentielle dont les romanciers se croient volontiers dispensés, et que le public s'habitue à ne plus leur demander : le style. L'auteur s'est gardé, avec raison, d'enlever cette parure à l'intrigue un peu terne de son roman, et il lui a dû, selon nous, la meilleure partie de son succès.

M. Feuillet avait arboré bravement le drapeau du catholicisme : Mme Sand ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de protester et d'écrire un de ces volumes de controverse qui coûtent si peu à sa plume infatigable. Elle se félicite de cette réhabilitation du roman, reconnu apte, par la critique, à l'examen des plus hautes questions sociales et religieuses. Il est évident qu'il serait difficile de peindre exactement la société actuelle, en proie au malaise que produit, à toute époque, l'antagonisme de la foi et de l'incrédulité, sans tenir compte de ce double courant d'idées qui influe si diversement sur la vie privée et par suite sur les relations publiques. Mais prendre pour unique sujet la lutte entre le parti clérical et les libres penseurs, et vouloir transformer cette thèse en roman, c'est une entreprise dans laquelle devait échouer toute l'habileté de Mme Sand. En vain elle a essayé d'animer ses personnages, de donner une physionomie distincte à Lucie, à Moréali, à Lemontier ; on voit trop qu'ils se sont donné rendez-vous, non pour agir, mais pour discuter, et on ne s'y intéresse guère plus qu'aux interlocuteurs A et B des dialogues de Fénelon. Qu'il nous soit permis de le dire sans être accusé de vouloir rabaisser une de nos gloires littéraires : le talent de Mme Sand s'approprie mal au développement des théories générales ; il est bien plus à l'aise dans ces charmants tableaux de village, dans ces simples histoires qui, plus que les longs ouvrages, ont valu à l'auteur sa popularité. Les tirades de Lélia et d'Horace sont presque oubliées, et l'on relit avec plaisir *la Mare-au-Diable*, *André* et cette délicieuse histoire de *Teverino*. De même, parmi les derniers romans que nous devons à l'inépuisable fécondité de Mme Sand, le meilleur est, sans contredit, *le Marquis de Villemer*, qui, dégagé de toute théorie, ne veut être et n'est qu'une délicate analyse psychologique, traitée avec cette dextérité féminine si habile

Digitized by Google

à sonder les replis du cœur humain, mais qui fait un peu sourire quand elle se mêle de réformer le monde. *Mademoiselle la Quintinie* est trop réformatrice, et c'est son grand défaut; il y a dans tout le livre je ne sais quelle odeur de bûchers et d'inquisition qui n'est plus de notre temps. Mme Sand s'arme de pied en cap contre un fanatisme qu'il n'est plus besoin de terrasser, et déploie une argumentation herculéenne contre une hydre dont les têtes ne repoussent plus. Pourquoi agiter des cendres froides et se démener inutilement contre un fantôme?

La foi de Sibylle est intuitive, sentimentale, elle croit d'instinct; le catholicisme de Lucie est raisonneur, dogmatique. Que dis-je? il parle latin : « La vérité, dit-elle, exige quelquefois l'absurdité; vous savez le fameux *credo quia absurdum.* » Quelle jolie conversation entre gens qui s'aiment et veulent s'épouser! Que penser aussi de cette exclamation *mélancolique* de Lucie : « O orthodoxie, où te trouve-t-on sur la terre, et quelle âme peut se vanter de te posséder! » Les autres acteurs de ce roman par lettres ne sont guère plus vraisemblables; Lemontier père, dans les quelques pages où il résume une conversation de *douze heures* qu'il a eue avec son fils (pauvre fils!), entame une longue dissertation sur la notion de Dieu et sur la perfectibilité; il tonne, il fulmine contre l'intolérance; il prend gratuitement des airs de Galilée persécuté. Moreali est un caractère indécis; on ne sait si l'auteur a voulu le rendre sympathique ou odieux : amant platonique de la mère de Lucie et un peu de Lucie elle-même, il s'obstine sans raison à condamner cette jeune fille au célibat. Le général La Quintinie est un catholique bourru, le capucin Onorio est un contemporain de Torquemada; quant à Emile Lemontier, c'est un amoureux aussi pâle que Raoul de Chalys; ses entretiens avec Lucie sont ceux d'un casuiste : il ergote, combat un à un les pauvres arguments de sa fiancée, et, de temps en temps, quand les forces lui manquent, quand il a usé tous ses raisonnements, il se retrempe dans une longue correspondance avec son père, et revient à la bataille avec des armes nouvellement forgées. Le seul homme raisonnable de cette famille d'illuminés est le vieux grand-père, qui, avec beaucoup de bon sens, ne veut point entendre parler de tout cela, et dirait volontiers, comme Perrin Dandin : « Mariez au plus tôt. »

Aussi, dans ce duel à armes courtoises, Mme Sand a-t-elle été vraiment vaincue par M. Feuillet. Préoccupé avant tout de se faire lire, M. Feuillet a évité avec soin la langue de la théologie : chez lui, point de *religiosité panthéiste*, point de ces mots *longs d'une toise*, que Pradon aurait pu prendre aisément pour des termes de chimie; s'il a introduit dans le roman une question qui, selon nous, doit lui

Digitized by Google

rester étrangère, il l'a fait avec une discrétion qui mérite des éloges. Mme George Sand n'a point imité cette réserve; son livre contient de nombreux chapitres qu'on croirait empruntés au droit canonique, une épidémie de discussion sévit sur tous ses personnages, et son merveilleux talent de style ne suffit point à conjurer l'ennui inséparable d'une controverse trop prolongée.

Quant au fond même de la question, à qui donner la préférence? Les âmes que séduit le quiétisme de Mme Guyon, qui aiment une religion douce, inclinant un peu vers le mysticisme, trouveront leur idéal à peu près réalisé dans Sibylle. Les esprits forts, qui font profession d'incrédulité en matière de foi, qui ne reconnaissent d'autre souveraine que la raison pure, voudront se reconnaître dans Lemontier et applaudiront à l'abjuration finale de Lucie. Nous n'osons prendre un parti dans une aussi grave affaire; mais nous espérons que, selon l'usage, un partisan du juste milieu viendra, son livre à la main, prouver que le mieux est de garder sa croyance sans froisser celle des autres, que l'époque du prosélytisme est passée, que celle de la tolérance est venue, que Sibylle a bien tort de se donner tant de peine pour convertir Raoul *in extremis*, et qu'Henri Lemontier aurait agi plus sagement en parlant à Lucie un peu plus d'amour et un peu moins de théologie.

III

Transportons-nous à Carthage, et prenons, pour nous y conduire. le guide que M. Flaubert lui-même a choisi, l'historien Polybe. « En ce temps-là, dit l'historien grec, vivait un nommé Naravas, un des plus connus parmi les Numides, et plein d'ardeur pour la guerre; ce Naravas avait toujours été bien disposé à l'égard des Carthaginois, amis de son père; mais, alors surtout, il se sentit porté en leur faveur, à cause de la grande réputation d'Amilcar. Donc, jugeant l'occasion excellente d'avoir une entrevue et de traiter avec lui, il vint à son camp, accompagné d'environ cent Numides. Et, s'étant approché des retranchements, il y restait bravement, faisant signe de la main. Amilcar, se demandant quel était son dessein, et ayant envoyé en avant un de ses cavaliers, Naravas dit vouloir en venir à une rencontre avec le général. Le Carthaginois hésitant beaucoup et se défiant, Naravas, ayant laissé aux siens son cheval et ses lances, se présente avec confiance, sans armes, en dedans du retranchement. Les Carthaginois s'étonnèrent de son audace; toutefois, ils le reçurent et s'abouchèrent avec lui. Lui, la conférence ouverte, dit

Digitized by Google

avoir de bons sentiments à l'égard des Carthaginois, mais désirer surtout devenir l'ami de Barca; il était venu dans le dessein de traiter avec lui, et de prendre part, sans arrière-pensée, à tous ses projets et entreprises. Amilcar, ayant entendu ces paroles, fut si fort réjoui et de la hardiesse de Naravas en la circonstance présente, et de la simplicité du jeune homme dans cet entretien, que non-seulement il le reçut volontiers comme auxiliaire dans ses entreprises, mais qu'il promit avec serment de lui donner sa fille en mariage, s'il gardait sa foi à l'égard des Carthaginois. Les conventions faites, Naravas vint, avec les Numides placés sous ses ordres, au nombre d'environ deux mille. Amilcar, cette poignée d'hommes s'étant jointe à lui, se rangea en bataille contre les ennemis. Spendius, s'étant alors réuni aux Libyens, et étant descendu dans la plaine, en vint aux mains avec les Carthaginois. Un combat acharné s'étant engagé, Amilcar fut vainqueur : les éléphants combattirent brillamment, et Naravas fournit un secours des plus utiles. Autarite et Spendius s'enfuirent; du reste, il périt environ dix mille hommes; près de quatre mille furent pris. La victoire achevée, Amilcar permit à ceux des prisonniers qui le voulurent de faire la campagne avec lui, et les arma avec les dépouilles des ennemis tués; quant à ceux qui refusèrent, les ayant rassemblés, il leur dit qu'il leur pardonnait leurs fautes passées, qu'il leur permettait de s'en aller où chacun d'eux le préférerait. Ensuite, il les avertit de ne plus porter les armes contre les Carthaginois, les menaçant, s'ils étaient pris, du dernier châtiment[1]. »

Comment, de ce récit et de quelques autres pages où Polybe raconte les diverses scènes de cette guerre horrible que l'histoire appelle *inexpiable*, M. Flaubert a-t-il pu tirer un roman réaliste, un pendant à *Mme Bovary?* Il faut le reconnaître, il n'a rien négligé pour réussir dans cette étrange tentative; il a voulu voir de ses yeux le théâtre de la lutte : comme Marius, il s'est assis sur les ruines de Carthage; promenant ses regards d'Utique au Macar, du Macar au défilé de la Scie, qu'il appelle à tort défilé de la Hache, il a ressuscité cette grande bataille, ou plutôt cette tuerie qui termina la guerre des mercenaires, puis, comme il faut à tout roman, à tout poème, une héroïne, il a choisi cette fille d'Amilcar que Polybe ne nomme pas, il lui a donné le nom de Salammbô, l'a conduite, on sait pourquoi, sous la tente du rebelle Mathô, et l'a mariée au Numide Naravas, devenu Narr'Havas. Certes, il y a, dans cette manière de concevoir une œuvre littéraire, un amour de la réalité, un soin d'exactitude, qu'il serait injuste de ne pas louer. Sans doute, il ne

[1] Polybe, liv. Ier des *Histoires*, ch. LXXVIII.

Digitized by Google

faudrait pas comparer M. Flaubert à l'homme d'Horace, armé d'un triple airain, qui confie son radeau fragile aux orages de la mer; mais il y a quelque mérite, même en ce temps de bateaux à vapeur, à traverser la Méditerranée pour visiter les lieux où l'on placera la scène d'un roman. Aussi, quand M. Flaubert se contente de décrire tel ou tel site aux environs de Carthage, nous sommes tout disposés à le croire sur parole; sa sincérité se révèle en plus d'un détail de la description, et il a sur tous les incrédules l'inappréciable avantage d'avoir vu par lui-même.

Il n'en est pas tout à fait de même pour les personnages que M. Flaubert a fait revivre au milieu de son panorama africain. On a déjà montré ici combien d'invraisemblances archéologiques gâtent cette reconstruction d'un monde disparu [1]. Nous n'insisterons que sur un point. Que M. Flaubert, s'inspirant de ses souvenirs de voyages, ait pu peindre exactement la plage libyenne, qu'il ait même, en contemplant l'emplacement de Carthage, évoqué avec assez de fidélité l'ancienne ville d'Amilcar et d'Annibal, nous y consentons : mais où aura-t-il pu, plus que nous, plus que tout autre, retrouver les vestiges d'une civilisation si complétement effacée? Quels traits épars aura-t-il pu recueillir çà et là pour en composer la surprenante figure de Salammbô? La femme, chez les anciens, vit dans un état de claustration qui défie les recherches les plus sagaces de la curiosité moderne. A Athènes, enfermée dans la partie la plus reculée de la maison, parquée, pour ainsi dire, dans le gynécée, elle ne peut, sans déshonneur, en franchir l'enceinte. Si, dans quelque solennité publique, sa captivité cesse, ce n'est que couverte d'un voile, entourée d'un cortége d'esclaves ou d'eunuques, qu'elle peut se hasarder au delà du seuil de la maison conjugale. A Rome, la femme est traitée d'abord comme une esclave, ensuite comme une mineure; elle est, selon l'énergique expression du droit romain, *in manu mariti*. Il est interdit de mettre à la scène un rôle de femme libre. Les Glycère, les Philomène de Térence, sont de pauvres filles vendues par un marchand d'esclaves, et dont l'*ingénuité* n'est jamais reconnue qu'à la fin de la pièce. Dans des sociétés ainsi constituées, la femme est nécessairement condamnée à un rôle entièrement passif: tant que le christianisme ne l'aura point affranchie et faite l'égale de l'homme, elle restera frappée d'incapacité naturelle : par une rare exception, quelques noms de femmes passeront à la postérité, les uns, avec une certaine flétrissure inséparable de leur célébrité, Aspasie, Laïs; les autres, partageant l'illustration des fils ou du

[1] Voir l'article de M. Frœhner sur le *Roman archéologique en France*, *Revue* du 31 décembre 1862.

Digitized by Google

mari, comme les noms de Cornélie et de Porcia ; mais la vie intime de la femme, grecque ou romaine, reste ensevelie dans le gynécée.

Nous ne savons quelle pouvait être la condition de la femme à Carthage : mais M. Flaubert ne le sait pas plus que nous, et son voyage à Tunis ne le lui aura pas appris. Aussi, voulant faire un roman à la fois réaliste et carthaginois, s'est-il placé lui-même en présence d'une première difficulté, l'impossibilité de trouver l'original de son héroïne. Pour *Mme Bovary*, la chose était facile : l'auteur avait vécu au milieu du monde qu'il reproduisait : les moindres détails, le tableau de la noce de village, la caricature du pharmacien Homais, la scène du comice agricole, tout respirait la vérité. *Salammbô* ne pouvait être qu'une fiction plutôt épique que romanesque : et c'est, en effet, sous la forme épique que M. Flaubert nous a présenté la guerre inexpiable. On retrouve dans son récit toutes les conditions de l'épopée ; d'abord, des personnages d'une taille plus qu'humaine : Amilcar, devant qui les traits des mercenaires se détournent, comme les flèches des Troyens devant l'invulnérable Achille ; Salammbô, moitié femme, moitié prêtresse, vouée au culte de la Vénus carthaginoise, cette Tanit avec laquelle on la confondrait volontiers si elle n'avait pour Matho une heure de faiblesse ; puis, de grands tableaux de bataille, tout à fait dans le goût des combats sans fin de l'*Iliade*, avec l'exagération en plus ; enfin le merveilleux divin que l'épopée réclame, ce zaïmph, voile mystérieux, sorte de palladium auquel sont attachés les destins de Carthage. Le langage même cherche à s'élever jusqu'aux hauteurs épiques ; pour peindre ces monstruosités physiques, la lèpre dégoûtante d'Hannon, les mangeurs de choses immondes, les mots ordinaires ne suffisent plus : la phrase se tord, les mots se disloquent, se heurtent dans des accouplements impossibles ; ici, c'est *la lueur des bûchers apâlissant les figures exsangues* ; là, c'est *Carthage convulsée dans les spasmes d'une joie titanique*, partout l'exagération remplaçant la force, l'hyperbole ronflante, et, pour tout dire en un mot, au lieu d'une véritable inspiration, le *procédé*. La prose de M. Flaubert ressemble aux *Iambes* de Barbier : désespérant de trouver la force dans la simplicité, tous deux la cherchent dans l'enflure, dans une grossièreté brutale ; de peur de rester en deçà, ils vont au delà ; ils dépassent le but pour être sûrs de l'atteindre ; enfin, suant, haletant, épuisés par cet excès continu, ils rencontrent quelque trait vigoureux, quelque image saisissante, mais on sent l'effort, on voit les muscles tendus, prêts à se rompre : ils ne touchent pas, ils étonnent, ils font presque peur.

M. Flaubert n'a qu'une note : l'horrible ; mais il en joue admirablement. D'une famille de médecins distingués, il a transporté dans

Digitized by Google

le roman les souvenirs de l'hôpital. On se rappelle, dans *Mme Bovary*, sa belle dissertation sur le *valgus* et le *varus*, et la peinture des infirmités de ce hideux mendiant qui suit la diligence. Ces débauches de chirurgien lettré sont dépassées dans *Salammbô* : Hannon n'est qu'une plaie, « un amas de peau rugueuse lui pend sur le front. » Le traitement n'est pas moins curieux que la maladie : On lui écrase sur les articulations « une pâte composée avec du froment, du soufre, du vin noir, du lait de chienne, de la myrrhe, du galbanum et du styrax, » le tout, pour faire disparaître les *macules* (un autre aurait dit les taches) de sa peau. Hâtons-nous de sortir de cet officine d'anatomie et de dissection.

Salammbô est un poëme en tableaux : point de lien entre eux, point d'unité ; ils se succèdent un peu comme ces vues de dioramas, où l'on passe sans transition de la bataille de Solferino à un effet de clair de lune, d'un intérieur de harem à Saint-Pierre de Rome ; le rideau se lève sur cette orgie de Gargantuas de tous les pays dans les jardins d'Amilcar ; le rideau se baisse et nous voilà sur le Macar, puis devant Carthage, enfin dans le défilé de la Hache, au milieu de la grande boucherie. Le spectateur se perd dans ce pêle-mêle d'éléphants, de tollenones, de catapultès, de balistes, où il ne rencontre aucune figure humaine. Amilcar dépasse la stature des héros de roman ; impassible, il domine la mêlée ; il plane au-dessus du massacre. Un respect superstitieux l'entoure : c'est le génie de Carthage. Nous le voudrions placé moins loin de nous, plus vivant, plus homme. Annibal, le futur vainqueur de Cannes, n'apparaît qu'un instant ; mais il est bien peint : cet enfant aux cheveux crépus, sur qui s'étale « l'indéfinissable splendeur de ceux qui sont destinés aux grandes entreprises, » se grave mieux dans notre mémoire que l'héroïne même, malgré tout le luxe de costume, tout l'appareil grandiose qui la recouvre. Il ne reste d'elle qu'une impression vague ; elle participe de toutes les créatures étranges évoquées par la poésie ou le roman ; il y a en elle de l'Euménide, de la Gorgone, de la sorcière de Macbeth ; elle est tout, excepté femme. Elle se livre à Matho sans amour ; elle épouse Naravas par convenance ; elle n'a ni remords, ni pudeur, ni sensibilité ; à peine s'évanouit-elle quand on arrache sous ses yeux le cœur fumant de Matho ; elle n'a conservé d'autre souvenir de la scène sous la tente que sa chaînette rompue. Naravas, tel que Polybe le laisse entrevoir, pouvait être un personnage intéressant. Son admiration naïve pour le renom d'Amilcar, sa bravoure simple, sa confiance dans la loyauté de l'ennemi, lui donnent quelque air de parenté avec les héros d'Homère. M. Flaubert en a fait un fourbe, traître aux deux partis ; une figure sympathique eût dérangé cet harmonieux ensemble de laideur et de monstruosité.

Digitized by Google

Il est assez difficile de résumer l'impression définitive que laisse une pareille lecture; on croit avoir rêvé et on a peine à reconstruire son rêve. Tantôt, la magie des peintures et une grandeur incontestable, quoique souvent factice, commandent l'admiration; tantôt, on sourit de la puérilité de certains détails et de l'enflure grotesque d'un style tourmenté; ou on recule d'horreur devant ces mares de sang, de dégoût devant ces plaies béantes, ces chairs taillées, hachées, dépecées comme par la main d'un bourreau qui s'amuserait à tuer savamment sa victime. Amilcar fascine, Hannon répugne, Salammbô glace. On regrette cet emploi bizarre d'un rare talent, et on se dit tout bas que cette bizarrerie, cette étrangeté même, attirent le lecteur en dépit des protestations de la critique, et que ces défauts contribuent pour le moins autant au succès de l'auteur que ses qualités.

M. Théophile Gautier est moins ambitieux que M. Flaubert; il n'essaye point de ressusciter une société tout entière; il se borne à exhumer une langue. Il y a trente ans qu'il en a le projet, et la première idée du *Capitaine Fracasse* est contemporaine de la révolution de Juillet. En ce temps-là, le romantisme était à son apogée, on ne s'abordait qu'en se récitant quelque tirade d'*Hernani*, on appelait un garçon de café en lui criant d'une voix *sombrée :* « Orsini, tavernier du diable. » C'était le beau temps, nous dit-on, le temps des passions littéraires, des luttes en plein parterre, l'enfantement d'une nouvelle école. C'est au milieu de cette fièvre que M. Gautier conçut l'idée de son roman; seulement, un obstacle, puis un autre, en ont retardé la composition, et *le Capitaine Fracasse* n'a vu le jour qu'en 1863. Mais l'auteur s'est isolé dans son œuvre; il l'a écrite dans le goût de l'époque où elle eût dû paraître. On aimait alors les coups d'épée, les héros de grands chemins; on parlait volontiers la langue de Louis XIII, pour faire pièce à Louis XIV et à *ce polisson* de Racine. Matamores, bretteurs, coupe-jarrets, gentilhomme en son castel de Gascogne, tout ce monde va défiler devant nous, employant la langue de son époque et même de quelques autres.

Par malheur, tout a bien changé depuis trente ans, le goût littéraire comme le reste. Il y avait dans le romantisme une double révolution; l'une attaquait les procédés classiques, les conventions arbitraires, la délimitation factice des genres de littérature; elle prétendait élargir l'horizon de la pensée, briser les entraves de règles surannées, faire place à Shakespeare à côté de Racine. Cette révolution-là a triomphé, et aujourd'hui nous avons peine à croire à ce duel acharné des classiques et des romantiques, tant nous sommes disposés à leur reconnaître les mêmes droits et à faire notre profit des bonnes choses sans consulter l'étiquette. L'autre révolution

Digitized by Google

n'allait pas si avant; sans se préoccuper du fond, elle ne voulait changer que la forme; la langue lui paraissait trop simple, trop dépourvue d'ornements, trop pauvre de mots pour exprimer les idées nouvelles; il fallait la rajeunir, l'enrichir de termes sonores, feuilleter les vieux auteurs et remettre à la mode, en 1830, l'idiome de Ronsard et de Rabelais, projet à peu près aussi sensé que de vouloir équiper un chasseur de Vincennes avec l'armure de François Ier. Cette révolution a fait son temps, mais elle a ses traînards. M. Gautier est un de ceux-là; il a conservé avec religion le culte des termes vieillis; il semble qu'en écrivant il ait sous les yeux un dictionnaire d'archaïsmes, et qu'il y puise les mots les plus inconnus, les plus démodés, pour déconcerter le lecteur qui demanderait volontiers une traduction en langue vulgaire. Joignez à ce parti pris la recherche de la couleur, du relief, du dessin dans le style. M. Gautier se souvient trop qu'il a été l'élève du peintre Rioult; il prend au pied de la lettre le mot d'Horace : *Ut pictura poesis* (la poésie est un tableau [1]). Il est le chef de cette école d'écrivains dont la phrase est sculptée, ciselée, ornementée, comme disent les fanatiques, qui croient leur faire un compliment en les appelant les Benvenuto Cellini de l'art d'écrire, et ne songent pas qu'il y a une limite nettement tranchée entre la littérature et les arts du dessin. *Le Capitaine Fracasse* est le plus frappant exemple de cette confusion, qui rendrait la plume vassale du pinceau.

Sigognac est le dernier rejeton d'une vieille famille de Gascogne, qui ne lui a laissé pour toute fortune que le titre de baron et un « castel démantelé. » C'est dans ce château de la misère, au milieu des landes, entre Dax et Mont-de-Marsan, qu'habite le jeune baron avec un vieux domestique, Pierre, un vieux cheval blanc, Bayard, Miraut, un vieux chien, et Belzébuth, un vieux chat. Le dénûment de cette gentilhommière en ruines, la tristesse résignée du baron, la fidélité de ces vieux serviteurs, bêtes et gens, sont empreints d'un charme attendrissant. La situation n'est pas neuve; *le Laird ruiné* de Walter Scott et *le Gentilhomme pauvre* d'Henri Conscience sont dans toutes les mémoires; mais M. Gautier a su être original après ses deux devanciers. Une troupe de comédiens malavisés vient demander l'hospitalité pour la nuit, Sigognac les reçoit de son mieux; l'ingénue de la troupe s'appelle Isabelle, tout comme la fille de Chicaneau. Comme elle, elle est *sage et belle*. Le baron se décide à la

[1] Il faut traduire ainsi, et non pas, comme on le fait le plus souvent : la poésie est comme la peinture. *Tableau* est le seul sens vraiment latin de *pictura*. Horace parle d'un être fantastique auquel le peintre donnerait une tête d'homme avec un cou de cheval et des plumes; et il compare avec ce monstre une œuvre littéraire qui manquerait d'unité. La *peinture*, prise dans l'acception générale du mot, n'a rien à faire là-dedans.

Digitized by Google

suivre à Paris. Pendant le voyage, qui se fait dans un chariot traîné par des bœufs, comme au temps de Thespis, le matamore ayant péri, Sigognac endosse sa défroque. Il devient *le Capitaine Fracasse* et obtient de merveilleux succès. De temps en temps, il reprend sa rapière de gentilhomme pour désarmer le bretteur Lampourde, ou transpercer le duc de Vallombreuse, épris d'Isabelle. Coups d'épée, coups de bâton et autres aventures vont leur train. Enfin, Isabelle se trouve être la sœur naturelle de Vallombreuse ; celui-ci, repentant, la marie à Sigognac ; le jour des noces, en enterrant le pauvre Belzébuth, mort au moment où commence la prospérité de son maître, le baron trouve un coffret plein d'or. Le château de la misère est devenu le château du bonheur.

Les autres personnages du roman sont le beau Léandre, la grande coquette, un comédien retiré du théâtre, et le marquis de Bruyères, riche seigneur, dont le château est aussi minutieusement dépeint que la masure de Sigognac. M. Gautier, ne pouvant de tout cela faire un tableau, en a fait un livre, non sans regret ; il déplore cette infériorité de *l'artifice de l'écrivain* sur celui du peintre : « Un coup d'œil suffirait à saisir dans un tableau, où l'artiste les aurait groupées autour de la table, les diverses figures dont le dessin vient d'être donné : on les y verrait avec les ombres, les lumières, les attitudes contrastées, le coloris propre à chacun, et une infinité de détails d'ajustement qui manquent à cette description. » Toujours la même préoccupation de l'ajustement, de l'extérieur ! M. Gautier se contente d'habiller ses personnages, de décrire leurs costumes, de dessiner leurs gestes ; le dessous, c'est-à-dire leurs passions, leurs sentiments, il le néglige. En revanche, il ne nous fait grâce ni d'un pan de muraille ni d'une corniche ; les vantaux de la porte, les « lambrequins fantasquement contournés, » les « pavés encadrés d'herbe verte, » tout y est,

Et l'on se sauve à peine au travers du jardin.

Là, description nouvelle : persicaires, scolopendres, lambruches sauvages, voilant « une Flore ou Pomone, camarde comme la mort, ayant le nez cassé. » Pourtant, dans ce jardin, devenu hallier ou forêt vierge, l'hiver a épargné deux petites roses sauvages, écloses « comme un sourire sur la désolation, comme une poésie parmi les ruines. » Sigognac les cueille et les offre galamment à Isabelle et à Sérafine. Il y a là un radieux éclair de sensibilité : courage ! laissez le pastiche, et, puisque vous êtes en veine d'émotion, renoncez au style Louis XIII, et, en bon français de notre temps, contez-nous les amours de la comédienne et du baron. Mais non :

Digitized by Google

Lucus et ara Dianæ
Aut properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus.

En d'autres termes, il faut décrire, hors de saison, l'auberge du *Soleil-Bleu*, et recommencer la plaisanterie usée de l'hôtelier offrant tous les mets succulents qu'il a servis la veille, puis peindre le nez, le menton, les boucles « soufflées et crespées » de la marquise, et, pour faire une antithèse au manoir délabré des Sigognac, énumérer toutes les magnificences du château de Bruyères. C'est une œuvre purement pittoresque, objective, comme diraient les Allemands. Bien que l'action se passe sous Louis XIII, *le Capitaine Fracasse* n'a d'historique que la couleur du style.

Ce style même offre plus d'un anachronisme, plus d'une dissonance. A côté de telle page qu'on dirait empruntée à Cyrano de Bergerac, qui semble avoir été le modèle de M. Gautier, telle autre révèle son origine plus moderne et sent son dix-neuvième siècle. Nous ne nous en plaindrons pas, et nous voudrions que tout fût écrit dans le ton de notre époque ; nous ne regretterions ni les « squammes d'une peau malade, » ni les nids d'hirondelles « oblitérant » les faîtes de cheminées, ni les velours « incarnadins, » ou les habits « agrémentés » de rubans aux mille couleurs. On dit que ces mots saugrenus, excentriques, ne coûtent aucun effort à M. Théophile Gautier, et se pressent sans peine sous sa plume. Le lecteur ne les comprend pas avec la même facilité, et, plus d'une fois, saisi d'impatience, il rejetterait le livre, s'il n'était alléché par quelque figure délicatement « pourtraicte », et par l'espoir, souvent déçu, de rencontrer un chapitre écrit en langue vulgaire.

M. Gautier s'est arrêté dans l'antichambre du romantisme ; il y a décroché un vêtement à sa taille, et s'obstine à le porter, quoiqu'il ne soit plus de mode. Les grands côtés de la réforme littéraire lui ont échappé ; à travers l'exagération d'idées et le cliquetis de mots qui signalèrent son avénement, le romantisme se frayait une voie nouvelle vers le naturel et la vérité ; il fut une réaction contre la fade littérature du premier Empire, et, comme toute réaction, il s'est lancé dans les excès de tout genre, fausse grandeur, coups de théâtre, antithèses violentes. Puis le calme s'est fait, les témérités ont disparu ; une langue nouvelle, mieux appropriée à nos besoins, est sortie de ce chaos ; mais, sans se borner strictement au vocabulaire du grand siècle, elle s'est gardée de se laisser ramener au moyen âge ; elle est devenue plus pratique, mais elle s'est débarrassée de cette couche de couleur qui la rendait méconnaissable. Ce coloris artificiel a encore ses partisans. *Le Capitaine Fracasse* sera le dernier échantillon de cette mosaïque littéraire. Il serait superflu de

Digitized by Google

s'escrimer aujourd'hui à prouver que peindre et écrire sont deux arts différents; persister dans cette confusion, c'est substituer la forme à la pensée, le relief à l'émotion, le dessin au style; c'est se condamner à un rôle qui peut séduire plus d'une ambition, mais qui, en somme, est une abdication de la supériorité de l'écrivain, celui de peintre en prose.

IV

Parmi les romans contemporains, nous avons choisi de préférence ceux qui indiquent une tendance nettement prononcée de ce genre littéraire. Nous avons dû laisser de côté la grande œuvre des *Misérables*, qui a été, ici même, l'objet d'une longue appréciation [1]. Mais il y aurait injustice à passer sous silence quelques romans qui, sans accuser une individualité bien tranchée, se recommandent à la critique par un mérite réel. Nous placerons au premier rang *le Comte Kostia*, de M. Victor Cherbuliez, et *les Douleurs du foyer*, de M. Audeval. Le héros de M. Cherbuliez (le comte Kostia, malgré le titre, n'occupe que le second plan), est un Français, Gilbert Savile, un personnage bizarre, « philologue de première force, né pour être de l'Institut, mais dont l'enchaînement des causes secondes contrarie la vocation. » Il est poète quoique savant, et rêveur quoique helléniste. « Je porte ici, dit-il au comte, en se frappant le front, un joli théâtre de marionnettes; la scène n'est pas bien vaste, mais mes marionnettes sont gentilles : elles entendent leur métier et jouent avec le même talent la comédie et la tragédie. Je n'ai qu'à dire un mot, et aussitôt elles sortent de leurs boîtes, se costument, mettent un doigt de rouge, la rampe s'allume, le rideau se lève, la représentation commence; et je suis le plus heureux des hommes. » Le comte Leminoff, tout sceptique qu'il est, se prend d'une belle passion pour ce Gilbert, qui l'aide dans des recherches sur l'histoire byzantine. Gilbert guérit d'un incurable ennui Stéphane, le fils du comte, et pour récompense il l'épouse; car ce Stéphane, à la fin du roman, se métamorphose en fille, et le farouche comte Kostia, devenu tout à coup débonnaire, applaudit à cette union. Malgré l'invraisemblance du dénoûment et un style trop souvent prétentieux, le livre de M. Cherbuliez intéresse, surtout dans la première partie, plus travaillée et mieux réussie que la seconde.

[1] Voir, vol. XXVI, XXVII et XXVIII, les articles de M. le baron Ernouf sur *les Misérables*.

Digitized by Google

Les Douleurs du foyer[1] sont le journal d'un époux et d'un père dont le bonheur se trouve deux fois menacé. Charles Maynard, comme le mari de la Gabrielle de M. Emile Augier, arrête sa femme au bord de l'abîme : il la sauve de sa passion naissante en lui montrant l'indignité de celui qu'elle aime. Plus tard, après avoir souffert par sa femme, il souffre par son fils : il l'arrache à l'inaction, à la débauche, par un effort désespéré. Un matin, il l'entraîne au palais, où il doit plaider une affaire importante; il confie la réplique à Gabriel. Le jeune homme obtient un triomphe éclatant. Relevé à ses propres yeux, il renonce à sa vie désœuvrée. Maynard ferme là son journal : « Le bonheur absolu ne se raconte pas. » Un style agréable, une analyse délicate, donnent du charme à ce roman, dont les deux parties sont unies entre elles par un lien trop fragile.

Un grand talent de description et quelques portraits finement tracés ont valu à *Dominique*, de M. Fromentin, un succès mérité. Les amateurs du réalisme sobre, qui n'exclut pas la sensibilité, liront avec plaisir *Veuve*[2], de M. René de Maricourt. L'auteur a peint avec vérité un type de paysan avare, calculant, en face du cadavre de sa femme, les frais de la maladie et de l'enterrement, et psalmodiant le *De Profundis* entre deux additions. L'opération du croup, racontée sans abus des termes de médecine, et l'agonie de Blanche sont d'un effet saisissant. *Fausse route*[3], de M. Baignères, est l'histoire d'une femme qui a voulu chercher, en dehors du mariage, les joies de l'amour et de la maternité, et meurt délaissée par celui même qu'elle a préféré à son mari. *Fausse Route* rappelle sans trop de désavantage *la Femme abandonnée*, de Balzac. *Le Mariage de Gertrude* et *la Comtesse Diane*, de M. Mario Uchard, peignent, en un style chargé de mots et d'une affectation bizarre, les dangers de l'égoïsme paternel et les curieux effets de la folie imaginaire.

Madame Thérèse mérite une place à part. Depuis l'invention de la collaboration, jamais dualité n'a été aussi habilement dissimulée que celle de MM. Erckmann-Chatrian. Ce trait d'union, qui a si longtemps abusé le public en donnant aux noms des deux auteurs l'apparence de l'unité, est l'emblème de leur parfaite entente. Qui fournit le sujet du roman? qui se charge de la mise en scène? Si l'on remarque que les événements de *Madame Thérèse* ont pour théâtre les bords du Rhin, et que l'exactitude des détails révèle une connaissance approfondie des lieux, on sera tenté d'attribuer à M. Erckmann, vu la désinence germanique de son nom, la paternité de l'intrigue romanesque, et de féliciter M. Chatrian de l'esprit tout

[1] Ce roman a paru dans la *Revue Contemporaine*.
[2] *Idem*.
[3] *Idem*.

Digitized by Google

français qu'il a semé sur cette histoire allemande. Quoi qu'il en soit, l'époque choisie par les deux auteurs et le lieu de la scène conviennent merveilleusement à leur association littéraire. M. Erckmann-Chatrian a une prédilection pour cette longue période de guerres qui s'étend du commencement de la République à la fin de l'Empire. Dans le *Fou Yégof*, il nous a raconté l'invasion à sa manière ; *Madame Thérèse* nous fait assister aux premières batailles des armées révolutionnaires. M. Erckmann-Chatrian en parle *de visu;* on croirait lire le récit d'un conscrit du temps, qui aurait su tenir une plume et enregistrer les événements jour par jour.

En présence de tant d'œuvres estimables, qui se sont succédé depuis deux ou trois ans (et nous demandons grâce pour les oublis inévitables), il faudrait être pessimiste pour crier à la décadence du roman. A aucune autre époque, le roman n'a agité tant de sujets divers, traité tant de questions psychologiques, qui semblaient exclusivement réservées à l'analyse du philosophe. Et pourtant, le livre qui résumera en deux volumes la longue *Comédie humaine*, de Balzac, le roman de notre temps, le Gil Blas du XIXe siècle, est encore à faire. Voltaire croyait faire un mince éloge de l'œuvre de Lesage en disant que « *Gil Blas* était resté, parce qu'il avait du naturel. » Le naturel, c'est ce que nous réclamons du roman contemporain ; nous lui demandons d'envisager la double face de la nature humaine, d'éviter aussi bien un spiritualisme exagéré qu'un réalisme brutal, et de se souvenir que les âmes tout à fait dépravées sont aussi exceptionnelles que les caractères entièrement bons ; nous lui demandons ce que Platon, ce délicat appréciateur du beau, appelait το μετριον, c'est-à-dire la mesure en tout, l'impartialité, et le mépris des succès dus aux procédés violents et à l'excentricité des peintures.

E. DELAPLACE.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

La Légende celtique et la Poésie des Cloîtres en Irlande, en Cambrie et en Bretagne. par M. de LA VILLEMARQUÉ, de l'Institut. Paris, Didier.

M. de La Villemarqué s'occupe depuis longtemps de recueillir les monuments de l'ancienne littérature celtique. Il apporte dans cette honorable et pieuse tâche, analogue à celle du «Vieillard des Tombeaux» (*Old Mortality*), de Walter Scott, ce zèle, cette persévérance indomptable qui caractérisent la race bretonne à un si haut degré. Il a publié tour à tour les chants populaires de la Bretagne, les poésies des bardes bretons du VIe siècle, les romans de la Table ronde, les traditions antiques se rapportant à l'enchanteur Merlin, enfin la légende celtique dont nous avons sous les yeux une dernière édition, qui est presque un nouvel ouvrage, tant cette œuvre a été remaniée et complétée à l'aide de documents nouveaux. M. de La Villemarqué unit à la sagacité d'un érudit l'ardeur d'un poète et les fortes convictions d'un chrétien. Avec de pareilles dispositions, le succès est d'avance assuré; les beaux sentiments font les beaux livres.

Dans celui-ci, l'auteur a voulu donner un spécimen de cette curieuse poésie des cloîtres celtiques, qui nous a conservé, sous le voile de fictions parfois saisissantes et d'un symbolisme profond, les principaux traits de la vie des premiers apôtres du christianisme dans ces parages reculés. Il a choisi, comme particulièrement caractéristiques, les cycles légendaires se rapportant à l'existence de trois saints les plus célèbres : Patrice, l'apôtre de l'Irlande; Kadok, « instituteur des Bretons-Cambriens, » et le barde chrétien Hervé, patron des chanteurs populaires de Bretagne.

Les renseignements authentiques que nous possédons sur la vie de saint Patrice ont déjà par eux-mêmes un intérêt puissant. Comme le fait observer avec raison M. de la Villemarqué, les récits de miracles accumulés autour de cette figure apostolique, outre qu'ils attestent la profondeur des impressions contemporaines, ne sont en quelque sorte que le reflet affaibli de miracles plus grands encore, accomplis dans l'ordre moral. Né vers la fin du IVe siècle, Patrice était d'origine gallo-romaine, et habitait Boulogne-sur-Mer (*Bononia Oceanensis*), quand cette colonie fut surprise par une flottille de pirates irlandais. Patrice vit massacrer sous ses yeux toute sa famille, et fut lui-même enlevé par ces barbares, et transporté dans leur

Digitized by Google

lle, où, pendant plusieurs années, il mena, comme il nous l'apprend, une existence semblable à la mort. Cette vie misérable d'esclave, qui aurait abruti ou tué promptement un homme vulgaire, ne fit que retremper l'âme vigoureuse du jeune Patrice. Recueilli par une embarcation que la tempête poussa vers une plage de cette Erin alors si redoutée, Patrice passa dans la Grande-Bretagne, et, après avoir enduré encore bien des épreuves, revit enfin la Gaule, sa patrie. Mais, à peine arrivé au port, il fut pris d'un héroïque désir de braver de nouveau les orages. Il sentit que Dieu l'appelait à évangéliser ces barbares, par lesquels il avait tant souffert. « Leur souvenir le poursuivait toujours ; il lui semblait souvent, la nuit, entendre ce cri de détresse : « Reviens parmi nous! sauve-nous! » A ce cri, son cœur se fendait, ses yeux versaient des larmes, et il s'éveillait. » Cette vocation fut encouragée par l'un des grands apôtres de la Gaule, saint Germain d'Auxerre, et ratifiée par le pape Célestin, que Patrice alla trouver à Rome. Il retourna donc, en qualité d'évêque régionnaire, annoncer la « bonne nouvelle » aux farouches et belliqueuses tribus d'Erin. Toutes les péripéties de ce difficile et glorieux apostolat se retrouvent indiquées, symbolisées dans les légendes que cite M. de La Villemarqué. Sous l'amplification poétique, on devine l'impression profonde produite sur ces hommes primitifs par l'apparition de cet esclave qui, échappé miraculeusement de leurs mains, vient remettre à leur merci sa liberté et sa vie, pour leur annoncer le vrai Dieu. Sous les voiles de la légende, on retrouve facilement les contours de la réalité, on suit tous les incidents de la lutte engagée entre les deux cultes. La première victoire du christianisme sur l'imagination plus tendre et plus vive des femmes est délicieusement exprimée par la conversion miraculeuse des filles du roi Laégaïr, que l'apôtre sait bien découvrir, malgré le nuage d'obscurité infernale qu'ont élevé entre elles et lui les enchantements des druides. Les guerriers, à leur tour, sont vivement impressionnés par l'admiration habilement enthousiaste de l'apôtre pour les hauts faits de leurs ancêtres. « Il aurait voulu régénérer par le feu de son amour et de son zèle jusqu'aux générations couchées dans la tombe. Il aimait à se faire raconter les histoires des héros d'autrefois, et soupirait de n'avoir pas vécu de leur temps. » Dans la légende, ce désir évangélique se traduit en action. Patrice ressuscite et baptise l'un des plus illustres parmi ces héros des anciens jours, puis il replace son corps dans le tombeau, tandis que l'âme, délivrée, monte au ciel. Enfin, la conversion la plus difficile, la plus décisive, celle d'une partie des druides, éclate dans le récit de l'apparition radieuse de l'apôtre au milieu de la grande fête de Tara ou du feu sacré, qui se célébrait tous les trois ans, à l'équinoxe de printemps. Il faut lire en entier, dans l'ouvrage de M. de La Villemarqué (p. 70-88) cette scène vraiment grandiose. Bientôt les druides convertis devinrent les plus fervents prosélytes de l'apôtre. Ils vouèrent à la propagation de la foi nouvelle leurs facultés souvent si remarquables d'improvisation musicale et poétique. Quelques échos de cet harmonieux apostolat sont venus jusqu'à nous. Une tradition immémoriale rapporte l'un de ces chants à sainte Brigitte, digne fille de Dubtak, celui des druides qui, le prémier, avait osé publi-

Digitized by Google

quement se lever et s'incliner devant Patrice. Ce chant, d'un lyrisme exalté, offre une vive réminiscence, mais *christianisée*, des anciens banquets religieux de l'Erin idolâtre. « Je voudrais un lac d'hydromel pour le Roi des Rois; je voudrais que le peuple du ciel y bût pendant l'éternité. Je voudrais des viandes de foi et de piété sainte; je voudrais des instruments de pénitence dans ma demeure; je voudrais des hommes du ciel plein ma maison; je voudrais des caves débordant de grâce et de grandes coupes de charité pour les distribuer; je voudrais que la paix fût la reine de leurs banquets; je voudrais que Jésus lui-même régnât sur eux! »

Les légendes de Kadok, l'illustre saint gallois, et d'Hervé, le barde aveugle et chrétien de l'Armorique, sont également riches de détails poétiques et touchants. Nous connaissons peu d'idylles comparables au *Kental ar Vugalé*, « Leçon on Chant des Enfants, » chanson encore populaire dans quelques cantons de la Bretagne, et que la tradition fait remonter jusqu'à saint Hervé. « Quand vous vous éveillez, dites : « Mon Dieu, je » vous donne mon cœur, mon corps et mon âme; faites que je sois un » honnête homme ou que je meure avant le temps! » Quand vous voyez voler un corbeau, pensez que le démon est aussi noir, aussi méchant; quand vous voyez une petite colombe blanche voler, pensez que votre ange est aussi doux, aussi blanc. Pensez que Dieu vous regarde comme le soleil du haut du ciel; qu'il vous fait fleurir comme fait le soleil pour les roses sauvages des montagnes. »

Nous pourrions facilement multiplier de tels exemples, car le livre des *Légendes celtiques* contient un grand nombre de ces cantilènes, voix harmonieuses du passé, dont l'écho vibre encore par intervalles à travers le tumulte du monde moderne, pareil aux ondulations d'une lointaine symphonie. Mais nous croyons en avoir dit assez pour faire apprécier l'intérêt historique et poétique de ces légendes, dont le charme agit involontairement sur les esprits les plus sceptiques. Bon ERNOUF.

Littératures anciennes et modernes, par MM. H. HURÉ et J. PICARD, 3 vol. in-8. Paris, Régis Ruffet. 1863.

Voici un monument modeste, laborieusement élevé, auquel on pourrait sans trop s'aventurer prédire un succès de bon aloi. Si l'œuvre de MM. Huré et Picard nous semble venir à propos, ce n'est pas que les cours de littérature fassent défaut. Chaque année en voit éclore un grand nombre qui s'en vont comme les feuilles quand vient l'automne. Le secret de leur impuissance à se concilier l'estime de la jeunesse qu'ils aspirent à instruire, c'est qu'ils ne répondent à aucun besoin sérieux quel que soit d'ailleurs leur mérite. Le livre de MM. Huré et Picard a deux attraits, ou si l'on aime mieux, deux caractères qui le séparent des productions du même genre : il est spécialement destiné à la jeunesse religieuse et rédigé à l'aide d'une méthode nouvelle. Je ne m'étendrai pas sur le côté religieux de l'ouvrage. Il est naturel qu'on ne cherche pas à effacer ce qu'il peut y avoir de sentiments religieux chez des jeunes gens. A y regarder de près, le sens religieux ne diffère pas du sens de l'idéal, et vouloir le déraciner

Digitized by Google

dans le cœur de ceux à qui l'on s'adresse équivaudrait à leur conseiller de n'avoir point de talent, ce qui n'est pas un enseignement à donner. Au surplus, même à cet égard, l'ouvrage est rédigé avec une mesure et une discrétion évidentes à première vue. On ne pouvait pas lui demander de mettre Saint-Simon entre Homère et M. de Chateaubriand, ni les préceptes de l'école utilitaire au même rang que ceux de l'école de Socrate. Je reviens à la méthode. Cette méthode est presque sans précédent dans les écoles. Elle fournit, en effet, le moyen de réunir dans un cadre unique et pas trop étendu des notions ordinairement dispersées dans trois ou quatre ouvrages différents. Un autre de ses avantages c'est que, tout en pouvant servir à orner l'imagination, à développer la mémoire, elle offre en même temps un véritable tableau chronologique de la pensée. « Qu'on le sache bien, écrivent les deux auteurs dans une note de leur préface, nous n'imitons en rien les cours si justement appréciés de Noël et de Feugère. Ils se sont circonscrits dans une langue et dans un âge de littérature. Par là, ils ont eu le tort de borner le coup d'œil de leurs jeunes lecteurs, et de n'offrir qu'un côté des vastes horizons de l'esprit et de l'inspiration humaine. » A une époque d'éclectisme universel, comme celle que nous traversons, il est nécessaire de reconnaître que cela ne suffit plus. Il ne m'appartient pas de prononcer sur le fond du débat, mais de constater une tendance irrésistible à ne se contenter désormais d'aucune source d'information isolée, si abondante qu'on la suppose. Personnellement, je croirais assez que distraire les yeux de l'adolescence studieuse sur des paysages sans nombre, et, par conséquent, mobiles et confus, n'est pas un moyen fort sûr de lui procurer une instruction saine et bien solide. Il faut que cette pauvre jeunesse apprenne plusieurs langues mortes, autant de langues vivantes, qu'elle connaisse les annales entières du genre humain, qu'elle ait une teinture des systèmes de philosophie en vogue ou n'ayant plus de vogue. Ce n'est là qu'une idée de ce qu'on exige d'elle. Dans le domaine des connaissances naturelles, un demi-volume serait trop court, si on voulait seulement nommer les sciences qu'elle est tenue de posséder. La vie d'un homme ne suffirait pas à ce labeur aride, dont le moindre inconvénient est de tuer la personnalité de quiconque essaye de le prendre au sérieux. On est pourtant obligé d'avouer que le cercle des connaissances requises chez un homme bien élevé s'élargit à mesure qu'on avance dans la civilisation; et que cet état de choses une fois donné, MM. Huré et Picard ont raison, et qu'ils s'adressent à une nécessité qu'il faut satisfaire, car, en réalité, un cours de littérature bien fait touche à l'ensemble de l'enseignement classique.

Des trois tomes de l'ouvrage, le premier est consacré à la littérature grecque et à la littérature latine; le deuxième est réservé aux lettres françaises et ce n'est pas trop; le troisième n'est à proprement parler qu'un rapide coup d'œil jeté sur les productions littéraires d'un grand nombre d'idiomes, il exigerait pour être complet d'énormes développements et aussi un autre classement. La méthode de MM. Huré et Picard consiste à diviser une littérature en ses différents genres, puis à épuiser chacun de ces genres suivant un ordre strictement chronologique. En effet, après les

Digitized by Google

préceptes du genre vient une étude biographique sur l'auteur qui a écrit dans ce genre; après la notice biographique de courts extraits tous en français. Il est bon de remarquer ceci : les trois quarts de l'intérêt qu'on éprouve à lire un extrait reposent sûr ces deux circonstances : biographie de l'écrivain, milieu où il a vécu. Jusqu'ici, les cours de littérature avaient omis cette sorte d'indication, la principale à fournir cependant, la seule qui permette de recueillir en définitive tout le fruit de la lecture d'une belle page de prose ou de vers. Qu'importe une tirade prise au hasard dans un chef-d'œuvre, si l'on ignore les circonstances morales qui l'ont produite? C'est la connaissance de la vie de l'auteur, des incidents les plus vulgaires de son existence intime, des hommes et des choses avec lesquels il s'est trouvé en contact qui vous donneront la clef de son œuvre, et vous permettront d'émettre sur lui et ses écrits une opinion fondée.

L'œuvre publiée par MM. Huré et Picard a encore un mérite qui lui est aussi particulier : elle est un inventaire au point de vue intellectuel. Elle est un inventaire en ce sens qu'elle ne laisse pas un talent enseveli dans l'inconnu où l'ont relégué ceux qui ont l'habitude de préparer au public intelligent sa nourriture séculaire. Pour un grand nombre d'auteurs anciens et modernes, dont quelques-uns sont les plus originaux de la littérature à laquelle ils appartiennent, les critiques accrédités n'ont d'ordinaire que des louanges inutiles, qu'ils empruntent souvent à leurs devanciers sans les avoir contrôlées eux-mêmes. Il vaut bien mieux les citer : c'est une véritable exhumation en leur faveur. Plusieurs gagnent à être connus de près. Quelques-uns perdront peut-être. C'est le sort commun de quiconque aspire à la renommée. Dans tous les cas, mieux vaut la discussion que l'oubli. Il n'y a pas de jugement sans appel en matière de goût, et l'expérience a réformé tant de fois des assertions littéraires passées à l'état d'axiomes, qu'il n'y a jamais lieu d'en supposer une qui soit définitive. Il n'y aurait à invoquer, au profit de cette théorie, que le sentiment des trois derniers siècles à l'endroit des compositions hymniques du moyen âge chrétien, qu'elle serait concluante.

A ce propos encore, le nouveau cours de littérature inaugure un genre d'innovation qui sera goûté. Il ose bénéficier d'une allégation récente, qui finira par devenir, il faut le désirer, une opinion arrêtée; allégation en vertu de laquelle la littérature latine ne serait pas morte en même temps que Jupiter et que Phébus. Quoique ce soit une énormité effrayante, je m'empresse d'en prendre acte. Il me répugnait de croire que les pères de l'Eglise grecque et latine ne fussent pas des écrivains classiques. D'autre part, durant le cours entier du moyen âge, la langue latine ayant été la langue de l'Europe lettrée, elle a le droit d'être représentée au tableau de la littérature latine. Les productions littéraires de cette époque, originale à tant d'égards, ont un cachet et quelquefois une magnificence d'horizon que leurs détracteurs ne paraissent pas soupçonner. Il appartenait à Boileau et à cette école d'adorateurs posthumes et mal convaincus de mœurs et de croyances éteintes, de prétendre que le christianisme n'offrait à l'imagination poétique que « pénitence à faire et tourments mérités. » Ces critiques ne comprenaient point que, le christianisme étant une forme de

Digitized by Google

l'idéal, la forme la plus élevée qu'il ait été donné à l'homme d'entrevoir, il contenait en lui l'essence du génie littéraire et moral, une poétique aussi bien qu'une philosophie, en un mot, de quoi nourrir à la fois l'éloquence et l'imagination. Le cours de MM. Huré et Picard ne cite guère, des productions latines du moyen âge, que des hymnes. Il y aurait néanmoins à citer tels morceaux d'Abailard, de saint Thomas d'Aquin ou de l'*Imitation*, qui soutiendraient sans désavantage une parallèle avec Platon, Epictète ou Sénèque; mais il a fallu se conformer aux exigences de l'enseignement actuel. MM. Huré et Picard osent déjà beaucoup; le reste viendra plus tard. L. DERÔME.

Etudes médico-psychologiques sur la Folie, par le docteur SAUZE, médecin adjoint de l'asile des aliénés de Marseille, etc. 1862.

Cet ouvrage se compose de dix études, dont les cinq premières seulement ont un caractère de généralité scientifique. Les cinq autres sont plutôt des observations particulières précédées et suivies de quelques considérations générales. Presque toutes se terminent par un résumé fort bien fait. Chaque étude est elle-même conduite avec méthode, ce qui en rend le résumé d'autant plus facile à faire.

La première de ces études, qui est aussi la principale, a pour objet la stupidité, que l'auteur distingue de la lypémanie et de la démence. La stupidité est de deux espèces : la franche et la mixte. Dans la première, où les facultés intellectuelles sont à peu près complétement suspendues, les accès de suicide sont rares; ce qui se conçoit, puisque le suicide suppose essentiellement la réflexion. Mais est-il juste d'attribuer, comme le fait l'auteur, les tentatives de suicide qui ont lieu dans cet état à une manie instinctive, et d'en faire des actes automatiques? L'instinct ne porte-t-il pas plutôt le sujet à sa conservation qu'à sa destruction? S'il y a de l'instinct dans quelque acte de suicide, c'est assurément un instinct perverti, renversé pour ainsi dire. Ce n'est plus de l'instinct. La stupidité mixte, qui est comme la transition naturelle de la stupidité à la lypémanie, tient plus ou moins de cette dernière affection, dont elle n'est souvent aussi que le passage à la stupidité franche. Dans ce dernier cas, elle doit être d'une guérison plus difficile que quand, franche ou mixte, elle précède la lypémanie. L'auteur croit que la cause physique de la stupidité tient à l'épanchement d'une sérosité dans les ventricules du cerveau ou dans la cavité de l'arachnoïde. Mais il reconnaît lui-même que cette induction n'a pas une base assez large pour qu'elle puisse équivaloir à une certitude. Il paraîtrait, d'après une série d'observations dont le nombre est assez imposant, que la stupidité est plus fréquente chez l'homme que chez la femme; qu'elle a son maximum de vingt à trente ans, que sa durée moyenne est de plusieurs mois, et qu'elle est généralement curable.

La seconde étude de M. Sauze est relative à la paralysie générale, avec ou sans aliénation. Nous disons sans aliénation, quoique l'auteur pense que ce ne soit là qu'un état passager, et que la démence doive être généralement la suite de la paralysie générale progressive. Il ne voit donc

Digitized by Google

qu'une seule maladie où les aliénistes ont cru pouvoir en admettre deux.

La folie, qui fait l'objet de la troisième étude, est définie : une affection cérébrale, caractérisée par de la céphalalgie, de l'insomnie, avec désordre dans la sensibilité générale et les fonctions digestives, et des troubles de l'intelligence. C'est donc, selon M. Sauze, une maladie non moins organique que les autres, et dont le traitement doit être avant tout physique, bien qu'on ignore encore complétement en quoi consiste l'altération de l'encéphale. L'auteur ne se demande pas d'où vient en général cette altération; si elle tient à un vice de conformation, comme il arrive très fréquemment, quel remède physique ou autre, curatif ou prophylactique on y peut apporter. Mais si, comme il est probable, elle doit être souvent la conséquence d'un désordre intellectuel ou moral, qui ne se révèle par aucun symptôme organique, le traitement moral, traitement préventif, il est vrai, n'est-il pas le premier indiqué et le premier à suivre? La folie que l'auteur appelle pénitentiaire, celle qui s'observe dans les prisons et autres lieux de détention, n'est pas, en général, l'effet de l'emprisonnement; elle tient à l'état et aux habitudes du condamné. Il y a d'ailleurs de grandes ressemblances entre les aliénés et les hommes qui deviennent esclaves de leurs passions. La justice peut s'y méprendre et s'y est méprise plus d'une fois. L'auteur cite plusieurs cas où ses avis ont prévenu des condamnations imminentes, et d'autres cas où la peine était endurée par des hommes qui devaient être isolés de la société sans doute, mais par une autre raison et d'une autre manière. Ses cinq dernières études roulent précisément sur des cas de médecine légale de cette nature.

La cinquième étude, qui a pour objet les rémissions dans le cours de la paralysie générale, n'a été séparée, je le suppose, de la deuxième, qui traite de la paralysie générale, que parce que les malades qui en sont affectés sont considérés comme étant tous en démence, et qu'on a dû s'occuper de la folie d'abord, pour mieux connaître l'état d'intermittence dont il s'agit. Sans insister plus longtemps sur cette question de méthode et de distribution, nous dirons que l'auteur soutient, avec assez de vraisemblance, que la volonté est généralement mal éclairée et peu libre alors, et que l'homme dans cet état est peu ou point responsable des crimes qu'il commet. En résumé, les *Etudes médico-psychologiques* sont un début qui permet de concevoir de belles espérances. J. TISSOT.

Du Nirvâna bouddhique, en réponse à M. Barthélemy Saint-Hilaire, par J.-B.-F. OBRY, 1 vol. in-8°. Paris, Durand.

Nous ne pouvons ici rendre un compte détaillé des discussions auxquelles ont donné lieu la vie et les doctrines du célèbre fondateur de la religion bouddhique. L'ouvrage de M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui est maintenant entre les mains de tout le monde, les a exposées avec des détails suffisants pour en donner une juste idée. Mais les opinions émises par ce savant auteur n'ont pas été toutes adoptées, et, sur plusieurs points très importants, il a été vivement combattu.

On s'est étonné d'abord que, dans son enthousiasme, bien naturel d'ail-

Digitized by Google

leurs, pour les découvertes de la science moderne, relativement à l'histoire ancienne de l'Inde, il ait été jusqu'à déclarer que désormais l'histoire des origines de la religion bouddhique était mieux connue que celle de la religion chrétienne, assertion d'une exagération bien étrange de la part d'un savant aussi recommandable par sa réserve que par son impartialité. Car, malgré les ouvrages qui contiennent la vie du Bouddha Çakyamouni, c'est-à-dire le *Lalita Vistâra*, traduit par M. Ph.-Ed. Foucaux, et le *Lotus de la Bonne loi*, traduit par Eug. Burnouf, et malgré les mémoires trouvés dans l'île de Ceylan, rien n'est plus vague et plus incertain que l'époque et les principales circonstances de la vie et de la prédication du fondateur du bouddhisme, à tel point que l'illustre indianiste anglais Wilson croyait que Çakyamouni pourrait bien n'être qu'un personnage imaginaire, et qu'il s'efforçait encore, dans ses dernières années, de faire prévaloir cette opinion, qui pourtant ne peut raisonnablement être adoptée.

Mais le point principal sur lequel se concentre aujourd'hui la discussion, c'est la nature de la récompense que le Bouddha promet aux fidèles à la fin de leur vie, récompense connue sous le nom de nirvâna. M. Barthélemy Saint-Hilaire, d'accord en cela avec plusieurs savants indianistes, professe que les bouddhistes aspirent au néant, et placent dans le néant leur espoir contre les maux de l'existence. Selon lui, le nirvâna n'est autre chose que l'anéantissement ou nihilisme, et c'est pour y atteindre que le Bouddha Çakyamouni et ses innombrables sectateurs se sont livrés aux plus dures austérités pendant leur vie. De sorte que la foi bouddhique serait un spiritualisme sans âme, une vertu sans devoir, une morale sans liberté, une charité sans amour, un monde sans nature et sans Dieu.

L'ouvrage de M. Obry a pour but de combattre cette opinion de M. Barthélemy Saint-Hilaire, appuyée sur celle de Burnouf et de Ch. Lassen. Tout en reconnaissant qu'il existe réellement des sectes nihilistes dans la religion fondée par Çakyamouni, l'auteur cherche à démontrer que le bouddhisme orthodoxe, à aucune époque de son existence, n'a admis que le nirvâna fût l'anéantissement. Il suit pas à pas l'exposition de la thèse de M. Barthélemy Saint-Hilaire, puis reprend et réfute un à un tous ses arguments. Cette partie principale de son livre est fort savamment exposée, traitée avec une ferme conviction et une érudition très solide. M. Obry finit par conclure que « nulle part, dans le bouddhisme orthodoxe, on ne considère le principe pensant et sensible comme anéanti dans le nirvâna. Bien loin de là, on le croit toujours subsistant, mais plus pur, plus indépendant, plus libre, et mille fois plus heureux que dans ses transmigrations antérieures, même les plus relevées, telles que celles qui l'associent aux plus grands dieux du brahmanisme. »

Mais quelle est la nature de ce bonheur éternel qu'il goûte dans le nirvâna? C'est là qu'est, selon nous, toute la difficulté de la question. Ce n'est ni l'être ni le non être, ou plutôt ce n'est ni l'action de sentir ni celle de ne pas sentir. C'est un état indéfinissable, une sorte d'impassibilité, dont les adversaires de M. Barthélemy Saint-Hilaire, et M. Obry lui-même, ne parviennent pas à nous donner une idée nette et précise. Nous vou-

Digitized by Google

lons bien croire que ce n'est pas l'anéantissement, ce qui constituerait le bouddhisme, comme on l'a dit, à l'état de conception monstrueuse et révoltante pour la raison ; mais il est certain qu'en dehors de cette hypothèse, on ne présente rien de bien défini, et qu'une obscurité complète couvre le sens positif du nirvâna.

M. l'abbé Deschamps, qui a publié plusieurs excellents mémoires sur le bouddhisme, est peut-être celui qui a donné sur ce problème les notions les plus justes et les moins vagues. Cet éminent auteur dit que le nirvâna semble être, non pas un néant éternel, mais un éternel sommeil, et que les religieux qui se sont élevés de vertus en vertus arrivent dans un lieu où il n'y a ni idées ni absence d'idées ; de sorte que ce serait une espèce d'extase, ou plutôt un engourdissement total de l'activité humaine, un quiétisme grossier, dans lequel l'intelligence cesse d'être active sans cesser d'exister.

Le livre de M. Obry, très savant et très complet dans tout ce qui a rapport à la réfutation des partisans du nihilisme, présente une lacune regrettable en ce qui touche l'exposition de la nature du nirvâna. Il laisse son lecteur sous l'impression de son excellente argumentation contre M. Barthélemy Saint-Hilaire, mais sans rien lui faire pressentir sur sa propre opinion, s'il en a une, de la nature du nirvâna. C'est la seule critique que nous ayons à lui adresser. Il est vrai que cette difficulté n'embarrasse pas seulement M. Obry ; et nous ne savons si, dans l'état actuel de la science, il est possible de mieux éclairer cette question que ne l'a fait M. l'abbé Deschamps. Nous avons lieu d'espérer que M. le professeur Foucaux, dont les importants travaux ont tant contribué à nous faire connaître l'histoire du bouddhisme, ne tardera pas à publier sa manière de voir sur ce sujet si controversé. La science profonde du traducteur du *Lalita vistâra* donnerait à ses opinions une grande autorité, et achèverait peut-être de dissiper les obscurités du problème.

Dr RENÉ BRIAU.

Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale (l'Hyrcanie, l'Inde, la Bactriane et la Chine, pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, d'après les témoignages latins, grecs, arabes, persans, indiens, chinois, in-8°, avec 4 cartes, par M. REINAUD. Paris, 1863.

M. Reinaud est bien connu comme orientaliste ; chacun sait qu'il a publié une série de savants mémoires sur l'Inde, sur la Chine, et qu'il a éclairci bien des points obscurs de l'histoire et de la géographie des autres pays asiatiques. Pendant longtemps, il s'était borné à puiser aux sources arabes et persanes, mais, depuis quelques années, élargissant le cercle de ses études et mettant à profit l'avantage assez rare de pouvoir confronter les récits des auteurs orientaux avec ceux des écrivains grecs et latins, il a tiré de nouvelles lumières de ce travail comparatif, et il a notamment comblé diverses lacunes qui restaient dans l'histoire du royaume de Mesène et de Kharacène, dont il est si souvent question dans les annales du Haut et du Bas-Empire. Un passage de l'historien arabe Hamzah fit découvrir à M. Reinaud la date de la destruction de ce royaume

Digitized by Google

et lui servit à déterminer l'époque de la rédaction du *Périple de la mer Erythrée*. C'est en étudiant ce dernier ouvrage qu'il entrevit l'influence des Romains jusque dans les contrées les plus reculées de l'Asie. Il conçut alors l'idée de chercher partout de plus amples renseignements sur ce sujet d'un intérêt universel. Les écrivains de l'antiquité classique, aussi bien que les auteurs musulmans, indiens et persans, furent tour à tour consultés par lui. Dans cette recherche, il remarqua bien des passages qui n'avaient pas suffisamment frappé l'attention de ses devanciers; il les recueillit, les éclaira l'un par l'autre et en tira des notions aussi neuves qu'inattendues.

Le présent volume contient l'exposé et les résultats de ces travaux. M. Reinaud montre d'abord que, sous le règne d'Auguste, les Romains, exaltés du succès de leurs armes, se crurent destinés à devenir les maîtres du monde entier. Les poètes, surtout Virgile et Horace, se firent les interprètes des aspirations de leurs compatriotes, et, anticipant sur l'avenir, ils représentèrent souvent comme un fait accompli ce qui n'était encore qu'à l'état de projet ou d'espoir. On s'imaginait que l'empire comprenait déjà les deux tiers du monde, et qu'il était facile d'en étendre les limites jusqu'aux confins de la terre habitable. Mais bientôt on acquit de plus justes notions sur la vaste étendue des contrées non soumises, et l'on se convainquit que la conquête de la Perse n'était pas moins impossible qu'au temps de Crassus. Quelques-uns des empereurs les plus puissants renoncèrent par sagesse aux projets de domination universelle; leurs faibles successeurs le firent par nécessité. Mais, bien que Rome n'eût jamais porté ses armes dans l'Inde, la Bactriane ou la Chine, son nom n'y était pas moins respecté et redouté. M. Reinaud en donne la preuve, en citant les diverses ambassades qui vinrent de l'extrême Orient. Voici deux faits moins connus, mais non moins caractéristiques : d'après la carte de Peutinger, il y avait dans l'Inde un temple d'Auguste, ce qui atteste la présence de nombreux marchands romains. Les Chinois, qui s'empressent d'inscrire sur la liste de leurs tributaires tous les peuples dont ils connaissent le nom, firent à Rome l'honneur de l'excepter; ils allèrent même jusqu'à l'appeler *Ta-Thsin* (Grande-Chine) et à dire que les Romains et les Chinois étaient frères.

Mais un jour vint où la reine des nations en fut le jouet; l'empire, assailli de tous côtés par les barbares, penchait vers sa ruine. Les Romains n'osaient plus regarder en avant, vers un avenir qu'ils voyaient sous les plus sombres couleurs. Ils tournaient leurs regards vers le passé pour y contempler la grandeur de leurs ancêtres. Les savants de cette époque de décadence prirent à la lettre les hyperboles des poètes et crurent qu'Auguste avait été maître du monde entier. On lira avec surprise les passages du commentateur Servius et du géographe Æthicus, qui se trouvent cités ou reproduits dans l'ouvrage de M. Reinaud. Ce livre d'ailleurs ne s'adresse pas seulement aux érudits, il a droit à l'attention de quiconque veut avoir des vues générales sur la politique et le commerce du peuple-roi.

E. Beauvois.

Digitized by Google

Les Charmettes, Jean-Jacques Rousseau et madame de Warens,
par M. Arsène Houssaye. Paris, Didier.

Rousseau est décidément à la mode, je ne dis pas Rousseau l'écrivain : celui-là n'a jamais été démodé, et il n'a besoin, pour être remis en vogue, ni que M. Arsène Houssaye, revenant des Charmettes, en rapporte un beau portrait et un gros volume, ni que Mme George Sand entame avec un interlocuteur imaginaire une de ces thèses qui lui sont ordinaires, cachant sous un style entraînant plus d'une théorie paradoxale. Jean-Jacques, écrivain, a de meilleurs avocats, très écoutés au tribunal de la postérité, et captivant promptement l'oreille du juge : ce sont ses livres. Il n'en est pas tout à fait de même de Jean-Jacques, homme privé ; il a besoin d'être défendu, et, le plus souvent, défendu contre lui-même.

M. Arsène Houssaye a eu le bon goût de choisir dans la vie de Rousseau la période qui intéresse le plus, l'idylle des Charmettes, si bien contée par Jean-Jacques lui-même, et qu'il était peut-être inutile de commenter. Au reste, ces pages si connues des *Confessions* sont placées en avant du livre ; si le reste a besoin d'une excuse, il faut convenir qu'on n'en pouvait trouver de meilleure, et l'on ne peut reprocher à ces pieux extraits que les nombreuses fautes d'impression dont ils sont parsemés.

Au moins est-ce là un témoignage authentique ; je n'oserais en dire autant des lettres de ce gentilhomme espagnol, M. de Carrio, qui passe huit jours chez Mme de Warens, devient amoureux d'elle, pour faire comme tout le monde, et ajoute aux *Confessions* un nouveau chapitre si semblable aux autres, qu'à part la différence de style on l'attribuerait volontiers à Jean-Jacques Rousseau. Il y aurait plus d'intérêt à lire les *Pensées* de Mme de Warens, si elles n'avaient été revues, corrigées et parées des grâces de l'orthographe par le général Doppet. Il y en a de curieuses, celle-ci entre autres : « La femme bien née retrouve sa pudeur en se détachant des bras de son amant, comme une robe de lin toujours blanche. » Maxime commode, mais qui devrait faire hésiter les amoureux posthumes de Mme de Warens à lui prodiguer l'épithète de *vertueuse*, qui revient sans cesse sous leur plume. Nous, qui ne pouvons nous passionner à cette distance, nous avons peine à métamorphoser Mme de Warens en Lucrèce : la *chère maman*, partageant ses faveurs entre Claude Anet et Rousseau, pour s'éprendre ensuite d'un garçon perruquier, éveille en nous toute autre idée que celle de la vertu. Jetons les yeux sur le portrait gravé en tête du volume : « L'œil rêveur, noyé d'amour, cherchant quelque rêve envolé ; la gorge demi-voilée, « abondante et flottante, » les cheveux rebelles et ondoyants jusque sur ce cou *mouflu*, » et cette bouche sensuelle dont M. Arsène Houssaye ne dit rien : voilà un ensemble de traits qui convient mieux à la volupté qu'à la vertu. Laissons Mme de Warens et Rousseau tels qu'ils sont, et tels qu'ils se sont peints eux-mêmes. On aime trop de nos jours à bouleverser les opinions reçues, à exalter les uns pour rabaisser les autres. Rousseau n'a rien à gagner à ces apologies : le jugement de la postérité est sans appel ; il est résumé dans ces lignes de M. de Lacretelle : « Devant Rousseau, l'histoire perd son impassibilité, et tour à tour elle l'admire ou le plaint, le bénit ou l'accuse. »

E. D.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Théâtres. — Vaudeville : Reprise des *Lionnes pauvres*. — Porte-Saint-Martin : *Faustine*. — Odéon : *Le Marquis de Villemer*. — Gymnase : *L'Ami des Femmes*. — Palais-Royal *La Cagnotte*.
Les tomes IV, V, VI du *Théâtre complet* d'Alexandre Dumas.

Les *Lionnes pauvres*, *Faustine*, *le Marquis de Villemer*, *l'Ami des Femmes*, *la Cagnotte*, en voilà pour tous les goûts ! Comédies de mœurs contemporaines, drames antiques, études de psychologie mondaine, caricatures bourgeoises et provinciales, passions et ridicules de tous les pays et de tous les temps, talents de tout genre et styles de toute espèce, M. Em. Augier, M. Louis Bouilhet, Mme Sand, M. Alexandre Dumas fils, M. Labiche ! Un étranger qui passerait une semaine dans les théâtres de Paris pourrait se faire une idée à peu près complète de notre littérature dramatique, et conclurait, je n'en doute pas, qu'il n'y a que M. Labiche pour amuser les gens.

Les *Lionnes pauvres* sont une des pièces les plus violentes de M. Emile Augier, une comédie de sa quatrième manière ; Séraphine, qui en est l'héroïne principale, va de pair avec Olympe et Giboyer. Elle eut autrefois maille à partir avec la censure, qui voulait absolument que M. Emile Augier lui infligeât la petite vérole au troisième acte, pour la punir de sa perversité en la défigurant. L'écrivain répondit qu'il n'y pouvait rien, attendu qu'elle avait été vaccinée, et passa outre ; si bien que la censure se rejeta sur le mot *Anglais* employé quelque part dans le sens de *créancier*, et déclara qu'un pareil terme, ainsi détourné de son acception ordinaire, était une atteinte à l'*alliance* (sous Louis-Philippe, on aurait dit à l'entente cordiale) entre les deux peuples. M. Emile Augier ne crut pas devoir céder davantage à cette observation diplomatique, et il obtint enfin l'autorisation de faire représenter les *Lionnes pauvres* avec *Anglais* et sans petite vérole. Le public, qui ne tenait pas absolument à ce dernier ingrédient, lui sut gré de n'en avoir pas affligé Séraphine, et applaudit sans rancune aux traits énergiques dont la pièce est remplie, et qui lui valent en ce moment même un regain de faveur. C'est dans les *Lionnes pauvres* qu'on rencontre *les petits pains de deux sous* qui firent concurrence pen-

Digitized by Google

dant quelques jours aux *paniers de pêches* de M. Alexandre Dumas fils. Vous rappelez-vous les *petits pains de deux sous?* Le sujet de la pièce, c'est la femme mariée entretenue, triste alliance de choses et de mots, heureusement assez rare et exceptionnelle, que M. Emile Augier a déguisée sous ce titre un peu énigmatique de *lionne pauvre*. Cette variété existe en effet; il y a dans la société parisienne quelques malheureuses dont les appétits de luxe ne peuvent être satisfaits par le modeste traitement de leurs maris, et qui se créent, en dehors de leur ménage, des ressources particulières. On se souvient encore d'une femme du monde qui s'envola, dit-on, un beau matin, laissant sous les yeux d'un époux pétrifié (il y avait de quoi l'être), d'un côté les factures de ses fournisseurs, et de l'autre les lettres de ses amants : ceux-ci ne voulaient plus payer ceux-là ! Telle est la lionne pauvre, et voici *le petit pain :* « A quoi la reconnaît-on, demande un des personnages, et comment parvient-elle à tromper son mari sur le chiffre véritable de ses dépenses? — C'est bien simple : tant qu'elle est honnête, les petits pains d'un sou lui en coûtent deux ; quand elle cesse de l'être, les petits pains de deux sous ne lui en coûtent plus qu'un. » C'est alors, en effet, qu'elle trouve de ces *occasions* admirables et faites pour elle seule : des cachemires de l'Inde pour dix louis et des robes de soie à vingt-cinq francs. Mais c'en est bien assez sur ce chapitre.

Nous persistons à croire, malgré l'avis de quelques raffinés dont nous faisons d'ailleurs le plus grand cas, qu'il y a beaucoup de talent dans cette *quatrième manière* de M. Emile Augier, d'où sont sorties ses pièces violentes, *le Mariage d'Olympe*, *les Lionnes pauvres*, *les Effrontés* et *le Fils de Giboyer*. Cette violence même, cette crudité, à part quelques vulgarités mal sonnantes, ne nous déplaisent point; quoi qu'en pensent certains réalistes impuissants, qui traitent de précieux ridicules tous ceux que fait sourire leur épaisse fatuité de réformateurs, nous sommes l'ennemi déclaré du genre fade et de la distinction convenue; les comédies gandines nous donnent sur les nerfs, et c'est pourquoi nous préférons *les Lionnes pauvres* aux pièces grecques, telles que *la Ciguë* ou *le Joueur de flûte*, qui sont restées, aux yeux de certains amateurs un peu naïfs, le dernier mot de M. Emile Augier; nous les préférons surtout à *Gabrielle*, à *la Jeunesse*, deux plates comédies, surtout la première, n'en déplaise au suffrage universel; mais nous préférons même aux *Lionnes pauvres*, et à tout ce qui a suivi, *le Gendre de M. Poirier*, une œuvre excellente, et la meilleure comédie des vingt dernières années. Voilà la bonne veine, la véritable mine, riche et féconde, une mine d'or; celle des *Lionnes pauvres* est de bon cuivre, mais de cuivre; les autres ne sont que de petits filons de diamants faux et de cristallisations équivoques.

Nous ne parlerons point du nouveau drame de la Porte-Saint-Martin, de *Faustine*, que nous n'avons point vue. Nous ne doutons pas que M. Louis Bouilhet n'ait dépensé beaucoup de talent pour faire de la très indigne épouse de l'empereur Marc-Aurèle une héroïne supportable ; nous sommes convaincu surtout que la plume qui a écrit *Melœnis* a dû, même en prose, dessiner là de belles silhouettes romaines, de curieuses figures antiques, d'un relief un peu extérieur et décoratif, et multiplier les traits caractéris-

Digitized by Google

tiques, les détails de mœurs, qui deviennent bientôt familiers quand on a seulement lu Juvénal. L'auteur a certainement, avec la science de résurrection qu'on lui connaît, placé ses personnages dans leur milieu, dans leur cadre ; mais c'est le tableau qui ne plaît pas au public, ou, pour mieux dire, le tableau est impossible. Que sait-on des passions romaines? Prenez-vous pour une psychologie les anecdotes scandaleuses que nous ont transmises les satiriques et les chroniqueurs romains? Des mœurs mêmes, nous ne voyons que le dehors, l'apparence externe, *costumi*, comme disent les Italiens d'aujourd'hui. Vous connaissez les habitudes d'une Messaline, d'une Faustine; vous mettez en vers éloquents ou en prose sonore les invectives d'un grand poète, et vous tâchez de traduire en français les odeurs de bouge qu'une courtisane couronnée rapportait sur l'oreiller royal; c'est à merveille. Mais savez-vous au juste ce que c'était que l'amour chez les Romains? Avez-vous des données précises sur le langage que parlait chez eux ce sentiment exquis, tel que nous le comprenons et qu'ils ne l'ont point connu? Quel dialogue, quel roman latin peut vous procurer un terme de comparaison? Sur quel écrivain vous appuierez-vous? Ovide? Catulle? Properce? Tibulle? Pétrone, peut-être? Mais toutes les Lesbies et toutes le Cinthies du monde ne vous fourniront jamais le modèle d'une héroïne tragique.

On peut répondre à cela que l'amour est de tous les temps, qu'il a ses grands traits éternels et immuables, et qu'un poète n'a pas besoin de le faire romain, même dans une pièce romaine, pour le rendre intéressant. Camille, en effet, et Emilie, et Junie et tant d'autres, dont les amours nous touchent, sans être indigènes et locales, prouvent que certains traits généraux suffisent à la peinture de cette victorieuse passion. Oui certes, et nos classiques ne l'entendaient pas autrement; ils n'introduisaient pas de raffinements nationaux dans un sentiment cosmopolite; mais nous demandons davantage aujourd'hui, et votre prétention est de nous donner davantage. En mettant Faustine sur la scène, vous avez, sans doute, voulu nous analyser, avec leur vrai langage, des sentiments romains et faustiniens; voilà l'impossible. On ne ressuscite pas certaines façons intimes de penser et d'agir; l'âme antique, le cœur romain, surtout le cœur des Romaines, avaient leurs impressions, leurs habitudes, auxquelles nous ne pouvons rien démêler. Tout ce qu'on peut faire, c'est de promener sous nos yeux une espèce de panorama de la vie des anciens, une suite de tableaux et de scènes plus ou moins exacts, des imitations ingénieusement colorées, comme ces plâtres auxquels on donne, en les galvanisant, l'apparence, mais non la solidité du bronze. Et c'est ce qu'a fait, je pense, M. Louis Bouilhet; des personnes qui ont vu sa pièce m'ont dit qu'il n'était vraiment Romain que dans les accessoires, et que *Faustine* ressemblait à une de ces minutieuses petites toiles grecques ou romaines de M. Gerôme, ou le peintre entasse à plaisir les détails d'ameublement et d'architecture, afin qu'il en rejaillisse un peu d'antiquité sur ses personnages. L'illusion est plus grande dans *Faustine*, parce que Mlle Agar est bien l'actrice du rôle, et répond suffisamment à l'idée que nous nous faisons d'une impératrice romaine; mais, encore une fois, comment un talent aussi vivant

Digitized by Google

que celui de M. Louis Bouilhet peut-il se fourvoyer, s'enterrer dans des ruines qui n'appartiennent plus qu'à l'histoire? Shakspeare lui-même ne réussirait pas aujourd'hui devant notre public avec *Jules César* ou *Coriolan*, ou *Antoine et Cléopâtre*; que voulez-vous donc faire de Marc-Aurèle et de Faustine? Ce mauvais ménage d'un empereur philosophe et d'une femme galante n'a rien qui soit dramatique; et Marc-Aurèle nous produit justement l'effet d'un membre de l'Académie des sciences morales qui serait assis sur le trône. Vous figurez-vous M. Damiron empereur? Il ne faut pas plaisanter avec les choses graves, et certainement la figure de Marc-Aurèle demeure fort imposante, et son caractère un des plus graves que l'on puisse rencontrer; mais quel ennuyeux mari pour une Faustine! un homme qui ne parlait qu'en sentences, et qui avait toujours à la bouche une phrase d'Epictète ou de Zénon. Elle le trompa comme on trompe un philosophe, et sa philosophie n'y aurait rien vu s'il n'avait eu des amis obligeants pour lui ouvrir les yeux : « Comment faire? dit-il, — la quitter? — alors il faut rendre la dot! » La dot, c'était l'empire, et il ne la rendit point, et il garda sa femme; on n'a pas besoin d'être stoïcien pour cela, et Marc-Aurèle a parfois des imitateurs qui ne connaissent pas même le nom de sa doctrine.

Le grand succès de la quinzaine est pour l'Odéon et *le Marquis de Villemer*. Relégué au bout du monde, le second Théâtre-Français n'a pas toujours autant de bonheur qu'on en souhaiterait au libéralisme intelligent de son directeur; mais ses triomphes sont d'autant plus éclatants qu'ils sont plus rares; ils ressemblent à des révolutions. Il est un peu tard pour raconter les démonstrations auxquelles a donné lieu *le Marquis de Villemer*, et l'espèce d'émeute sympathique qu'il a soulevée. S'il est vrai que cette émeute victorieuse ne fut organisée que pour imposer silence à une cabale hostile qui voulait faire payer au *Marquis de Villemer* les torts de *Mlle de La Quintinie*, jamais plus légitime manifestation ne terrassa plus injuste cabale, et les adversaires de *Mlle de La Quintinie* témoignaient d'un grand aveuglement, en se croyant aussi forts et aussi nombreux que les partisans du *Marquis de Villemer*. Ceux-ci l'ont bien prouvé, et leurs applaudissements ont révélé à Mme Sand qu'un de ses romans les plus ennuyeux n'empêcherait jamais de goûter une de ses plus jolies pièces. *Le Marquis de Villemer*, que nous ne raconterons point, car tout le monde le connaît, demeure une des meilleures inspirations d'un grand écrivain, qui ne compte point toutes ses tentatives dramatiques par des succès. Ce n'est point une comédie, ce n'est point un drame; c'est une de ces fines études de psychologie où Mme Sand remplace le mouvement et l'action, presque indispensables au théâtre, par d'exquises délicatesses d'observation intime et d'infinies ressources de style. Ici, point de grands effets, pas d'inattendu, pas de surprises; l'auteur y supplée par la grâce des figures et le développement des caractères. Caractères et figures sont d'un dessin charmant et d'un contour très net, sans trop de relief; quelques traits à peine ont été un peu forcés dans le personnage du duc d'Aleria, et n'avaient pas besoin de l'être, même à la scène; l'intrigue se déroule aisément, sans péripéties violentes; l'impression générale est vive,

Digitized by Google

agréable, et même puissante par la durée ; une chaleur douce et communicative qui circule au travers de l'œuvre détend d'abord le spectateur, le dilate, l'ouvre tout entier au sentiment, le livre au souvenir de ces délicates beautés.

Toutefois, on peut même sur le roman, et à plus forte raison sur la pièce, faire quelques réserves, présenter deux ou trois objections respectueuses. Admirateur passionné du talent de Mme Sand, nous avons été amené souvent à parler de ses romans et de son théâtre, soit dans la *Revue*, soit ailleurs, et plusieurs fois nous avons dit avec une franchise peu suspecte de dénigrement les petits dépits que nous causaient certaines tendances de ses derniers livres. A l'occasion de *la Ville-Noire*, de *Jean de La Roche*, et du *Marquis de Villemer* particulièrement, nous avons confessé quelques regrets sur lesquels il nous sera peut-être permis aujourd'hui de revenir. Le moment est propice, puisque le triomphe de la pièce renouvelle en le couronnant le triomphe d'un beau livre, dont nous croyons sentir toute la beauté, mais dont nous ne pouvons faire, comme on le voudrait, le plus beau titre de l'écrivain.

La transformation que trahissent les derniers romans de Mme Sand, disions-nous alors, est capitale. L'auteur d'*Indiana* est aujourd'hui scrupuleux d'honnêteté et casuiste de vertu. Comme il y a deux forces dans l'âme humaine, la passion et la raison, dont la première a tant d'intérêt à être dominée par la seconde, et la seconde tant de plaisir à être dupée par la première, Mme Sand, qui faisait autrefois de la passion son Dieu, fait aujourd'hui de la raison sa loi ; elle n'admet plus que des héros et des sentiments raisonnables. Une sérénité à toute épreuve a remplacé les vieilles tempêtes, et le gros temps s'est changé en bonace. L'écrivain semble avoir administré à tous ses personnages une médecine morale, la plus calmante du monde, qui leur fait immoler immédiatement ce qu'ils ont de de plus cher, et sacrifier d'emblée le désir du bonheur à la passion du devoir. Rien n'est plus édifiant : mais il n'en est pas tout à fait de même dans la vie : il en coûte beaucoup à chacun de se déchirer de ses propres mains comme le font aujourd'hui les placides héroïnes de Mme Sand. Tant d'abnégation nous paraît outre nature, et, quand le stoïcisme est si aisé, nous ne sommes pas loin de le traiter d'indifférence. Caroline de Saint-Geneix ne nous devient si sympathique, je le crains, au dénoûment du *Marquis de Villemer* que parce qu'elle finit comme *Indiana* commence. On est bien aise quand on voit que l'auteur se décide à mettre le feu aux poudres, et la chaleur un peu trop contenue peut-être du début nous ravirait moins sans l'explosion finale : « Oui, je vous aime plus que ma vie, répondit-elle en pressant contre son cœur ce noble front, siége d'une âme si grande et si vraie, je vous aime plus que ma fierté et plus que mon honneur ; j'ai nié cela longtemps à moi-même, je l'ai nié à Dieu dans mes prières, et je mentais à Dieu et à moi ! J'ai enfin compris, et j'ai fui par lâcheté, par faiblesse : je me sentais perdue, et je le suis ! Eh bien ! qu'importe, après tout, je passerai pour votre maîtresse.... j'y consens, j'accepte le mépris que j'ai tant redouté, et il me semble que le calice versé par vous me donnera une vie nouvelle. » — A la bonne heure, nous y

Digitized by Google

voilà ; nous retrouvons George Sand tout entière, et je soupçonne que les plus grands fanatiques de morale ont été sensibles à cet admirable délire, autant et plus qu'à la froide philosophie du commencement.

Quoi qu'il en soit, cette métamorphose radicale d'un génie si ardent et si spontané éclate surtout dans le théâtre de Mme Sand. Son talent, porté au développement large, à l'analyse consciencieuse qui suit le cours des événements et des passions, se trouve bien mal à l'aise en présence des exigences de la scène. Il lui est défendu ici, faute d'espace, de prendre ses coudées franches, et c'est pourquoi elle diminue son sujet et circonscrit sa tâche ; au lieu d'une passion capitale, au lieu d'un bel amour comme celui des *Indiana*, des *Valentine* et des *Mauprat*, elle ne prend plus qu'une nuance d'amour et comme un reflet de passion. Et sur cet objet ainsi atténué, elle travaille, elle étudie, elle dissèque ; elle abstrait avec une infinie délicatesse la quintessence de toutes ces passions amoindries ; elle raffine avec une pénétrante subtilité les analyses les plus minces et les plus extrêmes. Quelquefois cette subtilité devient même un peu sophistique : au lieu d'éloquence passionnée, nous avons de temps en temps un ton de galanterie romanesque. La logique de l'esprit, qui est fort brillante, remplace celle du cœur, et une argumentation serrée supplée à la chaleur véritable.

Le théâtre de George Sand, comparé à ses romans, n'en est qu'un diminutif. Le théâtre, en effet, surtout avec le peu de liberté que le goût français lui accorde, est souvent l'écueil des grands talents. Par son essence même, il amoindrit et confisque l'originalité lyrique d'un écrivain. N'est-on pas étonné, en effet, de voir George Sand mêler sa fantaisie aux intrigues bourgeoises de la comédie sentimentale, telle que la pratiquaient surtout Destouches et Sedaine ? Elle reconnaît ce dernier pour son maître, et il est certain que tout son théâtre (y compris le *Marquis de Villemer*) vit de ce pathétique doux qui fait l'agrément de Sedaine. Ce sont des pièces qu'on ne sait comment prendre, des pièces entre le rire et les larmes, dont l'impression demeure un peu vague, comme le genre, et qu'on rangerait difficilement dans une catégorie ; on y retrouve d'ailleurs le charme légèrement convenu de Sedaine, sa grâce attendrissante, et surtout cet esprit très fin qui vise à la naïveté. « Est-ce que c'est gai d'être toujours triste ? » dit Mariette dans *François le Champi*. « Si cet homme n'était pas fou, il ne serait pas sot, » dit Keller dans *Maître Favilla* ; et voilà la simplicité de la *Gageure imprévue*, la bonhomie du *Philosophe sans le savoir*. Si aimable qu'elle soit, n'y a-t-il pas trop de modestie à se faire l'élève de Sedaine quand on s'appelle George Sand, à ressusciter le théâtre platonique quand on est l'auteur de *Valentine* et d'*Indiana ?*

Nous dirons peu de chose de *l'Ami des Femmes :* c'est l'erreur d'un homme d'esprit. De comédie, point ; de style, pas davantage ; de gaieté, pas l'ombre ; de la prétention, beaucoup ; un monde impossible, des caractères impossibles, et surtout une affectation de raffinements équivoques, une manie de physiologie malsaine, un mélange d'idées bizarres et de plaisanteries saugrenues, peu d'esprit en somme, quoique l'auteur ait vidé sa bourse ; beaucoup de gros sous et même de pièces fausses dans

Digitized by Google

cette monnaie longuement amassée; oui, peu d'esprit et un effrayant effort pour en montrer, un vide énorme, un ennui monstrueux, voilà *l'Ami des Femmes*. Les fanatiques vont cependant crier au miracle; mais le miracle, c'est qu'un homme qui a du talent se peine à ce point, se tende et se fatigue, et se roidisse et sue comme un Atlas pour enfanter cette souris. Où est la comédie? On la cherche et on ne la trouve point. La comédie, est-ce M. Laverdet, dupé toute sa vie par son ami Des Targettes :

Quand on l'ignore, ce n'est rien.

est-ce M. de Chantrin, dont la barbe blonde ravit le cœur de Mlle Balbine? Est-ce M. de Ryons, l'ami des femmes, qui les crible de ses sarcasmes et les affole cependant de sa désagréable personne? Est-ce M. de Montègre, qui fait la cour à Mme de Simerose? Est-ce M. de Simerose, qui fait la cour (la *cour* est bien modeste, c'est un enfant qu'il faudrait dire) à la femme de chambre de sa femme? Est-ce Mme de Simerose elle-même, que M. Alexandre Dumas fils a placée dans une situation si singulière? Quelle situation? C'est bien difficile à expliquer, et cependant Mme de Simerose l'explique elle-même à M. de Ryons. En vérité, il faut toute l'audace de M. Dumas pour donner de pareils confesseurs aux dames. Vous avez lu les *Mémoires de Faublas*, n'est-il pas vrai, quand vous étiez au collége? Eh bien, le cas de Mme de Simerose est justement celui de Mme de Lignolles : celle-ci est mariée, et elle ne l'est pas, et elle croit l'être, et elle raconte à sa tante toutes ces choses-là le plus naïvement du monde; mais sa tante est sa tante, et n'est pas M. de Ryons. La confession de Mme de Simerose, qui est la scène capitale de la pièce, a choqué beaucoup de gens, surtout quand le confesseur se retirait en appuyant sur la corde sensible : « Adieu, *mademoiselle!* »

La différence entre Mme de Lignolles et Mme de Simerose, c'est que le malheur de cette dernière n'est pas irréparable; ce n'est qu'un malentendu, et la femme de chambre l'a bien prouvé. M. de Ryons, qui n'était pas éloigné d'abord d'exploiter à son profit ce veuvage avant la lettre, n'a plus qu'un but maintenant, qui est de réconcilier les deux époux et de mystifier Montègre. Il joue précisément le rôle de ce bon Rodolphe dans *les Mystères de Paris* quand il enlevait si prestement Mme d'Harville au commandant Robert. Vous vous souvenez du commandant Robert, et de sa calotte grecque, et de sa robe de chambre à grands ramages? Eh bien, Robert, c'est Montègre, et Ryons est Rodolphe, et Mme d'Harville, non, Mme de Simerose, sort victorieuse de ce mauvais pas. Mme de Lignolles, déjà nommée, fut moins heureuse..... ou moins malheureuse.

Le public du premier soir, un public d'amis, n'accepta pas, dit-on, sans quelque murmure toutes ces scabreuses bravades, cet aventureux défi aux bienséances théâtrales; le public des jours suivants, nous en fûmes témoin, s'est montré encore plus mal disposé. Les *paniers de pêches* de M. Alexandre Dumas fils semblent être passés de mode; il en a abusé dans *l'Ami des Femmes*; il a surtout abusé des mots crus et des sentences brutales. Mlle Laverdet, une petite fille de quatorze ans, est amoureuse de la

Digitized by Google

barbe blonde de M. de Chantrin, et se désespère quand elle apprend que sa *barbe blonde* va se marier ; il n'y a pas de quoi se désespérer, mais cet âge est fantasque ; et Mlle Laverdet, réduite à chanter la fameuse chanson : *On dit que tu te maries*, tombe en syncope au second vers. « Qu'a-t-elle ? que peut-elle donc avoir ? — Elle a..... quatorze ans ! » répond son propre père. Et l'on trouve des gens qui se pâment d'aise à ces choses-là.

Après les avoir entendues, nous avons relu quelques-unes des bonnes comédies d'Alexandre Dumas père, les tomes V et VI de son *Théâtre complet*, et surtout le tome V, si riche, si amusant, où l'on rencontre successivement *Mademoiselle de Belle-Isle*, *un Mariage sous Louis XV* et *les Demoiselles de Saint-Cyr*. Voilà de l'esprit, voilà de la bonne et franche gaîté, voilà d'agréables pièces ; on ne s'y ennuie jamais, et elles dureront plus longtemps que *l'Ami des Femmes*, plus longtemps que *le Fils naturel* et *le Père prodigue*, plus longtemps même que le *Demi-Monde*. L'inépuisable conteur qui les sema comme en se jouant, dans un moment de bonne humeur et de verve, ne se piqua point d'une pénétration extraordinaire, et ne se mit guère en peine de fouiller jusqu'au fond des mœurs contemporaines. Celui-là n'eut jamais l'amour des réalités répugnantes ; il préféra toujours embarquer sa fantaisie dans de joyeuses aventures, et lui donner le brillant costume du passé. Quand, par hasard, il se risqua dans notre vie moderne, il y porta son imagination féconde, ses merveilleuses ressources d'invention, du mouvement, de l'entrain, de la chaleur, sinon de la force, ses grandes manières et toute la prodigalité d'un dissipateur d'esprit dont la fortune est trop considérable pour qu'il parvienne jamais à se ruiner. Rien de mesquin dans son œuvre, rien d'étriqué ni de sec ; tout y coule de source et à pleins bords ; c'est un vin plus capiteux que tonique, mais abondant et généreux, qui fait sauter le bouchon et répand au loin sa mousse débordante ; ce n'est pas un petit flacon de pharmacien.

A. CLAVEAU.

REVUE MUSICALE

En attendant les opéras petits et grands que nous promet, pour cette année, notre première scène lyrique, un grand ballet vient de s'y produire sous le titre de *la Maschera*, ou *les Nuits de Venise*. Ce ballet, qui n'a pas moins de trois actes, divisés en six tableaux, et que le nom de M. de Saint-Georges couvre en quelque sorte de sa responsabilité française, servait au triple début, parmi nous, d'un chorégraphe italien, M. Rota, d'un compositeur italien, M. Paolo Giorza, et d'une danseuse italienne, Mlle Amina Boschetti. Celle-ci, qui n'est pas précisément une sylphide, forme en ce moment, avec Mlles Pochini et Beretta, la trinité des danseuses célèbres par delà les monts. Elle est Milanaise, et c'est à Milan qu'elle a remporté

Digitized by Google

ses plus beaux triomphes. Avouerons-nous que ces triomphes nous surprennent? Non que Mlle Amina Boschetti manque de talent, mais, à notre avis, elle n'est pas taillée pour la danse. Comme femme, elle exagère le type de Mme Cerrito; si sa physionomie est plus distinguée, ses jambes sont beaucoup plus fortes; il est vrai que leur solidité ne porte nul préjudice à leur agilité. Elle bondit et rebondit comme sur le tremplin; ses pointes sont d'une vigueur à toute épreuve; elle bat des entrechats horizontaux avec une impétuosité dont il n'y a pas d'exemple. Après Mlle Mourawieff, de maigreur presque diaphane, permis à nous de trouver Mlle Amina Boschetti un peu massive, et de nous demander comment il se fait que l'année dernière elle ait tant réussi en dansant *l'Ariella* dans sa ville natale.

A Paris, on s'est bien gardé de lui donner un rôle aussi léger, aussi subtil : c'était déjà bien assez de lui confier celui d'une danseuse qui, vers l'année 1730, exerçait à Venise, par son talent et par ses charmes, une véritable fascination. Elle s'appelait la Zanzara, et, selon la notice qui précède le programme, une rivale, une bohémienne, toujours masquée d'un loup de velours noir, se mit à lui faire concurrence pendant un carnaval. Un jeune seigneur voulut soulever le masque, mais le poignard de la danseuse se teignit aussitôt du sang de la main téméraire. Plus tard, on sut que la mystérieuse ballerine n'était autre que la Zanzara elle-même. « Les uns prétendirent qu'éprise d'un fol amour pour un beau gondolier du port, la Zanzara, sous ce travestissement, cherchait à le captiver par ses succès populaires; d'autres affirmèrent que l'artiste, passionnée pour son art, après avoir enthousiasmé la cour et la noblesse, avait voulu obtenir les mêmes triomphes parmi le peuple de Venise. » Dans le ballet, la danseuse se nomme Lucilla; par amour pour la peinture, elle tourne la tête de Donato Rizzi, jeune peintre qui est sur le point d'épouser Marietta, sa jolie cousine. Elle exige qu'il fasse son portrait; mais comme il ne saurait la peindre masquée, elle l'entraîne dans sa maison, dans son boudoir. Or, il faut savoir que l'appartement est machiné comme un théâtre d'opéra, parce que, toujours selon la notice, à la demande des personnages influents de Venise, elle se plaisait à y reproduire, en petit comité, quelques scènes des ballets où elle paraissait devant le public. Lucilla, qui ne veut pas que Donato en réchappe, imagine de se montrer à lui, sous les formes les plus séduisantes, dans une série de tableaux vivants, dont les quatre éléments font les frais, comme déesse de l'air, de l'eau, de la terre, comme reine du feu, et toujours elle demande au peintre sous quel costume elle lui plaît le mieux. Le nocturne tête-à-tête se passe donc en transformations et apparitions mythologiques, à la fin desquelles Lucilla congédie le peintre et lui donne rendez-vous à la fête foraine du Lido. Donato s'y rend et rencontre d'abord sa cousine, qu'il ne cherchait pas, et qui se plaint de sa froideur; puis Lucilla, qu'insulte un noble vénitien, et dont il prend la défense, bien qu'il commence à craindre qu'elle ne soit pas d'une irréprochable pureté.

Lucilla ne lâche pas sa proie; elle poursuit Donato jusque dans son atelier, et là elle achève de le subjuguer. Le pauvre artiste n'était que trop

Digitized by Google

disposé à se laisser vaincre. Lorsqu'il essayait de reprendre le crayon, le pinceau, l'image de la danseuse lui apparaissait dans chacune de ses toiles. Il est convenu entre elle et lui qu'ils se retrouveront au bal et s'enfuiront loin de Venise. Marietta, cachée, entend leurs projets, leurs serments, et tombe évanouie. Lucilla la relève et se sent émue de sa douleur. Marietta, désespérée, se précipite dans le canal. Lucilla la sauve, la reconforte et l'emmène au bal avec elle, revêtue d'un domino exactement pareil au sien, même nœud de rubans sur l'épaule, même bouquet. A l'aspect des deux femmes, Donato reste incertain. Comment distinguer? comment choisir? Il lui vient une idée, et ici nous copions le programme : « Il appuie sa main sur le cœur du premier domino, dont il compte les battements; puis, après un instant d'indécision, il recommence le même jeu de scène avec l'autre femme. Le second cœur qu'il éprouve ainsi bat plus fort encore que le premier. *Lui-même partage cette agitation.* Il tombe aux pieds de celle dont les *palpitations amoureuses* l'ont éclairé et lui ont signalé celle des deux femmes qui l'aime le plus et le mieux. » Nous avons pensé que ce petit morceau d'histoire naturelle du cœur valait bien la peine d'être conservé dans l'ingénuité de son texte. Le reste va de soi : Lucilla se dévoue, s'immole au bonheur des deux amants, et renonce à l'amour pour la danse et la gloire. *Un galop général termine la fête.* Cette indication est encore littéralement empruntée au texte du programme.

La Maschera n'est donc que la variante d'un sujet plusieurs fois exploité dans *la Fonti*, dans *l'Etoile de Messine*, ballets composés pour Mme Rosati et Mme Ferraris. La variante consiste en ce que, dans les deux anciens ballets, la danseuse était trompée, trahie et mourait sur la place publique, *coram populo.* Dans *la Maschera*, c'est, au contraire, une simple fillette, dont la danseuse trouble momentanément l'existence, mais qu'elle se hâte de rétablir elle-même dans ses prérogatives et sa félicité. Du reste, les chorégraphes italiens se préoccupent fort peu des sujets : vieux ou nouveaux, que leur importe, pourvu qu'ils y trouvent un prétexte à dessiner des pas, à faire mouvoir des masses, à encadrer des effets de lumière électrique; comme dans nos pièces féeries on ne vise qu'à placer des *trucks.* La partie chorégraphique de *l'Etoile de Messine* avait pour auteur M. Borri; celle de *la Maschera* est due à M. Rota, qui jouit en ce moment d'une vogue extraordinaire dans le pays de l'Europe où se consomme la plus grande quantité de ballets. Nous nous tromperions fort si la France le lui enviait et cherchait à le lui prendre. Nous avons d'autres goûts, d'autres habitudes, et comme preuves nous citerons *la Sylphide*, *Giselle*, le bal masqué de *Gustave.* Nous n'aimons pas plus les tours d'équilibriste que les plates-bandes de danseurs ou de danseuses, manœuvrant avec la régularité d'un bataillon à la parade. Nous voulons que chaque personnage ait l'air d'agir librement, franchement, et non avec la rigoureuse précision de l'automate. Nous parlions du bal masqué de *Gustave*, qui fut, on s'en souvient, le plus ingénieux mélange des dominos et des travestissements de toute espèce : à la fin de *la Maschera*, il y a aussi un bal masqué, et quatre troupes de masques y figurent; tous les *arlequins*, tous les *polichinelles*, tous les *pantalons* et tous les *cassandres*

Digitized by Google

y sont rangés par escoûades de même nombre et de même allure. Connaissez-vous rien de moins ingénieux, de moins récréatif qu'une telle uniformité?

M. Paolo Giorza, qui a écrit la musique de *la Maschera*, est presque toujours le collaborateur de M. Rota, le chorégraphe; nous lui trouvons un grand défaut; il manque trop de la grâce, de la finesse, de la légèreté française. Sa musique est sérieuse et prétentieuse; il n'y a pas le plus petit mot pour rire. Ce n'est pas de ce style qu'Adolphe Adam composait ses partitions dansantes; ce n'est pas ainsi non plus que procède M. Pugni, compatriote de M. Giorza, et que la France pourrait revendiquer comme un des siens. La musique d'opéra et la musique de ballet diffèrent essentiellement de caractère et de but. M. Giorza devrait le savoir mieux que personne, lui qui, dit-on, n'a fait qu'un seul opéra, *Corrado, console di Milano*, représenté à Milan avec un succès médiocre, et qui depuis a composé la musique de plusieurs ballets, *il Fallo*, *il Giuocatore*, *le Vampire*, *la Cabane de l'Oncle Tom*, *la Comtesse d'Egmont*, *la Silfide a Pechino*, *le Comte de Monte-Cristo* et d'autres encore, non plus avec M. Rota, mais avec MM. Pallerini et Borri. Un critique italien disait, à propos de *la Cabane de l'Oncle Tom*, jouée à Florence au théâtre de la Pergola : « Le meilleur de ce ballet c'est la musique de M. Giorza, élégante, neuve et facile dans toutes ses parties, quoique peut-être un peu bruyante. Dans les moments où l'action dramatique prend de l'importance, les mélodies de M. Giorza acquièrent une ampleur et un prestige tels qu'on les croirait destinés à un genre de composition plus élevé, plus grave. » Et voilà justement ce dont nous nous plaignons : M. Giorza ne mesure pas son souffle; il aspire au grand lorsqu'il devrait ne songer qu'à l'agréable. Dans toute sa partition, on n'a pas remarqué un seul thème qui saisît immédiatement l'oreille et y laissât un souvenir. En écoutant cette œuvre, nous concevions le chagrin de plusieurs de nos jeunes musiciens français, lauréats de Rome, qui se sentent capables de faire mieux. On ne peut leur confier de grands opéras, parce que l'épreuve est trop coûteuse; mais que ne leur commande-t-on des musiques de ballet, qui ont moins d'importance, et au succès desquelles la célébrité du nom contribue si peu?

Mlle Amina Boschetti prendra-t-elle son rang à Paris comme nouvelle étoile de la danse? Nous en doutons, tant à cause d'elle-même que du ballet qui ne la soutient guère; et qui pourrait soutenir ce ballet? Sera-ce le *Docteur Magnus*, opéra en un acte, représenté, il y a peu de jours, et dont les auteurs sont, pour les paroles, MM. Eug. Cormon, Michel Carré, et pour la musique M. Ernest Boulanger? En vérité, c'est une conception assez étrange que cet opéra, dont l'idée première semble née d'un tableau; mais un tableau ne fut jamais une pièce, malgré le mot d'Horace : *ut pictura poesis*. Au lever du rideau, nous sommes en présence du docteur assis dans son fauteuil et lisant la Bible. Un auditoire mi-parti d'hommes et de femmes s'étale devant lui de deux côtés et s'abandonne aux douceurs d'un sommeil qu'il se décide lui-même à partager; quand le rideau tombe, nous nous retrouvons en face des mêmes personnages qui re-

Digitized by Google

prennent les mêmes attitudes : ils ne se sont éveillés que pour quelques instants : la pièce finit et tout le monde se rendort ! Que s'est-il passé dans l'intervalle de ces deux sommeils ? Peu de chose ou rien : quelques lignes nous suffiront pour en esquisser le sommaire.

Daniel, le neveu du docteur, est revenu dans le petit village de la forêt Noire dont son oncle a réformé complétement les mœurs et les habitudes. Parmi les dormeurs et les dormeuses, il a reconnu plusieurs de ses anciens amis et sa cousine Rosa, qu'il imagine de réveiller par un baiser. La cousine, sans ouvrir les yeux, paye le baiser appliqué sur sa joue d'un soufflet sur celle de M. Fritz, amoureux transi, plus somnolent encore que la jeune fille, et qu'elle accuse d'être l'auteur du baiser. Fritz pousse un cri : le docteur se réveille et son auditoire en fait autant. L'oncle propose au neveu de lui succéder dans son ministère ; il l'assure que sa tâche sera des plus faciles :

Ne crains rien,
Tout va bien !
Mes conseils ont porté leurs fruits, et j'ai la joie
De voir chacun suivre la bonne voie.

La bonne voie ! En effet, le petit village de la forêt Noire rappelle la cour des rois fainéants, où, d'après la tradition poétique :

On reposait la nuit, on dormait tout le jour.

Bien plus, le docteur Magnus a tout réglé, si bien que, dans son petit royaume, il y a pas de mauvais maris, pas de femmes perfides, pas d'amants volages : on ne s'y grise jamais ; on ne s'y embrasse pas plus souvent, et les miroirs en sont bannis ou relégués au fond des armoires, le tout pour empêcher que les femmes et les filles ne deviennent coquettes.

Daniel se sent pris tout à coup du désir de changer un peu cet état de choses, et il commence ses expériences par sa cousine Rosa, qui ne s'y montre pas trop rebelle. Fritz ne lui avait jamais dit qu'elle était jolie. Daniel se hâte de le lui apprendre, il le lui prouve même au moyen d'un second baiser. Cela fait, il s'occupe des autres habitants du village : pour les femmes, il a recours au ballot d'un colporteur tout rempli de dentelles, de rubans, de bijoux ; quant aux hommes, il les emmène au cellier de son oncle, et leur fait boire son plus vieux vin. Jugez de l'étonnement, de l'effroi du docteur Magnus ! Son neveu serait-il le diable en personne, venu tout exprès des sombres lieux pour détruire la plus sainte des réformes ? Non, mais Daniel s'est enrôlé, Daniel s'est fait soldat, comme son oncle le fut jadis, et il n'a peine à lui prouver qu'en ce temps-là il aimait aussi tous les plaisirs de son âge, la causerie, le vin, la danse, etc. Le bonhomme convient de ses torts, et ne demande pas mieux que d'envelopper ceux de ses paroissiens, de ses administrés, dans une amnistie générale. Là-dessus, Daniel s'en va décrocher le vieux fusil de son oncle ; il part au bruit du fifre et du tambour. Fritz part avec lui, et Rosa se résigne à attendre le retour de Daniel. Il n'y a donc plus de motif pour se

Digitized by Google

refuser au repos. C'est ce qui fait que le docteur Magnus et tout le village s'empressent de reprendre le somme interrompu.

N'est-ce pas un rêve que cette pièce? En tout cas, ce n'était pas la peine de l'écrire; le rêve fini, tout s'évanouit, tout s'efface! *Ex nihilo nihil*. Pas d'action, pas d'intrigue, par conséquent, point de résultat. La musique de M. Ernest Boulanger, à qui nous devons *le Diable à l'Ecole* et *les Sabots de la Marquise*, deux partitions agréables, a malheureusement subi les somnifères influences de son libretto. On s'étonne que l'auteur se soit tiré d'un pas si difficile. Le trio de Daniel, de Rosa et de Fritz, le duo de Daniel et de Rosa, le duo enfin du docteur et de Daniel, sont de charmants morceaux, qui auraient paru meilleurs dans un autre cadre. L'exécution n'en est pas très brillante. Mlle Levieilli, une débutante, qui arrive, dit-on, du casino de Vichy, s'est essayée, non sans avantage, dans le rôle de Rosa, et c'est à elle, après le musicien, qu'appartient le succès de la soirée, si toutefois il y a eu succès. MM. Cazaux et Warot remplissent les rôles du docteur et de Daniel. Dans quelques semaines, le *Roland à Roncevaux*, opéra en trois actes, de M. Mermet, doit faire son apparition sur la scène. *L'Africaine*, de M. Meyerbeer, viendra-t-elle à son tour avec l'arrière-saison? Plus que jamais, il y a lieu de le croire et même de l'affirmer.

Au Théâtre-Italien, la troupe s'est renouvelée par suite de la nécessité qu'impose à M. Bagier sa double direction de Paris et de Madrid. Il faut que ses artistes se partagent, se succèdent, et que, pour la première année, du moins, la plupart se résignent à une série d'épreuves, de débuts. Ce n'est pas une petite affaire que de débuter à Paris, et les artistes italiens doivent souvent ne rien comprendre à la manière dont ils y sont jugés. Tel ou telle, qui ne chantait qu'au bruit des acclamations, des rappels, qui attirait constamment la foule et dont on dételait les chevaux, ne rencontre chez nous qu'une salle à moitié vide, un public froid, quelques témoignages non équivoques d'indifférence, de dédain. C'est que chez nous, où les théâtres nationaux abondent, le Théâtre-Italien n'est pas à l'état de strict nécessaire; nous le considérons comme un admirable et charmant superflu, mais à la condition qu'il soit charmant et admirable; nous l'acceptons comme une école de musique et de chant, mais à la condition que l'on y apprenne quelque chose. S'il n'est pas supérieur à nos théâtres, alors nous lui préférons nos théâtres où les places sont moins chères, et où l'on comprend ce qui se dit. Chaque artiste subit individuellement la loi qui régit le Théâtre-Italien en général. C'est ainsi que nous avons vu Mme Borghi-Mamo, Mme Charton-Demeur, tant applaudies ailleurs, remplir obscurément l'interrègne de Mme de La Grange à Mlle Adelina Patti; entre M. Fraschini et M. Mario, dont les retours ont toujours quelque chose de celui de l'enfant prodigue, c'est à peine si l'on a écouté M. Musiani, un autre ténor, qui avait le tort d'être pris de la grippe : on ne s'est pas plus occupé de M. Aldighieri, baryton, qui vaut pourtant mieux que M. Giraldoni, ni de M. Agnesi, beaucoup moins lourd et moins ennuyeux que M. Bouché, vraie basse-taille de cathédrale. Ce M. Aldighieri est uni en légitime mariage à une cantatrice dont les échos ultra-

Digitized by Google

montains nous entretenaient naguère, Mme Spezia, qui est venue à son tour s'essayer dans *Norma* et dans *Lucrezia Borgia*. Il fut un temps où notre grand Opéra français envoya des députés en Italie, pour traiter avec elle de puissance à puissance. La tentative de négociation échoua. Mais aujourd'hui que l'artiste a fait tout le chemin d'elle-même, nous ne supposons pas qu'on renoue l'affaire. On a trouvé qu'elle rappelait trop les traditions, les poses et les gestes d'une tragédienne, dont la splendeur va aussi s'éclipsant, de Mme Ristori.

Qui donc ne s'éclipse pas, un peu plus tôt, un peu plus tard? Les sœurs Marchisio, pour lesquelles on avait crié au miracle, qu'on avait pompeusement appelées à Paris pour les faire chanter en français sur la scène française, étrange combinaison! nous sont aussi revenues dans cette même *Semiramide*, mais cette fois non traduite : Barbara et Carlotta ont repris leurs rôles d'Arsace et de la reine de Babylone; on leur a fait bon accueil le premier jour, mais, dès le second, le public pensait à autre chose. Cependant, elles chantent toujours fort bien : c'est une voix, une méthode, un sentiment en deux corps; mais que voulez-vous? on savait d'avance à quoi s'en tenir. Barbara n'est pas moins virile qu'à son début, et Carlotta, qui s'est mariée, a gagné en éclat vocal; le fameux duo *Ebben Ferisci* ne saurait être rendu avec une entente plus musicale et plus cordiale que par les deux sœurs; mais ce duo ravissant est si connu. *Semiramide*, ce chef-d'œuvre immortel, est tellement gravée dans toutes les mémoires, qu'un petit nombre de représentations suffit aux fidèles. Les deux sœurs ont donc été obligées de se montrer dans de nouveaux rôles. Carlotta s'est risquée seule dans *Rigoletto*, mais elle a bientôt compris qu'éloignée de sa sœur elle perdait plus de la moitié de son prix, et elle s'est rapprochée d'elle dans le *Trovatore*, à leur profit commun. Le rôle de Léonora ne convient pas moins à Carlotta que celui d'Azucena à Barbara : le public s'est donc félicité de les revoir ensemble.

Mlle Adelina Patti, qui jouit toujours du privilége de rajeunir tout ce qu'elle touche, a fait sa rentrée dans la *Sonnambula*; ensuite elle a chanté dans le *Barbiere*, à côté de M. Mario, et elle avait la bonne fortune d'être entourée d'artistes d'une valeur réelle. M. Scalese, qui débutait dans le rôle de Bartolo, est un excellent *buffo cantante*, à l'organe mordant, accentué, comique. M. Antonucci ne se tire pas mal du rôle de Basile; il n'est pas jusqu'à celui de Marceline, que Mme Moya n'ait chanté infiniment mieux que toutes ses devancières, en remontant jusqu'à Mme Lebrun, femme de l'auteur du *Rossignol*. Enfin, le chanteur, l'acteur toujours prêt, toujours habile, toujours intelligent, M. Delle Sedie, jouait le rôle de Figaro. La rentrée de la cantatrice que suit partout la vogue a donc été singulièrement brillante; mais cela n'a pas empêché Mlle Patti d'être obligée de passer presque aussitôt à d'autres ouvrages; elle n'a pu s'en tenir à la *Sonnambula*, à *Don Pasquale*, où elle s'était déjà montrée. On lui a demandé un rôle nouveau, et elle s'est montrée dans *Marta*, l'opéra cosmopolite de M. de Flotow. C'était un personnage tout à fait à sa convenance que celui de cette lady Enrichetta, qui s'ennuie comme la marquise de Clainville, dans *la Gageure*

Digitized by Google

imprévue, et que le désœuvrement pousse à une folie bien autrement forte que celle où se laisse entraîner la marquise. Une grande dame aller au marché, où s'enrôlent les servantes, et s'y engager au service d'un maître ! On ne doutait pas que Mlle Patti ne fût charmante dans le rôle de la fantasque lady ; on ne s'était pas trompé, mais on l'y a trouvée un peu sérieuse. La majorité de Mlle Patti vient de sonner : serait-ce l'impression de l'heure solennelle qui jetterait un nuage sur sa physionomie naguère si radieuse? La jeune fille songerait-elle que l'âge est venu de renoncer aux gaietés et aux malices enfantines? Dans tout son répertoire, M. Mario n'a plus de meilleur rôle que celui de Lionello ; il le joue naturellement et le chante sans effort ; c'est encore M. Delle Sedie qui remplit le rôle de Plumkett, dans lequel M. Graziani était si bien ; M. Scalese a tout ce qu'il faut pour celui de Tristano.

Après *Marta*, Mlle Patti vient d'aborder la *Traviata*, et son succès y a été encore plus décisif. Elle y meurt admirablement, et de manière à soutenir le parallèle avec les plus célèbres actrices. M. Naudin, l'excellent ténor, est revenu tout exprès pour lui donner la réplique avec M. Delle Sedie, toujours estimé, toujours applaudi.

En rendant compte de *la Fiancée du roi de Garbe*, le lendemain de la première représentation, nous avions promis d'y revenir, et, en effet, nous y revenons pour constater que nous n'avons pas failli dans notre horoscope. L'ouvrage a obtenu tout le succès qu'il méritait et que nous lui avions présagé. La foule ne cesse de courir à l'Opéra-Comique, où l'attirent des noms d'auteurs sur lesquels elle est habituée à compter. Cette heureuse et féconde association de MM. Scribe et Auber, en se prolongeant au delà de la vie mortelle du premier, a donc conservé ses effets, son influence, et l'adjonction de M. de Saint-Georges n'y a pas nui. Sur le parti que les deux auteurs ont tiré du conte de Boccace, retouché trois ou quatre siècles plus tard par La Fontaine, il y aurait matière à dissertation longue et curieuse. Boileau, dans une lettre à l'abbé Le Vayer, où il compare deux traductions du *Joconde* de l'Arioste, l'une du même La Fontaine, et l'autre d'un méchant poète, nommé Bouillon, servirait au besoin d'autorité pour un parallèle de ce genre. C'est le jour et la nuit que le récit froidement obscène et cruel de l'écrivain italien, rapproché de la galante et souriante version du poète français. Les mœurs avaient donc fait de notables progrès dans l'intervalle ! elles en auraient fait de bien plus grands encore depuis le XVIIe siècle jusqu'au nôtre, si l'on en jugeait par la manière dont MM. Scribe et de Saint-Georges nous ont présenté leur Alaciel. Ils ont cru devoir l'épurer à tel point qu'il ne lui reste plus l'ombre d'une tache. Leur fiancée, tant compromise dans la nouvelle et le conte, n'a plus le moindre rapport avec cette autre pécheresse dont Voltaire nous raconte les catastrophes, et qui disait avec un soupir :

> C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut.
> N'est pas toujours femme de bien qui veut !

Si la nouvelle *Fiancée du roi de Garbe* est sans tache, ce n'est pas à dire

Digitized by Google

qu'elle soit sans défaut; mais l'essentiel est qu'elle obtienne les suffrages du bon public, pour lequel, quoi qu'on en dise, l'Opéra-Comique aura toujours l'attrait d'un genre national. Cet attrait, *la Fiancée* le doit surtout à la partition de M. Auber, qui, à mesure qu'il vieillissait, n'a eu d'autre ambition que de rester jeune, et l'a pleinement satisfaite. Son principal mérite est d'avoir compris qu'à un certain point de sa carrière, même au risque de se répéter, il faut qu'un artiste se continue, autrement, il risque trop de déchoir. Le secret de plaire et de réussir ne se retrouve pas deux fois. *La Fiancée du roi de Garbe* sera-t-elle le dernier ouvrage de M. Auber? Ce qui nous le ferait craindre, ce n'est pas la quatre-vingt-deuxième année du compositeur; quand on a travaillé, comme lui, jusque-là, ce n'est plus qu'une affaire d'habitude: on peut dépasser le terme et aller, toujours travaillant, jusqu'à celui de la vie même, à l'exemple de Fontenelle, de Voltaire, de Gœthe, de Humboldt. Mais M. Auber n'a plus à côté de lui ce collaborateur si actif, si laborieux, qui jamais ne laissa chômer sa verve, et qui, le lendemain d'une pièce jouée, lui apportait, sans manquer, une pièce toute faite. Et cela n'a pas duré moins de quarante ans! Quel est le poète, le librettiste capable d'accomplir une pareille tâche, sans préjudice d'une foule d'autres travaux?

Pour faire contraste à *la Fiancée du roi de Garbe*, l'Opéra-Comique va bientôt nous donner un *Lara*, dont la musique est due à M. Aimé Maillart, l'auteur de *Gastibelza* et des *Dragons de Villars*. Le Théâtre-Lyrique prépare aussi sa *Mireille*, et encaisse les plus fortes recettes avec *Rigoletto*.

WILHELM.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

14 mars 1864.

Dans six jours, deux des circonscriptions électorales du département de la Seine vont choisir leurs députés définitifs, leurs élus provisoires, MM. Jules Favre et Havin, ayant opté pour les départements où l'opposition avait moins de chances qu'à Paris de faire passer ses candidats. C'est là un jeu tout naturel et qui n'a rien pour nous surprendre. L'opposition a le droit de faire tous ses efforts et de prendre tous les biais pour augmenter le nombre de ses membres ; elle ne souffre pas aussi aisément que l'administration suive ses exemples, mais, en cela comme en bien d'autres choses, l'opposition ne se croit pas tenue de mettre ses actes d'accord avec ses théories, et si elle aime la liberté, l'impartialité, la justice, c'est à la condition expresse qu'elle n'en usera jamais que pour les siens. Nous n'avons pas coutume d'imiter cette intolérance, et nous voyons sans aucune espèce de jalousie combien, par le nombre des candidats pour deux siéges vacants, l'opposition peut mettre en ligne d'hommes dignes de la représenter. On n'aurait jamais cru, avant l'événement, qu'elle portât dans son sein tant de législateurs éminents, tant d'hommes d'Etat recommandables, car ils doivent tous être éminents pour représenter la première ville de France (d'autres diraient du monde), et tous sont recommandables, car ils sont tous recommandés, qui par un comité, qui par les grands feudataires de la démocratie. Tous, d'ailleurs, se recommandent d'eux-mêmes et par leurs professions de foi. Comment voulez-vous que des masses intelligentes comme le sont celles qui forment la majorité de la population parisienne, ne soient pas frappées des avantages que la plupart des candidats leur offrent? L'exercice de tous les droits de l'homme, la diminution des impôts, les vivres à bon marché et mille autres bienfaits dont l'énumération serait trop longue. Les hommes qui font ces belles promesses sont d'honnêtes gens; ils se présentent aux suffrages sous le patronage le plus honorable; ils ne peuvent donc pas mentir, et ce qu'ils promettent ils le donneront. Ils n'y a donc pas à en douter, la population parisienne accueillera avec enthousiasme d'aussi généreux bienfaiteurs.

Mais ici notre embarras commence : il n'y a que deux siéges à remplir

Digitized by Google

et plus de vingt candidats se présentent pour s'y asseoir! Lesquels choisir parmi ces vingt? Tous sont bons, tous sont excellents, tous sont parfaits, tous promettent les mêmes choses et professent les mêmes doctrines (c'est le *Siècle* qui l'affirme), tous ont par conséquent le même but, et ils ne diffèrent même pas quant aux moyens de l'atteindre. Sans doute, M. Jules Favre nous recommande M. Garnier-Pagès, que nous connaissons déjà et qui a toutes nos sympathies; mais voici que M. Harriot nous déclare qu'il n'a qu'une seule et même pensée avec M. Jules Favre, ce « profond politique, » et que voter pour lui, Harriot, c'est voter encore une fois pour M. Jules Favre. Notre perplexité commence. En même temps se présente M. Fumouze; va-t-il faire cesser nos incertitudes? Point. M. Fumouze veut ce que veut M. Jules Favre; il partage ses idées et ses amours. M. Bancel, à son tour, est considéré comme « le plus propre à satisfaire et à rallier toutes les nuances de l'opinion démocratique. » Le moyen d'en douter? Ce sont les plus beaux noms de 1848 qui nous le certifient. Enfin, la candidature de M. Th. Bac « ne diffère des autres candidatures que par quelques nuances » à peu près effacées aujourd'hui. Nous voilà bien empêchés de fixer notre choix; tous cinq sont parfaits, tous cinq sont divins; mais nous ne pouvons pas les nommer tous les cinq. Heureusement que nous en avons un sixième. Celui-ci, du moins, ne se dit pas coulé dans le même moule que M. Jules Favre, et il paraît au contraire frappé à une autre effigie. Le comité qui le porte n'est pas précisément satisfait de l'attitude et des actes des députés de Paris; il a lancé un manifeste contre eux et contre l'omnipotence qu'ils exercent de concert avec les journaux. Cette fois, les rôles ont été renversés; on a répondu au manifeste que la députation de Paris n'avait d'autre préoccupation que de défendre les intérêts qui réclament une représentation plus exacte de leurs besoins, et de faire prévaloir les idées qu'on prétend délaissées; simple querelle de ménage. « De quoi vous plaignez-vous? nous sommes d'accord avec vous sur tous les points. » A quoi les autres répondent: « Vous êtes d'accord avec nous en paroles, quand il s'agit d'avoir nos voix. Nous croyons qu'un des nôtres le sera également dans les paroles et dans les actes. » Qui sera juge dans la querelle? Evidemment les intéressés. Si la démocratie parisienne de la 5e circonscription s'estime parfaitement représentée par M. Jules Favre, elle nommera un de ses candidatures; sinon, elle pourra envoyer M. Tolain siéger à côté de M. Thiers. Nous n'y voyons, quant à nous, aucun inconvénient. Un homme intelligent, comme doit l'être M. Tolain pour avoir déjà par avance réuni tant de suffrages, ne tarderait pas à s'apercevoir de la distance qui sépare la théorie de la pratique, et si par malheur cette vue lui était refusée, il faudrait s'en consoler en pensant que rien n'est plus funeste aux idées fausses que de les produire au grand jour. Sous l'empire du suffrage universel, il n'est pas absolument nécessaire d'être bachelier ou avocat, propriétaire ou industriel, pour entrer au Corps législatif; le caprice de la multitude peut toujours faire un élu d'un éligible; il s'agira de voir seulement s'il est aussi profitable qu'on le prétend aux gens éclairés et aux partis purement démocratiques, que le gouvernement demeure inactif dans la lutte et n'y exerce aucune influence. Il pourrait

Digitized by Google

bien arriver que les partis qui se sont piqués de « réveiller le mouvement libéral » en devinssent les premières victimes, et que la dynastie eût beaucoup moins à s'en effrayer que les capitalistes. Nous ne nous flattons pas d'être prophètes, mais il ne faut pas une grande perspicacité pour prévoir le jour où les hommes de 48, à Paris du moins, l'emporteraient sans exception sur ceux de 1830.

Il serait extraordinaire qu'il en fût autrement. Quel que soit le régime, quel que soit le pouvoir, Paris a toujours choisi ses représentants dans l'opposition ; sous la Restauration, sous le gouvernement de Juillet, Paris n'eut d'autre souci que de contredire ; il l'eut d'une autre façon sous la Convention, sous le Directoire, et même sous le premier Empire ; et quand brilla l'astre éphémère et nébuleux de la seconde République, ce fût Paris qui donna l'essor et la force à la réaction. Mettez M. Jules Favre au pouvoir, Paris nommera demain le sergent Boichot ; faites Boichot président de la république, Paris élira le maréchal Pélissier. Ils risquent donc de se tromper beaucoup ceux qui, de l'étranger, jugeant les choses par l'apparence, veulent voir dans le résultat des élections de Paris une marque d'affaiblissement du gouvernement impérial. Il n'y a jamais eu en France un gouvernement capable de résister toujours et victorieusement à l'opposition parisienne, parce que cette opposition n'était pas seulement dans le Parlement, mais en même temps dans la rue. Les deux forces se prêtaient un mutuel appui. Le suffrage universel a ravi tout prétexte à l'émeute ; s'il a ses dangers, ils sont moins grands que ceux de l'insurrection permanente, et quel est le gouvernement autre que le gouvernement impérial qui pourrait vivre d'accord avec le suffrage universel ? Seul, il peut satisfaire dans la plus large mesure les intérêts légitimes des masses populaires ; seul, il peut désarmer les passions. L'amélioration du sort des classes travailleuses occupe une large place dans le programme impérial, et il a été depuis douze ans l'objet des sollicitudes les plus intelligentes et les plus efficaces. Ce que d'autres gouvernements regardaient comme un danger pour eux ou pour la société a pu être tenté, et la liberté, cette liberté pratique, la meilleure de toutes, la seule vraie, s'est répandue à flots bienfaisants dans tous les canaux de la production matérielle. Ce que la monarchie de Juillet n'avait pu tolérer, même dans ses plus timides essais, la liberté de l'enseignement, on l'a vu se développer et s'asseoir définitivement dans nos institutions. La République ne l'aurait pas soufferte pendant deux ans : il suffit d'entendre le langage des organes qui représentent cette forme de gouvernement pour en acquérir la conviction. La République aurait fermé toutes les écoles, hormis les siennes. Que voyons-nous, au contraire, aujourd'hui ? des cours publics qui s'ouvrent de tous côtés, des chaires de libre enseignement, qui se fondent en dehors même de la loi et par extension de sa pensée. Des lectures peuvent y être faites, des harangues peuvent y être prononcées, et, pourvu qu'elles circonscrivent leurs exercices à un objet d'enseignement, on ne leur demande plus que de ne pas troubler l'ordre ni semer des germes de discorde entre les citoyens. C'est un essai à faire, a-t-on dit ; si les cours et conférences ne dégénèrent pas en prédications mauvaises sous l'effort de l'esprit d'opposition, s'ils se

Digitized by Google

bornent à poursuivre le but apparent qu'ils se proposent, il n'y a pas de raison pour qu'ils ne se multiplient et ne deviennent, comme en Angleterre, un des éléments de nos mœurs et de nos institutions.

Au surplus, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils existent dans Paris; depuis longtemps déjà, des cours sont faits gratuitement aux ouvriers par une association privée, qui va jusqu'à donner des récompenses dont le ministre préside tous les ans la distribution. Le silence est religieusement gardé sur cette institution par les organes qui se disent libéraux. Il conviendrait peu à leurs habitudes de dénigrement qu'on sût au dehors, et même en France, que rien ne fait obstacle à la diffusion des lumières, et qu'avec le pain du corps, le pain de l'esprit peut arriver librement à tous ceux qui veulent bien le gagner. Ce n'est donc pas une chose nouvelle que ces autorisations de conférences publiques, c'est seulement une extension nouvelle donnée à une liberté déjà pratiquée, en faveur d'un monde plus frondeur encore que lettré. Il s'agira de savoir si l'élément littéraire n'est pas un prétexte pour livrer carrière à l'élément frondeur, et si l'inconséquence des hommes ne trahira pas, cette fois encore, les intérêts de la liberté. Ce ne sera pas la faute du ministre si ses intentions bienveillantes sont un jour desservies par le mauvais vouloir de ceux-là mêmes qui devraient le plus s'attacher à les justifier. Quoi qu'il advienne, il semble qu'en ce moment les lectures publiques cherchent à s'acclimater chez nous; c'est dès lors un devoir pour la critique de s'en occuper. Les moindres pièces de théâtre prennent, dans les publications périodiques, une place qui pourrait être souvent mieux remplie. Il y aura lieu d'en réserver une également pour ce nouveau genre de spectacle où les mauvais auteurs et les acteurs médiocres ne manqueront pas plus que dans l'ancien. On ne saurait prétendre qu'il doive échapper au contrôle de la presse, et, puisqu'on réclame pour celle-ci une extension de liberté, nous demanderons à notre tour qu'on veuille bien souffrir que nous appliquions la liberté dont nous jouissons à dire notre façon de penser sur l'éloquence de ces messieurs. Jusqu'ici, il ne s'est rien produit de bien saillant ni rue de la Paix, ni à la salle Barthélemy, ni même à la Sorbonne. A la salle Barthélemy, les conférences ont un but de bienfaisance : le produit des entrées est destiné au soulagement des blessés polonais; c'est une raison pour que tout Paris y coure, même lorsqu'on ne doit y entendre que des lieux-communs sur Dante. A la Sorbonne, un autre intérêt y pousse une foule avide; on y voit figurer des professeurs de la Faculté des lettres et du Collége de France. Tous doivent être des hommes éminents puisqu'ils occupent les premières chaires de l'empire; il nous revient pourtant qu'on aurait pu demander au lecteur qui a parlé de Nicolas Poussin autre chose que des détails biographiques connus de tout le monde. Il aurait été plus utile, et surtout plus neuf, de montrer en quoi Poussin s'éloigne de l'esprit français, et combien le milieu dans lequel il a vécu, les exemples qu'il eut sous les yeux, l'influence des écoles italiennes, alors si vivantes, l'ont profondément séparé de ce que l'on est convenu d'appeler l'école française.

On parle beaucoup aussi, en Angleterre, et si l'on mesurait l'enseignement au nombre des paroles, il n'y aurait pas de repli si obscur de la politi-

Digitized by Google

que qui nous échappât. Après les conversations parlementaires qui ont signalé les séances des deux Chambres depuis un mois, après toutes les interpellations et les réponses qui y ont été faites, nous devrions savoir à fond ce que veulent la Prusse et l'Autriche au Danemark, ce que veut l'Allemagne, ce que pensent la France et la Russie, et surtout quelle conduite l'Angleterre compte tenir au milieu du conflit guerrier qui est venu surprendre son optimisme pacifique. Le plus gros argument des partisans du gouvernement parlementaire consiste à dire qu'une nation doit être instruite des affaires qui l'intéressent, et qu'il n'est pas de moyen plus sûr, plus efficace, que le droit d'interpellation. Il n'y paraît vraiment pas au delà du détroit; les discussions chaque jour renouvelées sur le même sujet n'ont amené jusqu'ici aucun de ces jets de lumière auxquels le régime parlementaire est, dit-on, si propice. Non-seulement l'avenir du conflit dano-allemand demeure caché à nos yeux, mais le présent même nous échappe. C'est un triple chaos que nos pauvres yeux humains s'efforcent en vain de pénétrer. Avant que l'on en vînt en Allemagne à faire mouvoir les soldats, l'Angleterre disait : « Prévenons toute espèce de conflit, car, si l'occupation du Holstein s'effectue, on verra bien que l'Angleterre a des intérêts dans la question. » Or, l'occupation s'effectue et une armée austro-prussienne s'avance vers le Schleswig. « Mais le Schleswig appartient au Danemark en vertu de traités que nous avons préparés et signés à Londres même en 1852. Si l'Eider est franchi, on verra ce que nous savons faire. » L'Eider est franchi et l'armée alliée se dirige vers le Jutland. « Que le Schleswig soit envahi, passe encore; mais le Jutland! ce serait trop fort, et, pour le coup, il faudrait bien que l'Angleterre s'en mêlât. » Le Jutland est envahi, Kolding est occupé. « Kolding, après tout, n'est qu'une petite ville à cheval sur la frontière, et elle a été occupée sans ordre. Si elle avait été occupée par ordre, ce serait une autre affaire. » Occupée sans ordre, Kolding reste occupée par ordre; par ordre aussi, l'armée alliée va mettre le siége devant Frédéricia et se répand dans tout le Jutland. « A la bonne heure; mais l'Autriche et la Prusse n'ont envahi le Jutland et le Schleswig lui-même que pour les rendre au roi de Danemark. L'armée alliée ne fait la guerre, comme on dit en France, que pour le roi de Prusse. » Voilà, en quelques mots, le résumé fidèle de tout ce qui s'est dit et fait en Angleterre depuis deux mois et demi. Ajoutez-y quelques démarches diplomatiques restées sans effet, une proposition de conférence avec armistice repoussée par l'Autriche et la Prusse, une autre de conférence sans armistice acceptée par la Prusse et l'Autriche, et repoussée par le Danemark, et vous aurez l'histoire complète du rôle joué jusqu'ici par l'Angleterre dans le conflit dano-allemand. S'il n'est pas précisément brillant, on ne dira pas non plus qu'il manque de prudence. Epuiser tous les moyens pacifiques avant d'en venir à faire la guerre, cela est d'un bon gouvernement et mérite tous nos éloges. Lord John Russell se montre en cela un plus grand homme d'Etat que Pitt; il ne veut pas accroître l'influence de l'Angleterre aux dépens de la paix; il ne veut pas peser sur les destinées de l'Europe, et il s'attache, avec une persévérance que justifie le succès, à démontrer qu'on calomnie l'Angleterre quand on l'accuse d'avoir une politique exclu-

Digitized by Google

sive et envahissante, de vouloir jouer un rôle prépondérant dans le monde et d'abuser de sa force maritime pour rendre le continent tributaire de ses intérêts et de son orgueil.

Pour être un peu bien tardive, cette politique a de quoi nous charmer; nous y voyons un gage certain de la paix dans l'avenir, et nous comprenons maintenant à merveille pourquoi lord John Russell a refusé de s'associer à la proposition de congrès formulée par la France. « La France, s'est-il dit, ne veut la paix que pour faire la guerre; quant à nous, qui prétendons nous désintéresser de toutes choses et ne voulons désormais rien faire en quoi que ce soit, nous n'avons pas besoin de nous déranger, puisque nous sommes décidés à ne nous mêler de rien. » Si lord John Russell avait fait cette déclaration tout haut, il y a un an, et si le gouvernement anglais avait pris des engagements et des mesures en conséquence, s'il avait renvoyé ses marins, désarmé ses navires, vendu ses bâtiments cuirassés et autres à l'Amérique, moitié au Sud, moitié au Nord; s'il avait rendu Malte à l'Italie, Gibraltar à l'Espagne, Perim au Grand-Turc et le Cap aux Hollandais; s'il avait dit hautement que les affaires du continent ne le regardent plus, et que les puissances peuvent à leur gré remanier leurs territoires suivant leurs intérêts, et rectifier leurs frontières si cela leur plaît, il n'y a point de doute que l'Empereur des Français n'eût pas songé un instant à proposer à l'Angleterre un congrès désormais inutile. Ce qui rendait le congrès nécessaire, c'était l'incertitude où l'on était si l'Angleterre, en cas de conflit, prendrait parti pour ou contre la justice, et si, après avoir lancé la France dans une entreprise difficile en faveur des peuples opprimés, elle ne viendrait pas sur nos derrières nous placer entre deux feux. Du moment que l'Angleterre abdique, nous n'avons plus à nous occuper de ce péril, et nous pouvons loyalement, la main ouverte, nous entendre avec la Russie et l'Autriche pour la question d'Orient et la Pologne, avec la Prusse pour le Schleswig-Holstein, avec l'Allemagne pour la formation de son unité, avec l'Italie pour Venise. Il y aura des difficultés, qui en doute? Mais la plus grande de toutes sera écartée, puisqu'il n'y aura plus, en Europe, de puissance intéressée à prolonger un état précaire et à suspendre tantôt l'épée de la France sur le continent, tantôt les foudres de la coalition sur la France.

Nous ne saurions trop applaudir à ce désintéressement de l'Angleterre, si nouveau qu'il soit dans ses annales, et nous espérons bien qu'elle le poussera cette fois jusqu'à ses dernières limites, car si nous ne pouvons souffrir aisément un Schleswig prussien, nous ne pourrions, nous qui ne sommes pas désintéressés à un aussi haut degré que l'Angleterre, supporter un Copenhague anglais. Un moment, on avait fait, dans cette quinzaine, courir le bruit qu'une entente s'était faite entre la Grande-Bretagne et la France en vue d'une intervention commune, et nous nous en étonnions. Il faudrait en effet, pour rendre cette entente efficace, que la France envoyât une armée sur le Rhin; devant une extrémité si fâcheuse, et, ajoutons-le, si peu souhaitée par le gouvernement français, l'Angleterre n'était pas d'humeur à nous prêter main-forte; peut-être aussi différait-elle un peu d'avis avec nous sur le droit que possèdent, à nos yeux, les

Digitized by Google

Allemands des duchés, de faire entendre leur voix en cette affaire, et sur celui que le gouvernement fédéral de Francfort peut revendiquer au nom de l'Allemagne. Celle-ci étant intervenue dans le conflit, il est clair qu'on ne peut vider la question sans la consulter, et quand même la Diète remettrait aujourd'hui le commandement général des troupes d'occupation à la Prusse, son droit de prendre part au règlement de la question n'en subsisterait pas moins, son *veto* n'en serait pas moins suspensif de toute résolution définitive, ou du moins les puissances ne pourraient jamais sans elle faire qu'une œuvre boiteuse et frappée d'avance de caducité, comme le traité de 1852. Depuis que nous avons publié sur l'*Histoire diplomatique de la Question dano-allemande* les études qu'on a pu lire dans deux de nos derniers numéros, et qui ont à un si haut point occupé la presse de France et de l'étranger, les choses ne sont pas demeurées stationnaires. Les événements ont mis à nu quelques côtés nouveaux de la question, et il importe d'en montrer le caractère.

L'Allemagne — il serait vain de se le dissimuler — est armée vis-à-vis du Danemark de griefs et de revendications. Les griefs se rapportent à un conflit presque purement constitutionnel, c'est-à-dire aux engagements que le Danemark, en 1851 et 1852, a contractés envers la Confédération germanique au sujet de la position que les duchés de Schleswig et de Holstein devaient occuper dans la Constitution générale de la monarchie danoise. Nous avouons n'avoir jamais pris qu'un intérêt médiocre à ces griefs; car, à dire toute la vérité, les arrangements de cette époque avaient créé une position également impossible à l'Allemagne et au Danemark. Le Danemark ne pouvait exécuter un engagement qui l'obligeait à faire à chacune des quatre parties de la monarchie une position strictement égale, tout en conservant l'unité de cette monarchie dans laquelle l'élément scandinave est incontestablement en majorité. D'un autre côté, l'Allemagne, contre les intérêts de laquelle avaient été conclus aussi bien les arrangements de 1851-52 que le traité de Londres, devait se montrer d'autant plus jalouse de faire exécuter par le gouvernement de Copenhague les conditions auxquelles il était permis à la fraction allemande de vivre sous l'enseigne de la monarchie, que ces conditions étaient à ses yeux plus misérables. La mort du roi Frédéric VII, en introduisant dans la question un élément nouveau, apportait une nouvelle force aux droits de l'Allemagne et reléguait au second plan les griefs dont nous avons parlé, pour amener au premier l'article des revendications, jusque-là tenu dans l'ombre, c'est-à-dire la question radicale du droit de succession des duchés, différent du droit en vigueur dans le royaume. C'est à partir de ce moment que l'épreuve a commencé pour l'Allemagne. Il s'agissait de savoir si elle aurait le courage d'adopter une politique grande et nationale, ou si, hésitant entre ses droits et les obstacles, elle ne finirait pas par heurter ce même sentiment national qu'elle a voulu précisément protéger dans les duchés. Certes, l'Allemagne prise dans son ensemble n'aurait jamais balancé entre les deux voies qui s'ouvraient devant elle; mais avec une hâte que nous comprenons fort bien du reste, les deux grandes puissances allemandes se sont, dès le commencement de la complication,

Digitized by Google

arrogé des droits qui ont compromis tout ce qu'il y avait de grand et de légitime dans ce mouvement, et ont fini par menacer la Constitution même de l'Allemagne.

Pour bien comprendre ce qui se passe au delà du Rhin, il faut se rappeler que la question de succession, la seule qui soit véritablement digne d'intérêt, la seule dont on se serait vraisemblablement occupé si la Prusse et l'Autriche ne s'étaient mises de la partie comme puissances signataires du traité de Londres, la question de succession a le don de toucher aux fibres les plus sensibles du cœur allemand, et d'y éveiller au plus haut degré les passions nationales chez tout ce qui se pique de libéralisme. Or, le mouvement de réaction qui caractérise les affaires intérieures de la Prusse depuis deux ans, et l'intérêt qu'a précisément l'Autriche à ne pas amener le triomphe du principe des nationalités, dans la crainte que les peuples dont se compose son empire n'en prennent motif pour revendiquer à leur profit les mêmes droits que le pouvoir central de Vienne défendrait au nord de l'Europe, n'ont pas tardé à donner à l'intervention des deux puissances le caractère d'un dissolvant dans la politique nationale de l'Allemagne. Tout le temps que l'Europe a vécu en paix, la Confédération germanique a présenté le spectacle d'une institution inoffensive, dans laquelle les intérêts opposés des deux grandes puissances ont pu maintenir l'équilibre, en attirant à soi tantôt tel groupe de petits Etats, tantôt tel autre, pour rétablir la balance et réparer l'influence perdue. Depuis que la France a repris son haut rang en Europe, le malaise de l'Allemagne a commencé à se trahir. Les deux grandes puissances ont fait des efforts pour réformer la Constitution fédérale et rajeunir ses ressorts, mais elles n'y ont pas réussi, et la Diète est restée le seul organe légal et central d'une nation de plus de 40 millions d'âmes. A peine l'Autriche, l'an dernier, eut-elle échoué dans ses plans de réforme dont le but était manifestement contraire aux intérêts de la Prusse, qu'une occasion unique s'offrit à cette dernière pour s'emparer d'un seul coup de la grande majorité de la Confédération en lui donnant une satisfaction nationale. Cette occasion était l'affaire des duchés. Cependant, malgré l'animosité qui régnait entre les deux cours, surtout depuis un an, l'Autriche et la Prusse se rapprochèrent sur une question qui paraissait si bien faite pour les séparer définitivement.

Les Allemands, tout en considérant le traité de Londres comme un acte de haute injustice commis par la diplomatie européenne contre leur droit le plus sacré, n'ont cependant jamais nié qu'il constitue un obstacle sérieux à la revendication de la succession des duchés. En effet, ce traité ne pouvait être révisé que si l'Allemagne parvenait à se créer de bonnes alliances. L'alliance avec la Russie et l'Angleterre s'excluait en quelque sorte d'elle-même, car ces deux puissances sont l'une le père et l'autre le parrain du traité de Londres. Restait donc l'alliance avec la France, la Suède et éventuellement l'Italie. Notre intention n'est pas de discuter ici les chances qui se seraient offertes à l'Allemagne si, laissant l'Autriche de côté, elle avait pris ce dernier parti ; ce qu'il y a de certain, c'est que la solution d'après le principe des nationalités eût été la plus efficace et la plus

Digitized by Google

désirable. L'Allemagne, en faisant rentrer les duchés dans le giron de la patrie commune, non-seulement se fortifiait au nord par l'adjonction de pays d'une grande valeur maritime, mais l'union scandinave, fortifiée elle-même, devenait de ce côté son boulevard contre la Russie, sans cesse obsédée de la pensée de s'emparer des clefs du Sund. Une seule chose fût restée à faire : désintéresser la France; mais cela n'eût été ni coûteux ni difficile. La France ne poursuit pas d'agrandissement de frontières; elle n'en pourrait désirer que si l'une des grandes puissances d'Allemagne poursuivait elle-même des extensions de territoire qui dérangeassent l'équilibre du côté des puissances du Nord. Dès lors, la cause juste devenait, se trouvait être en même temps la cause pratique. La Diète avait à voter sur le droit de succession de la maison d'Augustenbourg; il fallait avant tout la faire voter; et afin que l'Allemagne restât forte vis-à-vis de l'étranger, il fallait revendiquer la solution nationale en son nom.

Les principaux arguments que de l'autre côté du Rhin on fait valoir contre le traité de Londres sont ceux-ci : 1° la Diète germanique ne l'a jamais approuvé; 2° la représentation nationale du Schleswig et du Holstein n'a jamais donné son acquiescement au nouvel ordre de succession établi par ce traité; 3° enfin, jamais les agnats n'ont fait de renonciation en faveur du prince Christian de Glucksbourg. Il est aisé de comprendre à quel point la politique actuelle des deux grandes puissances mine tout le droit historique et tout le droit national de l'Allemagne vis-à-vis du Danemark. Elles portent un coup funeste à ces droits, en ne tenant aucun compte des votes de la Diète germanique, en ne convoquant pas les états du Schleswig-Holstein, malgré les réclamations qu'il fait entendre, en ne permettant pas à la Diète d'examiner dans le plus bref délai les droits que peut avoir l'agnat le plus rapproché, le duc Frédéric. Il est vrai que la Prusse et l'Autriche semblent, jusqu'ici du moins, persévérer dans leur déclaration du 31 janvier. Cette déclaration, on se le rappelle, avait pour but de rassurer les cosignataires du traité de Londres sur ses destinées futures et d'en maintenir les stipulations. Ce n'était pas la pensée de l'Allemagne qu'elles exprimaient en cette circonstance, et elles n'ont pu interdire à celle-ci de faire valoir ses vœux et ses convictions. Leurs prétentions, bien qu'elles soient grandes, ne vont pas encore jusque-là. Pourquoi, dès lors, le vote de la Diète de Francfort sur le droit de succession est-il constamment ajourné? et pourquoi les deux grandes puissances s'opposent-elles à la convocation des Etats même dans le Holstein? N'y a-t-il pas une contradiction flagrante à s'appuyer, d'une part, sur la charte de 1460, qui contient précisément le traité que les Etats du Schleswig-Holstein ont conclu avec le roi de Danemark pour en faire leur duc, et à ne pas permettre, dans un tel moment de crise, quand ces Etats ont, par l'extinction de la ligne mâle des Oldenbourg, récupéré la libre disposition de la couronne, à ne pas permettre, dis-je, que ce corps compétent se réunisse et fasse connaître sa pensée? N'est-ce pas s'exposer à des soupçons, qui n'ont pas manqué de se produire, et se faire accuser de violence, de déni de justice, de toutes choses vilaines, qu'on ne veut pas commettre, nous le croyons, mais qui ne sont

Digitized by Google

que trop vraisemblables? En persistant dans cette politique biaise, la Prusse et l'Autriche risquent d'enlever au mouvement allemand, dont le caractère national avait été encouragé en France par les esprits sérieux, toutes les sympathies qu'il aurait pu y rencontrer, et de les reporter sur le Danemark, que l'on voit faible et opprimé sous l'effort de deux des plus grandes puissances militaires de l'Europe. Il n'est pas douteux que le pays le plus intéressé dans la question, le Schleswig-Holstein, ne soit favorable à l'indépendance qu'il a vu luire à travers les premières dispositions de l'Allemagne, c'est-à-dire au duc d'Augustenbourg qui la personnifie. La proclamation du duc dans toutes les villes du Holstein, l'envoi d'une députation de seize cents personnes, élues dans le Schleswig, pour lui prêter hommage à Kiel, en dépit des armées alliées, l'adresse que l'université de cette ville vient de faire parvenir à la Diète de Francfort pour en solliciter la convocation des Etats, ce sont là sinon des manifestations tout à fait régulières et légales de l'opinion, du moins des symptômes assez clairs de ses préférences. La France qui, dans une circonstance solennelle et lorsque rien ne l'y obligeait, n'a cru pouvoir accepter l'extension de son territoire vers les Alpes qu'à la condition que les populations exprimeraient elles-mêmes leur volonté, la France peut-elle demeurer insensible à ces vœux des populations allemandes des duchés? N'y a-t-il pas là pour elle un devoir qui s'impose de lui-même? C'est pour cela, sans doute, que le gouvernement de l'Empereur attend pour faire entendre sa voix sur le fond du débat, qu'il soit enfin débarrassé de tous les vains préliminaires dont l'enveloppe l'Angleterre. Quand on aura épuisé la série des moyens dilatoires, on trouvera la France prête à donner la main à tout ce qui pourra être tenté de pratique et d'efficace.

En attendant, les opérations militaires continuent devant Düppel et commencent devant Frédéricia. Après la retraite du Danewerk, on s'attendait à une prompte soumission du Danemark, et le gouvernement britannique n'aurait pas été fâché de voir les Austro-Prussiens occuper l'île d'Alsen sans coup férir. Alsen ne pouvant pas être occupée aussi aisément, il les voit sans trop d'alarmes se répandre dans le Jutland. Le Jutland est la compensation du territoire schleswigeois que l'armée combinée ne peut pas occuper. La Prusse et l'Autriche rendront le tout au Danemark quand celui-ci fera sa soumission: elles l'ont promis. Mais, si la Prusse particulièrement a fait une telle promesse, quelle compensation compte-t-elle donc tirer de la guerre? Aura-t-elle atteint son but, quand elle aura mis les duchés sous l'empire du lien personnel, système défectueux, suranné, inadmissible par le Danemark, et qui a porté ailleurs des fruits si monstrueux? L'Autriche, qui a, dit-on, mis ce projet en avant, serait-elle donc décidée à remettre en vigueur, vis-à-vis de la Hongrie, ce système qu'elle préconise ailleurs et qu'elle essaye de détruire chez elle? Il y a là évidemment un mot qu'on ne dit pas. On compte peut-être sur la résistance du Danemark pour légitimer une prise de possession définitive par droit de conquête; on compte sur le désintéressement de l'Angleterre aux choses de ce monde pour le permettre, et sur l'amour de la paix, qui est si fort de mode en ce moment en France, pour le souffrir. L'Autriche n'ira pas faire

Digitized by Google

la guerre à la Prusse pour y mettre obstacle, après l'y avoir aidée, la Diète de Francfort est incapable seule de soutenir la lutte; pourquoi, dès lors, la Prusse ne tenterait-elle pas un si beau coup? Tout l'y convie; la résistance du Danemark l'en justifie, et nous ne croyons pas que M. de Bismark soit homme à s'en priver, si, après avoir consulté l'horizon, il n'y voit poindre aucun orage. Dans tout état de cause, et quelle que soit l'hypothèse qui se réalise, que la Prusse s'empare du Schleswig-Holstein pour son compte, ou qu'elle le rattache à la monarchie danoise par le lien usé de l'union personnelle, le Danemark n'en perd pas moins les duchés, et dès lors, il est lui-même perdu. Que risque-t-il dès lors de lutter jusqu'à la mort? Puisqu'il doit tomber, au moins veut-il tomber avec honneur, et quel cœur généreux ne serait prêt à l'approuver? Encore a-t-il une chance en combattant jusqu'au bout, c'est de trouver au dernier moment des alliés puissants et de bonne volonté, qui lui prêteront secours d'une manière d'autant plus efficace qu'ils auront attendu plus longtemps pour voir les convoitises se mieux dessiner. Nous clorons pour aujourd'hui ce débat déjà trop long en renversant une phrase que nous avons écrite plus haut: si la France ne peut admettre l'idée d'un Copenhague anglais, elle ne peut admettre davantage l'idée d'un Schleswig prussien.

Le mouvement allemand, noble et légitime quand il se prononce pour le droit et la justice, vient de faire une perte très sensible dans la personne du roi Maximilien de Bavière. Ce souverain, qui régnait en son pays autant par la droiture de son caractère et l'affection de ses sujets que par ses droits héréditaires, est mort à peine âgé de cinquante-deux ans. Il était le plus zélé défenseur du droit des duchés, et la Bavière occupait dans cette question la position la plus avantageuse, car elle avait, en 1852, formellement refusé son adhésion au traité de Londres. Le roi était allé à Rome dans l'intention d'y passer l'hiver pour rétablir sa santé ébranlée. Ses conseillers le rappelèrent lorsque la question de succession des duchés vint à produire dans le midi de l'Allemagne cette effervescence à laquelle nous assistons depuis trois mois. Il paraît probable que l'agitation constante où les différents courants avaient tenu le roi n'a pas été étrangère à l'aggravation du mal dont il souffrait, et l'Allemagne libérale ne manquera pas de le regarder comme un martyr de sa cause. L'archiduc Albert venait d'être envoyé en mission près de lui pour essayer de le détacher des intérêts de la nation allemande. Nous ignorons s'il avait réussi dans cette tâche délicate; nous avons au contraire des raisons d'en douter; mais ce serait, on l'avouera, un triste résultat, si elle n'avait eu pour effet que de retrancher des jours à une vie si précieuse pour ses sujets. Ce qui est certain, c'est qu'à son lit de mort le monarque signait encore des instructions à son digne représentant à la Diète de Francfort, M. de Prokesch, pour lui recommander de presser le vote sur la question de succession dans les duchés. Le jeune prince Louis, qui succède à son père, n'a que dix-huit ans; mais il y a lieu de penser que les conseillers que le roi Maximilien lui laisse contribueront à le tenir dans les voies honorables et justes qu'un sage monarque lui a tracées. Rien ne sera donc changé, il

Digitized by Google

faut le croire, dans l'attitude que la Bavière a prise et qu'elle a à cœur de conserver.

Le mouvement de recul qui semble s'opérer en ce moment dans la politique des deux grandes puissances de l'Allemagne, ce retour aux idées et aux pratiques du passé, dont les deux cours de Vienne et de Berlin, offrent depuis quelque temps de regrettables exemples, vient de s'accuser avec une intensité toute particulière en Autriche, par la mise en état de siége de sa province polonaise de Gallicie. Comme si ce n'était pas assez d'avoir, aux premiers jours, encouragé, par une certaine tolérance, l'insurrection polonaise, pour la trahir ensuite, l'Autriche, aujourd'hui, prête un concours actif à la répression russe en déployant des rigueurs que rien ne justifie, puisque la Gallicie n'a pas songé un instant, jusqu'ici, à se soulever contre l'autorité autrichienne. Que cette province, toute polonaise, soit émue et troublée dans une certaine mesure, cela se conçoit; mais y avait-il, dans ce trouble et cette émotion, un motif suffisant pour la soumettre aux rigueurs de la loi martiale, qui est d'ordinaire la suprême ressource d'un gouvernement attaqué et violemment combattu? En suspendant les lois civiles dans une province qui n'était ni soulevée contre le gouvernement central, ni en hostilité avec le gouvernement local, la cour de Vienne a donné à penser qu'elle avait fait un retour vers la Russie, et s'était alliée avec elle, non pas seulement pour faire campagne contre le mouvement libéral de l'Allemagne, mais pour renouveler une sorte de Sainte-Alliance contre les puissances occidentales, en particulier contre la France. Les journaux anglais n'ont pas laissé échapper cette occasion d'évoquer devant nous le spectre de la coalition. Nous savons tout ce qu'il y a de fantastique dans cette évocation; nous devinons sans peine la tactique des journaux anglais, et voyons clairement quel était son but. Nous supposant soit des sympathies pour la cause allemande, soit des velléités d'agression contre la Prusse, il paraissait que le fantôme de la coalition serait bon pour nous donner à réfléchir. Toutefois, si la triple alliance est demeurée un mythe jusqu'à présent, il ne faut pas s'imaginer qu'elle ne puisse un jour, même prochain, devenir une réalité. Beaucoup d'intérêts divergents séparent la Prusse, l'Autriche et la Russie, mais beaucoup d'intérêts communs les rapprochent aussi. Malgré les efforts qu'elles ont pu faire depuis quelques années pour se mettre à la suite du mouvement libéral qui s'est accompli en Occident, ces trois puissances sont encore dans les langes de la civilisation moderne, et elles opèrent par moments des retours fort naturels vers un ancien état de choses dont elles n'ont pas, il s'en faut, brisé tous les liens. La force que l'Occident a acquise dans le développement de ses libertés lui assure d'ailleurs une prépondérance qui porte ombrage à des nations jalouses. Elles se sentent faibles contre le colosse occidental, et savent fort bien que, divisées, elles ne peuvent rien contre lui; les guerres de Crimée et d'Italie leur en ont donné des preuves convaincantes. Il n'y aurait donc rien d'étonnant qu'à un moment donné, un cercle d'inimitiés et de frayeurs se formât contre nous; mais ce danger, s'il devenait jamais menaçant, nous trouverait peut-être plus forts qu'on

Digitized by Google

ne le croit dans les cours du Nord, parce que les alliés ne nous manqueraient nulle part, même dans le camp de nos adversaires.

Au milieu des complications que les puissances, en refusant d'adhérer au congrès, ont permis de s'envenimer, il serait surprenant que le bruit des armes ne vînt point frapper nos oreilles d'ailleurs même que des champs de bataille. L'Autriche fait des armements considérables en Vénétie et sur le littoral oriental de l'Adriatique ; l'Italie exerce ses soldats et complète ses cadres ; l'Angleterre active l'armement de ses nouveaux navires et la France ne ralentit pas la construction des siens. Il semble en effet que, dans la prochaine guerre, la marine doive jouer un grand rôle, et nous ne comprendrions pas qu'on songeât un instant, dans le gouvernement ou dans la Chambre, à restreindre de ce côté les dépenses de l'Etat ; ce serait une irréparable faute. Il ne faudrait pas cependant que tout ce cliquetis d'armes causât aux gens paisibles de trop vives alarmes. Nous ne sommes pas plus près de la guerre que de la paix, et s'il paraît difficile de maintenir celle-ci, il ne l'est pas moins peut-être d'entamer celle-là. Toutes les puissances en sont à se dire : « Tirez les premiers ; » et personne ne tire, sinon les Prussiens et les Autrichiens contre une poignée de Danois. Le reste de l'Europe regarde jusqu'à présent ce conflit comme une sorte de querelle de ménage ; nous avons indiqué ce qui pourrait lui faire prendre un autre caractère. Du côté de l'Italie, rien ne porte à penser qu'une lutte nouvelle y soit si menaçante ; elle ne le deviendrait sans doute que si elle était déjà entamée ailleurs.

Il n'y a donc, en ce moment, à part les Danois et les Austro-Prussiens, d'autres belligérants au monde que les Américains ; mais ceux-ci peuvent bien compter pour quatre, quoiqu'ils ne soient que deux. La campagne du printemps se prépare, en même temps que l'élection présidentielle, et les confédérés, remis de leurs échecs de l'an dernier, reprennent vigoureusement l'offensive, malgré les pointes hardies que les gens du Nord font dans le Sud. Ces pointes n'ont pas d'ailleurs obtenu, jusqu'ici, les succès qu'on s'en promettait. L'expédition de la Floride a échoué, celle de Charleston est à vau l'eau, et la fameuse tentative du général Scherman, pour prendre Mobile à revers, a déjà amené un désastre pour le corps de cavalerie fédérale qui devait le rejoindre en route. L'agression que l'on tente aujourd'hui sur Richmond ne nous paraît pas moins aventureuse. Enfin, les soldats manquent au Nord, et, avec la tactique étrange qu'il a adoptée, il lui en faudrait des quantités considérables. Les tacticiens du Nord ne pouvant venir à bout de renverser les lignes confédérées en bataille rangée, ont imaginé un système d'incursion dont le moindre défaut est de disséminer singulièrement leurs forces. Des expéditions sont lancées de tous côtés sur ces immenses territoires, si bien que la ligne de défense du Nord, succesivement garnie et dégarnie, se trouve aussi successivement rompue et rétablie. La guerre ainsi faite peut durer des siècles, et l'on ne voit pas même une autre raison pour qu'elle finisse que la disette de combattants. Quand il n'y aura plus d'hommes dans le Sud et plus de mercenaires dans le Nord, la guerre sera finie.

En attendant, l'Europe va chercher du coton ailleurs et surtout en

Digitized by Google

Egypte, qui va devenir ainsi le pays le plus riche de l'Afrique. L'entreprise hardie de M. F. de Lesseps, les travaux qui s'effectuent pour relier les deux mers ont appelé de nouveau sur ce beau pays l'attention de l'Europe et particulièrement de la France, qui n'en a jamais détourné les yeux qu'avec regret. Il semble que l'Egypte soit une terre où la gloire de la France ait trouvé un sol qui lui convient. Même lorsqu'un regrettable conflit s'est récemment élevé entre le gouvernement égyptien et la compagnie du canal, on a pu prévoir que rien ne nous serait ravi de l'honneur qui nous est dû dans cette belle entreprise. Avec un sens parfait et une loyauté qu'il faut louer sans réserve, le vice-roi a remis à l'Empereur des Français le soin de résoudre le litige. Une commission d'hommes éminents, de magistrats, d'hommes d'Etat et de financiers est appelée à étudier la question et à donner son avis. Ce sera celui de la sagesse. Cette entreprise, qui a pour nous tant d'intérêt, ne paraît pas en exciter un moindre dans tous les autres pays de l'Europe. On sait qu'en Angleterre même il y a eu des *meetings* et des lectures où le canal de Suez était accueilli avec plus de faveur qu'au Parlement. La Suisse n'a pas voulu rester étrangère à ce mouvement; elle vient d'applaudir à son tour à l'idée et à l'exécution. Un habile ingénieur dont les travaux et le nom ne sont pas inconnus en France, et qui dirige actuellement le chemin de fer de l'Ouest-Suisse, M. Fraisse, a exposé il y a quelques jours à Lausanne, devant un nombreux auditoire, les phases diverses de la grande entreprise, et il l'a fait, paraît-il, de manière à intéresser vivement toute une ville, l'une de celles qui certainement auront le moins de profit à retirer d'un canal maritime conduisant de la Méditerranée à la mer Rouge. Mais les grandes conceptions de l'esprit s'exerçant sur la matière constituent un spectacle toujours attrayant et toujours profitable, même pour ceux qui n'en recueillent que les fruits intellectuels.

L'Espagne a changé son ministère et la Belgique jusqu'à nouvel ordre garde le sien. La Grèce a remplacé quelques-uns de ses ministres par d'autres, mais elle développe avec soin tous les germes de désordre qui l'agitent depuis près de deux ans. Le président du conseil en Espagne est M. Mon, fort galant homme, esprit libéral, chef du parti progressiste constitutionnel. Nous l'avons eu à Paris comme ambassadeur de Sa Majesté Catholique, et il y a laissé d'excellents souvenirs.

ALPHONSE DE CALONNE.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

LES BERSAGLIERS

DE L'ARMÉE ITALIENNE

I

En 1844, au déclin d'un jour pluvieux de printemps, j'arrivais à Turin par la route d'Alexandrie. La lourde voiture dans laquelle je me trouvais, avec une douzaine d'autres voyageurs, enfilait rapidement le Pont, au détour de la place de la *Gran-Madre-di-Dio*, quand soudain mon regard s'arrêta sur une étrange figure d'homme noir, immobile et comme incrustée dans le parapet. Un vilain chapeau à larges bords, mis sur l'oreille et orné d'un panache de plumes retombant de côté et ruisselant de pluie, un petit manteau agrafé au cou et ridiculement court, un pantalon militaire et l'extrémité d'une carabine sortant de dessous le manteau, ainsi que le bout d'un fourreau pendant de la ceinture, tel était le costume de cet être singulier. Il faisait déjà sombre et la voiture roulait rapidement. Ce fantôme noir, entrevu à peine, ne me paraissait avoir ni figure ni bras, et ne me aissa d'autre impression que celle d'une caricature bizarre. J'allais demander ce que c'était, lorsqu'un de mes compagnons de voyage s'écria, en montrant précisément du doigt l'objet de ma curiosité : « Le pauvre bersaglier ! » C'était la première fois que j'entendais prononcer ce nom, que l'Europe entière connaît aujourd'hui. Pour moi, ce nom, devenu justement fameux, n'évoqua longtemps d'autre image que celle de cet homme si mal habillé et tout trempé, bien différent des carabiniers au magnifique uniforme, des beaux grenadiers, des dragons à l'air martial, des artilleurs au costume sévère et élégant, que j'avais admirés à Gênes et à Alexandrie.

Digitized by Google

Pourtant, je revis bientôt de ces bersagliers dans les rues de Turin, j'appris que c'étaient des voltigeurs fort habiles au tir, comme les chasseurs à pied français; qu'ils formaient un bataillon de cinq compagnies, dont la création remontait à l'année 1836; qu'ils étaient fort appréciés dans l'armée sarde pour la promptitude et la justesse du coup d'œil, la dextérité dans les exercices de gymnastique et dans les évolutions. On me les disait capables de faire, au pas de course, trois kilomètres en vingt minutes, d'escalader des murailles ou des rochers, de franchir des fossés et des haies, et enfin de tirer à coup sûr, immédiatement après ces épreuves, à une distance de sept à huit cents pas. Tout cela me paraissait passablement fantastique et n'atténuait pas l'impression défavorable que produisait sur moi, comme alors sur bien d'autres, étrangers ou Piémontais, cet uniforme étriqué et disgracieux. On comprend que ces tirailleurs piémontais devaient sembler des *guerilleros* plutôt que des soldats, surtout à quelqu'un qui venait de voir peu de jours auparavant les grenadiers du duc de Lucques!

Un matin, dans une rue, derrière la place Victor-Emmanuel, j'entendis un infernal charivari de trompettes criardes. Je crus d'abord que l'on sonnait au feu : immédiatement après, je vis défiler devant moi environ 400 de ces diables habillés de bleu. Ils marchaient d'un pas précipité, presque par bonds, courbés sous le poids d'énormes havresacs, l'arme en *balance*, c'est-à-dire tenue horizontalement dans la main droite et le bras tendu. Cette masse noire, à laquelle les sombres panaches faisaient comme une crête de nuages flottants, ce bruit de clairons et de pas accélérés, donnaient l'idée d'un ouragan; il y avait bien là de quoi faire une vive impression sur un jeune homme tel que je l'étais alors. Mais un vieux soldat, débris vivant de la Moskowa, dont les paroles étaient autant d'oracles pour moi, refroidit aussitôt mon enthousiasme en me disant, du ton grave d'un *vieux de la vieille :* « Autant de croquemitaines pour les enfants! Ce Lamarmora! ne dirait-on pas que nous ne savons plus que faire de nos jeunes gens! Les bersagliers ne servent absolument qu'à remplir nos hôpitaux, qu'à encombrer nos routes de traînards. Ce pas, cette charge sur les épaules, cette ceinture qui leur serre la taille, cette course infernale, ces bonds! Pauvre jeunesse! pauvre Piémont! »

Je les revis en automne, dans les plaines de Saint-Maurice, faisant leurs évolutions et tirant à la cible. Il faut avouer qu'ils étaient fort lestes, bon coureurs et qu'ils étaient sûrs de leur coup. Mais, à côté de moi, j'entendais mon vieux grognard dire : « Je voudrais bien les voir, ces danseurs de corde, en face d'un escadron de hussards autrichiens, d'un bataillon de *Goddams* ou de Kaiserlichs. » D'un

Digitized by Google

autre côté, de jeunes soldats manifestaient aussi leur mauvaise humeur et disaient que « le premier corps d'infanterie venu pourrait en faire tout autant. » Le fait est que les bersagliers étaient encore es seuls qui eussent des carabines rayées ; eux seuls s'exerçaient au tir, à la course et aux évolutions de l'infanterie légère. Quant à la gymnastique, il n'en était nullement question dans l'armée, sauf encore pour les bersagliers et aussi pour les pontonniers et les soldats du génie. L'école du tir, les exercices de la cible, l'évaluation des distances, dont les militaires amis du progrès commençaient cependant à s'occuper, étaient généralement regardés comme des détails oiseux et presque ridicules. Le tir à la cible, dans l'instruction de la troupe, était presque entièrement négligé. L'instruction en *ordre épars* se bornait à étendre, et bien rarement encore, une chaîne de tirailleurs devant un bataillon, à leur faire brûler un peu de poudre et à les replier ensuite. C'était une partie accessoire de la manœuvre, mais non un point essentiel de tactique militaire, comme si l'on ne devait jamais songer à se battre que dans les plaines unies et découvertes, comme celles de la Lombardie ou de la Hongrie, et jamais sur un terrain accidenté comme notre Piémont. L'exercice de la course n'avait, disait-on, rien de militaire, et bien des personnes ne pouvaient comprendre que le pas « gymnastique » eût remplacé le pas d'école. En un mot, le *nec plus ultra* de la tactique de l'infanterie consistait dans le bataillon *en muraille*, visant à ceinture d'homme. On avait donc raison de dire que Lamarmora avait rompu en visière avec le passé. Cependant, quelques hommes plus clairvoyants osaient dire que l'organisation des bersagliers n'était que le prélude, que le premier essai d'une transformation dans l'armement et la tactique de l'infanterie entière. Ils pressentaient que deux systèmes ne pourraient bientôt plus subsister côte à côte, et que l'expérience de guerres nouvelles ne tarderait pas à faire prévaloir invinciblement la nécessité de rompre tout à fait avec le système de tactique grave et compassée qui appartenait au passé *immédiat* de l'histoire militaire, système menacé de déchéance dès la fin de la période napoléonienne. Ce langage faisait hausser les épaules aux soldats qui comptaient déjà une dizaine d'années de service, ainsi qu'à tous ceux qui, n'ayant aucune opinion à eux, jugeaient d'après ce qu'ils entendaient dire. Tel est l'effet ordinaire de la routine. A cette époque, il en était de même en France. Des essais de réforme analogues y provoquèrent des critiques vives et nombreuses. L'institution des zouaves et des tirailleurs algériens, celle même des chasseurs à pied n'étaient pas du goût des vieux soldats.

Digitized by Google

II

Quatre années plus tard, en avril 1848, sur le Mincio, les habitants de Goïto, nous montrant leur pont dont les ruines fumaient encore, leurs maisons criblées de balles, vantaient l'adresse et l'intrépide agilité des bersagliers piémontais. On avait vu tomber des officiers autrichiens, atteints à la fois de cinq ou six projectiles convergeant de très loin au même but; puis ces terribles tirailleurs avaient audacieusement franchi le fleuve en courant sur le parapet, resté intact après l'explosion de la mine. « Qu'on nous donne des armes de précision, une tunique courte, qu'on nous exerce quinze jours seulement au tir et à la gymnastique, et nous en ferons tout autant, » disaient les soldats de plusieurs régiments d'infanterie. Quelques-uns allaient même jusqu'à se croire capables d'en faire tout de suite autant, sinon davantage, sans supplément d'instruction et d'équipement. Après le passage du Mincio, chaque jour on entendait parler de quelque nouvel exploit de nos bersagliers. Tantôt c'était une excursion pleine de hardiesse, tantôt une embuscade dressée avec une rare habileté, puis une attaque brillante, ou bien encore quelque défense héroïque contre un ennemi bien supérieur en nombre. Ils étaient toujours en avant, toujours en vue des sentinelles autrichiennes. Ils rôdaient constamment, à la faveur de la nuit, se glissant d'un arbre à l'autre, jusque parmi ses grand'-gardes. On ne parlait que de Cassinis, de Lyons, de Morand. Il y avait sans doute une certaine exagération dans ces récits; mais il s'y mêlait assez de vérité pour établir et justifier la renommée de ce jeune corps. Sous Peschiera, nos hardis bersagliers s'étaient glissés presque jusqu'au pied du glacis où, abrités tant bien que mal, ils tiraillaient sur les Croates et les canonniers de la garnison ennemie. A Governolo, le 19 juillet, la compagnie du capitaine Lyons, ayant descendu le Pô dans de grandes barques couvertes jusqu'au delà du confluent du Mincio, débarque tout à coup sur les derrières des Autrichiens, que le général Bava attaquait de front. Elle jette, par sa brusque apparition, le désordre parmi les ennemis, fait des prisonniers, et, s'élançant au pas de course vers le pont-levis, qu'elle baisse, ouvre le passage aux escadrons de *Gênes-cavalerie*, qui eurent bientôt achevé la défaite de l'ennemi. Ce fut là peut-être notre plus brillant fait d'armes pendant cette guerre.

Au milieu des désastres qui suivirent, nous retrouvons les bersagliers à l'extrême arrière-garde, devenue le poste d'honneur. Dans

Digitized by Google

l'après-midi du 22 juillet, pendant que les troupes de notre second corps d'armée, forcées de se retirer de Sommacampagna, de Sona, de Santa-Giustina, de Pastrengo et de Rivoli, se ralliaient dans les terrains bas, derrière Cavalcaselle, devant Peschiera, et que les Autrichiens, qui les avaient poursuivies assez longtemps, faisaient halte près de Castelnuovo, un détachement piémontais, sorti de Peschiera, s'avançait précisément sur les hauteurs de Cavalcaselle, pour reconnaître la force et les mouvements de l'ennemi. Ce détachement avait longé le grand chemin, encombré d'hommes, de chevaux et de chariots, s'était fait jour à travers les restes du petit *corps toscan*, surpris et défait dans les environs de *San-Giorgio in Salice*. Nos gens, sortis de Peschiera, avaient gravi la colline de Cavalcaselle; ils parcouraient les sentiers qui la sillonnent, s'arrêtant de temps en temps pour observer ce qui se passait dans la plaine, du côté de Castelnuovo, où l'on voyait l'ennemi s'établir. Il y avait une demi-heure au moins que cette troupe rôdait de tout côté, pénétrant dans les maisons, dans les vergers, furetant toutes les haies de ces hauteurs, quand tout à coup elle se trouva presque cernée de très près par une centaine d'hommes noirs qui lui apparurent comme par enchantement, muets, impassibles, blottis sur le revers des fossés, et tous prêts à faire feu. Pas le moindre bruit, pas le plus léger souffle n'avait trahi leur présence. C'était une compagnie de bersagliers qui n'avait fait, depuis deux jours, que combattre ou demeurer à l'affût. Les éclaireurs du détachement, sorti de Peschiera, avaient, pour ainsi dire, marché sur eux sans les apercevoir. Cette brusque apparition produisit comme une secousse électrique; tout détachement ennemi, dans notre position, eût été surpris et criblé à bout portant..... Un officier se leva. A sa voix, on vit briller toutes ces armes; ces hommes se dressèrent, se groupèrent promptement, et, tournant à droite, disparurent en descendant la colline. Trois minutes après, on les aperçut de nouveau à une portée de fusil, sur le flanc d'une autre colline, qu'ils gravissaient d'un pas rapide, par petites bandes, rampant derrière les rangées d'arbres et le long des bordures des champs. Ils allaient chercher un autre endroit pour s'y remettre en embuscade. Après cette journée désastreuse, les bersagliers accomplissaient, avec une vigueur et une activité infatigables, la tâche honorable et difficile qui leur était dévolue de couvrir la retraite. Leur impassibilité égalait leur bravoure, tandis que, plus loin, un grand nombre de leurs compagnons d'armes, qui cependant n'avaient pas souffert davantage, accablés de fatigue, en proie aux tourments de la faim et de la soif, consternés des vicissitudes de la guerre, se laissaient aller à un profond découragement; et pourtant ces braves bersagliers étaient

Digitized by Google

là, observant l'ennemi, le regard sombre, mais résolu, l'oreille tendue, le doigt sur la détente de leur carabine, comme au lendemain de Pastrengo. Dans ces tristes et mémorables circonstances, ceux que jadis on nommait ironiquement les « Danseurs de corde » subissaient victorieusement l'épreuve la plus difficile, celle de la mauvaise fortune.

Deux jours après, Peschiera était assiégée par les Autrichiens. Notre garnison se préparait à une vigoureuse résistance. Le génie avait fait exécuter des travaux considérables pour remettre en état cette forteresse et en améliorer la défense. Il restait encore à faire quelque chose aux forts détachés (Mandella et Salvi); les sapeurs, les canonniers et les soldats d'infanterie étaient occupés à établir des traverses, à élever des palissades, à transporter de la terre, du gazon et des pièces de bois, ainsi qu'à abattre les arbres sur les glacis. Au milieu d'eux, parmi les plus infatigables, on remarquait un sergent des bersagliers, de trente ans environ, alerte, hardi et robuste. Il en savait assez pour pouvoir diriger les autres, tout en mettant bravement les deux mains à l'œuvre; et, en même temps, il encourageait et égayait les soldats par son maintien tranquille et sûr, par sa crânerie, qui pourtant n'avait rien de fanfaron ni d'affecté. On aurait dit, partout où il se trouvait, que nous étions les assiégeants et non les assiégés. Quelqu'un ayant fait remarquer que tous nos drapeaux, plantés sur les murailles, avaient perdu la couleur verte, et que cela signifiait qu'il n'y avait plus d'espoir, le bersaglier répondit aussitôt : « C'est ce diable de Radetzki qui a sucé le vert; il s'est empoisonné, l'imbécile ! [1] » Il savait positivement que notre retraite n'était qu'une habile manœuvre stratégique; nous avions tourné les Autrichiens dans la direction de Vérone; Vérone elle-même se trouvait probablement déjà au pouvoir de nos bersagliers. Il savait également, à n'en pas douter, qu'une forte armée de pantalons *garance* devait avoir pénétré en Lombardie, pour nous aider à expédier définitivement nos amis les *blancs*. Quant à ceux-ci, ils n'avaient, selon lui, d'autre parti à prendre qu'à faire un demi-tour et à se retirer promptement, pour éviter d'être tous pris, ce qui ne pouvait leur manquer s'ils hésitaient plus longtemps à plier bagage. Ces propos, cette attitude confiante et joyeuse, lui avaient valu une grande autorité parmi les sous-officiers et les soldats; les officiers eux-mêmes ne le voyaient nullement de mauvais œil. Dans toutes les sorties, il figurait invariablement à l'avant-garde, toujours vaillant et de joyeuse humeur. Un jour, dans une

[1] Jeu de mots intraduisible en français, et roulant sur l'expression *tirarla verde* (être aux abois).

Digitized by Google

sortie sur la route de Brescia, sortie qui se termina par une retraite assez semblable à une déroute, notre brave sergent faillit être sabré par des dragons ennemis, qui fondirent à l'improviste sur nos tirailleurs. A l'entendre, ce fut presque une victoire pour nous, car nous avions attiré la cavalerie autrichienne jusque sous le canon du fort Salmi, pour y être mitraillée. Qu'est-il devenu? Je l'ignore, j'ignore jusqu'à son nom, mais je souhaite à chaque corps des sergents qui lui ressemblent.

Nos ennemis eux-mêmes n'épargnaient pas les louanges à cette alerte milice. Nous avons vu à Peschiera, après la conclusion de l'armistice, des officiers autrichiens demander à nos soldats s'il y avait parmi eux des bersagliers, prendre des renseignements sur leur nombre, leur organisation, leur armement, leurs manœuvres, sur le service auquel on les employait et sur leur manière de combattre ; ils parlaient aussi avec plaisir de leur bizarre uniforme. Ils citaient loyalement certains épisodes qui donnaient une idée de l'effet produit sur les soldats autrichiens par l'apparition de ces étranges hommes noirs, qui faisaient un feu meurtrier en courant et en bondissant. Nos ennemis les appelaient *preti-galline*[1] ; et plus d'un faisait, dit-on, le signe de la croix en les apercevant. Un capitaine des chasseurs tyroliens raconta un jour qu'à Sainte-Lucie, pendant qu'il s'avançait parmi les blés à la tête de ses hommes, déployés en tirailleurs, il vit tout à coup surgir une troupe de ces noirs fantômes. Ses chasseurs, saisis de terreur, firent volte-face ; et lui, tout en s'efforçant en vain de les rallier, leur criait : « Que ne les imitez-vous ! c'est ainsi que l'on se bat ! »

En un mot, la guerre de 1848 fut pour les bersagliers un baptême de gloire. Comme toute milice nouvelle, ils avaient besoin d'être mis à l'épreuve, et les épreuves de tout genre ne leur manquèrent pas. La singularité de leur uniforme, de leurs armes et de leurs manœuvres imposait aux bersagliers l'obligation de se distinguer, s'ils ne voulaient pas devenir tout d'abord ridicules, comme cela est arrivé avant et après à d'autres corps bizarrement équipés, qui n'ont pas su s'élever à la hauteur de leurs plumets. Au contraire, et c'est ce qui a toujours lieu quand il s'agit de créations originales qui se montrent sous un jour favorable, et tout particulièrement si elles ont quelque chose qui frappe le regard des masses, les bersagliers devinrent l'objet de la faveur populaire, au point que tous les corps voulurent en avoir, et que l'on en aurait désiré un bataillon par brigade. On alla même jusqu'à ne plus vouloir que des bersagliers, et

[1] *Prêtres-poules*, à cause de leur uniforme noir, de leur petit manteau et de leur chapeau à larges bords surmontés du grand panache de plumes de coq.

Digitized by Google

cela non-seulement dans le public, mais aussi parmi les militaires. En présence d'un tel engouement, le nombre des opposants était bien diminué ; mais les derniers récalcitrants s'obstinaient à soutenir que le bersaglier n'était et ne pouvait être qu'une véritable spécialité. Il aurait été plus juste de reconnaître que c'était là plutôt le modèle d'un perfectionnement à introduire dans les différents corps d'infanterie, comme le furent les premiers fusiliers que l'on vit armés de baïonnettes à douille, parmi les mousquetaires, au commencement du siècle dernier. Les *triaires* de l'opposition, ennemis déclarés de toute innovation, ne cessaient de s'élever contre ce nouveau corps ; ils le représentaient non-seulement comme inutile, mais comme dangereux, prétendant qu'il excitait au mépris de l'ancienne et bonne discipline, que cette nouvelle organisation favorisait le désordre et la confusion, en substituant l'action individuelle des combattants épars, tiraillant à volonté, à celle des masses, des feux et des attaques en bataille rangée, système auquel les grands tacticiens de tous les temps avaient dû leurs triomphes. Enfin, entre les enthousiastes et les rétrogrades, il y avait dans notre armée, comme au sein du Parlement, les *modérés*, qui, sachant apprécier les raisons des uns et des autres, cherchaient le moyen de les mettre d'accord. « Donnons à l'infanterie ordinaire, disaient-ils, des armes, une instruction et des manœuvres semblables à celles qui ont si bien réussi dans le corps des bersagliers, sans porter atteinte à ses anciennes qualités, si précieuses et si bien éprouvées. Il n'est pas raisonnable qu'il y ait deux *infanteries :* l'une qui tire de loin et presque à coup sûr, et manœuvre à la débandade ; et l'autre qui tire de près et comme au hasard, et manœuvre en masse ; tandis qu'il est très raisonnable qu'il y ait un corps d'infanterie d'élite, qui tire mieux que les autres et soit plus propre aux luttes de détail. »

Les bersagliers étaient bien réellement une *spécialité*, pour nous servir de l'expression commune. Ils étaient entrés en campagne avec des armes, une instruction et une tactique particulières, qui les distinguaient des autres fantassins, abstraction faite de l'uniforme. C'est ce que tout le monde voyait ; mais ce n'est point en cela que consistait leur véritable originalité aux yeux du tacticien sérieux. Ces armes, cette instruction, cette tactique, pouvaient, dès qu'on le voudrait, devenir communes à toute l'infanterie ; il dépendait donc de la volonté du roi et du ministre de la guerre de faire immédiatement disparaître la différence qui existait alors entre les deux espèces de troupes à pied. Bien plus, il fallait absolument que cela arrivât tôt ou tard, à moins qu'on ne voulût se condamner à rester stationnaire, au milieu des progrès des autres peuples, dans l'armement et la tactique de l'infanterie. Mais la véritable spécialité des

Digitized by Google

bersagliers, celle qui ne pouvait pas disparaître du jour au lendemain, était purement morale. Avant 1848, elle consistait dans le choix des hommes; mais elle grandit et se consolida par la guerre, comme celle des zouaves dans l'armée d'Afrique, après la retraite de Constantine. La bizarrerie de l'uniforme, des armes et des manœuvres, avait puissamment concouru à l'établir, en agissant sur l'imagination de la jeunesse. Ce fut d'abord un attrait pour les volontaires; un prestige de vanité presque puérile, bientôt rehaussé par un amour-propre patriotique. Après Goïto, après Governolo, le chapeau à plumes du bersaglier fut presque regardé comme une auréole de gloire.

Le mouvement de 1849 passa comme un orage d'été. Les bersagliers, qui comptaient alors cinq bataillons piémontais et deux lombards, rassemblés à la hâte, armés tant bien que mal, à peine stylés à la manœuvre, n'étaient pas comparables à ceux de l'année précédente. Laissés à Novare presque en dehors du champ de bataille, ils n'eurent point l'occasion de briller dans cette campagne de cinq jours. Ils furent ensuite réduits à trois bataillons; mais bientôt après on les reporta à cinq, puis à huit, à neuf, et finalement à dix, en mars 1852. Le général Alphonse Lamarmora, ministre de la guerre, établit définitivement la proportion entre les bersagliers et les soldats de la ligne, à un bataillon de ceux-là pour huit de ceux-ci, c'est-à-dire un par brigade. Les bersagliers formèrent ainsi la neuvième partie de l'infanterie.

III

Sous l'administration pleine de sagesse et de fermeté du général Alphonse Lamarmora, l'armée sarde, ébranlée et affaiblie, mais non anéantie par deux années de revers, se retrouva bientôt mieux organisée, plus complète et plus compacte qu'elle n'avait jamais été. L'histoire militaire offre peu d'exemples de services pareils à ceux que le général Lamarmora a eu le mérite et le bonheur de rendre à l'armée sarde, devenue aujourd'hui l'armée de l'Italie. Son œuvre n'est pas seulement celle d'un officier habile, mais aussi celle d'un grand citoyen. Il est vrai que, dans un pays constitutionnel et jeune encore dans la voie de la liberté, c'était une rare faveur de la fortune, que de rester ainsi dix années de suite au pouvoir. Mais cette faveur s'adressait au plus digne, et cette administration si bien remplie a eu sa large part d'influence dans les destinées de la patrie italienne.

Digitized by Google

L'infanterie, spécialement, doit à ce général de grands progrès. Il a perfectionné son organisation, son équipement, et, plus particulièrement encore, son instruction et sa tactique, en développant et généralisant les exercices du tir de précision à longue portée et ceux des manœuvres légères. Les bersagliers, composant à eux seuls, comme nous l'avons dit, la neuvième partie de toute l'infanterie, n'eurent plus dès lors le monopole des armes de précision, du pas de course, de l'ordre épars ; mais ils restèrent, en fait, un corps d'élite réservé pour les circonstances difficiles. Cela n'empêchait pas certains esprits arriérés de vouloir maintenir quand même une distinction bien marquée entre les bersagliers et l'infanterie ordinaire, comme entre deux corps essentiellement divers. D'après ces idées surannées, les bersagliers devaient être uniquement et exclusivement employés aux services des avant-postes et des avant-gardes, des reconnaissances, à l'escorte des batteries, enfin, dans toutes les circonstances où le soldat est appelé à jouer le rôle de *guerillero*, en un mot, à tout ce qui doit se faire par petites troupes. C'était seulement dans les cas d'absolue nécessité que l'infanterie ordinaire devait être appelée à remplacer de son mieux cette milice bonne seulement pour la petite guerre de détail, et l'on ne devait pas s'attendre que des fantassins « sérieux » se distinguassent jamais beaucoup dans cette manière désordonnée de guerroyer. Si l'on avait dit aux fauteurs de ce système que dans bien des cas les bersagliers devaient rester en réserve, ils auraient demandé si l'on avait l'intention d'en faire une milice de l'espèce de je ne sais plus quel corps franc qui, en 1848, fit beaucoup parler de lui par sa constance à rester toujours en dixième ligne derrière l'armée, à 25 ou 30 kilomètres de l'ennemi ! Un vieil officier que j'ai connu répétait en 1859 (et même plus tard encore) ce qu'il disait depuis plus de vingt ans, que les bersagliers étaient les *chevau-légers* de l'infanterie. Si le général Cialdini l'avait entendu !

En attendant, les dix nouveaux bataillons de ce corps faisaient de rapides progrès, en s'inspirant des traditions de l'unique et glorieux bataillon auquel ils devaient leur origine. Sur cinq mille qu'ils étaient au commencement de la guerre de Crimée, plus des quatre cinquièmes n'avaient point encore reçu le baptême du feu, et cependant on eût dit qu'ils dataient tous de 48. Officiers, sous-officiers, simples soldats, tous avaient la même désinvolture, la même vivacité de parole et de mouvement que les *enfants perdus* de Governolo. Ils avaient la même confiance dans leurs armes, dans leurs chefs et dans leur étoile. De jeunes sous-lieutenants sortis de l'Académie, des conscrits de la Savoie, de la Provence, quinze jours après leur arrivée au corps, étaient bersagliers dans l'âme autant que par

Digitized by Google

l'uniforme. Tel était l'heureux effet de l'esprit de corps et d'une composition bien entendue des cadres.

Quand on eut enfin aboli les garnisons fixes, comme il en existait pour certains corps jusqu'en 1848, et que le ministre Lamarmora eut donné une plus grande impulsion aux manœuvres de campagne, les bersagliers, qui, jusqu'à cette époque, demeuraient pour ainsi dire incorporés à la population de Turin, furent détachés à Aoste, à Chambéry, à Gênes, à Savone, en Sardaigne et à Coni, où l'on réunit jusqu'à quatre bataillons. Ce fut alors que cette ville commença à prendre l'aspect particulier qui lui valut le nom de *Capitale des Bersagliers*. Les montagnards des Alpes pennines et de la Savoie, les habitants des vallées du haut Piémont, les pêcheurs de la Ligurie et les insulaires de la Sardaigne se familiarisèrent bientôt avec le son éclatant de ces clairons, qui n'avaient longtemps retenti que dans les campagnes du Canavesan. Les volontaires devinrent tous les jours plus nombreux. D'un autre côté, le nombre des étrangers ayant considérablement augmenté à Turin, en raison du changement de politique et de la plus grande facilité des communications, quelques bataillons de ce corps ayant été également envoyés en garnison à Gênes, où affluent des marins et des commerçants de toute l'Europe, les bersagliers fixèrent l'attention de milliers de voyageurs de tout pays. Bientôt ils furent connus à Londres, à Paris, à Berlin, à Pétersbourg, à Constantinople. Il faut avouer que le costume de cette milice contribua, autant pour le moins que ses vrais mérites militaires, à fonder sa réputation ; mais ainsi va le monde. Toujours est-il qu'avant même qu'il ne fût question de la Crimée, le Piémont était fier de ses bersagliers; ils étaient devenus les *benjamins* de la jeunesse italienne libérale, et on ne parlait nulle part du Piémont, en Europe, sans dire un mot de ces alertes *enfants perdus*. Un jour, dans un hôtel d'une des premières villes de l'Italie centrale, quelques individus, tous étrangers, mais de nations différentes, s'entretenaient ensemble, à table. Passant successivement en revue les différents Etats dont se composait alors l'Italie (1854), ils en étaient venus à parler du Piémont, de l'armée sarde, puis des bersagliers. Bien que tous ces voyageurs portassent le costume bourgeois, il était aisé de voir que plusieurs étaient militaires et même officiers supérieurs. L'un d'eux, un Français, vantait avec raison les chasseurs à pied et les zouaves ; un Autrichien faisait de grands éloges de nos bersagliers; un troisième, un Allemand de l'Ouest, l'écoutait avec des signes de tête approbatifs. Néanmoins, prenant la parole à son tour, il signala plusieurs défectuosités dans l'équipement et la tenue de cette belle troupe. Ce chapeau à larges bords, avec ce grand panache, avait, disait-il, l'inconvénient d'empêcher le soldat de

Digitized by Google

s'appuyer ou de se coucher la tête couverte ; il gênait le libre maniement des armes près du corps, ainsi que l'alignement, soit à droite, soit à gauche, et, dans les temps de pluie, il faisait gouttière sur l'épaule droite. Il y avait du vrai dans cette critique, mais du moins ce chapeau avait l'avantage de préserver de la pluie et du soleil le visage, la nuque et le cou. Ce voyageur observait ensuite, et avec toute raison, que le havresac était trop gros et trop pesant pour des soldats d'infanterie légère, dont le fardeau deviendrait intolérable si l'on y joignait une toile de tente avec ses piquets. Il ajoutait que cette manière de porter la carabine *in bilancia*, horizontalement, était dangereuse, surtout à la course et sur un terrain embarrassé, parce que, sans parler du danger d'une explosion accidentelle, on était exposé à se disloquer le bras droit, si l'extrémité de l'arme, inclinant un peu, venait à rencontrer quelque obstacle. Sur ce point encore, il avait raison. On ne peut cependant disconvenir que l'arme portée ainsi fatigue beaucoup moins. Il disait encore que le pas précipité [1], outre qu'il exténuait le soldat, avait le grave inconvénient de détruire l'équilibre de la *mobilité* entre cette milice et l'infanterie ordinaire. Enfin, une dernière critique s'adressait à la chaîne dans la manœuvre piémontaise. Suivant ce voyageur, évidemment très militaire, elle était roide et peu maniable, car elle ne se prêtait guère qu'aux mouvements de *en avant*, *en arrière* et *par les flancs*, et ne pouvait changer de direction au moyen d'une conversion. « Représentez-vous, disait-il, une tête de colonne en marche, qui, au premier détour, est dans l'impossibilité absolue d'exécuter le mouvement de conversion pour suivre son chemin ! C'est absolument comme un homme qui ne peut tourner ni à droite ni à gauche !.... Chez nous, par ce seul commandement : *Aile droite* ou *gauche en avant* ou *en arrière ;* ou bien encore : *Aile droite en avant et aile gauche en arrière*, nous parvenons facilement à faire exécuter à notre chaîne un changement de direction quelconque. Vous autres, Français, vous obtenez le même résultat par vos : *Conversion à droite* ou *à gauche*, — *Conversion en arrière à gauche* ou *à droite*, — *Conversion sur le centre à droite* ou *à gauche ;* mais le manœuvrier piémontais n'a aucune de ces ressources. »

Il se trouvait là un Italien qui ne faisait pas partie de la société où cette conversation était engagée, mais qui la suivait néanmoins avec un vif intérêt, surtout depuis qu'on parlait des affaires militaires du Piémont. Après avoir écouté, avec une impatience mal contenue, la critique de l'Allemand, il prit la parole, tout en s'excusant de son in-

[1] Ce n'est pas précisément le *pas de course*, mais le pas accéléré, à cadence très-pressée dont les bersagliers font usage bien souvent.

Digitized by Google

discrétion. Il soutint que ce prétendu défaut dans le système de manœuvre des Piémontais pour *l'ordre épars* était précisément l'un de ses plus grands avantages. « Les Piémontais, dit-il, n'aiment pas, il est vrai, faire usage de la conversion simultanée, comme vous autres Allemands ou Français ; mais pourriez-vous me dire quel avantage réel vous retirez, en temps de guerre, sur un terrain couvert ou inégal, et sous le feu de l'ennemi, de ces conversions qui exigent tant de temps dans l'instruction de votre infanterie, pour obtenir la précision mathématique à laquelle vous arrivez, en effet, vous, Allemands, sur vos places d'armes? Vos soldats seront peut-être capables d'être attentifs à la voix ou au son de la trompette pendant que les balles siffleront à leurs oreilles, et resteront tranquillement exposés au feu sans riposter, l'œil au pivot et à l'aile marchante, réglant leur pas et maintenant les intervalles : il n'en serait point ainsi des Français ni des Italiens. Mais je défie même vos soldats si disciplinés, si calmes et aguerris qu'ils puissent être, d'exécuter ces évolutions dans un pays accidenté, comme l'est généralement l'Italie. D'ailleurs, croyez-vous réellement qu'en temps de guerre on soit souvent appelé à faire de grands changements de direction avec des chaînes qui ont quelques centaines de pas d'étendue et si peu de solidité ! Mettez votre chaîne dans un fourré, sous le feu, et que la trompette sonne : *Aile droite en avant, aile gauche en arrière*, et nous verrons bientôt ce qui arrivera : ou vos hommes n'exécuteront pas le mouvement, ou bien il en résultera la plus fâcheuse confusion. Je pense que si vous aviez à faire un changement de direction ou de front de 20 ou 30 degrés dans les conditions ci-dessus, vous renonceriez à vos conversions de place d'armes, pour arrêter votre chaîne, placer un ou deux quadrilles ou files sur la nouvelle ligne de front, comme base, là où vous voudriez avoir votre pivot, et ensuite appeler les autres à s'aligner de leur mieux sur les premiers, successivement et le plus promptement possible, en faisant passer la parole d'un chef à l'autre ainsi qu'aux guides. En un mot, vous remplaceriez votre conversion régulière, que vous ne seriez jamais sûrs de faire commencer ni cesser à temps, par un déplacement rapide et successif par quadrilles, auquel vous pourriez fixer d'une manière précise et le temps et l'espace, de manière à éviter toute interruption sensible dans le feu, toute hésitation chez le soldat. Or, c'est précisément ce que font les Piémontais, et non comme simple expédient éventuel ; le cas est formellement prévu par le règlement. Et s'il fallait exécuter un changement de front ou de direction considérable (de 80 à 90 degrés, par exemple, cas exceptionnel), vous aussi, Allemands et Français, plutôt que de recourir à votre conversion ou à l'évolution dont je viens de parler, vous préféreriez certainement

Digitized by Google

porter au pas de course le peloton de soutien sur la base de la nouvelle ligne de front, pour l'y éparpiller en chaîne, en ralliant les hommes de l'ancienne chaîne pour en former le nouveau soutien. Et c'est là justement encore ce que font les Piémontais. Au point de vue pratique, avons-nous donc tant de tort de ne pas admettre comme véritable évolution de guerre la conversion simultanée et progressive ? » C'est ainsi, à peu de chose près, que s'exprima l'Italien. On ne lui donna ni tort ni raison, et ces messieurs continuèrent à s'entretenir entre eux de la guerre de Sept-Ans.

IV

L'expédition de Crimée mit le sceau à la célébrité des bersagliers. Il ne faudrait pas croire cependant qu'ils s'y soient beaucoup plus distingués que les autres corps sardes. Ce ne furent assurément ni la bonne volonté ni le courage qui leur manquèrent, mais bien les occasions. L'attention publique, fixée avec tant d'anxiété du côté de la Tauride, s'arrêta néanmoins de préférence sur cette alerte milice. Le bersaglier fit le tour du monde dans les colonnes des journaux et des almanachs illustrés; il apparut aux vitrines des libraires, des marchands d'estampes, sur les affiches et sur la scène des théâtres ambulants. Il devint, en un mot, le type, le symbole de l'armée sarde, du Piémont, de l'Italie militaire. Il semblait presque qu'il n'y eût d'autres Piémontais en Crimée que les bersagliers.

Les soldats sardes, faisant tous parfaitement la petite guerre, se personnifiaient aux yeux du public dans le bersaglier, son petit manteau sur les épaules, la carabine apprêtée, ferme et inébranlable comme un chien d'arrêt. Les Sardes supportaient tous héroïquement les fatigues et les privations, mais on ne voyait que le bersaglier enfoncé dans la boue jusqu'aux genoux, et cherchant à tromper la faim par quelques bons mots de caserne. Les Russes avaient été battus sur la Tchernaïa par les Franco-Sardes; c'étaient les zouaves et les bersagliers qui avaient fait un feu d'enfer et des charges miraculeuses; quant aux fantassins des autres corps, il semblait qu'ils n'eussent rien pu faire qui valût la peine d'être rappelé! Ce n'était là, je le répète, que l'opinion des masses, et nullement celle des personnes versées dans les affaires militaires; mais c'est toujours la foule qui dispense plus ou moins capricieusement la célébrité. Ces préférences de l'opinion ne pouvaient plaire beaucoup à l'infanterie de ligne. Si parmi les soldats français, on disait : « Ce sont les zouaves qui ont inventé Sébastopol, » de leur côté, les officiers de l'infanterie

Digitized by Google

sarde, en lisant les lettres et les journaux qu'ils recevaient du Piémont se demandaient si les bersagliers avaient effectivement fait telle ou telle chose, si l'honneur n'en revenait pas plutôt à tel régiment d'infanterie, à telle compagnie, si même certains exploits attribués aux zouaves de l'Italie n'étaient pas purement imaginaires. Qu'y pouvaient les bersagliers? La faute en était au public, qui s'était engoué d'eux. Cet engouement, toutefois, profita réellement à l'armée, en y réveillant l'esprit d'émulation entre les différents corps.

En somme, l'expédition de Crimée eut une influence très heureuse, non-seulement pour la cause italienne, mais en particulier pour l'armée piémontaise. Chaque corps avait fourni pour cette expédition un contingent d'un quart de son effectif, de manière qu'ils s'y trouvaient tous dignement représentés. Placée dans ces parages lointains, sous la direction d'un chef habile, à côté des braves troupes françaises et anglaises et en face d'ennemis redoutables, l'armée sarde se perfectionna dans le métier de la guerre, sentit s'accroître son amour-propre, acquit plus que jamais de la force et de la confiance en elle-même; elle oublia, pour tout dire, les désastres de 1848 et de 1849. Ceux qui faisaient partie de cette armée avaient bien le droit d'être fiers quand ils entendaient les généraux français répéter avec une sincère admiration, en parlant d'eux : « Ce sont d'excellents soldats, c'est une bonne petite armée! » ou bien lorsqu'on proposait comme exemple à des soldats déjà éprouvés leur manière de camper et de se garder, ainsi que tout ce qui avait trait à la discipline. Dans cette expédition, le plus grand nombre des nôtres n'alla pas même au feu, mais elle n'en fut pas moins une école pratique des plus utiles, et l'avantage moral en fut immense. Lorsque nos premières troupes arrivèrent en Crimée, les bersagliers furent, pendant quelques jours, un objet de curiosité pour nos alliés. La première impression fut douteuse; l'uniforme semblait trop théâtral. On avait fait aussi d'avance des contes sur les carabines de nos bersagliers : on les disait garnies de crochets et de pointes de fer servant d'appui pour sauter et de grappins pour grimper ou escalader les murailles. La crosse était pourvue, disait-on, d'un certain mécanisme renfermant des capsules qui venaient d'elles-mêmes se placer sur la cheminée de la carabine chaque fois qu'on l'armait, de manière que le bersaglier pouvait tirer plusieurs coups de suite sans avoir à amorcer chaque fois. Mais, vérification faite, on ne trouva ni crochets, ni pointes, ni machines à amorcer. Ces armes étaient en tout semblables à celles des chasseurs à pied et des zouaves. On avait d'abord donné aux bersagliers des carabines à chambre (système Delvigne), la crosse garnie d'une pointe, comme celle des chasseurs français avant 1846, et l'on y avait adapté cette

Digitized by Google

machine dont j'ai parlé. Mais, après 1849, on avait supprimé la pointe et l'amorçoir, afin de rendre l'arme plus maniable, plus simple et plus solide.

Le corps des bersagliers avait envoyé en Crimée deux compagnies de chacun de ses dix bataillons, avec lesquelles on avait formé cinq bataillons provisoires, soit un pour chacune des cinq brigades qui composaient le corps d'expédition sarde. Un de ces bataillons (le 5e) était sous les ordres du major Cassinis, qui s'était distingué d'une manière toute particulière comme lieutenant et comme capitaine en 1848, et qui mourut du choléra en Crimée. Deux bataillons seulement (le 4e et le 5e) prirent part à la bataille du 16 août 1855 sur la Tchernaïa, et c'est là que se signalèrent, parmi beaucoup d'autres, le major Della-Chiesa, les capitaines Chiabrera et Garrone, les lieutenants Robaudi et Frutteri et le sous-lieutenant Prevignano. Au commencement de la bataille, trois compagnies du 4e bataillon, qui se trouvaient aux avant-postes au delà du mamelon Zig-Zag, sur la rive droite de la Tchernaïa, soutenues par un nombre égal de compagnies du 16e régiment d'infanterie, furent attaquées par des forces très supérieures. La troupe de ligne dut repasser le torrent et se replier en bon ordre sur le mamelon dit des Piémontais, mais les bersagliers se maintinrent obstinément en tirailleurs sur la rive droite de la Tchernaïa, lançant des pierres à l'ennemi quand les munitions leur firent défaut. Ils tinrent bon ainsi, gênant, par une escarmouche incessante, le mouvement de la colonne russe, qui se portait sur la position de Fediukine, défendue par les Français. Plus tard, quand l'armée alliée fit à son tour un mouvement en avant, les infatigables bersagliers y coopérèrent et reprirent d'assaut leur mamelon Zig-Zag. En même temps, au fond de la vallée, à la gauche du mamelon des Piémontais, la 5e brigade s'avançait pour appuyer l'aile droite des Français, où portait tout l'effort du combat, et là, le 5e bataillon des bersagliers prenait part à ce hardi retour offensif, qui mit fin à la lutte. Le sort de la guerre avait réuni sous le ciel de la Tauride le zouave d'Afrique et le bersaglier des Alpes. L'aspect des héros de l'Alma avait excité chez nos bersagliers un transport d'émulation héroïque : c'était à qui aborderait l'ennemi le premier, et chargerait le plus impétueusement. Quand le clairon sonna la retraite, les zouaves serrèrent la main de leurs jeunes rivaux et les appelèrent leurs dignes frères d'armes. Ce fut là un nouveau et solennel baptême de feu et de gloire pour nos bersagliers. J'ai entendu quelques officiers, d'ailleurs peu prodigues d'éloges, vanter la valeur que déploya dans cette journée le capitaine Pallavicini di Priola, aujourd'hui général. Il fondit, avec une poignée de bersagliers, sur le village de Ciorguna, s'empara d'une partie du village, et s'y maintint

Digitized by Google

avec une opiniâtreté héroïque, contre un ennemi très supérieur en nombre, jusqu'à l'arrivée d'un renfort longtemps attendu. C'est ce même Pallavicini, qui, dans une circonstance encore bien récente, a fait preuve d'une grande énergie morale, et sauvegardé, par un acte de vigueur pénible, mais nécessaire, les vrais intérêts de l'Italie.

Les bersagliers perdirent en Crimée leur commandant, je dirais mieux leur père, le général Alexandre Lamarmora. Quatre ans plus tard, un Italien, des provinces du centre, demandait à un vieux bersaglier ce que c'était que ce Lamarmora, que beaucoup de personnes confondaient avec le ministre de la guerre; quel degré de parenté il y avait entre eux. « Ils étaient frères, répondit le bersaglier, et ils se ressemblaient beaucoup, sauf qu'Alexandre nous faisait *courir*..... et Alphonse nous fait *filer*. » Ce n'était pas pourtant un reproche; c'était plutôt un éloge.

V

Depuis bien des siècles, l'Italie n'avait pas fêté un aussi magnifique printemps que celui où nous vîmes reparaître notre beau drapeau, flottant avec orgueil et guidant notre marche au milieu de la fumée des saintes batailles de la patrie. Alors, de toutes les parties de l'Italie, du nord et du centre, les jeunes volontaires venaient, par centaines, par milliers, combattre pour la patrie, le front radieux comme s'ils accouraient à une fête. Des Alpes et des Apennins descendaient, en colonnes épaisses, les soldats invincibles de la France, nos auxiliaires cette fois, et non plus nos ennemis. Et nous tous, enfants de l'Italie, nous n'avions qu'une seule et même pensée, un seul désir, un seul cri : *Italie!* Tous dans un même camp, sous le même chef, frères comme nous ne l'avions jamais été, nous avions oublié nos fatales rivalités de clocher, nous n'en voulions plus qu'à l'étranger!

Si tous les volontaires avaient pu choisir l'arme à laquelle ils désiraient appartenir, les bataillons des bersagliers se fussent transformés en régiments; mais il ne fut accordé qu'à un bien petit nombre d'entrer dans ce corps d'élite. On ne voulait pas, et avec raison, y admettre beaucoup de novices, au moment où il allait avoir affaire à des ennemis adroits et braves, comme les Autrichiens. Au début de la campagne, pendant que l'armée française se concentrait dans les environs d'Alexandrie et que les Autrichiens exécutaient leurs marches et leurs contremarches, les bersagliers occupèrent les rives du Pô, entre Chivasso et Bassignana, et la partie basse du Ta-

Digitized by Google

naro, avec d'autres troupes sardes. Ils se tenaient sur la défensive et en observation, demeurant continuellement dans l'eau et dans la boue, pendant les longues et abondantes pluies de la saison. On se bornait à échanger quelques coups de feu avec les chasseurs ennemis, qui se montraient de l'autre côté du fleuve. C'est ainsi que se passa presque tout le mois d'avril pour nos dix bataillons de bersagliers.

Les aigles françaises prirent enfin leur vol. L'armée sarde déboucha de Casal, derrière la Sesia, puis de Verceil sur Mortara. Le 30 mai, vers onze heures du matin, l'avant-garde de la 4e division (Cialdini) rencontrait et attaquait les premiers avant-postes des Autrichiens, devant le village de Palestro, sur la route qui conduit, par Robbio, de Verceil à Mortara, et, peu de temps après, on entendit la 3e division (Durando), qui arrivait en ligne, à gauche de la 4e, à Parnasco, poussant ses reconnaissances jusqu'au village de Vinzaglio. Depuis le sanglant combat de Volta-Mantovana, en 1848, c'était la première fois que des troupes italiennes reprenaient l'offensive contre les Autrichiens. Dans cette circonstance solennelle, l'honneur d'ouvrir le feu échut aux heureux bersagliers, aux 6e et 7e bataillons lancés sur Palestro, comme avant-garde de la 4e division. Après avoir passé la Sesia, nos troupes s'étaient concentrées dans la partie basse de cette région, encombrée d'arbres, de digues et de fossés. Déployés des deux côtés de la route et suivis des deux régiments de la brigade de *la Reine* (9e et 10e), les bersagliers s'avancèrent vers la berge de Palestro, qu'occupait la brigade autrichienne de Weichl. Ils parcoururent ainsi plus d'un kilomètre, d'abord à travers des champs, des rizières et des prairies, coupées de fossés et de petites digues garnies d'arbres, puis sur la pente qui conduit au village. Quatre pièces, postées sur la route, foudroyaient Palestro; le 7e bersagliers et le 9e régiment tenaient la droite; à gauche, retardés quelque peu par les obstacles du terrain, plus nombreux de ce côté, le 6e bersagliers et le 10e régiment arrivaient enfin, déployés l'un et l'autre, mais par bandes plus ou moins fortes, tantôt au pas, tantôt à la course; derrière eux venait la brigade Savone en réserve, rangée en bataille par bataillons en masse; puis le reste de l'artillerie de la division, ainsi que les chevau-légers d'Alexandrie. A l'approche des nôtres, l'ennemi fit une décharge générale, et la crête de la berge se couronna d'une épaisse fumée. Les troupes italiennes attaquèrent avec une impétuosité irrésistible. En peu d'instants, la hauteur et le village furent à nous, et déjà les deux bataillons bersagliers et la brigade *la Reine* se reformaient au delà du débouché de Palestro. En ce moment, il arrive de Robbio des renforts à l'ennemi. Le général Cialdini les fait attaquer par des bataillons de la réserve; une

Digitized by Google

vigoureuse charge de bersagliers les coupe du cimetière, où ils se défendaient en braves. Les Autrichiens renoncent, pour le moment, à réoccuper l'importante position qu'ils viennent de perdre. Pendant ce temps, un autre bataillon de bersagliers (10e), renforcé par deux bataillons du 7e régiment (brigade *Coni*), avait conquis pied à pied Vinzaglia, sur des ennemis peu nombreux, mais opiniâtres et posés avantageusement.

Le lendemain matin (31 mai), vers dix heures, deux brigades autrichiennes, soutenues par une troisième, attaquaient à leur tour la division Cialdini à Palestro, pendant qu'une quatrième brigade, détachée de leur droite, s'avançait contre notre gauche (division Fanti), qui occupait le village de Confienza sur leur droite. La brigade *Szabo* remontait la Sesia par un chemin communal, en forme de digue, qui traverse deux canaux (*roggie*). Elle s'emparait, sans coup férir, du premier de ces deux passages, dit pont *della Brida*, y établissait une réserve d'infanterie et d'artillerie, et, poursuivant son mouvement, enlevait, à notre extrême droite, la ferme San-Pietro, excellente position, distante seulement de 800 mètres de Palestro. Elle s'y établissait, menaçant le pont Saint-Antoine, sur le canal *Gamara*, qui donne accès sur le côté droit de Palestro. C'était précisément de ce côté que devaient arriver les troupes du maréchal Canrobert, qui passaient alors la Sesia, non loin de là, du côté de Prarolo. Heureusement, un bois haut et touffu, qui couvre la rive gauche de la Sesia sur ce point, masquait aux yeux des Autrichiens cette importante opération. Un régiment, le 3e zouaves, se trouvait déjà sur leur flanc gauche, du côté du pont *della Brida*, sans qu'ils s'en fussent aperçus, toute leur attention étant concentrée sur Palestro. Ce n'était pas la peine de se préoccuper si fort, en temps de paix, des exercices tactiques d'application, comme le faisaient depuis longtemps les Autrichiens, pour faire ensuite de pareilles fautes en temps de guerre, éparpiller leurs troupes, attaquer avec les deux cinquièmes à peine de leurs forces, en tenant le reste échelonné en réserve, négliger surtout de s'éclairer sur leur flanc extérieur, dans une marche presque tournante, en pays couvert.

Le général Cialdini porta en toute hâte, au pont Saint-Antoine, attaqué déjà par les Autrichiens, le 7e bersagliers qu'il avait en réserve. Ce brave et heureux bataillon, qui s'était déjà distingué en Crimée, refoula la tête de la colonne Szabo jusqu'à la ferme de Saint-Pierre; mais il ne pouvait parvenir à la déloger de cette forte position, bien qu'il fût soutenu par une partie du 16e régiment. Tout à coup l'on voit paraître le 3e zouaves qui, surgissant parmi les arbres et les hautes herbes, se précipite dans la Sesietta, la passe à gué et fond sur le flanc gauche de Szabo, entre le pont *della Brida*

Digitized by Google

et la ferme Saint-Pierre. L'apparition inattendue de cette masse qui, en dépit des obstacles naturels, de la mitraille et des balles, s'avançait avec la rapidité d'une vague mugissante, ébranla le courage des Autrichiens. Dans ce même moment, nos bersagliers retournaient à l'assaut de la ferme Saint-Pierre. Les ennemis se replièrent précipitamment, du côté du pont *della Brida*, en laissant deux canons au pouvoir des nôtres. Zouaves et bersagliers les poursuivirent la baïonnette dans les reins. Les fuyards se pressaient sur le pont, s'entassaient et roulaient dans le canal. La réserve fut écrasée, tous les canons enlevés, sauf un, et zouaves et bersagliers continuèrent leur poursuite. Les braves soldats de ces deux corps, qui s'était connus en Crimée, se retrouvaient sur la Sesia.

La retraite de Szabo mettait en danger la colonne principale des Autrichiens, qui s'avançait sur la route de Robbio à Verceil. Cialdini, jugeant le moment favorable pour prendre l'offensive, attaqua la brigade Dorndof, avec le 6e bersagliers, et les 10e et 15e d'infanterie. Chargés de front et voyant leur gauche menacée, les Autrichiens durent se replier. .

Tels furent les incidents les plus décisifs de cette journée où les bersagliers remplirent un rôle important. Palestro est un nom justement cher aux amis de l'indépendance italienne, et nous ne nous éloignons qu'à regret de ce champ de bataille peuplé d'impérissables souvenirs. Tout en rendant un juste hommage à la valeur de nos adversaires, nous nous permettrons de signaler quelques-unes des fautes qui amenèrent leur défaite. Cette critique, purement tactique, nous paraît de nature à jeter quelque jour sur les événements de toute cette campagne de 1859, pendant laquelle l'exagération d'un système judicieux en lui-même valut à nos adversaires une série non interrompue de revers. On ne peut s'empêcher tout d'abord d'être frappé des singulières dispositions prises par eux à Palestro. Le premier jour, ce ne fut de leur part qu'une défense d'avant-postes, défense qui échoua, n'étant point appuyée, en temps opportun, par la réserve, placée beaucoup trop loin, à Robbio. Ils formaient des petites masses trop espacées pour arriver à se soutenir en temps utile. Le 31, paraît un corps de deux divisions (dix-neuf bataillons) qui se partage en trois colonnes, s'avançant sur trois routes fort divergentes, avec une brigade à droite, une à gauche, une au milieu, et derrière celle-ci, mais assez loin, une quatrième comme réserve générale. Chacune de ces trois premières brigades, en s'approchant de l'ennemi, commence par laisser en arrière, comme réserve particulière, une partie de ses forces, et, tout en s'avançant, échelonne le reste sur deux ou trois points, et ne présente ainsi à l'attaque qu'une douzaine de compa-

Digitized by Google

gnies et quelques pièces d'artillerie. A vol d'oiseau, l'on aperçoit ces deux divisions éparpillées dans la campagne. Les Autrichiens disposaient de 15 ou 20,000 hommes; cependant, ils n'en engageaient réellement que 3 ou 4,000. Peut-il rester quelque principe de force offensive dans cette dispersion calculée, dans ce morcellement continuel, formation de réserves et de soutiens, dans cette préoccupation de tout ce qui doit rester en arrière, quand il s'agit de marcher en avant, tête baissée, et d'attaquer vivement? C'est le fameux *système de cordon*, passant de la stratégie à la tactique, et employé, non plus en ligne, sur un front de quelques centaines de kilomètres, mais en carré, sur une vaste étendue de pays, s'appuyant ici à un carrefour, là à un pont, plus loin à un mamelon, etc. Et ce sont précisément les Autrichiens qui, après avoir déjà fait une fâcheuse expérience de ce système en 1796, le transforment pour le reproduire en 1859! Système essentiellement défectueux, quand il s'agit de combattre les Français qui se présentent en masse, se précipitent à l'assaut avec furie, en lançant des brigades entières, des divisions même, tout ce qu'ils ont sous la main; véritable toile d'araignée opposée aux cornes d'un taureau!

A Magenta et à Solférino, nous retrouvons chez l'ennemi les mêmes combinaisons, sur une beaucoup plus grande échelle. Les événements prouvèrent que ce système ne valait absolument rien pour l'offensive, et si, dans la défense, il a pu présenter quelque avantage, il faut l'attribuer, en grande partie, à l'intrépidité et à la discipline des troupes autrichiennes qui savaient se reformer à mesure qu'elles reculaient d'échelon en échelon pour reprendre pied. Cette manière de diviser et de disposer les troupes ne fut point le résultat d'une erreur accidentelle, ou d'un plan suggéré, dans cette circonstance, par tel ou tel général; elle tenait à l'organisation même de l'armée autrichienne, à certaines prescriptions des règlements, à des principes préétablis, à des détails pratiques en vigueur déjà depuis nombre d'années, malgré les appréhensions et les critiques d'un certain nombre d'officiers clairvoyants.

Les règlements tactiques de l'Autriche, excellents sous bien des rapports, établissaient comme élément essentiel de bataille la brigade de quatre, cinq ou six bataillons, avec une batterie de huit pièces, rangée sur deux lignes, si elle était immédiatement appuyée par d'autres troupes, sur trois (c'est-à-dire avec une réserve), si elle était détachée. La division était formée de deux ou trois de ces brigades placées côte à côte sur deux lignes, avec des intervalles de 100 mètres environ, quand elles avaient derrière elles une réserve d'autres troupes, ou bien disposées sur trois lignes, c'est-à-dire avec une réserve formée en masse de colonnes serrées par bataillons à 2

Digitized by Google

ou 300 mètres derrière la seconde ligne. Cette réserve se composait, soit de l'une des trois brigades, soit de bataillons détachés de chacune des deux ou trois formant le corps de bataille. Le corps d'armée comptait deux divisions, et se rangeait en bataille avec trois ou quatre brigades sur le front (sur deux lignes chacune) et un intervalle d'une centaine de mètres entre les divisions; plus, une ou deux brigades, également rangées sur deux lignes, en masse, formant réserve. Chaque division devait avoir réglementairement deux escadrons de cavalerie légère : les corps d'armée, quatre batteries de réserve. Avec une telle organisation, la division disparaissait, pour ainsi dire, dans le corps d'armée, ainsi que le régiment dans la brigade. On pouvait dire que la brigade se composait de bataillons et le corps d'armée de brigades. Quant au corps d'armée ainsi constitué, il était trop gros pour jouer le rôle d'une division, trop petit comme véritable corps d'armée; cela est tellement vrai que l'on dut en venir à partager le total des forces *combattantes* en *armées* proprement dites, de trois ou quatre corps chacune. La disposition sur trois lignes, ou mieux en deux troupes (corps de bataille sur deux lignes et réserve), était recommandée comme normale, pour quelque corps ou quelque détachement que ce fût, même pour une simple compagnie, pour peu qu'elle se trouvât à quelque distance des autres troupes qui devaient la soutenir. La seconde ligne (ligne de soutien) devait, s'il était possible, être égale à la première : la réserve, pour les petits détachements, était de la moitié, pour les gros corps, d'un cinquième de la force totale.

Pour l'attaque, on recommandait de préférence la formation en colonnes serrées, avec des soutiens sur les flancs et une réserve derrière. L'on a vu, sur le champ de manœuvres, une brigade de six bataillons se former sur deux lignes de deux bataillons chacune, avec deux bataillons de réserve, faire feu pendant dix minutes de ses deux bataillons de première ligne et de quatre pièces, laissant en réserve les quatre autres, et ensuite lancer à l'attaque un bataillon de la seconde ligne en colonne, précédé d'environ 80 flanqueurs, en lui formant, avec le second bataillon de la même ligne, partagé en divisions, un accompagnement complet de deux soutiens (un sur chaque flanc, en échelon en arrière) et une réserve particulière, tandis que les deux bataillons de la première ligne, cessant le feu, demeuraient simples spectateurs. La brigade, forte de 5,000 hommes environ, se trouvait échelonnée sur cinq lignes, sur une profondeur de plus de six cents pas, avec cinquante hommes seulement sur le front d'attaque, plus les 80 tirailleurs qui flanquaient la tête. D'après cela, il n'est pas étonnant que l'on ait dû en venir, en temps de guerre, à l'ordre séparé, aux grands intervalles, aux grandes distances, à la

Digitized by Google

dispersion des soutiens et des réserves, aux petites attaques morcelées; il n'est pas étonnant non plus qu'on ait eu des ordres de bataille d'une si grande profondeur et si peu compactes, et que les attaques se réduisissent, en fait, à de petits chocs successifs et insignifiants.

Les Français, tout au contraire, prenant pour unité de bataille la division avec les brigades déployées en ligne à de petits intervalles, lançant à l'assaut des brigades et des divisions entières, même sur une seule ligne, tombaient dans l'excès opposé, c'est-à-dire dans celui de l'agglomération. S'ils avaient trouvé devant eux un ennemi aussi compacte qu'il était opiniâtre, ils eussent bientôt été exténués, et les réserves leur auraient manqué en pleine bataille. Mais il faut reconnaître que ce mode d'attaque était le plus convenable à employer contre le système qui prévalait alors chez leurs adversaires.

En un mot, les faits de la guerre de 1859 confirment d'une manière éclatante la vérité de ces deux maximes de tactique : 1° que l'ordre séparé s'affaiblit et se désunit facilement; 2° qu'il vaut mieux, au moins quand il s'agit d'offensive, former la division avec une ou deux brigades en première ligne, et une ou deux dans la seconde, que de la former par brigades séparées et l'une à côté de l'autre sur deux lignes chacune. Le chef qui a sous ses ordres une seconde et même une troisième ligne, regarde en arrière plus qu'il ne le faudrait; le front de sa troupe est trop petit. Sa brigade lui pèse, pour ainsi dire, il ne peut la faire mouvoir avec assez d'agilité; il est trop maître sur son terrain, ce qui l'expose facilement à prétendre agir pour son propre compte. L'unité de commandement et d'action en souffre; l'ensemble s'obtient difficilement sur des lignes divisées en deux ou trois corps de troupes, sous les ordres de deux ou trois chefs, et peut manquer précisément là où il serait le plus nécessaire.

Je crois pouvoir attribuer cet éparpillement de forces, que nous avons noté dans la tactique des Autrichiens, à l'exagération des études de topographie pratique, études dont ils s'occupaient[1] depuis quelques années d'une manière toute particulière, non-seulement dans les écoles militaires et dans l'état-major, mais jusque dans les régiments. On protégeait et l'on favorisait tous les officiers qui étaient d'habiles dessinateurs; aussi, les voyait-on mettre une vraie passion d'artiste à lever des plans, à les dessiner avec soin, à se creuser le cerveau pour y faire les applications de tactique les plus minutieuses, tracées avec des signes conventionnels, gracieux de forme et de couleur.

[1] Cela est bien changé, depuis 1859.

Digitized by Google

En un mot, c'était à qui formerait le plus bel album topographique. Cette recherche savante, exquise des moindres détails, devient une véritable œuvre d'art, mais il est dangereux de la pousser trop loin. De tels raffinements sont, au véritable art de la guerre, ce que les mouvements géométriques de l'ancienne école sont à la vraie tactique du champ de bataille. L'œil et l'esprit, trop préoccupés des minuties de détail sur un trop vaste espace, ne se préoccupent plus assez des lignes principales sur lesquelles doivent s'édifier les grandes conceptions tactiques. On se fourvoie et on se perd dans les sentiers les plus détournés.—Trois colonnes, par exemple, devraient exécuter un mouvement dans une direction donnée, mais voici qu'il faut former une quatrième colonne, puis une cinquième, pour profiter de certains chemins; ensuite il est nécessaire de porter en avant un détachement afin d'occuper une hauteur sur le flanc, puis un autre encore dans une ferme, un escadron à tel ou tel gué, un bataillon pour garder tel carrefour, et tout un monde d'avant-gardes, d'arrière-gardes, de patrouilles, etc. Bref, il se trouve un si grand nombre de *points importants*, que l'armée de Xerxès ne suffirait pas à tout occuper. — Cette critique ne sera pas taxée d'exagération par quiconque prendra la peine de jeter les yeux sur les plans des manœuvres exécutées jadis par les Autrichiens à Somma, à Montechiaro et près de Vérone. On peut y voir des choses miraculeuses en fait d'ordre séparé, de petites colonnes et de détachements perdus dans la campagne. C'est à cette école que s'étaient formés les généraux et les officiers de l'état-major autrichien. C'est par suite d'une exacte application de cette tactique méticuleuse (application dont nous aurions mauvaise grâce de nous plaindre), qu'on a vu un capitaine déployer en chaîne un peloton au fond d'un ravin, en mettre un autre comme soutien dans un four, les deux autres en réserve dans une ferme, un piquet dans une autre maison, à trois cents pas de distance à droite, un second dans une cabane de berger à la même distance sur la gauche, et un troisième pour garder sa ligne de retraite à quatre ou cinq cents pas en arrière. En tout, il n'avait pas 150 hommes; mais il était solidement assis sur son terrain et surtout bien couvert!

Le système de tactique autrichien, réglementé en 1851, suivi en 1859, péchait par l'exagération de trois principes, en eux-mêmes excellents : donner à chaque commandant de corps une autorité tactique correspondante à son grade ; adapter la disposition et les mouvements des troupes au terrain ; aviser à ce que chaque corps faisant partie du front de bataille soit convenablement soutenu, et se ménager de fortes réserves. Ajoutons que ce *règlement* avait plutôt en vue la défense que l'attaque, et n'était, en réalité, qu'une imi-

Digitized by Google

tation du système de tactique employé par Wellington contre les Français[1].

Revenons aux bersagliers. Nous les avons laissés à Palestro, nous les retrouvons à Saint-Martin. Le 21 juin, l'armée alliée passait la Chiese et s'établissait sur une ligne oblique entre cette rivière et le lac de Garda, la gauche en avant, de Mezzane et Carponedolo à Desenzano. Les troupes royales étaient échelonnées entre Desenzano et Lonato. La 3e division (général Mollard) établissait son camp près de Desenzano, et battait le pays du côté de Peschiera avec de petits détachements. Le 22, au point du jour, un de ces détachements, composé de la 40e compagnie de bersagliers (capitaine Caldellary) et d'un peloton de chevau-légers, du régiment Montferrat (lieutenant de Michelis), sous les ordres du capitaine Perrone, de l'état-major, quittait le camp et se mettait en marche par la route qui conduit à Peschiera, en longeant le lac. Après avoir dépassé Rivoltella, il prenait à droite le chemin de Lucana qui conduit à Pozzolengo par les hauteurs de Saint-Martin. Le terrain, dans cet endroit, n'est pas très couvert, mais il est ondulé et coupé par plusieurs petits ruisseaux. En suivant cette direction, après avoir passé sous le chemin de fer de Peschiera, l'on découvre à droite le mamelon de Saint-Martin, avec sa petite église, son bouquet de cyprès, son *roccolo*[2] et ses fermes éparses sur la pente de la colline. A gauche apparaissent les dernières pentes des hauteurs qui vont en s'abaissant jusqu'au lac. Le chemin longe le versant oriental des collines de Saint-Martin. — Notre détachement, après avoir placé un piquet de chevau-légers dans le voisinage de la villa Arriga, sur la grande route de Peschiera, venait de dépasser le chemin de fer, quand, à Ronchedoni, on aperçut sur le toit d'une maisonnette, à droite, deux hommes qui disparurent dès qu'ils se virent découverts. On détacha, dans cette direction, quelques bersagliers, pendant que le détachement s'arrêtait; on vit alors des cavaliers autrichiens sortir au galop de derrière cette maison, faire une pointe pour nous reconnaître, et s'éloigner ensuite au galop. Presque au même instant, un coup de feu, parti de l'avant-garde du détachement, annonçait la présence des ennemis en face de nous, dans la direction de Saint-Martin. Aussitôt, le capitaine Perrone lança en avant le lieutenant de Michelis avec les quinze cavaliers environ qui lui restaient, pour connaître la cause de cette alarme; mais, bientôt après, cet officier revenait avec ses chevau-légers, poursuivi par une forte troupe de hussards autrichiens.

[1] Ce règlement a été remplacé en 1862 et 1863, par un autre qui est bien loin d'avoir les mêmes défauts.

[2] Petit bois où l'on fait d'ordinaire la chasse au filet.

Digitized by Google

Lorsque cette masse de cavaliers, poursuivis et poursuivants, arriva dans l'endroit où étaient, un moment auparavant, les bersagliers, le chemin était déjà libre; les bersagliers s'étaient jetés dans les champs, à droite et à gauche, derrière les haies. Nos chevaux passèrent, les ennemis, lancés à toute bride, les suivirent et furent salués, sur les deux flancs, par une décharge à bout portant qui en désarçonna plusieurs. Ceux qui restèrent en selle, emportés plus loin qu'ils n'auraient voulu dans ce chemin creux, durent repasser au milieu des bersagliers qui les accueillirent par une nouvelle décharge. Alors nos cavaliers les poursuivirent à leur tour pendant quelques instants, après quoi tout le détachement se rassembla en arrière du chemin de fer, où il se posta pour attendre l'ennemi, qui ne reparut plus. Cette rencontre, qui coûta plusieurs hommes aux Autrichiens, entre autres deux officiers, fut le prélude d'une des plus sanglantes batailles de ce siècle.

Le 24 juin, de fort bonne heure, six de nos détachements exploraient la région couverte de collines qui s'étend entre la petite vallée de Rédone à droite (sud), et le lac de Garde à gauche (nord), région dont Pozzolengo est le centre topographique et tactique. Un de ces détachements, appartenant à la 1re division (3e bataillon bersagliers), s'avançait à droite, par Castel-Venzago, sur Madonna-della-Scoperta; deux autres marchaient vers Pozzolengo; le quatrième suivait le chemin de fer dans la direction de Peschiera; les deux derniers, enfin, battaient la grande route de Peschiera le long du lac. Il y avait, dans chacun de ces détachements, des bersagliers, de la troupe de ligne, de la cavalerie et du canon. Les 3e, 8e et 10e bataillons de bersagliers, ainsi qu'une partie du 2e, figuraient dans cette reconnaissance. On pensait alors que les Autrichiens avaient renoncé à nous disputer les hauteurs de la rive droite du Mincio, et ne songeaient qu'à défendre le passage du fleuve. L'armée alliée devait, ce jour-là, se porter en avant pour occuper ces hauteurs, et les troupes du roi devaient s'établir à Pozzolengo. Les six détachements avaient mission de balayer le pays des partis ennemis qui pouvaient encore se trouver en deçà ou dans le voisinage de Pozzolengo.

Mais l'un des détachements lancés directement sur ce point (celui commandé par le chef d'état-major de la 5e division, lieutenant-colonel Cadorna, et dans lequel figurait tout le 8e bersagliers) rencontra, en deçà de Pozzolengo, une chaîne de sentinelles et de petits postes ennemis. Ce pouvait n'être qu'une extrême arrière-garde; pour s'en assurer, on marcha en avant. Aux premiers coups de fusil, les postes éparpillés se replient, mais, derrière eux, des forces imposantes couronnent soudain les hauteurs de Pozzolengo. A cet as-

Digitized by Google

pect tout à fait imprévu, le colonel fit faire halte à ses troupes, et envoya demander du renfort au détachement de la 3e division qui le suivait, et qui s'était arrêtée près de l'Ortaglia, sur le flanc des hauteurs de Saint-Martin. On lui envoya les deux compagnies du 10e bersagliers. Mais déjà les Autrichiens, très forts sur ce point, qu'on avait cru pouvoir occuper sans engagement sérieux, se déployaient à droite et à gauche pour nous envelopper. Il fallut se replier, abandonner successivement à l'ennemi le Ponticello, la hauteur du Fenile di Gamba, l'Ortaglia, Saint-Martin et Chiodino, et se reformer près du chemin de fer, à l'endroit où il croise le chemin de Lucana. Les deux premiers détachements de la 3e division et ceux de la 5e s'étaient réunis, et, quoiqu'ils comprissent cinq bataillons, deux escadrons et deux pièces d'artillerie, ils n'avaient pu arrêter l'ennemi au delà de Canova. On sut bientôt que l'on avait devant soi tout le 8e corps autrichien (lieutenant feld-maréchal Benedeck), fort de 25,000 hommes, ayant en tête les deux brigades Vaterfliet et Filippovich, de cinq bataillons chacune.

Sur ces entrefaites, la reconnaissance détachée par la 1re division, à droite (3e bersagliers), venait aussi de rencontrer l'ennemi à la Madonna-della-Scoperta. Nous avions de ce côté deux petits bataillons (de quatre compagnies), avec deux canons, et les Autrichiens y avaient deux gros bataillons (de six compagnies), dans une bonne position. Les nôtres parvinrent cependant à s'en emparer; mais bientôt après ils durent la céder à une brigade ennemie qui, accourant du côté de Monte-Croce, les força à se replier sur Castel-Venzago. Tel fut le premier acte de la rude journée de Saint-Martin. Ce début, on le voit, était tout à l'avantage des Autrichiens. Les hauteurs de Saint-Martin et della Scoperta, les vrais objectifs de la bataille, de ce côté-là, restaient au pouvoir de nos ennemis, et nous leur laissâmes tout le temps nécessaire pour s'y établir avec tout ce qu'ils avaient de forces disponibles, avant de recommencer l'attaque. Ne nous attendant pas à livrer bataille ce jour-là, nous avions éparpillé nos quatre divisions entre le Rédone et le lac, à de très grandes distances les unes des autres, tandis qu'au contraire les Autrichiens se tenaient prêts pour une bataille rangée. Je ne veux pas imiter ces critiques qui, à l'aide d'un bon plan et des rapports des deux partis, prononcent fort à leur aise sur tout ce qui a été fait et sur ce qu'on aurait dû faire, sans s'inquiéter en aucune façon des difficultés de détails, qui constituent les neuf dixièmes de la guerre véritable. Je sais où en étaient les choses entre Lonato et le Mincio, le 23 juin 1859 et le matin du 24. Je ne me hasarderai donc pas à reprocher aux chefs de l'armée sarde de n'avoir point, le matin de très bonne heure, fait avancer leurs troupes en colonnes serrées, précédées, à un kilomètre de distance,

Digitized by Google

de fortes avant-gardes, au lieu de lancer au loin de faibles détachements d'éclaireurs contre un ennemi qu'on supposait, à tort, en pleine retraite. Je ne leur reprocherai pas davantage de n'avoir pas porté le gros de leurs forces sur Castel-Venzago et Madonna-della-Scoperta, en détachant seulement, dans la direction de Saint-Martin, une division comme colonne de flanc. C'est probablement ce qu'on ferait si le drame de Solférino devait se répéter. Les combinaisons de la guerre et les péripéties des batailles varient à l'infini, même sur un terrain identique. Néanmoins, je ne puis m'empêcher de le penser, comme tant d'autres : c'eût été un grand bonheur pour l'Italie si nous eussions eu, à la Scoperta, à huit heures du matin, une dizaine de mille hommes (la 1re division), et, avant onze heures, vingt autres mille (la 2e et la 3e), et si, en même temps, la 5e eût pu s'avancer, de Desenzano, par San-Pietro et San-Rocco ou San-Donino, dans la direction sud-ouest de Pozzolengo. Alors, Solférino eût probablement été une victoire décisive, et plus italienne que française ; 20,000 Italiens auraient tourné Solférino entre Monte-Croce et Castellaro, sur les derrières de Stadion et de Clam-Gallas, ayant devant eux une vingtaine d'escadrons (on pouvait les avoir en employant aussi notre division de cavalerie de réserve) sur tous les chemins qui mènent au Mincio, c'est-à-dire sur la ligne de retraite des Autrichiens, défaits par les Français à Solférino, à San-Cassiano, à Cavriana. Si, au moins, la 1re division à droite et la 3e à gauche étaient arrivées en masse, à huit heures du matin, à la Scoperta et à Saint-Martin, suivies de près des deux autres, nous aurions pu nous emparer de Pozzolengo, peut-être avant midi. Benedeck, d'après les états de situation autrichiens, avait, entre Pozzolengo et Saint-Martin, environ 25,000 hommes, qui furent ensuite renforcés par toute la brigade Gaal, forte de 4,000 environ, et nous, nous avions près de 40,000 hommes. Mais, à la guerre, on n'a jamais pu et l'on ne pourra jamais tout savoir ni tout prévoir, et l'aveugle fortune disputera toujours, aux calculs les plus clairvoyants de la tactique, une part dans le destin des batailles.

Le corps presque entier des bersagliers fut engagé dans cette lutte mémorable. Le 3e et le 4e bataillons (1re division) étaient à la Scoperta ; le 2e et le 10e (3e division), à Saint-Martin ; le 5e et le 8e (5e division), et le 1er, avec la brigade Aoste, furent engagés seulement vers la fin de la bataille. Le 9e concourut, avec la brigade Piémont (2e division), à déloger les Autrichiens des hauteurs de Rondotto, entre la Scoperta et Pozzolengo, en menaçant le flanc de Benedeck dans sa retraite de Saint-Martin. Le 10e bataillon, sous les ordres du major-chevalier Vivaldi, eut l'occasion de se distinguer d'une manière toute particulière dans les assauts du matin. Tous les

Digitized by Google

autres firent bravement leur devoir, comme l'armée entière, qui eut le septième de ses hommes tués ou hors de combat. Mais combien d'actes personnels de bravoure durent passer inaperçus dans cette bataille si acharnée, si désordonnée ! dans ces petits vallons, au fond des ravins, dans l'intérieur des fermes, au milieu des arbres, derrière les haies, dans les champs de blé, dans le pêle-mêle d'une lutte si sanglante, et trois fois renouvelée !....

Ce n'est point d'ailleurs une histoire que j'écris, je me borne à suivre les traces de nos bersagliers sur les champs de bataille où l'Italie a conquis son indépendance et son unité. Le jour tombait, les feux de la bataille s'éteignant graduellement du côté de Pozzolengo, les soldats des 3e et 5e divisions, ainsi que ceux de la brigade Aoste, exténués et confondus ensemble, se laissaient tomber de lassitude sur les hauteurs de Saint-Martin, près de l'Ortaglia, aux deux Corbù, là où ils avaient tiré leurs derniers coups de fusil. Un escadron de chevau-légers de Saluces était en observation sur le chemin de fer, à gauche de notre armée, dans cette région ondulée qui porte le nom de Fermes-Ronchedoni. Ces cavaliers étaient réunis sur la voie, à pied, ayant les chevaux des deux côtés en dehors des rails, et ils regardaient du côté de Peschiera. Devant eux, et à peu de distance, s'était groupé et arrêté, je ne sais par quel ordre, un gros de soldats de la 5e division, parmi lesquels se trouvaient plusieurs bersagliers du 8e, tous hommes épuisés de fatigue, de faim, de sommeil, qui gardaient un silence profond. Tel était l'accablement, qu'on ne songeait ni à établir de postes ni à poser de sentinelles. Tout à coup, dans la direction de Peschiera, au milieu de la brume du soir, on aperçoit sur le chemin une lumière, quelque chose qui fume..... La lumière, la fumée se rapprochent, un bruit s'y mêle auquel il n'y a pas à se méprendre : c'est une locomotive, un convoi autrichien qui arrive directement de Peschiera au beau milieu des vainqueurs !.... C'était un convoi de médecins, d'infirmiers, de médicaments, etc., requis par le général Benedeck ou par son état-major quelques heures auparavant. Un capitaine d'état-major le conduisait. Lors de son départ, on n'était nullement au courant, à Peschiera, des événements de la fin de la journée ; il s'attendait à trouver l'aile droite autrichienne à Saint-Martin, sinon à Rivoltella, ou même encore plus en avant. Et ce fait nous confirme dans l'opinion que le général Benedeck et son état-major n'ont pensé à la retraite qu'au dernier moment, dans l'ignorance où ils ont été jusqu'au soir de l'issue de la bataille du côté de Solférino.

Mais la fusillade, qui éclate encore par intervalles dans la direction de Pozzolengo, paraît éveiller les soupçons du conducteur de ce convoi, car il ralentit progressivement sa course. Il se peut que la

Digitized by Google

vue de nos soldats, qu'il avait devant lui sur la voie, ait déconcerté le conducteur. Mais les nôtres, surpris par cet incident inattendu, ne pensèrent d'abord qu'à se retirer des rails. Le convoi s'avance fort lentement, il arrive au milieu des Italiens, il s'arrête. Deux officiers sautent à terre, le capitaine d'état-major et un médecin. Bersagliers et fusiliers se jettent aussitôt sur eux. Le médecin parvient à se débarrasser par une violente secousse et se rejette dans le wagon. Le convoi recule en sifflant et disparaît aussitôt dans l'obscurité. Personne n'avait songé au conducteur, qui, sans perdre un instant, pourvut, avec une rare présence d'esprit, à sa sûreté et à celle du convoi. Mais le capitaine était resté au milieu des nôtres. Entouré, serré de près, il lui fut impossible de fuir. Pendant que le convoi reculait, il essaya de s'ouvrir le passage, son révolver à la main. A la sommation de se rendre, il répondit par un coup de pistolet. Quelques instants après, ce courageux ennemi gisait mortellement blessé.

C. Corsi.

Digitized by Google

LES CROISEMENTS

DANS LES RACES

D'ANIMAUX DOMESTIQUES

Le Livre de la Ferme et des Maisons de Campagne, publié sous la direction de M. JOIGNEAUX. Paris, V. Masson.

Parmi les grandes questions qui préoccupent le plus les esprits tournés vers les choses de l'agriculture, il en est une qui nous a plus particulièrement attiré, en raison de sa double importance économique et sociale, — c'est la production de la viande à bon marché. Des noms célèbres dans la science et dans l'élevage ont tour à tour, et à des points de vue différents, abordé ce problème si compliqué. Parmi eux, on peut citer MM. Robiou de la Tréhonnais, Gayot, Baudement, Tisserant, Lecouteux, Léonce de Lavergne, Magne, Renault, Sanson, de Falloux, Thénard et d'autres encore. Tous sont tombés d'accord sur trois points : 1° que la production de la viande était insuffisante ; 2° que la cause de cette insuffisance provenait en partie de l'infériorité de nos races de boucherie ; 3° qu'il était urgent d'aviser à l'amélioration de ces races. Mais lorsqu'il s'est agi de proposer le moyen d'arriver au but commun, on s'est séparé. Les uns se sont prononcés pour le croisement de nos races indigènes avec des races étrangères perfectionnées ; d'autres ont admis le croisement comme un moyen industriel, acceptant le résultat et repoussant le principe ; d'autres encore ont conseillé le croisement jusqu'à certaines limites, dans le but de créer des sous-races. Ce sont ces différentes doctrines que nous allons examiner. Vivement préoccupé

Digitized by Google

des intérêts des classes ouvrières, qui ne peuvent qu'exceptionnellement faire entrer la viande dans leur alimentation, convaincu que l'amélioration de nos races de boucherie ne peut s'obtenir que par le croisement, nous nous sommes rangé des premiers du côté des partisans du croisement de nos races inférieures jusqu'à leur complète absorption. Aujourd'hui, une occasion se présente pour nous de défendre nos principes, et nous la saisissons.

Un ouvrage nouveau, considérable, vaste encyclopédie agricole de ce temps-ci, a consacré une large part à la zootechnie. Le succès obtenu par le *Livre de la Ferme* est trop considérable pour qu'il ne soit pas très important de réfuter quelques-unes des opinions de M. Sanson, chargé de la partie zootechnique, souvent traitée avec talent par cet écrivain, et dont les enseignements seront dans bien des pages profitables aux éleveurs. M. Sanson combat les doctrines que nous soutenons, en se plaçant souvent à un point de vue purement scientifique et abstrait. D'autres fois aussi, ses déductions sont plus ingénieuses que rigoureuses, ses arguments plus spécieux que convaincants. Enfin, c'est parce que nous reconnaissons le mérite de l'œuvre, que nous la croyons plus dangereuse, et, si nous la réfutons, c'est en nous appuyant sur l'expérience et sur les autorités les plus compétentes.

I

Parmi ces autorités, citons d'abord deux noms illustres dans la science agronomique, noms désormais inséparables de l'art zootechnique, — Gasparin et Baudement. Tous deux, hélas! sont, à quelques mois d'intervalle, descendus dans la tombe, l'un chargé d'ans et de gloire, l'autre bien jeune encore et lorsqu'il semblait destiné à rendre d'éminents services à la science. Si le premier de ces deux hommes a su caractériser par un mot le mouvement qui se produit dans la période agricole que nous traversons, le second, par un merveilleux instinct des besoins de son temps, a posé le fondement d'un art qui peut être regardé, à bon droit, comme la clef de voûte de toutes les améliorations culturales. La zootechnie est, en effet, l'expression d'une situation toute nouvelle; elle représente le triomphe du progrès sur la routine, de la science sur l'empirisme. Autrefois l'on disait: le bétail est un mal nécessaire; aujourd'hui l'on dit: le bétail est la source féconde, indispensable de toute production, de tout bien-être, de toute richesse. Aux économistes de la jeune école donc, la gloire d'avoir renversé la vieille donnée de l'école

Digitized by Google

allemande ; aux physiologistes du jour, l'honneur d'avoir donné un corps aux vérités entrevues par leurs devanciers, en essayant de convertir en principes scientifiques et lumineux les pratiques de l'empirisme.

M. Sanson, après avoir parlé de l'importance de la zootechnie et des fonctions économiques du bétail, arrive à la définition du mot *race*, autrement dit *variété de l'espèce*. Il établit que c'est à la puissance de l'hérédité qu'on reconnaît la race et que « la constance ou fixité des caractères est la première condition d'existence de la race. » Il admet qu'il y a race lorsque les caractères individuels des reproducteurs présentent assez de constance et de fixité pour se transmettre intacts au produit. Cette définition est d'une grande importance au point de vue de la valeur de la doctrine du croisement combattue par notre confrère, et que nous défendons. Elle nous autorise, en effet, à dire que toute famille nouvellement constituée par le procédé du croisement, et qui se maintient avec certains caractères, au moyen d'une sélection rigoureuse, peut être considérée comme une race. C'est ainsi qu'à l'encontre de M. Sanson, loin de repousser la dénomination de race, appliquée aux moutons de la Charmoise, par exemple, nous admettons qu'ils puissent former souche et constituer une nouvelle famille, une race même. En effet, c'est en 1848 que Malingié cessait de recourir aux beliers Niewhent, type adopté par cet éleveur distingué pour la création de la race, à laquelle il donna le nom du berceau qui l'avait vue naître. Depuis cette époque, aucun bélier étranger n'a été introduit dans le troupeau, qui se conserve par le seul procédé *in and in*, avec tous les caractères qui le distinguent. On nous dit que ces caractères propres ne se transmettent que dans des conditions hygiéniques au moins égales à celles sous l'influence desquelles ils ont été formés ; que, dès que ces conditions baissent, l'atavisme reprend ses droits ; que les *coups en arrière* deviennent de plus en plus fréquents, c'est-à-dire qu'il arrive qu'un grand nombre de sujets rappellent les ascendants maternels. Et on induit de là que les moutons de la Charmoise, ainsi que tous les animaux provenant du croisement, ne peuvent être considérés comme formant une race.

Ce raisonnement ne nous paraît pas inattaquable. Quelle est, en effet, la race qui, transportée dans un milieu inférieur à celui où elle vivait, conservera et perpétuera dans sa descendance les caractères qui la distinguaient ? Croit-on, par exemple, que la race bovine normande, introduite dans un lieu où elle ne trouverait pas les pâturages de son pays natal, conserverait sa forte ossature et ses qualités lactifères ? Non certes. Ces caractères ne tendraient-ils pas à disparaître à mesure que les conditions qui ont présidé à leur formation

Digitized by Google

disparaîtraient? Une race quelconque ne doit-elle pas se modifier selon les circonstances qui l'entourent? Certainement si. Par conséquent, conclure du seul fait énoncé plus haut contre la possibilité de créer une race, c'est aller trop loin. M. Sanson cite la race mérine, qui, dans les diverses situations où elle a été importée, n'en a pas moins imprimé à ses descendants ou aux races avec lesquelles elle a été croisée les principaux caractères particuliers à sa toison. Cela est vrai en ce qui concerne la laine, mais cela cesse de l'être pour la forme et le développement du corps, devenus tour à tour et selon les lieux ou très considérables, ou très exigus.

Non content d'avoir étudié les moutons charmoise dans les concours et à la ferme même de la Charmoise, nous avons interrogé M. Paul Malingié, l'habile et zélé continuateur de l'œuvre paternelle sur le degré de fixité de sa race. Il nous a affirmé et nous avons dans sa parole la confiance qu'inspire une honorabilité et une bonne foi que personne ne conteste, que les *coups en arrière* deviennent de plus en plus rares, et que ces cas n'atteignent pas aujourd'hui la proportion 2 p. 100. Et, cependant, l'école d'agriculture de la Charmoise, située sur un terrain argilo-siliceux, ne produit avec bénéfice ni les luzernes, ni les betteraves. Les prairies artificielles ne se composent que de raygrass avec addition de trèfle, et le troupeau ne reçoit en fait de racines que des topinambours. Etant donnée la nature du sol, les fourrages sont donc peu nourrissants. Dans les fermes environnantes, où la culture est moins avancée, on ne rencontre plus cependant que des métis charmoise-solognots. Ainsi, dans la commune de Pont-Leroy, où la population ovine est évaluée à 4,003 têtes, il n'a pas été trouvé par la commission d'enquête un seul mouton du pays, tous ces animaux avaient plus ou moins de sang charmoise. Ce fait prouve d'une façon irréfutable que les éleveurs se trouvent bien du croisement de leur race avec celle de M. Malingié, car chacun sait que le paysan, naturellement très prudent, n'adopte définitivement les races étrangères aussi bien que les instruments nouveaux que s'il y trouve son avantage. M. Malingié exporte annuellement et en moyenne 167 reproducteurs, et jusqu'ici aucune plainte ne lui est parvenue; tout au contraire, il ne reçoit que des éloges sur les qualités des animaux vendus par lui.

En ce qui concerne la fécondité, il est reconnu que la race de la Charmoise est plus féconde que les races bérichonne ou solognote. Le chiffre des portées doubles tend aussi, chez M. Malingié à s'augmenter notablement. Ainsi, avant 1858, le chiffre n'était que de 2 à 3 p. 100; aujourd'hui, on peut l'évaluer à 5 p. 100 au minimum.

Une autre race, dans l'espèce chevaline, dont l'existence prouve d'une façon irréfutable la possibilité de former des races par le croi-

Digitized by Google

sement, c'est celle des trotteurs russes, dite encore du comte Orloff. On sait, en effet, que c'est par le croisement de l'étalon oriental avec la jument hollandaise, connue sous le nom d'*hardrawe*, qu'un Orloff procédait, il y a de cela plus d'un siècle, à la formation d'une famille de chevaux célèbres en Europe, et dont l'administration des haras de France importait dernièrement quelques types. Depuis une longue période d'années, la race Orloff se perpétue avec les caractères qui lui sont propres, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux deux éléments qui ont concouru à sa création. Elle se maintient avec une fixité constante, par la seule force de la méthode *in and in*, et les différents sujets que nous avons vus présentaient, en effet, une parfaite homogénéité de conformation et d'allures. Nommons encore la race du Clydesdale en Ecosse, qui, d'après Sainclair, s'est constituée par l'introduction de juments flamandes, et celle des Trakener en Prusse.

M. Sanson cite ensuite les Anglais, qui, nous le reconnaissons avec lui, sont nos maîtres dans l'art zootechnique, et qui, dit-il, n'ont pas eu recours au croisement pour l'amélioration de leurs races, mais bien toujours à la *sélection*. Ceci n'est pas exact, puisque, comme le reconnaît Darwin, presque toutes les races canines de l'Angleterre sont le produit de différents croisements ; il en est de même pour l'espèce porcine d'Outre-Manche, qui a été complétement transformée par le croisement avec le verrat chinois ou napolitain. Donc nos voisins ne repoussent pas le croisement. S'ils ne l'ont pas employé pour l'amélioration de leurs différentes races bovines, c'est qu'il n'existait point sur le globe de races susceptibles d'améliorer les leurs. Encore faut-il ajouter que la race d'Ayr a été formée par le croisement et que plusieurs auteurs soutiennent que la race Durham est issue du croisement de la race des bords de la Tees avec le taureau hollandais. S'il en était ainsi, quel meilleur exemple pourrait jamais être invoqué à l'appui de notre opinion? Mais des faits incontestés ne nous manquant pas, nous n'avons pas besoin de recourir à ceux qui paraissent douteux. Toutefois, il existe dans la race Durham elle-même un exemple de croisement que nous ne pouvons passer sous silence, car il est peu connu et d'une grande valeur au point de vue de notre thèse.

Le colonel O'Callaghan, contemporain et voisin de Charles Colling, possédait une vache Galloway, race des montagnes d'Ecosse, qui se distingue par une taille plutôt petite, mais trapue, par un rein large et une cuisse bien descendue, par la couleur de son poil long, frisé et fauve, par son manque de précocité : caractères qui, comme on le voit, la différencient essentiellement de la race Durham. Le colonel envoya sa vache à Ketton, chez Colling, pour qu'elle fût

Digitized by Google

livrée à un taureau nommé *Bolingbroke*, fils du fameux *Hubl*
Le produit qui résulta de ce croisement fut un mâle qui ne diffé
en rien de son père, mais qui parut si merveilleusement beau à
ling, que ce dernier s'en rendit propriétaire. Il l'accoupla ave
vache *Old-Favourite*, mère de *Bolingbroke*, et par conséquent
aïeule du jeune taureau Durham-Galoway. Le produit de ce
veau croisement, dit M. de la Tréhonnais dans l'historique qu'il
de la race Durham, fut encore un veau mâle, auquel on donna le
de *Petit-Fils de Bolingbroke*. Charles Colling l'accoupla alors
Phœnix, une fille d'*Old-Favourite*. Cette fois, le produit fut une
nisse, et c'est de cette femelle, qu'on nomma *Lady*, qu'est i
toute la postérité dite *d'alliage*. Les événements, ajoute l'auteur qui
raconte le fait, vinrent justifier et ce triple dosage *in and in*, et
l'essai du croisement Durham-Galoway, car les descendants de *Lady*
ont toujours réalisé, dans la vente, des prix très élevés. En 1810,
une fille de *Lady*, nommée *Countess*, atteignit le chiffre de 10,500 fr.

On ne doit pas conclure de cette déclaration que nous partagions les idées de Buffon et de ceux de son école, qui croyaient à la nécessité des croisements des races du Nord avec celles du Midi pour leur conservation ; nous sommes, au contraire, fort éloignés de cette doctrine, et nous partons d'un point tout différent. Nous ne disons pas : croisez toutes les races pour les conserver, mais bien : croisez une race lorsqu'elle ne répond plus à vos besoins ou lorsqu'elle est tellement inférieure, que l'amélioration de la race par le régime devient irréalisable par une seule génération d'hommes. En dehors de ces deux cas, tenez-vous à la sélection dans la race même. Personne ne doute qu'à l'aide d'une sélection intelligente et continue on ne parvienne à améliorer sensiblement nos races de boucherie ; mais, avec cette doctrine, qu'a-t-on produit jusqu'ici, et combien de temps encore faudra-t-il pour atteindre le but ? Nous irons même plus loin, et nous dirons : Vous pourrez améliorer nos races continentales par le seul fait du régime, mais vous ne parviendrez certainement pas à remplacer leur lourde ossature par une ossature légère et peut-être pas davantage à leur donner la *précocité* et la facilité à un engraissement prompt. La raison que nous en donnons est celle-ci : que nos vieilles races présentent un ensemble d'éléments trop homogènes et trop profondément fixés pour que leur atavisme puisse être combattu par cet atavisme lui-même. Nous en concluons que ce ne sera que par une force étrangère, un atavisme analogue comme ancienneté, mais différemment combiné, qu'on parviendra au résultat que doit se proposer tout producteur de bétail : produire dans un temps donné et au meilleur compte le plus de viande possible.

Un savant dont les travaux ont fait grand bruit, M. Darwin, n'est

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
MESSENGER SERVICE

Digitized by Google

point absolument opposé à la thèse que nous soutenons : « On connaît, dit-il, des faits nombreux montrant qu'une race peut être modifiée par des croisements accidentels, si on prend soin de choisir soigneusement les descendants croisés qui présentent le caractère désiré. » Puis l'écrivain anglais ajoute : « Mais qu'on puisse obtenir une race presque intermédiaire entre deux autres races différentes, j'ai quelque peine à le croire. » Cependant, les faits prouvent que la chose est très possible, témoins les métis mérinos qui se maintiennent en Beauce, en Brie, en Champagne, avec des caractères particulièrement fixes. Toutefois, il ne s'agit pas, dans notre opinion, de créer des races intermédiaires, mais bien d'absorber celles qui sont défectueuses, au point de vue des exigences économiques et sociales actuelles, dans celles qui satisfont à nos besoins.

A l'encontre de M. Darwin, M. de Falloux admet la possibilité de créer des races intermédiaires ; c'est du moins ce que nous sommes amenés à conclure de certains passages d'une brochure intitulée *Dix ans d'agriculture.* Après avoir démontré la supériorité de la race Durham sur nos races indigènes, M. de Falloux dit : « Si tous les cultivateurs avaient exclusivement en vue de former l'animal de boucherie, je craindrais que l'éleveur, visant naturellement au bénéfice le plus prompt, n'abusât de la précocité de la race Durham, et ne finît par couvrir le sol d'animaux lymphatiques, d'une viande assurément plus abondante, mais en même temps moins nutritive. » En outre, M. de Falloux redoute l'abandon du bœuf comme animal de trait, usage complétement abandonné sur la magnifique exploitation du Bourg-d'Iri. En conséquence, il conseille l'opération du croisement, qui lui a valu, comme chacun sait, d'éclatants succès. « Le bœuf croisé, continue-t-il, devient l'instrument du petit cultivateur ou fermier ; le croisement modifie la conformation et assouplit la peau dans la proportion qu'exige le développement de la viande, sans rien ôter à l'énergie des muscles et de toutes les facultés laborieuses. On obtient le bénéfice sans l'inconvénient, on améliore les races indigènes sans les dénaturer, comme il est arrivé quelquefois dans l'espèce chevaline. »

Comme on le voit, M. de Falloux croit à la possibilité de maintenir une race intermédiaire entre le Durham et le bœuf français. Mais ce qu'il ne définit pas, ce sont les moyens à employer pour atteindre le résultat proposé, et cependant ce serait essentiel à la discussion. Ce que nous savons, c'est que M. de Falloux a parfaitement réussi jusqu'ici ; mais comment s'y prendra-t-il à l'avenir pour éviter l'absorption complète de la race locale ? Reviendra-t-il au taureau manceau, ou bien accouplera-t-il les produits métis entre eux ? Evidemment, le premier moyen ne serait pas praticable longtemps, car il

Digitized by Google

arrivera un moment où le système du croisement ayant prévalu autour de M. de Falloux, la race indigène disparaîtra. Il faudra donc forcément allier les métis entre eux. Mais si le célèbre éleveur opère de la sorte dès la première génération, ce qu'il doit faire pour rester conséquent, ses animaux, n'appartenant à aucune race fixe, retourneront nécessairement à leur type primitif. M. de Falloux se plaint de l'abâtardissement de notre espèce chevaline, et cependant c'est pour avoir voulu suivre la méthode qu'il préconise qu'on est arrivé à ce résultat. En effet, qu'a-t-on fait? On a importé quelques étalons de pur sang anglais, puis, très inconsidérément dans notre opinion, on s'est servi des premiers métis qui en provenaient, et qui, vu leur état peu avancé d'amélioration, ne possédaient aucune qualité propre, c'est-à-dire transmissible.

Quoi qu'il en soit, les essais que tentera M. de Falloux, dans le sens qu'il indique, seront très profitables à l'instruction de tous, et contribueront à la solution du problème. Aussi, suivrons-nous avec intérêt la marche des troupeaux du Bourg-d'Iré. Beaucoup d'autres éleveurs sont entrés dans cette voie, la plupart, sans but bien déterminé. Parmi eux, sont le comte d'Andigné de Magneuf, qui possède une des étables les plus importantes de France et, bien certainement, la plus remarquable comme réunion d'animaux croisés Durham; M. Cesbron-Lavaud, tous deux aussi en Maine-et-Loire; M. de La Valette, le célèbre éleveur de la Mayenne, qui poursuit, sur les espèces chevaline, bovine et porcine, des expériences intéressantes de croisements par les mâles et par les femelles (croisement *à l'envers*); le vicomte Charles de Charnacé, lauréat de la grande prime d'honneur dans la Sarthe, il y a quelques années; le marquis d'Havrincourt, dans le Pas-de-Calais, et bien d'autres. La vérité sortira un jour triomphante de tous ces essais, aussi les suivrons-nous avec une attention constante.

II

Comme le dit le *Livre de la Ferme*, « le point de vue économique ou industriel doit dominer toutes les opérations. Le caractère propre, le caractère unique des améliorations est que leur effet soit la satisfaction plus directe ou plus complète d'un besoin économique. » Eh bien, c'est en nous appuyant sur ces deux vérités que nous combattons la doctrine de l'amélioration de nos races par le régime, principe qui mène au *statu quo*, comme nous l'avons expliqué précédemment.

Les partisans du maintien de la pureté de nos races continentales

Digitized by Google

invoquent les qualités qui les distinguent, et qui se résument en deux aptitudes, à savoir : l'aptitude au travail et l'aptitude à la sécrétion du lait. Ici, vient tout naturellement se placer la question de la *spécialisation*.

Il ne peut venir dans l'esprit de personne de nier qu'il y a des races chez lesquelles certaines aptitudes sont plus développées que chez d'autres. Il suffit d'avoir quelques notions de physiologie pour s'en convaincre. C'est ainsi qu'il y a des races travailleuses, des races laitières et des races portées vers l'engraissement. C'est ce que M. Baudement le premier, croyons-nous, a nommé *spécialisation des aptitudes*, *spécialisation des races*. Le *Livre de la Ferme* prétend que toutes les améliorations du bétail doivent se garder de porter atteinte à ces différentes aptitudes, exclusives, dit-il, les unes des autres, au risque de rompre en visière avec la science, et, par conséquent aussi, au risque de stériliser toutes les opérations de perfectionnement. Tel est un des principaux arguments que nous opposent les adversaires du croisement des races. Examinons donc s'il n'est pas possible, en s'appuyant sur la doctrine elle-même de la *spécialisation*, de spécialiser nos races de boucherie en vue de la production de la viande, afin de l'obtenir à meilleur marché.

Tout d'abord, voyons s'il est économiquement avantageux de développer l'aptitude au travail dans l'espèce bovine. Est-il vrai que le travail des champs soit plus économiquement opéré par les bœufs que par les chevaux? Voilà ce qui n'est point démontré, et ce qui ne peut l'être, à notre sens, d'une façon absolue. Toutefois, il résulte, des études publiées sur cette matière que le travail du cheval, étant le plus expéditif, doit être, dans la plupart des cas, préféré à celui du bœuf. Et ceci s'applique à la grande comme à la moyenne culture. C'est même la nécessité d'accélérer les travaux, plus encore que le manque de bras, qui a fait adopter la vapeur comme force motrice appliquée à la charrue dans les exploitations considérables. Il résulte, des exigences d'une civilisation nouvelle, la nécessité économique d'augmenter les forces de production, et d'abandonner, partout où les circonstances le permettent, les moyens d'action qui ne sont plus en rapport avec le but qu'on se propose. C'est une loi à laquelle toutes les industries ont obéi, et à laquelle l'agriculture ne peut se soustraire. Donc, la plupart de nos races bovines, spécialement dirigées jusqu'ici vers l'aptitude au travail, n'ont plus leur raison d'être; donc, il est nécessaire d'aviser au moyen de leur inculquer d'autres aptitudes. Cette opération est-elle possible? Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement, et personne ne nous contredira. Il s'agit maintenant de savoir de quelle façon on peut y parvenir, et c'est ce que nous voulons examiner.

Digitized by Google

En ce qui concerne l'aptitude à la production du lait chez quelques-unes de nos races, il n'est guère permis de soutenir qu'il est impossible de la leur conserver, tout en leur donnant la précocité. Ces deux qualités ne s'excluent nullement; la race Durham en est une preuve éclatante, aussi bien que les croisements opérés en France avec cette race. Il est reconnu, par exemple, que les vaches Durham-mancelles sont plus laitières que les mancelles pures. Personne, que nous sachions, n'a la prétention d'engraisser une vache lorsquelle est en lait; mais, du jour où elle tarit, elle demeure un agent important de production, lorsqu'elle appartient à une race possédant cette qualité essentielle de la race bovine, l'aptitude à l'engraissement. Maintenant, si nous passons à l'espèce ovine, où la question du travail n'est plus en jeu, la question est bien simplifiée. Il ne s'agit plus là que de savoir si nous devons donner la préférence à la production de la laine, ou bien, au contraire, si ce n'est pas plutôt à la production de la viande qu'il faut viser. Ici, le problème est encore plus facile à résoudre. En ce qui concerne l'espèce porcine, presque tous les agronomes s'accordent à dire que nous pouvons, sans danger aucun, croiser nos races avec les races étrangères, mieux dotées que les nôtres sous le rapport de la précocité et de la facilité à l'engraissement. Comme on le voit, ce n'est qu'à l'endroit de nos races bovines que nous rencontrons des adversaires. Quant à nous, nous voulons amener aux mêmes termes nos différentes espèces, persuadé que ce qui est possible pour une espèce l'est aussi pour les autres.

Si nous jetons un coup d'œil sur ce qui s'est fait au delà de la Manche, nous verrons que nos voisins ont dû mettre d'accord les principes de la physiologie avec les nécessités économiques et sociales de notre époque. Nous verrons que chaque race, à quelque espèce qu'elle appartienne, a été dirigée le plus promptement possible vers la fin fatale de l'animal de boucherie, l'abattoir. Nous verrons que l'aptitude à la précocité, aussi bien que celle à un engraissement rapide, ont été le but constant des efforts des éleveurs les plus distingués, des Backewell, des Colling, des Ellman, des Jonas Webb et des Fisher-Hobbs. C'est ainsi que les Hereford, les Devon, les Angus, les Westhyland ont perdu insensiblement leurs formes natives, pour prendre celles du Durham. Aucune, parmi ces races, il faut le dire, ne réunit au même degré les qualités qui distinguent celle des bords de la Tees; mais quelques-unes ont atteint la précocité de cette dernière. Quant à la sécrétion du lait, c'est toujours la vache Durham qui l'emporte sur les autres.

Les pratiques zootechniques des Anglais, essentiellement variables, selon les circonstances, ont amené leur industrie agricole à

Digitized by Google

une prospérité qui n'a encore été atteinte nulle part ailleurs. Eh bien, de semblables résultats, que personne ne conteste, ne sont-ils pas de nature à prouver que la voie que nous indiquons est celle qui nous conduira le plus promptement et, peut-être aussi, le plus sûrement aux heureux résultats auxquels nous convient le sol et le climat de notre patrie.

Passons maintenant à la discussion des deux moyens d'amélioration qui font l'objet de notre controverse avec le *Livre de la Ferme*, la sélection dans la race et le croisement.

III

Le mot *sélection*, dans le sens propre du mot, veut dire simplement : choix entre divers objets. Quelques zootechniciens ont adopté ce terme pour caractériser un système d'amélioration qui consiste à fixer dans une race, par l'accouplement de sujets d'élite de cette même race, les caractères qui la distinguent. Cette opération, les Anglais l'ont désignée par ces mots : *in and in*. Ici se placerait naturellement la question de la consanguinité ; mais la discussion nous entraînerait trop loin, et nous la réservons pour une étude spéciale.

Tout système d'amélioration, quelque nom qu'il prenne, est basé sur la loi de l'hérédité, c'est-à-dire la perpétuation, dans les descendants, des formes et des aptitudes des reproducteurs. On comprend dès lors avec quelle puissance agit l'hérédité, lorsqu'elle trouve son application dans deux individus chez lesquels les caractères de la race sont également répartis. Aussi n'y a-t-il aucune raison pour qu'un produit de la sélection faite dans la race échappe à la loi naturelle de l'hérédité ; et, si le cas se présente, ce n'est qu'un fait isolé, exceptionnel. Donc l'action du régime étant reconnue insuffisante, et surtout trop longue, attendre du hasard l'amélioration d'une race serait une chose insensée, lorsque vous avez à côté de vous des races produites par une sélection heureuse et dotées de qualités précieuses et faciles à imprimer sur une autre souche. En conséquence, nous disons : *sélection* dans la race elle-même (*in and in*), toutes les fois qu'il s'agira d'une race répondant aux besoins des consommateurs ; *croisement*, au contraire, et jusqu'à complète transformation, lorsqu'il y aura nécessité de donner à une race les qualités qui lui manquent.

On comprend quelle est, pour nous qui préconisons le croisement comme moyen de transformation, l'importance de cette question :

Digitized by Google

Quelle est l'influence de chacun des deux producteurs dans l'acte de la génération? A ce sujet, plusieurs opinions ont été émises. M. de la Tréhomais, dans le remarquable et très intéressant travail qu'il a publié sur ces matières dans la *Revue agricole de l'Angleterre*, dit : « Au moyen d'une observation attentive des phénomènes de la reproduction, on est parvenu à noter certains faits qui ont servi à déterminer, d'une manière générale et constante, la part de chacun des reproducteurs. Ainsi, on a pu établir les trois principes suivants. 1° Le mâle donne au produit la série d'organes que comprend le système locomoteur, tels que la charpente osseuse et son enveloppe musculaire, les ligaments, les tendons, en un mot, la forme extérieure et tous les points extérieurs qui caractérisent l'espèce et la race, et servent à classer le produit. La femelle donne au jeune animal la série d'organes nutritifs : le cœur, l'estomac, les poumons, et, en général, tous les viscères et toutes les surfaces de sécrétion muqueuse. C'est elle qui détermine l'ampleur de la cavité pectorale par le volume des viscères que cette cavité contient. C'est encore elle qui fournit l'appareil lactifère et le système lymphatique. 2° La femelle reçoit du mâle par l'accouplement une certaine influence, qui se manifeste non-seulement sur les produits immédiats de cet accouplement, mais encore sur les produits subséquents, quand bien même ceux-ci seraient issus de mâles différents. 3° Lorsque le mâle et la femelle appartiennent à des races très disparates et éloignées, ou bien lorsqu'ils sont d'espèces différentes, quoique présentant des analogies de formes et d'aptitudes, comme le cheval et l'ânesse, le chien et la louve, etc., le produit est toujours métis, c'est-à-dire qu'il présente les deux types reproducteurs. Mais si les animaux reproducteurs, tout en étant de la même espèce, sont de races différentes, voici ce qui arrive : si les deux races ont leurs points distinctifs aussi fortement typifiés et aussi persistants chez l'un que chez l'autre, les produits, s'il y en a plusieurs, sont ou tout l'un ou tout l'autre : les uns ressemblant en tous points au mâle, les autres à la femelle. Si, au contraire, l'un des deux reproducteurs, soit le mâle, soit la femelle, a plus de persistance, plus de fixité dans les points qui le caractérisent, c'est lui qui transmet au produit la forme extérieure, la couleur et tout ce qui peut établir son exacte ressemblance avec le reproducteur. Même quand cette influence vient du côté maternel, la fixité, par l'ancienneté ou par d'autres causes, des qualités ou des défauts distinctifs, exerce toujours une prépondérance marquée. C'est à cette influence, qu'il a érigée en loi, que M. Baudement donne le nom d'*atavisme.* »

M. Sanson repousse ces différentes opinions comme de « pures conceptions de l'esprit. » « Il est certain, dit-il, que l'influence des

Digitized by Google

deux procréateurs, pris individuellement, est au moins égale, et que, s'il y a prépondérance, elle est en faveur de la mère. » Cette théorie fait comprendre pourquoi M. Sanson combat la doctrine du croisement, mais on appréciera aussi, en réfléchissant à l'étendue de l'action du mâle, qui s'exerce autant de fois que le mâle féconde de femelles, combien il importe pour nous de réfuter les assertions de l'écrivain du *Livre de la Ferme*. Les exemples cités par M. de la Tréhonnais, dont l'un avait été déjà invoqué par Buffon, nous semblent fournir la meilleure des réponses aux négations de M. Sanson. « Prenons, dit M. de la Tréhonnais, comme le fait le plus vulgaire, le produit hybride des races asine et chevaline : le mulet. Le mulet peut être le produit soit d'un cheval et d'une ânesse, soit d'un âne et d'une jument. Dans les deux cas, ce sont toujours les mêmes éléments, les mêmes influences qui concourent à la reproduction du mulet; eh bien! malgré cette similitude, les résultats diffèrent, et, de plus, la différence est constamment la même. Les deux hybrides sont tellement disparates que, dans certains pays, on leur donne des noms différents. Le mulet produit d'un âne et d'une jument est en tout point un âne quelque peu modifié. Les oreilles sont celles de l'âne, bien qu'un peu plus courtes; la crinière est droite et hérissée, la queue mince et dénuée de poils à sa naissance; même peau, même couleur, jusqu'à cette croix noire qui s'étend le long de l'épine dorsale et dont les bras se couchent sur les épaules; les jambes grêles, les hauts sabots étroits; en un mot, toutes les marques distinctives de l'âne sont manifestes et reconnaissables au premier coup d'œil. Mais ce en quoi il diffère de l'âne, son père, c'est l'ampleur du corps et surtout de la poitrine, et la forme cylindrique du tronc, qu'il tient de sa mère la jument. L'autre mulet, au contraire, produit de l'étalon cheval et de l'ânesse, est essentiellement un cheval quelque peu modifié. Les oreilles sont celles du cheval, seulement un peu plus longues; la crinière tombe sur le cou, la queue est fournie de crins depuis l'attache. Comme celle du cheval, la peau est fine et se détache bien au toucher, et la couleur du pelage varie comme celle du cheval; les jambes sont fortes, le sabot aplati et large; en un mot, c'est un animal appartenant ostensiblement à la race chevaline; seulement le tronc est aplati sur les côtés, et la poitrine est étroite comme chez l'ânesse, sa mère..... On peut également observer que, lorsque le mulet fils du cheval et de l'ânesse donne de la voix, il hennit comme son père; quand c'est l'âne qui est le père, au contraire, il brait..... » M. de la Tréhonnais fait encore observer que le croisement du bélier d'Ancône, dont les jambes sont torses, avec les brebis ordinaires, produit un hybride qui ressemble identiquement au père; que le croisement du bouc avec la brebis produit aussi un

Digitized by Google

hybride ressemblant extérieurement au bouc; et que les produits du croisement d'un loup avec une chienne ont une ressemblance frappante avec le loup, tandis que ceux provenant de l'accouplement d'un chien avec une louve ressemblent fortement au chien. Le docteur Wilson raconte qu'ayant croisé un chat ordinaire avec une femelle manx, race féline qui n'a point de queue, tous les petits vinrent au monde avec des queues. Il fit alors l'opération contraire, c'est-à-dire qu'il croisa le chat manx avec une femelle ordinaire, et il arriva que les petits chats naquirent presque tous sans queue. Ces exemples, auxquels on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, parlent, ce nous semble, bien haut en faveur de la prépondérance du mâle dans l'art de la génération, surtout en ce qui concerne la structure extérieure et l'appareil musculaire.

M. Sanson, à l'appui de ses opinions, fait appel à la pratique des Arabes, qui, d'après lui, accorderaient à la femelle une grande supériorité. Nous ne savons pas où nôtre contradicteur a puisé ses renseignements, mais voici ce que nous trouvons dans un des ouvrages du général Daumas, dont personne ne contestera la compétence, et à qui nous devons tant de documents précieux sur les différentes pratiques de l'éleveur arabe. « Il n'est pas rare, lit-on, dans *les chevaux du Sahara*, d'entendre les Arabes dire : « Choisissez l'étalon, et » choisissez encore; car *les produits ressemblent toujours plus à leurs* » *pères qu'à leurs mères*. Souvenez-vous que la jument n'est qu'un » sac : vous en retirerez de l'or si vous y avez mis de l'or, et vous » n'en retirerez que du cuivre, si vous n'y avez mis que du cuivre. » Voici, en outre, ce que l'émir Abd-el-Kader écrivait, à ce sujet, à M. le général Daumas : « *La noblesse du père est la plus importante.* Les Arabes préfèrent beaucoup le produit d'un cheval de sang et d'une jument commune au produit d'une jument de sang et d'un cheval commun. Ils considèrent la mère comme presque étrangère aux qualités du produit; c'est, disent-ils, un vase qui reçoit un dépôt et qui le rend *sans en changer la nature.* » Voilà donc, contrairement à ce que pense M. Sanson, une croyance parfaitement établie chez un peuple essentiellement observateur et chez lequel toute science est le résultat de l'expérience, croyance qui prend à nos yeux une grande valeur, puisqu'elle est partagée par l'ex-prisonnier d'Amboise, dont les connaissances sont justement appréciées.

L'exemple du mulet rentre, au dire de M. Sanson, « dans les faits anormaux. » Puis il ajoute : « Donc, égalité pour la transmission des formes et prépondérance quant à la constitution, cela met au compte de la femelle une supériorité dans l'art générateur qui n'est pas douteuse. » Cette conclusion, basée seulement sur les théories personnelles de l'auteur, est, comme on vient de le voir, détruite par les

Digitized by Google

faits et en désaccord avec l'opinion générale. Voici ce que dit, à ce sujet, Girou de Buzareingnes : « Plusieurs naturalistes ont reconnu les influences générales du père sur la vie extérieure et de la mère sur la vie intérieure des produits. En parlant des mulets, Vicq-d'Azyr dit : « Il semble que l'extérieur et les extrémités soient mo-» difiés par le père, et que les entrailles soient une émanation de la » mère. » Suivent de nombreux exemples à l'appui : « Les propriétaires de vaches, continue Girou, ont remarqué qu'il était encore plus important au perfectionnement d'une vacherie de faire un bon choix de taureaux que de génisses, attendu que la propriété de donner beaucoup de lait se transmet plus sûrement par le mâle que par la femelle : or, ce fait, que je considère comme très constant, parce que je l'ai observé très souvent dans une étable, n'annonce-t-il pas que le mâle a souvent une grande influence sur l'organisation sexuelle des produits féminins?..... De ces observations, on peut déduire les propositions suivantes : Il n'y a rien dans l'animal qui ne puisse être transmis par la génération. Les deux sexes sont représentés, dans chacun de leurs produits, dans des rapports différents et variables. Le père y prédomine par la vie extérieure et la mère par la vie de végétation cellulaire, et cette prédominance est d'autant plus sensible que la famille, la race, ou l'espèce du père diffèrent davantage de la famille, de la race ou de l'espèce de la mère. Il y a presque équilibre dans la distribution de l'organisation intérieure. Cependant, même encore sur ce point, il y a une légère prédominance du père. » Puis plus loin : « Dans l'appareillement des animaux, on ne doit pas s'occuper exclusivement des individus, on doit encore faire attention à leur race, et spécialement à celle de la femelle pour la taille, la fécondité, les formes du tronc et du bassin, pour tout ce qui tient, en un mot, à la vie intérieure ou en reçoit les influences ; à celle du mâle, pour la force musculaire, les dimensions de la poitrine et la forme de la tête et des membres ; à l'un et à l'autre pour le tempérament..... Lorsqu'on doit suivre constamment l'amélioration *par les mâles*, il est bon que la première femelle employée soit issue d'une longue suite de mélanges. » On sait que c'est en se basant sur ce principe que M. Malingié a formé la race ovine de la Charmoise. Dans un autre endroit, Girou dit : « Je reconnais, avec Aristote, l'*influence spéciale du mâle* sur les formes extérieures des produits. » M. Gayot est arrivé aux mêmes conclusions dans son grand ouvrage intitulé : *La France chevaline*, et comme elles sont confirmées par nos propres observations, nous maintenons jusqu'à preuve du contraire la prédominance du mâle dans l'acte de la génération.

Digitized by Google

IV

C'est lorsque M. Sanson expose les conditions nécessaires à la réussite de ce qu'il nomme la *sélection*, et ce que nous appellerons plus justement, avec M. Magne, le régime, que nous aimons à suivre les enseignements du *Livre de la Ferme*, car l'éleveur y trouvera d'excellentes leçons, aussi profitables à celui qui opère simplement par le régime qu'à celui qui pratique le croisement. L'auteur établit qu'il ne suffit pas de choisir judicieusement les reproducteurs, mais que le développement des organes, chez les animaux, est entièrement subordonné aux conditions de milieu sous l'influence desquelles il s'effectue. Il appuie sur la nécessité d'une gymnastique fonctionnelle, et fait voir que l'art du zootechnicien consiste essentiellement à diriger cet exercice dans le sens du but à atteindre, en favorisant chez les jeunes sujets l'activité organique des aptitudes qu'il s'agit de développer par l'emploi de moyens hygiéniques qui y sont propres. Puis il ajoute : « Toutes les races domestiques sont en possession, dans une certaine mesure, de la totalité des aptitudes dont l'ensemble est exploité pour nos besoins, dans chacune des espèces auxquelles ces races appartiennent. Les conditions de la culture, et peut-être aussi d'autres influences qui sont le résultat plus direct de l'intervention de l'homme, ont fait prédominer chez quelques-unes d'entre elles certaines de ces aptitudes. Il n'est pas impossible, par exemple, que les circonstances économiques, plus que les conditions agricoles, aient été pour quelque chose dans la formation immémoriale des races que nous appelons laitières, parce qu'elles sont remarquables surtout par l'activité sécrétoire de leurs mamelles. L'industrie des populations au milieu desquelles cette aptitude spéciale a pris naissance explique mieux son développement, dans l'état actuel de la physiologie, que toute autre considération tirée de la constitution géologique ou agricole des localités. Toujours est-il que ce qui est rendu évident par l'observation des animaux soustraits à l'influence de l'état social, c'est que le développement de l'aptitude dont il s'agit ne peut être qu'une conséquence de ce même état. Dans la pure condition de la nature, il n'y a point de raisons pour que les mamelles fournissent du lait au delà des besoins de la nutrition du fruit. »

Notre contradicteur sait si bien que ses leçons s'appliquent indifféremment à tout système d'amélioration, qu'il est conduit à reconnaître lui-même que « les dissidences si profondes qui divisent les

Digitized by Google

zootechniciens et les éleveurs, au sujet de l'amélioration des races par elles-mêmes ou par voie de croisement, perdent beaucoup de leur importance. » Nous voulons seulement constater, quant à présent, nous réservant d'y revenir plus loin, cet aveu auquel le lecteur n'était guère préparé par les déclarations antérieures de M. Sanson : « Le tout, ajoute-t-il, est de s'entendre, en ne donnant aux mots que la valeur qu'ils doivent avoir. On croit souvent faire du croisement ou du métissage, alors qu'on ne fait en réalité que de la sélection. »

« La base logique de tous les perfectionnements du bétail, en vue des nécessités sociales, dit encore M. Sanson, est dans l'accroissement de ses aptitudes natives. » Nous ajouterons, nous : *Aussi bien que dans celui des aptitudes qu'on a pour but de lui inculquer par le croisement*, car ce que nous tenons surtout à prouver, c'est que là où le régime est impuissant, lors même qu'il est aidé par une sélection intelligente, un concours heureux de circonstances, là surtout, disons-nous, le croisement fait des prodiges, quoique le milieu où il s'opère soit bien souvent peu favorable.

Oui, il est bien certain que les formes et les aptitudes chez les animaux dépendent essentiellement des circonstances hygiéniques au milieu desquelles elles se développent. C'est ainsi que nous reconnaissons, avec le *Livre de la Ferme*, que le cheval de course doit, en partie, ses aptitudes spéciales à l'éducation qu'il reçoit, et qu'on désigne sous le nom d'*entraînement*. Nous pourrions, à cette occasion, signaler les nombreuses contradictions auxquelles M. Sanson est amené par ses idées préconçues ; mais cela nous entraînerait trop loin de notre sujet immédiat. Notons seulement cette observation très juste de M. Sanson, qu'il se charge lui-même pourtant de réduire dans la suite à néant, et qu'il entoure de réticences : « On ne saurait disconvenir, dit-il, que le cheval de course offre le type de la puissance musculaire portée à son plus haut degré, c'est-à-dire produisant, en un temps donné, le travail mécanique le plus considérable. C'est à ce prix que ses allures acquièrent la vitesse, qui est l'effet d'une énergie plus intense que durable, mais n'exigeant pas moins, pendant que dure l'influence de cette énergie, un déploiement de force dont la somme, si elle était convertie en travail utile, nous surprendrait par son élévation. » Que veulent dire, dans ce cas, ces deux mots : « travail utile, » et ceux-ci : « l'énergie passagère et factice » du cheval de pur sang ? Et qu'entendre aussi par : « cette excitabilité à présent constante dans la race ? » M. Sanson ferait-il par hasard au cheval de course le reproche de n'être pas une machine à vapeur, à laquelle il suffit de fournir eau et combustible pour en tirer profit ?

Digitized by Google

M. Darwin, en parlant des effets des habitudes chez les animaux, dit qu'il a trouvé que les os de l'aile pesaient moins et les os de la cuisse plus, par rapport au poids entier du squelette, chez le canard domestique que chez le canard sauvage, et il pense que cette différence provient de ce que le canard domestique vole moins et marche plus que son congénère sauvage. Il formule aussi la même opinion que celle émise depuis par M. Sanson à l'égard des mamelles des vaches et des chèvres, et fait encore observer qu'on ne pourrait citer un seul de nos animaux domestiques qui n'ait pas en quelque contrée les oreilles pendantes. « Quelques auteurs, ajoute-t-il, ont attribué cet effet au défaut d'exercice des muscles de l'oreille, l'animal étant plus rarement alarmé par quelque danger, et cette opinion semble très probable. » Nous sommes donc parfaitement d'accord avec M. Sanson sur ce point, que les éleveurs doivent appeler à l'aide de l'amélioration physiologique des races tous les agents qui peuvent y contribuer.

V

Il ne rentre pas dans le cadre de notre travail, qui n'est autre chose qu'un essai de critique zootechnique, de nous occuper de l'origine des espèces, de la théorie de la transformation graduelle des espèces, ou de celles des créations successives; de discuter le système de M. Darwin, qui suppose l'existence de quelques types originaux, peut-être même celle d'un seul. Il peut y avoir, au point de vue purement scientifique, intérêt à rechercher s'il y a unité ou multiplicité des types originaux de toute espèce; mais, outre que le problème est resté jusqu'ici insoluble, et qu'on en est réduit aux hypothèses, il n'a qu'un intérêt secondaire dans l'étude purement pratique que nous avons entreprise. Toutefois, et pour aborder de suite le chapitre du *Livre de la Ferme*, plus spécialement consacré au croisement, qui pourrait dire si, par suite de migrations à des époques antérieures, le croisement n'a pas présidé bien souvent à la formation des espèces et des races? « Dans quelques cas, dit M. Darwin, le croisement des espèces, originairement distinctes, a probablement joué un rôle important dans la formation de nos races domestiques. Lorsque, dans nos contrées, plusieurs races domestiques déjà établies ont été accidentellement croisées, ce croisement, aidé de la sélection, a, sans aucun doute, aidé à la formation de nouvelles sous-races. »

Acceptant les termes mêmes dans lesquels M. Sanson formule le

Digitized by Google

système qu'il repousse, nous sommes de ceux qui « admettent des races dégradées et la nécessité de les régénérer par le *croisement.* » Cependant, nous ajouterons : toutes les fois que les conditions de climat et de culture le permettront, car il importe avant tout de préparer le terrain à recevoir la semence. Nous dirons aussi que, pour nous, il n'est pas nécessaire qu'une race soit « dégradée » pour subir un changement de formes ou d'aptitudes; la plupart de nos races continentales ne méritent pas, à proprement parler, l'épithète de dégénérées; elles sont simplement, selon nous, insuffisantes.

Le collaborateur du *Livre de la Ferme*, entrant ici dans une discussion où nous allons le suivre, prétend que les partisans du croisement « ont imaginé la notion idéaliste du pur sang. » C'est alors que, pour les combattre, il cite la définition de M. Eugène Gayot, qui a voulu établir une différence entre la noblesse et la pureté du sang. « La noblesse s'acquiert, dit-il, elle a ses degrés. La pureté du sang est préexistante et absolue; c'est un principe. » Nous avouons, pour notre part, ne pas admettre la doctrine dont M. Gayot fait un « dogme, » et nous ne comprenons rien à cette phrase mystique : « La pureté est ou n'est pas. Seul, Dieu a pu faire le miracle de laver la tache originelle. » Ce qu'il faut avant tout, selon nous, lorsqu'on fait de la science, c'est la dégager de tout élément imaginatif, de toute formule vague. Déjà, trop souvent, le physiologiste en est réduit aux hypothèses, pour qu'il soit permis d'obscurcir encore l'explication des phénomènes de la nature par le langage du roman. Aussi, repoussons-nous la définition suivante de l'ancien directeur général des haras : « Le pur-sang, puissance vive, active et conservatrice, force inhérente à l'espèce, doit être considéré en dehors de la forme qui le contient. Celle-ci peut varier et revêtir des caractères extérieurs très différents, sans que le principe qui l'anime cesse d'être parfaitement identique, parce que le pur-sang a pour lui une admirable flexibilité; c'est son propre. En lui sont toutes les perfections, il est la source de toutes les spécialités. C'est en cela qu'il domine l'espèce, c'est à cause de cela qu'il en est le prototype. »

M. Sanson a fait, sur la définition de M. Gayot, ces judicieuses remarques : « Ainsi, d'après ce qu'on vient de lire, on pourrait croire d'abord que, dans l'esprit de l'auteur, il s'agit de propriétés inhérentes à la constitution physique et chimique du sang, qu'il resterait toutefois à démontrer par l'analyse; il dit en effet que, « physiologi- » quement parlant, le sang est la source génératrice de toute trace » organique; » mais, à travers les obscurités et le manque de précision de son langage élégant, on voit bientôt que le pur sang est une idée pure, moins que rien, un dogme. Il est impossible à un esprit attentif de comprendre autrement le texte cité. C'est une entité in-

Digitized by Google

dépendante de la forme, c'est une création de l'imagination, quelque chose comme une âme particulière dont on aurait doué l'espèce, et qu'elle a perdu dans le plus grand nombre de ses incarnations. Seule, la race mère, la race arabe l'aurait conservée et transmise à ses descendants purs, au nombre desquels il faudrait placer les Anglais, dits de pur-sang..... Des esprits clairvoyants et pratiques peuvent-ils, en effet, concevoir un principe d'action indépendant et séparé de la forme, de la matière ? »

Pour nous, ce mot *pur sang*, n'est qu'une expression improprement choisie par les Anglais pour qualifier une race qu'ils ont importée d'Orient, et qu'à la suite d'un régime exceptionnel, pratiqué sous un nouveau climat, ils ont complétement transformée. La dénomination de race arabe européenne eût été plus claire, et eût rallié à la nouvelle famille bien des esprits prévenus qui l'ont rejetée longtemps, comme élément améliorateur, par ce seul fait qu'elle venait d'outre-Manche : car où le patriotisme ne va-t-il pas se nicher ? C'est donc dans ce sens seulement que nous consentons à faire une distinction entre le pur sang et la race pure. Autrement, nous n'en admettons aucune. Pour nous, toute race qui s'est conservée pure dans l'état de domesticité, et dont la perpétuation affirme la fixité, mérite aussi bien le titre de race pure que le cheval d'Orient. Nous croyons, en cela, être d'accord avec d'autres zootechniciens, entre autres avec M. Husard fils. De ce que les Arabes et, à leur exemple, les Anglais, ont imaginé un livre de noblesse où est inscrite la généalogie des membres de la famille dite pur sang, ainsi que leurs états de service (en anglais, *performances*), il ne s'ensuit pas pour cela que les différentes autres races ne présentent pas les mêmes caractères de fixité et de pureté. Les preuves matérielles et athentiques de la pureté de la race manquent, il est vrai, mais la tradition et les faits prouvent suffisamment la pureté de la race, et tiennent lieu, jusqu'à un certain point, d'une preuve écrite.

Nous nous rallions donc à cette opinion confusément exprimée par M. Sanson, « que les conditions propres au cheval arabe, au cheval anglais, sont le fait, comme celles qui caractérisent toutes les races de la même espèce ou des autres arrivées à un haut degré de spécialisation, non point d'une pureté originelle dont la certitude ne repose sur rien, mais bien de la gymnastique fonctionnelle, de l'éducation, qui est la base de tout perfectionnement. Il est non moins clair que la puissance de transmission héréditaire de ces conditions est en rapport avec leur fixité, avec leur constance, mais aussi avec les autres circonstances de la sélection. » Toutefois, nous repoussons cette prétendue doctrine, que M. Sanson attribue aux zootechniciens partisans de l'entité du *sang*, que « toutes les races dégénérées,

Digitized by Google

c'est-à-dire non races indigènes, sans exception, doivent être amenées à la perfection par ce qu'ils appellent un sang noble. » Non, pour nous, il ne s'agit point de cela, mais bien tout simplement d'amener à un type plus parfait toutes les races qui ne répondent pas à ce que nous attendons d'elles. « L'homme idéal du temps, dit Mlle Royer dans la préface de sa traduction de Darwin, c'est celui qui produit. » Eh bien ! la race animale idéale de notre époque est celle dont les ressources sont en harmonie avec les besoins de notre civilisation. Celui qui arrivera dans le plus court espace de temps à la réalisation complète de cette idée, aura certes bien mérité de l'humanité, quel que soit le procédé auquel il aura eu recours. Aussi, ne pouvons-nous nous associer aux lamentations superflues de M. Sanson, qui déplore qu'on ait étendu l'expression de pur-sang aux animaux de boucherie. Bien au contraire, nous nous félicitons que certains hommes aient eu l'idée d'établir des documents authentiques qui permettent désormais à l'éducation de nos races bovines de marcher plus sûremont dans la voie des améliorations. Dire d'un taureau et d'une vache Durham qu'ils sont de pur sang, signifie qu'ils sont inscrits au *Herd-Book*, comme dire d'un cheval qu'il est de pur sang, signifie qu'il figure au *Stud-book*. Il n'y a donc rien là qui puisse obscurcir la question.

M. Sanson a la prétention de définir toutes les expressions techniques employées par les éleveurs, et de leur donner un sens que ces derniers leur refusent. Quoique nous n'ayons aucun goût pour les querelles de mots, nous sommes cependant forcés de relever ces définitions, qui peuvent induire en erreur. Ainsi, nous lisons à la page 481 du *Livre de la Ferme* : « Dans le langage hippique, dire d'un cheval qu'il a du sang, cela signifie qu'il est d'une énergie plus ou moins considérable, et cela se dit des chevaux appartenant à toutes les races ; seulement, le pur sang, en d'autres termes, ainsi que nous l'avons vu, la plus forte somme possible d'énergie ne se rencontre, d'après les hippologues, que chez le cheval noble d'Arabie, ou chez l'anglais. » Eh bien ! non ; dire d'un cheval qu'il a du sang, ne signifie pas qu'il est d'une énergie plus ou moins considérable. Etant donné que le cheval arabe ou le cheval de pur sang sont considérés dans toute l'Europe comme le type améliorateur par excellence de nos races légères, l'homme spécial dit, en voyant un produit ainsi amélioré : ce cheval a du sang ! c'est-à-dire qu'il reconnaît, soit dans les aptitudes, soit dans la construction de l'animal, la trace d'un croisement avec le pur-sang arabe ou anglais. De même qu'on dira d'un bœuf amélioré par le Durham, qu'il a du sang. Nous n'admettons pas non plus cette opinion des hippologues dont parle M. Sanson, que « la plus forte somme d'énergie ne se ren-

Digitized by Google

contre que chez le cheval noble d'Arabie ou chez l'anglais. » De même qu'il existe des locomotives spécialement construites pour remorquer les charges considérables à une vitesse moyenne, d'autres pour monter les fortes rampes; de même aussi il s'en fait pour traîner des poids plus légers et pour courir sur les surfaces planes. Dans la plupart des cas, en hippologie, les mots — force, énergie, n'ont qu'un sens relatif, et il n'en peut être autrement dans celui qui nous occupe. Le limonier gravissant une côte, attelé à un tombereau de houille, par exemple, déploie tout autant d'énergie que le cheval de course, pressé en arrivant au but par un rival qui lui dispute le prix de la lutte.

M. Sanson nous explique que, s'il insiste « sur la conception du pur-sang, » c'est « parce qu'elle est la base de la doctrine du croisement quand même, qui a passé à peu près intacte dans la zootechnie empirique, avec son langage et ses prétentions. » En effet, le pur-sang, tel que nous l'entendons, c'est-à-dire toute race pure et bien fixée, qu'il s'agisse d'un cheval, d'un taureau ou d'un bélier, le pur-sang, disons-nous, pris comme élément améliorateur, est l'une des conditions premières d'une complète réussite dans l'opération du croisement. Dans la doctrine nouvelle et pour les motifs que nous avons donnés, le croisement doit s'opérer par les mâles, et ce que l'on se propose, c'est l'absorption complète de la race défectueuse dans celle de l'étalon. Mais M. Sanson prétend que « quelque loin que soit poussée cette absorption par une suite de générations croisées, le résultat ne s'en maintiendra point s'il est abandonné à lui-même, et qu'il y a nécessité de revenir de temps en temps à la souche améliorateurice. » Nous voyons bien là une assertion; mais sur quels faits est-elle basée? Voilà ce qu'on se garde bien de nous dire, et, pour cette cause majeure, c'est que les faits manquent. M. Gayot, qui cependant est un des grands promoteurs du croisement des races, qu'il nomme une « œuvre de perfectionnement », partage l'opinion de M. Sanson. « Une longue série de croisements change de fond en comble la race sur laquelle s'est opérée la croisure; elle la rapproche de la souche paternelle, au point qu'il soit impossible de l'en distinguer extérieurement; mais si l'on abandonnait à elle-même cette race croisée, si l'on négligeait de la retremper par intervalles dans le sang de la race de perfectionnement, on la verrait déchoir peu à peu et retomber à la fin dans un état de dégradation dont rien ne la sauverait. » Nous avons, au contraire, fait voir précédemment comment plusieurs races s'étaient *constituées et maintenues*, quoiqu'elles dussent leur origine à un croisement entre deux races bien distinctes, telles que les races Orloff et de la Charmoise, les races canines du *fox-hound* et du *pointer*, et bien d'autres encore, sans qu'il soit

Digitized by Google

nécessaire de nommer celles qui sont en voie de transformation. M. J.-B. Huzard est, en cela, de notre avis, comme on peut le voir dans son livre sur *les Haras domestiques*. « Longtemps cependant, dit-il, les hommes du plus grand savoir en ces sortes de matières avaient pensé que l'amélioration ne se soutiendrait pas; il a fallu l'expérience pour faire voir le contraire. Il en sera du métissage des races de chevaux comme il en a été de celui des bêtes à laine. »

Nous trouvons dans la remarquable étude de M. de Laveleye, sur l'*Economie rurale en Néerlande*, un nouvel exemple d'une race qui s'est constituée par le croisement. Dans le Wilhelmina-Polder, formé depuis 1809 entre les deux îles de Oost et de Zuid-Beveland, en Zélande, M. Van den Bossche, agronome d'un grand mérite, entretient une race de moutons qu'il a créée lui-même. Pour donner à la variété du pays une laine plus fine et plus de disposition à prendre de la chair, il a eu recours au croisement avec le bélier Leicester. Cette opération a été commencée en 1838 et poursuivie jusqu'en 1841. A cette époque, il commença à employer à la reproduction les animaux issus du croisement, quoiqu'ils n'eussent, en réalité, que trois croisements avec le pur-sang. Depuis, M. Van den Bossche n'a plus eu recours au sang Leicester qu'exceptionnellement. La famille a d'ailleurs paru tellement fixe à la Société d'agriculture de la Zélande, que cette dernière a donné à la nouvelle race de nom d'*Iman*, prénom de son créateur. « Dans la Frise, dit M. de Laveleye, on commence à introduire les taureaux Durham pour obtenir une race croisée qui, prétend-on, sans donner autant de lait, produit plus de crême et en même temps s'engraisse plus facilement que la race du pays. » Le savant économiste belge ajoute qu'à « l'école centrale de Gembloux, en Belgique, on a obtenu la même quantité de crême des vaches hollandaises, donnant en moyenne vingt litres de lait, et des vaches Durham qui n'en donnaient que seize. » « On se trouve si bien du croisement de la race Durham avec l'espèce bovine de Zélande, dit encore M. de Laveleye, que déjà M. Van den Bossche vend à de très hauts prix, aux propriétaires allemands, les reproducteurs issus des croisements Durham, poursuivis encore à cette heure par cet éminent éleveur. » Mais, jusqu'ici, ce n'est encore que du métissage.

Il est bien certain aussi, comme nous l'avons fait remarquer, qu'on ne connaît pas tous les exemples de races qui se sont formées par le croisement; mais nous ne négligerons certes pas de recueillir les exemples que nous rencontrerons dans l'histoire, afin de fortifier encore, par des faits de plus en plus nombreux, la doctrine que nous défendons. M. Darwin raconte qu'un roi des Indes, Aliber-Kan, grand amateur d'oiseaux, qui vivait vers l'année 1600, avait entrepris, dit

Digitized by Google

un chroniqueur, de croiser les races, « méthode qu'on n'avait point encore pratiquée dans ce pays, et qui les améliore étonnamment. » De même, lorsqu'on étudie, par exemple, l'histoire des races chevalines depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, on voit que presque toutes sont le résultat d'un ou plusieurs croisements successifs. Dans l'antiquité, cette pratique se rencontre à chaque pas, comme on peut s'en convaincre en lisant le très intéressant travail publié ici même par M. Ch. de Sourdeval[1]. Quant à ces mots, relatifs au produit d'un croisement : « s'il est abandonné à lui-même, » nous nous étonnons de les rencontrer sous la plume de M. Sanson. Est-ce qu'il peut être en effet question, en agronomie, d'abandonner à elle-même une production quelconque ? Qui dit domesticité dit soins, régime, sélection. L'objection n'étant pas sérieuse, nous n'y insistons pas davantage.

Nous avons lu tout récemment, dans *la Culture*, la reproduction d'une note lue par M. Magne à la Société centrale et impériale d'agriculture de France. M. Sanson, en la publiant dans son journal, la fait précéder de quelques lignes, dont les termes indiquent clairement que l'appui du savant directeur d'Alfort pourrait bien manquer à M. Sanson dans plus d'une occasion importante. Ce dernier commence par dire que son « honoré maître conteste l'un des principes fondamentaux en zootechnie. » Cette accusation serait bien grave si réellement on pouvait dire que les principes fondamentaux de l'art zootechnique sont définis et formulés ; mais on peut avancer qu'en matière de production animale, la science n'est pas encore fondée ; elle l'est si peu, que les doctrines de M. Sanson sont vivement combattues. La note de M. Magne en est une nouvelle preuve. Nous en sommes encore réduits, si ce n'est à l'empirisme pur, car ce serait contester les résultats acquis autant par la science que par la pratique, du moins à chercher continuellement notre voie. Ce qu'il importe, c'est que, tout en marchant à la conquête de la vérité scientifique, les praticiens ne se ruinent pas. Il faut que ceux qui ont la mission d'éclairer les éleveurs ne perdent jamais le point de vue industriel, afin que leurs conseils, loin d'engendrer des déceptions, deviennent, au contraire, de nouveaux agents de richesse. C'est à cette seule condition que la science peut espérer de fonder son empire. En somme, ce que M. Sanson nomme « principes fondamentaux » n'est autre chose que les opinions personnelles de cet écrivain ; par conséquent, chacun est dans son droit en les discutant. Nous n'avons certainement pas la prétention de nous ériger en avocats du directeur d'Alfort, qui trouvera lui-même de meilleures réponses

[1] Voir 2e série t. XXXIV, p. 488 (livr. du 15 août 1863).

Digitized by Google

que celles que nous pourrions lui suggérer; cependant, nous ne croyons pas que l'avenir ratifie ce jugement de M. Sanson, que personne ne « sera touché des arguments de M. Magne. » Nous ne pensons pas non plus que toutes choses soient confondues dans son esprit, comme la phrase suivante pourrait le faire croire : « Nous avons essayé, dans le *Livre de la Ferme*, d'établir aussi clairement que nous l'avons pu la distinction qui doit exister entre le croisement, le métissage et la sélection, aussi bien au point de vue scientifique qu'au point de vue industriel. Dans la dissertation de M. Magne, *tout cela nous paraît confondu.* » Nous pensons qu'il n'y a pas lieu d'opposer la sélection au croisement. Il est beaucoup plus juste de raisonner comme le fait M. Magne, en n'employant que les deux termes régime et croisement. En effet, la sélection ne peut être considérée comme l'opposé du *croisement;* elle doit, au contraire, lui venir sans cesse en aide. Qu'on agisse dans un sens ou dans un autre, on doit toujours faire de la sélection, c'est-à-dire choisir les meilleurs reproducteurs, ceux qui réunissent au plus haut degré les qualités qu'on recherche dans l'espèce animale que l'art entretient.

M. Magne répond à cette phrase d'un membre de la Société impériale et centrale d'agriculture, qui résume l'opinion d'un grand nombre de zootechniciens : « Le croisement ne forme pas de races, il les détruit. » Et il ajoute : « Si le croisement ne forme pas des races, quelle peut en être l'utilité? » Cette question doit évidemment, en effet, embarrasser ceux qui veulent borner le rôle du croisement à la production de métis qui seraient exclus de la reproduction. M. Magne répond à ceux qui ne veulent pas pousser l'expérience au delà du premier et du second croisement ce que nous avons dit nous-même dans le courant de cette étude, à savoir qu'il faudrait conserver pure la race croisante et la race croisée, « ce qui, économiquement parlant, n'est pas possible. » M. Magne reprend également notre système, qui consiste dans l'absorption d'une race par l'autre. L'inconvénient qu'il voit est celui-ci : « En le suivant, on arriverait *inévitablement*, après cinq ou six générations croisées de métis *tout à fait semblables, à la race paternelle.* » D'après cette phrase, et en tenant compte des opinions qui vont suivre, nous sommes en droit de croire que le savant professeur partage nos idées sur la possibilité de former des races par le croisement. C'est un appui précieux pour nos doctrines. M. Magne explique ainsi son objection : « Conçoit-on nos éleveurs de chevaux ne produisant que des chevaux de course, et les cultivateurs seraient-ils mieux nantis quand ils n'auraient que des bœufs Durham, des moutons Dishley et des porcs Leicester? » Nous n'hésitons pas à répondre que non-seulement nous ne verrions aucun mal qu'il en fût ainsi en ce qui concerne les

Digitized by Google

espèces de boucherie, mais encore que c'est le but que nous conseillons de viser. Quant à la crainte d'arriver par le croisement répété indéfiniment, à ne faire que des chevaux de course, M. Magne nous permettra de lui dire qu'elle n'est pas fondée.

En effet, et d'abord que faut-il entendre par un cheval de course? Selon nous, le cheval de course n'est point nécessairement un cheval de pur sang, pas plus qu'un cheval de pur sang n'est nécessairement un cheval de course. Tout cheval qui est admis sur l'hippodrome est un cheval de course, qu'il s'appelle *Monarque* ou *Colonel*, *La Toucques* ou *Bayadère*. Ceci n'a pas besoin de démonstration. Il ne nous paraît pas moins évident qu'un cheval de pur sang n'est pas nécessairement un cheval de course. M. Magne, en employant cette expression de « cheval de course, » a-t-il voulu dire que l'abus de croisement par les mâles de la race pure ne donnerait que des sujets d'apparence légère et mince, tels que ceux que nous voyons apparaître sur la pelouse de Longchamp? S'il en est ainsi, nous répondrons à M. Magne que ce qui fait le cheval de course, c'est le régime, c'est l'entraînement, c'est l'*in and in*. Elevez des chevaux de pur sang à la manière pratiquée dans l'élevage ordinaire des chevaux de commerce, et vos produits sembleront tout aussi forts, tout aussi gros que ceux qui s'éloigneraient davantage du type pur. C'est une expérience que nous avons faite. Qui serait capable de dire combien de générations de purs-sang se sont succédé dans telle famille chevaline d'où vous voyez sortir des sujets d'une ampleur remarquable? Parmi les chevaux de chasse d'Angleterre que vous citez, croyez-vous donc qu'il n'y en ait pas beaucoup auxquels il ne manque que d'être inscrits au *Stud-Book* pour être considérés comme des purs-sang? Presque tous les reproducteurs inscrits dans la catégorie des *hunters* à l'exposition universelle, dans le parc de Battersea, n'étaient-ils pas issus de parents appartenant à la race pure? Et ceux dans la généalogie desquels il y avait quelque mésalliance étaient-ils si différents de leurs voisins que vous eussiez pu affirmer leur bâtardise à la simple inspection de leurs formes? Evidemment non. Nous avions donc le droit de dire que les craintes exprimées plus haut n'étaient point fondées.

Nous arrivons à une proposition importante de M. Magne : « Je ne conteste pas, dit-il, et il est superflu de l'ajouter, la supériorité comme reproduction des individus de race pure sur les métis, surtout les métis des premiers croisements. Il est bien reconnu que les caractères sont d'autant plus fixes et qu'ils se transmettent avec d'autant plus de certitude du père aux enfants que les races sont plus anciennes. Je soutiens seulement que les métis peuvent être employés pour propager leur race et mieux pour en communiquer

Digitized by Google

les caractères à d'autres races. Pour résoudre complétement la question de l'utilité des métis comme reproducteurs, pour confirmer ce que je viens d'avancer, j'ajouterai que les *qualités communiquées à des animaux par le croisement des races se conservent aussi facilement que celles qui ont été produites par le régime.* Cette proposition, je le sais, trouvera de nombreux contradicteurs, mais c'est parce qu'on ne tient pas compte des circonstances dans lesquelles les animaux se produisent. Les éleveurs s'abusent quand ils croient qu'une amélioration sera fixe parce qu'elle aura été produite par les soins hygiéques. Rien n'est plus commun que le fait à l'appui de ce que j'avance. Transportez sur les montagnes granitiques du Morvan une famille de bœufs nés dans les herbages argilo-calcaires de Saône-et-Loire ou de la Nièvre, et, si elle ne reçoit que des soins donnés ordinairement au bétail morvandiau, elle se transformera en mal, comme la famille qui aurait été produite par le croisement. » C'est précisément ce que nous disions nous-même au commencement de cette étude.

« Mais d'où provient, continue M. Magne, une opinion si contraire aux faits, quoique si générale? De ce qu'on a souvent voulu communiquer à une race par le croisement des améliorations que le régime seul peut produire, et qu'il est toujours arrivé qu'elles disparaissaient rapidement, tandis qu'on voyait que des améliorations de même nature, réalisées ailleurs à la suite d'un grand progrès agricole et d'une distribution plus abondante de fourrages, se conservaient. En présence de ce double effet, et sans en rechercher les causes, on n'a pas manqué de dire que les améliorations produites par le croisement ne se conservaient pas comme celles qui étaient réalisées par le régime. Il suffit d'indiquer l'origine de ce raisonnement pour démontrer qu'il n'est pas fondé. Ainsi, les races métisses se conservent comme les races améliorées par le régime. Améliorez par le régime seul, ou par le régime et le croisement, et vous n'aurez aucune différence dans les résultats. Seulement, en employant le croisement, vous arriverez au but plus promptement; mais, dans un cas comme dans l'autre, les améliorations se conserveront si les animaux sont soumis à un régime semblable à celui qui aurait été nécessaire pour les produire, tandis que, sans cette condition, elles disparaîtront, soit qu'elles aient été la conséquence du régime, soit qu'elles proviennent d'un croisement. Et, si quelques améliorations peuvent se conserver *indépendamment de cette condition, c'est-à-dire indépendamment des influences hygiéniques, ce sont celles qui sont produites par le croisement.* » Voilà certes une assertion qui pèse d'un grand poids dans la discussion, et qui vient tout à fait à l'appui de nos théories. Voici, d'ailleurs, d'après M. Magne, les améliorations que

Digitized by Google

le croisement produit : « C'est la production, dans le cheval, d'une tête épaisse, carrée, à la place d'une tête busquée, d'une encolure droite à la place d'une encolure rouée ; c'est la suppression des cornes et l'accroissement du train antérieur dans le taureau et le bélier ; c'est la transformation d'une toison grossière et légère en toison fine et lourde dans les bêtes à laine. Quelles sont celles que nous ne pouvons obtenir que par le régime ? C'est l'élévation de la taille, l'augmentation du poids, la production du tempérament, qui constitue la précocité et l'aptitude à prendre la graisse dans le bœuf ; c'est l'énergie excessive dans le cheval. »

VII

M. Sanson examine ensuite et critique cette méthode qui consiste à chiffrer exactement « la quantité, la dose proportionnelle des deux espèces de sang qui coulent dans les veines d'un produit provenant de races différentes et dont la généalogie est bien connue. » Dans cette méthode très défectueuse, en effet, on représente la force du mâle par une valeur égale à 1, et celle de la femelle par une valeur égale à 0. On a dès lors, pour le produit du premier croisement, une valeur égale à 0,50, c'est-à-dire un *demi-sang*. Ainsi de suite jusqu'à la trentième génération et au delà, toujours en ajoutant ainsi successivement la valeur obtenue à 1, valeur du père, et en divisant par 2, somme des père et mère, eu égard au produit. Cette façon de procéder, nous le reconnaissons, ne brille pas par sa logique, aussi est-elle blâmée et par M. de la Tréhonnais, fervent adepte de la doctrine du croisement, et par M. Sanson.

Le premier dit, dans la *Revue agricole de l'Angleterre*, page 238 : « on entend tous les jours parler de *demi-sang*, de *trois quarts de sang*, de *sept huitièmes de sang*, etc. Quelle preuve a-t-on que ces fractions sont exactes ? Pour qu'elles le fussent, il faudrait supposer que les deux types reproducteurs ont dans leur sang une égale influence d'atavisme et d'hérédité, c'est-à-dire qu'ils ont leur nature individuelle et celle de leurs familles typifiées au même degré de persistance..... Dans presque tous les cas de croisement, l'un des deux reproducteurs, appartenant à une race plus ancienne, plus permanemment caractérisée, et surtout plus pure, c'est-à-dire avec un atavisme moins altéré dans sa puissance par des croisements avec d'autres races, devra nécessairement donner au produit une plus forte proportion de sa nature et de son tempérament. » M. Sanson se fait du calcul cité plus haut une arme contre nous, et va jusqu'à

Digitized by Google

dire que la théorie si séduisante tout à l'heure du croisement s'évanouit aussitôt. Car il n'est plus possible, dit M. Sanson en premier lieu, de représenter par 0 seulement la valeur de la mère dans la première opération ; en second lieu, de diviser par 2 seulement la somme des valeurs, puisqu'elle contient un nouveau facteur indéterminé, qui est précisément la quotité pour laquelle agit la puissance héréditaire de chacun des procréateurs ; puis un autre, étranger à ces derniers, lequel se trouve dans les conditions hygiéniques au milieu desquelles s'opèrent la conception et le développement du produit. »

Ce dernier argument, dirigé contre nos doctrines, n'est pas sérieux ; il est donc inutile d'y insister. Ce qui résulte pour nous de cette discussion, c'est que la formule mathématique inventée, croyons-nous, par M. Gayot, est fausse, voilà tout ! Cette conclusion tirée par M. Sanson « que l'on ne saurait constituer une race nouvelle avec des produits croisés, » ne sera point admise par tout le monde. On a vu que M. Magne est d'une opinion contraire, et que les faits lui donneraient raison, comme le prouvent les races intermédiaires Dishley-Mérinos d'Alfort, et d'autres citées déjà. Mais si, au contraire, on propose l'absorption complète d'une race dans une autre, il faut, en effet, continuer sur un nombre indéterminé de générations, l'emploi du sang régénérateur à l'état de pureté. C'est alors seulement qu'on pourra pratiquer avec succès la méthode *in and in*, sans qu'il soit désormais nécessaire de recourir à des reproducteurs étrangers.

Nous n'admettons pas davantage que, pour qu'il y ait chance de réussite, il faille qu'il existe entre les deux races qu'on veut allier « certains rapports de taille, de volume, et même quelque identité de formes. » Et encore bien moins qu'on ne puisse obtenir même « des produits individuels. » Heureusement, les faits sont là, qui prouvent surabondamment que non-seulement ce n'est point une condition *sine quâ non*, mais qu'au contraire, les croisements entre races très différentes réussissent parfaitement. Les produits Durham-bretons, si fort estimés pour la qualité de leur viande, pour leur précocité et leur facilité à l'engraissement, sont une preuve qu'on peut, par le croisement, même dès la première génération, obtenir d'excellents résultats individuels. Cependant, on peut affirmer qu'il n'y a aucune analogie entre le Dhuram et le breton.

Les détracteurs du croisement des races se battent donc le plus souvent, comme on le voit, contre des moulins à vent. Nous touchons d'ailleurs à la dernière objection de M. Sanson. Il revient sur la nécessité de la « prépondérance » du mâle dans l'acte de la génération, pour que la doctrine du *croisement* soit défendable. Nous ne

Digitized by Google

pouvons découvrir la raison de cette nécessité. En effet, le mâle ne serait-il pas prépondérant, ce qui ne nous paraît cependant pas probable, il faudrait admettre qu'il apporte une part au moins égale, et dans ce cas, au moyen d'alliances successives entre la race amélioratrice et les produits du croisement, on arrivera forcément à l'absorption de la race locale, dont l'atavisme sera combattu et successivement amoindri à chaque génération. Aussi, avouons-nous ne pas comprendre comment M. Gayot s'élève contre le croisement de l'étalon dit de pur sang avec les races chevalines plus ou moins abâtardies qui peuplent une partie de la France. Serait-il donc d'avis de laisser dans l'avilissement ces animaux, occupant le dernier degré de l'échelle dans l'espèce?

M. Sanson a, toutefois, appris à faire quelque cas des motifs qui excitent les partisans du croisement. La nécessité de créer des animaux produisant à meilleur compte une plus grande quantité de viande, n'est plus niée par le *Livre de la Ferme*, et l'on est agréablement étonné de voir qu'en terminant, M. Sanson reconnaît qu'il n'entend pas dire « qu'il faille s'abstenir d'une manière absolue des opérations dites de croisement..... Ramené à son importance scientifique réelle, dit-il, le *croisement* est un moyen, un procédé d'exploitation industrielle des animaux qui, à l'exemple de tous les procédés de fabrication, donne des résultats en rapport avec la manière dont il est mis en pratique..... Le problème du croisement, problème purement industriel, se pose donc de la manière suivante : Etant donnée une race locale, avec toutes les matières premières nécessaires à son exploitation plus lucrative que celle que permettent ses seules aptitudes, tirer le meilleur parti possible de ses produits. »

Ainsi donc, vous admettez qu'il est certains cas où nos races indigènes sont devenues insuffisantes, et où les intérêts d'une industrie progressive et intelligente nécessitent que les races ne soient plus conservées intactes. La lumière luit tellement éclatante, que vous ne pouvez plus fermer les yeux; les résultats vraiment merveilleux obtenus par la pratique du croisement dans maints pays, vous obligent à reconnaître que « ce procédé industriel » a réussi. Une agriculture en partie transformée, comme celle de certains départements de l'Ouest, par le croisement de leurs races de boucherie avec les races anglaises améliorées; des populations vivant naguères dans la misère et, maintenant dans l'aisance, toutes ces considérations, disons-nous, ont cependant fait fléchir votre parti pris. Vous-même, vous avez donné votre sanction au *croisement* « en le préconisant pour les races ovines de l'Ouest, » que vous recommandez « d'accoupler avec le South-Down. » C'est vous-même qui avez la générosité de nous rappeler le conseil donné par vous aux éleveurs de votre pays natal.

Digitized by Google

Cependant, laissez-nous vous dire que vous avez commis là une grande imprudence, car le jour où toute une contrée sera entrée dans cette voie, il ne sera plus possible de retrouver de types purs de la race locale. Et que deviendra alors le principe de l'amélioration des races par elles-mêmes, principe hors duquel vous avez dit précédemment qu'il n'y avait point de salut? Et voyez ce qui arrive! Le paysan, qui, tôt ou tard, finit par se ranger du côté des gros bénéfices, ne veut plus entretenir son ancienne race mancelle à l'état de pureté. Cette dernière n'existe presque plus nulle part, et le moment est proche où une vache mancelle sera montrée par curiosité. De Laval à Angers, de Château-Gontier à Sablé, dans les foires, partout enfin, vous ne voyez plus qu'animaux croisés, Durham-manceaux, Durham-Bretons, Mortagnes-Dishley ou South-Down. Devant cette expérience, le savant le plus entêté de son système est amené à réfléchir, à modifier l'inflexibilité de ses principes, et à faire des concessions à ceux qu'il appelait naguère des « éleveurs ou zootechniciens ignorants, butés à une idée qu'ils ont adoptée sans examen, et qu'ils suivent en aveugles. »

En dehors de la vérité scientifique, que nous espérons avoir démontrée, nous tenons à tirer cette double conclusion, que c'est du croisement de nos races indigènes qu'on doit attendre, d'une part, la prospérité de l'agriculture française, et, d'autre part, le bien-être des classes ouvrières. Produire, dans un temps donné, une quantité double de viande que par le passé, tel est forcément le résultat qu'on obtient en entretenant, comme l'Angleterre le fait, un bétail plus précoce que le nôtre, c'est-à-dire qui, dans moitié moins de temps, arrive à son complet développement et à un engraissement parfait.

M. le baron Paul Thénard, dans un article « sur les races précoces, » que nous trouvons dans la revue scientifique *les Mondes*, après avoir cherché à démontrer qu'il fallait à chaque peuple, et selon le degré de latitude qu'il habitait, un régime différent, particulier, prétend que, « sous notre climat, l'usage des viandes ultra-adipeuses serait funeste à la santé publique. » Nous ne saurions partager les craintes du neveu du célèbre chimiste; il est encore loin le jour où on pourrait redouter pour le peuple l'abus des viandes adipeuses, voire même ultra-maigres. D'ailleurs, la viande des animaux précoces n'est pas nécessairement adipeuse : elle sera, chez nous, ce que l'engraisseur voudra qu'elle soit, *fin-grasse* ou seulement demi-grasse. Il faut vraiment n'avoir jamais mangé du roast-beef, du gigot ou du jambon en Angleterre pour admettre comme « très spirituel » le propos de la « ménagère » cité par M. Thénard. Les bons mots, tels que ceux-ci, par exemple, ne passeront jamais pour des raisons : « Quant à sa viande (celle de l'Angleterre), dit

Digitized by Google

l'interlocutrice de M. Thénard, véritable diminutif du poisson de l'Esquimau, elle ressemble à une éponge sans goût qu'on aurait trempée dans la graisse : c'est de la mie de pain avec de la chandelle. »

M. Thénard pense que « le régime anglais est le régime esquimau diminué et le régime français amplifié. » Au risque de souhaiter à nos compatriotes une ressemblance quelconque avec les Esquimaux, nous faisons des vœux pour qu'ils mangent beaucoup de viande telle que celle qu'on consomme au delà de la Manche, au risque encore, comme le dit l'écrivain des *Mondes*, « de rompre cet équilibre entre le système respiratoire et le système digestif, qui est indispensable, et que nous rencontrons si facilement et si heureusement avec le pain et le vin. » Hélas! cet équilibre obtenu avec le pain et le vin ne se rencontre pas si « facilement » que M. Thénard le croit. De même que ce n'est qu'aux jours de foires ou de noces que le paysan d'une grande partie de la France mange de la viande de boucherie, de même aussi ce n'est guère que dans ces circonstances qu'il boit du vin à ses repas. Voilà la vérité, et nous disons que tout ami de l'humanité, aussi bien que tout économiste sensé, doit travailler à la solution du problème que nous croyons résoudre par l'introduction des races précoces, afin de mettre fin à une situation indigne d'un pays essentiellement agricole comme le nôtre.

Qu'on cherche ce résultat par un chemin ou par un autre, par la diminution du prix de revient ou par l'élévation des salaires, il faut avant tout que la marchandise existe sur le marché. Eh bien, la viande ne s'y trouve pas en quantité suffisante pour répondre aux besoins de la population. Non, « l'idée de la vie à bon marché, » qu'il ne faut pas d'ailleurs confondre avec la production à bon marché, n'est pas une « comédie de circonstance ; » c'est une aspiration très légitime et très honorable d'économistes plus ou moins heureux dans leurs solutions, voilà tout. Ce mot de comédie nous blesse lorsqu'il vient à propos d'une question de subsistance. Cette comédie n'est que le triste drame qui se joue trop souvent dans la demeure de ceux dont les bras sont les instruments de notre bien-être, bien-être auquel la France doit s'efforcer de convier tous ses enfants.

Cte GUY DE CHABNACÉ.

Digitized by Google

UN

PARISIEN A JAVA

DEUXIÈME PARTIE[1]

VII

Nous étions à Batavia depuis dix-huit mois sans qu'aucun de nous eût été malade, ni ma fille, ni ma femme, ni moi. Notre existence s'écoulait calme et heureuse, non sans quelques retours d'esprit vers la patrie abandonnée. Quand le théâtre chômait, j'occupais à chasser ou à pêcher les heures de loisir qu'il me laissait, et il m'en laissait, cinq fois par semaine, autant qu'à l'électeur Jean Wilhelm, dont parle Henri Heine en ses *Reisebilder*, c'est-à-dire vingt-quatre par journée. Ma femme, plus laborieuse que moi, restait au logis, où elle avait à surveiller, outre son petit monde, une certaine quantité d'ouvrières, la plupart Malaises, qui l'avaient prise en grande affection, ainsi que ma fille.

Celle-ci tomba malade. Il nous arriva, à ma femme et à moi, ce qui est arrivé à tous les gens qui ont été surpris, en pays étranger, par une maladie quelconque, grave ou légère. On sait très bien que, dans la ville où l'on est, il y a d'aussi savants médecins qu'ailleurs, de meilleurs même, qui guérissent aussi souvent, plus souvent même que ceux du pays natal ; et cependant, on n'a pas confiance en leur science, on doute de leur habileté, et, si on en a encore la

[1] Voir 2e série t. XXXVIII, p. 89 (livr. du 15 mars 1864).

Digitized by Google

force, on prend la poste ou le chemin de fer pour revenir se faire traiter par des médecins que l'on connaît et de qui on attend sa guérison, quoiqu'ils tuent plus de malades que leurs confrères dédaignés. Si cela n'eût pas été une folie insigne, si cela eût été possible surtout, je serais parti avec ma fille le soir même du jour où sa maladie se déclara, pour revenir en France, à Paris, — seul, peut-être !

L'excellente santé dont nous avions joui jusque-là m'avait donné une aveugle sécurité pour l'avenir, et, ne pensant pas avoir jamais besoin de médecins, je ne m'étais nullement enquis des célébrités hippocratiques de la ville de Batavia. Dès les premières atteintes du mal dont se plaignait mon enfant, je courus chez le consul français lui demander le nom et l'adresse de son médecin, que je ramenai au bout d'une heure. A Java, la médecine n'est pas libre, comme en Angleterre, par exemple : il faut être muni d'un diplôme en règle pour avoir le devoir d'envoyer chrétiens et musulmans dormir du sommeil éternel. Rien de plus rationnel, assurément. Ce qui l'est beaucoup moins, et trahit certaines intentions du gouvernement hollandais, c'est que la vente des poisons y est, je n'ose pas dire encouragée, mais ouvertement protégée. Dans les pasars de Batavia, aucune surveillance n'est établie, aucun contrôle ne s'exerce sur le débit des médicaments, qui sont destinés, pour la plupart, à rendre inutile la science des médecins européens. Comment sont-ils préparés ? je l'ignore ; ce qu'il m'a été permis d'apprendre durant mon long séjour dans l'île, c'est que les vieilles Malaises, à qui l'on doit ces médicaments bienfaisants et ces poisons impitoyables, ont un codex à elles, qui est tout simplement la tradition. Les secrets concernant l'art de guérir ou de tuer leurs semblables leur ont été transmis de génération en génération, et elles les transmettront elles-mêmes de la même façon, sans que le gouvernement hollandais puisse s'y opposer jamais. D'ailleurs, il semble que la nature soit plus forte que toutes les lois de répression, car il n'est pas un seul pouce de terrain, dans toute l'île de Java, où ne croissent à foison ces plantes mystérieuses qui donnent la mort ou la vie, au gré de ceux qui les emploient ; si bien que, malgré soi, en se promenant dans son propre jardin, on devient, selon ses instincts, empoisonneur ou guérisseur. La vengeance lente, raffinée, sûre, est facile à Java.

Au bout de huit jours de traitement, non-seulement ma fille n'allait pas mieux, mais le médecin, cédant à mes questions pressantes, qui avaient pour but de savoir ce que je devais espérer ou craindre, me déclara « qu'il n'y comprenait rien. » C'était la condamnation de mon enfant. J'avoue qu'alors je ne craignis pas d'écouter les conseils de ma femme, que j'avais, jusque-là, repoussés avec

Digitized by Google

énergie, et qui ne tendaient à rien moins qu'à livrer notre pauvre malade aux soins mystérieux des *doukouns*, c'est-à-dire au hasard. Déjà même, à mon insu, ma femme avait acheté, chez un marchand chinois du pasar Hissnenn, une sorte de corail noir, appelé *akor-bahar* (racine de mer) avec lequel les babous avaient fait à l'enfant des bracelets destinés à lui rendre la santé et à lui porter bonheur jusqu'à la fin de ses jours. J'avais un pied dans la superstition : j'y mis les deux, et, de cet instant, j'obéis en aveugle à toutes les prescriptions des doukouns.

Les doukouns sont ces vieilles femmes dont je parlais tout à l'heure, qui connaissent par tradition certains remèdes réputés infaillibles, et qui le seraient peut-être s'ils étaient appliqués sagement, au lieu de l'être à tort et à travers. Elles ont des secrets de famille pour toutes, ou presque toutes les maladies, et il leur arrive parfois de guérir des cas jugés incurables par la science ordinaire, et de rendre la santé à des malades abandonnés par les médecins. Elles font plus encore, si c'est possible : à l'aide de philtres qu'elles composent et de charmes dont elles ont le secret, elles s'engagent à vous faire aimer de la femme que vous aimez et qui est le plus réfractaire à votre amour, *hakmat memri lezzat akan perampouan*. Aussi sont-elles tenues en grande estime et même en grande vénération par la population de couleur.

J'avais donc autorisé l'entrée d'une doukoun dans ma maison, et remis entre ses mains la précieuse existence de mon enfant, sans songer un seul instant à me révolter devant ses momeries, et à suspecter l'excellence des simples qu'elle devait administrer à notre chère malade ; pourvu que celle-ci guérît, le reste m'importait peu. La doukoun avait commencé par fabriquer un petit panier-radeau garni de fruits et de *duttes*[1], aux extrémités duquel étaient placées quatre bougies ; puis elle l'avait emporté et livré, vers le soir, au fil de l'eau du *kali* (ou rivière) qui coulait derrière notre maison. Tradition malaise, cousine-germaine de la tradition bretonne, qui consiste à abandonner au flot de la mer un pain rond, au milieu duquel est planté un cierge ; si le pain surnage, signe de bonne santé ou de bonnes nouvelles ; s'il sombre, mort ou mauvaises nouvelles. La doukoun ne se contenta pas de cette pratique superstitieuse, qui ne m'eût pas satisfait moi-même, quoique je m'en fusse remis au hasard du soin de guérir ma chère enfant ; elle passa plusieurs jours et plusieurs nuits au chevet de la jeune malade, la forçant, avec de douces paroles, à prendre les breuvages préparés par elle, et le

[1] La *dutte*, ou la *duite*, est la seule monnaie du pays. Les payements s'effectuent en papier-monnaie, depuis le billet de 100 florins jusqu'au billet de 5 florins. La dutte vaut un peu plus d'un centime de France.

Digitized by Google

sixième jour, au matin, elle me fit appeler pour me dire, d'un air solennel : « Ta fille est guérie. » Le lendemain, en effet, ma chère petite Lucy entrait en convalescence.

Dans ma joie, que partagea du reste toute la maison, ouvrières et domestiques, je résolus de célébrer le retour à la vie de mon enfant par une fête essentiellement malaise, dont devaient être exclus tous les Européens de notre connaissance. C'était une façon de remercier, outre la doukoun, les gens de notre maison, qui avaient suivi avec un si vif intérêt les diverses phases de la maladie, et soigné avec tant de dévouement notre malade. Personne n'osa me remercier de cette attention, mais tout le monde m'en sut gré.

Notre mandour fut donc chargé de l'organisation de cette fête de famille, à laquelle, d'après mes ordres et les vœux de ma femme, rien ne devait manquer, ni le repas ni la danse des *toppings*. Au jour convenu, tout était prêt. Une table d'une grandeur inusitée avait été dressée en plein air, dans le jardin situé derrière la maison, sur le bord du kali, qui n'en était séparé que par un rideau de bananiers, de cocotiers et de quelques autres arbres chargés de fleurs aux parfums pénétrants. Au-dessus de cette table, et planant comme un aigle à vaste envergure, était suspendu le *panka*, ou grand éventail, qu'on trouve dans toutes les maisons de l'île, et que des domestiques spéciaux mettent continuellement en mouvement, pour atténuer, autant que possible, les effets d'une chaleur souvent intolérable.

Tout était prêt ; je me trompe : la table était dressée, mais il n'y avait rien dessus, parce que le mandour, qui était parti de bon matin pour le pasar, après avoir donné ses ordres au *loukoun-spen*, cocher, au *kobonn*, jardinier, et à mon *kikil*[1], n'était pas encore revenu avec ses provisions. Je lui avais pourtant bien recommandé d'aller diligemment, ne me souvenant plus de la réponse qu'il avait faite un jour à pareille recommandation de son précédent maître : *Sâhyia sa'orang*, *touhann*, *baguimâna boléh lakass*, *touhann!* « Je suis tout seul, monsieur ; comment monsieur veut-il que j'aille vite ! » Donc, quand il était seul, notre mandour ne savait pas aller vite, ou, lorsqu'il se hâtait, c'était lentement. Il revint du pasar, cependant, ramenant avec lui une chèvre vivante, qui devait être sacrifiée par le *padri*, ou prêtre malais, selon les rites ordinaires. Il avait beaucoup couru, paraît-il, quoiqu'il fût seul, pour trouver cette victime expiatoire, car si les chèvres abondaient sur le marché, les chèvres noires y étaient extrêmement rares, et il fallait une chèvre noire ! Je lui pardonnai de bon cœur son retard, résolu que j'étais,

[1] Le *kikil* est un serviteur de douze à quinze ans, chargé d'entretenir le feu du cigare de son maître.

Digitized by Google

ce jour-là, à pardonner tout : la fille de Jaïre était ressuscitée!

Une quarantaine de femmes, tant du kampong voisin que de notre maison, s'emparèrent, les unes des provisions du mandour, pour les préparer au plus tôt, les autres de la chèvre noire, pour aider à son sacrifice par le padri, ce qui, par parenthèse, se fit assez malproprement. J'aime à supposer que les sacrificateurs païens y mettaient plus de formes et de délicatesse. Pendant que le repas s'apprêtait, et ce n'était pas peu de chose que de faire cuire les nombreux poissons apportés du pasar par le mandour, la *topping* donna sa représentation, à laquelle une partie de notre monde assista, ainsi que ceux des Malais du voisinage que leurs sympathies pour nous, ou simplement la curiosité, avaient amenés dans notre jardin, librement ouvert du reste. C'était une joie et une bonne fortune pour eux, comme serait, pour les paysans d'un village éloigné des villes, le passage d'une troupe de comédiens ambulants, de saltimbanques serait plus exact, car la *topping* et ses compagnons, c'est-à-dire les musiciens de son orchestre, rappellent d'une façon fâcheuse ces bohémiens qui vont de foire en foire, montrant, à de naïfs spectateurs ébahis, quelque monstre amphibie ou terrestre, à une ou plusieurs têtes, avec accompagnement de cuivres et de fifres. Il y a la parade de la porte, avec la distribution des grandissimes coups de pied, qui excitent à un si haut degré le rire des petits enfants et même des grands. Il y a les facéties du pître de la troupe, qui, quoique aussi ineptes que celles de nos saltimbanques, ont l'heureux don d'intéresser les populations malaises, aussi peu difficiles que les nôtres sur le choix de leurs distractions intellectuelles.

La topping que j'avais invitée, moyennant salaire, à venir en représentation chez moi pour fêter le rétablissement de ma fille, était d'une remarquable beauté, malgré la sauvagerie de son costume et ses abominables dents avariées par l'abus du bétel. De grands yeux d'un noir d'encre, ombragés de cils d'une longueur invraisemblable, éclairaient de lueurs singulières un visage jeune et frais sous sa couche de bistre ; ils ne regardaient pas, ils perçaient, à ce point de me forcer, à plusieurs reprises, de baisser les miens et de m'occasionner une sorte de malaise vague qui n'était pas sans charmes. Ses cheveux aussi sollicitaient l'attention, et ils eussent provoqué l'envie chez plus d'une Parisienne ; c'est à eux qu'on eût pu justement appliquer le mot, si souvent et si improprement employé, de forêt, et je me demandais comment le peigne pouvait parvenir à faire son office dans ces épaisses torsades, d'un noir d'ailes de corbeau, qui s'étalaient orgueilleusement sur la nuque, ornées, comme contraste, de fleurs de *melati*, qui ressemblent à nos fleurs d'oranger et qui ont un parfum plus doux, plus suave encore. Il fallait qu'elle ne tirât

Digitized by Google

pas grande vanité de cette opulente chevelure, cependant plus digne que celle de Bérénice d'être mise au rang des constellations, puisqu'elle ne craignait pas de la gâter en plaçant dessus une sorte de bonnet en crin fort disgracieux, qui est, paraît-il, la coiffure traditionnelle.

Elle avait au cou un chapelet de verroteries rouges et bleues, et le sein recouvert d'une pèlerine de couleur voyante parsemée de paillettes et de petits morceaux d'ivoire. Sur le devant de son sarong, très long, fixé à la taille par une ceinture d'argent garnie de breloques de même métal — clef de la boîte à odeurs, clef de la boîte de siri, bourse, etc. — pendaient une douzaine de mouchoirs en *kaïnn kepri* et quelques coupons d'*atelas*, pliés triangulairement, et destinés, ainsi qu'une écharpe de mousseline attachée provisoirement sur les hanches, à accompagner son jeu et sa danse. Dans l'une de ses mains, aux doigts effilés, était un éventail. Quant à ses pieds, ils étaient aussi nus que ses mains et d'une finesse aussi aristocratique.

Son orchestre, accroupi sur les talons à quelque distance d'elle, se composait de cinq musiciens, un joueur de gongs, un joueur de tambourin, un joueur de tam-tam, un joueur de violon chinois, et un cinquième qui ne jouait de rien.

Elle s'avança gracieusement, nous salua, prit dans le *bakoul*, ou petit panier placé devant elle sur une grande natte par le cinquième musicien, un masque soigneusement enveloppé d'un morceau d'indienne en lambeaux, et allait se l'appliquer sur le visage pour commencer le premier *babak*, ou premier acte de la pièce, lorsque ma petite fille, à qui sa mère avait improvisé dans la matinée un très élégant costume de topping, parut en glissant sur ses talons et en ployant les jarrets comme elle l'avait vu faire quelques mois auparavant à une fête de kampong : « *Kîta mainn!* » (amusons-nous !) s'écria-t-elle en pur malais, d'une voix enjouée, quoique affaiblie par sa récente maladie. Les applaudissements enthousiastes se firent aussitôt entendre. C'était une double joie pour ces braves gens de voir cette enfant que la plupart affectionnaient, revêtue d'un costume populaire dans toute l'île de Java, et parlant une langue méprisée des Hollandais. On dépouilla les arbustes de leurs fleurs et on les lui jeta avec des cris que mon émotion m'empêcha de trouver trop bruyants, quoiqu'ils le fussent réellement. C'étaient des *ah!* et des *oh!* des *haha!* et des *hammboui!* à n'en plus finir. J'arrêtai à temps l'expansion de leur enthousiasme ; sous prétexte d'embrasser ma fille pour la remercier, il l'eussent volontiers étouffée. A leur grand regret et à celui de Lucy, je forçai celle-ci à s'asseoir auprès de sa mère et à regarder la danse au lieu d'y prendre part.

Digitized by Google

Je ne raconterai pas en détail les danses et les chants de la topping. L'art de ces baladines est celui des *dêvadâsis* de l'Inde, c'est-à-dire plus fait pour charmer les yeux que pour plaire à l'esprit, auquel leurs danses de caractères ont la prétention, peu justifiée, de parler éloquemment, en racontant du bout des pieds et des mains des aventures historiques que, pour ma part, je n'ai jamais pu comprendre. Notre topping eut beau gesticuler des bras et des jambes, jouer de l'éventail et changer plusieurs fois de masque, je ne fus pas plus heureux cette fois-là que les précédentes ; tout ce que je constatai, c'est qu'elle gagnait à n'avoir pas de masque sur son gracieux visage et à rester immobile. Comme statue, je l'applaudissais ; comme mime, elle me laissait indifférent. Heureusement pour elle que mes invités ne partageaient pas ma manière de voir, et que chacun de ses gestes, gracieux ou bouffons, était applaudi et même reproduit involontairement par la plupart d'entre eux. La topping s'était arrêtée, la romance-type finale était chantée, la *satoé-babak* était jouée, qu'ils regardaient et écoutaient encore, en applaudissant avec une *furia* de dilettanti consommés. C'est à peine s'ils songèrent au festin, qui cependant les attendait.

Ma chère petite ressuscitée, qui avait eu les honneurs de la fête, eut naturellement les honneurs du repas, quoiqu'elle n'y pût prendre aucune part. Elle était placée au haut bout de la table ; à sa gauche était sa mère ; à sa droite, moi ; puis venaient ses babous, le padri, et les invités dans l'ordre choisi par eux, c'est-à-dire au hasard. Tout se passa gaiement. On but et on mangea plantureusement, et je remarquai, sans m'y opposer bien entendu, que presque tous mes invités enveloppaient soigneusement, dans des feuilles de bananier, les reliefs du festin laissés sur les plats, sans doute dans l'intention fort louable de faire la dînette avec leurs parents et amis des kampongs voisins. C'est une habitude malaise que j'ai constatée à Paris chez les petits bourgeois et chez les ouvriers. La nuit était venue depuis longtemps ; chacun se retira silencieusement pour ne pas troubler le sommeil de ma fille, qui s'était endormie dans les bras d'une de ses babous, et bientôt nous restâmes seuls, avec la satisfaction d'un devoir accompli. Ce sont de belles fêtes que celles qui se terminent ainsi !

VIII

Le hasard m'a fait musicien, mais la nature m'a créé chasseur. Souvent, tout en accompagnant les opéras de Meyerbeer ou d'Halévy,

Digitized by Google

devant l'élégante société de Batavia, je bâtissais des montagnes de projets qui tous avaient trait à des excursions à l'intérieur de l'île de Java. Ces projets menaçaient de rester à l'état de..... projets, pour la plupart, car je ne compte que pour mémoire certaines promenades à trois ou quatre lieues de la ville, sur le bord de la mer, lorsqu'un enrouement subit de notre prima donna me laissa une semaine entière de liberté. J'appelai mon camarade Lecoulteux, second régisseur du théâtre :

« Il y a, à quinze lieues d'ici, à Kampong-Limon, lui dis-je, une forêt très giboyeuse..... On y trouve à foison tigres et sangliers, rhinocéros et cerfs, bêtes bonnes à tuer et bêtes bonnes à manger. Veux-tu m'accompagner?

— Quinze lieues ! c'est beaucoup par la chaleur qu'il fait, objecta Lecoulteux.

— Nous chasserons en pédati, lui répondis-je.

— Alors, j'y consens..... Mais la permission ?....

— Nous nous en passerons. »

Je crois avoir dit précédemment de quelle sorte de tyrannie ombrageuse le gouvernement hollandais accable les étrangers qui viennent à Java. D'abord, ils n'obtiennent que difficilement, de lui, la permission de s'établir sur un point quelconque du littoral ; ensuite, lorsqu'elle leur est accordée, elle n'est jamais que temporaire, le gouvernement hollandais se réservant, dans tous les cas, la faculté de la retirer suivant son bon plaisir, et encore faut-il, au bout de six semaines de séjour, par exemple, que l'étranger qui obtient l'autorisation de rester un temps plus long présente deux individus bien famés qui consentent à lui servir de cautions, à répondre de lui de toutes les façons. Mais ce n'est pas tout : une fois la prolongation de séjour obtenue, il se trouve, pour ainsi dire, sous la surveillance de la haute police hollandaise ; il ne peut circuler sans que ses démarches ne soient épiées et sa conduite scrutée ; il lui est défendu de s'éloigner de l'enceinte de Batavia, même de quelques lieues, sans l'autorisation du gouverneur, qui ne l'accorde jamais, ou que bien rarement ; dans aucune circonstance, il ne lui est concédé la permission de se fixer dans l'intérieur de l'île, ni d'acquérir une propriété quelconque sur le territoire, eût-il même rendu au gouvernement hollandais quelque service signalé. De là l'hésitation de mon ami Lecoulteux, et sa préoccupation au sujet de mon *exeat*.

Je ne suis pas Parisien pour rien. Or, comme il m'aurait fallu, pour solliciter, peut-être sans l'obtenir, la permission de faire cette excursion projetée à Kampong-Limon, plus de temps que je n'en avais à dépenser, j'avais tout naturellement résolu de m'en passer, au risque de charger ma conscience d'un gros mensonge.

Digitized by Google

» La permission ? je l'ai, répondis-je à Lecoulteux.

— Alors, partons !.... »

Le *pédati* — qu'on nomme aussi le *kesser* — est une charrette primitive qui ressemble beaucoup au *gâry* indien, et dont les inconvénients sont largement compensés par de nombreux avantages. Le pédati est rustique, mais il est commode ; il est laid, mais il préserve des coups de soleil ; il va lentement, mais il permet de s'approcher du gibier sans l'effaroucher, ce qui a bien son mérite pour un chasseur, à ce qu'il me semble. Le pédati est une charrette nationale, pour ainsi dire ; on l'emploie à différents usages, dont le principal est le transport du riz ou des cannes à sucre, et dont le plus intéressant est celui auquel nous le destinions ce jour-là pour aller battre la forêt à Kampong-Limon. De quoi se compose un pédati ? De peu de chose, comme le gâry indien : de quatre planches et de deux tables rondes emmanchées ensemble. Les quatre planches forment le coffre, et les deux tables rondes les roues. Quant au toit de cette maison roulante, il est représenté par deux treillis en bambou inclinés en pignon l'un vers l'autre. Puis, comme deux roues, quelque rondes qu'elles soient, ne marchent pas toutes seules, surtout sur un sol aussi irrégulier que celui de Java, où nos ingénieurs des ponts et chaussées auraient fort à faire, on attelle au train de devant, au lieu de deux beaux bœufs blancs, comme au gâry, une paire de buffles accouplés par une sorte de cavesson appelé *tiabang*, et l'on confie la garde de ces excellents animaux à un Chinois, qui est fait à cela comme nos rouliers à leurs camions.

Pourquoi des buffles quand il y a des bœufs dans le pays? me demandera-t-on. Parce que, au rebours de nos contrées occidentales, ici, ce sont les bœufs qui sont sauvages et les buffles qui sont domestiques. A Java, il y a en effet le plus remarquable bœuf du monde, le bœuf bantheng, *bos sondaicus*, qui a les formes élégantes et la robe d'une superbe couleur, mais dont le naturel est indomptable, malgré les tentatives souvent renouvelées pour tâcher de le soumettre ; tandis que le *karbau* des Malais, *bos bubalus arni*, remplit avec la docilité la plus exemplaire tous les travaux pour lesquels son concours est nécessaire. Le bœuf bantheng en veut peut-être aux Javanais de ne l'avoir pas choisi primitivement comme emblème, et d'avoir appelé leur premier monarque « roi du buffle orné, » (littéralement *prabou mounding sari.*)

Je reviens à notre pédati et à ses conducteurs. Le Chinois siffle un air étrange, les buffles tirent gravement avec ensemble, et les roues se mettent à tourner, en criant, car elles ne sont jamais graissées, ce qui produit une chanson originale à laquelle le gibier s'habitue volontiers.

Digitized by Google

C'était un dimanche soir, ou plutôt, pour compter à la mode malaise, c'était au matin du lundi[1], vers les dix heures, le moment le plus agréable pour voyager. Lecoulteux et moi, frais et dispos, nous montâmes dans une voiture à quatre chevaux qui devait nous conduire au kampong voisin de la forêt, où devait avoir lieu la chasse en pédati. Sjaïr, mon chien de Manille, énorme de taille, féroce d'instinct, et cependant dévoué à ma personne, Sjaïr nous accompagnait. Dans cette voiture se trouvaient déjà deux autres personnes, un Français, dont j'ai oublié le nom, et un Suisse, notre ami Maillet, qui s'était fait une réputation de tueur de sangliers. En outre, nous devions recruter en route un jeune Chinois de notre connaissance, aussi bon tueur de cerfs que Maillet de sangliers, et le mandour du chef du village où nous devions passer la nuit pour nous préparer, par un sérieux repos, aux non moins sérieuses fatigues de la journée qui allait suivre : en tout, dix chasseurs assez adroits pour loger une balle dans le premier gibier aperçu, à plumes ou à poils. Il est bien entendu que je ne compte pas nos *bouïongs*, ou domestiques; ils n'avaient pas pour mission de chasser, mais seulement de veiller sur les provisions que nous emportions avec nous.

Vers le matin, comme nous approchions d'un talang, village de peu d'importance, notre cocher, qui sans doute dormait, laissa les chevaux s'engager dans un *paya*, ou marais, où notre voiture versa. Heureusement que, lorsqu'on voyage la nuit, les voitures sont découvertes; nous en fûmes quittes pour sauter et nous retrouver sur nos jambes; puis, laissant les domestiques retirer les chevaux embourbés, nous songeâmes à souper, ou plutôt à déjeuner. Nous avions un appétit de chasseurs, quoique nous n'eussions rien tué encore, et nous nous réconfortâmes d'importance. Ainsi lestés, nous pouvions nous passer, pendant quelques lieues, de notre voiture; sur la proposition de Maillet, nous continuâmes notre route à pied, tirant notre poudre aux moineaux, je veux dire aux ramiers, dont nous rencontrâmes deux très belles espèces, le *pounei djambou*, qui est d'un vert doublé de violet, et le *pounei selaïa*, qui est d'un cramoisi foncé mélangé de blanc. Dans le voisinage d'une rizière, je remarquai un mouvement inusité, quelque chose comme l'aspect d'une plaine de la Beauce ou du Berry, à l'époque de la fête de la *gerbaude*.

« Qu'est-ce donc que ce va-et-vient? demandai-je étonné.

— C'est le *kouningan*, » répondit tranquillement Maillet, en visant une poule d'eau et en l'abattant.

Le *kouningan*, cela ne m'apprenait absolument rien. Lorsque

[1] Le jour est censé commencer au coucher du soleil; c'est pour cela qu'au lieu de dire *dimanche soir*, on dit l *nuit de lundi*.

Digitized by Google

Maillet revint avec son *ayamm-ayer* blessée, je lui demandai quelques explications, qu'il me donna volontiers. Les Javanais ont deux grandes fêtes religieuses, qui, en l'absence de tout monument, témoigneraient de l'antiquité de leur civilisation; c'est la *galoungan*, qui dure cinq jours, et le *kouningan*, qui dure deux ou trois jours; elles arrivent vers les deux solstices, lorsqu'on plante le riz et lorsqu'on le récolte. On célébrait le kouningan, comme chez nous les fêtes de la moisson, et le hasard me rendait témoin de cette fête, ou du moins de la dernière partie de cette fête, car on en était ce jour-là à la gerbaude, c'est-à-dire aux dernières tiges de riz.

Le riz est la principale et la première culture des Javanais. Cette graminée céréale est connue sous la même dénomination de *padi*, ou brass, dans toutes les langues, depuis Madagascar jusqu'aux îles Philippines; le mot *sawah*, qui signifie *culture du riz*, et tous les termes d'économie rurale qui ont rapport à cette culture, sont également identiques dans cette région du globe, d'où l'on peut conclure que le riz est originaire de l'archipel indien. Java en fournit pour sa part une grande quantité, qui est exportée. Sumatra, Bornéo, Célèbes, les Moluques, et même Ceylan et le cap de Bonne-Espérance, en reçoivent de 6 à 8,000 tonneaux, ce qui procure au gouvernement hollandais un revenu d'environ 4 millions de roupies ou de 500,000 liv. sterl. Il y a le riz des montagnes et le riz des plaines, le *brass gaga* et le *brass sawah*, le premier plus substantiel et plus agréable que le second. De cette double dénomination du riz vient la double division du sol de cette île en *sawahs* et en *gagas* ou *tégals*, c'est-à-dire en terres que l'on peut inonder directement par les eaux courantes, et en terres où cette faculté n'existe pas. Les sawahs sont propres à former de grandes rizières qui produisent annuellement deux moissons; les tégals sont arrosées seulement par les pluies périodiques.

Les Javanais ont une préférence marquée pour la culture des sawahs, et suivent, à cet effet, les avertissements et les prescriptions des *modis*, leurs prêtres qui, en leur qualité de calendriers vivants, les préviennent infailliblement des changements de la saison sèche à la saison des pluies. Au commencement de cette dernière, on élève de petites chaussées autour du champ destiné à la culture, lequel n'a ordinairement que de 50 à 60 pieds d'étendue. Les pluies et les eaux courantes amollissent tellement le sol, qu'il suffit, pour l'entamer, d'une charrue inférieure à la nôtre, se rapprochant beaucoup de l'*aratrum* romain, et dont la construction, en bois de teck, est si légère que le laboureur peut la porter sur ses épaules. L'arrosement sert en même temps d'engrais. Le riz, semé d'abord par petites couches, est ensuite planté régulièrement dans tout le champ.

Digitized by Google

L'homme sème, la femme plante. C'est la fête du *Galoungan*, qui dure cinq jours. Que Mahomet bénisse la terre qui porte en ses flancs l'espoir de tout un pays ! En attendant, voici les cigognes et les hérons blancs qui s'abattent par troupes nombreuses sur les sawahs, — et, avec les cigognes et les hérons blancs, les noirs corbeaux, plus voraces à eux seuls que tous les autres pillards : c'est la part du feu. Le riz pousse et couvre la terre d'une multitude de petits tapis d'un vert tendre, fort réjouissant à l'œil, qui, avec les forêts de cocotiers, donnent à l'île tout entière, à ce moment de l'année, un aspect très pittoresque. Plus les pluies sont abondantes, plus la moisson sera fertile. Vers la moitié de mars, le riz commence à mûrir. Vers le mois de juin, jeunes et vieux se rendent en foule aux champs pour couper les premiers padis : c'est le moment du *Kouningan*. Les chemins sont couverts de moissonneuses, portant dans leurs cheveux des *anis-anis* ou coupe-riz, d'une forme originale, qu'elles plantent de nouveau sur leur chignon lorsque leur tâche est terminée[1]. *Kretis* et *plétis* arrivent aux champs à leur tour ; le gros et le menu bétail glanent les tiges oubliées, sans doute à dessein. Hommes et femmes placent le riz en monceaux, qu'emportent bientôt des pédatis attelés de buffles ou de chevaux, le tout lentement et joyeusement.

Le spectacle était très intéressant, et je me serais arrêté volontiers pour le contempler à mon aise, et en jouir plus longtemps, si j'avais été seul, ou si mes compagnons avaient partagé ma curiosité. Malheureusement mes compagnons étant purement et simplement des chasseurs, je dus continuer ma route avec eux pour arriver au but de notre voyage. A six heures du soir, nous faisions notre entrée chez le *beck*, ou chef du kampong, où nous avaient précédés nos boudhians, qui nous apprirent que si notre voiture n'avait reçu aucune avarie, il n'en était pas de même de l'un de nos chevaux, — mort d'une apoplexie foudroyante.

L'hospitalité la plus cordiale nous attendait. Le beck avait deux fils que nous avions connus à Batavia, et qui parurent fort aises de nous revoir chez leur père, nous dont la gaieté contrastait si agréablement pour eux avec le flegme oriental auquel ils étaient accoutumés. Nous étions fatigués ; on nous conseilla d'aller prendre un bain dans le *kali* voisin, comme seul moyen de nous délasser : excellent conseil, que chacun de nous suivit avec empressement. Un abondant souper nous attendait sur la vérandah, — souper français par les vins et chinois par les mets. Des vins, je n'en veux pas parler,

[1] L'*ani-ani*, avec lequel les moissonneuses coupent la tige à un empan au-dessous de l'épi, est un petit segment d'arc en fer fixé à une petite planche horizontale ; il est fait de telle sorte qu'en prenant le manche dans le creux de la main, et en appuyant les épis avec les doigts contre le couteau fixé à la planche horizontale, on les sépare de leur tige.

Digitized by Google

puisqu'ils sont connus de tout le monde; quant aux plats, ils me paraissent mériter une mention spéciale, et je vais la leur consacrer en plaçant en regard mes impressions personnelles, que je ne donnerai pas comme bonnes, mais comme sincères.

Voici donc le menu du souper qui nous fut offert, à mes compagnons et à moi et auquel nous prîmes part, assis sur des *bankos* ou tabourets de bois peint découpé, tandis que nos hôtes, assis sur une banquette, nous adressaient, de temps en temps, quelques questions sur notre pays, tout en fumant leur tabac de Sumatra, très opiacé, dans de petites pipes à fourneau de cuivre et à tige de rotin. On verra que ce souper diffère de celui auquel nous avions assisté, quelque temps auparavant, au bord de la mer, dans la pêcherie de M. Benon. Un *kimelo*, — sorte de soupe composée d'herbes et de viandes de toute espèce, nids d'oiseaux, oreilles de rat, pieds de chien, etc. Un *bami*, — façon de macaroni composé de morceaux de lard de poitrine découpés en rouelles très minces et revenus dans la graisse de porc avec force *capiscum*, dont je me régalai. Un plat, dont j'ignore le nom malais ou hollandais, qui avait la prétention d'être une salade, et qui était composé de boulettes de crevettes hachées avec de la cervelle de chien et de jaunes d'œufs de canard : le tout cuit dans un bouillon d'herbes. J'osai en redemander malgré la cervelle de chien. Un *kadar*, sorte de poisson frit en compagnie d'oreilles de rat et d'un peu de viande de porc haché, que je mangeai avec moins d'enthousiasme, mais sans répugnance aucune. Quant au plat de légumes, ce fut une autre affaire. J'avais d'abord cru qu'on nous avait servi de jeunes carottes arrangées délicatement avec du lait, et je m'en étais laissé servir une assiette entière; par malheur, dès la première bouchée, mangée un peu trop gloutonnement peut-être, je constatai que c'était du piment nageant dans un petit lac d'huile et de lait de coco. J'avais le palais en feu, et il fallut quelques verres de bordeaux pour éteindre cet incendie dont riaient de si bon cœur notre hôte et ses fils. Le dessert abonda en sucreries et en gâteaux de toutes sortes; mais je n'y touchai que du regard, préférant une tranche de dourian, ce fruit exquis, sans analogue dans notre France. Après le dessert, vint le café à l'arabe, et, après le café, le manille, — un excellent cigare un peu opiacé, qui mériterait une vogue plus grande que celle qu'il a obtenue à Paris, il y a une vingtaine d'années.

Mes compagnons et moi, nonchalamment étendus sur nos nattes, à l'orientale, nous goûtions le repos le plus parfait qu'hommes puissent trouver après un repas sagement conduit, repas européen ou sauvage, lorsque nos oreilles furent troublées par les bruits perçants de tams-tams chinois.

Digitized by Google

« Qu'est-ce donc? demandai-je, en javanais, au fils aîné de mon hôte, qui fumait à quelques pas de moi.

— C'est une noce, me répondit-il laconiquement en se servant de la même langue. »

Une noce malaise! C'était une bonne fortune pour nous. J'avais vu passer des mariés dans les rues et dans les kampongs de Batavia, mais je ne savais pas exactement en quoi consistaient les cérémonies nuptiales, et je n'étais pas fâché de profiter de l'occasion qui m'était offerte de le savoir. Cette fois, mes compagnons partagèrent ma curiosité, et firent, comme moi, leurs préparatifs pour aller à cette fête, ou *lonton*, qui devait commencer à cette moitié de la nuit appelée *teunnga malomm*, c'est-à-dire au moment où la lune éclairait de sa lumière charmante cette végétation luxuriante, exubérante et splendide des pays de l'extrême Orient. Nous allions partir, lorsqu'on vint nous inviter à la fête, — pour « l'honorer de notre présence. » Nous nous savions curieux, mais nous ne nous savions pas aussi « honorables » qu'on voulait bien nous le dire : toutefois, comme cette invitation spéciale était une raison de plus pour nous décider, nous partîmes.

IX

Le mariage est une chose sérieuse partout, — à Java comme en Europe, — et, comme partout, il est entouré à Java de cérémonies particulières, qui prouvent que c'est un événement dans la vie humaine. Seulement, les cérémonies préliminaires de ce grand acte ne sont pas les mêmes partout. On me permettra de rapporter celles qui se pratiquent à Java. Il est bien entendu que ces cérémonies symboliques n'ont lieu que lorsqu'il s'agit d'une vierge, d'une *prawann* ou *femme neuve*, comme on dit à Java; car le divorce y étant de mode et les mariages en vingtièmes noces fréquents, on comprend que le premier, seul, soit l'objet d'une attention sérieuse.

Le fiancé et la fiancée sont censés ne s'être jamais vus, et, de fait, il arrive neuf fois sur dix que la jeune fille voit son mari pour la première fois le jour où elle l'épouse. De même qu'un Chinois sait, en passant dans une rue et en regardant le toit d'une maison chinoise, combien il y a de filles à marier dans cette maison [1], de même un

[1] C'est le nombre des pots de fleurs, ordinairement des cactus, placé sur ce toit, qui indique le nombre des filles à marier. Autant de pots, autant de filles. Lorsque l'un de ces pots, pardon, lorsque l'une de ces filles a été demandée en mariage et accordée, on renverse le cactus, et chacun sait ce que cela veut dire. Quand tous les cactus sont ainsi renversés, c'est que toutes les filles de la maison sont pourvues d'époux.

Digitized by Google

Malais sait qu'il y a dans telle ou telle *roumah*, ou maison de tel ou tel kampong, une famille composée du père, de la mère et d'une fille de quinze à seize ans. Il n'a pas eu les pots de fleurs du toit pour révélation, parce c'est là une coutume essentiellement chinoise, mais il a d'autres indices. C'est ainsi, par exemple, que comme dans certains de nos villages, en France, on connaît qu'il y a des filles à marier dans une maison quand l'auge des fontaines est constamment tenue avec propreté ; dans d'autres localités, c'est à la manière dont le fumier sorti des écuries est arrangé : s'ils remarquent de la négligence ou du défaut de soin, les garçons s'en éloignent promptement ; si, au contraire, la paille en est relevée avec une certaine recherche, comme nattée ou tressée en forme de réseaux, ils s'empressent de demander l'entrée de la maison, faveur qui leur est presque toujours accordée, et qui est ordinairement accompagnée, de la part des propriétaires, de la formule affectueuse *benian sin vos* (soyez le bienvenu), laquelle rappelle beaucoup le *salve* inscrit sur la porte des maisons antiques.

Quinze ans, c'est le bel âge, c'est même le seul âge possible pour une prawann, puisqu'à vingt ans une Javanaise ou une Malaise non mariée est déclarée avoir « coiffé sainte Catherine, » — comme chez nous à trente ans. Notre Malais donc, qui est veuf, ou qui, n'ayant pas encore été marié, veut faire enfin ce qu'ont fait ses ancêtres, se rend à la roumah en question et se propose comme acheteur de la jeune vierge, moyennant un prix qui varie suivant la fortune du futur, mais qui est ordinairement, chez les plus pauvres, de quelques *bientjas* [1], de quelques buffles, destinés au festin des noces, de quelques picols [2] de riz, et de quelques étoffes plus ou moins précieuses. Ce prix s'appelle l'*isi kawien*, littéralement « ce qu'on paye » en argent ou en corvées. De l'heure où l'*isi kawien* a été payé au père ou à la mère de la jeune fille, celle-ci appartient à un homme qui l'emmènera chez lui. Quand le père vend sa fille à un homme d'une condition inférieure, il y a un autre mariage, l'*ambel anak*, par lequel il a le droit de la retenir chez lui ; mais l'*ambel anak* est assez rare. Que l'on ne se scandalise pas trop de cette façon d'agir des habitants de Java, et qu'on veuille bien se rappeler la façon d'agir des Européens. Le Javanais achète la Javanaise comme le Parisien achète la Parisienne, c'est-à-dire que le père de la future, en homme sage, dont le devoir est d'assurer le sort de sa fille, exige une dot du futur, — sans que celui-ci ait à exiger une dot de sa femme, qui, pour fortune, lui apporte son cœur, sa beauté, sa jeunesse, son activité au

[1] Mesure de la valeur de 5 piastres en or.
[2] Le picol équivaut à 140 livres anglaises ou à 62 kilog. 500 gr.

Digitized by Google

travail. En y réfléchissant bien, il me semble que si quelqu'un avait à se scandaliser, en pareil cas, ce serait le Javanais, surtout s'il apprenait le côté sordide de la plupart des mariages européens. D'ailleurs, qu'il achète ou non sa femme, le Javanais ou le Malais a pour elle beaucoup de respect et beaucoup d'amour, et il est très loin de la traiter en bête de somme, — comme on serait porté à le croire. Il y a même, à ce propos, un proverbe qui dit : « Ne battez pas votre femme comme vous battez votre esclave. » L'amour conjugal n'est pas le monopole exclusif des Occidentaux, pas plus que la coquetterie n'est le privilége spécial des Occidentales : car les Malais ont presque le même mot pour signifier *tendresse* et *nasse*, qui est *balei* pour l'une et *balè* pour l'autre, — d'où l'on peut conclure que la tendresse est la nasse dans laquelle les femmes de Java prennent les hommes.

L'*isi kawien* est payé : le mariage aura lieu. Dès lors, le futur réunit le ban et l'arrière-ban de ses amis, de façon à avoir, pour aller rendre visite à sa future, une suite digne d'un rajah : vanité permise, et qui s'explique, du reste, par le costume princier qu'il porte durant la cérémonie. Ce costume, qui se loue dans les pasars, comme chez nous les déguisements du mardi-gras, est calqué sur celui des anciens souverains de l'île. Il consiste d'abord en une sorte de turban, dont l'étoffe disparaît sous l'or des croissants et des étoiles dont il est garni, et auquel pend de chaque côté une sorte de filet fait de fleurs artificielles appelées *sumping*, dorées comme les étoiles. Puis vient le badhiou, en soie on en coton, de couleur rouge, la couleur royale, très long, très étoffé, avec des agréments nombreux en or fin. Puis vient le *chelana chindi*, sorte de pantalons en soie, arrêtés à la cheville ; puis une ceinture d'or, dans laquelle est passé l'inévitable kriss, avec une gaîne de satrian et une poignée de tung-gaksmi ; puis enfin force bracelets, toujours en or, au poignet et au haut du bras, sans compter les bagues. Ce costume coûte cher, on le devine, même en simple location ; aussi les Européens qui ont chez eux des Malais sur le point de se marier doivent-ils redoubler de surveillance, afin que rien ne leur soit volé en vue des dépenses matrimoniales, parce que, malgré les châtiments qui attendent les voleurs à Java, le Malais est trop amoureux de fêtes pour s'en passer. Il veut éblouir sa fiancée et les parents de celle-ci, et, pour arriver à ce résultat, il ne craint pas de dépenser jusqu'à sa dernière *dutte*, quitte à n'avoir pas de quoi manger et donner à manger à sa femme le lendemain des noces.

Ceci est pour le costume du *meumpeuli laki laki* ou fiancé. Quant à celui de la *peunngantinn peurampouann* ou fiancée, il n'est pas moins éblouissant, il est même presque semblable de tout point à

Digitized by Google

celui de son futur : c'est-à-dire qu'au lieu d'avoir l'humble *kain sarong* ou vêtement de laine des jours ordinaires, elle endosse le *khélat* ou robe d'honneur, qui n'est autre chose que le badhiou pourpre, avec ornements d'or, de son mari. Bien plus, comme le mariage se joue en trois actes, comme cette grave cérémonie a trois parties, il faut qu'elle ait un costume spécial pour chacun des actes de cette trilogie nuptiale, qu'on appelle le *per-kerdia-an*. Les cheveux de la fiancée sont arrangés avec plus de soin encore qu'à l'ordinaire, à la chinoise; cette fois, la *tioutiouk kondei*, la grande épingle que les Javanaises fixent dans leurs cheveux, est dédaignée pour de nombreuses épingles en or, qui sont piquées dans tous les sens sur le sommet de cette jeune tête affolée de vanité, et qui, n'ayant qu'un jour pour briller, veut du moins briller beaucoup. En outre, comme il n'est permis qu'aux femmes mariées de se teindre les mains, les pieds et le visage, la fiancée se *maquille* fortement pour la première fois de sa vie, c'est-à-dire qu'elle couvre son visage d'une couche de bedak, qui le fait ressembler à un mur blanchi à la chaux, et qu'elle se rougit les mains et les pieds avec le jus d'un arbrisseau nommé l'*hinei*. Cela suffirait à l'enlaidir : elle ajoute pourtant encore à cette laideur d'emprunt en se faisant limer les dents et amincir les sourcils avec un rasoir. Hélas ! les sourcils repousseront, mais les dents auront à jamais perdu leur émail, ces belles « dents de chien » que va tout à fait perdre l'usage du bétel ! N'oublions pas, dans ce détail de la toilette d'une fiancée javanaise, les étoiles d'or collées çà et là sur le front, comme autant de constellations.

Dans cette cérémonie en trois actes, le premier et le plus important peut-être est la présentation du futur à la future. Celle-ci, assise sur une natte, sur une sorte d'estrade fermée par des rideaux, ayant à ses côtés des *peutis* ou coffres renfermant ses vêtements et ses joyaux, attend, le cœur battant, l'époux inconnu qui lui est destiné par le hasard ou par le caprice de son père. Est-il jeune? est-il vieux? est-il laid? est-il beau? est-il bon? est-il brutal? Telles sont les graves questions qu'elle se fait vingt fois dans la même minute. Peut-être soupire-t-elle, peut-être murmure-t-elle le pantoum du *rindou* ou des regrets amoureux ! On vient chercher sa main, mais il y a longtemps que son cœur est donné à un autre.

Le futur et sa famille sont admis dans la roumah ; on les introduit dans la chambre de la présentation, on tire les rideaux derrière lesquels est la jeune vierge, de plus en plus émue, de plus en plus rougissante : ils sont enfin en présence. Les yeux de la jeune fille sont baissés par pudeur, mais ceux du jeune homme brillent comme la pleine lune à son quatorzième jour, pour employer une de leurs comparaisons favorites. Alors, le mari va prendre place sur la natte

Digitized by Google

odorante, à côté de sa femme, et on leur présente le *langgawei* ou grande boîte pleine de bétel, afin qu'ils commencent l'apprentissage de la vie commune en partageant ensemble ce régal national : c'est la confarréation des anciens Romains, qui se faisait, on se le rappelle, avec un gâteau de pur froment, dont on donnait à manger aux époux en signe d'union, coutume qui, dans la suite, ne se pratiqua plus qu'au mariage des prêtres. Quelquefois, ce n'est pas seulement le bétel que les nouveaux mariés mâchent ensemble, mais c'est du riz qu'ils mangent dans le même plat. Quelquefois aussi la jeune fille est assujettie à laver les pieds de son prétendu. Quelquefois enfin on pratique l'usage superstitieux de présenter à la mariée un tison enflammé, qu'elle doit éteindre avec de l'eau. Cette première partie de la cérémonie du mariage se termine par un échange de présents, qui consistent ordinairement, de la part du mari, en un anneau ou en une pièce d'étoffe, et par l'offre réciproque de noix d'arech ou *pinang*, d'où le verbe *mapienang* (fiancer).

La seconde partie n'est pas moins intéressante. Le futur époux, paré comme nous l'avons dit, s'en va à la mosquée, avec son beau-père et ses amis, dans la matinée du jour du mariage, et il y prononce, selon le rite musulman, les vœux qui l'enchaînent à sa femme. Le pangoulou lui demande s'il a payé l'*isi kawien*, et, sur sa réponse affirmative, il lui dit : « Je vous unis, par les liens du mariage, à....., qui sera désormais votre femme dans ce monde. N'oubliez pas de satisfaire à vos engagements, ou vous en resterez débiteur. Vous êtes responsable des actions de votre femme, à qui vous devez aide et protection efficace. Si vous vous absentez de votre maison pendant plus de sept mois sur terre, ou plus d'un an sur mer, sans lui assurer les moyens de vivre en votre absence, votre mariage sera détruit par ce seul fait, si votre femme le requiert, sans aucune autre formalité, et vous serez passible des peines que porte la loi mahométane..... »

Pendant les deux jours qui précèdent ce grand acte, les deux fiancés s'astreignent à un jeûne presque rigoureux, dont je ne m'explique pas clairement les raisons, à moins que ce ne soit, comme on me l'a assuré, pour ne pas gâter, par une transpiration excessive, les riches costumes qu'on leur a loués, et qui doivent servir à beaucoup d'autres après eux. Heureusement que voici le jour solennel, et, avec le jour, l'heure du repas de noce, qui durera autant que dureront les ressources du marié. Nous arrivions précisément, mes compagnons et moi, à ce moment-là.

L'apparition de quatre Français, dans un kampong éloigné d'un grand centre, était un événement; aussi fîmes-nous sensation là comme quatre Javanais feraient sur le boulevard des Italiens. Le

Digitized by Google

chef du kampong, peut-être l'un des anciens du village, s'en vint à notre rencontre et nous adressa, au nom des mariés, une petite allocution pour nous souhaiter la bien-venue et nous offrir le bétel. Nous acceptâmes l'une, et refusâmes l'autre poliment. Il régnait une grande animation parmi ces braves gens, réunis là pour se réjouir, pour boire et manger, pour danser et rire jusqu'à épuisement de forces. Les hommes importants du kampong, seuls, conservaient leur sérieux au milieu de ce brouhaha, accroupis sur des nattes, et mâchant leur abominable sirih, qu'ils tiraient de temps en temps de leurs bouches, pour nous prier de l'accepter, ce que nous nous gardions bien de faire, comme on l'imagine. Nous préférions de beaucoup suivre les mouvements qui s'opéraient autour de la mariée, une fort jolie Malaise, que le *maquillage* n'avait pu parvenir à enlaidir, et qui portait ses fanfreluches dorées avec beaucoup de grâce et de coquetterie; elle avait des ondulations de corps semblables à celles d'une jeune plante, c'est-à-dire aussi flexibles et aussi élégantes. Nous ne pouvions nous lasser de la regarder, ainsi penchée au milieu des matrones qui l'entouraient avec des bourdonnements, et qui faisaient d'autant mieux ressortir sa jeunesse et sa beauté par le voisinage de leurs attraits en ruines. Il y eut un moment où l'une de ses *krabous*, boucles d'oreilles de filigrane d'or, s'étant détachée, l'un de nos compagnons s'élança pour la ramasser; les matrones, indignées, poussèrent des cris qui faillirent ameuter les hommes contre nous, et changer leurs bonnes dispositions en dispositions hostiles. Par bonheur, les anciens du kampong s'interposèrent, et firent comprendre que l'action du blanc — de l'*orang pouteh* — était inspirée par un excellent sentiment et non par un sentiment perfide; le calme se rétablit, et les occupations diverses de chacun reprirent leur cours. J'eus plus tard l'explication de cette colère des matrones à propos d'une galanterie toute française : outre que les nouveaux mariés sont d'une jalousie ombrageuse et terrible, et qu'un rien peut servir de prétexte à des rixes sanglantes, les nouvelles mariées sont tenues à être constamment en extase, comme sous l'attente des félicités inconnues qui leur sont promises, et on doit bien se garder de rien dire ou faire qui les puisse troubler dans cette ivresse du cœur.

A quelques pas de là, sous les arbres, on avait fait le *korban*, ou sacrifice du buffle et des chèvres, et les femmes s'occupaient de tous les menus détails de la cuisine, leur fonction particulière et exclusive. Le souper prêt, on se mit à table..... Que mes lecteurs ne prennent pas cette expression à la lettre. Dans la plupart des kampongs de Java, la table européenne est ignorée : on s'assied sur ses talons et l'on mange par terre, avec une nappe composée de larges feuilles de bananier; c'est très incommode pour les gens qui n'y sont

Digitized by Google

pas habitués; mais, pour les Malais, c'est la meilleure manière de s'asseoir. La salle du festin était une allée de cocotiers, au-dessus de laquelle rayonnait la lune, dont la lumière blanche et éclatante me rappelait beaucoup la lumière électrique, dont j'avais vu quelques essais à Paris avant mon départ, et qui permettait d'apercevoir les objets presque aussi distinctement qu'en plein midi.

On nous invita à nous *mettre à table* avec les parents et amis des nouveaux mariés; mais nous sortions trop récemment d'un souper chinois, pour partager, autrement que du regard, un souper malais, et j'aurais quelque peine à narrer convenablement les exagérations gastronomiques qui furent étalées à ce banquet de noces. Plus de cent mets différents furent servis sur ces belles feuilles de bananier étalées sur le sol, dans des assiettes microscopiques pareilles à celles avec lesquelles les enfants font la dînette : boutures d'arbrisseaux, feuilles de cannes à sucre, cœurs de bambous, herbages de toutes sortes, cuits dans l'inévitable huile de coco; viande de buffle séchée au soleil et pilée, enfilée par petits morceaux avec des brochettes en bois, comme celles que j'ai précédemment décrites; *koués*, ou gâteaux faits d'ingrédients nauséabonds; sucreries assez bien préparées, à la mode chinoise, etc., etc. Quant aux liquides, il y avait ce jour-là exception à la sobriété ordinaire des Malais, qui ne boivent que de l'eau : on buvait une sorte de bière fermentée, composée de vin de palmier et de piment, et des toasts étaient portés fréquemment, comme en Europe, avec ce nectar douteux, auquel nous ajoutâmes quelques bouteilles d'un autre nectar plus capiteux, je veux parler du champagne. Les femmes, qui soupaient à une table à part, à quelques pas des hommes, en eurent leur bonne part, et elles nous remercièrent par leur gaieté, qui fut très vive, ainsi provoquée, car elles se relevèrent bientôt et dansèrent, à qui mieux mieux, en l'honneur de l'*angor-pouff*. Pendant que tout ce monde s'échauffait, depuis la grand'mère, *nenek peurammpouann*, jusqu'aux petits-enfants, *kanaks-kanaks*, nous jugeâmes à propos de nous retirer.

A cinq heures du matin, nous prenions congé du beck et de ses deux fils.

X

Nous étions à cheval, cette fois, et nos bagages, escortés par nos boudhians, nous suivaient sur un pédati loué par eux à cet effet. Sjaïr bondissait follement en avant de nous, disparaissant dans les jungles, au risque d'y rencontrer des animaux de plus forte taille et

Digitized by Google

de plus grande férocité que lui, et reparaissant tout à coup derrière nous au moment où nous le croyions perdu.

« Vous avez eu tort d'emmener cet écervelé, me dit Maillet, qui avait peut-être sur le cœur les dommages causés à son ayamm-ayer par la gloutonnerie de Sjaïr. Vous avez eu tort de l'emmener; il ne chasse pas, il joue, et s'il s'amuse, il nous gêne. Quand je vois remuer dans les jungles, je n'ose pas tirer, de peur de me tromper et de vous priver de lui en croyant priver la société d'un tigre. »

Maillet me disait cela tranquillement, sans apparence de rancune, et les raisons qu'on vous donne de ce ton-là vous impressionnent bien plus que celles qu'on vous donne d'un air irrité. Je tenais à mon chien de Manille, je l'avais emmené pour lui faire voir du pays; mais je tenais surtout à n'être pas un mauvais compagnon de chasse: je rappelai Sjaïr et ordonnai à un de nos boudhians de l'attacher solidement dans le pédati, comme un colis, puisqu'il ne pouvait pas être autre chose.

« Bien ! » murmura le chasseur de sangliers avec une évidente satisfaction.

Nous allions donc, traversant fossés et rivières, sautant les ravins, escaladant les collines avec un entrain qui prouvait dans quelles excellentes dispositions nous étions partis. A dix heures, nous nous arrêtions dans un kampong de peu d'importance, et nous y déjeunions de façon à nous passer du dîner et même du souper, si les hasards de la chasse l'exigeaient.

Il s'agissait de trouver un second pédati, non plus pour nos bagages qui avaient le leur, mais pour nous-mêmes, puisque nous avions résolu de chasser en pédati. Peut-être m'en serais-je passé, mais mon ami Lecoulteux, qui ne connaissait pas cette chasse bizarre et qui voulait la connaître, n'ayant quitté Batavia que pour cela, mon ami Lecoulteux réclamait son pédati. Il fallut le lui chercher et le lui trouver, ce qui nous demanda quelque temps et quelques peines. Nous laissâmes donc à ce kampong nos chevaux et nos boudhians avec la charrette aux bagages, et nous montâmes dans le kesser découvert par moi et dont je ne vous ferai pas la description, car si rien ne ressemble plus à une goutte d'eau qu'une autre goutte d'eau, rien ne ressemble plus à un pédati qu'un autre pédati; qui en a vu un en a vu mille.

« Prenez-garde, maître ! me cria un de mes Malais au moment où je m'engouffrais dans les profondeurs de notre kesser.

— Bien ! bien ! répondis-je d'un ton dégagé, comme un homme qui n'a rien à craindre, tant il est sûr de lui.

— Que t'a-t-il dit, ton boudhian ? me demanda Lecoulteux, qui

Digitized by Google

n'avait rien compris, s'occupant, depuis qu'il était à Java, beaucoup plus des Malaises que du malais.

— Rien, sinon que nous allons avoir très chaud. »

Lecoulteux se contenta de cette réponse et s'arrangea de son mieux pour placer son fusil dans une embrasure du pédati, ce que mes deux autres compagnons et moi nous fîmes de notre côté.

Je crois avoir fait allusion à la lenteur du kesser. Je n'ai pas osé insister, pour ne pas avoir l'air de calomnier ce respectable véhicule ; et cependant je n'en connais pas de comparable à la sienne. Il va comme une tortue, sans s'émouvoir des accidents du terrain, liquides ou solides. S'il rencontre une pierre, il verse tout naturellement, et avec lui les gens qu'il transporte. S'il rencontre une rivière, il entre dedans sans crainte de se mouiller et de mouiller ses hôtes ; seulement, dans ce cas-là, le Chinois conducteur s'empresse de grimper sur ses buffles et de se mettre à cheval sur la tête de l'un d'eux. Il en est de même pour les marais et pour les jungles ; le pédati va toujours lentement, mais il va, quelle que soit la nature des obstacles qui se présentent. D'après cela, on ne s'étonnera pas si j'ose déclarer qu'il vous cahote horriblement.

Si horriblement même, qu'impatienté, le tueur de sangliers nous faussa compagnie, et sauta en bas du pédati en disant qu'il ne nous perdrait pas de vue. Le Français, dont j'ai oublié le nom, aussi impatienté que lui probablement, l'imita, et nous restâmes seuls, Lecoulteux et moi, nos fusils toujours braqués et nos personnes toujours invisibles. Au bout d'une heure, nous avions abattu, et notre Chinois nous avait rapporté successivement, trois grands oiseaux, dont un argus et un casoar casqué, un kakatoua blanc, quelques grèbes, deux marcassins et un jeune cerf. Ce dernier appartenait à Lecoulteux. Ce trophée suffisait à sa gloire, à ce qu'il paraît, car, bientôt il s'endormit. Il est vrai d'ajouter qu'il était midi, et que le thermomètre devait marquer environ 45 degrés.

Nous étions en ce moment à deux pas d'une magnifique forêt pour ainsi dire impénétrable, aucune autre route n'existant que celle qu'y avait frayée la grosse bête. Comme je regardais çà et là, épiant l'occasion d'un beau coup, j'aperçus à la cime d'un tjamara gigantesque un paon aux couleurs éclatantes dont la queue en éventail s'agitait avec une complaisance qui m'offusqua. Je laissai mon ami Lecoulteux dormir au fond du pédati, et, ordonnant au Chinois de ne pas quitter les parages où nous nous trouvions, et de suivre à petits pas une sorte de trouée bordée par des rameaux de *multipliant*[1], je sautai à terre, armé de mon fusil. M. de Warren, qui

[1] C'est probablement le kalodia (*ficus religiosa*). Etendant au loin ses rameaux, il

Digitized by Google

avait beaucoup voyagé dans l'Inde, affirme que partout où l'on rencontre le paon, on est assuré de rencontrer le tigre. « Ils préfèrent sans doute, dit-il, les mêmes localités, et l'épais feuillage qui convient à l'oiseau sert à cacher son terrible voisin aux yeux de ses victimes jusqu'à portée du bond fatal. » Je savais cela pour l'avoir lu dans une relation de voyage ; en outre, mon Chinois me l'avait répété, mais je n'avais voulu rien écouter, ni mes souvenirs de lecture ni les exhortations du Chinois, et, emporté par mon ardeur imprudente, je m'étais mis à la poursuite de l'oiseau de Junon. Sjaïr m'accompagnait, et, pour la première fois peut-être, il ne s'éloignait pas de moi de plus d'un mètre ; il y avait de l'inconnu pour lui dans cette forêt ténébreuse. J'épaulai, je visai, je tirai : le paon quitta les branches du tjamara pour aller se percher sur un autre arbre, à quelque distance de là, de l'autre côté d'un grand marais qui se trouvait au pied même de la forêt. J'eus le tort d'y mettre de l'amour-propre et de vouloir avoir raison de ce que je considérais comme l'impertinence de l'oiseau de Junon. J'épaulai de nouveau et je tirai mon second coup : le paon quitta une seconde fois son perchoir et s'en alla plus loin, sur un autre arbre. Je le suivis, toujours en compagnie de Sjaïr, qui se rapprochait de plus en plus de moi, comme s'il eût la conscience d'un danger imminent. Cela eût dû me servir d'avertissement ; mais point, je ne voyais et n'écoutais rien. Jupiter, vous le savez, aveugle ceux qu'il veut perdre.

Tout en m'acharnant à la poursuite de l'oiseau moqueur, je m'étais insensiblement éloigné du pédati, du Chinois qui le conduisait et de mon ami Lecoulteux, c'est-à-dire de tous les moyens de secours en cas de péril. J'étais seul, dans une forêt vierge de vestiges humains, où je pouvais me trouver, d'une minute à l'autre, face à face avec quelque ennemi d'une race antipathique à la mienne, Mais j'ai l'habitude, une fois que je me suis engagé dans une voie, mauvaise ou bonne, d'aller toujours en avant. J'arrivai ainsi, après maint détour, sur le bord d'un ruisseau qui coulait avec un doux susurrement sur un lit d'herbes et de plantes de toutes sortes. Je m'arrêtai pour souffler un peu et essayer de m'orienter. Il me sembla entendre en ce moment, à quelque distance, une voix qui m'appelait. J'hésitai. Mais comme, quelque temps auparavant, j'avais eu une déception désagréable avec le cri du *tijong*, oiseau noir à barbe jaune, nommé aussi *minah* ou *minor*, remarquable par la facilité avec laquelle il imite la voix humaine, je ne crus pas devoir tenir

forme un épais feuillage, et, comme si sa cime était trop lourde pour son tronc divisé, les rameaux poussent des prolongements verticaux vers le sol pour en former de nouveaux troncs, c'est-à-dire qu'un seul arbre peut ainsi se changer en forêt, d'où son nom de *multipliant*.

Digitized by Google

compte de cet appel, qui pouvait bien être une moquerie dans le genre de celle dont j'étais victime de la part du paon que je poursuivais si vainement.

Je franchis le ruisseau. Sjaïr, qui, en sa qualité de bête, était un peu plus intelligent que moi, hésita à m'imiter. Il sauta cependant, sur mon invitation réitérée, et à son grand dam et au mien; car, à peine eûmes-nous fait quelques pas, que le sol s'affaissa et que nous nous enfonçâmes dans la vase. Ce terrain mouvant, qui allait nous servir de tombeau, communiquait avec le grand marais que j'avais précédemment remarqué en poursuivant mon paon, et qui devait être la demeure d'une foule d'hôtes venimeux, tels que le *katak bisa*, le *kala*, l'*outar*, etc. Mon pauvre Sjaïr se débattait de son mieux, comme moi, et plus nous nous agitions, plus nous enfoncions profondément dans cette terre fangeuse, que les naturels du pays appellent *tanah jang pitje*. Encore quelques efforts, et tout était fini.

La mort a des aspects différents, les uns horribles, les autres ridicules. Il est très noble de tomber sur un champ de bataille, frappé en plein cœur par une balle ennemie; mais il est très désagréable de se noyer dans une vase infecte, même en compagnie d'un chien qu'on aime et qui, dans ce moment-là, songe beaucoup plus à lui qu'à vous. En ma qualité d'homme, je songeai à Sjaïr en même temps qu'à moi. J'étendis les bras, tout en gardant l'immobilité du reste du corps, et d'une main je maintins mon chien à la surface, tandis que de l'autre je m'appuyais sur mon fusil, heureusement déchargé. Je n'espérais pas grand'chose de mon habileté; cependant, je ne me décourageai pas : je fis un mouvement insensible, puis un autre, puis vingt autres, soutenant toujours Sjaïr, qui se laissait faire docilement, et, au bout d'un quart d'heure de ce travail minutieux et j'ose le dire savant, Sjaïr et moi nous étions hors de notre tombeau liquide. J'avais dépensé, dans ce quart d'heure, plus de forces que je n'en eusse dépensées en une journée, attelé, en guise de buffle, à notre pédati.

Une fois sur un terrain solide, je me secouai, et, avisant un petit fourré de broussailles et d'herbes sèches, je m'y réfugiai pour réparer le désordre de ma toilette et m'assurer que mon fusil n'avait subi aucune avarie, et que mes munitions n'étaient point perdues. Mon fusil était fangeux à l'extérieur, mais l'intérieur était intact. Je glissai, par mesure de précaution, une charge de chevrotines dans l'un de ses canons et mis une balle dans l'autre. Ainsi assuré contre toute surprise, je me remis en route à travers un inextricable fouillis de hautes herbes et de plantes épineuses, parmi lesquelles seuls les sangliers, les buffles, les rhinocéros et les tigres pouvaient circuler

Digitized by Google

librement. Sjaïr me suivait, mais à contre-cœur, l'oreille basse et la queue entre les jambes : sans doute il regrettait amèrement de n'être pas resté à Batavia.

Plus j'avançais dans cette forêt, et moins je parvenais à m'orienter, en l'absence de tout *padoman* ou boussole. Dans les bois des environs de Paris, les seules forêts que je connusse bien, on est certain, en marchant droit devant soi pendant une heure, d'arriver à une extrémité quelconque ; mais là, dans ce dédale d'arbres séculaires d'une trentaine de lieues d'étendue, comment ne pas se perdre ? Et puis, les bois des environs de Paris n'ont pour habitants que quelques centaines de lièvres, quelques douzaines de chevreuils et quelques couples de cerfs ; mais la forêt où j'étais égaré servait d'asile à de redoutables animaux, que je n'entendais ni ne voyais, mais dans le voisinage desquels je me trouvais très certainement : la frayeur de Sjaïr me le disait assez. Pour ajouter à l'angoisse de ma situation, la soif s'empara de moi, une soif ardente, inextinguible, folle, qui ne peut être comparée qu'à celle qu'éprouvent les gens blessés par une arme à feu. Et je n'avais aucun moyen de la satisfaire ! C'est à peine si je parvenais à la tromper en mâchant quelques feuilles vertes.

A force de marcher au hasard, je me retrouvai sur le bord du grand marais, à quelques mètres duquel j'avais failli perdre la vie deux ou trois heures auparavant. Ce fut alors que j'aperçus clairement la nature des habitants que j'y avais vus grouiller à distance ; il n'y avait pas seulement des scorpions noirs et des vipères vertes, comme je l'avais cru d'abord : il y avait encore, et en assez grande quantité, des caïmans et quelques exemplaires de l'*outar-sawa*, ou, si vous aimez mieux, du python-améthyste, improprement appelé *boa* jusqu'ici. A mon approche, ces derniers s'enfuirent, comme s'enfuient presque tous les animaux réputés féroces, à l'approche de l'homme. Quant aux caïmans, ils m'attendirent de pied ferme : je les saluai de ma double décharge, qui les étonna sans les effrayer. Un seul fut atteint, mais par les formidables crocs de Sjaïr, dont les instincts belliqueux, un instant endormis par la peur, venaient de se réveiller brusquement. Devant cette attaque, les caïmans délogèrent précipitamment.

Malgré ma fatigue, malgré la lourdeur de tête que j'éprouvais, malgré les souffrances réelles que me causait ma soif inapaisée, je me remis de nouveau en marche. Mais je fus bientôt arrêté par un mur végétal inexpugnable, et je dus choisir un autre chemin, qui m'amena sur les bords d'un large ruisseau, impossible à franchir autrement qu'à la nage. Dois-je l'avouer ? Le découragement s'empara de moi et je m'affaissai sur le sol, au pied d'un tamarin, avec

Digitized by Google

des bourdonnements affreux dans les oreilles, résolu à ne pas aller plus loin, quoi qu'il dût arriver pendant mon sommeil.

J'ignore combien de temps je restai dans cet état de torpeur qui aurait pu m'être fatal sans mon brave et fidèle Sjaïr. Je me sentis tiraillé doucement, puis secoué avec plus d'énergie, et je fus bien forcé d'ouvrir les yeux : c'était mon chien qui me réveillait, pour m'avertir de quelque événement intéressant, sans doute. En effet, en même temps que j'ouvrais les yeux, j'entendis un bruit lointain, se rapprochant de minute en minute, et dans lequel je distinguai celui des roues d'un pédati, lesquelles ne sont jamais graissées, par négligence ou par habitude. Négligence ou habitude, je la bénis, car elle me sauvait la vie !

Je me levai machinalement, quoique mes jambes engourdies répugnassent au service ; machinalement aussi, je me dirigeai dans la direction du bruit du pédati, et, au bout de vingt minutes, je me trouvai sur la lisière de la forêt, à peu près à l'endroit où j'avais aperçu, six ou sept heures auparavant, le maudit oiseau de Junon : j'avais tourné dans le même cercle sans m'en douter.

C'était notre kesser. Je reconnus son conducteur chinois, et, à deux pas de lui, marchant en semblant interroger les profondeurs de la forêt, mon ami Lecoulteux, le tueur de sangliers et notre troisième compagnon. Ils eurent, eux, quelque peine à me reconnaître, tellement cette marche fantastique m'avait pâli et, ce qui est plus extraordinaire, maigri. Je ne pouvais presque plus parler, la fièvre me faisait trembler, j'avais des défaillances continuelles, et, par moments, des éblouissements, à travers lesquels j'apercevais des silhouettes monstrueuses de caïmans, de rhinocéros, de tigres et de pythons-améthystes. Par bonheur, il y avait dans nos provisions quelques bouteilles de vin du Rhin; on m'en versa un verre que je bus avec avidité et qui me remit un peu. Puis, on m'installa tant bien que mal dans le pédati, qui nous ramena au kampong de son propriétaire, où nous passâmes la nuit, et où mes amis me racontèrent comment ils m'avaient cherché et appelé dans toutes les directions, et quelles inquiétudes mortelles je leur avais données, ce qui n'avait pas empêché Maillet de tirer deux sangliers. Quant à Lecoulteux, il n'avait rien tué, pas même l'ennui, qui lui faisait vivement désirer le retour à Batavia, qui ne put s'effectuer que le lendemain.

A la suite de cette aventure de chasse, j'eus pendant un mois la *fièvre de Java*, à laquelle ma constitution robuste me permit de résister. Aussitôt que je fus sur pied, et que les occasions s'en présentèrent, je recommençai de plus belle mes excursions dans l'île. Mais, à dater de ce jour-là, Sjaïr refusa de m'accompagner.

ALFRED DELVAU.

Digitized by Google

LE

ROMAN RÉALISTE

EN ALLEMAGNE

OTTO MÜLLER

Cola Rienzi, 1837. — *Die Mediatisirten*, 1843. — *Ein deutsches Dichterleben*, 1845. — *Georg Volker*, 1851. — *Der Tannenschütz*, 1852. — *Charlotte Ackermann*, 1854, traduit en français par PORCHAT. — *Der Stadtschultheiss von Francfurt*, 1855. — *Andrea del Castagno*, 1858. — *Der Klosterhof*, 1859. — *Roderich*, 1861. — *Aus Petrarcha's alten Tagen*, 1862. — *Eckhof und seine Schüler*, 1862. — *Zwei Sünder an einem Herzen*, 1863.

L'Allemagne a eu pendant longtemps la destinée singulière de passer, aux yeux de l'étranger, pour être la patrie du lyrisme et de la sensiblerie. D'après l'opinion de ses voisins, on n'y connaissait en politique qu'un optimisme aveugle, satisfait du système féodal et fédéral; en philosophie, la spéculation pure tenait lieu de la connaissance réelle des choses; enfin, quant aux beaux-arts, on ne s'exerçait qu'à trouver une expression telle quelle pour les rêves d'une imagination sans contrepoids.

Ce n'est pas sans raison que le grand pays situé au cœur de l'Europe est devenu l'objet des erreurs, des préjugés, et même du dédain des autres nations. Douée de la façon la plus heureuse, féconde en toute espèce de productions matérielles et intellectuelles, la race allemande a trouvé le moyen de tout gâter en voulant tout faire,

Digitized by Google

d'après des principes arrêtés d'avance, en dépit de l'expérience et du bon sens. Pendant que d'autres pays, en payant cher, au prix de la guerre civile et étrangère, les bénéfices d'une existence nouvelle, finissaient cependant par en jouir, l'Allemagne faisait provision de projets pour un bonheur futur et imaginaire, en oubliant ses souffrances présentes. A l'étranger, on se mit alors à rire de ces idéologues, puis à les oublier. Aussi a-t-on dû s'étonner de voir se produire, il y a peu d'années, un changement subit et profond dans l'esprit de ce grand peuple, en apparence silencieux et résigné. Le voyageur, appelé au delà du Rhin par ses affaires ou par ses loisirs, était émerveillé d'y rencontrer une multitude de chemins de fer, une industrie des plus éveillées, beaucoup de comfort et quelque élégance, beaucoup de jolies villes presque entièrement neuves et fort agréables à habiter. L'artiste admirait, dans des musées splendides, des collections, rangées d'après des catégories historiques, fort instructives pour le public et même pour les gens du métier. Quant aux sciences proprement dites, de grandes découvertes en chimie et en physique faisaient honneur à l'ancienne réputation des universités allemandes. Restait l'état politique. — Quel ne fut pas l'étonnement des voisins, quand ils virent ce peuple de sujets loyaux construire des barricades comme s'il n'avait jamais fait autre chose, et, après cette vaine tentative de reconstitution nationale, recommencer patiemment la partie, et s'organiser en bataillons de gymnastes et de tireurs.

En constatant ce changement radical, on ne peut plus douter ; les plus incrédules sont forcés de reconnaître que le *réalisme* a fait irruption sur le vieux sol germanique, et que les Allemands sont devenus enfin des gens positifs.

Encore le sont-ils devenus à leur manière. Les théories dont on fait si bon marché aujourd'hui sont pourtant bonnes à quelque chose. C'est par elles que l'Allemagne est arrivée à s'émanciper de son ancienne idéologie. On lui a tant prêché de laisser là les notions abstraites pour s'appliquer aux choses, qu'en définitive cette leçon lui a profité. Ce n'est pas aux hommes appelés à agir, c'est aux penseurs et aux écrivains que la génération actuelle doit sa réforme. Les philosophes comme les historiens, les orateurs de la tribune et de la chaire ont tous pris leur part à cette agitation, et les femmes elles-mêmes ont paru vouloir revenir à leur ancien office de prêtresses de l'avenir. Parmi les littérateurs, ce sont les poètes et plus encore les romanciers qui ont contribué à ce mouvement. C'est à ces derniers, aux plus récents romanciers allemands de l'école réaliste, que nous consacrons ces études. Mais disons tout de suite que nous ne prenons pas le mot réalisme dans le sens étroit qui lui a été donné à

Digitized by Google

l'occasion de certaines tendances littéraires ou artistiques, couronnées en France par un succès d'un jour. Sans remonter à la signification purement philosophique de ce terme, nous nous contenterons de rappeler que, dans les beaux-arts, il n'indique nullement la reproduction exacte de n'importe quelle chose réelle, mais seulement l'obligation de ne pas mentir à la réalité, de prendre le positif pour la base de tout ouvrage, et d'en faire comme un contrepoids salutaire à l'essor de l'imagination, dont la course déréglée ne saurait se passer de contrôle.

Si l'Allemagne a eu, dans le roman comme partout, son époque d'idéalisme, elle a aussi appris à connaître, à différentes reprises, le faux réalisme. Bien que cette dernière exagération ait récemment repris du terrain, les meilleurs esprits en sont déjà revenus. Plusieurs romanciers, en s'attachant avec une juste mesure aux choses réelles relevées par l'idée, ont produit un assez grand nombre de bons ouvrages. Parmi ces romanciers, nous choisirons aujourd'hui un écrivain que son mérite avait placé, il y a dix ans, à la tête d'une entreprise destinée à réunir sur un même terrain toutes les forces vives d'une nouvelle école. Nous voulons parler de M. *Otto Müller*, rédacteur, en 1854 et 1855, de la *Bibliothèque des Romans allemands*. Quoiqu'elle ait échoué, après deux années d'existence, et pour des raisons purement matérielles, cette tentative prouve l'importance de l'écrivain qui la conduisait, en même temps qu'elle montre l'esprit qui animait la nation tout entière. On sentait le besoin de rajeunir un genre vieilli. On demandait du nouveau dans le roman. Voyons d'abord si cette tentative était légitime, si elle avait quelque chance de réussir.

I

Quand on envisage les différentes époques littéraires d'après les genres qu'elles cultivent de préférence, on est amené à donner à la nôtre le nom de temps du récit, de temps épique. La narration a presque toujours pris le pas sur l'élément dramatique et lyrique quand il se préparait de nouveaux événements, tandis que l'art scénique aime à suivre leur achèvement. Les combats de la race pélasgique contre l'empire perse aboutissent aux grands tragiques grecs, et Shakespeare vient après les guerres des deux Roses et les luttes de la Réforme en Angleterre. D'un autre côté, le germe de l'immense poésie épique du moyen âge se trouve déjà bien implanté dans le sol de l'Europe, prête à trembler sous le pas pesant des croi-

Digitized by Google

sés, bien que la dernière rédaction de la plupart de ces poèmes soit postérieure à cette époque. Enfin, de nos jours, au moment où les nations, détournées de leur route par les intérêts dynastiques d'autrefois, reviennent vers leurs destinées naturelles, quelle n'est pas l'influence du roman! Le théâtre, dira-t-on, fleurit à côté du récit. Mais il ne fleurit qu'à la condition d'emprunter la meilleure partie de son existence à l'élément épique. Il suffit de rappeler que les pièces qui réussissent le mieux sont celles dont l'action est connue d'avance par un roman en vogue. Ce qui est arrivé en France et en Angleterre arrive aussi en Allemagne. Le roman triomphe des autres genres, et dans le roman c'est le réalisme qui l'emporte sur l'imagination. Les Allemands n'en sont plus au *Visionnaire* de Schiller, ni au *Wilhelm Meister* de Gœthe. Les problèmes mystiques où se plaisait l'école romantique, les rêveries touchantes de Jean-Paul-Frédéric Richter, les fantasmagories de Hoffmann et de Tieck, le désespoir tantôt vrai, tantôt factice de Heine, les déclamations libérales et cosmopolites de la jeune Allemagne, ont fait place au désir légitime de peindre la vie réelle, de la critiquer, et, si c'est possible, d'en corriger les défauts. L'influence de Bulwer et plus encore celle de Dickens et de Thackeray ont réagi puissamment sur le goût des Allemands. On quitte même le genre historique, devenu un moment à la mode sous l'influence puissante du Grand Inconnu, comme on appelait Walter Scott, pour s'adresser à l'actualité, à la vie de famille, à l'état politique et aux mœurs contemporaines. C'est en marchant dans cette direction que Müller s'est trouvé à la tête du mouvement réaliste et national. Son application exclusive et intelligente à ce nouveau genre, telle est la cause de son succès, succès aussi rapide et universel qu'il pouvait l'être dans un pays qui manque de centre. Celui qui veut connaître à fond les mœurs actuelles de l'Allemagne, telles qu'elles se sont formées et reformées depuis cent ans, n'aura qu'à ouvrir les volumes de ce romancier, moins monotone qu'Auerbach, plus élevé que Rau, Hacklænder et Mme Mühlbach, plus positif que Kœnig, plus fidèle à son genre que Gutzkow et Freitag, Meissner et Hartmann, moins prétentieux que Sternberg et Kühne, et travaillant son style beaucoup mieux que presque tous les autres.

Ce qui nous frappe tout d'abord dans Müller, c'est une qualité assez rare parmi les artistes allemands. Un tact exquis le guide dans le choix de ses sujets, qui sont à la fois élevés et populaires, piquants sans exagération. Il s'en tient, nous l'avons dit, à son pays et à son temps. Peut-être sera-t-on porté à ne voir là qu'un mérite médiocre. Rien ne paraît plus facile que de copier les faits qui se passent sous nos yeux; mais si l'on songe que le public connaît très bien

Digitized by Google

les réalités qui l'environnent, tandis qu'il n'est guère compétent pour apprécier les récits d'événements reculés dans l'espace et dans le temps, on saura bon gré à l'artiste qui se place sur un terrain où tout le monde peut le contrôler. Voici pourquoi, dit Jean-Paul dans son *Esthétique*, les jeunes gens aiment à traiter les sujets éloignés ; ils ont ainsi le champ libre pour les ébats de leur imagination, dont les créations, quelquefois vraies et très souvent fausses, prennent la place des réalités qu'ils n'osent aborder faute d'expérience. N'être ni plat ni faux, voilà le but que se propose l'adepte du vrai réalisme ; Müller a su éviter les deux écueils. L'élévation se trouve dans la nature même de son talent ; l'expérience, il a su la conquérir par l'observation et par des études de mœurs extrêmement consciencieuses. Il n'aborde aucun de ses sujets, tous fondés sur des faits réels, sans avoir visité la place où ces faits ont eu lieu, sans avoir recueilli par la tradition orale ou dans des documents les détails caractéristiques qui représentent si bien une époque entière à l'œil pénétrant d'un Augustin Thierry. C'est appuyé sur de pareilles études que M. Müller raconte le roman de jeunesse de la mère de Gœthe, la vie de l'auteur de la célèbre *Ballade de Lénore*, l'histoire du grand tragique Eckhof, et les infortunes de Charlotte Ackermann, cette grande actrice si jeune, si pleine d'espoir, morte d'un amour malheureux à Hambourg, à la fin du siècle dernier. En dehors de ces sujets artistiques, Müller ne recule pas devant la réalité la plus actuelle. Il prend pour sujet de son *Volker* les graves événements dont le grand-duché de Bade et quelques contrées voisines ont été le théâtre en 1848 et 1849. Dans *Roderich*, et dans son ouvrage le plus récent, il nous montre la condition des petits Etats allemands et de leurs populations avant et après la Restauration ; il décrit, dans le *Klosterhof*, l'orgueil des princes de la finance des républiques hanséatiques, et, avec le *Tannenschütz*, il aborde heureusement la peinture réelle de la vie de village (Dorfgeschichte). Dans cette série de romans, Müller fait connaître à fond tout une moitié de l'Allemagne occidentale, à partir des grandes villes libres commerçantes situées aux abords de la mer du Nord, jusqu'à ce coin si voisin de la France qu'on a appelé, non sans raison, la Gascogne de l'Allemagne. Les couleurs vraies et frappantes avec lesquelles il peint les vieilles républiques commerçantes, les montagnes et les vallées tantôt riantes, tantôt tristes de la forêt Noire, de l'Odenwald et du Vogelsberg, font pressentir une vérité non moins grande dans les caractères et dans les mœurs. Un fait presque constant, c'est le sort triste et souvent tragique de ses héros et héroïnes, fait d'autant plus frappant qu'il rappelle le sort de l'Allemagne dans ces cent dernières années remplies d'aspirations aussi nobles que

Digitized by Google

malheureuses, et de la lutte des cœurs et des esprits contre les lourdes et mesquines traditions de l'ancien régime. A côté de ces faits extérieurs, le poète réussit également à peindre l'antagonisme intérieur qui souvent brise le cœur de l'homme moderne, cet antagonisme fatal entre le vouloir et le pouvoir, qui a trouvé son expression la plus complète et la plus admirable dans *Faust*. Enfin, Müller s'entend à merveille à sonder les sombres abîmes de l'âme humaine d'où sort le crime, tantôt avec une brutalité féroce et vulgaire, tantôt avec de longues hésitations pleines d'angoisses et de remords; ce crime vers lequel se précipitent les âmes violentes, mais qui attire parfois des âmes noblement douées. Le crime entre dans les œuvres de notre auteur par les voies toujours ouvertes de la passion, de la faiblesse et de la misère, et non par un caprice de romancier qui, pour captiver l'attention de son lecteur avide d'émotions, abuse du poison lent, du poignard effilé, des souterrains trop peu éclairés et du glas de minuit toujours prêt à sonner.

En insistant sur les côtés ténébreux de la nature humaine, la plume de Müller produirait une impression souvent pénible si ces sombres spectacles ne s'éclairaient parfois d'une lumière pour ainsi dire céleste. Cette lumière vient de ses caractères de femmes et de jeunes filles, doués d'une élévation et d'une bonté qui nous réconcilient involontairement avec les misères de notre espèce. Il est vrai que ce ne sont pas de ces créatures angéliques et impossibles, qui interviennent si à propos dans les crises périlleuses de certains romans français; nous n'y trouvons pas non plus la femme incomprise et incompréhensible, qui fait des leçons de philosophie, de politique et d'économie non domestique, tandis que le pauvre mari, fort occupé du ménage, court de son cabinet au berceau d'un nouveau-né, et du berceau à la cuisine. Ce n'est pas que, passant d'un extrême à l'autre, M. Müller propose à notre admiration le type de l'honnête ménagère, n'ayant d'autre souci que de s'acquitter consciencieusement des humbles devoirs de la vie domestique. Seul, après Gœthe, il a su conserver le type élevé et vrai à la fois, qui se répète si souvent chez le maître, depuis la Charlotte de *Werther* jusqu'à l'Ottilie des *Affinités électives*, type presque invraisemblable dans les mœurs françaises, mais très réel et très goûté dans un pays où l'indépendance de la jeune fille et la soumission de l'épouse forment le fond des lois de la famille. On a dit plus d'une fois, et avec vérité, que le roman de la jeune fille est impossible en France. Aux yeux du public français, la nouvelle Héloïse aura toujours l'air d'un rêve très extraordinaire. En Allemagne, au contraire, cette jeune fille pure, malgré les entraînements de son cœur, en dépit des tentations qui l'assiégent, est d'une vérité parfaite. Bien qu'une sensiblerie exa-

Digitized by Google

gérée se mêle quelquefois aux conditions de son existence, elle conserve une certaine auréole poétique. Peu soucieuse de la dernière mode et des grands mots des réformateurs socialistes, elle est émancipée de fait plutôt que de droit, et les priviléges de sa dignité féminine, peu respectés par la loi civile, lui sont pleinement reconnus par l'esprit national. C'est à ce type de femmes, légèrement idéalisé par lui, mais nullement exagéré, que Müller doit les plus heureux effets de ses romans ; c'est leur force qui nous relève, c'est leur tendresse qui nous console, quand le voile d'une destinée funeste s'abaisse sur le reste de ses personnages et quelquefois sur ses héroïnes elles-mêmes.

Ainsi, la peinture nette et fidèle des femmes fait toujours la meilleure partie des romans de Müller. On comprendra toute la portée de cet éloge si l'on songe que l'auteur ne prend jamais la liberté de les écarter quand elles deviennent pour ainsi dire gênantes. Sa plume, si bien taillée, ne craint pas d'aborder les situations les plus délicates et les plus pénibles qui peuvent résulter du contact de l'innocence pleine de bonne foi avec les réalités grossières de la vie et les intrigues infâmes. C'est dans ces occasions que se révèle chez le romancier la connaissance la plus intime du cœur féminin, ainsi que l'heureuse faculté de concilier l'intérêt d'une action compromettante avec la dignité des caractères.

Si la peinture des femmes est le côté fort du talent de Müller, les hommes lui réussissent, comme à Gœthe, en proportion de leur ressemblance avec elles. Du reste, il faut dire que les hommes fortement trempés, marchant d'un pas ferme vers leur but, ce but dût-il être le péril et la ruine, ces hommes sont les personnages les mieux accueillis sur la scène ; mais ils ne se prêtent guère aux complications d'un récit dont les circonstances, bien qu'imprévues, doivent se déduire des dispositions intérieures des personnages. Il vaut donc mieux que ceux-ci appartiennent à la catégorie des caractères mixtes, susceptibles d'être influencés par les événements autant que capables de les déterminer. Cette faculté passive, qui est un don particulièrement accordé aux femmes, un homme peut en avoir sa part, et tant que sa sensibilité ne les porte pas à d'indignes faiblesses, l'intérêt ne peut qu'y gagner. Müller nous offre bon nombre de ces caractères, et leur confie même parfois le premier rôle dans ses récits. Ce ne sont pas des héros de roman, intéressants surtout par l'éclat de leurs yeux noirs, par le dessin correct de leurs sourcils, par la distinction de leurs manières et par le choix de leurs gilets ; ce ne sont pas non plus des hommes forts et dévoués, capables de faire des prodiges pour être agréables à leurs ennemis, aussi merveilleusement doués au physique qu'au moral, nageant mieux que les pois-

Digitized by Google

sons, lisant les pensées cachées au fond de l'âme de leurs interlocuteurs, et qui, après avoir réduit au silence, par les plus irrésistibles syllogismes, les philosophes et les diplomates, font des tours de passe-passe devant lesquels Robert-Houdin, humilié, s'éclipserait; M. Müller nous donne des êtres humains, vrais et complets, des hommes un peu trop nerveux peut-être et toujours très bons musiciens, exprimant bien leurs joies et leurs peines, leurs remords et leurs espérances, et nous les faisant partager, parce qu'elles sont vraies.

C'est surtout cette vérité, dans la peinture des caractères, qui justifie la place que nous avons assignée à Müller, en tête des réalistes allemands. D'autres raisons encore légitiment ce choix; elles ressortiront d'un examen même rapide de ses ouvrages.

II

Voyons-le à l'œuvre, ce romancier si fécond et si bien doué. Disons en passant que, tout jeune homme, il a commis, sur le sujet historique du tribun Rienzi, une tragédie à idées modernes, à tendances, comme on dit (*Tendenzdrama*), dans laquelle se reflète le désir d'émancipation nationale et libérale, déjà si répandu en Allemagne à cette époque. Le premier de ses romans, les *Médiatisés*, repose sur les mêmes données, mais dans un sens beaucoup plus réaliste, puisque le poète emprunte son sujet à son temps et à sa nation. Mais Müller n'obtint un véritable succès qu'au moment où il se mit à descendre au fond des cœurs pour en révéler le mal et le bien, au lieu de rester à la superficie des choses en critiquant les abus politiques. L'Allemagne entière se reconnut dans le portrait de son Bürger, grand poète lyrique et petit employé, courbé sous le joug d'ingrates fonctions. Il est vrai que son amour pour la jeune sœur de sa femme, pour son adorée Molly, jetait quelques rayons de bonheur sur sa triste existence; mais cette affection, contraire aux devoirs de famille, lui causa plus de peines que de consolation. Nous insistons peu sur ce roman déjà ancien et bien connu. Rappelons seulement qu'il produisit sur l'Allemagne d'alors un effet magique. Peu de temps après, une actrice, célèbre surtout par son esprit industriel, qui a su s'approprier plus d'une fois le bien d'autrui, Mme Charlotte Birchpfeiffer, transporta sur la scène, avec un énorme succès, *la Vie d'un Poète allemand*, à laquelle elle donna le titre alléchant de *Bürger et Molly*. En remplaçant le dénouement tragique du roman par une issue heureuse qui jure avec les faits psychologiques, elle sut gagner le gros

Digitized by Google

du public, toujours accessible aux sentimentalités vulgaires. Le poète eut raison de se plaindre hautement de cette mutilation de son œuvre.

Lorsque l'Allemagne frémissait encore des mouvements de 1848 et 1849, Müller paya son tribut à l'agitation nationale en représentant dans son *Volker* une des levées de boucliers républicaines qui venaient de s'accomplir au sud-ouest de l'Allemagne. Les préoccupations politiques d'alors ne permirent pas au public allemand de goûter cet excellent ouvrage comme il le méritait. Le talent de l'auteur s'y montre cependant dans toute sa force et dans sa pleine maturité : toutes ses qualités y sont réunies. A côté des faits déjà très intéressants qui constituent l'action, nous trouvons les plus précieuses indications sur l'état social d'une population d'agriculteurs et de montagnards dans une des plus belles parties de l'Allemagne, l'Odenwald, groupe de montagnes situé au nord de la forêt Noire. Le tableau des abus de l'ancien régime, exercés par de petits tyrans sur un petit pays, explique pourquoi non-seulement les masses, mais aussi les classes aisées et les hommes les plus intelligents risquent leurs vies et leurs biens dans une lutte qui n'est qu'une des suites de celles de 1789. Cependant, le romancier ne se montre pas injuste pour le parti de ses adversaires. A côté des fonctionnaires à la turque, dont le gouvernement absurde appelle la révolution, il place des nobles qui reconnaissent les devoirs de leur position, et admettent sans difficulté que les droits politiques ne sont pas un privilége de caste. Et comme on trouve toujours chez Müller une généreuse femme apportant la réconciliation au milieu des luttes sociales et politiques, dans ce roman la descendante d'une noble race prend à cœur la cause des opprimés et du héros du roman écrasé sous le double poids d'une défaite dans le combat et d'une intrigue judiciaire destinée à lui enlever sa fortune. Ce héros meurt de sa propre main ; sa cause semble périr avec lui, mais nous pressentons qu'elle se relèvera plus tard. C'est Müller qui a enfin donné à l'Allemagne un bon roman politique, non pas un roman de parti, mais de progrès. Il nous y fait sentir que, si l'œuvre de la civilisation ne s'accomplit pas dans un jour, elle ne reste pas stationnaire non plus.

De l'agitation politique, l'écrivain revient au roman du cœur et des intérêts artistiques avec *Charlotte Ackermann*. Destiné à inaugurer la grande entreprise de la bibliothèque des romans allemands, cet ouvrage a noblement répondu à la tâche difficile imposée à son auteur. Comme ce roman a été traduit par M. Porchat, nous croyons inutile de l'analyser. L'action principale offre une certaine ressemblance avec une pièce jouée quelques années plus tôt sur le Théâtre-Français, avec *Adrienne Lecouvreur*. Du reste, M. Müller, averti par

Digitized by Google

le succès de Mme Birchpfeiffer, n'attendit pas qu'un autre plagiaire se parât de ses dépouilles. Il tira lui-même de son roman un drame d'un intérêt saisissant, qui a été fort bien accueilli par le public allemand.

Depuis ce succès si légitime, Müller s'en est tenu à ce qu'on pourrait appeler le roman de cœur et de famille. Un nouveau séjour à Francfort lui inspira un choix des plus heureux : c'est l'histoire de la mère de Gœthe encore jeune fille à marier. La mère d'un poète, dira-t-on, n'est pas encore un sujet bien poétique. Mais Mlle Textor, destinée à devenir Mme la conseillère Gœthe, n'était pas une femme ordinaire. Nous invoquons, à cet égard, le témoignage de son fils : « Je tiens de mon père par la taille, dit-il, et je lui dois mon sérieux dans les affaires de la vie. C'est de ma mère que me viennent la gaieté du cœur et le don de l'invention poétique [1]. »

La personne à laquelle s'adresse cet hommage avait eu la réputation d'être une femme d'un esprit distingué, bienveillant, enjoué et original. Peu de temps avant sa mort, et en sentant l'approche du moment fatal, elle reçut une invitation de la part d'une de ses connaissances : « Madame la conseillère (c'est sous cette dénomination que tout le monde la désignait), madame la conseillère, répondit-elle, ne peut pas venir ; elle a des choses plus pressantes à faire, c'est de mourir ! » Ce trait suffit pour peindre un caractère. Une femme pareille, nous le répétons, mériterait l'attention, quand même elle n'aurait pas donné au monde un des personnages les plus illustres de tous les temps. L'intérêt augmente quand, dans les récits familiers du fils, on voit cette nature vive et expansive associée à un homme rigide, pédant et beaucoup plus âgé qu'elle. Mais n'anticipons pas sur les détails de notre histoire.

On sait que le grand-père maternel de Gœthe était maire de la ville libre de Francfort vers le milieu du siècle dernier. Les mémoires du poète forment le tableau le plus intéressant de la vie patriarcale qui régnait dans la famille comme dans le petit Etat. Ce dernier ne dépendait plus que nominalement de l'autorité suprême de l'empire germanique, déchiré par les convulsions de nombreuses guerres dynastiques et par les invasions étrangères. Le commencement du récit nous transporte au moment où la monarchie autrichienne se défendait vigoureusement contre les attaques de la France et de la Prusse, alliées de l'électeur de Bavière, qui, sous le nom de Charles VII, disputait à Marie-Thérèse la dignité impériale. En

[1] Vom Vater hab' ich die Statur,
Des Lebens ernstes Führen,
Vom Mütterchen die Frohnatur
Und Lus am Fabuliren.

Digitized by Google

1744, Charles VII, vaincu, se trouvait à Francfort presque comme un exilé, les troupes autrichiennes ayant occupé sa capitale et tous ses Etats. Un dimanche, la jeune Elisabeth Textor, âgée seulement de quatorze ans, et entraînée par la curiosité autant que par l'exaltation d'une amie, se rend, bien que protestante, à la cathédrale, pour voir ce que c'est qu'une messe. Assises près de la porte et dans un endroit où se tenaient habituellement les pauvres, les deux jeunes filles ressentent, avec un étonnement respectueux, l'effet que produit sur des âmes sensibles la pompe de l'architecture et de la musique réunies. Encore toutes saisies de ces impressions nouvelles, elles sont frappées tout à coup de l'aspect d'un homme isolé, agenouillé non loin d'elles, à cette place réservée à la misère. La figure cachée dans ses mains blanches et fines, enveloppé d'un manteau noir et ample, qui ne laisse voir que la poignée en acier bleu de son épée, il reste immobile pendant toute la durée de l'office. Son attitude, exprimant une douleur profonde, attire de plus en plus l'intérêt des deux amies. Elles voudraient voir cette physionomie sans doute noble et mélancolique. Mais la messe est finie, les assistants s'en vont, le vide se fait sous la vieille voûte gothique, et l'homme à genoux est toujours là comme cloué au sol par la douleur. Enfin, la bienséance leur ordonne de se retirer; elles se dirigent vers la porte de l'église. C'est à ce moment que l'inconnu se redresse et se retourne. Elisabeth, stupéfaite, voit devant elle la figure belle et triste, voilée seulement par les larmes, de l'empereur Charles VII. C'est ici que se révèle le poète, qui connaît les plus intimes secrets du cœur féminin. « Elisabeth, dit-il, en reconnaissant que l'inconnu dont elle avait partagé involontairement la douleur cachée était l'empereur, éprouva une telle commotion, qu'elle faillit s'évanouir. Appuyée sur le bras de son amie, elle sortit de l'église. Sa jeune âme avait senti pour une première fois quel est le pouvoir de la destinée qui gouverne la vie humaine. »

Ce serait une profanation de qualifier du nom d'amour le sentiment religieux de pitié et de respect que cette jeune fille éprouvera désormais pour le prince malheureux, dont l'âge et la vie écartent du reste toute idée frivole. Ce n'est qu'un culte; mais tout culte étant exclusif de sa nature, Elisabeth ne veut plus appartenir qu'à celui qui ignore et qui ignorera toujours son dévouement. Comment peut-elle alors, sans perdre notre estime, se décider à épouser le terrible docteur Gœthe, qui ressemble si peu à son rêve d'or? Il faut, de la part d'un romancier, un grand courage pour se proposer un problème pareil, et un talent plus grand que ce courage pour le résoudre. Müller a eu l'un et l'autre. Il nous charme en décrivant l'état touchant de l'âme de la jeune fille. Depuis le moment de la

Digitized by Google

rencontre à la messe, Elisabeth est complétement changée. De gaie et insouciante qu'elle était, elle devient sérieuse, silencieuse, rêveuse. Les jeunes gens, et n'oublions pas qu'en Allemagne une jeune fille est libre et même un peu obligée de se laisser faire la cour, les jeunes gens qui approchent d'elle ont à se plaindre de la brusquerie subite de ses manières. Elle tourne le dos à presque toutes ses amies d'enfance. Cependant elle a des goûts mondains, elle soigne extraordinairement sa toilette. Les parents, en s'apercevant de l'étrange changement de leur fille, ne s'en inquiètent pas trop. Son père, nature poétique malgré ses fonctions prosaïques de magistrat, se rappelle que trois fois un rêve lui a montré sa fille resplendissante de beauté et portant sur le front un astre rayonnant. La mère, de son côté, la voit lui présentant un bel enfant aux yeux sombres, mais éclatants, enveloppé d'une robe de neige et d'argent, et c'est sur la figure de cet enfant superbe que se reproduit l'éclat de l'astre d'or. En attendant, aidée de son amie et d'une de ses sœurs, Elisabeth pratique à sa façon le culte du malheur. Charles se promène-t-il, il est sûr de voir aux places de repos qu'il affectionnne des guirlandes fraîches et du sable fin. En rentrant chez lui, il trouve les plus charmants bouquets, les fruits les plus exquis, choisis par Elisabeth dans les serres et sur les plates-bandes et espaliers du jardin de son père, grand horticulteur, comme nous le savons par les mémoires du petit-fils. Enfin le bon et digne empereur s'aperçoit, malgré ses soucis, qu'il rencontre souvent en public une grande et belle fille, dont les yeux brillants sont fixés sur lui avec une expression touchante de compassion respectueuse. Mais il est loin de pressentir que cette amie aussi discrète que dévouée puisse être la fille de son ancien ami et fidèle serviteur, le maire de la ville libre qui était devenue sa résidence pendant son exil involontaire. Sur ces entrefaites, le digne magistrat voit se présenter dans sa maison un jeune citoyen opulent qui, après avoir pris son grade de docteur en droit et voyagé jusqu'en Italie, vient solliciter un emploi, par ambition plutôt que par nécessité. Cet homme compassé, méthodique, froid, facilement embarrassé, n'ayant vu en Italie aucune Italienne, mais admirant les Hollandais comme les premiers des mortels, le docteur Gœthe, en un mot, se trouve si bien accueilli par le maire et sa femme, qu'il devient le prétendant d'Elisabeth, malgré les espiégleries impertinentes que cette enfant lui prodigue. Il est vrai que les parents eux-mêmes, fiers de leur position d'élite dans une vieille république bourgeoise, se trouvent un peu choqués des ascendants immédiats du docteur : un tailleur devenu aubergiste et un maréchal ferrant. Le maire a même la naïveté de ne voir que trois fers à cheval dans les trois lyres qu'on aperçoit encore aujourd'hui au-dessus de la porte

Digitized by Google

de la maison. Cependant, réflexion faite, la bonne mairesse se souvient que le nom de son mari, *Textor*, traduit en allemand, signifie Weber, tisserand, que ses ancêtres n'ont probablement été que d'humbles artisans, et qu'un métier ne doit pas mépriser l'autre. Au moment même où elle fait ces réflexions, son mari, appelé chez l'empereur, refuse, par un sentiment honorable de fierté bourgeoise, les lettres de noblesse que le chef de l'empire veut lui accorder. Rien ne s'oppose plus alors au bonheur du docteur, si ce n'est l'antipathie de la jeune fille, obstacle sérieux dans un pays où les mœurs permettent aux jeunes personnes d'élever très haut la voix quand il s'agit du choix de leurs futurs. Aussi, quand le père parle de ses projets à Elisabeth, elle lui répond fort catégoriquement que son cœur n'est plus libre, qu'elle adore un homme valant mille fois mieux que tous les autres, un homme que son père connaît très bien. Ici, sa délicatesse de femme l'arrête, mais elle tire de son sein un médaillon renfermant un portrait qu'elle montre à son père, et le porte ensuite avec ferveur à ses lèvres, pendant que le maire, frappé d'étonnement, s'écrie : l'empereur ! Sa stupéfaction est partagée par Charles, qui apprend par lui que la jeune personne dont il avait remarqué plus d'une fois la sympathie muette est la fille du maire. C'est au moment même de son départ pour sa capitale reconquise sur les Autrichiens que cette singulière nouvelle parvient au prince. Informé en même temps du projet de mariage, il s'empresse de conférer au docteur Gœthe la grande dignité de conseiller aulique, qui le rend presque l'égal de son futur beau-père. En montant en voiture, quelques moments après, l'empereur aperçoit, au milieu de la foule accourue une dernière fois, cette grande et belle jeune fille, dont il connaît maintenant le nom et l'origine. Le prince s'arrête, et, en posant doucement la main sur la tête d'Elisabeth, il lui dit d'une voix émue : « Je viens de songer à toi dans ma prière, gracieuse enfant, et Dieu m'exaucera. Rappelle mon souvenir à tes parents, montre-leur toujours l'obéissance filiale que tu leur dois et sois heureuse ! »

A partir de ce jour mémorable, un nouveau changement se produit chez la fille du maire. Son imagination exaltée se modère, son cœur redevient tranquille, un dévouement calme et profond pour le monarque absent remplace les sensations ardentes de son âme. Alors, elle commence à supporter les avances du conseiller aulique, qui, par la dignité de sa conduite, fait oublier ses allures pédantesques. Du reste, le docteur possède une alliée puissante dans sa mère, femme d'une grande distinction de cœur et d'esprit, dont l'ascendant féminin achève la conquête de la jeune fille. Gœthe rappelle le souvenir de cette digne veuve dans son *autobiographie*. « C'était, dit-il,

Digitized by Google

une belle dame maigre et toujours fort proprement vêtue de blanc, telle qu'un enfant aime à se figurer un bon génie. Son amabilité, sa douceur et sa bienveillance ne se sont pas effacées de ma mémoire. » C'est dans ces circonstances que la famille du maire voit arriver avec joie le 24 janvier 1745, anniversaire de la naissance d'Elisabeth. Au milieu de la réunion d'intimes destinée à célébrer cette fête, on entend sonner à toute volée la grosse cloche de la cathédrale, dont la voix tonnante remue puissamment les cœurs; le maire entre, les traits bouleversés; il apporte la nouvelle de la mort de l'empereur romain Charles VII. La réunion se sépare, on change, pour des habits de deuil, les habits de fête, et le maire se retire pour pleurer son auguste maître et ami, qui avait enfin, comme il le disait lui-même, quitté le malheur qui ne voulait pas le quitter. Après cet événement, la fin du roman est facile à prévoir. Elisabeth, guérie de ses rêves, accepte le prétendant qu'elle avait si mal reçu d'abord, et, selon les belles paroles de Schiller, une bonne harmonie résulte de la réunion de la force avec la douceur. Mais, comme les affaires matrimoniales ne marchent pas vite au delà du Rhin, l'alliance n'est conclue que trois ans plus tard, et c'est en 1749 que le monde verra naître le poète illustre qui devait guider, jusqu'en 1832, le mouvement intellectuel de l'Allemagne.

Ce roman, très intéressant par lui-même, doit un nouvel intérêt à cette glorieuse destinée. C'est avec une ardente et légitime curiosité qu'on étudie les circonstances au milieu desquelles une existence comme celle de Gœthe a pris naissance, pour s'élever à la hauteur où nous le voyons. L'ouvrage de Müller forme un excellent prologue du roman autobiographique dans lequel le maître a raconté ses jeunes années. Aussi a-t-il été accueilli avec une faveur insigne par les innombrables admirateurs du poète. Notons en passant que la vaste et belle maison du Hirschgraben, où le conseiller aulique avait conduit sa jeune épouse, non-seulement subsiste toujours, mais que l'Académie allemande de Francfort vient d'en faire l'acquisition pour y conserver les grandes traditions intellectuelles.

Si Elisabeth Textor est un heureux pendant au caractère de Charlotte Ackermann, le héros du roman suivant de Müller, Roderich, peut être comparé à son Volker. Ici, le romancier nous offre un second type d'un caractère faible, peut-être, mais noble, qui, incapable d'éviter le mal, conquiert notre sympathie par sa courageuse attitude dans la souffrance. Bien que ce personnage rappelle une création célèbre d'un grand romancier anglais, l'Eugène Aram de Bulwer, il est original. Nous sommes en 1812, à une des petites cours de l'Allemagne occidentale. Roderich est le gouverneur du prince héritier. Personnage important auprès du duc régnant, il est

Digitized by Google

aussi, en secret, l'amant de la mère de son élève, jeune veuve d'une très grande exaltation d'âme. Savant profond, prédicateur distingué, Roderich réunit tous les titres à la considération ; il semble qu'il ne lui manque rien pour être heureux. Cependant, à l'aspect de cet homme de haute taille et un peu voûté, à la figure pâle, aux yeux sombres, absorbé souvent par des distractions inexplicables, on se sent saisi d'un certain malaise, qui ne résulte pas uniquement du sentiment de supériorité qu'il inspire malgré sa modestie. Pour deviner le mot de cette énigme, le poète nous introduit, d'un côté, dans un monde de crime et de misère qui présente un contraste frappant avec la situation actuelle de son héros ; en même temps, il nous fait remonter à la jeunesse de Roderich. Ce contraste lui fournit l'occasion de montrer un talent descriptif que nous avons souvent lieu d'admirer dans les ouvrages de Müller.

Un gros et vieux bourg est situé à une distance de quelques lieues seulement de la résidence ducale. A une de ses extrémités se trouve une petite maison d'un seul étage, dans laquelle la misère de l'artisan des villes s'est réunie à celle du journalier des campagnes. C'est le gîte d'un petit épicier qui vend du tabac, des allumettes, de la suie et de la chicorée, et chez lequel le voiturier comme le vagabond s'arrêtent pour boire au sortir du bourg. Si misérable que soit la façade de cette masure, les derrières en sont encore plus lugubres. Des hangars délabrés s'appuient sur les restes d'anciennes fortifications tombées en ruines, au delà desquelles s'étend un grand marais tout couvert de roseaux, d'herbes et de mousse, et borné, du côté opposé, par une épaisse forêt. Personne n'osait s'aventurer dans ces bas-fonds humides, incapables de supporter le pied de l'homme. Cependant, il existait, disait-on, dans ces fourrés en apparence impraticables, un sentier solide, connu des bohémiens, des braconniers et des voleurs de grand chemin, qui en faisaient leur repaire dans les moments de danger. Rien de plus triste que cette forêt d'un côté, de l'autre les misérables huttes établies sur les assises d'un vieux mur d'enceinte, et, entre ces deux sinistres limites, un désert marécageux, cachant sous un tapis de verdure des profondeurs inconnues.

Dans la maison du marchand, presque toujours absent, vivait une pauvre jeune femme blonde et délicate. Attristée par la solitude, qu'elle redoute cependant moins encore que la présence d'un mari brutal, cette malheureuse femme ne peut s'empêcher de former des soupçons au sujet de ses absences prolongées. Ces soupçons doivent bientôt se changer en une affreuse certitude. Une nuit, elle était couchée à côté de sa petite fille endormie sans pouvoir dormir elle-même. Vers minuit, un bruit singulier, partant du marais, éveille

Digitized by Google

son attention ; elle se lève ; elle court à la fenêtre ; elle voit, au clair de la pleine lune, sortir de ce taillis impénétrable un homme tenant en laisse un grand chien noir. Il est suivi de deux autres, porteurs d'un lourd fardeau enveloppé d'un ample drap noir dont les larges franges d'or brillent aux rayons de la lune. Elle reconnaît son mari dans un de ces hommes. Ils approchent, ils arrivent dans le sentier qui aboutit à la maison. Alors, la malheureuse aperçoit, brillant sur le drap, une grande croix brodée d'or, et au même moment, il s'échappe du paquet mal fermé un grand calice qui tombe en résonnant à leurs pieds. Une malédiction terrible sort de la bouche d'un des malfaiteurs. « Silence ! » lui crie l'autre d'une voix étouffée en ramassant le butin ravi à l'autel.

Quel n'est pas notre étonnement en voyant, peu de temps après, le même homme accoster, dans une de ses promenades solitaires, le gouverneur du jeune prince, et lui donner le nom d'ami. Pour expliquer ce nouveau mystère, le poète nous fait remonter dans le passé de son héros. Fils d'un riche pasteur des bords du Neckar, Roderich a été envoyé à l'université d'Heidelberg, voisine de son village natal. Son caractère n'est pas assez fort pour résister aux nombreuses tentations qu'une ville universitaire offre à la jeunesse. Au lieu de suivre les cours, il se laisse entraîner à fréquenter la maison d'une famille en apparence riche et honorable, où un jeune artiste, d'une conduite assez équivoque, l'a introduit comme son ami intime. La dame de la maison, jeune et jolie, le prend bientôt pour confident de ses peines secrètes. Son mari, qui passe pour le meilleur des hommes, n'est au fond qu'un brutal jaloux et avare, qui la rend malheureuse ; on profite de ses absences fréquentes pour se mettre tout à fait d'accord, et on en vient à décider qu'on fuira ensemble. L'argent seul manque pour exécuter ce projet ; le jeune homme, vain et prodigue, a déjà dépensé beaucoup au delà de la forte somme que son père lui accorde, et la dame, de son côté, est tenue dans la plus stricte dépendance par son terrible mari. Cependant, elle a de nombreux bijoux dont le jeune homme entreprend la vente ; mais avant qu'elle soit achevée, le mari s'aperçoit de la soustraction et fait entendre d'effrayantes menaces ; alors l'étudiant, éperdu, cédant aux conseils de son ami, poussé par une femme au désespoir, ne songeant qu'à se procurer, à elle et à lui, des moyens immédiats de fuite, prend dans la caisse du mari la somme qui leur était nécessaire. Ce vol, découvert presque immédiatement, force son auteur à fuir seul. Alors se révèle l'intrigue infâme dont il a été la victime. C'est pour obtenir du père de l'étudiant une somme énorme, que le mari, la femme et l'ami, de concert, ont poussé le jeune homme à ce coup de désespoir. Ce complot se découvre, mais trop tard, pour

Digitized by Google

qu'il soit possible de sauver l'honneur de l'étudiant qui a disparu. Le prétendu artiste, qui est un insigne voleur, parvient, lui aussi, à s'échapper, et il s'enfonce de plus en plus dans la voie du mal, jusqu'à ce qu'il devienne ce vulgaire brigand que nous avons vu caché sous le masque d'un petit marchand. Roderich, au contraire, marche résolmûent dans la voie du repentir et du travail. Il se fait passer pour mort et, devenu un autre homme sous un nom nouveau, il acquiert, au prix d'un labeur incessant, le savoir et les titres qui, en définitive, lui valent le poste important où nous le voyons. Malgré cette expiation, son âme ne peut effacer le souvenir honteux d'un délit que bien d'autres se pardonneraient aisément. Cette faute ne cesse de tourmenter sa conscience. A certaines heures surtout, une profonde mélancolie s'empare de lui, c'est alors qu'il arrache à son violon des sons d'une tristesse déchirante. Voilà pourquoi l'aspect inattendu de celui qui connaît ses secrets et qui peut les trahir à chaque instant lui fait perdre l'équilibre moral qu'il avait reconquis avec tant de peine. C'est immédiatement après cette rencontre funeste que Roderich est appelé à prêcher dans la chapelle du château ducal, devant la cour et l'élite des habitants. Il prend pour texte de son sermon l'homme qui a commis une faute, et ses paroles, pleines du souvenir de ses erreurs et du pressentiment de leurs conséquences fatales, font frémir l'auditoire. La faute de l'homme, dit le gouverneur du jeune prince, est la conséquence de sa liberté individuelle intérieure qui, après l'avoir porté à la chute, devrait aussi le relever. Cette réhabilitation peut réussir, mais elle ne concernera jamais que l'état moral du coupable, elle ne corrige pas sa fausse position dans la société humaine. Le méfait accompli, il reste condamné sans qu'on fasse attention aux motifs qui ont pu l'entraîner et qui peut-être atténuent sa faute. Alors l'intolérance de la vertu qui ne veut pas comprendre qu'un égarement soit possible, loin de relever le criminel, le poussera de plus en plus dans l'abîme. En s'apercevant avec colère de l'horreur qu'il inspire, il sent mourir dans son cœur le dernier reste des sentiments humains. Il apprend à haïr, à mépriser les vertueux et avec eux la vertu ; il se perd tout à fait, et ce qu'il a cherché en vain chez les âmes pures, la charité et la miséricorde, il le trouvera chez les scélérats. Triste consolation, qui ne lui rend pas le repos ! La conscience de sa faute est toujours là, pareille à un oiseau noir planant au-dessus de sa tête, visible le jour, se faisant entendre la nuit et ne le quittant ni dans le tourbillon du monde ni dans la solitude : c'est l'enfer présent partout ! Dévoré de remords implacables, repoussé par ses semblables, dont la charité ne va pas jusqu'au pardon et à l'oubli, le coupable n'a plus qu'une ressource réelle, c'est Dieu. La charité de Dieu est

Digitized by Google

vraie, elle est entière, et quelquefois elle apparaît même sous une forme humaine bien qu'angélique, dont la figure reflète la trace de son origine divine et de la charité céleste. C'est à leur aide que l'âme perdue peut se relever; le souvenir de son ancienne splendeur renaît, ses ailes se déploient de nouveau; éclairée de la lumière d'en haut et de l'amour du bien, elle se purifie du mal des passions pour revenir à son état d'innocence primitive.

Cette âme pleine de la vraie et céleste charité, c'est, pour Roderich, la princesse mère de son élève. Arrivée à cet endroit, l'action du roman, large jusqu'à présent, se resserre peut-être trop. Le danger de perdre son ange gardien et sa position est trop imminent pour que Roderich ne songe pas à la nécessité d'y remédier immédiatement. Nous n'entrons pas dans les détails du projet de fuite qu'il forme avec la princesse. Les ennemis qu'il a trouvés à une petite cour naturellement jalouse de tout élément étranger ont déjà réussi à découvrir les traces de sa vie passée; de plus, son ancien ami est pris dans un nouvel acte de brigandage; il révèle ses secrets, et les antécédents de Roderich, ainsi que sa liaison avec la princesse, sont connus avant qu'il se doute de cette découverte. Ce n'est qu'au moment de se présenter, comme d'habitude, à une réception du prince que le mépris général, éclatant, dont il est l'objet lui apprend tout. Les paroles de son sermon deviennent une réalité. La princesse et son fils ont dû s'éloigner par la volonté du prince; lui-même, privé du fruit de longues années de repentir et de travail, confondu avec les pires scélérats, menacé des rigueurs de la justice, il revient chez lui consterné, anéanti. Cependant, le prince ne veut pas procéder rigoureusement contre un homme dont les aveux pourraient compromettre jusqu'aux personnes les plus haut placées. Alors intervient un de ces personnages comme on en trouve toujours en cas de besoin, qui savent comprendre à demi-mot et exécuter des mesures dont on n'aurait jamais osé donner l'ordre. C'est l'hôte du gouverneur, le médecin de la cour. Témoin de la prostration morale de Roderich, il met à sa portée un de ces poisons d'un effet foudroyant, mais difficiles à constater, que la science commençait alors à connaître. Quelques heures après, on entre chez le gouverneur; on le trouve assis sur un sofa, la figure cachée dans les mains, immobile. Il est mort. Le poète ne nous dit pas si c'est un moyen extérieur ou seulement la secousse morale qui a mis fin à l'existence du pauvre savant.

Nous avons déjà dit que le caractère de Roderich offre une ressemblance frappante avec un type dont l'invention a contribué à la gloire d'un des plus célèbres romanciers anglais. En créant son Eugène Aram, M. Bulwer a voulu décrire le conflit qui se livre dans

Digitized by Google

le cœur d'un homme né bon, mais porté au crime par des circonstances fatales, qui voudrait se relever de sa chute, paraît y réussir, et qui cependant finit par tomber entièrement, en sauvant toutefois sa valeur morale, supérieure à sa sombre destinée. M. Müller n'a pas à redouter la comparaison. Son héros est original, précisément parce qu'il n'est pas extraordinaire. La faiblesse un peu féminine peut-être, mais vraie, du caractère de Roderich, loin de le rabaisser, le rend très sympathique. Il n'est pas vingt fois assassin, comme les grands hommes méconnus du bagne ; ce n'est qu'un voleur ordinaire, qui a la naïveté de se repentir de son égarement. Au lieu de faire de longues tirades, épicées d'argot, à l'adresse des abus sociaux, il médite silencieusement la portée psychologique du crime. Ce n'est pas l'Etat, ses lois et ses gendarmes, c'est sa propre faiblesse qu'il accuse. C'est par là qu'il devient original et vrai.

Nous sommes tellement habitués à voir tourner en héros les criminels quand on les laisse libres de parler seulement pendant un quart d'heure, que nous éprouvons un étonnement agréable en voyant un homme en faute qui ne fait pas à la société le procès qu'elle avait le droit de lui faire. En comprenant les erreurs de Roderich, nous les excusons, tandis que, devant Eugène Aram et devant toute la haute école des galériens français, nous n'osons même pas porter une accusation, terrifiés que nous sommes par leur fausse grandeur. Müller, en puisant plus d'une fois dans les annales trop fécondes du crime, ne nous a jamais donné, dans ses scélérats, que des hommes aussi vrais que le reste de ses personnages. Jamais ses criminels n'ont la prétention de nous en imposer. Petits ou grands, dignes de pitié ou inspirant l'horreur, ils se savent hors la loi morale et sociale qui les condamne sans qu'ils osent la condamner. Ils sont le produit naturel d'une observation profonde des vices du cœur humain, et non le résultat artificiel de théories qui cherchent le siége du mal dans le mode de l'organisation sociale.

Le dernier ouvrage de Müller, récemment publié, n'offre pas moins d'intérêt que son *Roderich*. Dans *le Cœur deux fois brisé* (Zwei Sünder an einem Herzen), le poète reste à peu près sur le même théâtre. La scène de l'action est une toute petite ville, chef-lieu d'un district pauvre et fort reculé du petit Etat où nous avons vu Roderich dans les fonctions de gouverneur. C'est avec une humour charmante que l'auteur décrit le soi-disant monde de cette bourgade, composé de petits fonctionnaires, jaloux chacun de son importance imaginaire et des succès mondains de sa femme et de ses filles. Le côté sombre du tableau, c'est l'état de la population régie par une bureaucratie pareille. La pauvreté, résulat naturel de l'aridité du sol, s'était accrue encore des abus d'une administration

Digitized by Google

trop faible pour empêcher le mal, mais assez forte pour gâter le bien. Dans ce district, tout procédé légal avait disparu, le caprice tout-puissant d'une espèce de petit pacha, résidant dans un ancien château fort, en tenait lieu. Ecrasé par le poids des impôts, le paysan, dont les affaires litigieuses restaient sans décision pendant des années, n'osait même pas se plaindre, craignant d'empirer sa position en s'attirant le mauvais vouloir du bailli ou de ses créatures. On ne saurait se faire une idée de la pauvreté qui régnait alors et qui règne encore dans ces montagnes, surtout quand les rigueurs de l'hiver se font sentir. Des villages à demi enfouis sous la neige, on voit sortir une population affamée, qui, après avoir consommé ses chétives provisions, parcourt le pays en mendiant. Arrivés au chef-lieu, dernier asile de leur espoir, ces malheureux trouvent la même misère, et les plus patients appellent à leur aide la mort, les autres ne deviennent que trop facilement des criminels.

A l'époque dont nous parlons, la ruine générale, résultat d'un régime aussi insensé qu'impitoyable, poussait les uns à s'expatrier, pour chercher en Amérique la fin de leurs malheurs, tandis que d'autres, les esprits hardis, imitant à leur façon l'exemple donné par leurs administrateurs, se livraient au brigandage. Des bandes redoutables s'organisaient dans les gorges presque inaccessibles des montagnes. Elles trouvaient des complices chez les fermiers et cabaretiers isolés, et, sortant de leurs repaires, elles infestaient les riches plaines voisines, en bravant une autorité forte seulement contre les faibles. Le gouvernement du pays, éclairé enfin sur la misère qui désole ce district, y envoie un nouveau bailli pour remédier au mal. Ce fonctionnaire, le héros du roman, homme capable et animé des meilleures intentions, apprend bientôt à connaître quelle est la tâche qui l'attend. Voulant faire à pied une partie de son voyage, le bailli perd son chemin dans les défilés des montagnes du Vogelsberg. Tout à coup, il ne voit plus à côté de lui et en avant que des gouffres cachés à demi par les cîmes d'énormes pins, qui s'élèvent des bas-fonds, où mugissent des eaux invisibles. Il découvre enfin un sentier étroit et escarpé qui descend, en la longeant, une des pentes périlleuses. Son unique ressource est de le suivre. Après bien des dangers, il arrive au fond d'une gorge dont il cherche vainement l'issue. Tout à coup, en tournant un bloc de basalte, il voit devant lui un homme d'un aspect farouche, revêtu d'un vieil uniforme usé. « Que venez-vous chercher ici? lui demande cet homme, en lui jetant un regard menaçant. — Je cherche le chemin que j'ai perdu, répond le bailli avec un sang-froid apparent. — Il n'y a pas de route ici, si ce n'est celle qui conduit à l'enfer, lui crie l'autre, avec un rire de démon; cependant, si vous voulez me donner du tabac ou un pour-

Digitized by Google

boire, je vous remettrai peut-être dans votre chemin. » Peu rassuré par cette réponse, le bailli fait mine de chercher de l'argent dans un petit sac de voyage qu'il porte à la main ; mais il en retire un pistolet à double canon, et somme le brigand, en le menaçant de l'arme à feu, de lui servir de guide. A ce moment critique, il se sent saisi par une main de fer qui lui arrache son arme, et, en se retournant, il se trouve face à face avec une espèce de géant à longue barbe d'un jaune sale, habillé en soldat, et portant sur sa poitrine, attachée par une corde, une bouteille plate et verte à eau-de-vie. « Quelle est cette canaille qui va tirer sur des honnêtes gens ? demande ce nouveau personnage d'une voix de fausset, contrastant singulièrement avec sa taille d'athlète. On va lui en faire autant. » A ces mots, le brigand fait mine de se servir contre le magistrat de sa propre arme, lorsque celui-ci se hâte de faire connaître sa qualité. Alors les deux anciens soldats de la Confédération du Rhin, devenus voleurs de grand chemin par misère, entrent dans une longue délibération pour savoir ce qu'ils feront du bailli. Le résultat de leur entretien est que, désirant quitter le pays, ils demandent au magistrat les papiers nécessaires pour leur départ. Après l'avoir dépouillé, à titre de rançon, des objets de valeur qu'il porte sur lui, ils le dirigent vers la maison d'un de leurs « amis », où la rédaction de leurs passe-ports pourra s'effectuer. Précédé par l'un des malfaiteurs et suivi par l'autre, le bailli se met en route, et c'est par des passages presque impraticables qu'on parvient à sortir du défilé. Il voit alors, avec un chagrin impuissant, jusqu'à quel point ce pays est soumis aux brigands. Il n'est qu'à une lieue de distance de la petite ville, centre de son administration, il en aperçoit les tours, et cependant il est le prisonnier des pires de ses justiciables. En passant auprès d'une maison, devant laquelle travaillent plusieurs hommes armés de leurs outils, il s'aperçoit que tout tremble à l'aspect des « jumeaux », ainsi nommés parce que ces deux scélérats sont inséparables. Un garde forestier, armé de son fusil, les laisse passer en regardant d'un autre côté; un gendarme se cache ; mais on rencontre de nombreux « amis » déguisés de différentes manières, et complimentant hautement leurs complices de la prise qu'ils ont faite. C'est tantôt un rémouleur, dont l'aspect fait supposer qu'il aiguise les couteaux des assassins ; tantôt un marchand ambulant d'amadou, qui se sert de sa marchandise pour exercer son métier d'incendiaire. Ce dernier s'avance l'œil droit caché sous un énorme emplâtre couvert de cuir noir, qu'il écarte pour regarder effrontément de deux bons yeux l'ennemi commun. La situation pénible du magistrat trouve cependant une fin inattendue par l'arrivée d'un personnage d'apparence honnête, mais exerçant une influence irrésistible sur les brigands.

Digitized by Google

Il les force à lâcher leur homme et à lui rendre ses effets et son arme. En conduisant le bailli à la ville, cet homme lui explique le secret de son ascendant sur la bande de voleurs. Bien qu'il ne soit qu'un pauvre mécanicien, il possède parmi les populations ignorantes et superstitieuses de ces montagnes la réputation d'un sorcier qui, entre autres maléfices, sait changer à son gré les hommes en bêtes. C'est en menaçant les scélérats de l'effet de ses charmes qu'il les a mis en fuite.

Après cette leçon, le bailli, entré en fonction, ne perd pas un moment pour combattre le mal dont il a failli être la victime. Mais, en obtenant des succès partiels, il s'aperçoit bientôt que les nombreux méfaits qui ont lieu, bien qu'exécutés par des gens ignorants, sont dirigés par une intelligence supérieure dont la trace, souvent découverte, se perd aussitôt. Une suite de circonstances heureuses lui donne enfin la certitude que ce chef inconnu est le mécanicien qui l'a sauvé. La raison secrète qui a porté ce scélérat à l'épargner est qu'il se croit sûr de l'impunité parce qu'il connaît un antécédent fâcheux dans la vie de l'administrateur. Bon nombre d'années auparavant, ce dernier, étudiant en théologie, avait parcouru à pied les montagnes pittoresques du Vogelsberg. Il y avait été attaqué par des brigands et, grièvement blessé, il avait trouvé l'hospitalité du Samaritain chez un fermier isolé. Celui-ci avait une fille unique qui, en donnant des soins à ce beau jeune homme, lui donna aussi son cœur. Guéri et sur le point de partir, il lui arrive d'oublier, dans un moment d'ivresse, les devoirs les plus sacrés de l'hospitalité. Il voudrait revenir, il voudrait rendre, par le mariage, à la pauvre Christine, l'honneur qu'il lui a ravi, mais les instances de ses parents, les exigences de son avenir l'en empêchent. C'est de la faiblesse, mais une faiblesse qu'on ne comprend que trop bien. Cependant, le jeune homme ne se croit plus digne de la profession qu'il avait embrassée. Il change de faculté, il étudie le droit avec succès, et devient un fonctionnaire distingué. Il sollicite et obtient la place peu agréable du district éloigné, espérant calmer ses remords en rendant un peu de bonheur à ce pays. Il ne s'attend pas à y retrouver son ancienne amante, morte en Amérique, disait-on, où elle était allée avec un homme qui l'avait épousée après la ruine et la mort de son père, causées par un incendie. Cet homme, c'est le mécanicien, c'est aussi le malfaiteur qui a blessé le jeune étudiant, et qui, revenu d'Amérique avec la malheureuse Christine, se voit de nouveau en présence d'un homme qu'il hait et qu'il redoute à plus d'un titre. Sa femme, accablée du souvenir de sa faute et des mauvais traitements de son mari, reconnaît un jour, à l'église, son ancien amant, qu'elle avait cru mort de son côté. Elle tombe évanouie, ensuite elle perd l'usage

Digitized by Google

de ses facultés mentales, enfin elle meurt après avoir revu une dernière fois celui dont l'image ne l'avait jamais quittée. Son mari, pris avec sa bande, à la suite d'une expédition nocturne manquée, ne peut plus échapper à la justice. C'est en vain qu'il récuse un juge qu'il a le droit d'appeler son ennemi mortel. Le bailli s'est récusé lui-même, et a mis à sa place un magistrat plus impartial ; la loi peut suivre son cours.

Le bailli doit-il succomber à la même destinée implacable qui frappe Roderich ? Beaucoup moins coupable que lui, il appartient, comme lui, à la classe de caractères faibles et presque féminins, très honnêtes au fond, mais trop facilement entraînés par les événements, et chez lesquels le sentiment artistique l'emporte, en cas de conflit, sur la force morale. Le poète lui pardonne sa faute, et, la crise douloureuse passée, il lui accorde le bonheur. C'est par l'influence d'une noble jeune fille, destinée à devenir plus tard sa femme, que le héros de notre histoire se relève de la secousse morale qui a failli le briser, pour commencer une heureuse et nouvelle existence.

III

Sérieux et indulgent dans la conception générale de son œuvre, Müller n'est pas, dans les détails, l'ennemi du comique qui quelquefois va jusqu'à la satire. Comme il ne rit pas lui-même en racontant des choses risibles, il en augmente le charme et l'effet. Dans chacun de ses romans, il y a parmi les personnages secondaires au moins un original digne de provoquer notre gaîté, ce qui arrive parfois au moment où l'on s'y attend le moins. Tantôt, comme dans *Charlotte Ackermann*, un pasteur pédant, rigide et intolérant, condamnant le théâtre comme une invention diabolique, est forcé cependant de recevoir les remercîments sincères d'un vieux commandant auquel on a fait croire que le prédicateur fanatique est l'auteur de l'excellent drame militaire *Minna de Barnhelm*, de Lessing ; tantôt nous voyons dans *Volker* trois vieilles filles destinées à regretter éternellement leur unique amant, beau hussard, et galant peu scrupuleux qui leur avait promis, à chacune séparément, son cœur et sa main ; enfin, notre gaieté n'est pas moins grande quand nous rencontrons, chez une amie de la mairesse de Francfort, toute une collection grave et digne de cousines et marraines parées et coiffées à la mode, naïvement et grotesquement parodiée de la cour de Versailles, immobiles comme des poupées de Nuremberg, sévères comme les Parques, et

Digitized by Google

buvant à petites gorgées du chocolat dans de petites tasses dorées, en attendant le fiancé de la fille de la maison qui, soit dit en passant, ne doit pas venir.

Müller n'a pas son pareil en Allemagne pour peindre des détails de ce genre. La vie étroite et toute de convention, réglementée par l'esprit de clocher et de caste qui existait, au siècle passé, dans une grande partie de la société, s'est maintenue presque jusqu'à nos jours dans plus d'une petite ville allemande. Les intérêts sérieux de la vie manquant, on y vit dans une paralysie intellectuelle; avides néanmoins de mouvement et de changement, mais incapables de s'en donner, les habitants sont comme un homme qui, en rêve voulant marcher, ne trouve pas l'usage de ses jambes. Dans de pareilles conditions le moindre événement prend une importance démesurée : le déplacement d'un fonctionnaire, ou un chat qui tombe d'une gouttière, produisent une impression profonde. En peignant cet état de choses avec une sorte de prédilection et avec un grand bonheur, Müller a profité plus d'une fois des faits que la chronique locale fournit toujours en abondance à celui qui sait les recueillir. En agissant en ceci comme Balzac, l'auteur rappelle à ses lecteurs quelques-uns de leurs souvenirs personnels, moyen puissant de gagner, pour ne pas dire de capter la faveur. Il réussit surtout à décrire cet état de stagnation propre aux endroits éloignés des grands centres, et que Balzac peint si bien dans ses *Scènes de la Vie de province*. En voici un exemple entre beaucoup d'autres. Dans le roman : *Un Cœur deux fois brisé*, il arrive que, pendant les préparatifs qu'on fait au château pour recevoir le nouveau bailli, on découvre dans le tuyau d'une cheminée, pendu par le cou, un squelette coiffé du terrible bonnet rouge, avec une grande cocarde tricolore. Une panique incroyable s'empare des ouvriers et de toute la ville. Laissant le squelette et se gardant bien d'y toucher, on se hâte de boucher la cheminée avec des pierres pour attendre le bailli, et alors le champ s'ouvre aux conjectures. Selon les uns, le squelette est le reste d'un malheureux officier français, du temps des invasions napoléoniennes, disparu dans le pays sans laisser de traces; d'autres voient, dans ce phénomène extraordinaire, la preuve d'une vengeance terrible exercée sur un cosaque indiscret. En peu de temps, l'émoi de la petite ville est à son comble. Il n'y a ni bourgeois ni employé qui ne prenne fait et cause pour une des hypothèses en vogue, et en les défendant les unes contre les autres, on se querelle beaucoup plus sérieusement qu'on ne l'eût fait pour des choses importantes. Cependant la lumière ne tarde pas à se répandre sur cette ténébreuse affaire, et l'on apprend que le beau-frère d'un ancien bailli, étudiant en médecine, s'était amusé à préparer les ossements d'un malfaiteu

Digitized by Google

pendu pour ses méfaits. Après avoir été entre les mains de l'étudiant malicieux l'épouvantail de plus d'une âme superstitieuse, le squelette avait été caché et oublié dans le tuyau de la cheminée. Si on avait eu le courage de l'examiner de plus près, on aurait aperçu facilement le vernis et les fils de fer qui montraient clairement que le malheureux pendu avait passé par les mains d'un anatomiste.

IV

Les analogies qui précèdent ont prouvé, nous le croyons du moins, que les ouvrages de M. Müller sont des romans réalistes dans le meilleur sens du mot. Or, le réalisme est actuellement en faveur. On peut donc se demander pourquoi un écrivain doué de tant de qualités éminentes n'a pas encore conquis, après vingt ans de travail, la place tout à fait dominante qui lui est due parmi les romanciers contemporains de l'Allemagne. Bien que son talent soit reconnu d'une extrémité de ce pays à l'autre, nous n'hésitons pas à dire que sa réputation serait encore plus grande si le poète n'avait pas à souffrir de deux inconvénients qui résultent, l'un de la nature même de son esprit, l'autre des conditions générales du pays pour lequel il écrit.

Examinons d'abord la dernière de ces deux causes.

L'Allemagne, n'ayant pas de centre tel qu'il existe en France, ne permet pas à ses écrivains de réussir ou d'échouer complétement dans un espace de temps relativement court. Les jugements portés par la critique de Paris restent sans appel. On y arrive assez vite à un genre de célébrité quelconque, peu discutée par le public de la capitale et acceptée sans condition par celui de la province. C'est précisément le contraire de ce qui existe en Allemagne. Toute ville un peu importante a son public, qui se croit compétent pour juger les œuvres d'art qu'on lui offre; chacun de ces centres possède ses organes périodiques. De là dans les succès littéraires une grande diversité, à laquelle contribuent aussi les rivalités, les différences de race et de croyances religieuses. On peut être un grand poète lyrique à Munich sans être goûté le moins du monde par le public de Hambourg ou de Cologne. Une pièce qui a complétement échoué à Francfort peut être très bien reçue à Berlin, et la capitale de la Prusse, malgré ses prétentions à la suprématie intellectuelle, n'exerce aucune influence sur le goût des habitants de Vienne, de Leipzig ou de Stuttgart. Aussi, l'Allemagne littéraire et artistique a-t-elle toujours eu différentes écoles dans tous les genres, qui prenaient

Digitized by Google

leur nom du centre où leur influence s'exerçait. Sans remonter plus haut, au XVIIe siècle on connaît deux écoles de poètes silésiens, au XVIIIe les écoles de Leipzig et de Zurich, représentées, l'une par Gottsched, l'autre par Bodmer et Breitinger. La littérature classique se groupe presque exclusivement à Weimar, tandis que l'école romantique naît à Berlin. Un de ses rejetons pousse sur le sol de la vieille Souabe, et il s'en ressent. Quant à l'art scénique, on compte les écoles de Hambourg et de Vienne; en peinture, il y a celles de Munich et de Dusseldorf. Récemment, des écrivains célèbres, tels que Gutzkow et Müller, ont profité de la facilité de locomotion pour habiter successivement plusieurs villes importantes, et pour prendre, comme théâtres de l'action de leurs romans ou de leurs pièces, les différentes contrées de la patrie commune, ce qui leur a permis de joindre la popularité locale à leur réputation généralement établie. En ce qui concerne particulièrement Müller, nous le voyons d'abord au sud-ouest de l'Allemagne, occupé à la rédaction du catalogue de l'excellente bibliothèque de Darmstadt, et rédigeant peu après le feuilleton de la *Gazette des Postes*, à Francfort; habitant ensuite la ville libre de Brême, où il se marie. Revenu peu de temps après au midi, pour éditer un grand journal à Mannheim, il quitta cette position à la suite des événements dont le grand-duché de Bade fut le théâtre en 1849. Il revient encore une fois au nord, et particulièrement à Hambourg, d'où la direction de la *Bibliothèque de romans allemands* le ramène à Francfort. Après toutes ces migrations, le poète a trouvé une retraite charmante et paisible dans la belle capitale du Wurtemberg, assez attrayante pour fixer l'esprit le plus inquiet.

La seconde raison pour laquelle Müller n'a pas exercé l'influence rapide et universelle à laquelle il avait droit, nous la trouvons dans la nature même de son talent. Chez lui, l'expansion naturelle nuit quelquefois à la juste proportion des différentes parties qui composent chacune de ses œuvres. Plus qu'aucun des écrivains allemands actuels, Müller possède le style clair et précis de Gœthe romancier, et sa manière de peindre à grands traits. Comme lui, il ne s'arrête guère aux détails extérieurs; il s'attache surtout à rendre les sentiments intimes et les opinions diverses de ses personnages. Il raconte plus qu'il ne décrit. De cette méthode, il résulte pour Gœthe une certaine sécheresse de contours et de dessin qui déplaît à un public gâté par la multiplicité des incidents et des combinaisons du roman-feuilleton français qui, dès sa naissance, a fait une invasion des plus victorieuses au delà du Rhin. Grâce à cette influence, le goût assez sévère autrefois du public allemand a singulièrement changé. Le Wilhelm Meister de Gœthe vit encore par sa réputation; mais, s'il

Digitized by Google

paraissait aujourd'hui, peu de personnes l'approuveraient. On ne l'appellerait pas un roman, mais un simple récit surchargé de considérations esthétiques et sociales, dont les lecteurs se passeraient volontiers. Aussi, les romanciers actuels ont-ils sacrifié à leur public et à leurs éditeurs les généralités de ce genre pour les remplacer par une foule de détails plus ou moins piquants, et par des situations capables d'exciter la curiosité. Müller n'a cédé à cette mode du jour que d'assez mauvaise grâce, et il en résulte dans ses ouvrages une certaine inégalité de ton et de couleur désagréable à un public qui veut une ampleur continue dans l'action et les descriptions. Le romancier semble parfois fatigué de la tâche que lui impose le goût du jour, et, après s'être arrêté à des études microscopiques, qui rappellent Balzac ou Dickens, il laisse le courant de son récit se resserrer, devenir rapide et profond. Les lecteurs sont entraînés, charmés, mais, arrivés au but, ils se retournent vers leur guide et sont tentés de lui dire : Pourquoi nous avez-vous conduits par le chemin le plus court? Vous ne savez donc pas que nous aimons à marcher à la façon de la procession d'Andernach, deux sauts en avant et un en arrière? Au lieu d'une bonne journée de marche avec des détours, des stations à droite et à gauche, nous voici arrivés dès midi. Qu'allons-nous faire des heures qui nous restent? Une autre fois, veillez mieux à la durée de notre plaisir.

On voit que Müller, en ne faisant qu'une demi-concession, a trouvé le moyen de déplaire à une certaine portion de son public. Il subit les inconvénients de son système sans en recueillir les avantages. Cependant, il nous serait difficile de le blâmer sérieusement des inégalités que nous venons de signaler. Rester purement et simplement dans les traditions de Gœthe et du narrateur qui en approche le plus, de Tieck, c'était s'interdire toute chance de succès. Les éditeurs, sûrs de vendre quatre volumes, lui reprochent avec raison de n'en faire que deux? Si tel de ses ouvrages n'en avait eu qu'un, personne n'aurait osé imprimer ce que la critique eût appelé le squelette d'un roman. C'est sous le coup de cette pression irrésistible que Müller, lui aussi, a sacrifié au culte des détails; mais, du moins, ne les admet-il qu'autant qu'ils sont justifiés par un intérêt réel, et nous fait-il grâce du remplissage insipide qui grossit les pages de tant d'autres romanciers. L'espace que lui laisse cette économie, il sait le mettre à profit; il s'en sert pour donner plus de place à la peinture intérieure des caractères, à mesure qu'ils se modifient dans le cours du récit, travail délicat, beaucoup plus difficile que celui des copistes serviles de la nature. Avec cette méthode, Müller ne risque jamais d'être trouvé trop long; on est libre de lui reprocher le contraire, mais un tel blâme ressemble fort à un éloge.

Digitized by Google

En somme, M. Müller a parfaitement réussi dans son essai de concilier le genre de récit de Gœthe avec les exigences du goût actuel. Quant au roman réaliste en Allemagne, personne n'a jamais fait mieux que lui. Des sujets réels, empruntés aux conditions sociales de son pays et de son temps, soigneusement étudiées, lui permettent de reproduire les mœurs et les opinions passagères de l'époque, aussi bien que le fond toujours identique du cœur humain. En ne peignant avec choix que des choses qui existent, il se garantit des excursions dangereuses dans les régions fantastiques, qui sont parfois si chères à l'imagination hardie de ses compatriotes; il évite en même temps cette partie de la réalité qui, par son insignifiance, par sa platitude, ne se prête plus à l'art. La délicatesse qu'on refuse à bon droit à ceux qu'on a appelés réalistes en ces derniers temps, Müller la possède au suprême degré. Exempt de pruderie, il n'est jamais vulgaire; sa manière sobre et concise nous laisse libres de lire beaucoup de choses entre les lignes. En regardant ses ouvrages de près, on y devine une foule de détails précieux bien que cachés, et qui révèlent les plus intimes secrets de notre nature physique et morale. Sans les voir, on les sent, et ils servent souvent de traits d'union imperceptibles à certaines parties, qui pourraient, au premier abord, paraître décousues. Est-ce par l'observation, est-ce par l'intuition que l'auteur est parvenu à découvrir ces secrets? Nous pensons que l'une sans l'autre n'aurait pu lui donner ce qu'il nous a rendu.

Bien choisir dans une sphère appropriée au choix, et trouver une forme heureuse en construisant sur un terrain solide, voilà le trait caractéristique d'Otto Müller, et, pour ainsi dire, la somme totale de son mérite. En examinant les productions de ses rivaux et de ses imitateurs, nous aurons occasion de remarquer que ses qualités ne sont pas moins rares que précieuses.

ALEXANDRE BUCHNER.

Digitized by Google

DE QUELQUES CARACTÈRES

DE LA

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'Homme et sa destinée, par Lucien LENGLET, 1 vol. in-8°. Paris, L. Hachette.

C'est presque toujours le propre d'un livre écrit de bonne foi et longuement médité, s'il s'égare dans des théories fausses, de fournir lui-même les raisonnements qui doivent servir à le réfuter. On ne saurait, dans tous les cas, dire plus juste d'un ouvrage philosophique récemment publié, où sont abordés et discutés à nouveau la plupart des graves problèmes qui ne cessent de faire tout à la fois le tourment et l'ambition des penseurs. L'auteur, ancien conseiller à l'une de nos cours impériales et ancien représentant à l'Assemblée constituante, s'est plu à y renfermer tout ce qu'une vie d'observation et d'étude lui a révélé sur de tels sujets. Il a compté, non sans raison, sur le vif attrait de curiosité qui conduit toujours les esprits à s'enquérir des solutions auxquelles a pu s'arrêter un homme de mérite, après s'être appliqué toute sa vie à approfondir les plus grandes questions dont se préoccupe l'humanité. Mais c'est par un autre côté, nous l'avouons, que le livre de M. Lenglet nous frappe et qu'il appelle plus particulièrement notre attention. Une singulière rencontre a voulu que la plupart des tendances et des caractères qui distinguent la philosophie contemporaine, religieuse ou sociale, se trouvassent réunis dans cet ouvrage et qu'ils s'y trahissent d'une façon d'autant plus formelle que l'art profond des maîtres y est plus négligé. Dissi-

Digitized by Google

mulés ailleurs par le charme infini du style, par la séduisante nouveauté des théories, par les finesses et les enchantements d'une pensée habile à se dérober, toutes les fausses directions de la philosophie du temps, les écueils où elle va se heurter, ses contradictions et ses mécomptes s'accusent ici avec une force et une clarté qui les mettent dans tout leur jour.

C'est un fait singulier, et dont on ne peut s'étonner assez, que la philosophie contemporaine, si profondément spiritualiste par tant de côtés, finisse presque toujours par prendre quelque chemin détourné qui l'entraîne au panthéisme. Les penseurs les plus élevés n'ont point su se garder de cet entraînement, et combien de doctrines, admirées d'ailleurs, n'ont pas eu d'autre conclusion ! Il semble que ce doive être le sort de beaucoup de nos philosophes, et des meilleurs, de ne pouvoir sortir de cette alternative : ou d'isoler l'être divin de façon à rendre inadmissible son action sur les choses créées, ou de l'en rapprocher au point d'être logiquement conduits à confondre absolument les deux termes. Nous croyons, pour notre part, qu'il faut faire un mérite à ce siècle du peu d'état où il a tenu les combinaisons artificielles au moyen desquelles on expliquait encore, il n'y a pas bien longtemps l'action de Dieu sur l'homme et le monde, et en général l'action et la réaction de la substance spirituelle sur la substance corporelle. Il est facile de constater que, malgré l'autorité de leurs auteurs, aucune de ces ingénieuses explications, connues sous le nom d'harmonie préétablie, de système des causes occasionnelles, de médiateur plastique, n'est parvenue à séduire une seule école contemporaine. Malheureusement, si d'un côté nous sommes trop peu métaphysiciens pour nous payer de telles créations de raison, nous ne le sommes pas assez, d'autre part, pour reprendre ces fortes et lumineuses théories par lesquelles la philosophie d'une autre époque cherchait à se rendre compte des relations de Dieu avec l'homme et le monde. Malgré qu'on en ait, il faut bien reconnaître que c'est depuis Descartes surtout que ces traditions ont été abandonnées et que le problème s'est compliqué au point où nous le trouvons aujourd'hui. L'admiration que l'on professe pour ce philosophe ne saurait empêcher d'avouer que c'est par ses définitions des deux substances qu'il en est venu à les séparer si radicalement et à creuser entre elles l'abîme que tant de subtilités métaphysiques ont cherché dans la suite à dissimuler. Malebranche, désertant sur ce point toutes les grandes doctrines d'Aristote, de saint Augustin, de saint Thomas, de saint Anselme et de la plupart des scolastiques du moyen âge, aurait-il jamais imaginé ce jeu d'esprit que l'on appelle le système des causes occasionnelles, s'il n'y avait été fatalement conduit pour concilier les théories du maître ? L'esprit et la matière

Digitized by Google

absolument opposés l'un à l'autre dans leurs propriétés essentielles, caractérisés l'un par l'étendue, l'autre par la pensée, il est évident que l'on découvre malaisément le point où se fera leur rencontre; et si cette opposition est encore aggravée par des théories comme celles qu'ont professées les physiciens sur la divisibilité à l'infini de la matière et sur l'inertie des corps, il devient logiquement inadmissible qu'une action et une réaction se puissent établir entre les deux substances. Le moyen qu'un être exerce la plus petite action sur un autre être avec lequel il ne se rencontre en aucun endroit, et dont il diffère absolument? C'est pourtant à de telles impossibilités que nous a conduits Descartes. Qu'il ait établi que, dans notre esprit, ces deux idées, étendue et corps, sont inséparables, rien de plus vrai; mais est-ce à dire pour cela que l'étendue soit l'essence des corps? La philosophie, avant ce grand penseur, ne professait point de semblables théories. Ce qui la frappait avant tout, dans la substance, c'est qu'elle est le sujet de certaines modifications, c'est ce quelque chose de permanent qui est en elle, cette puissance qui la rend capable de produire tels ou tels effets. Bien loin de refuser aux corps l'activité, elle la proclamait formellement, reconnaissant, avec l'expérience, que tous les corps sont le principe de certaines modifications vis-à-vis d'autres êtres. Voilà ce qui, à son gré, caractérisait la substance, et c'en était assez pour qu'il n'existât plus entre la matière et l'esprit cette distance infranchissable qui a désespéré depuis tant de penseurs. Dès lors, toutes les substances, et celle de l'âme aussi bien que toutes les autres, ont quelque chose de commun, un point de contact qui les rapproche et les relie. Ce système a été celui de Leibnitz, professé malheureusement avec des erreurs qui le déparent. Une célèbre école de philosophie, l'école de Louvain, dont nous aurons sans doute occasion de parler prochainement dans la *Revue*, l'enseigne encore aujourd'hui sous le nom de dynamisme; mais tel est l'oubli où est tombé, sur ce point, l'enseignement de l'ancienne philosophie, que ce système est tenu par bien des esprits pour une innovation toute moderne. D'après cette théorie, qui, nous le répétons, est celle de tous les grands philosophes du moyen âge, l'idée de force est le fond de l'idée de substance; et ainsi s'explique l'action et la réaction de toutes les substances les unes sur les autres, ainsi se trouve rétablie cette admirable échelle des êtres, mutilée hors de là, qui va de l'atome à Dieu, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, en maintenant entre toutes les substances, si différentes et si opposées qu'elles soient d'ailleurs, un lien commun qui en constitue l'harmonie. Essentiellement distincts par les attributs qui les caractérisent et qui leur assignent des destinées diverses dans l'ensemble des existences, tels que l'intelligence et la liberté pour la

Digitized by Google

substance spirituelle, un principe de sensibilité et de locomotion pour les animaux, un principe purement organique pour les végétaux, des propriétés chimiques pour les substances inorganiques, tous les êtres se touchent ainsi, sans qu'il soit possible ni de les identifier ni de les confondre. Ce par quoi, malgré leurs différences spécifiques, toutes les substances se ressemblent, c'est que, dans leur fond, elles sont toutes des forces simples et indivisibles.

Nous tenions à rappeler cette belle théorie avant d'en venir aux doctrines de M. Lenglet, afin de mieux faire ressortir combien la philosophie contemporaine, faute d'en revenir à ces traditions, s'expose à ne pouvoir sortir de l'impasse où elle se fourvoie. Il ressort en effet de tout le livre de M. Lenglet que les doctrines panthéistes sont formellement repoussées par l'auteur, et, pourtant, c'est exactement dans ce sens qu'il lui arrivera de conclure dans le cours de plusieurs chapitres importants de son ouvrage, et au milieu des plus étranges méprises sur le fini et l'infini et sur l'action divine.

Une partie du livre est employée à établir l'existence d'un Dieu personnel, intelligent et libre. M. Lenglet y montre excellemment, en combattant une définition de Pierre Leroux, que tout être est un pouvoir, et que Dieu est un pouvoir infini, éternel, absolu. L'univers est son œuvre et non pas son être. Tout concourt ensuite à établir cette proposition de l'existence et de la personnalité de Dieu. Nous avons l'idée de l'infini, du beau, du bien, du juste ; or, ces idées ne constituent pas seulement un absolu subjectif, une pure abstraction. Nous ne créons pas nos idées : elles correspondent nécessairement à des réalités extérieures, aperçues par nous, et sans lesquelles les idées qui s'y rattachent seraient impossibles. D'un autre côté, nous ne pouvons rien affirmer d'une chose, ni qu'elle est vraie ou fausse, ni qu'elle est belle ou laide, sans recourir à un terme de comparaison, terme de comparaison qui se résout, en dernière analyse, dans un principe absolu, au delà duquel il n'y a plus rien, c'est-à-dire dans cet exemplaire divin, idéal éternel qui existe réellement en Dieu, et qui s'impose à l'intelligence de tout homme. C'est ainsi, et par bien d'autres raisonnements encore, que M. Lenglet démontre l'existence d'un être divin, absolu nécessaire, distinct de l'homme et du monde, qui tiennent tout de lui. Telle est la thèse. Malheureusement, l'auteur entreprend-il de creuser plus avant les notions de fini et d'infini, nous en avons aussitôt le contre-pied formel. La distinction posée précédemment, entre le fini ou le limité et l'infini ou l'illimité, disparaît absolument ; ces deux idées se confondent et s'identifient en dépit de la contradiction. L'infini se compose de finis, et le fini d'infinis ; l'univers fait partie de l'infini absolu ; il est nécessaire à Dieu, et nécessaire aussi bien que Dieu, et partant éter-

Digitized by Google

nel comme lui. L'auteur nous parle de plans et de cubes infinis, et il s'engage dans toute une géométrie de l'infini combiné avec le fini, qui se résoudrait probablement en une formule purement panthéiste, si l'on parvenait à se rendre un compte exact d'une telle accumulation d'impossibilités logiques. A ce propos, nous tenons à relever un trait caractéristique qui est commun à l'auteur de ce livre en même temps qu'à bon nombre de philosophes contemporains, c'est cette prétention étrange de rompre avec la langue philosophique qu'ont parlée jusqu'ici les maîtres de la science, et d'en vouloir créer une toute nouvelle, qui se montrerait peu scrupuleuse de forcer le sens des mots et d'en dénaturer la portée. En supposant que la terminologie ancienne n'eût pas eu plus de raison d'être que celle que l'on veut introduire, il n'en reste pas moins vrai qu'elle a pour elle, outre l'autorité des génies qui l'ont employée, l'inestimable avantage de permettre au lecteur et au polémiste de s'entendre avant tout sur les mots. Que de discussions sans issue notre siècle a entendues, que de méprises étranges par suite de cette seule manie de vouloir créer en philosophie une terminologie nouvelle ! Une école surtout s'est distinguée, de nos jours, dans cette entreprise, c'est l'école positiviste ; et l'on sait combien elle est arrivée à brouiller à plaisir les notions les plus claires, et à rendre difficile toute sérieuse controverse avec elle. Revenons à M. Lenglet. Une idée contre laquelle cet auteur se heurte surtout, en examinant les rapports de Dieu et du monde, c'est l'idée de la création. La création *ex nihilo* lui semble de tout point inintelligible. Nous avouerons, pour notre part, que nous serions fort tenté d'en dire autant de l'explication qu'il en donne. Nous avons peine à comprendre pourquoi il répugne si fort à M. Lenglet d'adopter la signification que les plus grands théologiens se sont plu à donner jusqu'ici à ces mots : créer de rien ; créer de rien, c'est-à-dire que la cause infinie n'a pas créé le monde d'une matière préexistante, mais l'a réalisé par son efficace propre et créatrice. Cette critique de la création *ex nihilo* donne occasion à M. Lenglet d'entrer tout au long dans la discussion de la théorie des générations spontanées, discussion où l'auteur, sans s'en douter, paraît aller à l'encontre des preuves les plus saisissantes de l'existence de Dieu. Moins indécis sur cette grosse question que l'Académie des sciences elle-même, M. Lenglet n'hésite pas à affirmer que l'homme peut être le produit d'une génération spontanée. A son gré, les expériences faites jusquà ce jour sont concluantes, en dépit de ce qu'en peut penser l'Académie ; les premiers êtres vivants sont sortis de la terre, la mère commune. M. Lenglet raisonnera ainsi : parce que, dans la production d'un insecte ou d'un infusoire, nous ne voyons pas le germe, nous sommes autorisés à conclure

Digitized by Google

qu'il n'y a pas de germe. On comprend que nous ne soyons pas tenté de suivre l'auteur dans le développement d'une question si souvent discutée ailleurs et avec tant d'autorité ; nous observerons seulement que ce n'est peut-être pas manquer de témérité que d'affirmer si nettement une théorie condamnée jusqu'ici par les plus éminents représentants de la science, et qu'il suffirait, ce semble, pour hésiter à la soutenir, de la voir en contradiction avec une proposition aussi formelle que celle-ci : c'est que la génération d'un être vivant par un être vivant est sans exception dans le domaine des expériences positives et certaines.

Dès que M. Lenglet aborde les nombreux problèmes que soulève la philosophie morale ou religieuse, il ne tarde pas à rencontrer sur son chemin le surnaturel et les religions positives. Le surnaturel, il ne l'admet à aucun prix, et quant au catholicisme, par exemple, il lui faudrait subir une transformation bien radicale pour pouvoir être accepté. Nous ne faisons que retrouver, dans la façon dont M. Lenglet discute ces questions, la plupart des procédés auxquels nous a accoutumés la critique religieuse contemporaine. C'est toujours cette même habitude de combattre les doctrines catholiques sans avoir même pris la peine de les étudier à leur source ou dans les maîtres qui les ont formulées avec le plus d'autorité ; cette tendance continuelle à les dénaturer à plaisir en les réfutant, à s'attribuer en propre des vérités cent fois exposées par ses adversaires, ou enfin à confondre, de parti pris, le catholicisme avec certains hommes, certaines formes ou certains accessoires. Il arrive ainsi qu'on s'épuise à discuter en l'air et que l'on n'aboutit qu'à se tromper soi-même et à tromper les autres sur le fond même des questions débattues. Rien ne serait plus facile que de montrer combien M. Lenglet s'est inspiré de ces regrettables procédés. Il est évident, par exemple, qu'il s'est fait une idée toute renversée du sacrifice, qui, bien loin de ressembler à ses imaginations, est simplement la subordination volontaire de ce qui est inférieur à ce qui est supérieur, et par conséquent la formule même de l'ordre. La plupart des opinions que développe M. Lenglet sur les dogmes catholiques, sur l'organisation de l'église, sur des questions telles que le péché originel, le mal, le châtiment, ne servent qu'à mieux confirmer cette pensée, que le commerce qu'a eu l'auteur avec les théologiens catholiques, s'il a existé, a été rare et fort incomplet. La croyance à un enfer fait le principal objet des attaques de M. Lenglet. Ce ne peut être, d'après son sentiment, que la plus odieuse des inventions, et Satan n'est qu'un non-sens. Il semble qu'ici l'auteur n'eût même pas eu besoin de consulter les théologiens pour répondre à ses principales objections. Il aurait pu reconnaître de lui-même que Dieu n'a

Digitized by Google

pas créé Satan, mais des intelligences libres; que si l'existence de Satan est un non-sens, l'existence d'un seul scélérat est une anomalie non moins grande; il aurait pu observer que si la loi du péché originel est une absurdité, la loi de solidarité, en vertu de laquelle les enfants héritent l'indigence, la misère, les maladies, souvent même les vices de leur père, n'est pas une absurdité moins grande. En un mot, les arguments de M. Lenglet tombaient du moment où il avait admis l'existence du mal moral; car Satan ou le mal réalisé, l'enfer ou le châtiment du mal ne sont que des conséquences logiques de cette prémisse. On a lieu d'être surpris que M. Lenglet en soit encore à se scandaliser de l'anthropomorphisme du langage de l'Ecriture, à propos de la justice de Dieu et des peines de l'autre vie. Il y a longtemps, en effet, que les Pères et l'Ecriture elle-même l'ont expliqué. Sans doute, Dieu est immuable; il est la loi, la justice, l'ordre; il n'a ni colère, ni repentir, ni jalousie; mais les effets de sa justice ou de sa Providence ont une analogie avec les effets de certaines de nos affections ou passions, et là est tout le secret du langage que tient parfois l'Ecriture.

Ce n'est pas seulement dans l'ordre des choses religieuses, c'est encore dans la société civile que M. Lenglet souhaiterait de voir s'accomplir des réformes radicales. L'état actuel, à l'en croire, est, sous bien des rapports, en contradiction manifeste avec les lois éternelles de l'ordre, et bien éloigné du degré de civilisation auquel nous pourrions prétendre. Nous vivons encore dans l'ère de l'antagonisme, et tout serait à changer autour de nous, conditions du pouvoir, organisation de la propriété, de la justice, de l'enseignement, système de pénalité, si nous voulions résolûment sortir de la période transitoire où nous végétons, et gagner l'âge de la *solidarité pratique* et de *l'unité universelle* qui doit être le terme de tous nos efforts. Nous touchons encore une fois à un mal du siècle. Cette haine du passé, cette manie de tout changer, ce rêve naïf d'un âge nouveau où tout sera félicité, quels traits peignent mieux notre temps? Peu ou point métaphysiciens en matière de philosophie pure, c'est-à-dire quand cela serait indispensable, il semble que nous nous piquions de l'être à outrance dès que nous abordons les questions sociales ou politiques. Nous nous y aventurons comme dans le domaine de la fantaisie, sans prendre souci d'observer les faits réels et multiples, de les mettre dans leur vrai jour et de chasser avec soin les idées exclusives. On est frappé de rencontrer dans M. Lenglet cette même passion du logicien qui conduisit à de si étranges erreurs un grand esprit dont il subit d'ailleurs l'influence en maint endroit de son livre. C'est dans M. de Lammenais surtout que l'on peut admirer les effets de cette pas-

Digitized by Google

sion; ce mépris profond de l'expérience et cette obstination singulière, comme le remarque un homme d'Etat célèbre, à ériger en droit les conséquences extrêmes d'un principe incomplet. Au fond de tous ces plans de réorganisation d'une société qui n'emprunterait rien au passé et qui sortirait toute faite du cerveau de quelques penseurs, il y a une illusion dont la persistance est bien digne d'être remarquée, illusion qui a survécu depuis soixante ans à toutes les grandes leçons du temps. On s'imagine encore naïvement que pour renouveler un état de choses, pour remédier à tous les maux et à tous les désordres d'une situation, c'est assez de modifier les institutions sociales, de rompre avec telle ou telle forme politique. On ne veut pas reconnaître, hélas, que tout ce travail est vain et que pour améliorer la condition des hommes, régénérer leur état moral, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'autre moyen que de s'adresser directement à l'âme humaine, de la purifier, de l'éclairer, de l'affermir.

Les penseurs qui s'occupent avec une si infatigable persévérance des moyens qui doivent amener l'ère nouvelle rêvée et entrevue par eux, s'arrêtent à bien des combinaisons et comptent sur bien des agents différents. M. Lenglet attend tout d'un seul : la science. C'est elle qui opérera toutes les transformations, qui accomplira tous les progrès, qui achèvera enfin la ruine d'un passé dont nous n'avons hérité que d'odieux préjugés et des misères sans nombre. « Le bonheur n'est pour l'humanité qu'une pure question de science et d'application de la science..... Que les gouvernements encouragent l'étude approfondie de toutes les grandes questions humaines, et qu'ils rendent scientifiques et paisibles par leur concours les transformations qui feront reposer la société sur les bases naturelles de la justice et de la solidarité..... Organisons, puisque la théorie n'est bonne qu'à la condition de conduire à la pratique. La science! la science!.... Savoir, c'est pouvoir; le maximum de la science correspondra pour l'humanité au plus haut degré de la puissance, de la sagesse et du bonheur. » Que de fois cette même formule n'a-t-elle pas été renouvelée de notre temps! C'est en vain que les événements en sont venus démontrer l'inanité et que l'expérience de toutes les époques la contredit manifestement; elle s'est enracinée dans les esprits au point de rendre toutes les démonstrations inutiles. Infatué de ses progrès, le siècle s'imagine volontiers que la science suffit à tout et que Dieu lui-même est devenu moins nécessaire aux peuples.

Tout aveuglés par cette idée, nous ne voyons pas ce qu'il y a de plaisant à parler de l'empire que la science exerce sur les âmes; nous ne voyons pas qu'il n'est aucune société qui lui ait jamais dû

Digitized by Google

son salut; qu'il n'est pas de corruption qu'elle ait empêchée, pas de bouleversements qu'elle ait prévenus; et que le devoir, enfin, n'a jamais rien eu de sacré pour l'homme, s'il n'a été fondé sur la religion, et imposé par Dieu. Est-ce à la science que les législateurs antiques ont fait appel pour organiser les sociétés, et donner à leurs prescriptions un fondement inébranlable? Certes, personne ne contestera l'immense, le merveilleux progrès accompli par la science dans les temps modernes. Ce n'est pas assurément à un développement tardif dans cet ordre de choses que nous devons attribuer d'être encore retenus dans la période transitoire dont parle M. Lenglet; nous avons, au contraire, le droit de chercher autour de nous toute cette admirable suite du progrès scientifique, ces magiques transformations dont il a seul le secret, nous dit-on, et qui doivent nécessairement lui faire cortége : la fraternité universelle, la misère disparue, la destinée égale pour tous, la pénalité rendue inutile, et tant d'autres brillantes chimères dont on berçait les imaginations. Jeu bizarre des faits! au moment même où nous traçons ces lignes, c'est de la bouche des plus illustres souverains du monde que nous entendons sortir ce sinistre avertissement, que l'état de l'Europe est *un état maladif et précaire, exposé à des catastrophes prochaines, et destiné à un avenir plus agité encore.* Et ce qui justifie de si alarmantes paroles, c'est qu'en ce moment même il ne faut pas moins de cinq millions d'hommes en armes, en Europe, pour empêcher les nations de s'entr'égorger, et que les ressources des peuples s'épuisent à payer ces formidables défenses. Allons-nous conclure de là que la science est impuissante, qu'il la faut mépriser? Non, certes, répondrons-nous avec un des plus judicieux esprits de ce temps, pas plus la science que la philosophie et la religion. Il faut seulement mettre chaque chose à sa place, et ne pas intervertir les rangs. Le rôle de la science sera toujours assez beau en ce monde..... c'est en voulant être tout qu'elle fait éclater son impuissance et sa vanité. Une société purement scientifique ne serait-elle pas la plus ennuyeuse et la plus sotte des sociétés? j'ajoute la plus mal gouvernée, la plus mal réglée? La science, lorsqu'elle sort de ses limites naturelles, enfante plus de folies et de chimères que la poésie elle-même..... Les chimères de la poésie sont belles, au moins, et charmantes. Les chimères enfantées par la science ont quelque chose de monstrueux et d'horrible qui épouvante l'âme, quelque chose de stérile et de sec qui la resserre et la flétrit. La médecine l'a dit, c'est un de ses aphorismes : une vie médicale serait une vie misérable. Figurez-vous donc une vie mathématique, un gouvernement physiologique, une poésie chimique. C'est à bon droit que M. de Sacy se raille de pareilles imaginations, que leurs auteurs eux-mêmes s'accommode-

Digitized by Google

raient fort mal, assurément, de voir transformées en réalités. Il faut croire que beaucoup de ces rêveurs ne font que suivre en aveugles les errements de leur siècle, et qu'ils se laissent aller au vent de certaines théories régnantes, plutôt qu'il ne consultent la raison. Au reste, quand une génération s'éprend de certaines idées, et que, las des mécomptes et des défaillances du présent, elle se réfugie, avec ses espérances, dans quelque avenir chimérique, il se passe bien du temps avant qu'elle ne soit désabusée. On ne convient pas aisément que la vérité et le bonheur étaient à côté de soi, lorsqu'on a pris coutume de les aller chercher au loin, dans la réalisation d'un état de choses ou d'un système obstinément poursuivi.

Ces réflexions nous venaient naturellement à l'esprit en lisant les chapitres assez nombreux que M. Lenglet consacre aux questions sociales et politiques. Volontiers nous reconnaîtrons que nous y avons rencontré bien des aperçus judicieux, et telles combinaisons pratiques que le cours des circonstances rendra peut-être réalisables. Mais si nous voulons trouver sujet de nous accorder avec l'auteur et de prendre goût à ses idées, c'est encore aux questions de philosophie pure qu'il nous faudra revenir. Là, quelques belles et larges théories emportent tous nos suffrages. Il y a un véritable sens philosophique dans la façon dont M. Lenglet définit l'être divin au début de son livre, et dont il traite ensuite, dans plusieurs chapitres remarquables, de l'infiniment grand, de l'idéal, du vrai, du beau, du bien et, en général, des vérités absolues. Sans doute, cette hauteur de doctrine n'est point soutenue, et si l'auteur s'élève parfois jusqu'à la vérité et en découvre avec bonheur quelque nouvel aspect, nous avons pu voir qu'il n'arrive pas à maintenir l'unité dans ses doctrines, gâtées malheureusement et obscurcies bientôt par de déplorables confusions. Aussi bien, est-ce là le spectacle que nous offrent depuis trop longtemps, en France, les spéculations philosophiques. Y rencontrons-nous autre chose, en effet, que tâtonnements pour arriver à la lumière, affirmations indécises et aussitôt ébranlées que produites, incohérences singulières qui rendent l'esprit hésitant, même sur les notions les mieux établies? Où voit-on un enseignement philosophique à la fois large et un, qui, fondé sur des bases certaines, s'élève hardiment jusqu'à la vérité, où la pensée se puisse mouvoir à l'aise sans être exposée pourtant à se perdre dans un labyrinthe d'idées plus ou moins confuses?

Il est certain que la philosophie traverse en ce moment une phase peu brillante; elle semble, comme les prisonniers de la caverne que décrit Platon, chercher, après une longue obscurité, l'issue désirée vers les régions du jour et de la lumière. Quelques auteurs, on le sait, ont pris occasion de cette impuissance passagère pour désespé-

Digitized by Google

rer de l'avenir même de la philosophie; mais il n'est pas besoin de discuter une opinion qui rappelle si fort le paradoxe, et dont tout le secret a été sans doute de fournir à quelques brillants penseurs la matière d'une thèse piquante et nouvelle. Que craindre pour une science qui est aussi vieille que l'esprit humain et éternelle comme les besoins et les problèmes qui lui ont donné naissance? Pour nous, tout en constatant le peu de hauteur et de vitalité et l'inconsistance des spéculations philosophiques contemporaines, nous sommes loin de leur refuser un mérite réel. Il ne faut pas oublier que nous quittons à peine une époque où tout ce qui vit dans l'esprit de l'homme était à peine distingué de la pure matière, où le dernier résultat du travail philosophique était la négation universelle, négation des idées, de la morale, du pouvoir, de Dieu même. C'est beaucoup, au sortir du règne du matérialisme, que de rencontrer les tendances spiritualistes qui prédominent aujourd'hui, et de voir la plupart des penseurs ramenés à l'idée de l'infini. Et il n'y a pas lieu de tant s'étonner qu'à peine échappée à l'athéisme, la philosophie soit encore hésitante, et n'ait pas pris pied au foyer de la lumière. Si l'on ajoute à cette cause les incessantes commotions politiques dont notre siècle a été le théâtre, et qui ont si violemment attiré la pensée au dehors, la pauvreté et les vices de notre enseignement philosophique, comment ne pas trouver une explication toute naturelle au peu d'éclat que jette à cette heure la philosophie, et à toutes les critiques dont les ouvrages qu'elle enfante peuvent être à bon droit l'objet? Nous l'avouerons, dussions-nous être accusé d'optimisme, l'état des spéculations philosophiques en France n'a rien qui nous fasse désespérer de l'avenir. Si, depuis longtemps, elles n'ont rien produit qui ait frappé très vivement l'attention publique, du moins elles offrent partout la trace des généreux efforts de l'esprit humain, qui a décidément brisé avec les honteuses doctrines du matérialisme, et qui veut regagner à toute force les lumineuses hauteurs de la vérité. Le livre de M. Lenglet lui-même, sur lequel nous avons dit, peut-être avec une franchise un peu sévère, toute notre pensée, nous est un sujet d'espérance. Un écrit philosophique qui commence en parlant de l'infini et qui sait donner aux vérités absolues la place et le rang qu'elles doivent occuper, est un symptôme heureux, et révèle des aspirations qui ne peuvent demeurer stériles. Une remarque nous a encore frappé et réjoui en lisant M. Lenglet : c'est qu'il ne s'obstine point, comme l'ont fait, pour le malheur de la spéculation, la plupart des écoles contemporaines, à mettre la psychologie à la place de la métaphysique, à réduire la philosophie entière, en quelque sorte, à l'analyse des facultés de l'esprit, et à rapetisser ainsi l'immense domaine de la vérité à la

Digitized by Google

taille de l'âme humaine. Notre confiance, d'ailleurs, se peut justifier par bien des raisons. Déjà la philosophie, grâce à l'initiative éclairée d'un ministre, a recouvré son nom, dont on l'avait dépouillée. Nous devons croire qu'avec le nom on nous restituera aussi la chose. En ce moment encore, nous l'avouerons, nous tiendrions pour un phénomène un esprit qui, au sortir de la classe de philosophie et à peine délivré des manuels, n'aurait pas en quelque mépris la science qu'on lui a enseignée. Mais que l'on fasse revivre dans l'enseignement les larges et lumineuses doctrines des maîtres, que la philosophie cesse de prendre pour point de départ le contingent et l'accidentel, et qu'abandonnant ses méthodes douteuses et stériles, elle s'établisse enfin sur des bases inébranlables, et bientôt l'on s'étonnera de la rapidité avec laquelle les jeunes intelligences reprendront goût aux spéculations abstraites, et de l'inépuisable fécondité d'une science que l'on disait morte et qui est aussi jeune que la vérité.

LÉON LEFÉBURE.

Digitized by Google

CE QUE PEUT RACONTER

UNE GRILLE DE FER

DE L'INFLUENCE DES FEMMES SUR L'ARCHITECTURE AU XVIIIe SIÈCLE

Nous voici transportés, lecteur, au milieu d'un salon parisien : quelques personnes se groupent auprès de la cheminée, d'autres entourent la table au centre de la pièce et paraissent causer avec animation. Ecoutons ; c'est Mme X... — le charme au service de l'art — qui parle :

..... Non, messieurs, je n'accepte pas qu'il y ait un art dont le sens doive échapper aux femmes. J'ai toujours entendu dire, et bien dire je pense, que c'est le sentiment qui gouverne l'art, et le sentiment c'est notre fort à nous autres, — encore plus que le vôtre, — messieurs. Sans avoir étudié un art, sans m'être rendue maîtresse de ses procédés, je pense que ses œuvres réussies doivent cependant éveiller ma sensibilité ; c'est même à cela que je les reconnais pour de véritables œuvres d'art. Je continuerai donc à garder ma main sur le titre de cette gravure, et je vous demande de chercher avec moi ou de me dire, à la seule inspection du dessin, quel en est le sens et le mérite. Voyons, M. A..., vous qui êtes architecte, et vous M. P..., qui êtes poète, regardez : c'est une grille en fer qu'on a représentée ; est-ce une œuvre d'art ? a-t-elle appartenu au balcon d'une maison ? a-t-elle servi de clôture ou de rampe d'appui dans le vestibule, l'escalier ou le foyer d'un théâtre ? D'où vient-elle ? A quoi peut-on l'employer ? Initiez-moi un peu, je vous prie, en tant que cela est possible, aux secrets de cette architecture, à sa poésie si elle en a, et faites-moi toucher du doigt, si vous le pouvez, le

Digitized by Google

point par où le sentiment peut se faire jour et pénétrer jusque dans le fer, pour en réchauffer la froideur et en amollir la dureté naturelle. A vous de commencer, monsieur le poète.

Le Poète. — Je n'ai jamais étudié l'architecture, madame. En regardant nos monuments modernes, je me suis plus d'une fois demandé même si l'architecture était, en effet, un *art*, comme nous l'entendons, car je partage tout à fait votre avis, madame, sur la nature de l'art. Souvent, cependant, ces hésitations se sont enfuies à tire d'aile, au spectacle de quelque ruine, débris grandiose ou pittoresque d'un autre âge. Pourquoi? je ne saurais trop le dire, vraiment, car jamais je n'ai arrêté mon esprit sur cette question avec l'intention sérieuse de m'en rendre parfaitement compte. Est-ce que l'art trouvait autrefois, dans l'instinct naturel de l'homme, un secours plus précieux que ne lui en apporte aujourd'hui l'intelligence plus généralement cultivée des populations, assistée de l'industrie développée et de la science agrandie de notre temps? Ou sont-ce seulement les souvenirs d'un autre âge ainsi évoqués qui revêtent de leur poésie la matière grossière? Questions difficiles à traiter, qui feraient reculer peut-être plus d'un architecte, et que moi, si ignorant à la fois de l'histoire et de la pratique de l'architecture, je ne tenterai certainement pas de résoudre.

Mme X... — Aussi ne portons-nous pas jusque-là notre exigence; notre curiosité ne s'élève pas si haut; elle est grande cependant. Admettant, comme je le fais, que l'art s'adresse à des sensibilités communes à toute l'espèce humaine, je propose de chercher quel rapport il peut exister entre l'ouvrage en fer que nous examinons et notre sensibilité; je désire savoir ce que dit cette grille, et je demande par quelles voies mystérieuses l'artiste, parlant à mes yeux, peut faire naître à volonté telle idée dans mon esprit et telle émotion dans mon âme.

L'Architecte. — Votre désir est légitime, madame. Une œuvre d'architecture doit en effet être rigoureusement caractérisée : il faut que son objet soit manifeste, et ses formes doivent être non-seulement harmonieuses, mais en rapport parfait avec la nature du sentiment dont elle relève et qu'elle est chargée d'exprimer. La guérite d'une sentinelle, qu'on exécuterait en pierre, et dans les proportions qui conviendraient pour accompagner l'entrée principale du palais d'un roi, pourrait avoir à peu près les dimensions et la forme générale affectée dans les cimetières de Paris aux petites chapelles qui recouvrent les caveaux des morts. Conviendrait-il cependant de donner à l'édicule militaire le style d'un monument funèbre du Père-Lachaise? et nos sentiments ne souffriraient-ils aucune offense, en re-

Digitized by Google

connaissant une chapelle funéraire dans une monumentale guérite de soldat?

Pour des constructions relevant d'idées et de sentiments si différents, il appartiendrait évidemment à l'architecte de trouver des formes d'art marquant, ici la fierté militaire qui se redresse et compte sur soi, et là, la douleur accablée, le cœur défaillant dont l'unique espoir est dans le ciel.

Le Poète. — Savez-vous ce que vous me rappelez en ce moment, mon cher ami? Un de ces joyeux moralistes, gens d'esprit et de plaisir, qui savent à l'occasion prêcher si admirablement sur tel ou tel des dix commandements, qu'ils se font écouter, applaudir avec chaleur, mais font penser au vieux dicton : « Fais ce que je dis, n'imite pas ce que je fais. » Vous nous la donnez belle avec votre architecture d'expression; vous êtes vraiment saint Jean-Bouche-d'Or, quoique ce ne soit pas votre métier; aussi n'ai-je nul doute que vous saurez fort bien expliquer à notre satisfaction les faits que je vais vous soumettre, bien qu'ils soient la contradiction pratique de la belle théorie que nous venons d'entendre.

Une bourse, un palais de justice, un théâtre, un hôtel privé, ont certes des destinations fort différentes; vous admettrez, en effet, que les transactions du commerce, la distribution de la justice, les plaisirs publics et la vie privée ne se ressemblent guère; pas plus, je crois, que la fierté militaire ne ressemble à la douleur se réfugiant dans la foi religieuse, et cependant, il y a une trentaine d'années, je m'en souviens bien, c'était le même type : le temple antique, qui servait de modèle pour la façade principale de la plupart des grands édifices qui se construisaient.

S'est-on arrêté là? Non pas. La mode a pu changer depuis ce temps, mais on ne saurait dire que le système ait complétement disparu; je crois pouvoir vous le montrer sans peine. Qu'est-ce qu'une villa pour vous? Le foyer des douces joies de la famille et de l'amitié, n'est-ce pas? Un lieu où le père se repose des travaux de la ville, où les enfants rient aux éclats et se poursuivent sur les pelouses, sous les yeux attendris de leur mère; une espèce de nid dans un massif de fleurs et de verdure? Et à vos yeux, qu'est-ce, je vous prie, qu'un tunnel de chemin de fer? Vous ne contesterez pas que ce ne soit une sombre galerie pratiquée dans les entrailles de la terre, un lieu noir, triste et froid, qui fait rêver déraillement, choc, écrasement et incendie de wagons; un sujet de terreur pour les femmes nerveuses, un passage plein de bruits irritants qui couvrent et absorbent la voix humaine, et rejettent chacun dans la solitude de ses pensées. Maintenant, voyez-vous un rapport bien intime, bien direct, entre une villa et un tunnel de chemin de fer? Pas le moins du monde, je

Digitized by Google

crois? Pourquoi, cependant, nos villas et nos entrées de tunnel sont-elles, depuis quinze ou vingt ans, si souvent déguisées les unes et les autres en castels gothiques?

Quant à moi, cela m'a d'abord amusé, j'en conviens; j'étais fatigué du temple, j'ai crié : Vive les tourelles et les créneaux! Mais, à cette heure, j'examine la chose sérieusement, et je me dis qu'une villa doit me parler d'une existence calme et souriante au sein de la retraite, ou bien d'une vie de liberté et d'éclat, telle que la veulent les opulents qui préfèrent aux joies intimes de la famille les bruyants plaisirs du monde élégant. Et quant au tunnel, l'œuvre dont l'architecte décore son entrée devrait avoir pour objet, ce me semble — en tant que l'art y est intéressé, et non pas seulement la construction ou le service du chemin de fer—de conquérir la confiance du voyageur. Cette espèce de frontispice ou d'affiche extérieure ne devrait-elle pas avoir quelque peu en vue, en effet, de combattre les folles imaginations des cerveaux faibles, en écartant de l'esprit, par ses lignes calmes, souriantes et aimables, toute idée de danger; de même qu'à l'intérieur du tunnel, les lumières artificielles écartent les impressions pénibles qui naissent parfois des ténèbres? Qu'ont donc à faire dans les villas et les tunnels d'aujourd'hui les formes guerrières nées des violences d'un autre âge? Que signifient ces traîtres machicoulis là où tout devrait faire naître des idées de paix et le sentiment de la sécurité? Un art qui aboutit à de pareils non-sens me paraît, je l'avoue, un art fondé exclusivement sur le caprice et destiné à ne flatter que des fantaisies. A vous parler vrai, je trouve que ces faits seraient difficiles à expliquer avec votre théorie sur l'architecture, qui demande que chaque monument ait son caractère propre, « la figure de son emploi, » comme on dirait au théâtre.

L'Architecte.—Je ne veux défendre ni temple ni castel. J'admets, au contraire, que les faits rapportés par vous sont très exacts, et j'accorde qu'il est difficile, tout à fait impossible même de justifier de telles pratiques par ma théorie, ou de fonder ma théorie sur de pareils errements. La théorie que je défends est celle de la vérité dans l'art, de la vérité matérielle et morale tout à la fois. C'est la théorie de ce que l'architecture devrait être, mais non pas de ce qu'elle était hier, ni de ce qu'elle est aujourd'hui encore. C'est aussi la théorie de ce que l'architecture a été, un peu plus un peu moins, dans toutes les grandes périodes historiques dont nos contemporains copient si souvent les œuvres sans les comprendre. Elle a eu pour elle les plus brillantes époques du passé; elle aura, je n'en doute pas, celles de l'avenir, de cet avenir que nous touchons déjà; car l'architecture se rapproche de plus en plus chaque jour, quoique lentement, de la voie de la vérité qui est la sienne. Ne pensez pas à

Digitized by Google

triompher cependant des concessions que je vous fais. Ce que je vous accorde pour l'architecture, vous l'admettrez, vous, j'en suis persuadé, pour la littérature; car, vous reconnaîtrez avec moi que l'histoire littéraire offre des périodes, où l'imitation des œuvres d'un autre temps ou d'un autre pays caractérise les compositions du jour.

C'est qu'il y a, dans la vie des peuples, des instants de trouble et d'indécision; ils semblent égarés, sans guide pour les diriger, sans boussole pour s'orienter, interrogeant à la fois la route parcourue et le pays qui s'étend autour d'eux, au lieu d'avancer d'un pas ferme et tous ensemble dans une même direction. Alors, la masse se divise; des groupes se dirigent en sens opposés : les savants, les ingénieurs, les industriels, toute l'armée du calcul, de la science, de la production, se portent hardiment de l'avant, sous la bannière du progrès, tandis que la plupart des artistes et des délicats, les timides que l'inconnu effraye, comme les hardis qui ont le culte chevaleresque des ancêtres, toute l'armée qui marche sous la bannière de la tradition, se retournent avec attendrissement vers le passé et invoquent son secours. La littérature de notre pays, plus encore que l'architecture, ne subissait-elle pas, au XVIe siècle, l'influence de l'Italie? au XVIIe, celle de l'Espagne? et, au XVIIIe, ne s'est-elle pas adressée à l'Angleterre? Tandis que nous autres, architectes, nous élevions les temples qui vous ont donné tant d'ennui, les poètes n'invoquaient-ils pas les dieux de la mythologie antique, Vénus et Mars? Le glaive du guerrier ne remplaçait-il pas partout le fusil du soldat? Enfin, la couronne de laurier de la Victoire et la trompette de la Renommée n'ont-elles pas été empruntées au fonds commun d'où est sorti le temple dont vous vous plaigniez? Et le château du moyen âge, qui a commencé par vous distraire, et qui vous ennuie à cette heure, êtes-vous bien sûrs de n'y être pour rien, messieurs de la littérature? Nos châteaux ont-ils précédé ou suivi, je vous prie, les drames et les romans de l'école romantique, les Buridan et les Quasimodo? Mais, pensez-y donc, dans les temps modernes c'est presque toujours la littérature qui a ouvert la voie aux autres arts; c'est elle qui a marché de l'avant, qui a montré le chemin, et c'est sa gloire; les arts plastiques n'ont fait que la suivre. Toutefois, il n'y a pas là lieu à des reproches : l'art cherche sa voie comme la société elle-même; les forts prennent leur bien où ils le trouvent, les faibles seuls restent écrasés sous le fardeau de leurs emprunts. L'architecture a eu ses hésitations; elle a été faible, comme tout ce qui doute; elle oscille, depuis quelques années, entre l'antiquité et le moyen âge, s'accrochant çà et là et ne s'établissant fortement nulle part, parce que la force ne réside que dans la foi, et que c'est la foi, la conscience d'elle-même qui lui manque.

Digitized by Google

Pour retrouver des convictions solides et durables, l'architecture s'est adressée finalement à la science. C'était le seul appui à sa portée, d'une solidité incontestable et incontestée. De là est née l'école qui s'appelle rationaliste, qui considère l'architecture comme de « la construction ornée, » et qui a cet étrange caractère d'exister sans être bien connue de la plupart de ses propres membres. Les disciples de cette école sont répandus, en effet, parmi les groupes des gothiques, des classiques et des éclectiques. A titre de soutiens, soit d'une des écoles historiques, soit de l'éclectisme en architecture, ils se nient les uns les autres : le rationaliste gothique refuse de reconnaître la légitimité du rationaliste classique ou éclectique, et réciproquement. Ils ont cependant un principe commun : celui de justifier les formes d'art du style qu'ils adoptent, en les faisant dériver des lois de la science ; et ce principe commun qui les lie est autrement important, sans que beaucoup d'entre eux s'en doutent, que celui qui les sépare. L'école rationaliste a déjà rendu et rendra encore de grands services ; son avénement était indispensable et inévitable, car son œuvre sera de concilier l'architecture moderne avec la science et l'industrie contemporaines, conciliation impossible avec le système d'imitation du temple ou du château, que vous avez tantôt raillé si rudement, mais avec tant de raison. Cette œuvre nécessaire de l'accord de l'architecture et de la science une fois accomplie, l'école rationaliste disparaîtra, non pas qu'elle soit destinée à succomber en combattant une autre école, mais elle n'aura plus de raison d'être : le but de son existence atteint par l'alliance effectuée de l'architecture et de la science moderne, elle sera résorbée dans une école supérieure, dont elle aura préparé l'avénement, comme disparaissent les organes accordés par la nature pour les besoins d'une existence transitoire et inférieure, lorsque l'animal qui en a été doué passe à un mode d'existence supérieure qui les rend inutiles.

Quelle est cette école à venir ? C'est facile à dire. Après l'alliance de l'architecture et de la raison, conclue grâce à l'école rationaliste, restera encore un progrès à réaliser : celui qui peut seul mériter à l'architecture le nom d'art dans son acception morale ; je veux parler de l'alliance de l'architecture et du sentiment, non pas du sentiment antique et païen, qui acceptait l'esclavage de l'homme, la servitude domestique de la femme, et ignorait même l'existence d'une humanité sur la terre, non plus que celui du moyen âge, se révélant trop souvent sous les formes de la violence, de l'orgueil, du fanatisme et de l'intolérance, mais du sentiment moderne, du sentiment qui caractérise une société fondée sur la liberté de l'homme, la dignité de la femme, le respect du travail, l'amour de la justice et de la paix.

Digitized by Google

Mme X... — Permettez-moi une observation, je vous prie. Vous parlez de l'alliance de l'architecture et du sentiment comme d'une chose désirable, mais future, par conséquent comme d'un fait qui n'est pas encore réalisé. Je crains donc que M. P... et moi, qui n'avons pour apprécier les mérites d'une œuvre d'architecture que notre sentiment et peut-être quelque délicatesse à l'endroit des choses matérielles, nous soyons, en attendant la nouvelle école que vous nous annoncez, très incapables de comprendre les mérites de votre art.

Le Poète. — C'est tellement mon avis, madame, que dès le commencement j'ai hésité à m'engager dans ce débat; il me semblait que je pénétrais indiscrètement là où je n'avais que faire, car j'ai une forte tendance à croire que l'architecture appartient si bien aux architectes qu'elle n'est intelligible que pour eux.

L'Architecte. — J'ai été sans doute maladroit dans les explications que j'ai tenté de donner, car non-seulement l'architecture s'adresse aux poètes et aux femmes d'élite, mais au public généralement, et c'est si vrai qu'il n'existe pas d'exemple d'une architecture qui n'ait exprimé avec fidélité le génie de l'époque qui l'a vue naître, le caractère de la société contemporaine, et même, permettez-moi de le dire, madame, jusqu'à l'influence et à la position sociale des femmes.

Le Poète. — J'ai de sérieuses raisons pour en douter.

Mme X... — Quoi, l'architecture peut nous initier au secret des influences féminines dans les temps passés! Voilà que vous me tentez fort, et je vous promets que si vous m'édifiez sur ce point important, je prendrai à votre architecture un réel intérêt. Il me semble d'ailleurs que l'architecture, qui nous enveloppe de toutes parts de ses œuvres, et se mêle à presque tous les actes de notre existence, n'a pas le droit à la fois de s'imposer ainsi constamment à nos regards et de couvrir ses beautés d'un nuage mystérieux, transparent seulement pour quelques adeptes. Les architectes doivent aimer l'approbation comme les autres hommes. Lorsque vous avez livré au public votre dernier volume de poésie, mon cher P..., vous avez eu l'espoir, je pense, d'avoir d'autres lecteurs que des poètes, et si vous ambitionnez, avant tout, les éloges de vos confrères, à coup sûr, vous n'êtes pas non plus indifférent aux impressions du public éclairé.

Le Poète. — Vous avez mille fois raison, madame; car, à mes yeux, aucune gloire n'est plus haute que celle d'être, ne fût-ce que pendant la durée d'un éclair, l'écho du génie ou l'interprète du sentiment de l'époque où l'on vit et de la race d'où l'on sort. Poètes et écrivains, peintres et sculpteurs, tous ambitionnent les suffrages du public, et il ne doit pas en être autrement des architectes. C'est

Digitized by Google

donc admis, madame : en présence de ce dessin de grille que vous nous montrez, nous représentons le public, et c'est comme public que nous avons à exprimer les impressions qu'elle nous produit. Je chercherai à démêler les miennes, bien que de prime abord, une grille, de quelque façon qu'on la veuille arranger, me paraisse un sujet de composition passablement ingrat ; le sentiment doit avoir fort à faire pour pénétrer ses barres rigides. Si je n'avais cette gravure sous les yeux, je me montrerais même complétement incrédule, je crains, à l'endroit de la poésie de fer. Mais ce n'est là qu'un premier sentiment, et on en peut revenir, car puisque nos musées nous offrent des chefs-d'œuvre d'or, d'argent et de bronze, pourquoi n'y en aurait-il pas de fer? D'ailleurs, je m'aperçois que ce dessin gagne à être examiné attentivement : j'y trouve par endroits, un peu à mon étonnement, je l'avoue, quelque chose de moelleux ; le cadre de la composition est rigide, il est vrai ; on y sent la bâtisse, mais les accessoires ont certainement de l'ondoyant; ces branches fleuries, par exemple, se courbent gracieusement autour des médaillons à monogramme placés au centre des panneaux. Mais quels sont les noms qu'on rappelle par ces lettres entrelacées. S G, S V?

Mme X... — Des noms de saints ou de saintes, peut-être.

Le Poète. — Voilà un trait de lumière, madame; cette grille, en effet, doit appartenir à une église, et ce sont là des monogrammes de *saintes* assurément, et non pas de *saints ;* sainte Geneviève ou sainte Gertrude, sainte Victoire ou sainte Véronique; ne le pensez-vous pas, messieurs et mesdames? Je dis plus encore : non-seulement ce sont des *saintes*, mais ce sont des *vierges* qu'on rappelle ainsi par leurs initiales à la tendre vénération des fidèles. Voyez plutôt, regardez attentivement ces médaillons crucifères : dans le haut, ils sont soutenus par une écharpe légère passée dans un anneau qu'attachent des rubans noués en rosette, tandis que, par le bas, ils reposent sur une console élégante. Admirez aussi ces lis, les uns déjà épanouis, les autres encore en bouton : le lis, c'est la fleur de la pureté virginale, c'est la fleur de Marie, la Vierge par excellence. Faut-il encore demander à qui sont présentés et d'où viennent ces écharpes, ces rubans, ces fleurs? Est-il donc si difficile de reconnaître les dépouilles opimes offertes par la piété féminine, victorieuse de la coquetterie, aux vierges célestes qui l'ont soutenue dans ses combats contre son éternelle ennemie? Vous souriez, madame; et M. l'architecte, qui aurait pu nous éclairer depuis longtemps, en fait autant. Me suis-je donc trop aventuré dans mes interprétations? En tout cas, si imprudence il y a, elle a été faite sciemment, avec réflexion, et nous en sommes tous coupables à peu près au même degré, car ne sommes-nous pas convenus de lire directement et de notre

Digitized by Google

mieux dans cette page de fer et de bronze? Je suis même tenté de dire, au risque d'être taxé d'outrecuidance, que si mon interprétation est erronée, c'est que dans l'œuvre elle-même il se trouve quelque ambiguité. Qu'en pense monsieur l'architecte?

L'Architecte. — N'en déplaise à madame, qui nous a caché l'inscription au bas de la gravure, j'ai parfaitement reconnu une des grilles de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Vous avez deviné cette destination religieuse; mais, par vos interprétations, je pense que vous venez de fournir une preuve nouvelle de la réserve et de la mesure qu'il faut apporter dans l'appréciation des œuvres d'art historique, et, je le dis en passant, vous avez également fait comprendre combien il est impossible de reproduire dans des compositions modernes les anciennes formes de l'art, sans risquer d'en dénaturer le sens. Vous avez étudié cette grille comme si elle était d'aujourd'hui; elle est ancienne, cependant. Son âge n'est pas encore d'un siècle, il est vrai, mais elle appartient à un style devenu aussi complétement historique que ceux du moyen âge et de l'antiquité.

Autrefois, l'entrée principale du chœur de Saint-Germain-l'Auxerrois était fermée par un jubé composé et construit par Pierre Lescot; en outre de cette illustre origine, les sculptures du jubé auraient été exécutées par Jean Goujon. Il fut démoli comme tant d'autres et par les mêmes raisons : parce qu'il défendait la vue de la nef aux prêtres dans le chœur, et la vue de l'autel aux fidèles réunis dans le vaisseau de l'église. Le musée du Louvre en conserve encore des débris. Sur l'emplacement du jubé détruit, et aux deux entrées latérales du chœur, on établit des clôtures de fer d'un même style; c'est celle de l'entrée latérale à droite que représente cette gravure.

Qu'on demande le style de cette grille, et la plupart répondront : *style Louis XVI.* Cependant, Louis XVI n'est monté sur le trône qu'en 1774, et cette ferronnerie était mise en place à la date de 1767, c'est-à-dire qu'elle existait au moins sept années avant la mort de Louis XV. De même, beaucoup d'œuvres du style dit de Louis XV remontent à la Régence et au delà.

Nous avons donc à faire plus ici qu'à interpréter une œuvre d'art avec la lumière de notre instinct personnel et les inspirations du goût moderne, car c'est aux lumières de l'histoire et aux inspirations du goût aristocratique et particulier de la fin de la vieille monarchie française qu'il faut demander le sens de cette composition.

Les monogrammes S. G. et S. V. ne se rapportent aucunement à des vierges saintes; ce ne sont les initiales ni de vierges ni de saintes, mais bien celles de *saint Germain d'Auxerre* et du diacre *saint Vincent*, les patrons de l'ancienne paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Digitized by Google

Mme X... — Vous nous désillusionnez, monsieur l'architecte. Mais du moins ce sont des femmes qui auront pris l'initiative de cet hommage, et ce sont bien des doigts de femme qui ont noué ces rosettes, plissé ces écharpes et courbé les tiges de ces fleurs.

L'Architecte. — Hélas! madame, c'est à la fabrique de Saint-Germain-l'Auxerrois qu'il faut rapporter le mérite de l'initiative dont vous parlez; ce fut elle, en effet, qui fit poser les grilles du chœur en 1767, pour le prix de 38,000 liv., par Pierre Dumiez — le nom mérite d'être conservé — serrurier du roi et de la ville de Paris, et bien qu'en ce moment les finances générales du royaume ne fussent pas dans un état prospère, les marguilliers de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, pour exprimer leur satisfaction à l'auteur de cet ouvrage, lui donnèrent, à titre de gratification, 12,000 liv. en sus du prix convenu. C'est donc au chiffre de 50,000 liv. que fut estimé l'ensemble de ces beaux travaux.

Ces observations vous paraîtront sans doute bien lourdes après ce que nous a fait entendre de fin et de délicat notre cher poète, mais c'est leur caractère positif qui fait leur mérite. Grâce à elles, nous savons d'une manière certaine que ces grilles furent commandées par des marguilliers et non par de grandes dames; qu'on a voulu honorer des saints et non pas des vierges saintes, et que, loin de trouver quelque contradiction entre certains détails décoratifs d'un caractère assurément féminin, de cette composition, et la gravité de sa destination religieuse, les contemporains de Dumiez y virent un vrai chef-d'œuvre d'art.

Je ne m'étonne aucunement, cependant, ni des objections de madame, ni des interprétations de notre poète. Vous voulez absolument, malgré les marguilliers et en dépit des saints, reconnaître dans l'œuvre de Dumiez la marque d'une intervention féminine. C'est qu'elle y est effectivement, qu'elle éclate aux regards. C'est qu'en se transportant, au siècle dernier, dans l'atelier de Dumiez, à travers la fumée et le feu de ses forges, en y regardant bien, derrière l'artiste tordant et martelant ses métaux, les étendant en feuilles, en pétales de fleurs, les allongeant en tiges, les groupant en rameaux, les combinant et les réunissant dans un ensemble conforme aux règles de son art et de son industrie, on aurait pu voir comme une belle figure féminine jetant sa lueur d'or sur cet antre, tandis que ses doigts fins et agiles plissaient l'écharpe, disposaient les rosettes et nouaient les rubans du modèle, que Dumiez ne faisait que reproduire avec la matière et les instruments de son métier. Cette figure, c'était le génie de la Femme du XVIIIe siècle, présidant aux travaux de l'art, lui inspirant ses conceptions et l'assistant dans ses efforts.

Mme X... — A merveille, à merveille, monsieur l'architecte. Je

Digitized by Google

croyais vraiment entendre notre cher poète. L'architecture serait donc véritablement un art, et la femme pourrait s'y intéresser, y exercer même une influence réelle? Comment concilier cependant cette influence, toujours un peu capricieuse, j'en fais humblement l'aveu, avec les règles savantes et sévères qui forment, je crois, le code de l'architecture?

L'Architecte. — De par le monde, il y en a qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre; il en a toujours été, il en sera toujours ainsi.

C'est une chose curieuse que de lire les dissertations savantes d'architectes du siècle dernier sur les doctrines des anciens et la nécessité d'obéir aux préceptes de Vitruve, et de regarder ensuite leurs œuvres, conçues et exécutées, le plus souvent sans qu'ils s'en doutassent, les malheureux! sous l'influence des femmes, qui gouvernaient alors si souverainement la politique, la littérature et l'art, parce qu'elles gouvernaient les hommes politiques, les littérateurs, les artistes et même les savants les plus illustres. Est-il donc étonnant qu'en voyant ce réseau de fer dépouillé de sa rouille et de sa rudesse, étincelant comme un miroir, ce bronze couvert d'or fin, tout cet ensemble si finement caressé, parlant fleurs, rubans, rosettes, gaze et fichu; est-il surprenant, dis-je, qu'en entendant sortir de cette œuvre, quoique d'une matière dure et froide, de si douces harmonies, des accents si suaves, vous ayez cru entendre encore comme des voix de femmes s'adressant à des vierges célestes?

C'est que, dans ce temps, la victoire de la piété féminine sur la coquetterie n'était pas ce qu'avait supposé notre ami. Loin d'avoir été mise à mort, la coquetterie n'avait pas été même désarmée. Seulement, par suite d'un traité caractéristique entre la piété et son ennemie, conclu et signé sous l'influence des femmes, la coquetterie ouvrit ses arsenaux à la piété et prêta même son concours à ses œuvres. Ce fut ainsi que la grâce mondaine envahit le temple, où bientôt elle trôna comme à Trianon et au palais de Versailles. Y a-t-il donc à s'étonner qu'en se détournant un moment de son objet accoutumé, pour s'occuper d'une œuvre d'architecture religieuse, cette reine des cœurs ait répandu dans les églises comme un parfum du salon, du boudoir, de la salle de bal, où d'usage elle prenait ses ébats?

.....

Tandis que notre confrère développait ainsi ses vues sur l'influence des femmes au dernier siècle, un valet entrait portant une lettre au large cachet sur un plateau d'argent. Mme X... la prit, l'ouvrit, puis..... : « Ah! oui, dit-elle, vous parlez de bal; c'est en effet l'invitation que j'attendais pour le prochain bal costumé des

Digitized by Google

Tuileries. Monsieur l'architecte, vous parlez de la coquetterie féminine comme un homme fort maître de son sujet. Je vous ai admiré, et maintenant je veux vous consulter. Quel costume porterai-je à ce bal? Assurément, vous qui possédez le secret d'embellir jusqu'à des grilles de fer, vous saurez, si je vous en prie bien, m'inventer quelque ravissant habit. Voyons, voici un crayon, du papier..... Vous avez tant de goût et d'imagination!.... »

Hélas! retirons-nous, lecteur, il en est plus que temps, car voici un architecte du XIXe siècle qui ne me paraît guère plus sûr de lui que ne l'étaient les architectes du XVIIIe, dont il nous a narré la servitude. Heureusement, je suis parfaitement au courant des idées de notre confrère..... « empêché, » et, avec votre permission, je compléterai ses renseignements sur la grille de Dumiez.

Les balustrades ou grilles de Saint-Germain sont en fer et bronze. Toutes sont de même hauteur. Les grilles latérales se composent de deux panneaux carrés, mobiles, servant de vantaux, et de deux panneaux dormants très étroits. La grille de l'entrée du chœur se compose aussi de deux vantaux carrés et de deux parties dormantes, mais chacune de celles-ci un peu plus considérable que la partie mobile du centre. Les fers ont l'éclat de l'acier poli; les ornements en bronze sont dorés précieusement; la main courante est en cuivre jaune brillant comme l'or. Les vantaux roulent au moyen de galets sur des quarts de cercle en fer, incrustés dans le pavé. Les charnières sur lesquelles tournent les portes sont cannelées. La précision et le fini caractérisent toutes les parties.

On ne se douterait pas, à les voir aujourd'hui, que les grilles de Saint-Germain-l'Auxerrois aient subi de grandes vicissitudes. Elles ont cependant leur histoire [1]. Pour les préserver des atteintes du vandalisme de 1793, elles furent démontées par les soins d'un bedeau intelligent nommé Dubray, et transportées dans un des caveaux de l'église, où elles restèrent pendant plusieurs années. Plus tard, la grille de l'entrée du chœur fut pour ainsi dire exhumée, retirée de cet ensevelissement, remontée et posée dans une salle de la bibliothèque du collége Mazarin, devenu aujourd'hui palais de l'Institut. Dans quelles circonstances, sous quelles influences, par qui fut opéré l'enlèvement de cette grille des caveaux de Saint-Germain et son

[1] Nos faits historiques et les dates sont empruntés à un manuscrit volumineux et fort curieux, intitulé : « Histoire et Monographie de l'Eglise ci-devant collégiale et actuellement paroissiale de Saint-Germain-l'Auxerrois. » L'auteur de ce manuscrit, M. Troche, vieillard érudit, paraît avoir beaucoup étudié le vieux Paris dans les poudreux parchemins des archives. M. Troche est un ancien chef de l'état civil à la mairie de l'ex-quatrième (devenu aujourd'hui le premier) arrondissement de Paris.

Digitized by Google

transport au palais de l'Institut? On ne le sait; mais, à la demande de M. Jerphanion, alors curé de la paroisse, et par le crédit tout-puissant d'un de ses paroissiens, l'archi-chancelier de l'empire, prince Cambacérès, la grille enlevée fut rendue à l'église, et, le 6 avril 1812, un arrêté du conseil de fabrique décida qu'elle serait rétablie à sa place primitive, ce qui fut exécuté par Laporte fils, serrurier de la paroisse.

On se souvient de l'émeute de 1831, dont la dévastation de Saint-Germain-l'Auxerrois fut un des faits saillants. Les belles grilles de Pierre Dumiez ne furent pas épargnées, celle surtout à l'entrée du chœur, les grilles latérales, moins exposées, ne souffrirent pas de mutilations bien sérieuses. Aussi, la réparation habile qu'en exécuta M. Baudrit, serrurier, en 1839, leur a-t-elle simplement restitué, à un détail près, dont nous parlerons bientôt, leur ancien état et leur premier aspect. La restauration des trois grilles a coûté 20,000 fr. à la ville de Paris. Le serrurier actuel de l'église reçoit 300 fr. par an pour le nettoyage et l'entretien de ces beaux morceaux de serrurerie monumentale.

Nous avons fait nos réserves quant à un détail de la restauration de M. Baudrit, c'est relativement aux fleurs de lis de France, rappelant l'ancien blason de la monarchie; elles figuraient au centre des panneaux étroits qui occupent les extrémités de la grille. Les branches de laurier qui se courbaient autour du symbole de l'ancienne royauté française sont encore en place, mais elles n'embrassent plus que le vide; ce n'est plus qu'une ombre du passé, un souvenir qu'elles honorent.

Nous regrettons de ne pouvoir indiquer la source où M. Troche a puisé l'anecdote des 12,000 liv. données à Dumiez, à titre gracieux, par la fabrique de Saint-Germain-l'Auxerrois; il l'aura rencontrée sans doute dans des registres de la paroisse, échappés à la grande tourmente révolutionnaire[1]. Mais un tel fait paraîtra aujourd'hui si extraordinaire à beaucoup d'architectes, accoutumés à voir contester leurs plus légitimes honoraires (par les paroisses particulièrement), qu'ils sont fort capables de ne pas bien comprendre comment, à si peu de distance de nous, des marguilliers se sont montrés à ce point sensibles aux beautés d'une œuvre d'art et aux mérites d'un artiste, que loin de réduire le prix de son labeur, ils ont jugé bon de l'augmenter dans de magnifiques proportions. Il est à supposer que les marguilliers de Saint-Germain-l'Auxerrois étaient des grands seigneurs qui avaient appris, de père en fils, qu'on

[1] M. Troche les a trouvés, en effet, dans les anciennes archives de Saint-Germain-l'Auxerrois, contenues dans vingt-neuf cartons actuellement aux Archives impériales.

Digitized by Google

s'honore en protégeant les arts, et, par conséquent, en témoignant une haute considération à ceux qui exercent l'art avec talent et conscience. Sans doute, M. Troche aura recueilli les noms de ces marguilliers exemplaires, plus dignes de trouver des imitateurs qu'il ne serait raisonnable à nous d'en espérer.

Nous ne quitterons pas le célèbre serrurier de Louis XVI, qui a eu sans doute lui aussi l'honneur de guider plus d'une fois le marteau dans les mains de son royal maître (Louis XVI aimait à pratiquer la serrurerie), sans mêler un peu de notre encens à celui que notre confrère A... a déjà brûlé en son honneur. Qu'il en ait eu la conscience ou non, Dumiez a été un des bons interprètes du génie féminin de son temps; et c'est un avantage vraiment pour nous, dans ce siècle de science, d'industrie et de positivisme, d'observer, par l'étude des œuvres de cet artiste éminent et de celles de ses illustres contemporains, combien parfois les arts trouvent d'avantage, l'architecture particulièrement, à se laisser un peu pénétrer de l'esprit féminin. L'esprit mâle, rude et fort, prend volontiers la science seule pour guide ; et sous cette influence, le génie lui-même se produit souvent sous des formes trop austères. L'architecte véritable fait germer partout la vie. A son commandement, il sort une voix des pierres et des marbres les plus réfractaires, comme des métaux les plus durs ; mais si l'architecte néglige d'associer à ses efforts de création, non-seulement la Raison, cette force de l'homme, mais encore la Grâce, cette puissance de la femme, la voix qu'il fera naître sera souvent rauque ou sifflante, et répulsive comme la bise d'hiver.

Lecteur, si la conviction tarde encore à pénétrer dans votre esprit, il vous reste une ressource : retournez-vous un peu et consultez celle qui est à vos côtés, votre femme ou votre fille. Aux lumières de votre haute raison elle ajoutera celles de son instinct naturel, et les inspirations de son cœur. L'Art pour naître demande que l'Intelligence soit fécondée par le Sentiment. Du cerveau seul de l'homme, fût-il un Jupiter, ne peut naître — Minerve moderne — que la Science.

CÉSAR DALY.

Digitized by Google

LOUIS FRANGETOT

SA VIE ET SES ŒUVRES

A M. X... PEINTRE

Vous souvenez-vous, cher maître, de nous avoir trouvés, un jour, assis autour du poële de l'atelier, attendant un modèle qui ne venait point? Découragés, quelques-uns d'entre nous faisaient mine de partir. « Je vais vous conter l'histoire d'un de mes voisins, » dîtes-vous en allumant une cigarette. Plus de paresse, plus de départ; tous, nous battîmes des mains. Vous m'avez nommé votre sténographe ordinaire, et vous m'avez permis de transcrire votre récit. Le reconnaîtrez-vous tel qu'il est? Excusez-moi de n'avoir su reproduire ni votre talent ni votre verve de conteur. Ceci dit, je me tais. Parlez !

Mon premier succès date de 1840, et tu es trop jeune pour te le rappeler. Mon tableau fut remarqué à côté de la *Justice de Trajan*, de Delacroix. Les critiques prononcèrent mon nom, et Gustave Planche me consacra deux lignes méprisantes. Je gagnai quelque argent. Il me fallait un atelier pour achever une grande composition commencée. A Montmartre, je trouvai dans une ruche à peintres une cellule vacante ; elle était vaste, bien exposée, sans reflets, j'en devins l'heureux locataire et j'y vécus en abeille laborieuse. Une carte chez mes voisins et point de visite ; je bornai là toute ma politesse. Au-dessus de moi demeuraient M. Louis Frangetot et sa famille. J'entendais les parents piétiner, les enfants pleurer. Telles furent tout d'abord nos uniques relations. Nous avions une cour

Digitized by Google

commune, au milieu une fontaine flanquée de quatre plates-bandes. Ces figures géométriques portaient le nom de jardin, et chaque locataire avait droit de s'y promener.

Un jour, j'entends crier ; je sors, je vois un marmot tout en larmes : il regarde d'un air piteux le bassin. J'accours. La tête dans l'eau, une petite fille se désaltère malgré elle dans le courant d'une onde sale. Je la repêche, saignant du nez, pleurant, le visage couvert de larmes roses et de sang pâle. Le garçon redouble de lamentations, et cependant j'apprends, au milieu de leurs sanglots, qu'ils sont les enfants de mon voisin. Je prends la fille dans mes bras, le fils par la main, et je les reconduis chez leur père. Nous remontons l'escalier en gémissant, moi de leur poids, l'un de sa frayeur, l'autre de sa chute. Je sonne ; on m'ouvre. C'est M. Frangetot lui-même. Comment en douter ? Une palette à la main, une vareuse : c'est la livrée du peintre. Sur le seuil, je raconte l'événement, je dépose à terre mon précieux fardeau sans qu'on me prie d'entrer. M. Frangetot appelle à deux reprises : Alicia ! Alicia ! On entend le frôlement d'une robe, et avant que j'aie le temps d'apercevoir Alicia, Frangetot me ferme la porte au nez en me disant : « Merci, pardon de la peine. » Rapportez donc des enfants égarés ; pour les chiens, au moins, on reçoit une récompense.

Deux jours après, je vois entrer chez moi M. Frangetot ; je le reconnais à sa vareuse, à son pantalon serré aux chevilles, car, dans l'escalier, je n'avais pu distinguer ses traits. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, maigre, avec une longue barbe rousse, et les cheveux plantés très bas et coupés très ras ; ils se relient aux sourcils par une traînée de poils follets qui brillent au soleil comme de l'argent. Malgré des cils blancs et un teint terreux, sa figure a une expression de dureté inintelligente, sans doute parce que l'arcade sourcilière est proéminente, et qu'elle enveloppe d'ombre un petit œil noir et rond. Ses mains sont velues, avec des taches de rousseur. Il a l'air grave et la voix profonde.

« Je viens m'excuser, me dit-il en me tendant la main. Je vous ai mal reçu, mais vous n'êtes pas susceptible. Un artiste n'a point de préjugés ; nous sommes tous frères. Aussi bien, j'espère que nous entamerons de bonnes relations de voisinage, et je vous dirai tout de suite pourquoi je ne vous ai pas demandé d'entrer chez moi. Je suis peut-être un original ; mais c'est permis à un artiste, n'est-ce pas ? »

Il voulait être gracieux ; mais son sourire contraint avait toute l'apparence d'une grimace.

« J'ai un principe absolu, dit-il en fronçant le sourcil, je ne laisse

Digitized by Google

point pénétrer dans mon atelier lorsque je travaille. Je ne veux pas qu'on me prenne mes sujets. Ma manière est à moi.

— Permettez, je.....

— Point de réclamation. Vous êtes le plus honnête homme du monde, je n'en doute pas; mais quand on a un principe, il doit être absolu, rigoureux. La règle avec une exception cesse d'être une règle. Je ne veux pas que les critiques, que je méprise tous, puissent m'accuser de pillage, tandis que c'est moi qui serais le volé. Oh, là-dessus, je suis inébranlable. »

Il se leva, marcha d'un pas agité à travers mon atelier, puis il s'arrêta devant ma toile : « Ah ! voyons, » dit-il. Heureusement, mes principes étaient moins absolus, et je le laissais regarder tout à son aise. Il se baissait, se haussait, se reculait, se rapprochait, tout en sifflotant. Je l'entendais murmurer : « Peinture profane..... peinture profane..... du joli..... rien que du joli. »

L'examen fut long.

« Jeune homme, me dit-il en se rapprochant de moi, vous avez du talent, vous en aurez surtout si vous suivez ma direction. Pensez, avant de peindre; pénétrez-vous de la grandeur de votre mission. Nous sommes, nous, peintres, statuaires, musiciens, artistes, en un mot, les instituteurs de l'humanité. Jouez donc un rôle dans cet enseignement divin; ne vous contentez pas de la vulgaire satisfaction que donne aux sens et à l'imagination une peinture provocante. Soyez maladroit; mais soyez sincère. Tenez, j'ai une haute opinion de vous, et quoique je n'admette pas de jeunes gens chez moi, venez quelquefois le soir causer avec mes amis. Nous nous réunissons souvent pour traiter de la mission des arts, des destinées de l'homme; il faut que votre pensée n'habite plus que les sommets. Venez donc, jeune néophyte. »

Pour donner à mon remercîment plus de vraisemblance, j'ébauchai un sourire.

« Ne vous attendez pas à un plaisir, me dit-il en m'interrompant; c'est tout au plus un délassement après le travail. Nous échangeons quelques idées; nous oublions la bourgeoise réalité pour nous enivrer d'idéal. »

Quel galimatias ! Je ne savais que penser. Etait-ce là un personnage véritable, un plaisant peut-être? Ne voulait-il pas essayer sur moi quelque farce d'atelier, ou bien était-il un de ces orgueilleux tristes, qui suppléent au vide des idées par la pompe du langage? J'inclinai vers la première supposition, et je résolus de n'être pas en reste de plaisanterie.

Le lendemain soir, vers huit heures, je sonnais à la porte de Frangetot. En m'ouvrant, la servante pousse un cri, mais je lui ordonne

Digitized by Google

de me laisser passer et je pénètre dans le salon. Imagine la stupéfaction de Frangetot et de ses amis, lorsqu'ils voient entrer d'abord un caniche, et, au bout d'une laisse, un aveugle orné d'un abat-jour, d'un violon et d'un bâton. C'était moi. Je râcle mon violon et j'en tire les sons les plus lamentables, que je n'interromps que pour répéter de temps à autre : « Ayez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît. » Je m'attends à des rires et je n'entends que le silence. Après deux tours de salon, je m'arrête devant Frangetot et je lui dis :

« Vous ne m'accuserez pas de prendre vos sujets ; je me suis crevé les yeux avant de venir chez vous. »

A la voix, Frangetot me reconnaît ; il répond quelques mots, sourit d'un air contraint, et m'engage à me débarrasser de mon chien et de mon violon.

J'ôte mon abat-jour, et je m'aperçois que je suis réellement tombé dans un cénacle. Quelques hommes maigres, à grande barbe, sont debout dans le voisinage de la cheminée. Autour d'une petite table, travaillent deux femmes ; l'une est âgée et sourde, Mme Desnoirs ; l'autre, Mme Frangetot, est obligée de lui expliquer à haute voix que je suis très drôle, que j'ai voulu faire une plaisanterie. Bah ! j'étais jeune et fou ; rien ne me troublait. Je méditais de fuir sans qu'on s'en aperçût ; mais quelqu'un me saisit par le bras, et je reconnais Clavelet, le sculpteur. Nous avions été aux Beaux-Arts ensemble.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? lui dis-je.

— Frangetot est mon cousin. Explique-moi donc ce que..... »

On nous impose silence, et le maître de la maison nous annonce qu'un des assistants va nous entretenir de l'avenir des sociétés modernes. C'est un grand homme de lettres efflanqué, disciple de Fourier, qui organise devant nous un phalanstère modèle. Il y a fait quelques perfectionnements qu'il nous signale. Il parle avec un accent méridional. Je pense à toute autre chose qu'à l'écouter. Les yeux à demi clos, je rêve, lorsqu'un éclat de voix attire mon attention.

« Plus de riches, dit-il en terminant, ainsi plus de pauvres. A chacun selon ses besoins ; puis dans une enceinte privilégiée, nous les hommes de la pensée, nous les pontifes du beau, nous les desservants de l'art, sous des colonnes de marbre, au milieu des fontaines jaillissantes, nous conduirons nos longues théories, et sur un étendard de pourpre on lira en lettres d'or le nom de la tribu : « Papillonne. »

Frangetot se leva pour réclamer :

« Pardon, dit-il, pourquoi nous ranger sous cette bannière ? pourquoi ce surnom ? pourquoi la protection d'un insecte ? C'est nous offenser ! »

Digitized by Google

L'offense était pour le papillon.

« Est-ce que par hasard, continua Frangetot, en s'adressant à l'organisateur des cités futures, est-ce que par hasard tu serais de ceux qui chassent les poètes de la république? Penses-tu que nous autres peintres, nous ne sommes qu'une palette vivante, qu'un régal pour les yeux? »

Ah! comment le croire en le voyant chauffer ses maigres jambes devant son maigre feu? L'indignation le rendait plus jaune encore; ses sourcils contractés lui donnaient un air farouche; quel régal pour les yeux! Il continua avec une indignation croissante :

« Non, je veux qu'enfin justice nous soit rendue. L'artiste est le sel de la terre, et, s'il faut à tout prix l'assimiler à une créature inférieure à l'humanité, ne le compare point à un insecte (il y tenait), superfluité élégante de la nature, mirage momentané, fruit d'un jour; non, fais-nous la part plus large et moins brillante. Mets-nous sous la protection de cet animal lent et utile qui souffre et qui travaille, ce docile et patient bienfaiteur, qui laboure la terre sous le soleil brûlant de l'été ou au milieu des brumes glacées de l'automne. Oui, c'est nous qui faisons germer l'épi de la pensée, c'est nous qui assurons la pâture de ceux qui ont faim; oui, nous sommes des bœufs, pauvres travailleurs maltraités, nous semons pour que d'autres recueillent. La moisson de la pensée se dore sous le soleil de l'art, et faucheurs..... et faucheurs tardifs..... Sers-nous à boire, Alicia. »

Cette conclusion inattendue charma tout le monde, à commencer par l'orateur, qui ne trouvait plus ses mots.

Pendant que le disciple de Fourier répondait à la vive interpellation de Frangetot en défendant son classement, la maîtresse du logis offrait du thé ou de la bière. Le maigre et triste appareil! Six petites tasses, qui entouraient une théière, avaient l'air de quêter; on était plus tenté d'y mettre une offrande que le morceau de sucre que Mme Frangetot présentait en tremblant.

La discussion devenait ardente : deux partis s'étaient formés, celui des bœufs et celui des papillons. Tous parlaient à la fois. Je profitai du tumulte pour dire quelques mots à Mme Frangetot. Elle avait dû être jolie, et, quoique jeune, elle avait les joues un peu creuses, mais ses yeux du bleu le plus foncé, ses lèvres de pourpre, rehaussaient l'éclat d'un visage déjà pâli. Je fus frappé du charme de sa voix et de la grâce de ses manières. Quelques mots dits sur ses enfants, quelques jugements sur la musique, suffirent à me faire bien augurer de son cœur et de son esprit. J'ai toujours admiré, dans la vie, les êtres qui savent inspirer un intérêt spontané. Il n'y avait, dans ma sympathie pour Mme Frangetot, ni pensée de galanterie ni espérance de succès; non, je me sentais pris d'un respect profond et

Digitized by Google

d'une commisération immense. Pourquoi? Je n'avais nulle raison de m'apitoyer sur son sort, mais il émanait d'elle un parfum de dévouement et de résignation.

« Portez donc une tasse de thé à Mme Desnoirs, » lui dit rudement son mari.

Elle rougit, se leva et jeta de mon côté un regard qui me demandait pardon de cette brutalité. Elle obéit avec une douceur vraiment angélique, versa le thé sans répliquer, consulta longuement Mme Desnoirs sur le nombre de morceaux de sucre qui étaient indispensables à sa satisfaction. Elle revenait vers moi, lorsque son mari, quittant brusquement la cheminée, l'arrêta au passage. Que murmura-t-il à son oreille? Je l'ignore, mais elle devint rouge et s'éloigna de moi.

« Ne t'avise pas de faire la cour à ma cousine Frangetot, me dit Clavelet en sortant. Louis est le plus jaloux des maris, et sa femme est une sainte. »

Il me cita, à l'appui, quelques traits qui prouvaient le caractère soupçonneux de l'un et la résignation de l'autre; mais il était bien superflu de me mettre en garde contre un danger imaginaire. Clavelet était d'humeur conteuse; il offrit de me faire, tout en nous promenant, la biographie de son cousin. Il était tard, je refusai, bien résigné d'avance à ne point y échapper. De toutes les promesses, celle qui se tient le plus, c'est celle d'une histoire.

Quand approche l'ouverture du Salon, le cours de la vie est suspendu; c'est comme en temps d'élection: plus de visites, plus de politesse, plus de curiosité, plus d'histoires. C'était le dernier jour; je travaillais encore, car j'avais obtenu un sursis. Au-dessus de ma tête j'entends des pas pesants sous lesquels le parquet craque. A ce bruit se mêlent des voix confuses, et l'escalier gémit. Je mets le nez à la porte. Une tapissière, attelée d'un vieux cheval, attend les toiles de Frangetot. Toute la famille est là, rangée contre le mur, surveillant les commissionnaires.

« Je vous y prends, sournois, me dit Frangetot en m'apercevant; vous ne verrez rien, les couvertures sont bien cousues. »

En effet, chaque toile était empaquetée comme pour un voyage de long cours. Quand la voiture fut remplie, elle se mit en marche; derrière venaient Frangetot et sa famille. Ils suivaient comme un corbillard ce char qui contenait leur fortune. N'était-ce pas l'enterrement de leurs espérances?

Le jour de l'ouverture de l'exposition, je sortais à dix heures moins un quart, ému comme je le suis toujours en pareille occasion; je m'entends appeler; je me retourne, et j'aperçois les Frangetot. Tous par rang d'âge et de taille, tous en grande tenue, se rendaient au Louvre.

Digitized by Google

« C'est une fête de famille, vous le voyez, me dit le père en me montrant sa femme et ses enfants. Nous avons nos plus beaux habits. Singulière organisation que celle des artistes! Le croiriez-vous? moi, j'ai peur. »

Mme Frangetot serra un peu le bras de son mari comme pour le rassurer, et elle lui jeta un regard mélangé de tendresse et d'admiration.

Je les quittai; je voulais pénétrer seul dans le salon. Mon émotion redoutait les témoins. Après avoir constaté que mes toiles étaient placées à contre jour, je revins dans le salon carré. Tous les Frangetot étaient là, échelonnés comme je les avais vus dans la cour. Ils formaient une sorte de brisant sur lequel venaient se rompre les flots de la foule. Combien de temps passèrent-ils ainsi? Deux heures pour le moins, car chaque fois que le hasard ou un camarade me ramenaient de ce côté, je les voyais immobiles, le nez en l'air. M. Frangetot pérorait, il montrait du doigt à sa femme un tableau accroché près du plafond. Elle écoutait avec un air de ravissement ce long commentaire, dont elle connaissait déjà tous les termes. Le petit garçon, plus indifférent, avait tiré de sa poche un vieux gâteau qu'il grignotait en silence, tandis que la petite fille manifestait par un bâillement régulier l'intérêt qu'elle prenait à cette cérémonie.

Plus tard, dans la galerie la plus éloignée, je revis le bataillon des Frangetot montant la garde devant un portrait. Celui du mari de Mme Desnoirs, le graveur, je le reconnus de loin. Je n'eus garde de m'approcher, et ma première visite au musée exigea de ma part les marches stratégiques les plus savantes et les plus compliquées. Eviter mon voisin et trouver mes tableaux, tel était le double but que je finis par atteindre.

Je gravissais avant dîner les hauteurs de Montmartre, lorsque j'aperçus de loin mes voisins qui montaient comme moi. L'ordre et la marche avaient changé : le père en avant, le petit garçon dans les bras; une pluie fine avait forcé Mme Frangetot à mettre son châle sur son chapeau. Les silhouettes se détachaient en noir sur le fond lumineux des boutiques, et, par ce temps humide et froid, ces ombres chinoises avaient je ne sais quoi de lugubre.

« Je viens vous chercher pour vous conduire au Louvre, me dit Frangetot dès le lendemain matin. Ma peinture a besoin d'être méditée, et comme vous avez vu hier ma mort de Charles IX, mon portrait de Desnoirs, le graveur, vous y avez pensé. Partons, je veux vous exposer mes théories en face de mes toiles. Je verrai si vous m'avez compris. »

Il n'attendit point l'exemple pour m'exposer le précepte.

Digitized by Google

« Nous marchons, me dit-il en route, à une phase nouvelle de l'histoire de l'art. C'est moi qui aurai créé l'alliance de la pensée et de la peinture au profit des idées humanitaires. C'est un progrès sensible, notable, éclatant. Que nos devanciers étaient loin de nous! Mon père, par exemple, vous connaissez ses toiles, avait du talent, beaucoup; mais en quoi diffère-t-il d'un manœuvre, ouvrier en couleurs? Où est son idéal, où s'étend sa portée morale? Chatouiller l'imagination, parler aux sens. Ce but atteint, il croyait sa tâche accomplie. Nous autres, enfants du XIXe siècle, nous visons plus haut. Penseurs avant d'être peintres, nous remuons des idées avec des couleurs. Entre nos mains, l'art est devenu une religion; nous en sommes les prêtres, et les fidèles c'est le peuple. Aussi dans vingt, trente ou..... »

Une rue à traverser me fit perdre la fin de la phrase. Nous retrouvâmes hélas! le trottoir, et mon compagnon ressaisit mon bras.

« Afin d'appliquer ma théorie, afin que l'art devienne un enseignement, j'ai cherché à dégager une moralité des souvenirs historiques.

— Ma foi, repris-je impatienté, je ne cherche pas tant de choses que vous, et pourvu que je fasse un bon tableau que le public.....

— Ah! de grâce, n'achevez pas, je sais tout ce que vous allez me dire. La théorie du succès, je ne l'admets pas.

— En art?

— Ni en art, ni en politique. Attirer les regards sans les charmer, émouvoir l'âme sans la débiliter, développer l'esprit sans l'amuser, c'est là ce que je veux, et j'y arrive. Oh! je ne recherche ni les acclamations de la foule, ni les récompenses du pouvoir. »

Certes, les sentiments de Frangetot étaient les plus honnêtes du monde, mais un peu forcés, car s'il eût aimé les applaudissements, il eût fallu s'en passer. J'avais vu de lui le tableau qui lui avait valu le prix de Rome, essai médiocre, puis quelques toiles empreintes de banalités répandues dans les églises de Paris. Je n'attendais rien de la mort de Charles IX, mais j'avoue que lorsqu'il me plaça en face d'une toile immense et qu'il me dit : « Regardez et pensez, » je fus atterré. Mon brave voisin avait heureusement une telle dose de contentement de lui-même qu'il ne se donna pas la peine de m'observer. Voici ce que j'avais devant les yeux; un mobilier renaissance, fauteuils et tables à jambes torses, fenêtre à petits vitraux, un Charles IX dans le coin gauche du tableau, maigre, crispé, mal dessiné; un miroir rouge où apparaissait je ne sais quelle fantasmagorie; un chien, le poil hérissé, aboyant tout comme le petit chien des enfants d'Edouard, tandis que des serviteurs, tournant le dos, semblaient avoir quitté la mort de Jane

Digitized by Google

Grey pour assister à celle de Charles IX, figurants pacifiques que M. Delaroche avait cassés aux gages, et qui, ne trouvant plus d'emploi dans un théâtre historique, étaient venus offrir à Frangetot leurs services au rabais. Sur toute la toile régnait une couleur rissolée qu'on aime à rencontrer sur le pain, et qui représente pour les spectateurs du XIXe siècle les tons chauds des maîtres vénitiens. Le roi est malpropre (ces rois sont incorrigibles), car, dans les crispations de l'agonie, il a tiré le tapis de sa table et tout tombe pêle-mêle, encrier, plumes, paperasses.

Au bout de cinq minutes de contemplation muette, je murmurai quelques très beau, très beau ; mais ce refrain sourd ne suffit pas à Frangelot.

« Comprenez-vous bien toutes mes intentions? me demanda-t-il ; question embarrassante, dont je me tirai assez habilement.

— Je l'espère ; mais pour que j'en sois assuré, ayez donc la bonté de me les exposer.

— Volontiers, vous me direz après si vous aviez compris. Ce qui me domine, la première vérité qui saute aux yeux, c'est que le roi Charles IX meurt, et que, comme il est un roi, il meurt la conscience accablée. Ce chien qui aboie près de lui prouve que les animaux sont plus fidèles que les hommes, puisque les courtisans ont détourné la tête et ne daignent pas assister aux derniers moments de celui qu'ils ont flatté pendant sa vie. Le chien supérieur au valet! quelle vérité à enseigner au peuple! »

Certes, si le peuple était capable de comprendre ce rébus, à quoi bon lui rien apprendre? Il en savait plus long que moi. Frangetot continua son inventaire raisonné et indispensable. Dans un pied de fauteuil qui cassait sous la pression fiévreuse du roi, je devais prévoir la chute prochaine des Valois. Un rideau sympathique, semé de fleurs de lys représentait la foi royaliste, tandis que l'homme du peuple qui apparaissait dans le miroir, c'était à la fois la victime de la Saint-Barthélemy et le prophète de 89. L'encrier renversé qui épanchait sur le tapis bleu ses flots d'encre noire figurait les penseurs modernes répandant sur les fleurs de lys de la royauté les flots destructeurs de leur éloquence. Comment exprimer l'ironique amertume et le souverain dédain avec lesquels il termina ce trop long commentaire en disant :

« Et des bourgeois osent prétendre que les peintres sont des manœuvres qui ne pensent point. En revenant, je vous expliquerai comment cette composition se rattache comme l'anneau à une chaîne, comme la fraction au tout, à une conception prodigieuse ; il serait dangereux de vous l'expliquer ici ; on pourrait nous entendre ; les agents de police sont partout. »

Digitized by Google

Ses théories sur le portrait n'offraient aucun danger, car il me les exposa pendant que nous parcourions les salles afin de retrouver le portrait de M. Desnoirs. Un burin, une planche placés sous les mains du modèle prouvaient qu'il était graveur, tandis qu'un jouet oublié, un polichinelle aux tons criards, ajoutaient pour le spectateur cet intérêt nouveau que M. Desnoirs cumulait en ce monde les fonctions de graveur et de père de famille.

« Pourquoi, lui demandai-je d'un ton timide, marquer si fortement la personnalité d'un modèle? N'aimez-vous pas mieux ce vague où nous laisse un portrait du Titien? On cherche, on examine, on devine, problème charmant que l'esprit ne résout jamais et que l'imagination pose toujours.

— Bah! bah! des phrases, des impressions de raffiné. Songez au peuple! »

Est-ce en revenant du Louvre, est-ce plus tard que Frangetot me confia le plan de son œuvre, cycle immense, disait-il, que toute ma vie ne suffira peut-être pas à parcourir.

« Mes amis, me dit-il, dès qu'ils seront au pouvoir, édifieront un temple à la solidarité universelle. Le plan est déjà fait. Diverses ailes de l'édifice seront décorées de peintures. Dans l'aile principale, qui portera sur le fronton, écrit en lettres d'or, ce mot magique : *concordia*! j'expose aux regards de l'avenir mon œuvre tout entière contenue dans plusieurs salles. La mort de Charles IX est destinée à l'une d'elles, qui portera le titre de *Bagne de l'histoire*. On y verra la mort des grands scélérats; tous les rois y seront. »

Pauvre Frangetot! Il est plus facile d'avoir des opinions que du talent; les unes, à ses yeux, lui tenaient lieu de l'autre, et je vis pendant des années ses toiles revenir du Salon sans avoir rencontré un acheteur. Le gouvernement lui-même, si peu délicat dans ses choix, toujours disposé en faveur des lauréats de Rome, cessa de lui commander ou de lui acheter le moindre travail.

« Je refuserais, me disait Frangetot, si l'on me faisait une offre. Je ne vends pas mes œuvres aux bourgeois qui nous gouvernent. »

Il roulait ses toiles, et, en attendant la salle du Temple de la Solidarité, elles moisissaient dans un grenier à Montmartre. Infatigable, le pauvre diable poursuivait toujours, et il répétait avec conviction :

« Que voulez-vous? on me persécute; je ne suis pas le premier, et c'est le sort commun à tous ceux qui devancent leur temps. »

Pourquoi quelques grands hommes ont-ils souffert de la faim? Pourquoi les contemporains leur ont-ils jeté la pierre? Le fâcheux et cruel précédent! Pouvais-je dire à Frangetot : « Mon cher voisin, si de grands hommes sont morts de faim, que de vaniteux médiocres,

Digitized by Google

dont l'histoire a oublié le nom, ont péri de même, et comme vous êtes des seconds beaucoup plus que des premiers, ne cherchez pas votre consolation et votre excuse dans le passé. Jetez le pinceau aux orties, ramez des choux, sciez du bois, mais faites vivre femme et enfants. » J'aurais été bien reçu. Ce républicain farouche, ce démocrate passionné avait foi dans la tradition, et il aurait cru déroger en renonçant à la peinture. On était peintre de père en fils dans la famille. Clavelet, son cousin, me conta toute son histoire; il m'en avait menacé.

Au bruit des fanfares du Consulat était né ce sauvageon ; il poussa au milieu d'un salon distingué. Son père, Boniface Frangetot, était un élève de Boucher. Si jamais tu rencontres dans une vente quelque femme nue jetée sur des carreaux de velours ou couchée sous des arbres bleutés, ne manque pas de couvrir cette toile d'or, si tu lis au bas la signature et le nom de Boniface Frangetot. Pour l'ordinaire, un cygne ou un taureau complètent le tableau qui se nomme Léda ou Europe, une des victoires de Jupiter. La couleur pimpante rehausse un dessin plus gracieux que précis. Après la guillotine, on ne s'intéressait plus aux petites déesses, aux clairs de lune indiscrets, aux chiens curieux et aux balançoires traîtresses. L'Olympe était le domaine de M. Frangetot le père, la Révolution le confisqua. L'oubli après le succès, rien n'est plus amer, et je ne sais comment le peintre joyeux, ami de la table, favori du comte d'Artois, eût supporté l'existence, s'il n'avait rencontré une charmante élève d'Isabey, miniaturiste habile, qui consentit à le prendre pour mari. Tous les vainqueurs de l'Empire demandèrent leurs portraits à Mme Frangetot; tous, avant de se faire tuer, se faisaient peindre par elle. Jeune, aimable et spirituelle, elle réunissait le soir, dans son salon, les modèles du matin. On faisait une médiocre attention à un homme de cinquante ans, assez mal tenu, d'humeur morose, le maître du logis. Louis, souvent oublié, veillait tard, il écoutait tour à tour Prudhon, Gros et Girodet. Mme de Staël avait posé devant Mme Frangetot, Louis s'était endormi sur ses genoux ; l'honneur était pour Mme de Staël, et, plus tard, lorsqu'il contait cette anecdote, il semblait que le grand écrivain n'eût point d'autres titres de gloire.

M. Frangetot crut éviter à son fils toutes ses déceptions, en lui interdisant la carrière de peintre. Hors la peinture, tout est salut, répétait-il volontiers. S'il surprenait un crayon dans la main de Louis, il le lui arrachait. Qu'arriva-t-il? C'est que Louis, dont la vie se passait à entendre discourir sur l'art, sur la grandeur des artistes, excité aussi peut-être par la défense paternelle, se livra avec ardeur au crayonnage. Lorsque M. Frangetot père découvrit, dans les

Digitized by Google

paperasses de son fils, une figure à peu près d'ensemble faite d'inspiration, il cria au miracle. Il ne put s'empêcher de pleurer en considérant ce témoignage d'une vocation invincible. Un canard qui voit son canneton se précipiter dans un courant rapide, n'éprouve point d'émotion plus douce : « Il faut obéir à la nature, » dit M. Frangetot en usant d'une phrase à la mode dans sa jeunesse, « conduisons mon fils chez l'ami Gros. » En renonçant à sa résolution, il voulut au moins garder quelque chose de ses principes; lui qui avait toujours suivi son impulsion, artiste aventureux, épris de nouveauté, tour à tour actif et paresseux, il voulut pour son fils les gloires de la peinture administrative, les labeurs périodiques de l'Ecole des beaux-arts. Il avait combattu comme un tirailleur irrégulier dans les luttes de l'art, il voulait que son fils fût incorporé dans la troupe, et qu'il gagnât au service de la peinture d'Etat ses grades successifs : médaille à l'Ecole des beaux-arts, prix de Rome, chaise à l'Institut. Il fallait l'engager dans cet engrenage administratif, dans cette machine merveilleusement combinée, où l'on entre rapin, et d'où l'on sort important, breveté, décoré, quelquefois sénateur. Le beau rêve !

M. Frangetot avait bien auguré de son fils. Jusqu'au prix de Rome, il parcourut d'un pas lent le sillon tracé par la volonté de son père. Laborieux, il arrivait des premiers à l'atelier, en sortait le dernier. Même dans ces temples de la fantaisie, où il semble que le plus doué et le plus spirituel doive occuper la première place, le travailleur patient tient un beau rang. Celui dont la figure est toujours finie le samedi, à qui il n'a jamais manqué un orteil ou une phalange, celui-là commande le respect. Parfois on lui lance comme un reproche le titre de piocheur; mais sous cette appellation se cache plus d'envie qu'on ne pense. Je crois très peu, dans la vie, à l'influence des circonstances; nous les faisons ce que nous voulons. En tout état, Louis Frangetot eût été un vaniteux personnage; mais supposons que sa condition l'eût forcé à tenir une caisse ou à vendre des épices, je ne doute point qu'il eût été le plus vaniteux des caissiers ou des épiciers; seulement le monde, par une injustice apparente, attache plus de gloire à l'exercice d'une profession libérale. Michel-Ange et Raphaël jouissent d'une certaine considération; aussi Louis ajouta-t-il à son contentement de lui-même celui qui est inhérent à la profession d'artiste. La vanité est une machine à vapeur qui nous entraîne vite; si on l'alimente avec du dédain, la course est plus rapide, la chute est plus profonde. Frangetot marchait vite. Il souriait de pitié en traitant son père d'éventailliste, d'élève de Florian.

Le jour où il monta en diligence pour se rendre à Rome, après

Digitized by Google

avoir remporté le premier prix, la France pouvait se vanter de faire une dépense inutile.

C'est toujours au déclin des sociétés que les arts sont le plus cultivés, qu'ils le sont le plus mal. Les artistes modernes ressemblent à ces fils de famille qui trouvent dans leur héritage monnaie, vaisselle, argenterie, et qui fondent tout cela pour en faire des centimes. Autant en recueillent les usuriers. Nous trouvons sur la planche les procédés de nos devanciers, leurs théories et leurs pratiques; nous entrons en possession à l'âge de vingt ans; et de ces richesses, que faisons-nous? Toujours le même usage, nous les gaspillons. Frangetot passa cinq ans à Rome, pour revenir en disant que Michel-Ange était un grand homme, que la campagne romaine avait de belles lignes, et que la couleur des Abruzzes au soleil couchant valait la peine d'être vue. Pendant cinq ans, il envoya des rapports, non, je veux dire des tableaux, qui constataient que tel il était parti, tel il reviendrait. La France attendait son nourrisson sans impatience.

On dit que, dans les climats chauds, les hommes du nord souffrent moins; ils apportent avec eux une provision de froid qui les préserve des atteintes du soleil. Moralement, c'est vérité, et Frangetot, comme une salamandre, passa à travers le feu de la ville éternelle sans s'y brûler. Ne crois pas surtout qu'il fût, à Rome, dédaigneux ou indifférent; non, bien loin de là, il se croyait enflammé du plus noble enthousiasme. Il fit une phrase au Colysée, se découvrit à la Sixtine; il raconta même que le cœur lui avait battu si fort en entrant dans les Stanze, qu'il avait pensé tomber. Ces émotions-là figuraient dans le *Manuel du Prix de Rome*. Il les eut; mais qu'un coin de rue dans l'ombre, qu'un paysan au chapeau couronné de roses lui apparussent tout à coup, il n'y fit nulle attention. Il recherchait le pittoresque breveté par l'Institut, et lorsqu'il l'eut trouvé, il se tint pour satisfait.

Au retour de Frangetot, Paris était fort changé : on y était libre, grâce à la révolution de Juillet, et des talents nombreux, rares, s'épanouissaient dans tout l'éclat de la jeunesse et de la force. C'était une vraie Renaissance. Delacroix, Victor Hugo, George Sand; quelles gloires et quels noms! Tout se renouvelait et chacun espérait. La belle figure que fit Frangetot en débarquant au milieu de ce monde nouveau, avec son bagage de Romains hors de mode, sa peinture honnête et modérée, sa couleur rance et son diplôme! Le pauvre homme tomba bientôt dans une obscurité dont il ne sortit jamais, à vrai dire. Avec le temps, au bout de quelques années, il comprit enfin le mouvement qui animait la génération de 1830. Tandis que presque tous avaient marché, emportés par le tourbillon, lui était

Digitized by Google

resté en arrière, isolé, sans comprendre pourquoi il était seul. Ceux qui connaissent la vie de Paris doivent admirer comme moi cette pénétration des idées dans tous les cerveaux. Le travail se fait lentement, mais toujours il se fait. C'est une atmosphère intellectuelle que tous respirent successivement, fatale aux uns, salutaire aux autres. Pour Frangetot, ce fut la malaria historique. Ces voyages de l'imagination, que tous avaient faits en arrière, vers le moyen âge, vers la Renaissance, il ne les entreprit que lorsque tous les voyageurs étaient revenus, et, trouvant la contrée vide, il se figura qu'il en était le premier explorateur. Inventer, de nos jours, la poudre à canon, telle fut la gloire de Frangetot. Ses idées politiques couraient les rues, c'est le cas de le dire, et ce fut encore pour lui un moyen de rompre en visière à la renommée de son père que d'opposer le républicanisme au légitimisme, et les mannequins moyen âge aux nymphes déshabillées.

« C'est de 1838, disait Frangetot avec un air d'orgueil inimitable, que date ma seconde manière. »

Il n'y a que la foi qui sauve ; c'est une vérité applicable à toutes les fois. Grâce à sa profonde confiance en lui, Frangetot supporta les pénibles années qui précédèrent son mariage et suivirent son retour de Rome. Sa mère était morte et son père infirme. Une petite pension, quelques bijoux vendus, les aidaient à vivre. Comme Frangetot n'avait point de commandes, il déclara que ses opinions l'empêchaient d'en solliciter, et le père, le fils et une vieille servante vivaient de racines.

L'opposition donne quelquefois à boire, mais jamais à manger ; aussi, Frangetot, pour se tirer d'affaire, imagina de professer. Une de ses cousines dirigeait une pension à Chaillot ; il obtint d'y enseigner le dessin. Il y gagna quelques élèves et surtout il y trouva une femme. Ce n'était point une source de fortune, mais, dans ce mariage, il se montra le plus digne et le plus délicat des hommes. On n'a pas besoin de talent pour être intègre. Il entendit un jour murmurer à son oreille, pendant qu'il corrigeait une tête de Laocoon :

« Monsieur, jurez-moi de remettre cette lettre à mon père. »

Tout en parlant, la jeune élève avait glissé un billet dans la poche de Frangetot. Il promit sans examiner. L'examen d'ailleurs n'eût pas nui à la promesse ; mais Frangetot était timide, et, lorsqu'il fut un peu éloigné, il regarda. La pensionnaire avait environ dix-huit ans, elle était blonde, élancée ; sa pâleur ajoutait encore à la mélancolique expression de ses regards. Jamais Frangetot ne corrigea avec plus de soin, et son cœur battit vivement, lorsqu'en sortant de la salle d'études, il vit son élève lui jeter un regard de douce intelligence.

« Je porterai sa lettre, se dit-il en sortant, dussé-je en mourir. »

Digitized by Google

Il n'en mourut point. De Chaillot au faubourg Saint-Germain, la course est longue, mais nullement périlleuse. La suscription de la lettre portait ces mots : *Monsieur le comte de Saint-Erme, rue de Babylone.* Un noble, une fille de grande maison ! Comment l'aimer ! Il y a trente ans, on était plus romanesque qu'aujourd'hui. Aimer sans espoir, quelle séduction pour une imagination d'artiste ! Puis, l'orgueil aidant, Frangetot se voyait un jour aimé de Mlle de Saint-Erme, et il assistait par avance au double triomphe de sa vanité et de sa tendresse. Cet acte de commissionnaire amateur qu'il accomplissait de si bonne grâce lui semblait un trait d'héroïsme. Tous les romans à succès ne parlaient que des amours des grandes dames et des plébéiens. Frangetot subissait trop l'influence des courants pour résister aux flots agités de la passion. Sa raison fit naufrage. La nature se mit de la partie pour l'enflammer. En descendant des hauteurs de Chaillot, il vit Paris à ses pieds, au-dessus de sa tête un ciel de printemps d'une couleur tendre ; une brise encore fraîche caressait son visage. Il parlait seul, il se grisait de grands mots et de longues phrases. Puis, lorsqu'il fut au bas de la colline, il s'arrêta pour reprendre haleine et regarda couler la Seine ; un sourire erra sur ses lèvres, et il murmura :

« Ah ! quels êtres bizarres sommes-nous donc, nous autres artistes ! »

Voir une jolie fille, s'aviser de l'aimer, c'était, en effet, grande bizarrerie.

Arrivé rue de Babylone, devant une porte disjointe, en face d'une cour mal pavée, il s'informa en hésitant si c'était bien là que demeurait M. de Saint-Erme. Sur une réponse affirmative, il laissa la lettre. Cette maison délabrée, cette modestie d'apparences auraient dû le rassurer. Qu'importait la noblesse si la fortune ne les désunissait pas ? Frangetot cependant revint triste au logis. Que regrettait-il ? l'hôtel et les laquais qu'il avait rêvés ? Comment le supposer ! ne relisait-il pas tous les matins la *Déclaration des Droits de l'Homme*, son bréviaire, ainsi qu'il l'appelait ? Peut-être ce roman commencé n'eût pas eu de dénoûment si Frangetot n'avait été surpris par un camarade au moment où il entrait chez Mme Deroisin.

« Que fais-tu là ? As-tu une sœur, une fille ?

— Non, je donne des leçons de dessin. »

Cet aveu coûtait à Frangetot.

« Amoureux, alors ? demanda le rapin malicieux.

— Peut-être.

— Allons, point de mystère. Est-ce qu'un homme de ton âge, un artiste de ton talent se commet à enseigner son art à des enfants ? Confie-moi tes espérances. »

Digitized by Google

Frangetot rougissait; il hésitait. En bonne conscience n'était-il pas amoureux, et ne pouvait-il, sans mentir, répondre oui? Il se tira d'embarras par une réponse vague.

« Tu es sorcier, reprit-il avec un sourire mélangé de finesse et de bonhomie; prends-y garde, on te brûlera en place de Grève. »

Sur ce, satisfait de sa plaisanterie, Frangetot franchit le seuil de la porte et entra dans la cour d'un air martial. Il aspira à pleins poumons l'atmosphère printanière. Comme il était l'honneur même, il mit aussitôt ses sentiments d'accord avec ses aveux, et atteignit en une minute à la passion la plus intense. Lui qui jusque-là avait pénétré si tranquille dans cette classe, il tremblait en y entrant. Allait-il revoir Mlle de Saint-Erme? Il était fier à présent de ce travail sanctifié par la nécessité, mais dont il rougissait parfois, de ce travail que l'amour rendait respectable. Ainsi jugent les hommes; quelque condition que vous embrassiez, si l'amour vous y pousse, tout est sauf. Plus de fausse honte, arrière le respect humain!

Frangetot parcourut rapidement du regard la double rangée d'élèves qui copiaient le buste d'Homère. Point de tresses blondes, point de col de cygne gracieusement penché. Mlle de Saint-Erme n'y était point. Malade peut-être? Interrogée, la sous-maîtresse répondit que Mlle Deroisin avait congédié Mlle Alicia, dont les parents ne payaient point la pension.

« Je dois être pâle, » pensa Frangetot. Un miroir était proche, le peintre s'y regarda : ses joues étaient rouges. Après tout, peu lui importait la couleur de son émotion, pourvu qu'il en eût; blanche ou rose, c'était une nuance. De même que les enfants apprennent à parler en écoutant, de même Frangetot s'efforçait d'aimer en se souvenant des impressions d'autrui. Un lambeau de phrase pillé dans un roman à la mode, la confidence d'un ami gardée dans la mémoire, voilà le manuel de ses sensations. Dès que son cœur docile eut obéi au commandement, il cria au miracle. « Quelle passion! répétait-il, je suis un lion dompté. Comment supporter l'éloignement, l'absence? »

Frangetot passait des jours fort tristes depuis que Mlle Alicia n'était plus au nombre de ses élèves. Il reçut un jour la visite de M. de Saint-Erme. Un parfum, mélange d'écurie et d'eau de Cologne, signala l'entrée de ce gentilhomme tombé dans l'infortune. Son histoire, très longue et très lamentable, fut écoutée avec un respect religieux. Ami du comte d'Artois, compagnon d'émigration, il avait épousé, en Angleterre, la fille de lord Chesnutfield, la plus belle personne de son temps. Des prétentions à l'élégance, à la noblesse, à l'esprit, aux bonnes fortunes, à tout, si ce n'est à la vérité, tel était le fond du caractère de M. de Saint-Erme, une façon de

Digitized by Google

descendant de M. de Crac. La révolution de Juillet, en le privant de son roi légitime et de son compagnon d'émigration, l'avait réduit à une position précaire. Quelques bons amis (il en avait tant) s'étaient intéressés à lui et l'avaient prié d'enseigner à leurs enfants l'art de l'équitation. C'était pure obligeance, et, comme M. Jourdain le père, il ne vendait de drap qu'à ses amis. Hableur et vantard, il montrait à Frangetot une bonne grâce parfaite. Ses mensonges étaient entrecoupés de compliments et ses tirades de poignées de main. Le jour où il avait porté la lettre, Frangetot se souvint d'avoir vu une large pancarte où se lisaient ces mots : « Manége, leçons d'équitation. » Ce souvenir ne modifia point ses sentiments pour Mlle de Saint-Erme. Je te laisse à penser avec quel enthousiasme notre peintre accepta de donner des leçons à son ancienne élève.

« Ne serait-ce pas dommage, avait dit M. de Saint-Erme, de ne point achever ce que vous avez si bien commencé. Ma fille a de singulières dispositions pour le dessin, et je veux qu'elle continue à travailler. J'ai confiance en vous; vous êtes plein de talent, venez nous voir, nous nous entendrons toujours. »

As-tu remarqué en ce monde que les mauvais sentiments sont beaucoup plus compliqués que les bons? Existe-t-il deux manières d'être vertueux? Combien y en a-t-il d'être vicieux? Aussi l'analyse de la vanité (un vice à mes yeux), outre qu'elle est plus compliquée, peut entraîner pour celui qui l'essaye le reproche d'invraisemblance. Me croiras-tu lorsque je te dirai que Frangetot le républicain était très flatté d'être accueilli par un ami de Charles X et par la fille de lord Chesnutfield? Il ajoutait foi à toutes les histoires du comte, parce que son amour-propre était caressé; puis, comment expliquer que lui, le démocrate, rougissait d'entrer chez un maître de manége? Quelle dérogation à ses principes! Pourquoi l'enivrement et pourquoi le dédain; tous les hommes ne sont-ils pas égaux? Il le répétait tout le jour. Frangetot était en contradiction avec lui-même; il le sentait bien sans se l'avouer. Cette lutte intérieure alimentait son amour. Il n'était point passionné, quoiqu'il le crût, et un certain entêtement tenait en lui la place qu'il croyait occupée par l'amour. On en verra la preuve.

Dans les natures étroites peu accessibles aux impressions, par conséquent peu mobiles, l'ennui gagne vite; aussi Frangetot était-il, avant de connaître la famille Saint-Erme, singulièrement découragé. L'art, qu'il croyait tant aimer, ne lui tenait point une compagnie suffisante. Ce talent méconnu n'était qu'une source d'amertume; il poursuivait la carrière des beaux-arts avec le découragement modéré d'un sous-préfet qui n'a point d'avancement. L'amour, ce magicien, vint tout illuminer. M. de Saint-Erme, guidé par le se-

Digitized by Google

cret désir de trouver soit un mari, soit un professeur de dessin pour sa fille, accablait Frangetot d'invitations répétées; on le conviait à des soirées de famille, où le peintre, assis dans l'ombre, jetait sur Alicia des regards enflammés. Mme de Saint-Erme, la fille de lord Chesnutfield, apportait peu de mouvement de corps et d'esprit dans ces réunions hebdomadaires. Obèse jusqu'à l'infirmité, étendue sur une vieille chaise longue, elle calculait constamment sur ses doigts combien de minutes séparaient du thé qu'elle allait prendre celui qu'elle avait pris. Elle poussait la gourmandise à tel point, qu'elle en avait fait l'unique occupation de sa vie. Elle parlait peu, et si on lui entendait murmurer quelques mots, c'était une réflexion intime, un examen rétrospectif des tartines beurrées : « Il me semble que celles d'hier étaient mieux ; ou bien je dirai qu'on mette moins de sel. Pourvu que l'eau soit bouillante ! » était une sorte de refrain qu'elle adressait au ciel en levant les yeux, tout comme si elle disait sa prière. Cette culture constante de l'estomac avait singulièrement nui au développement de son cœur. Dans un pays d'anthropophages, elle se fût peut-être souciée de ses enfants ; elle aurait pensé à la façon de les accommoder, et les eût aimés à la croque au sel ou sur le gril ; mais comme ses principes et sa religion lui interdisaient de pareilles pensées, Alicia et ses trois frères ne troublaient pas pour un instant l'ordre et l'économie de ses repas. M. de Saint-Erme semblait ne point s'apercevoir de l'apathie de sa femme ; il la regardait peu, lui parlait encore moins ; mais, s'il lui adressait la parole, c'était pour lui faire quelque compliment à balle forcée, que l'héritière de Chesnutfield acceptait en gémissant.

« Vous êtes belle comme le jour, madame de Saint-Erme, disait-il d'une voix de tonnerre ; ou bien : quand on a de grandes manières comme vous, lady Malvina, etc., etc. »

Frangetot venait presque tous les soirs; il dessinait sur un coin de la table à laquelle travaillait Mlle Alicia, tandis que Mme de Saint-Erme digérait et que son mari pérorait devant la cheminée. C'était un déluge d'histoires, une source intarissable de mensonges : tantôt une conversation avec Charles X, tantôt des confidences du duc de Berry, le tout supposé, inventé, bien entendu. Imagine mon Frangetot dans cet intérieur. Si la nature l'avait créé pour être peintre, ce qui me paraît contestable, elle lui avait certainement refusé les premiers dons du romancier; l'observation n'était pas sa faculté maîtresse. Il prenait pour vérité tout ce qu'il entendait, peut-être par reconnaissance pour ces récits, qui le dispensaient de prendre la parole. Que lui importait la musique, juste ou fausse, qui occupait ses oreilles? La belle affaire ! Mlle Alicia murmurait un « très joli, » lorsqu'il lui passait un dessin, et sa main frôlait la sienne ; les amou-

Digitized by Google

reux n'en demandent pas plus. Après quelque temps donné à la passion naissante, Frangetot se souvint qu'il était républicain : pouvait-il sans protestation vivre au milieu de ces dévots légitimistes? Une profession de foi lui semblait nécessaire; sa dignité d'homme et de citoyen l'obligeait à déclarer nettement quelles étaient ses regrets et ses espérances politiques. Louis s'attendait à une lutte, à une discussion orageuse, et il se représentait volontiers comme l'ange de la démocratie terrassant l'hydre de la réaction. Quelle fut sa surprise lorsque, après un long plaidoyer où il avait mélangé Robespierre et le droit au travail, l'épuration du catholicisme et l'anéantissement de l'argent, M. de Saint-Erme, avec un sourire de bonhomie, répondit de sa grosse voix :

« Toutes les opinions sont libres, monsieur Frangetot, et je vous approuve de penser comme vous faites; seulement, souvenez-vous que vous parlez devant un fils des croisés et devant la descendante des lords Chesnutfield, la belle, l'incomparable lady Malvina. »

Frangetot avait vaincu sans péril, aussi son triomphe lui parut-il sans gloire. Il jugea donc à propos de donner à ses opinions, à ses antipathies républicaines une satisfaction plus complète.

« J'épouserai Mlle de Saint-Erme, se dit-il, en face du Dieu des honnêtes gens. Je ne crois ni à la messe ni à toutes ces cagoteries. Nous sommes jeunes, et nous nous aimons; que m'importent le monde et ses lois ! »

Paris, à cette époque, regorgeait de Spartacus; tous voulaient briser leurs fers. Quel joug léger, cependant, que celui du maire et du prêtre ! La révolte coûte plus que la soumission, et le mépris qui passe n'est-il pas supérieur à la haine qui renverse? Par malheur, Frangetot trouva toute facilité pour accomplir son projet. Alicia l'aimait de toute son âme, M. de Saint-Erme facilitait les réunions des amoureux avec un empressement un peu suspect. Un portrait d'Alicia, commencé chez la mère, fut terminé dans l'atelier du peintre : toile de Pénélope, qui n'était jamais achevée. Faut-il faire à Mlle de Saint-Erme un reproche d'avoir aimé son mari trop tôt? Non, certes; la pauvre fille l'adorait. Toute sa vie était là : elle ne sut point refuser. Il vint un moment où la situation, trop délicate, ne pouvait plus être dissimulée. Tôt ou tard, il fallait bien se soumettre à la loi commune.

Alicia supplia son amant de demander sa main. Voulait-il que le déshonneur fût public? Ce fut une scène vraiment touchante que celle où cette jeune fille séduite demandait à genoux une réparation légitime. Frangetot répondait par de grandes phrases et de grands gestes. Il était question de religion naturelle, de code de l'amour.

Digitized by Google

Enfin, il se laissa toucher, et s'engagea à tenter la démarche auprès de M. de Saint-Erme.

« Je vous donne aujourd'hui la plus grande preuve d'amour qu'une femme puisse exiger de moi, dit-il avec son ton déclamatoire, et en pressant Alicia dans ses bras, je cède à un préjugé. »

Il hésita encore pendant quelques jours avant d'aller trouver son futur beau-père. L'aveu, je crois, lui coûtait plus que la dérogation à ses principes. Un billet suppliant d'Alicia lui rappela sa promesse. Comme tous les caractères faibles, il se figurait que céder tard, c'était ne point céder du tout.

Vêtu de ses meilleurs habits, Frangetot arriva rue de Babylone.

« M. le comte est sorti, cria Jean, le valet d'écurie, mais Mme la comtesse est chez elle. »

On avait stylé Jean aux belles manières. Frangetot était résolu à ne pas aborder la question avec Mme de Saint-Erme, mais comme il avait fait par avance des frais d'amabilité, il pria Jean de l'introduire auprès de lady Malvina.

Que se passait-il? Mme de Saint-Erme, un mouchoir sur les yeux, poussait de sourds gémissements. Louis, qui avait la conscience troublée, éprouva un mouvement de vive inquiétude.

« Qu'avez-vous, madame?

— Mon frère est mort. Lord Chesnutfield. La nouvelle est venue de Nice, ah!... » Et les sanglots l'interrompirent. Louis poussa presque un cri de joie.

« Mon mari est allé à l'ambassade anglaise pour recueillir des détails. Vous concevez, le testament, nous ne le connaissons pas... »

Mme de Saint-Erme passa un mouchoir sur ses yeux dès qu'elle eût prononcé ce mot de testament, et ce fut en vain : elle n'avait pas une larme à étancher.

« Quelle heure est-il? demanda-t-elle. Et elle appela Jean pour réclamer son thé, car la douleur l'avait singulièrement affamée. »

Jean arrivait avec un plateau en équilibre lorsque la porte s'ouvrit derrière lui. Quelque chose, quelqu'un bondit renversant et Jean et le plateau, écrasant les tasses et les tartines, se dégageant non sans peine des débris de porcelaine et des miettes de pain.

Cet ouragan, cette trombe, c'était le maître du logis.

« Dix mille livres sterling de rente, s'écriait le comte, quelle fortune! C'est à ne pas le croire! Jean, un verre d'eau. Au diable le manége... Vite à boire, ou je me trouve mal... »

Jean revint avec un verre; M. de Saint-Erme but une gorgée, et ne se trouva pas mal : mais Frangetot fut sur le point de s'évanouir.

Digitized by Google

M. de Saint-Erme racontait à sa femme ce qu'il avait appris à l'ambassade anglaise. Ils héritaient d'une fortune de deux cent cinquante mille livres de rente. Mme de Saint-Erme ne voulut s'abandonner à la joie que lorsqu'on lui rendit son plateau, et il lui fallut une sandwich pour comprendre qu'elle était riche.

Je te laisse à penser à quelle colère M. de Saint-Erme se laissa aller lorsque Frangetot lui demanda la main de sa fille. On passe aisément d'un sentiment extrême à un autre. La joie se changea en fureur. Le reproche d'avidité fut prononcé, et la singulière coïncidence de l'héritage et de la demande fut bien constatée. La colère du comte se changea en furie lorsqu'il apprit que le consentement était forcé, et qu'à moins de déshonorer sa fille, elle ne pouvait en épouser un autre. Point de réponse et beaucoup d'injures, c'est tout ce que Frangetot put obtenir. M. de Saint-Erme le congédia sans vouloir s'expliquer, remettant sa décision à quelques jours. La pauvre Alicia fut sommée de comparaître devant son père; elle reçut de lui les reproches les plus accablants et les plus durs. Elle baissa la tête, acceptant comme un châtiment mérité ces injures graves; mais elle, qui était la douceur même, se montra digne et ferme. Elle déclara qu'elle n'épouserait jamais un autre homme que Frangetot, et que jamais elle n'accepterait de ses parents un sou de dot. On était accoutumé à la voir si résignée, si paisible, que cette déclaration énergique subjugua son père et sa mère. Ils durent céder. Fidèle à son serment, Alicia était résolue à partager la médiocre situation de son mari. Elle se disposait elle-même un modeste trousseau, tandis que ses parents, tout enivrés de leur héritage, se préparaient un établissement luxueux. Ce contraste entre le ménage qu'elle quittait et celui qu'elle aurait n'attristait pas Mlle de Saint-Erme. Elle éprouvait un de ces amours complets, sans bornes, comme les natures d'élite peuvent seules en éprouver, et que Frangetot n'était pas fait pour inspirer. Il partagea cependant toutes les délicatesses de sa femme, refusa toute donation, et prouva, par son désintéressement, que l'amour, et non l'intérêt, l'avait guidé dans cette entreprise.

Un mois après la demande en mariage, l'atelier de Frangetot était bien chauffé; quelques bouquets de fleurs ordinaires paraient la cheminée; sur une petite table pauvrement dressée deux couverts attendaient. La porte s'ouvrait; une femme, en toilette de mariée, entrait, suivie d'un homme en habit noir.

« Alicia, vous voici chez vous, dit le marié; ne regretterez-vous jamais vos parents et leur fortune.

— Jamais, reprit Alicia, j'ai renoncé à tout le passé. Je ne m'appelle plus Mlle de Saint-Erme, je m'appelle Mme Frangetot. »

Digitized by Google

Le repas fut silencieux ; toute séparation est triste, et Alicia ne pouvait, sans verser quelques larmes, songer à sa mère et à ses frères qu'elle ne verrait plus.

Le soir même du mariage, M. et Mme de Saint-Erme partaient pour l'Angleterre. Ils allaient habiter le château dont ils avaient hérité; le séjour de Paris était devenu odieux au comte. Il avait maudit sa fille, son gendre. Sa colère était d'autant plus vive, qu'il avait fermé les yeux avec une rare complaisance pour que cette union s'accomplît. Pauvre, il en eût été heureux ; riche, il ne pouvait la supporter. D'étranges scènes entre le beau-père et le gendre avaient précédé le mariage. Ils avaient conçu l'un pour l'autre l'aversion la plus vive, et Frangetot, soupçonné de calcul et d'avidité, avait répondu avec son ton déclamatoire :

« Quand un homme est, comme moi, voué au culte de l'art, il est au-dessus du soupçon. L'amour et l'art, tels sont les deux pôles entre lesquels se meut mon existence. Désormais nous sommes des étrangers l'un pour l'autre. »

Quelque temps avant les couches de Mme Frangetot, on reçut d'Angleterre une lourde caisse. La pauvre femme l'ouvrit, et elle vit une belle layette, une timbale d'argent, une bourse pleine d'or et dix livres de thé. Cette dernière attention trahissait Mme de Saint-Erme. Le tout était étalé par la chambre lorsque Frangetot rentra.

« D'où viennent ces nippes brodées? demanda-t-il.

— De Londres, c'est pour le baby, répondit faiblement Alicia.

— C'est ton père et ta mère qui se permettent.....

— Oui.

— Vite, remets tout cela en ordre et je vais porter moi-même le paquet à la diligence. »

Ainsi fut fait. Le soir, Alicia cousait un petit bonnet d'indienne.

« Est-ce que tu regrettes toutes ces fanfreluches, lui dit son mari qui dessinait à la lampe. Notre enfant sera un pauvre comme nous ; à quoi bon le vêtir de dentelles ? »

Et tout à coup devant les yeux de la pauvre mère défilèrent, comme des troupes devant un souverain, tous les bataillons de petites chemises, de bas de laine, de chaussons bien tricotés, de bonnets garnis de dentelles, de longues robes toutes brodées.

« Tu as raison, mon ami, » dit Alicia ; mais sa voix était enrouée, et quelques larmes tombèrent sur la petite pièce d'indienne qu'elle était occupée à coudre. Frangetot entendit le sanglot, le bruit sec des larmes sur la toile ; il fit un mouvement d'humeur, jeta son crayon loin de lui. Il allait parler, mais il n'en eut pas le temps. Deux bras entouraient son cou, deux lèvres s'appliquaient sur son front, puis une voix douce murmurait à son oreille :

Digitized by Google

« Pardon, pardon, mon Louis bien-aimé, j'ai eu un moment de faiblesse, cela ne m'arrivera plus, plus jamais. Je t'aime et je suis heureuse. »

Elle avait raison, la pauvre créature. Elle adorait son mari qui lui semblait à la fois un homme d'un beau caractère et d'un grand talent. Soumise, résignée, elle aimait avec l'humilité d'une servante. Frangetot la maltraitait instinctivement. Dès qu'il eut découvert en sa femme une douceur non pareille, il en profita avec une certaine lâcheté particulière aux caractères faibles. C'est la fable du lièvre et des grenouilles. Il rencontrait plus timide que lui, le voilà brave! Son orgueil d'ailleurs y trouvait satisfaction, et il se haussait à ses propres yeux de toute la distance qu'il établissait entre sa femme et lui. Pauvre, sans talent, sans réputation, il avait une singulière énergie pour croire à son génie. Frangetot y crut, et cet amour absolu, complet, cette soumission éternelle l'aidèrent à se former de lui-même cette bonne et douce opinion. Lorsque je connus Mme Frangetot, sa beauté n'avait plus que quelques traces bien fugitives. Je ne pouvais la regarder sans me sentir ému jusqu'aux larmes. Quel dévouement! Tout le jour, elle travaillait; le matin et le soir, elle cousait. Que de fois elle s'est excusée de coudre devant moi quelque harde à ses enfants ou à son mari! Dans la journée, elle donnait des lecons d'anglais. Quel souvenir pénible pour elle! N'était-ce pas la langue que parlaient sa mère et ses frères? Ne devait-elle pas se rappeler malgré elle ce château où sa famille vivait dans le luxe, tandis qu'elle souffrait et travaillait pour gagner du pain à ses enfants? Elle ne regrettait pas la richesse, et ce n'était pour elle qu'une triste vision, un mirage mélancolique. Elle aimait son mari toujours de la même affection ardente, passionnée. Je me rappelle encore le son de sa voix lorsqu'elle me disait :

« Ah! si vous connaissiez Louis, si vous saviez qui il est! »

Elle n'achevait pas et elle poussait un soupir gros d'enthousiasme et d'admiration.

Les femmes sont souvent très sévères pour les choix singuliers des hommes. Combien de fois les ai-je entendues nous accuser d'avoir les goûts bas; combien de fois n'a-t-on pas cité Thérèse à côté de Rousseau! Et les femmes ne prennent-elles jamais pour or ce qui n'est que chrysocale? En voilà un exemple; j'en citerais bien d'autres. Pendant quelques années, je fus le voisin de Frangetot; il composa alors les plus belles pages de son bagne de l'histoire. Je ne le vis pas faire un progrès ni modifier une de ses idées. Lent, assidu, il travaillait tout le jour; quelques portraits trouvés par hasard l'aidaient à vivre bien pauvrement, il est vrai, mais tous mangeaient.

Peu à peu, mon nom s'était fait connaître. J'obtins une commande

Digitized by Google

pour Versailles. Depuis longtemps, j'avais renoncé aux soirées de Frangetot, et une certaine froideur régnait dans nos relations. Sans motif apparent, sans explication, je n'allais plus chez lui. Quelques jours après avoir reçu la commande, Frangetot me rendit visite, pour me féliciter, je le pensais d'abord, mais quelle erreur !

« C'est le souvenir de nos bonnes relations, l'intérêt que je vous porte qui m'amènent ici, me dit-il avec cet air solennel qui lui était habituel. J'apprends que vous avez une commande, ne l'acceptez pas. Un artiste ne peut recevoir d'un gouvernement comme le nôtre, et puis le musée de Versailles est une création criminelle, une apologie de la royauté. Que signifie, je vous le demande, cette glorification de la pique, de l'arbalète, du fusil et du canon? Mon ami, vous êtes jeune, refusez, croyez-en l'expérience d'un artiste soucieux de sa dignité, préoccupé de sa mission.

— Si je fais un bon tableau, m'approuverez-vous? Que d'autres pensent et enseignent si bon leur semble, moi, je suis au monde pour regarder et peindre ce que je vois le mieux que je peux. C'est là que tendent mes efforts. »

Frangetot me quitta, après un long plaidoyer qui ne réussit point à me convaincre. Je composai mon tableau de la bataille de Malplaquet. Jeune, par conséquent un peu présomptueux, je m'imagina que mon voisin était jaloux de moi. C'était bien méconnaître cette nature arrogante et fanatique. Pendant l'hiver de 1846, Mme Frangetot devint grosse. Ce surcroît de famille était une ruine pour eux ; la pauvre mère vint un jour me trouver et me supplia de tâcher d'obtenir secrètement des travaux pour son mari. A force de démarches, en m'aidant de Clavelet, j'obtins pour lui une commande pour la salle des Croisades.

« Il ne médira plus de Versailles, » me disais-je en moi-même.

Après la fermeture du Salon, où il avait exposé une *Conversion de saint Paul* (on avait remis l'Evangile à la mode), M. Frangetot reçut du ministère la nouvelle qu'un tableau lui était commandé. Il refusa.

« Qu'on dise au ministre, répondit-il, que je n'oublierai pas les quinze années d'oubli où m'a laissé mon pays. Quand le peuple régnera, j'accepterai de lui sans rougir, parce que je l'ai servi et aimé, mais je ne veux rien d'un gouvernement que je n'estime pas. »

Le garde municipal qui portait la lettre officielle ne se chargea point de la réponse. Frangetot consigna, dans une longue épître, et ses griefs et les motifs de son refus.

Cette *Conversion de saint Paul*, dont je te parlais tout à l'heure, marqua une nouvelle phase dans le talent de Frangetot.

Digitized by Google

« De ce tableau, disait-il, je date ma troisième manière. La période historique est close, j'ai fini ; là, mon enseignement est complet. Il faut maintenant que j'initie le peuple à des idées plus hautes : je vais penser à la vie future. J'étudie en ce moment les Evangiles et la Bible. On a sans doute parlé à Scheffer du nouvel horizon que j'entrevois, car c'est à ce mouvement de mes idées que je dois attribuer la conception de *Saint Augustin et Sainte Monique.* »

J'avais pris l'habitude d'écouter Frangetot sans lui répondre.

« Bon, me dis-je en moi-même, il change de remorqueur. Delaroche ne marche pas assez vite, il passe à Scheffer. »

Ses opinions politiques n'étaient point ébranlées par les évolutions de son talent. Grâce à ce républicanisme haineux, il satifaisait sa rancune, et, dans sa passion égalitaire, il entrait, j'en suis sûr, je ne sais quelle amère et secrète jalousie.

Il ne me pardonnait point mon succès, et il eut une occasion pour me marquer sa haine, il en profita. Je ne sais par quelle indiscrétion il apprit dans les bureaux que j'avais sollicité une commande pour lui. Il remonta à la source, et découvrit que sa femme s'en était mêlée ; on l'avait vue entrer dans mon atelier. Moi qui portais à Mme Frangetot la plus respectueuse admiration, je fus accusé par ce fanatique d'avoir pour sa femme des sentiments de toute autre nature. Je vis la haine dans ses yeux dilatés quand, les joues pâles de colère, il vint me défendre de jamais franchir le seuil de sa porte.

« On se croit tout permis, disait-il en parcourant rapidement ma chambre, parce qu'on a des médailles et des commandes ; c'est bien là le caractère des flatteurs du gouvernement. Vous aviez comploté avec ma femme de me rallier, de me faire abjurer mon passé, de me compromettre pour me rattacher. N'y comptez pas : que ferait un patriote au milieu de ces artistes ventrus, qui se nourrissent des miettes tombées de la table des grands ? Le talent d'un courtisan et l'âme de don Juan, quel harmonieux assemblage ! »

Je mis M. Frangetot dehors ; bientôt après, je quittai la maison, pareil voisinage m'étant incommode. Je voulus dire adieu à Mme Frangetot ; je la guettai un jour que je savais son mari dehors. Je l'abordai dans l'escalier. Elle fut prise, en m'entendant, d'un tremblement qui me prouva combien elle avait peur.

« Comptez sur moi, madame, lui dis-je ; si vous avez besoin, en quelque circonstance que ce soit, d'un ami, écrivez-moi. »

Elle leva les yeux avec une expression de douceur angélique, et me dit :

« Je vous remercie ; je ne puis ni vous écouter ni vous répondre ; mon mari me l'a défendu. Je crois que vous êtes bon cependant, mais je ne me pardonnerai jamais le complot que j'avais formé avec

Digitized by Google

vous. J'ai méconnu le caractère de Louis, et pourtant c'est le plus noble qui existe. »

Elle remonta chez elle sans accepter la main que je lui tendais. Elle obéissait à une consigne, mais elle tâchait, par la douceur de ses regards, de compenser ce que ce refus avait de trop sévère. Pauvre femme, elle était un peu plus maigre, un peu plus pâle que la dernière fois que je l'avais vue. Comme elle aimait, lorsqu'elle prononçait ces deux mots : « Mon mari, » sa figure prenait une expression de séraphin. Rien ne l'avait troublée dans ses croyances, et la vie, en lui apportant de si grandes douleurs, ne lui avait pas ôté une illusion.

J'étais en Angleterre au moment de la révolution de Février. Inutile de dire que Frangetot en fut un des héros. Un camarade m'écrivit qu'il avait été blessé à la main. Pendant les deux années que je passai en Ecosse et à Londres, les seules nouvelles que je reçus de lui me furent données par un journal français, trouvé par hasard, et qui reproduisait une lettre de mon ancien voisin adressée au gouvernement provisoire. Il développait un plan du temple de la Concorde, expliquait le but et la signification de la salle baptisée par lui Bagne de l'histoire.

« Les décorations en sont toutes prêtes, disait-il en terminant; les toiles, roulées dans mon atelier, ont vécu cachées comme ces républicains de la veille qui gisaient dans les fers. A vous, citoyens, l'honneur de les délivrer. »

Je revins en France pour l'exposition de 1850. J'arrivai à Paris la veille de l'ouverture. En entrant le lendemain dans le grand salon du Palais-Royal, j'apercus un homme maigre, efflanqué, à ses côtés une femme plus maigre encore, puis une jeune fille pauvrement vêtue et un garçon de quinze ans environ, en uniforme de lycéen. C'était la famille Frangetot. Ainsi, tout avait changé en France, le gouvernement, les institutions; que de bouleversements! que de ruines! seuls, les Frangetot étaient immuables sur tous ces débris. Je fus rajeuni de les voir ainsi ; cela me rappela mes premiers succès. Comme jadis, le chef de la famille signalait aux enfants les beautés de son œuvre. Je l'interrompis au milieu de son discours ; il me reconnut et me serra la main.

« Tout est oublié, » me dit-il.

Puis, il me montra du doigt son tableau, en ajoutant avec fierté :

« Regardez ! »

Mme Frangetot ajouta d'une voix douce :

« Son tableau est intitulé : *le Triomphe de Marat.* »

C'était une vaste composition symbolique. Brutus, Harmodius et ristogiton, bien d'autres encore, formaient escorte à la victime de

Digitized by Google

Charlotte Corday. Dans le fond se détachait sur le ciel une architecture prétentieuse. *Temple de la Solidarité*, lisait-on sur le fronton, d'ordre très composite. L'énormité du sujet attira les regards de la foule, et le nom de Louis Frangetot circula pour la première fois. En ce temps d'agitation, on faisait de la politique à propos de tout. C'est une satire, disaient les réactionnaires ; c'est une justice, répliquaient les socialistes. La première opinion l'emporta. Un homme d'affaires politiques un peu poltron, désireux de popularité, s'avisa d'acheter le tableau. L'ambiguité de l'intention lui plaisait, et il goûtait la situation de chauve-souris de la fable. Ami de Marat, eût-il répondu aux démocrates vainqueurs ; contempteurs de la révolution, voyez cette caricature, eût-il déclaré aux rétrogrades victorieux.

Frangetot ne fut pas étonné en entendant M. X..... lui offrir six mille francs de sa toile. Il attendait depuis vingt ans une pareille visite et une pareille offre. Il consentit à la vente, à la condition seulement que, dans le cas où son projet de temple serait exécuté, il pourrait, moyennant dix mille francs, redevenir propriétaire du *Triomphe de Marat*.

Comprend-on jamais à quelles causes on doit le succès ? Frangetot ne s'étonnait point. Lorsque je le revis, il n'était ni conquérant ni dédaigneux. La simplicité de sa satisfaction prouvait à quel point elle lui semblait justifiée. Mme Frangetot faisait plaisir à voir ; ce n'était point le gain qui la ravissait. On allait rendre justice à son mari. Leur joie ne fut pas de longue durée. Un ami vint trouver Frangetot, une liasse de journaux à la main :

« Tu as lu les critiques ? demanda-t-il à Frangetot.

— Je me garde bien de jamais jeter les yeux sur la prose de ces misérables.

— Te voilà passé aristocrate. Tiens, lis. »

Ce reproche fit bondir Frangetot ; il lui fallut, malgré ses protestations, avaler toute la kyrielle d'articles où l'on célébrait sa haine contre la révolution, un pamphlet héroïque contre les sanguinaires héros de la Terreur. Guillaume Tell en face d'Arnold : tel était le graveur interrogeant son ami Frangetot.

« As-tu donc oublié ta foi, tes serments ? » lui demandait-il les bras croisés, l'œil furieux.

Frangetot était pâle comme un mort, lorsque sa femme entra apportant une lettre.

« C'est l'argent de ton tableau, dit-elle, et, en effet, du papier satiné s'échappèrent six billets de banque.

— Je comprends, dit le graveur avec un amer ricanement.

— Ah ! tu me soupçonnes de trahison, reprit Frangetot, eh bien, viens avec moi. »

Digitized by Google

Il prit son chapeau et entraîna son ami ; il le força à entrer avec lui chez M. X...., et là, déposant sur la cheminée le prix de son tableau, il lui dit :

« Notre marché est rompu, monsieur, mes amis ne m'estimeraient plus si j'acceptais votre argent. J'ai cru que vous étiez des nôtres, un partisan de la sainte cause ; excusez-moi. »

M. X..... ne comprit rien à cette démarche ; mais comme il était débarrassé d'une toile détestable, il ne réclama point.

Frangetot écrivit aux journaux une lettre de protestation. Pas un ne voulut la publier ; mais le graveur lui rendit son estime, et les apôtres continuèrent à se réunir dans son cénacle glacé.

J'étais réconcilié avec Frangetot ; j'allai chez lui pour revoir en même temps cette cour et cet atelier qui me rappelaient mes débuts. Mon voisin était le même, toujours aussi vaniteux, mais plus ulcéré, plus aigri que jamais. Tout occupé de politique et de philosophie sociale, il ne prenait plus la peinture que comme une expression muette de sa pensée. Jamais un souci de la forme, jamais une discussion sur la couleur. Jaloux de ses contemporains plus heureux et plus riches que lui, il ne pouvait nier le talent, mais il colportait je ne sais combien d'anecdotes infamantes, combien de récits de bassesse et de platitude sur ceux qu'il ne pouvait égaler.

« Je vais me résumer dans une dernière œuvre, avait-il coutume de dire avec son ton emphatique. On a pu un jour me soupçonner ; il faut que mon œuvre soit claire et nette aux yeux de la postérité. » Il faut toujours parler des autres à propos de Frangetot, il n'était qu'une sorte de lanterne où, tour à tour, il plaçait une lumière variée, mais toujours empruntée. M. Millet occupait tous les artistes. Il avait déjà commencé ce long et admirable commentaire de la vie des champs. Frangetot, comme nous, après nous, avait été frappé du talent rare que venait de montrer ce grand artiste. N'était-ce pas là une formule plus saine que ces allégories révolutionnaires ? Cette misère, représentée avec tant de grandeur, avec une si véritable pitié, ne parlait-elle pas plus haut que les compositions pseudo-allégoriques, où Robespierre, André Chénier et Marie-Antoinette se disputent les larmes et l'indignation du public ?

Frangetot commença une grande composition. Il l'intitula *l'Apothéose de la Misère*, œuvre imbue des idées de sa jeunesse ; il voulut tenter un compromis entre le pittoresque et le lieu commun. Dans un ciel brumeux, il fit enlever une pauvre femme empruntée à Millet par des anges que M. Scheffer aurait pu réclamer comme sa propriété. L'un portait un cabas, l'autre les souliers de la pauvre misérable, qui s'en allait au ciel avec tous les honneurs réservés jusqu'ici aux saints privilégiés du calendrier. Le tableau était assez bien composé et ne

Digitized by Google

manquait pas d'effet. Pendant deux ans, il y travailla dans le mystère; la toile fut refusée, car on n'aimait plus les protestations contre l'ordre social, qu'elles fussent peintes ou écrites. Quand Frangetot apprit ce refus, il fut pris d'un accès de délire, tel qu'on craignit pour sa raison. Miné par une fièvre lente, il dépérissait visiblement. Incapable de tout travail, il errait dans ce grand atelier, entouré de sa femme et de ses enfants. Nous nous étions cotisés pour les aider à vivre; Mme Frangetot était exténuée, et je te laisse à penser si ses leçons d'anglais et ses travaux à l'aiguille suffisaient à l'entretien de tout le monde. J'étais resté quelques jours sans les aller voir, lorsqu'un commissionnaire me remit un mot de Mme Frangetot. Elle m'appelait près de son mari, qui était bien mal. J'accourus; la fièvre lente avait pris un caractère pernicieux, et le malheureux se mourait. Quelle misère! je prêtai quelque argent pour faire acheter des remèdes, dépense inutile. Je voulais forcer Mme Frangetot à se reposer, et j'offrais de passer la nuit auprès du malade. Elle refusa. Comme je sortais, je rencontrai dans la cour un vieillard fort élégant, de bonne mine, bien vêtu, il m'aborda.

« Vous venez de voir M. Frangetot, me dit-il. Comment va-t-il?

— Bien mal.

— Hélas, c'est mon gendre.

— Vous êtes M. de Saint-Erme?

— Oui, le comte de Saint-Erme, ma fille s'est mésalliée.

— Ah! monsieur, il ne s'agit point de mésalliance, votre gendre se meurt, votre fille est désespérée, et vous n'allez point à leur secours! »

Le vieillard avait la tête un peu faible, il se mit à pleurer. Il me raconta à travers ses larmes qu'il avait employé tous les moyens possibles pour revoir sa fille, qu'il n'était venu à Paris que pour elle, en apprenant sa détresse, mais que le mari et la femme étaient entêtés dans leur orgueil et ne voulaient ni le recevoir ni accepter un secours de lui. J'emmenai le vieillard pour concerter avec lui les moyens de venir en aide au pauvre ménage. A peine étions-nous entrés dans mon atelier qu'on vint de nouveau me chercher. Frangetot se mourait. Excité par le délire, il était sur son séant, pâle, effrayant. Il parlait encore de son art, de ses plans, de ses croyances. Pauvre diable! Tout à coup, il ouvrit les yeux démesurément : « Ah! s'écria-t-il, je vois le temple de la Concorde. Que c'est beau..... c'est là que je me promènerai..... toujours, toujours..... en t'attendant, Alicia..... respecte ma mémoire..... n'oublie jamais que tu es la veuve d'un artiste..... Ah! quelle lumière, quels accords! » Sa tête retomba sur l'oreiller, le râle commença et il mourut le 18 février

Digitized by Google

1854, quelques jours avant l'anniversaire de cette révolution qu'il avait tant souhaitée.

Rien ne peut donner l'idée du désespoir de Mme Frangetot. Elle, que j'avais toujours vue calme et silencieuse, fut prise d'une attaque nerveuse qui fut suivie d'une agitation extraordinaire. Elle parlait, sans s'arrêter, toujours de son mari. Avec quelle exaltation !

« Personne que moi ne l'a connu, disait-elle ; c'était un cœur antique. Il a bien souffert, mon pauvre Louis. Quel grand artiste la France a perdu ! de quel père seront privés mes malheureux enfants ! Qu'il était bon, qu'il était grand, qu'il était généreux !.... Que vais-je devenir ? »

En vain je tâchais de la calmer, rien ne pouvait l'apaiser. J'eus l'idée de lui parler de son père, de sa mère.

« Jamais je ne les verrai, me répondit-elle avec une sauvage exaltation ; j'ai promis à celui-ci, et elle montrait le cadavre, de ne leur pardonner jamais, et je tiendrai mon serment. Mon pauvre cher mari, eux qui l'ont dédaigné, injurié, insulté ! »

Elle tomba à genoux devant ce lit où dormait pour toujours ce niais héroïque, et sa voix s'éteignit dans les lamentations.

Te souviens-tu d'avoir vu à mon atelier une femme de cinquante ans environ, très pâle et vêtue de deuil. Elle vend des brosses. Avec des leçons d'Anglais, lorsqu'elle en trouve, ce petit commerce constitue toutes ses ressources. C'est Mme Frangetot. Elle a juré à son mari de ne se jamais réconcilier avec ses parents; elle meurt de faim en tenant sa promesse.

Mlle Frangetot s'est mariée avec un Anglais pendant une visite qu'elle faisait à la famille Chesnutfield. Le fils étudie la peinture : peut-être retrouvera-t-il la veine de talent de son grand-père. Espérons que le don de peintre, comme la goutte, saute une génération.

J'achète toutes mes brosses à Mme Alicia (elle ne porte point le nom de son mari pour l'exercice de son commerce), j'en achète plus que je n'en consomme. Quelquefois, en me parlant de son fils, elle me dit avec un soupir : « Dieu veuille qu'il ait l'âme et le talent de son père ! »

Alors vous vous êtes tu, cher maître, un peu attendri, avouez-le. Ce récit, commencé le rire aux lèvres, vous le terminiez les larmes aux yeux. Vous vouliez en m'égayant m'irriter contre cet artiste pédant. Frangetot jouissait peut-être déjà du bénéfice de l'éloignement, et ses défauts se perdaient dans la brume du passé, mais je ne pouvais m'associer à vos sarcasmes. « Pourquoi ? nous disiez-vous en terminant, pourquoi Frangetot n'a-t-il pas expédié des lettres dans

Digitized by Google

un bureau? ou vendu des drogues dans une boutique? Quel métier ne lui eût convenu, si ce n'est celui de peintre? »

Je n'osai pas vous répondre, et je l'essaye aujourd'hui : « Songez, cher maître, à ce que l'art avait fait de cet homme borné. Expéditionnaire ou épicier, eût-il montré la même énergie dans la pauvreté? Tout en ce monde ne se mesure point par le talent. La vertu et l'honneur valent mieux peut-être. Si, pour compter un malhonnête homme de moins, il faut un mauvais peintre de plus, je m'y résigne, car l'âme y gagne plus que les yeux n'y perdent. Bon père et bon époux; cette épitaphe vulgaire que vous jetez comme une raillerie à la mémoire de ce mort, vous, artiste, vous avez le droit d'en rire; mais là-haut il est un juge qui ouvrira peut-être ses bras au pauvre bafoué. Ne soyons pas si épicuriens, et n'estimons pas les autres par les plaisirs qu'ils nous causent. Gloire à une école, à un art qui inspirent de pareils fanatiques d'honneur et de fidélité. Aujourd'hui, les peintres gagnent et thésaurisent. L'idéal s'est envolé comme la misère de Frangetot. Vous le voyez, cher maître, chacun est sévère pour ses contemporains; vous l'avez été tout à l'heure pour le temps que vous avez honoré, et si je blâme le mien et si je me trompe, que Dieu..... et l'Ecole des beaux-arts soient loués. »

ARTHUR BAIGNÈRES.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie, par M. le comte H. Russell-Killough. 2 vol. Paris, Hachette.

Ce récit de voyage est le plus curieux le plus émouvant, qui ait été offert au public français depuis bien des années. Français, et bon Français malgré son nom anglo-saxon, M. Russell est un touriste de la trempe des Marco Polo, des Bernier, des Caillié. Il n'en est pas à ses débuts; déjà, en 1856, il avait fait un petit voyage de reconnaissance au pôle antarctique et décrit force circuits périlleux parmi les formidables batteries flottantes d'icebergs, qui défendent contre la témérité des navigateurs l'insondable continent austral; il avait ensuite visité l'Amérique du Nord. Cette fois, dans l'espace de deux années, l'intrépide voyageur a exploré tour à tour les régions les plus glacées et les plus brûlantes du monde habitable. Il a couru la poste en traîneau dans les steppes de la Sibérie en plein hiver, par des froids tels que les fourrures gelaient sur lui d'une station à l'autre, qu'il « mangeait son rhum » au lieu de le boire, et que les chevaux épouvantés par ces tempêtes de neige, par cette température de 35 à 40 degrés de froid, qui leur suspendait la vapeur de leur respiration aux narines en forme de stalactites, se retournaient et voulaient à toute force s'installer dans le traîneau. A cette course sur les neiges une autre succède, plus pénible encore peut-être, parmi les sables du désert de Gobi, le Sahara asiatique. Les véhicules sibériens ont fait place au chameau, ce « vaisseau du désert, » qui offre, plus que tout autre, les inconvénients du tangage et du roulis. Les fatigues de ce trajet, de Kiaktha à Pékin, furent à peu près perdues; c'était le moment où l'éphémère succès du Peï-Ho inspirait aux autorités chinoises une recrudescence de dédain pour les « Barbares; » aussi, à peine arrivé dans la capitale du Céleste-Empire, M. Russell fut forcé de s'en retourner par le même chemin. Il eut donc le bonheur de traverser deux fois la grande muraille, et jouit également à deux reprises d'un panorama que bien peu de voyageurs européens avaient contemplé jusqu'ici, celui du lac Baïkal entièrement gelé. Il accomplit un trajet d'environ quinze lieues sur l'azur pétrifié de cette mer intérieure, où les caprices de certains courants font varier l'épaisseur de la glace, depuis deux mètres et plus jusqu'à quelques pouces seulement. Il fallait franchir au triple galop les espaces où cette croûte ployait sous le poids des voya-

Digitized by Google

geurs. Après cette traversée émouvante, M. Russell reçut une hospitalité princière du général Mourawieff-Amoursky (qu'il ne faut pas confondre avec le bourreau de la Pologne), gouverneur de la nouvelle province russe démembrée de l'empire chinois. Il descendit en sa compagnie le fleuve Amour, dont il vante les rives comme les plus pittoresques du monde. Sans suspecter le moins du monde la véracité de M. Russell, on doit remarquer qu'il était alors dans une situation physique et morale qui le portait irrésistiblement à voir tout en beau, sous la double influence d'un mode de locomotion confortable qui contrastait voluptueusement avec les précédents, et de cet accueil si cordial que les Russes prodiguent toujours à la première rencontre, sauf à se refroidir considérablement ensuite avec leurs nouveaux amis.

M. Russell s'embarqua à l'embouchure de ce fleuve Amour, qu'il nous dépeint aussi poétique que son nom. Il ne fit que toucher barre au Japon, à Shang-Haï, à Canton, à Sumatra. Il ne nous apprend non plus rien de tout à fait nouveau sur l'Australie, dont il n'a parcouru que quelques cantons déjà souvent décrits. Mais il prend sa revanche à la Nouvelle-Zélande, que peu de Français ont visitée. Le récit de son excursion aux monts Kaïkoras est un des épisodes les plus dramatiques qu'on puisse lire dans aucun voyage. Une indication mal donnée ou mal comprise lui avait fait faire fausse route dans cette région où l'on ne s'égare pas impunément. Il erra trois jours et trois nuits, par un froid glacial, sans abri, sans nourriture, embourbé dans des fondrières marécageuses, où des fourrés impénétrables alternaient avec des rocs dénudés, aux arêtes glissantes, sur lesquels chaque pas était une douleur et un danger. Il tournait incessamment sur lui-même, au milieu d'une brume épaisse et continue qui lui dérobait l'aspect des cimes supérieures. Heureusement, M. Russell n'est pas seulement un touriste intrépide, c'est un chrétien convaincu et fervent. Quand il nous affirme que, dans cette extrémité terrible, il ne cessa d'implorer et d'espérer le secours du ciel, quand il le voit enfin descendre sous forme d'un rayon de soleil qui lui permet de choisir les parois les moins inaccessibles de cet abîme, et de s'orienter pour le retour, nous ne pouvons, pas plus que lui, voir là l'œuvre d'un aveugle hasard, dont le caprice se jouerait de toute foi et de toute prière.

De retour à Sydney, M. Russell, avant de s'embarquer pour Ceylan, alla voir la grande merveille de l'Australie, la cataracte encore trop peu connue de Weatherbroard, préférable, selon lui, à celle du Niagara. Sa tournée finale au travers des Indes, qu'il a visitées plus consciencieusement qu'aucun voyageur français moderne depuis Jacquemont, offre encore des pages d'un grand intérêt. On remarquera ses excursions à la chute de Guerseppa, presque aussi belle et plus accessible que celle des montagnes Bleues; dans le massif des Nilgherries, ces curieuses Pyrénées de l'Inde méridionale, enfin à Dorjiling, établissement à l'extrême frontière anglaise du côté du Thibet. De ce village, situé sur une des premières assises de l'Himalaya, à une hauteur qui déjà égale celle des cols les plus élevés des Alpes, on voit s'étager une portion considérable de la grande chaîne. Dans ce panorama figurent les plus hautes montagnes du globe; une cein-

Digitized by Google

ture continue formée par les neiges éternelles, embrasse en été une circonférence de 80 degrés, c'est-à-dire près d'un quart de l'horizon. Parmi les pics qui forment la dentelure de cet arc de cercle, il n'en est aucun qui ne soit plus élevé que notre Mont-Blanc, plus de douze dépassent six mille deux cents mètres, et la double cime du géant Kinchinjanga atteint huit mille sept cents mètres. Quelques hostilités survenues dans ce moment avec les tribus montagnardes empêchèrent M. Russell de pousser plus avant dans la direction du Thibet, à travers ces cols qui dépassent à eux seuls les cimes les plus élevées des autres parties du monde. Il partit donc, disant non pas adieu, mais au revoir, au panorama de Dorjiling, le plus sublime spectacle que l'homme puisse contempler ici-bas. En revenant en France par Suez, Constantinople et l'Italie, il passa non loin du Mont-Blanc, dont un brouillard lui voila le sommet. « Il s'était caché de pudeur, dit M. Russell, comme s'il eût su que j'arrivais de l'Himalaya! »

Bon ERNOUF.

La Mer Polaire, Voyage de l'Erèbe et de la Terreur, *et Expéditions à la recherche de Franklin*, par Ferd. DE LANOYE, 1 vol. in-12, illustré. Paris, Hachette. 1863.

La géographie a fait en ce siècle de remarquables découvertes, en tête desquelles se placent les explorations de l'Océanie et du continent australien, de l'Afrique centrale, du pôle nord et du pôle sud, et, tout récemment, celle des sources du Nil. C'est un beau spectacle que celui de l'homme prenant ainsi possession de sa planète pour mieux étudier les lois qui la régissent et répandre partout les arts et les produits de la civilisation. Chacun comprend l'importance de ces investigations scientifiques, si fécondes en résultats, et le nombre des livres qui leur sont consacrés se multiplie de jour en jour, surtout chez les Allemands et les Anglais, les deux peuples de l'Europe les plus passionnés pour les voyages. Bien que, depuis plusieurs années, on puisse constater en France une certaine amélioration, ce goût y est moins répandu que chez nos voisins. Mais l'indifférence du public ne tient-elle pas au peu d'habileté de ceux qui s'occupent de cette belle science, au peu d'attrait dont ils l'ont revêtue? Chose singulière! malgré la netteté de notre esprit et la clarté de notre langue, bien peu d'auteurs ont trouvé le cadre attachant qui ferait aimer les récits de voyage par la jeunesse et les gens du monde. Les uns ont écrit pour les savants, les autres pour l'enfance; mais, en général, on a négligé la classe de lecteurs la plus nombreuse, celle qu'il faut instruire et intéresser à la fois par la solidité du fond, par l'agrément de la forme et le charme du style. C'est à réparer cette négligence que M. Ferdinand de Lanoye a dévoué heureusement ses efforts; nul n'a mieux réussi que lui dans ce genre délicat et difficile. L'*Inde contemporaine*, le *Niger*, le *Voyage au Pôle nord*, sont des modèles; les deux premiers, publiés depuis plusieurs années, sont bien connus; nous ne parlerons que du dernier, qui a paru récemment.

La *Mer polaire* renferme le tableau des courageuses expéditions entre-

Digitized by Google

prises à la recherche de Franklin et de ses compagnons. Le drame s'ouvre avec le départ de ce grand navigateur qui, sur la *Terreur* et l'*Erèbe*, fait, en 1845, une nouvelle tentative pour découvrir le passage du pôle nord. Après une absence de cinq années, pendant lesquelles on n'avait reçu aucune nouvelle des voyageurs, l'inquiétude s'empare des esprits. C'est alors qu'Anglais et Américains entreprennent cette série d'explorations qui devaient donner au monde le spectacle de tant de courage et de dévouement pieux. En 1851-52, s'accomplit la croisière dans laquelle notre héroïque compatriote, le lieutenant Bellot, trouve une mort glorieuse. Vers le même temps à peu près, commence l'expédition du commandant Mac-Clure, qui, avec l'*Investigator*, séjourna trois hivers au milieu des glaces arctiques, et eut enfin l'honneur de découvrir le passage nord-ouest. Il n'est rien de plus émouvant que le récit des souffrances de tout genre que les intrépides marins eurent à supporter pendant cette terrible campagne. On peut difficilement se faire une idée des dangers sans nombre qui environnent le navire enfermé dans les glaces au milieu de ces sombres régions, empreintes d'une tristesse indicible. La position devient encore plus périlleuse avec le dégel ; d'immenses banquises entourent à chaque instant le vaisseau, prêtes à l'écraser, et il faut des efforts, une présence d'esprit et un bonheur incroyables pour éviter la mort dont l'équipage est sans cesse menacé.

Néanmoins, malgré l'expérience et l'énergie des marins, malgré l'emploi de masses énormes de poudre destinées à faire éclater la glace qui étreignait le navire, l'*Investigator* ne put être dégagé et l'équipage se vit contraint de l'abandonner. Les compagnons de Mac-Clure se trouvaient ainsi perdus au milieu des mornes régions du pôle, et réservés sans doute à une mort affreuse, si la Providence ne les avait fait rencontrer par un détachement du *Hérald* envoyé à leur secours. Le triste honneur de trouver les derniers vestiges de Franklin n'était cependant pas réservé à Mac-Clure, non plus qu'à l'expédition entreprise de 1853 à 1855 par l'Américain Elisah Kane. Une autre croisière, dont l'amirauté anglaise avait confié le commandement aux capitaines Belcher et Inglefield, ne fut pas plus heureuse. Emprisonnés par les glaces, les cinq navires qui la composaient durent être abandonnés vers la fin de 1854, et l'équipage regagna l'Angleterre sans avoir rien appris sur le célèbre navigateur dont le sort excitait une si vive anxiété. Mais bientôt, un rapport du docteur John Rae, qui avait été chargé par l'amirauté d'explorer les côtes de la baie d'Hudson, fit connaître des détails précis obtenus des indigènes de la terre de Bothia. Les Esquimaux rapportaient qu'au printemps de 1850, deux vaisseaux, qui n'étaient autres que l'*Erèbe* et la *Terreur*, avaient été brisés par les glaces; puis, ceux qui les montaient, débarqués sur les terres voisines, étaient successivement morts de froid, de faim et de fatigue. Ces témoignages étaient confirmés par divers débris achetés aux indigènes, et qui avaient incontestablement appartenu au malheureux équipage de Franklin.

Le gouvernement anglais jugea son rôle terminé ; convaincu de la perte totale de l'expédition, il adjugea au docteur Rae la prime de dix mille livres promise à quiconque apporterait à la mère-patrie des nou-

Digitized by Google

velles positives de John Franklin. Mais la veuve du grand navigateur ne crut pas encore avoir accompli sa tâche. « Reportant dès lors à la renommée de son illustre époux et de ses braves compagnons la sollicitude incessante qu'elle avait vainement prodiguée à leur salut, elle résolut, dit M. de Lanoye, de consacrer à l'exploration religieuse du théâtre de leur désastre les débris de sa fortune épuisée à leur intention sur toutes les routes du pôle. Elle fit ce que le gouvernement britannique, après huit ans de recherches vaines, après dix-neuf expéditions sans résultat, huit vaisseaux perdus et vingt millions dépensés, jugeait impossible. L'attachement indomptable et sans espoir d'une épouse se montra une fois de plus à la face du monde, plus puissant que les administrations et les conseils des souverains. »

Dans le courant de 1857, lady Franklin acheta de ses deniers le *Fox*, bâtiment de 177 tonneaux, destiné à une nouvelle expédition au pôle arctique, et dont le commandement fut confié au capitaine Mac-Clintock, qui ne voulut, comme les autres officiers placés sous ses ordres, recevoir aucune rétribution. « C'est ainsi, ajoute l'auteur de la *Mer polaire*, que, grâce à l'énergique dévouement d'une femme, fut enfin dévoilé le mystère funèbre que le génie du pôle avait célé dix ans dans ses sombres solitudes. »

Partie d'Angleterre le 1er juillet 1857, cette expédition, après avoir été enfermée huit mois dans les glaces, parvint, le 2 avril 1859, à l'île du roi Guillaume, sur les lieux mêmes où avaient succombé les nobles victimes, à la mémoire desquelles le capitaine Mac-Clintock put ériger un monument.

Tel est le drame dont M. de Lanoye s'est fait le narrateur éloquent et ému dans l'ouvrage dont nous venons de donner une courte analyse. Ce n'est pas une des pages les moins instructives ni les moins fécondes en exemples d'énergie et de courage héroïque parmi celles que renferment les annales des voyages. Les nobles figures de Franklin, de Bellot, de Mac-Clure, de Mac-Clintock, sont dignement peintes dans le livre de la *Mer polaire*. On y sent un souffle de générosité et de noblesse qui anime le style de l'écrivain quand il retrace la lutte de ces cœurs intrépides contre les obstacles et les dangers du pôle arctique. EMILE JONVEAUX.

Correspondance inédite de Collé, etc., publiée sur les manuscrits autographes, avec une Introduction et des Notes, par M. H. BONHOMME. Paris, Plon.

Nous avons déjà, à propos d'un précédent livre sur Piron, signalé les intelligentes et curieuses investigations de M. Honoré Bonhomme sur l'histoire anecdotique de XVIIIe siècle. Il a pris, cette fois, pour objet de ses recherches, les lettres et œuvres inédites d'un chansonnier dont le nom est resté populaire. Ainsi qu'il le fait observer avec raison, la réputation de bonhomie spirituelle et inoffensive dont Collé avait joui de son vivant, avait reçu une rude atteinte par la publication posthume de son *Journal*, où ses contemporains les plus illustres étaient jugés plus que sévèrement. On avait cru surprendre, dans cet épanchement intime, le

Digitized by Google

secret d'une médiocrité vaniteuse et jalouse, se dédommageant à huis clos du supplice d'entendre dire et d'être même obligée de dire du bien des autres. M. Bonhomme s'efforce de détruire, ou du moins d'atténuer cette fâcheuse interprétation. Suivant lui, « Collé était un grand enfant, qui n'attachait pas plus d'importance au mal qu'il disait des autres, qu'au bien qu'il disait de lui. Lorsqu'il écrivit ce *Journal* (commencé vers sa cinquantième année et poursuivi jusqu'à sa mort), sa carrière de poète allait déclinant. Il s'abandonnait donc, sans contradiction et sans contrôle, à une polémique qu'il soutenait tout seul pour se sentir vivre. » — « Des intelligences plus hautes, des têtes plus fortes, dit encore avec raison M. Bonhomme, ont succombé, au déclin des ans, à ce désir de se faire illusion sur leurs forces et de se survivre. » A l'appui de cette apologie, au moins bien trouvée si elle n'est pas rigoureusement exacte, M. Bonhomme oppose, comme pièces justificatives, des extraits nombreux et souvent intéressants, empruntés à différents manuscrits inédits de Collé. Parmi ces documents, le plus considérable et, sans contredit, le plus propre à réhabiliter la mémoire du chansonnier, est une volumineuse correspondance avec un jeune homme employé dans les fermes, et auquel Collé porta jusqu'à sa mort un intérêt paternel. Ces lettres nous le montrent en effet sous un jour absolument nouveau ; elles attestent à la fois un bon sens exquis et une rare sensibilité. Quand on voit, à la même date, le même homme si bienveillant, si sensé dans les actes sérieux de la vie, et si emporté, si atrabilaire dans les pages secrètes de son *Journal*, on est disposé, comme M. Bonhomme, à ne voir dans ce *Journal* qu'une pure fantaisie d'artiste, sur laquelle on ne doit pas juger trop sévèrement l'auteur. Il serait téméraire, par exemple, d'accuser d'une vanité incurable l'homme qui, après avoir agréablement raillé, comme plus particulièrement injustifiable, celle de ses confrères les poètes, finit par cet aphorisme vraiment philosophique et chrétien : « L'homme n'a jamais de quoi se glorifier de sa pauvre raison, quelque grande qu'elle paraisse à ses yeux, et même aux yeux des autres. Il doit être humilié d'être homme. » Les fragments également inédits d'un *Commentaire* sur Voltaire ne méritaient peut-être pas autant l'honneur d'une exhumation, mais on doit savoir gré à M. Bonhomme d'avoir publié pour la première fois le texte intégral du « Discours sur l'origine de la parade, » en style poissard. Nous avons perdu le droit de blâmer l'engouement momentané de nos pères pour ce jargon. Il vaut bien, après tout, celui qu'on applaudit aujourd'hui dans certains théâtres, et a sur lui l'avantage de recéler parfois des mots spirituels, comme celui-ci, que nous empruntons à Collé : « Si j'avais le génie léger de ces aigles de la littérature qui, d'une langue, transportent à dos de mulet ce qu'igna dans une autre. » M. Bonhomme a également complété, d'après le manuscrit original, le texte d'un des chapitres les plus curieux que Collé ait écrits, sous le nom immérité « d'anecdotes peu intéressantes. » C'est l'histoire d'une parade licencieuse composée par Collé et Saurin, son collaborateur, dans le carême de 1736, à la requête de « jeunes et jolis ducs — car pour lors j'étais *enducaillé* — qui devaient la jouer dans la semaine sainte. Ils mettaient *de l'air* à en fixer la repré-

Digitized by Google

sentation à cette époque ; » et, logiques à leur façon, ils la mirent définitivement au vendredi saint. Duclos et Collé déployèrent inutilement leur éloquence bourgeoise pour la renvoyer à une des fêtes de Pâques. Ils furent traités de « pauvres imbéciles et de marguilliers » par nos seigneurs les ducs, dont Collé cite les noms en toutes lettres. Nous ne les répéterons pas par égard pour leurs fils qui ont expié soixante ans plus tard, sur l'échafaud ou dans l'émigration, les gentillesses ultrà-philosophiques de leurs pères. Ils n'eurent pas l'agrément de mener à bien cette plaisanterie sacrilége, qui, suivant Collé, fut dénoncée au cardinal de Fleury par l'un des acteurs. La représentation devait avoir lieu au château de l'un de « ces aimables seigneurs, » et déjà tous y étaient réunis quand ils reçurent un ordre du roi qui leur enjoignait de retourner immédiatement à Paris. Le plus piquant, c'est que leur mauvaise humeur retomba sur l'auteur de la malencontreuse parade. « Aussi reconnaissants que des comédiens ordinaires, nos comédiens seigneurs me *guillochèrent* de ridicules. Comme je n'avais pu chanter à souper, parce que j'avais la poitrine échauffée, ils dirent que, quand on faisait à des gens de ma sorte l'honneur de les admettre en bonne compagnie, ils étaient faits pour avoir de la complaisance et de la santé. » C'était par de semblables aménités que les gens de lettres expiaient l'honneur qu'on leur faisait en daignant s'amuser de leurs saillies! Le volume de M. H. Bonhomme présente, comme on voit, plus d'un genre d'intérêt ; il se recommande de plus par sa belle exécution typographique, et un portrait de Collé, gravé d'une manière remarquable par M. Nargeot. Bon ERNOUF.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Année littéraire et dramatique, ou Revue annuelle des principales productions de la littérature française (6e année), par G. VAPEREAU, auteur du ***Dictionnaire des Contemporains.***

Nous n'avons pas l'intention de faire un nouvel article sur l'*Année littéraire* de M. Vapereau; on en connaît les mérites, et surtout le mérite principal : c'est un magasin de renseignements bien distribué, bien organisé, facile d'accès, et commode à parcourir. On y trouve à peu près tout ce qu'on y cherche, et on l'y trouve tout de suite; ses tiroirs et ses casiers ont leur étiquette en grosse écriture, qui attire l'œil et dirige la main; les drogues des pharmaciens ne sont pas plus soigneusement rangées. S'il en manque quelques-unes, on vous les aura demain; il suffit de repasser. Il manque peut-être, dans l'*Année littéraire*, deux ou trois des productions de 1863; deux ou trois, pas davantage, et soyez sûr que M. Vapereau déplore ces petites lacunes, et qu'il les comblera l'année prochaine. Consciencieux, attentif, très jaloux de contenter son monde, M. Vapereau se procure en peu de temps ce qu'il n'avait pas. Il n'avait pas toujours, dans quelques-unes de ses *Années* précédentes, la proportion, la mesure, le ton de la juste critique; eh bien, il se les est procurés. Il s'est dépouillé d'un certain penchant à la dissertation magistrale, il ne pèse plus des toiles d'araignées dans des balances à quintaux, il ne donne plus d'importance à des niaiseries, il ne juge plus M. Gagne, auteur du *Calvaire des Rois*, il le plaisante, et il a raison; M. Gagne est un poète *humain*, qui rivalise avec M. Bertron, le candidat humain; la littérature de l'un fait pendant à la politique de l'autre.

Je crois fermement que le recueil où M. Vapereau établit ainsi l'inventaire de chaque année aura un succès plus durable que la plupart des livres qu'il y entasse. On est frappé de ce qui s'en imprime en trois cent soixante-cinq jours; mais on est encore bien plus frappé de ce qui en meurt. M. Vapereau tient le cahier des naissances, mais l'opinion publique est un greffier impitoyable, qui constate les décès, et qui a déjà marqué d'une croix noire la plupart des œuvres que M. Vapereau avait joyeusement enregistrées. Lui-même, malgré sa bienveillance, il n'a pu s'aveugler sur la vitalité de quelques-unes, et il a sonné, presque du même coup, leur

Digitized by Google

baptême et leur enterrement. Quand on lit, à la fin de son recueil, la liste des gens de lettres morts dans l'année (notre pauvre Lamé s'y trouve), on se demande comment il ne lui a pas pris envie de dresser aussi un catalogue des œuvres mortes, de faire la nécrologie des livres; elle serait, croyez-le, plus longue que l'autre. Nous avons eu la douleur de nous en convaincre, et c'est à ce triste point de vue que nous voudrions analyser l'*Année littéraire*, en observant les divisions, et en suivant l'ordre que M. Vapereau a suivi lui-même, en partageant notre chronique en tranches, comme il a partagé son livre, en reproduisant ses catégories et ses chapitres, en lui empruntant ses cadres, en nous emparant enfin de sa propre symétrie. Nous passons après lui, et sur ses plans, la revue des livres de l'année; mais nous voudrions ajouter des conclusions à son rapport.

Poésie. — « L'année 1863, qui ne pèche pas par l'excès des richesses littéraires, a surtout fait une part modeste à la poésie. »

Nous n'avons aujourd'hui ni Lambert ni Molière,

et, sans MM. Dierx et Lafenestre, nous serions bien embarrassés. M. Vapereau leur rend justice à tous les deux, surtout au premier, et mentionne un autre début poétique, celui de M. Pittié (un nom malheureux!), qui fait rimer *gosier* avec *hier*. La poésie du panthéisme est représentée par M. André Lefèvre et sa *Flûte de Pan;* M. André Lefèvre est un bon forgeron : il martèle le vers, « il a, comme on dit, une forte facture; » j'aime mieux ses vers façonnés et polis que ses vers martelés; la lime, chez lui, me plaît mieux que l'enclume. Puis, viennent les femmes poètes (quand donc dira-t-on hardiment : les poétesses? c'est si vite dit), Mmes Peuker, Ackermann et de Montaran; M. Vapereau avait d'abord oublié cette dernière, l'injuste! Il s'en souvient aujourd'hui, et lui prouve qu'elle est aussi spirituelle que Mme Ackermann : « Est-ce que par hasard la poésie élégiaque, de nos jours, chez les femmes comme chez les hommes, ne serait que factice, et sommes-nous à la veille de voir reparaître, derrière les tristesses lyriques de la dernière mode, la gaieté vive et frondeuse du naturel français? » Que dirait donc M. Vapereau s'il avait lu le joli volume de poésies que Mlle Ernestine Drouet vient de faire paraître sous le titre de *Caritas?*

Connaissez-vous MM. N. Martin, de Montvaillant, L. Valery, A. Muston, de Vico, A. Giron, J. Travers, A. Millien, Eugène Vignon, R. Biémont, Tapon Fougas, Topin, Desserteaux, etc., etc.? Les connaissez-vous? Hélas non! Eh bien! ce sont autant de poètes, une pléiade, et tous leurs vers ne sont pas mauvais. M. N. Martin en a fait sur *Julien l'Apostat* qui ne me paraissent pas d'un intérêt très vif, mais sa *Gazette en vers* a du bon :

Si je descends de ces hauteurs
Dans le vallon des prosateurs,
Je dis à Sand que l'on assiege
« Fais encore *un Homme de Neige;* »
A Dumas père qui fait tout,
Qui sait tout, voit tout, est partout,

Digitized by Google

(Sans pourtant être un solitaire,)
Je ne dirai pas de se taire;
Certe on ne dira pas d'About
Que son esprit vif est à bout;
Il est trop homme de ressource,
Toujours prêt à quelque autre course,
L'Ecole normale est la source
D'où jaillit son flot sur le sol,
D'où sortit Prévost-Paradol,
D'où sortit aussi M. Taine
Pour nous commenter La Fontaine.

M. Vapereau traite avec bienveillance les *Parasites* de M. Pailleron, et durement les *Satires* de M. Veuillot. M. Veuillot, un singulier homme! il est de bon goût d'en dire du bien; l'humanité se montre scrupuleusement chrétienne à son égard : elle lui tend l'autre joue. Cette flatteuse abnégation doit prouver à celui qui en est l'objet que son fanatisme n'a pas été inutile, et qu'il a converti le monde entier à l'oubli des injures. Dites donc à présent qu'il faut prêcher d'exemple pour bien prêcher. MM. Emile Augier et Vapereau sont les seuls mécréants qui ne se soient pas laissé convertir, ils ne tendent pas l'autre joue. Pour notre compte, nous ne dirons jamais de mal de M. Veuillot, qui a dit du mal de tout le monde, à moins que ce ne soit en médire que de reconnaître en lui un très éloquent satirique en prose, qui devient un très froid satirique en vers.

Roman. — M. Théophile Gautier et M. Ernest Feydeau occupent ici les premières places, et le *Capitaine Fracasse* donne la main à *M. de Saint-Bertrand*. M. Vapereau ne paraît pas assez convaincu d'une idée simple et lumineuse, c'est que *M. de Saint-Bertrand* est un chef-d'œuvre; M. de Pontmartin le nie, moi, je le crois, j'ai mon motif pour cela : M. Feydeau ne peut faire que des chefs-d'œuvre. Voici maintenant le roman religieux, *Mlle de la Quintinie* croisant le fer contre *Sibylle*. Elle est très forte et très adroite, cette Quintinie, elle pare et riposte, et rompt et se fend à merveille, au demeurant ennuyeuse comme un maître d'armes. Le roman religieux est une absurdité, et Mme Sand elle-même ne saurait donner d'agrément à une thèse de ce genre. Il n'en est pas de même du roman de la vie ecclésiastique, les *Courbezon* l'ont bien prouvé. M. Vapereau fait ressortir toutes les qualités de ce beau livre, et ne dédaigne pas non plus *Julien Savignac*, trop dédaigné. L'*Aurélien* de M. Gaston Levalley et *l'Abbé Daniel* de M. André Theuriet semblent indiquer que la mine découverte par M. F. Fabre a déjà trouvé des exploiteurs. Elle est féconde, mais un peu triste; ces habits noirs absorbent trop la lumière; un ou deux, par ci par là, font une jolie tache sombre; trop entassés, il n'y a plus de soleil. Ce serait le cas ou jamais de parler du *Maudit*, que nous avons jusqu'à présent passé sous silence, pour cette bonne raison que l'ayant ouvert une fois par hasard, il nous avait endormi si profondément, que nous n'y étions plus revenu. Voici la conclusion de M. Vapereau sur ce roman désagréable : « On le lit et on le lira pour les révélations qu'on en attend, bien plus que pour le talent plus ou moins grand qui les met en

Digitized by Google

œuvre. Le *Maudit* est moins une thèse en faveur d'une idée qu'un plaidoyer pour une classe d'hommes. La thèse est plus ou moins bien soutenue, l'idée est plus ou moins acceptable ; l'esprit moderne et l'esprit de l'église, auxquels on propose une réconciliation, jugeront si elle est possible ou même désirable. Mais qu'elle s'accomplisse, s'ajourne ou soit rejetée, le roman révélateur du *Maudit* aura mis en pleine lumière une terrible chose, que le drame pathétique d'*Aurélien* ou la gracieuse nouvelle de *l'Abbé Daniel* venaient d'exploiter, c'est qu'il existe dans nos sociétés d'égalité et de liberté civiles une caste immense de personnes qui ont renoncé volontairement à leurs droits d'hommes et de citoyens, et qui, lorsqu'ils veulent les recouvrer, rencontrent devant eux la résistance des lois elles-mêmes, et surtout la double barrière de l'opinion publique et des mœurs, plus forte que les lois. Les douleurs qui naissent de cette situation rentrent légitimement, comme toutes les affections de l'âme, dans le domaine du roman et du drame, et leur expression éloquente et vraie peut devenir, même sous une plume inexpérimentée, la source d'un mérite littéraire qui ne doit pas être méconnu. »

Passons à *Madelon;* non, n'en disons rien. M. Delaplace a fait la besogne, et l'a bien faite. Que de noms d'écrivains! que de titres d'ouvrages! Des noms connus : Louis Enault, Amédée Achard, Francis Wey, Elie Berthet, Arnoult Fremy, Emmanuel Gonzalez, Alexandre de Lavergne, Mmes Ancelot, Léonie d'Aunet. Ernest Serret, Paul Féval, etc. ; des noms inconnus : R. Biémont, Désandré, E. Mathieu, Lenglart, etc. Tous ces gens-là ont écrit des livres cette année, des livres que M. Vapereau énumère. Pouvez-vous m'en citer un seul? vous souvenez-vous d'un seul? Tout est fini, tout est oublié, tout est devenu cendre et poussière, et misère et néant,

Et sac pour le tabac, et cornet pour le poivre.

Tout a passé du matin au soir, comme une chronique. Le plus curieux de tous ces livres est encore celui du docteur E. Mathieu, entremêlé de vers et de prose. Le bon docteur nous prie de ne point nous scandaliser de ses vers; il avait le droit d'en écrire, car Apollon est le dieu de la médecine : « J'ai pu chagriner quelquefois mon patron, mais on ne saurait m'accuser d'avoir déserté ses autels. » La preuve, c'est que M. Mathieu, pour tout concilier, nous fait assister à une conversation des drogues, la nuit, chez un apothicaire :

Bonsoir, Opodeldoch! comment vas-tu, mon cher?
Reconnais-tu ma voix? C'est moi qui suis l'Ether.

Bravo! voilà de la vraie poésie contemporaine, où la science dit son mot, et ne craint pas d'appeler les choses par leurs noms. Quand on pense que Casimir Delavigne se croyait brave en osant parler des *sirops onctueux par Charlard inventés*. Il n'avait pas songé à l'Opodeldoch. En somme, parmi les romans français de l'année 1863, ceux qui ont le mieux réussi, ce sont les romans étrangers, et notre auteur national en vogue est miss

Digitized by Google

Braddon. Nous avons aussi MM. Collins, G. Eliot, F. Caballero et quelques autres qui ne font pas mal, mais miss Braddon est le phénix; elle fera sa fortune et un peu de réputation à M. Bernard-Derosne.

THÉATRE. — Le plus grand succès de l'année, au Théâtre-Français, s'appelle *Jean Baudry*, qu'on juge des autres! J'aimais autrefois M. Auguste Vacquerie, je l'aime encore, mais il colle de trop grandes affiches! il trompe les électeurs : j'en connais qui ont voté pour *Jean Baudry*, le prenant pour un candidat. Poète vaut moins qui affiche tant! Et puis, il y a *les Miettes de l'Histoire*, des miettes en effet, mais si dures, si dures et si difficiles à *gober*, quoique M. Vacquerie semble avoir beaucoup de *gobeurs* pour partisans! Ils y mordent tous, aux *miettes* de leur ami, comme la souris à l'amorce. M. Vacquerie est un homme d'une grande gaieté; il traite d'imbéciles tous ceux qui ne saluent pas en lui le dernier des romantiques, et ceux qui le reconnaissent pour tel, il les traite d'idiots. Entre les deux, nos cœurs balancent. Du reste, homme d'esprit et colleur d'affiches!

M. Vapereau, obligé de nous confesser l'insuffisance des pièces nouvelles, se rattrape sur l'importance des reprises. Les reprises, les reprises! Hélas! qui dit reprises, dit accroc : demandez plutôt aux tailleurs d'habits et aux directeurs de théâtre. A l'Odéon, *Macbeth* a éclipsé tout l'entourage! Dans le roman, miss Braddon ; dans le drame, Shakespeare, voilà nos vrais auteurs français. Il est vrai qu'au Gymnase nous rencontrons M. Octave Feuillet et *Montjoye*. *Montjoye* a eu plus de cent représentations; le dénoûment en est admirable, le dénoûment a tout sauvé. Sans le dénoûment, la pièce ne passait point la cinquantaine. A l'Ambigu, *l'Aïeule;* à la Gaîté, *Peau d'Ane*. M. Dennery, M. Clairville, la monnaie de Scribe ; elle a cours, et on ne la refondra pas de si tôt. Nous arrivons aux petits théâtres : « Les petits théâtres, dit judicieusement M. Vapereau, ont quelquefois des succès mieux assurés que les grands. » Et ne préférez-vous pas *la Dame au petit Chien* à *Montjoye*, et *Célimare le Bien-Aimé* aux *Diables Noirs*, et *la Commode de Victorine* au *Démon du Jeu*, et *l'Infortunée Caroline* à *la Maison de Penarvan?* Moi, je préfère à tout *la Queue de la Poêle*.

On s'étonne que *la Queue de la Poêle* n'ait pas inspiré quelque indulgence à M. Vapereau, et qu'il finisse son chapitre en constatant la décadence des œuvres dramatiques dans notre pays : « Si les œuvres, dit-il, sont en général médiocres, les auteurs doivent s'en prendre surtout à eux-mêmes. Leurs plaintes contre le temps présent et contre le public n'ont point de raison. Les écrivains de valeur dominent leur temps et font leur public. Si la censure leur crée d'absurdes obstacles, qu'ils luttent contre elle; on finit quelquefois par vaincre, et, dans tous les cas, la lutte fortifie (oui, quand elle ne tue pas). Mais les plus lourdes entraves de nos auteurs dramatiques sont celles qu'ils se forgent eux-mêmes, par leur pusillanimité et par l'habitude de suivre toujours les mêmes ornières. Le talent ne se soutient pas sans une certaine fierté de sentiments et l'indépendance de l'esprit. La médiocrité des œuvres peut aussi être imputée, en partie, à la critique dramatique qui, organisée comme elle l'est, dans les journaux

Digitized by Google

et les revues, a trop de puissance pour n'avoir pas un peu de responsabilité. Cette critique, qui fait aujourd'hui le procès à l'art du théâtre amoindri, ne pourrait-on pas lui faire le sien? A-t-elle eu dans ces derniers temps assez d'élévation dans les idées? A-t-elle été assez indépendante? N'a-t-elle pas trop souvent, par esprit de camaraderie, loué à l'excès des productions vulgaires, et repoussé au contraire des œuvres plus fortes et moins communes, par un mouvement de mauvaise humeur? Ne lui est-il pas arrivé de trop compter avec tout ce qui n'est pas l'art pour que l'art se crût toujours obligé de compter avec elle? » « Reproches injustes, diront les habiles : cette décadence est obligatoire et fatale; tout est dit, tout est épuisé, la matière manque, la grande comédie est morte..... » Vous n'avez donc pas lu le procès Armand?

Critique et Histoire littéraire. — La critique, voilà la reine du jour, la grande maîtresse, à qui l'on rapporte tout, pour qui l'on fait tout, qui gouverne et tyrannise, et envahit, et accapare, et domine absolument dans le monde littéraire. Personne ne crée, mais tout le monde juge, et l'on juge quoi, des jugements. Si cette manie de juger continue, il n'y aura tantôt plus d'œuvres spontanées, et la critique de la critique absorbera toute l'activité de notre esprit. Voici d'abord les *Etudes critiques sur la Littérature contemporaine*, par M. Edmond Schérer; M. Vapereau en fait le plus grand cas. Il trouve que M. Schérer remue les idées avec puissance, qu'il joue même avec elles avec une facilité qui n'est pas sans grâce, et que chez lui la forme a de la plénitude à la fois et de la souplesse. De la plénitude, oui; de la souplesse, on n'a pas l'habitude d'en rencontrer beaucoup chez tous ces Franco-Allemands, qui ont fait de M. Nefftzer leur Dieu, de M. Dolfus leur prophète, et du journal *le Temps* leur bible. *Le Temps* est certainement le meilleur, le plus sensé, le plus habile même des journaux libéraux; mais de la souplesse!.... Autant vaudrait en accorder à M. Zschokke (par deux k), pasteur protestant d'Aarau, en Suisse, et auteur des *Heures de dévotion* de la reine Victoria. L'éternel M. Bernard-Derosne, qui se figure avoir le monopole de la littérature anglaise en France, a traduit en français des extraits anglais empruntés au livre allemand, et il a mis un léopard sur la couverture; la chose s'est bien vendue.

Après la tribu des critiques, s'avance le clan des chercheurs, les Fournier, les Fournel et autres *fours*, gens ingénieux qui vivent tous ensemble sur le moindre petit os emprunté à quelque squelette illustre. Un petit os de Molière, un petit os de Corneille, et ils le rongent, et ils s'en trouvent bien, et ils font sur ces os un million de découvertes. Quelquefois ils demandent moins que cela : une loque, un bouton d'habit, un poil de barbe, et ils vous diront quelle calotte portait Corneille quand il composa *le Cid*, et quelles pantoufles chaussait Molière la veille de sa mort. Vous voyez bien qu'ils savent une foule de choses que vous ne savez pas. Ils sont modestes et ne s'en vantent guère; c'est assez pour eux qu'on les regarde comme des savants.

Histoire et Etudes accessoires. — Après avoir nommé MM. Thiers et Guizot, l'auteur de l'*Année littéraire* passe à MM. Hippolyte Castille et

Digitized by Google

Granier de Cassagnac. «Il y a des degrés à tout,» comme disait ce président de cour. Pendant que M. Granier de Cassagnac flétrit tout ce qui touche de près ou de loin à la Révolution française, à côté de lui, un historien de la nouvelle école, M. J. Zeller, excuse de son mieux les empereurs romains. Hélas! il n'est plus même neuf, ce malheureux plaidoyer; M. Dubois Guchan l'a épuisé sans parvenir à se faire connaître; les froides discussions de M. Zeller ne le rajeuniront point. La réhabilitation de Marie Stuart a plus d'imprévu, et celle de Philippe II est tout à fait originale. Nous avons dit ici même ce qu'il fallait penser de ces éternelles contradictions entre les historiens. Que M. Gachard, après Prescott, réhabilite Philippe II tant qu'il lui plaira, notre opinion est faite.

Sciences morales et politiques. — M. Renan remplit ce chapitre tout entier. J'y ai surtout remarqué un calembour latin, commis par un honorable chanoine :

Nomine non solum, verum *re nanus* haberis.

M. Vapereau a noté aussi quelques échantillons curieux de la polémique contemporaine : « M. Renan, vendant des livres contre la religion qui fut la sienne, c'est Judas faisant commerce avec les ennemis de son maître, de son bienfaiteur et de son Dieu..... Traître et apostat, il verse sur le divin crucifié des larmes de reptile..... »

Les derniers chapitres de l'*Année littéraire* sont consacrés à l'esthétique et à la critique d'art, et nous saluons au passage une juste et, par conséquent, favorable appréciation du livre posthume de notre très regretté Charles Perrier. L'érudition, la philologie, la critique savante de l'antiquité classique, les thèses de doctorat, les traductions, la littérature scientifique, le mouvement périodique de la presse en 1863, les concours et prix académiques, la nécrologie, ont leurs places réservées; mais ces diverses matières n'ont pas pour nous le même intérêt. Ce que nous tenions à établir, c'est que, dans les branches exclusivement littéraires, la poésie, le roman, le théâtre, la critique[1] et l'histoire, nous n'avions relevé rien de nouveau, rien de saillant. Assurément, nous n'avons cité ni tous les noms ni toutes les œuvres que M. Vapereau a accumulés dans son répertoire; mais nous avons pris le dessus du panier, nous avons extrait tout ce qui a paru, pendant un moment, ou supérieur ou moins médiocre. Or, de tout cela, de cette fine fleur, de cette quintessence, que restera-t-il dans dix ans? que reste-t-il aujourd'hui même? Trois mois sont passés, et toutes ces œuvres n'existent plus. Littérairement, l'année 1863 est morte, et c'est son extrait mortuaire que M. Vapereau nous a donné. Pas un poëme, pas un roman, pas une pièce, pas un livre d'histoire, pas un livre de critique, rien que la *Vie de Jésus*, date solennelle, mais petite aubaine. Du talent partout, de la durée nulle part. On écrit comme on vit, au jour le jour, on donne tout au succès de l'heure présente; je ne sais pas si l'on croit encore à l'immortalité de l'âme, mais on se soucie peu de l'immortalité de l'esprit.

A. Clavreau.

[1] Le livre de critique le plus remarquable de l'année est intitulé : *Essais de critique et d'histoire*, par M. Léo Joubert; M. Vapereau l'a malheureusement oublié.

Digitized by Google

REVUE MUSICALE

Tout le monde sait, à l'heure qu'il est, que l'auteur du *Barbier*, d'*Otello* et de *Guillaume Tell* vient de mettre au jour un nouveau chef-d'œuvre, qu'il intitule : *Petite Messe solennelle*, et qu'il a fait exécuter le 14 de ce mois, pour l'inauguration du magnifique hôtel que M. le comte Pillet-Will s'est construit dans la rue Moncey, sur le terrain d'un pavillon auquel se rattachent les souvenirs de Richelieu, de Vergniaud et de Mme Hamelin. La *Petite Messe* (petite, comme son auteur, si on le croyait sur parole, serait un pianiste de troisième classe) a été composée l'été dernier sous les ombrages de Passy et d'Auteuil ; l'orchestre n'en existe pas encore. Ecrite à quatre parties vocales avec solos, elle n'a eu pour accompagnement que deux pianos, le premier, tenu par M. Georges Mathias, le second, par M. A. Peruzzi et par un harmonium Debain, que jouait le jeune M. Lavignac ; MM. Gardoni et Agnesi, les deux sœurs Marchisio avaient été choisies comme solistes. Quinze élèves du Conservatoire remplissaient les diverses parties du chant.

Mais comment et pourquoi l'illustre compositeur, qui s'était tant hâté de dire adieu au théâtre, qui, depuis le 4 août 1829, gardait un silence interrompu seulement par son *Stabat Mater*, s'est-il décidé à en sortir une seconde fois par une autre production religieuse, de proportions plus larges, d'ordre plus élevé? Quelqu'une de ces illuminations qui changent tout à coup les vocations et les destinées lui est-elle venue d'en haut? nous ne l'avons pas entendu dire ; nous croyons plutôt que M. Rossini n'a pas voulu manquer à la promesse qu'il s'était faite à lui-même. Il avait renoncé au théâtre et il ne devait plus y revenir. Peut-être sentait-il l'impossibilité de faire plus et mieux que lui-même et quelques autres dans le genre dramatique. Il n'en était pas de même du genre religieux, qu'il avait abordé à peine, et qui d'ailleurs convenait mieux à son âge, à ses habitudes paisibles, à son goût pour la retraite et l'intimité. Il s'est donc tourné vers l'église et il a fait une messe admirable, quoique *petite*. Le feu sacré, qui dormait en lui, s'est donc réveillé pour briller sur l'autel, et non plus dans des lieux profanes, mais on a été unanimement d'avis que sa flamme n'avait rien perdu de son éclat ni de sa chaleur. C'est un phénomène qui vaut bien qu'on s'en occupe, et qu'on en étudie les circonstances, aussi bien qu'on en constate l'effet. Peu de jours auparavant, M. Rossini avait atteint sa soixante-douzième année. Il est vrai que M. Auber touchait à ses quatre-vingt-deux ans lorsqu'il nous donnait tout récemment son dernier opéra-comique. Nous sommes dans le siècle de la longévité pour les compositeurs. Mais M. Auber n'avait commencé à produire beaucoup que dans son âge mûr; M. Rossini, au contraire, avait entassé partitions sur partitions dès sa première jeunesse : à vingt et un ans, il avait composé *Tancredi* et l'*Italiana in Algieri*, deux de ses chefs-d'œuvre. De ces exemples, on ne saurait donc rien conclure, si ce n'est que le génie et la vie obéissent à des lois dont le mystère nous

Digitized by Google

échappe, et que leur durée ne se mesure pas toujours au plus ou moins d'usage qu'on en a fait.

Parmi les motifs qui ont engagé M. Rossini à écrire une messe, nous mettons en première ligne ce besoin impérieux qui pousse les grands artistes à tenter quelque chose de neuf, à ne pas rester éternellement emprisonnés dans le même cercle. En outre, il devait bien savoir ce que l'on a tant de fois répété à propos de lui : « C'est un homme de génie, mais un paresseux ! il n'a jamais voulu sérieusement travailler, et il est hors d'état d'écrire une fugue, même une *petite* fugue ! Eh ! bien nous ne serions nullement surpris que le malin compositeur eût senti quelque envie de donner un démenti à tous ces grands docteurs de musique transcendante, en leur prouvant qu'il est capable de mettre une fugue sur ses pieds tout comme un autre, et même mieux qu'un autre. C'est peut-être pour cela que l'un des plus beaux morceaux de la *Petite Messe*, le *Gloria* se conclut par une fugue immense, gigantesque, dépassant les limites connues, et contrairement au caractère habituel des combinaisons de ce genre, recélant dans son sein les plus vives passions, se colorant des teintes les plus variées, déroulant à profusion les nuances, les contrastes, en un mot, surpassant le travail par l'inspiration, remplissant de surprise et d'émoi tout un auditoire !

Voilà ce que l'on a entendu dans la *Petite Messe !* voilà ce qui a transporté, ravi, ému les savants et les ignorants ! voilà comment un homme de génie s'est vengé des pédants et des incrédules, qui refusaient de l'admettre, *in docto corpore !* Maintenant ils seront bien forcés de lui délivrer son diplôme, dont il ne sera pas trop fier, nous l'espérons. Dans le *Credo*, il y avait déjà une petite pièce fuguée que ne désavoueraient pas les maîtres. Comme Cherubini, dans sa messe du sacre, M. Rossini a fait répéter au chœur, après chaque article de foi : *Credo ! Credo*, mais il s'y est montré plus largement mélodique. Dans le *Sanctus*, suivi d'un *Benedictus* à deux voix, dans l'*Agnus Dei*, sur ces mots : *Miserere nobis — Dona nobis pacem*, il a répandu des trésors de majesté, d'onction, de tendresse, avec l'art merveilleux qu'il a toujours possédé, d'écrire pour les voix. Ce qu'on a le plus admiré avant et après la fugue du *Gloria*, c'est la grandeur et la sévérité du début de l'œuvre, c'est l'accent religieux et pur du *Kyrie*, sur lequel on voit planer la figure du vénérable Palestrina.

M. Rossini assistait à la répétition de sa petite messe, et il y a reçu les félicitations de deux grands maîtres, MM. Auber et Meyerbeer, avec celles de tous les artistes et amateurs. Il avait annoncé qu'il s'abstiendrait de l'audition solennelle du lendemain, et en effet il n'y est pas venu. Mais pourquoi l'exécution d'une messe nouvelle dans le nouvel hôtel d'un financier ? Pourquoi le choix d'un tel local ? Quel rapport entre la musique et la banque ? Autant de questions que nous avons souvent entendu faire, et auxquelles nous étions à même de répondre facilement, en peu de mots.

M. le comte Pillet-Will, le père du possesseur actuel de l'hôtel de la rue Moncey, s'était signalé par une rare habileté dans les affaires et par un tour d'esprit assez original dans le monde. Pendant toute sa vie, il avait aimé les artistes et recherché leur société. A quarante ans, il eut la fan-

Digitized by Google

taisie d'apprendre la musique, et ce fut Baillot lui-même qui lui donna des leçons de violon. Vers la fin de ses jours, il avait une de ces innocentes manies qui font le bonheur de ceux dont elles s'emparent, et chez qui elles règnent despotiquement. Il se croyait un grand musicien, et composait avait une extrême facilité, le jour et la nuit, plus souvent la nuit, des mélodies pour piano et violon, dont chacune était dédiée, soit à quelque illustre personnage, soit à l'un de ses amis. S'il était heureux de composer ces *mélodies*, dont il laissait à d'autres le soin d'écrire l'accompagnement, il ne l'était pas moins de les entendre exécuter dans son salon par d'excellents artistes, le violoniste Hermann, soutenu d'un pianiste comme J. Rosenhain ou Henri Herz. L'auteur invitait à ces auditions familières les hommes les plus distingués, les plus célèbres : nous y avons rencontré M. Auber, M. Scribe, M. Carafa, et Rossini, entre autres n'y manquait jamais. Dans la brillante fortune qu'a léguée à son fils l'auteur des *mélodies*, l'amitié de l'auteur de *Guillaume Tell* tenait sa place entre les millions. Mais on sait que l'auteur de *Guillaume Tell* sait fort bien manier la plaisanterie, et l'auteur des *mélodies* eût été désolé de demeurer en reste avec lui. C'était plaisir de les voir s'escrimer tous les deux, se lancer trait pour trait, sarcasme pour sarcasme ! On parlait d'un de ses portraits que l'auteur de *Guillaume Tell* aurait donné à l'auteur des *mélodies*, avec cette épigraphe : « A mon égal en musique, à notre maître à tous en bonté ! » — « Mon égal en musique ! disait l'auteur des *mélodies*, c'est parce qu'il ne fait plus rien qu'il écrit cela ! » Maintenant, depuis que Rossini a composé sa *petite* messe, l'éloge reprendrait une valeur. Puisque nous sommes en train de raconter des *mots*, où serait l'inconvenance de rappeler encore celui-ci, qui n'est assurément pas le moins spirituel ? Un jour, l'auteur de *Guillaume Tell* trouva l'auteur des *mélodies* se plaignant de ne pouvoir jouer du violon à son gré : « Mes cordes sifflent ! s'écriait-il. — Eh bien ! répliqua l'auteur de *Guillaume Tell*, que voulez-vous qu'elles fassent quand vous jouez ? »

La musique française a obtenu, ces jours derniers, un honneur que Paris n'avait décerné encore à aucun de ses plus illustres représentants. Il y a eu deux ans, le 17 mars, qu'une mort prématurée nous enleva l'auteur de *la Juive*, de *l'Eclair*, du *Val d'Andore*. Une souscription fut immédiatement ouverte pour l'érection d'un monument à sa mémoire. Sa Majesté l'Empereur s'inscrivit le premier sur la liste des souscripteurs. Le conseil municipal donna le terrain, S. Exc. le ministre d'Etat donna le marbre, l'exécution du monument fut confiée à M. Lebas et celle de la statue à M. Duret, tous deux membres de l'Institut. L'œuvre étant complète, l'inauguration a eu lieu devant une foule respectueuse, attendrie, au bruit d'une musique dont les principaux thèmes appartenaient à des partitions d'Halévy. Le surintendant des beaux-arts, M. le comte de Nieuwerkerke, dans un simple et touchant discours, a rappelé les titres de gloire d'Halévy, retracé les traits principaux de son caractère, de son talent, et rendu un juste hommage aux auteurs du monument destiné à perpétuer l'image et la gloire d'un de nos plus grands artistes !

Les deux ouvrages nouveaux que préparaient l'Opéra-Comique et le

Digitized by Google

Théâtre-Lyrique ont touché le but presque en même temps. C'est à peine si la *Mireille* de M. Charles Gounod a dépassé d'une tête le *Lara* de M. Aimé Maillart. Parlons d'abord de *Mireille*, puisqu'elle est arrivée première; nos lecteurs savent parfaitement à quoi s'en tenir sur son origine poétique et son amoureuse légende. Dans cette *Revue* même, ils ont appris tout ce qu'il leur importait d'apprendre sur le poëme provençal *Mireio*, et sur M. Frédéric Mistral, son ingénieux auteur. Lorsqu'on assiste à la représentation d'une pièce tirée d'un poëme, d'un roman, d'une histoire, c'est un avantage sans doute que d'être au courant des choses et de connaître la source où les éléments de la pièce ont été puisés; mais cet avantage n'est-il pas balancé par un inconvénient des plus graves? On juge mieux, mais on s'amuse moins, et toujours on se fâche, on s'irrite des changements, retranchements ou additions que le théâtre a dû nécessairement apporter à la conception, à l'ordonnance primitive de l'œuvre originale. Par exemple, quoi de plus affligeant pour ceux qui se sont épris de Mireille, en la voyant parée de tous les atours dont une riche imagination l'avait dotée, que de la retrouver réduite à sa plus simple expression, comme un arbre touffu, luxuriant, qu'on aurait dépouillé de son feuillage, de ses fruits et de ses fleurs? Ainsi se présente à nous Mireille, dans l'opéra en cinq actes de M. Michel Carré, qui s'est contenté de tailler, d'amoindrir les inventions du poète, sans rien ajouter de son propre fonds. Si l'on nous objectait que, dans un opéra, c'est au musicien à fournir la poésie, nous répondrions qu'il faut encore qu'on lui en offre l'occasion.

M. Michel Carré a divisé comme il suit ses cinq actes. Au premier, c'est la cueillette des feuilles de mûrier, moins la scène ravissante, dans laquelle l'amour de Mireille pour Vincent se déclare avec tant d'ardeur et de naïveté. Qu'avons-nous en échange? Un charmant chœur de femmes.

C'est fort bien, mais un chœur ne vaut pas une scène, quand elle est belle et faite de manière à poser les caractères, à jeter les bases de l'intérêt. Au second acte, le père de Vincent, le pauvre vannier, se décide à demander à maître Ramon, le fermier riche et superbe, la main de Mireille. Il est refusé avec orgueil et dureté; les deux amants se désespèrent; Ourrias, le farouche dompteur de taureaux, le héros des grandes *ferrades*, est le rival heureux de Vincent auprès de maître Ramon, mais non de Mireille. Le troisième acte nous le montre attendant au passage le jeune Vincent, dans un ravin profond, le val d'Enfer. Dès qu'il le voit paraître, il s'élance sur lui et le frappe de son trident meurtrier. Alors il ne songe plus qu'à traverser le Rhône pour se mettre à l'abri des poursuites; il appelle le passeur; il monte sur sa barque, mais la barque frémit, chancelle et finit par s'abîmer sous le poids de l'assassin, qui auparavant a dû contempler la procession des noyés flottant chaque année sur le fleuve, dans la nuit de saint Médard. Le quatrième acte nous conduit au désert brûlant de la Crau, le Sahara de la Provence; Mireille s'y arrête un instant, épuisée de douleur et de fatigue. Elle a fui la maison paternelle pour entreprendre le pèlerinage des Saintes-Maries, petite ville de la Camargue, célèbre par ses miracles. Dès le premier acte, Mireille a donné à Vincent, en cas de malheur, rendez-vous aux Saintes. En effet,

Digitized by Google

au cinquième acte, les deux amants se trouvent au lieu de pèlerinage le jour où se célèbre la fête solennelle, où les pèlerins qui cherchent du soulagement affluent de toutes parts; mais, chemin faisant, la pauvre Mireille a été atteinte d'un coup de soleil, et elle n'arrive aux Saintes que pour mourir. Voilà toute la pièce, pas d'autre action, pas d'incidents ni d'épisodes. De bonne foi, comment se flatter de soutenir l'attention du spectateur pendant cinq grands actes, sans avoir recours à des moyens plus variés, plus attachants?

Mais la musique, la musique! Ah! certainement, ce n'est ni l'espace ni le temps qui ont manqué au compositeur, et il n'a pas tenu à l'auteur de *Faust* que *Mireille* ne nous en rendît l'équivalent, tant pour le mérite que pour le succès; il n'y a épargné ni peine ni travail : sa partition ne compte pas moins de vingt morceaux. Plusieurs ont dû être retranchés à la scène, parce que les interprètes s'acquittaient faiblement de leur tâche, mais il en reste bien assez, et si parfois encore on la trouve longue, c'est la faute des situations, qui trahissent la musique en ne lui offrant pas le prétexte, le prétexte, dont elle ne saurait se passer.

La critique a souvent accusé M. Gounod de certaines affinités instinctives ou préméditées avec l'école dont M. Richard Wagner est le chef. Nous-même, nous lui avons reproché sa tendance au procédé de la mélodie continue, inventé tout exprès pour déguiser l'absence de la vraie mélodie. Dans la *Reine de Saba*, le compositeur avait usé de ce procédé jusqu'à l'abus, sauf dans un seul morceau, le chœur des *Juives* et des *Sabéennes*. Dans *Mireille*, il nous semble être revenu à des idées plus sages, plus pratiques, et qui ont pour elles la double garantie de l'expérience et du temps. Après une ouverture dont le style pastoral est d'une élégance facile et gracieuse, la partition débute par le chœur des *Magnanarelles*, chaleureux, souriant, coloré comme un lever de soleil, digne pendant de celui des *Sabéennes*. Vient ensuite un duo de Mireille et de Vincent, dans lequel on a remarqué la phrase de Mireille : *Ah! c' Vincent, comme il sait gentiment tout dire!* Le second acte est le plus substantiel, le plus vigoureux au point de vue du drame et de la musique. La sorcière Taven y dit de fins couplets : *Voici la saison, mignonne*. Mireille chante un grand air, de l'expression la plus pathétique, et qui pourtant se termine par un trait vocalisé à l'italienne. Toute la scène de la demande en mariage est largement traitée : les voix y parlent comme elles doivent le faire, séparément et ensemble; la péroraison du finale éclate bien avec la puissance qu'exigeait la situation. Il y aurait encore plusieurs morceaux à citer, mais dans le nombre nous n'en trouvons guère dont nous soyons complétement satisfait. Citons pourtant l'air d'Ourrias : *Si les filles d'Arles sont reines*, la farandole du second acte, le chœur des moissonneurs du quatrième, la chanson du pâtre Andreloun et surtout la cavatine de Mireille, qui, brûlée par la terrible chaleur, envie le sort du pâtre et le lui avoue, en disant plusieurs fois : *Heureux petit berger*. On ne saurait nier que le retour de la phrase naïve et gracieuse sur laquelle ces paroles sont écrites ne soit empreint d'un charme irrésistible. Cependant, est-ce bien là ce qui convenait à une situation pareille, et l'*heureux petit berger* n'a-t-il pas dans son

Digitized by Google

accent musical quelque chose de joli et de précieux, qui fait songer à un couplet de quelque Florian musical ?

Mireille a réussi, malgré ses défauts, malgré l'ennui qui s'exhale de ses trois derniers actes ; il faudra en couper au moins deux pour que l'ouvrage se maintienne au théâtre. Mme Carvalho chante à ravir le rôle principal, sauf dans les passages où elle est obligée de forcer un peu sa voix, si délicieuse et si admirable dans la demi-teinte. MM. Ismael, Petit et Wartel s'acquittent très convenablement des rôles d'Ourrias, de maître Ramon et du père Vincent. M. Morini, le fils Vincent, n'a qu'un rôle imperceptible, et Mme Faure-Lefebvre joue à elle seule deux rôles qui n'en valent pas un, celui de la sorcière Taven et du pâtre Andreloun.

Que dirons-nous du *Lara* de l'Opéra-Comique? Lord Byron, qui se plaisait à poser constamment devant lui-même et à s'étudier au miroir, à la loupe, pour reproduire exactement ses traits dans des poêmes qu'il appelait *Childe-Harold*, *le Corsaire*, *Lara*, est donc le premier auteur du mélodrame que MM. Cormon et Michel Carré viennent de nous donner, avec musique de M. Aimé Maillart. C'est une véritable *olla podrida* que leur pièce, pour laquelle, du reste, il leur eût été absolument impossible de se borner aux éléments fournis par le poète anglais. Lord Byron n'avait de grand que le style ; son invention dramatique était pauvre et médiocre. En jetant *le Corsaire* et *Lara* dans le même mortier, en les pilant l'un avec l'autre et en les soumettant à une sorte de combinaison chimique, MM. Cormon et Michel Carré sont parvenus à confectionner un tout qui paraît avoir du mouvement, de la vie, et même un certain degré d'intérêt, que nous aurions grand peur d'atténuer, de détruire, en y portant le scalpel de l'analyse. Sur ce texte un peu sombre et que ne traverse aucun éclair de gaieté, M. Aimé Maillart a écrit une musique sérieuse et solide, ne s'écartant jamais des saines traditions de l'art. Le morceau le plus applaudi, est une chanson mauresque, fort bien dite par Mme Galli-Marié, qui joue le rôle de Kaled; la situation est d'ailleurs belle et forte, et la jalousie, cette passion si dramatique, en a tout l'honneur.

Une autre situation, à laquelle l'ouvrage doit son succès, c'est le rêve du troisième acte, rêve rétrospectif, dans lequel le passé se révèle, tandis qu'en général les rêves n'ont pour mission que d'annoncer l'avenir. Ainsi, le spectateur apprend pourquoi et comment Lara, qui doit se battre en champ clos pour défendre son nom et ses titres, que lui conteste Ezzelin, ne se croit plus en état de les revendiquer l'épée en main, sans faillir à l'honneur, sans enfreindre la volonté de son père descendu au tombeau. Permis à chacun de s'étonner des scrupules un peu exagérés d'un ancien écumeur de mer. Le dénoûment que ces scrupules amènent n'a rien d'éminemment chevaleresque. Lara et Kaled, ou plutôt Gulnare, remettent à la voile et retournent en Afrique pour y vivre et y mourir en bons et fidèles époux. Le rôle de Lara est une bonne fortune pour M. Montaubry, et la direction n'a rien négligé pour la mise en scène.

WILHELM.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

30 mars 1864.

Paris a le bonheur de posséder enfin les deux députés définitifs que les journaux dits démocratiques et le fameux comité des six avaient promis à sa vaillante intelligence. MM. Garnier-Pagès et Carnot ont été élus à une majorité très considérable. Les ouvriers de la capitale — car nous supposons que la masse ouvrière a fourni les plus nombreux électeurs à cette manifestion républicaine — ont voté avec un admirable ensemble, et, ajoutons-le bien vite, avec un merveilleux désintéressement. Oubliant les souffrances de 1848, les ateliers fermés, les sources du travail taries, le pain manquant au foyer, la richesse publique évanouie, la richesse privée compromise, le présent douloureux, l'avenir ténébreux, l'émeute en permanence, le sang coulant dans les rues, ils se sont dit que les hommes qui ont présidé à ces grandes choses et ménagé si habilement le développement de si grandes misères étaient seuls dignes de les représenter, parce qu'ils personnifient mieux que pas un l'idée, cette idée qui vaut tous les sacrifices, cette idée si féconde en déboires, mais enfin cette idée, et cela veut tout dire. Nous voilà donc nantis dans notre représentation législative de deux des hommes qui ont tenu la France dans la peine et dans l'anarchie, et qui l'ont gouvernée sans grand succès sinon sans violence et sans despotisme. Il est curieux de voir par quels chemins capricieux et détournés, l'intelligente majorité parisienne s'achemine vers le but qu'elle s'est proposé. Elle s'est proposé, on le dit du moins, de marquer son amour des institutions libérales, et elle choisit les moins libéraux des hommes, non en paroles, la liberté coule à plein bord de leurs lèvres, mais en action; les représentants de la république, c'est-à-dire, des surcharges d'impôts par décrets, de la transportation sans jugement. Elle poursuit par ses votes, on nous l'affirme, la politique des nationalités, et elle nomme ceux qui ont refusé de secourir l'Italie contre l'Autriche, de faire un pas pour la Hongrie. On ne peut mettre plus d'habileté dans l'art de montrer ses sentiments en les cachant.

Nous nous attendons de la part de ces nouveaux mandataires à des surprises qui confondront notre pauvre esprit. M. Garnier-Pagès parlera pour la réduction des impôts, et M. Carnot, si tant est qu'il ne soit pas muet, nous dira comment on assure la liberté du foyer domestique en faisant enlever les enfants par le garde champêtre pour les conduire à l'école. Tous deux s'élèveront contre les lois d'exception, et ils auront la meilleure

Digitized by Google

grâce du monde à flétrir la loi de sûreté générale, eux qui représentent un régime qui n'a pas eu besoin de loi pour ravir la liberté à des milliers de leurs concitoyens. Enfin, nous nous attendons de leur part à de chauds plaidoyers pour la liberté de la presse, car ils lui doivent une réparation éclatante pour les mauvais traitements que leur gouvernement lui a fait subir. On prétend bien, il est vrai, que M. Garnier-Pagès, gêné par son passé, gardera un prudent silence, et que, pour d'autres raisons plus naturelles encore, M. Carnot n'ouvrira jamais la bouche. Nous n'en voulons rien croire. Pourquoi les aurait-on nommés s'ils n'étaient bons qu'à jeter des billets bleus ou blancs dans les urnes? La population très intelligente qui les a élus aurait fait un choix ridicule, et rien ne saurait être ridicule de ce que fait cette élite de l'électorat français. Notre opinion est donc que l'on verra bientôt des choses prodigieuses et inouïes se manifester du côté de la représentation parisienne : les montagnes danseront comme des béliers, les fleuves remonteront vers leurs sources, les aveugles verront, les muets parleront, et M. Carnot dira des choses dignes d'être écoutées.

Au demeurant, c'est la cause de la liberté qui, dans ces dernières élections, a subi un échec. A quelque point de vue que l'on se place, le résultat est toujours le même. Quelles garanties le gouvernement, qui a donné déjà tant de libertés, qui voudrait les maintenir et les développer toutes, peut-il trouver dans de telles élections? Quelle assurance de commerce peut-il y rencontrer, et, dès lors, quelle confiance peut-il y prendre pour continuer l'œuvre libérale qu'il a entreprise? Les élections du 20 mars n'ont pas de sens ou elles sont une manifestation contre les institutions de l'Empire. Il est inutile de donner ou de prendre le change et tous les sophismes ne peuvent rien contre un fait; c'est 1848 qu'une partie fort peu politique, suivant nous, de la population parisienne a voulu opposer à 1852. Dès lors, c'est un avertissement donné au gouvernement qu'il ait à se garder, que les passions anarchiques ne sont pas éteintes, qu'il a donné trop tôt de trop grandes libertés, que ses grandes œuvres pourraient être compromises s'il persistait à les étendre, et qu'elles le seront peut-être s'il ne se hâte de les restreindre. Ce n'est pas nous qui tenons ce langage, c'est l'immense majorité en France, celle qui a confié à l'Empereur la haute mission qu'il accomplit; c'est une pensée qui se répand partout dans les esprits assez éclairés pour voir d'où viennent les dangers, assez courageux pour les envisager en face, assez indépendants d'une fausse et dangereuse popularité, pour ne pas chercher en elle un éphémère appui. En voyant revenir sur l'eau les hommes de 48, nous ne pouvons nous défendre de dire : *caveant consules!* Une suspicion légitime contre les libertés acquises, voilà le résultat le plus clair des dernières élections, celui qui sera le mieux compris des hommes jaloux de conserver à la France les institutions qui font sa gloire et sa force, ou tout au moins désireux d'échapper à l'anarchie. Faut-il s'étonner après cela d'entendre circuler certaines rumeurs et de lire dans les journaux étrangers des pronostics de mesures répressives, de projets restrictifs des libertés? N'est-il pas naturel, au contraire, qu'en voyant le mal on donne comme vraisemblable l'emploi des moyens propres à le faire cesser! N'est-ce pas là une conséquence nécessaire des fautes que les

Digitized by Google

électeurs de Paris ont commises? Devrions-nous nous étonner beaucoup si le gouvernement de l'Empereur, lassé dans sa patience et rebuté dans ses loyales tentatives pour acclimater les libertés chez nous, en revenait, lui aussi, aux pratiques et aux choses de 1851? Devrait-il être blâmé si les mêmes causes produisaient les mêmes effets? Ne faudrait-il pas en accuser plutôt ces incorrigibles voltigeurs de la république, ces flatteurs de la rue, ces courtisans de la foule, plus pressés d'exploiter le peuple que de le servir, plus propres à l'égarer qu'à le conduire? Si le gouvernement n'avait pas plus qu'eux le sens politique et la raison, s'il obéissait comme eux à des mouvements irréfléchis, s'il manquait à leur exemple de modération et de sagesse, il aurait déjà justifié les bruits que la malveillance et l'ineptie font courir, et arraché aux mains indignes les instruments de la liberté dont elles abusent. Nous n'avons rien à redouter de ce côté, parce que le gouvernement impérial se sait assez fort pour traverser les petites tempêtes que les vieilles rancunes et les juvéniles imprudences soulèvent autour de lui. Sa base est de granit, et pourvu qu'on ne permette pas aux flots de la battre sans relâche, il n'y a pas à craindre qu'elle soit ébranlée. L'inquiétude qu'ont semée déjà par toute la France les élections de Paris, suffit pour montrer qu'au besoin le pays s'associerait de grand cœur à tout ce qui serait nécessaire pour consolider les institutions qu'il s'est données. Il ne faudrait pas croire en effet que ce que l'on appelle ici « le réveil des idées libérales,» et qui serait bien mieux nommé «le réveil de l'esprit de révolution,» soit une chose réelle et bien sérieuse. Hormis Paris et quelques-uns de ses journaux, nul ne songe en France à réclamer des licences nouvelles. Ceux qui veulent en province agiter les populations s'adressent à de tout autres mobiles, à des intérêts qu'ils prétendent servir, à des besoins locaux qu'ils se flattent de satisfaire. Les circulaires des candidats de l'opposition, lors des dernières élections générales, sont là pour le prouver. En réalité, le mouvement que nos adversaires signalent est tout factice et superficiel, et ils feraient un bien mauvais calcul s'ils se croyaient suivis dans leurs tentatives par une fraction considérable de l'opinion. Mais il y a dans l'opinion des retours de fortune, et le suffrage universel, mieux que tout autre système électoral, peut s'y laisser entraîner; c'est là son danger, c'est là aussi que le gouvernement puise son droit imprescriptible d'exercer sur lui la plus légitime et la plus nécessaire des influences. Nous plaindrions l'aveuglement des conservateurs qui ne le comprendraient pas.

Ces revirements de l'opinion, la France n'en a pas le monopole; l'Angleterre en use pour le moins aussi largement que nous, à cette différence près, que ses caprices, en Angleterre, s'arrêtent toujours devant une double barrière : la loi et la royauté. Quand il en sera de même en France, il n'y aura plus de liberté qu'il coûte au gouvernement d'accorder. M. Stansfeld et son ami, M. Mazzini, font en ce moment l'épreuve de ces retours de l'opinion. Il y a six ans, au lendemain d'un abominable attentat, où la main d'un complice français, réfugié en Angleterre, avait été découverte, un véritable déni de justice fut commis par la justice anglaise, sous l'influence toute-puissante de l'opinion. L'outrage fait à la France fut, ici,

Digitized by Google

vivement ressenti; un membre de la Chambre des communes le rappelait l'autre jour, et peu s'en fallut que, sous la pression de l'indignation publique, le gouvernement ne fût obligé de déclarer la guerre au pays au sein duquel des crimes aussi odieux pouvaient se tramer impunément. Il fallut toute la prudence, tout le sang-froid du souverain pour calmer cette agitation et en conjurer les périls; on avait trop compté sur la justice anglaise en demandant l'extradition de Bernard; on vit bien alors que de l'autre côté du détroit, la justice est impuissante si elle a contre elle l'opinion. Son indépendance du gouvernement ne l'a pas affranchie du joug de la multitude. Dernièrement, un autre complot, analogue en bien des points au premier, est découvert. Les instruments qui devaient l'exécuter sont traduits devant la cour d'assises de Paris, et les débats mettent au jour des pièces qui impliquent, fait inouï, la connivence d'un membre secondaire du cabinet anglais. Un lord de l'amirauté, M. Stansfeld, représentant d'Halifax à la Chambre des communes, était en quelque sorte l'intermédiaire entre Mazzini et les assassins soudoyés par ce dernier; c'est chez M. Stansfeld qu'arrivaient les lettres pour Mazzini; c'est lui qui endossait ses billets et facilitait les opérations de banque dont le but était l'assassinat de l'Empereur des Français. Devant cette triste révélation, le rouge a monté au front de plus d'un gentleman. A deux reprises, les interpellations les plus vives sont venues frapper M. Stansfeld à son banc. Se disculper de toute intervention volontaire dans le crime qui se tramait lui eût été facile sans doute, et nous croyons que son honneur y était engagé; M. Stansfeld a mieux aimé revendiquer comme une gloire l'amitié de Mazzini, et, par suite, s'associer à ses pensées, à ses desseins, à ses actes, c'est-à-dire à la théorie de l'assassinat, que Mazzini prêche ouvertement dans ses écrits, à ses efforts pour détruire partout la paix et frapper les souverains, à ses crimes qui, plus d'une fois déjà, ont amené son nom dans les procès de cours d'assises. Assurément, on ne pouvait pousser plus loin le mépris des lois divines et humaines, et le dédain de ses collègues. Un vote qui impliquait un blâme sanglant d'une aussi hautaine immoralité fut repoussé, mais à une majorité minime, dix voix, parmi lesquelles il faut compter celle de M. Stansfeld lui-même. Le blâme était trop implicitement contenu dans ce vote, pour qu'il n'essayât pas de se manifester derechef. C'est ce qui eut lieu; mais, cette fois, M. Stansfeld a gardé le silence. Dans le cours des débats, nous avons appris que M. Stansfeld avait offert sa démission, mais que lord Palmerston l'avait refusée. Nous le comprenons: M. Stansfeld ne doit pas, tel est l'avis sans doute du noble lord, sortir par une porte dérobée; il doit tomber d'une manière éclatante; l'honneur du cabinet et celui de la Chambre des communes y sont engagés. L'un des membres du cabinet, M. Layard, ne paraît pas, il est vrai, partager cette opinion, et le prend de bien haut envers le procureur général qui a prononcé devant la cour d'assises le nom de M. Stansfeld. Nous ne savons si M. Layard est fort instruit des choses de son pays, mais nous pouvons affirmer que ses études sur Ninive ne lui ont rien révélé de l'importance qui s'attache, en France, aux fonctions de procureur général près la cour de Paris. Un procureur général de Paris équivaut, à tous les titres,

Digitized by Google

à un attorney général d'Angleterre, et il est quelque chose de plus considérable, de plus digne et de plus véridique parfois qu'un lord de l'amirauté. L'homme éminent et juste, vertueux et bon qui occupait ce poste élevé et difficile est descendu depuis lors dans la tombe. Que M. Layard mesure, par les regrets universels qu'il a laissés, combien ses paroles sont inconsidérées et ses dédains déplacés. M. Cordoën était la sincérité et la justice même; il se fût coupé la langue plutôt que de prononcer à la légère un mot qui pût faire soupçonner un innocent, et son extrême modestie le mettait à l'abri de toute complaisance. Qu'il nous soit permis, en passant, de payer ce tribut d'éloges à sa mémoire. Le deuil unanime que sa mort prématurée a causé dans tout Paris, nous pourrions dire dans toute la France, ne peut être adouci que par la pensée que ses hautes qualités n'ont pas quitté le siége qu'il occupait, puisque M. de Marnas le remplace. Par ce choix judicieux et sage, les vertus du magistrat regretté passeront, comme un legs pieux, à son successeur.

La malencontreuse tendresse de M. Stansfeld pour le scélérat qui souille le sol jaloux de la loyale Angleterre n'est pas le seul embarras qui pèse en ce moment sur le cabinet britannique. Le voyage de Garibaldi en Angleterre, la tournure de plus en plus grave que prennent les affaires du Danemark, les échecs successifs subis par la politique extérieure du comte Russell, ont fait au ministère une position difficile, que le parti tory, s'il continue ses attaques après les vacances de Pâques, rendra fort précaire. Jusqu'à présent, ce parti n'a fait qu'escarmoucher, il n'a pas livré de sérieuse et grande bataille. Lord Derby et M. Disraéli ne se sentaient pas prêts à recueillir l'héritage, d'ailleurs fort lourd à porter au milieu des complications qui tourmentent l'Europe. Ils craignaient aussi que lord Palmerston, toujours puissant sur l'opinion, n'en vînt à un parti extrême, à une dissolution de la Chambre, et ne retrempât son pouvoir dans des élections nouvelles. Elles auraient peut-être ramené une majorité plus forte et plus compacte. Mais, dans ces derniers temps, depuis le refus formulé d'une si étrange façon par lord Russell, de participer au Congrès général que proposait l'Empereur des Français, le cabinet a perdu dans le pays un terrain que l'ambiguité de son attitude dans les affaires du Danemark n'a pas contribué à lui faire regagner. L'Angleterre, sans doute, veut la paix, mais elle voudrait aussi une politique plus décidée, et elle commence à s'apercevoir que la crainte obstinée de la guerre engendre des combinaisons équivoques fort impropres à la conjurer. On ajourne les problèmes, on ne les résout pas; le mal s'envenime au lieu de se guérir; pour une brèche que l'on bouche à la hâte tant bien que mal, il s'en ouvre dix autres qui menacent de ruiner tout l'édifice. Ne vaudrait-il pas mieux le reconstruire en entier et lui donner le plan et les formes qui conviennent à notre siècle, aux besoins que l'expérience a fait reconnaître légitimes? On s'étonne de l'obstination avec laquelle des hommes d'Etat éminents se dérobent à cette gloire que leur offrait l'Empereur, et elle paraît, plus on y réfléchit, si déraisonnable, qu'on ne peut l'expliquer que par des réticences et des arrière-pensées également outrageantes pour tout le monde. Appréhensions indignes d'un grand gouvernement, jalousie indi-

Digitized by Google

gne d'un grand peuple, projets indignes d'une nation loyale, telles sont les alternatives auxquelles sont réduits ceux qui veulent aller au fond des choses et se rendre compte des causes dont ils déplorent les effets. C'est là qu'il nous faut, bien malgré nous, chercher les raisons de l'état chancelant de l'Europe et des efforts singuliers que font pour le prolonger ceux-là mêmes qui se montrent le plus anxieux de sa durée. Si l'on parvient, ce qui ne nous est pas encore démontré, à résoudre la question danoise autrement que par le glaive, combien d'autres se dressent à l'horizon, que l'on essaye bien d'étouffer, mais qui renaissent sans cesse sous la main qui veut les contenir? Est-ce donc la paix, que cette menace constante de la guerre, et ne vaudrait-il pas mieux une bonne fois en finir que de perpétuer un malaise qui pèse sur tous les peuples et sur tous les gouvernements? De toutes parts, on réclame des économies dans les finances; partout les Etats sont obérés par les nécessités que leur impose cette situation mixte, aussi coûteuse qu'une guerre déclarée. Mais quel moyen a-t-on de répondre à ces vœux et de rétablir dans les budgets l'équilibre nécessaire, si les gouvernements n'en viennent pas à des arrangements qui fassent disparaître les germes de discorde? La politique anglaise, qui s'est peut-être crue très habile en faisant échouer des plans de conciliation où elle croyait voir une mine chargée pour l'explosion, s'est-elle demandé si ses atermoiements ne préparaient pas une explosion plus forte et plus inévitable? S'est-elle demandé surtout si les craintes chimériques auxquelles elle sacrifiait une commune entente et une commune tentative, l'avaient bien conseillée sur les moyens d'éloigner ce danger fantastique de l'ambition française?

Quand elle est prise d'une ambition, la France n'a pas coutume, pour la satisfaire, de réclamer l'aide de l'Angleterre, et ç'aurait dû être pour celle-ci un motif de sécurité que de nous voir demander son concours dans une œuvre dont elle devait autant que nous profiter, dont devait profiter surtout l'Italie, qui a ses nouvelles sympathies, et l'Autriche, qui est sa vieille alliée. Elle pouvait se demander enfin si, pour avoir été ajournée, l'explosion se produisant plus terrible, elle serait maîtresse encore de choisir son rôle et de tracer ses conditions. Nous ne voudrions pas raviver des appréhensions que nous considérons au contraire comme vaines et malavisées, mais nous ne pouvons pourtant nous défendre de remarquer que toutes celles de nos entreprises auxquelles l'Angleterre, depuis douze ans, n'a point pris part, ont tourné, comme il était naturel, au plus grand profit de la France. Nous faisons sans elle et un peu malgré elle la guerre d'Italie, nous gagnons Nice et la Savoie; nous faisons seuls la guerre du Mexique, nous y fondons un empire et préparons à notre politique extra-européenne une influence considérable. On pourrait retourner le tableau et se demander si l'Angleterre, lorsqu'elle a voulu agir sans nous, a eu la même habileté et le même bonheur. L'état de la Grèce et les affaires du Danemark, qui sont un peu son œuvre, répondront pour nous. Si donc le gouvernement anglais entretient à notre égard les terreurs qu'on lui prête, il n'aurait pas de meilleur moyen pour brider les ambitions de la France que de se tenir toujours auprès d'elle, de prendre part à toutes ses entre-

Digitized by Google

prises justes et légitimes, de l'y seconder sincèrement pour qu'elle ne puisse revendiquer des droits qu'elle aurait été seule à faire valoir. Nous n'avons pas la prétention ridicule d'offrir des conseils à des hommes tels que lord Palmerston et le comte Russell, mais il nous semble que les choses n'en iraient pas plus mal si la politique que nous indiquons était pratiquée. Nous avons toujours considéré qu'une alliance intime de l'Angleterre et de la France était le plus grand bien qui pût arriver au monde et le gage le plus sûr de la paix et de la civilisation. Les deux nations unies peuvent entraîner les autres nations dans leur orbite et les amener sans secousse, sans lutte, dans les voies les plus justes et les plus libérales. Les peuples qui veulent vivre indépendants, ceux qui veulent fonder leur unité, ceux qui veulent développer leurs richesses et ménager leurs finances, tous doivent souhaiter que cette union s'établisse d'une manière durable, et dussent-ils, quelques-uns d'entre eux, sacrifier un peu de leur orgueil et y subir un peu de contrainte, tous doivent désirer que ce frein leur soit donné, parce qu'il doit les conduire à un état supérieur, à une condition morale et politique infiniment préférable à celle dont ils jouissent aujourd'hui. Mais pour que ce beau rêve puisse se réaliser, il faudrait moins de défiance de part et d'autre, plus d'abandon ; il faudrait là-bas un sentiment plus juste du rôle que la France doit jouer en Europe, ici des préjugés moins tenaces contre nos anciens rivaux. L'Empereur, on le rappelait dernièrement à la Chambre des communes, a beaucoup fait déjà pour détruire ces préjugés et pour rapprocher la France de l'Angleterre ; nous attendons encore que l'Angleterre répare envers nous les torts qu'elle assume en couvrant de sa protection des conspirateurs de la pire espèce. Les ovations que l'on prépare, dit-on, à Garibaldi, ne nous paraissent pas un bon moyen de nous les faire oublier, et nous croyons que la dignité du pays ne saurait y gagner un grand relief.

Que va faire Garibaldi en Angleterre? C'est là une question que tous les journaux de l'Europe se posent depuis huit jours. Ils prennent en cela trop de soucis, et quelques-uns, mieux avisés ou plus enclins à la malice, ne trouvant pas qu'il fût bien profitable à Garibaldi et à la cause qu'il prétend servir d'aller solliciter les vains applaudissements de la Grande-Bretagne, se sont demandé si ce voyage aux bords de la Tamise ne cacherait pas, par hasard, un voyage autrement menaçant sur les rives du Danube. Déjà l'on publie que les généraux hongrois Turr et Klapka l'ont devancé dans les principautés Danubiennes, qu'en Hongrie le gouvernement national est prêt, la population sur le point de se soulever, et, il faut bien l'avouer, des mouvements s'y sont déjà produits. Il s'en produira sans doute encore si l'Autriche s'obstine à maintenir dans ce pays le régime de la compression et de l'arbitraire. La faim vient ajouter ses horreurs à celles d'une domination détestée, et il ne faudrait pas s'étonner que là aussi le désespoir enfantât des héros et des martyrs. On avait parlé un moment d'un relâchement dans ces rigueurs excessives; la mansuétude autrichienne ne s'est traduite jusqu'ici que par des arrestations plus nombreuses, qui ont atteint même des hommes considérables et modérés. Il semble en vérité que le vertige reprenne, comme en 1849, le

Digitized by Google

gouvernement de Vienne. L'Autriche a mis la Hongrie hors la loi et la Gallicie en état de siége. Ses violences dans la partie de la Pologne soumise à ses lois ne sont dépassées que par la duplicité qu'elle y ajoute. Plus coupable que la Russie, qui, elle du moins, a l'excuse de l'insurrection, elle enlève au milieu d'une population émue, mais non rebelle, les femmes, les enfants, et soumet une population inoffensive aux plus odieux traitements, comme si l'esprit retors de l'Autrichien voulait provoquer une insurrection, afin de se donner l'occasion de tuer les hommes que sa conscience dénonce à son effroi. Certes, si un soulèvement se produisait dans toutes les contrées qui supportent impatiemment le joug autrichien, il ne faudrait pas s'en étonner ; tous les moyens de provocation sont employés, et l'Autriche ne devrait s'en prendre qu'à elle-même des malheurs qui pourraient en sortir. Jusqu'à présent cependant, les bruits qui circulent sur une levée de boucliers sont exagérés, et le gouvernement autrichien ne paraît pas en prendre beaucoup d'ombrage, puisqu'il maintient son contingent auprès de l'armée prussienne qui assiége Duppel et Frédéricia.

Les premiers succès de l'invasion avaient fait augurer une marche plus rapide des événements militaires. Quelle que soit aujourd'hui leur lenteur, elle sera, selon toute apparence, dépassée encore par la lenteur des négociations diplomatiques. Ce n'est pas que l'Angleterre y épargne ses peines et son activité. Elle entasse propositions sur propositions ; mais, faut-il l'avouer, il ne semble pas qu'il en puisse rien sortir de sérieux. Si l'on voulait caractériser d'un mot la phase dernière de ces négociations, il faudrait dire qu'elle consiste à délayer la proposition anglaise. L'idée primitive de cette proposition était déjà très vague et très incertaine ; qu'est-elle devenue maintenant ? Comment comprendre qu'un homme d'un esprit aussi pratique que lord Palmerston, qui a toujours passé dans le monde politique pour un homme impétueux, se soit résigné à laisser son collègue des affaires étrangères distiller ainsi à l'infini les atomes de ses drogues diplomatiques ? Depuis que l'Angleterre a refusé de s'associer à une consultation générale sur les maladies aiguës et chroniques dont l'Europe est atteinte ; depuis qu'elle a préféré attendre l'explosion du mal pour y opposer des palliatifs que le malade lui-même repousse avec dégoût, les hommes d'Etat anglais ont montré tant d'imprévoyance, que l'Europe, si désireuse qu'elle puisse être de la paix, applaudit pour ainsi dire à chaque échec de cette fameuse proposition anglaise, dont on la fatigue depuis trois mois. Il est tellement entré dans l'esprit de tout le monde que l'idée anglaise ne peut se mêler à aucun arrangement sans en corrompre l'essence, que tous les efforts du patient se bornent, en refusant la potion, à colorer les refus pour ne pas blesser le docteur. Seul, celui-ci s'obstine à croire que ses remèdes sont pris et qu'ils opèrent. Si nous n'avions suivi avec la plus fatigante attention les phases si compliquées de ce traitement singulier, peut-être serions-nous fort embarrassés nous-mêmes de débrouiller en cette affaire le vrai du faux, les apparences de la réalité ; nous prendrions comme le comte Russell des refus pour des acquiescements, et les acquiescements pour des acceptations sans ré-

Digitized by Google

serves. Nous avons voulu voir par nos yeux, et nous allons dire ce que nous avons vu.

Pour parler sans métaphore, tant qu'il s'est agi d'un simple conflit constitutionnel entre l'Allemagne et le Danemark, c'est-à-dire de la question de savoir si la position que ce dernier avait faite aux duchés était ou non conforme aux engagements qu'il a contractés en 1851 et en 1852 envers l'Allemagne, on aurait pu comprendre que l'Angleterre proposât une conférence dans le but d'arriver à la solution d'un différend d'importance secondaire. Mais ce qui est moins compréhensible, c'est que l'Angleterre soit venue proposer une conférence après que tous les éléments qu'elle aurait eu pour but de contenir se sont déchaînés. Ce n'est pas la première fois, du reste, qu'au milieu des incertitudes des hommes, la Providence fait entendre ses arrêts suprêmes, et que, par la mort d'un seul homme, elle change les proportions d'un conflit. Nous avons donc lieu de nous étonner que, parmi tant de choses qui ont été dites et écrites sur cette affaire du Danemark et sur le rôle qu'y jouent les différentes puissances, on n'ait pas encore montré les véritables causes de la faiblesse et de la stérilité dont la politique anglaise est frappée dans cette question. L'Angleterre n'a pas attaché une importance suffisante à la mort du roi Frédéric VII : elle n'y a vu qu'un changement de personne alors qu'il s'opérait un changement radical de situation. Parqué dans son indifférence, le cabinet Palmerston-Russell voyait dans le traité de Londres une sorte de contrat d'assurance contre l'immense incendie que l'ouverture de la succession des duchés venait de faire éclater en Allemagne. Il ne comprenait pas que des droits supérieurs pussent être invoqués contre des protocoles si bien paraphés. Tandis qu'en France le sentiment de justice et le respect des nationalités portaient généralement à admettre qu'entre l'Allemagne et le Danemark il s'agissait désormais de quelque chose de plus que du *nœud social* et autres misères réclamées antérieurement par les duchés, tandis que, même dans la presse française, qui n'est pas toujours la plus éclairée du monde, les opinions diverses s'établissaient sur le terrain de l'autonomie des duchés ou sur celui de leur cohésion parfaite avec l'ensemble de la monarchie danoise, l'opinion publique, en Angleterre, suivait aveuglément la voie tortueuse où s'était engagée la politique ministérielle. Le dernier volume du *Blue Book* en est la preuve. Les ministres anglais y ont réuni tout ce qui pouvait sinon justifier l'impuissance de leur politique, du moins plaider pour celle-ci les circonstances atténuantes. Vainement l'Angleterre avait doublé sa mission à Copenhague par celle de lord Wodhouse; cet effort généreux pour ramener le Danemark aux engagements anciens n'a eu d'autre résultat que d'enrichir le *Blue Book* de quelques dépêches où éclate dans toute sa splendeur l'erreur du cabinet britannique. En pouvait-il être autrement? Le Danemark pleurait un roi, dernier rejeton des aînés de la maison d'Oldenbourg; la seule larme qui, sur le sol de l'Angleterre, ait coulé à cette occasion était probablement versée par la princesse de Galles, et encore Son Altesse a-t-elle pu se consoler facilement, car, sur la tombe du roi Frédéric VII s'élevait le trône de son auguste père. Si

Digitized by Google

la mort du roi de Danemark et les intérêts qui s'y rattachaient avaient trouvé l'Angleterre mieux instruite et plus touchée, il est probable qu'elle se fût mieux orientée dans sa marche, et que son action eût été plus efficace. Si les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne, convaincus de l'importance de l'événement, avaient fait comprendre au Danemark qu'il y a quelque chose d'assez digne d'attention dans le droit de succession invoqué par l'Allemagne; que par conséquent il ne s'agissait plus de l'ancien conflit constitutionnel, mais de l'intégrité du Danemark même; que le retrait de la Constitution du 18 novembre n'était plus une question de droit, mais une question de salut, lord Wodhouse, au lieu de revenir à Londres comme il en était parti, aurait pu rapporter la branche d'olivier qu'il était allé chercher. Pourquoi le Danemark aurait-il cédé aux conseils de l'Angleterre, lorsque celle-ci paraissait n'avoir rien plus à cœur que de tirer de la mort du roi Frédéric VII la preuve de l'excellence du traité de Londres? De cette erreur si grave naquit le projet de conférence du cabinet britannique. C'est lorsque les soldats danois abandonnent déjà le Danewerke qu'on voit pour la première fois ce projet apparaître. La Confédération germanique avait occupé le Holstein; la Prusse, rompant avec la politique qu'elle avait suivie jusqu'en 1848, venait de faire alliance avec l'Autriche. Celle-ci avait, du fond de ses provinces orientales, envoyé un contingent qui, réuni à l'armée prussienne, franchissait la frontière du Schleswig. Aucun fait d'armes important n'avait encore compromis l'honneur de l'un ou de l'autre drapeau; il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus, et l'Angleterre propose une conférence « avec armistice, » sans pouvoir indiquer une base qui permette de prendre la proposition au sérieux. C'est toujours la même indifférence pour les intérêts des tiers, la même méthode empirique, qui s'occupe du fait et néglige la chaîne des événements. Nous demandons la permission au lecteur de raconter, d'après des informations très sûres, les différentes phases qu'a parcourues dès lors cet essai de la diplomatie britannique.

La Prusse et l'Autriche avaient répondu à l'ouverture anglaise en déclarant qu'il ne pouvait être question d'armistice tant que le Schleswig entier et l'île d'Alsen qui en fait partie, ne seraient pas évacués par l'armée danoise. Cette déclaration constituait déjà l'insuccès le plus complet de la proposition anglaise; mais, pour comprendre comment, néanmoins, le projet de conférence a pu se perpétuer et prendre successivement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, il importe de bien envisager le procédé employé par le gouvernement britannique. Il arrive souvent que celui qui a la ferme intention de ne pas se tenir pour battu, quand même il le serait réellement, dise à celui qui accueille ses ouvertures par un refus: « Au fond, nous voulons une même chose; j'admets vos objections, mais nous en reparlerons. » Ainsi, lorsque, peu de semaines après le premier échec de l'Angleterre, l'armée austro-prussienne, luttant contre les rigueurs de l'hiver, avait entrepris le siége de Duppel, le cabinet anglais, se souvenant que la conférence « avec armistice » avait été repoussée par la Prusse et l'Autriche, proposa la même conférence, mais cette fois « sans armistice. » Les deux puissances, qui ne couraient aucun risque de se com-

Digitized by Google

promettre, puisque le jeu de leurs armées demeurait libre, acceptèrent, mais à son tour le Danemark refusa son adhésion. On pourrait croire que dès lors il ne serait plus question de la proposition anglaise. Mais l'évêque Monrad, président du Conseil du roi de Danemark, avait cru devoir adoucir son refus et prendre de la marge en donnant à entendre que, dans quinze jours, le Danemark se déciderait peut-être à accepter la conférence. Cet atermoiement avait été considéré à Londres comme une victoire. Le fait si simple que la conférence, adoptée par l'Autriche et la Prusse, avait été repoussée à Copenhague, fut pourtant nié à Londres; on y fondait encore les plus belles espérances sur la vague promesse que le Danemark daignerait « peut-être, » quinze jours plus tard, écouter les conseils de son puissant allié. Dans la crainte que l'adhésion de la Prusse et de l'Autriche ne lui échappât dans l'intervalle, le comte Russell chargea M. Buchanan à Berlin et lord Bloomfield à Vienne de demander aux cabinets de Berlin et de Vienne si, dans quinze jours, on serait encore disposé à entrer en conférence. On ne pouvait pousser l'illusion plus loin. Il fut répondu aux envoyés de l'Angleterre que, sans se prononcer pour la négative, on ne pouvait cependant prendre aucun engagement à cet égard.

Cependant le terme fixé par le Danemark et qui avait son échéance le 10 de ce mois, était franchi, sans que l'adhésion vaguement promise arrivât. Sur ces entrefaites, un secours inattendu venait ranimer les espérances, toujours promptes à se leurrer, de la diplomatie britannique. Lorsque, dans la première semaine de ce mois, la Prusse se décida à envoyer le général de Manteuffel à Vienne afin d'obtenir le consentement de l'Autriche aux opérations commencées dans le Jutland, cette dernière y consentit à la condition que, pour tranquilliser les grandes puissances sur les véritables intentions de l'Autriche et de la Prusse, il serait fait une démarche commune vis-à-vis des gouvernements étrangers. A la date du 7 de ce mois, les deux puissances envoyèrent donc une note identique destinée aux gouvernements étrangers, et dans laquelle elles déclarèrent vouloir maintenir l'intégrité de la monarchie danoise et consentir à une conférence avec armistice, soit que l'armée alliée se retirât du Jutland en même temps que l'armée danoise abandonnerait Duppel et Alsen, soit que chacune des parties belligérantes gardât ses positions militaires. Nous avouons que, si une pareille démarche s'explique de la part de l'Autriche, elle est beaucoup moins compréhensible de la part de la Prusse; car si, pour obtenir de cette première la concession relative au Jutland, la Prusse s'est vue obligée de renouveler ses anciennes déclarations favorables au traité de Londres, et auxquelles elle semblait, dans l'intervalle, avoir implicitement renoncé, elle perdait du même coup le prix qui a fait le sujet de sa négociation, en admettant l'éventualité de la retraite du Jutland. Tout ceci n'était du reste que l'introduction d'un incident plus marqué que les précédents, car le Danemark rendait de lui-même cette concession inutile, en déclarant hautement qu'il ne voulait pas entendre parler d'armistice, et que, quant à la conférence, il y consentait enfin, mais sur les bases des traités de 1851 et 1852.

Quelle est la portée réelle de cette réponse, en ce qui concerne d'abord

Digitized by Google

la question d'armistice? Nous croyons que la résolution du Danemark, et nous avions déjà signalé il y a quinze jours l'espèce de menace qu'elle recèle, doit être pour les deux grandes puissances de l'Allemagne un solennel avertissement. Chaque fois que l'on va en guerre sans avoir un but déterminé ou sans que les sacrifices qu'elle impose se trouvent en harmonie avec le but qu'on veut atteindre, on est exposé à de fâcheuses mésaventures. Si pour prendre Duppel on était obligé de faire une diversion sur le territoire jutlandais, et qu'il y ait si peu d'accord entre les alliés, que l'un soit obligé d'acheter le consentement de l'autre par un sacrifice qui exclut toute pensée de compensation pour les peines que l'on s'est données, peut-on s'étonner qu'un adversaire infiniment plus faible, mais ne relevant que de lui-même et sachant parfaitement ce qu'il fait, tienne un langage si fier et si superbe? Il sait qu'il y gagne des sympathies avec un peu d'admiration. Pour peu que cela dure, on verra le Danemark vendre les champs de la province de Brandebourg, comme les Romains vendaient les champs des Carthaginois. Quant à la question de conférence, nous qui nous flattons d'avoir creusé la question du Danemark un peu plus qu'on n'a coutume de le faire dans la presse française, nous n'hésitons pas à dire qu'en refusant de traiter sur d'autres bases que les arrangements de 1851-1852, le Danemark a le plus nettement du monde repoussé la conférence. Il n'y a que ceux qui ignorent les premiers éléments de la question qui puissent se payer de cette monnaie et prendre cette réponse pour une acceptation. Les considérations les plus simples justifient notre dire. Le conflit entre l'Allemagne et le Danemark a précisément éclaté au sujet de ces fameux arrangements, et nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que l'Europe entière a intérêt à les voir remplacer par un état de choses garantissant mieux le maintien de la paix générale. Le Danemark, et cela était naturel, a interprété ces arrangements dans le sens de ses intérêts. Les pièces diplomatiques de la France, de l'Angleterre, et même de la Russie, prouvent que ces puissances ont, depuis des années, considéré l'interprétation danoise comme dangereuse, et qu'elles n'ont pas cessé de lui donner à cet égard de sages conseils. La meilleure preuve que le Danemark maintient sa manière de voir, c'est qu'il n'a pas encore retiré sa Constitution du 18 novembre, dont l'existence implique l'interprétation à son point de vue de ces mêmes engagements.

Nous touchons maintenant au point culminant de cette phase confuse. Au dernier moment, et en face de la fière déclaration du Danemark, les deux grandes puissances allemandes se sont montrées prêtes à entrer en conférence sans base préalable. C'est encore l'Angleterre qui a imaginé cet ingénieux subterfuge, oublieuse bien vite de l'argumentation qu'elle a opposée naguère au projet de Congrès général, et montrant ainsi qu'elle a deux façons d'envisager les réunions diplomatiques, suivant qu'elles viennent de notre initiative ou de la sienne. La France, elle, n'a pas d'objection à opposer à ce revirement dans les idées du comte Russell, et volontiers elle se pliera à toutes les tentatives pour faire cesser une lutte qu'il n'a pas su prévoir. Mais le comte Russell ne semble pas comprendre que, si le règlement des grandes affaires de l'Europe eût été difficile dans

Digitized by Google

un Congrès général, où cependant tant de satisfactions variées eussent été offertes à l'orgueil des Etats, il devient bien plus difficile d'en régler un point déterminé là où aucune latitude ne peut être donnée aux négociateurs, là où un cercle étroit d'intérêts parfaitement opposés ne laisse prise qu'à un acte de violence ou à une déconvenue ridicule. Il suffit de connaître, même superficiellement, les intérêts engagés, pour être convaincu qu'une acceptation de conférence sans base préalable n'a elle-même aucune base. Nous allons nous réunir et donner au monde, principalement à l'Angleterre, la satisfaction de nous voir réunis, ne fût-ce qu'une seule fois. Quand nous en viendrons à formuler des propositions, chacun de nous s'échappera probablement par une porte différente. — Nous, Prusse et Autriche, nous ne pouvons réclamer moins que l'union personnelle; même, en nous contentant de ce maigre programme, nous ne manquerons pas d'encourir le blâme de l'Allemagne, et les députés progressistes de la seconde Chambre prussienne auront eu quelque raison de dire que nous demandions des sacrifices d'hommes et d'argent au pays pour livrer, comme en 1852, les duchés au Danemark. — Nous, Danois, aussitôt que vous oserez parler d'union personnelle, nous nous retirerons de la conférence. Et que fera le représentant de la Diète germanique, si ce n'est de protester devant l'Europe de ce que l'on n'ait pas encore permis à l'organe légitime de l'Allemagne de voter sur le droit de succession, et de condamner éventuellement ce même traité de Londres, pour la mise en vigueur duquel l'Angleterre aurait enfin réussi à réunir sa conférence? On dit bien, il est vrai — c'est en Angleterre qu'on dit cela — que le Danemark ne se montre plus si superbe, et qu'il serait porté, *en ce moment*, à accepter aussi cette conférence sans base dont il sera peu parlé dans l'histoire; mais à supposer que le gouvernement anglais ne prenne pas encore une fois ses espérances pour des réalités, la difficulté reste la même, et nous n'avons rien à retrancher de notre démonstration.

Résumons notre pensée : à l'heure qu'il est, il n'est pas encore probable qu'il y ait une conférence, et si elle parvient à se réunir, elle est d'avance frappée de stérilité. Il n'a été absolument rien fait pour combler l'abîme qui sépare les duchés du Danemark. Les efforts que l'on fait pour empêcher la réunion des Etats dans le Holstein constituent une illégalité flagrante. L'Europe, dites-vous, n'a pas le droit de disposer de pays allemands pour restaurer une monarchie chancelante; quel droit avez-vous vous-même de disposer de ces pays sans les consulter? Il y a plus, le Holstein s'est déjà prononcé; le Schleswig a tenté de le faire, malgré l'occupation de ce pays par les troupes austro-prussiennes. Les notables et les corps constitués envoient de toutes parts des adresses au duc Frédéric VIII; que serait-ce si l'on proposait de faire retirer les troupes de part et d'autre, et si l'on conviait le suffrage universel à résoudre une question que la diplomatie et le canon nous paraissent également impropres à résoudre selon la justice? Nous croyons que ce projet n'est pas un vain rêve, et qu'il a germé dans des régions où l'on a l'esprit très pratique en même temps que très hardi. Il existerait du reste un autre moyen de donner pleine satisfaction aux deux nationalités dont la lutte constitue un dan-

Digitized by Google

ger réel pour l'Europe. Le Danemark souffre encore moins que les duchés la pensée de l'union personnelle, et sa répugnance pour cet expédient n'a d'égale que celle des petits Etats de l'Allemagne. Il préfère de beaucoup abandonner le Holstein et souscrire à son incorporation dans la confédération germanique. Resterait le Schleswig, cette ancienne pomme de discorde entre les deux pays. A ce sujet, nous nous rappelons certain projet de lord Palmerston, qui consistait à partager le Schleswig d'après la division naturelle des nationalités : à donner à l'Allemagne le Sud, au Danemark le Nord. Ce projet, s'il revenait sur l'eau, nous paraîtrait infiniment plus raisonnable que tous ceux que l'Angleterre a mis depuis lors en avant, notamment que celui d'une monarchie générale danoise, composée du royaume proprement dit et des duchés, qui auraient une position égale à celle de la partie scandinave de la monarchie. Cette dernière combinaison est précisément celle qui est devenue la source de tous les malheurs, et ce serait montrer trop peu de perspicacité que de vouloir la faire revivre.

Le champ est ouvert aux combinaisons, mais il serait temps que l'Angleterre, qui est parvenue à embrouiller l'écheveau plus encore qu'il ne l'était, se résignât à faire rentrer dans ses cartons ses protocoles de 1852. La situation actuelle ne peut se prolonger indéfiniment. Si l'armée alliée ne parvient à s'emparer bientôt par un coup de force de Frédéricia et de Duppel, ce qui mettrait le Danemark à la merci de l'Autriche et de la Prusse, il faut s'attendre à voir la Suède entrer dans l'action. La Suède a été certainement aussi surprise que le Danemark de la prompte invasion du Schleswig. On avait tant de fois répété que des menaces à l'agression l'Allemagne mettrait des années à franchir la distance, que l'on s'était habitué, au delà de l'Eider, à ne plus croire à l'exécution fédérale. Cette exécution ayant eu lieu enfin dans le Holstein, la Prusse et l'Autriche, en tant que grandes puissances, ont trouvé l'occasion belle et l'ont saisie. Il faut avouer qu'elles l'ont saisie avec une rapidité et une détermination qu'on n'attendait pas d'elles. La Suède n'était pas prête; le mal était fait, il convenait d'attendre les événements et d'y réfléchir. L'Angleterre, d'ailleurs, était toujours là avec son projet de conférence, qui entretenait les illusions dont elle-même était remplie; mais aujourd'hui les dernières espérances évanouies avec les dernières neiges appellent de la part de la Suède une détermination qu'elle ne peut plus ajourner, sous peine de disparaître complétement des conseils de l'Europe. L'épée de l'Allemagne sur le Jutland, c'est l'épée au cœur du royaume scandinave. Nous ne disons pas cela pour exciter la Suède à la guerre, elle n'en a certes pas besoin; nous constatons un fait. On sait l'agitation qui règne dans la grande presqu'île depuis que l'armée austro-prussienne a franchi le Danewerke; on sait encore que la prudence du souverain a su modérer lusqu'ici l'ardeur guerrière des populations; mais enfin il ne peut conjurer longtemps les conséquences de sa situation : il faut que la Suède intervienne ou qu'elle descende au rang de la Suisse et de la Belgique. C'est là en quelque sorte une condition d'existence pour elle, et on ne saurait lui en vouloir si elle en vient à la remplir. Déjà des subsides ont été votés en Norwége, et les paroles

Digitized by Google

prononcées par le roi devant le Storthig ne laissent guère de doute sur une prochaine prise d'armes. En Suède, on arme cinq navires de premier rang, et, selon toute apparence, si l'escadre autrichienne se montre dans le Sund, elle trouvera devant elle les flottes combinées des trois pays scandinaves. La Prusse, qui, de son côté, a été jusqu'ici aussi malheureuse sur mer que sur terre, verra ses ports menacés, son petit littoral de la Baltique constamment sous le coup des représailles, son commerce maritime détruit, et son escadre naissante probablement anéantie, si elle tente, comme on l'assure, de reprendre la mer. Et que fera la Russie? Et si la Russie s'en mêle, l'Angleterre restera-t-elle inactive? Et si l'Angleterre et la Russie prennent parti, qui pour le Danemark, qui pour la Prusse, que fera la France? Voilà la guerre générale. Elle ne peut être évitée, nous le répétons, que par la prompte défaite du Danemark ou par une politique sérieuse et énergique de la part de l'Angleterre.

Et pendant qu'au nord les nations se heurtent sans projet déterminé, et les gouvernements s'agitent sans plans bien arrêtés, la France, persévérante en sa pensée, fonde un nouvel empire dans les régions du sud, et lui donne pour chef un rejeton de l'une des plus vieilles maisons souveraines de l'Europe. Par ses armes et par sa bonne grâce, par la confiance qu'elle inspire, par le désintéressement qu'elle montre, elle conquiert un grand peuple et un grand pays; elle le conquiert pour lui-même, pour son bonheur prochain, pour son avenir, s'il sait enfin jouir des bienfaits que la main puissante que guide la Providence lui aura ménagés. La voilà donc, cette folle expédition, cette entreprise aventureuse, cette équipée ruineuse que signalaient au mépris public, lors des dernières élections, ces grands esprits de l'opposition ces profonds politiques de la presse, ces hommes éclairés du professorat et du barreau, qui briguaient les suffrages de leurs concitoyens! La belle idée qu'ils ont donnée là de leur perspicacité et de leur sagesse, et quelle belle figure leurs paroles acrimonieuses font aujourd'hui auprès de la grandeur des événements! Tout le Mexique, rangé à nos lois, est pris d'un véritable enthousiasme pour l'établissement que nous lui avons préparé, et il attend avec une fébrile impatience le monarque qui va, dans quatre jours, quitter l'Europe pour aller ceindre la couronne à Mexico. Déjà le crédit du vieux monde s'offre à féconder de nouveau un pays où l'anarchie avait tari la source d'inépuisables richesses, et, avant même que le prince ait touché le sol qu'il va faire fructifier, la France est assurée de recueillir le fruit de ses sacrifices. N'est-ce pas là un bon enseignement et un utile avertissement pour les peuples, aussi bien que pour les souverains? Ils peuvent comprendre, par cet exemple et par celui de l'Italie, tout ce qu'ils ont à gagner à s'unir étroitement de cœur et d'action avec la France impériale. Ceux qui ont eu l'intelligence de ses destinées et sont venus loyalement à elle pour consommer l'alliance, en ont recueilli des fruits inespérés. A. DE CALONNE.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

LES

IDÉES MODERNES

CHEZ UN POLITIQUE DU XIVe SIÈCLE

PIERRE DU BOIS

Les idées de réformes politiques et sociales sont anciennes en France, et n'ont pas attendu, pour se produire, ainsi qu'on pourrait le croire, la grande réforme religieuse du XVIe siècle. Il est certain que l'influence de Luther et de Calvin a été immense, et que l'esprit d'examen qu'ils provoquèrent s'exerça à la fois sur les matières religieuses et sur les questions politiques; mais on ne saurait douter que, bien avant la renaissance, il ne se soit rencontré des hommes qui aient souhaité et même proposé d'introduire des améliorations dans l'Eglise et dans l'Etat.

Pendant longtemps, au moyen âge, ceux qui voulurent faire régner l'ordre moral dans ce monde, voyant tous les abus qui existaient dans la société, au lieu de chercher à les déraciner et à les faire disparaître, trouvèrent plus simple, et surtout plus commode, de réformer les hommes pris individuellement. Ils les éloignèrent de plus en plus du commerce de leurs semblables pour les conduire, à l'ombre du cloître ou dans la solitude, à la perfection et au ciel. Telles furent les maximes que suivirent les réformateurs véritablement éminents qui, du Xe au XIIe siècle, instituèrent les ordres de Cluny, de Cîteaux, de Prémontré, la Chartreuse, etc.; mais, à partir du XIIIe

Digitized by Google

siècle, le développement de la civilisation, les progrès du pouvoir royal et du tiers état émancipé donnèrent à la société civile une importance qu'elle n'avait pas eue depuis la chute de l'empire romain. Dès lors, il y eut des esprits prudents et novateurs qui, tout en respectant les dogmes de l'Eglise et les bases sur lesquelles reposait le gouvernement civil, ne craignirent pas de réclamer des réformes, et travaillèrent dans les limites de leurs forces à les faire adopter : je veux parler des légistes.

Le nom de légiste ne peut être prononcé sans qu'on se représente une classe d'hommes puisant dans l'étude du droit romain des doctrines de despotisme monarchique qu'ils firent prévaloir au profit de la royauté française et au grand détriment du peuple et de la liberté. Les légistes ont sans contredit largement contribué à produire ce résultat, mais il y aurait une grande injustice à les rendre uniquement responsables du mal qu'a fait au moyen âge l'application exagérée des principes d'autorité dont ils trouvèrent le germe dans le droit écrit. Il y avait au fond de leur cœur un patriotisme sincère et ardent, et la lutte qu'ils eurent à soutenir contre la féodalité et l'omnipotence temporelle de l'Eglise fut tellement vive et demandait une telle énergie, qu'on doit être indulgent pour les excès où les firent tomber les entraînements du combat.

Des anciens légistes il ne reste plus rien, si ce n'est quelques obscurs traités de droit livrés à un juste oubli, et un souvenir qui n'est pas exempt de blâme. Ils sont ignorés : leur vie a été modeste et cachée, et cependant on sent qu'ils ont exercé une grande influence. Une heureuse fortune nous permet enfin de savoir ce que pensait un de ces hommes si calomniés par quelques historiens, et de montrer que rien de ce qui pouvait intéresser la grandeur et la prospérité de la France ne leur était indifférent. Notez qu'il ne s'agit pas de pures spéculations, d'utopies, qui ne sont souvent qu'une satire indirecte du présent, mais bien de projets sérieux et généralement applicables. A une époque qui, comme le moyen âge, vivait de traditions, de semblables projets ne pouvaient se produire sans froisser des préjugés et porter atteinte à des priviléges : il fallait, pour les mettre au jour, un amour de la vérité d'autant plus méritoire qu'ils devaient être une source de dangers pour leur auteur. C'est ce qui explique le silence qui règne sur les ouvrages de cette nature écrits au moyen âge, et les ténèbres qui les enveloppent. Ceux qui ont échappé à l'injure du temps sont rares. On a craint de les multiplier par la copie. Leur objet est souvent déguisé sous un titre insignifiant et quelquefois trompeur ; aussi la plupart n'ont pas attiré l'attention des historiens, ni même des érudits, et cependant on y trouverait de précieux renseignements sur les âges qui nous ont précédés.

Digitized by Google

Je me propose de faire connaître une série de mémoires politiques émanés d'un même personnage que j'ai eu le bonheur de réunir. Ce personnage se nommait Pierre Du Bois; il vivait au commencement du XIVe siècle, époque où la lutte du sacerdoce et du pouvoir laïque et la fondation de l'administration par Philippe le Bel offraient à un homme animé de l'amour du bien public une occasion unique de proposer des réformes qu'il n'aurait pas été permis, dans des temps plus calmes, de présenter à l'adoption du gouvernement et même de formuler par écrit. Je vais d'abord tracer la biographie de Du Bois, et indiquer les ouvrages qu'on peut lui attribuer avec quelque certitude, car ils sont, pour la plupart, anonymes; j'examinerai ensuite les doctrines politiques et sociales éparses dans ces ouvrages. Je mettrai ainsi sous les yeux du lecteur le tableau complet des opinions d'un homme que l'on peut regarder comme un précurseur des temps modernes, qui signala avec une rare perspicacité les abus de son temps et sut souvent en trouver le remède. On verra que les grands problèmes qui agitent de nos jours le monde ne sont pas nés d'hier, et qu'ils étaient posés dès le moyen âge. Tels sont la forme à donner au gouvernement, les rapports entre l'Eglise et l'Etat, l'organisation de l'instruction publique, la monarchie universelle, l'équilibre européen. Deux questions surtout qui offrent de notre temps un intérêt brûlant, la question romaine et la question d'Orient, étaient l'objet des préoccupations des politiques d'autrefois : il est intéressant de savoir quelles solutions on proposait il y a cinq siècles pour mettre fin à des difficultés qui n'ont pas été surmontées, et conjurer des dangers qui sont plus imminents que jamais.

I

Le nom de Pierre Du Bois n'est pas entièrement inconnu : on savait que c'était un avocat de Coutances, qui avait composé un traité contre les prétentions du pape Boniface VIII à la suprématie universelle. Dans un mémoire lu en 1847 à l'Académie des inscriptions, M. Natalis de Wailly donna l'analyse d'un mémoire adressé à Philippe le Bel par un anonyme pour arriver à l'abrégement des guerres et des procès. Le savant académicien, au moyen de rapprochements ingénieux, démontra que cet anonyme était Pierre Du Bois; il lui attribua aussi, en se fondant sur des raisons convaincantes, plusieurs autres opuscules, les uns inédits, les autres publiés sans nom d'auteur, ayant tous un lien commun, une même pensée, offrant le même style et reproduisant des tournures de phrases et des expressions

Digitized by Google

qui dénotent un seul et même auteur [1]. Depuis lors, j'ai découvert plusieurs mémoires, également anonymes, qui ont, pour le fond et pour la forme, une parenté incontestable avec ceux que M. de Wailly a restitués à P. Du Bois [2].

La biographie de Du Bois n'est pas fertile en événements : l'histoire de sa vie sera surtout celle de ses ouvrages. Mais s'il est vrai que ce qui constitue l'homme, c'est sa pensée, on peut dire qu'il serait difficile de mieux connaître un homme que nous ne connaissons Du Bois par la lecture de ses écrits : il s'y est révélé tout entier, sans détours, sans réticences. Du Bois était Normand ; il était probablement né à Coutances ou dans les environs. Il nous apprend qu'il avait suivi, sans doute à Paris, les leçons de saint Thomas d'Aquin et de Siger de Brabant, ce qui autorise à placer l'époque de sa naissance vers 1250. Il embrassa la carrière du barreau ; il exerçait, en 1300, les fonctions d'avocat à Coutances. C'est alors que, parvenu à la maturité, il consigna par écrit les fruits de son expérience et de ses méditations, et composa le plus ancien de ses ouvrages qui nous soit parvenu, selon toute vraisemblance, sa première œuvre [3]. C'est un traité sur les moyens d'abréger les guerres et les procès ; il est divisé en deux parties. Dans la première, Du Bois expose une nouvelle tactique de son invention, dont l'adoption devait avoir, à son sens, pour résultat de donner à la France l'empire du monde. Il indique en même temps les mesures à prendre pour assurer la conservation des conquêtes dues à ce système, et rendre stable la monarchie universelle. La seconde partie est consacrée au gouvernement intérieur du royaume. L'abus qui attire surtout l'attention de l'auteur, c'est l'envahissement de la juridiction royale par les tribunaux ecclésiastiques, dont l'esprit d'empiétement et d'usurpation est dépeint en toute connaissance de cause. Suit l'exposé de la voie à prendre pour restreindre la puissance séculière de l'Eglise et sauvegarder le pouvoir civil.

Dans ce mémoire, Du Bois ne se borne pas à traiter les questions que le titre annonce ; il s'y livre à une foule de digressions et passe en revue toutes les réformes qui lui semblent désirables, s'écartant à chaque instant de son plan pour développer une idée incidente. Ce n'est pas que la logique lui fasse défaut : loin de là, il sait parfaitement tirer d'un principe toutes les conséquences que ce principe

[1] Mémoire sur un opuscule anonyme. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XVII, p. 435).

[2] Voir les indications bibliographiques que j'ai données dans le t. XX, 2e part., p. 166 et suiv. des *Notices et Extraits des Manuscrits* publiés par l'Académie des inscriptions.

[3] *Summaria brevis et compendiosa doctrina felicis expeditionis et abbreviationis guerrarum ac litium regni Franciæ* (Bibl. imp., manusc. lat., n° 6,222, C.). — C'est l'ouvrage que M. de Wailly a analysé.

Digitized by Google

renferme, mais il le fait sans ordre, sans méthode. Dans ce premier traité, il donne la mesure de son talent et de ses défauts : cet ouvrage suffirait pour faire connaître les vues hardies de l'avocat de Coutances et initier à ses procédés de composition, qui sont ceux qu'il avait puisés dans les écoles, et dont les théologiens faisaient un si déplorable abus. Il cite souvent les textes sacrés, mais c'est pour attaquer le clergé et le combattre avec ses propres armes. Il fait aussi un fréquent usage des lois romaines et du droit canon. Les œuvres des philosophes lui sont familières; il invoque l'autorité d'Aristote; il emprunte même quelques-uns de ses arguments à l'histoire. Tout en ayant le pédantisme de son siècle, il ne laisse pas que d'être original, et ce vain appareil d'érudition sert à masquer ce que ses vues pouvaient avoir de téméraire et de compromettant.

Le *Traité sur l'abrégement des guerres et des procès* est écrit en latin; il est adressé à Philippe le Bel. Il a été certainement composé en l'an 1300, et les cinq derniers mois de cette année doivent être assignés comme date de la rédaction de ce traité. En effet, il y est question du grand jubilé qui fut célébré à Rome au mois de juillet, et l'auteur présente comme désirable le mariage de Charles de Valois, frère du roi, avec l'héritière de l'empire latin de Constantinople, union qui fut accomplie au mois de décembre. Ce mémoire est bien adressé à Philippe le Bel ; mais lui fut-il remis? C'est là un point qui a son importance, car, si Philippe le Bel a reçu communication de l'opuscule de Du Bois et qu'il ait, dans la suite, employé notre avocat, on pourra en conclure, sinon qu'il approuvait ses théories, du moins qu'elles ne lui déplaisaient pas. J'ai acquis la preuve, et c'est Du Bois qui la fournit lui-même, que son traité fut envoyé par lui à Toulouse, à un ami fidèle du roi, maître Jean de la Forêt, à l'époque où Philippe le Bel et son frère Charles de Valois se trouvaient dans cette ville, c'est-à-dire au mois de janvier de l'année 1304. Nul doute que ce traité n'ait été mis sous les yeux de Philippe le Bel, et que la bienveillance royale ne fut la juste récompense des services que Du Bois avait rendus à la couronne en consacrant sa plume à défendre son indépendance menacée par les prétentions du pape. L'année précédente, en effet, Du Bois avait développé dans des pamphlets quelques-uns des principes qu'il avait émis théoriquement dans le mémoire rédigé en l'an 1300. Ces pamphlets, nous les possédons, et ils nous apprennent comment Du Bois prétendait appliquer ses doctrines.

On sait que la querelle entre le pouvoir laïque et la papauté prit, à la fin du XIIIe siècle, des proportions telles, qu'une solution devenait inévitable. L'impérieux Boniface VIII eut dans Philippe le Bel un adversaire qui ne reculait devant aucune considération, et qui

Digitized by Google

marchait avec assurance au but qu'il s'était donné, de régner en maître au dedans et d'exercer au dehors une influence souveraine. Le petit-fils de saint Louis n'avait pas hérité du pieux respect de ses aïeux pour l'Eglise et pour ses ministres ; il appartient tout entier au monde moderne. Il se distinguait par une croyance inébranlable dans son droit et par une ferme volonté de le faire prévaloir. Jusqu'alors, les papes avaient été tantôt les régents, tantôt les conseillers des rois, suivant que les rois étaient faibles et soumis, ou puissants et jaloux de leurs prérogatives. Philippe ne voulut ni de tutelle ni de conseils. Dès qu'il fut en contact avec Boniface VIII, il lui adressa une solennelle déclaration de principes. Il se proclama au spirituel fils soumis de l'Eglise, mais il protesta que, pour tout ce qui concernait le gouvernement intérieur de son royaume et ses relations avec les puissances étrangères, il ne reconnaissait de supérieur que Dieu, et qu'il ne se soumettrait à personne à cet égard. Sa politique fut toujours conforme à ce programme. Il en résulta entre la cour de Rome et le roi de France un mécontentement d'abord sourd, qui se grossit d'une multitude de griefs réciproques, et finit par éclater. En 1302, Boniface VIII, oublieux du temps où il vivait, convoqua un concile général à Rome, pour mettre, disait-il, un terme à l'oppression du clergé, ainsi que pour aviser à la conservation des libertés de l'Eglise, à la réformation du royaume, à la correction du roi et au bon gouvernement de la France. C'était une déclaration de guerre ; elle était renfermée dans une bulle où l'on affirmait la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel ; mais cette affirmation, bien qu'explicite, était habilement accompagnée de développements et de citations qui pouvaient en atténuer la portée. Philippe, accepta le défi. Il fit résumer les propositions contenues dans la bulle pontificale, les dépouilla de toutes les précautions de style qui les modifiaient en quelque sorte, et donna à ce résumé la forme d'une courte bulle, brutale et injurieuse, qu'il lanca dans le public. Cette bulle débutait ainsi : « Boniface, pape, à Philippe, roi de France. Craignez Dieu et observez ses commandements. Apprenez que vous nous êtes soumis au spirituel et au temporel, etc. » Cette bulle, falsifiée, il est vrai, mais qui exposait avec crudité les conséquences qu'on pouvait tirer des doctrines de la vraie bulle, indigna la France entière. Plusieurs écrivains prirent la plume pour réfuter les doctrines ultramontaines : Du Bois fut du nombre.

Il mentionne lui-même, dans un de ses ouvrages, un traité qu'il avait composé en faveur du roi contre le pape, et qu'il avait remis, le dimanche avant la publication de l'iniquité papale, à un de ses amis qui, depuis, avait été fait évêque de Béziers. Cet ami s'appelait Richard Neveu ; c'était un Normand, et il avait été longtemps archi-

Digitized by Google

diacre d'Auge dans l'Eglise de Rouen. Il fut chargé, en 1301, avec le vidame d'Amiens, d'arrêter dans son évêché le nonce apostolique, Bernard Saisset, qui s'était retiré à Pamiers après avoir bravé le roi à Compiègne. Il paraît que Richard ne prit pas une part publique à cet acte arbitraire, mais il en fut le conseiller et le promoteur. Sa prudence le mit à l'abri des désagréments qu'eut à supporter son compagnon le vidame, qui fut excommunié, et mourut sans avoir pu se faire réconcilier avec l'Eglise. L'archidiacre d'Auge, plus habile et plus heureux, obtint, en récompense de ses services, par le crédit du roi, le siége épiscopal de Béziers; mais il ne jouit pas longtemps de cette haute dignité : frappé de la lèpre, il se vit abandonné de tous, et mourut regardé comme un apostat que Dieu avait justement châtié. Tel était l'ami de Du Bois. Le traité que Richard Neveu reçut des mains de son compatriote, pour l'offrir à Philippe le Bel, nous est parvenu. C'est une réponse d'une grande violence à la fausse bulle attribuée à Boniface VIII. Du Bois y donne un libre cours à ses sentiments d'hostilité contre Rome : il soutient que le pape est un hérétique, et entreprend de prouver l'indépendance temporelle du roi par des arguments empruntés à l'histoire, à l'Ancien et au Nouveau Testament ainsi qu'aux canons[1]. Du Bois était alors dans une position officielle. Philippe le Bel avait convoqué, en 1302, les premiers états généraux de la monarchie. Ces états, qui se composaient de députés des trois ordres (ceux du tiers état étaient élus par une sorte de suffrage universel), furent réunis pour donner leur avis sur la grande question qui divisait le roi et le pape. Du Bois représentait la ville de Coutances à cette assemblée : le titre de député aux états donnait une nouvelle autorité à sa parole et à ses écrits. La réponse à la prétendue bulle de Boniface VIII ne fut pas le seul produit de sa plume dans ces circonstances graves, où il s'agissait de bien définir les limites du spirituel et du temporel.

On sait ce qui se passa : les états généraux prirent en main la cause de la royauté, et protestèrent auprès du pape contre toute tentative d'immixtion étrangère dans les affaires de la France, qu'elle vînt de Rome ou d'ailleurs; mais, ce qu'on ignore, ce sont les moyens employés par Philippe le Bel pour se faire des partisans. Il ne respecta pas toujours les règles de la morale, mais il reconnut un des premiers la toute-puissance de l'opinion publique, à laquelle il fit appel, tantôt dans des manifestes officiels, tantôt dans des pamphlets rédigés par ses légistes. Du Bois fut entre ses mains un instrument d'autant plus utile que les services qu'on lui demandait étaient con-

[1] Réponse à la bulle *Scire te volumus*, publiée dans Dupuy, *Preuves du différend de Boniface VIII avec Philippe le Bel*, p. 44.

Digitized by Google

formes à ses principes. Outre la consultation sur la fausse bulle de Boniface VIII, qui porte son nom, il publia, à propos de la tenue des états généraux, un opuscule anonyme intitulé : *la Supplication du peuple de France au roi contre le pape Boniface le VIII*[1]. Dans cet écrit, qui est en langue française, et qu'on a, bien à tort, regardé comme le cahier du tiers état, le peuple était censé s'adresser au roi. Je cite textuellement le début, pour faire connaître la manière et le style de Du Bois ; je me borne à rajeunir l'orthographe :

A vous, très noble prince, notre sire, par la grâce de Dieu roi de France, supplie et requiert le peuple de votre royaume, pour ce qu'il lui appartient que ce soit fait, que vous gardiez la souveraine franchise de votre royaume, qui est telle que vous ne reconnaissez de votre temporel souverain en terre fors que Dieu, et que vous fassiez déclarer, si que tout le monde le sache, que le pape Boniface erra manifestement et fit péché mortel notoirement en vous mandant, par lettre bullée, qu'il était votre souverain de votre temporel, etc.

Le fond de ce pamphlet, car tel est le nom qui convient à cet opuscule, se retrouve dans la réponse à la bulle falsifiée et dans un mémoire intitulé : *Question sur le pouvoir du pape ;* mais la forme en est singulièrement âpre et même insultante. Du Bois indiquait, dans sa péroraison, le rôle qu'il convenait que le roi prît dans son conflit avec le pape, celui de défenseur de la foi et d'adversaire de l'hérésie. Ici, l'hérétique était le pape : « Vous, noble roi sur tous autres princes, défenseur de la foi, destructeur de bougres, pouvez et devez et êtes tenu requérir et procurer que ledit Boniface soit tenu et jugé pour hérétique, et puni en la manière que l'on pourra et devra, et que votre franchise soi gardée et déclarée. »

Le point de savoir si le pouvoir spirituel est supérieur au pouvoir laïque préoccupa vivement Du Bois : il voulut laisser un traité où la question, dégagée de toute application immédiate, serait examinée théoriquement. Telle est l'origine du fameux traité intitulé : *Question sur le pouvoir du pape*, qui a été jusqu'à nos jours faussement attribué à Gille de Rome. M. Charles Jourdain a démontré que cette attribution était impossible, et M. de Wailly a prouvé qu'il fallait rapporter cet ouvrage à Du Bois. Ce traité a été, jusqu'aux temps modernes, le manifeste officiel de la royauté française contre les prétentions ultramontaines. Charles V le fit traduire en français par Raoul de Presle ; il était encore invoqué au XVIIe siècle, et il figure dans le célèbre ouvrage des *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane*, de Pithou et de Dupuy.

[1] Publié dans Dupuy, *Preuves du différend*, p. 215.

Digitized by Google

Bongars a publié dans le tome II de son recueil de documents relatifs aux croisades, intitulé *Gesta Dei per Francos*[1], un opuscule anonyme ayant pour titre *Du Recouvrement de la Terre sainte.* Il suffit d'y jeter les yeux pour être assuré que c'est l'œuvre de Du Bois. C'est là qu'il nous apprend qu'il avait suivi les leçons de saint Thomas et de Siger de Brabant; le traité de l'an 1300 est cité et reproduit en partie dans le mémoire *Sur le Recouvrement de la Terre sainte*, qui est dédié au vieil Edouard, roi d'Angleterre, par l'auteur, qui s'intitule le plus humble de ses avocats pour les causes ecclésiastiques dans le duché de Guyenne. Du Bois avait donc quitté la Normandie, mais non sa profession. Les avocats royaux pour les causes ecclésiastiques étaient d'institution récente; ils étaient établis auprès des officialités, avec mission de s'opposer aux empiétements de ces tribunaux sur la justice séculière. L'Eglise avait, en effet, une juridiction qui s'appliquait à la fois au spirituel et au temporel, et qui tendait de plus en plus à s'étendre. Les ecclésiastiques n'étaient passibles que de cette juridiction, non-seulement les prêtres, mais encore les tonsurés, qui, bien que mariés et faisant le négoce, pouvaient invoquer le privilége clérical. Quand un laïque avait un procès avec un clerc, l'official était seul compétent. Les cours de chrétienté allaient même jusqu'à réclamer la connaissance des procès occasionnés par la non-exécution d'un contrat, sous prétexte qu'on s'était engagé sous la foi du serment à exécuter ces contrats, et que celui qui refusait de remplir sa promesse commettait un parjure. Ceux qui essayaient de se soustraire à cette juridiction, même en matière temporelle, étaient frappés d'excommunication. Il y avait là un abus grave. On institua auprès des officialités des avocats royaux, qui furent chargés de sauvegarder les droits de la couronne et de protéger ceux qui seraient illégalement cités devant les cours d'église. Du Bois remplit les fonctions d'avocat du roi pour les causes ecclésiastiques à Coutances, de l'an 1300 à 1303. Il offrit ensuite ses talents au duc de Guyenne, qui les accepta; il était encore à son service en 1306, date de la rédaction du traité *Sur le Recouvrement de la Terre sainte.* Il ne se contentait pas de ses fonctions d'avocat royal, il se chargeait aussi de défendre devant les tribunaux laïques et ecclésiastiques les causes du clergé séculier et des abbayes. Ses profondes connaissances dans le droit civil, le droit canonique et les matières bénéficiales lui attirèrent une nombreuse clientèle, et il reconnaît lui-même s'être enrichi en prenant, comme avocat, la défense des intérêts du clergé, dont les vastes possessions étaient une source intarissable de procès. Dans le mémoire adressé à Edouard Ier, qui est

[1] P. 316 Cet ouvra e est devenu fort rare.

Digitized by Google

le plus complet de ses ouvrages, Du Bois traite toutes sortes de questions; il passe en revue la politique intérieure et extérieure, l'équilibre européen, le commerce, la guerre, la réforme de l'Eglise, la suppression du pouvoir temporel de la papauté; c'est qu'il le pouvait faire sans danger. Il avait pris pour objet apparent, je dirais volontiers pour enseigne de son mémoire, le recouvrement de la Terre sainte et l'établissement définitif du christianisme en Orient; mais en réalité, la conquête de la Palestine était le moindre de ses soucis; c'était un prétexte pour émettre ses idées. A ses yeux, les moyens les plus propres à faciliter la conquête des lieux saints consistaient à restreindre en Europe l'influence du clergé et à le dépouiller de la plus grande partie de ses richesses. Il voulait réformer depuis le pape jusqu'aux moines, et tout cela, soi-disant pour le bien et la gloire de l'Eglise. Ce projet était hardi, mais Du Bois, qui pouvait invoquer la sainteté de ses intentions pour excuser sa témérité, exposait sans crainte au roi d'Angleterre ses doctrines anticléricales. Dans son mémoire à Philippe le Bel, il était moins assuré et il réclamait avec instance le silence et la discrétion sur les plans qu'il soumettait à l'approbation du roi de France, déclarant que, s'il venait à être découvert, il se verrait exposé aux plus grands dangers. Il aimait la justice et la vérité, mais il n'aspirait pas à la gloire du martyre. Dans le traité de 1306, plus d'appréhensions semblables : comment incriminer et même suspecter un homme qui veut établir dans l'Orient le règne de Jésus-Christ? Qui oserait accuser son zèle ardent? L'excès même de ce zèle est un titre à l'indulgence.

Cet ouvrage est peut-être celui qui fait le mieux connaître la société du moyen âge, avec les intérêts divers qui s'y heurtaient et les aspirations de quelques âmes généreuses vers un état social meilleur. Sans doute, les esprits étaient pour la plupart courbés sous le joug de la tradition et de l'autorité; mais il y avait au fond des consciences des germes d'indépendance et des désirs d'examen que l'éducation et la crainte n'avaient pu étouffer. Les grandes questions qui nous passionnent, après avoir été l'objet des méditations des sages de l'antiquité, avaient leur écho dans cette société en apparence si obéissante et si affaissée.

Du Bois proposa au roi d'Angleterre, dès 1306, la suppression des Templiers. Avait-il donné le même conseil au roi de France? je suis porté à le croire. Je ne voudrais pas dire pour cela que Philippe le Bel ait agi à l'instigation de Du Bois, mais je tiens à constater que notre avocat avait conçu le projet de la suppression des Templiers. On sait comment les chevaliers du Temple furent arrêtés, en 1307, dans toute la France. Le but du roi était de s'approprier les im-

Digitized by Google

menses richesses de cet ordre puissant; le prétexte invoqué fut l'hérésie des Templiers. Dans cette circonstance, Philippe joua le rôle de défenseur de la foi, que Du Bois avait souhaité qu'il prît à propos du différend avec Boniface VIII; il accusa les Templiers d'impiété et les dénonça au pape, après les avoir toutefois jetés en prison de sa propre autorité. Clément V, qui occupait alors le trône de saint Pierre, n'était pas convaincu de leur culpabilité. Le roi fut pendant plusieurs années en instance auprès du pape pour en obtenir l'abolition du Temple; ce ne fut qu'en 1312 que Clément V proclama cette abolition si ardemment sollicitée; mais, pour arriver à ce résultat et arracher au souverain pontife une décision contraire à l'opinion du concile de Vienne, convoqué à cet effet, Philippe eut recours aux moyens de pression les plus divers; il excita surtout l'opinion publique, et Du Bois mit avec bonheur au service du roi sa plume habile et passionnée.

Dès 1308, Philippe le Bel, voyant Clément V peu disposé à condamner les Templiers, avait convoqué des états généraux à Tours pour aviser à la défense de l'Eglise; en réalité, pour faire peur au pape en lui intimant les volontés du peuple français. Dans la circulaire lancée par le gouvernement pour faire procéder aux élections, on recommandait d'élire des hommes d'une ardente piété. Du Bois avait trop bien rempli son mandat aux états de 1302 pour n'être pas un des candidats désignés aux états de 1308. Il fut élu de nouveau par le tiers état de Coutances, et vint siéger aux états de Tours. Là, il recommença ce qui lui avait si bien réussi six ans auparavant. On se rappelle la prétendue requête du peuple contre Boniface VIII; Du Bois rédigea une requête analogue, pour engager Philippe le Bel à solliciter du pape la destruction des Templiers, au nom de la religion qu'ils souillaient par leur hérésie, et de la morale qu'ils outrageaient par leurs mœurs; il accusait le pape de négliger ses devoirs et d'épargner les Templiers, qui l'avaient corrompu à prix d'or [1]. « Le peuple du royaume de France, qui a été et toujours sera, par la grâce de Dieu, dévot et obéissant à la sainte Eglise, plus que nul autre, requiert que leur sire le roi de France, qui peut avoir accès à notre père le pape, lui montre qu'il l'a trop fortement courroucé et grande esclandre commise contre eux, pour ce qu'il fait semblant, fort de parole, de faire punir, non pas la bougrerie des Templiers, mais la renoirie aperte par leurs confessions faites devant ses inquisiteurs et devant tant de prélats et d'autres bonnes gens, que nul homme qui en Dieu crût ne devrait ce rappeler en doute. Pourquoi

[1] Ce pamphlet a été publié dans les *Notices et Extraits*, n° 27, d'après le reg. 29 du Trésor des Chartes.

Digitized by Google

le peuple ne sait penser raison de ce délai ni de telle perversion de droit que ce soit vrai que l'on dis communément que grandement d'or donné et promis leur nuit. » Du Bois blâme ensuite l'avarice et la cupidité du pape, qui avait fait cardinal un de ses neveux, lequel n'était qu'un ignorant, et lui avait donné « plus que quarante papes ne donnèrent onques à tous leurs lignages. » Il avait comblé ses parents de dignités et de bénéfices; qu'il craigne que ce bien mal acquis ne leur soit enlevé, et que, lui mort, son successeur ne dépose ces intrus et ne confère les honneurs qu'ils avaient usurpés à des docteurs éminents, capables d'enseigner le peuple.

En même temps, Du Bois remit au roi un mémoire, où il déduisait les raisons que Philippe pouvait faire valoir auprès de Clément V en faveur de la suppression de l'ordre du Temple. Ce mémoire mérite de fixer l'attention, car il semble indiquer, sinon de la part du roi, du moins de celle de quelques-uns de ses conseillers, une tendance marquée à s'immiscer dans les affaires spirituelles, en qualité de défenseur de la foi. Philippe l'envoya-t-il au pape? je l'ignore; mais il en reçut certainement communication, et le fit déposer dans les archives de la couronne, où il est encore conservé [1].

Du Bois commence par établir en principe, conformément aux saintes Ecritures, que Dieu peut révéler aux petits ce qu'il cache aux grands. L'hérésie des Templiers a soulevé une immense clameur, qui s'est élevée jusqu'à Dieu et jusqu'au pape, son représentant sur la terre. Il est encore temps de séparer l'ivraie du bon grain, et de la livrer aux flammes. Le roi catholique, le roi de France, non comme accusateur ni comme dénonciateur, mais *comme ministre de Dieu*, champion de la foi catholique, zélateur de la loi divine, veille à la défense de l'Eglise, dont il doit rendre compte à Dieu. Plusieurs lui ont conseillé d'extirper, de sa propre autorité, la perfidie des Templiers, suivant les enseignements de Dieu et les préceptes des saints Pères; il a refusé d'agir ainsi; il a eu recours au pape, et lui a fait de justes demandes qui ont été repoussées. Il en est résulté un étonnement général et un grand scandale. Les uns accusent les cardinaux; d'autres croient les Templiers innocents; et cependant les Templiers attaquent Jésus-Christ, qui est la tête de la société. Comment le laisser ainsi attaquer! Si le bras droit, c'est-à-dire le pouvoir ecclésiastique, ne défend pas ce chef sacré, il faut que le bras gauche, c'est-à-dire le pouvoir séculier, vienne à son secours. Si les deux bras font défaut, c'est aux autres membres, c'est-à-dire au peuple à se lever pour le défendre.

[1] Archives de l'Empire Trésor des Chartes, J. 413, n° 34. — Voir *Notices et Extraits*, n° 29.

Digitized by Google

L'allusion est claire : le droit, qui plus est, le devoir du roi est d'entrer dans le sanctuaire menacé, que les prêtres ont abandonné ; le peuple lui-même y pénètrera pour défendre le dogme ; la séparation du spirituel et du temporel n'est plus qu'un vain mot. L'Eglise n'est plus seule dépositaire de la foi : la conscience du prince et des citoyens devient la règle suprême en matière religieuse. A l'obéissance envers l'Eglise, Du Bois substitue l'examen ; chacun peut se demander dans son for intérieur si l'Eglise marche dans les voies de Dieu, et l'y rappeler au cas où il jugerait qu'elle s'en serait écartée. Toutefois, il y aurait de l'exagération à donner à cette doctrine plus d'importance qu'elle n'en avait sous la plume de Du Bois, qui, en traçant ces propositions, avait pour but d'effrayer Clément, en le menaçant d'un schisme. Mais il y a là un signe du temps, et saint Louis n'aurait pas toléré qu'on lui donnât, et on n'aurait pas osé lui adresser de pareils conseils, surtout les placer dans sa bouche, car c'était le roi qui était supposé tenir ce langage au pape.

Clément résistait toujours ; il suscitait des délais et traînait en longueur. Du Bois fit éclater le mécontentement royal dans un nouveau pamphlet, où il formulait nettement le droit du pouvoir laïque de se faire juge des matières de foi quand l'Eglise ne remplissait pas sa tâche. Le peuple était censé s'adresser au roi pour l'inviter à prendre en main la défense de l'Eglise ; les textes sacrés étaient invoqués à l'appui de cette thèse. Lorsque Moïse fit exterminer par le glaive vingt-deux mille Israélites qui adoraient le veau d'or et se livraient à l'idolâtrie, il ne demanda pas le consentement de son frère Aaron, que Dieu avait établi grand-prêtre, et cependant Moïse n'était que législateur et ne reçut jamais le sacerdoce. Il faut refuser d'ajouter foi à ceux qui pervertissent les saintes Ecritures ; il est indispensable que le roi très chrétien obtienne la suprême béatitude promise par Dieu à ceux qui font justice en tout temps ; il est surtout nécessaire de punir le crime détestable des Templiers, sous peine d'éluder les préceptes des Livres saints, et d'amener le règne de l'Antéchrist [1].

Philippe le Bel goûtait les idées de Du Bois, qui ne manquait aucune occasion de lui soumettre les réflexions que lui suggéraient les événements dont il était témoin. En 1308, l'empereur Albert d'Autriche étant mort, il écrivit au roi pour l'inviter à se faire élire empereur [2]. Vers la même époque, il lui adressa un mémoire pour l'engager à créer un royaume en Orient en faveur d'un de ses fils [3]. Je reviendrai sur le contenu de ces deux écrits quand j'exposerai les

[1] *Notices et Extraits*, n° 29, d'après le reg. 29 du Trésor des Chartes.
[2] *Idem*, n° 30.
[3] Baluze, *Vitæ paparum aven.*, t. II, p. 235.

Digitized by Google

vues de Du Bois sur la politique étrangère. Nous ignorons dès lors ce que devint notre légiste. On voit figurer sur un rôle des membres du parlement, pour la session commencée au mois de décembre 1319, parmi les examinateurs d'enquêtes, un maître Pierre Du Bois, qui est sans doute l'ancien avocat de Coutances; mais son nom fut rayé sur cette liste avec la mention qu'il était bailli de la comtesse d'Artois, fonction incompatible avec celle de membre de la cour suprême de justice du royaume.

Telle a été la vie de Pierre Du Bois. Nous allons maintenant passer rapidement en revue, en les groupant, les idées qu'il a éparpillées dans ses nombreux écrits.

II

Ce n'était pas au XIVe siècle que l'on pouvait traiter avec maturité la question de la meilleure forme de gouvernement; un seul gouvernement paraissait possible à tout esprit pratique, la monarchie. Jusqu'à Philippe-Auguste, la royauté, en France, fut tenue en échec par la féodalité; mais ce roi l'affranchit d'une partie des entraves qui la gênaient. Le domaine royal s'agrandit au XIIIe siècle par la conquête ou par la réunion pacifique à la couronne de la Normandie, du Poitou, de l'Auvergne, du Languedoc, de la Champagne; sous Philippe le Bel, la royauté devint absolue, et ce ne furent pas les légistes qui critiquèrent ce résultat qu'ils avaient appelé de leurs vœux et favorisé de leurs efforts. Du Bois nous donne une curieuse idée de ce qu'était à leurs yeux le pouvoir royal.

Le roi est, selon notre légiste, un être au-dessus de l'humanité, presque divin, et en cela il était d'accord avec l'opinion publique, qui allait jusqu'à attribuer à nos rois le don des miracles; mais, entre le roi accepté par le moyen âge, et dont saint Louis est la plus haute expression, et l'idéal de Du Bois, il existe une différence qu'il est bon de noter. Le roi qu'il rêve n'est pas un homme vivant de la vie commune, s'exposant aux dangers de la guerre, se montrant à tous: c'est une sorte d'idole; qu'il se tient renfermé dans son palais comme dans un sanctuaire, d'où il dirige ou plutôt paraît tout diriger. C'est à lui que revient le mérite de tout ce qui se fait de bien dans le royaume; c'est lui qui recueille la gloire militaire, bien qu'il ne paraisse pas sur les champs de bataille. C'est un être de raison, qui peut abriter derrière lui un ministre dirigeant, un simulacre, comme le roi de certaines théories constitutionnelles, avec cette différence que, dans le plan de Du Bois, personne n'est respon-

Digitized by Google

sable. Si l'on compare cette doctrine avec ce qui se passait à la cour de Philippe le Bel, l'on voit qu'une partie du programme de Du Bois fut réalisée, bien entendu sans qu'il ait contribué en rien à ce résultat. La personnalité de Philippe le Bel a été une énigme pour ses contemporains et pour les historiens modernes; il était devenu invisible pendant les dernières années de sa vie, et le pouvoir fut, en apparence, entre les mains d'Enguerrand de Marigny, qui, après avoir scandalisé la France par sa toute-puissance insolente, l'étonna, sous Louis X, par sa chute sanglante. En tous cas, cette royauté, telle que la rêvait Du Bois, ressemblait à celle du Bas-Empire ou à celle de la Chine. C'était la monarchie absolue, sans contrôle et sans autre limite que les conspirations et les émeutes. Du Bois ne se dissimulait pas que cette manière de gouverner n'était pas conforme aux mœurs de son temps, mais il connaissait son code et il cite les empereurs romains qui, en agissant ainsi, conquirent, dit-il, des royaumes : en quoi notre légiste se trompait fort. Il invoquait aussi l'exemple du khan des Tartares, qui demeurait au centre de ses vastes Etats, et faisait des conquêtes par ses généraux. Il était maladroit de proposer pour modèle à un prince chrétien le chef de ces hordes sauvages, qui couvrirent de ruines l'Asie et une partie de l'Europe, et épouvantèrent le monde par leur barbarie.

Du Bois ne semble pas avoir apprécié le courage à sa juste valeur; il a une peur extrême que le roi ne fasse la guerre en personne, et, pour l'en détourner, il énumère les périls de toute sorte qu'offrent les combats. Il ne craint pas de s'adresser à Philippe le Bel et de le supplier, au nom de l'intérêt de tous, de ne pas exposer sa personne dans des expéditions lointaines; il ose même lui rappeler de douloureux souvenirs : « Votre Majesté (le titre romain de Majesté était bien placé dans la bouche de Du Bois, qui, du reste, ne l'a pas mis à la mode, car il était usité en France avant lui), Votre Majesté n'ignore pas les malheurs qu'entraîne la fin prématurée d'un prince qui meurt dans une guerre, loin de son pays, alors même qu'il ne périt point par le sort des armes. Une triste expérience vous en a donné des preuves sensibles. » Il lui rappelle saint Louis, son aïeul, enlevé par la peste devant Tunis; son père, Philippe le Hardi, emporté par une fièvre pernicieuse au retour d'une malheureuse expédition en Aragon, et les désastres qui furent la conséquence de ces morts funestes. A ces exemples, empruntés à la famille royale, Du Bois en joint d'autres tirés des textes sacrés. Ce qui l'effraye le plus, il faut le reconnaître, dans les morts violentes des rois, c'est moins le coup qui tombe sur une tête sacrée et éprouve une famille privilégiée que les maux qui peuvent en résulter pour le peuple : quand le pasteur est frappé, le troupeau est dispersé et livré aux périls.

Digitized by Google

Le prince doit donc être pacifique dans son intérêt et dans celui de ses sujets; cependant, selon Aristote, la guerre est quelquefois légitime, mais seulement quand c'est le seul moyen de rétablir la paix. Du Bois était un partisan déclaré de la paix; il ne pouvait voir sans horreur et sans dédain les guerres qui ôtent la vie à des milliers d'hommes, sans que la mort de ceux qui succombent serve de leçon à ceux qui survivent, et il recommandait avec une judicieuse franchise à Philippe le Bel de ne pas aimer la guerre; il lui montrait, s'il se laissait aller à cette pente fatale, le peuple, fatigué des charges qu'on lui imposerait, s'écriant : « Ce n'est pas de nos intérêts, mais des siens qu'il s'occupe en répandant notre sang et en consumant nos biens. Peut-être même, ajoutait Du Bois, ferait-il entendre des paroles et des vœux qu'un homme sensé n'oserait redire devant Votre Majesté. » En traçant ces lignes en l'an 1300, Du Bois était prophète : il prédisait ce qui devait arriver quatorze ans plus tard. En effet, Philippe le Bel, après avoir épuisé la France par des guerres continuelles, mourut au milieu de la désaffection générale et de la révolte de la noblesse. De tous côtés, des ligues se formèrent contre le roi, auquel on demanda le retrait des impôts illégalement établis et le respect des libertés antiques. On osa lui adresser des vœux et des remontrances qui remplirent d'amertume ses derniers moments et hâtèrent sa fin. On est tout étonné de la perspicacité de ce légiste obscur, qui, du fond de sa province, voyait si loin et si juste en politique.

Le roi tel que le souhaitait Du Bois était donc un roi fainéant ayant pour principale occupation de se tenir en bonne santé, de procréer de nombreux enfants et de les élever sous les meilleures influences des astres, car notre avocat croyait à l'astrologie. En traçant ce portrait idéal, il obéissait, peut-être sans bien s'en rendre compte, à de secrètes espérances; royaliste dévoué, il trouvait juste d'accorder au souverain les honneurs, le respect, une vie douce et facile; il voulait le décharger des affaires publiques pour en confier le fardeau à un ministre habile. Evidemment, Du Bois sentait en lui-même l'étoffe d'un pareil ministre, et l'on peut hardiment affirmer qu'il n'était pas inférieur aux Flote, aux Nogaret, aux Marigny, qui furent appelés par Philippe le Bel à gouverner la France sous sa direction; mais il resta toujours dans une position subalterne indigne de ses talents.

Du Bois avait quelques notions d'économie politique; il blâma hautement l'altération des monnaies comme désastreuse et produisant plus de maux que les fléaux de la guerre. En 1300, c'est-à-dire quand il était encore temps de s'arrêter dans la voie où Philippe venait de s'engager et où il devait gagner, en y persévérant, le surnom mérité de faux monnayeur, il tint au roi un langage sincère

Digitized by Google

et courageux. Il lui montra que les revenus en argent avaient diminué de moitié, puisque celui qui autrefois recevait un sou n'en recevait plus, par suite de la falsification des espèces, que la moitié. D'un autre côté, les objets de consommation étaient devenus deux fois plus chers. Le commerce avec l'étranger était ruiné. Il terminait en ces termes : « Tous les sujets du royaume ont à souffrir de ces changements, sauf le prince, les fermiers et les fabricants des monnaies. Comment donc réparer une perte si grande et si générale qui a frappé la population entière du royaume? C'est à quoi devraient réfléchir les conseillers et les auteurs de ces mesures, s'ils pensaient qu'un jour ils doivent mourir. » La damnation éternelle constitua pendant longtemps au moyen âge la seule responsabilité ministérielle; à partir de la fin du XIIIe siècle, le gibet de Montfaucon devint pour quelques ministres moins heureux, tels que Pierre de Labrosse, Enguerrand de Marigny et Pierre Rémy, une anticipation sur les peines de l'enfer. Les rois eux-mêmes n'échappaient pas à cette justice de l'opinion publique, qui trouvait une consolation à damner les auteurs des maux du pays, et remettait avec confiance à Dieu le soin d'exiger, dans un autre monde, l'expiation des méfaits restés impunis ici-bas.

Du Bois n'était pas moins sévère en matière d'impôts; il n'admettait pas que, sous couleur des besoins de l'Etat et de la défense de la patrie, on pressurât le peuple. Il posait pourtant en principe que le roi pouvait, en cas de nécessité, lever des taxes sur le clergé, mais il fallait que la nécessité fût évidente, et l'on ne devait percevoir que les sommes strictement indispensables. Bien qu'il n'aimât pas la guerre et qu'il la considérât comme un fléau, il savait qu'il y avait des circonstances où elle devenait inévitable. Sa pensée s'était tournée de ce côté, et il chercha le moyen de la rendre moins sanglante et moins dispendieuse. Il énonce brièvement, mais en termes précis, le système militaire que Philippe le Bel trouva établi. Certains fiefs, les plus nobles et les plus riches, devaient le service des armes au roi; les autres, chargés de redevances pécuniaires qui s'élevaient quelquefois à la moitié du revenu, formaient l'arrière-ban, qu'on n'avait droit de convoquer pour la défense du royaume que lorsque le service féodal ordinaire était insuffisant. Du Bois ne voulait rien innover par rapport à la composition des armées, mais il proposait une tactique nouvelle, dont il attendait les plus heureux effets. Il avait remarqué avec justesse que la guerre ne se faisait plus de son temps comme autrefois, et que la chevalerie, c'est-à-dire la cavalerie, avait perdu une grande partie de ses avantages. L'infanterie jouait un rôle nouveau : l'art des fortifications, l'emploi des machines et la construction des engins avaient fait des progrès et

Digitized by Google

opposaient à la cavalerie des obstacles presque insurmontables. Du Bois proposait de triompher des ennemis en ravageant leur territoire, en détruisant leurs moissons, en leur coupant les vivres ; il avait surtout un but politique : il voulait mettre le roi de France à même de vaincre la résistance des grands vassaux, dont la rébellion était à ses yeux un crime punissable de mort, conformément à la sentence de l'Ecriture : « Celui qui n'obéira pas au prince mourra. » Il invoquait à l'appui de son plan des considérations d'ordre différent; il déclarait que l'accroissement prodigieux de la population, la brièveté de la vie, la délicatesse des habitudes étaient autant de causes qui obligeaient de modifier l'ancienne tactique. Parmi de notables innovations, il proposait de donner aux troupes des uniformes. Il affirmait que le roi de France pouvait perdre, sans compromettre la sûreté du pays, une armée de deux cent mille hommes.

Un sujet sur lequel il doit nous inspirer plus de confiance, c'est la réforme de la justice. La longueur et la multiplicité des procès étaient à son avis un mal qui exigeait un prompt remède; il voulait à la fois les abréger et les rendre moins coûteux, en simplifiant la procédure. Il était choqué de voir les hommes de loi s'étudier à multiplier les écritures de telle sorte que la vie d'un homme n'était pas assez longue pour acquérir la théorie et la pratique du droit. Il réclamait avec instance une réforme.

Après avoir montré quelles étaient les idées de Du Bois par rapport au gouvernement civil, nous allons examiner ses doctrines concernant l'Eglise et le clergé. Au moyen âge, le clergé ne restait pas renfermé dans le temple ; on le trouvait partout, dans les fiefs, dans les conseils des rois, dans les cours de justice : il avait envahi en partie la société civile, et formait en outre une société particulière ayant ses règles, ses lois, ses usages. Le temporel et le spirituel étaient confondus à chaque instant, et le prêtre réclamait, au nom de Dieu, une autorité qui s'étendait à tout. A la tête du clergé était le pape, pontife et roi, qui exerçait une grande influence sur le monde entier. Son autorité, comme chef de la religion, était acceptée de tous ; mais les bornes de cette autorité étaient discutées, non pas relativement au dogme et à la discipline, mais pour ce qui touchait les intérêts matériels des peuples et des rois. Les rois, comme hommes, lui étaient soumis en raison de leurs péchés ; mais jusqu'où s'étendait le droit de les avertir et de les punir de leurs fautes? Appartenait-il au pape de s'interposer soit entre les rois et leurs sujets, soit entre les souverains des différentes nations? Pouvait-il leur dire : Tu opprimes ton peuple, je te condamne ; tu fais la guerre à tort, cède à ton adversaire? C'était, du reste, plutôt une question théorique que pratique, car au XIIIe siècle, les papes évitaient au-

Digitized by Google

tant que possible de commettre des actes qui auraient constitué un empiétement direct et évident sur les droits du pouvoir séculier; mais leurs partisans se plaisaient à envenimer le débat en posant des principes que le pouvoir laïque ne pouvait accepter. Du Bois eut l'honneur d'établir dogmatiquement l'indépendance du pouvoir civil dans un traité qui devint le manifeste de la royauté française.

Il prit un à un tous les arguments des ultramontains et les discuta. Je ne le suivrai pas dans la réfutation d'arguments pour la plupart puérils; je me contenterai de donner une idée des procédés avec lesquels on traitait les questions les plus sérieuses, et de la subtilité à laquelle la scolastique avait réduit les esprits. Les théologiens, pour prouver la supériorité du pouvoir religieux, empruntaient leurs arguments à la Bible, à l'histoire, aux décisions des papes; Du Bois les suivit sur ce terrain. Dans saint Mathieu, Dieu dit: « Toute puissance m'a été donnée; » donc il règne au ciel et sur la terre, et le pape, son vicaire, doit avoir le même pouvoir. L'argument suivant est tiré de la Genèse : « En formant le ciel, Dieu créa deux grands luminaires, le soleil et la lune, l'un emblème de la puissance pontificale, l'autre de la puissance royale; mais autant le soleil l'emporte sur la lune, autant le pontificat est supérieur à la royauté. » Ce beau raisonnement transportait de joie les théologiens; les prédicateurs en faisaient retentir les chaires, ils aimaient surtout à le répéter devant les souverains pontifes.

L'histoire offrait aux ultramontains de précieux exemples : ils invoquaient la déposition de Childéric par le pape Zacharie, et celle de l'empereur Frédéric II par Innocent IV. Ils s'appuyaient aussi sur les constitutions apostoliques et y trouvaient une ample moisson de textes dans lesquels les papes revendiquaient la double puissance.

A toutes ces raisons, à tous ces textes, Du Bois opposait d'autres raisons, d'autres textes. Jésus n'a-t-il pas dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » et encore : « Rendez à César ce qui est à César. » Saint Pierre s'exprime ainsi : « Je n'ai ni or ni argent. » Au mont des Oliviers, quand Pierre tira son épée, Jésus lui dit : « Pierre, remettez votre épée dans le fourreau, car celui qui frappe de l'épée périra par l'épée. » Il est vrai que les théologiens interprétaient différemment ce dernier texte et disaient : « Si Jésus a commandé à Pierre de remettre son épée dans le fourreau, donc il avait une épée; de là, légitimité pour le pape d'avoir le pouvoir temporel, le droit de glaive. » Aussi, au grand jubilé de l'an 1300, Boniface s'était montré au peuple revêtu des ornements pontificaux et impériaux : on portait devant lui deux épées, dont l'une figurait le pouvoir spirituel et l'autre le pouvoir temporel, et un héraut criait : « Christ,

Digitized by Google

regardez votre vicaire, et toi, Pierre, contemple ton successeur. » Il ne faut pas s'y tromper, il ne s'agit pas ici du pouvoir temporel tel que nous l'entendons de nos jours, c'est-à-dire de la souveraineté des Etats de l'Eglise, mais bien de la prééminence sur les rois, consistant à considérer les princes comme les délégués du pape pour le gouvernement des choses temporelles. Cette doctrine était repoussée en France, et Du Bois, en la combattant, était d'accord avec la nation, mais il alla plus loin, et, tout en affichant le plus grand respect pour les dogmes catholiques, il voulut réduire la papauté aux seules fonctions spirituelles et supprimer le pouvoir temporel que le Saint-Siége exerçait depuis des siècles sur ce qu'on est convenu d'appeler le patrimoine de saint Pierre.

Il ne faut pas se dissimuler que, pendant tout le moyen âge, la position de la papauté fut très précaire en Italie. Les Romains ne pouvaient plier sous le joug et n'étaient pas sensibles à l'honneur de voir leur ville devenue la capitale du monde chrétien. Ils étaient perpétuellement en révolte, et les papes étaient le plus souvent obligés de transporter ailleurs leur résidence. Cet état de choses, Du Bois le constate ; il ne l'attribue pas au mauvais gouvernement des souverains pontifes, mais à la turbulence des habitants de Rome. « On n'élit ordinairement pour papes, dit-il, que des vieillards décrépits, qui n'ont aucune expérience de la guerre. Quelques-uns d'entre eux ont voulu réduire leurs sujets à l'obéissance par la force des armes ; il s'est donné des batailles où ont péri des hommes dont les âmes ont été en enfer, âmes que le pape avait pour mission de sauver. Il ne peut réprimer à lui seul les complots de ses coupables sujets. Le souverain pontife, à cause du caractère sacré dont il est revêtu, doit prétendre uniquement à la gloire de pardonner, de prier, de prêcher, de prononcer, au nom de l'Eglise, des jugements équitables, de rappeler à la concorde les princes chrétiens et de les y maintenir, afin de pouvoir rendre à Dieu les âmes qui lui ont été confiées. Mais, quand il se montre auteur et promoteur de tant de guerres et d'homicides, il donne un exemple funeste ; il fait ce qu'il déteste, ce qu'il blâme, ce qu'il réprouve, ce qu'il empêche chez les autres. Si donc il dépend de lui de conserver ses ressources ordinaires, suffisantes pour subvenir à ses besoins, sans en avoir les charges, sans être détourné du soin des âmes, s'il peut être délivré des occupations terrestres et éviter les occasions de tant de maux, et que cependant il ne craigne pas de repousser un si grand avantage, n'encourra-t-il pas les reproches de tous pour sa cupidité, son orgueil et sa folle présomption ? Quel est l'homme qui oserait se prétendre capable de manier l'un et l'autre glaive !.... »

Ce moyen de débarrasser le pape des soucis terrestres, le voici.

Digitized by Google

En 1300, Du Bois proposa à Philippe le Bel d'engager le pape à lui céder ses Etats; alors on pouvait croire que le seul but de notre avocat, en supprimant le pouvoir temporel du pape, était d'agrandir la domination du roi de France; mais il paraît que son plan de sécularisation des Etats de l'Eglise était indépendant de toute combinaison politique : c'était une chose qui lui semblait bonne en soi, et la preuve c'est qu'en 1306 il entretint de nouveau le roi d'Angleterre de son projet, sans invoquer d'autre intérêt que celui de l'Eglise elle-même. Il insistait surtout sur les abus de la cour de Rome, sur le besoin d'argent qui conduisait à vendre les bénéfices ecclésiastiques au plus offrant; il montrait les banquiers de la cour pontificale pratiquant l'usure; les cardinaux obligés, pour subvenir au luxe *de l'existence moderne*, de vivre d'expédients. Le remède était facile : c'était de céder à quelque prince, à titre d'emphytéose, le patrimoine de saint Pierre, moyennant une pension égale au revenu que le pape tirait de ses Etats; le payement de cette pension lui serait garanti, et le souverain pontife vivrait tranquille dans la ville qu'il choisirait pour y établir sa résidence.

Telle était, pour Du Bois, la solution de la question romaine; à ses yeux, c'était un très grand mal pour la chrétienté que la papauté fût une puissance temporelle et, principalement, une puissance italienne. C'était pour enrichir Rome et des Italiens que les papes faisaient subir des extorsions pécuniaires au clergé des autres pays, qu'ils remplissaient de leurs créatures les bénéfices étrangers. Du Bois demandait que les cardinaux reçussent un traitement fixe suffisant pour leur permettre de vivre honorablement, et qu'on leur défendît de se livrer aux trafics scandaleux qui déshonoraient les membres du sacré Collége : s'il le fallait, on lèverait, pour faire face à toutes ces dépenses justifiées, un impôt dans le monde chrétien.

Notre avocat prétendait étendre la réforme aux différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique; après s'être prononcé au sujet du pape et des cardinaux, il s'occupe des évêques. Il prend pour texte ces paroles : « Les scribes et les pharisiens se sont assis sur la chaire de Moïse; faites ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. » Il reproche en général au clergé de mauvaises mœurs, et, sortant de sa réserve ordinaire, il émet à ce propos des doctrines malsonnantes; il s'élève contre certaines prescriptions de l'Eglise, notamment contre le célibat des prêtres : il pense que les saints Pères, s'ils vivaient de son temps, révoqueraient plusieurs de leurs règlements, qui ont perdu plus d'âmes qu'ils n'en ont sauvé. « En imposant la continence aux prêtres on a, dit-il, éloigné du saint ministère les hommes qui vivaient dans le mariage, mais on n'en a repoussé ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les incestueux, qui se disent continents quoique

Digitized by Google

leur conduite prouve le contraire, et qui sont voués à la dissimulation et à l'hypocrisie : tous font vœu de continence, mais peu l'observent. L'apôtre permettait à chacun d'eux d'avoir une épouse et de vivre avec elle publiquement ; « on a des concubines et des amantes adultères en feignant de n'en pas avoir. » Il invoquait, à l'appui de son dire, le témoignage des franciscains et des dominicains, qui connaissaient, mieux que personne, l'état de la société. N'accusons pas Du Bois d'avoir été trop sévère pour le clergé de son temps ; les actes des officialités, les registres des visites pastorales des évêques, entre autres celui d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen sous saint Louis, sans parler des fabliaux, sont des témoins irrécusables du dérèglement des mœurs et de l'ignorance d'une partie du clergé au moyen âge.

Du Bois trace un tableau singulièrement curieux des mœurs des évêques de son temps. Il les montre riches et puissants, possédant des fiefs nombreux, menant l'existence de hauts barons. En France, il ne leur était pas permis de guerroyer ; ils s'en dédommageaient en quittant leur diocèse pour venir à la cour soutenir des procès. Ils dépensaient leur argent à payer des procureurs et des avocats, au lieu de nourrir les pauvres. En dehors des procès, leur vie était oisive. Un chanoine devenait-il évêque, ses nouvelles fonctions ne lui imposaient pas de nouveaux devoirs, et il restait inoccupé. On n'aurait jamais dit qu'ils avaient reçu charge d'âmes ; aussi, quand on entendait les prélats tonner en chaire contre la cupidité, l'avarice, l'injustice et les passions, bien des personnes ne pouvaient se retenir de dire : « Ils parlent bien, mais leurs actions ne répondent pas à leurs discours. » « Et cependant, ajoutait Du Bois, ce sont les médecins des âmes, ce sont eux qui sont chargés de les guérir, de les guider, et ils donnent le mauvais exemple à leurs prêtres. » Pour Du Bois, la conclusion de ce qui précède est que les évêques sont trop opulents ; les richesses entraînent la corruption, il faut les leur ôter. Tous leurs fiefs seront donnés à des laïques qui les desserviront moyennant une redevance. Les prélats n'auront plus de procès à soutenir : réduits au nécessaire, ils n'entretiendront plus à leur suite, à leurs robes, comme on disait, de nombreux gentilshommes : ils en auront quatre au plus.

Ce qui excite surtout l'indignation de notre légiste, c'est l'envahissement de la juridiction civile par la juridiction ecclésiastique ; j'ai déjà touché quelque chose des empiétements des officialités. Du Bois entre à cet égard dans les détails les plus intéressants : il nous fait voir les tribunaux royaux abandonnés pour les cours d'Eglise. Il remarque que cet abandon n'était pas ancien, qu'il datait seulement du règne de saint Louis, c'est-à-dire précisément de l'époque où les tribunaux royaux, mieux organisés, semblaient devoir offrir plus de

Digitized by Google

garanties aux plaideurs. En vain les avocats du roi s'opposaient à cet abus, ils étaient obligés de céder devant les menaces d'excommunication. Du Bois proposa de se plaindre au pape, mais il comptait peu sur le succès de cette démarche. Il demanda aussi qu'on fît une enquête; mais le moyen le plus sûr de réussir était, à son sens, l'établissement, auprès de chaque officialité, d'un avocat royal et d'un tabellion, chargés de recevoir les plaintes de ceux qui seraient lésés par la juridiction ecclésiastique, et de les aider à repousser les prétentions injustes des juges d'Eglise. En outre, des magistrats devaient parcourir chaque année les provinces, et s'informer des troubles apportés dans l'exercice de la justice séculière. Restait l'excommunication, si fréquemment employée par les prélats pour soutenir leurs prétentions. Du Bois n'ose se prononcer nettement sur ce point, mais il donne à entendre qu'on devait la mépriser quand elle n'était pas appliquée à bon droit. Il marque, en plusieurs endroits de ses écrits, toute sa répulsion pour ce moyen de faire respecter les décisions de l'Eglise, ou plutôt les volontés du clergé. Chrétien convaincu, il frémissait en envisageant les conséquences fatales pour les âmes qu'entraînaient les sentences d'excommunication prononcées imprudemment. « Les prélats qui s'efforcent d'étendre le pouvoir de l'excommunication semblent être les amis du démon en préparant et en multipliant les piéges pour prendre les âmes. Qu'est-ce, en effet, que ces excommunications fréquentes, habituelles, quotidiennes, sinon un piége de Satan : chaque jour où les officiaux tiennent séance, plus de dix mille âmes, en France, sont précipitées, de la voie de salut et de vie, dans les mains du démon! Si les prélats aimaient ardemment le salut des âmes, agiraient-ils ainsi au préjudice de Dieu, père et sauveur de tous les hommes, pour lesquels il a voulu que son Fils mourût? »

Du Bois était encore moins favorable au clergé régulier qu'au clergé séculier; il n'aimait pas les moines, à l'exception des dominicains et des franciscains, ordres nouvellement établis, ne cherchant pas à entasser, mais vivant au milieu du peuple pour l'instruire et le diriger. Il avait surtout des préventions contre les bénédictins. L'ordre de Saint-Benoît, jadis si saint, n'offrait plus de son temps que des moines qui falsaient vœu de pauvreté, et qui, au mépris de leur règle, ne songeaient qu'à gagner de l'or et de l'argent. Que dire de ces petits prieurés champêtres, exploitations rurales où vivent dans l'abondance deux ou trois moines. Les prieurs mettent de côté leurs immenses revenus, qui appartiennent aux pauvres de Jésus-Christ, pour soutenir des procès contre leur abbé ou faire toute autre chose que ce qu'ils doivent. Dans ces prieurés, les moines mènent une existence oisive, crapuleuse et souvent immorale. En Bour-

Digitized by Google

gogne, il est d'usage que ces prieurés soient concédés à des fils de famille qui font leurs études dans les universités, et qui vivent dans le luxe et la débauche. De pareils établissements semblent le paradis aux moines, qui y aspirent tous ; on voit des religieux se rendre insupportables dans leur abbaye pour être envoyés dans quelque prieuré où ils puissent couler leurs jours en liberté ou plutôt dans la licence.» On doit mettre un terme à ces abus. Ces prieurés seront évacués, et les moines qui les habitent placés dans des abbayes, sous la surveillance de leurs supérieurs. La discipline y gagnera : on n'aura plus le scandaleux spectacle de prieurs se révoltant et plaidant contre leurs chefs spirituels. Les églises et les chapelles des prieurés supprimés seront desservies par des chapelains qui recevront des gages convenables.

Il faut que les moines soient uniquement livrés à la prière, et que es fonctions purement temporelles soient le partage exclusif des laïques. Les biens des couvents seront, comme ceux des évêques, donnés en emphytéose à des laïques qui payeront des rentes. Si les moines prétendent que cette mesure leur sera préjudiciable, on leur répondra en leur citant l'exemple du roi de France, qui n'exploitait pas lui-même ses domaines, mais les donnait à ferme. Du Bois examine la nature des biens ecclésiastiques ; en principe, les moines ne sont pas propriétaires, mais simplement administrateurs des biens de l'Eglise ; ils peuvent en appliquer une partie à leur subsistance et à leur entretien, le reste appartient aux pauvres. S'approprier au delà de ce qui est nécessaire pour vivre est, de la part des religieux, un vol, un sacrilége. On ne peut tolérer que les pauvres aient froid et faim à côté de moines qui thésaurisent. L'emploi du superflu est tout trouvé : il servira à conquérir et à conserver la Terre sainte.

La réforme des couvents de femmes attire ensuite l'attention de Du Bois ; il y a trop de nonnes. On en réduira le nombre à treize par couvent ; mais, dans chaque monastère, on établira une école où seront élevées gratuitement de pauvres jeunes filles, destinées non pas à recevoir le voile, mais à prendre part, ainsi que nous le verrons plus loin, au grand œuvre de la civilisation de l'Orient.

Les ordres mendiants ont la sympathie de Du Bois : il les laisse subsister ; mais les ordres militaires, les Hospitaliers et les Templiers excitent son animadversion. Il réclame leur suppression dans l'intérêt même de la Terre sainte, qu'ils ont compromise par leurs discordes et leurs trahisons. Les frères des ordres supprimés seront placés dans de grasses abbayes, et les biens de leurs ordres donneront un revenu annuel de plus de huit cent mille livres, qui sera utilement employé en faveur de la Terre sainte.

Parmi les nombreux projets émanés de la plume féconde de Du

Digitized by Google

Bois, il en est peu qui offrent un plus vif intérêt que ceux qui ont trait à la politique étrangère. Du Bois était un patriote ardent : pour lui, la France était le premier pays du monde, et il n'hésitait pas à affirmer qu'il était à désirer, pour le bien public, que l'univers entier fût soumis à la domination des Français. Tout d'abord, il rêva pour son pays la monarchie universelle ; il s'imagina même avoir trouvé des moyens infaillibles d'atteindre ce but, et osa, en 1300, les soumettre à Philippe le Bel, avec une confiance que les événements ne devaient pas justifier. Comme, avant tout, il n'était pas belliqueux, il ne voulait pas procéder par voie de conquête, et espérait trouver, dans des négociations habiles, la satisfaction de ses désirs et la réalisation de son plan.

L'Italie fixe en première ligne ses regards ; la papauté présentait un obstacle en apparence invincible à tout projet de monarchie universelle, mais on peut négocier. Il est facile au roi d'obtenir les fonctions de sénateur de Rome ; le pape même cédera peut-être son pouvoir temporel moyennant une pension. J'ai exposé plus haut les considérants que Du Bois prétendait faire valoir auprès du pape pour lui arracher cette concession. Une fois maître du patrimoine de l'Eglise, la tâche sera singulièrement simplifiée, car le pape avait, non-seulement la souveraineté de Rome et des environs, il était aussi seigneur suzerain de Naples et de la Sicile, de l'Aragon, de l'Angleterre, de la Hongrie. Ces royaumes deviendraient des fiefs du roi de France. La Lombardie relevait de l'Empire, mais on obtiendra sans peine la cession d'un pays toujours en révolte. Les Lombards s'opposeront-ils à cette cession ? On les domptera par les armes. Ici, Du Bois, oubliant ses doctrines pacifiques, donne à Philippe le Bel des conseils imprudents. « Vous possédez, lui dit-il, un trésor inépuisable d'hommes, qui suffirait à toutes les guerres qui pourraient se présenter. Si Votre Majesté connaissait les forces de son peuple, elle aborderait sans hésiter les entreprises que je viens d'énumérer. »

Philippe le Bel obtiendrait pour son frère, Charles de Valois, la main de l'héritière de Constantinople, à condition que le nouvel empereur reconnaîtrait la suzeraineté de la France. En Espagne, une heureuse intervention armée assurerait l'influence française ; on mettrait fin aux luttes intérieures dont la Castille était le théâtre en soutenant les infants de Lacerda, petits-fils de saint Louis. On aiderait l'aîné à remonter sur le trône dont il avait été dépouillé, à condition de prêter hommage au roi de France. Toutes ces suzerainetés donneraient à Philippe le Bel le droit de lever des troupes dans les royaumes placés sous son hommage et sous son protectorat. Avec les contingents tirés de ces différents pays, on serait invincible. L'Alle-

Digitized by Google

magne restait en dehors de cette vaste combinaison. Du Bois avouait franchement, en l'an 1300, qu'il ne fallait pas songer à la soumettre par la force, mais il avait quelque espoir dans l'efficacité d'un traité. S'il était impossible de réduire l'Allemagne à l'état de vassale, on pouvait en faire une alliée, en aidant la maison de Habsbourg, dont le chef venait d'épouser une sœur du roi de France, à rendre la couronne impériale héréditaire dans sa famille.

Du Bois crut un moment que la Providence lui apportait un de ces moyens inespérés d'établir en Allemagne l'influence française. Albert d'Autriche étant mort en 1308, notre légiste jugea l'occasion favorable et proposa au roi de se faire, non pas élire, mais nommer empereur par le pape. Les électeurs devaient être, bon gré mal gré, dépouillés de leur droit d'élection par le souverain pontife ; on ferait taire leurs scrupules et on apaiserait leurs réclamations en leur distribuant des sommes considérables. C'est la plus ancienne trace que l'on trouve du projet tenté depuis par Charles VIII et par François Ier de faire entrer la couronne impériale dans la maison de France. Ce projet était beau, mais Philippe le Bel en sentit la folie ; cependant, s'il n'ambitionna pas pour lui l'empire, il aida de son argent et de ses intrigues son frère Charles de Valois, qui, après avoir vu lui échapper les trônes d'Aragon et de Constantinople, devait voir aussi échouer ses projets sur l'empire, mais dont le fils, Philippe de Valois, par une fortune inouïe, fut appelé à s'asseoir sur le trône même de Philippe le Bel.

Je n'en dirai pas davantage sur ce hardi projet de monarchie universelle que Du Bois rêvait au profit de la France, projet qui a toujours flatté notre orgueil national, et que nous autres Français du XIXe siècle nous ne repoussons pas, avec cette modification toutefois que ce n'est plus notre domination, mais nos idées et nos principes que nous sommes jaloux de faire prévaloir dans le monde. Dès lors, cette tendance de la France fut contrariée par une tendance opposée : l'empereur était de son côté celui que les Gibelins d'Allemagne et d'Italie croyaient appelé à régner sur l'univers. Ces vœux et ces espérances ont été formulés par un contemporain de Du Bois, par Dante, dans son traité : *De la Monarchie ;* mais, ainsi que le faisait remarquer Du Bois, l'empire n'étant pas héréditaire, chaque élection était accompagnée de désordres qui avaient pour effet d'affaiblir la puissance impériale. L'Allemagne, qui en est encore à désirer l'unité, ne pouvait donc être le pays autour duquel les autres peuples seraient venus se grouper dans un état de sujétion et de dépendance. La France, au contraire, était, au commencement du XIVe siècle, dans des conditions bien plus favorables pour établir la monarchie universelle, si une pareille idée n'avait été une utopie à la

Digitized by Google

fois peu désirable et impossible à exécuter. Du Bois ne tarda pas à comprendre ce qu'un pareil projet avait de téméraire et d'impraticable ; il modifia son plan, et proposa l'établissement d'une confédération chrétienne, projet qui jette tant de gloire sur le nom de Henri IV.

Comme pour Henri IV, le but avoué de Du Bois est la nécessité de repousser l'islamisme, le but secret est l'établissement de l'influence de la France sur des bases solides. Du Bois lui-même n'était pas l'auteur de ce projet : il l'avait emprunté en partie aux papes qui, dès le XIVe siècle, avaient voulu faire de l'Europe une grande confédération dont ils auraient été les chefs ; ils espéraient faire régner la paix dans la chrétienté en tournant les armes des fidèles contre les musulmans. Aussi, quand un dissentiment s'élevait entre quelques princes, ils s'efforçaient d'intervenir et offraient leur médiation ; mais ils étaient réduits à donner des conseils qui souvent n'étaient pas écoutés. Du Bois prétendait constituer la confédération plus fortement et plus utilement. L'objet des efforts communs devait être une croisade, mais une croisade efficace, ayant pour résultat l'occupation définitive de la Terre sainte. Pour réussir, il fallait que les peuples chrétiens vécussent entre eux dans une paix profonde et qu'ils formassent une grande république. Chaque prince, chaque prélat, jurera d'observer la paix ; celui qui violera ce pacte sera excommunié. L'excommunication sera réservée pour les circonstances graves, et, n'étant pas prodiguée, acquerra plus de force ; elle aura d'ailleurs une sanction ; tous les princes marcheront contre les excommuniés et les forceront à ne plus troubler la tranquillité publique. Mais on ne peut espérer arriver à d'heureux résultats qu'à condition de séculariser les Etats du pape, de réduire les richesses du clergé, en un mot, de supprimer toutes les causes de trouble et de désordre. On éteindra la guerre civile en Espagne, en laissant le royaume de Castille au détenteur actuel, et en dédommageant les infants de Lacerda avec le Portugal et Grenade, qu'on enlèvera aux Maures. On mettra un terme aux querelles éternelles des Gênois, des Pisans et des Vénitiens. On réprimera la piraterie. Les différends entre les rois seront portés devant un tribunal institué par un concile (nous dirions aujourd'hui un congrès) dont la réunion sera provoquée sans délai. Ce tribunal sera composé de trois prélats et de trois arbitres choisis par chacune des parties. Ces arbitres, pris parmi des hommes riches, seront incorruptibles (*sic*). La procédure devant cette haute cour internationale sera sommaire ; l'exécution de ses sentences, dont on pourra toutefois appeler au pape, sera confiée à tous les peuples chrétiens.

La paix étant assurée par ces moyens, les forces de l'Europe pour-

Digitized by Google

ront être entièrement consacrées à conquérir la Terre sainte et à repousser le mahométisme. Du Bois avait compris de quel intérêt il était pour la société chrétienne d'opposer une barrière infranchissable aux invasions orientales qui, de temps à autre, venaient faire trembler l'Europe ; l'établissement d'une colonie en Orient avait un autre avantage, celui d'offrir un débouché à l'excès de la population de l'Occident. Pour le succès de ce grand projet, deux conditions étaient nécessaires : la conquête, puis l'organisation du pays conquis ; ces deux points, Dubois les traite successivement.

La paix définitivement établie, une partie des revenus du clergé, tous les biens des Hospitaliers et des Templiers, le produit des quêtes et des aumônes, le rachat des vœux, formeront un fonds considérable. On proclamera le ban du Christ ; des officiers parcourront les provinces en sollicitant des enrôlements. On réunira les volontaires de chaque province ; on leur donnera des armes et des uniformes, et ils se rendront par détachements, enseignes déployées et au son des trompettes, au lieu fixé pour leur embarquement ou au rendez-vous général de l'armée dont ils doivent faire partie. Ce spectacle enflammera l'ardeur belliqueuse des populations, et procurera de nombreux enrôlements. Un certain nombre de ces soldats seront suivis de leurs femmes et de leurs enfants. On ne renouvellera pas les fautes commises lors des précédentes croisades. On formera plusieurs armées. La voie de mer étant fatigante pour les hommes et pour les chevaux, une partie des troupes se dirigera par terre, après avoir obtenu l'agrément des princes dont on devra traverser les Etats, et s'être assuré des vivres à bon marché. Une armée ira par l'Allemagne et la Hongrie à Constantinople ; les Anglais, les Français, les Espagnols et les Italiens prendront la voie de mer.

La conquête sera facile ; mais on ne pourra conserver la Terre sainte qu'en y établissant des colonies d'Européens. On réunira, autant que possible, les hommes d'un même pays, dans une même ville à laquelle on donnera le nom d'une cité d'Europe ; les colons s'attacheront davantage aux lieux qui leur rappelleront leur patrie, car, ainsi que le dit le poète :

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos.....

Quelques grandes villes, telles que Jérusalem et Saint-Jean-d'Acre, resteront communes et y habitera qui voudra. Chaque ville, avec son territoire, sera mise sous les ordres d'un capitaine ou centurion ; chaque centurion sera à la tête de huit cohortes chacune de douze combattants, et exercera au maniement des armes les hommes placés sous son commandement. Pour empêcher la discorde de pénétrer

Digitized by Google

parmi les colons des différentes nations, le pape leur donnera des lois uniformes. Du Bois avait la secrète espérance de fonder en Orient une monarchie en faveur d'un prince français ; il s'ouvrit sur ce point à Philippe le Bel, auquel il indiqua, pour porter cette couronne, son fils, qui régna depuis sous le nom de Philippe V.

Du Bois avait foi dans l'avenir de la colonie orientale : il chercha les moyens d'en assurer la prospérité. Il demanda que l'on accordât des encouragements pécuniaires (nous dirions des primes) à ceux qui voudraient se transporter avec leur famille en Terre sainte. Il voyait parfaitement la peine que des Européens auraient à s'acclimater ; il comprenait surtout combien seraient difficiles les rapports des nouveaux venus avec les populations indigènes, qui avaient une religion et des mœurs entièrement différentes ; le passé lui servit de leçon. Il voulut établir en France une sorte de pépinière d'administrateurs qui apprendraient l'arabe et recevraient toutes les connaissances nécessaires pour bien gouverner le pays conquis ; il étendit même cette idée féconde, et souhaita que des artisans, des savants, des médecins reçussent en France une instruction générale solide et une éducation professionnelle qui les mît à même de porter en Orient la civilisation et les arts de l'Europe. Formulant dès lors des théories qui, de nos jours, paraissent audacieuses, il voulait associer les femmes à ce grand mouvement civilisateur. J'ai déjà dit quelques mots des écoles de filles qu'il proposait d'établir dans les couvents de religieuses, et d'y entretenir avec une partie des revenus de ces couvents. On donnera à ces jeunes filles, qu'on choisira dans l'âge le plus tendre, une éducation libérale : on leur enseignera la grammaire latine, la logique, les principes de l'histoire naturelle, la chirurgie, la médecine et les langues orientales. Ces jeunes filles, ainsi instruites, seront envoyées en Terre sainte, où elles épouseront soit des Occidentaux, soit surtout des hommes du pays, même des musulmans. Fermes dans la foi catholique, elles convertiront peut-être leur époux ; en tout cas, leur vertu, les services qu'elles rendront aux indigènes, principalement celles qui exerceront la médecine, leur donneront une grande influence, qui tournera au profit de la religion.

Ce sera dans les prieurés supprimés du Temple et de l'Hôpital qu'on établira des écoles où l'on élèvera gratuitement de jeunes enfants destinés à gouverner plus tard la Terre sainte et à y introduire les mœurs de l'Occident. Du Bois profite de l'occasion que lui présente l'institution de ces écoles pour tracer un plan d'enseignement complet tel qu'il le comprenait, plan qui a déjà fixé l'attention des savants, avant même qu'on sût à qui l'attribuer. On choisira des enfants de quatre à cinq ans, doués d'une heureuse intelligence ; on

Digitized by Google

leur enseignera la lecture dans le Psautier, on leur apprendra chant, la grammaire; puis on leur fera expliquer les distiques moraux de Caton : dès qu'ils seront en état de le faire, ils parleront latin. Telle est l'instruction du premier degré qu'un enfant pourra avoir acquise à l'âge de douze ans. Je ne suivrai pas Du Bois dans l'exposé de sa pédagogie : ce qu'il voulait, c'était éviter de perdre le temps. Une fois la première instruction reçue, l'enfant devait être envoyé dans une école supérieure, où on lui enseignerait, concurremment avec les langues orientales, la logique. On lui mettra ensuite sous les yeux l'histoire naturelle d'Albert le Grand, des questions naturelles extraites de saint Thomas, de Siger de Brabant et d'autres auteurs traitant successivement de la matière première, de la forme, de la génération, de la corruption, de chacun des sens, des facultés de l'âme, des corps célestes. On enseignera ensuite la morale comprenant la monostique, l'éthique, la rhétorique et la politique. Arrivés à ce point, tous les élèves ne suivront pas les mêmes cours, et prendront une direction différente, chacun suivant son aptitude. Les uns étudieront les lois civiles, le décret et les décrétales; les autres, ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique, seulement le décret. Ceux qui veulent embrasser la magistrature laïque négligeront les sciences morales. D'autres apprendront la médecine; les moins capables d'entre eux étudieront la chirurgie et la vétérinaire. Cependant, Du Bois trouvait désirable l'union de la chirurgie et de la médecine, sciences séparées et même hostiles au moyen âge, et il attendait les plus heureux résultats de leur alliance.

Un des grands obstacles à la diffusion de l'instruction avant l'invention de l'imprimerie, était la rareté et la cherté des livres. Du Bois était convaincu de l'utilité de mettre entre les mains des élèves, après leur sortie de l'école, des livres renfermant les principes des sciences qu'ils avaient étudiées et qu'ils allaient appliquer dans la société; il demandait qu'on rédigeât de chaque science un résumé en un volume. Il y aurait eu un résumé pour le droit civil, un autre pour le droit canonique, etc.

Ces grandes écoles étaient destinées à fournir à l'Orient des théologiens, des jurisconsultes, des médecins, des mathématiciens et même des militaires. Ces derniers, pris parmi les moins intelligents, seraient instruits dans les arts mécaniques qui peuvent être de quelque utilité à la guerre, dans l'art du forgeron et dans celui du charpentier. On leur donnerait même des notions de mathématiques pour les rendre capables de construire certains appareils, tels que des miroirs ardents. Il devait s'écouler bien du temps avant que les souhaits de Du Bois fussent remplis, et que des enseignements spéciaux fussent créés en France pour fournir d'utiles sujets à certaines

Digitized by Google

branches de l'administration. L'étude des langues orientales avait été jusqu'à la fin du XIIIe siècle réservée aux missionnaires; notre auteur voulut, en les mettant à la portée des laïques et même des femmes, en faire un instrument de civilisation.

Tel est l'ensemble des idées que Du Bois a émises en politique, idées dont quelques-unes doivent être réprouvées, dont quelques-autres sont puériles, mais qui toutes doivent être recueillies avec intérêt, comme un témoignage des tendances de quelques esprits à la fin du XIIIe siècle. Au reste, il ne faut pas exagérer l'influence que Du Bois exerça sur ses contemporains : ses vues les plus hardies et les plus profondes restèrent comme enfouies dans des traités qui furent tenus secrets. D'ailleurs, ses deux grands ouvrages, le *Traité sur l'abrégement des guerres et des procès* et le *Mémoire sur le recouvrement de la Terre sainte*, sont tellement mal composés, la rédaction en est tellement obscure, qu'il est difficile de saisir la pensée de l'auteur, et qu'il faut, pour les lire, une sorte de courage, qui trouve, il est vrai, sa récompense. Il ne se borna pas à méditer dans la retraite sur de grandes questions sociales, il ne fut pas étranger aux passions qui agitèrent son temps : il mit sa plume au service du gouvernement de Philippe le Bel, avec qui il était en relation, et qui recevait communication de ses écrits. Il fit de véritables pamphlets; mais, il faut le reconnaître, ce ne fut pas une âme vénale. Il ne parla jamais contre sa pensée; les services qu'il rendit ne le menèrent pas aux dignités de l'Etat, et, après avoir lu ses ouvrages, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce fut un esprit éminent, un fervent disciple de ce qu'on appelle aujourd'hui le progrès.

EDGARD BOUTARIC.

Digitized by Google

LES

RÈGLEMENTS DANOIS ET AUTRICHENS

SUR

LA NAVIGATION DES PEUPLES NEUTRES

(16 février et 3 mars 1864.)

Depuis plusieurs siècles, le Danemark est compté au nombre des puissances maritimes de l'Europe. Sa situation géographique et le génie de sa population le poussaient également à prendre ce rang. En cette qualité, il s'est toujours fait remarquer par son attachement aux principes du droit international, qui assurent à tous les peuples le complet exercice de leurs droits sur l'Océan. Défenseur intrépide de la liberté des mers et de l'indépendance des nations neutres, il opposa souvent une résistance énergique aux prétentions injustes de la Grande-Bretagne, et ne craignit pas de s'attirer la colère de cette puissance colossale alors qu'elle menaçait de confisquer à son profit exclusif le domaine des mers. En 1689, il forma avec la Suède la première alliance de neutralité armée; en 1780, il fut l'un des membres de cette association des peuples pacifiques qui, pour la seconde fois, força l'Angleterre à respecter leurs droits. En 1800, il signa le renouvellement de cette alliance, mais il porta tout le poids de la vengeance britannique; avant toute rupture de la paix, dans une saison où les bâtiments suédois et russes ne pouvaient encore venir à son secours, la flotte danoise fut attaquée, dans le port même de Copenhague, par des forces beaucoup supérieures, et complétement détruite, après une défense héroïque. En 1807, une

Digitized by Google

nouvelle flotte avait été créée; elle était dans ce même port, encore désarmée, lorsque, sans déclaration de guerre, la ville fut bombardée et prise, et la flotte enlevée. Malgré ces dures catastrophes, les Danois ont reconstitué leurs forces navales, non pas peut-être aussi considérables que celles qu'ils possédaient avant 1801, mais supérieures cependant, pour le nombre et surtout pour la qualité, à celles des membres de la Confédération germanique.

Aujourd'hui, le Danemark est attaqué et envahi par les forces des deux grandes puissances allemandes, la Prusse et l'Autriche. La raison de cette agression a été scrupuleusement et à diverses reprises développée dans la *Revue*; cependant, ne serait-il pas permis d'en trouver le motif réel dans le désir de s'emparer de quelques-unes de ses provinces, pour permettre à l'un des attaquants de devenir, ce qu'il rêve depuis longtemps, un Etat maritime? Jamais guerre plus disproportionnée ne fut entreprise en Europe. Deux des cinq nations que l'on est convenu d'appeler les grandes puissances européennes, qui comptent une population de 46 millions d'âmes, se sont réunies pour démembrer un petit Etat qui n'a pas 2,500,000 habitants. Au milieu du XIXe siècle, on voit se renouveler ces guerres d'ambition et de conquêtes qui semblaient devoir être bannies pour toujours de l'Europe. L'année 1864 assiste au renouvellement du triste spectacle qu'offrit 1772. Contre cette redoutable agression, la nation danoise résiste avec une noble énergie, et si, abandonnée de tous et de ceux-là mêmes qui l'ont poussée dans la voie qu'elle suit, elle succombe, ce ne sera pas sans avoir fait acheter chèrement à ses ennemis leur humble triomphe.

Un des moyens les plus puissants de résistance du Danemark est sa marine militaire, peu nombreuse sans doute, mais beaucoup supérieure à celle de ses adversaires. D'un autre côté, l'Autriche, la Prusse, les villes libres et quelques autres Etats allemands ont une marine marchande qui, sans être d'une très grande importance, représente cependant de grands intérêts, et dont la perte serait très sensible à ces divers pays. Inférieur à ses ennemis sur terre, mais supérieur sur mer, le Danemark étend les hostilités de ce côté. C'est même ce fait qu'invoquent la Prusse et l'Autriche pour justifier l'envahissement du Jutland, comme s'il était raisonnable de penser qu'un souverain se laisserait enlever une partie de ses provinces terrestres dans une guerre purement terrestre, où il est accablé par le nombre de ses adversaires, sans chercher à porter les hostilités sur mer, où il peut espérer compenser son infériorité. Ce prétexte est au moins bizarre, mais les cabinets de Berlin et de Vienne savent par expérience que l'Angleterre, à laquelle il s'agis-

Digitized by Google

sait de répondre, était très disposée à se montrer satisfaite des raisons même les moins plausibles.

La guerre existe donc aujourd'hui sur l'Océan. Le gouvernement danois a publié une sorte de règlement pour faire connaître aux nations neutres la ligne de conduite qu'il compte suivre à leur égard pendant la durée des hostilités. L'Autriche, de son côté, a fait un acte à peu près semblable. Il est probable que la Prusse, qui tient absolument à se considérer comme puissance maritime, suivra cet exemple. Jusqu'ici, cependant, le gouvernement de Berlin n'a rien publié. Ce sont ces actes émanés de deux belligérants qu'il s'agit d'examiner sommairement. Cette étude présente un intérêt tout spécial, à cause de l'espèce de crise dans laquelle se trouve aujourd'hui le droit international en général et le droit maritime en particulier.

En ce moment, et à l'occasion de la guerre d'Amérique, tous les principes qui ont jusqu'ici réglé la conduite des belligérants sur mer, même ceux proclamés par la déclaration du 16 avril 1856, semblent être remis en question ou sont interprétés de telle manière, que l'on pourrait les regarder comme anéantis, si les principes de la loi primitive pouvaient jamais l'être. Les deux grandes puissances aujourd'hui neutres assistent impassibles à ce spectacle, et semblent autoriser ces excès par leur silence. L'une considère, sans doute avec quelque satisfaction, ces actes qui, favorables à ses anciennes prétentions, lui fourniront un prétexte, lorsqu'elle sera belligérante, pour fouler aux pieds l'indépendance des peuples pacifiques ; l'autre, parce qu'elle semble tenir à imiter en tout sa rivale et à ne rien faire que de concert avec elle.

Depuis longtemps les belligérants ont pris l'habitude de publier des espèces d'ordonnances, de règlements sous forme d'instructions données à leurs croiseurs, dans lesquels ils font connaître aux neutres la manière dont ils comptent agir à leur égard ; on pourrait dire qu'ils tracent la ligne de conduite que ces peuples indépendants sont tenus de suivre. Ces actes, soit que, comme en France, ils aient la forme de lois permanentes, soit qu'ils prennent l'apparence de règles éphémères et spéciales pour la circonstance dans laquelle ils ont été rendus, comme les ordres du conseil en Angleterre, et les ordonnances danoises et autrichiennes, sont conçus d'une manière impérative et imposent aux peuples pacifiques des règles plus ou moins injustes. Ce sont réellement des lois intérieures ; et cependant on les rend exécutoires à l'égard des peuples indépendants et complétement étrangers aux souverains qui les ont rendues. On ne peut pas hésiter à regarder toute espèce de règlement de cette nature, sous quelque nom et quelque forme qu'il soit fait, comme attenta-

Digitized by Google

toire à l'indépendance des nations[1]. Cet usage, qui peut remonter à la fin du XVIIe siècle, est donc un abus. Il est en effet impossible d'admettre que la proclamation d'un souverain, par cela seul qu'il est engagé dans une guerre, puisse imposer des devoirs nouveaux à des hommes qui ne sont pas ses sujets, prononcer des peines contre les contrevenants étrangers, interpréter les traités existants, les violer, les anéantir. Une déclaration de guerre ne peut avoir pour effet de soumettre à la juridiction de celui qui l'a faite tous les peuples navigateurs. Les lois intérieures des belligérants n'ont réellement aucune valeur légale envers les neutres. En fait cependant, il faut reconnaître que, dans les deux derniers siècles, et surtout au commencement de celui-ci, des lois de cette nature ont été promulguées et appliquées par les Etats européens assez puissants pour ne pas redouter l'indignation des peuples restés neutres. Toutes les nations commerçantes, la nation danoise surtout, n'ont pas dû l'oublier. Mais ces faits ne peuvent pas constituer un droit; ils sont des abus de la force.

Les belligérants devraient donc renoncer à publier des ordonnances de cette nature. Si en effet elles sont justes, si elles se bornent à rappeler les règles du droit et les stipulations des traités, elles sont inutiles; si au contraire elles ont la prétention de dépasser ces limites et de créer des obligations nouvelles pour les peuples neutres, ou de multiplier les cas où leurs navires sont sujets à la saisie et à la confiscation, elles sont illégitimes et nulles. Le Danemark et l'Autriche ont pensé devoir faire des règlements. Les deux proclamations ont une très grande analogie; il est probable que la première, antérieure de quelques jours, a servi de modèle pour la seconde. Il existe cependant quelques différences, qu'il sera utile de signaler. Les deux puissances belligérantes sont liées par la déclaration de principes du 16 avril 1856 : l'Autriche était partie dans ce pacte solennel; le Danemark y a donné son adhésion formelle[2]. C'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer les différences qui existent entre la récente ordonnance danoise et celle du 28 mars 1810, avec laquelle elle a d'ailleurs une très grande analogie.

Le règlement danois du 16 février 1864 est divisé en trois paragraphes. Le premier s'occupe du blocus; conformément aux dispositions de la déclaration de 1856 et aux engagements pris par le Danemark avec la plupart des puissances aujourd'hui neutres, il reconnaît que le blocus doit être effectif; il est cependant loin d'être conforme de tous points aux principes du droit international et aux

[1] Sur la valeur des lois intérieures, voir notre *Traité des Droits et des Devoirs des Nations neutres en temps de guerre maritime*, 2e édit., t. Ier, p. 12 et suiv.

[2] L'adhésion danoise a été donnée par un acte diplomatique du 25 juin 1856.

Digitized by Google

prescriptions des traités. La définition même du blocus réel laisse beaucoup à désirer : elle permet de donner cette qualification à une simple croisière, c'est-à-dire à un blocus fictif, de la nature de ceux que font les Etats-Unis d'Amérique sur les côtes de la Confédération du Sud. Il y a bien loin de cette disposition vague et élastique à celles si précises des traités de 1780 et de 1800, émanés de la même puissance et par elle proclamés perpétuels[1].

La réalité du blocus entraîne une conséquence nécessaire, c'est le droit des neutres de vérifier, lorsqu'ils le jugent convenable, l'existence de l'investissement, et, par conséquent, non-seulement de mettre à la voile et de faire route pour le port déclaré bloqué, mais encore d'arriver jusqu'à la ligne de blocus. Le seul fait constitutif de la violation du blocus est la tentative pour franchir cette ligne après avoir reçu, de l'un des bâtiments chargés de l'investissement, la notification spéciale qui doit être faite à chaque navire neutre se présentant une première fois pour entrer. Ce n'est pas ainsi que procède le règlement nouveau. Il admet, il est vrai, que le navire neutre peut, sans se rendre coupable, mettre à la voile et faire route vers un port bloqué et dont la position est déjà connue ; mais il fait, entre les bâtiments qui se présentent devant le port bloqué, une distinction qui renverse complétement le système de la réalité du blocus. Lorsque, à raison du court intervalle de temps qui s'est écoulé depuis la déclaration et la notification du blocus, *il y a lieu de supposer que ce navire n'a pas été informé du blocus* au moment où la tentative a été faite, le chef doit s'empresser de lui faire la notification spéciale dans la forme déterminée, *de le renvoyer sans capture et de lui laisser la faculté de prendre une autre route ;* mais lorsque le navire, après avoir reçu cet avertissement, fait une nouvelle tentative de rompre le blocus, *ou si, en tenant compte du temps où le navire a quitté le lieu du départ, ou pour quelque cause que ce soit, on est fondé à présumer que le navire aura été informé du blocus, il sera censé, par suite de sa tentative pour entrer dans le port, avoir contrevenu à dessein au règlement du blocus, et il sera capturé.* Le belligérant, l'auteur d'une ordonnance aussi arbitraire, sera le seul juge de ces présomptions ; il sera toujours le maître de les voir ou bon lui semblera, et il les trouvera toujours contre les navires neutres se dirigeant vers les ports de la Baltique ; car il enjoint aux pilotes du Sund et des Belt de remettre aux capitaines des navires qui ont recours à leur aide un exemplaire des publications relatives au blocus. Cette disposition est absolument contraire aux préceptes de la loi internationale primitive et de la loi secondaire ; elle est con-

[1] Voir l'art. 9 du traité de 1780 *Recueil* de Martens, t. III, p. 189), et l'art. 10 du traité de 1800 (même recueil, t. VII, p. 181).

Digitized by Google

traire aux principes proclamés perpétuels par le Dannemark lui-même dans les actes les plus solennels. Il suffira de citer le traité du 4-16 décembre 1800 entre cette puissance, la Suède et la Russie : le troisième paragraphe de l'art. 3 se termine par ces mots : « Tout bâtiment naviguant vers un port bloqué ne pourra être regardé comme coupable d'avoir contrevenu à la présente convention, que lorsque, après avoir été averti par le commandant du blocus, de l'état du port, il tâchera d'y pénétrer en employant la force ou la ruse. » Ce traité a été scellé par le sang des Danois, car il fut la cause principale de la destruction de la flotte danoise par la Grande-Bretagne. L'art. 10 de ce même acte déclare que les principes et les mesures qui y sont arrêtés seront applicables à toutes les guerres maritimes par lesquelles l'Europe aurait le malheur d'être troublée ; que les stipulations seront regardées comme permanentes, et serviront de règles toutes les fois qu'il s'agira d'apprécier les droits des nations neutres. Malgré ce traité formel, le règlement de 1864 n'admet la nécessité de la notification à faire par le chef du blocus au navire neutre que dans le cas ou le navire est présumé n'avoir pas eu connaissance de l'investissement. Dès que cette présomption, naturellement laissée à l'appréciation de l'officier belligérant, n'existe plus, le seul fait de se présenter devant le port réputé bloqué constitue une violation du blocus, et est puni par la confiscation du navire. Cette injuste prétention est encore aggravée par ce fait, que l'avertissement donné par les pilotes du Sund et des Belt aux capitaines neutres sera, sans aucun doute, considéré comme un acte suffisant pour mettre le capitaine ainsi averti dans la classe de ceux qui ne peuvent prétendre ignorer l'existence du blocus. De telle sorte que ces pilotes remplissent réellement les fonctions confiées par les traités aux commandants des bâtiments de guerre. Le pouvoir de se rendre sur les lieux pour vérifier la réalité du blocus, ainsi que la notification spéciale, réclamés ici au nom des neutres, ne sont pas des faveurs nouvelles, ce sont des droits anciens et absolus. Un fait nouveau, et qui ne s'est jamais encore vu dans l'histoire des relations maritimes, vient démontrer l'importance et l'indispensable nécessité de ce double droit. Le Danemark a notifié à toutes les puissances européennes le blocus des ports prussiens de la Baltique, et notamment de Swinemude et de Stralsund ; il veut que les neutres ajoutent foi à sa notification, et il leur refuse le droit de vérifier les faits. La Prusse, de son côté, par deux actes officiels, a déclaré que tous les ports dont il s'agit ne sont pas et n'ont jamais été bloqués ; ces actes ont été notifiés à toutes les puissances neutres [1], et des bâti-

[1] Voir la notification prussienne du 22 mars 1861, au *Moniteur* prussien du 23, et celle

Digitized by Google

ments de guerre prussiens sont chargés de faire connaître à tous les navires neutres qu'ils rencontrent que les ports susnommés ne sont pas bloqués [1]. Ainsi donc, voici deux belligérants, également dignes de foi, également respectables aux yeux des peuples pacifiques, dont l'un affirme un fait nié par l'autre; lequel les neutres doivent-ils croire, ou plutôt n'est-ce pas le cas, pour des peuples complétement indépendants, de ne croire ni l'un ni l'autre et d'user du droit incontestable de vérifier les faits par eux-mêmes? Il est pénible de voir une nation qui, jusqu'ici, s'était signalée par l'énergie avec laquelle elle soutenait la liberté des mers, le nation danoise, ressusciter une des créations les plus habiles de sir William Scott, le blocus par *notoriété publique* [2]. Peut-être pourrait-on lui donner un nom nouveau, et l'appeler *blocus par présomption*. Dans tous les cas, c'est un blocus fictif.

Une autre disposition de l'ordonnance du 16 février 1864 appelle l'attention des peuples neutres. Il est de principe incontestable que le navire neutre entré dans un port belligérant, avant l'investissement de ce port, peut en sortir sur lest, ou même avec les marchandises chargées avant le commencement du blocus, lorsqu'il le veut, et à quelque époque que ce soit. Dans ces derniers temps, quelques puissances ont même admis qu'il pouvait toujours se retirer avec sa cargaison, sans rechercher à quelle époque elle avait été mise à bord [3]; mais cette dernière doctrine, très libérale sans doute, n'est pas encore généralement adoptée. La première est consacrée par la jurisprudence de toutes les nations, la Grande-Bretagne exceptée. Comment donc le gouvernement danois veut-il fixer un délai aux navires amis entrés dans un port allemand avant le blocus, pour sortir de ce port? On sent que cette disposition embarrassait ses auteurs; ils n'osent pas la formuler clairement; ils demandent aux neutres de fixer eux-mêmes le délai dans lequel ils doivent quitter le port, et promettent de ne pas s'opposer à la sortie, si le délai fixé *est jugé convenable et s'il n'est pas dépassé*. Quoique très embarrassée, et beaucoup moins dure que la déclaration de l'amiral américain Prendergast, qui n'accordait que quinze jours aux navires amis pour

du 28 du même mois au *Moniteur* prussien du 30. Ces deux actes, signés par les ministres des affaires étrangères, de la marine et du commerce, ont été publiés au *Moniteur* français du 1er avril 1864.

[1] Voir l'ordre donné aux croiseurs prussiens le 1er avril, rapporté au *Moniteur* français du 4 du même mois.

[2] Sir William Scott, célèbre magistrat anglais, membre de la cour d'amirauté. Sur les diverses espèces de blocus fictifs, voir Ortolan, *Diplomatie de la mer*, liv. III, chap. IX, et notre Traité déjà cité, t. II, p. 260.

[3] Voir notamment le traité de 1800, entre la France et les Etats-Unis de l'Amérique, art. 12.

Digitized by Google

quitter le port attaqué [1], cette partie de l'ordonnance danoise porte une atteinte directe aux droits et à l'indépendance des navigateurs pacifiques.

Le reglement autrichien ne fait aucune mention du blocus [2]. Cette puissance, si elle tente quelques attaques de cette nature, compte sans doute se conformer aux règles établies par la loi internationale.

Le deuxième paragraphe de l'ordonnance danoise énumère les cas où il y a lieu à la capture des navires *ennemis* ou *suspects;* elle explique ce que l'on doit entendre par *navires suspects*, détermine les formes de la visite et les objets qui doivent être considérés comme contrebande de guerre. Le règlement autrichien est à peu près semblable ; il est cependant plus rigoureux encore sur certains points. Les différences importantes seront signalées. La capture des navires ennemis, pourvu qu'elle ne soit pas faite sur le territoire ami, ou en violant les priviléges de ce territoire, ne peut donner lieu à aucune observation. Il n'en est pas de même de la saisie des navires suspects, de la visite et de la confiscation des bâtiments neutres.

L'article 13 de l'ordonnance danoise règle les formes de la visite à la mer; il donne à l'officier belligérant, lorsqu'il a jugé utile de se rendre à bord du navire rencontré, le droit, *s'il a lieu de soupçonner que de la contrebande de guerre ou des papiers suspects soient cachés quelque part, de demander au capitaine l'ouverture des cachettes regardées comme suspectes.* D'un autre côté, l'article 10 ordonne l'arrestation comme suspects des navires dont les capitaines s'opposeront à la visite des cachettes *qu'on suppose* recéler de la contrebande de guerre ou des *papiers de bord.* Malgré la précaution prise d'imposer au capitaine visité le soin d'ouvrir les endroits qui lui sont désignés comme suspects par le croiseur, ce mode de procéder constitue une recherche et non une visite. La loi internationale, en accordant au belligérant le droit déjà si exorbitant de visiter les navires neutres, a pris soin de limiter ce droit à la vérification des papiers de bord, afin de constater la nationalité et le lieu de destination du navire rencontré, et, dans le cas seulement où il se dirige vers un port ennemi du visiteur, pour s'assurer si la cargaison ne contient pas des marchandises de contrebande de guerre. Cette double vérification doit être faite exclusivement à l'aide des papiers de bord, auxquels foi entière doit être accordée. Du moment où ces papiers sont réguliers, la visite est terminée; l'officier belligérant doit se retirer; il lui est défendu de faire aucune recherche dans

[1] Voir la notification du blocus des côtes de la Caroline du Sud et de la Virginie, au mois d'avril 1861, par l'amiral Prendergast, commandant une escadre des Etats fédéraux.

[2] Ce règlement porte la date du 3 mars 1861; il a été publié dans le *Moniteur* français du 9 mars.

Digitized by Google

le navire. Les traités sont formels sur ce point. Or, après la vérification des papiers, c'est-à-dire après la visite terminée, le fait d'ordonner au capitaine, reconnu sujet neutre, d'ouvrir des endroits *soupçonnés* d'être des cachettes est un acte de recherche, un acte de juridiction, qui n'appartient pas au belligérant, et qui porte atteinte à l'indépendance de la nation à laquelle appartient le bâtiment. D'ailleurs, surtout lorsqu'il s'agit de cachette recélant des marchandises de contrebande, où s'arrêtera le droit concédé au visiteur? Les soupçons de l'officier peuvent le porter à croire que les objets prohibés sont épars dans le chargement, qu'ils sont dans le fond de la cale, enfouis dans le lest peut-être. Le capitaine neutre, dont les papiers sont réguliers et reconnus comme tels, devra, sur les soupçons et sur l'ordre d'un étranger, être contraint de bouleverser son chargement, de mettre à découvert tout ce qui est dans sa cale. Et comme à la mer une opération de cette nature est presque toujours impossible, le navire sera arrêté comme suspect, conduit dans un port et détenu jusqu'à ce que toute sa cargaison ait été vérifiée. Sans doute, les recherches ont été pratiquées par plusieurs nations; l'Angleterre et la France elle-même ont souvent consacré par leur conduite une manière d'agir complétement contraire à leurs engagements les plus solennels. Mais ces exemples, condamnés avec raison par tous les peuples, ne sauraient justifier le Danemark. L'Autriche adopte le même système, mais elle va plus loin encore. Elle déclare suspects et soumis à la saisie les navires dont les capitaines *s'opposent à la visite de leur cale et des réceptacles* où l'on *suppose* qu'ils ont caché *leur contrebande de guerre ou leurs papiers* (§ 5 de l'ordonnance). Ici, c'est le croiseur lui-même qui opère *les recherches*, et si le capitaine neutre s'y oppose, il est puni par la saisie. L'œuvre juridictionnelle du belligérant sur le neutre est complète.

L'art. 10 du règlement danois déclare suspects, et, par conséquent, soumet à la saisie (A), *les navires qui ont des papiers qu'on a lieu de soupçonner faux;* le § 5 du document autrichien contient une disposition analogue : « *Devront être arrêtés comme suspects et capturés pour être visités* (a), *les navires porteurs de papiers de mer vraisemblablement faux.* » Ainsi un navire neutre rencontré par un croiseur belligérant a obéi à la semonce; il a produit des papiers réguliers, portant la signature de son souverain ou de ses délégués; il se rend d'un port neutre dans un autre port neutre; il n'a aucun objet de contrebande à bord; il semble que l'on ne saurait l'inquiéter et qu'il doit être libre de continuer sa route. Il n'en est rien cependant; si l'officier visiteur soupçonne que ces papiers peuvent être faux, ce navire est arrêté, entraîné loin de sa route, et conduit dans un port étranger pour y être jugé par des juges étrangers. Sur un simple

Digitized by Google

soupçon conçu par un officier, qui très souvent ne comprend même pas la langue du neutre, et est incapable de lire les papiers qu'il est chargé d'inspecter, le bâtiment est considéré comme suspect, tous les hommes qui sont à bord sont privés de leur liberté, la propriété d'un sujet d'une puissance amie et indépendante est compromise et toujours fortement endommagée, amoindrie, anéantie peut-être par les frais énormes qu'imposent cette saisie illégitime et les retards qu'entraîne le jugement. Puis, lorsque, devant le tribunal belligérant, les soupçons auront été démontrés mal fondés, absurdes, le neutre, trop heureux d'échapper à la confiscation, sera renvoyé et autorisé à continuer sa route interrompue, sans pouvoir obtenir le moindre dédommagement pour les pertes causées nécessairement par cette arrestation illégale et arbitraire. La saisie sur soupçon est contraire à tous les principes internationaux ; elle est une violation de tous les traités conclus entre les peuples. Sauf une seule exception (et cette exception, le Danemark ne doit pas l'avoir oubliée, elle se trouve dans la fameuse convention de 1801, qui lui fut imposée par l'Angleterre après la bataille de Copenhague), tous les actes solennels conclus par les peuples navigateurs condamnent implicitement l'arrestation sur soupçons. L'art. 21 du traité de 1742, entre la France et le Danemark, se termine par ces mots : « ..... Et leurs passe-ports montrés, on ne pourra les retarder davantage, ni leur faire obstacle ni déplaisir quelconque, sous quelque prétexte que ce soit. » L'ordre donné par le règlement, de saisir comme suspects les navires neutres, sur un simple soupçon, est certainement une violation flagrante de ce traité, d'un acte solennel et international.

Le même art. 10 du règlement danois signale comme suspects et ordonne d'arrêter les navires qui refuseront d'amener les voiles après la semonce qui leur en aura été faite ; la même disposition se trouve dans l'acte autrichien en ces termes : « ..... Les navires qui ne s'arrêtent pas après avoir été hélés par le croiseur..... » D'après la loi internationale, le devoir du navire neutre rencontré par un bâtiment de guerre belligérant est de s'arrêter lorsqu'il est prévenu par la semonce, que ce dernier veut le visiter. S'il obéit, le belligérant, se tenant à la distance réglementaire, procède à la visite conformément aux règles tracées par les traités. Si, au contraire, il refuse l'obéissance, s'il cherche à fuir, le croiseur peut le poursuivre, employer la force et faire usage de son artillerie pour le contraindre à s'arrêter. Toutes les avaries qui pourront résulter de cette action coërcitive seront à la charge du neutre qui les a provoquées par sa tentative de fuite. Mais cette tentative ne lui a pas fait perdre sa qualité, ne l'a pas dénationalisé ; si donc, lors de la visite, il justifie, par des

Digitized by Google

papiers réguliers, qu'il est réellement la propriété de la nation pacifique dont il a hissé le pavillon, qu'il se rend dans un port neutre, ou que, destiné pour un port ennemi du croiseur, sa cargaison est innocente, il doit être laissé libre de continuer sa route. Il ne peut pas être arrêté comme suspect puisque ses papiers sont en règle. La visite n'est pas un acte de juridiction de la nation en guerre sur la nation en paix, comme les belligérants le croient, ou plutôt feignent de le croire; le seul pouvoir qui leur ait été concédé par la loi secondaire est de vérifier la nationalité des navires rencontrés, pour exercer leur droit de guerre lorsque ces bâtiments appartiennent à leur ennemi, et celui d'empêcher que l'on porte à leur adversaire des armes ou des munitions de guerre. Jamais la loi internationale n'a accordé au belligérant le droit de punir un neutre, droit qui ne peut appartenir qu'à un souverain sur son propre sujet. Le navire qui n'a pas obéi à la semonce, et à plus forte raison, ainsi qu'il sera expliqué ci-après, celui qui ne s'est pas laissé approcher assez près pour être hélé par le croiseur, est parfaitement innocent; si, d'ailleurs, il est en règle et ne porte pas de contrebande, il ne peut être considéré comme suspect, et, par conséquent, on ne peut ni l'arrêter ni le conduire dans un port belligérant pour le faire juger.

L'art. 13 du règlement danois et le § 8 de l'ordonnance autrichienne ont étrangement dénaturé les formalités essentielles de la visite. La loi secondaire, en accordant au belligérant le droit de visite, droit exorbitant et qui ne résultait pas de la loi primitive, a pris soin de régler minutieusement la manière dont ce droit serait exercé et de le limiter aux faits strictement nécessaires pour atteindre le but de cette création. Tous les actes internationaux ont adopté les mêmes règles, sauf de légères modifications [1]. On remarque entre autres ces deux dispositions importantes : 1° Le bâtiment belligérant s'arrête à une distance déterminée du navire rencontré (en général hors de la portée du canon. Le traité dano-français de 1742 porte (art.22) à la portée du canon); 2° il envoie à bord du navire une embarcation, et deux ou trois hommes au plus montent sur le bâtiment pour vérifier les papiers. Quelques traités, prévoyant les abus possibles de la force, ont formellement défendu d'appeler le capitaine du navire visité à bord du visiteur. Mais tous, sans exception, ont chargé le croiseur d'aller à bord du navire neutre [2]. Ces règles, reconnues et sanctionnées par toutes les nations, même par

[1] Sur ces règles et les motifs qui les ont fait adopter, voir notre Traité déjà cité, t. III, p. 66.

[2] Voir notamment le traité du 30 septembre 1800, entre la France et les Etats-Unis d'Amérique. — Voir aussi Hübner, *de la Saisie des Bâtiments neutres*, t. I, 2e part., ch. III, § 14, et le traité ci-dessus, *loc. cit.*

Digitized by Google

le Danemark[1], sont aujourd'hui complétement méconnues par les deux belligérants : « Si le croiseur, dit le document danois, rencontre un navire de commerce non convoyé, le chef du croiseur devra héler le capitaine du bâtiment pour le faire venir à bord avec les papiers de mer..... » Quoique avec d'autres termes, l'ordonnance autrichienne contient exactement la même prescription. Pour héler un bâtiment, il faut en être très proche, à la portée de la voix, en un mot, il y a loin de cette distance à celle prescrite par les traités, à la portée du canon. Mais cette première infraction à la loi internationale n'est pas la plus grave : les deux puissances ordonnent à leurs croiseurs de faire venir à leur bord le capitaine du navire neutre avec ses papiers de mer. Ceci est absolument contraire à tous les principes, et de plus constitue un acte de juridiction souveraine, qui ne peut appartenir au belligérant sur les neutres. Le capitaine du navire neutre doit s'arrêter pour souffrir la visite, mais il ne doit pas quitter son bord. Celui qui refuserait d'obéir à une pareille injonction serait parfaitement dans son droit, et si le croiseur faisait usage de la force pour l'y contraindre, ou l'arrêtait comme suspect à cause de ce refus, il s'exposerait certainement aux justes réclamations des victimes de cet abus de pouvoir. La visite créée pour faciliter au belligérant le droit de nuire à son ennemi, ne saurait être exercée de manière à nuire aux neutres. Sans doute, on peut citer quelques ordonnances rendues par les belligérants, qui ont déjà commis les fautes reprochées au règlement du 16 février 1864; mais ces actes intérieurs n'ont aucune valeur internationale et ne sauraient prévaloir contre les traités.

Seront de bonne prise, dit l'art. 11 du règlement danois, *les navires dont le chargement entier consiste en contrebande de guerre.* Cette disposition se trouve textuellement reproduite dans le § 6 du règlement autrichien. Ainsi, d'après ces instructions, les navires neutres chargés exclusivement de contrebande de guerre sont considérés comme ennemis et soumis à la confiscation : la cargaison prohibée condamne le bâtiment. Rien n'est plus contraire à la loi des nations. D'après cette loi et d'après les traités solennels, le seul droit que le belligérant puisse exercer, en cas de contrebande, est celui de confisquer à son profit les objets mêmes dont le commerce est prohibé entre les neutres et son ennemi ; mais il ne doit, en aucun

[1] Voir le traité de 1742, avec la France. L'art. 22 porte : « ..... Les navires de guerre n'approcheront pas de plus près que de la portée du canon, mais *envoieront* dans leur chaloupe, à bord des navires marchands, deux ou trois hommes seulement, à qui le patron ou maître du navire marchand montrera ses passeports.....» (Wenck, *Codex juris gentium*, t. I, p. 615.) Voir aussi les traités danois de 1748, avec la Sicile; 31 juillet 1789, avec Gênes; 20 décembre 1800, avec la Suède, la Russie et la Prusse; 17 juin 1818, avec la Prusse; celui de 1842, avec la France, qui rappelle le traité de 1742.

Digitized by Google

cas, s'emparer du navire. Il est impossible d'admettre que la nature prohibée de la marchandise puisse se communiquer au navire; ce dernier ne pourrait donc être condamné qu'à titre de punition. Or, il est de principe que le droit de punir n'appartient et ne peut appartenir qu'au souverain sur ses propres sujets, ou du moins sur ceux qui habitent le territoire soumis à sa juridiction. Tous les traités consacrent ces principes; il suffira de citer celui qui a déjà été invoqué, parce qu'il émane du Danemark lui-même, et qu'il a été conclu avec la France, le traité de 1742. L'art. 24 porte : «..... Au cas que, dans les mêmes navires marchands qui iront aux susdits havres et ports, il se trouve des marchandises et biens déclarés de contrebande et défendus, ces marchandises et *ces biens-là seulement* seront déchargés, dénoncés et confisqués devant les juges de l'amirauté du lieu, sans que pour cela *le navire* et les autres marchandises ou les autres biens non défendus trouvés au même navire puissent être saisis ni confisqués, et sans qu'on puisse, en pareil cas, exiger des sujets respectifs aucune amende ou peine pécuniaire ni aucuns frais, sous quelque prétexte que ce soit. » Ce traité n'est pas un acte isolé, il est conforme à tous ceux que le Danemark a signés sur cette matière, et il est l'expression exacte de la jurisprudence internationale. A l'égard de l'Autriche, on ne peut citer aucun acte de cette nature. Depuis que cet Etat a commencé à se livrer à la navigation, il n'a signé aucune convention destinée à régler les droits des belligérants sur mer. Les quelques traités de commerce et de navigation qu'il a consentis ont, ou gardé un silence absolu sur ce point, ou remis à un autre temps le règlement des graves questions [1]. Mais, dans ce cas même, la jurisprudence constante des autres peuples maritimes, le droit secondaire, est et reste obligatoire pour cette puissance.

Les lois intérieures des nations ne sont pas toujours conformes à la loi internationale ni même à l'équité; souvent elles sont contraires aux principes les plus solennellement reconnus. C'est ainsi que la France elle-même, dans une loi encore aujourd'hui en vigueur [2], déclare de bonne prise le navire neutre avec toute sa cargaison, lorsque les marchandises de contrebande composent les trois quarts de la valeur du chargement. Cette loi, quoique émanée de la nation la plus libérale envers les peuples neutres et en même temps la plus scrupuleuse observatrice des règles internationales, est injuste et contraire à tous les traités conclus par la France elle-même. Il est probable que, bien que non encore abrogée, elle ne recevra jamais

[1] Dans le premier système, voir le traité du 27 août 1829, avec les Etats-Unis, et dans le second, la convention commerciale et maritime du 4 août 1830, avec la Grèce.

[2] Règlement du 26 juillet 1778, art. 1er.

Digitized by Google

son exécution à l'avenir. Cet exemple, d'ailleurs, ne saurait être invoqué par les parties belligérantes, parce que les lois intérieures, de quelque nation qu'elles émanent, ne peuvent jamais prévaloir contre les lois internationales ni former une jurisprudence entre les peuples.

Au reste, les ordonnances danoises et autrichiennes contiennent des dispositions réellement empreintes d'un esprit libéral et conforme aux prescriptions de la loi générale des nations ; on peut citer, entre autres, la défense de faire aucune capture sur le territoire neutre, de visiter les navires convoyés, la définition de la contrebande de guerre, etc., etc. Mais il est très important de signaler à toutes les nations, même à celles qui ont promulgué ces ordonnances, la gravité des doctrines qui y sont contenues, et les dangers que peuvent présenter des erreurs de cette nature.

Le blocus danois est un blocus par *notoriété publique*, c'est-à-dire fictif, tout aussi dangereux que le blocus sur papier. Quand est-ce, en effet, qu'un capitaine sera présumé avoir eu une connaissance suffisante de l'investissement? La notification publiée dans le port de départ, avant la mise à la voile, doit-elle suffire pour constituer cette connaissance, qui rend coupable le fait de se présenter devant le port bloqué ? Quel sera le juge de ces questions? Evidemment, le belligérant seul devra en connaître, et s'il résoud la seconde par l'affirmative, le blocus est un blocus *per notificationem*, un blocus sur papier, absolument semblable à ceux que l'Angleterre proclamait au commencement de ce siècle. Mais, alors, que deviennent les traités danois de 1780, de 1800 et autres? que devient la déclaration si solennelle de 1856?

En admettant les soupçons contre les papiers réguliers, et le droit de recherche dans la cargaison, il n'est pas un seul navire neutre qui ne puisse être soumis à la saisie, entraîné dans un port neutre, et dont les armateurs ne puissent être ruinés par l'ignorance ou le mauvais vouloir d'un croiseur. La navigation de ports neutres à ports neutres même peut être complétement détruite, car les papiers constatant la destination peuvent être, comme tous les autres, soupçonnés d'être faux. Les formes données à la visite compromettent la sécurité des neutres et renversent toutes les stipulations des traités; il en est de même de la confiscation du navire lorsque le chargement est composé exclusivement de marchandises de contrebande.

L'intérêt bien entendu du Danemark et de l'Autriche leur conseillait de ne rendre aucune ordonnance de cette nature, ou du moins, si ces puissances voulaient suivre un ancien usage, de les faire absolument conformes aux traités par elles souscrits. Ces actes, en effet, n'ont aucune valeur réelle; ils ne peuvent recevoir d'exécution que

Digitized by Google

lorsqu'ils sont appuyés par une force supérieure, capable d'imposer aux neutres la dure nécessité de plier sous la volonté tyranique d'un maître. Or, ni l'un ni l'autre des deux belligérants n'est dans cette position. Puissances secondaires, ils voient la Suède, la Russie, l'Amérique du Nord, la France et l'Angleterre rester neutres. Peuvent-ils penser que toutes ces nations souffriront tranquillement que la navigation de leurs sujets soit ruinée par l'application des lois intérieures du Danemark et de l'Autriche? Evidemment, il n'en peut être ainsi; les deux nations seront dans la nécessité de ne pas faire appliquer leurs prétendus règlements dans la crainte que leur exécution ne soulève contre eux le ressentiment et peut-être même l'hostilité des peuples restés spectateurs de la lutte.

Quant aux puissances neutres, leur droit et même leur devoir est non-seulement de s'opposer à la mise en pratique des règlements dont il s'agit, mais encore d'exiger qu'ils soient rapportés par leurs auteurs. C'est en effet pour tous les peuples un devoir étroit et absolu de veiller à ce que les principes fondamentaux du droit international soient respectés partout; à ce qu'aucune nation ne se rende coupable, même en théorie, d'attentats contre l'indépendance des autres nations. Peut-être les neutres d'aujourd'hui, assez puissants pour ne pas redouter l'exécution des menaces faites par les belligérants, croient-ils qu'ils peuvent impunément négliger ce devoir essentiel. S'ils pensent ainsi, ils commettent une grande erreur. Les règlements danois et autrichiens sont postérieurs à la déclaration si solennelle du 16 avril 1856; ils en sont en quelque sorte les premiers commentaires officiels, ils l'ont faussement interprétée ou plutôt complétement violée; et toutes les nations consentiraient par leur silence à cette fausse interprétation, à cette violation! Un jour viendra où les puissances aujourd'hui neutres seront belligérantes; elles auront la force que n'ont pas les peuples actuellement en guerre; elles rendront des ordonnances semblables à celles dont il s'agit, et elles les feront exécuter par la violence; elles pourront dire alors qu'elles ne font qu'appliquer aux autres ce qu'elles ont souffert elles-mêmes; et les peuples alors pacifiques ne pourront refuser de reconnaître à ces nouveaux belligérants les droits qu'ils ont reconnus aux belligérants de 1864. Que les gouvernements réfléchissent, ils seront convaincus que les règlements danois et autrichiens, sans y rien ajouter, sans y rien changer, entre les mains de la puissance dominante sur l'Océan, suffisent complétement pour renouveler la déplorable tyrannie qui pesa sur les mers pendant les quinze premières années du XIXe siècle.

HAUTEFEUILLE.

Digitized by Google

LE

ROMAN CONTEMPORAIN

EN ANGLETERRE

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

PREMIÈRE PARTIE

Rachel Ray, by Anthony TROLLOPE.

La fécondité des romanciers anglais, qui égale si elle ne surpasse la nôtre, nous laisserait peu de répit si nous voulions donner à nos lecteurs français seulement une idée de toutes leurs productions. Mais, décidé à ne faire connaître ici que les œuvres qui se recommandent par un talent réel, ou tout au moins par une grande notoriété, notre tâche est fort simplifiée. Nous en sommes resté aux romans dits *à sensation*, mis à la mode par une femme d'esprit, miss Braddon, aujourd'hui bien connue en France, grâce aux traducteurs et aux auteurs dramatiques, qui se sont emparés de ses ouvrages. Nous nous proposons d'explorer aujourd'hui un autre filon. Aussi bien, le public anglais paraît-il un peu fatigué des émotions violentes. Il n'a pas fait, aux romans qui ont suivi *Aurora Floyd*, et qui, cependant, ne lui sont pas inférieurs, le même accueil qu'à leurs aînés. Les œuvres d'imagination qui l'ont surtout captivé dans ces derniers temps font appel à des sentiments plus doux, plus

Digitized by Google

intimes, et s'étudient à toucher le cœur plutôt qu'à étonner l'esprit. C'est une petite réaction littéraire, réaction heureuse, puisqu'elle est, en somme, un retour aux véritables principes qui doivent guider le romancier.

Nous ne voulons point médire de nos compatriotes, mais quand, laissant de côté les hautes et bien rares individualités littéraires, nous comparons, dans le domaine du roman, la production moyenne en Angleterre à celle que notre pays voit éclore, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que nous sommes les moins bien partagés. Que faisons-nous le plus souvent? Nous découpons une historiette en chapitres, nous y mêlons un peu de fantaisie, nous faisons imprimer le tout avec de grandes marges, et nous offrons ce volume, soufflé, pour ainsi dire, au lecteur. Le plus souvent, l'esprit n'y manque pas, mais il y manque la réflexion, le travail et quelquefois le respect du public. Nous faisons vite, nous improvisons. On dirait que nous avons peur d'occuper, d'absorber l'attention de celui qui nous lit, et que nous nous résignons à n'être que le passe-temps fugitif d'hommes d'affaires ou de voyageurs. Chez nos voisins, il y a moins de sans-façon. Les romanciers montrent une plus grande préoccupation de l'importance de leur rôle. Pour rien au monde, ils ne voudraient paraître en négligé devant le public, qu'ils considèrent non-seulement comme un client, mais comme un juge. On s'est tant moqué, chez nous, du sacerdoce de l'écrivain, que nous n'y croyons plus guère. En Angleterre, on y croit encore. Nous ne voulons pas dire que, sous l'influence de ces idées, il ne se produise, chez nos voisins, que des œuvres de premier ordre. Il en paraît beaucoup de médiocres, mais il en est bien peu où l'on ne sente l'effort de l'écrivain pour dégager de son récit un enseignement, une idée morale ou utile; où l'on ne rencontre une élaboration littéraire plus ou moins heureuse, mais consciencieusement poursuivie. Ce sont là des qualités qui ne vont pas sans quelques défauts. Elles jettent souvent l'auteur dans des développements qui ralentissent l'action, et mettent à l'épreuve la patience du lecteur français, fort partisan du précepte : *semper ad eventum festina;* elles donnent aussi parfois une teinte légèrement monotone aux romans, qui ne devraient avoir rien de commun avec le prêche. Mais on se fait aisément à ces légères imperfections, et il n'est pas impossible d'y trouver un certain charme honnête et tranquille, qui repose doucement l'attention et la prépare à fournir une nouvelle carrière quand l'auteur voudra bien l'y appeler.

Le roman qui fait l'objet de ce travail doit être placé au-dessus de cette moyenne que nous avons essayé de définir. *Rachel Ray* n'est pas d'ailleurs un roman d'action. C'est une étude de mœurs de province, tracée avec beaucoup de finesse, et qui révèle des qualités peu

Digitized by Google

communes d'observation. C'est la vie bourgeoise prise sur le fait avec ses petites passions et ses petites tempêtes. Dans le cercle étroit qu'embrasse notre histoire, nous verrons des caractères, presque des types de membres du clergé anglais, qui ne seront pas sans intérêt pour le lecteur de notre pays. Ce n'est point de la caricature et encore moins du pamphlet, ce sont des portraits pleins de naturel et de vérité, que relève une pointe de critique ou, pour mieux dire, de malice. La physionomie sympathique de Rachel Ray, l'héroïne du roman, parée de la double poésie de l'amour et de la jeunesse, se détache de la façon la plus heureuse au milieu du monde vulgaire, médisant, égoïste qui l'entoure. Le contraste est saisissant, bien qu'on n'y sente nullement l'effort. Devant une œuvre de cette nature, où la peinture des caractères et des sentiments tient la première place, nous n'avons pas voulu nous borner à une analyse, qui eût été insuffisante. Tout en abrégeant le roman, nous nous sommes efforcé d'en conserver assez pour faire apprécier les qualités de détail qui le distinguent.

L'auteur de *Rachel Ray*, M. Anthony Trollope, porte un nom bien connu, pour ne pas dire fameux, dans les lettres anglaises. Il est le fils de mistress Trollope, dont les ouvrages sont encore lus et goûtés. Ses impressions de voyage en Amérique et en France, écrites avec une verve très mordante, ont eu un grand succès, et si l'on n'en peut toujours louer l'impartialité, on ne peut qu'en admirer la vivacité et l'esprit. Son fils a publié, dans ces dernières années, plusieurs romans, dont quelques-uns sont populaires. *Rachel Ray*, sa dernière production, est de ce nombre. On trouvera, nous l'espérons, qu'il n'y a rien d'usurpé et de surfait dans le succès qui l'a accueillie.

I

Bragg's-End est un petit hameau du Devonshire, à moitié chemin entre le village de Cawston, dont il dépend, et la ville de Baslehurst. Il se compose d'une ferme, de quelques habitations de paysans et d'une maison bourgeoise, ce que les Anglais appellent un *cottage*, mot charmant, qui n'a pas d'équivalent dans notre langue.

Le site au milieu duquel s'élevait cette habitation était gracieux, quoique borné; un ruisseau, affluent de l'Avon, l'égayait de son cours capricieux. On ne pouvait rêver un lieu de retraite plus tranquille, qui inspirât davantage des idées de calme et d'apaisement. Dans le *cottage* vivaient trois femmes, mistres Ray et ses deux filles. Disons quelques mots de leur histoire.

Digitized by Google

Mistress Ray s'était mariée à Exeter avec un homme de loi, plus spécialement chargé des affaires litigieuses du clergé, et dont la vie et les mœurs avaient gardé quelque chose de l'austérité cléricale. Nature douce, affectueuse, absolument dépourvue de volonté et d'initiative, ne connaissant rien du monde, mistress Ray devint veuve après dix ans de mariage. Elle avait à ce moment deux filles. L'aînée, Dorothée, qui avait neuf ans, ressemblait à son père, dont elle avait le caractère sérieux et énergique. Elle prit immédiatement sur sa mère un empire que la pauvre veuve ne chercha pas à lui disputer; elle gouverna la maison jusqu'au moment où elle vint elle-même à se marier.

Elle avait épousé, étant fort jeune encore, un *clergyman* des environs de Baslehurst, M. Prime, qui mourut au bout de quelques mois. La jeune veuve était revenue habiter avec sa mère le cottage de Bragg's-End. Au commencement de cette histoire, elle était veuve depuis neuf ans, et n'avait jamais quitté ses vêtements de deuil. Son étude constante était d'éloigner de sa toilette toute élégance mondaine. La coupe et l'étoffe de ses vêtements étaient combinées de manière à former un ensemble aussi disgracieux que possible. Elle n'était point jolie, mais ses traits ne manquaient pas de régularité, et elle aurait pu, en prenant quelque soin de sa mise, passer, bien qu'elle approchât de la trentaine, pour une femme agréable. Rien n'était plus contraire à ses principes : être laide, déplaisante, repoussante même, tel était le but de sa vie. Et en cela, elle était sincère. Le plaisir, le bien-être, la gaieté, toutes les bonnes et douces choses de la vie, étaient des crimes à ses yeux, et plus elle s'en éloignait, plus elle croyait se rapprocher des espérances de bonheur futur auxquelles son cœur s'était donné tout entier.

Mistress Ray aurait sans doute préféré une domination moins sévère, mais c'en était une, et cela valait encore mieux que rien. Mistress Ray n'avait pas la même horreur que sa fille pour les petites douceurs de la vie; elle aimait à bavarder en prenant sa tasse de thé, et son goût pour les tartines de pain grillé n'était pas exempt d'une certaine sensualité. Très pieuse d'ailleurs, sa piété était pour elle une cause constante de tourments. Elle avait le tort ou la faiblesse de ne point séparer le ministre de la Bible. Le moindre clerc dans l'exercice de ses fonctions était sacré pour elle. Aussi, quand elle entendait le pasteur dire, du haut de sa chaire, qu'il ne fallait vivre que pour le ciel, que toutes les satisfactions du monde étaient vaines, tous ses plaisirs mensongers et pleins d'amertume, elle rentrait chez elle, désolée, se reprochait cruellement son goût pour les tartines grillées, et se considérait comme la dernière des créatures à cause de ses innocents bavardages après le thé du soir. Elle pre-

Digitized by Google

nait la résolution de couper court à ses iniquités, et de vivre comme il convenait de vivre dans cette vallée de larmes. Mais un rayon de soleil, une caresse de sa fille, lui faisaient oublier ses terreurs, et elle retombait, jusqu'au prochain dimanche, dans sa coupable impénitence.

Le pasteur qui jetait mistress Ray dans d'aussi poignantes perplexités était le recteur Charles Comfort, qui avait la direction spirituelle de la paroisse de Cawston. Il avait marié Dorothée à M. Prime, qui était son vicaire. Après la mort de son mari, Dorothée, qui avait un revenu de deux cents livres par an, était venue habiter avec sa mère, qui était beaucoup moins riche. Son retour n'avait cependant pas ajouté beaucoup d'aisance à la vie du cottage. Mistress Prime avait établi une société de charité à Baslehurst, et la majeure partie de son revenu y passait. Elle devait à ses largesses une position prépondérante dans son petit monde de dévotes. C'était une satisfaction d'amour-propre à laquelle la rigide Dorothée n'était pas insensible.

Il est temps que nous présentions au lecteur le troisième membre de la famille de mistress Ray, sa seconde fille, Rachel, l'héroïne du roman. Mistress Ray, nous l'avons dit, avait besoin de soumettre sa volonté à une volonté supérieure : Dorothée répondait à ce besoin ; mais elle avait aussi besoin d'aimer. Elle n'aurait pu vivre si elle n'avait eu quelqu'un à embrasser, à caresser, à entourer de ces mille petits soins tendres que son affectueuse nature lui inspirait. Elle avait trouvé dans sa seconde fille l'emploi de ces effusions de son amour maternel. Rachel avait deux ans à la mort de son père ; elle a vingt ans aujourd'hui. Gracieuse et jolie, elle ressemblait à sa mère, bien qu'elle eût dans le regard une fermeté et une décision que mistress Ray n'avait jamais connues. Jusqu'alors, ce côté de son caractère ne s'était révélé que dans de petites choses, dans des incidents de la vie ordinaire. Il en résultait toutefois entre les deux sœurs des conflits qui faisaient le désespoir de mistress Ray. Elle voulait prendre la défense de Rachel, mais elle n'osait tenir tête à Dorothée. Ces querelles finissaient ordinairement par des larmes. Rachel et sa mère pleuraient ensemble et se consolaient, après le départ de Dorothée, par de mutuelles caresses.

Rachel était blonde, sa taille était mince et élancée. Elle avait de la grâce dans tous ses mouvements ; sa démarche avait cette légèreté élégante, cette harmonie que donne la perfection des formes. Courageuse, du reste, ne reculant jamais devant le travail, elle tenait en ordre la maison et le jardin. Dorothée elle-même n'aurait pu l'accuser de paresse ; mais elle lui reprochait de ne point aller

Digitized by Google

aux réunions charitables qui se tenaient deux fois par semaine à Baslehurst, sous sa présidence.

Un jour d'été, après avoir vainement essayé de décider Rachel à l'accompagner à la ville, mistress Prime était partie seule. Malgré la chaleur, elle allait d'un pas rapide, qui trahissait l'agitation de son esprit; d'étranges nouvelles étaient venues jusqu'à elle. Elle avait entendu parler d'un jeune homme. Nous n'essayerons pas de décrire tous ce que ces mots : un jeune homme, renfermaient pour elle d'abominations et d'iniquités. Se pouvait-il que l'idée d'un jeune homme se trouvât d'une manière quelconque associée à celle de sa sœur? Une telle calamité était-elle possible? Elle n'en avait encore rien dit à Rachel, mais elle en avait touché quelques mots à sa mère.

La vérité dans toute son horreur était celle-ci : miss Pucker avait vu Rachel se promenant avec le jeune homme de la brasserie.

Mistress Ray n'avait pas une affection bien vive pour miss Pucker, et, en ce moment, elle était fort disposée à la détester pour avoir tenu de méchants propos sur sa fille bien-aimée, mais elle ne pouvait se dissimuler à elle-même toute l'énormité du fait que Dorothée venait de lui annoncer. Les jeunes gens, en général, lui inspiraient un effroi d'autant plus grand qu'il était indéfini. Elle les considérait comme des loups dévorants poursuivant les jeunes filles pour en faire leur proie. Elle désirait certainement que Rachel trouvât un mari. Elle-même et Dorothée s'étaient mariées avant d'avoir vingt ans, et Rachel avait vingt ans. Cependant, il y avait dans cette idée d'un jeune homme quelque chose de si épouvantable qu'elle ne put trouver, pour défendre sa fille, d'autre moyen que de contester l'assertion de miss Pucker. Mais mistress Prime répliqua que miss Pucker n'avait aucune raison d'en vouloir à Rachel.

« Je sais, ajouta-t-elle, que Rachel doit aller ce soir à Baslehurst. Elle a sans doute l'intention de le rencontrer.

— Elle va, en effet, à Baslehurst; elle a promis aux demoiselles Tappist d'aller les rejoindre pour faire une promenade.

— C'est cela; les jeunes filles de la brasserie. Oh! ma mère! »

Disons en passant que les trois demoiselles en question étaient les filles de M. Tappist, propriétaire de la brasserie Bungall et Tappist, établie depuis bien des années à Baslehurst. M. Bungall était mort depuis longtemps, et son associé, M. Tappist, était seul resté à la tête de la maison.

C'était après le court entretien que nous venons de rapporter que mistress Prime était partie fort agitée, laissant sa mère non moins troublée par le grave incident qui venait interrompre le cours monotone de sa paisible existence.

Digitized by Google

Mistress Ray resta seule avec Rachel. Ces heures qu'elles passaient ensemble étaient les meilleures de sa vie. Rachel la comblait d'attentions et de petits soins. A cinq heures, mistress Ray le savait, Rachel ferait griller les tartines, puis elle irait à la ferme chercher de la crême et du beurre ; ce serait un vrai régal. Elle excellait dans la préparation de ces petits festins, qu'égayait encore sa bonne humeur et son rire joyeux. Il fallait renoncer à cette perspective de bonheur sans mélange si un seul mot relatif au conte de miss Pucker était prononcé ; il fallait y renoncer pour aujourd'hui, pour demain, pour bien longtemps peut-être. Mistress Ray ne se dissimulait pas tout ce qu'il y avait de navrant dans cette interruption de ses joies les plus intimes, mais elle sentait que son devoir était de parler, d'interroger, de demander une explication. Après un long combat intérieur, elle s'y décida.

« Rachel, vous allez à Baslehurst ce soir ? dit-elle.

— Oui, mère, j'irai après le thé, si toutefois vous n'avez pas besoin de moi. J'ai promis aux demoiselles Tappist d'aller les rejoindre.

— Je n'ai pas besoin de vous, Rachel, mais.....

— Mais quoi, mère ? »

La matière était épineuse. Mistress Ray ne savait comment introduire cette idée choquante du jeune homme dans la conversation. Elle prit un biais.

« Est-ce que vous aimez beaucoup ces demoiselles ?

— Oui, jusqu'à un certain point ; ce sont de bonnes personnes. Il faut bien voir quelqu'un ; elles sont plus agréables que miss Pucker.

— Oh ! oui ; je n'ai jamais aimé miss Pucker. Mais, Rachel.....

— Quoi, mère ? Vous avez quelque chose à dire. Dorothée vous a parlé contre moi, et vous voulez me faire des reproches, mais vous n'en avez pas le courage. Est-ce cela, mère ? »

Elle posa son ouvrage et vint s'agenouiller devant sa mère, la regardant en face. Mistress Ray lui lissait les cheveux avec sa main.

« Non, ma chérie, je ne veux pas vous gronder, je n'aime pas à gronder ; mais on m'a dit des choses qui m'ont effrayée.

— Qui cela ?

— Dorothée, qui les tenait de miss Pucker.

— Et de quoi se mêle cette miss Pucker, fit Rachel en se levant ; si elle se met entre nous, c'en est fait de notre bonheur. Voyons, mère, que vous a-t-on dit ? »

Mistress Ray regarda sa fille d'un air suppliant, comme pour lui demander pardon d'entamer un sujet aussi désagréable.

— Dorothée dit que l'autre soir vous vous êtes promenée sous les arbres, près du cimetière, avec — le jeune homme de la brasserie. »

Digitized by Google

Le grand mot était lâché. Mistress Ray, en le prononçant, avait rougi et pâli tour à tour. A peine si elle osait lever les yeux sur sa fille.

« Et après, mère? dit Rachel.

— Dorothée pense que peut-être vous allez à Baslehurst pour le voir.

— Et quand cela serait? »

Cette question bouleversa complétement les idées de mistress Ray.

« Oh Rachel! quel est-il? Je ne connais pas même son nom. Je n'ai pas cru ce que Dorothée m'en avait dit. — Il n'y a rien de mal dans tout cela, n'est-ce pas, chère enfant? Je sens que je ne pourrai jamais vous croire capable de quelque chose de mal.

— Vous avez bien raison, chère mère. Je ne vais pas à Baslehurst pour rencontrer M. Rowan, car je suppose que c'est de lui que vous voulez parler.

— Je ne sais pas; je ne connais pas le nom du jeune homme.

— C'est M. Rowan. Je marchais avec lui le long du cimetière quand cette méchante femme m'a vue. Il est de la brasserie. Il est un peu parent des Tappist. Il est le neveu de la vieille mistress Bungall. Il est employé, et on dit qu'il doit être associé. Je ne crois pas qu'il le soit jamais, car il ne s'entend pas avec M. Tappist. — Maintenant vous en savez autant que moi sur son compte. Il est parti ce matin pour Exeter, et il ne reviendra pas avant lundi. Ainsi, il est impossible que je le rencontre ce soir à Baslehurst. C'est bien mal de la part de Dorothée d'avoir dit cela. »

Rachel, ce petit discours fini, se mit à pleurer.

Mistress Ray pensa que Rachel en savait déjà assez long sur le jeune homme. Elle connaissait sa famille, sa position, ses projets d'avenir. Il y avait là un commencement de dangereuse intimité.

« Mais, ma fille, reprit-elle, n'y a-t-il, — comment dirai-je? — rien de particulier entre vous et lui? Comment se fait-il que vous vous promeniez seule avec lui?

— Je n'étais pas seule, ou du moins je ne l'ai été qu'un instant. Il était sorti avec ses cousines et nous étions tous ensemble. Quand j'ai dû rentrer à la maison, je n'ai pas pu l'empêcher de m'accompagner jusqu'au bout du chemin qui longe le cimetière. Quel mal y a-t-il à cela? Il ne pouvait pas me mordre, sans doute?

— Mais, ma fille.....

— Oh! n'ayez pas peur, chère mère. Si vous avez confiance en moi, je vous dirai tout. »

Mistress Ray accepta cette promesse, mais elle en attendit en vain la réalisation. Rachel n'était pas disposée à en dire davantage pour le moment. Elle embrassa, caressa sa mère et se remit à son ou-

Digitized by Google

vrage. Le reste de la journée se passa suivant le programme ordinaire. Le thé et ses accessoires furent servis avec le même soin que les autres jours. Aucune autre allusion ne fut faite au désagréable incident de la matinée. Après le thé, Rachel fit sa toilette pour sortir, et sortit en effet sans que sa mère fît aucune objection. Mistress Ray avait fait tout ce qu'elle avait pu. Sa dose de courage était épuisée pour la journée.

Deux heures après le départ de Rachel, mistress Prime rentra au cottage. Il était neuf heures et demie. Sa physionomie était encore plus renfrognée que de coutume. Elle s'assit sans rien dire, et comme accablée.

« Qu'avez-vous, Dorothée, dit mistress Ray.

— Rachel n'est pas encore rentrée, je suppose?

— Non, pas encore. — Elle est avec les demoiselles Tappist.

— Non, mère, elle n'est pas avec ces demoiselles Tappist, dit Dorothée d'une voix sombre qui fit trembler mistress Ray.

— Vraiment! je croyais qu'elle était avec elles. — Et savez-vous où elle est?

— Qui peut dire où elle est maintenant? Il y a une demi-heure, je l'ai vue seule avec.....

— Avec qui? Ce n'est pas avec le jeune homme de la brasserie; il est à Exeter..

— Mère, il est ici, à Baslehurst. Il y a une demi-heure, je l'ai vu, de mes yeux, seul avec Rachel, sous les arbres, près du cimetière. »

II

Le Devonshire est le pays du cidre par excellence. Pourquoi MM. Bungall et Tappist avaient-ils fondé, au cœur même de ce pays, une brasserie, et comment cette brasserie prospérait-elle? C'est un double mystère que nous n'entreprendrons pas de percer. Depuis cinquante ans, il sortait de cet établissement des flots d'un détestable breuvage. On n'en trouvait ni dans les auberges, ni dans les maisons bourgeoises, ni chez les paysans. Cependant il se vendait. Il y a dans le seul mot de bière quelque chose qui appelle l'argent.

Peu de gens à Baslehurst se souvenaient encore du vieux Bungall, fondateur de la maison. Il était mort vingt ans avant l'époque où commence notre histoire. Vers la fin de sa vie, il avait pris pour associé son neveu Tappist. Il avait, en mourant, laissé un tiers des bénéfices de l'établissement à sa veuve, qui les avait elle-même légués à son petit-neveu, Luke Rowan. A la mort de mistress Bun-

Digitized by Google

gall, quelques difficultés avaient surgi. M. Tappist avait offert une somme de 1,000 livres pour désintéresser le jeune homme; celui-ci en avait réclamé 10,000. On avait transigé. Luke avait proposé d'entrer comme associé dans la maison. M. Tappist avait consenti à cet arrangement, sous cette condition toutefois que Luke resterait à titre d'employé appointé pendant un an. Ce délai passé, on verrait, s'il y avait entente réciproque, à réaliser une association définitive.

Nous avons entendu Rachel exprimer le doute que Luke Rowan devînt jamais l'associé de M. Tappist. Le fait est que l'entente exigée n'existait guère entre eux. M. Tappist traitait en employé le jeune homme, qui voulait être traité en associé. Et puis, Luke avait des idées inconciliables avec les habitudes de M. Tappist. Il voulait se rendre compte des choses par lui-même, et voulait, prétention monstrueuse, faire de la bonne bière. Il y avait donc bien des causes de dissentiment et bien des raisons pour que l'association projetée ne s'effectuât pas. Mais si M. Tappist ne s'accommodait pas du jeune homme, il n'en était pas de même de mistress Tappist, qui, pourvue de trois filles à marier, voyait dans Luke Rowan l'époux futur de l'aînée. Disons même que, dans le cas où son choix se fût arrêté sur l'une des deux autres, elle eût sans trop de difficultés consenti à la lui donner.

Ces demoiselles Tappist étaient d'aimables jeunes filles, assez communes, mais d'un caractère enjoué et d'un commerce agréable. Rachel les connaissait bien longtemps avant l'arrivée de Luke Rowan. C'était avec elles que, pour la première fois, elle l'avait vu pendant quelques instants; la seconde entrevue avait été plus sérieuse. Les jeunes filles étant rentrées à la maison, Luke s'était trouvé seul avec Rachel et l'avait accompagnée pendant un certain temps.

C'était un samedi; Rachel, après avoir quitté le cottage, comme nous l'avons vu, était venue rejoindre les demoiselles Tappist dans un pré voisin de l'église et que l'on appelait le pré de la Brasserie.

« Voilà bien longtemps que nous vous attendons, dit Cherry, qui était plus particulièrement l'amie de Rachel.

— Je vous ai dit, reprit celle-ci, de ne pas m'attendre, car je ne suis jamais sûre de pouvoir venir.

— Nous savions bien que vous viendriez, dit Augusta, parce que.....

— Et pourquoi? demanda Rachel.

— Pour rien, elle plaisante, dit Cherry. »

Rachel n'avait pas compris la plaisanterie, dont le sens était celui-ci : M. Luke Rowan était revenu d'Exeter, Rachel était supposée le

Digitized by Google

savoir, et il était par conséquent certain qu'elle viendrait pour le rencontrer.

« Le fait est, dit Martha, que M. Rowan est de retour, mais je ne crois pas que nous le voyions ce soir; il est en affaire avec notre père. »

Rachel, qui était encore sous l'impression de son entretien avec sa mère, devint songeuse et garda le silence. Bien qu'elle eût dit ce qu'elle croyait la vérité, elle recevait, par ce retour du jeune homme, un démenti qui pouvait faire douter de sa sincérité. Une seule chose la rassurait. Martha n'avait-elle pas dit que M. Rowan était occupé et qu'on ne le verrait pas ce soir ?

« Ah ! dit Cherry, j'ai à vous annoncer que nous aurons une petite fête dans une quinzaine de jours. Il faudra que vous veniez, Rachel. Du reste, vous recevrez une invitation dans les formes. La mère et la sœur de M. Rowan doivent venir nous voir dans quelques jours. Ce sera fort gai.

— Que fera-t-on à cette fête? demanda Rachel. On dansera je suppose?

— Sans doute, on dansera, » dit Martha.

La conversation continua sur ce sujet. Les demoiselles Tappist en firent presque tous les frais. Rachel réfléchissait. Elle sentait bien que sa mère n'aimerait pas à la voir aller à une fête de ce genre, et elle était sûre que sa sœur s'opposerait de toutes ses forces à une pareille iniquité. Elle en était là quand M. Luke Rowan lui-même parut au bout du pré. Il s'approcha, salua Rachel et lui tendit ensuite la main. Elle était fort troublée. Le bavardage des jeunes filles empêcha qu'on ne remarquât son embarras, mais elle en avait conscience et elle croyait qu'il était apparent pour tout le monde.

On se mit à se promener le long des boulevards qui entouraient la ville, en causant de la fête. Rachel était toujours silencieuse. De temps en temps, Luke Rowan lui adressait la parole; elle ne savait trop ce qu'il lui disait, mais le son de sa voix lui était agréable. On revint au pré et de là on regagna la brasserie. Il était neuf heures. Rachel s'étonna qu'il fût si tard et déclara qu'elle allait rentrer. Elle avait dit adieu à ses amies et elle allait partir quand Luke lui dit :

« Vous n'allez pas vous en aller seule le long du cimetière?

— Oh ! les revenants ne me font pas peur, répondit-elle en s'éloignant.

— Je vais jusqu'à la ville chercher votre père, dit Rowan aux jeunes filles; je rentrerai avec lui. »

La brasserie était située à une des extrémités de Baslehurst, dont elle était séparée par l'église, le cimetière et quelques terrains vagues.

Digitized by Google

Pendant que les demoiselles Tappist rentraient, Luke avait rejoint Rachel.

« Vous me permettrez de vous reconduire ? lui dit-il.

— Non vraiment. Vous avez dit à Augusta que vous alliez chercher son père à la ville.

— J'irai aussi, mais je peux bien vous accompagner un instant, jusqu'à la route. Vous ne pouvez me refuser cela.

— Je le peux au contraire, et je vous le refuse. Je vous prie de me laisser aller seule. Vous ne voudriez pas m'affliger ?

— Voyez donc, lui dit-il en lui montrant le soleil qui se couchait au milieu d'un ciel enflammé. Venez vite au bout de l'allée, nous le verrons mieux. Vous vivrez cent ans avant de revoir un aussi beau coucher de soleil. Vous ne vous pardonneriez jamais de l'avoir manqué. Vous pouvez bien lui consacrer trois minutes. »

Le spectacle était en effet magnifique, mais il n'absorbait pas tellement Rachel qu'elle n'entendît à l'autre extrémité de l'allée un pas sec et rapide. Elle se jeta de côté et elle put espérer que les arbres l'avaient cachée aux yeux de la personne qui passait à cinquante pas de là. Mais ces yeux étaient ceux de mistress Prime, clairvoyants et rapides, et ils avaient parfaitement distingué les deux jeunes gens qui se trouvaient en pleine lumière.

« Voyez donc, Rachel, dit Luke après un moment de silence, voyez donc ce nuage. On dirait un bras, un vaste et puissant bras qui s'étend sur notre monde pour le saisir.

Rachel était délicieusement remuée par ce langage nouveau pour elle, et si doux, que, même dans ses rêves, elle n'avait jamais entendu rien de pareil. Cependant, elle sentait qu'elle ne devait pas permettre au jeune homme de l'appeler Rachel.

« Je le vois, dit-elle ; c'est sublime, mais.....

— Voici la main qui disparaît; le bras reste encore, mais les doigts s'effacent. Nous pouvons nous la figurer parce que nous avons vu l'image complète ; mais personne autre n'y verrait quoi que ce soit. Je serais curieux de savoir si d'autres que nous ont distingué ce bras et cette main. J'aimerais à penser qu'ils n'ont été visibles que pour nous seuls. »

Il n'était plus opportun de faire une remarque au sujet du nom de Rachel. Elle devait faire comme si elle ne l'avait pas entendu.

« Tout le monde, dit-elle, peut voir ce que nous avons vu.

— Peut-être non. Croyez-vous que tous les yeux voient de même ? »

La conversation se poursuivit sur ce ton pendant quelques instants. Rachel sentait que chaque seconde qui s'écoulait était une nouvelle faute, mais elle était comme éblouie par une révélation sou-

Digitized by Google

daine de tout un ordre de splendeurs naturelles qu'elle avait ignorées jusqu'à l'heure présente. Jamais un soleil couchant ne lui avait dit tant de choses.

« Il faut que je parte, dit-elle enfin. J'ai eu tort de rester ici. Adieu, et, je vous en prie, ne me suivez pas.

— Vous me donnerez bien la main ? »

Et, joignant le geste à la parole, il lui prit la main, qu'il garda dans la sienne.

« Quel mal, ajouta-t-il, peut-on faire en regardant un coucher de soleil ? Est-ce que je suis un ogre ? Est-ce que je vous fais peur ?

— Ne me retenez pas. La nuit vient ; je dois partir sur-le-champ. »

Il insista pour l'accompagner encore quelques pas, mais elle refusa net.

« Alors, dit-il, vous me détestez ?

— Je ne déteste personne. Bonsoir.

— Si je vous demande cela, c'est que j'ai de l'amitié pour vous, beaucoup d'amitié. Pourquoi ne serions-nous pas amis? Je vous laisserai aller, ne craignez rien ; mais je resterai ici jusqu'à ce que je vous aie perdue de vue. Encore un mot, songez bien que je veux que vous ayez de l'amitié pour moi. »

Elle dégagea sa main qu'il avait saisie de nouveau et s'enfuit en courant. Il était dix heures et demie quand elle arriva au cottage.

« Je suis en retard, dit-elle en entrant dans le petit salon où sa mère et sa sœur, silencieusement assises, attendaient son retour.

— Il est dix heures et demie, dit mistress Prime d'un ton sévère.

— Oh ! Dolly, ne me parlez pas avec cette voix ! On dirait que le monde va finir. »

Mistress Ray jugea qu'elle devait intervenir. Elle avait préparé de longue main son petit discours. Mais la présence de sa fille bien-aimée fit évanouir toute son éloquence.

« Oh ! Rachel, Dorothée m'a dit..... »

Elle n'alla pas plus loin, si bien que Dorothée dut venir à son aide et achever la phrase.

« J'ai dit que je vous avais vue, il y a une heure, près de l'église, avec ce jeune homme. Et cependant vous aviez affirmé qu'il était à Exeter. »

Rachel rougit à cette accusation de mensonge. Mistress Ray se méprit sur le sens de cette apparente confusion.

« Est-ce vrai, mon enfant ? murmura-t-elle.

— C'est vrai, répondit Rachel. M. Rowan m'a parlé près de l'église, mais je ne savais pas que j'étais espionnée par Dorothée. »

Elle prenait sa revanche.

Mistress Ray était en proie à la plus douloureuse perplexité. La

Digitized by Google

rencontre avouée avec le jeune homme lui paraissait éminemment blâmable, et cependant son cœur plaidait encore la cause de Rachel. Mistress Prime le comprit.

« Si votre mère trouve cette conduite régulière, dit-elle, je me tairai ; mais je dois lui dire, et je vous le dis aussi à vous, Rachel, que si cela devait continuer, je ne pourrais rester plus longtemps ici,

— Oh ! Dorothée, » fit mistress Ray.

Rachel protesta de nouveau de son innocence. Mais pouvait-elle, quand les larmes lui montaient aux yeux, expliquer à sa sœur comment elle avait été trompée dans ses prévisions, et comment le hasard seul lui avait fait rencontrer le jeune homme ? D'ailleurs, elle n'eût pas voulu descendre jusqu'à une justification. Elle quitta le salon après avoir prévenu sa mère qu'elle partagerait sa chambre cette nuit. Elle couchait ordinairement dans la même chambre que sa sœur, mais, de temps en temps, quand sa mère était malade ou quand l'envie lui en prenait, elle passait la nuit dans la chambre de mistress Ray. Les deux veuves restèrent seules. Mistress Ray méditait d'aller rejoindre sa fille, et, se disant fatiguée, elle avait fait mine de quitter la place ; mais sa fille la retint.

« Mère, lui dit-elle, les choses ne peuvent se passer ainsi.

— Sans doute, Dorothée. Elle me dira tout ce soir, et nous agirons en conséquence.

— Mais, vous dira-t-elle la vérité ?

— Elle n'a jamais menti. Je suis sûre qu'elle ignorait la présence du jeune homme.

— Je le veux bien. Mais était-ce une raison pour rester si tard, seule avec lui, mère ? que penseriez-vous d'une autre jeune fille dont on vous raconterait une semblable imprudence ?

— Supposez cependant.....

— Supposons quoi ? »

Une idée assez raisonnable avait traversé l'esprit de mistress Ray, mais elle n'osa pas l'exprimer. Ses moyens de défense étaient complétement paralysés par le ton de sa fille aînée, qui n'admettait ni conciliation, ni transaction. Celle-ci déclara de nouveau que si l'on ne prenait des mesures pour prévenir le retour de semblables iniquités, elle quitterait le cottage.

Rachel attendait sa mère avec impatience ; elle avait hâte de se justifier complétement. Elle lui raconta tout ce qui s'était passé, comment elle avait rencontré Luke Rowan dans le pré ; comment, après avoir laissé les demoiselles Tappist à la brasserie, il l'avait accompagnée malgré elle. Tout en parlant, elle avait passé ses bras autour du cou de sa mère, qu'elle attirait doucement vers elle. Comment mistress Ray pouvait-elle résister à cette éloquence des caresses

Digitized by Google

de sa fille chérie? Elle ne lutta pas longtemps. Au lieu d'un juge, Rachel avait une alliée. La conversation se prolongea; la jeune fille était pleine de son sujet. Elle répéta les paroles que Luke Rowan lui avait dites, elles les discuta avec sa mère. Peu à peu, elles en vinrent à déclarer qu'en réalité ce jeune homme pouvait bien ne pas être un loup dévorant. On ne parla pas de lui comme d'un amoureux, certes non; mais mistress Ray avait pressenti qu'il pouvait bien avoir des droits à ce titre en apprenant qu'il avait appelé Rachel par son nom de baptême.

Rachel glissa aussi quelques mots sur la fête projetée par les Tappist, et elle avoua qu'elle serait heureuse d'y aller. Ce ne devait être qu'une petite réunion d'amis. Miss Ray convint que toutes les réunions de ce genre pouvaient bien n'être pas condamnables, bien qu'il valût mieux s'en abstenir. On dansera, insinua Rachel. Mistress Ray goûta peu ce développement inattendu donné à la petite réunion d'amis, mais Rachel répliqua qu'on lui avait appris à danser à l'école, sans doute pour qu'elle eût plus tard l'occasion d'exercer ce talent. Mistress Ray demanda si le jeune homme serait à la soirée.

« Sans doute, il y sera, répondit Rachel; mais pourquoi aurais-je peur de lui? Dolly pense que l'on devrait m'enfermer et me surveiller, mais vous ne pouvez partager cette façon de voir. Si je voulais faire mal, ce n'est pas en m'enfermant qu'on m'en empêcherait. »

Mistress Ray n'était pas accoutumée à une argumentation aussi serrée de la part de sa fille, et elle n'était pas préparée à y répondre. Il lui restait bien quelques doutes dans l'esprit, mais elle ne jugea pas à propos de les exprimer, et elle s'endormit un peu rassurée.

Le lendemain matin, qui était un dimanche, les habitants du cottage se préparèrent, sans faire aucune allusion à l'incident de la veille, à aller entendre le service divin.

Mistress Prime avait l'habitude d'assister au service du matin dans la nouvelle église de Baslehurst. C'était une église auxiliaire, récemment édifiée, et dont le pasteur était le révérend Samuel Prong. M. Prong n'était pas un simple vicaire du vieux docteur Harford, recteur de Baslehurst; il avait son district spécial, qui avait été pris sur l'ancienne paroisse, au grand déplaisir du recteur, qui, après quarante ans d'exercice, avait vu son domaine spirituel diminué. Il est inutile d'ajouter qu'il n'aimait pas M. Prong. Mistress Prime, par contre, lui était très attachée. Ce jeune pasteur était ardent, laborieux, énergique et intolérant. Il avait su se créer des partisans dévoués, au premier rang desquels brillait mistress Prime, qu'avait séduite le côté austère et ascétique de son caractère. Elle aurait voulu

Digitized by Google

que sa mère et que sa sœur goûtassent aussi les fruits de la saine et vigoureuse éloquence de M. Prong; mais mistress Ray avait résisté à toutes les objurgations de sa fille, et était restée fidèle à M. Comfort, le recteur de Cawston. Mistress Prime ne croyait guère à l'efficacité de la parole de M. Comfort, vieillard bienveillant et d'humeur facile. Toutefois, en souvenir d'anciennes relations — M. Prime avait été le vicaire de M. Comfort — elle s'abstenait de le discréditer dans l'esprit de sa mère. Elle n'observait pas la même réserve envers le docteur Harford, contre lequel elle embrassait chaudement le parti de M. Prong.

Contrairement à ses habitudes, elle manifesta, ce matin-là, l'intention d'accompagner sa mère et sa sœur à l'office de Cawston. Rachel, qui comptait reprendre avec sa mère l'entretien de la nuit, fut affligée de ce contre-temps. Toute la journée se passa tristement. Chacun se tenait sur la réserve. Une crise était imminente.

III

La soirée qui devait avoir lieu chez les Tappist avait peu à peu grandi en importance, et avait pris les proportions d'un bal. Mistress Tappist avait arraché à son mari concession sur concession, mais le mot de bal n'avait pas encore été prononcé, bien qu'il fût dans toutes les têtes. Ce n'était toujours en apparence qu'un thé, servant de prétexte à la réunion de quelques amis, pour fêter l'arrivée de mistress Rowan et de sa fille. Un incident était venu d'ailleurs ajouter à l'importance de la solennité. Mistress Butler Cornbury avait fait une visite à la brasserie; elle avait promis qu'elle honorerait la soirée de sa présence, et qu'elle y amènerait quelques personnes de sa famille. Mistress Cornbury était la fille de M. Comfort; elle avait épousé un riche propriétaire des environs, auquel elle avait suggéré l'idée de briguer l'honneur de représenter Baslehurst au Parlement. Il devait y avoir une élection en automne, et mistress Cornbury préparait les voies à la candidature de son mari. En daignant assister à la fête de la brasserie, elle espérait s'assurer le vote et le concours de M. Tappist.

Après mûre délibération entre mistress Tappist et ses filles, il avait été décidé qu'une lettre d'invitation serait adressée à Rachel. La lettre fut en effet remise, le mardi matin, entre les propres mains de Rachel, par le facteur de Cawston. Rachel la mit dans sa poche et la garda sans en rien dire, jusqu'à ce que mistress Prime fût partie

Digitized by Google

pour Baslehurst ; elle la montra alors à sa mère et lui en donna lecture.

« Je pense, ajouta-t-elle, que je dois répondre ce soir.

— Ce soir ! c'est bientôt, ma chère enfant. Est-ce que vous tenez beaucoup à aller à cette soirée ?

— Cela me fera plaisir. »

Il y eut un moment de silence.

« Je ne comprends pas, reprit mistress Ray, que vous ayez si fort envie d'aller chez les Tappist. Vous n'avez jamais eu beaucoup de goût pour ces sortes de choses. Vous savez que votre sœur est fort opposée aux parties de plaisir. Pour moi, je ne suis pas sûre que vous deviez accepter cette invitation.

— Si vous pouviez me dire que vous trouvez que les parties de ce genre sont une mauvaise chose, je renoncerais à celle-ci, comme à toutes les autres ; mais vous ne me dites rien de semblable, et si vous avez des doutes, c'est parce que vous songez à l'opinion de Dorothée. Je ne veux pas être dirigée par Dorothée. En outre, je tiens particulièrement à aller chez les Tappist, pour prouver que je n'ai pas peur de rencontrer M. Rowan. Je n'ai peur de personne. »

Jamais Rachel n'avait exprimé si nettement sa volonté. Sa physionomie, ses regards, montraient une décision que mistress Ray ne leur connaissait pas encore. Fort embarrassée, et ne voulant pas s'en rapporter à sa fille aînée, dont elle ne prévoyait que trop la réponse, mistress Ray déclara qu'elle irait soumettre le cas à M. Comfort, dont elle suivrait le conseil en cette circonstance délicate. Mistress Prime rentra ; la soirée se passa sans qu'il fût de nouveau question de l'invitation, et le lendemain matin mistress Ray se rendit chez M. Comfort.

Elle y allait, il faut l'avouer, sans grand espoir d'en rapporter une réponse favorable. Elle se rappelait que, deux jours auparavant, le pasteur avait foudroyé de son éloquence les vains et dangereux plaisirs du monde, au nombre desquels se trouvaient incontestablement et au premier rang les soirées dansantes. Ce fut donc avec beaucoup de timidité qu'elle mit M. Comfort au courant du motif de sa visite. Mais le respectable pasteur de Cawston n'était pas si sévère qu'on aurait pu le croire si on ne l'eût connu que par ses sermons. Bien qu'il fût parfaitement sincère quand il prêchait à ses ouailles le dédain des richesses et des avantages temporels, il avait, pour sa part, pris un assez grand soin de sa fortune pour établir richement sa fille sans que sa position personnelle cessât d'être excellente. Il écouta donc fort tranquillement le récit de mistress Ray, l'interrompant seulement de temps à autre par d'encourageants monosyllabes.

Digitized by Google

« Le jeune Rowan, dit-il quand elle eut fini, a quelque fortune ; il a une part dans la brasserie, si je ne me trompe ?

— Je le crois..... du moins Rachel me l'a dit, répondit mistress Ray, qui ne comprenait pas bien le sens de la question.

— Oui, oui, je le sais, j'ai déjà entendu parler de lui..... sa position est bonne ; Rachel ne pouvait trouver mieux.

— Trouver mieux ?

— Oui. Entre nous, elle devient fort jolie fille.

— Oh ! monsieur Comfort, la beauté est un don dangereux pour une jeune fille.

— Sans doute, mais on a vu de jolies filles qui tournaient très bien. Enfin, si ce jeune homme a du goût pour Rachel.....

— Mais, monsieur Comfort, il n'est question de rien de semblable. Je suis sûre que Rachel ne pense nullement à lui.

— C'est possible ; cependant, le contraire peut arriver. Soyez prudente, mistress Ray, mais ne séparez pas brusquement ces enfants s'ils se sentent portés l'un vers l'autre. Le mariage est la meilleure condition pour une jeune femme comme pour un jeune homme. Or, pour se marier, il faut bien se voir et se connaître.

— Et la soirée ?

— Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'elle s'y rende. D'ailleurs, ma fille, mistress Cornbury, qui doit y aller, la prendra chez vous et la conduira. »

En retournant au cottage après cet entretien, mistress Ray, tout en se considérant comme engagée à laisser sa fille aller au bal des Tappist, ne parvenait que difficilement à étouffer les scrupules persistants de sa conscience. C'était un bouleversement complet des principes qui avaient jusque-là dirigé sa conduite. Aller au bal, causer avec un jeune homme, ces choses monstrueuses aux yeux de Dorothée n'étaient, dans l'opinion de M. Comfort, que des incidents naturels, pour ne pas dire nécessaires, de la vie. Pourtant, elle devait s'incliner, elle avait dégagé sa responsabilité, et ses pensées, prenant peu à peu un autre cours, elle en était, au moment où elle arriva au cottage, à se demander quelle toilette mettrait Rachel pour aller au bal.

Celle-ci attendait avec impatience le retour de sa mère, qui s'empressa de lui raconter, en supprimant tout ce qui avait trait au jeune homme, sa conversation avec M. Comfort. La jeune fille en éprouva une joie très vive, et elle embrassa sa mère avec une exclamation de plaisir. Mistress Ray cependant songea bientôt qu'elle n'avait rempli que la partie facile et agréable de sa tâche. Il fallait, en effet, apprendre la terrible nouvelle à Dorothée.

Après le thé, mistress Ray jugea que le moment était venu d'abor-

Digitized by Google

der la question. Usant de précautions oratoires, elle raconta qu'elle était allée, dans la matinée, demander avis à M. Comfort sur un sujet embarrassant. Mistress Prime objecta qu'il eût mieux valu s'adresser à M. Prong; toutefois, elle ne récusa pas absolument la compétence de M. Comfort. Elle ne savait pas de quoi il s'agissait.

« J'ai donc, continua mistress Ray, consulté M. Comfort, et il a été d'avis que Rachel pouvait aller à cette soirée.

— Quelle soirée ? » s'écria Dorothée hors d'elle-même.

Mistress Ray avait oublié que sa fille entendait parler pour la première fois de la fête des Tappist.

« Mistress Tappist donne une soirée, dit doucement Rachel, et elle m'a invitée.

— Et vous comptez y aller ? et vous l'y laisserez aller ? »

A ces deux questions, mistress Prime reçut deux réponses :

« J'irai, dit Rachel, ma mère me l'a permis.

— M. Comfort, ajouta mistress Ray, a déclaré qu'elle pouvait y aller, et mistress Cornbury viendra la prendre ici pour l'y conduire. »

C'en était trop pour mistress Prime : la colère, l'indignation, lui ôtèrent la parole. Elle se leva et quitta la chambre sans mot dire. Mais quelle éloquence foudroyante dans ses regards !

Le soir, le facteur de Cawston emportait la réponse de Rachel, qui acceptait l'invitation de mistress Tappist.

IV

Toute la diplomatie de mistress Tappist n'était pas trop grande pour faire accepter à M. Tappist les additions successives faites au premier projet de la modeste soirée dont la brasserie devait être le théâtre. Elle parla d'abord de quelques amis qui viendraient pour distraire ces demoiselles. Elle fit sonner la présence promise de mistress Butler Cornbury. M. Tappist parut peu touché de ces arguments et demanda combien la soirée coûterait. Sa femme énuméra les rafraîchissements nécessaires et les autres dépenses accessoires, la limonade, la musique, la lumière, fort peu de choses en somme. Elle insinua en terminant que, pour le coup d'œil, une ou deux bouteilles de champagne feraient bon effet. M. Tappist bondit à ce seul nom de champagne. Il n'en était jamais entré une bouteille chez lui. Il se contentait d'en boire quand il dînait en ville. Mistress Tappist sentit qu'il ne fallait pas insister sur ce point et battit en retraite, se réservant de revenir plus tard à la charge.

Digitized by Google

Il fallait encore les toilettes pour les jeunes filles ; mais ce n'était pas là, à vraiment parler, une dépense. Ne devait-on pas leur acheter des robes très prochainement? elles en avaient besoin. M. Tappist, à cette nouvelle ouverture, objecta sagement que des robes de mousseline ne rempliraient nullement l'office de vêtements solides, destinés à être portés tous les jours. Il consentit cependant, après avoir fait une honorable résistance, à allouer un crédit de deux livres pour la toilette de chacune de ses filles.

Le vendredi suivant fut signalé par l'arrivée de mistress Rowan et de sa fille. Luke était allé les chercher la veille à Exeter. Mistress Rowan était une femme distinguée, lente dans ses mouvements, cérémonieuse dans sa conversation. Sa fille était une fort agréable jeune personne, d'un caractère enjoué et qui eut bientôt fait la conquête des demoiselles Tappist. Au bout de quelques heures, elle était au courant de toutes les affaires de la maison, et on lui avait même touché quelques mots du penchant que son frère semblait éprouver pour Rachel Ray.

Le bal n'avait pas apporté moins de perturbation dans le paisible intérieur du cottage. On se rappelle la brusque sortie de mistress Prime après qu'elle eut appris la terrible nouvelle. Le lendemain matin de bonne heure, elle se rendit à Baslehurst. Miss Pucker n'eut cependant pas sa première visite. Elle gagna la petite maison qu'habitait M. Prong, derrière la nouvelle église. M. Prong était garçon. On avait dit qu'il songeait à changer d'état en épousant mistress Prime, mais ce bruit, sans consistance certainement, n'avait point ému mistress Prime, en admettant qu'il fût arrivé jusqu'à elle. Les vains propos du monde ne l'empêchaient pas, quand elle en sentait comme cette fois le besoin, de visiter le pasteur de son choix.

M. Samuel Prong était un homme de trente ans environ. Sa figure était assez commune, mais il avait de la finesse dans la physionomie. Ordinairement, il affectait une expression de dignité sévère qui n'était nullement en harmonie avec l'ensemble de sa personne, assez vulgaire en somme. Il était sincèrement attaché à son œuvre ; il avait de l'intelligence, mais il manquait d'une qualité indispensable à tout homme d'église en Angleterre, il n'était pas *gentleman*.

Mistress Prime lui exposa l'affaire comme mistress Ray l'avait précédemment exposée à M. Comfort, je parle des faits en eux-mêmes, car il est permis de croire que, dans l'interprétation, il y eut quelques variantes. M. Prong avait, en écoutant ce récit, pris une attitude digne et conforme à la gravité de la circonstance. Quand mistress Prime vint à parler de la faiblesse coupable dont M. Comfort avait fait preuve, la dignité se changea en sévérité, et un soupir s'échappa de la poitrine du ministre.

Digitized by Google

« Que feront les brebis, s'écria-t-il, si le pasteur s'endort au lieu de les surveiller ? »

La conversation continua sur ce mode évangélique, qui aurait peu d'attraits pour le lecteur. Nous la résumerons. M. Prong encouragea mistress Prime dans son idée de quitter le cottage si sa mère persistait à autoriser Rachel à aller au bal. Quant au jeune homme, il n'avait rien à en dire quant à présent. Seulement, Rachel devait être surveillée, et surveillée de très près. Dans le cas où ses efforts pieux seraient vains, il était d'avis que mistress Prime se retirât chez miss Pucker ; mais il espérait encore qu'avec de la fermeté on parviendrait à faire rentrer mistress Ray dans une voie meilleure à la fois pour elle et pour son enfant.

Le très affectueux adieu que M. Prong fit à sa brebis favorite était, disons-le, jusqu'à un certain point, de nature à confirmer le bruit dont j'ai parlé tout à l'heure. Il lui prit la main, qu'il tint quelque temps pressée dans la sienne, et appela sur sa tête les bénédictions célestes avec une onction que n'exigent pas les relations ordinaires de la vie. Mais, entre gens de cette sorte, de telles manifestations n'ont pas la portée qu'elles auraient entre personnes d'un autre monde, et nous persisterons jusqu'à nouvel ordre à n'ajouter qu'une foi médiocre aux bruits qui avaient couru à cet égard dans Baslehurst.

Pendant que mistress Prime s'occupait du salut de leur âme, Rachel et mistress Ray se rendaient de leur côté à Baslehurst pour y faire emplette des futilités mondaines qui devaient composer la toilette de la jeune fille. Elles avaient fait achat d'une pièce de mousseline et de quelques rubans. Il ne fallait pas oublier que Rachel devait aller au bal dans la voiture de mistress Cornbury, et qu'elle devait être à la hauteur de cette situation enviée. Mistress Ray, que ses scrupules avaient décidément abandonnée, se complaisait dans ces soins nouveaux. Elle avait discuté chaudement la qualité de l'étoffe, et avait assorti les rubans avec un goût parfait. Il eût été difficile de discerner laquelle des deux, de la mère ou de la fille, prenait le plus d'intérêt et de plaisir à ces coupables préparatifs.

En rentrant au cottage, elles trouvèrent une petite lettre de mistress Butler Cornbury, confirmant l'offre faite par son père. Elle indiquait l'heure à laquelle elle viendrait prendre Rachel, et ajoutait qu'elle la ramènerait elle-même, dans sa voiture, après le bal.

Le soir, mistress Prime demanda à sa mère si elle persistait dans sa résolution.

« Il est trop tard maintenant pour en changer, dit mistress Ray.

— Alors je ne peux rester plus longtemps ici. Je vais habiter avec miss Pucker. J'attendrai cependant encore jusqu'à mardi pro-

Digitized by Google

chain. Si vous tenez à ce que je reste avec vous, vous agirez en conséquence. »

Mistress Ray était décidée à tout. Les préparatifs se continuèrent donc sans désemparer pour le bal des Tappist. Il n'était plus question de thé ni de soirée. Le mot bal était acquis. Rachel allait au bal.

Mistress Butler Cornbury était une aimable femme, d'une physionomie ouverte et gracieuse. Simple et naturelle dans ses manières, elle se faisait aisément pardonner sa beauté et sa fortune. Elle était fort attachée à son mari, auquel elle donnait d'ailleurs une preuve non équivoque d'affection, en allant au bal des Tappist pour servir des desseins électoraux. Elle n'avait pas tout d'abord été enchantée que son père se fût engagé pour elle à l'égard de Rachel, mais elle avait en définitive accepté ce rôle de chaperon, et s'était promis de le remplir aussi complétement que possible. A l'heure dite, sa voiture était à la porte du cottage. Rachel, dans tous ses atours, y prenait timidement place et partait pour Baslehurst.

Pendant le trajet, et après avoir remercié mistress Cornbury de sa bonté, Rachel lui demanda si elle dansait. La question de la danse préoccupait vivement sa jeune tête.

« Je danse quelquefois un quadrille. — Quand une femme a trois enfants, je ne crois pas qu'elle doive faire davantage.

— Oh ! c'est bien assez, et je m'en tiendrai là, dit Rachel.

— Vous ne valsez pas ?

— Ma mère ne m'a rien dit à cet égard, mais je pense qu'elle ne serait pas contente de me voir valser. — En outre, j'ai appris la valse autrefois, quand j'étais toute petite, et je crois que je l'ai oubliée.

— Vous vous y remettrez bien vite. Avant mon mariage, j'aimais beaucoup la valse. »

Rachel n'était pas médiocrement désorientée en entendant ce langage dans la bouche de la fille de M. Comfort, de M. Comfort qui, tous les dimanches, tonnait du haut de sa chaire contre les plaisirs du monde.

Elle fit son entrée dans le bal au bras de mistress Cornbury. M. Tappist et sa femme les reçurent avec force démonstrations. Bientôt elles se trouvèrent mêlées à la foule. Quelques paroles furent adressées à Rachel, mais elle avait complétement perdu sa présence d'esprit, et elle n'y répondit pas. Elle marchait comme aveuglée et sans avoir conscience de ses mouvements. On dansait, d'ailleurs, et la circulation était momentanément difficile dans le salon.

Après le quadrille, Rachel se sentit prise par la main. C'était

Digitized by Google

Cherry, l'une des demoiselles Tappist, qui lui présentait une carte sur laquelle étaient imprimées les danses, dans l'ordre où elles devaient s'exécuter.

« Vous avez apporté un crayon? lui dit Cherry. »

Rachel ne comprenait pas bien l'usage combiné de ce morceau de carton et d'un crayon. Cherry le lui expliqua et la laissa armée de toutes pièces. Cependant mistress Cornbury l'avait rejointe. Elle était accompagnée d'un jeune homme, qu'elle lui présenta comme son cousin, M. Walter Cornbury.

« Il valse à merveille, lui dit-elle à voix basse ; vous pouvez vous confier à lui pour faire vos débuts. »

Avant que Rachel eût pu dire un mot, le jeune homme l'avait invitée pour deux danses : pour une valse, dont les premiers accords se faisaient entendre, et pour un quadrille. Elle se trouva donc, avant d'avoir eu le temps de réfléchir, entraînée par son cavalier dans le tourbillon des valseurs.

Ménageant son inexpérience, dont mistress Cornbury l'avait prévenu, le jeune Walter lui fit faire doucement le tour du salon. Chose étrange! Rachel découvrit qu'elle valsait très bien ; elle ne savait pas au juste comment elle faisait ; elle suivait la musique. C'était tout ce qu'il fallait apparemment, car son danseur accéléra le mouvement, et elle le suivit sans peine et sans faire la moindre faute. La tête lui tournait bien un peu, mais elle éprouvait un certain plaisir, et elle était satisfaite de ne s'être montrée ni maladroite ni ridicule.

L'émotion, l'embarras qu'elle avait éprouvés jusqu'à présent avaient absorbé toutes ses idées et lui avaient fait presque oublier une personne qui n'avait cependant pas été étrangère à sa résolution de venir au bal. Je veux parler de M. Luke Rowan. Elle ne tarda pas à le rencontrer ; il donnait le bras à sa sœur. Pendant les formalités de la présentation, le jeune Cornbury s'éclipsa.

Les deux jeunes filles échangèrent quelques paroles. Marie Rowan avait beaucoup entendu parler de Rachel ; elle avait espéré la rencontrer dans ses promenades, mais son espoir avait été déçu. Rachel répondit qu'elle avait été retenue à la maison.

« Vous vous réserviez pour le bal, lui dit Rowan. Les gens précieux ont le droit d'être rares. Et maintenant, que pouvez-vous me donner ?

— Je ne suis engagée que pour un seul quadrille avec M. Walter Cornbury, répondit Rachel.

— Vous n'avez alors aucun prétexte pour me refuser quelques places sur votre carte, » reprit Rowan.

Il s'empara, en effet, de la carte de Rachel et y inscrivit son nom

Digitized by Google

en divers endroits. Elle sentait bien qu'elle était faible en le laissant agir ainsi à sa volonté; mais elle était dominée et ne pouvait faire résistance. D'ailleurs, pourquoi lui eût-elle refusé ce qu'elle accordait à d'autres?

Mistress Tappist interrompit leur conversation et présenta à Rachel un certain M. Griggs, danseur d'un placement difficile, qu'elle dut subir pour cavalier pendant le quadrille qui suivit. Ensuite vint une polka. Elle n'était pas invitée; elle s'assit sur une banquette et se mit à réfléchir sur ce qu'elle allait dire à M. Rowan. Regardant sa carte, elle vit que le nom du jeune homme était inscrit pour cinq danses. Cela l'eût menée beaucoup trop tard; elle résolut donc de supprimer les deux dernières. Mais sa plus grande préoccupation était de lui faire comprendre qu'il avait eu tort de l'appeler Rachel. Comment s'y prendrait-elle pour toucher ce point délicat? Elle y songeait encore quand M. Tappist vint s'asseoir près d'elle.

« Charmante fête, lui dit-il, charmante en vérité. »

Rachel abonda dans son sens. Avec lui, elle n'éprouvait aucun embarras.

M. Tappist n'avait pas l'esprit dégagé de tout souci. En faisant une tournée d'observation dans la salle à manger, il avait aperçu un certain nombre de bouteilles de champagne dont la présence inattendue l'avait fortement intrigué. Il avait compté les bouteilles; il y en avait douze. Comment mistress Tappist s'était-elle procuré ces douze bouteilles? Il savait que Griggs les vendait soixante shillings, et il s'était dit mélancoliquement à lui-même : « Trois livres de plus; c'est cher, très cher. » Cependant, puisque le champagne était tiré, il fallait bien le boire et lui faire honneur.

— Ah! vous savez, dit-il à Rachel, vous trouverez un verre de champagne quand vous irez souper. Mais vous ne dansez pas? Je vais vous amener un cavalier. »

Il s'éloigna un moment et revint avec M. Buckett, un employé de la brasserie, dont Rachel inscrivit le nom sur sa carte. Au même instant, miss Cornbury la rejoignait, accompagnée d'une nuée de jeunes gens qui vinrent remplir les places restées vides sur la carte.

Le moment décisif, le moment redouté et espéré à la fois arriva. Luke Rowan vint chercher Rachel pour le quadrille promis. La musique jouait la ritournelle, ils n'eurent que le temps de se mettre en place. La première figure s'acheva silencieusement.

« Pourquoi ne vous a-t-on pas vue depuis samedi dernier? lui demanda-t-il enfin.

— Je suis restée à la maison, répondit-elle.

— Dites-moi la vérité. Rappelez-vous que nous nous sommes promis d'être amis. Vous le rappelez-vous?

Digitized by Google

— Je ne crois pas avoir rien dit de semblable, M. Rowan.

— Vraiment. J'ai donc rêvé ? J'avais cru que vous m'aviez promis votre amitié. »

Rachel ne répondit pas. L'affirmative eût été compromettante, mais la négative lui semblait trop sévère.

« Vous ai-je offensée en quelque chose ? reprit le jeune homme. »

La figure qui commençait la dispensa de répondre. Lui dire qu'il ne l'avait pas offensée, n'était-ce pas l'absoudre de l'avoir appelée Rachel ?

Luke ne renouvela pas sa question, mais, le quadrille achevé, il emmena Rachel dans une embrasure de croisée, lui apporta un verre de limonade et s'assit à côté d'elle.

« Me direz-vous maintenant, commença-t-il, si je vous ai offensée ?

— Ne parlons pas de cela, répondit-elle; c'est passé.

— Non, ce n'est pas passé. Je sais que vous étiez fâchée contre moi parce que..... Vous le dirai-je ?

— Non, M. Rowan, je vous en prie, laissons ce sujet.

— Alors, je croirai que vous m'avez pardonné. Songez-y donc, si je dois vivre à Baslehurst, n'est-il pas raisonnable que je cherche à m'y faire des amitiés ? Est-ce que vous renoncerez à voir ces demoiselles à cause de moi ?

— Oh ! non.

— Pourtant, n'est-ce pas à cause de moi que vous êtes restée cachée toute la semaine, dites-moi, miss Ray, puisque miss Ray il y a ? Cependant Rachel est un si joli nom.

— Je le trouve, au contraire, commun.

— Quelle erreur ! Je n'ai jamais connu personne qui s'appelât Rachel.

— Et moi, personne qui s'appelât Luke.

— Quelle coïncidence ! N'y voyez-vous pas une raison pour que nous soyons amis ? — Alors, je peux vous appeler Rachel.

— Oh ! non, je vous en prie. Que dirait le monde ?

— Il dirait la vérité s'il disait que je vous appelle ainsi parce que j'ai de l'affection pour vous. »

Pendant ce temps, Buckett presque hors d'haleine, parcourait le salon en cherchant sa danseuse ; le quadrille était commencé. Il la découvrit enfin, et mit un terme à la conversation au moment le plus intéressant. Toutefois, avant de le quitter, Rachel prévint M. Rowan qu'il devait ne pas compter sur elle pour les deux ou trois dernières danses promises. Rowan déclara qu'il n'effacerait rien sur sa carte. Rachel, sans avoir rien obtenu, suivit M. Buckett, qui lui dit que le

Digitized by Google

jeune Rowan n'était pas aimé à la brasserie, où il prétendait faire le maître et être plus habile que tout le monde.

Rachel était décidément la reine du bal. Elle devait cette distinction flatteuse à sa beauté d'abord, et aussi à mistress Cornbury, qui ne s'épargnait point à la faire valoir, et chantait ses louanges sur tous les tons. Les danses se succédaient, lui laissant à peine le temps de respirer. Elle valsa avec Rowan. La valse ne favorise que médiocrement la conversation. Avant le souper, elle dansa encore un quadrille avec lui; c'était la troisième fois qu'ils dansaient ensemble. Rachel remarquait que mistress Tappist ne cessait de la regarder, et d'un œil qui n'était rien moins qu'aimable; elle voyait aussi qu'Augusta, l'aînée des Tappist, lui faisait assez mauvaise mine. Elle comprenait que les attentions de Rowan étaient la cause de ces dispositions peu bienveillantes de la mère et de la fille. Elle sentait le danger grandir autour d'elle, et elle eût voulu un temps d'arrêt dans son bonheur.

Le moment du souper était arrivé. Rowan, qui était de la maison, fit descendre Rachel par un petit escalier dans la salle à manger, pendant que la foule se pressait à l'issue principale. Il la plaça commodément et s'assit à côté d'elle. Elle était bien forcée de l'écouter, elle ne pouvait le fuir; elle ne pouvait même, en présence des autres invités, montrer un mécontentement trop vif. Aussi, pour prévenir un entretien dangereux, déclara-t-elle qu'elle n'avait aucun appétit. Elle se leva de table; il la suivit, et ils se trouvèrent tous deux sous le vestibule.

« Remontons au salon, dit-elle.

— Un moment, miss Ray; pourquoi êtes-vous si pressée de me fuir?

— Je ne vous fuis pas. Remontons ensemble.

— Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit l'autre soir?

— Non, je ne me rappelle rien. Vous avez eu tort d'agir ainsi; vous êtes cruel en revenant sur ce sujet.

— Cruel! Le mot est bien sévère.

— Vous m'empêchez de goûter ici aucun plaisir en me parlant de choses qui me font de la peine.

— Pourtant, je donnerais tout au monde pour que le souvenir de cette soirée fût toujours pour vous un heureux souvenir.

— Pour cela, il faut que vous me laissiez remonter, et.....

— Et quoi?

— Et partir, sans vous occuper de moi, sans penser à moi.

— Mais je pense à vous, Rachel. De grâce, une minute encore. Ecoutez-moi..... »

Mais, bien qu'il essayât de la retenir, elle avait monté l'escalier

Digitized by Google

et était rentrée dans le salon. Elle était décidée à prier mistress Cornbury de la reconduire à la maison. Cherry se chargerait de l'excuser auprès de ses danseurs. Mistress Cornbury se rendit au désir de sa protégée, la débarrassa des insistances de M. Griggs, qui réclamait un quadrille promis, et demanda que l'on fît avancer sa voiture.

Une personne comme mistress Cornbury ne pouvait s'éloigner sans des adieux exceptionnels. M. Tappist fut arraché à sa table de jeu pour offrir sa main à la noble invitée. Mistress Tappist se répandit en remerciements sur l'honneur que mistress Cornbury avait bien voulu lui faire en venant à son bal. Celle-ci put croire qu'elle avait conquis le vote de M. Tappist; mais le brasseur ne s'engagea pas, et la conduisit jusqu'à sa voiture en gardant un silence solennel.

Rachel se disposait à descendre l'escalier derrière M. Tappist et mistress Cornbury, quand, en se retournant, elle aperçut Rowan, qui lui offrit son bras. Elle le prit, et ils descendirent ensemble.

« Vous viendrez ici demain? lui dit-il.

— Non, non. Dites à Cherry que je ne reviendrai pas.

— Alors, j'irai à Bragg's-End. J'espère que votre mère me permettra de lui rendre visite.

— Ne venez pas, je vous en prie, ne venez pas.

— J'irai certainement, si vous ne venez pas à Baslehurst. Adieu, à bientôt. »

Et, lui prenant la main malgré elle, il la pressa tendrement pendant qu'elle montait en voiture.

Mistress Ray ne s'était pas couchée; quand elle entendit le bruit de la voiture, il était près de deux heures du matin. Pour les gens du bal, ce n'était pas tard, mais, pour mistress Ray, c'était une heure bien indue. Elle ne montra cependant aucun mécontentement, heureuse de revoir sa fille et oubliant, en l'embrassant, les longues heures de l'attente.

« Pauvre mère, lui dit Rachel, pourquoi m'avez-vous attendue? Vous êtes bien fatiguée. J'aurais voulu rentrer plus tôt, mais je n'a pas pu. »

Mistress Ray déclara qu'elle n'était pas fatiguée. Elle l'était, en effet, si peu, qu'elle réclama immédiatement le récit de ce qui s'était passé. Elle n'avait que des idées très restreintes sur les bals en général, et il était naturel qu'elle cherchât à satisfaire sa curiosité.

« Vous avez dansé? demanda-t-elle.

— Oh! oui, mère, beaucoup : je n'ai pas manqué de danseurs.

— Et vous n'avez pas été embarrassée?

— Pas du tout, mère; cependant, j'avais un peu peur en commençant, pour la valse.

Digitized by Google

— Vous avez valsé, Rachel ?

— Oui, mère, comme tout le monde. Mistress Cornbury m'a dit qu'elle avait beaucoup valsé quand elle était jeune fille. Je ne sais comment cela s'est passé, mais je n'ai pas pu faire autrement. Je n'avais pas l'intention de valser, mais je me suis sentie si honteuse, que je n'ai pu refuser l'invitation. »

Mistress Ray, d'abord flattée dans son amour-propre maternel de ce que sa fille avait été recherchée, éprouva quelques scrupules au sujet de la valse. Toutefois, elle ne jugea pas à propos de les montrer.

« Et la valse vous plaît ? reprit-elle.

— Beaucoup, mère.

— Tout le monde a été aimable pour vous?

— Tout le monde, mère. »

Mistress Ray comprit, aux réponses laconiques de sa fille, qu'elle avait besoin de repos. Rachel promit de raconter la fête dans tous ses détails le lendemain. Mais mistress Ray trouva moyen, avant que sa fille ne se couchât, de placer encore quelques questions.

« Il y a eu un grand souper, dit-elle..... du champagne?

— Oui, mais je n'ai presque rien mangé. C'est M. Rowan qui m'a conduite au souper. »

En disant ces mots, Rachel n'osa pas regarder sa mère en face.

« Vous avez dansé avec lui ?

— Oui, trois fois ; j'étais encore invitée par lui pour deux danses, mais cela m'aurait fait rester trop tard.

— Ne vous a-t-il rien dit..... de particulier?

— Je ne sais trop, mère..... comment vous dire..... Que ne savez-vous tout sans que j'aie besoin de rien vous raconter ! Il a dit qu'il viendrait ici demain si je n'allais pas à la brasserie ; et vraiment je ne puis pas y aller après cela.

— Il n'a rien dit de plus?

— Il m'a appelée Rachel; il m'a parlé..... je ne peux pas vous dire comment il m'a parlé. Si vous croyez que ce soit mal, je ne le reverrai plus de ma vie. »

Mistress Ray ne savait trop si c'était mal ou bien ; elle désirait que ce fût bien, et elle craignait que ce ne fût mal. Quelques minutes auparavant, Rachel ne trouvait pas un mot à dire, mais maintenant que la glace était rompue, elle resta encore une heure à causer avec sa mère des faits et gestes du jeune Rowan.

« Je suis curieuse de savoir s'il viendra, se disait-elle en s'endormant, et pourquoi il a besoin de venir. »

Digitized by Google

V

La veille du bal, c'est-à-dire le lundi, mistress Prime avait quitté la maison maternelle avec armes et bagages, et avait été demander un asile à sa fidèle amie de Baslehurst, miss Pucker. Mistress Ray avait un peu pleuré en voyant partir sa fille, mais elle s'était assez facilement résignée à cette séparation, et avait repris son train de vie ordinaire.

Miss Pucker était certainement une vertueuse personne, professant une sainte horreur pour les bals et les conversations avec les jeunes gens, mais elle n'avait aucune des qualités qui rendent la vie commune facile et agréable. Au bout de vingt-quatre heures, mistress Prime l'avait compris, et elle s'était décidée intérieurement à ne pas abuser longtemps de l'hospitalité de son amie. Toutefois, avant de prendre un parti, elle désirait demander conseil à M. Prong. Elle l'avait rencontré et lui avait annoncé sa visite pour le lendemain. Rendez-vous avait été pris pour neuf heures. M. Prong paraissait lui-même très pressé de voir mistress Prime et lui avait recommandé l'exactitude.

A neuf heures donc, le lendemain matin, elle arrivait au presbytère. M. Prong était encore à table, et les débris assez copieux du déjeûner montraient que l'austère pasteur ne dédaignait pas absolument les innocentes satisfactions de l'estomac. Il les fit rapidement disparaître et s'assit commodément en face de sa visiteuse. Celle-ci commença en disant qu'elle ne se trouvait pas bien avec miss Pucker. M. Prong abonda dans son sens, et, tout en reconnaissant que miss Pucker possédait toutes les vertus chrétiennes, convint qu'elle n'était pas la compagne qu'il fallait à mistress Prime. Quant à retourner au cottage, il n'y fallait pas songer en ce moment. Ce serait en quelque sorte autoriser et encourager les œuvres perverses qui s'y commettaient, et contre lesquelles il était indispensable de protester d'une manière énergique et persistante.

« Je pourrais bien, dit mistress Prime, louer deux petites chambres dans une rue tranquille, près de la nouvelle église.

— Oui, sans doute, — pour quelque temps. »

M. Prong ne parlait pas avec son abondance ordinaire. Il paraissait préoccupé ; sa pensée était ailleurs. Puis, comme s'il eût pris une brusque détermination, il se pencha vers mistress Prime, et, baissant le son de sa voix, lui dit avec une certaine solennité :

« Mistress Prime, j'ai à vous faire une proposition pour laquelle

Digitized by Google

je réclame toute votre attention. — Etes-vous disposée à m'écouter ? »

Mistress Prime, quelque peu surprise de cet exorde, répondit affirmativement.

« Que je serais heureux, reprit le pasteur, si je pouvais, sans mot dire, faire passer dans votre esprit les pensées qui occupent en ce moment le mien ! Combien sont faibles les paroles de l'homme, même les paroles les plus éloquentes ! Trop souvent le sens qu'elles expriment s'éloigne de celui qu'on avait voulu leur donner. Il n'est point de ministre qui ne sente cette vérité quand, du haut de la chaire, il s'adresse aux fidèles. J'ai souvent moi-même éprouvé cette insuffisance, mais jamais, je dois le dire, aussi cruellement qu'aujourd'hui. »

Mistress Prime crut convenable d'affirmer qu'elle s'efforcerait d'attribuer aux paroles du ministre leur véritable sens ; et M. Prong continua, en se rapprochant un peu du siége de mistress Prime.

« Nos destinées en ce bas monde, chère amie, ont plus d'un point de ressemblance. Nous sommes tous deux seuls. Nous avons à remplir une tâche difficile, et cette tâche est à peu près la même pour nous deux. Nous sommes des soldats de la même cause. N'est-il pas vrai ?

— Jamais je n'ai comparé ma tâche, dit modestement mistress Prime, à celle d'un ministre du Seigneur.

— Mais vous pouvez partager cette tâche. — Laissez-moi vous dire tout d'abord qu'en vous faisant cette proposition, je n'ai en vue aucun avantage terrestre. Ce n'est point là le mobile qui me guide. — Non, mais j'ai besoin de confiance, de sympathie, d'encouragement aux heures de défaillance, de conseil aux moments d'incertitude et de doute. N'éprouvez-vous pas le même vide, le même besoin, et ne trouvez-vous pas que ce serait une chose heureuse si nous marchions ensemble dans la vie ? »

M. Prong attendait une réponse, mais mistress Prime n'était pas encore prête à la donner.

« Je ne comprends pas bien, dit-elle pour gagner du temps.

— Je vous demande, mistress Prime, de devenir ma femme. Si je ne prononce pas ici le mot d'amour, ce n'est pas que mon cœur soit fermé à ce sentiment périssable, mais parce que je sais que celui du devoir a toujours été le guide et l'inspirateur de vos actions.

— Sans doute, M. Prong, mais.....

— Laissez-moi finir, vous répondrez après. J'ai beaucoup réfléchi à ce que je viens de vous dire : une seule considération pourrait m'arrêter. On dira que je vous épouse pour votre fortune. Cette calomnie m'affligera, mais j'ai pris sur moi de la supporter. Si mes

Digitized by Google

motifs sont purs, si l'action est bonne en elle-même, l'opinion du monde ne m'en détournera pas. N'est-ce pas ainsi que l'on doit agir ? »

Mistress Prime aurait craint, en admettant cette proposition auxiliaire, d'engager son assentiment pour la proposition principale. Aussi persévéra-t-elle dans sa réserve.

« En ce qui touche l'argent, reprit M. Prong, qui commençait à se trouver peu encouragé, ai-je besoin de dire que mes motifs sont purs et désintéressés? Je n'ignore pas qu'au point de vue des avantages terrestres vous êtes mieux pourvue que moi. Le revenu de ma cure est de cent trente livres par an, et je n'ai aucune fortune personnelle, vous le savez?

— Je l'ignorais.

— C'est la vérité, mais qu'importe? Qu'est-ce que l'argent? Nul n'en apprécie mieux que vous le néant. »

A vrai dire, mistress Prime ne professait pas un aussi complet détachement de ce que le pasteur appelait les avantages terrestres. Elle était fort jalouse de l'indépendance que lui donnait sa petite fortune. Elle en distribuait la plus grande partie en aumônes, mais c'était son luxe à elle. Les beaux vêtements, la bonne chère ne la tentaient pas. Mais être maîtresse de son argent, distribuer ses dons à sa guise, être aimée du pauvre, et tenue en haute estime dans son cercle de dévotes, telle était l'ambition de mistress Prime ; tel était le but de sa vie ; elle l'avait atteint grâce à cet argent dont M. Prong faisait si peu de cas ; on comprendra qu'elle éprouvât quelque peine à être de son avis.

« On peut d'ailleurs, reprit le ministre, prendre à cet égard tels arrangements qu'il vous plaira. Je pense que maintenant je me suis fait assez comprendre. Si vous voulez vous confier à moi, je ferai, avec l'aide de Dieu, tous mes efforts pour que vous n'ayez pas à vous repentir d'avoir associé votre vie à la mienne.

— J'ai rompu avec le monde, dit mistress Prime en secouant mélancoliquement la tête.

— On ne doit pas rompre avec le monde tant qu'il reste ici-bas une tâche à remplir. Or, ne la remplirez-vous pas avec plus de fruit en devenant la femme d'un ministre qu'en restant dans votre isolement?

— J'ai enseveli mon cœur.

— Non pas. Tant que le corps habite cette vallée de larmes, le cœur doit y demeurer aussi. D'autres espérances, d'autres sollicitudes peuvent naître qui seront des sources fécondes d'un bonheur permis. »

A cette allusion délicate aux conséquences vivantes du mariage

Digitized by Google

mistress Prime se contenta de répondre par un nouveau mouvement de tête.

« Vous n'étiez sans doute pas préparée à une semblable proposition? dit M. Prong, songeant que le moment était venu de se ménager une retraite.

— Elle m'a surprise, je l'avoue.

— S'il en est ainsi, vous désirez peut-être ne vous décider qu'après avoir mûrement examiné la question? Rien de plus naturel. Quel jour me ferez-vous connaître votre réponse? Si vous le voulez, j'irai la chercher vendredi. Je vous éviterai la peine de revenir ici. »

Mistress Prime fixa le rendez-vous au samedi suivant, à dix heures du matin. Elle serait seule à la maison. C'était l'heure ou miss Pucker allait au marché.

« Adieu, dit-elle en se levant et en tendant la main à M. Prong.

— Adieu, réfléchissez bien, et, par-dessus tout, songez que la question d'argent est la dernière dont je me préoccupe. »

En sortant du presbytère, mistress Prime ne regagna pas directement son logis. Elle avait besoin de solitude. L'offre de M. Prong méritait considération. L'avenir se présentait bien triste pour elle si elle ne pouvait retourner au cottage. La vie commune avec miss Pucker n'était pas supportable. D'un autre côté, il paraissait assez vraisemblable qu'en devenant la femme d'un ministre, elle serait à même de faire plus de bien qu'en vivant seule. Quand sa pensée se reportait sur l'époque de son premier mariage, elle sentait bien que l'affection de M. Prong n'en ferait point renaître les joies douces et pénétrantes; mais, mariée une première fois selon la chair, elle le serait une seconde fois selon l'esprit. Peu à peu, elle en vint à se demander quels étaient les droits d'une femme mariée relativement à la jouissance de sa fortune. La loi ne lui était pas familière, et elle pensa qu'il ne serait pas inutile de consulter un attorney. Quant à sa mère, dans l'état actuel de leurs relations, elle ne pouvait songer à lui demander conseil.

VI

L'affaire du vin de Champagne fournit, le lendemain du bal, matière à discussion entre les époux Tappist. Mistress Tappist dut avouer que c'était un cadeau de Rowan, qui pouvait bien, en somme, reconnaître par quelques attentions l'hospitalité gracieuse qu'on lui donnait à la brasserie. M. Tappist ne fut pas de cet avis, et trouva

Digitized by Google

le jeune homme fort impertinent ; il déclara qu'il lui rembourserait le prix du vin. A vrai dire, mistress Tappist n'était pas d'humeur à prendre vivement la défense de l'associé de son mari. Elle commençait à s'apercevoir qu'elle s'était bercée d'une vaine espérance en comptant le faire passer de l'état d'associé à celui de gendre. La conduite de Rowan au bal, ses assiduités auprès de Rachel Ray avaient porté le dernier coup à ses projets. Elle l'abandonna donc complétement aux foudres de M. Tappist, qui trouva bientôt l'occasion de les lancer.

En effet, quelques instants après cet entretien, il entrait dans son bureau, où Rowan était déjà au travail. Quoique décidé à lui donner une verte leçon, il n'était pas sans embarras sur la manière d'entamer la question. Le vin de Champagne n'était qu'un détail ; M. Tappist allait beaucoup plus loin et ne tendait à rien moins qu'à expulser Rowan de la brasserie. Il avait déjà consulté à ce sujet un homme de loi, dont la réponse avait été peu favorable à ses prétentions. La part de Rowan dans la brasserie avait été évaluée à dix mille livres. En cas de refus, le jeune homme pouvait provoquer une liquidation, c'est-à-dire la vente de l'établissement, puis l'acheter en remboursant sa part à M. Tappist. Cette perspective souriait médiocrement au vieux brasseur, qui, après avoir fait de la bière depuis trente ans, ne demandait qu'à en faire encore jusqu'à la fin de ses jours. Aussi, s'était-il arrêté à cette idée d'offrir à Rowan une rente annuelle de cent cinquante livres sur les produits de l'établissement. Il espérait, à ce prix, se débarrasser d'une association gênante ; mais son espérance n'était pas complétement exempte d'appréhension.

« Vous devez être fatigué? dit-il à Rowan.

— Moi ! répondit le jeune homme, en aucune façon. Je n'ai jamais été plus dispos. Je suis ici depuis huit heures. »

Il commença à entretenir son associé des réformes qu'il croyait utile d'opérer dans la fabrication de la bière, des perfectionnements à apporter dans l'agencement de la brasserie. C'était un point particulièrement désagréable à M. Tappist, qui ne voyait aucune raison pour ne pas continuer indéfiniment ce qu'il avait fait depuis trente ans.

« Je vous l'avouerai franchement, dit-il, je n'aime pas toutes ces innovations. C'est bon pour vous qui êtes jeune. Pour moi, je préfère m'en tenir au vieux système. Je vois que nous nous entendrons difficilement comme associés. Je désire diriger l'affaire à ma convenance, d'abord parce que j'ai l'expérience acquise, et ensuite parce que ma part dans la maison est de beaucoup la plus grande.

— Permettez, M. Tappist, je ne suis pas d'accord avec vous sur ce dernier point. Je n'ai pas l'intention de le discuter à présent, et,

Digitized by Google

si je fais cette remarque, c'est uniquement pour que vous ne considériez pas mon silence comme un assentiment. »

M. Tappist n'insista pas non plus sur ce chapitre, et en revint à l'incompatibilité d'humeur qui rendait, selon lui, le maintien de l'association bien difficile.

« Je ne doute pas, dit-il, que vous ne soyez un jeune homme fort intelligent; mais je suis sûr que nous ne pouvons pas marcher ensemble, et, pour vous dire vrai, Rowan, je ne crois pas que vous fassiez jamais fortune dans la bière.

— J'en suis fâché. Je me suis mis en tête d'être brasseur. J'aime ce métier; il offre matière à des expériences chimiques, et aussi à des observations philosophiques; cela me convient. Je veux apporter des perfectionnements dans la fabrication, améliorer les produits en diminuant la main-d'œuvre. Oh! j'ai de grands projets.

— Alors, Baslehurst n'est pas le terrain qu'il faut.

— Au contraire, c'est le terrain par excellence. La fabrication de la bière est ici moins avancée qu'en aucune autre partie de l'Angleterre. Le peuple boit un affreux jus de pommes, parce qu'on ne lui fait pas de bonne bière à bon marché. Le Devonshire est le meilleur pays, et Baslehurst la meilleure ville pour ce que je me propose de faire. »

Il faut renoncer à peindre la stupeur de M. Tappist. Il entrevoyait déjà une brasserie rivale s'élevant à côté de la sienne. Une telle ingratitude était-elle possible? La perversité humaine pouvait-elle aller si loin?

« Dites-moi quel est votre plan, reprit le jeune homme; vous voyez que je ne fais pas mystère du mien.

— Mon plan..... mon plan; mais je n'ai pas de plan. Je veux faire ici ce que j'ai toujours fait.

— Cependant, vous avez l'intention d'en venir avec moi à une transaction quelconque. Voici mes conditions : je serai, dans la maison, sur le même pied que vous en ce qui concerne la direction de la brasserie et le partage des bénéfices. Si cela ne vous convient pas, je vous prierai de me donner la somme que fixera mon attorney. En deux mots, acceptez-moi ou remboursez-moi.

— J'avais pensé à une somme annuelle déterminée.....

— Non pas; cela ne me conviendrait nullement. Vous connaissez mes projets. Pour les mettre à exécution, il me faut un capital.

— Cependant, deux cents livres par an..... insinua Tappist.

— Oh! Un placement à trois pour cent me donnerait trois cents livres.

— Vous savez bien qu'il ne peut être question de dix mille livres.

— C'est votre avis. Pour le moment, je n'ai rien de mieux à vous

Digitized by Google

dire. Il me conviendrait fort d'être seul à la tête d'une brasserie, mais je ne vous ferai concurrence que si je ne puis pas faire autrement. »

Tappist mit fin à la conversation en se plongeant dans sa correspondance. Au bout de quelques instants, Rowan sortit et le laissa livré à ses réflexions. Elles étaient apparemment désagréables, car il ne tarda pas à quitter son bureau. Il alla trouver sa femme, lui raconta ce qui venait de se passer, et déclara, dans le premier feu de son indignation, que non-seulement il ne voulait pas de Rowan pour associé, mais encore qu'il ne lui donnerait pas un penny. Mistress Tappist objecta qu'il y aurait alors procès, et que les procès étaient ruineux.

« Nous serons ruinés, s'écria Tappist, mais tout Baslehurst, mais tout le Devonshire saura pourquoi. »

Mistress Tappist essaya en vain de calmer son mari. Celui-ci ne voulut rien entendre, et, dans l'exaltation de sa colère, les partis les plus extravagants lui semblaient naturels. Il voulait chasser Rowan de la maison. Il lui était intolérable de voir encore une fois ce jeune homme à sa table. Mistress Tappist rappela à son mari que la mère et la sœur du coupable étaient en ce moment logées à la brasserie, et qu'on ne pouvait, à cause d'elles, prendre une aussi brusque décision. M. Tappist se rendit à cette raison, mais il déclara que Rowan ne passerait pas une nuit de plus sous son toit. Il lui parlerait après le dîner, et lui ferait comprendre ses intentions.

Ce fut dans ces dispositions peu conciliantes que M. Tappist se mit à table. Il ne souffla mot pendant tout le dîner. Quand le repas fut fini, les dames proposèrent une promenade; Rowan, qui avait son projet, refusa, sous prétexte d'affaires, de les accompagner. Il resta seul avec M. Tappist. Celui-ci ouvrit le feu par quelques observations aigres-douces.

« Il me semble, monsieur Tappist, lui dit Rowan, que vous avez envie de vous disputer avec moi.

— Vous pouvez penser ce qui vous conviendra.

— Sans doute; mais de pareils procédés rendent la vie commune peu agréable. Je vous dis adieu, monsieur Tappist.

— Bonsoir!

— Je vous dis adieu, monsieur Tappist, pour la dernière fois.

— A votre aise.

— Je vous prie de présenter mes excuses à mistress Tappist, et de la remercier de son hospitalité, dont je n'abuserai pas plus longtemps. Je vais prendre une chambre au *Dragon*, et écrire un mot à ma mère. »

Luke se leva, prit son chapeau et sortit de la brasserie. M. Tap-

Digitized by Google

pist, en le voyant s'éloigner, poussa un gros soupir de soulagement, dont le sens était :

« Enfin ! m'en voilà débarrassé ! »

Cette rupture n'était pas sans causer quelque ennui à Luke Rowan. Il commençait à s'habituer à vivre avec les Tappist, et les jeunes filles, Cherry surtout, lui avaient inspiré une fraternelle affection. Bien décidé à devenir commerçant, il avait, dès le principe, pris son parti des petits froissements que ses goûts plus aristocratiques et son esprit plus cultivé pouvaient éprouver dans ses relations avec la famille de son associé. Il se dirigeait donc mélancoliquement vers l'hôtel du Dragon, interrogeant sa conscience et se demandant s'il avait pu, par quelque tort, provoquer le ressentiment de M. Tappist. Il était loin de soupçonner que l'attention qu'il avait accordée à Rachel Ray entrait pour quelque chose dans l'animosité qu'on lui témoignait à la brasserie. Il n'avait jamais pressenti les projets matrimoniaux de mistress Tappist, et il ne pouvait se douter qu'on lui sût mauvais gré de les avoir déjoués. Après avoir choisi sa chambre à l'hôtel et écrit à sa mère ce qui s'était passé, il sortit pour se rendre au cottage.

Il partait sans intention bien arrêtée. Il admirait et aimait Rachel, mais il ne s'était jamais appesanti sur l'idée que ce double sentiment dût l'amener à un mariage. Sans doute, il avait dit à Rachel des paroles qu'il n'aurait pas prononcées s'il n'avait eu la pensée d'en faire sa femme ; mais il avait parlé sans préméditation, et c'était encore sans préméditation qu'il suivait la conséquence naturelle et logique de ses paroles.

Rachel avait annoncé à sa mère la visite de Rowan, et lui avait offert de s'éloigner du cottage ou de s'enfermer dans sa chambre pour éviter le jeune homme. Mistress Ray ne jugea pas que cette précaution fût nécessaire, et fit remarquer qu'elle dénoterait une crainte déplacée. Bien plus, je ne jurerais pas que la veuve n'apporta point ce jour-là un peu plus de soin que de coutume à sa toilette. Rachel, de son côté, prit assez longuement conseil de son miroir, et son ajustement se ressentit aussi un peu de la solennité de la circonstance. L'après-midi parut longue aux deux femmes, qui dînèrent silencieusement. Rachel commençait à craindre que Luke ne vînt pas. Mistress Ray entretenait les mêmes doutes. Elles n'osaient toutefois se communiquer leurs pensées.

Le soir était venu ; Rachel, après avoir autant que possible traîné ses préparatifs en longueur, mettait le thé sur la table, quand Rowan fit son apparition sur la route. Il adressa quelques mots à un garçon de ferme, sans doute pour se renseigner sur la situation de la maison, qu'il n'avait jamais vue, et se dirigea vers le cottage. Mistress Ray,

Digitized by Google

fort agitée, avait peine à se tenir sur son siége. Rachel se leva et alla au-devant du visiteur, qu'elle rencontra sur le seuil de la porte, qui était ouverte. Elle le précéda et l'introduisit dans le parloir.

La conversation traîna quelque peu en commençant. On parla d'abord de la soirée; puis Luke, ayant trouvé le cottage joli et bien situé, on lui fit visiter le jardin. Les fleurs l'enchantèrent. Rachel courait dans les allées, dévastant les parterres, dont elle offrait les dépouilles au jeune homme. Elle n'éprouvait aucun embarras en présence de sa mère, mais, pour un monde, elle n'eût pas osé lui donner une rose s'ils eussent été seuls.

Mistress Ray, qui était décidément une maîtresse de maison accomplie, demanda bientôt au jeune homme s'il voulait prendre le thé. Cette proposition étonna Rachel autant qu'elle la ravit. Il va sans dire que Luke l'accepta avec empressement.

On rentra donc, et Rachel mit son chapeau pour aller chercher de la crême à la ferme, laissant sa mère en tête-à-tête avec Rowan. La digne femme se sentit moins à l'aise. Elle trouvait le jeune homme fort bien ; ses manières lui plaisaient, mais, sous cette apparence, ne cachait-il pas des desseins pervers? Le loup n'avait-il pas revêtu la peau de la brebis? Elle en vint à s'effrayer comme d'une grave imprudence de l'offre qu'elle lui avait faite. Dans son trouble, elle ne trouvait pas une parole. Rowan vint heureusement l'en tirer en rompant ce silence embarrassant.

« Mistress Ray, dit-il, votre fille est réellement la plus charmante jeune personne que j'aie vue de ma vie. »

Cette brusque déclaration produisit un tel effet sur mistress Ray, qu'elle faillit laisser tomber la théière qu'elle tenait à la main.

« Je ne parle pas seulement de sa beauté, continua Rowan, mais de je ne sais quel charme qui est en elle et que je ne peux définir. C'est bien la femme que j'ai rêvée. Je lui avais dit que je viendrais aujourd'hui; je tenais à vous dire toute ma pensée, j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Je vous en prie, monsieur, ne lui dites rien qui puisse lui faire tourner la tête.

— Je ne crois pas que ce soit chose facile ; mais je suis sûr qu'elle a fait tourner la mienne.

— Oh ! il n'y a pas de danger pour vous ; mais pour une pauvre fille.....

— Pardon, madame, il n'y a aucun danger pour elle ; et pour moi le danger serait qu'elle ne fît aucun cas de ma personne, ce que je crains fort. Ce que je voudrais savoir, c'est si vous ne trouverez pas mauvais que je vienne ici la voir. Je n'espère pas beaucoup modifier ses idées à mon égard, cependant j'en courrai la chance. »

Digitized by Google

La rentrée de Rachel empêcha mistress Ray de répondre à la question de Rowan. La conversation changea de sujet. Le jeune homme médit du cidre, qu'il avait le projet d'expulser du Devonshire. Mistress Ray défendit sa boisson favorite. Toute gêne avait disparu ; Rachel parlait peu, mais elle était bien heureuse de voir une sorte de familiarité s'établir entre sa mère et Rowan. Mistress Ray avait oublié ses inquiétudes de tout à l'heure, et ne songeait plus à regarder si la toison de la brebis ne cachait pas un loup dévorant.

Le thé était pris depuis une heure quand Luke se disposa à se retirer.

« Oh ! M. Rowan, dit Rachel, vous ne partez pas encore ?

— M. Rowan, ma chère enfant, a autre chose à faire que de causer avec nous.

— Mais non. Il ne fait pas de bière à huit heures du soir.

— Quand ma brasserie sera en train, je ferai de la bière toute la nuit ; mais, pour le moment, je suis l'homme le plus inoccupé de Baslehurst. Je ne veux cependant pas vous importuner plus longtemps. J'espère que vous me permettrez de revenir vous voir. »

Mistress Ray garda le silence.

« Je suis sûre que vos visites feront toujours plaisir à ma mère, dit Rachel. »

Mais Luke insista pour avoir une réponse de mistress Ray. La pauvre femme, directement interpellée en présence de sa fille, était dans la position la plus critique. Elle ne pouvait, après une aussi agréable visite, congédier pour toujours le jeune homme. D'un autre côté, en l'autorisant à venir, ne semblait-elle pas l'admettre en qualité de prétendant avoué de sa fille. Elle essaya d'éluder la difficulté.

« Je suppose, dit-elle, que vos affaires ne vous permettront pas de revenir de sitôt.

— Quelle erreur ! Je fais tous les jours une promenade, et j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir. — Irez-vous demain chez les Tappist ? ajouta Luke en s'adressant à Rachel.

— Je ne sais pas.

— Au fait, reprit-il en riant, je ferai aussi bien de vous dire une fois pour toutes la vérité. Point de secrets entre amis. M. Tappist m'a positivement mis à la porte. »

Les deux femmes poussèrent une exclamation de surprise.

« Oui, nous sommes loin d'être d'accord, et je crains que nous ne plaidions. — Mais j'aperçois une dame qui se dirige de ce côté. Je vous dirai toute l'histoire demain, mistress Ray ; il est indispensable que vous la sachiez. »

La dame que Luke venait d'apercevoir par la croisée n'était autre

Digitized by Google

que mistress Prime. Il se croisa avec elle en se retirant, et la salua avec l'aisance gracieuse d'un homme du monde.

Cette mémorable visite avait lieu le soir même de l'entretien que j'ai rapporté entre mistress Prime et l'austère pasteur de Baslehurst. A trois heures de l'après-midi, après avoir retourné sous toutes ses faces la proposition de M. Prong, après avoir examiné sa propre situation, mistress Prime était à peu près décidée à accepter la main qui lui était offerte. Il restait à régler la question d'argent. Sous ce rapport, elle était toujours aussi indécise, et elle venait au cottage dans l'intention de demander conseil à sa mère. Elle apportait une branche d'olivier, bien résolue à être aussi conciliante que possible; mais la vue de Luke Rowan avait fait évanouir toutes ces bonnes dispositions. Le jeune homme était pour elle la personnification du mal ; elle avait, à cause de lui, quitté le cottage, et, au moment où elle y revenait le cœur plein de mansuétude et d'indulgence, c'était lui qu'elle rencontrait sur le seuil même de la porte. C'en était trop, et elle eût volontiers rebroussé chemin si la retraite eût été possible.

« Oh ! Dorothée, s'écria mistress Ray un peu honteuse.

— Je vous ai dérangée peut-être, dit mistress Prime ironiquement. Vous étiez en si bonne compagnie !

— Vous ne nous dérangez nullement, dit Rachel. Vous arrivez même à temps pour prendre une tasse de thé. »

Mistress Prime, jetant un regard indigné sur la table couverte des restes du festin, déclara qu'elle n'avait pas l'habitude de prendre son thé à huit heures.

— Nous sommes heureuses de vous voir, reprit mistress Ray. Je craignais que vous ne revinssiez plus.

— J'aurais peut-être mieux fait de ne pas revenir. »

L'orage approchait; il éclata bientôt. Mais le réquisitoire de mistress Prime contre le jeune Rowan produisit un effet bien inattendu en amenant mistress Ray à des déclarations tout à fait en dehors de son naturel paisible et timoré.

« Mais, s'écria-t-elle, pourquoi ce jeune homme n'aurait-il pas de bonnes intentions ? Et s'il était épris de Rachel, quel mal y aurait-il à cela ? Et si Rachel venait à l'aimer, ferait-elle en cela pis ou autrement que toutes les jeunes filles ? ».

Mistress Ray oubliait sans doute que Rachel n'avait pas assisté à sa conversation avec Rowan, et qu'elle ignorait que les choses fussent aussi avancées.

« Je ne peux supporter les querelles, continua-t-elle, mais je dois défendre ma fille. Je crois que ce jeune homme est digne d'estime en tout point, et il sera le bienvenu toutes les fois qu'il se présentera. Quant à Rachel, je suis convaincue qu'elle sait se conduire

Digitized by Google

aussi bien que vous à son âge. Il n'y a, dans toute cette affaire, rien que de très convenable. Ce jeune homme jouit de sa fortune ; il est en position de subvenir aux besoins d'une femme. Il est venu me demander la permission de voir Rachel. Si on ne permet pas aux jeunes gens de voir les jeunes filles qu'ils aiment, je ne sais plus comment les mariages se feront. »

Mistress Ray, qui s'était levée pour prononcer cet éloquent discours, retomba dans son fauteuil et se mit à pleurer. Je ne sais laquelle de ses deux filles fut la plus surprise de ses paroles. C'était une révélation pour Rachel. Elle venait d'apprendre que ce jeune homme, qui l'intéressait si vivement, était venu au cottage pour demander la permission de lui faire sa cour. Il s'était déclaré formellement, ouvertement; c'était une chose avouée, régulière. Elle pouvait s'abandonner sans crime, sans remords, à une espérance que sanctionnait l'approbation maternelle.

Je ne dirai pas que la surprise de mistress Prime fut d'un caractère aussi agréable. Avec un peu de réflexion, elle eût compris que tous les hommes ne peuvent pas être ministres du Seigneur, et que, par conséquent, toutes les femmes ne peuvent aspirer au bonheur de partager leurs pieux travaux à titre d'épouses ou de simples coopératrices; mais elle s'était mis en tête que Rowan était un jeune homme funeste, pernicieux, corrupteur, plongé jusqu'au cou dans les pratiques mondaines, et elle n'était pas femme à abandonner facilement son idée. D'ailleurs, la façon dégagée avec laquelle il l'avait saluée tout à l'heure était plus que suffisante pour le faire condamner sans retour.

Elle le condamna donc, et se laissa entraîner si loin par la chaleur de son zèle, qu'elle oublia le motif de sa visite, ou du moins jugea qu'il était inopportun d'en parler. Elle quitta le cottage après avoir échangé avec sa mère et sa sœur un adieu plus que froid.

Après cette lutte, dans laquelle elle s'était montrée sous le jour le plus héroïque, mistress Ray éprouvait le besoin de se reposer et de laisser un moment de côté la matière épineuse qui venait d'être débattue ; mais cela ne faisait pas le compte de Rachel, qui n'avait rien laissé échapper des déclarations maternelles, et qui avait besoin d'éclaircissements. Mistress Ray avait agi d'une façon assez inconséquente : elle avait autorisé Rachel à considérer Rowan comme un prétendant, et, à ce moment encore, elle ne se rendait pas bien compte qu'elle eût pris un parti aussi grave. Rachel lui ouvrit les yeux.

« Je ne savais pas, chère mère, dit-elle, qu'il vous eût parlé de la sorte.

— De quelle sorte?

Digitized by Google

— Je ne savais pas qu'il vous eût demandé la permission de venir ici, ni qu'il eût ainsi parlé sur mon compte. Que lui avez-vous répondu ?

— Je n'ai rien répondu ; vous êtes rentrée, et fort heureusement, car je ne savais pas ce que je devais répondre. »

Rachel s'agenouilla devant sa mère, et la pria doucement de lui répéter ce que Rowan avait dit. Mistress Ray s'y prêta, non sans un peu de mauvaise humeur.

« Vous dites, mère, reprit Rachel, que vous ne lui avez rien répondu. Cependant, vous avez dit à Dorothée que vous le recevriez toutes les fois qu'il viendrait.

— J'ai dit cela ?

— Oui, mère. Et vous avez ajouté que vous le regardiez comme un bon et estimable jeune homme.

— Sans doute, c'est mon avis.

— C'est aussi le mien. Mais, dites-moi, mère ?

— Quoi, mon enfant ?

— Il m'a appelée deux ou trois fois par mon nom, et il m'a bien fait entendre qu'il désirait que j'eusse de l'amitié pour lui. S'il me le demande encore, que dois-je répondre ?

— Si vous avez réellement de l'amitié pour lui, vous pouvez le lui dire.

— Mais je crois que j'en ai, mère, dit Rachel en cachant son visage entre ses mains.

— Je ne m'en étonne pas. Je l'aime moi-même beaucoup. Il a de bonnes manières, et il a quelque fortune, ce qui mérite considération. Il est bien de sa personne, et, quoique les avantages extérieurs soient de peu d'importance, cependant ils ne sont pas absolument indifférents au bonheur. »

Bref, après beaucoup de paroles, beaucoup de caresses, Rachel obtint la permission de considérer Rowan comme un prétendant autorisé et reconnu.

ERNEST BOYSSE.

(*La 2e partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

DES ORIGINES

ET

DU DÉVELOPPEMENT

DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA RUSSIE

PREMIÈRE PARTIE

La Russie est peut-être le pays sur lequel, pendant très longtemps, on a eu les notions les plus confuses, les plus incomplètes, les plus erronées. Les régions transatlantiques sont assurément mieux connues que ce vaste empire, qui fait partie du système européen et qui touche à l'Allemagne. Pour ne parler que de son commerce, des statistiques, reposant sur des données incertaines ou inexactes, servilement copiées les unes sur les autres, ont maintenu invariablement, durant un quart de siècle, à dater de 1820, le même chiffre pour les exportations et les importations. Tandis que le mouvement commercial de l'empire était en progrès constant, on pouvait le croire stationnaire.

Tout ce qui se rattache au commerce de la Russie offre un intérêt incontestable, puisque ce pays produit une masse énorme de matières exportables, de denrées alimentaires; qu'il peut, en une année de cherté, suppléer à l'insuffisance des récoltes dans tout le reste de l'Europe; qu'il consomme, par goût autant que par besoin, une grande quantité de choses fournies par notre sol ou par notre in-

Digitized by Google

dustrie. Sous d'autres rapports, le commerce de la Russie, dans ses développements et ses phases successives, est curieux à connaître. Le peuple russe est un peuple marchand par excellence. S'il a longtemps été étranger aux spéculations sur une vaste échelle, s'il a ignoré la puissance de l'association et celle du crédit, il possède au suprême degré l'esprit de troque et de trafic ; il n'en est pas un autre qui ait plus d'aptitude que lui à acheter et à vendre. Enfin, la position géographique de la Russie, du monde russe, peut-on dire, fait de son territoire la voie la plus courte, la plus naturelle, pour le transit commercial d'Asie en Europe et réciproquement. Le commerce entre l'Orient et l'Europe, pendant des siècles, a eu la Russie pour intermédiaire à peu près unique, ce qu'on ignore assez généralement. L'établissement d'un réseau de lignes de fer, qui ont un immense développement, doit bientôt raviver les échanges entre ces deux parties du globe, et imprimer aux transactions un surcroît de célérité et d'activité. Disons aussi que l'esprit d'entreprise, en Russie, pendant qu'on s'efforce de l'étouffer chez nous, prend chaque jour plus d'extension ; qu'on a fini par s'y faire une idée exacte des ressources d'un sol qui recèle tant d'éléments de richesses ; que le régime de liberté commerciale y a des adeptes fervents et nombreux ; que le tarif de douane y a subi de grandes réductions depuis six ans, et qu'il tend à devenir aussi libéral qu'on peut le souhaiter.

Une étude historique, aussi succinctement résumée que possible, sur le commerce de la Russie, pourra donc paraître utile à plus d'un titre.

I. — DEPUIS LES TEMPS RECULÉS JUSQU'A PIERRE LE GRAND

Novgorod a été le berceau de la puissance politique et de la richesse commerciale de la Russie. On n'a que des notions incertaines sur l'époque de sa fondation et sur ses premiers accroissements ; mais on sait que, bien avant le IXe siècle, c'était une ville florissante, ayant un gouvernement de forme républicaine ; que sa domination s'étendait sur un vaste territoire, depuis la Finlande actuelle jusqu'au delà de Kieff, et depuis la Dvina méridionale jusqu'à l'Oka ; qu'elle avait un grand nombre de peuplades pour tributaires. Enrichie par un commerce considérable, par le travail agricole et par les produits naturels des contrées qui reconnaissaient sa suprématie, elle s'était élevée à une grande prospérité. Enorgueillis de leur puissance, de leurs richesses, ses citoyens se montraient animés de l'esprit de faction. Novgorod était en proie à des agitations fréquentes,

Digitized by Google

à des discordes intestines, marquées quelquefois par des luttes sanglantes. C'est le spectacle qu'ont offert à toutes les époques la plupart des républiques riches et marchandes, Athènes et Carthage, dans l'antiquité ; les villes libres d'Italie, au moyen âge.

Vers le milieu du IXe siècle, un des princes ou magistrats suprêmes de Novgorod, sur le déclin de l'âge, voyant que les divisions et des rivalités acharnées finiraient par amener la ruine de la république, convoqua l'assemblée populaire et lui adressa ces paroles, inscrites dans la chronique, et que l'histoire a recueillies, parce qu'elles donnent une idée de l'esprit et des mœurs de ces temps reculés : « Je vois qu'il n'y a pas d'union entre nous : chacun veut gouverner et juger d'après son idée et sa fantaisie, oubliant que son influence ne peut pas être durable, et que ces perturbations continuelles amèneront nécessairement la ruine du pays. Les ennemis viendront chez nous, prendront nos femmes et agiront avec elles d'après leur volonté et leurs désirs. Nous serons attachés avec nos enfants dans des étables, et on nous vendra comme des animaux. Ceux de nos ennemis qui n'auront pas de bœufs placeront tous leurs fardeaux sur nos épaules, et nos filles seront violemment déshonorées. Quant à nous, voyant ainsi nos enfants couverts de sang et d'opprobre, nous fondrons en larmes sans pouvoir les aider en quoi que ce soit ! Pensez à cela, amis, et frémissez dans vos cœurs ! Appelez de l'étranger un homme sage de notre race pour qu'il nous gouverne ; car vous tous, vous êtes animés de passions, et un homme passionné ne doit pas régner. » En entendant ces paroles, le peuple novgorodien s'écria : « Cherchons un prince qui nous prenne en son pouvoir et nous gouverne *d'après nos lois.* »

Les Normands étaient alors à l'apogée de leur gloire militaire ; par leurs incursions, par leur bravoure, ils étaient devenus la terreur du nord et de l'occident de l'Europe. Des pirates, sortis de la Norvége et du Danemark, préludaient aux exploits de Rollon, ce chef intrépide qui se faisait plus tard céder la vieille province de Neustrie, depuis lors appelée Normandie. De Rollon naissait une lignée de héros, et le plus illustre de ses descendants, Guillaume, devenait le conquérant de l'Angleterre. La race normande procréait des guerriers redoutables, des fondateurs d'Etats, de puissants organisateurs. C'est pour cela sans doute que les Novgorodiens fixèrent leur choix sur un des chefs de cette race et non sur un Slave. En 862, ils envoyèrent une députation d'anciens au prince normand Rurik, pour lui offrir le gouvernement de la grande république. La députation dit au prince : « Notre pays est immense et riche, mais l'ordre y manque ; venez y régner et prenez-nous en votre pouvoir. »

La turbulence des Novgorodiens était connue dans les pays rive-

Digitized by Google

rains de la Baltique, car Rurik n'accepta pas sans défiance le pouvoir qui lui était offert. En partant avec ses deux frères, il se fit accompagner d'une armée de *Variagues-Rousses*, ses compatriotes. La précaution n'était pas inutile. Apprenant que les Novgorodiens, après l'avoir appelé, voulaient s'opposer à sa venue, probablement parce qu'il arrivait avec des forces capables de faire respecter son autorité, Rurik fit occuper par ses compagnons d'armes les villes dépendantes de Novgorod, situées sur les grandes voies commerciales par lesquelles ils trafiquaient avec la mer Baltique, avec les contrées à l'est du Volga et avec l'Asie. Les Novgorodiens purent comprendre que le prince normand n'entendait pas être uniquement un protecteur armé, n'ayant d'autre mission que celle de défendre la république, ses domaines, son commerce; qu'il voulait exercer une autorité réelle. Ils prirent les armes, mais ils furent vaincus, et ce ne fut qu'après leur entière soumission que Rurik entra dans Novgorod en prince souverain.

Cette ville, toutefois, continua de jouir des franchises et des priviléges dont elle était fière. Ses citoyens tinrent toujours leurs assemblées, convoquées au son du beffroi, et chaque habitant avait le droit de faire cette convocation. Ils ne cessèrent de considérer leurs princes comme des chefs militaires, auxquels était confiée seulement la garde des frontières de la république. Ils profitèrent de toutes les occasions pour secouer leur joug ou pour diminuer leur autorité. L'assemblée populaire élisait les administrateurs de l'Etat et les membres du clergé à tous les degrés de la hiérarchie; elle eut à s'occuper souvent de l'élection des princes, et quand ceux-ci étaient éloignés pour des expéditions, l'assemblée revendiquait le droit d'en choisir d'autres. Les Novgorodiens se soulevèrent à diverses reprises, et leur turbulence indomptable décida les successeurs de Rurik à transférer à Kieff le siége du gouvernement grand-princier. Quant à ce prince, il était mort en 879, après avoir étendu les limites de l'Etat et s'être fait redouter de tous ses voisins.

Ce qui vient d'être dit sur Novgorod suffit pour faire apprécier l'importance que cette opulente cité avait acquise par l'étendue de son territoire et de son commerce. Novgorod avait noué des relations non-seulement avec les contrées voisines, mais encore avec les pays les plus éloignés. Ses marchands fréquentaient les ports de la Baltique, où ils s'étaient accoutumés à naviguer à la suite des Normands, et ils avaient des établissements sur les côtes du golfe de Finlande. Les Normands, non moins hardis navigateurs qu'intrépides pirates, allaient dans la mer Blanche. C'était par leur entremise, par celle des Norvégiens en particulier, que les marchands novgorodiens expédiaient dans cette mer les objets qu'ils tiraient de

Digitized by Google

l'Orient, perles, soieries, épices, métaux précieux, et qui s'échangeaient contre des fourrures, des cuirs, des duvets d'oiseaux, des dents de phoques, etc. Ils avaient des magasins et des comptoirs sur les bords de la Dvina septentrionale, et pour agents, dans les contrées à proximité de ce grand cours d'eau, les Boulgares, race active, intelligente, et d'autres peuplades qui entretenaient par caravanes, à travers un immense parcours, des relations commerciales avec les Persans et les Arméniens, auxquels ils apportaient des fourrures et des cuirs travaillés avec une rare perfection.

Indépendamment des relations indirectes que les Novgorodiens entretenaient avec une partie de l'Orient, par l'intermédiaire des Boulgares, ils en avaient directement de bien plus importantes. Ils descendaient le Volga jusqu'à la Caspienne, le Dniéper jusqu'à la mer Noire, apportant ainsi leurs produits, et recevant ceux de l'Inde, de la Perse, de la Haute-Asie, de l'empire grec. Tantôt ils trafiquaient avec les marchands byzantins, à Oliva, sur l'Euxin, quand ceux-ci ne remontaient pas jusqu'à Kieff; tantôt ils allaient eux-mêmes jusqu'à Constantinople. Leur principal article d'échange était l'ambre, objet de luxe fort recherché à la cour byzantine, et qu'ils tiraient de la Baltique. Il y avait à Constantinople un faubourg habité presque entièrement par des marchands slaves; ils jouissaient d'une grande considération, au point d'être admis, dans les occasions solennelles, à la table des fastueux empereurs d'Orient. Ils prêtaient de l'argent, ouvraient des crédits, et ils s'étaient fait concéder des priviléges importants. Ces priviléges, favorables à l'activité et à la sécurité des transactions, étaient garantis par des traités. Les Slovènes novgorodiens établis à Byzance vendaient aux Orientaux de la cire, du miel, du caviar, de belles fourrures, et achetaient les denrées et les produits du Levant, qu'ils expédiaient vers leur pays. Le long des voies fluviales qui, avec celles de terre, formaient leurs grandes routes commerciales, ils avaient, pour leurs marchandises, des entrepôts qui étaient comme autant d'étapes entre l'Euxin et la Baltique. Les principaux de ces entrepôts étaient Oliva, Kieff, Novgorod même, et de là, les denrées et les tissus du Levant descendaient le Volkoff, traversaient le lac Ladoga, et parvenaient aux bouches de la Néva, pour être offerts aux riverains de la Baltique, aux commerçants de l'Allemagne septentrionale, et, par ces derniers, au reste de l'Europe centrale et occidentale.

Du IXe au XIIe siècle, une grande partie du commerce avec l'Orient transita par la Russie; mais, s'il enrichissait ceux qui en étaient les facteurs et les intermédiaires, il ne pouvait prendre beaucoup d'extension dans ces temps où les peuples étaient pauvres, presque sans industrie, connaissant à peine les premières nécessités de la vie.

Digitized by Google

Dès cette époque, un courant irrésistible semblait pousser les princes *rousses* et les peuples soumis à leur domination vers les riches contrées que baigne l'Euxin. Ce n'était pas impunément que les compagnons de Rurik et leurs descendants avaient mêlé leur sang à celui de ces peuples. Entraînés par leur humeur guerrière, par l'esprit de conquête et d'aventures, les princes, de 866 à 1044, firent plusieurs expéditions contre l'empire grec, dont quelques-unes étaient formidables. C'étaient toujours des Normands, montés sur ces fragiles embarcations avec lesquelles ils pénétraient, par les cours d'eau, dans l'intérieur des terres, où ils portaient le ravage et la désolation. La première expédition ne fut pas heureuse; une tempête dispersa la flottille russe. Mais l'empereur de Constantinople, Michel, qui avait entendu parler de ces redoutables guerriers venus du Nord, fit bon accueil à leurs envoyés et leur offrit des présents; les débris de l'expédition s'éloignèrent. Plus tard, Olègue, beau-frère de Rurik, rassembla une armée de 80,000 hommes, s'embarqua sur le Dniéper et vogua vers le Bosphore. Arrivé en vue de Constantinople, il prit terre et s'approcha de la ville. L'apparition des *Barbares* causa un grand effroi; on leur paya un tribut et l'on conclut un traité avantageux aux Russes. En souvenir de sa marche triomphale sur Constantinople, Olègue cloua à l'une des portes de la ville, appelée porte de Galatz, un bouclier sur lequel était gravée l'image d'un cavalier. Les annales russes ont consacré ce souvenir. En 944 et 945, Igor fit deux nouvelles invasions dans l'empire grec, et ne se retira qu'après l'avoir rançonné. D'autres expéditions du même genre eurent lieu, même après que la Russie eut embrassé le christianisme, notamment sous la conduite de Vladimir, prince de Novgorod, qui, pour venger les griefs de quelques marchands de cette ville établis à Constantinople, marcha contre l'empire grec, remporta des victoires, et ne consentit à la paix qu'après avoir imposé un fort tribut et un nouveau traité à la cour de Byzance.

Dans ces guerres, qui se terminaient rarement sans profiter à son commerce, Novgorod jouait un rôle important. La république fournissait des subsides pour l'enrôlement des troupes qui devaient concourir aux expéditions, et pour l'équipement des flottes. La mer Noire, que les Slaves appelaient *mer russe*, était couverte de bâtiments novgorodiens; le pavillon slave y flottait en dominateur, et il fallait bien qu'il en fût ainsi, puisque les Russes avaient, à plusieurs reprises, assiégé par mer Constantinople. On sait de quelles dimensions les navires pouvaient être dans un temps où la boussole n'était pas encore découverte; mais cela même favorisait, à certains égards, la navigation de Novgorod. Maîtresse des lacs et des forêts où le

Digitized by Google

réseau hydrographique de la Russie prend ses sources, elle pouvait faire naviguer des esquifs depuis ces sources jusqu'à l'embouchure des fleuves. Faisant un commerce actif dans la Baltique, dans la Caspienne, dans l'Euxin, elle était intermédiaire entre les Grecs et les Normands, entre ceux-ci, la Perse et l'Inde. Ainsi s'expliquent la richesse et la puissance d'une cité formée de cinq villes différentes, chacune entourée de murs, et qui s'appelait elle-même *Novgorod la Grande*. Ses citoyens disaient, avec un orgueil qu'elle a bien expié depuis : « Qui ose contre Dieu, sa Sainte-Sophie (la cathédrale) et la grande Novgorod ! »

Le commerce, la guerre même, on vient de le voir, mettaient le grand Etat slave en contact permanent avec l'empire d'Orient. La religion rendit plus étroits des rapports nés de l'intérêt. La civilisation byzantine s'infiltrait dans la Slavonie, et Novgorod participait, à un degré élevé, des raffinements et des lumières de cette civilisation. L'industrie de cette ville, excitée par l'étendue et l'activité des relations commerciales, avait fait de grands progrès. Les arts mécaniques et libéraux y étaient en honneur et fort avancés pour cette époque. La chronique, des œuvres poétiques et littéraires, la peinture, des monuments vénérables par leur vétusté, en offrent des témoignages irrécusables. On connaissait, à Novgorod, toutes les commodités de la vie ; les habitudes et les mœurs étaient celles des peuples les plus policés. Tel était le prestige de sa puissance, que plusieurs Etats importants, les empereurs d'Orient même, y avaient des représentants. Des traités internationaux témoignaient de l'influence de Novgorod, et les marchands étrangers y trouvaient toute la protection que le droit des gens peut assurer de nos jours. La loi civile avait sagement réglé tout ce qui garantit la fortune et la liberté des citoyens ; ses prescriptions relatives au crédit, à l'intérêt légal, aux banqueroutes, aux mutations de propriété, aux successions, étaient conformes aux principes de l'équité. Les lois commerciales, en particulier, étaient empreintes de l'esprit le plus libéral, les routes soigneusement entretenues, et la navigation était protégée et favorisée.

Avant l'arrivée des princes normands, la république de Novgorod avait des rudiments de civilisation, de féconds éléments de prospérité ; sous leur domination et depuis que les relations de toute nature avec l'Orient se furent multipliées, Novgorod devint une de ces brillantes et riches cités qui laissent un nom dans l'histoire. Au XIe et au XIIe siècle, elle resplendissait de luxe oriental, et, si l'on se représente l'état général de l'Europe vers ces mêmes temps, on trouve que bien peu de villes possédaient alors, au même degré que

Digitized by Google

Novgorod, tout ce qui distingue les sociétés qui ont marché le plus vite dans la carrière de la civilisation [1].

Une organisation politique qui donnait la force et la sécurité à l'extérieur, un développement intellectuel et commercial remarquable pour l'époque, ne répondent guère aux idées qu'on s'est longtemps faites chez nous sur ce que la Russie pouvait être aux âges où presque toute l'Europe était comme enveloppée de ténèbres. On n'a commencé, non pas à la connaître, mais à en parler, qu'à dater du XVIIIe siècle, sous Pierre le Grand et ses successeurs. Auparavant, on n'avait, sur cette partie du globe, que les notions les plus vagues. Il semblait qu'une vaste contrée, qui pourtant avait son histoire si curieuse à tant d'égards, ne méritait pas d'être connue, parce qu'on ignorait sa langue et ses vieilles traditions, et parce qu'elle était située sous un climat humide et froid. On la reléguait presque tout entière dans le voisinage du pôle; c'était, il est vrai, plus aisé que de l'étudier. Les Grecs du siècle de Périclès, spirituels, raffinés, mais fort ignorants, appelaient barbares la plupart des autres peuples, et leur monde géographique atteste combien leurs connaissances étaient bornées. Ils n'avaient pas même découvert l'Atlantique, n'ayant jamais osé s'aventurer au delà du détroit de Gibraltar, et lorsque les soldats d'Alexandre, guerriers éprouvés par tant de combats et de périls, arrivèrent aux bouches de l'Indus, ils furent frappés de stupeur à la vue du flux de l'Océan. Les auteurs occidentaux d'histoires dites générales et universelles, indignes du nom d'historiens, habitués à se copier les uns les autres, à répéter des erreurs grossières, des lieux communs consacrés, ont trop longtemps fait comme ces Grecs. La véritable histoire ne date guère que de nos jours. C'est elle qui, remontant aux origines, se livrant, le flambeau de la critique en main, à de laborieuses investigations, retrouve et établit les titres de chaque peuple dans le tableau général des annales de l'esprit humain; c'est elle qui nous apprend que, si la vieille Slavonie a eu une existence à peu près isolée de celle de l'Europe, elle jouissait d'une prospérité relative, qu'alimentaient le commerce et le travail industriel, à la faveur de ses usages, de ses mœurs et de ses lois, aux époques où l'Europe, plongée dans la barbarie, livrée à une anarchie affreuse, fréquemment troublée par ses divisions, désolée par des guerres et par les rivalités du pouvoir spi-

[1] Voir l'*Essai sur l'Histoire de la civilisation en Russie*, par M. Nicolas de Gerebtzoff. Paris, Amyot. 1858. C'est un des livres les plus remarquables qui aient été publiés depuis vingt ans. L'auteur, qui appartient à la nouvelle école historique, a remonté aux sources; il a fait des recherches au milieu des décombres et de la poussière des siècles; il a compulsé tous les documents avec une rare persévérance, et élevé un monument durable à l'histoire de son pays. C'est une œuvre d'érudit et de penseur. Il y a bien peu de lectures aussi instructives que celle de ce livre.

Digitized by Google

rituel et du pouvoir temporel, n'était qu'un vaste théâtre de pillage et de massacres, voyait tarir les sources de son industrie et de son commerce, tandis que sa population, sans cesse décimée par la misère et par les maladies épidémiques, désertait les campagnes en friche.

Le spectacle de la prospérité suscite la rivalité, que le commerce appelle concurrence. Lorsque les marchands russes avaient, en quelque sorte, le monopole de la navigation dans l'Euxin, Pise, Amalfi, Venise, étaient déjà maîtresses du commerce de la Méditerranée. Les Vénitiens, comme c'était naturel, finirent par trafiquer avec Constantinople, et, vers la fin du Xe siècle, ils obtinrent l'autorisation de faire le commerce dans tous les ports de l'empire d'Orient sans payer de droits, privilége à la faveur duquel ils étendirent rapidement leurs relations dans la mer Noire. Les pays baignés par le bassin de la Méditerranée étaient de beaucoup les plus industrieux et les plus riches parmi tous ceux de l'Europe. Venise devint l'intermédiaire du commerce de ces pays avec le Levant. Insensiblement, l'Europe cessa de s'approvisionner des produits de l'Orient dans les ports de la Baltique, au grand détriment des Novgorodiens. Vinrent les croisades. On comprit bien mieux combien il serait plus avantageux d'acheter les productions du Levant par l'entremise des marchands italiens, qui fournissaient aux croisés leurs moyens de transport. Les pèlerinages à Jérusalem favorisèrent les expéditions commerciales. Venise porta glorieusement le surnom de reine de l'Adriatique. Ses négociants, ceux de Gênes, sa rivale, en suivant les routes ouvertes par les armées des croisés, achevèrent d'enlever aux Slovènes le monopole du commerce levantin. Lorsque les Latins s'emparèrent de Constantinople (1204), ils donnèrent ce monopole aux Vénitiens ; mais quand les Grecs eurent repris la capitale de l'empire, il passa aux Génois, qui restèrent longtemps maîtres de la mer Noire et se fortifièrent aux Dardanelles. Les Génois firent plus, ils conquirent la Crimée, qui devint leur principal entrepôt.

D'un autre côté, des peuplades asiatiques, qui habitaient les parages de la mer d'Azof, s'emparèrent des bouches du Don, ainsi que de la contrée traversée par le cours inférieur de ce fleuve, et qui avait jusqu'alors appartenu aux Russes. Les mers méridionales échappaient donc à l'influence prépondérante de ceux-ci, tandis que les rives de la Baltique, depuis le golfe de Finlande jusqu'à celui de Riga, tombaient au pouvoir du Danemark et des chevaliers porte-glaive.

Des pertes désastreuses et des concurrences redoutables n'empêchaient point le commerce de Novgorod d'être encore florissant ; de

Digitized by Google

nouveaux marchés s'ouvraient à ses opérations. Au XIIIe siècle, les villes commerçantes de la Baltique et de la mer du Nord formaient une association qui prenait le nom de ligue hanséatique. Bientôt après, Novgorod entrait dans la ligue comme principal entrepôt pour les denrées et les produits de l'Orient.

A l'époque où nous voici parvenus, il s'était écoulé près de cinq siècles depuis l'arrivée des princes normands à Novgorod. Dans cet intervalle, la Slavonie avait été le théâtre de grands événements et elle avait subi une complète transformation. Elle avait embrassé le christianisme et pris le nom de *Russie*. Le siége grand-princier avait été transféré de Novgorod à Kieff, puis de Kieff à Vladimir; mais Novgorod était toujours la métropole commerciale. Le développement des relations et les besoins du commerce avaient fait établir des foires; celles de Kieff étaient célèbres. Depuis la conversion au christianisme, des Russes épousaient des femmes grecques; un nouvel élément s'introduisait au sein des races slaves et européennes, et les mœurs byzantines faisaient de plus en plus sentir leur influence. Quoique ces mœurs aient été fort décriées, souvent avec raison, une morale plus épurée, une législation conforme aux plus saines maximes du droit, portaient l'empreinte des croyances nouvelles. Dans une épître instructive à ses enfants, un grand-prince s'exprimait ainsi : « Louez Dieu, mais aimez aussi les hommes! Ce n'est ni le jeûne ni la vie monastique qui vous sauveront, mais bien les œuvres de la charité..... Ne mettez à mort ni les innocents ni les coupables; la vie et l'âme d'un chrétien sont sacrées. » Dans le code d'un autre grand-prince, le chapitre relatif aux faillites contient une disposition remarquable, et il serait à souhaiter que, de nos jours, plus d'une nation s'inspirât de l'esprit qui l'avait dictée : il était statué que, si un négociant, embarrassé dans ses affaires, achetait des marchandises à crédit d'un autre négociant, soit étranger, soit habitant une autre ville du pays, qui ignorait par conséquent la position de l'acheteur, il serait fait de son actif une vente publique, dont le produit servirait d'abord à payer les créanciers du dehors; l'excédant devait être employé à satisfaire les créanciers habitant la ville où résidait le failli, à l'exception de ceux qui avaient prêté à un taux supérieur à l'intérêt légal.

La république s'était transformée en un Etat semi-monarchique qui ne cessait de s'agrandir; le principe d'hérédité prévalait, et Rurik avait été le fondateur d'une dynastie. Ses successeurs et ceux des principaux guerriers qui l'avaient accompagné constituèrent une sorte de féodalité princière et militaire. Dès le commencement du XIe siècle, la Russie était partagée par le grand-prince Vladimir Ier

Digitized by Google

en treize principautés apanagées, qui échurent à ses douze fils et à son neveu. Le système des apanages devint l'origine des guerres intestines auxquelles les Polonais et d'autres voisins furent souvent mêlés. Le pays était constamment bouleversé. Un prince par son habileté, par le hasard des circonstances, par des crimes et des trahisons, ramenait quelquefois la Russie à l'unité, mais de nouveaux partages ouvraient bientôt une autre période de discordes et de calamités. Une anarchie sanglante prépara un épouvantable désastre. Les Tartares-Mongols, après avoir, sous la conduite de Tchenguis-Khan, conquis la Chine et d'autres parties de l'Asie, allaient se précipiter sur la Russie.

En 1223, Tchenguis-Khan envoya une nombreuse armée pour envahir « l'ouest du monde. » Cette armée traversa le Don et pénétra dans la Russie méridionale. Les Russes étant allés au-devant des hordes tartares furent écrasés dans le voisinage de la mer d'Azof. Les vainqueurs saccageaient, brûlaient, massacraient, ayant pour principe que « les vaincus ne peuvent jamais redevenir les amis du vainqueur. » Mais cette première invasion ne fut que le grondement qui annonce le déchaînement et les ravages de la tempête ; Tchenguis rappela ses hordes. Quelques années après, avant de mourir, il ordonna à son fils Octaï de « compléter la conquête du monde et de ne faire la paix qu'avec des peuples entièrement soumis. » Octaï voulut obéir aux dernières volontés de son père et envoya un petit-fils de Tchenguis prendre possession des rives septentrionales de la Caspienne et des contrées environnantes. Bientôt après, 600,000 Mongols ravageaient les rives du Volga et pénétraient au cœur de la Russie. Les princes apanagés implorèrent en vain le secours du grand-prince de Vladimir; en les abandonnant, il croyait pouvoir profiter de leurs désastres. Les Mongols avançaient toujours, détruisant tout sur leur passage. Le grand-prince, vaincu à son tour, paya de sa vie les calculs de son ambition, et peu après, la Russie, ayant vu anéantir tout ce qui avait osé résister et combattre, fut la proie de ces hordes qui marquaient leurs succès par l'incendie et l'extermination. La plupart des villes furent réduites en cendres ; en 1240, Kieff, berceau du christianisme, éprouva le même sort. La Russie n'était plus qu'une immense scène de désolation.

Lorsque tout fut soumis, les Mongols ordonnèrent un recensement, imposèrent une capitation, et, pour n'avoir pas à se mêler des détails de l'administration, ils la laissèrent aux mains des princes russes, qu'ils traitaient néanmoins en sujets et accablaient d'humiliations. Les conquérants bâtirent, dans la partie méridionale que traverse le Volga, Saraï, capitale de la *horde d'or*. C'est là que les grands-princes venaient chercher leur investiture au milieu d'un cé-

Digitized by Google

rémonial qui témoignait de l'état d'avilissement et de prostration où leur pays était tombé.

Dans leur marche sanglante et dévastatrice, les Mongols n'avaient point poussé jusqu'à Novgorod. La métropole du commerce septentrional de la Russie dut peut-être à sa position géographique d'échapper à leurs terribles atteintes. Elle conserva ainsi son indépendance, ses franchises, mais en payant tribut. Le mouvement commercial ne fut pas longtemps interrompu, et il faut dire que les Mongols, qui avaient brûlé les villes, les monastères, les bibliothèques, non-seulement ne gênèrent point les transactions commerciales, mais eurent encore le bon sens de les protéger. La tendance du peuple russe pour le trafic était si naturelle, que le joug de l'oppression n'étouffa point le développement commercial, et que cet élément d'activité sociale resta vivace et acquit des forces nouvelles. C'est même vers cette époque qu'on commença à frapper de la monnaie à Novgorod, ce qui rendit les opérations usuelles plus faciles et plus régulières. Auparavant, il n'y avait que des monnaies étrangères dans la circulation.

La ligue hanséatique, on l'a vu, s'était formée, et il faut noter que cette formation (1241) correspond à peu près à l'époque de l'invasion mongole. Un grand comptoir hanséatique fut établi à Novgorod, indépendamment d'un vaste édifice (*dvor*) où les marchands d'Allemagne avaient leurs magasins. Novgorod entretenait des liens étroits avec la ville de Pskoff, depuis longtemps constituée en république. Quoique située dans une contrée humide et pauvre, Pskoff s'était enrichie par son activité. Par le lac Peipus et par la rivière qui, de ce lac, se jette à Narva dans le golfe de Finlande, cette ville communiquait avec les riverains de la Baltique. La plupart du temps, le commerce des hanséates avec Novgorod prenait la voie du golfe de Finlande et de la Néva; ici, les marchandises étaient chargées sur des bateaux russes, qui les transportaient à Novgorod par le lac Ladoga et le Volkoff, comme lorsque les Novgorodiens trafiquaient avec les Normands. Cette voie était la plus naturelle, mais la navigation, encore si imparfaite, offrait tant de difficultés et de dangers, que les hanséates cherchèrent par la Livonie un transit qui leur paraissait plus sûr. Ils demandèrent aux grands maîtres des chevaliers porte-glaive et de l'ordre Teutonique, aux rois de Danemark et de Suède, et ils en obtinrent l'octroi d'un droit de passage. Grâce à eux, Novgorod avait des débouchés permanents pour les produits russes et pour ceux de l'Orient. De leur côté, les hanséates jouissaient à Novgorod d'importantes prérogatives commerciales.

Enrichis par la conquête, les Mongols avaient pris des habitudes de luxe. Dans les Indes et dans les autres contrées soumises à leur

Digitized by Google

domination, on sait qu'ils se sont toujours énervés au sein des voluptés les plus raffinées. Dans leur propre intérêt, ils favorisèrent le commerce russe et prirent des mesures pour l'amélioration des voies commerciales et pour la sécurité des transports. Sous leur protection, Samarkande, Balk, Boukhara, Kaboul, devinrent de grands entrepôts entre l'Inde, la Perse et la Chine, d'un côté, les pays du Nord, de l'autre. Les marchandises indiennes remontaient l'Indus pour être dirigées vers Kaboul, ou bien elles arrivaient directement par caravanes dans cet entrepôt, en passant par Kandahar et Ispahan ; puis, de Samarkande et de Boukhara elles étaient transportées par l'Oxus et la Caspienne jusqu'à Astrakhan, où elles prenaient deux directions différentes : une partie passait, par Taman et Kaffa, entre les mains des Génois, et l'autre remontait le Volga, pour être transportée ensuite jusqu'à Novgorod par la voie de terre. Les monnaies arabes et arméniennes abondaient en Russie. Les Novgorodiens continuaient à fréquenter les bords de la mer Noire ; ils apportaient en Crimée des fourrures du Nord et prenaient en échange de la soie, du coton, des épices.

Vers la fin du XIVe siècle, Tamerlan, qui s'était fait proclamer le « maître du monde, » noyait dans le sang la domination mongole. Ses hordes saccagèrent Saraï, Astrakhan, Azoff. Presque toute la colonie génoise d'Azoff fut exterminée. La voie commerciale par Astrakan, Taman et Kaffa, fut supprimée et remplacée par celle qui se dirigeait vers Smyrne et Alep, c'est-à-dire que le désastre des Génois profita aux Vénitiens, mais qu'il porta un coup funeste au commerce russe. La conquête de Constantinople par les Turcs-Osmanlis (1453) apporta de nouvelles entraves au commerce des Génois dans la mer Noire, et quelques années après, leurs établissements en Crimée furent ruinés, au grand détriment de la Russie.

Dans les dernières années du XVe siècle, une mémorable révolution commerciale s'opérait dans le monde : Vasco de Gama doublait le cap de Bonne-Espérance et abordait à la côte du Malabar, devenue dès lors le premier théâtre de la grandeur portugaise. L'écoulement des riches productions des plus fertiles contrées de l'Asie allait changer de direction. Insensiblement, on n'entendit plus parler du commerce oriental dans l'Euxin. Pendant deux siècles, les régions baignées par cette mer ou traversées par les fleuves qui s'y jettent, n'ayant plus d'activité commerciale et industrielle, semblèrent comme privées de vie. La Russie méridionale changea d'aspect : Kieff perdit son importance commerciale ; le fertile territoire situé entre le Don et le Dniester, jadis si animé et si florissant, et que l'invasion mongole n'avait que momentanément bouleversé, devint inculte et presque désert. On ne connut plus d'autre voie maritime

Digitized by Google

vers les Indes que celle du cap de Bonne-Espérance. La haine des Arabes contre les chrétiens s'était exaltée pendant les croisades ; les soudans d'Egypte, moins fanatiques peut-être que les Arabes, mais qui craignaient l'ambition des Vénitiens, se concertèrent avec les tribus voisines de la mer Rouge, pour fermer au commerce des villes maritimes d'Italie la voie de l'isthme de Suez. Lorsque les Turcs se furent emparés de l'Egypte, ils se montrèrent encore plus exclusifs, plus hostiles que les soudans, en sorte que les voies commerciales par la Syrie et par Suez furent fermées aux Vénitiens et aux autres riverains de la Méditerranée septentrionale. Les Portugais, il est vrai, dominèrent un instant dans la mer Rouge, mais ils étaient loin de favoriser les Vénitiens. Il fallut que les nations de l'Europe, qui voulaient participer au commerce de l'Orient, allassent, comme les Hollandais, disputer aux Portugais leurs riches conquêtes.

La prise de Constantinople par les Turcs avait mis fin à l'empire grec. Cet événement devait avoir, sur les destinées de l'Europe moderne, des conséquences encore plus grandes que la découverte du cap de Bonne-Espérance. L'empire grec ne s'était soutenu, depuis longtemps, que par son commerce, auquel les Russes, on l'a vu, et les villes de la Méditerranée prenaient une part si active. Maîtres de la mer Noire, des détroits, des plus belles îles de la Méditerranée, les Turcs, ignorants et ombrageux, semblèrent prendre plaisir à ruiner tout commerce. Organisés pour la conquête, ils étendirent leur domination dans ces contrées, qui, depuis l'extension de la puissance des princes de Kieff, avaient fait partie de la Russie méridionale ou subi les lois de la république de Pologne. La mer Noire et son commerce étaient perdus pour les Russes. L'oppression, les dévastations et le voisinage des Turcs plongèrent de vastes territoires dans ce sommeil léthargique dont il a été parlé.

Vers la fin du XVe siècle, de ce siècle si grand dans l'histoire, Christophe Colomb avait découvert l'Amérique. L'Europe occidentale tourna ses regards vers le nouveau monde, dont les mines donnaient de si prodigieuses quantités d'or et d'argent, dont le sol pouvait produire la plupart des plantes et des denrées de l'Orient. Dès lors, on se passa d'autant plus aisément de l'intermédiaire des Russes et des marchands italiens, que les Portugais et les Hollandais apportaient, par la voie du Cap, les productions de l'Indostan et de l'océan Indien.

Les conséquences de ces découvertes ne furent pas aussi funestes au commerce que les Novgorodiens et les Moscovites faisaient par le Volga. Grâce à cette grande artère fluviale, qui dessine son cours sur un développement de 800 lieues, à travers les immenses plaines de la Russie, ils entretenaient des relations avec la Perse et la Tar-

Digitized by Google

tarie. D'un autre côté, Novgorod resserrait de jour en jour ses liens avec la ligue hanséatique, qui étendait ses ramifications à la plus grande partie de l'Allemagne et des Pays-Bas, et dans laquelle 108 villes étaient entrées. La fortune de cette association devint merveilleuse. Enorgueillis de leurs succès, les hanséates se montrèrent exigeants, remplis d'arrogance. La reine d'Angleterre, Elisabeth, irritée de leurs procédés, fit saisir leurs vaisseaux et leur défendit tout commerce avec ses Etats. Ce fut le premier anneau de cette chaîne de revers qui amenèrent la décadence et la fin de la ligue. Mais les Novgorodiens n'avaient pas la puissance navale de l'Angleterre, et ils se résignèrent longtemps à subir les dures conditions que la Hanse leur imposait. A la fin, poussés à bout, et alléguant qu'ils étaient victimes de la mauvaise foi des hanséates, ils confisquèrent toutes les marchandises appartenant à ces derniers, et qui se trouvaient à Novgorod. Par représailles, les hanséates, dans une assemblée générale tenue à Lubeck, mirent Novgorod en interdit en rompant tout rapport avec ce riche entrepôt du commerce entre la ligue, d'un côté, et, d'un autre, la Russie, la Perse et la Tartarie. Quelques tentatives de réconciliation échouèrent. Les relations de Novgorod avec l'Europe devinrent de plus en plus rares, et elles se bornèrent bientôt à des échanges avec Riga, Revel, Narva et les autres ports de l'Estonie, de la Livônie et de la Courlande actuelles. Tel était, en Russie, l'état du commerce à l'époque où elle secoua le joug des Mongols.

L'oppression mongole avait duré près de deux siècles et demi. Des efforts énergiques, couronnés de victoires, n'avaient pu la faire cesser, parce que les divisions intestines s'étaient perpétuées, même sous cette domination sauvage. Mais enfin, éclairés par leurs maux, fatigués des exactions continuelles des Mongols, les princes apanagés avaient senti la nécessité d'un pouvoir central fort et obéi, et fini par reconnaître, au moins tacitement, la suzeraineté de la grande-principauté. Le siége en était à Moscou, depuis que Jean Kalita, de la descendance de Rurik, avait obtenu du khan de Saraï le titre de grand-prince. Dès lors, l'influence de Moscou ne cessa de s'étendre et devint prépondérante. Les coups terribles portés par Tamerlan aux Mongols établis sur le Volga, des révolutions au sein des hordes tartares, des divisions sanglantes avaient affaibli les conquérants de la Russie : Moscou devint le centre d'une coalition nationale. Le grand-prince Jean III vainquit les Mongols et détruisit Saraï de fond en comble. Jean IV, surnommé par les uns *le Terrible*, par d'autres *le Cruel*, fit la conquête de Kazan et d'Astrakhan (1554). La Russie était rendue à elle-même, et le cours entier du Volga lui appartenait. Jean IV prit le titre de *tsar de toutes les*

Digitized by Google

Russies, que les souverains de l'empire portent encore de nos jours.

L'affranchissement de la Russie du joug étranger coïncide avec l'époque du déplacement de son activité commerciale. Jusqu'alors Novgorod et Pskoff avaient conservé, avec les formes du gouvernement républicain, une indépendance presque complète, guerroyant même avec les Allemands et les Lithuaniens, concluant des traités à leur guise, sans le consentement du grand-prince. Sous Jean III, dont l'autorité les gênait, les Novgorodiens voulurent échanger la suzeraineté du grand-prince de Moscou contre celle du roi de Pologne, comptant bien que celle-ci ne serait que nominale; ils se soulevèrent. Après les avoir domptés, Jean traita Novgorod en ville conquise; il la dépeupla à plusieurs reprises, en transportant les plus riches familles à Moscou, à Vladimir et ailleurs, et la suprématie commerciale passa de Novgorod à Moscou. Pskoff, plus faible que Novgorod, se soumit volontairement, accepta la prédominance de Moscou et devint, pour quelque temps, l'entrepôt du commerce russe avec la Baltique. Sous Jean le Terrible, les Novgorodiens se révoltèrent; il marcha contre leur ville avec des forces imposantes, la détruisit en partie, fit couler des flots de sang, et acheva si bien ce que Jean III avait commencé, que Novgorod ne s'en est jamais relevée. Bientôt Moscou eut absorbé tout le commerce de Novgorod et de Pskoff. Cette capitale prit des accroissements considérables, devint un riche et vaste entrepôt, et le siége d'une grande activité industrielle. Dès cette époque, on taxait ses marchands d'être de « très fins négociants souvent trompeurs. »

Pendant une grande partie du XVIe siècle, les Allemands de la Baltique eurent le monopole du commerce immédiat avec la Russie. Pour la tenir à l'écart du reste de l'Europe et rendre les relations avec elle plus difficiles à d'autres, les Livoniens défendaient aux étrangers, qui venaient chez eux, d'apprendre la langue russe.

Ce fut par la mer Blanche qu'une voie directe fut ouverte au commerce de la Russie avec les autres nations de l'Europe. Depuis le XIIIe siècle, les Norvégiens avaient cessé de fréquenter cette mer, et on ne la connaissait plus. Les Anglais durent au hasard, non de la découvrir, mais de la retrouver. Comme les Portugais avaient trouvé la voie du Cap, les Anglais cherchaient, pour aller à la Chine et aux Indes, un passage par le nord-est. En 1553, ils équipèrent trois navires, et le commandement en fut donné à Hughes Willoughby. L'expédition fit un grand détour pour doubler le cap Nord, et s'éleva jusque dans les mers glacées, vers le pôle arctique; elle atteignit le 72e degré de latitude septentrionale. Là, une tempête affreuse engloutit un des navires; celui que montait le commandant fut jeté sur les côtes de la Laponie, où Willoughby et l'équipage pé-

Digitized by Google

rirent de froid; le troisième, nommé *Bonaventure*, sous les ordres du capitaine Chancellor, après avoir beaucoup souffert, entra dans un golfe; c'était la mer Blanche. Il y avait trois cent trente-six ans qu'elle n'avait porté un vaisseau! Chancellor remonta la Dvina septentrionale et jeta l'ancre en face d'un monastère. Dès qu'il sut qu'il était sur la terre russe, il déclara aux habitants qu'il était venu pour conclure un traité de commerce entre leur pays et l'Angleterré, puis il se rendit à Moscou, où il fut accueilli avec beaucoup de bienveillance par Jean le Terrible. Comprenant les avantages que le commerce de la Russie pourrait procurer à sa patrie, il renonça à chercher une nouvelle route vers les Indes et retourna en Angleterre. Dans un second voyage, qu'il fit en 1555, il apporta une grande quantité de marchandises anglaises, prit des produits russes en échange, et ainsi se trouvèrent établies les premières relations de l'Angleterre avec la Russie. Le tsar fit construire le port de l'*Archange-Michel;* une ville se forma tout autour et reçut le nom d'*Arkangel.*

La mer Blanche est à peine accessible durant cinq mois de l'année; en outre, l'âpreté du climat, une nature sauvage, semblaient devoir s'opposer à l'établissement de relations importantes et régulières avec les indigènes. L'esprit d'entreprise, l'amour du gain, l'audace et l'activité qui, de tout temps, ont été les caractères distinctifs du commerce anglais, triomphèrent de tous les obstacles. Arkangel devint bientôt le centre d'un négoce considérable. La factorerie anglaise, qui s'y était établie, importait des draps, des soieries, des cotonnades, de la quincaillerie, du papier, du sucre, du plomb, etc.; elle achetait avec avantage les bois et les mâtures qui abondaient, les fourrures, les suifs, les cuirs, la cire, le miel, la résine, le goudron, l'huile de morse, que la contrée fournissait, ou qui, de l'intérieur, arrivaient jusqu'au cours inférieur de la Dvina. Cette factorerie expédiait aussi, dans l'Europe occidentale, l'ivoire de mammouth, animal antédiluvien, dont les couches étaient répandues sur le sol de ces régions hyperboréennes. Les habitants étaient bienveillants, hospitaliers, actifs, industrieux, et montraient une rare aptitude pour toutes les opérations commerciales.

Jean le Terrible accorda aux Anglais l'autorisation d'établir à Moscou un comptoir, qui leur servit à ouvrir des relations avec la Russie centrale et avec la Perse. Les priviléges qu'ils avaient obtenus constituaient à leur profit un véritable monopole; ils étaient exempts de tout droit. Les villes maritimes d'Allemagne et les Hollandais vinrent successivement prendre part au commerce d'Arkangel; cette concurrence et des restrictions mises plus tard par le gouvernement russe aux priviléges que les Anglais s'étaient fait primitivement

Digitized by Google

concéder, mirent fin au monopole dont ils avaient joui. Néanmoins, le commerce avec la Russie leur procura toujours d'immenses bénéfices.

Non content d'avoir ouvert la mer Blanche aux Anglais et à leurs concurrents, Jean le Terrible favorisa la création d'une flotte marchande sur cette mer. Après la conquête d'Astrakhan, il étendit le commerce russe dans la Caspienne. En s'emparant de Narva, il donna à ce commerce un débouché direct dans la Baltique. Il conclut des traités de commerce avec les Suédois, les Polonais, les hanséates, et fit des règlements de douane qui donnèrent aux transactions des bases régulières. Enfin, par la conquête de la Sibérie, il agrandit le cercle de l'activité commerciale de ses Etats. Ce prince sanguinaire fit des choses grandes et utiles, qui devaient profiter à la Russie et non à sa famille. Un de ses deux fils fut assassiné à l'âge de dix ans; un autre, Théodore, qui lui avait succédé, mourut sans enfants, et en lui s'éteignit la dynastie de Rurik, qui avait régné sept cent trente-six ans. Bientôt commença une période de troubles et d'épouvantable anarchie; les fureurs intestines, les dévastations dépassèrent tout ce qu'on avait vu aux plus mauvais jours de la domination mongole. Ce fut l'époque des faux Dmitrii. Les Suédois, profitant de l'occasion, envahirent la Russie; les Polonais, ses ennemis séculaires, se signalèrent par leurs déprédations, leurs ravages, et brûlèrent une partie de Moscou. Les Novgorodiens appelèrent le roi de Suède pour lui offrir la couronne. Sans le dévouement de quelques hommes, la Russie semblait perdue. Une assemblée générale des députés de la nation proclama tsar un jeune homme de dix-sept ans, Michel Romanoff, qui n'accepta qu'en cédant aux plus pressantes sollicitations, tellement le trône paraissait un don précaire et funeste. En lui commença (1613) la dynastie qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Le tsar Michel et, après lui, son successeur Alexis, travaillèrent à cicatriser les plaies de la Russie, à la doter d'une sage législation. Leur administration fut féconde en bienfaits. Le commerce devint un objet particulier de leur sollicitude. Il se développa, prit de l'importance, et Alexis fit tourner la jalousie réciproque des Anglais, des Hollandais, des marchands de Hambourg et de Brême, à l'avantage de la Russie. Les relations avec la Perse, troublées par de long bouleversements, se ranimèrent. Des marchands, venus de toutes les parties de l'Asie, affluèrent à Astrakhan; on y voyait surtout des Arméniens, qui s'y établirent alors, et qui y sont toujours restés. Ces Arméniens devinrent les principaux intermédiaires entre la Russie et l'Orient; ils apportaient à Astrakhan des maroquins, des toiles de coton appelées indiennes et perses, des crêpes, de riches

Digitized by Google

tapis, des pierres précieuses, de l'indigo, de l'encens, du naphte, de la garance, etc.

Les relations avec la Sibérie commencèrent dans les dernières années du XVIe siècle, et prirent une extension rapide. Les richesses minérales de cette immense contrée n'étaient pas encore connues, et les pelleteries étaient d'abord le seul objet que ses sauvages et rares habitants pussent donner en échange. Ils se couvraient des plus belles zibelines, et mettaient même ces précieuses fourrures sous les patins de leurs traîneaux, afin d'en faciliter le glissement. Le gouvernement russe leur imposa un tribut en fourrures de première qualité : zibelines, renards noirs, castors et petit-gris. Ce fut longtemps le principal article d'exportation. Plus tard, la Sibérie fournit l'huile de castor, le musc, l'amadou de mélèze, etc. Jusqu'alors, les indigènes avaient vécu sous de misérables huttes ; quelques villes se formèrent, qui devinrent des centres administratifs et commerciaux ; elles se peuplèrent de Russes, de Tartares, de Bouckhares. Ces derniers, actifs et intrépides, traversaient en caravanes, comme les Boulgares quelques siècles auparavant, de vastes solitudes pour trafiquer avec la Mongolie chinoise et les peuplades du centre de l'Asie. Le commerce russe touchait ainsi à la frontière de Chine, mais la difficulté était de pénétrer en Chine même, et surtout d'aller à Pékin.

Une première ambassade russe, envoyée en Chine, s'était arrêtée en apprenant la nouvelle d'une révolution survenue dans la Mongolie. En 1616, une nouvelle ambassade pénétra au cœur du pays mongol ; elle y consolida les relations de paix et de commerce, et recueillit les notions nécessaires sur les moyens d'être admise en Chine, ainsi que sur les routes qui conduisaient à Pékin. Ce ne fut toutefois qu'en 1654, qu'une troisième ambassade, sous la conduite de Baïkoff, s'aventura jusqu'à la capitale du Céleste Empire, où elle ne parvint qu'après deux ans de marche. Baïkoff ne put présenter lui-même au fils du ciel la lettre et les cadeaux dont le tsar l'avait chargé, ni conclure un traité de commerce. Il était de retour à Tobolsk en 1657. L'ambassade n'en rendit pas moins de très grands services par la découverte de plusieurs chemins praticables entre la Sibérie et Pékin, et en recueillant des renseignements pour établir de solides relations commerciales. Dès lors, des caravanes de Russes et de Bouckhares circulèrent continuellement entre la Russie orientale et la Chine. Les Russes tiraient de la Chine des étoffes de nankin, des rubis, des topazes, du musc, de l'huile de castor, des porcelaines, des brimborions, connus sous le nom de *chinoiseries*, d'autant plus chers qu'ils étaient plus rares, et que toute l'Europe a achetés depuis, de la rhubarbe, du thé, des soies brutes et ouvrées.

Digitized by Google

Les soies de Chine, d'une qualité bien supérieure à celles de Perse, étaient naturellement à un prix beaucoup plus élevé, et le tsar s'en attribua la vente exclusive. La rhubarbe devint aussi un article de monopole pour le trésor. Plus tard, la couronne renonça à ces deux monopoles. Le thé, boisson chaude et fortifiante, devint bientôt d'un usage général sous un climat comme celui de la Russie. Avec le temps, ce fut une très importante branche de commerce, et il s'en fait une prodigieuse consommation. En Russie, l'homme le plus pauvre prend du thé plusieurs fois le jour. Les marchands russes vendaient aux Chinois une grande quantité de fourrures, des zibelines principalement et des hermines. Les Chinois prirent tellement goût à l'hermine, et le prix en augmenta si fort, qu'en Russie même il devint difficile de s'en procurer.

En 1684, un Cosaque de la Daourie, contrée confinant à la Sibérie, à la tête de quelques aventuriers comme lui, s'empara du pays arrosé par l'Amour, et construisit un fort sur les bords de ce fleuve. Il se nommait Khabaroff. Le gouvernement de Pékin envoya des troupes pour chasser les Daouriens, mais les Russes prirent parti pour eux, et l'artillerie européenne fit comprendre aux Chinois qu'il serait prudent d'entrer en arrangement. On entama des pourparlers qui aboutirent au traité de Nertchinsk, signé par les représentants de l'empereur de Chine et du tsar de toutes les Russies (1689). Pendant les premières années qui suivirent la conclusion du traité, de grandes caravanes russes, dont le personnel s'élevait quelquefois à plus de 1,000 hommes, nécessairement armés pour traverser des contrées où erraient des tribus guerrières, se rendaient à Pékin pour y troquer des marchandises. La Cour Céleste pensa que les visites de ces étrangers, même pour faire le commerce, pouvaient avoir des inconvénients. On s'entendit pour fixer, à la frontière des deux empires, un lieu unique où les échanges se feraient désormais. L'endroit désigné fut Kiakhta, où l'on construisit une ville qui n'a cessé de s'agrandir, et qui est devenue un des plus grands marchés du globe. Jusqu'en 1860, c'est à Kiakhta qu'ont eu lieu toutes les transactions par la voie de terre entre les Russes et les Chinois.

Tel était l'état des relations commerciales de la Russie à l'avénement de Pierre Alexéïvitch, plus connu sous le nom de Pierre le Grand.

II. — DE PIERRE Ier A ALEXANDRE Ier

Lorsque Pierre monta sur le trône, la Russie, sous le gouvernement des Romanoff, avait rétabli sa force et son unité intérieures.

Digitized by Google

Ce travail réparateur avait surtout occupé son père et son grand-père. Les calamités épouvantables, causées par le morcellement du pouvoir et par l'anarchie, avaient fait sentir la nécessité d'une autorité centrale, respectée et obéie. A cet égard, les douloureux enseignements de son histoire n'avaient pas été perdus pour la Russie. Mais l'ambition d'une femme, sœur du jeune tsar, l'insubordination habituelle, les fréquentes révoltes de la milice des Streltzis, menaçaient l'Etat de discordes et de malheurs nouveaux. Doué par la nature d'une volonté qui ne connut jamais d'obstacles et d'un génie audacieux, Pierre brisa toutes les résistances, noya la sédition dans le sang, soumit tout à l'ascendant de son caractère, et, grâce aux habitudes de soumission qui prévalaient dans les esprits depuis que son grand-père avait été élu tsar, et qui, sous son sceptre de fer, devaient devenir un dogme d'Etat, il put entreprendre et accomplir impitoyablement ces réformes qui l'ont rendu si célèbre, et dont quelques-unes, il faut bien le dire, ont fait le malheur du peuple russe.

Un prince dont les vues s'étendaient si loin, et qui méditait pour la Russie d'immenses destinées, ne pouvait négliger le commerce, source de prospérité. Son esprit, naturellement juste, éclairé par les voyages et l'observation, comprenait que, si le commerce intérieur est le véritable fondement de la richesse d'un pays, il faut à ce pays des débouchés au dehors pour l'excédant de ses produits naturels, et pour qu'il se procure ce que son territoire ou son industrie ne peuvent lui fournir. Par lui-même, le commerce ne produit rien, ses fonctions se réduisant à des échanges; mais sans commerce, la culture et les arts mécaniques seraient peu de chose. C'est lui qui, en étendant la sphère des besoins, en éveillant le goût des jouissances, multiplie les travaux, encourage l'industrie, ce grand moteur du monde moderne. En transformant son peuple, Pierre voulait que le commerce le mît en contact avec des nations plus éclairées, et l'habituât à tirer parti des ressources d'un sol qui, manquant de soins et de bras, ne donnait pas la centième partie de ce qu'il aurait pu rendre. Il fallait stimuler ce peuple, secouer sa torpeur, lui donner conscience de lui-même; il fallait étendre les relations qui existaient déjà, en ouvrir de nouvelles. Tout cela demandait d'autant plus d'énergie, de volonté persévérante, qu'il y avait de grandes difficultés à surmonter.

La Russie manquait d'expansion pour l'écoulement de ses produits, puisqu'elle n'avait pas accès jusqu'à plusieurs des mers qui baignent aujourd'hui ses côtes. Ce n'était pas impunément qu'elle avait fait des efforts extraordinaires pour secouer la domination mongole et pour se consolider intérieurement après tant d'horribles

Digitized by Google

secousses. Un peuple opprimé ou en proie à des discordes intestines pouvait-il diriger suffisamment ses forces vers l'industrie et le commerce? Sans doute, les Novgorodiens avaient longtemps fait un commerce fructueux pour eux-mêmes, et, depuis la décadence de Novgorod, Moscou prospérait rapidement. Mais, dans un vaste pays, où la circulation sur les voies fluviales est arrêtée pendant la moitié de l'année, surtout à une époque où les communications par terre existaient à peine, le mouvement commercial, concentré dans une ville, ne pouvait imprimer de l'activité qu'à quelques contrées voisines, et les lieux de transit prenaient seuls leur part de profits et d'aisance. Presque tout le reste vivait dans la barbarie et l'isolement, et si une population clair-semée pourvoyait avec facilité aux besoins de la vie, elle ignorait communément les douceurs du bien-être. Quoique la Russie eût eu de longues et sanglantes guerres à soutenir contre les Polonais, les Suédois et autres voisins, on la connaissait à peine en Europe; on ne disait pas le peuple russe, mais le moscovite; dans les gazettes et dans quelques écrits du temps, les tsars étaient désignés sous le titre de grands-ducs de Moscovie. La Russie restait comme séquestrée au milieu des terres. Le commerce qu'elle pouvait faire par mer était aux mains des étrangers. On a vu plus haut qu'afin de profiter presque seuls de ce commerce dans la Baltique, les Livoniens avaient interdit aux étrangers résidant chez eux l'étude de la langue russe.

Le commerce maritime de la Russie se partage aujourd'hui entre la Baltique, la mer Blanche, l'Euxin, la mer d'Azof et la Caspienne. Au commencement du XVIIIe siècle, celui de la mer Blanche était le seul auquel elle prît une part directe, et Arkangel était son unique port maritime. Mais, sous le 66e degré de latitude boréale, la mer Blanche n'est accessible que pendant quelques mois, et les bâtiments y restent enfermés par les glaces plus de la moitié de l'année; pour y arriver, il faut remonter bien haut vers le pôle arctique, et l'on sait que la navigation dans l'océan Glacial est toujours pénible, souvent périlleuse. Quelle que fût, depuis le milieu du XVIe siècle, l'importance relative du commerce par la mer Blanche, ce commerce, par la nature des choses, était nécessairement fort restreint, eu égard aux besoins d'exportation et d'importation de la Russie, et Arkangel ne pouvait être le grand port d'un si vaste pays. Quant au commerce par la Caspienne, on a vu qu'il était dans les mains des Arméniens établis à Astrakhan, qui avaient fait de cette ville un grand marché pour le trafic entre l'Europe et une partie de l'Asie. D'Astrakhan, les Arméniens envoyaient jusqu'à Arkangel, c'est-à-dire avec des frais énormes de transport, les soies et autres produits de l'Orient destinés à l'Europe, et c'est aussi par

Digitized by Google

Arkangel qu'ils recevaient les draps de Hollande, les toiles et diverses marchandises qu'ils expédiaient en Perse. Il suffit de jeter un regard sur la carte pour comprendre combien était coûteuse, longue et difficile une pareille voie commerciale. Au surplus, Astrakhan n'avait pas encore de véritable port; Pierre dut lui en donner un, ainsi que la forme et les priviléges d'une place de commerce.

Pierre, qui voulait que la Russie eût une marine et un grand commerce extérieur, savait quels immenses avantages elle retirerait de la possession de quelques ports sur la mer Noire. Il fit de grands efforts pour acquérir les bouches du Don et du Dniéper. Avec une flotte qu'il fit construire sur le premier de ces fleuves et une armée qu'il commandait lui-même, il assiégea Azof, et, après une tentative infructueuse, il finit par s'en emparer; mais il lui fallut plus tard céder cette place par le traité du Pruth et renoncer à ses desseins de ce côté. Il était réservé à Catherine II de les accomplir. Occupé de trop de projets à la fois, Pierre ne put triompher de la puissance ottomane. Cette puissance était encore redoutable. Depuis qu'ils étaient maîtres de la mer Noire, les Turcs l'avaient fermée au commerce des autres peuples; ils avaient étendu leurs conquêtes au nord de cette mer, fréquemment en guerre avec les Cosaques de l'Ukraine et les Polonais, fermant à la Russie les débouchés des grands fleuves qui traversent son territoire. Les Russes avaient été refoulés de contrées qui, plusieurs siècles auparavant, subissaient leur influence ou leur domination. Entre les Turcs et les Russes, les causes d'antagonisme étaient profondes, invétérées, et, quand on les a étudiées, on s'explique bien mieux la politique du cabinet russe en Orient depuis un siècle. On a vu que les tendances de la Russie, à une époque reculée de son histoire, étaient toutes du côté de l'Orient; nous avons parlé de ses rapports avec les races civilisées ou conquérantes de cette partie du monde. Elle avait fait un commerce considérable avec l'empire grec; elle lui avait emprunté jusqu'à sa foi religieuse. Durant l'oppression mongole, son commerce avec toutes les contrées orientales avait obtenu protection et faveur; et depuis que Constantinople était aux Turcs, non-seulement la mer Noire lui était fermée, mais elle ne pouvait naviguer sur le cours inférieur des fleuves qui s'y jettent. La religion, qui avait facilité les bonnes relations entre l'empire grec et la Russie, devint une cause d'animosité plus violente, lorsque les populations chrétiennes de la Turquie furent soumises au joug des musulmans, et que le cimeterre turc suspendit la terreur et la mort sur la tête des vaincus. Les tentatives inutiles de Pierre pour devenir riverain de la mer Noire et pour y rouvrir le commerce de la Russie ne pouvaient que raviver ces haines séculaires, que l'intérêt et les croyances rendaient implacables.

Digitized by Google

La Russie, tenue en échec par les Ottomans, restait donc éloignée de la mer Noire, et elle n'était pas encore européenne. Depuis ses premiers voyages en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, Pierre, comprenant tout ce qui manquait à la Russie, avait songé à l'asseoir fortement sur la Baltique, peut-être à lui en assurer l'empire, bien avant d'être obligé de rendre Azof. La force des choses l'y poussait, et les événements, sans nul doute, l'affermirent dans sa détermination. Il voulait, comme il le disait lui-même, « avoir une fenêtre sur l'Europe. » Chose surprenante ! La Russie touchait, pour ainsi dire, à la Baltique, de grands cours d'eau la faisaient communiquer avec cette mer, et elle n'avait pas un lambeau de terre sur ses bords. Le commerce en était alors presque tout entier aux mains des Danois et des Suédois. Maîtres du Sund, les Danois tenaient les clefs de la Baltique ; les Suédois y possédaient une grande étendue de côtes. Les uns et les autres semblaient avoir hérité de l'humeur guerrière des Normands, leurs ancêtres, et la Suède, sous le sceptre glorieux des Wasa, jouait un rôle prépondérant.

Les obstacles, quelque grands qu'ils fussent, ne pouvaient rebuter un homme tel que Pierre. Il entra dans une ligue contre la Suède, lui déclara la guerre, se mesura avec Charles XII, fut vaincu, apprit à vaincre par ses défaites, et, après des alternatives dont il est inutile de parler ici, il conquit, sur la Suède, la Livonie et les provinces qui bornent le golfe de Finlande à l'est et au sud, c'est-à-dire l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Finlande, les îles du golfe et de la Baltique, depuis la Courlande jusqu'à Wiborg, etc. Plus tard, l'acquisition définitive de la Courlande, et, en 1809, celle de la Finlande, ont rendu la Russie souveraine incontestée du golfe, et lui ont donné un magnifique développement de côtes sur la Baltique. Cet ensemble de possessions maritimes forme le véritable port de la Russie occidentale et septentrionale. C'est ici qu'il convient de parler de la fondation d'une nouvelle capitale, devenue la métropole maritime et commerciale de cet empire.

Charles XII, qui n'était que le premier soldat de son temps, n'avait pas deviné les desseins de Pierre. Tandis que Charles, vainqueur à Narva, s'en allait guerroyer en Allemagne, Pierre, malgré sa défaite, poursuivait l'exécution du plan qu'il avait formé. En faisant une reconnaissance le long de la Néva jusqu'à son embouchure, Pierre avait distingué l'endroit convenable à ses vues. La configuration des lieux l'avait frappé. Dans son court trajet entre le lac Ladoga et le golfe de Finlande, le fleuve séparait deux provinces, qui, depuis, ont perdu leurs noms : la Carélie et l'Ingrie ; la première au nord, sur la rive droite, la seconde au sud, sur la rive gauche. Ces deux provinces avaient longtemps fait partie des possessions de Novgorod,

Digitized by Google

à qui elles avaient été disputées par les Suédois, jaloux de la prospérité commerciale de la république; car, on avait compris, de tout temps, les avantages attachés à cette domination. Lorsque Jean III, au XVe siècle, eut incorporé Novgorod à ses Etats, en lui ôtant ses priviléges, la Carélie et l'Ingrie devinrent un sujet de rivalités entre les Suédois et les Russes. Elles avaient fini par rester aux Suédois, qui, pendant le XVIIe siècle, se virent paisibles possesseurs du cours de la Néva. A quelques verstes[1] de son embouchure, ils avaient construit une petite forteresse appelée *Nya* (Fort-Neuf), et à côté s'éleva une ville qui ne tarda pas à prospérer par le commerce. En 1702, une armée russe, sous les ordres de Cheremetieff, s'empara de la forteresse de Nootebourg, bâtie autrefois par les Novgorodiens dans un îlot, au point où la Néva s'échappe du lac Ladoga. Ce succès remplit Pierre de joie. Il changea le nom de la forteresse conquise en celui de Schlüsselbourg (la clef de la ville). En 1703, poursuivant son projet, il prit d'assaut Nya, après des efforts et une résistance opiniâtres. Quelques jours après, une escadre suédoise, qui venait au secours du fort, dont elle ignorait la prise, fut battue aux bouches de la Néva par une flotte russe rapidement construite dans des chantiers ouverts sur le lac Ladoga. C'était la première victoire navale remportée par les Russes sur les bords de la Baltique. Pierre venait de s'ouvrir les portes de l'Occident.

Maître de Schlüsselbourg et de Nya, il dominait l'Ingrie et la Carélie. Un peu au-dessous de Nya, il jeta les fondements d'une ville, et la baptisa de son nom. Telle est l'origine de Saint-Pétersbourg. Installé dans une maison de bois religieusement conservée depuis, Pierre devint le premier ouvrier de la ville nouvelle. Des obstacles inouïs, les privations les plus cruelles, la mortalité qui décimait les travailleurs, amenés de toutes les parties du vaste empire, ne purent ralentir un instant les travaux. Après cinq mois d'efforts sans pareils, la ville — si l'on peut donner ce nom à deux rangées de masures, couvertes d'écorce de bouleau — était protégée par une citadelle. La première pierre de cette citadelle fut posée le jour de la Sainte-Trinité (1703). Elle était loin de ressembler à celle que l'on a vue depuis, les remparts en ayant été faits en terre battue, car la pierre manquait. Le tsar en avait tracé le plan, et il la construisit, dit un vieil historien russe, « d'une manière véritablement miraculeuse, puisqu'il la commença sans avoir amassé aucun des matériaux, ni même les instruments nécessaires, en sorte que, sans pioches ni brouettes, les misérables qui furent employés à cet ouvrage durent porter la terre comme ils purent, les uns dans le pan de leurs robes,

[1] La verste égale 1,067 mètres.

Digitized by Google

les autres dans de méchantes nattes. » Pierre ne compta jamais avec la vie des hommes. Qui pourrait dire ce que Pétersbourg à coûté de larmes et de sang? Néanmoins, la population de la cité naissante augmentait journellement; Finnois, Livoniens, Suédois même, y venaient exercer une industrie ou chercher un refuge. Bientôt, on y arriva de tous côtés : les Tartares et les Kalmouks, appelés pour les travaux de la forteresse, des artisans, des marins, des marchands s'y fixèrent, trouvant un emploi lucratif de leurs bras ou de leurs ressources, et bâtirent pour leur propre compte. Les maisons, qui n'étaient la plupart que des habitations en bois, s'élevèrent donc avec rapidité. Le terrain était au choix, et le bois ne coûtait rien. Il suffisait de faire le voyage de Pétersbourg pour y avoir une propriété. On n'avait que la peine de construire.

Pour mettre la ville qu'il bâtissait à l'abri d'un coup de main de la part des Suédois, Pierre s'établit sur une île, aux bouches de la Néva, formée des dépôts du fleuve, et, sur ce banc de sable, il construisit un fort destiné à servir d'avant-mur à Saint-Pétersbourg. A ce fort communiqua bientôt une autre ville, qui prit le nom de Cronstadt.

Nous n'avons point à parler des accroissements successifs de Pétersbourg, des gigantesques travaux qui, se poursuivant pendant un siècle et demi, en ont fait une des plus belles villes du monde. La postérité, à qui profitent les résultats, oublie facilement les générations sacrifiées. La plupart des Russes, aujourd'hui, ne voient que la gloire et les succès de l'immortel fondateur. L'étranger qui, parcourant la nouvelle capitale, traverse les canaux dont elle est entrecoupée, contemple, par une belle matinée de printemps, ou par une de ces soirées d'été inconnues à d'autres climats, ses larges rues et ses perspectives, ses monuments à l'aspect si majestueux, ses superbes palais, ses belles et vastes maisons, dont beaucoup ressemblent à des édifices somptueux, les nombreux bâtiments consacrés à des services publics : écoles, gymnases militaires, établissements maritimes, résidences administratives; ces quais, les plus magnifiques que l'on connaisse, embrassant le beau fleuve qui coule à pleins bords, sur lequel mille navires, attirés par le commerce, déploient le pavillon de toutes les marines; qui se plaît à errer au milieu des sentiers fleuris, des gazons luxuriants, des massifs ombreux de ces îles, rattachées à la ville par des ponts, autrefois basses, marécageuses, disparaissant à chaque inondation, qu'il a fallu exhausser pour les transformer en délicieuses oasis que le fleuve entoure de ses bras comme d'autant de rameaux; cet étranger, admirant toutes ces merveilles grandioses, que Joseph de Maistre a décrites, célébrées avec ravissement, tout entier au spectacle qu'il a sous les yeux, ne songe

Digitized by Google

guère aux monceaux d'or enfouis sous des marais glacés, à tant d'efforts, de sacrifices qui semblent surhumains. Et lorsque, se reportant à l'époque de la création, il se dit que ces lieux n'étaient d'abord que des bois de sapins, des terrains mouvants, boueux, malsains, que le fleuve avait conquis sur le golfe, et où, aujourd'hui encore, on a l'eau sous ses pas, puisqu'on la trouve en creusant à trois ou quatre pieds; quand il sait que, pour élever des colonnes triomphales, une cathédrale toute de marbre, de granit et d'or, des palais aux constructions colossales, il a fallu, par des fondations prodigieuses, créer, en quelque sorte, un sol à base solide, et vaincre l'élément le plus dangereux, il se demande si l'audace du créateur n'a pas été égalée par ceux qui sont venus après lui, et si le peuple qui, par sa ténacité et sa persévérance, s'est associé à un si grand dessein, prodiguant ses trésors et ses forces sans jamais compter, ne méritait pas de recueillir le fruit de travaux sans exemple dans l'histoire.

Pétersbourg possède un arsenal et des chantiers maritimes; Cronstadt est son grand port militaire; la nouvelle capitale est une des places les plus commerçantes du globe, faisant la moitié du commerce d'un immense empire, quoique cet empire ait d'autres ports d'une importance de premier ordre, et des débouchés dans les cinq mers que l'on connaît, ainsi que dans l'Océan Pacifique. L'œuvre de Pierre a prospéré, et c'est à lui qu'en revient la plus grande gloire; il avait vu avec une merveilleuse sagacité. Cette gloire n'a jamais été contestée; elle est comme l'égide de la Russie moderne. On sait que Catherine II chargea Falconet d'ériger à ce grand homme une statue équestre. Par une heureuse inspiration, le monument, digne de celui à qui il est consacré, a été placé en face de la Néva, et non loin de cette amirauté, objet des prédilections de Pierre, où tout rappelle son souvenir.

On s'est bien souvent demandé si Pierre avait véritablement eu l'intention de fonder une capitale, ou s'il n'avait voulu que créer un grand centre maritime et commercial, d'où il aurait « une fenêtre ouverte sur l'Europe. » La question paraît oiseuse. Obligé de soutenir des guerres opiniâtres contre la Suède, donnant un roi à la Pologne, mêlé aux affaires de l'Europe, faisant des voyages de longue durée, il était rarement à Moscou, et ses réformes, d'ailleurs, opérées violemment, blessaient tant de préjugés antiques, choquaient si fort des habitudes enracinées, qu'elles soulevèrent des haines et des résistances que le temps seul pouvait apaiser. Il se déplaisait donc à Moscou. Ses généraux, ses favoris, les grands de l'Etat et de l'empire, d'après sa volonté, durent résider à Pétersbourg et y construire des demeures à grands frais. Sous ses successeurs, l'hostilité persévérante du vieux parti opposé aux réformes, la participation plus

Digitized by Google

grande de la Russie aux événements de l'Europe, le développement des intérêts de cette puissance dans la Baltique, firent de Pétersbourg le siége obligé du gouvernement et de la cour ; la ville ne cessa de s'agrandir et devint la capitale politique de l'empire. La force des choses a fait ce qui, peut-être, n'avait été ni dans les vues ni dans les prévisions du fondateur.

Toute grande œuvre a ses détracteurs comme ses admirateurs. Outre le penchant à fronder, si naturel à l'homme, les premiers, esprits superficiels, en comprennent rarement toute la portée. On a accusé Pierre d'avoir détourné la Russie de ses voies naturelles, faussé, en quelque sorte, ses destinées, en ne cherchant pas à lui donner l'empire de la mer Noire, pour en faire une très grande puissance orientale et asiatique. Ses efforts, on l'a vu, s'étaient d'abord portés de ce côté, mais il avait été repoussé, et l'entreprise alors était au-dessus de ses moyens. La possession d'un port et d'une certaine étendue de côtes n'aurait pas suffi ; il eût fallu se rendre maître de Constantinople, chasser les Turcs d'Europe ; mais les puissances maritimes s'y seraient opposées. La Porte Ottomane, d'ailleurs, à cette époque, mettait aisément sur pied des armées de 200,000 hommes. Les guerres acharnées qu'elle a soutenues depuis contre la Russie, en l'espace de cent trente ans, ont prouvé qu'au commencement du XVIIIe siècle, il n'était pas si facile de venir à bout de la Turquie et de la faire disparaître. Il est injuste et puéril de reprocher à Pierre de n'avoir pas réalisé un rêve.

Avec l'ardeur et la volonté qu'il apportait à tout ce qu'il avait entrepris, ce prince s'occupa d'attirer le commerce étranger à Saint-Pétersbourg. « Il avait senti, dit l'auteur de *la Politique des Cabinets*, que, pour se donner une existence en Europe, il fallait d'abord s'ouvrir un débouché dans la Baltique pour les immenses produits de son vaste empire ; que le commerce, en attirant les étrangers, ferait connaître ses ressources et sa puissance réelles, fondées sur cet excédant de richesses naturelles propres à l'exportation. » A peine avait-il jeté les fondements de la ville nouvelle, qu'il en avisa les armateurs d'Amsterdam, dont quelques-uns étaient personnellement connus de l'homme extraordinaire qui avait voulu être charpentier à Saardam. Il éprouvait une prédilection marquée pour ces marchands industrieux qui avaient été ses maîtres dans les arts utiles, et dont l'exemple lui avait montré à quel degré de prospérité des Etats, même faibles, peuvent s'élever par le commerce. Quelque temps après, un navire hollandais parut aux bouches de la Néva, demandant à couper du bois, permission que Mentchikoff, gouverneur de Pétersbourg, s'empressa d'accorder, invitant le capitaine à remonter jusqu'à la ville, qui vit ainsi arriver un vaisseau marchand des Pro-

Digitized by Google

vinces-Unies, chargé de vin, de sel et d'autres marchandises (novembre 1703). Le gouverneur acheta toute la cargaison à des prix énormes, fit un cadeau de 500 ducats au capitaine et donna 300 écus aux matelots. Le capitaine, qui touchait une gratification à chaque voyage, revint fréquemment dans la suite; il obtint des priviléges particuliers pour son navire qu'il appela *Saint-Pétersbourg*.

Ce début causa à Pierre une joie profonde et le remplit d'espérance. Voulant que le nouveau port fût fréquenté, il ordonna à ses agents et ambassadeurs d'en notifier la fondation aux cours étrangères, et de prier les gouvernements de répandre cette nouvelle dans le commerce. En même temps, il prenait des mesures pour faire publier, dans les places maritimes et commerçantes, qu'il donnerait des encouragements et des gratifications aux équipages des navires qui viendraient à Pétersbourg chargés de marchandises; il promettait de prendre ces navires sous sa protection spéciale. Il faisait des avances à l'Angleterre et à la France; il conclut même (1706) un traité avec cette dernière puissance, par les soins du boyard Mattveeff, son ambassadeur à Paris; mais ce traité fut comme non avenu. Au déclin du règne de Louis XIV, la France, tout occupée du régime colonial qu'elle devait à Colbert, ne songeait guère à faire le commerce au milieu des écueils de la Baltique et jusque dans le fond du golfe de Finlande. Mentchikoff fit d'autres traités avec Dantzig, Lubeck, Hambourg et Brême. Pierre tenait, par-dessus tout, au commerce avec la Méditerranée, songeant ainsi à suppléer celui de la mer Noire. Dans une proclamation envoyée à tous les ports méditerranéens, il déclarait qu'eu égard à la grande distance que les navires de ces ports avaient à parcourir avant d'aborder à Saint-Pétersbourg, ils ne payeraient que la moitié des droits, bien faibles alors, auxquels étaient soumis les vaisseaux marchands des autres pays d'Europe. En 1712, il conclut un traité de commerce avec la république de Gênes. Un peu plus tard, il équipa à ses frais et expédia à Venise un navire chargé de produits nationaux, le premier bâtiment russe qui eût paru dans la Méditerranée.

Les Suédois, voyant où tendait Pierre, avaient fait plusieurs tentatives pour détruire la ville naissante. Toujours repoussés, ils purent comprendre que c'était à eux désormais à redouter la Russie, lorsque la victoire de Poltava donna à cette puissance un ascendant marqué dans le Nord, « victoire, disait le fondateur, qui avait affermi la première pierre sur laquelle reposait Saint-Pétersbourg. » Les mesures adoptées et une suite de succès furent éminemment favorables aux progrès du commerce de cette ville. Après quelques années, son port commençait à être fréquenté, bien des navires étrangers y étaient venus. Il en sortait aussi quelquefois des navires

Digitized by Google

russes, chargés de caviar, de cordages, d'autres produits et marchandises, et qui allaient faire connaître leur pavillon sur les côtes de France et d'Espagne. Pierre avait créé de grands magasins, un régime douanier et même un tribunal de commerce à l'instar de celui d'Amsterdam. Ces magasins cependant étaient à peu près dégarnis de denrées et de productions russes, et cela pour deux raisons : en premier lieu, le commerce national, attaché à la routine, mécontent d'innovations qui troublaient des traditions séculaires, habitué d'ailleurs à trafiquer par Arkangel depuis cent cinquante ans, continuait à diriger tous les transports vers la mer Blanche ; ensuite, les communications avec l'intérieur n'étaient pas telles que les produits de l'empire pussent affluer de loin à Pétersbourg, à moins de frais qui en auraient absorbé la valeur et au delà.

Pour contraindre les marchands russes, Pierre, que toute résistance rendait inflexible, eut recours à un de ces expédients qui lui étaient familiers : un oukase ordonna que tous les commerçants, dans un rayon fort étendu, enverraient à Pétersbourg les marchandises destinées à l'exportation par Arkangel. En même temps, les plus riches négociants de ce dernier port furent forcés de venir s'établir à Pétersbourg. Il fit plus : le chanvre étant le principal article demandé par les étrangers, il prescrivit à tous les propriétaires la culture de ce textile, en réglementa la préparation et exigea que tout le chanvre qui serait récolté fût apporté à Pétersbourg. En 1716, un oukase prononça la peine de mort contre ceux qui se rendraient coupables de fraude dans la préparation ou la vente du chanvre. Il suspectait et raillait volontiers la probité de ses sujets, prétendant les rendre honnêtes par la perspective du dernier supplice. Ces mesures monstrueuses, qui révolteraient aujourd'hui, et qu'aucun gouvernement n'oserait adopter, eurent les conséquences que Pierre s'en était promises. Il faut dire qu'après quelques années, le tsar se relâcha, en partie, des prescriptions rigoureuses qu'il avait édictées pour forcer l'expédition des marchandises par sa ville favorite. Alors, il est vrai, les négociants trouvaient avantage à profiter de ce nouveau débouché ; le courant commercial avait changé de direction. Arkangel ne put résister au coup qui le frappait ; ce port fut à peu près ruiné. Quelques tentatives postérieures pour ranimer son commerce n'ont eu que des succès éphémères. Des pêches toujours abondantes, une grande activité industrielle, sont aujourd'hui les principales ressources des habitants de ces parages.

Quant à la difficulté de faire de Pétersbourg le grand entrepôt des produits de l'intérieur pour les expédier à l'étranger, elle ne pouvait être vaincue par les oukases. Sans doute, la situation maritime de la ville nouvelle était admirable : la Néva, par la profondeur et le vo-

Digitized by Google

lume de ses eaux, ressemble à un détroit entre le Ladoga et le golfe, et son lit pourrait contenir toutes les marines militaires et marchandes du globe. La passion de Pierre pour la marine avait décidé son choix, autant peut-être que le désir de donner un grand port de commerce à son empire. Ayant vainement tenté d'avoir une flotte sur la mer Noire, il avait déployé une énergie et une activité incroyables pour s'en créer une dans la Baltique. En l'espace de huit années, il construisit des bâtiments de diverses grandeurs, au nombre de plus de trois cents, frégates, brigantins, galiotes, bombardes, galères, etc.; fit venir des marins de Hollande, d'Angleterre, de Venise, remporta plusieurs victoires sur les Suédois, et put se flatter, avant de mourir, de posséder une flotte, montée par 15,000 matelots, qui faisait de la Russie la première puissance navale de la Baltique. Mais cette suprématie ne donnait pas à Pétersbourg une importance commerciale digne de sa situation et de ses destinées. Plusieurs siècles auparavant, les marchandises d'Orient entreposées à Novgorod, les denrées de quelques contrées voisines, transportées par le Volkoff, sur des barques grossières, jusqu'aux bouches de la Néva, étaient ensuite chargées sur des navires normands ou hanséates. Pierre, qui avait pu se faire, en Hollande et en Angleterre, l'idée d'un grand mouvement commercial, comprenait que des moyens primitifs, suffisants peut-être pour des échanges restreints, ne feraient jamais de Pétersbourg le grand port d'exportation des provenances de son empire, et qu'il fallait que des voies navigables y apportassent tout ce que la Russie produisait en abondance. Il conçut tout un système de navigation intérieure. Ce qu'il exécuta paraît prodigieux pour cette époque, eu égard surtout aux moyens dont il disposait. Les travaux se firent par corvées; les populations furent mises en réquisition; les ouvriers durent être munis des outils nécessaires, et les provinces fournirent, à tour de rôle, pendant des années, les chevaux et les chariots. La mortalité fut grande, et cette gigantesque entreprise causa de cruelles souffrances. C'est ainsi qu'on creusa un canal de dérivation du Ladoga au Volkoff, qu'on relia les affluents du Volga et du lac Illmen, et que, par une suite non interrompue de voies navigables artificielles, se rattachant à des cours d'eau qui traversent en sens divers les provinces les plus productives, la Néva communiqua avec le Volga, et la Baltique avec la Caspienne.

Le canal du Ladoga, commencé en 1710, ne fut terminé qu'en 1732, plusieurs années après la mort de Pierre. La plupart des travaux, conduits avec précipitation pour obéir à une volonté inflexible, furent imparfaits; il a fallu, depuis, y mettre souvent la main, et l'on a développé le système des voies de communication par eau. Mais la pensée primitive de Pierre a toujours servi de guide et de

Digitized by Google

flambeau à tout ce qui s'est fait à cet égard. Sa vue s'étendait à tout, et il avait commencé un canal entre le Don et le Volga, entreprise qu'il fut contraint d'abandonner. Ce qu'il avait voulu se réalisait ; de son vivant même, Pétersbourg devenait un grand port de commerce. L'élan qu'il avait donné ne s'est pas ralenti depuis ; peu après sa mort, il entrait par an dans ce port au delà de sept cents navires marchands, et ce nombre n'a fait que croître avec le temps ; aujourd'hui, le mouvement commercial de Pétersbourg est immense. Les voies ouvertes par Pierre fournissent à la consommation de la nouvelle capitale des quantités vraiment phénoménales de combustible végétal et de subsistances, et lui apportent cette masse de produits exportables que des milliers de navires viennent y chercher. Enfin, le traînage a, de tout temps, complété et suppléé les autres moyens de transports.

Indépendamment du commerce qu'il ouvrit par la Baltique, Pierre travailla à développer les relations, par la voie de terre, avec la Pologne, la Prusse, la Hongrie, les contrées danubiennes ; il y faisait expédier les produits de la Sibérie, qui s'échangeaient contre des vins de Hongrie et de l'argent comptant. Jamais prince n'a plus favorisé le commerce extérieur ; il encourageait les marchands à sortir de leur pays, ce qui, avant lui, n'avait pas lieu ; il exigeait que leurs enfants allassent faire des études, apprendre les langues étrangères en Allemagne et ailleurs. Le trafic avec la Perse, par la Caspienne, ne fut pas négligé ; les marchands russes allaient jusque dans la province persane de Chirvan, où ils avaient de grands dépôts de marchandises. En rendant un oukase (1714) pour engager la jeune noblesse à embrasser la carrière du commerce, Pierre voulait entourer cette carrière de considération. Lui-même fréquentait les marchands, et il les invitait à sa table. On lui a reproché, non sans raison, de s'être uniquement consacré au développement des relations commerciales avec l'étranger, quelquefois au détriment des transactions à l'intérieur, dont il n'avait peut-être pas compris toute l'utilité. Ces transactions furent gênées par des monopoles auxquels des étrangers participèrent souvent. Dans un voyage à Londres, il concéda, pour une grosse somme d'argent, à une compagnie anglaise le droit d'importer du tabac en Russie, innovation contraire aux préjugés religieux du temps, et qui scandalisa le clergé orthodoxe. Ainsi s'introduisit en Russie l'habitude de fumer, et le tabac a fini par devenir un objet de grande consommation, une branche importante d'industrie et de revenu public, tandis que les provinces du sud en produisent d'excellente qualité pour l'exportation. La perspicacité de Pierre lui fit comprendre que les restrictions sont

Digitized by Google

nuisibles à la prospérité d'un Etat, et les monopoles ne furent pas de bien longue durée.

A son avénement, l'industrie était dans l'enfance; il y avait à peine quelques fabriques de fer, de cuivre, de toiles, de draps grossiers, de verre, de papiers, etc. Il poussa vigoureusement et sans relâche au développement de l'activité industrielle, donnant des conseils, accordant des monopoles, des secours, entrant dans des détails techniques, tellement la pratique des choses lui était familière, employant quelquefois la contrainte, moyen inique, dont il abusa avec la violence du caractère le plus emporté qui fut jamais. Il sema partout les germes de l'industrie locale avec une merveilleuse sagacité de coup d'œil, et, avec le temps, ils ont porté leurs fruits. Dans le cours de ses voyages, vivant avec des matelots, visitant sans cesse les ateliers, les usines, les manufactures, les chantiers, causant avec des industriels, des ouvriers, il engageait, pour les envoyer en Russie, des contre-maîtres, des artisans, serruriers, mécaniciens, tisserands, etc. Le progrès de l'industrie donna naturellement une forte impulsion à la richesse commerciale.

Pierre mourut en 1725 (25 janvier); en 1721, il avait ajouté à ses autres titres celui d'*empereur de toutes les Russies*, que ses successeurs ont porté, et celui sous lequel on les a toujours désignés depuis en Europe. Sa mort ne compromit point l'œuvre à laquelle il s'était voué avec une ardeur impétueuse et terrible; sa pensée resta vivante. La Russie était entrée dans une voie où elle continua de marcher lentement, par intervalles, mais sans s'arrêter. Toutes les branches de l'activité commerciale, que ce grand homme avait su créer ou raviver, nous allons les voir se développer sous ses successeurs.

C. DE CARDONNE.

(*La 2e partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

L'EXPLOITATION

DES

CHEMINS DE FER EN FRANCE

ET

LES CRITIQUES DIRIGÉES CONTRE ELLE

M. E. FLACHAT, *les Chemins de fer en 1862 et 1863*. Paris, 1863. — M. G. MARQFOY, *les Tarifs des Compagnies*. Paris, 1861. M. Amédée GUILLEMIN, *Simple explication des Chemins de fer*. Paris, 1862.

L'enquête administrative sur l'exploitation des chemins de fer français, dont nous avons déjà entretenu les lecteurs de la *Revue*, et qui a provoqué la circulaire récemment adressée par Son Excellence le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, aux directeurs des différentes compagnies, est devenue le point de départ d'une vive controverse sur les conditions dans lesquelles a pris naissance et continue de s'exercer une industrie dont le développement absorbe tant de forces, d'activité et de capitaux, et qui, à ce titre, est justement considérée comme la plus importante aujourd'hui chez les nations civilisées. Le moment est d'ailleurs bien choisi pour rechercher les moyens d'augmenter et de perfectionner les services que les chemins de fer peuvent rendre à la société moderne. Il a fallu s'occuper d'abord, et exclusivement, de créer les voies ferrées dans notre pays, puis de compléter progressivement leur réseau. Cette œuvre immense a nécessité trente ans d'études,

Digitized by Google

de travaux et de sacrifices. Aujourd'hui, les 20,000 kilomètres du réseau français sont construits ou en construction. L'argent, les études et le travail consacrés pendant cette longue période à l'établissement des chemins de fer, peuvent et doivent concourir désormais à un autre but. Il s'agit maintenant de tirer le meilleur parti possible du merveilleux instrument dont la création laborieuse est terminée. Un intérêt public de premier ordre exige ce complément de l'œuvre : le développement des chemins de fer a entraîné un développement parallèle de la production industrielle et agricole, et, par suite, des transactions commerciales ; mais, par l'effet d'une loi invariable dans l'ordre des faits économiques, ce dernier progrès n'a pas tardé à devenir plus rapide que celui dont il était la conséquence ; l'activité du commerce a bientôt distancé celle des constructeurs de chemins de fer ; les moyens de transport ne suffisent plus sur beaucoup de points à l'abondance de la matière transportable. Or, les transports sont le premier besoin du commerce : de là ressort avec évidence la nécessité d'une organisation plus capable que celle qui existe de donner satisfaction à ce besoin.

Après l'augmentation du mouvement des transports, c'est l'abaissement de leur prix qui, dans la question générale des réformes relatives à l'exploitation des voies ferrées, domine toutes les autres. La révision des tarifs est appelée aujourd'hui en France par presque tout le monde ; par quelques-uns, en connaissance de cause ; mais par la plupart, fort à la légère, comme nous le verrons bientôt. Il est juste de reconnaître en principe que la rude concurrence imposée à notre production nationale par les traités de commerce légitime en grande partie les réclamations que le commerce français, par tous ses organes officiels ou officieux, ne cesse d'élever à cet égard. Dans la lutte de bon marché à laquelle il est condamné par ces traités, dont il impute toute la responsabilité au gouvernement qui les a conclus, il prétend avoir droit de trouver un auxiliaire forcé dans les compagnies de chemins de fer, dont il confond aisément la cause avec celle de l'administration elle-même. C'est une prétention mal fondée ; mais les besoins au nom desquels elle se produit sont trop réels, pour qu'il n'en soit pas tenu compte en première ligne dans tout examen sérieux des mesures capables d'améliorer l'exploitation actuelle des chemins de fer. Une expérience de deux années a suffi pour démontrer que la seule infériorité des produits français relativement à ceux de l'étranger consiste dans leurs prix comparativement plus élevés, et que l'impuissance de notre industrie à produire aussi économiquement et à vendre aussi bon marché que sa principale rivale, l'industrie anglaise, provient surtout de la difficulté apportée à ses approvisionnements par l'éloignement des lieux

Digitized by Google

d'où lui viennent sa matière première et son combustible. Tout ce qui pourra contribuer à diminuer la somme des frais, résultant de la longueur des distances et de la durée des transports qui grèvent aujourd'hui notre production nationale, contribuera en même temps à supprimer l'unique obstacle opposé à ses développements. Or, on ne peut attendre ce fécond résultat que de la réduction des tarifs, qui est dès lors réclamée avec raison comme une mesure d'intérêt public.

Du reste, cette double nécessité de transporter davantage et à plus bas prix n'est pas contestée par les compagnies elles-mêmes, dont elle affecte les intérêts plus directement encore que ceux du commerce et de l'industrie. Les déclarations apportées par leurs représentants devant la commission d'enquête prouvent qu'entre elles et le public, il y a sur ce point accord de principes. Le dissentiment n'éclate que sur les voies et moyens d'exécution. Est-ce à l'intervention administrative, à l'imitation des procédés de l'exploitation anglaise et d'autres exploitations étrangères, qu'il faut demander les réformes dont l'organisation de nos chemins de fer paraît susceptible? Ne convient-il pas mieux de s'en remettre aux compagnies elles-mêmes du soin d'étudier, à l'aide de l'expérience qu'elles ont acquise, et de réaliser spontanément ces réformes? Tel est le débat qui s'agite aujourd'hui et que nous nous proposons de suivre dans cette étude, en prenant pour guide, entre autres publications récentes auxquelles il a donné lieu, le remarquable ouvrage de M. Eugène Flachat, sur *les Chemins de fer en 1862 et en 1863*.

I

Nous voyons se renouveler aujourd'hui dans les brochures écrites au sujet de l'enquête sur l'exploitation de nos chemins de fer, la vive discussion à laquelle donna lieu dans la Chambre des députés, en 1838, la question de savoir si les chemins de fer devraient être directement exploités par l'Etat ou concédés à des compagnies. On sait que, malgré une opposition nombreuse, active, et qui comptait dans ses rangs les hommes les plus expérimentés dans l'administration des travaux publics, tels que MM. Thiers, Jaubert et Dufaure, le système de l'exploitation par les compagnies fut consacré par le vote de la majorité, conformément aux conclusions du rapport, dont la rédaction avait été confiée à l'illustre Arago. Les partisans du système contraire prétendent aujourd'hui que les conséquences de ce vote ont été également préjudiciables aux intérêts du pays et à ceux de l'Etat.

Digitized by Google

On voudrait ainsi remettre en question le principe même qui, depuis l'origine des chemins de fer en France, préside à leur exploitation, et, par une contradiction étrange, c'est au moment où l'administration elle-même cherche à décentraliser toutes les branches des services publics dont le fonctionnement n'exige pas son intervention immédiate, que l'on essaye de faire rentrer dans la sphère de ses attributions directes une industrie dont l'exercice a été délégué jusqu'à présent aux associations particulières. Voici les principaux arguments que l'on développe à l'appui de cette théorie.

L'exploitation des chemins de fer réunit, dit-on, tous les caractères du plus important et du plus universel des services publics. C'est là un fait aussi incontesté qu'incontestable. Le développement du commerce, qui donne la mesure exacte de la prospérité matérielle d'une nation, dépend surtout de la facilité et du perfectionnement des moyens de communication qui existent entre les différentes parties du territoire et avec les territoires étrangers; à ce développement de la prospérité commerciale correspond celui des ressources de toute nature dont l'abondance constitue la force d'un Etat. D'un autre côté, la facilité et la fréquence des communications sont indispensables à une action également énergique du pouvoir central sur tous les points du territoire, et à l'exercice de cette tutelle administrative, que réclament au même titre les intérêts des quarante mille communes dont l'agrégation compose la France. Enfin, en temps de guerre, la rapidité des transports de troupes et de matériel si utile au succès des opérations militaires, exige que le gouvernement dispose alors souverainement des chemins de fer, et cette nécessité peut même prendre l'importance d'une mesure de salut public dans certains cas exceptionnels, telle que serait l'invasion d'une ou de plusieurs de nos frontières par l'étranger. Les partisans de l'exploitation directe par l'Etat allèguent encore à l'appui de ce système qu'il rendrait possible la suppression d'une grande partie des impôts, tout en augmentant dans des proportions notables les ressources actuelles du budget. La plupart des services publics auxquels l'Etat doit subvenir nécessitent des dépenses complétement improductives. Il ne peut faire face à ces dépenses qu'avec le produit des impôts, dont quelques-uns, principalement ceux qui frappent les plus indispensables éléments de l'alimentation publique, sont l'objet d'une impopularité que leur diminution ou leur suppression complète ferait disparaître au grand avantage du gouvernement. Or, dans la théorie qui nous occupe, le plus sûr et le plus facile moyen de réaliser cette féconde réforme de l'impôt, serait de remettre aux mains de l'Etat tous les services publics dont l'exploitation, après avoir produit les recettes nécessaires pour couvrir les

Digitized by Google

frais, donne encore un excédant de bénéfices qui remplacerait les ressources provenant de la perception des impôts de consommation, et payerait les dépenses purement onéreuses du budget. L'exploitation directe des chemins de fer par l'Etat était commandée, ajoute-t-on, par ce grand intérêt public, et en aliénant aux compagnies cette part précieuse de son domaine, l'administration a commis une faute dont elle-même et le pays payent aujourd'hui chèrement les conséquences. L'énorme émission de valeurs nécessitée par la création de notre réseau de voies ferrées a surexcité l'esprit de spéculation et introduit dans les mœurs publiques ces habitudes d'agiotage qui ont produit tant de désordres et de scandales, entassé tant de ruines, appelé de si fréquentes répressions judiciaires et administratives. Mais cet inconvénient n'a pas été le seul. Au lieu de trouver des ressources dans l'exploitation des chemins de fer, l'Etat a dû s'imposer en leur faveur des sacrifices pécuniaires considérables, sous toutes les formes. Tantôt il remet aux compagnies la voie toute construite, tantôt il leur accorde des subventions, tantôt il garantit à leurs actionnaires un minimum d'intérêt. Il est vrai que ce ne sont là que des avances dont le remboursement est stipulé dans les conventions intervenues entre le gouvernement et les différentes compagnies ; mais, en définitive, ces avances que l'Etat a consenties sous la forme de secours, et dont il ne retire que l'intérêt strict et légal, imposent provisoirement au budget une véritable charge. Enfin, les adversaires de l'organisation actuelle n'hésitent pas à lui imputer tous les abus et toutes les imperfections signalés par l'enquête, et dont la circulaire ministérielle prescrit d'étudier la réforme. Moins intéressées que l'Etat à donner satisfaction aux besoins fondés du public, les compagnies, suivant eux, obéissant à l'esprit qui dirige toute entreprise commerciale, grande ou petite, sont fatalement amenées à sacrifier ces besoins à l'intérêt de leur trafic, toutes les fois qu'il y a conflit ; le public n'est pour elles qu'une clientèle, et, dans le commerce, l'intérêt de la clientèle passe toujours après celui de la maison. Or, dans la société moderne, les transports et les voyages sont devenus une des conditions essentielles de la vie matérielle, et c'est par une erreur préjudiciable à des intérêts d'un caractère incontestablement social et politique que le gouvernement a pu les considérer comme étant surtout matière à trafic, et, d'après cette doctrine, en aliéner l'exploitation à l'industrie privée.

Les partisans de cette doctrine, qui date de 1838, et qui vient d'être rajeunie dans certaines publications inspirées par l'enquête, prétendent relever, dans l'examen des différents détails de l'exploitation par les compagnies, nombre de faits qui plaident victorieusement en faveur de la prise de possession des chemins de fer par

Digitized by Google

l'Etat. Avant d'entrer avec eux dans cette discussion, voyons ce que répondent les défenseurs du principe de l'association en cette matière. Posons d'abord quelques chiffres pour faire ressortir avec plus d'évidence et d'exactitude, d'une part, le prodigieux développement de la circulation générale; de l'autre, l'économie non moins considérable sur le prix des transports, que le pays doit à l'établissement des chemins de fer et à leur exploitation par ces compagnies si violemment attaquées aujourd'hui.

D'après M. Flachat, « la recette des chemins de fer en exploitation aura été, en 1861, de 461,500,000 fr., qui sont le produit d'un tarif moyen de 6 à 7 cent. par voyageur et par tonne de marchandise transportés à 1 kilomètre. Le transport d'une tonne de marchandise sur les routes de terre coûtait, à l'origine des chemins de fer, 80 cent. à 1 fr. par lieue de 4 kilomètres; il coûte encore 75 à 85 cent., soit 20 cent. par kilomètre. Il en résulte, sur la somme des transports effectués par les chemins de fer, une économie égale à la différence de 20 à 65, c'est-à-dire de plus des deux tiers. La recette des chemins de fer attribuable aux transports de marchandises étant de 56,5 p. 0/0 de la recette totale, 260 millions de francs représentent cette part, sur 461,500,000 fr.; de telle sorte que, dans la proportion de 65 à 20, le pays a économisé 585 millions de francs, en 1861, sur le transport des marchandises seulement. Il ne faut pas oublier qu'en outre les voies navigables transportent aujourd'hui un tonnage beaucoup plus considérable qu'avant l'établissement des chemins de fer. L'économie réalisée sur les transports de voyageurs ne peut s'établir avec autant de précision. On peut seulement admettre qu'elle est proportionnellement aussi forte que la précédente, et que, si l'on y fait entrer l'économie de temps, elle doit la dépasser. On peut alors conclure que les chemins de fer font gagner, au minimum, à la production du pays, sur les transports de marchandises et de voyageurs, une somme annuelle de plus de 1 milliard. En d'autres termes, il faudrait, aujourd'hui, dépenser 1,425,000,000 de francs pour effectuer sur les routes de terre les transports que les chemins de fer ont accomplis en 1861 pour 460 millions. Cela signifie simplement que, sans les chemins de fer, ces transports ne seraient pas nés. Voilà le bénéfice du pays; et alors, faut-il s'étonner que ses facultés de production se soient accrues au point que son commerce avec l'étranger a passé du chiffre de 2,413,000,000, en 1846, au chiffre de 5,342,000,000 en 1860? Il n'y a pas d'autre explication rationnelle d'un pareil progrès que l'établissement des chemins de fer. »

En présence d'aussi beaux résultats, il y aurait lieu de s'étonner des accusations dirigées contre les compagnies dont ils sont l'œuvre,

Digitized by Google

si l'on ne devait y voir une des conséquences de cet esprit de centralisation, plus développé en France que partout ailleurs, et de la disposition antipathique aux grandes associations, disposition dans laquelle, suivant M. Flachat, le public serait entretenu par les défiances mêmes de l'administration. Il n'est pas surprenant que la centralisation ait fini par absorber toutes les forces vives de la nation, qui lui doit non-seulement sa force et sa richesse, mais son existence même. L'habitude d'un contact permanent avec l'administration publique dans un pays où tous les actes de la vie, depuis la naissance jusqu'au décès, tous les ressorts de l'activité sont organisés et règlementés, fortifiée par la satisfaction que l'intérêt personnel trouve à peu de frais dans ces relations continuelles avec l'autorité, devait aisément accréditer, auprès de chaque citoyen, ce dogme de l'Etat-Providence, si commode pour dispenser l'individu d'une partie des efforts que le soin de sa conservation personnelle et l'administration de ses affaires lui imposent dans les pays où l'esprit d'association a plus de part au mouvement général de la vie publique. Les hommes habiles et énergiques qui ont créé et constitué chez nous l'administration publique, ont constamment encouragé le développement de cet esprit qui porte chacun à tout attendre de l'Etat et à lui tout demander, et repoussé avec persévérance, par tous les moyens en leur pouvoir, la substitution à cet esprit de la libre initiative de l'association, seule capable de régénérer complétement nos idées et nos mœurs, comme elle l'a fait dans les deux pays où la civilisation est plus également répandue qu'en France, en Angleterre et aux Etats-Unis, mais qui affaiblirait singulièrement l'influence dont ils s'imaginent que l'administration ne pourrait abdiquer la moindre part sans compromettre le salut même de la nation. Maintenir l'individualisme entre les citoyens a été, jusqu'à ce jour, la constante préoccupation de l'administration publique en France, parce que l'initiative de l'individu isolé est la plupart du temps impuissante, parce qu'elle est toujours facile à dominer, qu'on peut l'éteindre quand elle est mauvaise, la recueillir et se l'approprier lorsqu'elle est bonne. Ce serait donc surtout dans un intérêt de police que l'alliance absolue entre le pouvoir politique et le pouvoir administratif aurait produit et maintenu dans notre pays une organisation sociale qui exclut tout développement sérieux de l'esprit d'association, et qui nous prive des avantages qu'on lui doit en Angleterre.

Cependant, il est des œuvres que l'administration publique, quelles que soient l'étendue de ses ressources et la variété de ses moyens d'action, est impuissante à accomplir par elle-même. Parmi ces œuvres, celles qui ont pour objet la transformation entière et pour ainsi dire spontanée des instruments les plus essentiels de l'activité

Digitized by Google

humaine entrent en première ligne. C'est à ce titre que l'établissement et l'exploitation des lignes ferrées exigent l'emploi des forces pour ainsi dire illimitées de l'association. Cette création, qui demandait des ressources financières telles que tous les budgets du monde réunis n'auraient pu l'accomplir avec les excédants des années les plus prospères, a été improvisée comme par enchantement grâce aux grandes associations. La substitution à l'Etat des grandes compagnies, considérée comme moyen d'exécuter les chemins de fer en France, a donc été le résultat d'une nécessité unanimement reconnue. Elles ont accompli ce qu'on attendait d'elles, dit M. Flachat, dans toutes les conditions qu'un bon gouvernement, secondé par une forte et habile administration et une puissance financière suffisante, eût pu attendre de lui-même; habilement, au grand jour, honorablement et honnêtement; à travers les épreuves de la publicité, du libre contrôle de l'opinion publique, malgré l'indifférence des intérêts satisfaits, et les attaques des intérêts insatiables. Les faits d'agiotage que l'on a pu relever, inséparables de toutes les grandes entreprises industrielles, ne sont imputables qu'à cette horde de spéculateurs toujours à la piste des occasions d'exercer leur industrie, et pour qui les affaires, suivant la définition très vraie d'un spirituel écrivain, ne sont que l'argent des autres. La spéculation n'avait d'ailleurs pas attendu en France l'établissement des chemins de fer pour multiplier les scandales; les emprunts d'Etat ont de tout temps été pour elle matière à s'exercer; ce ne sont point les compagnies, c'est Law qui, tout enr endant à notre pays le grand service d'organiser le crédit public, y a introduit en même temps l'agiotage sur une grande échelle. Si les gouvernements qui se sont succédé en France depuis vingt-cinq ans avaient vu dans les compagnies des adversaires de l'intérêt public, comme on se plaît à les représenter dans la théorie contraire au système actuel d'exploitation, ils ne les eussent point toujours soutenues; le gouvernement impérial, le plus sollicité de tous par sa propre administration de lui laisser tout faire, tout diriger sans partage, n'est-il pas celui-là même qui, dans les deux circonstances les plus graves, de 1859 à 1863, lorsqu'il a voulu donner au pays, comme satisfaction légitime, de nouveaux réseaux de chemins de fer, a le plus hautement reconnu l'impérieuse nécessité de confier cette tâche aux compagnies, et pour cela de les constituer plus fortement que jamais? C'est là un fait significatif, venant de la part d'un gouvernement dont la raison d'être est précisément de répondre mieux que tous ses prédécesseurs aux besoins généraux du pays. Ajoutons que la confiance qu'il n'a pas hésité à mettre dans les compagnies a été amplement justifiée, puisque, dans une période de dix ans, la France a pu être engagée dans cinq guerres de politique géné-

Digitized by Google

rale, et traverser la crise industrielle et commerciale issue des événements dont l'Amérique est encore en ce moment le théâtre, sans que les travaux nécessaires à sa prospérité matérielle aient été un seul instant interrompus ou seulement ralentis.

L'argument tiré contre l'exploitation de nos chemins de fer par des compagnies particulières, de ce fait que l'établissement des nouvelles lignes impose à l'Etat des subventions et des garanties d'intérêt onéreuses pour le Trésor public, ne résiste pas à un examen sérieux. Les conventions intervenues en 1863 entre l'Etat et les diverses compagnies s'appliquent à une longueur de 3,291 kilomètres de nouvelles lignes, et portent à 20,000 kilomètres la longueur totale du réseau français. Mais ces lignes complémentaires, entreprises en vue de doter immédiatement les populations de nouveaux moyens de travail industriel et d'exploitation du sol, chargent le présent d'un lourd sacrifice au profit de l'avenir. Elles doivent être construites, dès l'origine, de manière à rendre les mêmes services que les lignes de l'ancien réseau, comme moyen de viabilité ; elles sont, de plus, assujetties, pour les transports de voyageurs et de marchandises, aux mêmes tarifs que celles dont le trafic présente le plus d'importance. La conséquence de cette double condition, imposée à des lignes d'un faible trafic, est d'affaiblir outre mesure le rendement de l'exploitation. C'est une véritable mesure d'utilité publique, et qui, à ce titre, ne pouvait être prescrite par l'Etat sans une compensation pour les capitaux affectés à sa réalisation. Cette juste indemnité réserve d'ailleurs les intérêts du Trésor aussi bien que ceux des actionnaires. Les compagnies sont autorisées à puiser dans l'épargne publique un capital dont l'intérêt est garanti partiellement par l'Etat. Cet intérêt est divisé en plusieurs parts : l'une sera couverte par le revenu des chemins nouveaux ; en cas d'insuffisance, et jusqu'à concurrence de 1 et 1/10e p. 0/0, elle sera couverte par l'ancien réseau. Enfin, si ce dernier apport ne suffit pas, elle sera avancée par l'Etat, dont la garantie sera effective pour une partie de ces lignes pendant une certaine période de temps, mais à charge de remboursement. Mais non-seulement l'Etat ne perdra pas son argent, il n'en perdra pas même l'escompte, ainsi qu'on le prétend. N'est-ce pas, en effet, un magnifique escompte que cette augmentation du revenu des impôts, qui sera le résultat final et infaillible de l'établissement des nouvelles lignes ? De 1846 à 1862, le budget des recettes ordinaires s'est élevé de 1,350,900,000 fr. à 1,900,000,000. L'augmentation de 30 p. 0/0, qui ressort de la comparaison de ces deux chiffres, est due surtout au développement amené par les chemins de fer dans les transactions intérieures et internationales de notre commerce, et dans la production de notre industrie. Le seul

Digitized by Google

produit des impôts directs sur les chemins de fer rapporte d'ailleurs à l'Etat l'intérêt des sommes qu'il a données en subventions aux compagnies. Il est donc facile de prouver que, même au point de vue purement fiscal, le concours prêté par les finances de l'Etat aux travaux exécutés par les compagnies constitue une opération excellente. En ce qui concerne la bonne et prompte exécution des travaux eux-mêmes, il y a tout avantage à substituer les efforts de l'association à l'action directe de l'Etat : les compagnies, stimulées par la nécessité de faire fructifier l'argent qu'elles dépensent en frais de premier établissement, exécutent plus rapidement que l'Etat. Nous ajouterons aussi qu'elles savent apporter plus d'économie dans l'emploi des intérêts confiés à leur gestion. Comme le fait très judicieusement observer M. Flachat, des milliards ont été dépensés par les chefs et agents chargés de ces immenses travaux, et pas un exemple ne s'est produit d'une grande fortune, d'une grande position acquises par des moyens scandaleux, comme ceux dont le souvenir est resté attaché à l'époque des fermiers généraux.

Ainsi, non-seulement l'établissement des chemins de fer et leur exploitation par les associations privées ont été le résultat de la force même des choses, qui ne permettait pas à l'Etat l'immense déploiement de ressources exigé par l'enfantement d'une pareille œuvre, mais il faut encore reconnaître que cette combinaison présente l'incontestable avantage d'une plus grande rapidité dans l'exécution des travaux et d'une plus grande économie dans les dépenses de premier établissement et d'exploitation. Ces considérations répondent victorieusement, suivant nous, aux attaques dirigées contre les compagnies par les partisans de l'absolue liberté en matière d'industrie et de commerce, comme en matière politique, qui, déclarant attentatoire à la démocratie tout ce qui, dans la liberté, ne se rapporte pas exclusivement à l'individu, voudraient l'anéantissement de l'esprit d'association, comme tendant à faire revivre, sous une autre forme, la féodalité, extirpée du sol français par le triomphe des principes de 1789. C'est le paradoxe caressé par ceux qui dernièrement appelaient, avec plus de malignité que de justesse, nos compagnies de chemins de fer les six grands commandements industriels de la France. Aveugles qui, malgré ce qui chaque jour frappe leurs yeux dans toutes les parties du monde civilisé, s'obstinent à ne pas voir que, dans la sphère des intérêts matériels, le triomphe de l'association, favorisé par la substitution progressive du travail mécanique au travail de l'homme, est la loi même de l'avenir. Mais nous ne nous arrêterons pas davantage à combattre une thèse aujourd'hui abandonnée par tous les hommes d'expérience, et à démontrer que vouloir remplacer les compagnies de chemins de fer par l'Etat, sous

Digitized by Google

prétexte d'intérêt public, c'est méconnaître à la fois et cet intérêt et celui de l'Etat, appelé à jouer le rôle, non moins onéreux pour lui que dangereux pour nous, de Providence universelle.

II

Mais il s'agit de savoir si les avantages que l'on a trouvés à déléguer aux compagnies l'exécution des chemins de fer ne sont point obtenus au prix du sacrifice d'intérêts respectables, si l'argent des actionnaires n'est point économisé aux dépens de la bourse, et souvent de la vie même des voyageurs. Ici, nous nous trouvons en présence de contradictions d'un autre ordre. Certains publicistes, admirateurs exclusifs de l'exploitation anglaise, établissent un parallèle entre ses procédés et ceux de l'exploitation française, et d'après eux, le résultat de la comparaison n'est pas à l'avantage de cette dernière. Nous verrons, en allant au fond des choses, que ces critiques ne sont pas mieux fondées que celles dont se servent les partisans de l'exploitation directe par l'Etat.

Comparons d'abord les chartes qui, dans l'un et l'autre pays, ont réglé, à l'origine, les concessions de chemins de fer, et les servitudes et obligations, tant envers l'Etat qu'envers le public, que ces actes de concession imposent respectivement aux compagnies en France et en Angleterre.

En France, le gouvernement, l'administration publique et les compagnies coopèrent également à la création et au service des chemins de fer. Le gouvernement concède les lignes et accorde les subventions nécessaires à leur établissement ; l'administration surveille et contrôle les relations du public avec les compagnies ; ces dernières, enfin, exécutent les voies ferrées et les exploitent. L'administration fixe les classes de voyageurs et de marchandises, détermine les maximum de tarif et les minimum de vitesse applicables à chacune d'elles, et soumet à une approbation préalable toutes les dispositions adoptées par les compagnies relativement au service et au tarif des omnibus, à la prise et à la remise des expéditions à domicile, au tarif des manutentions, de chargement et de déchargement, de magasinage et autres. Elle leur impose, en outre, le transport presque gratuit des lettres, celui des troupes et du matériel de guerre au quart du tarif légal, la transmission gratuite des dépêches télégraphiques privées en cas d'insuffisance du personnel administratif, le payement de tous les frais de contrôle et de surveillance et ceux de la police des gares. Enfin, loin de reconnaître en leur faveur ce monopole

Digitized by Google

qu'on incrimine tant, et qui n'est inscrit nulle part dans le cahier des charges, le gouvernement déclarait, l'année dernière, en termes précis, « que le moment viendra peut-être où le développement de la richesse publique, où les exigences nouvelles d'une production industrielle très avancée, d'une population plus aisée, pourront rendre nécessaire ou même profitable l'établissement de lignes rivales au moins dans les parties les plus riches de notre territoire. »

En Angleterre, les actes de concession soumettent, il est vrai, les compagnies à une concurrence de fait comme de droit, et qui n'a de limites que dans une entente amiable entre les concurrents eux-mêmes, là où ils prévoient qu'une ruine commune sera le résultat final de la lutte. Mais, par compensation, les compagnies sont libres de se refuser à l'exécution de certains transports, auxquels elles n'ont à prêter que leur voie, circonstance qui, en réalité, met souvent le commerce à leur discrétion. Pour les transports de la houille, du coke, des minerais, des matériaux de construction, elles se bornent à remorquer les trains, mais les véhicules sont fournis par l'expéditeur, et ce rôle les dégage de toute responsabilité relativement à la conservation de la marchandise et aux délais de livraison. La charte de concession stipule seulement que le transport doit être effectué dans un délai *raisonnable*. Les compagnies anglaises ont, en outre, le droit d'établir, sans contrôle, des tarifs de chargement et de déchargement, un droit terminal, des droits de manutentions et charges accessoires, qui ont pour effet d'accroître les tarifs légaux du double sur les faibles distances, et d'un supplément, dans tous les cas très notable, jusqu'à 200 kilomètres. Leurs statuts ne leur défendent pas d'assujettir les mêmes marchandises à des tarifs très différents, suivant qu'elles sont destinées à l'exportation ou à la consommation intérieure. Enfin, le gouvernement ne leur impose ni le transport gratuit ou à prix réduit des troupes, du matériel militaire, de la correspondance, des dépêches télégraphiques, et, au lieu de payer, comme en France, sur les places de voyageurs et les transports de marchandises en grande vitesse, un impôt de 12 p. 0/0, les compagnies anglaises n'ont à acquitter qu'un impôt de 5 p. 0/0 sur les places de voyageurs. Quant aux transports de marchandises, ils sont exonérés de toute redevance.

Par ce simple exposé, il est facile de voir que la législation des chemins de fer a été conçue en France dans l'intérêt à peu près exclusif de l'Etat et du public, tandis qu'en Angleterre elle abandonne presque entièrement les intérêts publics et privés à la discrétion des compagnies. Il est vrai, et c'est une objection au-devant de laquelle nous nous hâtons de courir, il est vrai que la concurrence illimitée

Digitized by Google

que la loi autorise entre les compagnies anglaises a pour effet de sauvegarder, tout au moins aussi bien que la réglementation française, l'intérêt public, que ne protégent pas les clauses du cahier des charges. Nous ne faisons pour notre part nulle difficulté de reconnaître que l'intérêt immense qu'ont les compagnies anglaises, en présence de cette concurrence illimitée, à satisfaire le public mieux que leurs rivales, leur a donné une organisation aussi bien appropriée que possible aux exigences particulières de la population et du commerce britanniques. Néanmoins, en poursuivant notre comparaison dans le détail des faits, recherchons si le service si vanté des compagnies anglaises répondrait aussi bien que celui de notre exploitation aux besoins spéciaux du public et du commerce en France.

Constatons tout d'abord que les dépenses d'établissement des chemins de fer ont été comparativement beaucoup moins élevées en France qu'en Angleterre. Le réseau français, comprenant une étendue totale de 20,130 kilomètres, aura coûté une somme totale de 8,352,000,000, ce qui fait ressortir le coût kilométrique à 430,000 fr. Mais en déduisant de ce chiffre de dépense la part à la charge de l'Etat, il ne reste à celle des compagnies que 361,000 fr. par kilomètre. A la fin de 1861, le réseau anglais, long de 17,465 kilomètres, avait coûté 9,150,000,000, c'est-à-dire, par kilomètre, 80,000 fr. de plus que l'ancien réseau français et 107,000 fr. de plus que le nouveau. L'économie réalisée par les compagnies françaises dans la construction de leurs lignes paraîtrait plus remarquable encore si l'on faisait entrer en ligne de compte le prix des matériaux, des métaux et des machines, plus élevé en France qu'en Angleterre, et les espaces considérables occupés par les gares françaises.

La supériorité des compagnies françaises n'est pas moins évidente dans l'exploitation des lignes que dans leur construction. Il résulte de calculs faits par M. E. Flachat avec la plus rigoureuse exactitude, que si l'Angleterre transporte annuellement 216,000 voyageurs par kilomètre, la France en transporte 278,000, et que le coût du transport, qui s'élève en Angleterre à 9 cent. 05 par voyageur et par kilomètre, s'abaisse, en France, à 5 cent. 75. Nos compagnies transportent donc plus de monde et à meilleur marché que les compagnies anglaises. Que si l'on compare maintenant les transports de marchandises dans les deux exploitations, on trouve encore, à l'avantage de la France, une notable différence entre le prix moyen des tarifs appliqués aux transports des matières premières qui alimentent les deux principales industries modernes, l'industrie minérale et l'industrie textile. Ainsi, pour la houille, à la distance de 161 kilomètres, les tarifs anglais donnent un produit

Digitized by Google

moyen de 5 cent. 18, et ceux de nos compagnies un produit de 4 cent. 69. Les transports de minerai ne présentent pas une réduction moindre dans notre pays ; de 9 cent. par tonne et par kilomètre en Angleterre, ils descendent, en France, pour la même distance et le même poids à 5 cent. 3. Les tarifs perçus sur le fer en barres, la fonte et le fer sous toutes leurs formes, et sur le coton brut, sont chez nous inférieurs d'au moins un quart aux tarifs anglais. En France, on transporte à des prix également réduits les grains et farines, le vin, les bestiaux, le lait, les matériaux de construction, les bois à brûler et de charpente, les fourrages, les engrais, en un mot, toutes les matières pour lesquelles la distance était un obstacle aux développements de l'agriculture et de l'industrie ; le plâtre traverse la France à 2 cent. par tonne et par kilomètre, tandis que rien d'analogue n'existe en Angleterre. En prenant pour base de comparaison les marchandises dites de classe, on arrive, dit M. Moussette, dans son rapport que nous avons déjà eu occasion de citer, à ce résultat que, pour toutes les lignes anglaises, le tarif moyen perçu est d'au moins 12 cent. par tonne et par kilomètre ; il va même jusqu'à 16 cent. sur le réseau du Great-Northern, tandis que, sur les lignes françaises, la moyenne des prix perçus pour les marchandises de cette catégorie varie entre 7 et 9 cent. au plus. Outre les tarifs de transport, la marchandise supporte, en Angleterre, des droits accessoires qui n'ont pas d'équivalents dans notre exploitation. Ainsi, nous trouvons le droit de gare, ou *droit terminal*, qui varie, suivant les classes, de 3 à 4 fr. 35 cent. par tonne ; les droits de chargement et de déchargement fixés à 1 fr. 87 cent. par tonne. Ces surtaxes permettent aux compagnies anglaises de dépasser énormément les tarifs légaux, surtout pour les courtes distances ; pour les parcours au-dessous de 80 kilomètres, la surtaxe imposée aux transports anglais, grâce aux droits accessoires, est de 100 à 300 p. 0/0. Nous pouvons donc, avec M. Flachat, résumer ainsi qu'il suit le résultat comparatif du service rendu par les chemins de fer anglais et français, quant au transport des marchandises : « Pour un produit de 22,100 fr. par kilomètre, les chemins anglais auront transporté 245,500 tonnes à 1 kilomètre ; tandis que pour un produit de 27,150 fr., les chemins français auront transporté 387,500 tonnes à 1 kilomètre, utilisant ainsi leurs voies dans la proportion de 100 à 158, et gratifiant le pays d'une économie comparative de 22.5 p. 0/0 sur le prix de transport, sans compter l'économie sur le camionnage, dont le taux maximum ne dépasse pas 7 fr. par tonne, en France, tandis qu'il s'élève jusqu'à 15 fr. 60 c. en Angleterre. »

S'il est maintenant clairement démontré que le taux moyen des tarifs français est notablement inférieur à celui des tarifs anglais,

Digitized by Google

d'un autre côté, il est incontestable que la vitesse de certains trains, en Angleterre, surtout celle des trains express, est supérieure à celle des mêmes trains en France. Aussi, réclame-t-on à grands cris une augmentation de la vitesse de nos trains et une réduction des délais que prennent nos compagnies pour la livraison des marchandises. On voudrait que tous les transports se fissent avec la même rapidité en France qu'en Angleterre, et ce vœu est assurément fort naturel ; mais ceux qui le forment oublient de tenir compte des conditions auxquelles le commerce anglais doit cet avantage tant envié, et refuseraient assurément de les subir. Pour obtenir une vitesse supérieure dans la marche des trains, et de moindres délais dans les livraisons de marchandises, le commerce français n'aura que deux choses à faire : payer d'abord aux compagnies 15 fr. 50 c. par tonne au lieu de 6 fr. 50 c. qu'il leur donne, et ensuite ne demander aux chemins de fer que leurs voies et leurs locomotives, et se charger de la fourniture des wagons pour les transports de houille, de coke, de minerai, de matériaux, de sel, et en général de toutes les matières encombrantes, qui constituent en Angleterre les deux tiers environ d'un trafic qui n'encombre pas les gares, et qui n'impose pas son mouvement de chargement, de déchargement et de camionnage aux agents de la compagnie.

Si l'on veut savoir quel est le prix anglais comparé avec celui qui est payé aujourd'hui par le commerce en France, on peut prendre comme point de départ une ligne et une distance où la grande vitesse est d'un intérêt majeur, celle de Paris au Havre, qui a 226 kilomètres de longueur. Or, sur cette ligne, pour toutes les denrées fraîches, le tarif par tonne est, tous frais compris, de 69 fr. 88 c.; pour la même distance et la même nature de transports, il est, en moyenne, sur les lignes anglaises, de 98 fr. 83 c. Nous pouvons multiplier ces rapprochements en ce qui concerne les transports par grande vitesse de tous les produits manufacturés, et nous arriverons toujours à cette conclusion invariable, que ces transports ne s'effectuent et ne peuvent s'effectuer à Londres qu'à des prix hors de toute comparaison avec les nôtres. Ajoutons d'ailleurs, à la décharge de nos compagnies, qu'elles perdent la plupart du temps sur les services d'omnibus et de camionnage qu'elles ont montés elles-mêmes, tandis qu'en Angleterre, l'exploitation de ces services est abandonnée par les administrations de chemins de fer à des intermédiaires, pour lesquels c'est une source de fort beaux bénéfices, et qu'enfin le régime des octrois allonge beaucoup en France le temps qui peut être consacré à la livraison des marchandises, obstacle qui n'existe pas en Angleterre.

On voudrait aussi obtenir en France, pour les trains express de

Digitized by Google

voyageurs, une organisation analogue à celle des compagnies anglaises, c'est-à-dire un plus grand nombre de départs et une plus grande vitesse de marche. Or, sans parler ici des obstacles purement matériels que la configuration topographique de notre pays oppose à la réalisation de ce vœu, deux puissantes considérations expliquent la différence dont on se plaint. Et d'abord, il ne faudrait pas oublier que les chemins de fer anglais traversent un territoire où la population est plus dense, plus riche, plus active, plus habituée à voyager qu'en France, et où la bourgeoisie s'occupe beaucoup plus généralement d'affaires. Aussi, dans le nombre total des places, celles de 1re classe entrent-elles en Angleterre pour une proportion beaucoup plus considérable que chez nous. En France, sur 100 voyageurs, on en compte 9 de 1re classe, 16 de 2e et 75 de 3e; en Angleterre, 12.62 de 1re classe, 29.44 de 2e et 57.94 de 3e. En d'autres termes, les voyageurs de 1re classe ne forment que le onzième de la circulation en France; ils forment le huitième en Angleterre; les deux premières classes réunies entrent en Angleterre pour les 42/100es dans le nombre total, et seulement pour le quart chez nous. Le besoin d'une circulation très rapide est donc, en Angleterre, comparativement à la France, comme 42 est à 25. La différence du nombre des classes supérieures entre les deux pays est encore plus marquée pour les petites et les moyennes distances. Le plus grand nombre et la plus grande vitesse des express anglais résultent donc d'un véritable besoin de la population; ce qui le prouve avec la dernière évidence, c'est que la question de prix n'empêche nullement la satisfaction de ce besoin. Le prix s'élève, pour l'express anglais, de 13 à 18 cent. par kilomètre, tandis qu'en France, il ne dépasse pas 10 cent. Et cependant, on trouve en Angleterre surabondance de voyageurs à ce taux. Combien en trouverait-on en France aux mêmes conditions, lorsque nos compagnies n'en peuvent transporter qu'un tiers de moins malgré un tarif inférieur de presque moitié?

L'organisation actuelle des trains express en France a donc été imposée aux compagnies par la force même des choses : trouvant dans une population moins active, moins industrieuse, moins occupée d'affaires que la population anglaise et en même temps plus économe de son argent, une clientèle de premières classes moins nombreuse et moins empressée, elles ont dû subordonner le nombre de leurs trains express au trafic probable de cette partie de leurs services, et adopter des tarifs en harmonie avec le goût du public pour le bon marché. L'administration ne saurait les obliger à faire des trains rapides là où il n'y a pas assez d'aliment ; ce n'est qu'en leur assurant des compensations pécuniaires pour le supplément de dépense qui en résultera qu'on pourra les encourager à étendre le nombre et à

Digitized by Google

augmenter la vitesse des express. Ce n'est que par une solution équitable et non par voie de coercition qu'on obtiendra des compagnies qu'elles devancent de beaucoup le moment où les trains rapides donneraient un produit suffisant. On peut en dire autant de la question générale de réduction des tarifs, cet éternel objet des récriminations contre l'exploitation des compagnies françaises.

L'étude de cette difficulté vient d'inspirer à l'un des plus habiles et des plus convaincus partisans de l'exploitation par l'Etat, M. G. Marqfoy, l'idée d'une solution que nous ne saurions laisser passer sans examen. D'après cet écrivain, c'est à tort que l'on représente les compagnies comme aussi intéressées que le public lui-même à tout abaissement des tarifs qui aurait pour résultat un développement de trafic et par conséquent une augmentation de recettes et de bénéfices. Cette transformation ne peut s'opérer qu'après une période de transition plus ou moins longue pendant laquelle il faut se résigner à perdre; M. Marqfoy cite, à l'appui de cette assertion, le fait qui s'est produit à la suite de la réduction appliquée par l'administration des postes au tarif du transport des lettres. En 1847, les postes produisaient une recette brute de 45 millions : l'année suivante, la taxe fut abaissée uniformément à 20 cent. pour toute la France, et le budget de 1849 constata une diminution de 15 millions dans le produit brut des recettes. Ce ne fut qu'en 1854, c'est-à-dire cinq ans après la réforme postale, que l'on put revenir au chiffre de 45 millions. Mais depuis 1856, la recette brute a augmenté de 2 millions par an, tandis qu'avant la réforme, pendant la période de 1843 à 1847, elle n'avait augmenté que de 900,000 fr. par an. Tel a été le résultat fécond de l'abaissement des tarifs. Mais si l'opération a fini par devenir aussi lucrative, c'est au prix de sept années d'attente et de perte. Or, si une administration publique qui relève du Trésor peut s'imposer d'aussi lourds sacrifices en vue d'un bénéfice immanquable mais à longue échéance, il n'en est pas ainsi d'adminitrations privées, que leur constitution financière condamne à faire produire sans relâche et le plus possible les capitaux qu'elles emploient. Si les détenteurs d'actions de chemins de fer étaient toujours les mêmes, peut-être à la rigueur pourrait-on leur faire entendre qu'il est de leur intérêt de se priver de tout ou partie de leurs revenus pendant quelques années, pour les doubler ensuite. Mais les actions changent incessamment de mains, et dès lors il y a nécessité absolue pour les compagnies d'en soutenir les cours par des distributions de dividendes aussi fortes que possible, ou de se ruiner par la dépréciation rapide de la masse des titres qui représentent leur capital. En présence de cette alternative, elles ne sauraient hésiter, quelque avantageux que doive être le résultat final d'une réduction sérieuse des tarifs, à les maintenir tels

Digitized by Google

qu'ils sont et à ne concéder qu'avec la plus timide circonspection les diminutions réclamées par le commerce. Les compagnies, d'ailleurs, ne possèdent pas le premier et le plus indispensable élément de la réduction des tarifs à la dernière limite possible. M. Marqfoy prétend qu'elles ne connaissent pas le prix de revient de leurs transports, attendu qu'il aurait en vain cherché ce renseignement dans les nombreux documents relatifs aux divers détails de leur exploitation, que chaque jour elles publient. Voulant suppléer à cette lacune, M. Marqfoy s'est livré à un calcul duquel il résulte que les prix de revient doivent être très approximativement évalués comme il suit :

Wagons chargés à 4t,91 (charge moyenne) 0f,018, soit 2 cent. ; wagons chargés à 10t (charge complète) 0f,009, soit 1 cent.

En comparant ces prix de revient au tarif moyen appliqué par les compagnies françaises, lequel est de 6 cent. 1/2 par tonne et par kilomètre, on voit qu'il resterait une marge considérable pour réduire. Dans le système de M. Marqfoy, la réduction pourrait abaisser uniformément les tarifs de 1 à 3 cent., tout en laissant encore un fort beau bénéfice à l'exploitation. C'est à l'administration qu'il appartient, suivant lui, d'imposer cette réduction, que les compagnies ne voudraient ni ne pourraient réaliser spontanément. Mais ce n'est pas en persévérant dans la manière dont elle contrôle la fixation des tarifs que l'administration pourra gratifier le pays de cet immense bienfait. Le contrôle de l'administration sur chaque nouveau tarif proposé par les compagnies est impossible. Il demande une connaissance spéciale des lieux, des faits et des circonstances, connaissance que les agents de l'Etat ne possèdent jamais aussi bien que ceux des compagnies, et, grâce à l'impossibilité où l'on se trouve d'apprécier en connaissance de cause les excellentes raisons que ne manque jamais de faire valoir la partie la plus directement intéressée, les tarifs passent la plupart du temps tels qu'ils ont été proposés. Ce n'est donc pas d'une immixtion quotidienne de l'administration que peut venir l'abaissement sérieux des tarifs indiqué par M. Marqfoy. Mais il pense que l'intervention législative peut amener cette réforme en s'exerçant à propos des secours financiers que les compagnies réclament de l'Etat pour l'achèvement de leurs réseaux. Voici comment l'on pourrait procéder. La réduction des tarifs au plus bas chiffre possible serait immédiatement décrétée ; puis on calculerait, d'après l'accroissement de circulation qui en résulterait, les revenus probables des compagnies après la réforme. Ces revenus seraient garantis aux compagnies pendant toute la durée de la période de transition par l'Etat, transformé en régulateur des dépenses et des produits de l'exploitation. Dans la pensée de l'auteur du système, les sacrifices de l'Etat n'auront pas autant d'importance qu'on

Digitized by Google

pourrait le croire, attendu que les compagnies, ne connaissant pas leurs prix de revient, pourront abaisser certains tarifs et augmenter immédiatement leur recette nette par l'effet de l'accroissement du trafic. Il y aura ainsi, dans une certaine mesure, compensation entre l'augmentation et la diminution des recettes, qui résultera de l'abaissement des tarifs. La durée de l'intervention financière de l'Etat sera d'ailleurs limitée par celle de la période de transition, et il devra se récupérer de ses avances en prélevant, jusqu'à entier amortissement du capital avancé, l'excédant des recettes, qui ne manquera pas de se produire après le retour des revenus probables de l'exploitation au chiffre arrêté d'un commun accord entre l'Etat et les compagnies. Une fois l'Etat remboursé de ses avances, les compagnies entreront en pleine jouissance de tous les produits de leur exploitation, et réaliseront alors d'incalculables bénéfices; car si l'on ne peut fixer de limites au développement des transports de marchandises, l'échelle du besoin de voyager est indéfinie, suivant M. Marqfoy, pour un peuple civilisé.

Assurément, si la réalisation de ce projet était possible dans les conditions indiquées par son auteur, on aurait trouvé le moyen de concilier le triple intérêt de l'Etat, du public et des compagnies, et il faudrait hâter l'application d'une réforme aussi profitable à tout le monde. Malheureusement, tout le raisonnement de M. Marqfoy nous paraît reposer sur de pures hypothèses. Ainsi, il se trompe et se met en contradiction flagrante avec lui-même lorsqu'il avance que tout abaissement de tarifs a pour conséquence immédiate de constituer l'exploitation en perte. Ne reconnaît-il pas ensuite que la réduction de certains tarifs donnerait au contraire une augmentation instantanée de recettes? Les compagnies le savent parfaitement, et elles n'ont pas attendu cette révélation pour appliquer la réduction là où elles comptaient trouver des bénéfices immédiats. Mais il est d'autres espèces de transports dont la fréquence ne pourra jamais être augmentée suffisamment pour couvrir le déficit qui résulterait de l'abaissement des tarifs qu'ils supportent, et ce sont les transports qui s'exercent sur les matières dont la production est forcément limitée par l'étendue et l'énergie des forces qui l'engendrent. Cette observation, dont M. Marqfoy paraît ne s'être pas préoccupé, s'applique surtout à un grand nombre de produits agricoles. A ces transports, il sera toujours impossible d'appliquer des tarifs aussi réduits que le voudrait M. Marqfoy. L'exemple, choisi dans les faits qui se sont produits à la suite de la réforme opérée dans les tarifs de l'administration des postes, est sans aucune analogie avec le trafic d'une exploitation telle que celle des chemins de fer, qui s'exerce sur des transports de toute nature et non pas sur une spé-

Digitized by Google

cialité comme le transport des dépêches. Enfin, rien ne prouve que les compagnies ne connaissent pas leurs prix de revient; induire cette ignorance de ce qu'elles ne portent pas ce renseignement à la connaissance du public nous paraît une conclusion un peu forcée : une exploitation de chemin de fer constitue une entreprise commerciale; or, nul commerçant ne fait connaître à sa clientèle ses prix d'achat à côté de ses prix de vente, et on ne saurait raisonnablement le lui reprocher. Nous ignorons de quels documents M. Marqfoy a fait usage pour suppléer à la prétendue ignorance des compagnies sur ce point essentiel, mais son calcul ne saurait être exact, car nous y découvrons, dès le début, une erreur considérable. En fixant à 2 cent. par kilomètre avec la charge moyenne, et à 1 cent. avec la charge complète le coût du transport d'un wagon, il a oublié de tenir compte des retours à vide qui, dans la plupart des cas, doublent le chiffre de la dépense. L'administration, suivant l'honorable écrivain, ne disposerait pas des éléments d'appréciation nécessaires pour contrôler sérieusement les tarifs des compagnies; ce reproche, qui peut être fondé dans certaines circonstances exceptionnelles, devient singulièrement exagéré lorsqu'on prétend le généraliser ainsi. Les ingénieurs chargés du contrôle et les inspecteurs de l'exploitation commerciale nommés par l'État, résident sur les lieux et connaissent les besoins du trafic, les nécessités spéciales de chaque exploitation aussi bien que les agents des compagnies avec lesquels ils sont appelés à discuter contradictoirement la mise en application des nouveaux tarifs. Il faut bien admettre que leurs rapports entrent pour quelque chose dans l'approbation des tarifs et que les compagnies ne sont pas seules entendues. Mais, alors même que le contrôle exercé sur la tarification des chemins de fer serait d'une inefficacité aussi prouvée que l'affirme M. Marqfoy, l'ingénieuse combinaison à l'aide de laquelle il croit pouvoir assurer au pays la réduction générale du prix des transports par les chemins de fer est-elle pratiquement réalisable? Ici, encore, nous trouvons l'auteur en complet désaccord avec lui-même. Après s'être élevé avec la plus grande énergie contre les subventions et les garanties d'intérêt prodiguées aux compagnies, il propose d'imposer au Trésor des sacrifices dont il serait impossible de limiter l'étendue et la durée, mais dont l'importance dépasserait certainement celle de toutes les sommes qui représentent le concours financier de l'Etat à la construction et à l'exploitation de notre réseau tout entier depuis l'origine des chemins de fer. Nous doutons fort que le budget ait une élasticité suffisante pour se prêter aux allocations prodigieuses que la réalisation de cette grande réforme économique mettrait chaque année à sa charge. Une série d'emprunts successifs pourrait à la rigueur

Digitized by Google

fournir les ressources nécessaires : mais quel serait le ministre des finances assez téméraire pour engager sa responsabilité dans cette voie, en présence des éventualités qui, non-seulement, pourraient retarder indéfiniment les termes de remboursement, mais amener un résultat final tout différent de celui sur lequel on aurait compté, car, malgré les espérances fondées sur la progression indéfinie des transports et des voyages, rien n'est moins sérieusement établi que la théorie sur laquelle elles se fondent, et l'incertitude d'un avenir dont personne ne connaît le secret interdira toujours à un gouvernement économe des deniers publics de courir une chance aussi dangereuse.

Remettons-nous-en donc aux compagnies elles-mêmes du soin d'amener progressivement la diminution des tarifs. Elles sont déjà entrées résolûment dans cette voie, car elles savent qu'il y va de leur intérêt, quoi qu'on en dise. Mais une pareille révolution est de celles qui n'ont jamais pu s'accomplir du jour au lendemain ; subordonnée à mille conditions dépendantes les unes des autres et qui se résument dans un seul mot, le progrès matériel, elle ne peut marcher que par degrés, avec prudence et circonspection, car elle touche à trop d'intérêts de tout ordre et souvent de nature contraire, pour ne pas les ménager. Le succès de la réforme dépend donc des compagnies vers lesquelles tous ces intérêts convergent; elles ont déployé jusqu'à ce jour assez d'intelligence pour l'appliquer au moment opportun.

III

Après avoir passé en revue toutes les critiques récemment dirigées contre l'exploitation de nos chemins de fer en dehors de l'enquête administrative et à l'occasion de cette enquête, relativement aux questions de tarifs et d'accélération des trains, il nous reste à examiner celles qui concernent la sécurité des voyageurs. Nous avons été d'autant plus surpris de voir des accusations à ce sujet trouver encore récemment un écho complaisant au sein du Corps législatif, que déjà, dans de précédentes sessions, elles avaient fait l'objet d'interpellations et de réponses après lesquelles le débat semblait épuisé, qu'on les avait discutées à fond dans l'enquête, reproduites et réfutées dans la presse, et que nous avions pris soin nous-mêmes, dans une précédente étude, de les réduire à leur juste valeur [1]. Mais puisqu'on lit si peu en France, que les représentants officiels du pays

[1] Voir la *Revue Contemporaine*, livr. du 15 décembre 1863, p. 476-478.

Digitized by Google

eux-mêmes ne prennent pas la peine de se mieux renseigner sur les questions qu'ils portent à la tribune, résignons-nous, au risque de prêcher encore une fois dans le désert, à recommencer des explications dont on finira sans doute par tenir compte.

C'est l'insuffisance des précautions prises par les compagnies et l'imperfection des mesures de contrôle adoptées par l'administration pour protéger la vie des voyageurs que l'on a incriminées pour la vingtième fois. On a, dans l'intérêt de cette cause, ravivé le souvenir de quelques accidents qui ont eu, dans le pays, un douloureux retentissement pendant ces derniers mois.

Une collision entre un train de marchandises et un train à grande vitesse s'est produite dernièrement dans la gare d'Arras. La double enquête administrative et judiciaire entamée sur les causes de cet accident a prouvé qu'il était dû à la négligence d'un aiguilleur, lequel a allégué pour sa justification qu'il se trouvait de service depuis dix-huit heures, et qu'il était exténué de fatigue au moment où il a commis cette déplorable erreur. Est-il admissible, a-t-on dit, que les règlements des compagnies permettent de prolonger le travail d'un homme jusqu'à dix-huit heures, lorsqu'il n'est que de douze heures dans les manufactures; d'épuiser ainsi les forces d'un agent, dont un seul moment d'oubli peut entraîner d'effroyables désastres?

Nous aussi, nous proclamerons tout aussi haut que l'orateur que si de pareils règlements existent, les compagnies sont bien coupables, et que l'administration chargée de contrôler ces règlements encourt une responsabilité plus grave encore. Mais le fait, quoique affirmé avec une assurance singulière, est complétement inexact. Le maximum du travail règlementaire imposé aux aiguilleurs est de huit à douze heures au plus dans toutes les compagnies, sans en excepter celle du Nord, sur le réseau de laquelle s'est passé l'accident. Nous ajouterons que le travail des aiguilleurs n'est pas fait, comme on l'a dit, pour épuiser les forces de ces agents; il ne demande aucun déploiement de forces, mais de la vigilance et de l'exactitude. Or, les distractions ne dépendent pas de l'épuisement des forces physiques, et l'aiguilleur dont l'oubli a causé l'accident d'Arras à la dix-huitième heure de son service aurait pu tout aussi bien le commettre pendant la première heure. En admettant même que le prolongement du service de cet homme ait contribué à la fausse manœuvre qu'il a accomplie, la faute n'en est point à la compagnie. M. Boinvilliers, commissaire du gouvernement, a fait bonne justice de cette accusation en révélant à la Chambre ce qui avait eu lieu dans cette circonstance. L'aiguilleur devait cesser son service après les douze heures règlementaires, qui se terminaient à six heures du matin. Un de ses camarades l'avait prié de le remplacer jusqu'à midi, et il y

Digitized by Google

avait consenti. Ces sortes de complaisances sont d'usage entre les hommes qui remplissent la même tâche, dans toutes les administrations du monde, et la plus sévère vigilance ne saurait les empêcher. Qu'un désastre en ait été la conséquence à Arras, c'est un de ces malheurs qui échappent à toutes les prévisions humaines, mais dont il serait souverainement injuste d'accuser l'exploitation des compagnies, qui ont tout fait au contraire pour le prévoir.

Un autre accident, celui de Pierrefitte, a servi de texte pour critiquer l'entretien du matériel des compagnies et la surveillance des ingénieurs du contrôle sur ce matériel. On sait que cet accident a été également occasionné par la collision de deux trains, dont l'un portait le n° 26 et l'autre le n° 24. Le train 24 avait eu sa bielle cassée à Gonesse. Le mécanicien de ce train, voyant le disque rouge à 300 mètres, avait voulu serrer le frein, mais le frein s'était rompu sous l'étreinte. Le conducteur du train 26 n'avait pu de son côté faire usage de la corde qui le met en communication avec le mécanicien, le mécanisme étant dérangé ce jour-là. Enfin, le mécanicien du train 24, voyant arriver le train 26, avait sauté sur sa machine et l'avait mise en mouvement, mais la chaîne qui retient le tender au wagon s'était cassée. On a trouvé extraordinaire que la bielle, le frein, la chaîne se soient rompus simultanément; on en a conclu que le matériel des deux trains de Pierrefitte était en état de vétusté et de délabrement, et on s'est écrié : Où donc est ce contrôle qui coûte 2 millions à l'Etat?

Ceux-là seuls peuvent mettre en doute l'efficacité du contrôle exercé sur le matériel de nos chemins de fer qui ne l'ont pas vu fonctionner. Tous les matériaux qui concourent à l'établissement et à l'entretien de la voie, toutes les pièces de fer, d'acier, de cuivre et de bois qui entrent dans la construction des locomotives et du matériel roulant subissent, avant d'être mis en usage, des épreuves sérieuses et multipliées. Est-ce à dire que cela suffise à rendre l'homme maître absolu de la matière? Il ne l'est pas plus que des éléments : tous les progrès de la science seront éternellement impuissants à lui donner un tel pouvoir, qui n'appartient qu'à Dieu. Est-il possible, a répondu avec beaucoup de bon sens M. Boinvilliers, d'empêcher, par exemple, une chaudière d'éclater sur les chemins de fer, quand il en éclate si souvent dans les usines de l'industrie? Une bielle casse, une chaîne se brise : cela tient à l'imperfection latente du métal, parfait en apparence; le danger existait, et rien ne le révélait. Il faudrait avoir été témoin des curieuses expériences, fréquemment répétées à l'école impériale des mines, sur la résistance des métaux, pour se faire une idée des modifications imprévues que l'usage fait subir à leur composition moléculaire. Le plus employé de tous, le fer, est aussi le

Digitized by Google

plus sujet à ces transformations, qui déjouent tous les calculs, trompent toutes les prévisions. Des barres de fer, sortant de la forge à l'état fibreux, ont été soumises à des épreuves de compression et de torsion qui les rendaient grenues et cassantes comme de la fonte. Il a été prouvé que l'usage produit le même effet sur le fer qui entre dans la composition des machines et des appareils qui produisent et qui supportent un mouvement actif, et on ne connaît pas la limite du temps après lequel ce changement dangereux est à craindre, car, après un long service, des pièces de fer sont encore pourvues d'une force de résistance considérable, tandis que d'autres, presque neuves, sont déjà profondément atteintes par la décomposition moléculaire, et se brisent comme du verre. Voilà pourquoi, malgré toutes les précautions, malgré le contrôle le plus consciencieux, une bielle, un frein, une chaîne, peuvent se casser dans une locomotive ou dans un wagon, comme un essieu ou un ressort dans une voiture ordinaire, et amener des accidents. Mais le public ignore tout cela, et les tribunaux n'en tiennent pas assez compte lorsqu'ils sont appelés à se prononcer sur les accidents de chemins de fer. On veut toujours y voir la faute des hommes et jamais celle des choses. La législation appliquée aux chemins de fer date d'une époque où l'on se faisait un monstre des dangers attachés à ce nouveau système de locomotion, et procède de cette fausse opinion que les agents d'un train n'ont pas le même intérêt que le public à éviter les accidents. Aussi les frappe-t-elle d'une pénalité aussi sévère que s'ils avaient agi volontairement. Nous nous expliquerons peut-être un jour plus longuement sur la nécessité de réformer cette partie de la législation. En attendant, constatons qu'il y a là une erreur regrettable, et que ce n'est pas en encourageant le public à y persévérer qu'on tarira la source des accidents.

Enfin, on a paru surpris d'apprendre que le chauffeur d'une locomotive et le conducteur d'un train ne servent pas à le conduire. Il est pourtant bien facile de se l'expliquer, et tous ceux qui ont voyagé en chemin de fer le comprendront. L'agent désigné dans les chemins de fer sous le titre de conducteur est improprement nommé. Dans les anciennes diligences, on pouvait comprendre l'application de ce terme au conducteur, placé sur le siége à côté du postillon, qui était sous ses ordres et sous sa surveillance. Mais dans les trains de chemins de fer, le conducteur n'est point installé sur la locomotive, première condition pour conduire. Il est simplement chargé de veiller à tout ce qui intéresse la sécurité des voyageurs pendant la marche, le départ et l'arrivée aux stations, de recevoir les billets et d'empêcher toute infraction aux règlements. C'est plutôt l'agent administratif que le conducteur du train. Quant au chauffeur, ses fonc-

Digitized by Google

tions se bornent à alimenter la machine d'eau et de combustible, d'après les indications du mécanicien, dont il est le subordonné, à lubrifier constamment les roues et les pitons, à nettoyer sans relâche toutes les pièces de sa locomotive. Constamment obligé de se retourner et de se baisser pour puiser le charbon dans le tender, et le jeter dans le fourneau, il lui serait d'ailleurs fort difficile, dans cette attitude, de conduire la locomotive. L'exiger de lui, ce serait l'empêcher de remplir son véritable service, et préparer, à coup sûr, de nouveaux et bien plus nombreux accidents. C'est la fonction spéciale et exclusive du mécanicien : la force des choses le veut ainsi. Mais il est regrettable, dit-on, que la vie de plusieurs centaines de voyageurs dépende uniquement de la présence d'esprit et de la vigilance d'un homme qui ne peut être secondé. Le seul remède à ce grave et fatal inconvénient, serait de placer sur la locomotive deux mécaniciens au lieu d'un, encore, ce remède, à le bien examiner, serait-il pire que le mal, car la responsabilité partagée ne manque presque jamais d'engendrer la négligence, et chaque mécanicien se reposant sur son confrère du soin de prévoir le danger, ces deux hommes feraient plus mal qu'un seul leur devoir commun, et pourraient d'ailleurs ne pas s'entendre. Dans ce cas, qui les départagerait? Ce n'est donc point pour économiser le salaire d'un employé, comme on le leur a reproché à propos du service des aiguilleurs, que les compagnies maintiennent l'état de choses actuel; c'est par nécessité et faute de pouvoir faire autrement. Singulière économie, en effet, et étrangement imprévoyante, puisque, pour ne pas dépenser quelques milliers de francs de plus par an, elles s'exposeraient à payer des millions en indemnités aux victimes des accidents!

Les accidents qui se sont produits sur le réseau du Nord ne sauraient donc justifier les attaques contre la compagnie auxquelles ils ont servi de prétexte. Mais comment s'expliquer les critiques élevées contre la compagnie de l'Ouest? On l'a blâmée d'avoir créé un danger pour les voyageurs, en installant des impériales sur ses wagons. On oublie trop facilement d'abord que ce danger est prévenu par les plafonds en bois dont ces impériales sont pourvues, ensuite que ces places n'ont été adoptées par la compagnie que pour faire droit aux vives et persistantes réclamations du public lui-même, et non pour augmenter les recettes, ainsi qu'on le prétend. Il est d'ailleurs assez étrange que, voulant accuser le défaut de sécurité des chemins de fer, on ait précisément choisi pour exemple l'exploitation d'une compagnie qui a trouvé le moyen d'organiser jusqu'à quatre cents trains les dimanches et jours de fête, et de transporter 19 millions de voyageurs, dans le courant de l'année 1863, sans qu'un seul accident ait

Digitized by Google

été le résultat de ce mouvement prodigieux. Est-ce rendre service au public que de décourager, par des accusations sans fondement, de pareils efforts couronnés d'un aussi rare succès?

On a encore demandé l'adoption par nos compagnies des wagons du système suisse et wurtembergeois, dont tous les compartiments communiquent ensemble au moyen d'un couloir : l'usage en a été reconnu impossible après expérience, et nous ne recommencerons pas à en démontrer les inconvénients, qui ont déjà été si souvent mis en lumière. Un seul fait démontre combien le moment est mal choisi pour en demander l'emploi en France. La Suisse et le Wurtemberg, après en avoir fait usage pendant longtemps, renoncent aujourd'hui à s'en servir. Leur condamnation est donc bien prononcée.

Nous ne terminerons pas sans répondre à une insinuation qui n'atteint pas moins la presse que les compagnies de chemins de fer. On a parlé du mutisme des journaux toutes les fois que des accidents se produisent, et, pour expliquer ce prétendu mutisme, on a hasardé le mot de pacte, tout en ajoutant que, pour l'honneur et l'indépendance de la presse française, il n'est pas admissible qu'un tel pacte puisse exister. Tout en tenant compte de cette restriction, nous pensons qu'il eût mieux valu ne point signaler une conspiration qui n'a jamais existé, et à laquelle ne pourra croire aucun lecteur assidu des journaux. Pas un accident n'a lieu sur un point quelconque de notre réseau, sans que, quelques heures après, la population entière de la France en reçoive la description détaillée par tous les organes de la publicité quotidienne. Sans doute, les journaux ne prennent pas à tâche d'exagérer les désastres et de répandre l'alarme par la peinture émouvante, sinon fidèle, du sang répandu, des membres brisés, des blessures affreuses; mais, en pareil cas, est-ce l'émotion et l'épouvante qu'il convient de répandre à plaisir, les familles qu'il faut inquiéter souvent sans raison, le public qu'il est raisonnable d'attrister ou d'exaspérer à propos de malheurs auxquels, la plupart du temps, la fatalité a eu plus de part que la faute des hommes? Non, la presse a une mission plus élevée et plus utile à remplir, et à celle-là, nous attestons qu'elle s'est montrée toujours fidèle. On ne saurait guérir les gens tués ou blessés par les accidents de chemins de fer, en publiant des comptes rendus d'une infidélité pessimiste. Là il faut dire, comme en justice, la vérité tout entière, et rien qu'elle. C'est ce que fait la presse. Mais, ces accidents, on peut contribuer à en diminuer la fréquence et la gravité par l'étude des procédés d'amélioration et de perfectionnement à introduire dans toutes les parties du service des chemins de fer, par la publicité donnée aux découvertes et aux inventions capables de réaliser ces améliorations, par

Digitized by Google

l'appel fait aux inventeurs. Il n'est pas un seul journal important en France, pas une revue qui ne s'occupe souvent de ces questions. La *Revue Contemporaine*, pour sa part, en a fait l'objet d'articles trop variés et trop nombreux, pour qu'il nous soit possible d'y renvoyer en ce moment les lecteurs. En présence de pareils faits, et lorsqu'il existe en outre d'innombrables publications spécialement consacrées à favoriser les progrès de l'exploitation des voies ferrées, et à augmenter, avec leur sécurité, la somme des services qu'elles rendent, est-il concevable qu'on ait pu parler du mutisme de la presse?

Voilà le rôle vraiment digne et intelligent de la presse. Plus convaincu que jamais qu'une telle manière de remplir notre mission est la seule vraiment utile, nous ne nous laisserons pas détourner de cette voie.

HENRI VIERNE.

Digitized by Google

LA

MAISON DE ROCAGIRADE

MŒURS ET PAYSAGES DE LA CATALOGNE

PREMIÈRE PARTIE

I

A quelque distance des sources du Ter, petite rivière qui arrose la partie de la haute Catalogne la plus voisine de la France, au fond d'une vallée couverte de verdure, s'élève une de ces antiques demeures patrimoniales que l'on désigne dans le pays sous le nom de *casas de pagès*, et qui, par leur construction aussi bien que par leurs dépendances, tiennent le milieu entre le château et la simple habitation de paysan. On peut même dire que ces maisons sont les vrais châteaux de la province, dont les lois particulières et surtout les mœurs furent de tout temps peu favorables à la noblesse. Fondées pour la plupart aux XIVe et XVe siècles, à l'époque où les comtes de Barcelone, rois d'Aragon, voulurent se débarrasser définitivement de l'opposition féodale, les *casas de pagès* jouèrent, dès l'origine, une sorte de rôle politique, et formèrent un des éléments les plus considérables du parti de la royauté. Par l'effet du droit d'aînesse, encore aujourd'hui en vigueur dans la province, il est telle de ces maisons qui peut se vanter de n'avoir changé ni de nom, ni de famille depuis plus de quatre siècles. Ainsi en est-il de la maison qui fait le sujet de ce récit. Sur une plaque d'acier scellée dans le mur

Digitized by Google

de la salle, au-dessous d'une statue de la Vierge, on lit l'inscription suivante : « Jean Pastoret, serviteur du roi Pierre, a fait bâtir cette maison de Rocagirade pour lui et ses descendants à perpétuité, anno Domini 1387. » Or, si le vieux bourgeois du moyen âge revenait aujourd'hui au monde, il verrait encore debout et florissante sa belle habitation de Rocagirade, et il y trouverait encore un Pastoret pour lui en faire les honneurs.

Il y a une trentaine d'années pourtant, cet antique nom avait failli s'éteindre. Deux hommes seuls le portaient ; l'un déjà vieux et dans les ordres, l'autre jeune encore, mais d'une santé si faible, qu'il avait dû attendre la pleine maturité de l'âge avant de songer à se marier. Encore une gitana quelque peu sorcière avait-elle remarqué, en examinant sa main, que la ligne de la mort touchait presque à celle du mariage, et c'est pour satisfaire à l'obligation qui lui incombait, en sa qualité d'héritier unique, de perpétuer la famille, qu'il s'était décidé à épouser une parente du côté maternel. Un an après, le chanoine Pastoret, qui était en même temps le chapelain de la maison, baptisait, dans la chapelle de Rocagirade, Jean-Martin-Gabriel, fils légitime de Jean Pastoret, et le père, comme s'il eût désormais terminé sa tâche en ce monde, se hâta d'aller rejoindre ses ancêtres dans le caveau de la famille.

Le deuil fut grand à Rocagirade ; maîtres et serviteurs pleurèrent longtemps. Puis, après s'être assuré par une surveillance assidue que l'âme du défunt ne revenait point et n'avait pas besoin, par conséquent, de secours bien pressants pour faire son chemin dans l'autre monde, chacun reprit ses occupations accoutumées.

Un matin, le chanoine appela dans sa chambre la jeune veuve. Il était assis dans son fauteuil et avait devant lui une table chargée de registres et de notes. Il invita sa nièce à s'asseoir et lui parla en ces termes :

« Mon enfant, il faut sécher vos larmes. Gardons chèrement la mémoire du pauvre Jean, mon neveu, et continuons de prier pour lui ; mais qu'il ne soit plus désormais notre unique occupation. Depuis la mort de mon regrettable frère, il y a trente ans et plus, j'ai administré seul les biens de la maison. Aujourd'hui, je sens que je me fais vieux et que j'ai besoin d'être aidé. Cette tâche vous revient naturellement, ma fille. D'ailleurs, il faut tout prévoir. Si, un jour ou l'autre, il plaisait à Dieu de m'appeler à lui, il faut bien que vous soyez en état de me remplacer tout à fait, et de conserver à votre fils l'héritage de nos ancêtres. »

En entendant ces derniers mots, la jeune femme leva sur le chanoine de grands yeux effrayés :

« Eh quoi ? mon oncle, Dieu pourrait-il bien m'ôter un appui qui

Digitized by Google

m'est si nécessaire? Ne voit-il pas que je ne saurais en aucune manière me passer de vous?

— Les desseins de Dieu sont impénétrables, ma fille. Et, bien que je compte assez sur sa bonté pour espérer encore quelques années de vie, je ne veux pourtant pas le tenter, et négliger les précautions de la prudence humaine. Il faut absolument que vous preniez connaissance de vos affaires, que vous vous formiez au gouvernement de la maison, si vous ne voulez vous exposer à subir un jour la triste nécessité d'un second mariage.

— Oh! mon oncle, s'écria la jeune femme en rougissant, j'espère bien que je n'en serai jamais réduite à cette extrémité. Un homme, un dieu, un roi!... disait ma sainte mère. J'apprendrai, je me formerai. Voulez-vous commencer tout de suite?

— Pauvre enfant, reprit le vieillard en la baisant au front, Dieu sait que j'aurais voulu vous épargner des soucis et des tracas qui ne sont faits ni pour votre âge ni pour votre sexe. Mais comment espérer que votre fils ait le temps de devenir un homme avant que je m'en aille de ce monde? Commençons donc au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Le chanoine fit le signe de la croix et ouvrit un registre où se trouvaient énumérés, par ordre, les biens de toute nature — fermes dans la montagne, vignes dans la plaine, maisons à la ville — qui composaient le domaine de Rocagirade. Il en parcourut quelques articles, en expliquant longuement à sa nièce les meilleurs modes d'exploitation, les devoirs et les redevances des fermiers, les débouchés les plus avantageux. Il lui fit remarquer, en passant de petites notes tracées à l'encre rouge dans la marge du registre, et sur lesquelles ils auraient à revenir plus tard. C'étaient les observations personnelles que chaque héritier avait pu faire durant son administration, et qu'il avait consignées là pour l'instruction de ses descendants.

« C'est la voix des ancêtres, ma fille, disait le chanoine, on ne saurait l'écouter avec trop de déférence. Ces notes sont brèves, mais pleines de sens, et la moindre d'entre elles est d'un prix infini. Là, vous trouverez qu'il ne faut ni augmenter ni diminuer le domaine, l'expérience ayant prouvé que plus serait trop et moins pas assez. Là, vous verrez encore que le chapelain de Rocagirade doit toujours être un membre de la famille ou, à défaut, un proche parent, et qu'un vieil usage lui assure une sorte de droit aux honneurs du canonicat. Mais en voilà assez pour aujourd'hui, ajouta-t-il en fermant le registre; nous continuerons demain et les jours suivants à feuilleter ces gros livres. Puis nous visiterons ensemble les propriétés elles-mêmes, afin que vous voyiez de vos yeux ce que vous aurez lu

Digitized by Google

et entendu ici. Allez, mon enfant, allez retrouver votre fils, pendant que je mettrai ordre à quelques affaires qui traînent. »

La jeune femme sortit, et le chanoine se mit au travail.

Marie de Rocagirade venait d'accomplir sa seizième année. Ses traits, sans être vulgaires, n'offraient point le caractère de finesse et de distinction que l'on remarque chez les Catalanes de bonne maison. La lèvre était un peu forte, la joue pleine, le cou solidement attaché; une belle chevelure noire et très abondante relevait l'éclat de son teint blanc et rose comme celui d'un enfant. Son regard aurait eu de la puissance si la modestie ne l'eût contenu. On voyait qu'elle modérait de même son geste, son allure et jusqu'au son de sa voix, pour ne pas laisser paraître tout ce qu'il y avait en elle de vigueur et de vivacité. Souvent, dans les pays de montagnes, où le corps se développe si rapidement, la nature se plaît à douer ainsi de toutes jeunes filles d'une surabondance d'énergie sans rapport avec leur âge, et dont l'épouse, la mère de famille, la maîtresse de maison trouvera plus tard l'emploi. En attendant, un instinct secret les avertit qu'il est bienséant à elles de dissimuler cette arme des futurs combats de la vie, au prix même de l'aisance et de la grâce de leurs mouvements.

L'âme de la jeune veuve était absolument vierge; la passion ne l'avait pas même effleurée. Née et élevée dans une maison toute semblable à celle qu'elle habitait aujourd'hui, son cœur ne s'était ouvert qu'aux joies et aux douleurs de la famille. Deux fois, dans le cours de sa vie, elle était descendue de ses montagnes pour aller aux foires d'Olot, et c'était tout ce qu'elle avait vu du monde. Son instruction se bornait aux éléments indispensables; elle ne connaissait d'autres livres que son missel et la *Vie des Saints*. Sa mère l'avait appliquée de bonne heure aux détails du ménage, et son adolescence s'était paisiblement écoulée au milieu de ces soins domestiques, si propres à prolonger l'enfance de l'esprit et du cœur. Lorsqu'on lui avait annoncé qu'elle allait épouser Jean de Rocagirade, elle avait obéi sans répugnance comme sans empressement, ne voyant dans le mariage qu'un simple changement de condition qu'elle savait devoir arriver tôt ou tard. Elle n'imaginait pas qu'elle dût trouver là d'autres joies ni d'autres douleurs que celles dont elle avait déjà l'expérience. Son mari, préoccupé de sa mauvaise santé et du pressentiment d'une mort prochaine, l'avait accueillie avec beaucoup d'égards, mais sans passion ni enthousiasme. Sa tendresse toute paternelle n'avait rien de commun avec la flamme divine qui fait battre les cœurs et anime les statues; il redoutait même l'amour comme un piége que la mort lui tendait. Aussi, le mariage n'éveilla-t-il aucune émotion bien nouvelle dans l'âme de la jeune fille. La maternité même lui avait

Digitized by Google

fait d'abord peu d'impression. Les couches avaient été laborieuses, et elle en relevait à peine, que la mort frappait à côté d'elle et partageait son cœur entre un berceau et une tombe.

Depuis quelques jours seulement, en allaitant son nouveau né, elle avait senti ses entrailles s'émouvoir profondément. Elle s'était surprise à contempler, durant des heures entières, la frêle créature avec des mouvements de sensibilité et une plénitude de bonheur qu'elle n'avait jamais connus. Les paroles du chanoine avaient mêlé à ce premier élan du sentiment de graves et solennelles pensées. Elle avait regardé sérieusement dans l'avenir, et la perspective des grands devoirs qu'elle pouvait être appelée à remplir d'un moment à l'autre avait subitement élevé son courage et fortifié sa volonté. Son regard même avait pris de l'assurance ainsi que sa démarche, et elle parlait avec un ton d'autorité qui fut remarqué de toute la maison. Les serviteurs, qui avaient respecté jusque-là son rang, respectèrent sa personne. Au prestige du titre, elle joignit cette vertu secrète qui sort des âmes faites pour commander et à laquelle on ne résiste pas. Tous s'en réjouissaient; car, dans ces maisons patriarcales, où maîtres et domestiques n'ont en vue que le bien commun, on s'applaudit d'un bon gouvernement comme d'un bienfait du ciel. Le chanoine, voyant le moment venu, assembla la famille dans la grande salle, et, prenant les clefs des mains de la vieille servante qui dirigeait le ménage depuis plusieurs années, il les remit à sa nièce, qu'il institua solennellement maîtresse de Rocagirade.

Le lendemain, Marie s'installe dans une grande chambre à double alcôve, en compagnie de l'ex-femme de charge et du petit Gabriel. Les jours et les nuits s'écoulent rapidement entre les soins de la maternité et les devoirs de la maîtresse de maison. L'enfant se développe et se forme presque sans indisposition, grâce à l'excellent lait dont il est nourri. Le chanoine admire avec ravissement ses petits membres déjà drus et forts, cette couleur un peu brune des chairs, ce pleur nourri et puissant, indices certains d'un tempérament robuste. « C'est le fils de sa mère, répète-t-il souvent; vraiment le fils de sa mère. Son pauvre père y est pour bien peu ! » Marie tressaille d'aise et presse l'enfant à le faire crier. Elle le considère, analyse ses traits, puis, se regardant elle-même dans son miroir : « L'oncle a raison; oui, Gabriel aura tous mes traits. » La servante ajoute qu'il sera beau comme sa mère, et Marie accepte en souriant le compliment et l'augure.

L'enfant en grandissant ne démentait aucune de ces espérances. La vie circulait à flots dans sa riche organisation. Il aimait les fatigues, les dangers, les jeux bruyants. Sa mère redevenait volontiers enfant avec lui et était de toutes ses parties. Deux chiens de garde,

Digitized by Google

forts à étrangler un sanglier, et qu'on avait élevés avec lui, complétaient sa société. Dans les fraîches matinées d'été, après que le chanoine avait dit sa messe, tout ce monde s'échappait joyeux et bondissant le long de la verte pelouse qui s'étendait devant Rocagirade. On atteignait le bosquet; l'enfant prenait un air grave et capable. Il sifflait, et les molosses dociles venaient à lui d'un pas lent et la tête baissée. Il les attelait à sa charrue, mettait un genou à terre, faisait le signe de la croix et commençait bravement sa journée. Les sillons s'ajoutaient aux sillons, le soleil montait, l'attelage suait et tirait la langue; mais le laboureur, ardent à la besogne, ne voulait prendre de repos qu'à l'heure prescrite. Cette heure arrivait, les chiens couraient se désaltérer à la source voisine et l'enfant y lavait ses mains et son visage. La mère s'approchait alors, le panier au bras, et étalait les provisions sur l'herbe. On s'asseyait à l'entour; les chiens, à une distance respectueuse, attendant silencieusement leur pitance. Cependant le chanoine, pauvre voyageur fatigué d'une longue course, se présentait à l'improviste, et demandait, au nom de Dieu, de quoi calmer la faim qui le pressait. Le digne laboureur le prenait par la main, le faisait asseoir à ses côtés et commandait à la ménagère de faire une part de plus pour l'hôte inattendu que le ciel leur envoyait. Après le repas, c'étaient des rires, des luttes, des courses infinies sur la pelouse, pendant que le chanoine assis à terre, le dos appuyé contre un arbre, les mains croisées sur son ventre et la tête penchée, s'endormait paisiblement au chant monotone de la cigale.

Au delà du bosquet et de la pelouse coule la rivière du Ter, qui forme la limite de Rocagirade du côté du midi. Ses eaux, d'une transparence un peu brune, ont l'éclat de l'acier poli. Elles descendent à flots pressés de la montagne, heurtant çà et là, dans leur course, les cailloux qui encombrent le lit, et caquetant à l'envi comme une troupe de folles jeunes filles qui vont à la fête. Des légions de truites au dos bronzé se jouent au fond des gouffres que la rivière leur ménage de distance en distance comme des lieux d'asile. Quelquefois, Marie prenait le filet, qu'elle lançait d'une main sûre, et tous ensemble suivaient le cours de la rivière. La gibecière était pleine quand ils arrivaient à un endroit bien connu où, par l'effet d'un accident du terrain formant un barrage naturel, les eaux s'arrêtent dans leur course, comme pour reprendre haleine. En long et en large, l'humide nappe s'étend et s'arrondit en un vaste bassin circulaire. Un bosquet de saules, de peupliers et de plantes fleurissantes s'élève sur ses bords, pareil à la guirlande qui couronnait la coupe des festins antiques. Marie aimait à se baigner dans ce lieu. Elle s'enveloppait dans son peignoir et s'asseyait, tandis que Gabriel,

Digitized by Google

jetant habits bas, gagnait le large, flanqué de ses deux molosses. Après plusieurs bordées dans différentes directions, la fatigue se faisait sentir, et le groupe flottant se dirigeait de nouveau vers la rive. De loin, avec un sourire, la jeune mère tendait la main au nageur haletant, l'attirait sur ses genoux, écartait les cheveux qui descendaient sur son front, et, mettant à découvert son beau visage, elle le baisait mille fois. Les chiens cependant se secouaient, se roulaient sur le gazon, et le chanoine, qui disait son bréviaire à l'ombre des saules, escamotait plus d'un verset à contempler ce charmant tableau.

De pareilles journées amenaient des nuits d'un plein et tranquille sommeil, qui durait jusqu'à l'aube. Gabriel, dans les langes, avait dormi à côté du lit de sa mère ; devenu grand garçon, il ne s'en éloigna pas beaucoup. Un lit fut dressé pour lui dans la seconde alcôve, et là, tous les soirs, sous le même regard, sous les mêmes caresses, il s'en allait dans le pays des songes. Marie ne se couchait qu'après avoir vu son enfant fermer les yeux et éprouver ces légers tressaillements qui indiquent le passage de la veille au sommeil. Souvent, elle appelait encore l'oncle, pour jouir à deux de la vue du bel enfant endormi. Debout aux pieds du lit, un lampe à la main, elle lui montrait les roses de ses joues, ses longs cils abaissés, le calme de sa physionomie, et le vieillard charmé s'approchait, une larme dans les yeux, pour l'embrasser et le bénir.

A quatorze ans, Gabriel réclama énergiquement un fusil. Sa mère avait toujours eu une grande répugnance pour les armes à feu. Mais comment repousser plus longtemps un vœu si raisonnable et que, d'ailleurs, l'oncle appuyait : « A son âge, j'abattais déjà lièvres et perdreaux, disait-il ; ma nièce, l'enfant a raison, il est temps qu'il apprenne à manier une arme. » Marie ne résista plus. Le rudiment fut fermé, et les exercices de charge et de tir remplacèrent les leçons de latin. Le chanoine, rappelant sa verte jeunesse, faisait un feu d'enfer toute la journée. Marie s'enferma d'abord dans sa chambre, mais l'ennui ne tarda pas à la gagner. Elle ne put supporter son isolement, et suivit son fils au tir. Insensiblement, elle s'accoutuma à la vue des armes, puis à l'explosion, puis enfin elle osa tirer elle-même. Dès ce jour, ils furent trois à guerroyer contre les oiseaux, la basse-cour, les pigeons. Mais bientôt, ce massacre sans lutte et sans résistance amenant la satiété, ils se prirent à désirer des chiens courants, la forêt sauvage, les ruses du lièvre, les dangers du loup et du sanglier.

Marie imagina et fit exécuter sans en rien dire un costume de chasse : des bottines en cuir de Russie, un jupon de drap rouge, un corsage bleu à boutons d'argent, un feutre gris orné d'une plume ; à

Digitized by Google

sa ceinture pendait un couteau de fabrique anglaise. Dans cet équipage, elle se présenta brusquement au chanoine et à son fils. Celui-ci poussa un cri de joie et sauta au cou de sa mère.

« Mère, mère ! que tu es belle dans ce costume ! Oh ! que je t'aime ainsi ! »

Marie, fière et heureuse comme la jeune fille qui vient de rencontrer l'ajustement qui convient le mieux à son fiancé, rendit les caresses avec usure et proposa une partie pour le jour même. Le chanoine sentit pour la première fois le poids de ses soixante-dix ans. Il soupira en regardant ses enfants qui partaient, bras dessus bras dessous, le fusil en bandoulière, précédés de la meute aboyante.

A quinze ans, le goût de la chasse dégénère bien vite en passion. La jeunesse trouve dans ce seul exercice tout ce qu'elle aime : le grand air, la liberté, le bruit, la lutte, le triomphe et, au besoin, la rêverie à l'ombre des grands arbres, dans le creux profond des ravins. Gabriel et sa mère couraient les bois du matin au soir. Le gibier n'était souvent qu'un prétexte. Le vrai but, c'était la course au travers des sentiers à peine frayés, le repos au sommet de la colline et je ne sais quel charme indéfinissable qu'ils trouvaient l'un et l'autre à se sentir seuls dans les lieux les plus sauvages. Au nord de Rocagirade, dans les collines qui bornent le domaine et qui étaient le théâtre ordinaire de leurs excursions, il est un endroit où la chaîne s'interrompt brusquement pour donner passage à un filet d'eau limpide qui va se perdre dans le Ter. La déchirure est si étroite et si profonde que le soleil ne l'éclaire jamais en entier. Il y règne en plein midi cette sorte de demi-jour frais et mystérieux que l'on retrouve dans les nefs des grandes cathédrales. Les parois taillées à pic s'élèvent à droite et à gauche comme deux murs gigantesques ; le regard a peine à en mesurer la hauteur. Les oiseaux de proie bâtissent leur nid dans les creux du rocher et habitent seuls cette solitude. Un jour, nos deux chasseurs y pénétrèrent en suivant le cours de l'humble ruisseau. Ils s'assirent en face l'un de l'autre des deux côtés de l'eau et demeurèrent là longtemps, silencieux, immobiles, comme subjugués par le génie du lieu. L'ombre croissait, Marie s'en aperçut, et tendant la main à son fils :

« Le jour baisse, dit-elle, il est temps de nous en aller.

— Ah ! » fit Gabriel d'un air distrait ; et, se levant, il suivit sa mère. Ils rentrèrent tout émus à Rocagirade.

Gabriel s'était contenté jusque-là de l'horizon de Rocagirade. A peine avait-il vu ses fermes et quelques ermitages des environs aux jours de fête. En grandissant, l'humeur voyageuse le prit ; il voulut voir les villages des environs et parla même de pousser jusqu'à Olot. L'oncle trouva le vœu on ne peut plus raisonnable. « A son âge, dit-

Digitized by Google

il, j'avais déjà vu Barcelone. Voici la fête du hameau de Saint-Martin; allez-y, vous ferez plaisir aux Solar, qui sont de nos parents, et que nous n'avons pas visités depuis longues années. Je ne connais pas le maître actuel, que j'ai vu seulement tout enfant. Mais l'aïeul et le père étaient mes amis intimes, et notre nom n'est certainement pas oublié dans la famille. » On sella les deux meilleures mules, *la Mansa* et *la Segura*. Gabriel sauta sur la première, tandis que la seconde s'avançait vers le perron pour prendre Marie. Mais redoutant les ravins et les fondrières qu'on allait rencontrer en route, Marie préféra monter en croupe de *la Mansa*, à côté de son fils. Elle s'était parée de ses plus beaux atours. Une mantille en point d'Angleterre, attachée à un peigne d'or, flottait gracieusement sur ses épaules; ses *arrecadas* de noce, constellées de diamants, brillaient sur ses joues, au-dessous de sa chevelure nattée avec soin, et complétaient l'encadrement de son visage. Un corsage collant, de satin noir, dessinait son buste, et sa jupe de même étoffe, s'arrêtant à la cheville, laissait au pied et à la jambe tous leurs avantages. Avait-elle trente ans? Peut-être quand elle commandait. Mais à la fête, nul ne l'aurait cru, tant elle avait conservé les grâces et la fraîcheur de la jeunesse. On aurait dit que le cours de la nature s'était arrêté pour elle, afin de donner à son fils le temps de devenir un beau cavalier, pendant qu'elle était encore une jeune et belle femme.

A dix-sept ans, Gabriel était en effet un *mozo* accompli. Il avait grandi rapidement, mais l'exercice l'avait fortifié en proportion. Il n'offrait point cet aspect maladif qu'une croissance hâtive imprime à l'adolescent cloué sur son banc de collége. Le costume catalan, qu'il avait eu le bon goût de conserver, faisait ressortir les belles proportions de son corps et seyait à son air délibéré. Il était sur la selle et allumait sa cigarette, tandis que le chanoine faisait le tour de la mule, resserrant cette courroie, rallongeant cet étrier, et recommandant à sa nièce de se retenir à la ceinture de Gabriel quand ils monteraient la côte de Saint-Gely. Tout étant prêt, il frappa de la main sur la hanche de la bête, qui partit au trot, précédée d'un valet de pied.

II

Le dernier coup de la messe sonnait quand ils arrivèrent sur la place de Saint-Martin. Le domestique mena la mule à la maison Solar, et Gabriel avec sa mère entrèrent dans l'église. A l'arrivée du beau couple, un mouvement eut lieu dans l'assistance. Les femmes

Digitized by Google

s'interrogeaient, les hommes s'avançaient pour voir. Le curé, que cette rumeur importunait, se retourna brusquement : « Que signifie tout ce bruit? Etes-vous aux danses, sur la place publique? Si vous suiviez la messe avec plus d'attention, vous autres, hommes, vous ne remarqueriez pas les belles femmes qui entrent, ni vous autres, femmes, les beaux garçons. » Le calme se rétablit, et Marie, toute honteuse, s'assit, les yeux baissés, à côté de son fils.

Les cousins de Rocagirade furent accueillis à bras ouverts par les Solar. Une vieille tante, qui se souvint longuement du chanoine, du père et même de l'aïeul de Gabriel, remonta à l'origine des choses, et expliqua la parenté, qui ne datait guère que du sixième ancêtre. Ils s'étonnèrent tous qu'étant si proches, ils n'eussent point de relations plus fréquentes, et ils se promirent bien de rattraper le temps perdu. La maison était pleine comme une auberge. Une table en fer à cheval circulait autour de la salle, encombrée de viandes de toute sorte. Don Solar, qui était veuf, plaça Marie à sa droite et fit asseoir Gabriel en face, à côté de sa fille unique, Dolorès, une charmante enfant de quinze ans, dont le teint pâle et la chevelure blonde faisaient l'admiration de la contrée. On mangea, on causa, et, naturellement, de l'objurgation du curé. « Voulez-vous mon opinion? dit à haute voix le capitaine des *gardes-civils* d'Olot, eh bien, votre curé n'est qu'une vieille bête. Je voudrais bien voir, pardieu, la figure qu'ont faite les anges qui voltigent, dit-on, autour de l'autel pendant la messe, au moment où la señora est entrée dans l'église. Je veux troquer ma croix d'Isabelle contre le scapulaire d'un moine, s'ils n'ont pas suspendu leur vol pour l'admirer. Quant à ce cavalier, qui est, dit-on, son fils, ce que je ne croirai jamais, je laisse aux demoiselles le soin de l'apprécier. » Le capitaine continua quelque temps sur ce ton. C'était un jeune Castillan de bonne maison, très fier de sa moustache et de ses épaulettes, et qui croyait devoir à son uniforme de se montrer galant, spirituel et voltairien. Marie, sur qui tous les regards se tournèrent, ne savait où se cacher, et Gabriel, n'ayant rien trouvé à répondre, en conçut de l'humeur et regarda de travers le bel officier.

Les convives se levèrent de table pour aller aux danses. L'orchestre, juché sur une estrade, donna le signal. Le tambourin résonna sous mille coups redoublés, la cornemuse gémit, les hautbois élevèrent leur voix grêle et perçante : danseurs et danseuses se précipitèrent. Gabriel fit danser sa mère, sa cousine, toutes les jeunes filles. Il était insatiable de bruit et d'agitation. Il avait oublié le capitaine, mais celui-ci n'avait pas oublié Marie. Il s'approcha galamment :

« Señora, maintenant que vous avez satisfait à vos parents et amis,

Digitized by Google

daignerez-vous accorder à un étranger la faveur d'un quadrille? »

En parlant ainsi, il prit le bras de la jeune veuve, et, contre tous les usages, il fit avec elle le tour de la place.

« J'ait souvent passé avec mes hommes, continua-t-il, auprès de Rocagirade ; mais je ne me doutais pas que ce sanctuaire fût habité par une aussi belle sainte. A l'avenir, je ne manquerai pas de me détourner pour y aller faire mes dévotions.

— Je ne suis ni sainte ni belle, répondit Marie, mais si vous venez vous reposer dans notre ermitage, nous vous y recevrons de notre mieux. »

Le capitaine était radieux ; ces simples paroles lui paraissaient grosses d'engagements. Il affectait de se mettre en vue, il dévorait Marie du regard, il la présentait aux bourgeois de Saint-Martin. Gabriel remarqua tout ce manége ; son visage devint pourpre, son œil s'enflamma. Le quadrille fini, il alla droit au capitaine :

« Caballero, lui dit-il, j'ai deux mots à vous dire. Vous êtes un fat et un impertinent. Pourquoi doutez-vous que je sois le fils de ma mère? »

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il lui assène entre les deux yeux un vigoureux coup de poing. Le capitaine, étourdi, chancelle ; on s'attroupe :

« Mort au Castillan ! à l'eau, l'étranger ! il cherche querelle à Gabriel de Rocagirade ! »

Marie se précipite dans la mêlée en poussant des cris perçants ; elle saisit son fils à bras le corps et l'entraîne à l'écart. L'alcade intervient ; il obtient la vie du capitaine, à la condition qu'il repartira à l'instant pour Olot, et qu'il jurera sa parole d'honneur de ne donner aucune suite à l'affaire.

Gabriel avait grandi d'un pied aux yeux de tous et aux siens propres. Les vieux connaisseurs jugèrent que ce début annonçait un homme, et lui firent compliment ; sa mère le gronda doucement, sa cousine le trouva brave et beau, et le lui dit ; les jeunes gens lui serrèrent la main. Pendant le souper, il ne fut question que de l'insolence castillane si vigoureusement châtiée par Gabriel.

« Vive Dieu ! s'écriait don Solar en frappant du poing sur la table, Catalogne est-elle sujette de Castille pour que ces *Polacos* viennent y trancher des maîtres et seigneurs? Savez-vous que ce capitaine s'est permis de venir s'asseoir à ma table sans être invité? »

L'indignation fut générale ; le vieux sang catalan bouillonna dans toutes les veines. On évoqua les souvenirs historiques, les anciennes querelles des deux peuples, et la question prit des proportions énormes.

Digitized by Google

Marie était fatiguée ; elle se retira dans sa chambre. Gabriel la suivit et voulut rester auprès d'elle.

« Mère, lui dit il avec des larmes dans les yeux, est-ce que je t'ai fâchée ?

— Fâchée, non, mais alarmée, bien alarmée. Ton cœur est bon, mais tu as la main un peu prompte. Es-tu bien sûr que le capitaine fût coupable ? »

— Coupable? Je ne sais, je n'y ai pas réfléchi. Je l'ai frappé parce qu'il m'a déplu et qu'il ne te témoignait pas assez de respect.

— Je ne me suis pas aperçue qu'il m'ait offensée. Mais n'en parlons plus ; embrasse-moi et va t'amuser. »

Gabriel rentra dans la salle. Marie se mit au lit, mais elle attendit longtemps le sommeil, et le capitaine passa plus d'une fois devant ses yeux avant qu'elle pût s'endormir.

On dansa le soir sur la place à la lueur d'un feu de résine qui brûlait sur une grille fixée à un poteau. C'est l'éclairage ordinaire des bals de nuit dans les villages de la contrée. Les strictes convenances trouveraient peut-être à redire à ces reflets sombres, qui ne font que rendre plus piquants les doux larcins ; mais l'effet en est certainement pittoresque. La ronde tournoie par masses confuses avec mille rires et exclamations anonymes, tandis que les ombres silencieuses forment sur les murs voisins un bal de fantômes. C'est l'heure puissante pour les femmes, que la lueur rougeâtre transfigure, et que l'on entrevoit dans le tourbillon comme des apparitions au clair de la lune. Gabriel les trouvait toutes belles. Il se sentait agité d'un mouvement inconnu. Chaque main qu'il touchait, chaque robe qu'il froissait en passant faisait courir un frisson dans tout son corps. Sa pauvre tête était perdue ; il voyait et entendait à peine. Il galopait avec sa cousine. Au milieu de la course, celle-ci pousse un cri et s'affaisse. Gabriel la retient dans ses bras, l'emporte hors de la mêlée, et l'assied sur un banc, à quelque distance de la foule. Un pied brutal avait foulé celui de la pauvre enfant. Gabriel se met à genoux devant elle et s'empresse pour dénouer les rubans qui retiennent le soulier. Pendant qu'il cherche à tâtons, l'ivresse achève de le gagner. Il s'affaisse à son tour sur le pied de sa cousine. Celle-ci s'étonne.

« Qu'avez-vous, Gabriel ? êtes-vous blessé aussi ? »

Le jeune homme se relève, s'assied à côté de sa cousine et la serre contre son cœur.

« Ecoute, lui dit-il en sanglotant, je ne sais ce que j'éprouve ; mon cœur se fond ; je t'aime ; je veux que tu sois ma femme. Je le dirai à ton père demain..... ce soir même. »

Dolorès se dégagea vivement.

Digitized by Google

« Y songez-vous, Gabriel? Vous ne me connaissez que d'aujourd'hui. Et puis ne faut-il pas que votre mère, que votre oncle soient avertis? Que moi-même je réfléchisse? Calmez-vous, je vous en prie; attendez quelques jours..... plus tard..... rien ne presse..... »

En ce moment, don Solar, averti de l'accident qui était arrivé à sa fille, accourait et appelait dans l'ombre. Il trouva les deux jeunes gens fort émus, mais il fut loin de soupçonner la véritable cause de leur trouble. Il prit Dolorès par la main et Gabriel suivit. Ils reconnurent bientôt qu'il y avait eu plus de peur que de mal, et ils rirent de leur mésaventure en se souhaitant une bonne nuit.

Gabriel se jeta tout habillé sur son lit, en proie à une agitation extrême. Bientôt il perdit le sentiment du monde extérieur. L'orage qui grondait dans sa poitrine troublait ses facultés, et lui laissait à peine la conscience de lui-même. Son sang courait à flots pressés dans ses artères; des puissances inconnues s'éveillaient en lui et se disputaient son âme à grand bruit. Il percevait vaguement tout ce tumulte comme un murmure lointain de flots soulevés. Il passa la nuit dans cet état. Aux premiers reflets du jour, il ouvrit sa fenêtre. Les sommets des monts étincelaient déjà, tandis qu'au fond des vallées silencieuses, les grands bois dormaient encore dans l'ombre. La nature lui communiqua quelque chose de son calme sublime, de sa sereine majesté. Il respira l'air frais du matin, passa la main sur son front, et se retrouva. Il écouta quelque temps encore les derniers grondements de la tempête qui s'apaisait; puis, la douce mélancolie, comme une musique céleste, vint charmer son âme fatiguée d'émotions violentes. Alors, pendant que du sein de la mer le soleil se levait à l'horizon, l'image de sa jeune parente, blonde et gracieuse comme la Vénus Marine, montait aussi dans le ciel bleu de ses rêves et lui souriait amoureusement. Il s'agenouilla, les mains tendues vers l'idéale vision, et, sans aucun trouble des sens, sans aucun mélange de passion vulgaire, il goûta les pures délices du premier amour. Le grand mystère était accompli pour lui; son cœur était sorti de l'enfance et participait désormais à la flamme divine, éternellement créatrice.

III

Dans la matinée, le domestique reçut ordre de seller la mule. Les prières de don Solar furent inutiles; Marie refusa de prolonger son séjour à Saint-Martin. Gabriel n'osa point faire d'objection. Il dit adieu à sa cousine en rougissant, et sauta sur la mule. Marie reprit sa place en croupe.

Digitized by Google

De Saint-Martin à Rocagirade, le chemin suit le flanc d'une série de collines couvertes de chênes et sillonnées par cent torrents qui vont grossir les eaux du Ter. On était en novembre, au moment où vergers et plaines se fanent, et où les montagnes seules conservent leur solide parure. La journée était tiède et pleine de mouvement. Le vent d'ouest, agitant le feuillage sonore, mêlait ses bruissements au tumulte des cascades, et les oiseaux sauvages élevaient leurs voix aiguës au-dessus de ces graves accords. Gabriel et sa mère gardaient le silence et rêvaient chacun pour son compte. Quand la mule s'arrêtait pour reprendre haleine, ils échangeaient quelques paroles insignifiantes, puis ils se taisaient de nouveau et écoutaient les harmonies intérieures.

Ils arrivèrent à Rocagirade au coucher du soleil. Le chanoine se trouvait sur la terrasse.

« Déjà, mes enfants, leur cria-t-il dès qu'ils furent à portée de la voix. Auriez-vous été mal satisfaits de la réception de nos parents?

— Au contraire, répondit Gabriel en l'embrassant; nos parents ont été charmants et pleins d'attention. Mais ma mère n'a pas voulu vous laisser seul plus longtemps.

— Chère Marie! dit le vieillard en tendant la main à sa nièce. Mais qu'avez-vous donc? vous voilà toute pâle, toute mélancolique!

— C'est la fatigue, sans doute, répondit la jeune femme. J'ai mal à la tête; je crois que j'ai besoin de dormir. Faites qu'on ne me réveille pas, n'est-ce pas, mon oncle?

— Bon, bon, je comprends; on aura un peu trop dansé. Vous ne voulez pas même qu'on vous apporte à souper?

— Merci; qui dort dîne, répondit Marie en se sauvant dans sa chambre. »

Elle éprouvait un vague besoin de solitude. Depuis la veille, tout un monde nouveau de douces émotions et de rêveries charmantes s'agitait dans les profondeurs de son âme. Voulait-elle se recueillir, se reconnaître, ou bien jouir de son trouble? Elle-même n'aurait pu le dire. Mais elle redoutait les questions du chanoine et les ennuis d'une longue conversation.

Gabriel et le vieillard s'assirent à table en face l'un de l'autre.

« Or çà, commença le vieillard avec un soupir de satisfaction, j'espère que tu as long à m'en dire? Voyons, conte-moi cette fête d'un bout à l'autre, et n'omets aucun détail. Tout m'intéresse de ce qui concerne Saint-Martin. Les bonnes parties de chasse que j'y ai faites du temps des vieux! surtout dans ce grand bois qui s'étend au-dessus du village, à main droite. Un jour.....

— Saviez-vous, mon oncle, interrompit Gabriel, que don Solar avait une fille? Elle s'appelle Dolorès. Elle est blonde comme des

Digitized by Google

lames dor ; elle a les yeux bleus comme un ciel pur. Vous ne pouvez pas vous figurer combien le son de sa voix est doux, et comme elle marche avec grâce. Il paraît qu'elle n'a que quinze ans, bien qu'elle m'arrive à l'épaule. J'ai dansé avec elle je ne sais combien de fois. Son père m'avait placé à côté d'elle à table. Elle parle très couramment le français, qu'elle a appris au couvent d'Olot. Sa mère est morte depuis longtemps, et don Solar n'a pas voulu qu'elle fût élevée par des domestiques. Et puis, voyons, ne me grondez pas ; j'avais raison. Il a de l'esprit, c'est possible ; mais je ne devais pas souffrir qu'il le montrât à mes dépens. Je parle du capitaine des *garde-civils* d'Olot. Vive Dieu ! il se souviendra de moi ! je l'ai corrigé de la belle façon ! Il fallait voir comme Dolorès était contente et comme elle me regardait. Et puis je me suis fait une foule d'amis : Jean de la Gourgue, Cosme de l'Esquirol, Jacques de Cébadeil, de bons garçons, je vous en réponds, et qui frappent dru, au besoin. Nous nous sommes donné rendez-vous à Saint-André, dans trois semaines. Dolorès y sera ; son père a promis de l'y mener. Je vous chanterai la chanson nouvelle en vogue actuellement. Ils me l'ont donnée par écrit ; c'est Dolorès qui l'a copiée. Voyez donc la jolie écriture !.... Mais qu'avez-vous à me regarder de la sorte, mon oncle ? Ai-je mal agi ? Trouvez-vous quelque chose à reprendre dans ce que je vous raconte ? »

Le fait est que le vieillard était stupéfait du changement qu'il remarquait dans les idées et les manières de son neveu. Il ne comprenait rien à cette transformation subite de l'enfant en jeune homme. Il admirait ce flux de paroles qui résonnaient comme le timbre des cloches, les sentiments de folle jeunesse qu'on y voyait poindre, le geste mâle et hardi qui les accompagnait.

« Vive Dieu ! s'écria-t-il à la fin. Comme te voilà déluré, beau fils ! Allons, ce n'est plus un enfant que nous avons à Rocagirade. Guillaume, ajouta-t-il en s'adressant à un vieux domestique, descendez au caveau réservé, et apportez-nous du *cent ans*. Je veux fêter ce jour mémorable, le grand jour de la robe virile. Ce que c'est pourtant que les voyages ! Allons, jeune homme, faites-moi raison, et chantez avec moi le *nunc dimittis*. Oui, Dieu peut m'appeler à lui quand il voudra ; je ne suis plus nécessaire ici-bas. Pourtant, je désirerais bien encore voir...., mais les vœux de l'homme n'ont point de terme. Laissons faire à la Providence, et..... allons nous coucher, ajouta-t-il en souriant. Tu dois avoir besoin de dormir, et, d'ailleurs, notre orgie pourrait incommoder ta mère. Je vais voir si elle repose. »

Il se leva et, entr'ouvrant la porte de la chambre, il appela Marie à demi-voix. N'ayant point obtenu de réponse, il referma avec pré-

Digitized by Google

caution, et revenant vers Gabriel qui fredonnait sa chanson en contemplant l'écriture de Dolorès :

« Elle dort, dit-il, du meilleur sommeil.

— Qui cela? fit le jeune homme en levant la tête.

— Ta mère.

— Ah! c'est vrai, ma mère. Elle paraissait bien fatiguée.

— Et tu ne l'es pas moins, sans doute?

— Je l'avoue, dit Gabriel. »

Et prenant un flambeau, il serra la main au vieillard et se retira dans sa chambre.

IV

Il se leva au point du jour, s'habilla à la hâte, prit son fusil, siffla ses chiens et disparut dans la direction de l'ouest. Il marcha quatre heures à travers les bois, et ne s'arrêta qu'en vue de Saint-Martin. Au milieu d'un bouquet de chênes qui couronnait une éminence, il s'assit et écouta les bruits du hameau — clochettes des troupeaux sortant pour le pâturage, mugissements des bœufs, sabots des villageois claquant sur les cailloux des sentiers. Son regard erra quelques instants sur la place, le porche de l'église, le cabaret où il avait bu avec ses bons amis, et vint enfin se fixer sur la maison Solar. Il apercevait la porte d'entrée toute grande ouverte, et distinguait parfaitement les allants et venants. Un mendiant, debout sur le seuil, appuyé sur son bâton, attendait sa pitance. Une femme se montre à demi, lui remet une écuelle de soupe et se retire. « La voilà! » s'écrie Gabriel en se levant avec précipitation. Puis, laissant tomber ses bras : « C'était bien elle! » ajouta-t-il tristement; et il se rassit, les yeux fixés sur la porte.

Au bout de quelques heures, la faim et la soif se firent sentir. Le jeune homme fouilla dans sa gibecière qu'il avait oublié de garnir. A son grand dépit, il fut obligé de quitter son poste d'observation pour aller aux vivres. Saint-Martin était devant lui, mais il serait mort d'inanition plutôt que de s'y montrer. Ceux-là le comprennent qui se souviennent des sauvageries du premier amour. En regardant autour de lui, il avisa une ferme à quelques centaines de pas. Il y courut. Une vieille femme assise au soleil, entourée de plusieurs marmots qui s'ébattaient comme des lézards, filait en chantant une ballade. Gabriel lui demanda à manger.

« A boire et à manger vous donnerai, dit-elle en posant sa quenouille. Entrez au nom de Dieu et reposez-vous, en attendant que je

Digitized by Google

vous prépare à dîner. Avez-vous fait bonne chasse? continua-t-elle en coupant du jambon : vous ne pouvez y avoir manqué, pour peu que vous soyez habile tireur. Dieu merci ! le gibier abonde dans nos contrées. Les bois de don Solar surtout en sont véritablement peuplés. Les lièvres y vont par troupeaux.

— Don Solar? le père de Dolorès?

— Justement, monsieur. Ah ! vous connaissez la señorita, la perle de Catalogne et Castille, la sainte Vierge pour la beauté comme pour la bonté? Eh bien ! Sachez alors que vous êtes chez elle. Cette ferme lui appartient. Son parrain lui en fit don le jour de son baptême. Quant elle vient nous voir, ce qui arrive souvent, elle se repose dans ce cabinet. Mais je ne me trompe pas, ajouta-t-elle en mettant la main au-dessus de ses yeux et regardant au loin par une fenêtre; oui, oui, c'est bien elle qui arrive.

— Dolorès? Elle va venir? s'écria Gabriel éperdu. Mais je ne veux pas qu'elle me voie, ni qu'elle sache que je suis venu.

— Et quelle raison avez-vous de vous cacher, s'il vous plaît? repartit la fermière en lui lançant un regard scrutateur. Au reste, il n'est plus temps. La voilà qui descend de sa mule. »

Les enfants sautillaient autour de Dolorès, pendant que la vieille, debout sur le seuil, lui souhaitait la bien-venue. Gabriel demeurait stupide sur son siége, le regard fixé à terre. La jeune fille entra et poussa un cri de surprise en l'apercevant.

« Vous ici, mon cousin? Et où est votre mère? Lui est-il arrivé quelque accident?

— Mais non, balbutia le jeune homme, je suis seul ici. Mes chiens ont lancé un lièvre dans cette direction..... Vous savez..... ils vont vite, ces animaux; je n'ai pas pu les arrêter. Surtout cette brute de Toledo..... »

Et en parlant ainsi il lançait un coup de pied à la pauvre bête, qui s'éloignait en gémissant,

« Venez, » dit la jeune fille d'un ton sérieux. Elle l'emmena dans son cabinet, dont elle ferma la porte derrière elle.

Gabriel affectait des airs dégagés. Il passait en revue les livres, les vases à fleurs, les tableaux, en parlant avec volubilité. Sa cousine le laissait faire. Il se retourna et s'efforça de lui sourire, mais il ne put soutenir son regard; il se laissa tomber sur un fauteuil et cachant son visage dans ses mains, il s'écria avec un emportement douloureux et des larmes dans la voix :

« Eh bien ! oui, c'est pour vous que je suis venu. Je n'aurais pu vivre sans vous revoir. C'est un charme qui m'attire et que je ne saurais vaincre. Je suis venu sans songer à ce que je faisais. C'est le ha-

Digitized by Google

sard qui m'a conduit dans cette ferme. Je voulais vous voir sans me montrer. »

Dolorès rougit, et répondit avec émotion :

« Ne pleurez pas, Gabriel, vos larmes me font mal. Je ne veux pas que vous soyez malheureux à cause de moi. Si vous m'aimez véritablement.....

— Oh ! oui, c'est cela ! Je t'aime comme je n'ai jamais aimé personne au monde. Je quitterais et sacrifierais tout pour toi. Je mourrais si tu l'ordonnais. Tu es si belle, Dolorès, tu es belle comme la Vierge. Laisse-moi baiser le bas de ta robe ; donne-moi quelque objet que tu aies touché ; je le placerai sur mon cœur comme une relique. »

La jeune fille était debout au milieu du cabinet, et roulait son mouchoir dans ses mains, sans regarder Gabriel, pendant que celui-ci se répandait en discours passionnés. Tout à coup, elle s'éloigne brusquement et lui ordonne de se relever et de se taire.

« Le jour baisse, ajouta-t-elle quand il eut obéi ; il faut vous en aller.

— C'est vrai ! s'écria Gabriel en se frottant les yeux et comme s'il sortait d'un rêve ; c'est vrai ! Quelle inquiétude pour ma pauvre mère ! Qu'ai-je fait, mon Dieu ! »

En même temps, il se précipite hors du cabinet, prend son fusil, siffle ses chiens, et, sans écouter la fermière, qui lui criait que son repas était prêt, il s'élance comme un trait dans la direction de Rocagirade.

V

La nuit était déjà avancée lorsque Gabriel frappa à sa porte. La maison était sur pied et en alarme. Après avoir fouillé tous les bois des environs, Marie, épuisée de fatigue, était tombée sur le parquet de sa chambre, et se tenait là immobile, gémissant douloureusement. Le chanoine courait éperdu de la chapelle à la chambre de sa nièce, pleurant et priant à haute voix. Il s'arrêta court en entendant frapper, et la respiration lui manqua au moment où le domestique ouvrit.

« C'est lui ! s'écria-t-il, enfin !

— Lui ! » répéta Marie en se relevant vivement.

Tous se précipitèrent et accablèrent le jeune homme de questions et de caresses. Ce spectacle lui donna de l'humeur ; il se sentit si coupable, qu'il prit le parti de se fâcher :

Digitized by Google

« Eh bien ! qu'est-ce à dire ? Ne pourrai-je quitter Rocagirade une journée sans qu'on me croie perdu ? Veut-on toujours me traiter en enfant ? Il faudra bien pourtant qu'on s'accoutume à mes absences. »

Et, sans ajouter un mot de consolation pour sa mère, il passa dans sa chambre.

Marie et le chanoine se regardèrent dans le plus profond étonnement. Pour celle-ci surtout, les derniers mots de Gabriel n'avaient pas de sens. Des absences ! et pourquoi des absences ? La pauvre mère n'imaginait pas que son enfant pût jamais désirer d'autre société que la sienne.

« Mais encore, dit-elle en s'adressant au chanoine, où peut-il avoir passé sa journée ?

— Que sais-je ? quelque partie avec ses nouveaux amis peut-être. Mais nous avons tous besoin de repos. L'alerte a été chaude. Allez-vous-en dormir, ma fille, il s'expliquera demain. »

Marie se dirigea à pas lents vers sa chambre, sous l'impression d'une douloureuse surprise.

Le lendemain, Gabriel se leva très pâle et très abattu ; il embrassa sans mot dire sa mère, qui guettait son réveil, tendit la main au chanoine, prit le déjeuner qu'on lui présentait et se dirigea lentement vers les bords du Ter. Marie et son oncle n'osèrent ni le questionner ni le suivre. Il y avait dans son attitude quelque chose de résolu et de concentré qui commandait la discrétion. Il revint sur l'heure de midi et se mit à table ; mais il déclara qu'il n'avait point d'appétit, et il refusa de manger. Puis, comme il se dirigeait de nouveau vers la porte, et que sa mère le regardait d'un air inquiet :

« Oh ! ne crains rien, lui dit-il, si tu as besoin de me parler, tu me trouveras sous les noyers du grand pré ; j'y passerai l'après-midi. »

Quand il rentra le soir, ses yeux étaient rouges, son air toujours mécontent. Il prit quelque nourriture et se coucha immédiatement après la prière.

Marie n'y tenait plus ; elle se précipita, en pleurant, vers la chambre de son fils :

« Gabriel, Gabriel, pourquoi nous fuis-tu ? quel est ce chagrin qui te dévore et que tu t'obstines à nous taire ? Aurais-tu à te plaindre de quelqu'un ici ? Parle-moi, mon enfant, ne me retire pas ta confiance et ton affection : tu vois bien que j'en mourrais ! »

Gabriel, qui était dans son lit, le visage tourné contre le mur, hésita un instant ; mais, ému par l'accent désespéré de sa mère, il finit par éclater en sanglots.

Digitized by Google

« Pardonne-moi, pardonne-moi ! s'écria-t-il. Je suis bien coupable, mais c'est fini ; je ne te causerai plus d'inquiétudes. »

Un long échange de caresses et de mots affectueux suivit ce premier épanchement. Leurs cœurs se dilataient et se retrouvaient avec bonheur. Durant ces courts instants, Gabriel fut dix fois tenté de tout avouer à sa mère. Mais le sentiment de pudique réserve qui accompagne ordinairement le premier amour l'arrêta, et Marie, trop heureuse d'avoir retrouvé son fils, se garda bien de renouveler ses questions.

Le lendemain, Gabriel, contre son habitude, se leva fort tard. Il était chancelant et affaibli. Une mélancolie profonde avait succédé à la sourde irritation de la veille. Sa mère s'épuisait en avances pour le tirer de sa léthargie et amener un sourire sur ses lèvres. Gabriel faisait ce qu'il pouvait pour n'en être pas importuné; mais l'embarras et la contrainte se trahissaient sur son visage. Marie s'en aperçut et le laissa seul. Il alla s'asseoir au pied d'un arbre, sur le bord du chemin qui conduit à Saint-Martin. Il tira de sa poche la chanson écrite de la main de Dolorès, et la baisa avec transport ; puis il rêva longtemps les yeux fixés vers l'ouest. Le chanoine l'avait suivi et l'observait à distance. Tout à coup, il se frappe le front en s'écriant :

« Eh ! c'est cela ! notre fils est amoureux de sa cousine. Vieux sot, qui ne l'ai pas deviné du premier coup ! Il est jeune, sans doute, mais j'aurais dû me souvenir qu'à son âge moi aussi..... » Le vieillard rêva à son tour quelques instants, puis il continua : « Allons ! tout cela est dans les brouillards lointains du passé. C'est de ce jeune homme qu'il faut s'occuper à cette heure. »

Il rentra en toute hâte et appela Marie.

« Ma fille, lui dit-il, une idée m'est venue. Si nous mariions Gabriel ? Rien n'attache la jeunesse à la maison comme le mariage. Je crains que votre fils ne prenne goût aux fêtes et aux réunions, si nous ne le ramenons au sérieux en lui donnant une femme. Voyez comme il se déplait à Rocagirade depuis la Saint-Martin. Et puis ne vous serait-il pas agréable d'avoir deux enfants au lieu d'un ? »

Par respect pour l'innocence de la jeune veuve, et aussi par un sentiment très fin des délicatesses et des susceptibilités de l'amour maternel, le vieillard garda pour lui le secret de la passion de son neveu. Il jugea qu'une pareille confidence ne pouvait qu'alarmer le cœur de la jeune mère. Quant à celle-ci, bien que l'idée de marier son fils eût fait passer un nuage sur son front, elle goûtait trop les raisons du chanoine pour ne pas donner les mains à son projet. Elle se hâta de répondre :

« Votre idée me paraît excellente, mon oncle ; il ne s'agit que de

Digitized by Google

trouver une femme qui convienne. En avez-vous déjà quelqu'une en vue?

— Peut-être; ne m'avez-vous pas dit que notre parent Solar avait une fille en âge d'être mariée?

— Je ne crois pas vous en avoir parlé, mais c'est la vérité. Elle paraît même assez douce de caractère.

— Eh bien! voilà notre bru toute trouvée. Nous allons en dire un mot à Gabriel, et si nos propositions lui agréent, j'irai demain rendre visite aux Solar. Voici justement notre jeune homme, je vais lui en parler tout de suite. »

Le chanoine s'avança à la rencontre de Gabriel et lui proposa une promenade vers le grand pré.

« Le temps est beau, dit-il, et j'ai besoin de soleil. »

Ils s'en allèrent sur les bords du Ter, où ils s'assirent. Ils regardaient couler l'eau sans rien dire. Le chanoine rompit le silence, et frappant familièrement sur l'épaule de Gabriel :

« Mon cher enfant, lui dit-il, tu t'ennuies. La société de ta mère, la mienne ne te suffisent plus. C'est naturel : il faut la jeunesse à la jeunesse. Ecoute, veux-tu te marier?

— Me marier? fit Gabriel en ouvrant de grands yeux et en regardant son oncle en face.

— Certainement : je sais bien que pour l'ordinaire on ne se marie pas aussi jeune. Mais après tout, tu as dépassé d'une année l'âge fixé par les canons, et si la chose peut t'être agréable, je ne vois pas pourquoi tu hésiterais. »

Le jeune homme baissa la tête sans répondre et se mit à arracher brin à brin le gazon qui était à ses pieds. Le chanoine reprit :

« A ton retour de Saint-Martin, tu m'as parlé avec un certain feu de ta cousine Dolorès, et si j'ai bien compris.....

— Ah! vous savez tout, interrompit Gabriel, en se jetant dans les bras du vieillard. O mon oncle, faites qu'elle soit ma femme, si vous ne voulez pas me voir devenir fou!

— Pauvre enfant, continua le chanoine avec attendrissement. Eh bien! sois tranquille, dès demain j'irai causer avec Solar, et dans peu, je l'espère, tes vœux seront comblés. Seulement, quand tu auras auprès de toi la jeune fille que ton cœur désire, dans l'ivresse de ton bonheur, tâche de ne pas oublier celle qui t'a porté dans son sein, qui t'a nourri de son lait, qui n'a vécu qu'en toi et pour toi depuis que tu es au monde. Ne néglige pas ta mère, si tu veux que Dieu bénisse ton union. Elle aussi deviendrait folle si elle se voyait délaissée.

— Oh! mon oncle, s'écria Gabriel, pourquoi supposez-vous que ma mère puisse jamais cesser d'être ma mère chérie et vénérée?

Digitized by Google

— Je ne doute point de tes bonnes intentions, repartit le vieillard avec un soupir ; mais je crains la puissance tyrannique du sentiment qui te possède. Durant ma longue carrière, j'ai sondé bien des consciences, et j'ai toujours vu les passions, même les plus légitimes, enfanter des désastres, lorsqu'elles règnent en souveraines. Aime ta femme, c'est ton droit, c'est ton devoir ; mais ne souffre pas que rien au monde envahisse la place que les lois divines et humaines assurent à une mère dans le cœur de son enfant. Enfin, nous y mettrons tous de la bonne volonté, et Dieu fera le reste. Allons préparer mon départ. »

VI

Quelques jours après cette conversation du chanoine et de son neveu, une longue file de mules enrubannées, empanachées, et des grelots sur toutes les coutures, sortait de Saint-Martin au bruit d'une mousqueterie enragée. Gabriel ouvrait la marche, tout rougissant et décontenancé. Après lui venait sa jeune femme, avec son petit visage frais, souriant et empreint d'un bonheur tranquille ; puis, le chanoine, don Solar, Marie et l'interminable suite d'oncles et de cousins à tous les degrés. Le voyage se fit sans accident, et, à la nuit close, tout ce monde prenait place au banquet homérique dressé dans la grande salle de Rocagirade. Chaque fermier avait tenu à cœur de fournir sa plus belle pièce pour la joyeuse hécatombe. Veaux, moutons, cochons de lait, volailles par douzaines, immolés dès la veille, se pressaient sur les tables et les couvraient dans toute leur étendue. Quelques pauvres petits plats de légumes qui avaient essayé vainement de se glisser au milieu de ces grasses et plantureuses viandes, retournaient honteux et confus à la cuisine, où ils se voyaient dédaignés même par les gens de service. Un bœuf entier avait été fricassé pour les mendiants qui, de dix lieues à la ronde, étaient accourus à Rocagirade. L'écurie même avait eu sa ration de fête. Le blé de Turquie le plus jaune et le plus appétissant avait été versé sans compter dans les mangeoires, et les foins les plus odorants remplissaient les râteliers. En ce jour de réjouissance, toute créature vivante put manger et boire à son plaisir.

Le souper tirait à sa fin. Déjà la fumée des pipes, et les éclats de rire, et les conversations bruyantes remplissaient la salle. Tout à coup, sur l'injonction du chanoine, le silence se rétablit ; chacun reprend sa place et remplit son verre. C'est le moment du toast solennel aux nouveaux époux. Tous les regards se tournent vers leur

Digitized by Google

place; mais leurs siéges sont vides. Gabriel et Dolorès avaient disparu. Marie, qui avait elle-même quitté la table au dessert pour veiller à quelques détails du service, rentrait en ce moment dans la salle.

« Où sont donc ces enfants? lui cria le chanoine.

— Ces enfants? Mais, je ne sais; je les ai laissés ici.

— Il faudrait les chercher.

— J'y vais, » dit la jeune femme.

Elle sortit à ces mots, courut dans les chambres, au petit salon, à la cuisine..... point de nouvelles.

« Je ne les trouve nulle part, dit-elle en rentrant.

— Bah! s'écria don Solar, c'est notre grosse gaieté qui les aura mis en fuite. Qui descendrait au jardin les trouverait, je parie, dans la grande allée, bras dessus bras dessous, contemplant les étoiles et s'entretenant doucement de l'avenir.

— N'importe, répliqua sèchement Marie, ce n'est pas ainsi que l'on fait honneur à ses convives.

— Eh! ne sommes-nous pas ici en famille? reprit don Solar, l'étiquette est de reste. Amis, ne laissons pas de boire à leur santé. Longue vie et prospérité aux nouveaux mariés! »

Les verres s'entrechoquèrent tout le long des tables, et chacun répéta en buvant : « Longue vie et prospérité aux nouveaux mariés! »

Marie quitta la salle et gagna le couloir qui conduisait au jardin. Mais, arrivée à la porte, elle s'arrêta court, revint sur ses pas et entra dans sa chambre. Elle se promena quelque temps avec agitation, en proie à un malaise étrange. Elle s'étonnait et s'indignait de l'embarras qu'elle avait éprouvé à la pensée d'une démarche aussi simple que celle d'aller rejoindre son fils où il se trouvait. Quelle était cette invisible barrière qui s'était élevée subitement entre eux, et qu'elle craignait à ce point de franchir? Et lui, pourquoi donc quitter la table, où il était assis à côté de sa mère, sans la prévenir, sans l'inviter à l'accompagner? Il était donc plus heureux ailleurs? et heureux d'un bonheur auquel elle ne contribuait en rien?

A mesure que ces pensées traversaient son esprit, elle sentait son cœur se serrer et ses yeux se mouiller de larmes. Tout à coup, elle s'arrêta.

« Quelle faiblesse! murmura-t-elle. Allons! bannissons ces préoccupations! »

Et passant sa main sur son front, elle rentra dans la salle.

Pendant son absence, les convives, donnant libre carrière à la gaieté que provoque un long souper, et qu'autorisait la circonstance, se livraient à tous les genres de divertissements. Au milieu de la salle, autour d'un pilier de granit qui supportait le plafond, la jeu-

Digitized by Google

nesse dansait de joyeuses rondes, tandis que l'âge mûr et la vieillesse occupaient les extrémités, ceux-ci faisant sauter la quadruple sur le tapis vert, ceux-là buvant tranquillement et devisant de même. Les enfants, un peu partout, glapissaient, pleuraient, se battaient. Don Solar, faute de chaise disponible, s'était assis sur une table, les jambes pendantes. Il se frottait les yeux, il se grattait le front, il bâillait.....

« Holà! cria l'un des joueurs, sans se déranger; tu boudes, Solar?

— Eh non! répondit celui-ci d'un ton bourru, c'est ma sieste qui me manque; je n'ai pas pu la faire aujourd'hui.

— Eh bien! fais-la à présent.

— Tiens, je te prends au mot. Bonsoir! »

Et, s'allongeant sur la table, il s'endormit profondément, malgré le vacarme.

Personne ne remarqua l'entrée de Marie qui, après avoir jeté un rapide coup d'œil dans la salle, s'avança vers le groupe des buveurs. On avait déjà vidé bien des bouteilles. Les dignes vieillards avaient atteint ce délicieux état, si fort prisé des vrais amateurs, où un coup de plus serait de trop, et où la chaleur du vin communique à l'estomac une énergie particulière, sans y apporter ni trouble, ni pesanteur. Leurs visages rayonnaient, et ils se regardaient les uns les autres avec une douce et profonde sympathie. Toute anecdote était trouvée piquante, tout mot spirituel et à propos. Ils faisaient penser à ces groupes de bienheureux dont les anciens poètes peuplaient les bosquets de l'Elysée.

« Ah! vous voilà, ma fille, fit le chanoine en lui tendant la main; vous cherchez toujours les petits?

— Non vraiment, répondit Marie avec une indifférence affectée.

— Tenez, continua le vieillard en l'attirant à lui, le cousin Solar a raison. Laissons-les contempler en paix la lune et les étoiles, et ne leur cherchons pas querelle à propos d'un vieil usage. Asseyez-vous là et divertissez-vous de votre côté. Holà! pousse-toi un peu, Martin, et fais place à la maîtresse du logis.

— Ah! vraiment, avec bonheur, répondit le convive interpellé. Venez, la belle belle-mère, venez vous joindre à votre société; car enfin, jeune ou vieille, vous êtes des nôtres désormais. Belle-mère et grand'mère, c'est tout un, et les grand'mères appartiennent de droit aux grands-pères. Vous savez le proverbe : « Au coin les vieux! » Prenez-y gaiement votre place, et laissez la jeunesse s'ébattre à son aise. Amis, ajouta-t-il en élevant la voix, buvons à la novice et à sa bien-venue dans la confrérie des têtes grises! »

Marie s'assit en grimaçant un sourire. Ces paroles l'avaient tou-

Digitized by Google

chée au vif. Le facétieux vieillard venait d'exprimer clairement et tout haut les sentiments pénibles qui s'agitaient confusément dans l'âme de la jeune mère.

Et don Solar ronflait toujours; mais la fortune jalouse veillait et inspirait à quatre robustes gaillards la pensée de se divertir à ses dépens. Ils s'approchent, ils saisissent de concert les quatre pieds de la table, les posent sur leurs épaules et se mettent à faire processionnellement le tour de la salle en entonnant le *De Profundis*. Réveillé par le balancement et les exclamations bruyantes que cette plaisanterie funèbre avait soulevées, don Solar essaye de se mettre sur son séant. Mais ses efforts, rompant l'équilibre, brancard, porteurs et porté roulent pêle-mêle sur le parquet, aux éclats de rire de l'assemblée.

« Vive Dieu! s'écria don Solar en se relevant, ceci va coûter cher! »

Et, saisissant le premier individu qui lui tomba sous la main, il se mit à frapper à coups redoublés, sans vouloir rien entendre. On lui arracha sa victime, un pauvre diable qui n'avait pris aucune part à la plaisanterie, et qu'on fut obligé de porter au lit. Tout le monde était accouru au bruit et entourait don Solar, comme pour le retenir. Mais celui-ci, soulagé suffisamment par les coups qu'il venait d'asséner, se rendait de bonne grâce, et déclarait qu'il n'en voulait plus à personne. Puis, rajustant ses habits et se frottant les mains :

« Eh bien! dit-il, où en est la fête? que sont devenus les mariés? s'occupe-t-on du réveillon? Allons, corps Dieu! qu'on se remue. Vous êtes silencieux et graves comme à un enterrement. A sac la basse-cour et la cave! C'est moi qui me charge de la soupe, et je veux qu'on en parle. Holà! cuisinière, préparez-moi les condiments nécessaires, là, sur cette table, et puis..... disparaissez.

— Quels sont ces condiments, s'il vous plaît? répondit la cuisinière piquée.

— *Item*, six poules grasses et un chapon;

» *Item*, la moitié d'un jambon et trois saucissons;

» *Item*, une culotte de bœuf, que vous avez, je suppose, réservée pour cet usage;

» *Item*, des petits oignons en quantité notable, quelques cœurs de chou et une demi-douzaine de pommes de terre.

» Mandons et ordonnons, *yo el rey*. Allez! »

Don Solar prononça ces derniers mots avec l'emphase comique d'un roi de théâtre. Puis apercevant dans le cercle qui s'était formé autour de lui les trois ménétriers dont se composait l'orchestre :

Digitized by Google

« A l'œuvre, vous autres, leur cria-t-il, et en avant vos airs les plus gais ! Je veux avoir raison de vos cornemuses, de vos tambourins et de vos poumons.

— Un défi ? répondirent les ménétriers ; eh bien ! en place, et nouez bien les cordons de vos souliers !

— Par ici, Marie ! s'écria don Solar en s'adressant à la mère de Gabriel ; il s'agit d'essouffler ces marauds. »

Marie songeait à toute autre chose qu'à danser ; mais comprenant que, dans les dispositions où il se trouvait, don Solar admettrait difficilement une excuse, elle vint se placer en face de lui et l'orchestre rompit.

L'assaut durait depuis un quart d'heure. Marie s'était animée par degrés ; l'entrain de Don Solar l'avait gagnée. Surexcitée par le bruit et le mouvement, elle déployait à chaque figure de nouveaux trésors de vigueur, de souplesse et de légèreté. La joue en feu, sérieuse, sans une parole ni un sourire, elle sautait comme un chamois traqué. Ses mouvements brusques et rapides mettaient à découvert les perfections de son buste, et les spectateurs, enivrés par les flots de vie qui s'échappaient de ce beau corps bondissant, applaudissaient avec enthousiasme. Ils dansaient la *courranta*, une danse du pays composée d'un simple en avant-deux vivement exécuté, à la suite duquel le cavalier adroit et vigoureux prend sa danseuse par la main, l'enlève prestement de terre et la lance sur son épaule gauche, où elle demeure assise.

Gabriel et Dolorès se tenant par la main parurent à l'extrémité de la salle. Marie en les apercevant s'arrêta ; elle déclara à don Solar qu'elle n'en pouvait plus et s'avança à leur rencontre.

« Eh ! mère, tu dansais, je crois, lui dit Gabriel en souriant.

— Il faut bien, répondit celle-ci avec amertume, que je fasse un peu les honneurs, puisque vous faussez compagnie aux invités.

— Oh ! mère, s'écria Dolorès, ne grondez pas mon petit mari. La faute est à moi seule.

— Ah ! dit Marie en la regardant fixement.

— J'étais si incommodée par le bruit et la fumée que je l'ai prié de me mener un instant respirer le grand air.

— Vous auriez pu au moins me prévenir, répliqua sèchement Marie.

— J'avoue que je n'y ai pas pensé, » dit Dolorès avec naïveté.

Marie lui tourna brusquement le dos.

Cependant, à l'autre bout de la salle, don Solar montrait le poing aux ménétriers triomphants.

« Non, par le diable ! vous ne m'avez pas battu. C'est ma dan-

Digitized by Google

seuse qui a faibli. Mais nous recommencerons. Je n'ai pas le temps à cette heure. C'est le moment de songer sérieusement à la soupe. Eh! là-bas, vous autres; Cébadeil, la Gourgue, Esquirol, à la cuisine! Toi, je te confie ma pipe; toi, tu entretiendras le feu dans l'âtre et les fourneaux; toi, tu me verseras à boire; les autres se tiendront à ma disposition. Par le flanc droit, marche! »

La cuisine est envahie. Don Solar, armé d'un coutelas, tranche et découpe avec une gravité magistrale. Ses aides éclatent en rires bruyants, en refrains joyeux, auxquels se mêlent le pétillement du foyer, le choc des verres, les cris de détresse des volailles qu'on s'apprête à saigner; un vrai vacarme de sorciers autour de la chaudière aux maléfices.

CAMBOULIU.

(La 2e partie à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

LE PROGRAMME

DE

L'ÉCOLE LIBÉRALE DE 1830

Qui se chargera de déchiffrer cette énigme qui a nom *liberté?* Qui définira ce mot aussi fécond en espérances qu'en déceptions? Acclamé tour à tour par les partis politiques les plus hostiles, il semble que ce ne soit plus aujourd'hui qu'un drapeau banal, recélant dans ses plis complaisants des promesses pour toutes les causes! C'est au nom de la liberté que nos pères renversèrent violemment la monarchie séculaire des Bourbons; c'est en son nom que le premier Consul, et bientôt l'Empereur, réagit contre les sanglants désordres de la République, contre les exigences despotiques des bas-fonds de la société! les vaincus de 1815 voilèrent la statue de la liberté, tandis que les vainqueurs la promenaient en triomphe; à en croire les mécontents, toutes les conquêtes de la Révolution étaient mises en péril, tandis qu'en prêtant l'oreille aux satisfaits, on se prenait à espérer qu'on allait connaître enfin la vraie liberté. Lequel des deux partis avait raison? on le verra tout à l'heure; mais il est certain que, quinze ans après cette époque mémorable, on parut n'avoir plus aucun goût pour cette vraie liberté et qu'on en inventa une autre qui, promenée de barricades en barricades pendant les journées de Juillet, enfanta un nouveau régime politique. Que d'espérances, que de joie, que d'acclamations saluèrent ce nouveau-né! Nos contemporains se les rappellent encore; enfin, la Charte allait devenir une vérité; on avait trouvé un roi citoyen, peut-être imprudemment qualifié par le général La Fayette de la meilleure des républiques; l'ivresse ne fut pas de

Digitized by Google

longue durée : on se battit pendant cinq ou six ans dans les rues de Paris, et pendant dix autres, la France affecta de paraître plus résignée qu'enthousiaste ; puis un beau jour l'ennui la prit, et entre deux bâillements elle accorda, au personnel républicain, la faveur d'une de ces représentations tragico-comiques dont ce parti politique paraît avoir conservé le secret; pour cette fois, la liberté allait tenir ses promesses et captiver dès son début les esprits les plus difficiles. On sait ce qui arriva ; l'élément comique disparut peu à peu, le tragique gagna du terrain, et l'on ne fut plus libre qu'à la condition d'avoir constamment un fusil sur l'épaule, tout comme chez les sauvages d'Amérique. Alors notre brave pays, si mobile, si changeant, si capricieux, disent les mauvaises langues, se jeta dans les bras d'un neveu du grand Empereur; qu'allait-il advenir de la liberté? On s'en inquiéta peu dans le premier moment ; ne fallait-il pas d'abord s'assurer le pouvoir de vivre? on aviserait plus tard au moyen de vivre à l'aise.

En vérité, voilà bien des manières d'entendre la liberté, et il faut convenir que nous sommes fort excusables, en l'an de grâce 1864, de ne pas nourrir à ce sujet des pensées arrêtées, des résolutions immuables, qui ne naissent que des convictions fermes. Où voulez-vous que se prennent l'esprit et le sentiment de nos enfants quand on leur enseigne l'histoire de leur pays? Le professeur, tout comme l'élève, a bien envie d'être et de paraître libéral ; mais Louis XVI fut un roi libéral, mais Mirabeau combattit pour la liberté, mais Vergniaud, mais Mme Roland moururent pour elle; mais Danton, mais Saint-Just, mais Robespierre l'invoquèrent à leurs derniers moments; Napoléon, à son tour, ne fut-il pas considéré, par l'Europe entière, comme le champion le plus redoutable des libertés nouvelles, comme le propagateur infatigable de l'idée révolutionnaire ? Sans doute, mais Lainé, Royer-Collard, Guizot, La Fayette, qui contribuèrent ou applaudirent à la chute du grand homme, ne se dirent-ils pas, ne se firent-ils pas reconnaître pour libéraux; mais Foy, Thiers, Manuel, P.-L. Courier, Laffitte, l'étaient aussi, bien que d'une manière différente; mais les républicains prétendent plus que jamais à ce titre si recherché.

Quelle confusion ! et comme il est urgent de jeter quelque lumière dans ce chaos. D'autres plus habiles le feront avec plus d'autorité : qu'il nous soit permis cependant de le tenter. Nous serons assez récompensé de ce travail s'il inspire à d'autres l'idée de le reprendre, s'il ouvre la voie à une étude plus complète.

Digitized by Google

I

Il serait curieux et sans doute utile de voir à l'œuvre tous ces libéraux de dates et de nuances si diverses. Comment ont-ils accepté le régime actuel, et, s'ils le combattent, comme il n'est pas douteux, quelles sont leurs armes? J'ouvre ici une parenthèse en faveur des lecteurs de la *Revue* à l'étranger, pour les avertir qu'en France on appelle indistinctement libéral tout homme qui combat le régime établi, quel que soit d'ailleurs ce régime. Que sont devenues ces passions autrefois si ardentes contre des institutions politiques aujourd'hui disparues? Dans notre société si morcelée, peut-on encore trouver des groupes qui, tout en se proposant comme but commun, et par une tradition qui n'est pas près de s'éteindre, l'affaiblissement ou le renversement du pouvoir, se séparent cependant entre eux par des divergences accusées?

Nous voyons très clairement se mouvoir autour de nous, et chacun dans sa sphère peut en voir autant, trois ou quatre types de soi-disant libéraux, ne sachant, pour la plupart, ni ce qu'ils veulent ni ce qu'ils font, ignorant surtout qu'ils ne sont que des instruments aux mains des habiles de leur parti. Tout le monde n'a-t-il pas rencontré sur sa route cet être déclassé, dont la fortune et la position sont fort au-dessous de l'intelligence, qu'on appelle un professeur sans élèves, un artiste sans commandes, un avocat sans cause, un médecin sans malades, un savant méconnu, ou, pour employer un mot de notre temps, un bohême, foulant d'un pas libre le quartier des Ecoles, sa vraie patrie morale, en même temps que sa demeure matérielle? Plein de laisser-aller dans sa tenue ou dignement râpé, selon les hasards de sa bourse ou de son humeur, c'est un pilier de cabinet de lecture, où il dévore tout ce qui s'écrit sur la politique. Disciple fervent des doctrines de Rousseau, il admire, malgré les sots, le jugement de Robespierre, dont il vante au besoin les vertus. Il néglige, en général, toutes les études qui servent à former une conviction politique raisonnable. Il se garde d'acquérir, en finances, en économie politique, en droit, en législation, des connaissances qui gêneraient ses utopies. Il aime bien mieux dresser une liste très complète des droits du citoyen, méditer sur la meilleure forme à donner à notre société, et fabriquer une Constitution. Nous avons, en France, beaucoup de ces fabricants de Constitution, gens honnêtes, gens excellents, pleins de bonnes intentions et de philanthropie. Ils ne veulent ni bouleversements ni guerres, mais ils ne peuvent

Digitized by Google

s'empêcher de médire d'une société qui méconnaît leurs mérites, et qui n'est pas d'ailleurs celle qu'ils ont rêvée. Si, par hasard, leurs pacifiques rêveries aboutissent à de sanglants déchirements, si le canon gronde dans les rues de Paris, ils en sont fâchés sans doute, mais point déconcertés. Ne l'avaient-ils pas prévu? et à qui la faute, après tout, sinon à ces stupides bourgeois, qui ne consentent pas à se laisser piller, rançonner ou maltraiter sans se défendre?

A quelle nuance libérale appartient ce parti vaste et flottant, beaucoup plus influent qu'on ne le croirait au premier abord? Si vous rangiez ceux qui le composent sous la bannière des légitimistes, ils crieraient à la calomnie; parlez-leur des parlementaires, ils diront, d'un air dédaigneux, que ce ne sont que des gens politiques..... Mais la république s'est compromise rarement avec des gens politiques; ils seront donc républicains! Oui, c'est en les classant sous cette dénomination, elle-même assez vague, qu'on approche le plus de la vérité. Toutefois, si, en France, il n'était pas absolument impossible à un homme de quelque valeur de se dire partisan de l'ordre de choses établi, s'il pouvait, sans un regret mortel, renoncer aux caresses si séduisantes que prodigue, chez nous, l'opposition, j'inclinerais à croire qu'il n'y a, entre ce groupe politique et l'Empire actuel, qu'une question de forme et non de fond. Sur l'attitude que le gouvernement a prise à l'étranger, sur les nombreuses institutions qu'il a fondées à l'intérieur pour le soulagement des classes pauvres, on ne serait pas loin de s'entendre. Mais pourquoi ce faste, pourquoi ce luxe qui entoure le chef de l'Etat, pourquoi cet appareil de cour, cet étalage de fonctions, qui ne sont que des sinécures empruntées à nos anciennes monarchies? Voilà le grief, et comme on n'aime pas généralement à trouver de bonnes raisons pour légitimer ce qui déplaît, on oppose à tout ce fracas des exemples d'austérité républicaine et les simples allures de la royauté bourgeoise. Ces souvenirs poétiques exaltent l'imagination, et l'on crie: Vive la liberté!

A l'autre extrémité de l'échelle sociale, on peut clairement distinguer un parti qui est bien forcé de passer pour libéral, puisqu'il combat les tendances du gouvernement, mais que son passé ne prédisposait guère à ce rôle. Autant, dans le premier groupe, on rencontre d'abandon, de souplesse, d'ardeur pour toutes les solutions, autant, de ce côté, on trouvera de roideur et de parti pris. Là, c'est un rêve mobile et changeant; ici, toutes les croyances, toutes les pensées se jettent dans un moule unique et hors de la formule convenue et arrêtée depuis des siècles, il n'est point de salut; mais comme il sera toujours vrai que les extrêmes doivent se toucher, on peut facilement remarquer, entre ces natures d'esprit si opposées,

Digitized by Google

un point commun : toutes deux ont un idéal quelque peu chimérique, seulement, à droite, on le place dans la pénombre du passé, et, à gauche, dans les brumes de l'avenir ; de part et d'autre, dans les nuages.

Il est un autre parti qui ne se pique ni d'un culte superstitieux pour le passé ni d'ardentes aspirations vers l'avenir, mais qui prétend, et non sans raison, savoir marcher sur le pavé glissant de la politique. Les hommes de ce parti ne se perdent pas dans les théories creuses ; ils sont pressants comme des gens qui ont de sérieux griefs à faire valoir, ou tout au moins de grandes positions perdues à reconquérir. Ce sont les chefs de la bourgeoisie découronnée en 1848, qui se remuent, parlent, écrivent, soulèvent et enflamment les passions, dans le but très hautement avoué de regagner, par tous les moyens de droit et de fait, une influence naguère toute-puissante. Ne parlez pas à ces fanatiques du régime parlementaire, de cette liberté populaire qui offense autant la raison que le juste amour-propre du citoyen lettré, et qu'on appelle le suffrage universel ; ils sentent instinctivement, quand ce n'est pas par l'effort du raisonnement, que, tant qu'il faudra compter avec ce mode électoral, il n'y a guère d'espérance pour eux. Aussi, voyez comme ils sont habiles à manier ce drapeau que de pauvres dupes appellent encore libéral ! N'est-ce pas le gouvernement qu'ils appellent de tous leurs vœux qui a consacré et fait passer dans la pratique la liberté de la presse ? N'est-ce pas sous leur règne qu'on a arraché le pouvoir du palais du souverain pour le remettre tout entier aux mains des représentants du pays ? Ne sont-ce pas là, ajoute-t-on, des faits clairs comme le jour, des faits qui datent d'hier, et que tous les sophismes du monde ne parviendront pas à travestir ? Et la foule d'applaudir, et les simples d'admirer et de crier à leur tour : Vive la liberté !

Que le peuple proprement dit veuille tenir sa partie dans ce concert hostile au gouvernement, il ne faudra pas trop s'en étonner, mais il sera bon de distinguer, là encore, deux politiques bien différentes. Si l'on parle de cette portion du peuple qui est honnête, laborieuse, économe, qui possède un peu d'instruction et un petit pécule à la caisse d'épargne, on pourra remarquer un fait jusqu'ici un peu négligé, mais qui n'en a pas moins une grande importance. C'est dans cette portion intéressante de la nation que s'est réfugié plus spécialement le goût des solutions libérales appliquées à la politique extérieure. Que, dans ces régions, on soit plus ardent qu'instruit ; que l'on puisse, par précipitation ou ignorance des faits, compromettre la cause que l'on croit servir, cela n'est pas douteux ; mais cette cause, on l'aime là plus chaudement qu'ailleurs, et quand les amateurs de liberté politique, aujourd'hui singulièrement associés

Digitized by Google

avec cette portion du peuple, prétendent, à l'aide de leur panacée, pouvoir donner satisfaction à ce mouvement libéral, ils commettent la plus étrange des erreurs. N'avons-nous pas tous lu, dans les feuilles les plus répandues, il y a à peine quelques semaines, que, puisque le gouvernement ne faisait rien pour la Pologne, il ne devait pas s'étonner qu'on demandât pour le Corps législatif des libertés plus étendues, capables de substituer à une action effacée une conduite extérieure plus accusée et plus conforme au sentiment populaire? Il n'est cependant pas besoin d'être un fin politique pour comprendre que si la question de Pologne avait précédé l'octroi fait par le souverain de libertés nouvelles, cette question serait aujourd'hui peut-être résolue, tout comme l'a été la question d'Italie.

Mais ce n'est pas en vain que d'échos en échos, que de bouche en bouche, cette revendication vraie ou fausse de la liberté sera descendue jusque dans les bas-fonds de la société; là, cette cause toujours sainte, malgré tout, rencontre de singuliers défenseurs; la souffrance, l'envie, la maladie, la misère se disputent sans relâche une malheureuse population digne de la plus profonde pitié. Savez-vous comment dans ce milieu sont traduites ces inspirations libérales? Pour ceux qui y vivent, être libre, c'est manger de manière à se rassasier, boire quand on a soif, dormir à couvert, se reposer quand la fatigue est trop forte, être soigné quand on est malade; la vue des richesses pompeusement étalées dans nos grandes villes excite un inévitable sentiment de convoitise, et ces hommes, auxquels on répète sur tous les tons que leurs malheurs finiront avec la liberté, s'imaginent qu'il est de leur intérêt de prêter leur appui à tous les charlatans qui n'ont jamais rien fait pour eux, et de s'éloigner d'un gouvernement qui seul, ou mieux que tout autre assurément, a osé regarder ces plaies saignantes et y porter remède.

J'ai essayé de caractériser les nombreux aspects de la liberté en France et la physionomie particulière de ses fidèles en face du pouvoir actuel. Comment nous tirer maintenant de cette confusion? Et puisque nous nous proposons de mettre en lumière les vœux et les aspirations de l'école libérale de 1830, comment nous assurer que nous n'oublierons ni les uns ni les autres, et que, dans un espace de vingt ans, où tant d'hommes et tant de théories diverses se sont produits à l'ombre du même drapeau, nous resterons toujours sur le terrain que nous avons choisi? La tâche serait impossible si nous ne prenions un guide sûr, qu'il nous reste à indiquer.

Quelle que soit l'extrême variété des programmes libéraux, on distinguera toujours deux sortes de libertés: la *directe* et l'*indirecte*. J'appelle directe celle dont les effets bienfaisants se font matériellement sentir aussitôt qu'elle est accordée, et indirecte celle qui fait

Digitized by Google

espérer seulement ces mêmes bienfaits. Ainsi le gouvernement accorde aux citoyens le droit de faire toute espèce de commerce, il brise légalement les entraves qui empêchaient le premier venu de se livrer à telle ou telle industrie, par exemple de vendre du pain ou de la viande; c'est une liberté directe dont on profite immédiatement. Au contraire, il consent une modification libérale en faveur de la presse; ce sera peut-être un moyen, par la pression qu'on exercera sur lui, de le forcer à donner beaucoup de libertés, mais c'est un moyen indirect, qui peut être bon ou mauvais, selon le temps et les hommes. Le gouvernement fait un traité de commerce avec un peuple voisin, il abaisse considérablement les tarifs de douanes; c'est une liberté directe, car le consommateur pourra se procurer, où il lui plaira de le faire, des marchandises à meilleur compte; tandis qu'en accordant au Corps législatif une plus grande part dans la direction des affaires du pays, on peut arriver indirectement au même but, on peut aussi ne pas y arriver du tout; c'est assurément une satisfaction pour l'esprit libéral des Français que de voir se dénouer, dans le sens de la justice et des nationalités, les problèmes si ardus qui agitent aujourd'hui l'Europe; quand l'Italie a été délivrée de la domination autrichienne, on a satisfait directement et réellement cette tendance des esprits; on ne lui eût donné qu'une satisfaction fort indirecte en accordant à tous les citoyens le droit de se réunir en tel nombre qu'il leur serait agréable pour discourir sur la question de paix ou de guerre.

C'est à l'infini que l'on pourrait multiplier les exemples, mais j'espère que le lecteur m'aura compris, et je me hâte de rechercher qu'elle fut l'attitude du gouvernement de Juillet devant ces deux manières d'être libéral.

II

Parlons d'abord de la liberté indirecte, plus connue sous le nom de liberté politique. Pendant dix ans, la France jouit de cette espèce de liberté, et, il faut bien reconnaître, quelque regret qu'on en puisse concevoir, que notre pays n'en retira pas de grands avantages moraux. On se rappelle sans doute les craintes souvent manifestées à la tribune, et en beaucoup d'autres endroits, au sujet de l'affaiblissement de notre vie politique depuis l'avénement du nouvel Empire; on n'a pas oublié ces longues séances où s'est agitée la vérification des pouvoirs; que de reproches contre l'attitude de l'administration, contre son ingérence dans les élections, contre les procédés arbitraires,

Digitized by Google

contre son pouvoir même dont on l'accusait de faire un mauvais usage !

Mais ces récriminations n'approchent en rien de celles que les plus ardents partisans du Parlement adressaient à ce régime à une époque (1847) où il avait porté tous ses fruits, où il avait donné sa mesure complète ; écoutons M. Thiers lui-même parlant sur la proposition de son honorable ami M. Duvergier de Hauranne : « Les conditions de la vie électorale, disait-il, sont-elles fixées aujourd'hui de la meilleure manière possible ? On en peut douter au spectacle dont nous sommes témoins. Je n'emploierai pas ici le mot de corruption, je n'emploierai que les termes qui peuvent mettre d'accord tous les hommes de bonne foi. Eh bien ! tout le monde n'aperçoit-il pas que, depuis un certain nombre d'années, l'esprit politique s'est affaibli, qu'il a fait place à une passion d'intérêts matériels désordonnés? Tout le monde ne s'aperçoit-il pas que l'on ne s'occupe qu'avec distraction, qu'avec tiédeur, de ce qui concerne les grands intérêts du pays et avec une chaleur inouïe de ce qui concerne les intérêts de telle province ou de tel département ? Que les électeurs ne considèrent plus les opinions des candidats, mais leur situation, leur influence, leurs moyens d'être utiles à ceux qui les nomment ? Il me semble que la question ainsi posée ne sera résolue que d'une seule manière et que tout le monde répondra : Oui, l'esprit public s'est affaibli en France. »

Il serait donc vrai que, sous le régime censitaire, l'esprit public s'était affaissé, que le mal était arrivé à un point où le remède devenait urgent, et qu'enfin le cens électoral n'avait pas réussi comme on l'avait souhaité. C'est une vérité que l'auteur même de la proposition s'est chargé de mettre dans tout son jour ; il l'a fait dans un livre médité à loisir et où par conséquent on ne doit pas craindre de trouver de ces exagérations comme il en échappe involontairement à l'orateur qui improvise à la tribune. C'est un publiciste qui écrit ; recueillons les graves réflexions qui, dès le début, se pressent sous sa plume :

Le gouvernement représentatif est en péril, ce n'est point, comme en 1830, la violence qui le menace, c'est la corruption qui le mine. Depuis soixante ans, la France n'a cessé d'être agitée par des passions diverses et successivement dominantes ; sous nos premières assemblées, c'était le désir énergique de faire passer dans les institutions, dans le gouvernement, les grandes idées de justice, de liberté, d'égalité dont la société était imbue ; du temps de l'Empire, c'était l'amour de la gloire et de la grandeur nationale ; sous la Restauration, c'était la haine de l'ancien régime et un dévouement réfléchi à la cause libérale, à la cause des institutions représentatives ; aujourd'hui, c'est la soif ardente de la richesse et du bien-être. A la tribune et dans la presse, on s'impose encore quelques ménage-

Digitized by Google

ments et l'on garde certaine réserve ; mais ailleurs toute hypocrisie cesse, tout voile tombe, et c'est le front levé, au grand jour, que l'intérêt personnel marche escorté de ses apôtres et de ses prédicateurs ; il faut voir alors avec quel sublime dédain il traite ceux qui sont assez niais pour conserver le souvenir de la Révolution, de l'Empire, de la Restauration même, et pour croire que les opinions sont encore quelque chose ! il faut voir avec quelle foi ardente il proclame que l'homme sensé, l'homme sage, doit faire ses affaires plutôt que celles de l'Etat, et qu'on est père de famille avant que d'être citoyen ! il faut voir avec quel saint enthousiasme il déclare que le temps de la gloire militaire est passé comme celui des idées libérales, et que notre siècle a pour mission unique de s'enrichir et de se repaître !....

Qui oserait dire qu'il n'y a pas d'utiles réformes à faire, des réformes dont tout le monde, il y a seize ans, reconnaissait la nécessité ? Ce ne sont pas les questions qui manquent aux hommes, ce sont les hommes qui manquent aux questions. — Il faut pourtant le reconnaître, il en est quelques-unes qui conservent le privilége d'enflammer les esprits, de remuer les âmes, de faire battre les cœurs, ce sont celles qui, par quelque côté, touchent aux intérêts et atteignent les fortunes ; ainsi le gouvernement peut, sans danger, presque sans résistance, fausser les situations, violer les lois, annuler les libertés publiques ; mais qu'il se garde, s'il tient à vivre, de porter une main audacieuse sur un tarif protecteur ou sur une ligne de fer. Pour prévenir de telles calamités, pour punir de tels attentats, il n'est point de résolution assez prompte, de mesures assez énergiques, et c'est alors qu'aux yeux des plus ardents conservateurs l'insurrection est bien près de devenir le plus saint des devoirs. Qui ne se souvient des injonctions menaçantes dont le trône se vit assailli quand la France courut le danger d'une union plus intime avec la Belgique, son ancienne province ? Qui ne se rappelle les tempêtes que le sésame déchaîna sur les bancs les plus pacifiques de la Chambre, et l'aspect agité, tumultueux, presque révolutionnaire de la salle des Pas-Perdus, le jour où se livrait la grande bataille du sucre de betterave et du sucre des colonies ? Qui peut avoir oublié enfin l'enthousiasme patriotique que l'embranchement de Fampoux fit éclater dans les tribunes ? Ce sont là les triomphes et les défaites, les joies et les douleurs du temps actuel ; ce sont les grandes causes qui ont remplacé celles pour lesquelles nos pères versaient naguère leur sang sur l'échafaud et sur les champs de bataille !

Que le remède ne fût pas suffisant pour parer aux inconvénients signalés avec tant de justesse par l'opposition, je suis fort disposé à le croire ; il fallait aller plus loin pour trouver un terrain solide ; mais comme il est intéressant de feuilleter le *Moniteur* quand on entend sans cesse vanter autour de soi les mérites particuliers du cens électoral ; quand on a la tête rompue de cet éternel argument, que les masses sont inintelligentes, et que ce n'est pas être élu que de l'être par une réunion de maçons, de cordonniers et de balayeurs

Digitized by Google

de rues! Le propos, d'ailleurs, n'a rien de bien nouveau; dès 1614, à l'assemblée des Etats, la noblesse, indignée contre le tiers, disait tout haut : « Nous ne voulons pas que des fils de cordonniers et de savetiers nous appellent frères ; il y a de nous à eux autant de différence qu'entre le maître et le valet. » Faut-il rappeler encore que cette même noblesse, en 1792, à la veille de la grande lutte de l'Europe contre la France, espérait bientôt venir à bout « de ce *ramassis de paysans et de savetiers ?* » On n'est pas loin de reconnaître aujourd'hui, et d'une manière générale, que la noblesse avait tort de tenir un pareil langage contre la bourgeoisie ; celle-ci, à son tour, ne ferait-elle pas bien d'user de la même réserve vis-à-vis du peuple ? Au surplus, ce ne sont pas là nos affaires ; que, dans sa conscience éclairée, elle agisse comme il lui paraîtra le plus conforme à ses véritables intérêts, à elle seule la responsabilité de ses actes ; mais comme il est toujours charitable d'avertir ses adversaires quand ils s'obstinent à fermer les yeux sur les défauts du régime qui a leur prédilection, ils nous permettront de leur rappeler ce qu'en pensait à cette époque (25 mars 1847) l'honorable M. O. Barrot :

Le mal, messieurs, disait-il, je ne veux pour l'attester qu'un fait qui n'est pas contredit dans cette enceinte : pour tous les agents d'élection, les préfets, les sous-préfets, les agents officiels et officieux, dans toutes les situations, quel est le mot d'ordre? Il est invariablement le même ; partout, ce mot d'ordre, le voici : il faut nommer un député qui soit utile à l'arrondissement. Est-il vrai que ce soit là le thème universel de tous les agents électoraux dans toute l'étendue de la France? Qu'est-ce que cela veut dire? Mon Dieu, vous êtes en face d'un pouvoir qui touche à toutes les existences, qui a les mains pleines de moyens de vous être utile, qui est en possession de la centralisation la plus puissante du monde ; vous, vous êtes pauvre, vous avez besoin du pouvoir pour élever vos enfants; vous, vous êtes riche, vous avez besoin du pouvoir par cela même que vous êtes riche ; vous n'êtes ni riche ni pauvre, mais vous avez rendu d'anciens services, il vous faut une décoration parce que vos voisins en ont une. Ainsi, les sentiments même les plus honorables du père de famille, le sentiment de la vanité, la richesse, la pauvreté, tout est exploité au nom de l'intérêt ; et aussi quelle est la conséquence ?

Elle se produit dans un fait statistique qui n'est pas contesté, que certains conservateurs très consciencieux ne voient pas sans une espèce d'inquiétude : c'est qu'il est naturel, quand on ne s'occupe que d'avoir un délégué auprès du pouvoir pour en recevoir le plus de satisfaction, aux intérêts locaux et personnels, il est parfaitement naturel d'envoyer au pouvoir ses propres agents, ceux qui ont déjà la preuve qu'ils sont en pleine possession de la confiance et de la faveur du pouvoir ; et, sous l'influence de ce sentiment, le nombre des fonctionnaires dans cette Chambre doit aller par la force des choses en progression toujours croissante..... Mes-

Digitized by Google

sieurs, il est un autre fait peut-être plus instructif encore, c'est le fait du débat de Quimperlé.....

Mais, soyez-en convaincus, cette cause s'instruit plus encore par les faits, et il n'y a pas de discours, quelque éloquent qu'il puisse être, qui le soit autant que l'instruction renfermée dans ce débat; ce n'est pas un fait accidentel, il a été expliqué par les débats, c'est la conséquence d'une longue série de faits antécédents. Ce n'est pas *ex abrupto*, que la corruption est arrivée à ce degré de cynisme qui nous a tous indignés; non, il y a à tout un commencement, et la corruption par les places a provoqué la corruption par l'argent..... Elles étaient filles du même principe, et un jour elles se sont trouvées en face l'une de l'autre, et elles se sont livré ce combat ignoble qui vous inspire un tel dégoût.

Voilà de bien gros mots et qui sentent l'exagération habituelle de l'opposition; mais, toute part faite aux entraînements de l'éloquence, ne reste-t-il pas, sous ces paroles passionnées, assez de vérité pour étonner non-seulement les jeunes partisans du régime parlementaire, fort excusables, après tout, de ne pas connaître des faits accomplis avant qu'ils fussent en état de les apprécier, mais aussi les partisans plus âgés de ce régime, qui ont assurément oublié ce qu'ils disaient alors à la tribune, ce qu'ils écrivaient dans leurs livres.

Quelques mois après l'avortement de la proposition Duvergier de Hauranne, l'honorable M. de Rémusat tentait un nouvel effort auprès de cette Chambre, de cette majorité que l'on qualifiait si durement, parce qu'elle ne consentait pas à sacrifier ses plus indispensables prérogatives. On lui répétait chaque jour qu'une politique impartiale ne pouvait s'accommoder de la présence dans la Chambre d'un nombre aussi formidable de fonctionnaires publics; que les résolutions de la majorité devaient, aux yeux du pays, s'en trouver singulièrement amoindries; elle ne pensait pas le contraire, bien que, par moments, elle essayât de le faire croire; mais elle sentait instinctivement, sans oser le dire, que le salut était dans ce *statu quo*, que cet appoint était nécessaire, non-seulement au ministère Guizot, mais à tout ministère, et que l'opposition elle-même eût été fort embarrassée de gouverner le pays par la Chambre, sans cet indispensable élément.

Il faut pourtant reconnaître que l'opposition s'appuyait sur de bonnes raisons pour réclamer cette réforme parlementaire, à la fois si nécessaire et si impossible. En 1827, disait M. de Rémusat, il y avait un grand nombre de fonctionnaires à la Chambre, on demanda un remède à ce mal, et l'on proposa la réélection. On comptait alors 134 fonctionnaires sur 430 députés; aujourd'hui, sur 459 députés, la Chambre en compte de 190 à 200; le mal est donc devenu plus grand qu'en 1827, époque à laquelle tout le monde comprenait la

Digitized by Google

nécessité d'un prompt remède à un mal devenu intolérable. Mais ce n'était pas là le seul inconvénient de l'état de choses d'alors. On lui reprochait de fausser la majorité de la Chambre. D'autres orateurs lui imputaient, avec tout autant de raison, de désorganiser la haute administration.

Un des membres que la Chambre tout entière regrette (disait M. Saint-Marc Girardin) soutint très vivement la proposition qu'il avait faite, et parmi les motifs qu'il donnait pour soutenir cette proposition, se trouvait surtout la nécessité d'empêcher l'envahissement des fonctions publiques par les députés. Je me souviens encore de la vive et sincère éloquence avec laquelle il représentait les inconvénients de ces intrusions soudaines. Je me souviens comme il peignait le découragement répandu par là dans les rangs de l'administration; lorsqu'il y avait une place importante, un de ces bâtons de maréchal qui appartient aussi aux fonctionnaires publics, il y avait à l'instant même un élu parlementaire qui venait prendre le bâton de maréchal dans la giberne du fonctionnaire public. Messieurs, cette admission des députés en trop grand nombre peut-être dans les fonctions publiques, est-elle avantageuse pour l'administration? Assurément, il est bien loin de ma pensée que l'admission d'hommes pleins de capacités et de talents ne puisse pas apporter à l'administration une force utile, mais je crois qu'il n'y a personne, si capable qu'il soit, qui puisse se dispenser de ces traditions et de ces habitudes, qui sont nécessaires partout, mais qui sont nécessaires surtout dans les fonctions publiques. Or, qu'arrive-t-il? Il arrive que les fonctionnaires inférieurs sont forcés, qu'on me passe le mot, de faire l'éducation de leur chef; ainsi, c'est précisément le fonctionnaire qui se trouve déshérité du légitime avancement auquel il avait droit, qui se trouve forcé d'apprendre les traditions de l'administration à celui qui arrive pour lui commander; il y a là un renversement naturel de l'ordre de choses; il est regrettable que la capacité ne soit pas toujours égale au droit de commander; il est regrettable que celui qui commande soit forcé de prendre la consigne de celui qui obéit.

Il y a encore d'autres inconvénients qui frappent ceux qui connaissent l'administration; ce sont deux excellentes qualités que l'indépendance dans le député et l'esprit de subordination chez l'administrateur; or, il arrive que ces deux excellentes qualités se trouvent singulièrement perverties par leur déplacement; ces deux qualités se trouvent transplantées, et la transformation ne leur réussit pas. Voici, en effet, comment les choses se passent; l'administrateur est souvent tenté, dans le cabinet du ministre, de s'appuyer sur l'indépendance du député, et en même temps, dans la Chambre des députés, il est souvent tenté de se souvenir de l'esprit de subordination du fonctionnaire qui appartient à l'administrateur.

Voilà, assurément, d'excellentes raisons, militant, de la manière la plus forte, en faveur de la réforme parlementaire; elles sont aussi satisfaisantes que celles qu'on donnait pour faire passer la réforme

Digitized by Google

électorale. Mais, nous venons de le dire, ces deux réformes avaient contre elles un motif d'exclusion absolu : c'était l'impossibilité où croyait être la majorité de gouverner le pays avec une Chambre réformée. Quand on se reporte vers ce passé déjà loin de nos souvenirs, on éprouve je ne sais quel désir de venger enfin cette majorité de la Chambre, si fort décriée à l'époque où elle avait le pouvoir en main. Elle était, dit-on, hostile à toute pensée de réforme; elle rejetait avec dédain toutes les nouveautés, qu'elle qualifiait d'inspirations de brouillons et de révolutionnaires; elle était attachée outre mesure à ce ministère Guizot-Duchatel, en qui se personnifiait la paix en Europe, à ce ministère qui avait grand'peine à se défendre contre le *petit Napoléon*, comme nos voisins et amis les Anglais appelaient alors un de nos célèbres hommes d'Etat. Oui, tout cela est vrai! Il n'est pas moins certain que si les conservateurs d'alors eussent tenu une autre conduite, ils étaient perdus, perdus sans ressource. Que la majorité cédât un instant, et il lui fallait accepter la réforme de M. Duvergier de Hauranne, celle de M. de Rémusat, de profondes modifications au tarif des douanes et la politique extérieure de ce redoutable guerrier, de cet héritier du génie militaire de Napoléon, qu'on n'appelle plus que M. Thiers. Ne sait-on pas aujourd'hui que l'abaissement du cens électoral, que l'adjonction des capacités auraient trahi, à très bref délai, les espérances vraies ou fausses que l'on mettait dans ces deux réformes? C'était, dans un espace de temps très rapproché, le renversement de l'élément conservateur dans le corps électoral tout entier. On se plaignait de la corruption dans les termes que vous savez. N'était-il pas certain qu'on aurait eu lieu de la déplorer plus vivement encore avec des électeurs à moitié prix? Et qu'eussent fait, grands dieux! pour la forte assiette d'une politique conservatrice, pour son esprit de suite, sa bonne tenue, cette nuée d'avocats sans causes, de médecins sans malades, d'écrivains sans éditeurs et de savants sans emploi, qui eussent envahi l'arène électorale? Etait-il plus raisonnable d'abandonner le système de la protection, quand ce système était la source première de la richesse et, par suite, de l'influence que doit toujours conserver la classe gouvernante dans un Etat bien réglé? Quand on veut les choses, il faut les vouloir fermement, et ne pas s'indigner comme un enfant contre les nécessités qui en dérivent. Une classe politique au pouvoir doit procéder du monopole; il faut qu'elle cherche chaque jour à consolider sa grandeur et son autorité, sans quoi elle n'a plus de raison d'être. Aussi faisait-elle bien, quoi qu'on en ait dit alors et depuis, de fermer l'oreille à toutes les raisons et à toutes les injures. Elle seule était politique et savait ce qu'elle faisait. Vouliez-vous qu'elle allât donner les mains à ce boute-feu qui avait manqué embraser

Digitized by Google

l'Europe en 1840? Mais qu'eussent dit les électeurs à 200 fr.? Ce sont tous gens d'esprit, je le veux croire, mais ce sont avant tout, en majorité, des gens d'affaires, et pour lesquels la guerre n'a jamais eu de charmes. Il n'aurait pas fait bon leur parler des ardeurs guerrières du peuple, qui, si on leur eût lâché la bride, eussent bientôt tout envahi. Quelle mince figure aurait fait tout à coup cette majorité au milieu du tapage et des fanfares qui sont l'accompagnement obligé de tous les drames militaires?

La majorité avait donc mille bonnes raisons de ne pas accorder ce que l'opposition libérale avait mille bonnes raisons de demander. Malheureusement, il y avait autant de danger à refuser qu'à consentir, et la chute était prochaine, de quelque côté qu'on se tournât. Triste exemple de ces contradictions douloureuses qu'enfantent toutes les institutions politiques qui ne sont pas sorties des entrailles d'une société, qui n'ont pas reçu l'empreinte du génie national. Comme elles sont sans racines dans le passé, elles sont sans espérances dans l'avenir; nées du besoin d'un moment, elles disparaissent avec lui.

Le regrettable M. de Tocqueville avait le pressentiment très accusé de la fin d'un régime qu'il avait aimé et défendu avec ardeur; il suppliait, dans des termes bien touchants, la majorité de se laisser fléchir ou plutôt le pays tout entier de se recueillir : c'était le 28 janvier 1848, un mois à peine avant la catastrophe.

La France, disait-il, avait jeté dans le monde, au milieu du fracas du tonnerre de sa première révolution, des principes qui, depuis, se sont trouvés des principes régénérateurs de toutes les sociétés humaines. Ç'a été sa gloire, c'est la plus précieuse partie d'elle-même. Eh bien, messieurs, ce sont ces principes-là que nos exemples affaiblissent aujourd'hui; l'application que nous semblons en faire nous-mêmes fait que le monde doute d'eux. L'Europe, qui nous regarde, commence à se demander si nous avons eu raison ou tort; elle se demande si, en effet, comme nous l'avons répété tant de fois, nous conduisons les sociétés humaines vers un avenir plus heureux et plus prospère, ou bien si nous les entraînons à notre suite vers les misères morales et la ruine. Voilà, messieurs, ce qui me fait le plus de peine dans le spectacle que nous donnons au monde : non-seulement il nous nuit, mais il nuit à nos principes, il nuit à notre cause, il nuit à cette patrie intellectuelle à laquelle, pour mon compte, comme Français, je tiens plus qu'à cette patrie physique, matérielle, qui est sous mes yeux. Messieurs, si le spectacle que nous donnons produit un tel effet vu de loin, que pensez-vous qu'il produise en France même, dans les classes qui n'ont point de droits, et qui, du sein de l'oisiveté à laquelle nos lois les condamnent, nous regardent seuls agir sur le grand théâtre où nous sommes? Que pensez-vous que soit l'effet que produise sur elles un pareil spectacle? Pour moi, je m'en effraye..... Mais, messieurs, admettons que je me trompe sur les causes du grand mal dont je

Digitized by Google

parlais tout à l'heure; admettons, en effet, que le gouvernement en général, et le cabinet en particulier, n'y est pour rien; admettons cela pour un moment, le mal, messieurs, en est-il moins immense, ne devons-nous pas à notre pays, à nous-mêmes, de faire les efforts les plus énergiques, les plus persévérants pour le surmonter?

Je vous disais tout à l'heure que ce mal amènerait tôt ou tard, je ne sais comment, je ne sais d'où elles viendront, mais amènerait tôt ou tard les révolutions les plus graves dans ce pays, soyez-en convaincus.

Lorsque j'arrive à rechercher, dans les différents temps, dans les différentes époques, chez les différents peuples, quelle a été la cause efficace qui a amené la ruine des classes qui gouvernaient, je vois bien tel événement, tel homme, tel cause accidentelle ou superficielle. Mais croyez que la cause réelle, la cause efficace, qui fait perdre aux hommes le pouvoir, c'est qu'ils sont devenus indignes de le porter. Songez, messieurs, à l'ancienne monarchie; elle était plus forte que vous, plus forte par son origine; elle s'appuyait mieux que vous sur d'anciens usages, sur de vieilles mœurs, sur d'antiques croyances; elle était plus forte que vous et cependant elle est tombée dans la poussière. Et pourquoi est-elle tombée? Croyez-vous que ce soit par tel accident particulier? Pensez-vous que ce soit le fait de tel homme, le déficit, le serment du Jeu-de-Paume, Lafayette, Mirabeau? Non, messieurs, il y a une cause plus profonde et plus vraie, et cette cause, c'est que la classe qui gouvernait alors était devenue, par son indifférence, par son égoïsme, par ses vices, incapable de gouverner. Voilà la véritable cause. Eh! messieurs, s'il est juste d'avoir cette patriotique préoccupation dans tous les temps, à quel point n'est-il pas plus juste encore de l'avoir dans le nôtre? Est-ce que vous ne ressentez pas, messieurs, par une sorte d'intuition instinctive qui ne peut se discuter, s'analyser peut-être, mais qui est certaine, que le sol tremble de nouveau en France? (Mouvement.) Est-ce que vous n'apercevez pas..... que dirais-je?.... un vent de révolutions qui est dans l'air? Ce vent, on ne sait d'où il naît, d'où il vient, ni, croyez-le bien, qui il enlève; et c'est en de pareils temps que vous restez calmes, en présence de la dégradation des mœurs publiques, car ce mot n'est pas trop fort. Je parle, messieurs, sans amertume; je vous parle, je crois même, sans esprit de parti; j'attaque des hommes contre lesquels je n'ai pas de colère; mais enfin je suis obligé de dire à mes antagonistes et à mon pays ce qui est ma conviction profonde et arrêtée. Eh bien, ma conviction profonde et arrêtée, c'est que les mœurs publiques se dégradent, c'est que la dégradation des mœurs publiques vous amènera, dans un temps court, prochain peut-être, à des révolutions nouvelles..... La tempête est à l'horizon; elle marche sur vous, vous laisserez-vous prévenir par elle? Messieurs, je vous supplie de ne pas le faire, je ne vous le demande pas, je vous en supplie; je me mettrais volontiers à genoux devant vous, tant je crois le danger réel et sérieux!....

Quels tristes accents et quelles prophétiques paroles! Comme on est frappé, en relisant ces lignes, de la bonne foi, de la conviction

Digitized by Google

profonde qui animait l'orateur; comme cette modération dans la forme va droit au cœur, et qu'il est difficile enfin de ne pas se rendre à l'évidence; oui, pendant ces dix-huit années sur lesquelles Dieu me garde d'accueillir tous les dires et toutes les exagérations de l'opposition, pendant ce temps de liberté politique, la France ne fut ni aussi heureuse ni aussi considérée dans le monde qu'on eût pu le souhaiter; une action mal dirigée et mal contenue, fort dangereusement remise à un petit nombre de mains, amena des résultats bien contraires à ceux qu'on espérait. Les gens intelligents, disait-on alors, dirigeront seuls la marche du gouvernement, et on éloignera de l'urne électorale la multitude, qui n'a rien de mieux à faire, dans son propre intérêt, que de se laisser conduire; de la sorte, on formera peu à peu l'élément conservateur indispensable dans tout Etat. Eh bien, on s'est trompé! l'expérience a prouvé que l'élément conservateur est justement dans les masses, et qu'avec une collection d'hommes aussi éclairés qu'on les suppose, on n'arrivera jamais qu'à couper le pays en deux; il faudra toujours compter avec les dangers inhérents à une classe privilégiée: la corruption, le monopole, la recherche passionnée des intérêts matériels, et aussi avec le reste du pays tout entier, bien inutilement transformé en adversaire, et en adversaire redoutable, par le refus de le laisser participer à la vie politique. Ne faisant pas partie de l'association, il juge avec une extrême sévérité ceux qui parlent, écrivent et agissent pour lui. Le pays se trouve ainsi dans la fâcheuse position de posséder d'un côté, des acteurs qui font tout et tout pour eux, et de l'autre, des spectateurs hostiles, occupés seulement à siffler ceux qui paraissent sur la scène. En vérité, ce n'est pas dans une pareille combinaison que l'on pouvait rencontrer en France cet ensemble de vues et cet esprit de suite qui doivent animer tout gouvernement, en même temps que cet assentiment général des masses, sans lequel il n'est point de politique viable.

On peut tirer une double conséquence du rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur les libertés indirectes ou politiques accordées par le gouvernement de Juillet. Et d'abord, si nous les comparons à celles que l'Empire a consenties, les esprits sérieux trouveront sans doute que ce qui manque aujourd'hui à la liberté de la presse se trouve compensé et au delà, par la transformation du cens électoral à 200 fr. en suffrage universel, et par la réforme parlementaire inutilement réclamée pendant plus de trente ans et accomplie aujourd'hui; on n'exagère rien en prétendant que l'apparition dans le monde du suffrage universel, que sa pratique régulière et incontestée depuis 1852 est un fait capital, d'une importance bien plus considérable qu'un degré de liberté en plus ou en moins accordé à

Digitized by Google

l'initiative parlementaire ; c'est un événement qui frappe les yeux les moins clairvoyants, et dont l'effet ne se fait pas sentir seulement à l'intérieur, mais à l'extérieur même, où il émeut les espérances de toutes les nations opprimées, où il peut dénouer pacifiquement, peut-être, cette éternelle et redoutable question des nationalités.

Il est ensuite un enseignement qui ressort avec évidence de ce coup d'œil rétrospectif jeté sur notre histoire contemporaine. Les gouvernements qui naissent sur les barricades semblent contenir un germe de mort plus ou moins prochaine ; la rue est décidément un fâcheux berceau pour un pouvoir. Quand on accepte un trône, à moins que ce ne soit de la main de la nation tout entière, on perd toujours un peu de son indépendance ; l'ivresse du vainqueur, la reconnaissance du chef qui profite de la victoire contribuent à laisser inscrire au contrat qui va lier les deux parties en présence, beaucoup d'articles imprudents, sur lesquels il faudra bien revenir plus tard. Ce seront alors des récriminations, des revendications légales ou factieuses qu'il faudra alternativement subir et repousser. Qui ne se souvient de la liberté de la presse de 1830, et de l'effort si énergique qu'il fallut faire pour la restreindre cinq ans plus tard ? Et les clubs, et les associations, les réunions, les carricatures effrontées? Tout cela disparut, je le sais, mais que de peines, que d'ennuis, que de malheurs pour s'en débarrasser ! Outre qu'il est plus facile de donner que de reprendre, et plus sage et plus honorable aussi de ne pas leurrer les gens par de belles promesses qu'on ne pourra pas tenir, il vaut mieux enfin concéder peu à peu des libertés nouvelles que de ravir une à une celles qu'on avait imprudemment prodiguées.

En 1852, le Corps législatif avait un rôle plus sérieux qu'on ne le croyait alors, mais peu bruyant et plus effacé que celui des anciennes chambres auxquelles il succédait ; chaque année a vu s'augmenter ses pouvoirs par le fait du gouvernement, à qui on n'a pas eu besoin de forcer la main, et il a repris en peu de temps une influence réelle, aujourd'hui incontestée. Il en est de même de la presse, qui, d'abord sévèrement contenue, a repris, grâce à la tolérance du pouvoir, une influence que ses écarts lui avaient fait perdre et que sa modération seule peut consolider. Ces deux exemples suffisent pour marquer nettement la différence entre ce gouvernement et ceux qui l'ont précédé. La monarchie de Juillet, la Restauration, le premier Empire, la République avaient péri pour avoir exagéré leur propre principe. Le gouvernement actuel a su éviter cet écueil. Issu d'une réaction inévitable contre les violences et les désordres de la rue, il représentait à son origine le principe d'autorité : l'a-t-il accru ou exagéré depuis dix ans? La réponse est dans les faits accomplis sous nos yeux, et ces faits sont la meilleure garantie pour l'avenir. La marche

Digitized by Google

suivie par ses devanciers menait à l'abîme ; l'Empire a suivi une direction tout opposée.

III

Nous voici arrivés à ce point de notre travail où il nous faut examiner les vœux, les espérances, les nobles aspirations de l'école libérale de 1830, non plus en ce qui regarde les libertés indirectes ou politiques, mais en ce qui touche les libertés directes, celles qui atteignent au but, et ne sont plus seulement un moyen détourné pour y arriver.

La France a toujours eu la bonne fortune d'être le champion de toutes les causes généreuses ; à quelque distance de ses frontières que se commette une iniquité, un attentat contre la justice ou l'humanité, elle tressaille, s'irrite des conseils de la prudence et voudrait s'élancer au secours de la victime. Quand un pays a un tel tempérament, il est impossible de l'enfermer dans le cercle de ses intérêts matériels sans qu'il étouffe ; aussi, doit-on bien prendre garde de froisser ses susceptibilités, et, sans courir les aventures, le pouvoir qui conduit ce peuple doit profiter de toutes les circonstances qui se produisent dans le monde pour donner satisfaction à ses sentiments. C'est bien cette conduite que, à son honneur, l'école libérale de 1830 ne cessa de prêcher depuis les premiers jours du gouvernement parlementaire jusqu'à sa dernière heure ; c'est bien cette conduite que le gouvernement de l'Empereur ne se borne pas seulement à prêcher, mais qu'il a suivie jusque dans ses conséquences les plus graves.

Les questions sérieuses ne sont jamais neuves, et lorsqu'en 1859 on répétait dans certains salons, même officiels, qu'il n'y avait pas de question d'Italie, qu'il n'y aurait jamais de question d'Italie, on pouvait faire illusion à quelques jeunes gens peu au courant des choses de la politique ou flatter quelques passions de commerçant enrichi, tout à coup troublé dans sa quiétude ; mais en vérité, il n'était au pouvoir de personne de rayer de l'histoire les faits les plus connus, et j'ajouterai les plus récents. Que ne relisait-on tous les beaux discours que faisait l'opposition au mois de janvier 1848, alors que le pape Pie IX, entraîné lui-même par le courant libéral, se montrait à la tête du mouvement, et que les Autrichiens menacés massacraient la foule dans les rues de Milan? On se serait convaincu que tous les ingénieux raisonnements inventés par les partisans de la paix à tout prix n'avaient pas même le mérite de la nouveauté, et qu'ils

Digitized by Google

avaient été tenus onze ans plus tôt, dans des circonstances identiques. C'était, disait-on, un piége grossier des révolutionnaires, auquel il ne fallait pas se laisser prendre; on allait s'exposer à de graves périls, dépenser son sang et son argent pour obliger des ingrats, qui ne valaient pas la peine que l'on s'occupât d'eux, et qui nous tourneraient le dos à la première occasion. A ces discours, l'Empire répondit par d'autres non moins dignes d'être notés, et qu'il n'eut sans doute pas de peine à composer, car on les trouve dans le *Moniteur*, à la date de janvier 1848.

Qui sont donc ces révolutionnaires, disait M. de Lamartine, qui sont donc ces radicaux que le cabinet stigmatise en Italie, et dans cette Chambre, et dans l'autre Chambre, et dans ses dépêches à ses agents dans les différentes cours? J'affirme ici, par la connaissance qu'une cohabitation personnelle de douze ans ma donnée, par la connaissance que j'ai du caractère, du génie, du libéralisme italien, que le mot même de république n'a pas sa signification dans sa langue, que c'est une injure qui n'est même pas comprise au delà des Alpes. Que le mouvement libéral n'est nullement un mouvement perturbateur, agitateur, radical, révolutionnaire, comme vous voulez le faire croire à votre pays et au monde, pour autoriser votre connivence et votre inertie, mais que c'est un mouvement de l'esprit humain et de l'indépendance des peuples, mouvement qui couve dans tous les siècles au cœur de l'Italie, mouvement qui, depuis que la Révolution française, a été proclamée, a soulevé trois fois, mais toujours dans la limite de la fidélité aux princes, les pays dans lesquels existait la volonté des institutions libérales. Vous pouvez en juger par les noms des chefs du mouvement : tous les princes du clergé ou de la haute aristocratie, tous les chefs du mouvement intellectuel et moral de l'Italie, depuis ses prédicateurs, comme le P. Ventura, jusqu'aux grands noms qui ont occupé autrefois les premières places dans la démagogie mémorable de Gênes et des autres Etats de l'Italie; depuis les Capponi, de Florence, jusqu'aux Doria, de Gênes; depuis les Monteleone, de Sicile, jusqu'aux Borromeo, de Milan, et, oserai-je le dire? jusqu'aux Mastaï.

Non, ce n'étaient pas des révolutionnaires dans le sens étroit et stérile que l'on donne à ce mot, détourné ainsi de sa véritable signification. Etaient-ce donc de ces alliés qu'on n'avait aucun intérêt politique à défendre, qu'il nous était loisible de laisser périr sans dommage pour nous? C'est encore M. de Lamartine qui se charge de répondre à cette question :

Enfin, messieurs, j'arrive à une dernière considération, et je demande à M. Guizot : Est-ce une imprévoyance politique? Vous qui avez depuis si si longtemps manié entre vos mains le poids de l'équilibre du monde, vous qui avez dû réfléchir si profondément sur l'influence de ces 26 millions d'hommes établis à cette extrémité de l'Europe, à vos portes, sans

Digitized by Google

aucune possibilité de conflit avec vous, avec toutes les possibilités, toutes les réalités de sympathie, d'affinité mutuelle, n'avez-vous jamais pensé au sort que vous faites à votre pays, à la puissance que vous lui refusez en refoulant dans l'oppression, dans le découragement et dans la mort ces races dont les sympathies valaient pour la France des armées, des traités, car les traités ne sont signés que par la main des hommes. Mais ces sympathies entre les peuples faits pour s'aimer, pour se soutenir, pour aspirer ensemble à la civilisation et à la liberté, ce ne sont pas des traités d'un jour, ce ne sont pas des traités signés par des diplomates, ce sont des traités préparés par la volonté de la Providence et contre-signés par la main de la nature elle-même.

C'était donc un peuple que nous allions défendre, un peuple réellement opprimé, dont l'alliance ne pouvait être que profitable à notre pays ; c'était enfin un premier pas de fait dans cette difficile question des nationalités, que nous n'avons pas plus inventée que les autres, et qui préoccupait à bon droit, dès cette époque, tous les esprits libéraux. Feuilletez de nouveau le *Moniteur* (1er février 1848), et vous y lirez ces paroles de l'honorable M. Carnot :

Mais, dites-vous encore, les vœux de la nationalité italienne s'étendent à des remaniements de territoire qui seraient la violation des traités de 1815. Encore une fois, je ne veux rien éluder ; que les Italiens étendent leurs vœux de nationalité à toutes les provinces qui parlent la même langue, qui vivent de la même vie, est-ce nous qui les blâmerons ? Est-ce à nous à dire aux Italiens du Nord : « En dépit de votre langue, de vos mœurs, de votre histoire, vous êtes Allemands, puisque des diplomates l'ont écrit. » Ne craignons pas de dire bien hautement, bien franchement notre pensée : quand le Moscovite montrerait, à l'égard des Polonais, autant de clémence et de justice qu'il montre de barbarie, cela ne nous empêcherait pas de désirer une Pologne indépendante ; quand l'Autrichien se montrerait, en Lombardie, aussi partisan des lumières et de la liberté qu'il s'en montre ennemi, cela ne nous empêcherait pas de désirer que la Lombardie rentrât dans l'association italienne. Il y a là des questions de nationalité qui, pour moi, dominent toutes les autres. L'un de ces vœux peut être conforme aux traités de 1815, l'autre peut leur être contraire, c'est ce qui m'importe peu ; tous deux sont d'accord avec le droit des nations, qui passe avant les traités de 1815. Est-ce donc à la France, mutilée comme l'Italie par ces funestes traités, de se transformer en gendarme de la Sainte-Alliance pour les faire respecter ? Je n'ai jamais entendu dire que l'on chargeât un prisonnier de river les fers à ses compagnons de captivité. Si c'est là votre nouveau droit public, nous vous laissons le mérite de l'invention.

Puis-je enfin ne pas citer M. Thiers, auquel il faut que je demande pardon de me servir aussi souvent de son nom ; mais comment s'y prendre pour l'oublier, puisque ses doctrines, ses vœux, ses aspira-

Digitized by Google

tions politiques, se trouvent toujours en si parfaite sympathie, non avec la conduite du gouvernement qu'il combattait, mais avec celle du gouvernement auquel il vient de prêter serment? On ne rencontre pas souvent de tels auxiliaires; il faut donc nous excuser de les appeler à notre aide. Je voudrais tout citer, m'emparer et faire mon profit, en même temps que celui du lecteur, de tout ce discours, rempli de vues si hautes, si véritablement politiques, sur la révolution et la contre-révolution, sur l'équilibre non-seulement matériel, mais moral, qui doit exister entre les différents Etats de l'Europe; mais il faut se borner.

Quel rapport, disait-il, doit exister entre les deux portions du monde? Toutes les fois qu'un gouvernement absolu cesse en Europe, toutes les fois qu'il naît une liberté, la France est délivrée d'un ennemi, et elle gagne un ami..... Est-ce une raison pour que nous allions violemment, clandestinement porter la liberté à des pays qui ne l'ont pas? Non, messieurs, porter la liberté où elle n'est pas, par nos baïonnettes, est un acte de violence; la porter d'une autre manière, par ce qu'on appelle la propagande, est une perfidie. Mais, messieurs, nous avons été justes pour les autres, sachons à notre tour être justes pour nous-mêmes : quand la liberté se sera développée quelque part naturellement, légitimement, sans aucune intervention étrangère, sans aucune complicité de notre part, que d'avoir produit autrefois Montesquieu, Voltaire, Pascal, Descartes, les sublimes agitateurs de la pensée humaine; sans autre complicité que d'avoir, au 14 juillet, pris la Bastille, que d'avoir, en 1830, renversé un gouvernement violateur des lois, quand la liberté se développera ainsi quelque part naturellement, légitimement, sans autre complicité que cette noble complicité, elle est sacrée, messieurs, elle est sacrée comme l'enfant qui vient de naître; y toucher serait un attentat contre la nature et contre la liberté!.....

Qu'existe-t-il dans cette contrée? Des peuples très vifs, indignement opprimés, qui supportent une législation dont vous auriez horreur, qui supportent une justice qu'on vend, qu'on achète, et qui, quelquefois ont été jugés par des bourreaux. Ils supportent tout cela, et ils sont naturellement impatients; ils demandent à sortir de ce régime; aucun peuple intelligent, et celui-là est le plus intelligent de la terre, ne le supporterait.....

Maintenant, la politique que vous abandonnez, je voudrais que l'opposition fût assez puissante pour la recueillir, non pas en se plaçant où vous êtes, mais en lui donnant l'autorité morale nécessaire pour être écoutée des Italiens, et si ma voix pouvait aller jusqu'à eux, je leur dirais : Italiens, soyez unis; aujourd'hui en Italie, l'autel de la patrie, c'est l'autel de la concorde. Déposez sur cet autel, vous, Princes, toutes les portions de votre pouvoir qui ne sont pas nécessaires pour maintenir l'ordre de la société; vous, peuples, déposez sur le même autel toutes les exigences intempestives, prématurées, fussent-elles justes, et quand vous vous serez entendus de peuples à princes, entendez-vous d'Etats à Etats; que toutes

Digitized by Google

les populations qui s'étendent de Turin à Florence, à Naples, à Palerme, forment un seul tout, et qu'elles se présentent à l'ennemi commun, ayant à leur tête Pie IX, avec les clefs de saint Pierre à la main; et Charles-Albert avec la vieille épée des ducs de Savoie : dans cette attitude, vous serez respectés, mais s'il pouvait en être autrement, si l'on voulait attenter à vos droits et à votre indépendance, croyez-le bien, le cœur de la France n'est pas glacé! Oui, la France est vieille de gloire, mais elle est jeune de cœur; et si elle reconnaissait clairement quelque part la liberté et l'indépendance de l'Europe menacées, vous ne la trouveriez pas dégénérée, car elle n'est dégénérée que dans l'opinion de ceux qui la croient faite à leur image!

S'il est certain que l'école libérale de 1830 professa dans la question d'Italie les sentiments qui animèrent le gouvernement de l'Empereur douze ans plus tard, on peut affirmer qu'il en fut de même quant à la question d'Orient. En 1839, l'homme malade avait paru plus mal portant que jamais, et comme l'Europe entière a l'œil fixé sur cette partie de notre continent, comme il importe à chacun des grands Etats de ne pas se laisser devancer par ses voisins dans le partage présumé de cet empire, tous les esprits s'enflammèrent, et la France, que l'on sait fort chatouilleuse sur le rôle qu'on entend lui faire jouer à l'extérieur, se montra pleine d'ardeur, d'impatience même. Dans les journaux, à la tribune, dans toutes les réunions, c'était un thème favori dont les lecteurs et les auditeurs ne paraissaient pas pouvoir se lasser. Il y avait la question de Constantinople et celle d'Alexandrie, c'est-à-dire, d'une part, le démembrement possible de l'empire ottoman, de l'autre, une affaire d'influence à conserver, à augmenter s'il était possible en ne permettant à personne de toucher à la situation du pacha d'Egypte, notre allié et notre protégé. La crainte manifestée bruyamment par l'opposition, de ne pas trouver le gouvernement d'alors aussi actif, aussi résolu qu'elle l'aurait souhaité, donnait au sentiment national quelque chose d'irritable, qui ne dut pas contribuer à rendre faciles les négociations dès lors entamées. Le Parlement, la majorité, par l'organe de son rapporteur (M. Jouffroy, 13 juillet 1839), trahissaient toutes les espérances, toutes les ardeurs que ressentait le public.

Cette grande question et ce grand débat, disait-il, imposent au cabinet une immense responsabilité. En recevant de la Chambre les dix millions qu'il est venu lui demander, il a contracté un solennel engagement. Cet engagement, c'est de faire remplir à la France, dans les événements d'Orient, un rôle digne d'elle, un rôle qui ne la laisse pas tomber du rang élevé qu'elle occupe en Europe; c'est là, messieurs, une tâche grande et difficile, le cabinet doit en sentir toute l'étendue et tout le poids; il est récemment formé; il n'a pas encore fait de ces actes qui consacrent une

Digitized by Google

administration, mais la Fortune lui jette entre les mains une affaire si considérable, que, s'il gouverne comme il convient à la France, il sera, nous osons le dire, le plus glorieux cabinet qui ait géré les affaires de la nation depuis 1830.

Mais le cabinet ne fut pas glorieux; celui qui le suivit n'eut pas le temps de l'être, et celui qui vint ensuit etermina cette affaire si « considérable, » et dont on se promettait tant de gloire par un sacrifice d'amour-propre raisonnable, sans doute, mais aussi fâcheux que possible. Il serait cruel d'insister sur cet accablant échec de la politique parlementaire; nous ne pouvons pas pourtant nous empêcher de rappeler que la France en ressentit une amertume, une colère, qui devaient être fatales à ce régime. Nous trouvons ces sentiments constatés dans tous les écrits du temps; mais nous aimons mieux en recueillir l'expression dans un livre publié à dix ans de distance par un homme politique distingué, dont l'impartialité ne saurait être suspecte, puisqu'il soutient une thèse absolument contraire à la nôtre :

Le traité du 15 juillet 1840 a surtout tiré son importance de ce qu'il a été conclu sans l'adhésion de la France, à l'insu de la France, et, en réalité, contre la France; la forme en cette occasion fut, s'il est possible, aussi blessante que le fond. Des troubles insignifiants survenus en Syrie, auxquels il ne parut pas que les agents de lord Palmerston aient été étrangers, servirent de prétexte à la brusque signature d'une convention dont les clauses principales étaient arrêtées à l'avance entre les vrais négociateurs, c'est-à-dire entre les cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg; l'ardeur mise à entraîner la Prusse, à arracher presque de haute lutte l'adhésion de la cour de Vienne, le soin pris de nous tenir à l'écart des dernières délibérations, démontrent combien celui qui avait de longue main préparé ce dénouement avait hâte d'en finir, de peur qu'au dernier moment le fruit de tant de longues menées ne lui fût enlevé par une soudaine transaction.....

Ainsi, pour la simple différence entre deux propositions aussi voisines, afin de rendre de si minces possessions au souverain qui n'avait jamais su les gouverner, qui les livra de nouveau à l'anarchie après les avoir recouvrées, les puissances compromirent sciemment la paix du monde. L'objet du dissentiment était, à vrai dire, moins grand que les passions qu'il mettait au jour. Pour que ces passions obtinssent leur satisfaction, un arrangement conforme au but apparent du traité ne suffisait pas. Ne fallait-il pas qu'il fût imposé de vive force au pacha? Ne fallait-il pas avant tout un échec et une humiliation pour la France? Le ressentiment que causa à Paris l'annonce des mesures coërcitives adoptées par les cours étrangères fut légitime, l'expression en fut amère et peut-être excessive[1].....

[1] M. d'Haussonville, *de la Politique extérieure de la France* (1850).

Digitized by Google

Nous ne voulons pas insister sur une époque où, de l'aveu de tous, notre situation fut fâcheuse. Gouverné par un parlement, par un empereur ou par un président de république, notre pays nous est toujours également cher, et c'est avec un sentiment de tristesse que nous le voyons, ne fût-ce que quelques instants, dans une position qui ne convient ni à son rang ni à son juste orgueil. Je m'arrêterais donc bien volontiers, car il n'est pas besoin d'insister plus longuement pour prouver que l'opposition de 1839 voulait ce qu'a voulu le gouvernement de l'Empereur; mais cette question d'Orient, alors malheureuse pour nous, n'était pas près de finir. Après avoir été exclus du concert des puissances européennes, nous dûmes songer à y rentrer; l'auteur estimable que nous venons de citer s'étend avec une complaisance toute naturelle sur l'attitude du cabinet du 29 octobre à cette époque; il prouve de la manière la plus évidente, et avec pièces à l'appui, que la France, loin de s'être hâtée pour rentrer en grâce, comme on disait alors, s'est montrée pleine de dignité et de réserve, que c'est avec une lenteur calculée, après avoir lassé et fatigué la patience des cabinets, aussi ardents à nous redemander qu'ils l'avaient été à nous exclure, que M. Guizot se décida à signer le traité du 13 juillet 1841. Nous le croyons sans peine, l'opposition a pu se tromper, ce n'est pas la première fois que cela lui arrive; elle était encore sous le coup des passions qui l'avaient agitée, des ressentiments qu'elle avait éprouvés; mais, en vérité, les ressentiments étaient-ils donc si déplacés, et la victoire remportée par le ministère si digne d'éloges? Comment un esprit aussi juste que M. d'Haussonville n'attache-t-il pas plus d'importance à une pensée qu'il exprime lui-même dans une autre partie de son livre : l'important pour les cabinets européens, c'était l'échec et l'humiliation de la France, mais il leur était non moins nécessaire de ne pas conserver contre eux une France hostile; c'était un intérêt de premier ordre, bien autrement important que la satisfaction morale qu'ils s'étaient procurée un an auparavant; la France hostile, c'est le trouble et le malaise certains dans toute l'Europe, c'est la guerre prochaine et générale; que les cabinets aient donc voulu, et voulu fermement, faire rentrer notre pays dans le concert européen, ce n'est un mystère pour personne; mais, alors, comment faire un si grand mérite, à l'éminent homme d'Etat qui dirigeait les affaires, d'avoir conclu un traité qui entrait si fort dans les vues de ses adversaires? Son mérite ne se trouve-t-il pas un peu amoindri par cette communauté de vues qui devait aplanir bien des difficultés? C'est ainsi qu'en jugeait l'opposition, et c'est ce qu'elle déclarait par la voix de son organe le plus éloquent, M. Thiers. Voici les paroles de l'illustre orateur; elles sont comme le dernier mot sur la question

Digitized by Google

d'Orient, telle qu'elle avait été conduite par le gouvernement de Juillet.

J'entends dire à un député, bon juge apparemment, qu'on a eu raison de nier nos intérêts en Orient; eh bien, moi, je dis qu'on a eu tort. Un ministre étranger, meilleur juge que nous-mêmes de nos intérêts, disait cet été à l'ambassadeur de France : nous voyons bien au fond quelle est la politique de la France dans la question d'Orient : cette politique ne saurait être la nôtre. La France possède le Nord de l'Afrique, elle y a une armée de 70,000 hommes; tout près d'elle se trouvent le pacha de Tunis et le pacha de Tripoli, qu'est-ce ? Presque rien ; de malheureux princes musulmans qui tremblent devant la France, mais un peu au delà il y a le pacha d'Égypte, qui possède la mer Rouge et l'Euphrate. Ainsi, directement par le Nord de l'Afrique, indirectement par son alliance avec le pacha d'Égypte, la France domine depuis l'entrée de la Méditerranée et du détroit de Gibraltar jusqu'à la mer Rouge et à l'Euphrate; cela ne peut nous convenir.

Voilà ce que disait, il y a quelques mois, un ministre étranger parlant à un ambassadeur de France, et assurément, vous m'accorderez bien que ces deux personnages n'auraient pas échangé entre eux des idées puériles.

Ainsi, à l'étranger, nos intérêts en Orient étaient appréciés comme des intérêts considérables.

J'avouerai cependant qu'avant de risquer le sort de la France sur cette question, j'éprouvais une grande anxiété, je ne l'ai jamais nié, mais outre les graves intérêts que je viens d'indiquer, il y avait l'honneur ; car la France avait dit trois fois depuis vingt ans ce qu'elle voulait, et déjà deux fois elle avait cédé ; céder une troisième, c'était cruel.....

Je l'ai déjà dit : la première conduite, c'eût été la guerre immédiate pour nos intérêts en Orient, je ne l'admettais pas : — la seconde conduite, et bien modérée, assurément, permettez-moi de le dire, c'était d'obtenir au moins que le pacha restât souverain de l'Égypte ; j'ajoute, toujours souverain vassal : c'était la note du 8 octobre, c'est pour cela que nous voulions armer, armer sérieusement ; vous n'avez pas même obtenu cela, le pacha n'est plus roi, vous le savez comme moi. — Mais restait une troisième conduite, c'était celle qui était indiquée, celle sur laquelle nous avions droit de compter, celle qui fait que nous payons un budget de 1,316,000,000, c'était la paix armée; c'était que la France restât en dehors de la question d'Orient. — Eh bien, je le déclare franchement, je ne veux pas vous blesser, Dieu m'en préserve, mais je veux vous dire la vérité ; je n'espérais pas beaucoup de votre politique, car un ministre qui, sur cette question, qui est la seule qu'il y ait en ce moment dans le monde, commence par dire : Je n'irai pas jusqu'à la guerre ! je savais bien qu'un cabinet qui commence ainsi ne pouvait aboutir que là où vous avez abouti : je n'attendais rien de vous, je le dis franchement, eh bien, vous avez dépassé mon attente....., et il n'y a pas de quoi vous vanter.....

Une grande négociation s'est faite sans vous et contre vous : nous vous

Digitized by Google

demandions d'y rester étranger jusqu'au bout, nous vous demandions d'avoir au moins la dignité de ne pas venir, par votre assentiment, par un acte quelconque de votre part, par une participation quelque légère qu'elle fût, réaliser vous-mêmes ce que vous aviez entrevu sur le visage ironique du ministre d'Angleterre, c'est qu'après un peu d'humeur, la France finirait par se rendre et par se déclarer contente.

On n'attend pas de nous, sans doute, que nous mettions en lumière cette tendance constante de l'opposition, dans les nombreuses questions qui ont été soulevées à cette époque; pourquoi fatiguer inutilement le lecteur, en lui remettant sous les yeux l'historique entier de la question du Mexique, telle qu'elle se présenta aux chambres en 1839. Nous pourrions bien lui montrer le rapport de l'honorable M. Lacrosse, lui faire voir qu'on se plaignait amèrement, dès cette époque, des insultes répétées faites à nos nationaux et du châtiment bien insuffisant infligé à nos ennemis par le bombardement stérile de Saint-Jean d'Ulloa; il nous serait tout aussi facile de raconter la promenade diplomatique de M. de Lagrenée et de lui opposer la prise de Pékin; mais à quoi bon? Le caractère de la politique de l'opposition n'est-il pas suffisamment précisé? Dès que l'on consent à interroger tous ces souvenirs du passé, on y reconnaît à chaque pas, on y lit avec évidence à chaque page que l'on tourne, les sentiments instinctifs du pays. On le voit, renonçant sans doute à juger les détails de chaque affaire, mais poussant de toutes ses forces le gouvernement dans les voies libérales, et rongeant son frein avec impatience à chaque occasion qui lui paraît manquée de reprendre en Europe une place et un rôle dignes de lui. Tout naturellement, l'opposition se fit l'organe de ces aspirations vers une politique plus grande et plus glorieuse, et ce sera déjà pour elle un honneur dans l'histoire d'avoir soupiré après les conquêtes que l'Empire a faites, de n'avoir pas laissé prescrire par le silence les droits que la nation française tient de son courage, de son humanité et de son désintéressement, et d'avoir enfin répété aux peuples opprimés et malheureux qu'un jour viendrait où la France, reprenant vis-à-vis d'eux son rôle séculaire, volerait de nouveau à leur secours.

Oui, ces temps sont bien passés, et passés sans retour, j'espère, où toutes les âmes chevaleresques et jeunes suppliaient le gouvernement de prendre en Europe cette allure calme, fière, hardie, qui convient à toutes les grandes nations, mais qui plaît particulièrement à la nôtre. Aujourd'hui, l'opposition, désertant son rôle favori, ne serait pas éloignée de tenir un tout autre langage. Dieu en soit loué! les oppositions qui n'ont d'autres reproches que ceux-là à faire au gouvernement peuvent être utiles et ne sont jamais dangereuses. A vrai dire, on est si loin de redouter la mollesse du gouvernement, que,

Digitized by Google

pour un peu, certains conservateurs, fort intelligents du reste, se récrieraient contre cet esprit d'entreprise qui trouve toujours quelque question à résoudre dans les coins les plus reculés de la terre, quelques malheureux à secourir, auxquels jusqu'alors personne n'avait songé. Ces gens d'esprit se demandent parfois avec un certain étonnement s'il n'y aurait pas moyen d'être heureux sans prendre tant de peine, et pourquoi tous ces gens qu'ils ne connaissent pas persistent à implorer le secours de la France, comme s'ils n'étaient pas capables de faire eux-mêmes leurs affaires. Il est fâcheux, je l'accorde, d'être troublé dans une lecture attrayante par le bruit des tambours; la quiétude d'une vie agréablement studieuse s'accommode mal du fracas des armes. Que ces aimables satisfaits me permettent de le leur dire, ce sont précisément ces affreux tambours avec l'accompagnement ordinaire du canon, qui leur ont ménagé ces loisirs dont ils se plaignent de ne pas jouir tranquillement. Une guerre, pourvu qu'elle soit juste, honorable, faite à propos, n'a jamais nui à la tranquillité intérieure du pays; tout le monde en France d'ailleurs ne possède pas cette charmante insouciance; il y a encore des gens d'une sensibilité ridicule, qui s'émeuvent au récit des malheurs qu'on leur raconte, qui poussent la niaiserie jusqu'à faire de véritables sacrifices en faveur des gens qu'ils n'ont jamais vus et qu'ils ne verront jamais; qui se passionnent comme des enfants pour cette légère fumée qui s'appelle la gloire. Oui, il y en a encore de cette trempe dans notre pays, et j'ajouterai même qu'ils sont si nombreux, qu'il y a tout intérêt à les satisfaire. Une triste expérience nous a appris qu'à défaut de satisfaction de cette nature, ces cœurs sensibles, ces don Quichotte plébéiens se tranforment tout à coup en tapageurs de la pire espèce, en casseurs de vitres, en faiseurs de barricades, et bientôt après en héros de révolutions; en vérité, il faut en prendre bravement son parti, et subir la gloire pour échapper à l'émeute.

Nous venons de dire le rôle de l'opposition de 1830 dans les questions de liberté politique ou indirecte; nous avons essayé en même temps de caractériser ses tendances à l'extérieur; il nous resterait à parler de son attitude dans la question de liberté directe à l'intérieur, mais le sujet est assez important pour obtenir une étude spéciale; aujourd'hui, nous nous bornerons à quelques mots qui résument notre pensée.

L'opposition de 1830 proclama des principes justes pour la plupart, se fit l'organe des sentiments populaires les plus dignes d'être exaucés, et, malgré quelques erreurs de conduite inévitables, elle a droit à des éloges pour ses tendances et le but élevé qu'elle se proposait d'atteindre. Quand elle s'efforçait d'élargir le système électoral, soit par l'abaissement du cens, soit par l'adjonction des capa-

Digitized by Google

cités, quand elle voulait modifier la majorité de la Chambre en excluant les fonctionnaires publics, elle n'allait pas assez loin sans doute pour obtenir gain de cause sur les points les plus essentiels de sa politique ; on eût exaucé ses vœux qu'elle n'eût pas réussi probablement à faire pénétrer dans cette Chambre le sens et l'intelligence des vœux populaires ; mais ce premier succès l'eût menée à un autre, et la seconde réforme, on peut le croire, eût été plus féconde en résultats. Quoi qu'il en soit, le but que se proposait l'école libérale n'est pas moins digne d'éloges ; mais où elle se trompait grandement, c'était sur les moyens de l'atteindre. Quand elle cherchait à augmenter la puissance constitutionnelle de la Chambre des députés, quand elle s'efforçait de concentrer tous les pouvoirs de la nation dans cette représentation fort incomplète du pays, elle donnait des forces à son ennemi le plus sérieux, à celui qui ne comprendrait et n'admettrait jamais la politique qu'elle voulait faire prévaloir. C'était le roi qu'il fallait entourer, caresser, grandir ; le chef de l'Etat seul, en France, est en position de prendre en mains les vœux des masses et de les exaucer. La Chambre d'alors, par sa composition, par la nature de ses électeurs, par son tempérament bourgeois, était au fond en hostilité nécessaire avec le prince, représentant unique de toutes les classes de la nation : c'est à lui qu'il fallait courir ! Mais ce souverain était, disait-on, la négation la plus absolue de ces tendances libérales à l'extérieur si inutilement prônées par l'opposition ! Mais ses fils, ces vaillants jeunes gens, s'étaient attiré de dures réprimandes pour avoir voulu s'engager dans cette voie ! Qu'en sait-on et qu'importe du reste ? Le roi ne se serait-il pas rappelé le rôle que le chef de l'Etat a joué en France à toutes les époques de son histoire ? se fût-il tenu dans la même réserve timide s'il avait pu s'appuyer sur une partie de la députation, dont la popularité eût rejailli jusque sur le trône ? Mais l'attitude de l'opposition ne permettait pas au prince de chercher des auxiliaires de ce côté, et nous aurions peine à comprendre qu'il ne se fût pas renfermé dans le rôle étroit et stérile de serviteur fidèle d'une Chambre toute-puissante, après avoir été isolé, dépouillé de toute prérogative sérieuse, aussi bien par la majorité que par l'opposition.

Mais c'est s'attarder trop longtemps sur une critique de détail. Toutes les tendances de l'école libérale de 1830 nous sont sympathiques ; elle a voulu et recherché ce que l'Empire a recherché et voulu ; le but qu'il a poursuivi, elle l'avait indiqué ; elle nous montra la route et nous y sommes entrés ; elle parla, et nous avons agi.

EDOUARD BOINVILLIERS.

Digitized by Google

TRAVAUX

DES

ACADÉMIES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES

SCIENCES ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES. — BIBLIOGRAPHIE

VIII

Académie des sciences morales et politiques : M. JANET; Discussion sur les banques : MM. Michel CHEVALIER, WOLOWSKI, etc. — M. COURNOT : *Principes de la Théorie des richesses*, in-8°. Paris, Hachette. 1863. — M. RIVET : *Rapports du droit et de la législation avec l'économie politique*, in-8°. Paris, Guillaumin. 1864. — M. WORMS : *Histoire commerciale de la ligue hanséatique*, in-8°. Paris, Guillaumin. 1864. — MM. PLEBANO et MUSSO : *Les Finances du royaume d'Italie*, in-8°. Paris, Guillaumin. 1864. — M. P. BOILEAU : *Les Traités de commerce*, in-8°. Paris, Guillaumin. 1864.

L'Académie des sciences morales et politiques avait perdu deux de ses membres : l'un, parvenu au terme de la vieillesse, après avoir fourni une longue carrière, toute remplie par le désir et le soin de faire le bien; l'autre, jeune encore, frappé avant l'âge, dans la maturité de son talent, au lendemain du jour où il allait jouir de la récompense de ses travaux. Elle a comblé déjà un des vides que la mort avait faits dans ses rangs; à M. Villermé a succédé M. Paul Janet, qui est entré à l'Institut au premier tour de scrutin, porté par une imposante majorité. C'est un philosophe qui remplace un économiste.

Les discussions de l'Académie des sciences morales et politiques ont eu durant plusieurs séances de ce trimestre, une vivacité inaccoutumée. L'économie politique en a été la cause. Depuis plusieurs mois, on s'occupe beaucoup de la question des banques. La Banque de Savoie l'a mise à l'ordre du jour, en contestant à la Banque de France le privilége dont elle jouit, d'émettre seule des billets à vue et au porteur. La Banque de

Digitized by Google

Savoie, qui avait été créée au capital de 800,000 francs d'abord, puis ensuite de 4 millions, se trouva, à l'époque du traité de Turin, transformée d'établissement piémontais en établissement français, et placée en face de la Banque de France qui, depuis 1848, jouissait d'un monopole complet. Cette situation était anormale. Les deux rivaux essayèrent d'abord de s'entendre; mais ils ne purent y parvenir parce que, unanimes sur le principe du rachat de la Banque de Savoie par la Banque de France, ils ne purent s'accorder sur le prix, l'une demandant trop et l'autre n'offrant pas assez. La guerre fut déclarée. La Banque de Savoie, comprenant qu'elle serait étouffée par l'invasion des billets de sa rivale si elle restait enfermée dans sa province, résolut de prendre l'offensive, de porter son capital à 40 millions, et de produire ses billets et son crédit sur les grands marchés français, à côté des billets et du crédit de la Banque de France. Le privilége de la Banque n'est explicitement énoncé que dans l'art. 1er de la loi du 24 germinal an XI : « L'association formée à Paris sous le nom de *Banque de France*, aura le privilége exclusif d'émettre des billets de banque aux conditions énoncées dans la présente loi. » A cette époque, la Banque n'escomptait que le papier sur Paris, et, pendant plus de trente ans, sous l'empire de la loi de 1806 qui confirmait ce privilége, il y a eu des banques départementales émettant, dans leur circonscription, des billets à vue et au porteur, comme la Banque de France en émettait à Paris ou dans ses succursales. Les événements de 1848 ont seuls, en fondant les banques de département dans la Banque de France, établi de fait l'unité de la monnaie fiduciaire. Ce fait est-il devenu un droit? La loi de 1857, qui a prorogé le privilége de la Banque, ne s'explique pas à cet égard. La pensée des législateurs, qui consacraient l'existence d'un établissement unique et lui imposaient l'obligation d'étendre à tous les départements français le bénéfice de ses escomptes, est sans doute évidente; mais le texte est ambigu. Dès lors, n'était-il pas possible à la Banque de Savoie de placer le siége principal de ses opérations, non pas à Paris sans doute, la loi étant précise sur ce point, mais à Versailles, et de là, avec son capital décuplé, d'étendre, comme sa rivale, ses rameaux dans les départements? C'est ce qu'elle a tenté de faire. Jusqu'à présent, le gouvernement ne s'est pas montré favorable à ses prétentions; mais la querelle des deux établissements financiers a suscité une vive polémique et s'est élevée, dans les débats des économistes, à la hauteur d'une question de principe. Les brochures se sont multipliées : *Réorganisation du système des banques*, *Réorganisation des banques*, *la Liberté des banques d'émission*; la cause de la Banque de Savoie a été, sans contredit, la plus chaleureusement défendue; elle a donné naissance à un livre qui survivra à ces discussions passagères, *la Monnaie de banque*, *l'espèce et le portefeuille*, par M. Paul Coq, et à d'intéressants articles publiés par M. Michel Chevalier, dans le journal des *Débats*. S'il ne s'était agi que des intérêts particuliers de la Banque de Savoie, les économistes, sans nul doute, ne se seraient pas donné la peine d'intervenir, et nous n'aurions pas nous-même à appeler l'attention de nos lecteurs sur cette querelle. Si, d'un autre côté, dans la discussion des principes, il ne s'était agi que de savoir si le commerce qu'exerce une

Digitized by Google

banque doit être libre ou non, nous aurions à peine à nous occuper du débat; car il n'y aurait pas eu, à proprement parler, de débat, tout le monde étant d'accord sur ce point, et déclarant que l'escompte des effets de commerce et les opérations de banque en général, sont des industries qui doivent être exercées au même titre et avec la même liberté que toutes les autres industries. Mais en est-il de même pour l'émission des billets à vue et au porteur, c'est-à-dire des billets de banque qui font, jusqu'à un certain point, fonction de monnaie? Là est le point délicat de la question et l'objet du litige. De part et d'autre, les doctrines s'autorisent des noms les plus considérés dans la science : M. Wolowski et M. Michel Chevalier, l'un, défendant dans l'émission du billet de banque par un seul établissement le principe de l'unité monétaire; l'autre, poursuivant dans l'abolition du monopole de la banque la consécration des principes de liberté du travail et d'égalité; le premier, luttant presque seul dans la société d'économie politique contre les partisans de la liberté d'émission, mais soutenu dans le sein de l'Académie par l'opinion de M. Ch. Dupin, de M. Dumon, de M. H. Passy ; l'autre, peu appuyé à l'Académie, mais trouvant dans la Société d'économie politique de fermes partisans dans MM. J. Garnier, Benard, Horn, Mannequin, du Puynode, Paul Coq, etc. On avait voulu mêler au débat l'autorité du premier Empire, et présenter sous le patronage de Napoléon la liberté des banques. Dans une suite de lectures faites à l'Académie, M. Wolowski a dégagé cette partie de la question de ses obscurités, et rendu à l'histoire son véritable caractère ; ni M. Mollien, ni Napoléon n'ont songé à établir la liberté des banques; car, au contraire, ils ont supprimé, par la loi de 1803, la concurrence qui existait entre plusieurs maisons émettant, sous le bénéfice de la loi commune, des billets à vue et au porteur ; ils ont voulu le monopole, seulement avec cette différence que l'un voulait un privilége restreint à Paris, et l'autre un privilége étendu à tout l'Empire. La Banque, qui craignait de s'affaiblir en s'éparpillant, était de l'avis du premier, et elle le prouva bien lorsque le gouvernement des Bourbons lui eut rendu la liberté de manifester ses appréhensions; mais, peu à peu, à mesure que le commerce grandit, que les communications se multiplièrent et que l'escompte des places de province offrit plus de sécurité et de bénéfice, elle revint à l'avis du second, et, sous le gouvernement de Louis-Philippe, elle chercha à s'étendre autant qu'elle s'était appliquée à se restreindre vingt ans plus tôt. La discussion et le texte de la loi de 1840 portent les traces manifestes de cette tendance nouvelle, qui aboutit, en 1848, à la fusion des banques départementales avec la Banque de France. L'histoire est claire; il ne faut pas la dénaturer. Mais ni l'opinion de Napoléon, ni les vœux de la Banque ne suffisent à trancher la difficulté ; il faut, comme le disait M. Garnier, non des autorités, mais des arguments. Voici les arguments : M. Michel Chevalier affirme que la Banque de France jouit d'un monopole exorbitant, que le crédit doit se présenter sous mille formes diverses pour répondre à la diversité des besoins de l'industrie, et que la rigidité des statuts d'une banque unique, dédaigneuse parce qu'elle peut s'imposer au nom de son monopole, ne saurait se plier à cette multiplicité d'emplois ; il affirme que la Banque, pouvant tenir en circulation

Digitized by Google

800 millions de billets qui remplacent 800 millions de numéraire, reçoit, par conséquent, en don gratuit, l'intérêt que lui coûteraient ces 800 millions, et que l'Etat qui lui fait ce don, non-seulement viole par là la loi d'égalité, mais rend toute concurrence impossible et donne à une compagnie privilégiée un pouvoir dangereux pour sa propre sécurité. « C'est une subvention de 36 millions que le monopole assurerait à la Banque pendant trente-cinq ans. Une annuité de 36 millions pendant cet intervalle représente, valeur d'aujourd'hui, la somme de 672 millions. » M. Michel Chevalier ne méconnaît pas l'importance que peut avoir, pour faciliter la circulation, l'unité du billet; c'est la raison qui lui a fait approuver, à une autre époque, la fusion des banques départementales avec la Banque de France; mais il croit qu'il y a, pour obtenir cette unité, un moyen préférable, parce qu'il établirait non-seulement l'unité, mais la concurrence dans l'unité. C'est le système américain. D'après ce système, l'Etat seul créerait des billets; il les remettrait contre dépôt de valeurs à toute banque légalement autorisée, qui les ferait entrer ensuite dans la circulation; le porteur aurait ainsi et l'unité et une double garantie, garantie générale de l'Etat et garantie particulière de la banque qui aurait signé et émis le billet. M. Michel Chevalier a indiqué ce mode d'application dans une lettre adressée à M. Wolowski, à la suite des débats de l'Académie et de la Société d'économie politique. Dans la Société d'économie politique, on n'a pas abordé aussi directement la question pratique, ou du moins on ne l'a pas abordée de ce côté. M. Garnier s'est appliqué surtout à distinguer la monnaie du billet de banque : « Emettre des billets, dit-il, ce n'est pas battre monnaie, pas plus que la promesse ne vaut la réalité ; » par suite, il ne voit pas le danger des émissions par les banques libres, et il ne veut aucune limitation à cette liberté. M. Horn, faisant la même distinction, établit que « le billet de banque, dans sa destination principale et dans son mode d'émission le plus usité, se substitue, non aux espèces, mais à la lettre de change que la banque escompte, que c'est une lettre de change d'une coupure plus commode, d'une échéance de toutes les heures et d'une circulation plus facile, » et il en conclut que le billet de banque ne doit pas être soumis à des lois plus restrictives que la lettre de change. C'est aussi l'opinion de M. du Puynode, qui a invoqué, en faveur de la liberté, l'expérience de l'Ecosse et de l'Amérique : « La circulation des banques d'Ecosse, dit-il, dépassait et dépasse encore à peine la somme de leurs capitaux; loin d'avoir causé des crises, elles ont toujours préservé leur pays, qu'elles ont trouvé presque sauvage, et qu'elles ont rendu l'un des plus riches et des plus policés du monde, des embarras financiers qu'a souvent ressentis, à leur côté, l'Angleterre. » A la question générale que posent les économistes, M. Wolowski répond que si le billet de banque n'est pas une monnaie, il fait fonction de monnaie ; que « la liberté des banques, énergique levier du travail, n'emporte point nécessairement avec elle une faculté dont l'Etat doit surveiller l'exercice, s'il en délègue l'attribution, afin de maintenir à l'abri d'une funeste atteinte l'*unité*, la *fixité* et l'*authenticité* de la mesure commune des valeurs, du signe universel des échanges. » Au moyen d'application proposé par

Digitized by Google

M. Michel Chevalier; il oppose, dans le lointain, les sombres perspectives du papier-monnaie. « Comment ne voit-il pas, dit-il, que ce système conduit à monnayer la rente, et que la libéralité de l'Etat vis-à-vis des banques risque fort de s'étendre, comme cela a déjà eu lieu en Amérique, au Trésor lui-même, pour accroître ses ressources? C'est abandonner le principe fondamental, le véritable palladium de la sécurité publique si fermement établi par M. Mollien, alors que celui-ci pose comme condition première que le billet de banque ne soit jamais que le résultat de l'escompte d'un papier de commerce solide, à échéance rapprochée, qui correspond lui-même à une opération réelle, à une création et à un échange de produits. Rien de plus périlleux que la voie ouverte par le système américain : c'est la grande route du papier-monnaie. » Qu'est-il sorti de ce long débat, qui n'est peut-être pas encore terminé? L'histoire y a gagné une connaissance plus précise du passé de la Banque de France; c'est un premier point. L'économie politique peut, des opinions opposées qui se sont produites, tirer cet enseignement, que le billet de banque ne saurait être, quoi qu'on en dise, complétement assimilé ni à un effet de commerce ni à une monnaie, puisque cette assimilation soulève de part et d'autre d'irréfutables objections, mais qu'il forme dans la circulation une espèce intermédiaire, participant à la fois de la nature des effets de commerce, parce qu'il est une promesse de payement, et de la nature de la monnaie, parce que, se transmettant avec la plus grande facilité et sans endossement, il sert à acquitter définitivement les dettes, sans recours du dernier porteur contre ceux qui se le sont passé de main en main. De là, la légitimité d'une loi particulière pour régler un objet particulier; l'égalité ne saurait en souffrir. Cette loi doit-elle être celle d'une émission multiple, laissée à la volonté des individus, ou d'une émission faite au nom de l'Etat? Il semble que le premier mode donne aux entreprises des banquiers de plus grandes facilités, et le second, plus de sécurité à la circulation des billets. Quant à nous, dans cette question fort controversable, nous penchons à croire que l'intérêt de la sécurité doit passer ici avant tous les autres; mais nous comprenons parfaitement qu'on puisse, en pareille matière, professer un avis différent et prouver même, par de bons exemples, que la sécurité n'est pas nécessairement toujours et partout liée à l'unité. Ce que nous comprenons moins, c'est la grande influence que les partisans de l'émission libre attribuent à cette liberté sur la circulation fiduciaire; là où n'existe pas le régime du papier-monnaie, la quantité de billets de banque, à un moment donné, est déterminée beaucoup moins par le nombre des établissements qui en émettent que par l'état du marché, et la discussion a prouvé qu'en général la circulation des billets de banque est moindre, proportionnellement au mouvement des affaires, dans les pays d'émission multiple que dans les pays d'unité. Ce fait, tout en prouvant la sécurité qu'offrent les pays d'unité, ébranle peut-être un peu le fondement de cette confiance; mais se concilie-t-il d'autre part avec les espérances de ceux qui appellent la liberté d'émission comme un moyen de faire des économies sur le capital monétaire de la nation? Enfin, ce que nous n'admettons pas, c'est que, partant du principe de

Digitized by Google

la liberté, on aboutisse en pratique à l'absorption par l'Etat du monnayage des billets. On conçoit facilement qu'une banque privilégiée donne, à ses risques et périls, en échange des effets du commerce, ses billets, que tout le monde accepte, qu'elle rembourse à tout venant, et qu'elle peut toujours rembourser, parce qu'elle en a la contre-valeur dans son encaisse et dans les échéances successives de son portefeuille : c'est le système de l'unité. On conçoit facilement aussi qu'une loi autorise tout individu ou toute société offrant certaines garanties à faire ce que faisait la banque privilégiée, c'est-à-dire à émettre, à ses risques et périls, des billets dont le mécanisme naturel d'un escompte prudemment conduit garantit la contre-valeur : c'est le système de la liberté. Mais, si c'est l'Etat qui monnaye les billets, où est la garantie? Dans le portefeuille de chacune des banques auxquelles on délivre ces billets. Mais alors pourquoi faire remonter plus haut la responsabilité? Si la responsabilité est illusoire, c'est prêter un titre respectable pour servir d'amorce à des spéculations véreuses, et créer une sorte de solidarité fâcheuse entre la bonne et la mauvaise banque ; si la responsabilité est sérieuse, c'est faire endosser à l'Etat ces opérations douteuses, c'est le constituer assureur du crédit. Qui payera la prime? Comment délivrera-t-il les billets? Sur dépôt de valeurs. Dans ce cas, la circulation sera bien limitée; ces valeurs, d'ailleurs, seront-elles d'une réalisation assez facile pour offrir une garantie suffisante? Et qui protégera l'Etat contre lui-même pour l'empêcher, dans ses pressants besoins, de se faire crédit à lui-même et d'imprimer pour son propre compte des billets qu'il considérerait comme un emprunt temporaire, comme des bons du Trésor sans intérêt, et qu'il placerait par l'intermédiaire d'une banque complaisante ?

Je n'ai fait qu'indiquer quelques traits de cette intéressante discussion des banques, et je m'aperçois que j'ai déjà trop insisté, puisque je n'ai plus le loisir de parler de deux conversations également intéressantes : l'une, à l'Académie, sur le capital moral, à propos d'une lecture de M. Rondelet ; l'autre, à la Société d'économie politique, sur la distinction à établir entre l'économie politique pure et l'économie politique appliquée. Aussi bien, j'ai hâte de dire quelques mots de la théorie mathématique de M. Cournot, que j'avais annoncée le dernier trimestre. Il y a longtemps que M. Cournot a médité sur les questions fondamentales de l'économie politique ; dès 1838, il avait publié un volume de *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*. Le livre eut peu de succès. L'auteur l'avoue lui-même avec la franchise désintéressée d'un vrai savant, et attribuant cet échec à l'appareil algébrique qui avait effrayé les lecteurs, il sépare aujourd'hui ses idées de ce cortége compromettant, et les présente accompagnées seulement de quelques calculs qui ne dépassent pas les plus simples notions de l'arithmétique. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il veuille en dissimuler l'origine ; s'il consent à modifier la forme, il tient au fond : c'est là l'originalité de son système. Il faut que l'économie politique en prenne son parti, qu'elle l'accepte ou le rejette tel qu'il est.

L'économie politique est une science morale. Deviendra-t-elle une science mathématique? Je vois le but et je comprends qu'il puisse séduire,

Digitized by Google

un esprit habitué à se complaire dans la précision rigoureuse des vérités démontrées, quelque aride que soit la route à parcourir. On a souvent jeté à l'économie politique le mot dédaigneux et injuste de « littérature ennuyeuse ; » la méthode suivie par M. Cournot, si elle conduisait au but, n'aurait sans doute pas la vertu de la rendre amusante, mais elle lui donnerait cet attrait puissant qu'a pour l'homme l'évidence s'imposant à son jugement. Personne ne dit que la géométrie et l'algèbre soient ennuyeuses, hormis ceux peut-être qui ne les ont jamais étudiées ; encore l'ignorant rend-il à des sciences qu'il sait procéder par évidence démonstrative l'hommage de ne pas mettre en doute leurs conclusions. Combien l'économie politique est-elle loin d'obtenir un pareil suffrage?

Il est vrai qu'elle n'est pas seule frappée de cette infirmité. La philosophie et ses branches diverses, la politique, le droit lui-même, surtout lorsqu'il quitte le terrain solide, mais étroit, du commentaire des textes, ont leurs obscurités, leurs contradictions apparentes, leurs systèmes rivaux qui, de part et d'autre, sapent jusqu'aux fondements de l'édifice construit par un système ennemi. L'économie politique aurait tort de se plaindre, étant en si bonne compagnie, et, avant d'envier aux mathématiques leur méthode, elle doit se demander si cette méthode convient à sa nature, si elle peut se l'appliquer et si en l'appliquant elle n'a pas plus à perdre qu'à gagner. L'homme peut souhaiter les ailes de l'oiseau ; mais si un anatomiste lui démontrait que ces ailes sont liées par des rapports nécessaires à la structure générale du volatile, et qu'elles ne peuvent fonctionner qu'avec sa petite tête et ses pattes grêles, il ne consentirait certainement pas, pour le plaisir de voler, à avoir la cervelle d'un étourneau, et il renoncerait à son souhait. Dans la recherche de la vérité, l'homme se sert de méthodes diverses appropriées à l'objet que l'esprit veut saisir, comme à table il se sert d'instruments divers pour aider la main à prendre les aliments liquides ou solides. De ces méthodes, la plus rigoureuse, je dirai même la seule rigoureuse, qui étreigne complétement son objet, est celle des mathématiques. Pourquoi? Ce n'est pas seulement parce que cet objet est précis, déterminé, mais parce qu'il est abstrait, c'est-à-dire formé de conceptions pures de l'esprit, parce que la solution de tout problème est implicitement contenue dans les données même de la question, et qu'il ne s'agit que de porter jusqu'à un point marqué la lumière dans les routes intérieures de l'intelligence, pour mettre l'objet en relief. Il n'en est plus de même lorsque l'esprit se propose de saisir un objet qui lui est extérieur. L'astronomie elle-même, que M. Cournot nomme avec raison « une science si voisine de la perfection mathématique, » en est séparée par un abîme, parce qu'elle est obligée de demander à l'expérience, source de difficultés et d'erreurs, les premiers éléments et la justification de ses calculs. La géométrie n'a pas changé depuis Euclide ; l'astronomie a erré et trébuché de système en système pendant bien des siècles, avant d'asseoir ses démonstrations sur la base solide de la gravitation universelle. Si elle est aujourd'hui si voisine de la perfection, c'est que son principe est éminemment simple, et qu'elle n'étudie que les mouvements produits par une seule et même force constante, agissant en différents points. Quel autre

Digitized by Google

science pourrait se vanter d'avoir un objet si proche de la pure abstraction ? Et pourtant, interrogez les astronomes ; ils vous diront quelles incertitudes pèsent encore sur les détails de leur science, et combien de fois ils sont réduits à procéder par de simples approximations dont ne se contente qu'à regret le génie mathématique. Les sciences physiques échappent d'autant plus à la méthode abstraite, que l'observation des faits y occupe une plus large place. Descartes a voulu construire une physique par le raisonnement déductif. Dans quelles aberrations ne s'est-il pas égaré ?

M. Cournot marque lui-même les limites lorsqu'il montre la différence radicale qui sépare l'astronomie et la médecine, et qu'il déclare que celle-ci, quelque respectable qu'elle soit, ne doit pas « prétendre à devenir jamais une science constituée comme l'astronomie. » Pourquoi ? Parce que la médecine est une des sciences de la vie, et qu'on n'enveloppe pas la vie dans une formule. Mais n'en est-il pas de même de l'économie politique, et l'auteur ne se fait-il pas illusion en pensant que la théorie des richesses peut atteindre « à la précision scientifique, quand il est possible de dégager l'idée d'une loi mathématique à travers les combinaisons innombrables auxquelles donne lieu le jeu des forces et des fonctions de la vie dans toutes les parties du corps social ? »

Il y a de graves inconvénients à donner à l'économie politique de pareilles prétentions et à procéder ainsi dans l'étude de ses lois. Le premier est de rétrécir l'horizon. Ne pouvant embrasser l'économie tout entière, la méthode mathématique la mutile ; elle s'attache à l'idée de valeur qui, en effet, se prête le mieux aux combinaisons du calcul, et elle déclare que la science n'est que le développement logique de cette idée. De savants économistes ont déjà soutenu cette thèse en Angleterre ; M. Cournot l'adopte et lui prête une force nouvelle par sa manière originale d'envisager l'ensemble des phénomènes. Sans doute, la valeur est une des notions fondamentales de la science économique, et, dans un système de lois fortement enchaînées les unes aux autres, il est toujours possible de commencer par un point quelconque la démonstration ; c'est ainsi que nos professeurs de lycées, réduits naguère à enseigner la logique, pouvaient rattacher à leur cours toutes les grandes questions qui intéressent la philosophie ; mais le procédé est artificiel et risque de donner une idée incomplète, quelquefois une idée fausse. En économie politique, par exemple, la notion de valeur n'apparaît que lorsque deux personnes songent à échanger un bien que chacune d'elles possède, et comparent en vue de cet échange la somme de richesse contenue dans la chose qu'ils veulent céder et dans la chose qu'ils veulent acquérir. Mais avant d'échanger, il fallait qu'il possédassent, et, pour posséder, il fallait probablement qu'ils eussent produit ; il fallait que le chasseur eût tué son gibier, le pêcheur pris son poisson, le pâtre gardé ses troupeaux ; il y a donc un phénomène qui, logiquement au moins, est antérieur à la valeur : c'est la production ; il y a une cause de production qu'il faut d'abord étudier et dont il serait plus philosophique et plus moral de faire la pierre d'assise de l'économie politique : c'est le travail. L'homme, placé sur la terre où il ne vit que par un conti-

Digitized by Google

nuel effort, cherche à tourner à son usage les forces et les matériaux de la nature pour les faire servir à la satisfaction de ses besoins; à l'aide de son intelligence et de ses bras, il discipline ces forces, il convertit ces matériaux en objets appropriés à ses besoins, et il crée la richesse. Voilà, selon nous, le point de départ. Mais ce point de départ et la route dans laquelle il introduit la pensée sont du domaine de la morale, et il faut sortir du cercle des mathématiques.

Cette méthode, étroite dans son principe, conduit dans le détail à des conclusions rigoureuses que la vérité et la pratique ne sauraient approuver. C'est ainsi que M. Cournot fonde ses espérances de progrès sur la formation d'une table des *équivalents économiques*. C'est une pensée toute scientifique; la chimie a ses équivalents, et, sans eux, cette science ne serait encore que confusion; la physique cherche à dresser la table des siens. Pourquoi l'économie politique n'agirait-elle pas de même? Précisément parce que l'objet de ses études est tout différent. La chimie et la physique s'occupent de la matière soumise à des lois inflexibles; l'économie politique s'occupe de l'homme dont la liberté échappe aux classifications immuables. Vouloir dresser la table des équivalents économiques, c'est-à-dire donner la formule qui servira immédiatement à trouver le rapport de valeur d'une marchandise quelconque avec toute autre marchandise, c'est non-seulement se perdre dans l'infini, c'est prétendre fixer la mobilité même et méconnaître le progrès industriel qui modifie incessamment non-seulement le prix, mais aussi, au point de vue scientifique, l'utilité des choses et la richesse. Où aboutit cette théorie? A supposer qu'un jour une certaine monnaie de compte, fondée sur les équivalents économiques, pourrait remplacer avec avantage la monnaie métallique. Quoique dise l'auteur, une pareille monnaie ne reposerait jamais sur un fondement plus solide que la banque du peuple imaginée par M. Proudhon.

On ne discute sérieusement que les ouvrages sérieux. A ce titre, nous regrettons de ne pouvoir insister sur le travail de M. Cournot, afin d'y étudier à fond les conséquences de la méthode mathématique appliquée aux sciences morales dont nous avions déjà dit quelques mots dans notre article du dernier trimestre. Nous pourrions nous y croire convié par une brochure qui a paru au sujet de cet article; mais la brochure, dont l'aigreur semble trahir l'avocat complaisant d'une vanité froissée, est, par le style comme par le fond, du nombre de ces ouvrages qu'on ne discute pas, et nous attendrons, pour compléter le développement de notre pensée, une meilleure occasion.

Voici encore un livre sérieux qu'on voudrait avoir le loisir de discuter, parce qu'il a le mérite de faire penser. On sent qu'il est d'un honnête homme. M. Rivet, en écrivant sur les *Rapports du droit et de la législation avec l'économie politique*, n'a cherché ni la popularité ni le bruit; mais il s'est appliqué à démêler la vérité des exagérations qui, selon lui, la compromettent. A-t-il réussi? C'est une sage pensée que celle de rapprocher le droit et l'économie politique, de demander compte à l'un des principes qu'il peut avoir méconnus, de ramener l'autre au respect de la tradition; la législation et l'économie politique ne peuvent que gagner à

Digitized by Google

ce contact salutaire, que d'éminents jurisconsultes avaient recommandé; les sciences morales ont besoin de se pénétrer sans cesse les unes les autres pour se compléter, pour se limiter et pour se souvenir qu'elles ne sont que les aspects divers d'un même objet : l'homme. Il est certain que l'école économique qui prendrait pour devise : l'Etat c'est le mal ; qui ne voudrait admettre dans la société que des forces isolées, méconnaîtrait la réalité des choses, et M. Rivet a raison de protester contre les tendances absolues d'un pareil individualisme, en lui opposant les liens de justice dont le droit enlace les hommes pour serrer les nœuds de la société, *juris societatem*. Mais a-t-il raison de confondre l'économie politique tout entière avec cette école? Pour proclamer le droit individuel, l'économie politique n'est pas obligée de méconnaître le rôle de l'Etat ; mais elle marque la limite qu'il doit respecter sous peine d'opprimer une liberté et d'étouffer quelqu'une des forces sociales. Pour tracer les effets que peut exercer sur la production et même sur la moralité, une charité irréfléchie, elle ne dit pas à l'Etat de laisser mourir sur le sol l'enfant abandonné, mais elle l'éclaire sur la portée de ses devoirs. Pour calculer ce que coûte à une nation l'entretien d'une armée permanente, elle ne dit pas à la France de renvoyer aujourd'hui tous ses soldats à la charrue ou à l'atelier, mais elle l'empêche de se faire illusion sur l'étendue du sacrifice que sa sécurité lui impose ou que sa politique lui conseille. Le rôle de l'Etat, dans les sociétés modernes, loin de tendre à s'amoindrir, grandit au contraire à mesure que la civilisation et la richesse lui imposent plus d'obligations et lui donnent plus de moyens d'y satisfaire; nous le croyons comme M. Rivet. Mais la liberté, et, par conséquent, l'économie politique, ne s'en alarment pas ; il peut y avoir un Etat fort et une liberté grande ; on pourrait même ajouter, en interrogeant l'histoire dont M. Rivet écoute sagement les leçons, qu'il n'y a eu de véritable liberté que sous un gouvernement fort. Notre Code civil est un des plus beaux monuments de législation qui aient jamais réglé les rapports des hommes dans une société civilisée; nous le proclamons comme M. Rivet, et nous n'avons jamais entendu l'économie politique professer le contraire. Que sur tel ou tel point les avis soient différents, que l'un demande la liberté de tester, que l'autre réclame contre telle ou telle forme particulière, propose l'insertion de telle disposition que le législateur n'avait pu prévoir il y a un demi-siècle, ou la suppression de telles autres qui sont devenues des obstacles, ce sont des questions de détail, et il est même plusieurs de ces réformes que demande sagement lui-même M. Rivet, et que nous voudrions pouvoir énumérer. Mais de là on ne saurait conclure qu'il y ait opposition entre le Code civil et l'économie politique. Le Code civil est une œuvre faite; l'économie politique, fille des temps modernes, pourra, comme elle l'a déjà fait, montrer comment on peut consolider, agrandir cette œuvre et la disposer de manière à abriter les générations nouvelles et donner place à des besoins inconnus; les rapports du droit et de l'économie politique doivent être non pas un antagonisme, mais des rapports de mutuelle assistance. Sans doute, M. Rivet le comprend ainsi; mais dans son livre, que les économistes liront avec profit, comme un utile tempérament de certaines exagérations individualistes, il

Digitized by Google

paraît trop enclin à glisser lui-même dans l'exagération contraire, et à approuver non-seulement l'action de l'Etat, mais même les restrictions apportées par l'Etat à l'action des autres.

Les théories nous ont cette fois longuement occupé. Cependant, avant de clore cet article, nous voulons au moins faire connaître à nos lecteurs le titre de quelques ouvrages qui doivent leur principal intérêt à l'exposition des faits, et qui appartiennent autant à l'histoire qu'à la science économique. M. Worms a publié son *Histoire commerciale de la ligue hanséatique*, qui avait remporté le prix Faucher, et qui avait donné lieu à l'intéressant rapport de M. Wolowski, dont nous avons déjà parlé. L'auteur a lui-même mis à profit les indications du rapport pour compléter son travail, et nous a donné de cette puissante ligue commerciale du Nord, une histoire détaillée que les historiens français, jusque-là obligés d'aller puiser dans des sources étrangères, accueilleront avec reconnaissance. Deux Italiens, MM. Plebano et Musso, ont publié un volume sur *les Finances du royaume d'Italie*; après des considérations rétrospectives sur les budgets anciens et modernes des principaux peuples, que les auteurs auraient pu abréger, ils abordent la situation financière de l'Italie avec la franchise de patriotes sincères qui parlent dans un pays libre, et qui savent que le premier devoir d'un bon citoyen est de dire la vérité sur les affaires de l'Etat; ils exposent les réformes accomplies et les réformes qu'ils voudraient voir accomplir; peut-être leur zèle les emporte-t-il quelquefois un peu loin; mais ce zèle est pur et éclairé, et avec de tels auxiliaires, M. Minghetti peut espérer conduire à bonne fin les grands projets dont il a entrepris l'exécution. M. Paul Boiteau a ajouté au livre de MM. Plebano et Musso une préface pleine de son chaleureux amour pour l'Italie et pour la liberté. L'infatigable écrivain vient de publier, peu de mois après, *les Traités de commerce*. C'est à la fois un ouvrage de circonstance et un utile recueil de matériaux pour l'historien et pour le négociant; on y trouve le texte des traités et des conventions consulaires qui règlent aujourd'hui les rapports commerciaux avec quarante-trois Etats, les tarifs de douanes, les tables comparées des monnaies; et on trouve aussi, dans l'introduction, de piquants détails sur la négociation du traité avec l'Angleterre, qui a été le point de départ du triomphe des libertés commerciales en France; ce sont des renseignements qui doivent être puisés à la source même, et qui ne sont pas au nombre des matériaux les moins intéressants à consulter pour écrire une histoire du commerce de nos jours.

E. LEVASSEUR.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

Souvenirs d'un Diplomate : la Pologne (1811-1813), par le baron BIGNON, précédés d'une Notice historique sur la vie de l'auteur, par M. MIGNET, in-18. Paris, Dentu. 1864.

Ces *Souvenirs d'un Diplomate* ont paru dans la *Revue*. Nous n'avons pas besoin d'apprendre à nos lecteurs qu'ils constituent un document d'une haute importance et d'un vif intérêt sur un des épisodes les moins connus de l'histoire du premier Empire. Les malheurs de la Pologne se perdirent presque, et passèrent comme inaperçus dans l'immense catastrophe qui suivit la campagne de Russie. Les narrateurs les plus compétents et les mieux informés de cette période de nos annales ont donné peu de place à la chute du grand duché de Varsovie. Cet oubli est injuste. D'abord, les Polonais furent les derniers à se retirer devant l'invasion russe, et, lorsque les armées françaises étaient déjà rejetées au delà de l'Elbe, le prince Poniatowski se maintenait encore sur la Vistule ; ensuite, cette reconstruction partielle de la Pologne, appelée le grand-duché de Varsovie, était plus sérieuse qu'on ne l'a dit. Il lui a manqué de durer ; mais qu'elle fût bien entendue et qu'elle contînt un germe d'avenir, c'est ce dont on ne doutera pas après avoir lu ces *Souvenirs* d'un diplomate qui, ayant vu les choses de près, les juge avec une clairvoyance impartiale. Rien n'avait tant contribué à la ruine de l'ancien royaume de Pologne, que le manque de cohésion dans sa constitution sociale et politique ; les diverses provinces qui le composaient étaient trop faiblement liées entre elles ; les diverses classes de la société étaient séparées par des divisions tranchées qui les rendaient impropres à une action commune ; le pouvoir central était impuissant. Au contraire, l'Etat fondé par Napoléon en 1807 avait l'organisation compacte et unie des Etats modernes ; grâce à une administration régulière, à un code assez semblable au Code civil français, les différentes classes devaient arriver à un rapprochement suffisant pour leur permettre d'agir dans le même sens et de marcher ensemble au même but. Ce but, si les circonstances s'y prêtaient, pouvait être la reconstitution de la Pologne des Jagellons ; mais les Polonais avaient devant eux un but plus modeste et plus sûr : constituer un Etat uni là où il n'avait existé, depuis deux siècles,

Digitized by Google

qu'une oligarchie anarchique, opprimant des millions de serfs, et dépendant elle-même de l'étranger. Si Napoléon, après avoir rendu aux Polonais Posen, Varsovie, Cracovie, leur eût rendu le reste de la Gallicie, ce qui se pouvait aisément en dédommageant l'Autriche avec les provinces Illyriennes, il aurait fait ce qu'il y avait de mieux pour résoudre un problème dont la véritable solution paraît être celle-ci : mettre les deux puissances allemandes hors de la question, rendre à l'autonomie polonaise les pays incontestablement polonais par la langue et la religion, et laisser ensuite au temps et aux circonstances le soin de fixer les incertaines frontières entre les deux branches hostiles d'une même race, les Slaves latins et les Slaves grecs. Or, pour que le problème fût résolu en ce sens, que manquait-il au grand-duché de Varsovie? l'annexion de la Gallicie et le titre de royaume avec un roi national. Il n'aurait point été difficile à Napoléon de remplir ces conditions en 1812; malheureusement, pour des motifs où la reconstitution de la Pologne tenait peu de place, il résolut d'entreprendre une expédition contre la Russie; il chercha naturellement des auxiliaires chez les Polonais, qui étaient d'admirables soldats, et, en échange du grand mouvement militaire qu'il leur demandait, il leur fit entrevoir, bien qu'avec une réserve qu'on a trouvée excessive, le rétablissement complet de la Pologne d'avant le partage. A la modeste réalité du grand-duché succéda le rêve brillant d'une Pologne s'étendant de la Silésie jusqu'à Smolensk, et de la Baltique à la mer Noire; la Russie fût devenue un empire purement asiatique, et l'empire de l'Europe orientale eût passé des Slaves grecs aux Slaves latins. C'était un beau rêve. M. Bignon avait été dans le grand-duché un représentant de la politique de 1807, honnête et actif, plein d'intelligence et de tact. Napoléon sembla croire qu'il fallait un autre homme pour présider à cette splendide et éphémère fantasmagorie de la Pologne ressuscitée, et il choisit un personnage singulièrement léger et vaniteux, remuant et non actif, hâbleur spirituel, si l'on peut être spirituel quand on manque de sens. Ce personnage était l'abbé de Pradt, archevêque de Malines. Plus tard, ce prélat se proclama le principal auteur de la chute de Napoléon. Comme il n'avait pu y contribuer que par sa trahison ou son incapacité, il n'y avait pas lieu de se vanter. Pour la trahison, il est probable qu'il s'attribuait un faux mérite; mais pour l'incapacité, il ne faisait que se rendre justice. Le récit de M. Bignon le montre assez. M. Bignon prend ici une revanche décisive sur son présomptueux successeur, qui l'avait injustement maltraité dans un curieux pamphlet (*l'Ambassade de Varsovie*) où l'on trouve de tout, même un peu de vérité.

L'abbé de Pradt fut rappelé de ses fonctions et M. Bignon le remplaça (décembre 1812); mais il était trop tard pour remédier à une situation désespérée. Tandis que les débris des armées françaises s'écoulaient, au milieu de populations hostiles, du Niémen à la Vistule, de la Vistule à l'Oder, de l'Oder à l'Elbe, M. Bignon, s'appuyant sur l'héroïsme du prince Poniatowski, essayait de sauver le grand-duché. On l'aurait pu à une condition, c'est que l'Autriche aurait concouru énergiquement à sa défense; mais espérer que l'Autriche verserait le sang de ses soldats pour sauver l'indépendance de la Pologne, c'était trop attendre d'elle sans doute. Tout

Digitized by Google

ce que M. Bignon put obtenir des Autrichiens, c'est qu'ils mettraient dans leurs procédés des formes et de la lenteur. Les formes et la lenteur n'ont jamais coûté aux Autrichiens. Grâce à leurs temporisations, on gagna plusieurs mois, et ce fut à la fin de mai 1813 seulement, que Poniatowski quitta le sol de la Pologne et amena sa petite armée au quartier général français. Il espérait reconquérir sa patrie en s'associant à nos victoires; mais la cruelle fortune ne l'associa qu'à notre défaite. On sait qu'il périt à Leipzig, en couvrant avec les débris des légions polonaises la retraite de Napoléon. Poniatowski, dont le nom est si populaire en France, n'avait pas besoin de nouveaux éloges; mais on est heureux de voir tout le bien qu'on pensait du héros, confirmé par un témoin qui ne le quitta guère dans cette dernière période de sa vie, de Varsovie à Leipzig.

Ici se terminent ces intéressants *Souvenirs*, sur lesquels nous avons pu courir, assuré que nous sommes que nos lecteurs ne les ont pas oubliés; nous ne voudrions pas les quitter sans payer un hommage à leur auteur. La belle notice placée en tête du volume nous en fournit le facile moyen. Elle est de M. Mignet, le maître du portrait historique, qui excelle à renfermer dans les lignes sévères et élégantes de son style, les grands faits de la vie publique et jusqu'aux détails délicats de la vie privée. Empruntons-lui quelques-uns de ces traits qui expriment heureusement une physionomie. Il vient de nous montrer, dans M. Bignon, le serviteur intègre, modéré, éclairé, de la politique impériale, l'historien éminent des grandes choses auxquelles il avait pris part; il ajoute ces lignes exquises : « Après avoir traversé l'agitation des affaires et les luttes de la politique, il se reposa dans les plaisirs sans trouble de l'étude et les affections pures de la famille. Ces affections, il les éprouva tard, mais il ne les goûta que mieux. Marié dans un âge un peu avancé, il avait trouvé une femme que son cœur avait choisie, de parfait accord avec sa raison, et, de cette union, il avait eu une fille, objet de toute sa tendresse, et dont il disait avec joie et avec grâce *qu'elle avait changé ses hivers en printemps*. Il était heureux; mais le bonheur ne dure pas longtemps dans ce monde où tout passe si vite; M. Bignon perdit sa compagne à la suite d'une douloureuse maladie. Le coup qu'il en ressentit altéra profondément sa santé et abrégea sa vie. » Un peu plus loin, résumant cette carrière « qui ne pouvait pas avoir été mieux remplie, » l'historien s'exprime ainsi : « Soldat sous la Convention, diplomate sous le Directoire, le Consulat et l'Empire; administrateur financier de la Prusse après Iéna, de l'Autriche après Wagram; ministre des relations extérieures dans les Cent-Jours; publiciste habile et spirituel orateur de l'opposition libérale sous la Restauration; tour à tour soutien expérimenté et conseiller prévoyant du gouvernement de 1830, et dans ses vieux jours devenu par une illustre désignation, l'historien de son pays, il n'a pas cessé de servir l'Etat et d'honorer les lettres. D'un goût fin, d'un commerce aimable, d'une âme élevée, il a réuni le savoir à l'intégrité, la distinction du talent à la noblesse du caractère, et chez lui l'honnête homme ne s'est jamais séparé de l'homme d'esprit. » Après avoir cédé la parole à M. Mignet, nous n'avons garde de la reprendre. Nous ne voulons ajouter qu'un mot. Cette édition est due à M. le baron

Digitized by Google

Ernouf, gendre de M. Bignon; il s'est modestement effacé sur le titre; qu'il nous permette de le signaler à la reconnaissance des lecteurs de ces *Souvenirs*.

LÉO JOUBERT.

Cinq mois de Préfecture en Sicile (Cinque mesi di Prefettura in Sicilia), par M. E. FALCONCINI. Florence, Molini.

On se plaint souvent, avec raison, de la difficulté d'obtenir des renseignements véridiques sur la situation des départements de l'Italie méridionale, de la Sicile surtout. Cette dernière lacune est comblée en partie par le volume que vient de publier M. Falconcini, ancien député au Parlement italien. M. Falconcini, homme honorable et animé d'excellentes intentions, a rempli les fonctions de préfet du département de Girgenti, depuis les événements d'Aspromonte jusqu'au mois de juin 1863. A cette époque, il fut « dispensé » de ses fonctions par le nouveau ministre de l'intérieur. Malgré la forme polie de cette mesure et les explications encore plus polies qui l'accompagnèrent, le préfet « exonéré » ne se tint pas pour satisfait, et il se décida à publier l'historique de son administration, avec *cent* pièces justificatives, qui ne sont pas la partie la moins curieuse de l'ouvrage.

Les environs de Girgenti, pays fort intéressant pour les géologues, touristes et archéologues bien armés et escortés, forment un triste département au point de vue administratif. L'Ardèche, les Hautes-Alpes, la Corse elle-même, sembleront de vrais paradis auprès de cette contrée, en proie à une fermentation incessante depuis la chute des Bourbons. Les âmes y sont aussi volcaniques que le sol, ce qui n'est pas peu dire. Les dissentiments politiques du jour ne sont, pour les anciennes familles poursuivant des *vendette* séculaires, qu'un nouvel aliment de haine et un spécieux prétexte de guerre. Dans l'intérieur du pays, de petites villes ou bourgades se trouvent ainsi divisées en deux partis extrêmes, garibaldiens et bourboniens, entre lesquels les pauvres *prefetti* et *sotto-prefetti* font assez triste figure. Joignez à cela les brigands qui dépouillent indifféremment les gens de toutes les opinions, envoient dans les habitations isolées des réquisitions ou *lettere di crocco* réclamant au nom de vingt ou trente pauvres pères de famille, sous peine du *pugnale*, une rançon proportionnée aux facultés présumées de l'habitant. C'est principalement sur les entrepreneurs de soufrières, les seuls industriels du pays, que se prélèvent ces contributions forcées. M. Falconcini, Florentin du XIXe siècle, se croyait reporté au temps des Guelfes et des Gibelins dans sa propre patrie, en voyant entrer à Girgenti, dans son cabinet préfectoral, des syndics de paroisses voisines, armés de véritables panoplies, sans lesquelles ils n'auraient osé faire un pas hors de chez eux, de peur des *vendette* ou des brigands.

Les documents réunis par M. Falconcini attestent de louables efforts pour guérir les deux grandes plaies sociales du pays. Il assure que, dans les derniers temps de son administration, grâce à l'état de siége et aux efforts multipliés des quelques *bersagliers* dont il disposait, les communi-

Digitized by Google

cations étaient devenues si sûres, que les voituriers conduisant au port de Girgenti des chargements de soufre retrouvaient sur leur chemin, au retour, les morceaux tombés dans le trajet, tandis qu'auparavant on n'attendait pas toujours qu'ils tombassent pour s'en emparer. Quant aux querelles de familles, nous trouvons dans les pièces justificatives du volume une sorte de procès-verbal dressé dans la petite ville de Racalmuto, constatant la réconciliation, par les soins du préfet, de deux maisons puissantes dont les querelles entretenaient la guerre civile de ce côté : les *Matrona*, bourboniens, et les *Ferranti*, garibaldiens exaltés. La carte, jointe au livre de M. Falconcini, donne à elle seule une idée suffisante des difficultés que présente l'entretien d'une bonne police dans un pareil pays. Il n'existe encore, dans tout le département, qu'une seule route en bon état, celle de Girgenti à Palerme.

Quelques documents, recueillis par l'ex-préfet de Girgenti, donnent une juste idée de l'esprit vindicatif des Siciliens, et du despotisme féodal qui subsiste encore de fait dans l'intérieur du pays. Le plus curieux est une supplique adressée à l'autorité par une malheureuse femme de condition inférieure, impitoyablement traquée par la haine d'une grande dame riche. Cette haine avait probablement des causes intimes, que M. Falconcini passe prudemment sous silence. Toutes les fois que la plaignante passait devant l'habitation de son ennemie, celle-ci, se faisant justice de ses propres mains, tombait sur elle, lui déchirait ses vêtements et la mettait en sang. De plus, elle employait les moyens les plus étranges pour la faire déguerpir tout à fait du pays. Finalement, c'est le curé qui va trouver la maîtresse de la maison où est en service cette victime, qui a bien l'air d'être une rivale préférée. Après avoir employé tous les moyens de persuasion amiable pour déterminer la maîtresse à congédier l'objet de cette mortelle aversion, le curé en vient aux grands arguments. « Il faut en finir. La signora X..... veut que cette femme quitte le pays. Si vous ne la renvoyez pas, elle a chargé certaines gens de lui infliger une sévère bastonnade en votre présence, la première fois que vous sortirez ensemble pour aller à la messe, et si vous vous entêtez encore après à la garder, attendez-vous à la trouver, un matin, *le corps d'un côté et la tête d'un autre*. En attendant, si vous persistez à contrarier à ce point la signora..... je coupe les vivres à votre fils le chanoine, en lui faisant retirer l'autorisation de confesser et de dire la messe. » M. Falconcini affirme avoir constaté, par une enquête, l'authenticité de tous ces faits.

On voit qu'il y a encore beaucoup à travailler pour initier ce pays à la civilisation moderne et au régime constitutionnel. M. Falconcini ne comprend qu'un seul moyen d'y maintenir la tranquillité. Ce moyen, c'est l'état de siége permanent, avec faculté de déporter ou de reléguer, même sans jugement, les hommes turbulents ou dangereux. M. Falconcini avait assez largement usé, pour son compte, de cette faculté ; le nombre des individus de son département arrêtés et transportés à Gaëte par ses ordres s'élevait à cent soixante-dix-huit. Il pense aussi que l'on ne pourra, d'ici à longtemps, employer dans l'administration de leur propre pays les Siciliens, trop portés à satisfaire leurs haines particulières sous prétexte d'in-

Digitized by Google

térêt public. Lui-même, pendant ses cinq mois de préfecture, avait rigoureusement appliqué ce principe dans le choix de ses employés. Il avait été jusqu'à changer tous les geôliers de la prison de Girgenti qui étaient du pays, craignant qu'ils n'eussent quelque accointance avec les détenus. Mais, cette fois, l'administrateur sicilien tombait de Charybde en Scylla. Les nouveaux guichetiers, peu au fait des localités, laissèrent échapper d'un seul coup, dans la nuit de Noël 1862, *cent vingt-sept carcerati*, condamnés pour brigandage. Ce qu'il y eut de plus piquant, c'est que le préfet et le procureur du roi, avertis par une délation anonyme, étaient venus faire en personne une perquisition quelques heures avant l'événement. Leur procès-verbal constate qu'ils avaient trouvé les choses dans l'état le plus rassurant. Ils s'étaient bornés à retourner les poches des détenus, tandis qu'il aurait fallu sonder les murs et les planchers, car l'évasion s'accomplit par un boyau amené de la cave d'une maison voisine jusque dans l'intérieur de la prison. M. Falconcini se consola de cette mésaventure en faisant relever, par l'ingénieur civil du département, un plan très détaillé du travail souterrain auquel les détenus ont dû leur liberté. Ce plan figure dans son volume, parmi les pièces justificatives du zèle et de la vigilance de l'administration. Toutefois, l'incident de la nuit de Noël dernier doit avoir été pour quelque chose dans la *dispense* de fonctions accordée au préfet. M. Peruzzi aura trouvé sans doute que c'était trop d'évadés et peut-être aussi trop de transportés. Les ennemis de M. Falconcini ajoutaient que, dans un moment de trouble, le préfet avait jugé à propos d'aller prendre des mesures énergiques d'ordre public à bord d'un bâtiment prêt à appareiller au besoin. Mais de nombreux et honorables témoignages produits par M. Falconcini le justifient de cette inculpation, et prouvent qu'il a emporté dans sa retraite l'estime et la reconnaissance d'un grand nombre de ses administrés, — sans compter celle des ex-*carcerati*.

Bon Ernouf.

La Tour Saint-Jacques de Paris, par le Dr Briois, 3 vol. in-8°. Paris, Dubuisson. 1864.

Voici un de ces livres faits avec conscience, avec amour, dont la lecture console et repose des productions justement éphémères dont notre collaborateur M. Claveau faisait ici même, l'autre jour, la spirituelle oraison funèbre. L'auteur de ce curieux roman historique s'est épris pour la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie d'une passion au moins égale à celle que Victor Hugo avait vouée à l'église de Notre-Dame. Cette passion jumelle nous a rappelé la combinaison si souvent répétée dans nos vieux romans de chevalerie ; l'amour du fidèle écuyer pour la damoiselle confidente, servant de corollaire indispensable à celui du chevalier pour la maîtresse. Nous nous expliquons parfaitement la vive tendresse du docteur Briois pour cette construction élégante du moyen âge, échappée comme par miracle à tant de révolutions et de vicissitudes, et qui semble, dans l'immense

Digitized by Google

panorama qu'offre aujourd'hui la métropole du monde civilisé, une figure symbolique du vieux Paris, observant curieusement le nouveau.

La Tour Saint-Jacques est un de ces rares phénomènes auxquels peut s'appliquer, de notre temps, la définition de Montaigne : « Livre de bonne foy. » Nous pourrions même ajouter, sauf certaines réserves, « et de main d'ouvrier. » En faisant revivre dans ces pages la physionomie piquante de Paris au commencement du XVe siècle, l'auteur a voulu contribuer à entretenir le goût des études archéologiques, en évitant deux écueils également fâcheux, l'érudition fausse ou superficielle et l'ennui. Le docteur Briois ne copie pas l'illustre romancier auquel il a dédié son œuvre, mais il s'est inspiré de lui, et souvent avec bonheur, dans l'ensemble de la composition et l'allure générale du récit, comme dans certains détails de caractères. Les deux ouvrages commencent par la description d'une fête publique; les comparses bouffons du docteur Briois, l'écolier Cascaret et ses camarades, sont une réminiscence évidente de Jehan Frollo et de ses joyeux acolytes, mais ils ont meilleur cœur et font une meilleure fin. Claude Frollo revit sous les traits de Pierre Candrin, archiprêtre au lieu d'être archidiacre, mais tout de même archiscélérat. Phœbus de Châteaupers s'appelle dans le nouveau roman Anténor de Chamérobley, mais c'est bien toujours l'égoïste et irrésistible séducteur que nous connaissions. Au lieu de Pierre Gringoire, nous avons la physionomie consciencieusement étudiée de Nicolas Flamel. On peut seulement regretter que cette grande et mystérieuse physionomie, qui semblait devoir figurer ici au premier plan, d'après l'intitulé de l'œuvre et l'époque choisie par l'auteur, n'intervienne que d'une façon tout à fait épisodique et quelque peu forcée. Le Dr Briois a voulu avoir aussi son procès criminel à la grand'chambre, puis sa scène de torture, et si, là encore, il reste inférieur à son modèle pour l'énergie et le pittoresque, il a sur lui l'avantage de l'exactitude ; il ne sacrifie pas systématiquement comme lui la vérité aux recherches de clair-obscur, aux effets de contraste, et donne une idée meilleure et plus vraie de la magistrature française à cette époque. Nous pourrions encore signaler bien d'autres analogies entre l'œuvre nouvelle et la grande épopée romantique, comme la description de l'hôtel Saint-Paul et de Charles VI dans son singulier ménage, placée là évidemment pour faire pendant à la sombre peinture de la Bastille et de Louis XI dans l'autre livre ; comme encore l'héroïne quadrupède de Victor Hugo, remplacée par un bipède non moins intéressant, le *coulon* (pigeon) blanc, confident et auxiliaire des innocentes et malheureuses amours d'Orfano et de Sabine de Champ-Rosé. Enfin, le docteur Briois n'avait garde d'oublier de précipiter aussi quelqu'un du haut de sa tour. Il a choisi pour victime la complice et l'instigatrice des crimes de toute espèce, commis par Candrin. Poursuivie par les gens de justice jusqu'au sommet de la Tour, la coupable est rattrapée au vol par leur chef au moment où elle se précipite. Mais elle lui enfonce d'une telle force dans la main ses « trente-deux dents de léopard » qu'il la laisse retomber. Ce dénoûment et le tableau aussi horrible que vrai de l'irrésistible torture ou « gehenne aux cabres » (chèvres), auraient suffi pour assurer le succès du livre, dans les beaux jours du romantisme. Mais

Digitized by Google

l'œuvre du docteur Briois a des titres plus sérieux et plus durables à la faveur du public. On peut bien regretter quelques abus d'érudition, quelques négligences de style et certains néologismes qu'il serait aisé de faire disparaître du dialogue; mais il faut citer, comme aussi intéressants qu'instructifs, le prologue historique, le récit de la consécration de l'église, et surtout la description du Charnier des Innocents, cet étrange promenoir, qui fut longtemps pour nos ancêtres ce qu'ont été successivement pour leurs descendants les galeries du Palais de Justice, celles du Palais-Royal, le boulevard de Gand et les Champs-Elysées. Parmi les scènes du roman proprement dit, nous signalerons la captivité d'Orfano dans la « logette de l'évêque, » son évasion audacieuse et pourtant vraisemblable, puis les amours du bel Anténor avec Nanine Grugeon, la gentille mercière-épinglière du Charnier des Innocents, une modiste du moyen âge comme on n'en voit guère de nos jours, pour le désintéressement et la limpidité du cœur. Ce type de jeune femme n'a pas la grâce toute sensuelle d'Esméralda, mais moralement il lui est fort supérieur, et donne un réel attrait au très estimable roman du docteur Briois. Enfin, aux lecteurs qui trouveraient à reprendre dans cet ouvrage certaines réminiscences trop accusées de *Notre-Dame de Paris*, nous ferons observer que si quelqu'un avait le droit de réclamer contre cette similitude, ce serait assurément M. Hugo, qui, loin de se plaindre, a adressé par deux fois au docteur Briois d'éloquentes et cordiales félicitations.

Bon ERNOUF.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

THÉATRES. — Théâtre-Français : *Moi*. — Ambigu : *Le Comte de Saulles*. — Porte-Saint-Martin : *Le Capitaine Fantôme*. — Vaudeville : *Aux Crochets d'un Gendre*.
Réception de M. Dufaure à l'Académie française. — Discours de M. Patin. — M. Ampère. — Les Elections nouvelles.
La Poésie et l'Eloquence à Rome, au temps des Césars, par M. Jules JANIN.

Le *Moi*, de MM. Labiche et Edouard Martin, n'a pas obtenu au Théâtre-Français autant de succès que nous en espérions pour lui. M. Labiche, nous ne cesserons jamais de le répéter, est le premier auteur comique de ce temps. L'homme qui a écrit *la Poudre aux yeux* et le *Voyage de M. Perrichon*, est supérieur à tous les Augier et à tous les Dumas fils du monde. Il a la verve, il a l'invention comique, il a le don, l'inestimable don du rire et de la gaieté; il taille en pleine vie contemporaine, en pleine existence bourgeoise ; il fait la comédie des romans de M. Paul de Kock, il prend toutefois ses personnages un degré au-dessus, sans les prendre encore bien haut, ce qui le dispense du style. Certes, il ne se pique point d'écrire, et de fait, il n'écrit point, il n'écrit guère plus que Scribe ; mais quelle fécondité pour imaginer des folies, quelle facilité à être *drôle;* MM. Labiche et Edouard Martin sont drôles, comme on dit; c'est le plus bel éloge qu'on puisse leur adresser, c'est le plus grand compliment qu'on puisse leur faire : il y a tant de drôles qui ne le sont pas ! M. Labiche l'est pour deux, disent les gens qui veulent être désagréables à son collaborateur. A vrai dire, il n'a pas son pareil pour trouver le mot d'une situation, et surtout pour tirer parti de cette situation même ; il la multiplie, la renouvelle, la prolonge, la dilate, la resserre, la condense, la dévide comme un écheveau, l'aiguise comme une lame, l'amincit comme un fil ; il en fait tout ce qu'il veut. Voyez un peu *la Cagnotte :* une montre tombe dans un parapluie, et voilà toute une province en prison ; une corde se présente, et la province s'évade ; mais cette corde est la corde d'une cloche, et la cloche sonne, et l'alarme est donnée, et la province en rupture de ban est réintégrée dans son domicile. Voilà du bouffon, voilà du naturel ; c'est impossible, et c'est vraisemblable ! Oh ! le vraisemblable ! que Boileau avait bien raison de le préférer au vrai ; il en est comme l'essence supérieure et subtile : le vrai, c'est ce qu'une seule personne connaît ; le vraisem-

Digitized by Google

blable, c'est ce que tout le monde croit; c'est le rapport intime du possible avec le fait; c'est plus que ce qui arrive, c'est ce qui doit arriver. Nos écrivains à la mode croient avoir tout dit quand ils vous ont crié : « Cela est, je l'ai vu. » Mais où l'avez-vous vu? Dans votre esprit, avec vos yeux? Que m'importe? Si je ne le vois pas, je ne vous crois pas, je ne suis pas payé pour vous croire. C'est à vous d'avoir un esprit tel qu'il s'accorde et corresponde avec le mien, et de tels yeux qu'ils s'entendent avec les yeux de tout le monde. Les yeux de tel auteur contemporain ne s'entendent avec les yeux de personne; ce qu'il croit voir, il le voit en effet, mais il est tout seul à le voir; et voilà ce que c'est qu'une vérité qui n'est pas vraisemblable; la vraisemblance est la vérité philosophique, universelle, absolue, qui plane pour ainsi dire au-dessus des événements, et leur communique son crédit.

Nous sommes un peu loin de M. Labiche. Revenons à son talent et à sa pièce par un chemin qu'il ne prend pas souvent, par la ligne droite. *Moi* n'a pas réussi au Théâtre-Français comme le *Voyage de M. Perrichon* a réussi au Gymnase, comme *la Cagnotte* a réussi au Palais-Royal. Pourquoi? Parce que M. Labiche a cru devoir monter un peu son collet par égard pour cette maison prude. Oui, prude, la maison de Molière, une véritable Arsinoë! Elle exige toutes sortes de cérémonies, elle impose une étiquette, et M. Labiche a bien été obligé de s'y conformer. Or, en s'y conformant, il a perdu un peu de son naturel, il a paru gêné dans cette haute cravate d'uniforme; il regardait de temps en temps les entournures de son habit : il avait l'air malheureux d'un homme qui surveille son langage pour ne point lâcher quelque plaisanterie familière. M. Labiche se connaît!

Hélas! il s'est bien tenu, trop bien tenu; il n'a pas commis d'inconvenance, il a été parfait; il n'a rien laissé échapper de malsonnant, de choquant, aucune de ces gaillardises qui font rougir les habitués comme leurs banquettes; mais, en revanche, il a été un peu roide. Sa bonne et franche allure, sa rondeur, où sont-elles? Il avait quelque chose de gauche, d'emprunté, de provincial; il n'était plus chez lui, quoiqu'il fût toujours dans le Palais-Royal. Hélas! il n'y a pas un degré de latitude entre les bonnes comédies et les mauvaises, il n'y a qu'une galerie : vérité en deçà, erreur au delà. Pascal avait prévu le cas de M. Labiche.

Maintenant, qu'est-ce que ce *Moi?* C'est l'égoïsme, un vice affreux, qui afflige onze personnes sur dix. Le principal personnage de MM. Labiche et Edouard Martin est un égoïste, c'est vous, c'est moi, c'est le premier venu; on n'a qu'à étendre la main pour cueillir des égoïstes en ce monde. Le mot que nous disons le mieux, c'est *ego*, et tout homme est un *alter ego*, et il y a l'égoïsme à deux, qu'on a baptisé d'un bien joli nom, l'égoïsme à trois, l'égoïsme à quatre, l'égoïsme à cent. Le monde est peuplé d'égoïstes comme une forêt est plantée d'arbres, comme un fleuve est peuplé de poissons, et il n'y a qu'à jeter le filet pour en prendre. On s'est demandé s'il fallait en prendre pour faire une bonne comédie. Les personnes sensibles ont objecté qu'un type si odieux, quoique si commun, ne pouvait jamais devenir comique. Hélas! il n'en est pas de plus comique

Digitized by Google

dans l'univers. Quoi de plus bouffon, en vérité, qu'un tyran invisible et inconnu, qui gouverne et dirige toutes nos actions, qui trône en nous à notre insu, et ne nous permet pas de lever le doigt sans permission; un tyran qui veille sans cesse, toujours l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, pour voir si nous ne nous disposerions pas par hasard à faire quelque chose qui puisse lui déplaire; un tyran astucieux et subtil, raisonneur et ergoteur, le plus tenace des avocats, le plus mobile des protées, qui imagine mille arguments et prend mille formes, soit pour imposer sa volonté, soit pour dissimuler sa présence; un tyran éternel enfin, dont le plus grand triomphe est de se dérober à nous, en nous-mêmes, et de nous persuader qu'il n'habite et n'a jamais habité que chez nos semblables? Voilà le monstre, voilà le moi. Quelquefois, au lieu de rester ce que la nature l'a fait, et ce que la bienséance exige qu'il soit, c'est-à-dire souple, rampant, intrigant, honteux, il élève la voix, il se redresse, il s'affirme, il s'explique, il s'impose, il s'avoue; c'est le moi tranchant et brutal, c'est le moi audacieux et cynique, le moi révolutionnaire. Mais ces coups d'Etat sont rares; en général, il préfère régner par l'adresse, par la fourberie, dans les replis les plus solitaires de notre cœur. M. Labiche a peint deux égoïstes dans sa pièce : le brutal, celui qui s'affiche et donne les raisons de son vice, est un égoïste impropre à la comédie; il ne fait pas rire, et ne ferait rire que s'il recevait, comme Scapin, quelques coups de bâton.

L'autre moi, au contraire, l'ingénieux, le subtil, le fuyant, qui joue à cache-cache dans les profondeurs de notre âme, espèce de ver solitaire qui dévore à notre insu toute notre substance, celui-là, par ses tours, par ses ruses, par ses mille moyens et stratagèmes, est le plus comique, le plus vivant, le plus universel des types que l'on puisse mettre au théâtre. Malheureusement, ici même, M. Labiche n'est pas resté dans la juste mesure; il a légèrement forcé le ton. Son second égoïste, son favori, se rapproche trop du premier, par son penchant à se raconter, à se montrer tel qu'il est, à réduire son égoïsme en axiomes. Ces déductions géométriques ne font point rire : le rire est dans l'ignorance, et il n'y a d'absolument comique que l'égoïste sans le savoir; il se croit, notez-le bien, le plus généreux, le plus charitable, le plus héroïque des hommes. Tout ce qu'il fait en secret pour sa chère personne, il est convaincu qu'il le fait pour les autres; il se donne tout à lui-même en faveur de ses semblables, et pour imiter un des plus jolis mots de Mme de Sévigné, le vin de Bordeaux qu'il boit lui fait du bien à la poitrine de son prochain. M. Labiche nous a montré cet égoïste, mais il nous l'a escamoté presque tout de suite; celui qui reste est trop extérieur, trop explicite; le talent d'un auteur, en un sujet pareil, est de nous en revéler lui-même le double fond, par la combinaison des scènes, par le jeu des situations et de l'intrigue; d'enfumer pour ainsi dire le renard dans son terrier; de ne le forcer à sortir lui-même qu'au dénoûment; enfin, d'acculer si bien la nature humaine, qu'elle soit réduite malgré elle à faire tête au lieu de fuir, et à tomber misérablement sous le poids de ses ridicules et de ses vices.

Il y a dans *Moi* de fort jolies scènes, et la pièce, paraît-il, gagne du terrain tous les jours. Tant mieux, ce n'est pas trop de toute la verve de

Digitized by Google

M. Labiche pour dégourdir un peu le Théâtre-Français. Aussi, M. Labiche fera-t-il bien de ne rien sacrifier de cette verve précieuse. Si le directeur réclame, qu'il l'abandonne; si les comédiens protestent, qu'il passe outre. La haute comédie ne consiste pas à renoncer aux inventions plaisantes, ni aux saillies originales. Elle consiste à poursuivre plus fortement un caractère; à le peindre avec plus de vérité, avec plus de relief; à parler une langue plus nourrie, plus serrée, au-dessus de la conversation ordinaire; mais elle consiste avant tout à faire rire les gens. On y arrive par l'excentricité, on y arrive surtout par le naturel. Que M. Labiche prenne garde, en sacrifiant l'une, d'abdiquer aussi l'autre; qu'il ne force point son talent, qu'il ne se peine pas pour accomplir une métamorphose désagréable, et puisqu'il est drôle enfin, qu'il reste drôle, pour l'amour de Dieu!

M. Edouard Plouvier a donné, à l'Ambigu, un drame intitulé *le Comte de Saulles*. Frédérick-Lemaître y a retrouvé quelques-uns des beaux accents et surtout des beaux gestes d'autrefois. Il s'agit d'un fils et d'un père. Frédérick fait le père; son fils, Charles Lemaître, fait le fils, et ils jouent ainsi le père et le fils au naturel. Le quatrième acte est fort beau, la situation y éclate comme une chaudière. Quelle situation? Celle d'un brave marin, d'un amiral, s'il vous plaît, qui devint autrefois amoureux d'une femme mariée. Il l'aima entre deux voyages, et il en eut un fils, qui ne connut pas le secret de sa naissance, car tout le monde le croyait le fils légitime du mari : *is pater est quem nuptiæ*..... tandis qu'il n'était que son fils légal. La mère de cet intéressant jeune homme étant devenue veuve, épousa l'amiral, qui pensa rentrer ainsi en possession d'un enfant que la nature lui avait donné et que la loi lui avait refusé. Mais l'enfant fit de l'opposition : il ne voulut pas de ce père, qui était le sien, et préféra l'autre, qui ne l'était pas. Il prétendit rester fidèle au souvenir du premier mari de sa mère, et déclara la guerre au second. On imagine tout ce que celui-ci dut souffrir. Etre persécuté par son propre fils, et ne pas oser lui dire : « Tu es ma chair et mon sang, cette lutte est une impiété, cette hostilité est criminelle! » D'un mot, Frédérick-Lemaître ferait rentrer Charles sous terre; mais les mots de toutes les énigmes ne se disent qu'au cinquième acte. Il y a, dans ce *Comte de Saulles*, comme dans tous les drames de M. Edouard Plouvier, des scènes languissantes et des scènes vigoureuses, une complication parfois inextricable d'événements et d'intrigues, et tout auprès une simplicité trop primitive de moyens et de ressources, des préparatifs interminables et de beaux coups de théâtre, le tout relevé d'une pointe d'excentricité. Si la bizarrerie était bannie du reste de la terre, on la retrouverait dans le talent de M. Edouard Plouvier; il franchit sans cesse la limite où un écrivain n'est qu'original. Frédérick-Lemaître est bien l'acteur d'un pareil drame, un acteur qui a de beaux moments. Je lui ai trouvé plus de voix que dans ces dernières années. Le geste est toujours violent, énergique, puissant; le débit impétueux, passionné, déclamatoire : on sent bien, sous tous ces grands airs et sous toutes ces grandes phrases, un peu d'affectation et d'enflure héroïque. Peut-on se figurer Frédérick-Lemaître autrement?

M. Mélingue, qui pratique ce genre à la Porte-Saint-Martin, ne par-

Digitized by Google

viendra pas à ressusciter *le Capitaine Fantôme*. L'acteur et le drame ne sont pas plus agréables l'un que l'autre. Mme Doche joue un rôle qui ne convient pas à son talent. Au dernier acte, perchée sur un vaisseau que M. Mélingue prend à l'abordage, elle fait des grimaces comme si elle avait le mal de mer. Sa taille fluette, sa voix grêle et toute sa délicate personne sont ici hors de place. Elle paraît, et l'on se demande : Qui est-ce? On la reconnaît un peu, on n'ose pas la reconnaître; enfin, on est obligé de s'avouer que c'est elle, et l'on dit tout bas : Est-ce bien possible? Et il vous passe des souvenirs de *la Dame aux Camélias*, et l'on s'attriste à l'idée de tant de grâce perdue, d'un talent si fin s'agitant au milieu de ces horreurs, et il semble qu'on a une ruine devant les yeux.

La pièce est mauvaise ou plutôt il n'y a pas de pièce, mais une suite d'épisodes correspondant aux différentes aventures du capitaine Fantôme. Ce capitaine s'appelait autrefois César de Cabanil; il était capitaine de dragons. Il tua son colonel en duel, et fut condamné à être fusillé; mais c'était vers 1808, pendant la guerre d'Espagne, et on avait besoin d'un brave tel que lui. On le fit passer pour mort, et on le chargea d'espionner les réguliers anglais et les guerilleros espagnols. Il fut pris ou tué plusieurs fois par les uns et par les autres, mais il ressuscita toujours, et il finit par épouser Mme Doche, c'est-à-dire Lilias de Santa-Cruz, après l'avoir arrachée aux griffes d'un traître animé d'intentions très criminelles, qui, dans ce temps de siéges et de batailles, s'apprêtait bel et bien à la prendre d'assaut si elle refusait de capituler. La gaieté de la pièce est fournie par quatre dragons français, qui rappellent Cocardasse et Passepoil du *Bossu*. M. Vannoy représente avec originalité le plus important de ces quatre personnages; il a montré un vrai talent dans une scène où il vient prendre congé de son capitaine avant de le fusiller. Il a été moins heureux dans une autre scène où c'est lui-même qui est condamné à mort et fort près de la potence; mais à qui la faute? Les auteurs n'ont mis que des jérémiades sentimentales sous ses moustaches fourrées; il a un peu mangé moustaches et sentiments : c'est le mieux qu'il pouvait faire. Mais on a pleuré sur parole. Soyons juste, car il faut l'être surtout lorsqu'une œuvre est manquée et n'a point réussi. Il y a un fort tableau, le tableau du cimetière, lorsque les quatre dragons s'apprêtent à enterrer leur capitaine fusillé de leurs propres mains. Cette civière, ce manteau sur ce cadavre, ces croix, ces tombes, la lune, la nuit, l'ombre de Lilias, qui vient verser une larme furtive sur ce qui fut son amant, la conversation des grognards, triviale dans sa tristesse même, tout concourt à l'effet, et ce serait à merveille si Lilias ne parlait pas; mais elle parle, elle dit des pleurnicheries, des sottises; elle déclame; tout est fini, tout est perdu.

Il nous resterait à parler de la nouvelle comédie que MM. Barrière et Lambert Thiboust viennent de donner au Vaudeville, mais nous ne l'avons pas encore vue. Elle est intitulée *Aux Crochets d'un Gendre*, et nous n'aimons pas ces crochets; ils sont d'une langue au-dessous de la moyenne. Peut-être serviront-ils à arrêter, à crocheter, à harponner le succès. Nous le désirons très vivement pour deux écrivains d'une incontestable valeur,

Digitized by Google

dont la collaboration, autrefois si heureuse, a été moins favorisée dans ces derniers temps.

Quelques mots de l'Académie, pour finir. Avez-vous lu le discours de M. Dufaure? Si vous l'avez commencé, tant pis pour vous; si vous l'avez lu jusqu'au bout, je déclare que vous êtes un homme de patience, c'est-à-dire un homme de génie; si vous ne l'avez pas lu, ne le lisez pas, car il vous ennuierait. Si vous le lisez et qu'il vous amuse..... oh! alors, c'est plus grave; l'amour du baillement est le plus fâcheux de tous les symptômes; l'homme qui s'égaye de ce qui fait dormir les autres est un homme mort. Oh! l'ennuyeux, le fâcheux et insipide discours. Je n'en parle, bien entendu, qu'au point de vue de l'art. Je ne sais, je ne veux rien savoir de M. Dufaure. Personnellement, c'est un excellent homme, c'est un grand homme si vous voulez, je n'y tiens pas, moi; mais c'est un mortel discoureur. On savait bien que sa petite promenade autour de M. Pasquier ne serait pas très récréative, mais on s'attendait à lui voir casser quelques vitres; il n'a rien cassé. M. Pasquier lui-même est resté intact entre ses mains. Il a pétri une petite phrase caressante et complaisante, pour caractériser la merveilleuse flexibilité de son prédécesseur; il lui en a fait une vertu. C'est la vertu d'un jonc, ce n'est pas la vertu d'un chancelier.

M. Patin lui a répondu : « Allez, M. Dufaure..... etc. » M. Patin n'est pas non plus un casseur de vitres, ou pour mieux dire, M. Patin est le plus inoffensif des hommes. Cet excellent académicien ne fera jamais, par sa malice, l'amusement d'un auditoire, et pourtant il a été mille fois plus agréable que l'avocat auquel il répondait. Il a donné, en style académique, une définition juste, il a même fait une peinture savante de l'éloquence du barreau; c'est tiré au cordeau comme une avenue; c'est aligné comme un boulevard, et semé de plantations géométriques; c'est enfin un discours en quinconce, avec une petite fontaine au milieu; mais on lit tous les jours du français qui, sans venir de l'Académie, est très inférieur au français de M. Patin. Ecoutez plutôt :

« Cet art, qui a ses règles générales et ses traditions consacrées, reçoit de la variété des esprits et des conjonctures les formes les plus diverses. Tantôt par de soudaines et franches saillies, dont s'anime la simplicité unie d'une exposition presque familière, il donne un tour piquant aux notions du bon sens, aux décisions de l'équité et du droit, aux conseils de la sagesse pratique; tantôt il se développe avec ampleur et véhémence, il s'épanche, comme à grands flots, dans une action toute-puissante sur la sensibilité et qui partage les émotions qu'elle excite; d'autres fois, par un déplacement hardi de la discussion, il transporte les questions particulières dans la sphère élevée des idées générales, où, séparées de tout alliage vulgaire, elles s'agrandissent et trouvent d'imposantes solutions; d'autres fois aussi, s'engageant dans le détail des affaires, il en démêle avec aisance la complication, et à force d'ordre, de justesse, de clarté, par des traits vifs et spirituels qui les éclairent d'un jour inattendu, il les rend accessibles et attrayantes pour les intelligences charmées; des armes de toutes sortes sont à son usage : ici, une dialectique déliée et pressante qui poursuit victorieusement, de position en position, pour ainsi dire,

Digitized by Google

jusque dans ses derniers retranchements, la conviction rebelle, et là les mouvements impétueux, les heureuses violences d'une parole généreusement irritée ; il lui arrive de se plaire et de nous retenir dans ces régions où l'éloquence confine à la poésie et lui emprunte la richesse des développements, l'éclat des couleurs. Toutes ces formes, et celles que je pourrais encore décrire, sans en chercher bien loin les modèles, n'épuisent pas l'infinie diversité de ces types, où, sous la féconde influence des institutions libres, peut se produire l'art du discours judiciaire et politique. Elles n'ont pas épuisé non plus la juste ambition de l'Académie, jalouse de s'associer les plus considérables représentants d'un art qui ne compte pas moins dans les lettres que dans l'Etat, et devenu, à un tel degré, l'objet de l'attention et de la faveur publiques.

» Il est une éloquence pressée d'agir, qui va d'abord droit à la cause, et, sans s'en laisser distraire un moment, en tire tous ses moyens qui, d'arguments décisifs habilement gradués, fortement liés, forme autour d'elle (c'est, m'a-t-on dit, l'ingénieuse et pittoresque comparaison d'un des maîtres actuels de la parole), forme autour d'elle comme une armure impénétrable à toutes les atteintes ; dont le mouvement, la chaleur, sont surtout dans le progrès logique des idées ; dont l'éclat résulte de la propriété énergique, de la portée agressive ou défensive de l'expression ; éloquence simple, sobre, austère même, mais d'un effet puissant, et à l'action de laquelle concourt cette grande force oratoire, qu'une définition célèbre chez les anciens et digne de l'adoption des modernes plaçait dans la probité reconnue de l'orateur, dans l'ascendant de son caractère moral. Cette éloquence, monsieur, c'est la vôtre ; chacun l'a proclamé avant moi. »

Pour moi, je suis déjà charmé de ce petit morceau, et j'en pourrais citer beaucoup d'autres qui le valent, je me contenterai d'exprimer la réflexion qu'il m'inspire : c'est que de fortes études, une consciencieuse application, un zèle véritable et l'amour des lettres sont encore la meilleure garantie des sages pensées et du fin langage. Assurément, M. Patin n'a pas la renommée ni la prétention, disons le mot, n'a pas la valeur sans égale de quelques illustres ; ce n'est point un académicien hors de ligne, mais quand je lis cet honnête et excellent discours, quand je mesure tout ce qu'il renferme de bonnes idées et de bon style, j'ai pitié de tous ces petits messieurs, qui se croient du génie parce qu'ils le raillent, et qui ne se doutent même pas du mérite énorme, du talent longuement et péniblement amassé qui se cache sous cette modeste figure d'académicien, à la fois triste et bienveillante comme celle d'Halévy ; j'ai pitié de ces impuissants microscopiques, qui auraient besoin de suer au moins dix ans sur des livres et sur des travaux de toute sorte, non pas pour valoir autant que lui, mais seulement pour commencer à comprendre ce que vaut le plus humble et le plus dédaigné des Patins.

L'Académie fera encore parler d'elle aujourd'hui même. Elle donnera, dit-on, un successeur à M. de Vigny. Sera-ce M. Autran? sera-ce Jules Janin? sera-ce M. Camille Doucet? On dit qu'une certaine majorité a dîné souvent chez le premier. Mais on n'est pas obligé de faire d'un poète un académicien, parce qu'on a dîné chez lui. L'indépendance du cœur peut

Digitized by Google

être un vice et s'appeler ingratitude, mais l'indépendance de l'estomac est une vertu.

J'aurais voulu dire quelques mots du nouveau livre que M. Jules Janin vient de publier pour rajeunir sa candidature : *la Poésie et l'Eloquence à Rome au temps des Césars*; mais je l'ai seulement parcouru, et n'ai lu tout du long que la préface. Je reviendrai sur ce livre ; mais cette préface a bien son prix. L'auteur nous y révèle qu'il méditait une étude complète de la littérature latine, dans laquelle il aurait constaté le progrès du latin au moyen des *lois* de Numa comparées au chant des frères Arvales. Il aurait montré ensuite comment, *sous l'aimable Tarquin* (*sic*), le philosophe Démocrate enseigna à Rome la philosophie du Portique, et comment, *après la mort de Tarquin*, les jeunes Romains prirent l'habitude d'aller étudier à Athènes..... Le moment était bien choisi !

Mais qui pourrait reprocher quelques fantaisies à M. Jules Janin, et quelques anachronismes? Il s'agit bien de cela. En dehors des lois de Numa et de la chanson des frères Arvales, que de jolies pages j'ai feuilletées en courant dans son livre.

C'est là qu'un beau désordre est un effet de l'art;

et l'on n'a jamais vu un plus merveilleux sens dessus dessous. Ils datent de trente ans ces *Mémoires de Martial*, mais ils sont toujours agréables. Le *Quintilien* et le *Pline le Jeune* sont de 1846, l'*Horace* est de 1843 ou 44; l'heureux moment et les douces inspirations! C'était le printemps, c'était la joie, c'était la fête, comme dirait M. Jules Janin en personne. Pourquoi faut-il qu'il ait mis, sur tous ces brillants morceaux, une couche du vernis de 1864; il ne vaut peut-être pas moins, mais il fait tache.

M. Janin sera-t-il nommé? M. Autran sera-t-il élu? M. Doucet sera-t-il adopté? Dans tous les cas, voici une nouvelle place vacante, et la mort de M. Ampère va peut-être simplifier les choses. M. Ampère était un homme d'esprit qui raffolait des choses mortes, il adorait la littérature classique, l'ancienne Rome et Mme Récamier; le voilà mort lui-même, et ses amis assurent qu'il vivra longtemps dans leur souvenir! A. CLAVEAU.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

11 avril 1864.

C'est le 20 avril, et non le 12, comme on l'avait d'abord espéré, que les diplomates chargés de résoudre le difficile problème dano-allemand tiendront leur première séance. On compte, dans ces huit jours, vaincre les dernières hésitations de la Diète germanique, et la décider à envoyer un plénipotentiaire à Londres. Mais ce délai une fois écoulé, les grandes puissances sont résolues à passer outre — lord Palmerston l'a positivement déclaré au Parlement anglais — et, quelle que soit la détermination de l'Allemagne, la conférence se réunira. Nous n'avons jamais douté, quant à nous, que ce résultat si désiré ne fût, tôt ou tard, obtenu. Dès l'instant qu'en invitant les belligérants à venir discuter leurs prétentions devant un tribunal impartial, on n'exigeait d'eux aucun engagement, aucune concession préalable, ils ne pouvaient refuser à l'Angleterre cette marque de condescendance sans donner une médiocre idée de leur confiance en leur droit, et de leur amour pour la paix. Le Danemark, attaqué par des ennemis bien supérieurs en nombre, ne peut que gagner en transportant la lutte sur le seul terrain où il puisse les combattre à forces égales. L'Autriche, qui ne semble point directement intéressée dans la guerre, et qui ne s'y est peut-être lancée avec cette ardeur apparente que pour flatter le sentiment national du peuple allemand et ne point se montrer trop indigne des ovations prodiguées l'année dernière à son jeune empereur, saisira sans doute avec empressement l'occasion de déserter honorablement une entreprise qui ne peut guère profiter qu'à ses rivaux. La Prusse elle-même, à qui l'on attribue, peut-être à tort, des projets plus ambitieux, peut entamer sans répugnance des négociations qui n'arrêtent pas la marche de ses armées, et du moment qu'en consentant à traiter elle ne doit pas pour cela cesser de combattre, il lui reste encore l'espoir qu'un grand succès remporté devant Duppel grandira son influence à Londres, et réduira les diplomates européens à consacrer les conquêtes de ses généraux. Ces trois puissances conservent d'ailleurs toute leur liberté d'action, et rien ne leur sera plus

Digitized by Google

aisé que de prescrire, en quelque sorte jour par jour, à leurs représentants, les changements d'attitude que nécessiteront les circonstances. Mais il n'en est pas de même de la Diète germanique : les gouvernements qui la composent ne peuvent envoyer un plénipotentiaire à la conférence sans s'être d'abord concertés sur les instructions qu'ils comptent lui donner, et, par conséquent, sans s'être, jusqu'à un certain point, liés les uns envers les autres; ils ne peuvent résoudre la question de forme, sans s'être au préalable entendus sur le fond. Leurs hésitations, leurs lenteurs sont donc bien naturelles ; et nous serions tentés de demander à ceux qui, dans leur impatience, s'amusent à railler la pesanteur germanique, s'ils croient que l'aréopage qui va siéger à Londres, et où les Allemands ne seront plus qu'en minorité, réussira beaucoup mieux et beaucoup plus vite que la Diète à se mettre d'accord.

Lord Palmerston, cependant, est plein de confiance, si nous en jugeons par le langage qu'il a tenu dans le Parlement anglais, le 8 avril dernier. Un membre de la Chambre des communes, M. Osborne, avait vivement critiqué la politique du cabinet anglais; il avait reproché aux ministres d'avoir repoussé, au mois de novembre, le congrès européen proposé par la France, sous prétexte que l'absence d'une entente préalable sur les questions pendantes rendrait nécessairement stérile toute délibération commune, et de convoquer aujourd'hui une conférence sans s'être assuré d'avance que les parties intéressées fussent disposées à se faire la moindre concession. « Votre conférence sans armistice et sans base, avait-il dit dans ce style pittoresque qui égaye si souvent les plus graves discussions britanniques, n'est qu'un pique-nique de diplomates, où chacun apportera son plat favori ; mais je cherche en vain la *pièce de résistance* avec laquelle vous comptez satisfaire tous les estomacs et tous les appétits. Sera-ce la proposition française de consulter les populations des duchés et de leur remettre, en dernier ressort, l'arbitrage du différend? Mais vous ne nous avez point dit quel accueil vous aviez fait à cette proposition. — Je ne puis prédire l'avenir à M. Osborne, a répondu lord Palmerston, mais je crois pouvoir lui garantir que la conférence ne sera pas aussi stérile qu'il le pense. Elle se réunira, il est vrai, sans base préétablie, mais du moins toutes les puissances se sont engagées à maintenir le traité de 1852, la France comme les autres, car la proposition dont on vient de parler n'était qu'un expédient qu'elle a bien voulu suggérer, et qui a peu de chances d'être adopté. Le maintien du traité de 1852, voilà quel sera, sinon la base des négociations, du moins l'accord (*agreement*) qui leur servira de point de départ. »

Il nous semble que, dans cette réplique, d'ailleurs assez juste, le noble lord a parlé un peu légèrement d'une idée féconde, qui a été accueillie avec enthousiasme par toute la presse libérale de la France et de l'Allemagne. Sans doute, il a eu raison de dire que le gouvernement impérial, bien loin de faire de l'acceptation de sa proposition une condition *sine qua non* de son entrée à la conférence, entendait d'abord et avant tout faire tous ses efforts pour maintenir le traité qu'il a signé en 1852 comme les autres

Digitized by Google

puissances; et ceux qui ont cru que la France prétendait s'affranchir de ses engagements internationaux pour faire immédiatement appel au suffrage populaire, se sont étrangement trompés sur les intentions de notre cabinet. Mais lord Palmerston est-il sûr qu'il ne sera pas obligé lui-même, un jour ou l'autre, de recommander l'expédient qu'il traite aujourd'hui si dédaigneusement? Se flatte-t-il de trouver, dans les conventions diplomatiques de 1852, le moyen d'apaiser un conflit causé par des antipathies nationales, et ne voit-il pas que le traité de Londres n'est admis comme point de départ, par toutes les parties intéressées, que parce qu'il peut mener également bien aux solutions les plus opposées? Ce traité s'est borné, en effet, sans prévoir aucune des complications actuelles, à reconnaître le principe de l'intégrité de la monarchie danoise, et à assurer au prince aujourd'hui régnant la succession du roi Frédéric VII. Qui empêchera donc la Prusse de soutenir qu'elle en respecte rigoureusement la lettre, quand elle demandera, comme il faut s'y attendre, que les duchés, rendus administrativement et politiquement autonomes, ne soient plus associés aux autres provinces que par leur obéissance à un même souverain? Qui persuadera à l'Autriche, disposée peut-être à se contenter du retrait de la Constitution du 18 novembre, qu'elle transgresse le moins du monde les engagements qu'elle a pris en 1852? Et le Danemark, de son côté, ne se considérera-t-il pas comme le plus religieux observateur du traité de Londres, lui dont le plus cher désir serait certainement de rétablir le *statu quo ante bellum?* On comprend combien c'est peu de chose que ce vague accord dont se félicite lord Palmerston, combien de prétentions contradictoires il permet encore d'élever, combien il est un faible garant du prochain rétablissement de la paix. Mais quand même, sous la pression des diplomates étrangers, les belligérants parviendraient à s'entendre; quand même l'Autriche et la Prusse s'éprendraient de l'intégrité danoise au point de lui sacrifier leur popularité et leur influence en Allemagne, et que le Danemark, à son tour, se départirait un peu de cette inflexibilité dont les dernières dépêches nous le montrent animé; quand enfin, ce qui est plus invraisemblable encore, la Diète germanique, par respect pour un traité qu'elle n'a pas signé, reconnaîtrait Christian VIII comme légitime souverain des trois duchés, tout serait-il gagné, et la situation du Sleswig-Holstein ne serait-elle plus un danger pour le repos du monde? Les populations des duchés sont bien résolues à ne point laisser décider leur sort dans un congrès où elles n'ont point de représentants; car, quoi qu'en ait dit lord Palmerston, qui a voulu sans doute plaisanter, elles ne se croient représentées à la conférence de Londres ni par le roi de Danemark, « leur souverain légal, » ni même par l'Autriche et la Prusse, « qui font la guerre pour l'amour d'elles. » Elles entendent rester maîtresses de leurs destinées, et ne professent qu'un médiocre respect pour le traité de 1852. Le langage que les députés holsteinois ont tenu à Kiel, le 5 avril, ne laisse, à cet égard, aucun doute, et l'on peut être sûr que si la diplomatie européenne voulait imposer au peuple des duchés une décision contraire à leurs vœux, elle serait obligée de recourir à la force, et

Digitized by Google

devrait combattre ceux qu'elle n'aurait pas daigné consulter. Qui chargerait-elle alors de faire exécuter ses arrêts? Croit-elle que l'Autriche et la Prusse consentiraient encore à jouer le rôle qui les a couvertes, en 1851, d'odieux et de ridicule? Croit-elle que les soldats allemands, entrés en Holstein en libérateurs, voudraient une seconde fois rétablir l'autorité du Danemark dans les provinces où ils sont venus la renverser, relever les drapeaux qu'ils ont traînés dans la poussière, et repeindre les armoiries de Christian VIII sur les monuments d'où ils viennent à peine de les effacer?

Mais si peu disposé que nous soyons à espérer de la conférence qui va s'ouvrir l'apaisement définitif du conflit qui ensanglante en ce moment le Danemark, nous conviendrons aisément qu'avant même d'être réunie, elle a déja produit un grand résultat, celui de consolider la position si fortement ébranlée du ministère anglais. Ce n'a pas dû être pour le premier lord de la Trésorerie une médiocre satisfaction que de pouvoir annoncer enfin, après tant d'échecs diplomatiques, une victoire de sa politique extérieure, et déclarer au Parlement, le 4 avril, « que toutes les puissances signataires du traité de 1852 avaient consenti à envoyer des représentants à la conférence. » Dans la même séance, M. Stansfeld est venu faire part à la Chambre des motifs qui l'avaient déterminé à donner sa démission et protester encore une fois, après quelques explications un peu embarrassées sur ses relations avec Mazzini, qu'il n'avait jamais trempé dans aucun complot contre l'empereur des Français. Ce fut pour lord Palmerston l'occasion de formuler une déclaration que le chaleureux assentiment du Parlement anglais a rendue vraiment solennelle : « Je suis convaincu, a-t-il dit, que mon honorable ami attache la même valeur à la sûreté personnelle du souverain qui règne sur la France que qui que ce soit dans cette Chambre, et qu'il reconnaît aussi bien que nous tous que ce grand souverain, dans les occasions importantes, s'est montré le véritable et fidèle ami de ce pays, et qu'il comprend comme nous tous que la sûreté personnelle de ce souverain et la conservation de sa dynastie sont non-seulement du plus grand prix pour le peuple loyal et attaché qu'il gouverne, mais encore essentielles aux intérêts généraux de l'Europe. » C'est ainsi que, grâce à la courtoisie de lord Palmerston qui a bien voulu protéger jusqu'au dernier moment son imprudent collègue, M. Stansfeld a pu quitter le ministère avec assez de dignité pour que sa retraite ne fût pas une déroute ; et le cabinet épuré a fait une précieuse acquisition dans la personne de lord Clarendon, qui y est entré en qualité de chancelier du duché de Lancastre, le jour même où le député d'Halifax en sortait.

L'entrée de lord Clarendon dans le ministère est un fait important, e qui ne saurait être considéré que comme un pas fait par le gouvernemen anglais pour se rapprocher de la France. Le premier soin, en effet, de lord Palmerston, sitôt qu'il se fut assuré du concours de son nouveau collègue, a été de l'envoyer à Paris pour tâcher de resserrer l'alliance que son attitude dans l'affaire de Pologne et son refus de participer au Congrès ont singulièrement relâchée. On commence à se convaincre, à Londres, que, sans une étroite et cordiale entente avec la France, il est im-

Digitized by Google

possible de résoudre aucune des questions qui troublent en ce moment l'Europe. Lord Clarendon en est certainement depuis longtemps persuadé, mais il se convaincra, en outre, que cette entente ne saurait être réalisée qu'à une condition : c'est que le cabinet anglais renoncera franchement à toutes ses jalousies et à toutes ses défiances, qu'il répudiera sa diplomatie égoïste et tortueuse pour adopter une politique généreuse et loyale; qu'il cessera de sacrifier à de prétendues considérations d'équilibre les droits sacrés des nations et les vrais intérêts de l'humanité; qu'il laissera de côté, enfin, les réticences et les faux-fuyants, les demi-mesures et les palliatifs impuissants, pour se rallier sincèrement à tout ce que le gouvernement impérial proposera de grand et de fécond pour la paix du monde. C'est à ce prix qu'il obtiendra l'alliance française, et qu'elle deviendra pour lui un puissant appui et un gage assuré d'influence en Europe et dans son propre pays.

Tout concourt en ce moment à affermir le ministère qui semblait naguère si menacé, et nous avons peine à croire qu'on ose sérieusement l'attaquer après le compte si satisfaisant qu'il vient de rendre de sa gestion des deniers publics. Il y a dans l'habile exposé du chancelier de l'Echiquier bien des renseignements instructifs, bien des chiffres curieux, et quoique nous ne puissions l'examiner ici en détail, nous y signalerons, en passant, un fait qui intéresse particulièrement notre pays, et qui répond victorieusement aux critiques dont le traité de commerce avec l'Angleterre a été l'objet; tandis que nos importations augmentaient considérablement, nos exportations se sont élevées de 16 millions à 23 millions, et l'abaissement des barrières douanières a produit dans les deux pays un accroissement à peu près égal de richesse et de bien-être. Mais le caractère principal du rapport de M. Gladstone, ce qui le distinguera probablement de tous ceux que les autres ministres des finances vont adresser aux divers parlements de l'Europe, c'est que les dépenses du gouvernement anglais étant restées au-dessous de ses prévisions, et ses recettes ayant de beaucoup dépassé ses calculs, l'exercice 1863-1864 va se clore par un reliquat de plus de 60 millions. Voilà, pourra dire lord Russell, l'éclatante justification de ma politique étrangère; si au printemps dernier nous avions fait la guerre à la Russie, si ces jours passés nous avions envoyé notre flotte au secours du Danemark, au lieu d'un excédant de recettes nous aurions certainement un énorme déficit. Nous avons été patients et circonspects; nous avons poussé la prudence jusqu'au point extrême où elle court risque de prendre un autre nom; nous avons mis tout notre courage à résister aux entraînements irréflichis de l'opinion publique; nous avons laissé écraser la Pologne dont nous avions encouragé les efforts; nous laisserons peut-être démembrer le Danemark, qui a mis en nous toutes ses espérances; notre diplomatie a été jouée, humiliée, raillée; mais nous sommes en mesure d'abaisser les droits sur les sucres, et de diminuer l'*income-tax* d'un penny. Est-il un bon Anglais qui ait la force de nous blâmer? Assurément non; et si Garibaldi est venu en Angleterre avec l'espérance de faire départir « le premier peuple du monde » de sa politique économique

Digitized by Google

de non-intervention, il essuyera bientôt un terrible mécompte. On le couronnera de fleurs, on l'inscrira sur les registres de la cité, on lui donnera des sabres d'honneur, on boira, on mangera, on criera à sa santé, mais il ne touchera pas un seul shelling sur les 60 millions que M. Gladstone a eu l'habileté de mettre de côté.

Il y a quelques années, ce n'était pas vers l'Angleterre, c'était vers les Etats-Unis que les ministres des finances aux abois tournaient des regards d'envie. Le peuple américain était alors, de tous les peuples du monde, le plus riche et le moins chargé d'impôts, le seul dont le Trésor public fût toujours rempli et qui éprouvât quelquefois l'agréable embarras de ne savoir comment dépenser ses revenus. Mais les temps sont bien changés, et les fiers républicains du nouveau monde commencent à plier à leur tour sous le faix toujours grossissant de leur dette nationale. La guerre que poursuit M. Lincoln absorbe des sommes énormes ; car, outre les grands frais qu'entraîne la construction des monitors et de tous les engins meurtriers qu'inventent chaque jour les Ericson, les Dahlgreen et les Parrott, le gouvernement fédéral ne peut se procurer des soldats qu'en leur offrant des primes considérables. Il vient encore d'ordonner une levée de 200,000 hommes, et comme la conscription s'acclimate difficilement en Amérique, les officiers recruteurs devront acheter tous ces soldats à beaux deniers comptants, à moins qu'ils n'aiment mieux employer les moyens que M. Layard stigmatisait dernièrement dans le Parlement anglais. A Boston, à New-York, on s'empare des Irlandais qui paraissent propres au service; on les enferme et on les laisse pendant quelque temps sans nourriture ; puis, on leur fait une abondante distribution de wisky, et l'on profite de l'état où les jette cette libéralité inattendue pour leur faire signer un engagement; mais, à la première occasion, ils désertent, et voilà pourquoi il ne reste en ce moment, sous le drapeau étoilé, qu'un si petit nombre des 8 à 900,000 hommes que M. Lincoln a levés depuis 1863. Cependant, le général Grant est parvenu, dit-on, à réorganiser l'armée du Potomac ; le général Sherman a réuni des forces suffisantes pour s'avancer du côté de Chattanoga ; le général Banks s'est mis en campagne pour conquérir la Louisiane occidentale, et déjà nous apprenons que, grâce à la coopération du commodore Porter, il s'est emparé du fort Russy, sur la rivière Rouge, et a occupé la ville d'Alexandrie. Mais bien que les dernières nouvelles soient, comme on le voit, plus favorables aux fédéraux que celles de la quinzaine précédente, rien ne fait prévoir encore la fin de la guerre ; les généraux Lee et Longstreet tiennent toujours la campagne avec des forces imposantes ; Richmond défie toutes les attaques, et à Charleston le fort Sumter, tant de fois bombardé et réduit en poussière, continue à envoyer des projectiles de quatre cents livres aux monitors et aux batteries unionistes. M. Lincoln aurait pourtant besoin d'un grand succès militaire pour assurer sa réélection à la présidence ; les démocrates lui opposent M. Mac Clellan, qui a été dernièrement vivement acclamé à New-York ; et dernièrement encore, un meeting pensilvanien vient de se prononcer en faveur de ce général.

Tandis que les Etats-Unis vont être à la fois livrés à la double agitation

Digitized by Google

d'une élection présidentielle et d'une guerre civile, un pays voisin, qui a été lui-même pendant bien des années en proie aux dissensions intestines, paraît devoir se relever enfin de son profond abaissement, et goûter à son tour les fruits de la concorde et les bienfaits d'un gouvernement régulier. Le 10 de ce mois, l'archiduc Maximilien a accepté solennellement la couronne mexicaine, et adressé à la députation, qui était venuedéposer à ses pieds les hommages de ses nouveaux sujets, des paroles dont on ne saurait trop louer la haute convenance et la parfaite sagesse. Tout en protestant chaleureusement de sa reconnaissance « envers l'illustre souverain dont l'appui amical a rendu possible la régénération du Mexique, » le nouvel empereur a particulièrement insisté sur le vote que les notables de Mexico ont émis en sa faveur, et sur les raisons qu'il a de se considérer comme l'élu du peuple mexicain. « Je prends possession, a-t-il dit, du pouvoir constituant dont me revêt la nation qui vous a pris pour ses organes. Je le garderai seulement le temps nécessaire pour créer dans le Mexique un ordre régulier, et pour y organiser des institutions libérales. Ainsi que je vous le disais, messieurs, dans mon discours du 3 octobre, je m'empresserai de placer la monarchie sous l'autorité des lois constitutionnelles, dès que la pacification du pays sera complète. La force d'un gouvernement est, à mon avis, plus assurée par le règlement que par l'indétermination de ses limites, et je veux, pour l'exercice de mon gouvernement, fixer celles qui peuvent garantir sa durée. » Voilà des principes que les Mexicains doivent se féliciter d'entendre dans la bouche de leur futur souverain, et qui leur promettent un heureux avenir, si, comme il n'est pas permis d'en douter, il y conforme toujours sa conduite. L'archiduc Maximilien est instruit et intelligent; il a trop bien vu quelles plaies le despotisme a faites à son pays natal, pour être jamais tenté de chercher à l'établir dans sa patrie d'adoption. Chargé pendant un temps de l'administration de la Lombardie, il s'est montré, dans ce poste difficile, animé d'un véritable libéralisme, et s'est fait supporter des Italiens mieux qu'aucun autre gouverneur de sa nation. Restaurateur, créateur pour ainsi dire de la marine autrichienne, il a déployé en cette qualité une activité et un talent d'organisation qu'il pourra exercer plus largement encore dans ses nouveaux Etats. Les circonstances, d'ailleurs, lui seront favorables; la pacification du Mexique est déjà bien avancée; l'ordre règne dans vingt-trois provinces sur vingt-cinq, et tout ce que les anciens partis comptent encore d'honnêtes gens, aspirent à se rallier autour d'un pouvoir fort et respectable. La situation extérieure n'est pas moins rassurante : les Etats-Unis, qui seuls auraient pu regarder d'un mauvais œil la fondation du nouvel empire, ont reconnu en plusieurs circonstances qu'il serait contradictoire avec leurs principes politiques, de refuser aux populations mexicaines le droit de disposer d'elles-mêmes; et quant aux nations européennes, elles doivent se féliciter toutes de voir se constituer, de l'autre côté de l'Atlantique, un Etat riche et prospère, avec lequel elles pourront entretenir d'utiles et fécondes relations. L'Autriche a déjà reconnu l'empire du Mexique; la France et l'Angleterre en feront autant demain, et leur exemple entraînera le monde entier.

Digitized by Google

L'Espagne ne sera sans doute pas la dernière à saluer l'avènement d'un Hapsbourg au trône de Montézuma. L'habile homme d'Etat qui préside en ce moment à ses destinées était ambassadeur à Paris, quand le gouvernement espagnol rappela le contingent destiné à opérer avec nous contre Juarès ; et personne plus que lui ne se montra affligé de cette brusque détermination. Il n'y aurait rien que de naturel à ce qu'il voulût aujourd'hui réparer, par une gracieuse prévenance envers le souverain que la France patronne, ce que le procédé du ministère O'Donnell eut alors de blessant pour le gouvernement français. On peut être sûr d'ailleurs, qu'en toute occasion, M. Mon cherchera à pousser son pays dans les voies les plus généreuses et les plus libérales. En même temps que par la direction qu'il imprime à la politique extérieure de l'Espagne, il cherche à la faire remonter au rang que deux siècles de décadence lui ont fait perdre, il déploie à l'intérieur la plus remarquable activité et entreprend courageusement de résoudre les problèmes que ses prédécesseurs ont laissés en suspens. Déjà on l'a vu reprendre cette question de la réforme constitutionnelle contre laquelle le cabinet Miraflorès s'est brisé, et la résoudre à la satisfaction générale. Il s'agissait de savoir si l'Espagne aurait, du moins en partie, un Sénat héréditaire. En 1857, le gouvernement et les cortès avaient modifié sensiblement la constitution de 1845 en ce point : il avait été décidé que certaines charges de l'Etat donnaient de fait un siége au Sénat, et ces charges étaient nombreuses ; que le même droit appartiendrait aux grands d'Espagne justifiant d'un certain revenu. Du reste, la couronne gardait la faculté de créer des sénateurs en nombre illimité. Le précédent cabinet, et dans son sein le marquis de Miraflorès particulièrement, penchait à donner aux grands d'Espagne la faculté de créer des majorats, et par suite rendre la dignité sénatoriale héréditaire dans leurs familles. C'est contre cette pensée que M. Mon s'est élevé, en faisant sienne la proposition du marquis de Novaliche, précédemment introduite et tendant à en revenir purement et simplement à la constitution plus libérale de 1845. Le Sénat s'est prononcé dans ce sens et, en confirmant le choix de la couronne, a donné une nouvelle preuve de sa déférence pour le président du conseil.

Autant le cabinet espagnol paraît solide et fortement soutenu par l'opinion publique, autant le cabinet italien semble chancelant et mal assuré. Il ne s'écoule presque pas de jour où le bruit d'une crise ministérielle ne se répande dans le public et n'y trouve créance. Tantôt, ce serait M. Minghetti qui aurait donné sa démission ; tantôt, c'est M. Peruzzi qui doit changer de portefeuille avec un de ses collègues ; tantôt, c'est tout le ministère qui se retire en masse. Mais les ministres n'ont pas l'air de se croire le moins du monde menacés ; ils quittent Turin aussi tranquillement que si leur absence de la capitale ne pouvait leur faire courir aucun danger, et mettent à profit les vacances parlementaires pour aller visiter leurs provinces natales. M. Minghetti est allé passer plusieurs jours à Bologne ; M. Peruzzi a fait à Florence un assez long séjour ; le ministre des travaux publics inspecte la ligne du Pô et du Mincio, et s'assure par lui-même que

Digitized by Google

les places fortes sont suffisamment pourvues de canons, de munitions et de vivres. Ce voyage du général Menabrea sur la frontière vénitienne a produit une certaine émotion, et donné une nouvelle consistance aux bruits de guerre qui ne cessent de courir depuis le commencement du printemps. Il n'est pourtant guère probable que le gouvernement italien commette en ce moment l'imprudence d'attaquer l'Autriche ; tout au plus aurait-on pu redouter qu'il se laissât compromettre par le parti d'action et se crût obligé de prendre lui-même les armes pour soutenir quelque folle entreprise de Garibaldi. Mais le voyage du général en Angleterre diminue singulièrement les craintes qu'on aurait pu concevoir de ce côté. Le héros de Marsala ne peut prendre à Londres que des leçons de prudence ; quand il aura vu de près combien les Anglais conservent de calme au milieu de leur enthousiasme, comme ils savent raisonner jusque dans leurs transports et calculer jusque dans leur ivresse, il reviendra dans son pays, sinon converti au principe de non-intervention, du moins bien convaincu qu'il n'a pas à attendre le moindre secours effectif de ceux qu'il avait considérés jusqu'à présent comme ses plus chauds amis ; et s'il y a encore en lui un peu de bon sens et de vrai patriotisme, il se gardera d'entraîner l'Italie dans des aventures qui ne pourraient avoir qu'un dénoûment funeste. Aussi longtemps d'ailleurs qu'il est en Angleterre, le cabinet de Turin est dispensé du soin de le faire surveiller, et ce n'est sans doute pas pour M. Minghetti un léger soulagement, que de n'avoir pas à craindre qu'une expédition, partie de Caprera, vienne tout à coup attirer les Autrichiens dans les plaines de la Lombardie.

La principale préoccupation du gouvernement italien est donc toujours le rétablissement de l'ordre et de la sécurité dans les provinces méridionales ; convaincu de la nécessité d'en finir avec le brigandage qui désole depuis si longtemps l'ancien royaume de Naples, il fait poursuivre les bandes jusque dans leurs dernières retraites, et les châtie, quand il parvient à les atteindre, sévèrement, cruellement même, si nous en croyions une pétition qu'on a adressée dernièrement au Sénat français, et dans laquelle on a osé comparer la conduite des officiers piémontais à celle des Berg et des Mourawiew. Mais, comme l'a fort bien donné à entendre M. Delangle, cette pièce, curieuse à plus d'un titre, doit être bien moins considérée « comme une explosion d'humanité révoltée que comme une œuvre de parti, comme une occasion cherchée de dénigrement et de récrimination contre le gouvernement italien. » Que prétendaient donc les quatre signataires de cette pétition ? Croyaient-ils que le Sénat français allait citer à sa barre le gouvernement italien, faire une enquête sur les faits qui lui étaient reprochés, examiner s'il avait réellement fait de son pouvoir un légitime usage, ou sacrifié au désir de conserver sa conquête les droits de l'humanité, et, dans ce dernier cas, lui infliger un blâme ? Que deviendrait l'indépendance des Etats, la souveraineté des nations, si leurs voisins avaient le droit de s'immiscer dans leurs affaires et de juger les actes de leur administration intérieure ? Que dirions-nous par exemple, nous autres Français, si nous apprenions que, dans un parlement étranger, à l'occa-

Digitized by Google

sion d'une pétition rédigée par des étrangers, la manière dont la justice est administrée parmi nous est devenue l'objet d'une amère censure; que les arrêts de nos tribunaux y ont été représentés comme des actes d'iniquité et de barbarie, et que la discussion s'y est terminée par la déclaration qu'il y avait lieu d'avertir le gouvernement français que la conduite de ses magistrats était inhumaine, arbitraire, odieuse, et qu'il fallait que, dans l'intérêt des Français, la justice française prît une allure plus régulière et plus modérée? Telles sont à peu près les considérations que M. Delangle a développées dans la séance du 8 avril, et qui ont obtenu sans peine l'assentiment du Sénat. La haute assemblée, sur la proposition de M. Boulay de la Meurthe, décida qu'une semblable pétition ne méritait pas d'être discutée, et vota simplement la question préalable.

Plus sérieuse au fond dans la pensée même de son signataire, et offrant d'ailleurs un véritable intérêt pratique, la pétition de M. Ducuing a été aussi beaucoup mieux accueillie par le Sénat. Cet honorable publiciste, frappé des inconvénients que présente en Algérie le mélange des populations les plus hétérogènes, voudrait que le gouvernement appelât sur un même point du territoire africain les immigrants venus d'une même province française, et fondât des villages composés les uns de Normands, les autres de Picards, d'autres enfin de Provençaux ou de Bretons. Cette pensée ingénieuse a déjà été appliquée, et il y a en Algérie un village de Vesoul-Bénian composé exclusivement de Franc-Comtois. Ce système de colonisation, que M. Ferdinand Barrot a heureusement défini « le peuplement par affinités locales, » offrirait certainement de grands avantages; mais il faudrait qu'il fût plutôt encouragé que prescrit par l'administration, et qu'il se produisît par la libre initiative des colons. Il faudrait surtout qu'il perdît le caractère trop rigoureux que voudrait lui donner le pétitionnaire, et qu'on sût habilement vaincre les difficultés considérables qu'il offre dans la pratique. Mais, tout en reconnaissant les objections que soulève l'idée de M. Ducuing, la commission a cru y voir quelque chose d'utile et de fécond, et a renvoyé honorablement la pétition au ministre de la guerre.

Tandis que le Sénat examine les nombreuses pétitions qui lui sont adressées, le Corps législatif étudie les projets de loi qui lui sont soumis par le gouvernement. Le budget rectificatif de 1864 a été déposé la semaine dernière sur le bureau de la Chambre; il se divise, comme on sait, en budget ordinaire et budget extraordinaire. Les crédits à la charge du premier s'élèvent à la somme de 28,638,590 fr.; si l'on en retranche 2,465,728, demandés par des lois spéciales, il reste 26,172,862 fr. pour les crédits inscrits au budget rectificatif; il sera fait face à ces dépenses avec les 4,303,985 fr., excédant du budget primitif, et les 51,016,187 fr. qu'ont produit l'emprunt et la plus-value des impôts. De ce côté, il y aura comme on voit un excédant considérable de recettes. En revanche, le budget extraordinaire offrira un déficit de 47,511,514 fr.; le gouvernement espère le couvrir avec les premiers versements que fera le Mexique sur l'indemnité qu'il nous doit. Outre le budget rectificatif de 1864, les

Digitized by Google

députés vont avoir encore à débattre plus d'un sujet important : la loi sur les sucres, l'organisation de l'enseignement professionnel, la réforme monétaire. Cette dernière question intéressera particulièrement nos lecteurs, qui y ont été initiés par les nombreux et importants travaux que la *Revue* a publiés sur ce sujet depuis 1857. Il s'agit, d'émettre des pièces d'argent de vingt et de cinquante centimes, d'un franc et de deux francs d'un titre inférieur à celui qui avait été adopté jusqu'ici (835 millièmes au lieu de 9 dixièmes), afin d'empêcher l'exportation de notre monnaie divisionnaire. Les motifs qui militent en faveur de cette mesure ont été plusieurs fois exposés dans ce recueil (notamment dans les numéros du 31 octobre 1858 et du 15 mars 1860) par le savant vice-président du conseil d'Etat, M. E. de Parieu ; reproduits avec autant de force que de clarté dans le rapport qui vient d'être déposé sur le bureau de la Chambre, ils frapperont, nous en sommes sûr, MM. les députés, et cette réforme sera un véritable bienfait pour le petit commerce et pour le public.

ALEXANDRE PEY.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

DES RAPPORTS

DE LA

RELIGION ET DE L'ÉTAT

PREMIÈRE PARTIE

La constitution de l'Etat, l'organisation du gouvernement et les rapports du gouvernement avec la société qu'il représente sont l'objet principal, mais non l'unique objet du droit politique. Le droit politique comprend aussi les rapports de l'Etat et de l'Eglise, ou de la société civile et de la société religieuse, deux sociétés qui non-seulement se touchent, mais qui se pénètrent dans toutes leurs parties et qui demeurent cependant distinctes par leur nature, quelque effort que l'on fasse pour les confondre; dont chacune possède ou réclame son gouvernement, ses lois, sa hiérarchie, ses moyens d'action, son existence à part. Dans quelle mesure la société religieuse peut-elle rester indépendante sans compromettre l'indépendance et l'existence même de la société civile? Dans quelle mesure la liberté religieuse peut-elle se concilier avec les conditions de la souveraineté politique et les garanties que réclame l'ordre social? On comprend sur-le-champ quel est l'intérêt de cette question et qu'elle en est la grandeur. Elle touche aux fondements de la société et du pouvoir, aussi bien qu'aux droits les plus sacrés de l'âme humaine.

J'ai à peine besoin de faire remarquer que la liberté religieuse n'est pas la même chose que la liberté de conscience, et que l'une peut très bien exister sans l'autre. La liberté de conscience est une

Digitized by Google

question de droit privé. C'est le droit qui appartient à toute créature humaine, à tout être libre et intelligent, et par conséquent à tout membre de la société, de croire ce qui lui paraît être la vérité, et de vivre selon ses croyances, ou tout au moins de ne rien faire qui leur soit opposé. La violation de ce droit n'est pas seulement un crime, c'est un acte de folie, puisque les croyances ne peuvent être imposées ni détruites par la force. La liberté religieuse est une question de droit public et particulièrement de droit politique : c'est le droit de former sous le nom de communion ou d'église une société véritable qui, au sein de la corporation civile, au sein de l'Etat et dans les mêmes frontières où se développe sa légitime puissance, a sa propre organisation, ses propres lois, sa propre vie, et non-seulement ses autorités constituées, mais son souverain; c'est le droit pour cette société de manifester publiquement son existence, d'accomplir au grand jour tous les actes qui lui sont prescrits par ses statuts ou qu'elle juge utiles à son but, dont elle fait dépendre sa conservation ou l'extension de son influence. La liberté de conscience, si complète qu'elle puisse être, n'embarrasse que les tyrans et les fanatiques intraitables. La liberté religieuse, entendue dans un sens trop absolu, soulève des difficultés d'autant plus graves qu'on prend plus d'intérêt à la liberté civile et au devoir qui appartient à l'Etat de se défendre lui-même en défendant les différentes communions les unes contre les autres, et en les couvrant toutes d'une égale protection.

I

Depuis le temps que ce redoutable problème occupe les législateurs, les publicistes et les hommes d'Etat, les interprètes de la religion aussi bien que ceux de la politique, il est difficile de lui trouver une solution nouvelle; il faut choisir entre celles qui existent, qui ont été essayées successivement ou qui sont encore aujourd'hui soumises au contrôle de l'expérience. Or, celles-ci sont au nombre de quatre : ou l'Etat est subordonné à la religion, et, pour parler exactement, absorbé par elle, de manière que ses lois sont des lois purement religieuses, qui s'imposent à la foi en même temps qu'à la volonté, et que le chef de l'Etat se trouve être avant tout le grand pontife, un envoyé de Dieu, le ministre et l'interprète de sa parole; ou, tout au contraire, c'est la religion qui est subordonnée à l'Etat, de manière que le chef de l'Etat est en même temps, mais par une attribution secondaire, le chef de la religion, et que les lois religieuses, avant d'être acceptées par la foi et par la conscience, ont

Digitized by Google

besoin d'avoir reçu une sanction civile, et d'être recueillies, si je puis ainsi parler, dans le *Bulletin des lois;* ou l'Etat et la religion sont non-seulement distincts, mais séparés, et vivent absolument indépendants l'un de l'autre, sauf les actes qui tombent sous la juridiction criminelle et portent directement atteinte à la sécurité, soit des individus, soit de la société tout entière; ou enfin, les deux puissances, les deux sociétés sont distinctes sans être séparées, sont libres chacune dans la sphère qui lui est propre, sans être absolument indépendantes l'une de l'autre; de façon que la religion, sans compromettre ses dogmes et les règles essentielles de sa discipline, est obligée de donner des gages à la sécurité de l'Etat et à l'empire de la loi civile, et que l'Etat de son côté, en évitant de s'immiscer dans des matières de foi où son autorité serait de la tyrannie, peut donner à la religion et à la liberté même dont elle a besoin un appui tutélaire.

Il faut absolument choisir parmi ces quatre systèmes; car il est de toute impossibilité d'en imaginer un cinquième ou de les mettre d'accord entre eux. Mais quel est celui qui mérite notre préférence? Quel est celui que la logique des faits autant que celle des idées semble imposer, dans un avenir prochain, à toutes les nations civilisées? Quel est celui, enfin, que nous imposent à nous-mêmes les règles de justice, les principes de liberté et de droit commun que nous avons reconnus jusqu'à présent?

L'absorption de l'Etat dans la religion ou de l'Etat dans l'Eglise, du pouvoir temporel dans le pouvoir spirituel, c'est le système qui a été en vigueur chez toutes les nations de l'Orient, la Chine exceptée; c'est le système qui a été mis en pratique au moyen âge par Grégoire VII et par Innocent III, et qui est observé encore aujourd'hui dans une étroite portion de l'Italie : c'est le système théocratique. Que ce régime ait été utile et même nécessaire dans un temps très reculé, qu'il ait discipliné et assoupli des nations ignorantes, des races à demi sauvages, incapables d'obéir à une autre autorité que celle qui leur parlait au nom du ciel, personne ne le contestera. On ne contestera pas davantage que le pouvoir exorbitant que se sont arrogé au XIe, au XIIe et au XIIIe siècles les souverains pontifes, n'ait servi à contenir des princes barbares et à diminuer, dans la société féodale, les effets de la violence et de la guerre. Mais ce régime a fait son temps, et personne n'oserait en demander le retour; il n'est au pouvoir d'aucun homme ni d'aucune nation de le rétablir. Il fait violence à tous les principes de la société moderne : au principe de la nationalité, au principe de l'indépendance des souverains, au principe de la liberté de conscience, enfin au libre essor de toutes les facultés humaines. Si resserré que soit aujourd'hui son empire, il est

Digitized by Google

une source de difficultés et de conflits, non pour ses ennemis naturels, non pour les hérétiques et les incrédules, mais pour l'Italie catholique et l'Europe chrétienne.

La subordination de la religion à l'Etat, ou l'établissement d'une religion politique et nationale, c'est le système qui a été fondé en Angleterre par Henri VIII, et que nous voyons suivi également dans l'empire des czars; s'il n'était pas facile à apprécier par lui-même, cette double origine nous aiderait à le juger. Ce n'est certainement pas dans l'intérêt de la foi ou de la liberté de conscience que Henri VIII s'est détaché de Rome, mais pour satisfaire ses passions et asseoir sur son pays une autorité tyrannique et irrésistible. Il a été le modèle d'après lequel Hobbes a conçu la théorie du despotisme. C'est également dans un intérêt de domination que les czars, cessant de reconnaître la suprématie du patriarche de Constantinople, se sont investis eux-mêmes du gouvernement souverain de leur Eglise. Mais qu'est-ce qu'une religion placée dans de telles mains? Pas autre chose qu'un instrument de gouvernement, un levier du pouvoir, un auxiliaire de la force. Elle perd tous ses droits au respect intérieur des âmes élevées, elle est dépouillée de son prestige divin, et cependant elle est aussi tyrannique pour les consciences, aussi oppressive pour les libres élans de la foi, que la théocratie elle-même entre les mains d'un fanatique implacable. Henri VIII faisait brûler dos à dos, sur le même bûcher, les protestants et les catholiques; les premiers parce qu'ils allaient au delà de son but, les seconds parce qu'ils n'y arrivaient pas. On sait également ce que les dissidents de toutes les classes, catholiques romains, grecs unis, protestants et israélites, sans distinction, ont eu à souffrir dans l'empire des czars, non pendant les sombres jours du moyen âge, mais au milieu du XIXe siècle, à la face de l'Europe indignée et révoltée, sous le règne de Nicolas. Lorsque la raison et le temps ont porté leurs fruits, et qu'enfin, comme cela est arrivé en Angleterre, comme cela arrivera certainement en Russie, malgré les horreurs dont elle nous offre aujourd'hui le spectacle, la liberté a triomphé de cet instrument de tyrannie, qu'arrive-t-il à la religion dominante, la seule à laquelle appartienne véritablement le nom de religion d'Etat? Dépouillée du pouvoir et du prestige tout humain que le pouvoir ne manque pas d'apporter avec lui, elle ne possède plus que la richesse, elle devient un objet de vulgaire cupidité et de basse envie. C'est précisément ce qu'est aujourd'hui l'Eglise officielle de l'Angleterre; car on sait que le clergé anglican possède à lui seul une plus riche dotation, plus de biens matériels que tous les clergés réunis de la terre. Voilà un bel exemple donné par des hommes qui ont fait vœu d'humilité et de pauvreté! Une religion d'Etat, une religion politique et nationale

Digitized by Google

était parfaitement à sa place chez les nations païennes, dont chacune avait ses dieux particuliers, les dieux protecteurs de la patrie, et qui, considérant la religion comme une œuvre purement humaine, la faisaient servir naturellement à leurs desseins. Mais une telle institution est absolument incompatible avec les principes fondamentaux du christianisme, avec la croyance en un seul Dieu créateur de l'univers, avec le dogme de la fraternité humaine, avec l'idée d'un société spirituelle qui embrasse toutes les nations et toutes les races.

L'indépendance réciproque de l'Etat et de l'Eglise trouve aujourd'hui un grand nombre de partisans, soit dans les rangs du clergé, soit parmi les publicistes de l'école radicale ou républicaine. Ce système est moins ancien que les précédents, mais il appartient comme eux à l'histoire, et il a existé de fait avant de prendre rang parmi les théories. Il a été imposé par la nécessité aux sectes religieuses de l'Angleterre, qui, cherchant un asile dans le nouveau monde, ont formé la base de la population des Etats-Unis. On comprend très bien que, dans une société ainsi formée de communions diverses entre lesquelles il n'y avait rien de commun que l'amour de la liberté et la haine de l'oppression, l'Etat, d'ailleurs privé de ressources et dépourvu d'autorité, ne pouvait adopter ni protéger une Eglise de préférence à toutes les autres, car il aurait eu toutes les autres pour ennemies, et se serait dissous avant d'être formé. Mais depuis que les Etats-Unis de l'Amérique du Nord sont devenus cette puissante république qui menace d'envahir tout le nouveau continent, quel est le spectacle que nous présente cette séparation absolue, cette indépendance réciproque de l'Eglise et de l'Etat? Le ministère de la religion abaissé, avili jusqu'au rang d'un vulgaire métier, d'une industrie subalterne; la religion elle-même, au lieu d'accomplir son œuvre de charité, de réconciliation et de rédemption, attisant la discorde entre le Nord et le Midi, et ne craignant pas de justifier, au nom de l'Evangile, les horreurs de l'esclavage; les sectes les plus absurdes et les plus immondes profanant impunément les noms de Dieu et de la liberté, outrageant en toute sécurité, aux yeux de la société impuissante, le sens moral autant que le bon sens et les mœurs sur lesquelles repose la famille chez tous les peuples civilisés.

Je dis que le ministère de la religion est abaissé; car ne recevant ni subvention, ni protection de l'Etat, il est affranchi également de toute condition, soit d'aptitude, soit de dignité. Toute personne, pourvu qu'elle y trouve un profit légitime, peut s'improviser théologien, prédicateur, prêtre, ministre d'un culte, quel qu'il soit, et se donner en représentation dans un bazar ou dans une grange décorés du nom de temple. Cette industrie est souvent la dernière ressource de ceux qui n'ont réussi dans aucune autre, ou de négociants ruinés

Digitized by Google

qui essayent de se reposer dans ce moyen d'existence entre deux faillites.

La religion, aux Etats-Unis, n'étant soumise à aucune autorité qui la contienne dans les bornes de sa tâche, non-seulement partage toutes les passions de la multitude, mais les entretient et les excite. Abolitioniste dans le Nord, elle ne voit rien dans le Sud de plus légitime ni de plus saint que l'esclavage. Elle démontre, la Bible et même, l'Evangile à la main, qu'un nègre est à peine un homme, chargé qu'il est d'une malédiction irrévocable et que n'a pu effacer même le sang de Jésus-Christ. Le nègre, selon ces docteurs de l'iniquité, c'est le descendant de Chanaan, voué à une éternelle servitude. Briser ses chaînes n'est pas seulement un crime, mais un blasphème.

Faut-il parler maintenant des sectes que chaque jour voit éclore aux Etats-Unis, et qui, à l'excentricité de la race anglo-saxonne, manquent rarement de joindre le sans-gêne américain? Ces sectes sont devenues presque innombrables, et, parmi elles, il y en a plusieurs, par exemple celle des shakers ou danseurs, qui n'ont plus rien non-seulement de chrétien, mais d'humain. Pour un homme comme Channing, vous avez des milliers de fanatiques ou de charlatans qui achèvent le pervertissement moral et religieux d'une nation livrée au lucre et aux passions violentes d'une sauvage indépendance. Je n'en citerai qu'un seul, le fameux Joseph Smith, le fondateur de la secte des mormons. Dans aucun autre pays au monde, une imposture grossière et abjecte comme celle-là n'aurait pu obtenir un succès aussi prompt et aussi durable. Ce n'est pas une des moindres hontes du gouvernement des Etats-Unis, d'avoir laissé subsister pendant plus d'un demi-siècle, sur son territoire, sous son drapeau, sans aucun moyen de la dissoudre ni de prévenir son existence, une secte qui outrageait les lois non-seulement de l'Etat, mais de la morale universelle; une secte qui prêchait hautement la polygamie, et la pratiquait avec une impudeur à peine croyable. Cette honte, le gouvernement des Etats-Unis la partage avec le système que nous combattons en ce moment, celui qui demande pour la religion non pas la liberté, mais une absolue indépendance. Supposez ce régime établi en Europe, établi en France, quand Fourier et Saint-Simon enseignaient leurs doctrines, nous aurions eu sous les yeux le même spectacle, nous aurions eu la pratique des libres amours, et les plus honteux désordres placés sous la sauvegarde d'une religion nouvelle.

Voilà ce que produit l'indépendance réciproque, la séparation absolue de l'Etat et de la religion dans une société jeune, naturellement ouverte à toutes les conquêtes de la liberté, où, sans crainte de bles-

Digitized by Google

ser des préjugés anciens, des traditions séculaires, toute secte, toute communion, toute opinion qui n'est pas en révolte ouverte avec l'ordre social, peut trouver sa place au soleil et se faire par elle-même ses destinées; où la division extrême des opinions empêche que l'une d'elles prenne un ascendant trop marqué sur les autres, et abuse contre elles de l'avantage du nombre. Mais les effets de ce régime sont encore plus à craindre, s'il est possible, dans une société ancienne, comme la société européenne, où l'on ne trouve que des minorités en présence de majorités considérables, qui ont pour elles le prestige du temps, la fierté d'une longue domination, une discipline éprouvée, des richesses immenses, des moyens d'action presque irrésistibles. Examinons, par exemple, ce que deviendraient dans notre propre pays, un demi-siècle après la révolution, non-seulement la liberté religieuse, mais la liberté de conscience? Abandonnez les minorités dissidentes, livrez les individus soupçonnés simplement d'être de libres penseurs aux populations fanatiques du Midi et de l'Ouest, et supposez, en outre, que ces dispositions naturelles peuvent être excitées en toute liberté, peuvent être exaltées par un parti qui n'a jamais abdiqué dans son for intérieur le gouvernement du monde, qui n'a jamais cessé d'abhorrer et la révolution et la philosophie, qui a toujours considéré la liberté de conscience comme un blasphème public et confondu la tolérance avec l'athéisme. Appliquez le même système aux pays protestants, aux pays où la réforme est en majorité et l'Eglise catholique en minorité, vous aurez le même résultat en sens inverse, vous aurez le renouvellement des scènes que la révolution d'Angleterre a produites en Irlande. Appliquez le même système en pays musulman, dans l'Algérie, par exemple, ou dans l'empire ottoman, vous aurez, sur une plus grande échelle, la boucherie atroce qui a ensanglanté, il y a quelques années, notre consulat de Djedda. On répondra peut-être que l'indépendance demandée en faveur de la religion ne va pas jusqu'à désarmer les tribunaux et les lois. Il ne sera pas permis pour cela de persécuter, d'assassiner, d'insulter ceux qui ne pensent pas comme le grand nombre. Je l'entends bien ainsi; mais la justice est impuissante à réprimer le débordement des passions religieuses, à dompter les fureurs d'un parti fanatique, qui a pour lui le nombre et la force, après qu'on lui a permis de s'organiser, de se discipliner, de se préparer à la lutte et de s'assurer de la victoire.

Nous n'avons considéré l'indépendance absolue de la religion que sous un seul point de vue : le point de vue de la liberté chez les minorités; mais il y en a un autre qui n'a pas moins d'importance : c'est le point de vue politique, c'est le danger qui résulterait de ce principe, pour la libre action du gouvernement, pour les attribu-

Digitized by Google

tions de la souveraineté, et, par conséquent, pour la dignité du corps tout entier. La religion du grand nombre, et, par suite, l'autorité qui commande à cette religion, l'Eglise devenue indépendante, c'est tout simplement l'Eglise devenue souveraine, c'est le pouvoir spirituel devenu de nouveau le maître du pouvoir temporel; car il n'y a pas deux souverains dans un même Etat. Comment! l'Etat souffrirait qu'on exerçât dans son sein des pouvoirs aussi considérables que ceux de l'épiscopat, par exemple, sans avoir le droit de s'enquérir si ces pouvoirs ne sont pas remis à ses ennemis, aux ennemis de ses lois, de ses institutions, de ses principes civils et politiques? L'Etat n'aurait pas le droit, au moyen du serment politique, de s'assurer de la fidélité que lui doivent les dépositaires de cette autorité? Il ne lui serait pas permis, en laissant à l'autorité spirituelle l'institution spirituelle, de marquer ses préférences, quand ses élus sont toujours pris dans un corps dont tous les membres participent au même caractère et sont revêtus de la même sanction? L'Etat n'aurait pas le droit de s'opposer à ce que des actes émanés d'une autorité qui n'est pas nationale; à ce que des bulles, des décrets, des ordonnances, puissent être publiées dans son propre sein, sans qu'il leur ait accordé d'abord un laissez-passer, sans qu'il ait examiné s'ils s'accordent ou non avec l'intérêt commun, avec la paix publique, avec le respect des lois? Je veux m'abstenir de toute digression sur le terrain des faits contemporains, où je trouverais à l'appui de ces principes des preuves irréfutables. Mais les principes ont assez de force pour se défendre eux-mêmes. Les énoncer clairement et franchement, c'est en fournir la démonstration.

Mais, dira-t-on, n'est-il pas étrange, n'est-ce pas une atteinte à la liberté de conscience, que des pouvoirs politiques aient une certaine autorité sur des actes religieux qui peuvent avoir pour but de fixer le dogme et de régler la discipline intérieure de l'Eglise? Ne serait-il pas étrange que le Symbole de Nicée, que le Symbole des apôtres, pour être admis par une nation catholique, eût besoin d'être reçu d'abord par le conseil d'Etat? Ce n'est pas une objection que j'invente, c'est une objection qui a été faite récemment par un ami sincère de la liberté religieuse. Il suffit, pour en faire justice, de rétablir simplement les termes de la question. Le droit de l'Etat consiste précisément à examiner si les actes émanés du pouvoir spirituel ont réellement un caractère spirituel, ou s'ils empiètent sur l'autorité temporelle. L'Etat se trouve-t-il en mesure de faire cette distinction? Toute la question est là. Si on lui accorde la pénétration nécessaire à l'accomplissement de cette tâche, la religion ne court aucun danger. Si on ne lui fait pas cette concession, on revient simplement par une voie détournée à la théocratie, on admet le sys-

Digitized by Google

tème de Suarès, qui accorde au pape un droit de surveillance et de réforme sur tous les actes, sur toutes les lois, sur toutes les mesures politiques, qui pourraient intéresser même indirectement la foi et la morale chrétienne.

Enfin, le régime que nous combattons en ce moment, l'indépendance absolue de la religion, l'indépendance absolue de l'Eglise, peut être, dans certains cas, mortel à la religion et à l'Eglise elle-même. S'il y a des temps de ferveur extrême, il y a aussi, dans la vie des nations, des époques d'indifférence et même d'aversion pour toute croyance religieuse. S'il y a des pays ou des parties d'un pays où la religion inspire le plus grand respect, il y en a d'autres où elle est l'objet des préjugés les plus malveillants, de la défiance la plus injuste, et où ses ministres ne pourraient exercer aucune influence. Que fera l'Etat dans cette situation? Laissera-t-il des populations nombreuses dépourvues de toute éducation morale, de tout culte, de tout sentiment religieux? Ne lui sera-t-il pas permis de leur offrir spontanément, et aux frais du Trésor, la nourriture spirituelle qu'elles repoussent, sous prétexte qu'elles n'en ont pas besoin et par la raison qu'elles ne veulent point payer ce qui leur est inutile? On n'osera point pousser jusque-là, par amour pour la religion, l'indifférence religieuse.

II

Ainsi, des quatre systèmes qui se présentent à l'esprit, et entre lesquels il faut absolument faire un choix quand il s'agit des rapports de l'Etat et de la religion, il y en a trois que nous avons repoussés : l'asservissement de l'Etat à la religion ou du pouvoir politique au pouvoir sacerdotal, c'est-à-dire la théocratie ; l'asservissement de la religion à l'Etat, et par conséquent au pouvoir par lequel l'Etat est gouverné, c'est-à-dire l'institution des religions nationales et politiques; enfin, la séparation absolue des deux sociétés, de la société civile et de la société religieuse, leur indépendance mutuelle dans l'isolement, leur indifférence réciproque, telle qu'elle existe aujourd'hui chez un seul peuple, les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

Ces trois systèmes, malgré les effets salutaires qu'ils ont pu produire ou les motifs d'indulgence qu'ils peuvent trouver dans d'autres temps, nous ayant paru incompatibles, soit avec les droits sacrés de la conscience, soit avec les devoirs et les plus légitimes intérêts de l'Etat, soit avec la dignité de la religion elle-même et le principe

Digitized by Google

le plus essentiel de l'ordre moral, il faut bien que nous prenions parti pour le quatrième, et que ce dernier soit le vrai. Or, ce quatrième système, quel est-il? La distinction, non la séparation, ou la séparation et non l'isolement des deux puissances; la liberté pour chacune d'elles dans la sphère qui lui est propre, sans préjudice des devoirs qu'elles ont à remplir l'une envers l'autre, et toutes deux ensemble envers la société; la liberté dans la conciliation ou dans le concert des volontés et des forces, non dans la lutte ou dans une mutuelle indifférence.

Mais il ne suffit pas que cette combinaison nous soit imposée indirectement par la condamnation de toutes les autres, il faut qu'elle se défende, qu'elle se justifie par elle-même et nous présente toutes les conditions hors desquelles il n'y a ni liberté pour la religion, ni sécurité pour l'Etat, ni garantie durable pour l'ordre social. Il faut que nous puissions l'adopter, non comme la moins mauvaise de toutes les solutions qui se présentent à nous, mais comme la seule bonne, la seule juste, la seule conforme aux principes du droit commun, d'une saine politique aussi bien que d'une saine morale. A mesure que nous avancerons dans ces considérations, nous nous ferons aussi une idée plus noble du résultat qu'elles doivent nous fournir. Aux expressions générales et nécessairement un peu abstraites dont nous avons été obligé de faire usage, il nous sera permis de substituer un langage beaucoup plus précis et plus positif. Le jour se fera sur la nature et la portée de la solution, à mesure que nous pénétrerons plus profondément dans la question elle-même.

En fait, excepté dans les pays où la société religieuse et la société civile sont absolument confondues, et où règne dans toute son horreur la servitude des âmes, il n'y a pas une religion, si puissante qu'on la suppose, qui puisse se passer de la protection de l'Etat et de celle des lois, dont l'Etat seul est l'organe et le défenseur. Autrefois, quand il y avait en France un clergé propriétaire, un clergé investi des plus grands pouvoirs, et qui régnait sans partage sur toutes les consciences, qui ne voyait et qui avait le droit de ne souffrir à côté de lui aucune influence rivale, que serait-il devenu dès l'instant que l'Etat aurait retiré de lui sa main tutélaire? Que seraient devenus ses immenses richesses et ses vastes domaines si l'Etat les avait livrés sans défense aux premiers occupants? Que serait devenue son autorité, celle qu'il exerçait non par la foi, mais par la domination extérieure si, dès ce temps, l'Etat avait proclamé la liberté des cultes? A plus forte raison, la protection de l'Etat est-elle nécessaire aux religions faibles par le nombre, faibles par leur organisation, par leurs richesses, par le prestige qu'elles auraient sur l'imagination populaire, par le pouvoir qu'elles laissent à la li-

Digitized by Google

berté intérieure de l'âme humaine. Mais si toutes les religions ont également besoin de cet appui, l'Etat peut-il, doit-il le leur accorder sans condition? N'a-t-il pas le droit, n'a-t-il pas le devoir de s'assurer de leur fidélité et de leur obéissance envers les pouvoirs qui le représentent, envers ses institutions les plus essentielles, envers les lois qui émanent de lui, et dont il fait dépendre sa prospérité, sa liberté et son honneur?

Une institution publique, une association puissante, une force morale et toujours plus ou moins occulte dans son œuvre, comme une religion, doit donner à l'Etat d'autres gages de sécurité que l'individu. Pour celui-ci, les mesures de répression consacrées par la loi et appliquées par les tribunaux sont toujours suffisantes, quand la société est libre et gouvernée avec sagesse. Les moyens préventifs, quels qu'ils soient, sont une atteinte profonde portée à la liberté, un outrage à la justice, une porte ouverte au despotisme, et, en définitive, une marque d'impuissance; car il faut plus d'habileté pour gouverner avec le droit qu'avec la force. Tout le monde, jusqu'aux plus vils et aux plus incapables, peut user de ce dernier moyen; il n'y a que les âmes élevées et les nobles intelligences qui sachent se servir d'un gouvernement fondé sur le droit. Mais cette règle est inapplicable aux actions qui émanent de tout un culte et aux tentatives coupables dont l'Etat, dont la société peut être l'objet de la part d'un pouvoir spirituel. Un culte ne se compose pas seulement de cérémonies publiques, que l'Etat peut surveiller et ramener, par la répression, dans de justes bornes; il peut avoir ses agents mystérieux, son influence occulte, son éducation intime, sa direction privée, toutes choses qui agissent plus fortement et plus efficacement que la prédication. Or, ici, la répression n'est pas seulement impuissante, elle est impossible, parce que le mal, s'il y en a, est insaisissable. Et qu'on ne dise pas qu'il en est ainsi dans l'ordre social tout entier, que tout homme peut abuser de son influence personnelle ou de l'ascendant qu'il prend sur les âmes dans ses rapports privés et intimes; que cependant, hors des gouvernements despotiques et justement flétris par le système de délation qu'ils mettent en pratique, on ne s'est jamais avisé de contenir ou de réprimer ce genre de désordre. Non, la situation est toute différente, le directeur, le confesseur et tout personnage sacerdotal qui agit par des moyens semblables n'agit pas comme homme privé, mais comme homme public, comme ministre d'un culte, comme interprète de la religion; l'ascendant qu'il exerce n'est pas un ascendant personnel, mais celui de l'institution, celui de la religion même que l'Etat soutient et fait respecter, qu'il protége dans ses ministres, dans ses sectateurs, dans ses temples, dans ses symboles. Est-il raisonnable, est-il juste que,

Digitized by Google

d'un tel pouvoir, et avant de lui permettre de se déployer, avant de le couvrir de son égide, il n'exige pas quelques garanties?

Quelque danger que puisse présenter, pour la société, pour les mœurs, pour l'esprit public, l'action intime de certaines religions, leur action publique peut être plus redoutable encore. De vastes associations, des corporations redoutables peuvent enlacer l'Etat comme dans un réseau et lui ôter peu à peu tous les moyens de se défendre. L'effet sera d'autant plus sûr, qu'il sera plus lent; et plus il sera lent, moins il sera facile de le saisir et de le réprimer. La répression ne peut s'exercer que par les mains de la justice, et la justice veut avoir des preuves irrécusables. Puis, que ferez-vous quand le mal aura éclaté, quand la résistance sera organisée, quand l'esprit de ténèbres, ayant fait son chemin, se sera emparé de toute la nation, quand une prédication ouverte aura mis le feu à tous les ferments de haine et de révolte, amassés depuis longtemps dans les cœurs? Il sera bien temps alors de faire intervenir les rigueurs de la répression. Non-seulement vous ne réussirez pas à réparer le mal, vous en contiendrez à peine les symptômes extérieurs, mais vous donnerez à la loi et au pouvoir chargé de l'exécuter le caractère odieux de la persécution. C'est toujours un malheur, même pour l'autorité la plus légitime, d'être obligée d'employer la rigueur et la force contre une puissance purement morale.

Le système répressif une fois écarté, faut-il recourir au système préventif? Un culte ne pourra-t-il être professé publiquement dans un pays libre qu'à la condition d'avoir été d'abord autorisé, et cette autorisation, le gouvernement ou ses agents pourront-ils à leur gré l'accorder ou la refuser? Non; rien ne paraît plus contraire au principe de la liberté des cultes, proclamé depuis soixante-dix ans par toutes nos constitutions, que la nécessité imposée à tout culte, même quand il est reconnu par la loi, d'obtenir pour ses réunions périodiques une autorisation préalable du gouvernement. Cette nécessité, en dépit de la loi fondamentale qui abroge nécessairement toutes celles qui lui sont contraires, a été maintenue depuis soixante ans par nos tribunaux sur la foi de l'art. 291 du Code pénal. « Nulle association de plus de vingt personnes, dont le but sera de se réunir tous les jours ou à certains jours marqués pour s'occuper d'objets religieux, littéraires, politiques ou autres, ne pourra se former qu'avec l'agrément du gouvernement, et sous les conditions qu'il plaira à l'autorité publique d'imposer à la société. » Au nom de cet article, et comme s'il n'avait jamais existé ni une charte de 1814, ni une charte de 1830, ni une constitution de 1848, ni une constitution de 1852, et comme si un culte n'était pas quelque chose de plus solennel et de plus auguste, de plus profondément enraciné

Digitized by Google

dans les entrailles de l'homme, qu'une association de quelques personnes qui se réunissent périodiquement pour disserter de choses religieuses; au nom de cet article, les pharisiens de la loi pénale, aussi aveugles et aussi incorrigibles que ceux de l'ancienne loi, n'ont pas cessé d'infliger l'amende et la prison à de vénérables ministres de l'Evangile, à des pasteurs protestants qui croyaient tenir de la constitution et de la loi, de nos mœurs, de leur caractère bien connu, le droit de prêcher à leurs frères la parole de Dieu et de prier avec eux. Ce n'est pas encore tout : après avoir obtenu du préfet cette première autorisation, nécessaire pour prier en commun dans le plus humble oratoire, il fallait en obtenir une autre de l'autorité municipale pour le choix de la commune où l'oratoire devait s'ouvrir.

Depuis quelque temps, cette situation a changé : ce n'est plus sous le bon plaisir des préfets qu'il sera permis désormais à vingt et un Français de se réunir pour accomplir leurs devoirs religieux; aux termes d'un décret, rendu le 19 mars 1859, l'autorisation, toujours reconnue nécessaire, devra émaner du conseil d'Etat. C'est assurément un progrès vers la liberté religieuse. Le conseil d'Etat a plus de lumière et d'indépendance qu'un préfet isolé dans son département, circonvenu par les passions locales et qui éprouve par-dessus tout le besoin de faire du zèle.

Mais j'espère que la réforme ne s'arrêtera pas là. L'autorisation préalable, virtuellement supprimée par la constitution et incompatible par elle-même avec l'idée d'un droit, avec l'idée de la liberté, est-elle le seul moyen de donner satisfaction aux légitimes appréhensions de l'Etat? Non; la religion doit être traitée avec plus de respect, et cette obligation peut se concilier avec la sécurité publique.

Il y a deux sortes de religions avec lesquelles l'Etat peut se trouver en rapport : il y a les religions anciennes, les religions régnantes, qui ont fait leurs preuves dans l'histoire, qui appartiennent depuis longtemps à la société européenne et n'ont plus de secrets pour elle; il y a les religions nouvelles ou peu connues de la nation dans le sein de laquelle elles veulent s'établir, quoique leur origine remonte aux premiers âges du genre humain. Aux premières, même en supposant qu'elles ne reçoivent de l'Etat aucune subvention, aucune libéralité, et qu'elles ne vivent, comme le catholicisme en Irlande, que des offrandes volontaires des fidèles, l'Etat peut imposer l'obligation générale de rester renfermées dans leurs attributions spirituelles, et de ne rien dire ni de ne rien faire qui soit en opposition avec la loi civile. Pour que ces obligations soient remplies, il a le droit d'imposer le serment de fidélité au moins aux chefs de la hiérarchie, et de veiller à ce qu'ils ne reçoivent d'ailleurs, sous quelque nom et

Digitized by Google

quelque forme que ce puisse être, aucun ordre, aucun décret qui puisse être contraire aux lois du pays, et auquel il n'ait accordé d'abord un laisser-passer. Mais il serait blessant pour la religion et embarrassant pour l'Etat que ce droit fût exercé par contrainte, ou sous la menace d'une peine prononcée par la loi. L'Etat n'a rien à gagner à ce que le prestige de la religion soit diminué, la religion n'a rien à gagner à se refuser à ses devoirs envers la société, c'est-à-dire envers l'Etat, qui en est l'expression la plus générale et l'organisation la plus effective ; car l'Etat, ne l'oublions pas, ce n'est pas telle ou telle partie, tel ou tel élément de la société, c'est la société elle-même, c'est la société tout entière, circonscrite dans certaines limites de l'espace et constituée de telle sorte que les droits de chacun de ses membres soient placés sous la protection de la force commune. S'il en est ainsi, les obligations mutuelles de l'Etat et de la religion doivent être exprimées sous forme d'un contrat, d'un contrat synallagmatique, d'un contrat à deux parties où l'Etat, en protégeant la religion et ses ministres, en défendant qu'on lui fasse violence ou outrage, en faisant respecter ses dogmes et ses symboles, son enseignement, s'engage à ne pas intervenir dans sa vie spirituelle; et où la religion, sans faire aucun sacrifice du côté de la foi, s'engage à respecter le pouvoir, les lois, la constitution, et à laisser pénétrer le regard de l'Etat dans sa discipline purement extérieure, dans son administration et sa gestion financière. Ce contrat entre l'Etat et la religion, c'est ce qu'on appelle un concordat. Le principe des concordats, seul moyen de concilier la liberté religieuse avec la liberté politique des souverains et des peuples, ne s'applique pas uniquement à la religion catholique, il peut s'étendre à toutes les religions vraiment dignes de ce nom, à toutes les religions qui ont jeté dans la société des racines profondes, qu'il serait impie de contraindre et imprudent de laisser indépendantes.

Mais en face d'une religion nouvelle ou d'une religion ancienne sur laquelle planent des préventions, des obscurités, des nuages, la sécurité de l'Etat, l'autorité de cette religion même exigent quelque chose de plus : c'est une déclaration préalable, authentique, solennelle de ses dogmes et de sa morale, des règles de sa hiérarchie et de sa discipline. Car avant de donner asile à ce nouvel hôte il faut que la société sache qui il est, et qu'elle s'assure qu'il ne vient pas au milieu d'elle en ennemi. Il faut aussi que l'Etat, s'il veut le couvrir de sa protection, s'il veut le défendre contre l'insulte, ait les moyens de le reconnaître. Il ne peut pas punir un outrage fait à un symbole, à un dogme, à des cérémonies qu'il ignore ; il ne peut pas protéger des ministres dont les insignes et les fonctions sont pour lui des mystères.

Digitized by Google

La déclaration, une fois rédigée, doit être déposée entre les mains de l'autorité, et si elle contient des maximes subversives, soit de l'ordre social, soit de l'ordre politique; si elle prêche la révolte, si elle insulte les mœurs, si, à l'exemple des doctrines de Fourier et de Saint-Simon, ou de la prétendue bible des Mormons, elle autorise la licence, la débauche, la polygamie, je n'accorde pas encore au pouvoir le droit de supprimer la nouvelle secte sous la garantie de sa seule responsabilité, je lui reconnais seulement l'autorité nécessaire pour faire opposition à l'ouverture de ses temples, à ses réunions, à ses prédications, à l'exercice public de son culte, jusqu'à ce que la justice ait prononcé. La justice sera saisie par voie d'appel, la cause pourra épuiser tous les degrés de la juridiction, et, une fois que la cour suprême aura prononcé, la secte sera condamnée d'une manière irrévocable. Il résultera de là que la liberté sera de droit commun, que l'opposition sera l'exception, et que la prohibition absolue ne pourra être que l'œuvre de la justice. Ainsi disparaîtra l'autorisation préalable sans préjudice pour la société et pour les mœurs.

Ce n'est pas une utopie que j'expose ici, c'est un état de choses déjà consacré par nos lois dans un autre domaine de la pensée. Ce sont à peu près les conditions qui règlent aujourd'hui en France la liberté de l'enseignement, depuis la promulgation de la loi du 15 mars 1850. Tout Français, sous des conditions déterminées de moralité et de capacité, peut ouvrir un établissement d'instruction primaire et d'instruction secondaire; mais il faut qu'il en fasse la déclaration à l'autorité, et qu'il y joigne son dossier avec le plan de l'établissement. S'il semble à l'autorité que l'intérêt des mœurs soit compromis par le maître ou par la nature de l'institution, elle fait opposition. Cette opposition est jugée en première instance par le conseil académique, et en appel par le conseil impérial. En matière religieuse, un tribunal spécial est difficile à former; mais comme il s'agit d'un fait qui rentre dans la catégorie de certains livres poursuivis par les tribunaux, la justice ordinaire doit nous suffire, sa compétence est établie d'avance par analogie.

Quant à la déclaration dont j'ai parlé, nous en avons dans notre histoire un exemple mémorable, qui nous montre dans quel esprit elle doit être rédigée, et dans quelles limites elle importe à l'ordre civil. Un décret de la Constituante avait émancipé les israélites; leur avait accordé le titre et les droits de citoyens français. En vertu de ce décret, ils jouissaient de la liberté de conscience; mais leur culte n'était pas encore entré dans la catégorie des religions reconnues. Il existait de fait plutôt que de droit, quoique protégé par le principe général de la liberté des cultes. De plus, il était resté sous le poids

Digitized by Google

des préventions, des soupçons, des préjugés, qu'avaient fait naître dix-huit siècles de persécution et d'humiliation. Les hommes pardonnent plus facilement l'injustice dont ils étaient les victimes, que celle dont ils ont été les auteurs; parce qu'on admet volontiers que les autres puissent faire le mal, nous n'admettons pas que nous le fassions nous-mêmes, et nous cherchons toujours à justifier les persécutions qui s'accomplissent par nos mains en outrageant les persécutés. C'est une loi qui préside à l'histoire du genre humain, et les israélites ne sont pas les seuls, hélas! qui aient eu à s'en plaindre. En 1806, après avoir mis en pratique le concordat conclu avec le chef de la catholicité et fixé la position des Eglises protestantes, l'Empereur s'occupa aussi de la synagogue. Il ordonna aux israélites de son vaste empire de choisir des députés chargés de répondre en leur nom aux questions que le gouvernement voudrait leur soumettre, et ces députés, réunis à Paris, ayant formé une assemblée représentative, appelée l'assemblée des notables, l'Empereur leur demanda, par l'organe de deux commissaires, — c'étaient Portalis et Molé, — les seules choses qu'il eût intérêt, c'est-à-dire que la société française eût intérêt à savoir: s'ils regardaient comme leur patrie la France et non Jérusalem; s'ils se croyaient obligés d'obéir aux autorités comme à celles que reconnaissaient leurs ancêtres sur la Terre promise; si le service militaire n'était pas incompatible avec leurs prescriptions religieuses; si l'article du Pentateuque, qui autorise la polygamie, leur permettait d'accepter le mariage tel qu'il est constitué par le Code civil; si enfin les règles d'humanité, les règles de probité, que la loi leur impose envers leurs coreligionnaires, étaient obligatoires pour eux envers les Français devenus leurs concitoyens, envers tous les hommes; si enfin la maxime sur laquelle se fonde toute morale sociale: « Aime ton prochain comme toi-même, » était resserrée dans les limites de leur communion, ou devait s'étendre indistinctement à tous leurs semblables.

Les réponses ayant été telles que l'Empereur les désirait, et il faut ajouter, dans l'intérêt de la vérité, telles que les autorisaient, que les exigeaient même les principes fondamentaux de la loi et la tradition de l'Ancien Testament, l'Empereur les fit convertir en décisions doctrinales par la résurrection, aux yeux du monde étonné, de cette ancienne assemblée qu'avait présidée autrefois, Gamaliel, et devant laquelle avait comparu saint Paul: je veux parler du grand sanhédrin.

Que toute religion nouvelle ou inconnue, que toute corporation religieuse, qui aspire à la protection de la loi et au bienfait de la liberté, agisse d'une manière analogue. Que de conflits on pourrait

Digitized by Google

prévenir, que de malentendus on pourrait éviter par cette franchise! La lumière n'est pas une servitude, elle est l'élément de la liberté, la seule atmosphère où la liberté puisse vivre et se développer.

III

Nous nous sommes occupé plus particulièrement, jusqu'ici, des devoirs de la religion envers l'Etat, ou de la société religieuse envers la société civile; nous allons rechercher maintenant quels sont les devoirs de l'Etat envers la religion, ou de la société civile envers les sociétés religieuses qu'elle renferme dans son sein.

S'il y a une vérité incontestable pour nous, c'est que toute religion, si puissante qu'on la suppose, si intolérante et si dominatrice qu'il lui soit permis de l'être, a besoin de l'Etat pour faire reconnaître son autorité, pour exercer ses droits et ses priviléges, pour accomplir librement et régulièrement la mission qu'elle s'est donnée. A plus forte raison, l'appui de l'Etat et la protection des lois sont-ils nécessaires à plusieurs religions qui existent simultanément dans un même pays, et qui se disputent, avec l'ardeur qu'inspire naturellement un tel but, la domination des âmes. Car l'intervention de l'Etat et la commune protection des lois venant à faillir, ces cultes divers ne manqueraient pas de s'emporter, les uns contre les autres, à tous les excès; les plus faibles ne tarderaient pas à souffrir de l'oppression du plus fort, et, la liberté étant inconnue, il n'y aurait de choix qu'entre le rôle de persécuté et celui de persécuteur. C'est un fait qui a pour témoin l'histoire tout entière.

Mais l'Etat n'a-t-il pas aussi besoin de la religion, et, par conséquent, ne doit-il pas autre chose à la religion que la liberté, c'est-à-dire la protection contre l'outrage et contre la violence? La question, ramenée à ces termes, est bientôt résolue. L'Etat, comme nous le savons, n'est pas une forme particulière de gouvernement, ce n'est pas un système particulier d'administration et de politique, c'est encore moins un homme. Il n'existe plus au monde une seule nation civilisée où le chef du gouvernement ose dire : « l'Etat, c'est moi. » Il ne le dira pas, même s'il est assez aveugle pour le penser, et s'il est entouré d'hommes assez vils pour le confirmer dans cette croyance. L'Etat, encore une fois, c'est la société, la société humaine avec tous ses éléments, et renfermée, à cause de la diversité des langues, des races, des accidents du sol, dans certaines limites déterminées de l'espace. Or, comment la société pourrait-elle se passer d'un bien aussi précieux, d'une autorité aussi bienfaisante et aussi persuasive,

Digitized by Google

d'un artisan de paix et de bonnes pensées aussi puissant que la religion? Les lois de la société, quand elles sont conformes à leur destination, quand elles émanent de la justice et de la raison, ne sont pas autre chose que les lois mêmes de la conscience appliquées aux rapports de l'homme avec ses semblables. Elle nous garantissent la jouissance de tous nos droits, sous la condition de respecter les devoirs qui en sont l'origine. Mais les lois de la conscience, à quelque sphère de la vie humaine qu'elles puissent se rapporter, sont inséparables de l'idée de Dieu, et ne sont jamais plus saintes dans notre pensée que lorsqu'elles sont proclamées en son nom, par une autorité qui relève de lui et à laquelle nous nous soumettons sans contrainte, sous les seules inspirations de l'amour et de la foi. Les lois civiles prennent leur source dans la morale, et la morale n'a pas d'interprète plus respecté, pas de sanction plus auguste et plus infaillible que la religion. Sans la religion et sans la morale religieuse, c'est-à-dire la morale enseignée au nom de la divinité comme une émanation directe de sa sagesse et de son amour, les lois civiles, même les plus parfaites, ne seront jamais autre chose, pour le grand nombre, qu'une servile contrainte à laquelle, dès qu'on le peut, il est permis de se soustraire. Si l'on n'a jamais rencontré un peuple d'athées, je veux parler d'un peuple vraiment digne de ce nom, formant une société organisée et régulière, on ne citera pas davantage un peuple de philosophes. Les Chinois, malgré tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, n'ont jamais été ce peuple. Leurs magistrats seuls professent dans toute sa pureté, sans y associer aucune autre doctrine, la philosophie de Confucius. La masse de la nation se partage entre des cultes divers, parmi lesquels le bouddhisme tient la place la plus importante. Encore faut-il remarquer que la Chine n'est pas précisément arrivée à ce degré de moralité et de vertu civile, qu'elle puisse nous servir de modèle.

Si l'Etat, dans l'intérêt général de la société, n'a pas moins besoin de la religion que la religion n'a besoin de lui, son devoir est de lui assurer non-seulement la liberté, mais l'existence, la dignité et l'ascendant qui lui sont nécessaires pour remplir avec fruit sa mission civilisatrice et consolante. Cela revient à dire qu'il faut un budget des cultes capable de suffire à la construction et à la décoration des temples, capable d'assurer une vie honorable aux ministres de la religion, et un rang proportionné, pour chacun d'eux, au degré qu'il occupe dans la hiérarchie; capable enfin d'assurer l'avenir de l'enseignement religieux, l'avenir de l'art religieux, et le recrutement de la sainte milice. Malgré l'opinion contraire exprimée plusieurs fois dans notre pays, et qui avait gagné, il y a vingt ans, une partie même du clergé, le doute sur ce point ne paraît pas possible. Je

Digitized by Google

pourrais dire qu'entre la nation française et le clergé catholique, il s'agit d'abord d'une question de probité et de bonne foi, puisque l'Eglise, ayant été dépouillée par la Révolution de toutes ses propriétés, c'est un devoir impérieux pour l'Etat de pourvoir à ses besoins avec une libéralité proportionnée à la dignité de sa tâche, comme il pourvoit à l'entretien et à la rémunération de tous les services publics. Mais, sans méconnaître l'importance de cette considération, je veux traiter la question d'un point de vue plus général. L'obligation que nous voulons imposer à l'Etat doit se fonder sur de telles raisons, qu'elle s'adresse également à tous les peuples, à tous les peuples en état de la comprendre, et qu'elle s'applique sans exception à toutes les religions dont la morale et les dogmes, loin d'être un danger, sont une force et une garantie pour l'ordre social.

C'est un principe qu'on peut considérer comme un axiome de droit politique, que l'Etat ne doit pas se borner à réprimer le mal, mais qu'il a aussi le droit, qu'il a le devoir de favoriser l'accomplissement du bien, et, dans la mesure où cela est possible, sans préjudice de la liberté de l'individu, d'y appliquer toutes ses forces. D'ailleurs, la répression du mal est impossible sans l'accomplissement, par l'action de la société, par l'action de l'Etat, d'une certaine somme de bien. Supprimez tous les établissements publics de bienfaisance, les asiles qui sont ouverts par les mains de l'Etat à la maladie, à l'infirmité, à l'enfance ou à la vieillesse, à la misère incurable; supprimez les écoles où l'enfant du pauvre reçoit gratuitement les connaissances les plus indispensables à la vie; supprimez ces institutions plus récentes, créations d'une sage économie politique, où s'amasse lentement, obole par obole, l'épargne du pauvre, et qui, en le sauvant dans le présent de l'intempérance et du vice, lui préparent pour l'avenir un modeste abri et un morceau de pain assaisonné par le souvenir de toute une vie laborieuse et honnête; supprimez toutes ces œuvres, sous prétexte qu'elles sont en dehors des attributions de l'Etat, vous verrez aussitôt l'ignorance, la misère, le désespoir, cette trinité infernale, multiplier à tel point les vices, les crimes, les désordres de toute espèce, qu'aucune sévérité de la justice et des lois ne sera capable de les contenir, et ce que vous aurez voulu épargner du côté de l'humanité et de la prévoyance, vous le dépenserez en mesures de répression impuissantes. Vos prisons et vos bagnes, vos tribunaux, votre force armée vous demanderont plus de sacrifices, et vous donneront moins de sécurité que les hôpitaux, les écoles, les caisses d'épargne, les caisses de retraite pour la vieillesse, les salles d'asile, les ouvroirs, les plus magnifiques fondations de la charité publique.

Digitized by Google

Mais quoi ! l'Etat assurera le pain matériel à ceux qui ne peuvent pas y pourvoir par eux-mêmes, et il ne songera pas à leur procurer le pain spirituel ? Il leur dispensera dans une certaine mesure la lumière de l'intelligence, et il ne songera pas, il n'aura pas le droit de songer à l'éducation de leur âme ; il les laissera étrangers à la connaissance de Dieu, à la sainte loi du devoir, au dogme de la fraternité humaine, à la douce espérance et à la crainte salutaire de l'immortalité ! Une telle abstention ne serait pas seulement la violation de toutes les lois de l'humanité ; elle serait, dans le sens le plus élevé du mot, souverainement impolitique. Oui, s'il y a une politique qui a pour but d'abaisser les âmes pour les asservir, il y en a une autre qui s'efforce de les élever pour les rendre dignes de la liberté. La liberté et la religion, quand la religion reste fidèle à sa mission divine, quand elle se propose uniquement d'instruire et de consoler, lorsqu'au lieu de frapper avec le glaive, elle guérit par la parole, lorsqu'elle dit comme le Christ : « Je ne suis pas venu pour juger les hommes, je suis venu pour les sauver ; » la liberté et la religion sont deux sœurs inséparables, toutes deux filles du ciel, envoyées en message sur la terre pour annoncer aux hommes leurs immortelles destinées. Il n'y a pas de liberté sans religion, car il n'y a pas de droits sans devoirs, pas de devoirs sans Dieu et sans une âme immortelle. Il n'y a pas non plus de religion sans liberté, car la religion, comprise dans un sens spirituel, c'est la liberté même dans sa perfection ; c'est la loi de Dieu placée au-dessus de la loi des hommes, l'amour de Dieu placé au-dessus de leur amour, sa crainte au-dessus de leur crainte ; c'est un commerce de l'âme avec Dieu qui échappe à toutes les puissances de la terre. Asservir la religion, c'est tarir la liberté dans sa source et asseoir la servitude jusque dans le sanctuaire de l'âme. Ce n'est pas seulement un blasphème, c'est le plus grand crime qui puisse être commis envers l'homme et envers la société.

Pourquoi donc la liberté et la religion se sont-elles presque toujours conduites et se conduisent-elles encore l'une envers l'autre comme deux ennemies implacables ? Ne prenons pas pour une guerre fratricide ce conflit naturel de deux pouvoirs tyranniques et usurpés. Ce n'est pas la religion qui déteste et persécute la liberté, mais l'ambition toute terrestre, l'esprit de haine et de domination qui veut régner en son nom et en se couvrant de ses insignes, le fanatisme aveugle et féroce qui ne souffre pas la contradiction, l'impiété tyrannique qui, indifférente à l'adhésion des âmes, se contente d'imposer sa formule, comme le maître d'imprimer à son esclave la marque de ses fers. Elle sait que Dieu n'a rien à gagner à ces hommages arrachés par la force ; mais ces hommages sont la preuve de sa propre

Digitized by Google

puissance, et cela suffit à son orgueil. Ce n'est pas non plus la liberté qui persécute la religion, mais les passions démagogiques qui usurpent son nom et qui prennent la dissolution des mœurs, la haine de la règle et la fièvre des sens pour l'affranchissement de la pensée. Quand la société romaine persécuta le christianisme naissant, elle offrait depuis longtemps le spectacle de la plus immonde décomposition. Ses cruautés eurent pour principaux ministres un Néron et un Dioclétien. La Saint-Barthélemy ensanglanta notre pays sous le dernier des Valois, quand la corruption des mœurs était telle qu'il est impossible encore d'y arrêter sa pensée sans rougir de honte pour la France et pour la nature humaine. On ne dira pas que l'inquisition fut une institution religieuse, et surtout une institution chrétienne. C'était un tribunal révolutionnaire institué dans un intérêt théocratique et national. On ne dira pas davantage que les décrets de la Convention et du Directoire contre les prêtres non assermentés fussent des mesures conservatrices de la liberté.

La religion n'est donc pas seulement l'appui des lois, l'auxiliaire indispensable de l'ordre civil, elle est aussi l'appui et l'auxiliaire de la liberté. Alors comment supposer qu'elle obtienne de la part de l'Etat une sollicitude moins active, une protection moins libérale qu'un grand nombre d'institutions dont il ne peut attendre le même concours. L'Etat a de vastes édifices où sont déposées toutes les œuvres de la pensée et qu'on peut considérer comme les temples de l'intelligence. Cette magnificence, en servant les progrès de la science, ne fait aucun tort à la liberté, car personne n'est obligé d'en faire usage. Elle est pour l'Etat non-seulement un droit, mais une obligation. Alors comment nier qu'il en soit de même des temples de la religion, où ce n'est pas seulement l'esprit qui s'élève, mais l'âme tout entière. On ne doit pas être plus forcé de s'y rendre que dans une bibliothèque publique; mais il faut qu'ils existent et qu'ils soient construits avec la majesté qui convient au nom de Dieu. Il faudrait connaître bien peu les besoins de l'âme humaine pour craindre qu'ils aient été élevés en vain. On ne conteste pas à l'Etat le droit de fonder et d'entretenir de ses deniers des chaires publiques, du haut desquelles on enseigne à un auditoire choisi les sciences les plus abstraites et les plus rares, les langues les plus inutiles à notre usage, les plus éloignées de notre civilisation et de nos habitudes, uniquement pour élever, pour entretenir le foyer de toutes les connaissances, pour réunir par les liens de la pensée toutes les générations, tous les temps, toutes les branches de la famille humaine. L'Etat serait-il moins autorisé, aurait-il moins d'intérêt à fonder à l'usage de tous des chaires de morale, des chaires de religion, où dans un langage accessible à toutes les intelligences et avec une autorité plus impo-

Digitized by Google

sante que celle du génie lui-même soient enseignées chaque jour des vérités indispensables à la direction, à l'éducation, à la dignité de l'individu et à la conservation de la société? L'Etat met avec raison une partie de son honneur à faire fleurir les arts. Y a-t-il donc moins d'honneur pour lui à faire fleurir les mœurs, les saines croyances, les convictions utiles et consolantes, l'amour mutuel des hommes? L'art du comédien, le chant, la danse, les splendides frivolités de Sèvres et des Gobelins auraient une large part dans les libéralités de l'Etat, et il refuserait un sanctuaire à la piété; il refuserait du pain et un abri à ceux qui annoncent de la part de Dieu la bonne nouvelle aux pauvres et aux malades; car nous avons tous besoin d'être guéris et consolés. De ce côté, si je ne m'abuse, la lumière est complète, et nous pouvons maintenant considérer la question sous un autre point de vue.

IV

Le budget des cultes n'est pas seulement nécessaire à l'ordre moral, à l'ordre social embrassé dans sa généralité, il est réclamé au plus haut point par l'intérêt particulier de la propriété, par la défense du patrimoine privé des familles et de la constitution que la propriété a reçue de nos lois. Supposez, en effet, que chaque religion soit obligée de pourvoir elle-même à ses besoins, il arrivera de deux choses l'une : ou il ne lui sera permis de recueillir que des sacrifices volontaires et temporaires, que des ressources aléatoires et fugitives : alors vous lui ferez violence, vous l'empêcherez d'assurer son avenir, vous porterez une grave atteinte à son autorité morale et à sa dignité. Le prêtre, pour gagner la bienveillance des fidèles, sera obligé de sortir de son caractère, de parler le langage qui leur plaît, d'accommoder ses instructions et sa conduite même à leurs préjugés et à leur guise. Il sera exposé à prostituer son saint ministère; le précepteur et le juge seront condamnés à se jeter aux pieds du disciple et du justiciable. Ou vous laisserez la religion entièrement libre dans le choix de ses moyens d'existence, vous lui permettrez de fonder sa sécurité et son indépendance sur des propriétés immobilières, qui seront nécessairement des propriétés collectives, mais des propriétés collectives inaliénables, impersonnelles, comme diraient les philosophes; c'est ce qu'on appelle, dans le langage du droit, des propriétés de mainmorte. Vous déchirez donc une page, et la plus sensée la plus utile peut-être du Code civil. Vous reviendrez, sous prétexte de liberté, à l'ancien régime. Vous frapperez de stérilité une grande

Digitized by Google

partie du sol, vous arrêterez le mouvement et la circulation des capitaux, vous immobiliserez une portion considérable de la richesse publique, sans compter que vous encouragerez la spoliation des familles; car enfin, ces grandes propriétés des églises ne pourront se fonder qu'aux dépens de l'héritage des particuliers. Telles sont donc les deux extrémités entre lesquelles vous serez forcé de choisir: une religion abaissée, avilie, besogneuse, affamée et, de plus, opprimée; car c'est par le fait de l'Etat qu'elle sera réduite à cette condition; ce sera l'Etat qui, en refusant de se charger de son entretien, lui défendra d'y pourvoir elle-même par les seuls moyens efficaces; ou une religion propriétaire de biens de mainmorte, une religion spoliatrice, orgueilleuse, et qui pourra, dans certains cas, braver impunément l'autorité de l'Etat.

Et cependant, ce ne sont pas encore tous les inconvénients que présenterait cette situation dans l'état actuel de la société. C'est un devoir impérieux pour l'Etat de veiller à une répartition équitable des charges publiques. La religion, quels que soient ses rapports avec l'Etat, est un service public, puisqu'elle est indispensable à la société toute entière. Considérée à ce point de vue, elle a droit d'exiger, ou l'Etat a droit d'exiger pour elle, que chacun contribue à ses besoins, comme à ceux des autres services publics, dans la mesure de ses moyens. Or, comment compter sur cette répartition équitable si la religion est absolument abandonnée de l'Etat et obligée de se suffire à elle-même? Les sacrifices qui seront faits en sa faveur par les individus et par les familles, les offrandes dont elle sera obligée de vivre, seront volontaires sans doute, mais il ne suffit pas, dès qu'il s'agit d'un service public, c'est-à-dire d'une institution indispensable à la société, indispensable à tous, qu'un impôt soit volontaire pour être juste, il faut encore qu'il soit réparti suivant les règles de l'équité. Maintenant, est-il vrai que, dans le système que nous discutons, les sacrifices réclamés par la religion soient absolument volontaires? Non, la religion peut avoir ses moyens de contrainte, comme la politique, et ses moyens, pour s'exercer sur l'âme, n'en sont que plus irrésistibles et plus odieux. Voici un homme de mœurs simples et plein de ferveur; il s'approche de l'autorité religieuse pour faire bénir son mariage, pour faire admettre son enfant nouveau-né dans la communion des fidèles, pour solliciter les prières et les consolations de l'Eglise, n'importe quelle Eglise, en faveur de sa compagne ou de son fils expirant. Hélas! ces différents actes de notre vie se touchent de si près, qu'il est presque impossible de les séparer l'un de l'autre. L'homme, dans sa piété, s'il n'obtient pas ce qu'il demande, se croit déshonoré dans cette vie et perdu pour l'éternité, lui et les siens, lui et ce qu'il aime le plus dans ce monde.

Digitized by Google

Croyez-vous, si on lui impose de dures conditions, si on lui demande des sacrifices disproportionnés avec ses moyens, qu'il soit libre de les refuser? Et s'il les accorde, comme cela n'est pas douteux, peut-on dire qu'ils soient volontaires?

En protégeant la religion, en lui accordant un budget, une dotation capable de lui assurer non-seulement l'aisance, mais l'honneur, l'Etat protége en même temps les individus et les familles, la propriété et la liberté individuelle, la justice distributive en matière de sacrifices et d'impôt.

Mais une grave objection peut être élevée et a été produite, en effet, à différentes époques et sous différentes formes contre la doctrine que nous venons de soutenir. On comprend la protection accordée par l'Etat à la religion quand il n'y en a qu'une. Mais comment cet avantage serait-il assuré à plusieurs? Plusieurs religions ne sont-elles pas en contradiction l'une avec l'autre, et par conséquent n'est-ce pas un spectacle immoral de voir l'Etat encourager, protéger, subventionner sans distinction le pour et le contre, l'erreur et la vérité, l'infidélité et la foi, la piété et le blasphème? C'est cette même objection qui se présente à l'esprit lorsqu'on dit qu'en France la loi est athée. Heureusement, elle ne repose sur aucun fondement; elle ne peut trouver accès que dans les esprits absolument étrangers à toute notion de droit public, à tout principe de droit naturel ou de justice sociale, et qui ignorent quelle est la mission, quels sont les droits, quels sont les devoirs de l'Etat.

L'Etat ou la société civile, comme l'ont reconnu non-seulement les publicistes, mais les plus illustres des théologiens, entre autres saint Thomas d'Aquin et François Suarès, l'Etat n'a pas charge d'âmes dans le sens théologique du mot; il n'est pas obligé, il lui est défendu même de s'occuper de notre salut dans l'autre vie; car il ne pourrait le faire qu'à l'aide de l'oppression et de la violence; mais il est tenu d'assurer notre liberté et notre sécurité dans ce monde, de nous donner les moyens d'accomplir nos devoirs en nous conservant la jouissance de nos droits, en nous empêchant d'être injustes les uns pour les autres, et en nous protégeant tous ensemble contre les injustices et les agressions du dehors. Dès lors, peu lui importe cette partie des dogmes et de la morale, qui concernent uniquement le salut de notre âme dans la vie à venir; il ne doit s'occuper que du concours qu'il y trouve pour l'accomplissement de nos devoirs et le respect des lois dans la vie présente, et encore autant que la vie présente rentre sous les lois de l'ordre social. Heureusement que toutes les grandes religions du monde civilisé, malgré la diversité de quelques-uns de leurs dogmes, s'accordent sur la morale et sur les dogmes généraux auxquels la morale emprunte toute sa force.

Digitized by Google

L'Eglise catholique, la réformée et la synagogue enseignent également ces trois choses : Qu'il faut aimer son prochain comme soi-même ; qu'il y a un Dieu distinct de la nature, un Dieu personnel, dont la providence s'étend sur l'ordre moral comme sur l'ordre physique, qui est le juge et le père de tous les hommes ; que notre âme immortelle recueillera dans une autre vie le fruit de ses bonnes et de ses mauvaises actions.

Ces trois croyances sont également utiles à l'ordre social ; mais elles lui suffisent ; elles suffisent pour faire une même famille, non-seulement de tous les citoyens d'une même patrie, mais de tous les hommes, à quelque contrée et à quelque race qu'ils appartiennent. Partout où elles se présentent, de quelque forme qu'elles soient revêtues, pourvu que cette forme elle-même soit respectée, elles méritent les encouragements et la protection de l'Etat ; elles doivent être considérées comme une force morale, qui vient en aide à la loi, à l'ordre civil et au pouvoir, aussi bien qu'à la liberté.

AD. FRANCK,
de l'Institut.

(*La 2e partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LA

MAISON DE ROCAGIRADE

MŒURS ET PAYSAGES DE LA CATALOGNE

DEUXIÈME PARTIE[1]

VII

Dans la chambre des mariés, Gabriel, sa mère, le chanoine et Dolorès, assis autour d'un guéridon chargé de fleurs, causaient pluie et beau temps depuis quelques minutes, laissant à tout moment tomber la conversation. Chacun fournissait comme à tour de rôle sa banalité, sans attendre ni écouter de réponse. Gabriel regardait le plafond d'un air distrait, Marie ravageait les fleurs, Dolorès tenait les yeux baissés, le chanoine sommeillait. Un éclat de rire de don Solar, sonore et prolongé comme le bruit d'une cascade, vint retentir jusque dans la chambre. Dolorès, Gabriel et le chanoine sourirent en se regardant.

« S'amuse-t-il, ce brave Solar ! dit le chanoine.

— Il est d'une gaieté charmante, ajouta Gabriel.

— Pauvre père ! » fit Dolorès.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel on vit le visage de Marie s'assombrir et ses yeux se remplir de larmes. Gabriel se leva avec précipitation :

[1] Voir 2e série t. XXXVIII, p. 564 (livr. du 15 avril 1864).

Digitized by Google

« Qu'as-tu, mère? lui demanda-t-il d'un ton inquiet.

— Rien.

— Mais encore ?

— Eh bien, je..... pense à ton père qui dort là-bas dans son froid tombeau, et qui serait si heureux, lui aussi, de se trouver au milieu de nous dans cette circonstance. »

Gabriel demeura interdit, et une larme brilla dans les yeux de Dolorès. Tous se taisaient et acceptaient l'explication, qui n'était pourtant qu'à moitié vraie. Non pas que Marie ne conservât pieusement la mémoire de son mari, non pas que la situation ne fût de nature à provoquer le regret touchant qu'elle avait exprimé. Mais, en ce moment, la jeune veuve était un peu dupe d'elle-même. C'était la mère qui souffrait plutôt que l'épouse; et, par un détour ingénieux, dont elle n'avait pas conscience, son cœur mettait au compte d'un sentiment très légitime et très respectable, des larmes dont elle n'aurait voulu avouer aux autres ni s'avouer à elle-même la véritable cause. Et prenant goût à l'amertume de ses pensées, heureuse au fond de l'âme du nuage qu'elle jetait sur l'éclat de la fête, elle se leva et se dirigea vers la porte.

« Où vas-tu? lui demanda Gabriel.

— Prier pour ton père, répondit-elle d'un ton bref.

— Vous n'irez pas seule, ma mère, s'écria Dolorès en se levant à son tour. Laissez-moi vous accompagner. »

Marie se retourna. Elle considéra quelques instants Dolorès, puis elle baissa les yeux et rougit. Le chaleureux et naïf élan de la jeune fille l'avait subjuguée. Elle sentait la petitesse et l'injustice de sa conduite.

« Non, dit-elle d'une voix douce, non, Dolorès; tu es trop fatiguée aujourd'hui. Attends à demain, à plus tard.

— Ma mère, répliqua la jeune fille avec chaleur, c'est mon devoir..... je vous en prie! Je l'exige au besoin. Ne suis-je pas aussi sa fille à présent? »

Marie l'embrassa, la prit par la main et se dirigea avec elle vers la chapelle. Gabriel et le chanoine suivirent machinalement.

Don Solar, après avoir donné l'impulsion à la grande affaire de la soupe et goûté le bouillon dans le creux de sa main, s'était éloigné des fourneaux, essoufflé, les joues en feu, le front ruisselant de sueur. Il était allé s'asseoir sur la porte de la cuisine, tournant le dos à la salle, et là, les jambes étendues, les bras croisés, il regardait en fumant, ses aides qui allaient et venaient, chacun attentif au détail dont il l'avait chargé. A un bruit de pas qui se fit derrière lui, il se retourna, et, apercevant Marie et Dolorès, il s'écria en laissant tomber sa pipe :

Digitized by Google

« Encore là, vous autres? Qu'avez-vous à errer ainsi par la maison quand on est sur le point de tremper la soupe ? »

Dolorès s'avança vers lui, et, posant la main sur son épaule, elle lui parla quelques instants à voix basse.

« Qu'est-ce à dire? reprit don Solar en se levant. Vous moquez-vous du monde? Le moment est bien choisi pour une pareille cérémonie. Sommes-nous à ténèbres ou à la noce ? »

En même temps, poussant devant lui sa fille comme un enfant mutin que l'on va mettre en pénitence, il l'enferma dans sa chambre en grondant, mit la clef dans sa poche et revint s'asseoir à sa place. Marie, interdite et confuse, se retira sans mot dire, et le chanoine approuva don Solar en souriant.

Pour comprendre la mauvaise humeur du digne homme, il faut savoir que, d'après un vieil usage auquel il entendait bien qu'on ne dérogeât pas, la mariée doit manger la soupe du réveillon assise sur son lit, en présence des principaux invités. On devine sans peine que Dolorès entendait bien, de son côté, désobéir à son père et à l'usage, et qu'elle n'était nullement disposée à se donner en spectacle.

Une demi-heure après, le cortége du réveillon sortait de la cuisine, violons en tête, et se dirigeant vers la chambre nuptiale. Don Solar, remplissant en conscience son rôle de maître des cérémonies, marchait après les ménétriers. Puis venaient les garçons d'honneur, portant chacun par un bout un large plateau chargé d'assiettes, de verres, de flacons, de pyramides de fruits et de gâteaux. Au milieu s'élevait la triomphante soupière, d'où s'échappait, malgré le couvercle, une vapeur chaude et odorante. Don Solar entra le premier, et, apercevant Gabriel et Dolorès tranquillement assis devant la cheminée, il s'écria avec un geste de désappointement :

« J'aurais dû m'en douter ! Les voilà encore sur pied ! Ah ! gamins, vous mériteriez de ne pas goûter de ma soupe ! »

Dolorès se leva en riant, et, courant embrasser son père :

« Voyons ! ne te fâche pas, petit père. Nous n'en ferons pas moins honneur à ton bouillon. Tu vas voir.

— Tu vas voir, tu vas voir..... répétait don Solar en imitant la voie flûtée de sa fille. Tu as fait là une belle équipée ! C'est une noce manquée ! une noce manquée ! »

C'était aussi l'avis des assistants, qui attendaient comme le plus fin régal la vue de la belle Dolorès en toilette de nuit.

On servit sur le guéridon, Gabriel et Dolorès mangèrent du bout des lèvres pendant quelques minutes, après quoi don Solar se retira avec tout son monde pour aller souper à la cuisine.

Le jour commençait à poindre ; si bien que les convives, en quittant la table, sellèrent leurs montures, et, réveillant femmes et en-

Digitized by Google

fants, se dispersèrent dans toutes les directions. Don Solar lui-même, qui était en pleines semailles, suivit la foule, en promettant au chanoine de revenir le dimanche d'après. Longtemps, on entendit sur le grand chemin qui suit les bords du Ter, dans les sentiers caillouteux qui serpentent au flanc des coteaux, ou s'enfoncent dans le creux des ravins, des hennissements de mules bien repues, des interpellations et des adieux échangés à de grandes distances. Puis, tous ces bruits se perdirent dans l'éloignement, et Rocagirade retomba dans son calme accoutumé.

VIII

A genoux sur son prie-dieu, vêtue d'un peignoir blanc qui l'enveloppait comme une vapeur, Dolorès, la tête penchée et les mains jointes, priait longuement, avec ferveur. Au seuil de sa nouvelle existence, au moment où elle voyait augmenter le nombre et l'importance de ses devoirs, elle sentait le besoin de demander au ciel une plus abondante effusion de grâces. A quelques pas derrière elle, debout et immobile, Gabriel la contemplait et attendait avec plus d'embarras que d'impatience le moment où elle se lèverait. Elle fit lentement le signe de la croix, puis, dégageant son peignoir qui s'était accroché à l'angle du prie-dieu, elle se retourna vers son mari, calme et souriante. Gabriel s'avança, la prit par la main et la regarda. Toutes les tendresses de l'amour, toutes les énergies de la passion, toutes les extases de l'idolâtrie, jaillirent à la fois de ses yeux. Son visage était sublime de vie et d'expression. Dolorès en fut émue ; elle se détourna pour cacher son trouble.

« J'ai froid, dit-elle en se rapprochant de la cheminée, et, s'asseyant, elle appuya sur le garde-cendres le bout de son pied chaussé de pantouffles bleues. Gabriel vint s'accouder sur le chambranle de la cheminée.

— J'ai craint un moment que nous n'eussions fâché votre mère, dit Dolorès en levant les yeux.

— Pourquoi cette pensée ?

— C'est ce que m'a dit aussi mon père. A propos, il est parti, mon père ?

— Je crois que oui.

— Me voilà donc tout à fait seule, murmura la jeune fille ; et une larme brilla au coin de sa paupière.

— Seule ? dit Gabriel d'un ton de tendre reproche.

— Pardon, mon ami, pardon ! Je voulais dire..... Ah ! tenez, je

Digitized by Google

ne savais pas que ce fût chose aussi triste que de quitter sa famille et la maison où l'on est née ! »

Séparée des deux jeunes époux par une simple cloison, Marie les entendait aller et venir dans leur chambre. Elle était assise à côté de son lit, la tête dans ses deux mains, et elle rêvait. Après la brusque réprimande de don Solar, elle s'était retirée là, confuse, froissée, mécontente, et, depuis une heure, elle essayait sans succès de se rendre compte de ce qu'elle éprouvait. Sans expérience des luttes du cœur, des susceptibilités du sentiment, elle s'efforçait inutilement de s'orienter au milieu des ténèbres. Et, en attendant, au fond de son âme, je ne sais quel levain mauvais fermentait et s'aigrissait de plus en plus. Bientôt, à ces sentiments amers, à cette sourde irritation contre les autres et contre elle-même, se mêlèrent de vagues tristesses, des pressentiments sinistres, un insurmontable abattement. Elle cherchait d'instinct autour d'elle une main amie, et ne rencontrait que les froids espaces de la solitude. Devant elle, l'alcôve où couchait autrefois son fils était vide ; on avait même enlevé le lit et les rideaux. Son fils !.... Il lui semblait qu'une puissance mystérieuse venait de le lui ravir soudainement et de l'emporter dans les abîmes. L'avenir s'offrait à ses yeux comme un morne désert qu'il lui fallait traverser. Au sortir des fraîches et joyeuses vallées où elle avait erré jusque-là, elle s'engageait dans les sables arides. Elle marchait, marchait..... et la fatigue, le dégoût de toutes choses, l'ennui, ver rongeur, l'accablaient à l'envi. Epuisée, n'en pouvant plus, elle s'asseyait à terre dans un muet désespoir ; son cœur se repliait lentement sur lui-même, et s'enveloppait de ses voiles, avec une morne résignation, pour mourir dans les ténèbres et l'isolement. Puis, elle se redressait brusquement, en avançant les mains, comme pour repousser loin d'elle la sinistre vision.....

Une voix se fit entendre au dehors. Elle chantait :

Dormez, dormez, jeunes époux ! — L'aurore se lève et le coq chante ; — Mais l'aurore ne se lève pas pour vous, — Le coq ne chante pas pour vous.

C'est nous qui mènerons les bœufs au labour, — Et les brebis au pâturage. — Aujourd'hui, travail pour nous, plaisir pour vous. — Dormez, dormez, jeunes époux !

C'est la nuit douce, la nuit sereine, — Jouissez-en et n'ayez souci de rien. — Plus tard, ah ! je vois venir les layettes et les petits berceaux. — Dormez, dormez, jeunes époux !

Il m'en souvient, quoiqu'il y ait longtemps, — Je disais tout bas à ma mie : — Entendez-vous comme ils chantent ? — A la fin, mon tour est venu de chanter. — Vous arrivez et je m'en vais, — Mais c'est Dieu qui le veut. — Dormez, dormez, jeunes époux !

Digitized by Google

C'était le vieux serviteur Guillaume qui chantait ainsi sous les fenêtres de son jeune maître. Il venait *donner l'aubade du lendemain*, et représenter le chœur des chefs de famille, autrefois chargés de ce soin. A la dernière strophe, sa voix trembla et s'attendrit, car cette strophe était dans sa bouche un triste mensonge. Pauvre vieux célibataire ! il s'en allait, en effet ; mais sans avoir connu les douces joies que célébrait sa chanson. Marie l'entendit, et comme sous l'influence d'un charme bienfaisant, ses sombres préoccupations se dissipèrent. Elle se rappela la nuit de ses noces ; elle se revit en pensée toute jeune, toute naïve, et attendrie par de doux souvenirs, elle versa des larmes.

Elle ouvrit sa fenêtre toute grande, et respira avec bonheur l'air froid du matin. Le long de la vallée et suivant les sinuosités de la rivière, un énorme serpent de brouillard rampait jusqu'à l'horizon. Le soleil levant se débattait sous les étreintes du monstre, et, vainqueur, il lançait dans l'espace ses rayons éblouissants. Sur le flanc des collines, les troupeaux montaient et s'éparpillaient, en formant comme des lignes de tirailleurs. Des contrebandiers surpris par le jour se hâtaient de traverser le Ter et de s'enfoncer dans les bois. La porte de la grange s'ouvrait, les mendiants en sortaient l'un après l'autre, tout alourdis encore du copieux repas de la veille. Ils rajustaient leurs vêtements, nouaient leurs chaussures, ôtaient les pailles de leurs cheveux, s'enveloppaient en frissonnant dans leurs mantes trouées, et, s'appuyant sur leurs longs bâtons de bois blanc, ils s'en allaient. Un gros chien tout blanc, le poil de l'échine hérissé depuis les oreilles jusqu'à la queue, les suivait à distance le long du sentier, en bondissant à mesure de roc en roc, et leur lançant de haut ses aboiements rauques, comme un feu plongeant de mitraille.

Les mendiants poursuivaient leur route sans y prendre garde, causant et marchant sans se retourner. Dans la basse-cour, la gent emplumée battait des ailes en criant autour de la ménagère qui puisait de larges poignées de blé noir dans son tablier. Deux coqs se querellaient dans un coin, et au haut du ciel un aigle planait et se baignait dans la lumière matinale.

Marie regardait, et à mesure qu'elle regardait, ces aspects de la nature bien connus, ces scènes familières de la vie de tous les jours, la rendaient à elle-même, et rétablissaient le cours, un moment interrompu, de ses idées et de ses sentiments. Les émotions violentes de la nuit, nourries et envenimées par les ténèbres, s'apaisaient aux joyeuses clartés du soleil. Il ne lui restait plus que cette vague tristesse, cette lassitude mélancolique que laissent dans l'âme les grandes crises morales. Elle adressa la parole à la ménagère, qui, après avoir vidé son tablier, se tenait debout, les mains sur les

Digitized by Google

hanches, et regardait avec satisfaction la famille gloussante picorer à ses pieds.

« Voilà bien des becs à nourrir, Marthe ; il faudra un de ces jours porter la bonne moitié de tout cela au marché d'Olot.

— C'est ce que je me disais aussi, répondit Marthe en levant la tête. Voici l'hiver qui arrive, il y aura plus de profit à vendre le grain. Bonjour, maîtresse, comment avez-vous passé la nuit?

— Bien, Marthe.

— Vous vous êtes encore faite belle aujourd'hui ? Vous avez raison ; pas de bonne fête sans lendemain.

— Que veux-tu dire ?

— Que vous avez encore mis votre mantille, vos chaînes d'or, vos.....

— C'est vrai ! quelle distraction ! Non, certes, ce n'est plus fête aujourd'hui, au contraire. Il faut tout remettre en ordre, et sans retard. Va réveiller tout notre monde. Je veux qu'avant midi chaque chose soit à sa place et reluise de propreté.

— Ah ! vous avez raison, répondit la ménagère avec un signe d'intelligence, il faut donner l'exemple à la jeune señora.

— Va donc, et ne bavarde pas tant, s'écria Marie impatientée.

— J'y vais, maîtresse, j'y vais ! »

Et la vieille Marthe se hâta, surprise d'une brusquerie à laquelle on ne l'avait point accoutumée. Depuis trente ans qu'elle était dans la famille, on ne lui avait pas parlé trois fois sur ce ton.

Marie, devant son miroir, remplaçait son costume de cérémonie par un négligé ordinaire, mais qu'elle choisissait et ajustait avec soin. Elle donnait également à ses cheveux un tour plus coquet que d'habitude, tout en remarquant avec chagrin qu'elle était pâle, qu'elle avait la figure tirée, les yeux battus. Elle crut même apercevoir au coin de sa bouche un pli qui se formait, et de ses deux mains elle tendit la peau pour l'effacer. Depuis la fête de Saint-Martin, sa toilette l'occupait au moins une heure par jour, et elle faisait venir sa parfumerie de Barcelone.

Dans la cuisine et dans la salle, tout le monde était à l'ouvrage; on nettoyait, au sable fin, la vaisselle et la batterie de cuisine, que l'on mettait ensuite à sécher devant la porte, sur le gazon vert. Le soleil s'y mirait avec complaisance, et le gros chien blanc rôdait tout autour, en flairant d'un air maussade et désappointé. Les tables de chêne, lavées et épongées avec soin, étaient rapportées à grand bruit et à force de bras au garde-meuble. Marie grondait et trouvait que tout cela n'allait ni assez vite ni assez bien.

Le chanoine arriva en se frottant les yeux.

« Déjà levée ? dit-il à Marie. Et les enfants ?

Digitized by Google

— Leur porte est toujours fermée, dit sèchement celle-ci.

— Eh ! les voilà? » s'écria le chanoine en se retournant.

Gabriel courut à sa mère et l'embrassa bruyamment sur les deux joues. Le chanoine avait pris Dolorès par la main, et, la considérant :

« Est-elle jolie, notre petite blondinette ! Regardez donc, Marie. »

Mais celle-ci faisait semblant de ne pas entendre, et continuait de donner des ordres à haute voix. La jeune fille s'approcha :

« Bonjour, ma mère. »

Marie se retourna alors et la baisa au front froidement.

« Et le chocolat? dit le chanoine.

— Il est prêt, » répondit Marie.

Ils s'approchèrent de la table, qui était placée à l'extrémité de la salle. Gabriel prit le haut bout, et le chanoine s'assit à sa gauche. Dolorès et Marie arrivaient en même temps. Gabriel tendit la main à sa femme et l'attira à sa droite, tandis que Marie, avec un grand serrement de cœur, allait s'asseoir vis-à-vis. Elle venait de perdre sa place à table.

Cependant, Gabriel choisissait longuement parmi les tranches de pain grillé que l'on venait de poser devant eux. Il en mit plusieurs en morceaux avant d'en trouver une à son gré ; puis, il la découpa avec soin en mouillettes longues et minces, qu'il empila dans l'assiette de Dolorès. Il goûta à sa tasse pour s'assurer que le chocolat n'était pas trop chaud. Il suivit des yeux la première bouchée qu'elle prit, et lui demanda, avec un empressement inquiet, si tout était à son goût. Pendant le repas, il se trompa plusieurs fois de verre et vida celui de sa femme avec avidité. Marie observait tous ses mouvements.

Ils se levèrent. Gabriel prit le bras de Dolorès et remonta la salle.

« Où allez-vous? lui cria sa mère.

— Ici tout près, à la ferme d'*el Clot*, répondit Gabriel sans se retourner.

— Mais Dolorès ne veut-elle pas que je lui montre la maison, que je la mette un peu au courant?

— Il serait temps demain, répliqua le jeune homme en s'arrêtant.

— C'est vrai, dit le chanoine ; allez, enfants, allez.

— Attendez un instant, reprit alors Marie ; je vais avec vous : j'ai à causer avec la fermière.

— Eh bien ! allons-y tous, s'écria le chanoine en se levant. Qu'avons-nous de mieux à faire? »

Gabriel ne répondit rien, mais il était visiblement contrarié.

Digitized by Google

Ils marchaient en groupe, le chanoine menant Dolorès par la main, comme un petit enfant. De temps en temps, il s'arrêtait, et, du bout de sa canne, il lui montrait les lieux remarquables des environs.

« Regarde, là, tout en face, de l'autre côté de l'eau, ce rocher qui s'élève droit comme une tour; nous l'appelons le *roc de Saint-Sauveur*. Aux Rogations, tu verras le curé de la paroisse voisine, debout sur la plate-forme, bénir la contrée, puis se dépouiller de ses ornements et déjeuner sur place. Autrefois, je ne manquais pas de prendre part à la cérémonie. Il bénissait le nord et moi le midi; il mangeait les cuisses du poulet et moi les ailes. Mais aujourd'hui, je n'ai plus assez de jarret. Maintenant, suis le bout de ma canne et descends vers la rivière, là: vois-tu ce gouffre circulaire, dont les parois, taillées à pic, s'élèvent à perte de vue, tapissées de lierre? Il se nomme le Cuvier, à cause de sa forme. On n'a jamais pu en mesurer la profondeur. Tu peux entendre d'ici le bruit sourd de la rivière qui s'y précipite par une cascade de cinquante pieds. Quand le soleil l'éclaire en plein, on voit monter à la surface de l'eau et bondir en l'air, après les papillons qui voltigent, des truites d'une grosseur merveilleuse. Il ne serait pas bon de les prendre quand on le pourrait. Nous tenons des ancêtres que ce sont ces truites qui peuplent la rivière. Il est certain qu'au-dessous du Cuvier les eaux sont plus poissonneuses que partout ailleurs. Tu pourras en juger toi-même quand on te mènera..... Mais, à propos, sais-tu que ta mère s'entend comme pas un à lancer le filet?

— Vraiment! s'écria la jeune femme en regardant Marie.

— Quel mal y a-t-il? dit celle-ci.

— Et le fusil, reprit le chanoine, croirais-tu qu'elle le manie aussi en que moi?

— Ah! voilà une chose à laquelle, pour mon compte, je ne saurais m'accoutumer. J'en ai une peur affreuse.

— Et que deviendras-tu donc pendant que Gabriel et moi nous battrons la campagne? dit alors Marie avec un accent légèrement ironique.

— C'est bien simple, ma mère, observa Gabriel: nous n'irons plus chasser. »

Marie se mordit les lèvres.

« Viens par ici maintenant, continua le vieillard en gravissant un petit tertre. Regarde par cette échancrure, tout là-bas, dans le lointain. Vois-tu cette montagne bleue qui borne l'horizon et se confond presque avec l'azur du ciel? Ceci est déjà terre de France.

— Comment! je vois la France? s'écria Dolorès; vous dites que c'est la France? »

Digitized by Google

Et elle fixait vers l'horizon ses regards tout pleins d'une curiosité naïve, cherchant à distinguer en quoi la terre de France différait de celle de son pays.

« C'est le pic de *Bell-Matx*, autrement dit des *Trois-Croix*, reprit le chanoine ; il est enclavé dans la propriété d'un de mes plus anciens et de mes plus chers amis, Joseph Camboulin. Je l'ai connu au temps de l'émigration, il y a de cela plus de cinquante ans, ma fille ! Ta mère n'était pas encore née. Il doit être bien vieux aujourd'hui, mon pauvre Joseph. Mais il paraît qu'il se porte bien encore, à ce que m'a dit dernièrement un contrebandier qui l'a vu à Amélie-les-Bains, où il demeure. Moi, je ne le reverrai que là-haut ! »

Il montra le ciel et demeura pensif quelques instants.

La ferme d'*el Clot* se trouvait de l'autre côté du Ter. On passait la rivière sur un tronc d'arbre qui allait d'une rive à l'autre, et le long duquel on avait cloué des madriers en forme de tablier. Dolorès hésitait : Gabriel la prit dans ses bras et la porta de l'autre côté ; puis il traversa rapidement un bois de peupliers, et, prenant un chemin détourné :

« Nous y serons plus tôt par ici, dit-il à sa femme.

— Et l'oncle, et ma mère ?

— Ils nous rejoindront, sois tranquille. »

Le sentier qu'ils suivaient, après avoir couru quelques centaines de pas entre deux haies d'aubépines, disparaissait brusquement au fond d'un ravin, au milieu d'un entassement de rochers accumulés par les eaux. Quelques chênes s'élevaient çà et là, parmi les cubes de granit, robustes et vivaces, malgré les chocs qu'ils avaient reçus, et dont ils montraient sur leurs troncs noueux les larges cicatrices. C'était un lieu tout plein de recoins et de cachettes pour deux, les unes triangulaires, les autres carrées, avec ou sans couvert, selon le caprice du torrent qui les avait formées. Après avoir quitté le sentier et tourné quelques blocs, Gabriel s'assit sur une dalle, au pied d'un chêne, et fit asseoir Dolorès à côté de lui. Ils étaient protégés, à droite et à gauche, par deux roches lisses formant paravent, et en face, par un épais bouquet de fougères. Le soleil, déjà haut sur l'horizon, répandait sur eux cette bonne et douce chaleur que nul artifice humain ne saurait remplacer. Quelquefois, une bouffée de vent passait en murmurant au-dessus de leurs têtes, et sifflait dans les branches du chêne. Des feuilles sèches tombaient sur l'ombrelle de Dolorès, et, du milieu des fougères, un lézard vert la regardai avec curiosité.

Gabriel passa son bras droit sur les épaules de sa femme, la pressa

Digitized by Google

contre sa poitrine, et la baisa au front ; puis il lui dit, d'une voix émue :

« Ce lieu te déplaît peut-être; mais j'y ai passé de si longues heures à penser à toi, à murmurer tout bas ton nom, à prier Dieu, agenouillé sur cette même pierre, de vouloir bien nous unir un jour, que je n'ai pu m'empêcher de le revoir avec toi avant tout autre. Oh ! tu es ici dans ton domaine, Dolorès ; ces lieux te connaissent et sont pleins de toi. Regarde, voilà ton chiffre sur l'écorce de ce chêne, le voilà encore à ta droite, gravé sur le granit. Que de fois ne t'ai-je pas assise en pensée à la place même que tu occupes !.... »

Dolorès avait laissé tomber son ombrelle, et, suspendue au cou de Gabriel, la tête renversée, elle l'écoutait et le regardait ; son œil bleu, tout grand ouvert, était plein de vie et de tendresse, mais sans jet de flamme ni molle langueur. Le sentiment qui s'y peignait, étranger aux ardeurs du sang et aux transports de la passion, jaillissait des sources les plus pures de l'âme, et ne lui causait ni honte, ni embarras. A la face du ciel et du soleil, elle laissait éclater naïvement son amour avec un abandon plein de charmes. Gabriel la contemplait dans une muette extase. Sa poitrine se dilatait, son cœur s'ouvrait, et le flot céleste l'envahissait de tout côté. Il s'entendait vibrer et résonner comme un instrument d'enthousiasme. Les bandeaux de la jeune fille, lisses et dorés comme les deux ailes de quelque oiseau des tropiques, s'étaient écartés des deux côtés, et laissaient à découvert son cou et ses tempes, où circulaient de petites veines bleues. Ses lèvres rosées, transparentes, demeuraient entr'ouvertes par l'effet de la tension des muscles. Gabriel abaissa lentement les siennes, et, dans un long baiser, leurs souffles et leurs âmes se confondirent.

Autour d'eux, la grande nature faisait silence et se réjouissait !.... Tout à coup, Dolorès se dégage et se redresse en murmurant : « Ta mère ! » Gabriel lève les yeux, et aperçoit derrière eux Marie, debout contre le chêne, pâle et le regard étincelant. Elle essayait de sourire et, affectant un ton dégagé qui jurait avec le trouble profond de sa physionomie :

« Vous m'attendiez ? dit-elle ; me voilà, partons. L'oncle n'a pas osé passer la rivière ; nous le retrouverons là-bas, au retour. »

En même temps, elle descendait vers le sentier. Dolorès ramassait son ombrelle, et, rouge comme une cerise, elle se cachait de son mieux. Gabriel, confus et mécontent, coupait un branche d'arbre pour se donner une contenance. Ils marchaient tous trois sans rien dire.

Digitized by Google

IX

La fermière, qui les avait vus venir de loin, avait mis à la hâte sa robe de serge neuve et un bonnet de calicot fraîchement repassé. Elle avait mouché les enfants, balayé la cuisine, chassé les chiens et les chats qui dormaient pêle-mêle dans les cendres de l'âtre; puis, debout sur le seuil, comme un maire de village qui attend un prince sous son arc de triomphe, elle filait sa quenouille, l'œil et l'oreille au guet. Lorsque Dolorès franchit la barrière du mur de clôture, la fermière s'avança et, saluant à peine Gabriel et sa mère :

« C'est notre jeune maîtresse? dit-elle en s'inclinant. Dieu merci! Vivez longues années! Que la sainte Vierge.....

— Dites-moi, je vous prie, interrompit Marie, pourquoi votre chevrier continue-t-il, malgré ma défense, de mener ses chèvres au *Taillis-Vieux?* Vous congédierez ce drôle, entendez-vous? C'est comme les volailles que vous avez envoyées pour la journée d'hier..... je vous en fais mon compliment! elles étaient détestables. Tout va mal par ici, ajouta-t-elle en s'animant par degrés. Depuis la mort de votre pauvre belle-mère, il n'y a plus ni travail ni ordre dans cette ferme. Elle avait raison, la digne femme, de ne pas vouloir que son fils vous épousât. Elle vous jugeait incapable de tenir une maison, et elle ne se trompait pas. Mais j'avertirai votre mari, et s'il ne sait pas vous ranger au devoir, tant pis pour lui; je vous congédierai. »

Elle était entrée dans la ferme en achevant ces mots. Gabriel, Dolorès et la fermière demeuraient cloués à leur place; celle-ci tremblait de tous ses membres.

« Eh bien! cria Marie de l'intérieur, que faites-vous là? Viendrez-vous enfin me recevoir? Ne suis-je plus la maîtresse ici? Comptez-vous me manquer de respect? Voyons si vous aurez au moins un peu de lait à m'offrir. »

La malheureuse fermière n'y voyait plus. Elle courait, éperdue et pleurante, de l'étagère à l'armoire, de l'armoire au garde-manger, sans pouvoir retrouver la tasse de porcelaine.

« Voilà une femme rangée! disait Marie.

— Mais, hasarda timidement Dolorès, en montrant sur la table la tasse dans sa soucoupe, n'est-ce pas là l'objet qu'on cherche? »

Dans son trouble, la fermière ne se souvenait plus qu'elle l'avait préparée d'avance. Elle la prit, la remplit de lait, et la présenta à Marie, qui s'était assise sur un banc, devant le feu. Mais sa main

Digitized by Google

tremblait si fort, qu'une ondée du liquide tomba sur la robe de celle-ci, et, se partageant en petits ruisseaux, coula de tous côtés jusqu'à terre en clapotant. Marie bondit sur son siége.

« Maladroite ! » s'écria-t-elle exaspérée.

Et, d'un revers de sa main, elle fit voler la tasse au milieu de la cuisine. Les chats accouraient et lapaient le lait répandu sur les dalles, tandis que la fermière, aux genoux de Marie, sanglotait, la figure dans ses deux mains ; ses enfants, autour d'elle, se pressaient, effrayés, en l'appelant. Marie se leva et, à grands pas, hors de sens, elle reprit le chemin de Rocagirade. Gabriel et Dolorès la suivaient, celle-ci les larmes aux yeux, l'autre au comble de l'étonnement, et ne reconnaissant plus sa mère.

Le chanoine, assis au grand soleil, patiemment et sans penser à rien, attendait, et, du bout de sa canne, il traçait des dessins sur le sable. D'aussi loin qu'il vit venir Marie, il fut frappé de l'altération de ses traits.

« Qu'avez-vous, ma nièce ? lui demanda-t-il.

— J'ai..... qu'il faut chasser ces fermiers d'*el Clot*. Paresse, négligence, impertinence, ces gens-là ont tous les défauts.

— J'avoue que je ne m'étais pas aperçu.....

— Eh bien ! je m'aperçois, moi ! et cela doit suffire ce me semble. »

Et elle continua son chemin sans s'arrêter.

« Que peut-elle avoir ? demanda le vieillard à Gabriel.

— Je ne sais, répondit celui-ci.

— Rejoins-la donc, et tâche de la calmer. »

Gabriel pressa le pas, tandis que le chanoine interrogeait Dolorès. Celle-ci racontait de point en point ce qui s'était passé à la ferme, mais elle taisait la scène du ravin.

« Je m'y perds, disait le vieillard ; elle si bonne et si douce d'habitude ! »

Il ne supposait pas que ses craintes, au sujet des emportements jaloux qu'il avait redoutés dès le principe, se fussent réalisées sitôt et sans motif plausible.

Gabriel avait rejoint sa mère. Ils marchaient depuis un moment l'un à côté de l'autre. Tout à coup, le chanoine et Dolorès les virent s'arrêter, puis s'embrasser étroitement et continuer leur chemin bras dessus, bras dessous, comme autrefois. Pourtant aucune explication n'avait eu lieu entre eux. Quelques paroles affectueuses du jeune homme avaient suffi pour dissiper tout ce grand orage.

« Allons ! voilà qui va bien, dit le vieillard. Ce sera quelque mal de nerfs, quelque lubie. Il n'y paraîtra plus.

— Dieu soit loué, répondit Dolorès ; mais j'ai eu bien peur. »

Digitized by Google

Ils arrivèrent à Rocagirade. Marie avait repris son calme. A table, elle mangea, elle causa comme à l'ordinaire. Après le repas, elle prit un trousseau de clefs et dit à Dolorès :

« Allons, ma fille, que je vous montre notre maison.

— Bien volontiers, ma mère, répondit celle-ci. J'ai hâte de me rendre utile. »

Le chanoine les quitta pour aller faire sa sieste. Mais Gabriel s'attacha à elles et s'intéressa aux moindres détails.

Elles descendirent d'abord aux caves. La vieille Marthe marchait devant, munie d'une grande lanterne.

« Voici la cave du salé, dit Marie en ouvrant une porte basse d'où s'exhala une odeur forte et nourrissante. Nous mettons notre honneur de ménagère à ne la vider jamais. Il faut que le lard nouveau donne la main au vieux. Lève donc la lanterne, Marthe. »

A hauteur d'homme, tout autour, les murs étaient tapissés de quartiers salés, qui scintillaient à la lumière comme des stalactites sur les parois d'une grotte. De longues barres, disposées symétriquement en travers du plafond, soutenaient des enfilades de saucissons et d'andouilles qui, à la moindre secousse, entraient en danse et se balançaient, en se heurtant les uns contre les autres avec un sourd murmure. Sur le sol, et rangées le long du mur, les jarres à huile et les pots de graisse étalaient leurs ventres onctueux. Sur le couvercle de la plus haute, un chat noir accroupi montait la garde. Il regardait et ne bougeait pas.

Marie ouvrit ensuite la cave au vin. Il y avait là des tonneaux de toute dimension et des vins de toutes les dates. Quelques-uns remontaient à cent ans.

« Mais ceci regarde plutôt les hommes, » dit Marie en refermant la porte.

Elles remontèrent au premier étage. Marie ouvrit à deux battants ses armoires à linge, hautes et profondes ; elle montra avec orgueil les piles de draps, de couvertures, de serviettes, qui s'élevaient droites et régulières, sans enfoncement ni saillie, comme des colonnes de briques. Au premier plan, sur un ruban de planche resté libre, des poires et des pommes appartenant à des espèces rares ou remarquables par leurs dimensions, se détachaient rouges et dorées sur la blancheur immaculée du linge, qu'elles parfumaient d'une odeur douce et pénétrante. La charpie, les bandes, le linge des maladies et des décès, avaient leur compartiment à part.

« Tout cela, disait Marie en promenant ses doigts le long des assises pour effacer des plis imperceptibles, sort des mains de nos servantes et des nôtres. Rocagirade n'achète jamais de linge. Savez-vous filer?

Digitized by Google

— Certes ! répondait Dolorès piquée.

— C'est bien, on vous préparera un rouet. »

Au deuxième étage, on visita les greniers. Dans une vaste pièce correspondante à la salle d'honneur, et soutenue également au milieu par le pilier de granit qui se continuait jusqu'aux combles, des monceaux de blé, de millet, de haricots, inégaux de forme et de grandeur, s'élevaient le long des murs et tout au travers du plancher en files continues, semblables à des chaînes de collines aux aspects divers. Marie, en passant, prenait çà et là une poignée qu'elle laissait tomber en cascade d'une main dans l'autre, soufflant à mesure pour chasser la poussière, et faisant admirer à Dolorès la supériorité des espèces. Dans les chambres latérales, on voyait, ici de larges pavés de pommes sur un lit de paille luisante, là de longues perches fléchissant sous le poids des raisins, plus loin, de hautes saches remplies de noix jusqu'au bord et appuyées contre le mur ; et des centaines de fromages sur les claies qui pendaient du plafond comme des hamacs, et de grandes urnes en terre noire remplies de confiture, et en un coin à part, sur un piédestal de briques, la jarre au miel, dans laquelle Dolorès ne pouvait s'empêcher de tremper le bout de son doigt, tant l'odeur en était suave et la couleur séduisante.

« Voilà nos provisions pour l'hiver, dit Marie en descendant l'escalier. Viennent la neige et le mauvais temps, nous sommes en mesure de les recevoir et de leur tenir tête. »

La nuit était venue. La famille se mit à table pour le repas du soir, qui fut court à cause du froid. Ils se hâtèrent de gagner leurs places au coin de l'âtre, sous le manteau de la cheminée. Gabriel et Dolorès s'assirent à droite, le chanoine et Marie à gauche, sur des chaises en paille. En face, sur un banc de bois noirci par la fumée et poli par le frottement, les domestiques prirent place, par rang d'ancienneté. Guillaume venait le premier ; il déboutonnait lentement sa veste en peau de mouton, dont les parements, à droite et à gauche, se tenaient roides comme deux vantaux de fenêtre, et concentraient la chaleur sur son estomac. Puis, il sortait l'un après l'autre les pieds de ses sabots, relevait ses guêtres de drap gris et allongeait les jambes avec un soupir de satisfaction. Il tenait les mains dans les poches de sa culotte et regardait le feu en clignotant. A sa droite, Marthe filait ; plus loin, deux muletiers fumaient ; tout au bout, loin du feu et de la lumière, trois ou quatre petits garçons et petites filles, jeunes recrues de la domesticité, se tassaient pour tenir dans le coin qui leur était laissé. Les chiens et les chats montraient le bout de leur nez entre les chaises, s'avançaient par degrés, timidement, et venaient enfin s'asseoir entre les jambes des hommes.

Digitized by Google

Une grande marmite, où se cuisait la soupe du matin, suspendue à la crémaillère, frémissait et grondait, et, soulevant son couvercle, lançait, avec des sifflements aigus, des bouillons d'écume sur le brasier. On fermait à grand bruit les portes extérieures et l'on venait remettre les clefs à Gabriel. Marie parlait aux muletiers :

« Le grainetier d'Olot trouve-t-il notre blé à son gré ?

— Il faudrait qu'il fût bien difficile.

— Compte-t-il encore en prendre beaucoup ?

— Tout ce que nous aurons.

— Avez-vous fait ma commission chez le marchand de nouveautés ?

— Oui, maîtresse ; tout sera prêt à la fin de la semaine.

— Avez-vous vu, en passant à Canadeil, le boucher qui avait envie de nos moutons gras ?

— Il nous a ajournés à la semaine prochaïne.

— A la semaine des trois jeudis, interrompit Guillaume avec humeur. Voyez-vous, maîtresse, cet homme-là se moque de nous. C'est d'ailleurs un pauvre diable, presque toujours sans argent. J'irai voir son confrère de Belesta, un homme rond celui-là, parlant peu et payant bien. Laissez-moi faire.

— Oh ! pour cela, dit Marthe en arrêtant son fuseau, c'est vrai ! Il est riche autant que loyal.

— Et bel homme, et veuf ! ajouta d'un air malin le muletier.

— Que veut-il dire, celui-là, avec son bel homme ? repartit Marthe. Qu'il soit beau ou laid, qui s'en soucie ?

— Vous, parbleu !

— Moi ? sainte Vierge ! s'écria Marthe d'un air fâché, mais charmée au fond qu'on la supposât encore capable d'un tendre sentiment. Au moins, n'en croyez rien, maîtresse. »

Marie ne répondit pas. Les yeux penchés sur un tricot qu'elle tenait à la main, elle travaillait depuis un moment avec une activité fébrile, lançant de temps en temps des regards en dessous de l'autre côté de l'âtre.

Dolorès avait fait placer devant elle une table à ouvrage en palissandre, meuble coquet et unique dans ces montagnes, où les plus élégantes se contentent d'un coffret posé sur une chaise. Sa tante de Barcelone la lui avait envoyée avec son trousseau. Dolorès l'ouvrit, se mira dans la glace, passa sa main sur ses cheveux, et, prenant une tapisserie commencée, elle courba la tête et se mit à l'ouvrage.

Gabriel considérait la table avec une curiosité enfantine. Il en touchait les pieds, il en ouvrait les tiroirs, il la caressait comme un petit être animé et charmant. Puis son attention se portait sur la tapisserie, dont, à vue d'œil, les dessins grandissaient, se dévelop-

Digitized by Google

paient, s'achevaient sous la main de Dolorès. C'étaient des fleurs, des arbres, des hommes, une chaumière, tout un paysage qui sortait comme par enchantement des doigts de la jolie fée. Gabriel, avec un orgueil naïf, faisait admirer la merveille aux domestiques, qui ouvraient de grands yeux et considéraient Dolorès avec étonnement.

La jeune fille s'arrêta, et tendant la main à son mari, elle lui sourit doucement.

« Ce travail vous plaît donc bien, mon ami?

— C'est-à-dire que je ne vis jamais rien d'aussi beau.

— Il y en avait pourtant au couvent qui faisaient mieux que moi.

— Allons donc! »

Dolorès voulait continuer; mais Gabriel ne lâchait plus la main qu'elle lui avait abandonnée. Il isolait les doigts pour les admirer l'un après l'autre, comme ils étaient effilés, et blancs, et les ongles taillés avec soin, et la paume potelée, et le poignet arrondi. Puis, il élevait le tout à la hauteur de ses yeux, dans la pleine lumière, et il lui semblait que les chairs étaient transparentes, et qu'à travers il voyait la flamme du foyer. Et son œil s'animait, et, s'oubliant, il couvrait de baisers la main et le bras. Dolorès rougissait et résistait.....

Tout à coup, un effroyable hurlement de douleur retentit de l'autre côté de l'âtre. Une masse bondit, renversant la table à ouvrage sur les jambes de Dolorès, et la lampe sur sa robe. C'était Toledo, le chien favori de Gabriel. Il tournait sur lui-même au milieu de la cuisine, comme frappé à mort, et remplissait la maison de ses longs gémissements. Gabriel s'empresse auprès de sa femme, regarde le chien, puis sa mère. Celle-ci ricanait en montrant les pinces rougies par le bout.

« A la bonne heure! Voyons si je parviendrai à me débarrasser de cette odieuse bête, toujours assise sur mes jupes. »

On releva la table, qui était cassée. Dolorès, avec son mouchoir, essuyait les taches d'huile dont sa robe était couverte. Elle ressentait une vive douleur à la jambe, mais elle s'efforçait de la dissimuler et disait en souriant : « Ce n'est rien, ce n'est rien. » Une larme brillait pourtant au coin de son œil. Gabriel s'en aperçut, et il fut pris d'un mouvement de colère qu'il eut peine à maîtriser. Il s'approcha du chien.

« Où l'as-tu frappé? demanda-t-il à sa mère d'un ton sévère.

— Oh! là, là, ne nous fâchons pas tant. Je lui ai à peine effleuré le bout du nez. D'ailleurs, si tu y tiens tant, tu n'as qu'à l'enfermer dans ta chambre. »

Digitized by Google

Le chien se tut et Gabriel revint s'asseoir à sa place en se mordant les lèvres.

Le chanoine, qui sommeillait doucement dans son coin, la joue rougie par la digestion et la chaleur du foyer, réveillé en sursaut par le vacarme, demandait des explications en se frottant les yeux.

« C'est Toledo qui s'est brûlé, se hâta de répondre Dolorès; et qui a causé tout ce désordre en se sauvant.

— Sotte bête! » murmura le vieillard avec humeur.

Puis tirant sa montre :

« Déjà neuf heures! s'écria-t-il; allons, la prière! »

En même temps, il se mit à genoux sur sa chaise, tourné vers le mur, en face d'une niche où l'on voyait une statuette de la Vierge en bois doré, souvenir obstiné des anciens dieux domestiques, dont le nom même a survécu dans le mot *llare*, qui signifie en catalan le foyer. Il attaqua ensuite l'interminable série de suffrages et d'oraisons qui composaient la prière de la famille, s'interrompant de temps à autre pour secouer ceux qui s'endormaient au bruit monotone des répons. On priait pour l'âme de certains ancêtres *sortis du siècle* depuis plus de deux cents ans. On priait pour le succès des semailles et la conservation des bestiaux; on priait pour la prospérité de l'Espagne et pour le salut de la reine. Le chanoine se leva enfin, et, après avoir donné la bénédiction à la famille, il se dirigea vers sa chambre, précédé du vieux Guillaume. Gabriel et Dolorès ne tardèrent pas à l'imiter, celle-ci après avoir embrassé gracieusement Marie. Mais Gabriel quitta la cuisine sans dire un mot, et sa mère le regarda s'en aller d'un œil sec et dur.

X

Elle se retira la dernière. Marthe la suivait; elle la congédia brusquement et ferma elle-même sa porte avec fracas. Ses mains tremblaient, et elle rompait, en se déshabillant, les lacets et les boutons. Elle se mit au lit et essaya de s'endormir; mais, à mesure que ses sens se calmaient, et que cette espèce de lourdeur qui précède le sommeil s'emparait de ses membres, un remords cuisant s'éveillait au fond de son cœur et la perçait d'un dard aigu. Elle tressaillait, elle avait froid, comme si elle eût senti dans ses chairs la dent de quelque couleuvre sortie brusquement des hautes herbes de la prairie. Les événements de la journée défilaient devant son esprit et lui jetaient rudement à la face l'extravagance de sa conduite. Elle voyait, dès le matin, la vieille Marthe s'en allant, la tête basse; puis l'oncle aban-

Digitized by Google

donné au bord de l'eau, Gabriel et Dolorès surpris, la fermière sanglotant à ses genoux, le chien cruellement brûlé, et une vive douleur la saisissait. Elle se trouvait affreuse, et, fermant les yeux, elle se tordait sur son lit. Maintenant, son affection pour tous ces êtres qu'elle avait si injustement traités lui paraissait sans bornes. Elle ouvrait les bras et appelait de toute son âme Gabriel, son enfant chéri, qu'elle avait eu la dureté de laisser partir sans lui donner le baiser maternel. Et la bonne Dolorès blessée et souriante ! et son petit meuble en pièces ! Ah ! que penserait-elle de sa belle-mère? Quel accueil, pauvre enfant, dans cette maison où elle entrait avec tant de confiance !

Et, se levant, elle se promenait dans sa chambre, les bras pendants, les cheveux défaits, à pas lents, comme si elle eût porté un fardeau sur ses épaules.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! comment ai-je fait tout cela ? Suis-je donc à ce point maîtresse dure et mère dénaturée ? »

Et descendant au fond de sa conscience, elle y apercevait confusément un tumulte de passions affreuses, monstres des ténèbres, dont elle ne connaissait ni la figure ni le nom, et qui s'étaient glissés là elle ne savait comment. Et chacun en passant mordait et emportait un lambeau sanglant de son cœur. Son esprit s'égarait, elle reconnaissait à peine sa chambre, dont les meubles même avaient changé de couleur et de forme. Sa veilleuse prenait des proportions énormes et étincelait comme un météore. Elle eut peur ; elle essaya de se recoucher et de fermer les yeux.

Elle s'assoupit, et son cerveau échauffé se mit alors à enfanter, avec une rapidité vertigineuse, toute sorte de visions étranges. Un sentiment qui cheminait souterrainement dans son âme depuis la Saint-Martin, et que les événements, secondés par sa volonté, avaient comprimé jusque-là, fit explosion durant cette nuit de délire : elle vit le capitaine, elle entendit sa voix ; elle sentit dans sa main une main douce et parfumée.

Mais intérieurement elle se disait que tout cela n'était pas vrai, qu'elle était le jouet d'un rêve, et, faisant un effort, elle se réveillait la poitrine oppressée, et courait se jeter sur son prie-dieu. Elle se frappait le sein, elle invoquait la vierge, elle pensait à la mort et au jugement..... En vain ! La vision brûlante était toujours devant ses yeux.

Elle passa une robe et alla réveiller Marthe.

« Lève-toi, Marthe, je suis malade.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la vieille femme en sautant du lit, je parie que c'est l'omelette aux oignons d'hier au soir.

Digitized by Google

— Oui, c'est l'omelette..... Mais dépêche-toi, viens dans ma chambre. »

La servante accourut.

« Assieds-toi là, lui dit Marie en lui montrant un fauteuil près de son lit, donne-moi ta main, regarde-moi et causons. Parle-moi de mon mari, qui est là-bas dans le caveau, bien muré, sans air ni lumière. Il y a une niche béante auprès de lui : elle est pour moi, cette niche. C'est là qu'on m'enfermera bientôt, bientôt, car je vais mourir! Ah! il faut mourir, Marthe, il faut mourir! C'est un beau chant que le *De Profundis!* Tiens, chantons-le à voix basse et dans la position du pénitent de la légende, tu sais? »

Et, d'un geste rapide, elle écarta les couvertures de son lit, ne conservant que le drap, dans lequel elle se roula de la tête aux pieds, comme dans un suaire; puis, roidissant ses membres, elle demeura immobile et commença d'une voix sourde la lugubre lamentation.

La malheureuse touchait à la folie. Que la crise se fût prolongée une heure de plus, et sa raison y périssait : elle n'aurait pu tenir contre tant de passions violentes déchaînées à la fois. Ah! qu'elle payait cher en ce moment les douces joies de sa longue adolescence! Elle était arrivée au milieu de la vie sans connaître la lutte et la douleur, mais aussi sans avoir acquis l'expérience qui en est le fruit. A la première tempête, tous les germes bons et mauvais que l'âme humaine recèle dans ses profondeurs apparaissaient à la surface, et la volonté, surprise, déconcertée, ne pouvait rien pour réprimer le désordre.

Elle cessa de chanter, et, se découvrant la tête, elle vit Marthe qui la considérait muette de terreur et d'étonnement.

« Tu ne chantes pas? lui dit-elle. Tu as tort; c'est un charme puissant que le *De Profundis*. Tiens, il m'a guérie. Ne me quitte pas cependant, le mal pourrait me reprendre. »

Marthe sanglotait.

« Tu pleures? continua Marie, pauvre vieille amie! hélas! et tu ne sais pas encore tout ce que j'ai souffert. Quelle nuit, mon Dieu! Tu n'en diras rien, n'est-ce pas? Seulement, tu prieras pour moi. Oh! j'ai besoin que l'on prie pour moi! Je suis bien malheureuse! »

En parlant, elle s'attendrissait, les larmes lui venaient aux yeux, faciles et abondantes. Elle en versa longtemps, puis elle s'assoupit entre les bras de sa fidèle servante, qui ne la quitta qu'au petit jour, lorsqu'elle entendit claquer sur les dalles de la cuisine les souliers ferrés des muletiers.

Gabriel, de son côté, avait passé une partie de la nuit à chercher

Digitized by Google

la cause des brusqueries étranges et des transports furieux de sa mère. Après mille conjectures, il s'était arrêté à la pensée que sa mère éprouvait pour Dolorès une de ces aversions instinctives d'autant plus difficiles à guérir que la source en est inconnue et que la raison n'a point de prise sur elles. Alors, envisageant l'avenir qui, hier encore, s'ouvrait devant lui à perte de vue si calme, si souriant, et qui aujourd'hui ne lui offrait que des aspects sinistres, des points noirs à l'horizon, mille présages de tempête, il frémissait, et, soupirant, il s'affaissait sur lui-même, triste et découragé. Il alluma la lampe à bec suspendue au fond de l'alcôve, près du bénitier et du rameau de buis, et, accoudé sur l'oreiller, il regardait sa femme dormir. Dolorès était couchée sur le côté, les deux bras allongés et les mains jointes comme pour prier. Sa tête, à moitié enfoncée dans l'oreiller, offrait à l'œil le relief d'un camée antique : elle en avait la perfection et la pureté. Ses cheveux, enfermés dans son bonnet, laissaient paraître tout entier son cou délicat et arrondi sortant d'une camisole blanche serrée par une coulisse au-dessus des épaules. Un liseré de dentelles encadrait le gracieux ovale de son visage. Ses lèvres étaient closes et sa respiration était si légère et si calme que son sein remuait à peine. Quelquefois, le long de son corps, un léger tressaillement courait, et ses formes se dessinaient sous les couvertures.

Gabriel la contemplait, et, à la voir si belle et si paisible dans son sommeil, il se demandait ce qui pouvait choquer sa mère dans cet être charmant et délicat, dont la douce figure ne respirait que tendresses enfantines. Il trouvait son antipathie cruelle et insensée. « Pauvre Dolorès ! » murmurait-il avec attendrissement, et son amour s'avivait et grandissait de toute la haine que sa mère était censée lui porter. Puis, cette haine lui paraissait tellement monstrueuse, qu'il finissait par la trouver invraisemblable, impossible. Il se disait que, après tout, il se trompait peut-être, que sa mère pouvait bien avoir été malade, comme le pensait le chanoine, et, se rappelant combien elle aussi s'était toujours montrée bonne et douce, combien son affection pour lui avait été profonde, inaltérable, pleine de caresses et de soins, il se reprochait de l'avoir jugée trop promptement. Toute leur vie passée lui revenait à la mémoire ; il la revoyait en pensée partageant ses jeux d'enfant, puis, devenue son unique ami, son seul camarade, le suivant au fond des bois, au soleil et à la pluie, ne le quittant ni nuit, ni jour. Et, avec le regret de l'avoir condamnée sur un soupçon, il retrouvait au fond de son cœur tout son amour d'autrefois.

Dolorès ouvrit les yeux, le regarda, et, après avoir, par un geste de pudeur, ramené ses mains sur sa poitrine :

Digitized by Google

« Vous ne dormez pas ? lui dit-elle en souriant.

— Si fait, répondit Gabriel un peu déconcerté. Puis, la baisant au front : Ecoute, Dolorès, tu aimeras bien ma mère, n'est-ce pas ?

— Si je l'aimerai ! répondit la jeune fille. Ah ! mon ami, la recommandation est inutile. Une mère ! ne savez-vous pas que je n'ai jamais connu la mienne, et que mon rêve fut toujours d'en retrouver une auprès du mari que Dieu me donnerait ?

— Elle s'est montrée un peu vive hier au soir, reprit le jeune homme avec hésitation, mais ce n'est pas là son caractère.

— Eh ! je sais bien, répliqua Dolorès, elle était malade. »

Gabriel embrassa encore sa femme, et ils se rendormirent en se tenant par la main.

Le soleil était déjà haut lorsque la mère et le fils se levèrent, pleins de remords l'un et l'autre de leur conduite de la veille, et n'osant s'envisager. Ils allaient çà et là par la salle et dans les chambres, s'adressant des paroles banales d'une voix émue, comme deux amoureux qui n'osent se dire leur secret. Appuyé contre le chambranle de la porte extérieure, les mains derrière le dos, Gabriel regardait au loin en sifflant et en battant la mesure avec son pied. Sa mère vint se placer en face de lui, de l'autre côté de la porte, dans la même attitude. Ils étaient là depuis quelques minutes, lorsque Marie se rapprochant :

« Qu'as-tu donc là ? dit-elle en appuyant son doigt contre la joue de son fils. Puis : ce n'est rien, ajouta-t-elle, j'avais cru apercevoir une égratignure.

— Ah ! fit celui-ci en la regardant. »

Et tout à coup, de concert, ils s'embrassèrent étroitement. Après quoi, sans ajouter un mot, ils s'en allèrent chacun de son côté, le cœur soulagé, le visage joyeux.

Les jours suivants se passèrent en caresses et en prévenances infinies. Marie ne savait quoi dire ni quoi faire pour que Gabriel fût heureux et n'eût rien à souhaiter. Sa tendresse débordait même sur Dolorès, sur l'oncle, sur les domestiques. On ne voyait de tous côtés que des figures souriantes. Jamais on ne s'était tant aimé à Rocagirade, jamais on n'avait paru si heureux de se trouver ensemble.

Dolorès élevait chez elle des pigeons d'une espèce rare. Elle en parla un jour avec regret. Le lendemain, elle les trouva installés à côté de sa chambre, dans un petit cabinet, en attendant qu'on leur bâtît un pigeonnier. Elle dit qu'elle aimait à cultiver des fleurs, et le plus bel endroit du jardin, entouré d'une palissade, lui fut à l'instant réservé. Elle avait emmené à Rocagirade un angora qui la suivait partout. Toledo, jaloux des caresses qu'on prodiguait au nou-

Digitized by Google

veau venu, lui cassa les reins d'un coup de dent. Marie prit son fusil, et, sans l'intervention de Dolorès, elle aurait fait sauter le crâne au féroce animal. Le soir, en venant s'asseoir auprès du feu, après le souper, la jeune femme trouva à sa place la petite table à ouvrage debout sur ses pieds, et considérablement embellie. L'ivoire et l'or y brillaient de tous côtés en incrustations. Elle sauta toute joyeuse au cou de Marie en la grondant doucement de sa folle dépense.

Gabriel oublia bientôt le triste lendemain de son mariage. L'amour, avec tout ce que la possession y ajoute de solides attaches dans les cœurs honnêtes et neufs, avec cette idolâtrie de la forme qui se nourrit des souvenirs de l'intimité, avait étendu son empire à toutes les énergies du corps et de l'âme, qu'il gouvernait souverainement. Il suivait Dolorès comme son ombre, distrait, indifférent à tout le reste. Avec elle, il descendait au jardin; avec elle, il se penchait pour arroser des fleurs; avec elle, il remontait et s'asseyait, lui parlant peu et la regardant toujours.

« Tu ne sors pas? lui disait quelquefois Dolorès, qui, vaguement, souffrait de tant d'assiduité.

— Tu le désires?

— Je crois que le grand air te ferait du bien. »

Gabriel partait sans répliquer. Par les bois et les prairies, il marchait au hasard, sans rien voir ni entendre autour de lui, savourant les délices intérieures, les joies profondes et discrètes du nouvel initié. Assis au pied des arbres sur les bords du Ter, il rêvait longuement, et, entraîné à la fois par le cœur, par les sens, par l'imagination, il parcourait ce monde d'émotions et de voluptés mystérieuses qui venait de se révéler à lui. Parfois son œil humide étincelait, et un sourire étrange illuminait son visage; puis, de nouveau, dans toute sa personne, l'immobilité d'un long étonnement. Aux paroles qu'on lui adressait sur la route, il ne répondait pas, et, s'enfonçant dans les bois, il s'étendait sur le gazon, et son regard plongeait dans les profondeurs du ciel bleu. Le sentiment de la limite et de la distance s'évanouissait; les arbres touchaient au soleil, le soleil aux profondes abîmes, et lui, comme une vague et douce mélodie, il flottait dans l'ample sein de la nature. Mais tout à coup la forme aimée apparaissait, et, saisi d'un violent désir de revoir sa femme, il se levait en sursaut et courait à Rocagirade.

Un matin, Guillaume sortit de la chambre du chanoine en poussant des cris de terreur. On l'entoure, on l'interroge :

« Il est mort! » s'écria-t-il en montrant la porte.

Tous se précipitent. Le pauvre homme, la face violacée, la bouche et les yeux ouverts, roide et froid déjà, était couché sur son lit. Il

Digitized by Google

était mort d'apoplexie. Un domestique fut dépêché à Olot : prêtres et moines arrivèrent en foule, et les parents des environs, sauf don Solar, que ses affaires ou ses plaisirs retenaient à Bacelone depuis quelque temps. Le chanoine, avec tous les honneurs dus à son rang et à son titre, fut descendu dans le caveau, suffisamment regretté par l'assistance, qui se sépara après un copieux repas, laissant la famille à son deuil.

Marie pleura amèrement et sentit un vide effrayant autour d'elle. Depuis le mariage de Gabriel, elle s'était plus fortement attachée au vieillard. C'était l'ami sûr qu'aux jours d'isolement et d'abandon elle trouverait toujours là sous la main, souriant, plein de tendresse, le seul homme au monde qui pourrait devenir, au besoin, le confident de ses angoisses, et s'employer efficacement à les soulager. Gabriel et Dolorès pleurèrent aussi, mais ils se consolèrent en regardant l'avenir. Durant les premiers jours, ils furent très assidus auprès de leur mère. Mais peu à peu Gabriel s'éloigna, et bientôt après il entraîna sa femme, tandis que Marie obstinément se plongeait dans son deuil, et en buvait l'amertume avec une âcre volupté.

L'hiver était passé, le printemps s'annonçait par de douces effluves dans les airs, par des bondissements de troupeaux sur le penchant des collines, par des eaux plus abondantes qui descendaient des sommets neigeux. Au sein de la nature, la vie circulait à flots pressés, et jaillissait en vertes couronnes au sommet des arbres, en fleurs odorantes dans les prairies. Gabriel dit à sa femme :

« Viens au delà du Ter, au delà du roc de Saint-Sauveur ; je connais un ravin profond, où croissent les plus belles fleurs de la contrée : tu auras plaisir à les cueillir. »

C'était le matin ; Marie n'était pas encore sortie de sa chambre. Les vaches paissaient, devant la porte, le gazon humide de rosée, en attendant le bouvier, qui mangeait sur la terrasse, regardant au loin vers l'orient. Ils partirent par les chemins de traverse. Quand le sentier était trop rude, Gabriel passait son bras droit autour de la taille de Dolorès et la soulevait à moitié en marchant. Aux passages difficiles, il la pressait dans ses bras, pendant qu'elle-même se serrait contre sa poitrine, et, de ses deux mains, se suspendait à son cou. Toledo bondissait, au milieu des genêts en fleurs, à la poursuite des lapins, aboyant à plein gosier et se tournant de temps à autre vers son maître, comme pour lui reprocher son inaction. Ils ne rencontraient personne par les chemins ; ils étaient seuls sous la voûte du ciel comme dans leur chambre. Gabriel était ému, sérieux, quelquefois même dramatique. Mais Dolorès égayait le paysage de ses rires sonores et cristallins.

Digitized by Google

« Nous voici arrivés, dit le jeune homme en gravissant une dernière éminence. Regarde, c'est là-bas, dans ce bosquet de peupliers.

— Je voudrais bien me reposer un instant avant de descendre, » répondit Dolorès.

Elle s'assit, et, jetant les yeux autour d'elle :

« Oh ! le charmant paysage ! » s'écria-t-elle en joignant les mains.

Trois vallons parallèles couraient devant eux à perte de vue, droits et verdoyants comme des sillons de blé. Sur la croupe des collines, des masses plus foncées se détachaient : c'étaient des taillis de châtaigniers et de chênes, richesse forestière de la contrée. Çà et là, des fermes cachées sous les massifs envoyaient au ciel leur filet de lumière blanchâtre. Des bœufs mugissaient au loin, les oiseaux chantaient autour d'eux, le soleil versait à flots sa lumière joyeuse et sa chaleur fécondante.

« Que la nature est belle et que Dieu est bon ! » murmurait Dolorès.

Et Gabriel, qui avait vu cent fois ces mêmes lieux, les contemplait étonné, ravi, comme une merveille qui serait sortie tout à coup des entrailles de la terre. Ah ! le prisme d'amour ! ah ! le grand révélateur ! Qui comprend l'œuvre de Dieu, s'il n'a aimé ?

Ils descendirent. Belles et parfumées étaient les fleurs, haut et touffu le gazon, douce et hospitalière l'ombre des peupliers. La solitude était profonde, et la source limpide tombait de haut en murmurant.

Ce jour-là, ils rentrèrent tard à Rocagirade. Le lendemain, ils ne rentrèrent pas du tout. Un valet d'une ferme éloignée vint avertir Marie que ses enfants ne reviendraient que le jour suivant. Gabriel avait trouvé qu'il y avait beaucoup à faire dans cette ferme, et il avait jugé nécessaire d'y passer la nuit.

Comme ils s'amusèrent, les charmants espiègles ! et de l'embarras des bonnes gens qui s'empressaient gauchement pour les servir, et de leur vaisselle d'étain, et de leur mauvais lit, et de la table à toilette recouverte d'une nappe blanche, sur laquelle on avait disposé une cruche en terre noire pleine d'eau, un plat à barbe en guise de cuvette, et un gros cube de savon de cuisine.

« Et mes pantouffles ? dit Dolorès, quand elle voulut retirer ses bottines.

— Voilà ! » répondit Gabriel en lui montrant aux pieds du lit les souliers neufs de la fermière.

Et la rieuse jeune fille y enfouit ses pieds mignons et délicats, et,

Digitized by Google

se promenant par la chambre, elle faisait claquer sur les dalles la lourde chaussure de cuir.

« Et mon bonnet ?

— Oh ! la charmante vieille, s'écriait Gabriel en le lui rabattant sur les yeux. Bonjour, mère Dolorès !

— Bonjour, mon fils, » répondait celle-ci en le baisant au front.

Le lendemain, en rentrant, ils trouvèrent Marie dans les larmes. Elle écouta sans mot dire leurs explications et leurs excuses. Dolorès, inquiète, essaya de la consoler.

« Laissez-moi ! » dit sèchement Marie.

La jeune femme vint rejoindre son mari.

« C'est navrant ! dit-elle, les larmes aux yeux.

— C'est extravagant ! » répondit celui-ci avec humeur.

A partir de ce jour, sa douleur parut redoubler. Elle ne parlait plus et mangeait à peine. On la rencontrait dans tous les coins de la maison, tantôt assise sur un meuble, au fond d'un grenier ; tantôt accroupie sur les dalles de la chapelle ou à la porte du caveau ; et toujours dans les larmes. Quelquefois, on la voyait faire un geste de menace en serrant les dents ; puis elle reprenait pour des heures son attitude désolée.

« Va donc parler à ta mère, disait Dolorès à son mari.

— Que veux-tu que je lui dise ? Tu sais bien qu'elle pleure l'oncle. Il faut que cela se passe. »

Et, donnant le bras à la jeune femme, il sortait. Celle-ci, à regret et non sans tourner la tête, suivait. Marie, en les voyant s'éloigner, s'écriait avec rage :

« Ah ! ils n'ont pas de cœur ! »

XI

Un jour, elle travaillait seule dans sa chambre. Gabriel entra, un journal à la main, et s'assit pour lui lire je ne sais quel article. Ils causèrent ensuite.

« Savais-tu, lui dit Marie, que Dolorès eût été fiancée à Jose Vilada, notre voisin ?

— Non.

— Il paraît même que les choses étaient déjà fort avancées. Mais au dernier moment, Jose se serait retiré, ne la trouvant pas..... assez bien.

— Jose Vilada est un âne, voilà tout. Dolorès est la plus jolie fille de Catalogne.

— Jolie ! jolie !.... Mettons qu'elle le soit ; mais ce n'est pas ce

Digitized by Google

que je veux dire. Il paraît qu'il ne la trouva pas assez au courant des choses de l'intérieur, assez capable de tenir sa maison.

— Cela n'est guère probable. Dolorès tenait la maison de son père, qui n'allait pas trop mal, comme tu as pu en juger. D'ailleurs, pour nous, qu'est-ce que cela nous fait? N'est-tu pas là pour veiller à tout?

— Il n'est pas question de nous, et ce que j'en dis n'est pas pour me plaindre ni pour rien regretter. Mais entre notre maison et celle des Vilada, il y a de la différence. Tu sais qu'ils ont beaucoup d'amis à Barcelone, qui viennent chez eux dans la belle saison, des avocats, des généraux, même l'évêque. Jose ne l'aurait pas trouvée en état de recevoir de si grands personnages.

— Dolorès en sait plus que lui et que la moitié des grands personnages de Barcelone. Elle parle le français comme toi le catalan. Et quant aux manières, n'as-tu pas remarqué avec quelle distinction elle fait toutes choses avec grâce. Eh! parbleu, je le connais bien, le fameux don Jose Vilada, et sa mère aussi, et sa sœur aussi! Ils sont comme nous, ma mère, comme nous et à cent lieues de Dolorès.

— C'est beaucoup dire.

— Après tout, Vilada n'est qu'un fat, qui en a menti par la gorge; et la première fois que je le rencontrerai.....

— N'importe, il est singulier que Dolorès ne t'ait jamais parlé de cela.

— Elle doit avoir ses raisons; mais, tiens, ajouta-t-il en se tournant vers Dolorès qui entrait, elle va nous en parler à présent.

— De quoi s'agit-il? demanda celle-ci.

— Est-il vrai, chère amie, que vous ayez été sur le point jadis de devenir la señora Jose Vilada?

— Qui vous a dit cela? répondit la jeune femme avec un embarras visible.

— Mais..... on en parle, dit Marie.

— Eh bien, oui.

— Ah! fit Gabriel en baissant les yeux. Et vous n'avez pas fait serment, je suppose, de garder à jamais le secret sur les causes de votre rupture?

— Je regrette que vous désiriez les connaître, » dit Dolorès en rougissant.

Marie regarda son fils d'un air triomphant.

« C'est que, reprit le jeune homme, je dois vous avertir que Vilada abuse de votre discrétion, et qu'il se vante de vous avoir refusée.

— Ah! c'est trop fort! s'écria Dolorès indignée. Attendez un moment. »

Digitized by Google

Elle se leva, courut à sa chambre et revint un instant après, tenant à la main une lettre qu'elle remit à son mari.

« Lisez, dit-elle, lisez à haute voix. »

Dans cette lettre, signée Vilada père, on suppliait don Solar et Dolorès de ne pas divulguer la tentative infructueuse faite par Jose Vilada, pour obtenir la main de la jeune fille. Ils savaient que de pareils échecs jetaient toujours du ridicule sur les familles évincées, etc.

« Voilà un impudent coquin, s'écria Gabriel en se levant avec précipitation. Je vais le châtier sur l'heure comme il le mérite. »

Les deux femmes le retinrent et le calmèrent; mais elles ne purent l'empêcher de faire savoir aux Vilada que leur lettre était entre ses mains, et qu'il leur conseillait d'être modestes, comme il convient à des prétendants malheureux.

Les jours suivants, tout ce qui appartenait à Dolorès éprouva du malheur. Son parterre fut ravagé par une chèvre, qui se trouva enfermée dans la palissade on ne sut comment. Ses pigeons disparurent l'un après l'autre, emportés par le milan, disait l'un; mangés par les rats, disait un autre; volés par les gitanos, hasardait un troisième. Ses plus beaux vêtements, ses colifichets les plus précieux étaient enfermés dans un grand coffre placé près de la commode. Un jour, le coffre se trouva ouvert et une lampe renversée dans l'intérieur. L'huile avait coulé partout; pas une pièce n'était intacte.

« Mais aussi, quelle imprudence, murmurait Marie, de laisser la lampe sur la commode et le coffre ouvert à côté ! »

Dolorès était désolée et Gabriel furieux. Il n'y eut pas jusqu'au trousseau de doubles clefs que Marie lui avait remis, qui ne s'égarât sans qu'on pût le retrouver. Il fallut changer toutes les serrures.

« Avertis donc ta femme d'être plus soigneuse, disait Marie à son fils en l'attirant dans sa chambre.

— Est-ce sa faute? répondait le jeune homme avec humeur; on dirait que quelques méchant esprit s'acharne après elle.

— Et quel est ce méchant esprit, s'il vous plaît?

— Je n'en sais rien.

— Serait-ce point moi, par hasard?

— Je ne dis pas cela.

— Si tu ne le dis pas, tu le penses. Crois-tu que je ne lise pas sur les visages?

— Eh bien! quels sont ces grands mystères que tu pénètres?

— Il suffit; je n'ai pas besoin de m'expliquer.

— A ton aise!

— C'est cela! A ton aise! Bah! une mère, qu'est-ce que cela?

Digitized by Google

Qu'elle rie ou qu'elle pleure, qu'importe? pourvu que la belle et chère Dolorès soit contente!

— A la bonne heure! Nous y voilà enfin! Je voudrais bien savoir ce qu'elle t'a fait, cette pauvre fille, pour que tu la détestes à ce point?

— Ah! c'est moi qui la déteste! Je vous le dis, j'ai tous les torts! Poursuis, poursuis! Outrage-moi, insulte-moi! Eh! Dieu du ciel! A quoi donc est bonne une mère quand elle a enfanté, allaité, élevé son enfant? Pourquoi s'avise-t-elle de vivre encore, quand on n'a plus besoin de ses services? Sois tranquille, va! je ne te gênerai plus longtemps; tu n'as qu'à continuer.....

— Mais, au nom du ciel, de quoi te plains-tu?

— Moi? répondit Marie avec une ironie amère. En vérité, j'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre! Ne m'a-t-on pas donné le vivre et le couvert, jusqu'ici du moins? Ne me laisse-t-on pas tout à mon aise et sans me déranger, remplir la maison de mes larmes et de mes soupirs? Me plaindre! Ah! il faudrait avoir un bien mauvais caractère!

— Tu as donc juré de me rendre fou?

— Si j'étais ce petit ange, continua Marie en se tournant vers Dolorès, qui arrivait attirée par les cris; si j'avais ce petit air de princesse des Asturies, avec des robes à la mode de Paris, ce serait autre chose! J'aurais le droit de passer ma vie à ne rien faire, à courir les champs tout le jour, et d'exiger qu'on m'y accompagnât! J'aurais le droit.....

— Silence! cria Gabriel hors de lui.

— Silence? riposta Marie sur le même ton; silence? Moi? Non! Tu entendras tout! Il faut que j'éclate à la fin, que je dise tout ce que j'ai sur le cœur; il faut.....

— Assez! » interrompit le jeune homme en serrant les poings et en faisant un pas vers sa mère.

Dolorès se jeta au devant de lui et le saisit à bras le corps. Mais celui-ci pâlit tout à coup, ferma les yeux et tomba roide sur le parquet.

Marie se précipita vers lui, l'enleva de terre avec l'aide de Dolorès et le plaça sur son lit. Puis, l'œil hagard, haletante :

« Pédrille! vite, à Olot! Le docteur don Félix. Marthe, fouille dans cette armoire : le flacon bleu! Dolorès, de l'eau fraîche! »

Dolorès sortit, et, rencontrant Pédrille dans la salle, elle lui dit à voix basse :

« Passe par Saint-Martin, et dis à mon père de venir sur-le-champ.

— Oui, señora. »

Digitized by Google

Elle rentra. Marie, sans dire un mot, sans verser une larme, combattait l'évanouissement, tandis que Dolorès et Marthe pleuraient et invoquaient la Vierge.

Gabriel ouvrit les yeux, et, rencontrant le regard de sa mère, il les referma aussitôt et demeura immobile. Un moment s'écoula durant lequel Marie, en proie à une horrible anxiété, attendait un mot de son fils. Enfin, n'y tenant plus, elle appela à demi-voix :

« Gabriel ! »

Le jeune homme ne répondit pas.

« Gabriel ! » reprit-elle d'un ton plus haut.

Même silence.

« Gabriel ! » s'écria-t-elle enfin avec un accent déchirant.

Celui-ci ouvrit les yeux. Deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues. Il regarda sa mère, puis sa femme, qui était à genoux de l'autre côté du lit, et s'écria en levant les mains au ciel :

« Mon Dieu, hâtez-vous de m'enlever de ce monde ! »

La chambre retentissait de sanglots.

« Je me sens bien faible, reprit-il après un long silence. Je voudrais essayer de reposer. »

Tous sortirent. Marie et Dolorès s'assirent des deux côtés de la porte, les yeux fixés à terre.

XII

Pédrille, par monts et par vaux, filait droit sur Saint-Martin, comme un lévrier. Il arriva à la porte de don Solar et s'arrêta un instant pour s'essuyer le front. Il entendit de là un choc de verres et des éclats joyeux : « On ne m'attend guère, » dit-il en se grattant l'oreille d'un air embarrassé. Puis, il entra résolûment. Il trouva à table don Solar et le docteur don Félix, qui avait été appelé à Saint-Martin pour raccommoder une jambe cassée.

« Qu'y a-t-il de nouveau, Pédrille ? dit don Solar en voyant paraître le domestique.

— Oh ! pas grand'chose. C'est seulement le maître qui s'est trouvé mal tantôt, et j'allais à Olot chercher le docteur.

— Le docteur ? mais c'est sérieux alors ?

— Il faut espérer que ce ne sera rien. La señora Dolorès vous prie de venir aussi.

— Partons sur-le-champ, dit don Félix en se levant. Gabriel de Rocagirade n'est pas un homme à s'évanouir pour rien. »

On sella des mules et ils partirent au galop.

Pédrille suivait de son pied léger, mordant à même dans un

Digitized by Google

crouton de pain qu'il avait pris à la hâte sur la table. A la première côte, don Félix l'interrogea sur les causes de l'accident arrivé à son maître ; mais il n'en obtint que des réponses vagues. Il ne savait..... Il ne s'expliquait pas..... Le docteur verrait lui-même.

« En avant, » dit celui-ci en se tournant vers don Solar et en piquant des deux.

Cependant, Gabriel s'était endormi, et les deux femmes, quittant leur poste, s'étaient éloignées chacune de son côté sans se dire un mot. En songeant à l'accident qui venait d'arriver à son fils, Marie tressaillait d'épouvante et sentait augmenter son aversion pour Dolorès, tandis que celle-ci, profondément blessée des dures apostrophes de sa belle-mère, était décidée à rentrer dans sa famille. Elles allaient et venaient par la salle, lorsque Pédrille, qui avait pris un chemin de traverse en approchant de Rocagirade, entra en disant :

« Ils sont là.

— Qui donc ? demanda Marie.

— Le docteur et don Solar. »

Marie lança à Dolorès un regard terrible, que celle-ci soutint sans baisser les yeux. On entendit en même temps le trot des mules et bientôt les deux cavaliers entrèrent. Dolorès se jeta au cou de son père en sanglotant, tandis que le docteur interrogeait Marie : « Il dort, » répondit celle-ci sans quitter des yeux la jeune femme. Au même instant, Gabriel, que le bruit avait réveillé, agita la sonnette, et ils entrèrent tous dans la chambre.

Le jeune homme fut surpris de voir le docteur et son beau-père.

« On vous a dérangés bien mal à propos, leur dit-il en essayant de sourire. Je n'ai plus rien, tenez. »

Et il sauta du lit lestement pour leur serrer la main.

« C'est égal, dit le docteur, puisque nous voilà, racontez-nous comment cela vous a pris.

— Mon Dieu, je ne saurais trop vous dire ; je m'en souviens très vaguement.

— Est-ce que vous vous trouviez seul en ce moment ?

— Non, pas précisément ; ma mère était là, je crois, ainsi que Dolorès.

— Eh bien ! puisque ces dames étaient là, elles pourront nous dire.....

— Inutile, mon cher docteur, je vous jure que c'est entièrement passé.

— Vous êtes un enfant, dit don Félix en haussant les épaules. Voyons, señora Marie, parlez.

— Elle n'y était pas, elle n'a pas bien vu, se hâta de répondre le eune homme.

Digitized by Google

— Alors, ce sera vous, señora Dolorès, qui.....

— Moi ? » dit la jeune femme troublée.

Gabriel la regarda d'un air suppliant.

« Mais sans doute, reprit le docteur.

— Je ne puis vous rien dire, je ne suis arrivée qu'après l'accident. »

Don Félix se tut. Il comprit qu'il y avait là quelque secret qu'on ne voulait pas lui révéler. C'était un homme grave et réfléchi, vieilli dans la pratique de son art, qu'il aimait passionnément, et attaché à ses clients comme à sa propre famille. Il hésita un instant entre la discrétion que semblait lui commander la circonstance et l'intérêt de la santé de Gabriel. Ce dernier motif l'emporta.

« Ecoutez ! dit-il d'un ton résolu. Il n'y a ici personne de trop ; nous sommes en famille, il faut absolument que vous vous expliquiez. Dolorès, je vous ordonne de parler.

— Eh ! parle donc, que diable ! dit don Solar en lui secouant le bras.

— Mon père, s'écria alors la jeune femme en se jetant dans ses bras, emmène-moi, je t'en supplie ! Je ne veux pas demeurer ici un jour de plus.

— Oh ! oh ! dit alors don Solar en regardant tour à tour Gabriel et sa mère ; qu'est-ce que cela signifie ?

— Mon amie, s'écria Gabriel en se jetant aux pieds de Dolorès, ne me quitte pas, ne m'arrache pas le cœur !

— Non ! c'est moi qui partirai, s'écria à son tour Marie en se précipitant vers la porte ; je vois bien que c'est à la malheureuse mère à céder la place ! »

Elle mit sa tête dans ses mains et sanglota en prononçant ces derniers mots. Gabriel se jeta au-devant d'elle.

« Au nom du ciel, ma mère, qui te force à t'en aller ? Que veux-tu ? Qu'exiges-tu ? parles ; je jure de te contenter. Je ferai cent fois plus que tu ne demanderas..

— Hélas ! que demandai-je, répondit celle-ci en fondant en larmes, sinon que vous me laissiez moins seule à la maison, où je n'ai plus aucune société depuis la mort de l'oncle ? sinon que tu me témoignes encore quelque affection comme autrefois ?

— Ah ! je commence à comprendre, s'écria don Solar en croisant les bras et en les regardant sévèrement. Et c'est pour des motifs aussi frivoles que vous soulevez des esclandres à mettre en émoi tout le voisinage ? que vous vous emportez à tomber roides sur le parquet ?

— Oh ! mon père, si tu avais entendu comme elle m'a traitée !....

— Tais-toi, de par le diable ! N'avez-vous pas honte, tous trois, d'extravaguer ainsi à propos de rien ? Vous mériteriez qu'on vous

Digitized by Google

fouettât comme des enfants, ou qu'on vous enfermât comme des fous que vous êtes! C'est cela! gâtez et corrompez à plaisir les jours heureux que la trop bonne Providence vous avait ménagés! appliquez-vous à vous bien tourmenter les uns les autres! apprêtez à rire à vos domestiques, à vos voisins, à toute la montagne! Mais, jour de Dieu! j'y mettrai bon ordre; nous verrons si les Solar et les Rocagirade deviendront la fable du pays! »

Gabriel et sa mère écoutaient avec un vif sentiment de satisfaction la rude mercuriale de don Solar. Effrayés l'un et l'autre des extrémités où ils s'étaient emportés, et, surtout, des conséquences désastreuses que pourrait amener le départ de Dolorès, ils ne souhaitaient rien tant que de se voir contraints de se réconcilier. Dolorès, abattue, baissait la tête et pleurait. Gabriel s'approcha et, lui tendant la main :

« Tu ne m'aimes donc plus? » lui dit-il.

La jeune femme leva sur lui ses grands yeux bleus, et, pour toute réponse, se jeta dans ses bras, pendant que don Solar reprenait avec ironie :

— C'est cela! m'aime-t-il? Un peu.... beaucoup..... pas du tout. Docteur, allez donc chercher la marguerite, pour que ces pauvres petits amoureux la consultent! Voulez-vous bien en finir avec vos enfantillages! Dolorès, ta main! Marie, votre main! »

Les deux femmes obéirent et se tendirent la main. Mais nulle parole, nul regard franchement ami n'accompagna ce geste.

« A la bonne heure! continua don Solar. Et maintenant, essuyez vos yeux; vous voilà tous éplorés comme si vous reveniez d'un enterrement. Allons prendre un peu le grand air avant de souper. »

La nuit arrivait, une nuit fraîche, odorante, étoilée, comme le mois de mai en fait descendre sur les vertes solitudes de ces montagnes; une nuit à calmer les passions les plus ardentes, à apaiser les sens les plus émus. Le silence gagnait déjà au loin, et l'on commençait à distinguer le clapotement des eaux du Ter. Ils marchaient sur le chemin d'Olot à pas lents, sans rien dire, comme pour favoriser l'action bienfaisante de la nature sur leurs pauvres cœurs endoloris. Don Solar aspirait à pleins poumons les senteurs fortifiantes des bois environnants.

« Ah! le bon air, dit-il enfin, et comme il ouvre l'appétit! Si nous songions à rentrer? »

Ils rebroussèrent chemin. Le souper était servi; don Solar seul y fit honneur. Malgré ses encouragements et son exemple, les autres mangèrent peu et parlèrent encore moins.

CAMBOULIU.

(La 3e partie à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

DES

NAVIRES A ÉPERON

Les questions militaires sont à l'ordre du jour. L'opinion publique, tout en souhaitant la paix, ne peut se faire illusion sur les éventualités possibles de la situation politique. Sous l'empire de cette préoccupation, il est naturel qu'elle désire être tenue au courant des progrès accomplis et des réformes projetées, en tout ce qui touche à la défense du pays. Elle tient à connaître les ressources des divers Etats, les armes récemment inventées, les moyens actuels d'attaque et de défense; elle veut, en un mot, pouvoir calculer, dans une certaine mesure, quelles seraient nos chances de succès si une lutte sérieuse venait malheureusement à éclater en Europe.

Parmi les questions qui excitent au plus haut degré l'attention publique, celles qui touchent à nos intérêts maritimes se présentent naturellement, non pas que la France entretienne le rêve dangereux de conquérir, dans un avenir plus ou moins lointain, une suprématie absolue sur les mers, mais simplement parce qu'il importe que la modération de ses vues puisse exercer partout sa juste influence, grâce à l'établissement d'un sage équilibre entre les marines des diverses nations européennes. A ce point de vue, on nous saura peut-être gré d'ajouter à ce qui a été déjà publié sur les navires cuirassés quelques détails relatifs plus particulièrement aux bâtiments qui, tels que le *Magenta* et le *Solferino*, semblent, sous certains rapports, être aujourd'hui, dans la flotte française, le type le plus avancé de la puissance navale.

Nous n'aurons, pour remplir cette tâche, qu'à faire appel à des

Digitized by Google

documents[1] ou à des souvenirs de date déjà assez ancienne. Cette étude rétrospective n'aura pas seulement pour objet d'apprendre au public que, depuis vingt-cinq ans, des officiers français élaborent, pour nos vaisseaux, un armement spécial, avantageux au pays; elle servira surtout à éclairer le public sur les résultats qu'on est en droit d'attendre des perfectionnements indispensables que vient de recevoir le matériel de notre marine militaire.

I

Nous n'avions pas attendu le développement de la marine à vapeur pour reconnaître que ce nouveau moteur, qui met à la disposition de l'homme une force aussi docile que puissante, était de nature à amener dans les conditions de la guerre maritime un changement avantageux pour la France. A nos yeux, ce changement devait consister à déplacer à notre profit la supériorité navale, en renforçant nos équipages par l'adjonction de soldats aguerris contre le mal de mer.

L'histoire de la marine dans l'antiquité nous offre plusieurs exemples d'un semblable déplacement de force et de suprématie maritimes, obtenu dans des circonstances analogues. C'est ainsi que les Romains dépossédèrent les Carthaginois de l'empire des mers par l'invention du *corbeau*, qui annulait la supériorité résultant du grand nombre et de l'habileté des marins ennemis, en permettant aux consuls de tirer parti, sur mer aussi bien qu'en terre ferme, de leurs invincibles légionnaires.

Nous trouvons un exemple du même genre, et non moins décisif, à l'époque des derniers déchirements de Rome républicaine, prête à devenir la Rome des Césars. Octave, depuis deux années, n'avait éprouvé que des revers dans la guerre maritime qu'il avait à soutenir contre Sextus Pompée, maître de toutes les grandes îles de la Méditerranée, qui lui fournissaient de nombreux navires et d'habiles matelots. Le lieutenant d'Octave perfectionna l'invention du corbeau, attaqua la flotte ennemie, et la força à accepter le combat à l'abordage. La victoire fut encore plus complète, dans cette circonstance, que dans celle qui avait jadis valu le triomphe à Duilius.

Mais avant l'invention du corbeau, l'antiquité avait fait usage du *rostrum* ou éperon, dont la puissance était des plus redoutables. Ce

[1] Nous ferons notamment plusieurs emprunts au rapport que M. de Jonquières, alors lieutenant de vaisseau, fit sur cette question au conseil d'amirauté, dont il était membre, dans le courant du mois d'août 1849.

Digitized by Google

fut à cette arme, non moins qu'au choix heureux du champ de bataille, que la Grèce dut son salut à Salamine.

En cherchant à nous rendre compte des motifs qui plus tard firent abandonner aux peuples navigateurs de l'antiquité l'usage du rostrum, nous avons constaté que les galères, augmentant progressivement de dimensions, et néanmoins toujours mises en mouvement, dans le combat, par la force bornée de l'homme, ne pouvaient plus acquérir un degré de vitesse suffisant, et par conséquent une force d'impulsion susceptible de percer les murailles des navires, murailles dont la solidité avait dû prendre un accroissement proportionnel à celui de la grandeur des bâtiments.

Mais aujourd'hui que la vapeur a remplacé, dans ces circonstances, la force de l'homme, et que ce nouveau moteur permet d'imprimer aux navires des vitesses non-seulement égales, mais encore bien supérieures à celles des galères antiques, la question est redevenue ce qu'elle était jadis, et les effets directs du choc devront logiquement redevenir le principal agent de destruction. Dès lors, il nous parut évident que si, au début d'une guerre, nous pouvions produire inopinément des navires munis d'un éperon, ils opéreraient en notre faveur une diversion puissante. Ce détail explique comment et dans quel but nous avions été conduit, dès 1840, lorsque la guerre paraissait imminente, à proposer d'armer ainsi nos bâtiments à vapeur. Depuis cette époque, le combat du *Merrimac* a prouvé que nous ne nous étions pas trompé dans nos prévisions.

II

Nos idées sur cette importante question furent exposées, dès l'année 1840, dans un mémoire que M. le vice-amiral Lalande voulut bien se charger de remettre à l'amiral Duperré, alors ministre de la marine, et qui ne tarda pas à être soumis à l'examen d'une commission composée de MM. Boucher, inspecteur général du génie maritime, d'Oysonville, capitaine de vaisseau, et Mimerel, ingénieur des constructions navales. Nous admettions alors deux classes de navires à éperon : les gardes-côtes et les navires de haute mer. Pour atteindre le but que leur nom indique suffisamment, les gardes-côtes devaient satisfaire aux conditions suivantes : 1° avoir tout leur système de machine abrité contre les boulets ennemis ; 2° être armés d'un éperon assez solide pour résister, en toutes circonstances, aux effets du choc ; 3° être doués d'une grande vitesse ; 4° évoluer avec facilité et promptitude. Pour satisfaire à la première condition d'in-

Digitized by Google

vulnérabilité, nous donnions au pont principal du garde-côtes une tonture convexe, tant dans le sens de la longueur que dans celui de la largeur. Cette tonture avait pour but de rendre le navire insubmersible, en forçant les boulets à ricocher sur la surface du pont, et de mettre à l'abri la machine, but auquel concourait d'autre part la disposition des soutes à charbon, qui enveloppaient le mécanisme. Le système de pont à dos d'âne que nous proposions alors est adopté actuellement, dans les mêmes conditions, sur les bâtiments à coupoles de la marine anglaise, et sur les *Monitors* les plus récents des Etats-Unis.

La solidité requise pour l'éperon était obtenue grâce à un mode de construction dont nous présentions un plan détaillé. Ce mode de construction est précisément celui qui a été adopté récemment pour le *Magenta* et le *Solferino*. La vitesse du garde-côtes devait être très grande, parce que ce bâtiment, n'embarquant que de petites quantités d'eau, de vivres et de combustible, pouvait facilement être pourvu d'une machine très puissante. Le propulseur était une hélice. La quatrième condition, relative à la promptitude d'évolution, était assurée par l'augmentation facultative de la partie immergée du safran du gouvernail ; plus tard, nous proposâmes un évolueur. Aujourd'hui encore, ces deux dispositions paraissent conserver toute leur opportunité.

A l'égard des navires à vapeur, nous pensions que ces bâtiments, destinés à agir contre des vaisseaux, ne pouvaient être inférieurs à des frégates de 450 chevaux. Enfin, nous décrivions le mode d'attaque que ces bâtiments, aussi bien que les gardes-côtes, devraient employer contre l'ennemi.

Nous proposions encore d'armer la pointe de l'éperon d'un cône explosif, destiné à se loger dans les flancs du navire ennemi, et à y faire l'office d'un fourneau de mine. Plus tard, nous fûmes amené à renoncer à cet accessoire, parce que les effets de l'éperon seul, constatés à Lorient en 1843, prouvèrent que ce supplément de force destructrice était inutile ; mais on sera peut-être forcé d'y revenir aujourd'hui pour agir sur les murailles des navires cuirassés.

Le conseil des travaux de la marine, saisi de l'examen de l'affaire, approuva l'idée des gardes-côtes, mais pour la Méditerranée seulement. Il trouva l'idée de l'éperon ingénieuse, et pensa qu'elle serait surtout efficace contre des navires de faible échantillon, pourvu que la manœuvre de l'abordage pût s'effectuer dans tous les cas, ce qui lui semblait douteux. Il ne croyait pas d'ailleurs que l'éperon fût capable de percer la muraille épaisse des grands vaisseaux, et sans trancher la question, qu'il trouvait difficile, il pensait qu'elle ne pouvait être résolue que par des expériences coûteuses.

Digitized by Google

C'est alors que, pour la première fois, la question fut soumise au conseil d'amirauté. Ce conseil consacra à une discussion approfondie les séances des 4 novembre, 23 et 30 décembre 1842, et résuma sa délibération dans un avis favorable.

Le 27 février suivant, M. le directeur des ports proposa au ministre de faire exécuter à Gâvres et à Lorient les expériences de pénétration que nous avions indiquées, et qui paraissaient au conseil d'amirauté la clef de voûte de tout l'édifice. Il s'agissait de constater la pénétration des boulets dans le charbon de terre et à travers des murailles en bois revêtues de douze à quatorze feuilles de tôle superposées, de 10 millimètres d'épaisseur, et de rechercher les effets produits sur la muraille des navires par l'éperon.

Ces expériences furent exécutées avec un plein succès dans les premiers mois de l'année 1844. Les effets de l'éperon dépassèrent même nos espérances.

Ces résultats, qui remplissaient d'une manière très favorable au projet le cadre tracé par le conseil d'amirauté, et levaient toutes les objections présentées, auraient dû, à ce qu'il semble, ramener la question devant ce conseil; mais les hommes qui dirigeaient le département de la marine avaient changé, les circonstances aussi, et nous-même, nous dûmes prendre la mer. Nous voulions d'ailleurs profiter des progrès rapides de la marine à vapeur pour donner aux détails du système une plus grande perfection, et, vers le commencement de 1848, nous adressâmes au ministre le résultat de ces nouvelles études.

Abandonnant l'idée première d'adapter l'éperon à un bâtiment spécial, ou même à une frégate de 450 chevaux, nous allions droit au maximum de la force militaire, au vaisseau de cent canons. Les bases de notre conception se trouvaient, comme on voit, singulièrement élargies. Ce qui entraînait et enhardissait ainsi notre pensée, c'était le progrès rapide de la construction des machines à vapeur, l'emploi de la moyenne pression et de la connexion directe, but vers lequel l'art semblait tendre dès lors, tant en France qu'en Angleterre; c'était surtout le succès inespéré des expériences de Lorient sur la pénétration et la solidité de l'éperon. Enfin, nous étions vivement encouragé par les amiraux Casy et Verninhac à développer une idée qui tout d'abord avait obtenu le suffrage d'hommes tels que MM. Lalande, Duperré et Tupinier, que le conseil des travaux avait également approuvée en principe, tout en critiquant quelques détails, et qui, dès 1842, avait reçu une impulsion décisive dans le sein du conseil d'amirauté. Le succès des expériences de Lorient, ordonnées par le conseil, était encore dans toutes les mémoires, et l'on pensait généralement dans la marine qu'une ap-

Digitized by Google

plication de notre système aurait été ordonnée dès 1844, sans les changements survenus à cette époque dans le personnel. Nous étions en 1848, et il fallait réparer le temps perdu.

Nous avions pour but de transformer le vaisseau de cent canons en vaisseau à vapeur à éperon, de telle sorte : 1° qu'il ne perdît rien de sa hauteur de batterie; 2° qu'il embarquât quatre mois de vivres; 3° qu'il conservât toute son artillerie; 4° qu'il prît quarante-cinq jours d'eau, sans compter celle qui serait fournie par un appareil distillatoire; 5° que sa stabilité ne fût pas altérée; 6° que sa marche à la voile ne se trouvât pas sensiblement amoindrie; 7° qu'il fût pourvu de sept jours de charbon à la vitesse normale de 9n,88 en eau calme. Cette dernière prétention, que bien des gens trouvaient alors téméraire, péchait au contraire par la timidité. On supposait que les coefficients de résistance des carènes ne variaient pas sensiblement avec leurs dimensions; mais l'expérience a prouvé qu'il n'en est pas ainsi, et que cette résistance est à peu près moitié moindre, proportion gardée, quand on passe de la carène d'un aviso à celle d'un vaisseau : aussi a-t-on obtenu des vitesses de 12 nœuds, quand on croyait n'en atteindre que 10.

Le mémoire était consacré à l'exposition du système qui devait satisfaire à ce programme. C'était la description complète de tout le vaisseau : coque, armement, machine et emménagements. Tous les détails de construction étaient combinés et remaniés de manière à tendre au but principal, l'efficacité de l'éperon; c'était, en un mot, une œuvre complète d'ingénieur maritime que nous présentions au ministre.

Les proportions nouvelles données à notre projet effrayèrent les esprits, et, pour la première fois, le conseil des travaux, attaquant à la fois le fond et la forme, repoussa une idée qui semblait avoir pris racine dans la marine française; mais cette opposition ne fut pas de longue durée, et, dans le courant du mois de juin 1849, un avis plus favorable fut adressé au ministre.

Le conseil d'amirauté fut de nouveau saisi de la question, et cette fois les dernières objections soulevées contre nos projets furent définitivement écartées.

« L'éperon, disait le rapporteur, est, pour les combats sur mer, l'arme de l'avenir. A la vérité, si l'on doit combattre de loin, comme dans l'attaque d'une forteresse par un vaisseau, il est permis de douter que l'homme parvienne jamais à découvrir une source de force plus commode et plus énergique que celle de la poudre à canon, dont les effets consistent à projeter avec rapidité, dans l'espace, des projectiles massifs ou incendiaires. Mais il n'en est pas de même si le corps qu'il s'agit d'atteindre peut être directement

Digitized by Google

abordé. Une portion notable de la force balistique est alors inutilement absorbée par la résistance de l'air. Les anciens, qui ont eu à un plus haut degré que nous le génie de la guerre et de la destruction, l'avaient bien compris ; ils ne se servaient du choc à distance que lorsqu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Dès qu'ils eurent, sur mer, l'idée de remplacer les projectiles par le choc direct des navires armés du rostrum, la guerre maritime fut transformée. C'est au rostrum, non moins qu'à la disposition du champ de bataille, que la Grèce dut son salut à Salamine, et cet instrument si simple, devenu l'emblême de la puissance navale, fut exposé, sur toutes les colonnes des places publiques, à la vénération des peuples dont il avait sauvegardé l'indépendance. Mais, plus tard, les navires destinés à affronter des mers plus étendues et plus dangereuses, durent éprouver dans leurs formes des modifications propres à les rendre plus résistants, et une diminution économique dans leurs équipages. Ne pouvant plus être mis en mouvement par la force de l'homme, ils devinrent inhabiles à se mouvoir en tous sens, à cause de la direction capricieuse du vent. Dès lors l'éperon devint une arme rarement utile, et l'artillerie, quoique moins puissante, vint le détrôner complétement.

» Aujourd'hui que la vapeur nous a rendu avec plus d'énergie cette force docile que les bras offraient jadis, la question redevient ce qu'elle était. Qu'est-ce, en effet, qu'un bâtiment à vapeur, sinon une ancienne galère, dans laquelle les rames ont été remplacées par les roues ou l'hélice, les vivres par du charbon, et les bras de l'homme par les organes de la machine? Les navires à vapeur se meuvent en tous sens avec des vitesses inconnues aux anciens; les choses sont donc revenues au point de départ, et les effets directs du choc doivent, comme par le passé, devenir l'arme principale des navires, remplacer les armes de jet, annuler les effets d'une manœuvre compliquée, les combinaisons de la tactique navale, et la supériorité qui est particulièrement basée sur la spécialité des hommes voués au métier difficile de la marine à voiles. Telles sont, en peu de mots, les considérations qui dominent la question; elles suffisent pour signaler le but, en faire comprendre l'importance et justifier les efforts faits pour l'atteindre.

» Comme problème d'architecture navale, adapter un éperon solide à un vaisseau de guerre est une chose praticable et même facile. Les plans présentés par M. Labrousse ont satisfait, sous le rapport de la solidité, les hommes spéciaux et compétents. Ajoutons que l'éperon, adapté à la caisse d'expériences de Lorient, était établi d'après les mêmes principes, et que, malgré les chocs énormes qu'il a eu à subir, sous des vitesses de plus de 12 nœuds et sous des angles di-

Digitized by Google

vers, il n'a jamais souffert la moindre altération ni dans ses pièces ni dans ses liaisons.

» Sous le rapport des qualités nautiques, l'éperon, placé très peu au-dessous de la flottaison en charge, paraît offrir plusieurs avantages : il augmentera la vitesse du navire, dont il affine les façons ; il contribuera, par la nature et la force des pièces qui le composent, à augmenter la solidité de la proue ; enfin, il aura pour résultat d'opposer aux feux d'enfilade de l'artillerie ennemie, une muraille plus forte, plus résistante et surtout plus aiguë, qui tendra à faire ricocher la plupart des boulets.

» Examinons quel sera l'effet dynamique de cette machine de guerre.

» La pénétration d'un corps dans un autre dépend, toutes choses égales d'ailleurs, de la force vive du corps choquant, ou, en d'autres termes, du produit de la masse par le carré de sa vitesse. Or, peu importe que dans ce produit ce soit la vitesse ou la masse qui prédomine ; l'effet sera le même si le produit ne change pas. Ainsi, un vaisseau de premier rang, animé d'une simple vitesse de 75 cent. par seconde, se trouve, à cet égard, dans les mêmes conditions qu'un boulet de canon au moment où il sort de la bouche de la pièce. La pénétration dépend aussi de la forme de l'éperon ; celui de M. Labrousse est une espèce de cône pointu, revêtu de bronze, d'un angle d'environ 60°. Les expériences de Lorient ont prouvé que la pénétration de ce cône dans un massif de bois de chêne est peu inférieure à celle d'un boulet de 15 kilog.

» On ne peut donc douter qu'avec deux ou trois nœuds de vitesse au maximum, l'éperon tout entier d'un vaisseau ne pénétrât dans le flanc d'un vaisseau ennemi.....

» En face d'un si terrible adversaire, toute lutte serait impossible pour des vaisseaux ordinaires. Il faudra donc, et c'est la dernière prévision de M. Labrousse, dès qu'une nation maritime aura adopté ce redoutable engin, que les autres l'adoptent aussi, sous peine d'une extrême infériorité. Le système de guerre maritime se trouvera ainsi forcément changé ; les combats deviendront des combats d'éperon contre éperon. Or, la seule manœuvre rationnelle entre deux navires semblables, c'est de courir droit l'un sur l'autre, de s'élonger de bout à bout, de s'accrocher avec des chaînes, comme faisaient, au moyen du corbeau, les Romains à l'égard des Carthaginois, et d'engager corps à corps une lutte décisive, où la spécialité nautique n'a plus d'influence. »

Le rapporteur insistait ensuite sur l'opportunité que donnaient à nos propositions l'attitude équivoque et les préparatifs menaçants d'une grande nation voisine et rivale de la France, et concluait en

Digitized by Google

présentant un projet d'avis dont nous ne reproduirons que les motifs principaux :

« Le conseil d'amirauté, consulté sur la question de savoir s'il y a lieu d'entreprendre immédiatement les expériences relatives à l'éperon proposé depuis plusieurs années par M. Labrousse, considérant que ce projet a été regardé, dès le principe, comme renfermant une idée heureuse et qui pourrait être féconde; que telle a été l'opinion d'amiraux et d'ingénieurs éminents, et notamment celle du conseil d'amirauté en 1842; qu'en effet, si les prévisions de l'auteur se réalisent, le système de guerre maritime tendrait à se modifier complétement dans l'avenir au profit des puissances secondaires, lesquelles ont moins d'hommes spécialement voués au métier de la mer, mais qui possèdent plus de soldats; — que l'impulsion active donnée à l'exécution de ce plan par le conseil d'amirauté, en 1842, ne s'est ralentie que par suite des expériences qui furent alors reconnues nécessaires pour constater les effets de l'éperon sur des masses de bois ou des murailles de navires, expériences desquelles le conseil faisait dépendre toute la destinée du projet; — que ces expériences, faites à Lorient en 1843 et 1844, ont prouvé l'efficacité des moyens proposés par M. Labrousse pour blinder le bâtiment contre les feux d'enfilade venant de l'avant; que, relativement à la pénétration de l'éperon, elles ont exactement confirmé les prévisions d'une théorie basée sur les principes ordinaires de la mécanique, sur les lois du choc et sur les expériences de pénétration des projectiles sphériques de l'artillerie; que les incertitudes qui entourent cette partie essentielle de la question sont en très grande partie dissipées, et qu'il est à peu près certain que les effets de l'éperon adapté aux vaisseaux seront tels que l'auteur les avait indiqués; — que l'application de la vapeur à la locomotion des navires tend à assimiler leur manœuvre à celle des galères antiques, qui étaient armées d'éperons; que la faculté de les diriger en tous sens assure, en général, l'effet de l'éperon, surtout au milieu d'une mêlée; — que des vaisseaux à vapeur auront eux-mêmes sur le vaisseau-éperon le désavantage de redouter un abordage qu'ils ne peuvent donner; qu'ainsi, le vaisseau-éperon semble devoir être, dans toutes les circonstances, un très redoutable adversaire pour les bâtiments à voiles et à vapeur actuellement existant dans les marines européennes; — que l'addition de l'éperon ne semble devoir être préjudiciable à aucune des qualités nautiques des vaisseaux, et qu'elle n'enlève rien d'ailleurs à leur force militaire actuelle; — que l'éperon, si son efficacité était bien reconnue, permettrait à la France de transformer subitement en machines de guerre formidables un grand nombre des bâtiments à vapeur qu'elle possède,

Digitized by Google

» Est d'avis, quant au principe, qu'il importe d'entreprendre le plus tôt possible des expériences décisives au sujet du vaisseau-éperon. »

« Quant au mode d'exécution, considérant que les plans du vaisseau à éperon présentés par M. Labrousse ont l'inconvénient de compliquer la solution d'une question fort grave en elle-même, de questions accessoires controversables, telles que celles relatives à une machine à vapeur de dimensions inusitées jusqu'à présent, à un arrimage spécial, à une mâture non encore expérimentée ; — qu'il est préférable de ne faire entrer qu'une seule inconnue dans le problème à résoudre, et qu'il convient par conséquent d'appliquer l'éperon à un vaisseau à vapeur dont le système général offre toute garantie ; — que le vaisseau mixte de cent canons *l'Austerlitz* semble satisfaire aux conditions que demande l'auteur du projet.....

» Est d'avis qu'il y a lieu de choisir ce vaisseau pour y adapter une proue à éperon, suivant les plans proposés par M. Labrousse. »

On voit que l'habile rapporteur du conseil d'amirauté, après avoir apprécié et fait ressortir avec lucidité les avantages de notre système, se séparait de nous quant au mode d'exécution, et n'osait conclure qu'à une tentative d'application économique et presque timide. A ce sujet, il convient d'observer que l'événement a donné raison à celles de nos prévisions qui, en 1849, semblaient encore trop hardies. Ainsi, les réductions que présentait la mâture de notre modèle ont été bien dépassées dans ceux qu'on a exécutés depuis ; le lest a été supprimé; les machines ont été construites d'après le système que nous proposions, etc.

III

A la suite du rapport dont nous venons de citer quelques passages et de la discussion approfondie à laquelle il donna lieu dans le courant du mois d'août 1849, le conseil d'amirauté, présidé par le vice-amiral Hamelin, tout en émettant un avis unanimement favorable à l'application immédiate, se borna à proposer au ministre de faire cette application, non pas sur un vaisseau d'un modèle spécial, comme nous l'avions demandé, non pas même sur le vaisseau mixte de 100 canons, *l'Austerlitz*, mais sur une simple corvette à vapeur de 250 à 300 chevaux. Ainsi les arguments si multipliés et si concluants du rapport n'eurent pas la puissance de faire adopter pleinement des conclusions qui pourtant faisaient une ample concession

Digitized by Google

à l'esprit de tergiversation et de retenue, puisqu'elles ne reproduisaient qu'en partie les nôtres. A son tour, l'administration, dominée par diverses considérations plutôt financières que techniques, ne donna aucune suite aux propositions du conseil.

Aujourd'hui que ces idées, alors nouvelles, ont passé enfin du domaine de la théorie dans celui de la pratique, il paraît tout simple de posséder des vaisseaux à hélice de 1,000 chevaux, sans lest, presque sans mâture, et armés d'un éperon. Mais il a fallu, pour en arriver là, que le temps dissipât bien des préventions, fît oublier de vieilles habitudes, et familiarisât les esprits avec des innovations en apparence très hardies.

Toutefois, depuis l'époque dont nous parlons, l'expérience n'a apporté, en ce qui concerne particulièrement l'éperon, aucun perfectionnement de quelque importance au mode de construction et d'installation que nous avions proposé. Après avoir emprunté à l'antiquité l'idée première de cette machine, nous avions dû nous préoccuper avant tout du problème délicat de l'adapter, dans des conditions pratiques, à des bâtiments qui, par leur grandeur et leur vitesse, n'avaient rien de comparable avec ceux des Grecs et des Romains, et nous avons eu la satisfaction de voir, quand l'application en a été faite sur le *Magenta* et le *Solferino*, que nos calculs ne nous avaient pas trompé. Mais nous le reconnaissons volontiers, il était bien permis, en 1849, de concevoir des doutes sur le succès d'une œuvre si éloignée des données qu'on avait sous les yeux.

Tous ces doutes sont aujourd'hui dissipés. Longtemps soumis aux vicissitudes de la controverse, l'éperon a définitivement gagné sa cause. Pour toutes les personnes qui s'occupent de la marine, c'est l'arme la plus redoutable qu'on puisse employer contre des navires, et c'est aussi la mieux appropriée au génie militaire de notre nation, puisqu'elle a pour conséquence probable la substitution forcée des combats à l'abordage aux combats d'artillerie. Aussi notre opinion, partagée aujourd'hui par un grand nombre d'hommes compétents, est que l'emploi de l'éperon doit être généralisé sur notre flotte de guerre. Quelques personnes pensent, il est vrai, que l'application de cette arme n'a acquis toute son opportunité qu'à dater du jour où les bâtiments ont été protégés extérieurement par des cuirasses, et qu'elle était au moins prématurée à l'époque où nous luttions si ardemment pour la faire prévaloir. Cette idée nous semble erronée. Si l'on a suivi avec un peu d'attention les considérations présentées par l'auteur du rapport au conseil d'amirauté, on doit demeurer convaincu que le vaisseau à éperon tel que nous le proposions n'était pas dans des conditions moins avantageuses qu'aujourd'hui pour l'abordage. Grâce à la finesse des formes de l'avant et à ses soutes de

Digitized by Google

blindage transversales, il n'était pas moins protégé contre les coups d'enfilade que ne le serait aujourd'hui le *Solferino* dans les mêmes circonstances ; et, d'un autre côté, il avait, sur ce dernier vaisseau, l'avantage d'avoir à attaquer des adversaires sans cuirasse, qu'un seul coup d'éperon, même très oblique, eût suffi pour couler à fond.

Les conditions ne sont plus exactement les mêmes aujourd'hui ; elles sont moins favorables à l'assaillant. Evidemment, il faudra désormais une vitesse plus grande et une direction plus normale dans le choc, pour obtenir les mêmes effets. Nous croyons pourtant que l'éperon pourra rendre encore de grands services, malgré l'accroissement de résistance que les cuirasses ont donné aux navires contre la pénétration. Mais c'est un motif de plus, à nos yeux, pour ne pas s'écarter de la forme conique que nous lui avions, dès le principe, assignée. C'est, en effet, la seule forme qui fasse concentrer sur un seul point de la carène ennemie toute la force vive du vaisseau abordeur, et qui assure la meilleure chance de la percer ou de l'enfoncer. Il n'en serait pas de même pour les proues tranchantes ; outre des réactions plus violentes pour l'abordeur, le choc, réparti sur une grande étendue de plaques de fer, serait ainsi disséminé, et perdrait beaucoup de son effet destructeur. La forme conique est aussi la seule qui permette d'atteindre et de briser l'hélice du navire abordé, et qui offre une possibilité sérieuse d'entamer sa cuirasse dans les chocs obliques. Elle est la seule enfin à l'aide de laquelle on puisse revenir à la solution de ce problème d'un éperon explosible, que nous avions aperçu il y a déjà bien des années, comme on l'a vu plus haut, et auquel il faudra peut-être revenir un jour.

Après avoir prouvé que l'abordage sera la conséquence presque inévitable de l'adoption de l'éperon, il nous resterait à indiquer encore les moyens de le rendre toujours possible et efficace. Mais cette question, qui ne laisse pas que d'offrir des difficultés à cause de la grandeur des masses en mouvement, nous entraînerait trop loin. Pour le moment, il nous a paru suffisant de faire ressortir les avantages que la France peut attendre de l'adoption générale d'une arme proposée par nous dès 1840, c'est-à-dire à une époque où il y avait peut-être quelque mérite à en pressentir l'efficacité.

Contre-Amiral LABROUSSE.

Digitized by Google

LE

ROMAN CONTEMPORAIN

EN ANGLETERRE

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

DEUXIÈME PARTIE[1]

Rachel Ray, by Anthony TROLLOPE.

VII

La visite de Luke Rowan au cottage avait eu pour effet de donner une forme déterminée aux vagues idées matrimoniales qui avaient jusqu'à ce moment flotté dans son esprit. Une autre circonstance vint encore les fortifier par la contradiction. En rentrant à l'hôtel, où il avait élu provisoirement domicile, Luke trouva sa mère qui l'attendait. Mistress Rowan avait été mise au courant, par mistress Tappist, de l'inclination naissante de son fils pour Rachel, et sa visite n'avait nullement pour but de l'encourager. Luke avoua franchement sa position vis-à-vis de Rachel. Il n'avait pas encore fait sa demande officielle, mais il avait agi et parlé de telle façon, que cette demande

[1] Voir 2e série t. XXXVIII, p. 591 (livr. du 15 avril 1864)

Digitized by Google

était inévitable. Mistress Rowan insista sur l'inégalité des fortunes, et, de plus, sur l'infériorité relative de la condition de la famille Ray. Quant à la querelle qui s'était élevée entre son fils et M. Tappist, mistress Rowan en parla peu ; ce n'était pas ce qui lui tenait le plus au cœur.

Toute son argumentation échoua devant la volonté nettement exprimée de Luke. Elle se retira sans avoir rien obtenu. Loin de là, le jeune homme, au sortir de cet entretien, était dans des dispositions telles, qu'il prit son chapeau pour se rendre au cottage et faire officiellement sa demande. Il réfléchit cependant qu'il était onze heures du soir, et remit cette démarche au lendemain.

La conversation qu'il avait eue avec sa mère lui avait fait deviner ou tout au moins pressentir la corrélation étroite qui existait entre son amour pour Rachel et les mauvais procédés dont il était l'objet de la part des Tappist. Il en fut justement indigné, et l'heure avancée l'empêcha seule de se rendre chez son ancien associé pour lui demander un compte sévère de sa conduite. Mais la nuit calma les bouillons de sa colère. Il réfléchit qu'il devait bien quelques égards à l'homme qui avait été pendant tant d'années l'associé de son oncle. Résolu de faire une dernière tentative pour arriver à un arrangement amiable, il se rendit, le matin avant le déjeuner, à la brasserie.

M. Tappist était dans son cabinet. Luke le trouva debout devant la cheminée, les mains croisées derrière le dos. Sur son bureau était une lettre ouverte, une lettre de l'attorney de Rowan.

Les deux ci-devant associés échangèrent une froide poignée de main.

« Je viens causer un moment avec vous, monsieur Tappist, dit Rowan.

— A propos de cette lettre sans doute. Tenez, jeune homme, ce que je hais le plus au monde, c'est l'absence de franchise. »

Rowan, qui avait en effet écrit à son attorney quelques jours auparavant, avait presque oublié cette circonstance. L'accusation de manque de franchise lui fit oublier ses intentions conciliantes, et il protesta énergiquement contre l'imputation de M. Tappist. Celui-ci répliqua avec une aigreur croissante, et conclut en menaçant Rowan de le faire jeter à la porte s'il ne sortait volontairement de la brasserie.

« Vous êtes fou, monsieur Tappist, » lui dit Rowan en haussant les épaules.

Tappist saisit le *poker*, forte tige de fer dont on se sert pour remuer le charbon embrasé. Toutefois, sa démonstration n'alla pas plus loin. Rowan, les bras croisés, le regardait en face.

Digitized by Google

« J'enverrai chercher la police, dit le brasseur.

— Vous voulez dire un médecin. Mais calmez-vous : je ne veux pas rester ici contre votre volonté. Nos affaires seront réglées judiciairement. C'est vous qui l'avez voulu. »

Luke sortit, laissant M. Tappist, homme au fond des plus pacifiques, un peu honteux de la violence à laquelle il s'était laissé aller. Mais, quand il quitta son bureau pour se mettre à table, il n'en était pas moins résolu à maintenir ses droits, même au prix de tout son bien.

Cependant, Luke Rowan prenait le chemin du cottage. Mistress Ray en était partie dès le matin. Mistress Primé l'avait priée de venir à Baslehurst, sans doute pour l'entretenir de l'union projetée avec M. Prong.

« Ma mère est sortie, dit Rachel au jeune homme quand il se présenta à la porte du cottage.

— Puis-je entrer ? » demanda Rowan.

Rachel ne savait trop que répondre ; mais Luke la tira d'embarras en s'introduisant sans plus de cérémonie. On ne pouvait pas exiger qu'à l'exemple de M. Tappist, elle s'armât d'un *poker* pour le mettre à la porte. Il entra donc dans le parloir et s'assit près de la table. Rachel se plaça en face de lui.

« Votre mère vous a-t-elle répété ce que je lui ai dit hier ? demanda Luke.

— Qu'avez-vous donc dit ?

— Oh ! vous le savez ; je vois sur votre visage que vous le savez. Me permettrez-vous maintenant de vous appeler Rachel ? »

Par une habile manœuvre stratégique, il se rapprocha de la jeune fille et lui prit la main. Elle le laissa faire, mais elle tremblait un peu.

« Rachel, lui dit Rowan, je veux que vous deveniez ma femme. »

Elle ne répliqua rien ; elle eût voulu parler, mais sa gorge serrée ne laissait passer aucune parole.

« Il faut que vous me répondiez, Rachel, reprit Rowan, ou je reste ici jusqu'à ce que votre mère soit de retour, et alors elle répondra pour vous. Je pense que si vous me détestiez, vous me le diriez franchement.

— Je ne vous déteste pas, murmura-t-elle.

— Et m'aimez-vous ? »

Elle fit un léger signe de tête.

« Et vous voulez bien être ma femme ? »

Un autre mouvement de tête fut sa réponse. Puis, elle se leva et voulut s'éloigner. Mais il la retint et la força doucement de se rasseoir. Il lui raconta le dernier épisode de sa querelle avec Tappist, et

Digitized by Google

fit une peinture fort réjouissante du brasseur brandissant son *poker*. Il ajouta qu'il allait être forcé d'aller à Londres pour suivre cette affaire, et qu'il n'avait pas voulu s'éloigner sans avoir obtenu d'elle une réponse favorable. Son absence durerait une semaine ou deux; il l'épouserait à son retour, c'est-à-dire dans le courant du mois suivant. L'entretien fut long, il dura deux heures. Rowan lui dit qu'en dehors de la brasserie il avait une petite fortune, un revenu de quatre cents livres par an. Rachel trouva que c'était bien suffisant, mais elle avoua que, de son côté, elle n'avait rien. On sait ce qu'un homme bien épris répond en pareille circonstance. Bref, Rachel eut lieu d'être pleinement satisfaite de la sincérité des sentiments de son futur mari. Celui-ci lui fit seulement pressentir que sa mère, mistress Rowan, ne serait peut-être pas tout d'abord enchantée de ce mariage; mais il ne fallait pas s'en préoccuper, le dépit maternel ne serait pas de longue durée. A tout hasard, il était maître de disposer de sa main, et il en disposerait à sa guise. Il partit enfin, en promettant de revenir dans la soirée.

Mistress Ray revint assez tard dans l'après-midi. Rachel l'attendait avec impatience pour lui raconter dans tous ses détails la visite de Rowan. Mais mistress Ray apportait aussi son contingent de nouvelles, et il fallut que Rachel se résignât à les écouter avant de pouvoir placer un mot de son propre récit. Mistress Ray fit donc part à Rachel du prochain mariage de mistress Prime avec M. Prong. Elle n'approuvait pas complétement ce projet. M. Prong ne lui avait jamais inspiré la moindre sympathie. Rachel pensait absolument de même. Mais mistress Prime était décidée, et il ne restait plus à régler que quelques détails relatifs à la question d'argent. Quand sa mère eut fini, Rachel put prendre la parole et raconter, dans les plus minutieux détails, la visite de Rowan. Elle était à l'apogée de son bonheur. Hélas! au même instant, une conspiration s'ourdissait dans l'ombre pour le détruire. Un orage se préparait. Nous allons le voir éclater.

Le premier nuage se présenta sous la forme d'une lettre qui arriva dans la soirée pour informer Rachel que Rowan était obligé de se rendre sur le champ à Londres pour l'affaire de la brasserie. Ce départ était affligeant, mais il était prévu. Le danger n'était pas là; il était dans l'alliance, on pourrait dire la coalition de mistress Tappist et de mistress Rowan, qui s'étaient décidées à une action commune pour entraver le mariage de Luke avec Rachel.

Le lendemain du départ du jeune homme, une voiture s'arrêtait solennellement à la porte du cottage. Ces deux femmes en descendaient. Rachel les vit arriver et devina instantanément qu'une attaque allait être tentée contre son bonheur. Elle ne comptait pas beaucoup sur la résistance de sa mère. Elle résolut de la laisser seule

Digitized by Google

aux prises avec l'ennemi. En n'assistant pas à la lutte, elle conservait toute son indépendance et réservait l'avenir. Elle resta donc dans le jardin pendant toute la durée de l'entretien.

Après une présentation cérémonieuse de mistress Rowan, les trois femmes prirent place. Il y eut un court silence, précurseur d'une sérieuse explication. Mistress Tappist ouvrit le feu, mais, dès les premiers mots, elle fut arrêtée par mistress Rowan qui, plus directement intéressée dans l'affaire, réclama la parole.

« Vous n'ignorez pas, mistress Ray, lui dit-elle, que M. Luke Rowan est mon fils?

— Je le sais, en effet.

— Vous n'ignorez pas non plus, je suppose, qu'il y a eu.... comment dirai-je — des enfantillages entre lui et votre fille ?

— Vous êtes mal informée, madame. M. Rowan a positivement demandé à ma fille d'être sa femme, et ma fille y a consenti. Voilà la vérité.

— Croyez-vous que les choses soient allées si loin ? On prête quelquefois aux paroles un sens qu'elles n'ont pas.

— M. Rowan, je le dis à sa louange, s'est exprimé de manière à ne laisser aucun doute sur ses intentions.

— Mais je pense que vous ne les avez pas encouragées.

— Cela n'était pas nécessaire.

— Je dois vous dire, mistress Ray, que ce mariage me serait particulièrement désagréable. Après ce qui s'est passé, je doute que mon fils revienne jamais à Baslehurst.

— Je serais aussi fort étonnée, dit mistress Tappist, qu'il s'y montrât.

— Mon fils se montrera où bon lui semble, répliqua sévèrement mistress Rowan. »

Avec un peu d'adresse, mistress Ray aurait eu bon marché de ses deux adversaires. Il n'eût pas fallu grand effort pour les diviser et les tourner l'une contre l'autre.

« En somme, que voulez-vous que je fasse? demanda mistress Ray.

— Que vous persuadiez à votre fille d'oublier cette petite aventure. Mon fils a été un peu étourdi. Je suis la première à l'en blâmer, et je vous en demande pardon pour lui. Mais vous devez comprendre que les mariages ne se font pas de la sorte. Je n'insisterai pas sur la différence des conditions, mais un tel mariage, vous devez le reconnaître, mistress Ray, serait au plus haut point nuisible à mon fils, qui a besoin de se faire une position.

— Oui, ajouta mistress Tappist; qu'il ne soit plus question de

Digitized by Google

cet incident, et mes filles seront heureuses de voir Rachel et de se promener avec elle comme par le passé.

— Ma fille n'a besoin de personne pour se promener. »

Il y eut un moment de silence. Mistress Rowan attendait une réponse. Mais mistress Ray pouvait-elle répondre sans consulter sa fille? Elle l'avait autorisée à considérer Luke comme son fiancé; elle savait que Rachel avait pris cette autorisation fort au sérieux, et elle ne pouvait s'engager à la lui retirer sans lui avoir au moins demandé son avis.

« Je parlerai à Rachel, dit-elle enfin.

— Faites-lui comprendre que c'est pour son bien, dit mistress Rowan.

— Vous lui ferez mes amitiés, dit mistress Tappist. »

Mistress Ray salua les deux femmes avec une froideur qui n'était pas sans dignité. Mais quand elles furent parties, ses larmes, longtemps contenues, coulèrent abondamment. Rachel la trouva dans cet état.

« Ne vous affligez pas, mère; j'étais prévenue et je sais ce qu'elles vous ont dit. Mistress Rowan ne veut pas que j'épouse son fils, et elle croit que je renoncerai facilement à ce mariage. Elle se trompe. Je n'y renoncerai pas. J'ai promis d'être la femme de Luke Rowan, et, tant qu'il le voudra, je le voudrai aussi. »

Mistress Ray soupira. Luke Rowan persévérerait-il dans ses intentions? N'avait-il pas quitté Baslehurst pour toujours? Telles étaient les questions qu'elle se posait. Elle n'avait pas la même confiance que sa fille, et tous ses préjugés contre les jeunes gens lui revenaient plus forts et plus menaçants que jamais.

« Je voudrais qu'il ne fût jamais venu ici, » disait-elle.

Rachel déclara qu'elle ne pouvait être de cet avis.

Cependant, cet incident avait jeté beaucoup de tristesse dans la vie du cottage. Deux jours se passèrent sans que Luke donnât signe de vie. Rachel commençait à s'effrayer. Mistress Ray, de son côté, se persuadait de plus en plus que tout était bien fini, et cette conviction, que Rachel devinait dans le silence de sa mère, augmentait encore son découragement. Enfin, le matin du cinquième jour, le facteur apporta une lettre. Rachel la reçut et la présenta à sa mère avant de l'avoir ouverte.

« C'est de lui, je suppose, dit-elle.

— Probablement, répondit mistress Ray en prenant la lettre et n l'examinant non sans effroi. Eh bien? ajouta-t-elle indécise.

— Je pense que vous devez la lire la première.

— Non, Rachel. Cette lettre est pour vous; je ne veux pas que vous vous imaginiez que je me défie de vous. »

Digitized by Google

Rachel s'assit et ouvrit la lettre avec le plus grand soin. En voici le contenu :

« Ma bien chère Rachel.

» Je suis heureux en songeant que je vous écris ; combien pourtant je le serais davantage si j'étais près de vous, dans la grande allée, près de l'église. C'est l'endroit de Baslehurst que j'aime le mieux. J'aurais dû vous écrire plus tôt, je le sais, et vous avez été fâchée contre moi ; mais il m'a fallu aller à Northampton pour régler quelques affaires de la succession de mon père, de telle sorte que, depuis que je vous ai quittée, j'ai presque toujours vécu en chemin de fer. Ma résolution est plus ferme que jamais en ce qui concerne la brasserie, et comme il n'est pas probable que M. Tappist se rende sans procès, je dois rassembler tous les fonds que je possède, ou sinon je n'aurai pas encore commencé dans cinquante ans. C'est un vieux fou et un vieil entêté. Je me vois forcé de le ruiner, lui et sa famille. J'étais, je peux être encore bien disposé pour lui ; mais s'il me force à recourir à la justice pour obtenir ce qui m'appartient légitimement, j'établirai une brasserie à sa porte, à son nez. Tout cela demande de l'argent, et je m'occupe de mettre toutes mes affaires en ordre.

» Mais je vous écris une lettre d'amour. Qu'en dites-vous ? Il faut me prendre comme je suis. J'ai en ce moment la brasserie en tête ; ma suprême ambition est de faire de la bière et d'en faire à Baslehurst. C'est une entreprise claire et lucrative, où la démarcation entre le bien et le mal est nettement dessinée. Personne ne fait de mauvaise bière ou ne vend à fausse mesure sans le savoir. Faire marcher de pair l'honnêteté et le profit, tel est le problème que je veux résoudre.

» Vous voyez que je vous écris comme si vous étiez mon ami, et non une jeune fille tendrement aimée ; mais je suis un amoureux très maladroit. J'ai pensé que tout était terminé quand, par un signe de tête, vous m'avez répondu que vous consentiez à être ma femme. C'était bien peu de chose, ce signe de tête, et cependant il vous engage plus qu'un millier de serments. Aussi, je m'imagine qu'à présent j'ai le droit de vous parler de mes affaires. Vous voyez que j'en use avec la plus grande liberté.

» Ne manquez pas de me dire exactement ce que ma mère a fait et dit au cottage. Je ne sais pas ce qu'elle a pu dire ; mais je crains qu'elle ne se soit mêlée d'une chose où elle n'avait rien à voir. Elle s'est mise en tête que je devais faire une bonne affaire en me mariant, que mon mariage devait me valoir de l'argent, ou sinon de

Digitized by Google

l'argent, du moins d'utiles relations de famille. J'aime l'argent — comme tout le monde — je l'aime, parce qu'il donne l'indépendance. Quant à ce qu'on appelle des relations, je ne puis vous dire le peu de cas que j'en fais. Assurément, je n'aurais jamais choisi pour la compagne de ma vie une personne qui ne fût pas comme il faut; mais je n'ai pas la moindre envie de devenir cousin par alliance de la grand'mère d'un baronnet. J'ai dit tout cela à ma mère; je lui ai dit notre projet arrêté; mais je vois qu'elle compte sur une démarche qu'elle a faite pour nous contrecarrer. Ne vous inquiétez pas de ce qu'elle peut avoir dit. Elle a le droit de me faire des observations, mais elle ne l'a pas de vous en adresser, du moins quant à présent. Au fond, c'est la meilleure femme du monde, et sitôt que nous serons mariés, soyez sûre qu'elle vous recevra à bras ouverts.

» Vous savez que je vous ai parlé de notre mariage pour le mois d'août. Je voudrais qu'il en fût ainsi. Si nous avions arrêté cela quand j'étais à Bragg's-End, ce projet aurait pu se réaliser. Je ne veux pas vous faire de reproches; mais si nous sommes retardés, c'est de votre faute. Nous sommes maintenant forcés de remettre notre union jusqu'après Noël. Je ne vous fixe pas encore le jour où je vous verrai. Je ne pourrais aller à Baslehurst sans rencontrer Tappist. Mon avocat me conseille de ne pas m'y montrer quant à présent. Vous m'écrirez donc régulièrement, c'est-à-dire au moins deux fois par semaine. Je compte que vous me direz tout ce qui se passera. Faites mes compliments bien affectueux à votre mère.

» Je suis, ma bien chère Rachel, votre affectionné,

» LUKE ROWAN. »

Rachel n'avait jamais reçu ni lu aucune lettre d'amour; mais, bien qu'elle n'eût aucun point de comparaison, celle de Luke ne la satisfit pas absolument. Elle fut surprise, pour ne pas dire légèrement choquée, que Luke traitât sa mère d'étourdie. Pourtant la lettre, bien qu'elle fût peut-être moins tendre que Rachel ne s'y attendait, la lettre, dis-je, était gaie, sincère et rassurante. La lecture en avait duré longtemps, et mistress Ray commençait à s'impatienter.

« La lettre me semble bien longue, dit-elle.

— Oui, mère, elle est longue, quatre pages pleines.

— Que peut-il donc dire?

— Il parle beaucoup de ses affaires.

— Alors, je pense que je serais indiscrète.....

— Mais non, mère, dit Rachel en tendant la lettre à mistress Ray, qui n'employa guère moins de temps que sa fille à la lire.

Digitized by Google

— Il écrit, dit-elle enfin, comme un homme qui ne veut agir qu'à sa volonté.

— En effet, je crois qu'il a de la volonté. Ce n'est point un mal chez un homme. »

Mistress Ray ne savait pas au juste ce qui était bien ou mal chez un homme, mais le ton de la lettre ne laissait pas que de l'effrayer un peu. Et puis, le jeune homme était loin, à Londres, au bout du monde pour ainsi dire. Il s'était brouillé avec ses amis, il traitait sa mère assez cavalièrement. Tout cela n'était pas très rassurant. Elle ne fit cependant aucune autre observation et rendit la lettre à Rachel. Mais il y avait un point, un point important qui n'avait pas été touché et qui préoccupait vivement la jeune fille. C'était la réponse.

« Mère, pensez-vous que je doive répondre? dit-elle au bout d'un certain temps.

— Je ne crois pas que vous puissiez vous en dispenser.

— J'écrirai donc cette après-midi.

— Cette après-midi! Pourquoi si vite? Il a bien mis quatre ou cinq jours à vous écrire.

— Mère, il était en voyage. En outre, il n'avait pas de réponse à faire, puisque je ne lui avais pas écrit. Je ne voudrais pas qu'il pensât.....

— Qu'il pensât quoi, Rachel?

— Que je l'ai oublié..... ou que je fais peu de cas de sa lettre.

— Il ne le pensera pas. Mais il faut que je songe à cela. Je pourrais demander conseil.

— Pas à Dorothée, dit vivement Rachel.

— Non, Rachel, je ne m'adresserai pas à elle. Mais je puis porter la lettre du jeune homme à M. Comfort et lui demander avis. M. Comfort est un vieillard et il n'y a pas, je crois, d'inconvénient à ce qu'il voie la lettre. »

Ce projet ne souriait que médiocrement à Rachel; elle ne comprenait guère qu'on soumît une lettre d'amour à l'appréciation du pasteur de la paroisse. Mais, après tout, mieux valait encore M. Comfort que Dorothée. Elle se rappelait d'ailleurs que le pasteur avait été d'avis qu'elle allât au bal des Tappist, et qu'il était le père de son amie, mistress Butler Cornbury.

VIII

Retournons à Baslehurst. M. Tappist et les siens n'y ménageaient guère l'ancien associé de la brasserie. Il avait raconté au cercle du

Digitized by Google

Dragon, au café de *la Tête du Roi*, et sur le marché, dans un cercle de respectables fermiers et négociants, que le jeune Rowan était entré dans sa maison avec le ferme dessein de le ruiner, et avait exprimé l'intention de fonder une autre brasserie à Baslehurst, ce qui était le comble de l'iniquité. Il avait trouvé des auditeurs bienveillants. Sans doute, ses voisins ne pouvaient haïr au même degré que lui le jeune Rowan et le considérer comme le diable en personne, mais ils étaient choqués de cette idée d'établir une brasserie rivale. La plupart d'entre eux savaient que la bière de Tappist était si mauvaise qu'on ne pouvait la boire, mais fabriquer de la mauvaise bière c'était après tout un commerce comme un autre, que l'on pouvait faire honorablement, et il fallait être un véritable charlatan pour songer à modifier un ordre de choses si bien et depuis si longtemps établi.

Le jeune Griggs, celui qui avait vendu les bouteilles de champagne pour le bal, insinua que Luke avait laissé chez lui une note non payée. C'était une calomnie ou du moins une erreur; la note avait été payée. Griggs le reconnut plus tard, mais il ne rectifia pas sa première assertion, qui courut et se généralisa si bien qu'au bout de quelques jours il était constant que Luke avait quitté la ville sans payer ses dettes.

Le bruit en vint aux oreilles de mistress Prime qui l'apporta charitablement au cottage. Mistress Ray s'en émut. Toutefois, elle cacha ces mauvaises nouvelles à Rachel. M. Comfort avait fait dire qu'il viendrait le lendemain, elle attendait sa visite et ses conseils pour prendre un parti.

On était à la fin de juillet et une élection devait avoir lieu au commencement de septembre. Les politiques de Baslehurst étaient en mouvement et préparaient le terrain électoral. M. Cornbury avait pour concurrent un certain M. Hart, drapier à Londres, juif de religion, fort riche, et qui avait grande chance d'être élu. Cependant, les partisans de Cornbury ne se tenaient pas pour battus. Il y avait encore un certain nombre de voix douteuses, au nombre desquelles se trouvait celle de M. Tappist. M. Tappist avait une trop haute opinion de son influence locale pour s'engager aisément. Il avait reçu la visite de M. Hart, qui s'était retiré sans emporter aucune promesse.

La voix de Tappist était acquise, nous pouvons le dire sans porter atteinte aux convictions politiques du brasseur, au candidat qui épouserait sa querelle contre Rowan. M. Hart n'avait pas songé à toucher cette corde. Nous allons voir que M. Cornbury fut encore moins heureux. Candidat conservateur, M. Cornbury ne voulut point faire une visite à M. Tappist, qui était connu pour libéral, mais il ne se refusa pas à ce que sa femme fît une démarche personnelle à la

Digitized by Google

brasserie. Malheureusement, mistress Cornbury ne connaissait pas le dernier mot des discordes intestines qui agitaient la maison de Tappist; de plus, elle s'intéressait vivement à Rachel et s'était mis en tête de la marier au jeune Rowan. Elle était donc dans les conditions les plus contraires au succès de sa mission.

Ce fut mistress Tappist qui reçut mistress Cornbury. Au bout de quelques instants, la conversation tomba fatalement sur Rachel et Luke Rowan. Mistress Cornbury s'engagea, sans soupçonner le danger, sur ce terrain scabreux. Elle fit l'éloge des deux jeunes gens. La mine allongée de son interlocutrice lui montra bientôt qu'elle avait fait fausse route. Elle sentit que le vote était compromis. Une démarche hardie pouvait seule le sauver. M. Tappist venait d'entrer. Il s'agissait de lui arracher une promesse avant qu'il ait pu parler à sa femme. Sans lui laisser le temps de s'asseoir, elle lui exposa sa requête en quelques mots habiles, préparés sans doute à l'avance, mais débités avec le naturel le plus parfait. M. Tappist en fut ébranlé, et peut-être allait-il s'engager quand sa femme trouva moyen de glisser dans la conversation que mistress Cornbury faisait cause commune avec Rowan. La bataille était définitivement perdue. La voix de M. Tappist était acquise au drapier juif.

Il y avait, le soir même de cette malencontreuse visite, un dîner électoral chez le recteur de Baslehurst, le docteur Harford. M. Butler Cornbury et son beau-père, M. Comfort, étaient au nombre des convives. Ce dîner devait avoir, sur la destinée de la pauvre Rachel, la plus déplorable influence. On vint en effet à parler de la démarche faite dans la journée par mistress Cornbury à la brasserie.

« Tappist, dit M. Cornbury, a contre moi des sentiments d'animosité personnelle. Il est fort troublé en ce moment par ses démêlés avec ce jeune homme qui a été son associé. Il y a aussi une affaire d'amour en jeu, et ma femme, qui n'était pas au fait des choses, a gravement, à ce qu'il me semble, froissé les Tappist. J'en suis fâché, car, pour ma part, je ne crois pas avoir vu le jeune homme en question une seule fois de ma vie.

— Je crois que c'est un assez triste personnage, dit le docteur.

— J'espère que non, dit M. Comfort.

— Nous l'espérons tous; mais il ne suffit pas d'espérer qu'un homme soit bon pour qu'il le soit en réalité. — Je maintiens mon dire. Ce jeune homme est un vilain personnage. Tappist m'a conté toute l'affaire ce matin.

— *Audi alteram partem*, objecta M. Comfort.

— Je ne le peux pas. D'ailleurs, si dans ce monde il fallait toujours écouter le pour et le contre de chaque chose, on ne porterait jamais un jugement sur quoi que ce soit. J'ai donc appris que ce

Digitized by Google

jeune homme était criblé de dettes, qu'il s'était fort mal conduit avec Tappist, et l'avait contraint d'user de violence pour se défendre contre d'inqualifiables procédés, qu'il l'avait enfin menacé d'établir ici une brasserie rivale. En outre, il paraît que le jeune homme jouait un vilain jeu avec une jeune fille de votre paroisse.

— Il n'y a pas là de vilain jeu, dit M. Comfort, puisqu'il est question de mariage. »

On se mit à discuter avec beaucoup de vivacité les chances matrimoniales de Rachel. Malheureusement, l'opinion du docteur Harford finit par dominer. Luke Rowan fut condamné. M. Tappist n'était pas un grand homme, ni comme citoyen, ni comme brasseur ; personne, à Baslehurst, n'eût songé à lui élever un monument, mais, tel qu'il était, on le connaissait depuis longtemps. Il faisait, il est vrai, de la mauvaise bière, mais cela importait peu au docteur Harford et même à M. Comfort, qui n'en buvaient pas. D'autre part, personne parmi les convives ne connaissait personnellement Luke Rowan. M. Comfort dut avouer que sa défense était une affaire de charité pure, et ne reposait sur aucun fondement sérieux. Il fut acquis au débat que Tappist avait raison, que ses griefs étaient justes, et que le jeune homme était un garçon dangereux.

Ce fut avec ces idées que M. Comfort se rendit le lendemain au cottage, Rachel le vit arriver, et, pour laisser sa mère causer avec lui en toute liberté, elle sortit et se rendit à la ferme.

Après quelques propos sur le mariage de mistresse Prime, dont il avait entendu parler, et qu'il n'approuvait guère, M. Comfort reçut communication de la lettre de Rowan, et en fit une lecture attentive. Mistress Ray n'eût pas eu plus d'anxiété s'il se fût agi d'elle-même et de son propre mariage. Elle épiait, sur le visage du ministre, les impressions produites par la lecture de l'épître, et elle put malheureusement se convaincre, au bout de quelques instants, que ces impressions étaient plutôt défavorables. Son cœur se serra.

« Si vous me demandiez mon avis..... dit-il en repliant la lettre et en la remettant sous son enveloppe.

— Je vous le demande, monsieur Comfort.

— Eh bien ! je vous dirai qu'il est nécessaire de connaître davantage ce jeune homme avant d'encourager ses desseins. Quant à présent, nous ne pouvons savoir si un tel mariage, en admettant que M. Rowan persévère dans ses idées, serait une bonne chose pour Rachel. »

Mistress Ray soupira douloureusement. Quelle différence entre ce langage et celui que M. Comfort avait tenu quelques jours auparavant !

« Il faut répondre à cette lettre, je suppose, dit-elle.

Digitized by Google

— Certainement. Rachel peut répondre elle-même, mais pour faire comprendre au jeune homme qu'elle n'est pas disposée à entretenir une correspondance avec lui. Il faut beaucoup de prudence. M. Rowan est loin d'ici ; il ne s'est pas bien conduit avec M. Tappist, à ce que l'on m'a dit. Il court sur son compte des bruits fâcheux à Baslehurst. On m'a assuré qu'il était parti sans payer ses dettes. Vous voyez qu'il faut bien réfléchir avant de prendre un parti définitif. »

Il était donc vrai, sous les dehors aimables de la brebis, Luke cachait les instincts pervers du loup dévorant.

— Mais, monsieur Comfort, reprit mistress Ray, comment Rachel commencera-t-elle sa lettre? Vous avez vu que la sienne commence par : « Ma très chère Rachel. »

— Elle peut dire : « Cher monsieur Rowan ; » cela n'engage à rien.

— Elle ne doit pas l'appeler Luke ?

— Il vaut mieux qu'elle s'en dispense. Les jeunes gens attachent beaucoup d'importance à ces sortes de choses.

— Elle ne devra pas non plus mettre à la fin : « Votre affectionnée. »

— Elle verra mieux que nous, en écrivant, ce qu'elle devra dire. Faites mes amitiés à cette chère enfant, et dites-lui que je la regarde comme une bonne et aimable fille, en qui l'on peut avoir toute confiance. »

Rachel, de la fenêtre de la ferme, vit sortir le pasteur ; elle attendit que sa voiture fût hors de vue, et rentra au cottage, lentement et en réfléchissant aux paroles que venait de lui dire la fermière Sturt.

« Soyez brave, miss Ray, et quand même tout le clergé du Devonshire se mettrait de la partie, ne vous laissez pas enlever celui que vous aimez. »

La visite de M. Comfort était donc une menace pour son bonheur. Elle avait peine à le croire, et cependant elle marchait doucement, comme si elle eût craint de trouver au cottage une mauvaise nouvelle. Il lui suffit d'un coup d'œil jeté en entrant sur sa mère pour deviner quel avait été le sens de la réponse de M. Comfort.

Mistress Ray rapporta toutes les paroles du pasteur avec la plus grande exactitude. Elle énuméra tous les griefs imputés à Rowan. Rachel les discuta chaleureusement ; elle ne pouvait croire que Rowan fût parti sans payer ses dettes, et, dans l'affaire de la brasserie, elle mettait tous les torts du côté de M. Tappist. Et comme sa mère lui objectait sans cesse l'opinion de M. Comfort, elle s'écria :

« M. Comfort ? et que me fait M. Comfort !

Digitized by Google

— Mais c'est mon vieil ami, dit mistress Ray stupéfaite; c'était l'ami de votre père.

— Il devait parler plus tôt; il est trop tard maintenant. Ne lui ai-je pas dit que je l'aimais, ne me l'avez-vous pas permis? Est-ce que je peux me rétracter maintenant? Mère, je l'aime de tout mon cœur et de toutes mes forces, et tout ce qu'on pourra dire n'y changera rien. Quand il devrait cent fois plus d'argent, quand il aurait tué M. Tappist, je ne l'en aimerais pas moins. »

Rachel s'était assise, tournant presque le dos à sa mère, contre laquelle elle éprouvait, pour la première fois, un sentiment de colère. Aussi, quand mistress Ray vint à parler de la lettre, Rachel déclara que sa mère pouvait écrire ce que bon lui semblerait, mais que, pour elle, jamais elle ne consentirait à renier sa parole et à revenir sur ses promesses.

« Cependant, Rachel, fit mistress Ray suppliante, s'il y a eu une faute commise.....

— Quelle faute?

— Non pas par vous, chère enfant, mais par moi.

— Non, mère, vous n'avez commis aucune faute.

— J'aurais dû attendre que je le connusse mieux avant de lui permettre de venir ici et de vous autoriser à penser à lui. Me pardonnez-vous, mon enfant?

— Je n'ai rien à vous pardonner, mère; vous n'êtes coupable en rien.

— Je vous ai rendue malheureuse, dit la pauvre veuve en fondant en larmes.

— Non, mère, je ne serai pas malheureuse, ou, si le malheur vient, je saurai le supporter. »

Puis, embrassant sa mère, elle ajouta :

« J'écrirai la lettre plus tard, et je vous la montrerai avant de l'envoyer. »

Voici la lettre que Rachel écrivit le soir, après s'être retirée dans sa chambre :

« Mon cher monsieur Rowan,

» Je vous remercie bien de m'avoir écrit la lettre que j'ai reçue l'autre jour, et j'y aurais répondu plus tôt si ma mère n'avait jugé à propos de consulter à cet égard M. Comfort, qui est notre pasteur et son ami. Je pense que vous ne serez point contrarié que j'aie montré votre lettre à ma mère; mais je ne pouvais faire autrement, et je puis même vous dire qu'elle lira cette lettre avant que je ne vous l'envoie.

Digitized by Google

» Je suis bien embarrassée, et je ne sais comment écrire ce que j'ai à vous apprendre. M. Comfort et ma mère ont décidé qu'il ne devait pas y avoir d'engagement définitif entre nous, et que, quant à présent, je ne pouvais entrer en correspondance avec vous. Aussi, cette lettre sera la première et la dernière que je vous écrirai. Je n'espère donc pas que, de votre côté, vous continuerez à m'écrire, et je sais que vous allez être fort en colère. Mais si vous devinez bien tous mes sentiments, je pense que votre colère ne sera pas bien grande. Il est vrai, comme vous le dites dans votre lettre, que j'ai répondu par un signe de tête à votre question. Vingt serments, dites-vous, ne m'engageraient pas davantage que ce signe de tête. Je ne sais, mais rien ne peut m'engager contre la volonté de ma mère. J'ai trouvé qu'il y avait dans votre conduite à mon égard beaucoup de délicatesse et de générosité. Je ne sais ce qui vous a poussé à songer à moi pour votre femme; mais j'aurais fait de mon mieux pour vous rendre heureux s'il m'eût été permis d'agir ainsi que vous paraissiez le désirer alors. Mais vous savez bien que les sentiments d'un homme sont différents de ceux d'une jeune fille, et, après tout, je dois respecter la volonté de ma mère.

» On dit que l'affaire de la brasserie est très embrouillée, et qu'il est probable que vous ne reviendrez plus à Baslehurst. Comme notre connaissance a été bien courte, il n'est pas raisonnable de croire que vous penserez bien longtemps à moi. D'ailleurs, après cette lettre, je n'aurai pas le droit de me plaindre si vous m'oubliez. Je ne crois pas que vous m'oubliiez tout à fait, mais je n'espère pas vous revoir. Quant à moi, je ne vous oublierai pas, et je serai toujours votre amie, ainsi que vous me l'avez demandé. L'amitié est un sentiment bien différent de tout autre, et personne ne peut me le défendre.

» Je me rappellerai toujours ce que vous m'avez montré dans les nuages. Ce soir, avant de vous écrire, j'ai cherché dans le ciel un autre bras, mais je n'en ai point vu, et j'ai pris cela pour un présage que vous ne reviendriez pas à Baslehurst. Je vous dis adieu maintenant, car je vous ai écrit tout ce que j'avais à vous écrire. Ma mère se rappelle à votre bon souvenir. Puisse Dieu vous protéger et vous bénir! Croyez-moi votre sincère amie.

» RACHEL RAY. »

Telle fut la lettre qui, lue et approuvée par mistress Ray, fut emportée le lendemain par le facteur.

Digitized by Google

IX

Six longues semaines se passèrent sans que l'on entendît parler de Rowan au cottage. Rachel avait beau se dire que sa lettre non-seulement ne demandait pas de réponse, mais excluait même toute réponse, elle souffrait cruellement d'avoir été prise au mot. Elle continuait à remplir ses devoirs de ménage, mais elle avait perdu sa gaieté, et la lenteur de ses mouvements trahissait un profond chagrin, toujours présent, toujours aigu. Ses joues pâlissaient et se creusaient peu à peu. Mistress Ray n'était pas plus heureuse, et elle se prenait à désirer aussi vivement que sa fille le retour de Rowan. Mais qu'y pouvait-elle? Dans toute sa conduite, en autorisant d'abord, en défendant ensuite les assiduités du jeune homme, elle avait suivi les conseils de son pasteur. Devait-elle retourner près de lui et le prier de ramener le fugitif? Hélas! elle savait bien qu'il n'en avait pas le pouvoir.

Pendant ces six semaines, la mère et la fille n'avaient pas échangé quatre paroles sur le sujet qui occupait presque exclusivement leur esprit. Une ou deux fois, il avait été incidemment question de l'affaire de la brasserie, mais, dans ces rares occasions, mistress Ray avait été arrêtée net dans ses discours par l'expression des yeux de Rachel et le plissement de son front. Ces jours-là, mistress Ray avait peur de sa fille cadette plus qu'elle n'avait jamais eu peur de l'aînée. Rachel ne se rendait pas redoutable par les mêmes moyens que sa sœur. Elle était toujours douce et obéissante, mais il y avait dans toute sa personne un air de reproche qui peu à peu devenait intolérable. Elle parlait à peine; on voyait qu'elle attendait avec impatience le moment où elle serait seule dans sa chambre. Le soir, elle faisait encore la lecture à sa mère, mais on sentait qu'elle remplissait en cela un pénible et fastidieux devoir.

Une visite, qui n'était guère de nature à égayer le cottage, prit place pendant cet espace de temps. M. Prong et sa future épouse, mistress Prime, accompagnés de miss Pucker, se rendirent à Bragg's-End. Il était naturel que M. Prong vînt lui-même faire part de ses projets à sa future belle-mère.

« Je ne puis laisser passer ce moment, dit-il, après les compliments d'usage, sans vous dire toute la joie que j'éprouve à m'unir à votre aimable famille.

— Je vous en suis fort obligée, répondit mistress Ray.

— Les liens de la famille sont les plus doux et les plus puissants

Digitized by Google

parmi ceux qui nous attachent à la terre. — Je n'ai point de parents dans ce pays. Permettez-moi de me féliciter d'avoir pu en rencontrer de tels que vous et miss Rachel. »

Malgré ces paroles flatteuses, mistress Ray se sentait peu disposée à aimer son futur gendre, tandis qu'elle n'aurait eu aucun effort à faire pour aimer Rowan.

« Quand nous serons unis par les liens du monde, reprit le pasteur, j'espère que d'autres liens, d'une nature plus sainte encore que ceux de la famille, nous rapprocheront les uns des autres. Dorothée a été depuis quelques mois une des habituées les plus assidues de mon église.

— Oh ! je ne quitterai pas M. Comfort, je ne puis pas le quitter, s'écria mistress Ray. Je ne peux abandonner ma paroisse.

— Non, sans doute, je suis loin de l'exiger ; mais ne pensez-vous pas qu'il nous sera doux, quand nous ne ferons plus qu'une seule et même famille, d'élever ensemble nos prières vers le Sauveur ? »

Mistress Ray déclara de nouveau qu'elle était fort attachée à sa paroisse, et M. Prong dut renoncer, pour le moment du moins, à l'enrôler parmi ses ouailles.

Pendant toute cette visite, Rachel était restée assise, ne disant pas une parole, ou ne répondant que par des monosyllabes aux avances amicales de son futur beau-frère et de miss Pucker. Les visiteurs se retirèrent, en somme, médiocrement satisfaits de cette entrevue, qui avait été glaciale.

Il n'y avait dans toute la journée qu'un seul moment où Rachel sortait de la langueur physique et morale qui l'envahissait chaque jour davantage, c'était quand le facteur passait sur la route. Que de fois le pas du piéton avait fait battre son cœur et monter la rougeur à son front. Mais hélas ! il ne ralentissait pas sa marche; il ne se détournait pas de la route pour venir au cottage ; il suivait son chemin sans se douter qu'il laissait le désespoir derrière lui.

Un jour cependant, il s'arrêta ; mais la lettre qu'il apportait était pour mistress Ray. Elle lui était adressée par son homme d'affaires, qui habitait Exeter. La petite fortune de mistress Ray se composait de quelques terrains à Baslehurst et d'actions de la compagnie du gaz d'Exeter. Elle était depuis longtemps résolue à vendre le terrain et à placer tout son bien en actions, ce qui augmenterait son revenu. M. Goodall lui écrivait que le moment était venu de terminer cette affaire, et qu'il l'attendait pour la signature des actes de vente et d'achat. Mistress Ray, qui n'était pas d'humeur voyageuse, se montra fort troublée de ce dérangement. Toutefois, il n'y avait pas à hésiter. Elle demanda à Rachel de l'accompagner, mais celle-ci, sous prétexte d'économie, exprima le désir de rester à la maison.

Digitized by Google

L'absence de mistress Ray ne fut pas du reste de longue durée. Partie le matin, elle était de retour au cottage le soir même, après avoir terminé ses affaires. Nous n'aurions même pas mentionné ce voyage s'il n'avait donné lieu à une rencontre assez inattendue. Mistress Ray descendait de l'omnibus du chemin de fer à Exeter, quand elle se trouva face à face avec Rowan, qui vint à elle et lui tendit la main sans le moindre embarras, et comme s'il ne s'était rien passé entre lui et les habitants du cottage. Il lui apprit qu'il était venu à Exeter pour le même motif qu'elle.

« Comment cela? demanda mistress Ray.

— J'achète vos terrains de Baslehurst; je viens de les payer à M. Goodall, chez lequel vous allez signer l'acte de vente. J'avais besoin d'un bout de terre à Baslehurst pour y bâtir. Mais je vous quitte; je n'ai pas un moment à perdre. Il me reste deux ou trois personnes à voir avant le départ du train. »

Il n'avait pas encore dit un mot de Rachel, pas même un simple mot de politesse.

« Adieu, monsieur Rowan, dit mistress Ray.

— Adieu. Vous n'avez pas été trop aimable pour moi; mais ce n'est pas le moment de s'étendre sur ce sujet. Elle va bien?

— Très bien, grand merci.

— Je n'écris pas. Au point où en sont les choses, une lettre ne servirait de rien. Adieu. »

Il serra de nouveau la main de mistress Ray et s'éloigna.

Mistress Ray, en revenant au cottage, était bien résolue à garder le silence sur cet incident; mais Rachel, en interrogeant sa mère, vit bientôt qu'elle avait vu à Exeter une autre personne que M. Goodall. Mistress Ray dut entrer dans la voie des aveux. Elle reconnut qu'elle avait rencontré M. Rowan, qui était précisément l'acquéreur des terrains qu'elle avait vendus.

« Dites-moi la vérité, mère? A-t-il parlé de moi? »

La physionomie de Rachel exprimait une poignante et douloureuse anxiété. La pauvre mère en fut navrée. Que n'eût-elle donné en ce moment pour ramener Rowan, en dépit de M. Comfort, de Dorothée, en dépit de tout Baslehurst?

« Il n'a pas prononcé votre nom, répondit-elle à la question de sa fille; mais il a dit un mot à propos de vous.

— Quel mot?

— Il a dit qu'il n'écrirait pas, pensant qu'une lettre ne servirait à rien. Il est probable qu'il tient à s'expliquer lui-même, en personne.

— N'en croyez rien, mère. Je comprends mieux sa pensée; il a raison d'ailleurs, il ne peut pas écrire. C'est moi qui l'ai voulu, je

Digitized by Google

n'ai pas le droit de le blâmer. Je vais monter me coucher ; adieu, mère.

— Ma fille, ma chère fille ; vous vous abusez.....

— Non, reprit Rachel avec un triste sourire, je ne m'abuse pas ; tout est bien fini.

— Et c'est par ma faute.

— Non, chère mère, ce n'est pas par votre faute, ni, je crois, par la mienne non plus. Ne parlons pas de faute. Ah ! mère, je voudrais qu'il ne fût jamais venu ici. »

Elle monta dans sa chambre, laissant sa mère seule avec son chagrin.

X

On était à la fin de septembre ; le jour de l'élection approchait, M. Hart, le tailleur israélite, n'avait pas perdu son temps. Il remplissait Baslehurst du bruit de sa générosité, de ses idées libérales ; il étourdissait les oreilles de son inépuisable faconde. Il avait un mot, un sourire pour tout le monde, pour ses amis comme pour ses adversaires. Il laissait à des agents subalternes le soin de dénigrer M. Cornbury et ses partisans. Il dépensait beaucoup d'argent, mangeait et buvait comme un vrai chrétien. On l'avait même vu à l'hôtel du *Dragon* boire une pinte de la bière de Tappist.

« Nous sommes battus, s'était écrié Butler Cornbury en apprenant ce haut fait. »

M. Hart, qui était d'une solide constitution, avait résisté à cet excès. Il s'était retiré dans sa chambre immédiatement après, avait bu un grand verre de brandy, et, au bout d'une heure, il était complétement remis.

L'affaire de la brasserie s'était trouvée peu à peu mêlée à celle de l'élection. On sait que Tappist s'était déclaré en faveur du tailleur. Non-seulement il avait promis son vote, mais il faisait aussi de la propagande et siégeait dans le comité des principaux partisans de M. Hart. Sa femme avait essayé de le détourner de ce rôle actif ; mais il avait fièrement résisté à tous les efforts tentés par mistress Tappist pour tempérer son ardeur. Il avait fait de l'élection une affaire personnelle. M. Butler Cornbury ne s'était-il pas, par l'organe de sa femme, prononcé en faveur de Rowan ? En outre, le bruit avait couru qu'à Cornbury-Grange, résidence du candidat, on avait exprimé le désir d'avoir de la bonne bière. La neutralité était impossible.

Digitized by Google

Luke Rowan était depuis quelques jours revenu à Baslehurst. On l'avait vu, le matin de l'élection, causant, dans la rue, avec M. Butler Cornbury. Il n'était pas électeur; mais son concours moral était acquis à M. Cornbury. Bien qu'il eût été quelque temps éloigné de la ville, on connaissait son opinion; on le soupçonnait même d'être l'auteur d'articles parus dans la *Gazette de Baslehurst*, où l'on reconnaissait aux électeurs le droit d'envoyer un juif au Parlement, mais où l'on démontrait en même temps qu'il était de leur intérêt de choisir M. Cornbury pour représentant. Ces articles avaient produit un certain effet, et attiré sur leur auteur l'attention sympathique des habitants.

Ce n'était pas seulement à la brasserie et à l'auberge du *Dragon* que la fièvre électorale se faisait sentir. Elle sévissait aussi dans les régions plus sereines où planait M. Prong. Le pasteur avait un vote. Mistress Prime se crut autorisée à lui demander pour quel candidat il entendait voter. C'eût été, à son avis, commettre un crime impardonnable que de voter pour le juif. D'un autre côté, ce n'était pas un crime moins grand, aux yeux de M. Prong, de voter pour un homme que les liens de la famille ou de l'amitié unissaient à M. Comfort et au recteur Hardford. Dorothée ne les aimait ni l'un ni l'autre, mais elle aimait encore moins le juif. L'abstention lui paraissait, en cette circonstance, le parti le plus convenable.

« Vous me permettrez, Dorothée, dit M. Prong après l'avoir écoutée, d'être le meilleur juge de ma conduite en cette affaire. Il s'agit d'élire un membre du Parlement; il y a là des intérêts que les femmes ne peuvent pas comprendre.

— Les femmes comprennent que le peuple juif a été maudit par le Seigneur; les hommes n'ont pas plus le droit que les femmes d'agir contre la volonté de Dieu. »

M. Prong essaya en vain de faire comprendre à mistress Prime, que la malédiction qui atteignait les juifs en tant que peuple, ne suivait pas nécessairement les individus qui avaient adopté une autre nationalité.

« Que les individus deviennent chrétiens; on verra ensuite à les envoyer au Parlement, répliqua mistress Prime.

— Je le voudrais de tout mon cœur. »

Ce vœu, tout sincère qu'il était, ne satisfit pas mistress Prime, qui avait la logique pour elle. Elle dit à son futur époux que, sous l'influence pernicieuse des passions mondaines, il allait commettre une grande faute. M. Prong répondit qu'il ne s'attendait pas à de semblables paroles de la part de Dorothée.

« Mais qui vous les dira si ce n'est moi? »

Digitized by Google

M. Prong ferma les yeux et remua tristement la tête. Au bout de cinq minutes de silence, Dorothée reprit :

— Nous ferons peut-être bien de nous quitter. C'est, je crois, le meilleur parti à prendre pour nous deux. »

M. Prong ne répondit pas, et Dorothée renouvela son observation.

« J'ai bien entendu, dit enfin le pasteur, j'ai bien entendu ces cruelles paroles. Vous avez raison ; laissez-moi seul, Dorothée, j'ai besoin de me recueillir et de prier.

— Vous ne pouvez mieux faire ; cependant, permettez-moi encore un mot. Il me semble que vous repoussez une intervention que je considère comme le plus doux privilége et le plus saint devoir d'une épouse. S'il en est ainsi, nous ferons bien de renoncer à nos projets, et de nous en tenir à l'amitié.

— Vous m'avez accusé d'une grande faute, d'une bien grande faute.

— Je vous ai dit ma pensée.

— Ne jugez point les autres si vous ne voulez pas être jugée vous-même ; rappelez-vous ces paroles, Dorothée.

— Cela ne veut pas dire qu'il nous est défendu d'avoir une opinion et d'avertir ceux qui nous sont chers quand nous les voyons s'engager dans une mauvaise voie. Que faites-vous vous-même tous les jours ?

— C'est mon office, c'est mon devoir. C'est pour cela que je suis ministre du Seigneur. Si vous ne sentez pas cette différence, j'avouerai que je me suis grandement trompé sur votre caractère.

— Voulez-vous dire qu'un ministre est seul capable de distinguer ce qui est bien de ce qui ne l'est pas? Ce serait insensé, M. Prong. Je suis fâchée de vous parler ainsi, mais il y a de ces choses qui vous mettent hors de vous. »

M. Prong avait sans doute à sa disposition assez d'aguments pour réfuter l'audacieuse proposition de mistress Prime. Il s'abstint toutefois de les produire et ne répondit que par un douloureux mouvement de tête. A vrai dire, il réfléchissait. Le caractère de la future compagne de sa vie se révélait sous un jour peu séduisant. Il avait l'intention d'être un bon et tendre mari, mais il voulait être le maître. D'un autre côté, s'il ne s'effrayait pas trop de la perspective d'une rupture, ce n'était pas seulement à cause des tendances dominatrices qu'il découvrait chez mistress Prime ; il se savait assez fort pour les combattre, et il n'eût pas désespéré de les vaincre ; il y avait autre chose. Il y avait la question d'argent qui n'avait pas été réglée tout à fait à sa guise. Le consentement de mistress Prime avait

Digitized by Google

été subordonné à des conditions peu conciliables avec les idées du pasteur sur la prééminence de l'époux dans le mariage.

« Je crois, reprit Dorothée, qu'il faut décidément renoncer à nos projets. »

Elle attendit pendant quelques instants une réponse qui ne vint pas. Elle se leva pour partir.

« Adieu, M. Prong, dit-elle.

— Que Dieu soit avec vous, Dorothée ! »

Il la laissa sortir sans se lever de son fauteuil pour la reconduire. Elle rentra chez elle avec la résolution désormais inébranlable de rester veuve jusqu'à la fin de ses jours.

Cependant, Tappist et Rowan péroraient sur la place, au milieu des interruptions. Tappist, tout en exaltant les mérites de son candidat, ne négligea pas de toucher quelques mots de ses griefs. La question de la brasserie avait pris une telle importance dans la ville, qu'on l'écouta avec intérêt quand il rappela pendant combien d'années Bungall et lui-même avaient fait de la bière pour les bons habitants de Baslehurst. Rowan le suivit sur ce terrain. Il était fier, dit-il, d'être l'héritier de Bungall et il avait l'intention de continuer les affaires de Bungall. Il ne négligerait rien pour faire progresser son industrie. On avait fait courir des méchants bruits sur son compte. On avait dit qu'il ne reviendrait pas. Il était revenu cependant. Il avait acheté une propriété à Baslehurst, il entendait vivre à Baslehurst, il s'engageait à y faire de la bière. Il se considérait comme appartenant à la ville. Il était garçon, il promettait de prendre femme à Baslehurst. Des applaudissements accueillirent cette dernière déclaration. Rowan était décidément populaire.

Le soir, après le dépouillement du scrutin, le maire déclara que M. Butler Cornbury était élu à la majorité d'une voix.

La nouvelle du succès de M. Butler Cornbury fut accueillie avec beaucoup de joie par mistress Ray. Le candidat heureux était le gendre de M. Comfort; en outre, Baslehurst échappait à la honte d'être représenté par un juif. Rachel, que la question politique touchait peu, devait cependant aussi s'intéresser, sinon à l'élection en elle-même, du moins à quelques-uns des incidents qui l'avaient accompagnée. En effet, le lendemain, mistress Sturt, la fermière, apportait au cottage la *Gazette de Baslehurst* qui, rendant compte de la lutte électorale, donnait tout au long le discours de Luke Rowan. La digne fermière, qui protégeait les amours des deux jeunes gens, avait trouvé le discours magnifique, et avait été surtout frappée de la promesse faite par l'orateur de prendre femme à Baslehurst. Elle tendit le journal à mistress Ray, en lui indiquant la colonne où le discours était imprimé.

Digitized by Google

« Qu'est-ce que vous lisez, mère? demanda Rachel au bout de quelques instants.

— Un discours, ma fille, à propos de l'élection.

— Un discours!.... de qui?

— De M. Rowan, répondit mistriss Ray, après un moment d'hésitation.

— Ah! » fit Rachel.

Elle brûlait du désir de lire le journal, mais elle n'eût pas ouvert la bouche pour le demander. A vrai dire, accoutumée dès le premier jour à considérer Rowan comme un héros, comme un homme supérieur, elle ne s'étonnait pas qu'il eût prononcé un discours et que les journaux s'occupassent de lui.

Cependant mistress Ray en était arrivée au passage intéressant.

« Oh! s'écria-t-elle, Rachel, devinez un peu ce qu'il dit. »

Rachel demanda à plusieurs reprises ce que contenait ce mémorable discours. Mistress Ray, après beaucoup de circonlocutions, ne sachant comment traduire la pensée de l'orateur, se décida à donner le journal à sa fille. Celle-ci le saisit et lut avidement les paroles prononcées par Rowan.

« Je comprends votre pensée, ma mère, dit-elle en repliant le journal; mais je ne crois pas que vous ayez bien interprété celle de M. Rowan.

— Ne dit-il pas qu'il compte se fixer à Baslehurst et s'y marier?

— S'il avait eû quelque dessein particulier, il n'aurait pas dit cela. C'est un propos en l'air, qui venait à l'appui de son raisonnement, et dont il s'est servi sans y attacher plus d'importance. Ne parlons plus de cela. »

A ce moment, mistress Prime fit son entrée au cottage. Elle paraissait préoccupée; mistress Ray et Rachel pressentirent une communication importante.

« Ma mère, dit enfin mistress Prime, j'ai à vous entretenir d'un sujet sérieux. »

Rachel offrit de se retirer; mistress Prime la pria de rester.

« Tout est rompu, dit-elle, entre M. Prong et moi.

— Je m'y attendais, dit Rachel.

— Et pourquoi vous y attendiez-vous? demanda mistress Prime avec un commencement de colère.

« Il me semblait que M. Prong ne vous convenait pas. Puisque tout est fini, je pense qu'il n'y a pas de mal à dire que je ne suis pas fâchée de ne pas l'avoir pour beau-frère.

— Nous avons reconnu ce matin qu'il valait mieux ne pas donner suite à notre projet, et j'ai cru convenable de vous en informer sur-le-champ.

Digitized by Google

— C'est probablement à propos de l'argent?

— Oui, en grande partie. Si j'avais alors, comme maintenant, connu la loi sur cette matière, j'aurais, dès le principe, décliné ses propositions. D'ailleurs, c'est un très digne homme, et j'espère que je n'ai point troublé sa tranquillité. Maintenant, j'ai à vous demander, ma mère, si vous ne voyez point d'objection à ce que je revienne habiter le cottage? »

Mistress Ray ne répondit pas immédiatement à cette question. Elle eût été certainement fort heureuse de recevoir de nouveau sa fille aînée sous son toit, mais elle se rappelait que mistress Prime était partie parce qu'elle désapprouvait la conduite de Rachel, et il ne lui semblait pas convenable qu'elle rentrât sans reconnaître qu'elle avait injustement accusé sa sœur. Mistress Prime ayant renouvelé sa question, elle dut, tout en lui témoignant le plaisir qu'elle aurait de son retour, lui faire connaître la pensée qui l'occupait en ce moment.

« Ne vous préoccupez pas de cela, chère mère, dit Rachel.

— Si vraiment; il ne doit pas y avoir de malentendu entre nous, autrement la vie commune serait insupportable. Depuis votre départ, Dorothée, j'ai beaucoup réfléchi, et je ne me pardonnerais pas de laisser qui que ce soit dire une parole désagréable à Rachel, à propos de sa conduite avec M. Rowan. »

Rachel insista de nouveau pour que sa mère renonçât à provoquer une explication à cet égard. Mistress Ray, dont la timidité était vaincue par le sentiment de la justice, voulait absolument obtenir une rétractation de Dorothée. Celle-ci ne disait rien : il était évident qu'elle ne voulait point faire l'aveu que sa mère lui demandait. Aussi une nouvelle rupture se fût probablement consommée sans l'intervention de Rachel.

« Si Dorothée revient ici, dit-elle, c'est que sans doute elle reconnaît que je ne suis pas indigne de vivre près d'elle.

— Je peux bien le prendre ainsi, ajouta mistress Ray, et j'espère que telle est la pensée de Dorothée. »

Dorothée ne prit la parole que pour annoncer qu'elle viendrait s'installer le lendemain. C'était une victoire pour Rachel, bien que le vaincu n'eût pas avoué sa défaite ; mais la jeune fille n'en demandait pas davantage, et elle sentit que Dorothée ne l'importunerait plus à l'avenir pour l'emmener aux séances de la société philanthropique de Baslehurst.

Digitized by Google

XI

Par son retour à Baslehurst, par son acquisition de terrains, et enfin par son fameux discours prononcé dans les circonstances solennelles que l'on connaît, Luke Rowan avait assez montré qu'il tenait parole à lui-même et aux autres, et qu'il était capable de suivre jusqu'au bout l'exécution de ses projets. L'affaire de la brasserie était en bonne voie. Ou M. Tappist viendrait à composition, ou il se résignerait à voir un établissement rival s'élever à côté du sien. Il restait à régler l'affaire de cœur. Nous allons voir comment Luke, évincé du cottage par la lettre si déplorée depuis, fut amené à s'en rapprocher. On n'a pas oublié la sympathie que, dans la mémorable occasion du bal, mistress Butler Cornbury avait témoignée à Rachel. Le concours actif et efficace que Rowan avait prêté à son mari lors de l'élection ne l'avait pas moins bien disposée en faveur du jeune homme. Elle savait comment son père, égaré par de faux rapports, avait compromis le bonheur des deux jeunes gens, et elle n'ignorait pas que l'amour-propre de Rowan avait été blessé par le congé qui lui avait été signifié. Elle crut qu'il était de son devoir de réparer la faute involontairement commise par son père en hâtant un rapprochement désiré de part et d'autre. Elle chargea son mari d'inviter Rowan à passer quelques jours à Cornbury-Grange. Luke se fit un peu prier. Son ambition était de devenir brasseur à Baslehurst, et un brasseur de Baslehurst n'est point comme les grands brasseurs d'Angleterre, qui épousent des filles de lords et marient leurs filles à des lords. Il sentait bien que la société de gens comme les Tappist et les Griggs n'avait rien de bien séduisant, mais il s'était résigné à l'accepter, et il était résolu à ne point chercher un accès dans un autre monde. De là son hésitation à accepter l'invitation de M. Cornbury, qui, pour le décider, dut lui dire que sa femme avait exprimé très particulièrement le désir de le voir.

Rowan fut reçu, à Cornbury-Grange, avec la plus pafaite courtoisie. C'était une délicieuse résidence, située au milieu d'un pays accidenté et pittoresque. Le temps s'y passait rapidement. Mistress Cornbury était une maîtresse de maison parfaite ; elle était l'âme du château, où tout le monde se mettait insensiblement à l'unisson de son humeur enjouée et facile. Elle profita d'une promenade pour avoir un moment de tête-à-tête avec Rowan. Elle amena insensiblement la conversation sur le sujet qui l'intéressait, et demanda à son hôte s'il y avait longtemps qu'il n'avait vu mistress Ray. Rowan fut

Digitized by Google

pris au dépourvu ; il ne s'attendait pas à cette question. En réfléchissant, il devina quelle avait été la tactique de mistress Cornbury, et pressentit le but qu'elle se proposait d'atteindre. Par esprit de contradiction, il résolut d'éviter autant que possible toute conversation au sujet de miss Ray.

« Je l'ai vue, répondit-il, deux ou trois jours après le bal ; je ne l'ai pas revue depuis.

— Et pourquoi n'allez-vous pas la voir? »

Il n'y avait pas moyen d'éluder une question aussi catégoriquement posée.

« Je ne saurais trop vous le dire, répondit-il.

— Mais je veux que vous le sachiez ; je veux une réponse précise. N'est-il pas vrai que vous avez offert votre main à miss Ray, qui l'a acceptée?

— C'est vrai.

— Je le savais, bien qu'elle ne m'en ait jamais dit un mot ; je le savais par mon père, qui le tenait de mistress Ray. Eh bien, s'il en est ainsi, pourquoi ne retournez-vous pas au cottage? Vous êtes incapable de vouloir vous faire un jeu des sentiments d'une fille comme Rachel.

— Complétement incapable.

— Eh bien alors quel motif vous retient?

— Vous me pardonnerez, mistress Cornbury, si je vous réponds que je ne suis pas, pour le moment, disposé à discuter cette question.

— Soit, je ne vous interrogerai donc plus, mais vous me permettrez de parler. Rachel ne m'a jamais fait aucune confidence, mais je sais, par des personnes qui la voient tous les jours, qu'elle est très malheureuse.

— J'en suis sincèrement affligé.

— Je le crois ; mais pouvait-il en être autrement? Une jeune fille n'a pas, comme un homme, le moyen d'occuper et de distraire son esprit. Rachel n'est pas une fille romanesque, mais, par cela même, elle a dans ses sentiments une profondeur et une persévérance que vous n'avez peut-être pas assez appréciées.

— Je suis sûr qu'elle est constante.

— Pourquoi la soumettre alors à une si cruelle épreuve? Vous me direz que l'épreuve ne vient pas de vous. Je sais qu'on vous a écrit une lettre. C'est la faute de mon père, qui l'a dictée ; c'est cette faute que je voudrais réparer. Vous comprenez bien qu'une lettre écrite sous cette impression n'est pas, ne peut pas être l'expression des sentiments de Rachel à votre égard. »

Rowan sentait parfaitement la justesse de ces raisons, et il n'était

Digitized by Google

pas disposé à faire retomber sur Rachel toute la responsabilité de la lettre; mais il ne voulait, pour le moment, faire aucune déclaration qui engageât l'avenir. Mistress Cornbury ne put donc obtenir de lui aucune promesse, mais sa bienveillante intervention n'avait pas été inutile. Elle amena Rowan à reconnaître qu'il avait été, en effet, trop sévère pour Rachel. Resté seul, il relut la lettre cause de tout le mal, et découvrit tout ce qu'elle renfermait d'amour contenu et caché. A partir de ce moment, la cause de Rachel était bien près d'être gagnée : ce n'était plus qu'une question de temps. Luke Rowan avait été calomnié, et, bien que sa réhabilitation fût complète aux yeux de Rachel et de sa mère, elle ne l'était pas à ses propres yeux. Que l'affaire de la brasserie fût réglée, qu'il fût définitivement installé et établi à Baslehurst, alors seulement il croirait avoir répondu aux accusations dont il avait été l'objet, et il pourrait se présenter la tête haute au cottage. C'était donc à Baslehurst qu'était le nœud de la question.

Mistress Tappist avait tout d'abord partagé l'indignation de son mari contre Rowan, et avait applaudi à l'expulsion énergique du jeune homme, qui avait non-seulement voulu régenter à sa guise la brasserie, mais qui avait eu l'audace, ayant trois filles charmantes sous la main, d'aller choisir une femme à Bragg's-End. Mais, plus tard, la réflexion était venue. Le procès s'était engagé, et l'homme d'affaires de M. Tappist n'avait pas dissimulé que les prétentions de Rowan lui paraissaient équitables et fondées. Ainsi, au bout d'un procès couteux, on était menacé de perdre sa cause. Mistress Tappist commençait donc à repousser moins absolument l'idée d'une transaction. Elle se disait que ce serait, en somme, une agréable destinée que de se retirer dans une jolie résidence, au bord de la mer, à Torquay, par exemple, et d'y vivre largement d'une rente annuelle que payerait Rowan sur les produits de la brasserie. Tappist avait travaillé pendant longues années. Il commençait à se fatiguer; il abrégerait ses jours s'il continuait à gouverner la brasserie. Les demoiselles Tappist étaient tout à fait de cet avis. La perspective d'une maison à Torquay les séduisait particulièrement; mais ce n'était là qu'un suffrage de mince valeur. Il fallait obtenir celui de M. Tappist. Or, le brasseur était plus intraitable que jamais. Plus il voyait que ses droits étaient incertains, plus il était décidé à les maintenir, quoi qu'il dût lui en coûter. Mistress Tappist avait donc fait plusieurs tentatives qui étaient restées sans résultat. Les tendres inquiétudes qu'elle avait exprimées sur la santé de M. Tappist, surmenée par un travail incessant, n'avaient pas trouvé d'écho. Bientôt, la fièvre électorale s'était emparée du brasseur. Il avait associé sa cause à celle de M. Hart, les confondant, comme on l'a vu, et plai-

Digitized by Google

dant pour sa brasserie en même temps que pour le candidat israélite. L'insuccès de ce dernier l'étourdit pendant quelques jours. Il n'avait plus, pour se distraire, les émotions de la place publique ou de l'hôtel du *Dragon*. Il errait seul, rêveur, comme un corps sans âme, dans sa brasserie. Il n'ignorait pas que son adversaire se disposait à construire, dans son voisinage, un établissement rival. L'avenir était gros de nuages. Cependant, il n'était pas encore ébranlé.

Un soir, qu'il revenait d'un meeting tenu à l'hôtel du *Dragon*, pour rédiger une protestation contre l'élection de M. Cornbury — meeting dont, par parenthèse, la présidence lui avait été offerte — il rentra chez lui légèrement ému par les nombreux toasts qu'il avait portés. Mistress Tappist, qui n'aimait pas ces réunions, où le grog et le tabac jouent encore un plus grand rôle que la politique, avait fait de vains efforts pour retenir son mari. Elle l'attendit et le vit rentrer à onze heures du soir, dans un état peu convenable pour un père de famille. Que se passa-t-il cette nuit-là entre les deux époux? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de raconter. Toujours est-il que mistress Tappist en sortit maîtresse de la situation. Le lendemain, à dix heures, le brasseur était encore couché. Il avait mal à la tête, et son estomac souffrait des excès de la veille. Mistress Tappist sut sans doute tirer parti de cette faiblesse pour faire prévaloir ses idées. Disons toutefois qu'elle le fit avec modération. Elle déguisa à ses filles la véritable cause de l'indisposition de leur père, elle fit du thé, et s'installa, garde-malade attentive et complaisante, au chevet de son époux.

« Ne vous tourmentez pas, lui disait-elle; on n'a pas besoin de vous à la brasserie. Et d'ailleurs tout doit s'incliner devant les exigences de votre santé. Vous n'aurez plus longtemps cette maison sur les bras, et je suis sûre que vous en êtes enchanté. Trente ans d'un semblable labeur auraient abattu tout autre homme, et je ne m'étonne pas que vous vous sentiez affaibli. Croyez-moi, tournez-vous et dormez pendant une heure ou deux. »

Tappist se tourna et ferma les yeux. Jusqu'à ce moment, il n'avait pas verbalement cédé un pouce de terrain. Il n'avait pas dit un mot qui impliquât son assentiment aux idées de sa femme, mais il sentait bien que son consentement moral était donné, et qu'il devrait le confirmer par des paroles s'il voulait qu'on lui permît de se lever. Avec sa tête dolente et son estomac délabré, il n'était guère en état de faire résistance, et il éprouvait moins d'horreur à l'idée de céder. Après tout, la brasserie était une charge bien lourde, et le procès une cause permanente de crainte et d'ennui. Rowan était jeune et entêté. Malgré lui, il avouait que c'était un garçon de valeur, qui di-

Digitized by Google

rigerait bien l'établissement, et payerait régulièrement le revenu stipulé.

Vers six heures, mistress Tappist revint s'asseoir au chevet de son mari, décidée à recueillir les fruits de sa victoire. M. Tappist avait manifesté l'intention de se lever. Il ne fallait pas le laisser sortir de la chambre sans l'avoir amené à composition.

« Cela va un peu mieux, dit Tappist, mais je jure bien de ne plus manger de ce maudit poisson.

— Quel poisson ? dit mistresse Tappist avec sévérité. Vous savez bien que ce n'est pas le poisson qui vous a rendu malade.

— Je n'ai presque rien bu.

— Je n'étais pas là pour voir ce que vous buviez, mais vous étiez, en rentrant, dans un bien triste état. Sans moi, vous n'auriez pas trouvé la porte de votre chambre.

— Quelle folie !

— C'est la vérité. Je bénis le ciel que vos filles ne vous aient pas vu. Mais ces choses ne se renouvelleront pas quand nous aurons quitté cette affreuse ville. »

Tappist poussa quelques sons inarticulés, qui ne constituaient pas une réponse.

« Car enfin, reprit mistress Tappist, c'est bien convenu, nous partons ?

— Je n'ai rien dit de pareil.

— Voyons, mon ami, il faut être raisonnable et envisager froidement la situation. Si nous n'abandonnons pas la brasserie, que ferons-nous ? Il n'y a pas une personne de poids dans la ville qui soit de notre côté. Vous accepterez donc les propositions de ce jeune homme. Tenez, je vais écrire un mot à Honyman, votre homme d'affaires, pour le prier de venir demain matin à la brasserie. »

M. Tappist essaya de formuler une objection, qui expira sur ses lèvres. Il vit sa femme écrire et envoyer la lettre à Honyman. N'était-ce pas un aveu de sa défaite ? Mistress Tappist eut soin d'en prendre acte par un mot.

« Je ne pense pas que nous soyons forcés de partir avant un mois d'ici. Il faut que nous ayons le temps de prendre nos mesures pour le mobilier. »

Mistress Tappist sortit après avoir lancé cette flèche de Parthe, et alla porter l'heureuse nouvelle à ses filles. Aussi, quand Tappist fit son entrée dans la salle à manger, fut-il entouré par ses trois filles, qui l'accablèrent des effusions de leur reconnaissance. Il n'y avait plus à y revenir. Sans qu'il eût dit un mot, le brasseur avait virtuellement abdiqué.

M. Honyman reçut le lendemain ses instructions et se rendit chez

Digitized by Google

Rowan, en sortant de la brasserie, pour arrêter les bases du compromis. Avant le soir, toute la ville connaissait la retraite du brasseur. On variait sur la quotité de la pension qui serait servie par Rowan. Les uns parlaient de mille livres, les autres, moins généreux, s'arrêtaient à deux cents.

Rien n'empêchait plus Rowan de retourner au cottage et d'y retourner triomphant. Il avait mis à néant toutes les accusations accumulées contre lui; il avait répondu par le succès aux doutes injurieux qui avaient trouvé un écho dans la lettre de Rachel. Il était devenu citoyen, et citoyen influent, dans cette ville de Baslehurst, où l'on avait dit qu'il ne reviendrait jamais. Il pourrait donc, dans la plénitude de sa force et de sa dignité, renouer ses rapports interrompus avec le cottage, et donner suite au projet qu'il avait différé, sans toutefois le perdre de vue.

En approchant de la maison de mistress Ray, il aperçut la fermière, mistress Sturt, sur sa porte. Il lui adressa quelques paroles amicales, et apprit d'elle que mistress Ray et ses deux filles se trouvaient au cottage. La présence de mistress Prime, qu'il ne connaissait pas et avec laquelle il n'avait pas envie, pour le moment, de faire connaissance, le contraria. Aussi pria-t-il mistress Sturt d'aller prévenir Rachel de sa présence, et de l'amener, si elle pouvait. La fermière s'y engagea et partit.

Son arrivée dans le petit salon où se trouvait mistress Ray et ses deux filles produisit une certaine sensation, qui s'accrut encore quand elle déclara qu'elle avait deux mots à dire à Rachel. Celle-ci se leva; ses joues s'étaient colorées soudainement d'une vive rougeur. Un pressentiment de la vérité avait traversé son esprit. Mistress Ray se leva également. Quant à mistress Prime, elle se plongea plus avant dans la lecture pieuse qui l'occupait. Rachel et sa mère sortirent, précédées de mistress Sturt, qui leur apprit alors la grande nouvelle. Rowan était à la ferme. Rowan attendait Rachel.

Celle-ci pâlit tout à coup et prit le bras de sa mère pour se soutenir. Elle se sentait défaillir. Elle avait attendu ce moment avec une douloureuse impatience; elle l'avait désiré de toutes les forces de son âme, et maintenant, quand il ne lui restait plus que quelques pas à faire, elle était sans forces et sans courage. Mistress Ray n'était pas, de son côté, sans un grand embarras; mais la fermière avait de la résolution. Elle avait promis d'amener Rachel à son futur époux. Elle voulait tenir sa parole. La mère et la fille se trouvèrent donc au bout de quelques instants dans la cuisine de la ferme. Rowan attendait dans la pièce voisine, Mistress Sturt ouvrit la porte. Rachel entra et se trouva en face du jeune homme. Mistress Ray était restée dans la cuisine avec la fermière.

Digitized by Google

« Rachel, dit Rowan en lui tendant la main, je vous apporte en personne ma réponse à votre lettre.

— Je savais, en l'écrivant, que ma lettre ne méritait pas de réponse, et je n'en attendais aucune, répondit Rachel.

— Est-ce que vous m'en voulez de vous l'apporter? Il y a si longtemps que je souffre de ne pas vous voir. Est-ce que vous ne me direz pas une parole de bienvenue?

— Je suis heureuse de vous voir, M. Rowan.

— M. Rowan! Si c'est pour m'entendre appeler M. Rowan que je suis venu, j'aurais mieux fait de rester à Baslehurst. Je veux être pour vous Luke, ou n'être rien du tout. Est-ce que vous me gronderiez encore si je vous appelais Rachel? Répondez-moi franchement. M'aimez-vous assez pour être ma femme? »

Rachel regardait machinalement par la fenêtre. Elle trouvait que Rowan était trop impérieux, et elle était résolue à ne pas répondre tant qu'il ne l'interrogerait pas avec plus de douceur.

« Après votre lettre, reprit-il, il ne m'était pas possible de me montrer sans que ma position à Baslehurst fût définitivement fixée. Vous aviez paru en douter.

— Ce n'est pas moi, dit Rachel avec vivacité, ce n'est pas moi! Ne vous l'ai-je pas fait assez comprendre? Vous êtes injuste, M. Rowan.

— Appelez-moi Luke, je vous en prie.

— Eh bien, Luke, vous êtes injuste.

— Ce sera pour la dernière fois si vous le voulez bien, Rachel, reprit-il plus doucement et en se rapprochant d'elle. Vous serez ma femme, vous le voulez bien? »

Elle ne répondit pas, mais quelle éloquence dans ses yeux baissés, dans la rougeur de ses joues. Il l'attira sur sur son cœur, l'embrassa au front. Elle se laissa faire, c'était son consentement. Un moment de silence suivit cette effusion.

« Puis-je entrer? » demanda mistress Ray en entr'ouvrant la porte.

Rachel courut à elle et cacha dans le sein maternel son visage, que mouillaient les douces larmes du bonheur.

Le roman finit là à proprement parler. Il est arrivé doucement et sans péripéties orageuses à son dénoûment naturel, le mariage des deux jeunes gens. Il y a cependant encore de charmants chapitres. L'introduction au cottage de Luke Rowan, à titre de futur époux de Rachel; sa présentation à mistress Prime, qui reconnaît ses torts, mais de bien mauvaise grâce, fournissent à l'auteur des développements pleins de charme et de gaieté. Nous assistons enfin aux der-

Digitized by Google

niers moments du règne de Tappist à la brasserie. Nous le voyons errer dans ce royaume qu'il a si longtemps gouverné, tourner autour de ces cuves d'où sortirent, pendant tant d'années, le détestable breuvage qui lui avait fait une fortune. Et comme un malheur ne va jamais seul, l'infortuné brasseur, en abandonnant la vie active, se trouve avoir en même temps perdu son autorité de père de famille. Il jouera désormais, dans sa maison, le rôle d'un vieux et respectable meuble, placé dans le coin de la cheminée. Jusqu'à présent, lui seul avait su quelle somme on pouvait prélever sur les produits de la brasserie pour les dépenses domestiques. Il avait pu jusqu'alors opposer aux demandes de mistress Tappist le ralentissement ou la difficulté des affaires; maintenant, la situation était parfaitement claire et connue de la femme aussi bien que du mari. On avait un revenu de mille livres sterling par an, et c'était sur ce chiffre que se baseraient à l'avenir les exigences de mistress Tappist. En outre, le ci-devant brasseur ne pouvait plus arguer d'affaires à traiter pour passer d'interminables soirées dans ces antres, effroi des ménagères, où l'on fume, où l'on joue, où l'on boit. Il fallait maintenant avoir une vie régulière ou rendre un compte sévère des moindres pas faits en dehors de la ligne droite. Il est bien difficile d'abdiquer impunément. Le bonheur de la vie est rarement compatible avec cette diminution de respect qui a atteint les retraités du travail. *L'otium cum dignitate* est un rêve; il faut faire un choix. On peut avoir le loisir ou avoir la dignité; mais il est à peu près impossible de les réunir. C'est une vérité dont l'infortuné Tappist put se convaincre après deux mois de séjour dans sa villa de Torquay.

Le mariage des deux jeunes gens eut lieu dans le commencement de janvier. Mistress Rowan vint quelques jours avant à Baslehurst et se logea à la brasserie qu'occupait son fils. Rachel n'était pas encore complétement rassurée sur les sentiments de sa future belle-mère à son égard. Celle-ci, dans une visite au cottage, dissipa toutes ses craintes. Une autre visite, fort agréable à Rachel, fut celle de mistress Butler Cornbury, qui demanda à être invitée à la noce.

Même après le mariage de sa fille, mistress Ray n'abandonna pas le cottage, qu'elle continua d'habiter avec mistress Prime; mais elle passa la moitié de sa vie à la brasserie. Disons enfin que, grâce aux efforts de Luke Rowan, la bonne bière cessa d'être une chimère pour les habitants du Devonshire.

ERNEST BOYSSE.

Digitized by Google

DES ORIGINES

ET

DU DÉVELOPPEMENT

DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA RUSSIE

DEUXIÈME PARTIE[1]

Pierre mort, sa pensée créatrice resta vivante. Pendant quelques années, il est vrai, l'ambition des favoris, des intrigues de cour, des révolutions de palais, plongèrent l'Etat dans la confusion, et l'on put douter de l'avenir de l'œuvre du réformateur. L'activité commerciale languit comme tout le reste, mais la stagnation ne fut que passagère. L'ouverture du canal Ladoga (1732) ranima le commerce de la nouvelle capitale ; il prospéra, et sa marche désormais fut constamment en progrès. Comme conséquence, le mouvement commercial dans la Baltique prit un accroissement considérable.

Les Anglais n'avaient eu garde de négliger l'occasion de pénétrer dans cette mer et d'y établir une importante branche de navigation. Pétersbourg, Riga, Revel, furent pour eux autant d'échelles où ils firent bientôt un commerce très étendu, très lucratif, plus utile même pour eux que tout autre, puisqu'il était plus analogue à la constitution maritime de leur puissance nationale. Ils importaient

[1] Voir 2e série, t. XXXVIII, p. 504 (livr. du 15 avril 1864).

Digitized by Google

en Russie leurs draps, leur quincaillerie, les produits de leurs colonies d'Amérique et ceux des Indes, les eaux-de-vie et les vins de France, d'Espagne, de Portugal, les denrées d'Italie et du reste de l'Europe. En retour de ces importations, ils tiraient de la Russie des blés, des pelleteries, des munitions navales, telles que bois de construction, mâtures, fers, chanvres, goudron, etc. Ils créèrent dans le pays des fabriques régies par des facteurs et des commis de leur nation, fabriques où la main-d'œuvre était des deux tiers meilleur marché qu'en Angleterre, et où ils faisaient ouvrer des voiles, des cordages, des ancres, toutes sortes d'objets en fer battu ou fondu, ainsi qu'en cuivre, pour leurs chantiers et leurs arsenaux. Les bénéfices de l'Angleterre étaient immenses; mais le plus grand avantage qu'elle recueillait de son commerce avec la Russie, c'était d'avoir à sa disposition tout ce qui pouvait servir à l'entretien et à l'augmentation de sa marine militaire et marchande. Ce commerce, en lui fournissant les moyens d'étendre sans cesse ses relations dans toutes les parties du monde, contribua à lui donner la suprématie navale.

On a vu qu'après avoir créé à Arkangel un commerce pour eux si lucratif, les Anglais s'étaient établis dans l'intérieur même de la Russie; à Moscou, à Vologda, à Toula, à Jaroslaff, ils avaient ouvert des comptoirs; ils en eurent bientôt à Kasan, à Astrakhan, construisirent des navires sur le Volga, et le pavillon britannique flotta sur la mer Caspienne. Une grande partie du commerce entre la Perse et la Russie tomba donc entre leurs mains. Ils eurent bien à lutter contre la concurrence des Arméniens; d'un autre côté, leur conduite arrogante les rendit tellement odieux en Perse qu'ils en furent expulsés, et la Russie elle-même, qu'ils avaient mécontentée, leur retira les concessions dont ils jouissaient pour le transit de leurs marchandises à travers tout l'empire jusqu'à Astrakhan. Mais ils surent bientôt regagner une faveur utile à leurs intérêts, et à l'intérieur, aussi bien que dans ses ports de la Baltique, la Russie subit l'ascendant de leur activité, de leur génie mercantile. Pendant toute la seconde moitié du XVIIIe siècle, les Anglais firent, à eux seuls, presque tout le commerce de la Russie; la plupart des affaires passaient par leurs mains; ils étaient à la fois traficants, armateurs, agents commerciaux, manufacturiers, bailleurs de fonds, banquiers; ils ouvraient des crédits aux négociants du pays, faisaient des avances aux propriétaires; ils imprimaient le mouvement et l'activité à toutes les branches de l'économie industrielle et commerciale.

Un peuple marchand subordonne tout à l'intérêt. Les avantages que l'Angleterre trouvait dans ses relations avec la Russie sont la meilleure et même la seule explication de la condescendance du cabinet de Londres pour la politique de celui de Saint-Pétersbourg. A

Digitized by Google

cette époque, la France était le plus ancien allié de la Porte-Ottomane; elle faisait un grand commerce dans le Levant. Pour cette raison, et dans l'intérêt de son négoce, l'Angleterre ne cessa de flatter l'ambition de Catherine II, de seconder complaisamment ses projets contre la Turquie. En effet, le commerce des Anglais avec la Russie était alors bien plus lucratif, plus important à tous égards que celui qu'ils faisaient dans le Levant.

Il y eut pourtant comme un temps d'arrêt aux profits et aux avantages que l'Angleterre retirait de l'espèce de monopole qu'elle avait eu l'habileté de se créer en Russie. Le traité de commerce conclu entre les deux puissances étant sur le point d'expirer, le cabinet de Saint-James envoya à Saint-Pétersbourg Fitz-Herbert en qualité de ministre plénipotentiaire. Le moment n'était pas favorable : le roi d'Angleterre, en adhérant, comme électeur de Hanovre, à une ligue que Frédéric II ayait formée avec les princes de l'empire par crainte de l'alliance de Joseph II et de l'impératrice Catherine, avait donné à cette princesse un sujet de mécontentement. D'un autre côté, la cour de Saint-Pétersbourg était fréquemment un théâtre de rivalités et d'intrigues; Fitz-Herbert, en s'attachant à une cabale sourdement hostile à Potemkim, déplut à ce favori. La tsarine éluda le renouvellement du traité.

Un coup beaucoup plus sensible allait être porté à l'Angleterre. La cour de France voulait se rapprocher de celle de Russie. M. de Vergennes fit nommer à l'ambassade de Saint-Pétersbourg le comte de Ségur. Ce jeune négociateur était digne d'une telle mission ; il joignait aux grâces de l'esprit des connaissances étendues, et la politesse à la dignité. Il sut plaire à Catherine et captiver Potemkim. La tsarine ayant voulu visiter le canal de Vychnii-Volotchok, qui fait communiquer la mer Caspienne avec la Baltique, la cour, les ambassadeurs de France et de l'empire, le ministre d'Angleterre, furent du voyage. Un jour que M. de Ségur causait avec Potemkim, il le trouva plus aigri que de coutume contre le cabinet de Londres. Mettant l'occasion à profit, l'ambassadeur fit sentir au favori l'avantage qu'il y aurait, pour la Russie, d'établir un commerce direct avec la France, au lieu de laisser aux Anglais les profits qu'ils faisaient aux dépens des deux puissances. Potemkim l'engagea à lui présenter un mémoire, promettant de n'en parler qu'à l'impératrice. L'ambassadeur repassa dans sa galère, et, n'y trouvant que le comte de Cobentzel et Fitz-Herbert, qui jouaient ensemble au tric-trac, il emprunta l'écritoire de ce dernier. Ainsi, ce fut avec la plume du ministre d'Angleterre qu'il traça le projet d'un traité de commerce entre la France et la Russie. Ce projet, remis immédiatement à Potemkim, fut communiqué à Catherine. Peu après, il était porté au

Digitized by Google

conseil, agréé et définitivement signé le 30 décembre 1786. La signature du traité causa une surprise générale, même à la cour de France. Des négociations ayant un pareil traité pour objet avaient été plusieurs fois entamées sans succès. M. de Ségur, avant de quitter Versailles, avait exprimé l'espoir d'être plus heureux que ses prédécesseurs; M. de Vergennes lui fit entendre qu'il ne partageait pas cet espoir.

Le traité de 1786 avait ouvert les yeux à la Russie sur ses véritables intérêts commerciaux, puisque, en secouant le joug britannique, elle pouvait appeler en concurrence, dans ses ports, les marchands et les navires de toutes les puissances maritimes. Malheureusement, il fut de courte durée. La révolution française éclata. Catherine, qui avait ses raisons, feignit contre cette révolution un courroux qu'au fond du cœur elle ne ressentait pas trop vivement. Elle poussait le roi de Suède, Gustave III, à se faire le paladin de la cause des rois; elle accueillait les émigrés français; enfin, elle rendit un ukase pour contraindre les Français établis en Russie à jurer, sous peine d'expulsion, haine au gouvernement de la Convention. Le même édit déclarait suspendues les relations commerciales entre la France et la Russie. Après un préambule contre la révolution et ses doctrines, la tsarine ajoutait : « 1° tous les effets du traité de commerce conclu, le 30 décembre 1786, entre nous et le feu roi Louis XVI, sont suspendus jusqu'à l'époque où l'ordre sera rétabli, et où il y aura une autorité légitime en France; 2° nous défendons, jusqu'à cette même époque, l'entrée des navires français, soit sous leur propre pavillon, soit sous pavillon étranger, dans tous nos ports situés dans les diverses mers, et défendons pareillement à tous nos négociants et maîtres de navires de faire entrer leurs vaisseaux dans les ports de France. » L'Angleterre triomphait. Le 25 mars 1793, le chevalier Whitworth, ministre britannique, obtenait la conclusion d'un nouveau traité de commerce. Celui qui était expiré en 1786 n'avait pu jusqu'alors être renouvelé. Les intérêts anglais reprenaient la prépondérance en Russie. C'était inévitable; la Russie n'avait ni une marine en état de transporter la masse exportable de ses productions naturelles et d'aller chercher au dehors des denrées tropicales ou celles du sud-ouest de l'Europe, ni des manufactures pouvant suffire à tous ses besoins.

Un instant, sous Paul Ier, l'exploitation anglaise courut des risques. Le premier consul Bonaparte voulait porter un coup mortel à la puissance britannique en l'attaquant dans les Indes; il sut mettre à profit l'engouement et l'admiration qu'il avait su inspirer à l'empereur de Russie pour le déterminer à seconder ses vues. Paul, mécontent de l'Angleterre, embrassa, avec l'entraînement de son âme

Digitized by Google

ardente, un projet qui promettait de grands avantages à la Russie, et dont le succès avait été entrevu par le génie de Pierre le Grand. Les cabinets de Paris et de Pétersbourg combinèrent donc un plan qui pouvait ruiner la domination qu'un siècle d'efforts, de persévérance et la chute récente de l'empire de Mysore avaient assurée à l'Angleterre dans la presqu'île indienne. D'après ce plan, une armée française devait s'embarquer sur le Danube, arriver dans la Russie méridionale par la mer Noire, remonter le Borysthène, de là, se diriger vers le Volga, descendre ce fleuve jusqu'à Astrakhan, où elle aurait été jointe par un corps de 50,000 Russes, s'embarquer sur la Caspienne et arriver à Astrabat, port situé à l'extrémité méridionale de cette mer. L'expédition, conduite par le général Masséna, devait traverser la partie orientale de la Perse, par Hérat, gagner Kandahar, dans l'Afghanistan, et arriver à l'Indus, à travers les contrées autrefois sillonnées par les caravanes slovènes, contrées sur lesquelles on n'avait plus, au commencement de ce siècle, que des notions vagues, et qui, par suite d'événements contemporains et des rivalités d'influence entre l'Angleterre et la Russie, attirent aujourd'hui les regards de l'Europe. Tout était préparé pour l'exécution de ce plan ; un événement tragique vint le traverser : Paul fut assassiné. Sa mort délivra la Grande-Bretagne de ses appréhensions.

Au commencement du règne d'Alexandre Ier, le crédit de l'Angleterre parut consolidé à Saint-Pétersbourg. Ce monarque entra dans deux coalitions contre la France. Mais le fameux décret de Berlin allait inaugurer un nouvel état de choses dans les relations commerciales des peuples. Napoléon prétendait mettre en état de blocus les Iles-Britanniques, exclure les marchandises anglaises du marché continental, et réduire l'Angleterre à merci par l'anéantissement de son commerce. Après la paix de Tilsitt, Alexandre accéda au blocus continental. Napoléon espéra qu'il pourrait bientôt, avec le concours de la Russie, détruire la prépondérance coloniale de l'Angleterre et ouvrir à l'Europe une grande route commerciale vers l'Indoustan. Il caressait toujours l'idée de l'invasion de l'Inde par la voie de terre, et, en vue de ce projet, il recueillait les documents, il provoquait les recherches et les études propres à seconder le succès de l'expédition qu'il se proposait de faire dès que les circonstances le permettraient. Tout semblait possible alors, et des esprits fort éclairés approuvaient les vues du grand homme ; mais il est douteux que la cour de Russie les ait jamais partagées. Ce fut pour aller reconnaître les vastes contrées qu'il faudrait traverser, et sonder les dispositions des populations disséminées au sud et au sud-est de la mer Caspienne, que Napoléon confia au général Gar-

Digitized by Google

dane (1807) la mission d'explorer des régions d'où sont sorties tant de hordes conquérantes, mais qu'une armée européenne n'a jamais parcourues depuis Alexandre. On adjoignit à Gardane le capitaine Trézel, du corps des ingénieurs géographes, officier d'un rare mérite, qui, après avoir servi son pays avec autant de distinction que de dévouement, a été le dernier ministre de la guerre du gouvernement royal.

Gardane, avec une caravane qu'il avait formée à Constantinople, pénétra en Perse par la route de Caramanie, d'Erzeroum et de Bayazid. Trézel, parti le premier, devait se rendre à Bagdad ; il y parvint, après quarante jours et autant de nuits passés à cheval, échappant comme par miracle aux brigands qui infestaient l'Asie Mineure, et aux Kurdes, qui désolaient la Mésopotamie. Le pacha de Bagdad n'osa pas déplaire au consul général d'Angleterre en accordant à un officier français un bateau pour descendre l'Euphrate, et en protégeant son embarquement jusqu'au golfe Persique. Trézel dut renoncer à se rendre jusqu'aux rives de l'océan Indien ; il changea de direction et il entra en Perse par les montagnes au nord-est du golfe Persique ; mais les gouverneurs des provinces, soumis à l'influence anglaise, ne cessèrent de lui susciter des obstacles, et il ne put reconnaître qu'imparfaitement les lignes de caravanes qui, du golfe Persique, conduisent vers Hérat et Candahar, dans l'Afghanistan, et de là jusqu'à Péchawer et l'Indus. Obligé d'aller à Téhéran, il y retrouva le général Gardane. L'un et l'autre, toujours poursuivis par l'influence anglaise, durent quitter la Perse, et ils retournèrent en France par la Géorgie et par les provinces méridionales de l'empire russe. Quand ils étaient partis, on les avait regardés comme les fourriers d'une future armée d'Orient, chargés de marquer les étapes depuis Trébizonde jusqu'aux rives du Gange. Leurs compagnons d'armes s'attendaient à faire bientôt cette grande expédition, et à laisser bien loin derrière eux les fleuves que les Macédoniens d'Alexandre avaient refusé de franchir. Ce rêve gigantesque devait s'évanouir ; s'il s'accomplit un jour, ce sera par les armes de la Russie. Les espérances fondées sur le blocus continental devaient se dissiper à leur tour.

Le décret de Berlin fut le premier chaînon de cette suite de décrets et de mesures que Napoléon ordonna pour interdire aux pays qui subissaient son influence tout commerce avec l'Angleterre. L'amirauté britannique ne fut jamais en reste avec les prescriptions du décret de Berlin ; elle faisait capturer tout bâtiment neutre qui ne naviguait pas dans l'intérêt ou avec la permission de l'Angleterre. L'adoption du blocus continental causa de grandes souffrances aux peuples habitués à livrer leurs produits à l'Angleterre, à rece-

Digitized by Google

voir ses marchandises, et produisit aussi une stagnation momentanée dans l'industrie et le commerce de cette puissance. Mais elle était souveraine des mers ; elle pouvait porter dans tous les pays du globe son activité commerciale, et le système continental prouva que la plus grande partie de l'Europe n'était pas encore en état de se passer d'elle. La Russie surtout était sensiblement affectée par un pareil régime. Les Anglais étant maîtres de la mer, elle ne trouvait pas l'écoulement de ses produits, et éprouvait une détresse qui provoquait des murmures. D'ailleurs, le système continental avait été imposé par la victoire, et la fierté nationale se soumet toujours en frémissant aux prescriptions de la force étrangère.

Les événements, ainsi qu'on l'a vu, avaient souvent favorisé les Anglais et leur commerce en Russie. Cette fois, la force des choses démontrait que l'empire avait absolument besoin d'eux. Les denrées coloniales et autres, les articles qu'ils importaient auparavant, et dont ils avaient en ce moment-là le monopole, manquaient complétement, à moins que la contrebande ne les fournît à des prix fabuleux. On avait besoin du crédit anglais, des marchandises anglaises, qui faisaient également défaut. Il avait fallu rompre brusquement avec des habitudes séculaires, ce qui causait une véritable exaspération. L'Angleterre savait tirer parti de cette disposition des esprits; ses agents commerciaux, répandus dans toute la Russie, provoquaient des plaintes contre les funestes effets du blocus continental. Toutes les classes de la population étaient mécontentes ; la crise devenait intense, la situation critique.

Depuis la paix de Tilsitt, il y avait, entre Napoléon et Alexandre, une liaison qu'on crut intime, et qui était plus apparente que réelle. Alexandre écouta les plaintes qu'on lui adressait pour démontrer que la ruine de l'empire était imminente. Un ukase, du 30 décembre 1810, ouvrit les ports d'Arkangel, de Riga, de Revel, de Saint-Pétersbourg, aux marchandises coloniales transportées sur bâtiments non anglais ou venus de Ténériffe. Par cet ukase, la Russie mettait fin, pour son compte, au blocus continental. L'Angleterre dominant en souveraine sur les mers, il était évident que les navires anglais pouvaient seuls être chargés de denrées coloniales et venir de Ténériffe. La Russie tout entière applaudit à l'ukase. Plus de deux cents bâtiments anglais, sous le pavillon de Ténériffe, entrèrent dans les ports russes. Romanzoff, qui avait le commerce sous sa direction, conseilla d'en confisquer une vingtaine pour ménager Napoléon ; Alexandre rejeta cet avis. Napoléon était violemment irrité. Telle fut la principale cause de la guerre de 1812. L'Angleterre renoua ses relations commerciales avec la Russie.

Digitized by Google

III. — RÉFORME COMMERCIALE. — CANCRINE

Après la paix générale, la cause de la liberté commerciale semblait gagnée. Le congrès de Vienne consacrait par ses actes cette liberté, en introduisant, dans le droit public de l'Europe, des stipulations conformes au vœu général. La grande et puissante corporation des commerçants de tous les pays, qui avait été ostensiblement ou sourdement liguée contre le système continental, tant que son auteur avait eu le pouvoir de le maintenir en vigueur, affranchie désormais de la crainte de voir les marchandises anglaises confisquées et brûlées, reprenait, sur une vaste échelle, les opérations du trafic. Il y avait d'immenses besoins à satisfaire; les populations voulaient se dédommager de souffrances et de privations qui duraient depuis de longues années, et le commerce, par des échanges devenus nécessaires à tous les Etats, pouvait à peine suffire à ces besoins si nombreux et si variés. Les marchandises anglaises, les denrées coloniales surtout, dont la marine britannique avait accaparé le transport, trouvaient partout des débouchés. Le commerce anglais fit des bénéfices énormes.

Tout n'avait pas été mauvais dans le système continental; inspiré par la passion, puisqu'il n'était qu'un moyen de guerre, il avait eu quelques résultats heureux. La prohibition avait ranimé des industries éteintes, provoqué la création d'industries nouvelles, et les privations, les besoins avaient enfanté des merveilles. Un système nouveau d'industrie avait pris naissance et s'était fortement développé; les fabriques, les manufactures, les usines, occupaient un grand nombre de bras, et d'importants capitaux, qui avaient concouru à leur formation et à leur développement, étaient intéressés, sous peine de ruine, à leur prospérité.

Ce fut en vain qu'après le rétablissement de la paix, la plupart des puissances se sentirent d'abord animées du désir de réparer, par une circulation sans entraves de tous les produits, les maux dont l'Europe avait eu à souffrir; la nécessité les contraignit successivement à protéger la production indigène. Les lois de douanes, à quelques exceptions près, firent revivre le régime ultrà-protecteur et prohibitif. L'Angleterre elle-même, malgré sa suprématie maritime et commerciale, malgré la supériorité de sa fabrication, conserva, aggrava même son tarif, au point de prohiber les tissus de sa grande colonie des Indes! Elle continua de vendre à bon marché, au continent, les belles étoffes de l'Orient; elle n'en voulut pas pour

Digitized by Google

elle-même. L'Autriche et la France, pour se prémunir contre la concurrence de l'industrie étrangère, adoptèrent les plus rigoureuses précautions.

Il faut bien le dire, parce que c'est la vérité : de toutes les puissances de l'Europe, la Russie fut la dernière à entrer dans la voie des prohibitions. Pays essentiellement agricole, possédant des facultés productives illimitées, la Russie ne demandait qu'à échanger, comme par le passé, les produits de son vaste territoire contre ceux du sol ou de l'industrie des autres peuples. Elle ne se laissa pas même émouvoir par le premier choc que reçurent, de la concurrence anglaise, les fabriques élevées durant le système continental. M. Storch, dont les écrits faisaient autorité, en célébrant les avantages de la liberté commerciale, secondait le vœu bien prononcé de l'empereur Alexandre. Le comte Gourieff, alors ministre des finances, partageait franchement, au moins en matière de commerce, les idées libérales de l'empereur. En 1818, le cabinet de Saint-Pétersbourg conclut avec la Prusse une convention, et, dans les négociations, il s'efforça de faire prévaloir les principes de liberté commerciale. Des règlements, publiés en 1819 et en 1820, témoignaient de ses intentions.

A la faveur d'un tarif modéré, la Russie voyait s'accroître sans cesse la masse des importations, tandis que ses produits naturels, frappés de droits exorbitants ou prohibitifs au dehors, ne trouvaient plus qu'un placement désavantageux et chaque jour plus restreint. La consommation de produits et d'articles étrangers était en trop grande disproportion avec les moyens d'échange. Le système continental avait eu des conséquences impossibles à prévoir. Les intérêts commerciaux et industriels de l'Europe en général, ceux de la Russie en particulier, avaient changé de face et de direction. L'Angleterre, longtemps le débouché principal des produits du sol russe, ayant trouvé d'autres sources d'approvisionnement et adopté un tarif protecteur, non-seulement en faveur de son industrie, mais encore de son agriculture et de ses colonies, avait imposé de fortes taxes sur plusieurs des principaux articles que la Russie lui fournissait depuis des siècles. Il n'était pas jusqu'aux bois du Canada qui ne fussent privilégiés, à l'exclusion des produits similaires russes. Par suite des revirements survenus dans l'économie des autres contrées, et de la concurrence croissante des produits transatlantiques, qui étaient venus lui disputer les marchés de l'Europe, surtout celui de l'Angleterre, la Russie voyait s'amoindrir les débouchés par où ses propres produits s'écoulaient autrefois.

A l'inverse de ce qui avait toujours eu lieu depuis bien longtemps, la balance des échanges tournait au détriment de la Russie. Le gou-

Digitized by Google

vernement impérial s'en inquiéta d'abord, et il finit par en être effrayé. Le seul port de Saint-Pétersbourg embrasse la moitié du mouvement commercial de l'empire avec l'étranger. La douane de ce port, pour l'année 1820, présenta le résultat suivant :

Importations, 190,388,897 roubles assignats;
Exportations, 105,085,920 *idem.*

Ces chiffres étaient significatifs. Pour faire cesser une telle disproportion, le gouvernement impérial augmenta les droits perçus à l'intérieur sur la circulation des produits étrangers. Cette mesure tendait à diminuer la consommation de ces produits, partant, les achats au dehors. Mais ce n'était là qu'un palliatif; le gouvernement ne tarda pas à vouloir imiter ce qui se pratiquait partout ailleurs. Il était forcément poussé dans cette voie, et la Prusse venait d'adopter un nouveau tarif, motivé sur ce qu'elle avait jugé impossible de ne pas se conformer à l'exemple du reste de l'Europe. Dans une circulaire officielle, émanée du ministère des affaires étrangères (1821), il était dit que « la Russie se voyait forcée par les circonstances de recourir à un système de commerce indépendant; que les produits de l'empire ne trouvaient point de débouchés au dehors; que les fabriques du pays étaient ruinées ou sur le point de l'être; que tout le numéraire s'écoulait à l'étranger, et que les maisons de commerce les plus solides étaient à la veille d'une catastrophe. » Une commission spéciale fut chargée d'examiner les mesures à prendre; elle délibéra plusieurs mois, et, tandis qu'elle achevait l'élaboration de son projet, le cabinet impérial fit connaître, sous forme de manifeste, comme pour leur donner plus de solennité aux yeux de l'Europe, les raisons qui l'avaient déterminé. Ce document est curieux à plus d'un titre; quelques citations feront connaître toute la pensée du gouvernement russe.

Après avoir rappelé tout ce que la Russie avait fait en faveur des principes de liberté commerciale, le manifeste ajoutait : « Le gouvernement russe espérait que ces principes seraient aussi bienfaisants dans leur application qu'ils semblent justes en théorie; mais ce qui lui paraît incontestable, c'est que, pour produire d'heureux effets, ils doivent être généralement adoptés, et que l'Etat qui les suit, tandis que d'autres les rejettent, condamne volontairement son industrie et son commerce à payer un ruineux tribut à l'industrie et au commerce de l'étranger. » Le gouvernement rappelait aussi quelles étaient les intentions des puissances en 1815 : « Mais l'expérience et des calculs plus exacts, parce qu'ils portaient sur des données positives et sur les résultats déjà connus de la paix qui s'était rétablie, les forcèrent bientôt à ne pas renoncer au système prohi-

Digitized by Google

bitif. Leur exemple oblige en ce moment la Russie à revenir aux lois de douanes, dont toutes ces puissances semblent avoir reconnu la nécessité. » Il était dit encore :

A mesure que le système prohibitif s'étend et se perfectionne ailleurs, l'Etat qui suit le système contraire supporte des sacrifices plus exclusifs et plus considérables. Il ouvre ses ports à toutes les productions étrangères, et tous les ports se ferment à celles qu'il avait coutume d'exporter lui-même. Il présente un continuel encouragement aux manufactures des autres pays, et ses manufactures ont à soutenir une lutte où presque toujours elles doivent succomber. L'agriculture sans marché, l'industrie sans protection, languissent et tombent ; le numéraire s'écoule au dehors ; les maisons de commerce les plus solides sont ébranlées. La fortune publique ne tarde pas à se ressentir des atteintes que reçoivent les fortunes particulières ; et si de nouveaux règlements n'allaient changer en Russie l'état actuel des choses, la Russie, après avoir contribué à rendre au monde la paix et les biens qui en découlent, serait seule privée de la jouissance de ces avantages universels. Il y a plus, ces avantages n'augmenteraient les richesses des autres pays qu'aux dépens de sa prospérité intérieure..... Dans une pareille situation, le gouvernement impérial n'avait pas à balancer sur le choix des mesures ; il a résolu de publier un nouveau tarif des droits dont les marchandises étrangères seraient passibles à leur entrée en Russie. Ce travail a été précédé de toutes les recherches que demandait le devoir de prendre pour base, dans une réforme de cette importance, les besoins réels et les véritables intérêts de l'industrie nationale. Sans détruire, par une trop grande extension du système prohibitif, cette utile émulation, source de tous les perfectionnements, et, d'un autre côté, sans laisser renaître cette concurrence illimitée dont on vient de ressentir les funestes résultats, le gouvernement a fait entrer dans la loi nouvelle quelques-unes des dispositions exclusives que présente la législation commerciale de tous les états européens. Protéger l'industrie, qui déjà fleurit et prospère ; encourager les établissements qui peuvent se former avec le plus d'avantages ; proportionner les droits aux objets sur lesquels ils seront perçus, et à la quantité de ces objets que la Russie produit ou qu'elle peut produire elle-même ; prévenir la fraude par des lois d'une juste sévérité : tel est le but général que le gouvernement s'est proposé, tels sont enfin les principes qu'il a suivis.

Ce fut ainsi que la Russie fut amenée à adopter le tarif du 24 mars 1822. Etaient défendus les draps verts, blancs, noirs, le sucre raffiné, les objets platinés, le fer, le laiton et tout ce qui était confectionné avec ces métaux, — à l'exception des instruments de physique et d'astronomie, — les marchandises en coton, en laine, ou mêlées, ainsi que les toiles de coton imprimées. Il y avait augmentation sur les draps fins de couleurs autres que celles ci-dessus, sur les vins en bouteilles, sur le sucre brut. Les importations devaient se faire

Digitized by Google

par les ports de Saint-Pétersbourg et de Riga. Les autres ports et bureaux de douanes de l'Empire étaient fermés ; toutefois, les marchandises pouvaient transiter à travers la Pologne, par une route qu'il fallait suivre pour les faire arriver aux bureaux de Riga, de Pétersbourg ou de Moscou. Ce tarif devait être mis en vigueur dans les ports, le 1er août, et dans les bureaux de douanes frontières, dès qu'il y serait parvenu. Par une faveur exceptionnelle, la Prusse conservait, jusqu'au 1er janvier 1823, la jouissance des avantages qui lui avaient été accordés par la convention de 1818. Cette faveur consola médiocrement les manufacturiers de Breslau et de la province de Brandebourg.

L'effet du nouveau tarif fut senti dans toute l'Europe. La Russie, usant de représailles avec une grande rigueur, venait d'appliquer le régime protecteur et prohibitif. Elle y avait recours comme à une mesure de salut, et M. Tengoborski, le défenseur persévérant des doctrines de liberté commerciale, dit à ce sujet : « Le système protecteur et même prohibitif a été réellement une nécessité pour la Russie. »

Il y avait à peine un mois que le nouveau régime était adopté, lorsqu'un homme doué d'un grand sens et d'une intelligence active, George Cancrine, fut nommé ministre des finances (23 avril 1822). On ne peut donc pas dire qu'il a été l'auteur, dans l'acception absolue du mot, de ce régime en Russie. Mais, comme c'est lui qui en a fait l'application pendant vingt-deux ans, qui l'a amendé et complété ; comme d'ailleurs, avant d'être ministre, il avait concouru, de ses lumières et de ses conseils, à la réglementation du nouveau système commercial, on lui a généralement attribué l'honneur de la grande mesure à laquelle l'industrie nationale en Russie a dû de si grands développements. Le souvenir de cet homme d'Etat restera toujours lié à l'histoire des progrès du régime manufacturier dans l'empire.

Un changement si radical, si complet, dans les traditions commerciales de la Russie, ne pouvait avoir lieu sans froisser les habitudes, sans léser des intérêts de diverse nature. Aussi, malgré une surveillance active, la contrebande, favorisée par la complicité des populations de la frontière de l'ouest, introduisit d'abord de fortes quantités de produits étrangers. Mais le gouvernement tenait sévèrement la main à l'exécution de ses règlements ; dans plusieurs villes, à Moscou principalement, des saisies considérables furent opérées ; la contrebande diminua, sans cesser entièrement. En peu d'années, la production manufacturière de la Russie s'accrut dans une proportion qui surpassa toute attente. Avant de mourir, Alexandre Ier eut la satisfaction de voir que le régime manufacturier

Digitized by Google

jetait de profondes racines dans un sol où l'on avait cru longtemps qu'il ne pourrait se naturaliser et prospérer. Ce monarque n'avait cessé d'encourager l'industrie nationale, et plusieurs années avant l'adoption du nouveau tarif, en janvier 1819, un ukase accordait à tous les paysans le droit, jusqu'alors réservé à la noblesse et aux paysans des premières classes, d'établir des fabriques et des manufactures. En usant de ce droit, ils devaient jouir, pendant quatre ans, d'une exemption d'impôts.

L'adoption du nouveau régime, on doit le reconnaître, avait été dictée par la nécessité. Un grand pays, renfermant en lui-même tant de ressources, ne pouvait rester immobile en présence du mouvement général ; il devait faire des efforts pour développer son industrie ; il devait profiter des nouvelles découvertes, des perfectionnements dont l'intelligence humaine s'était enrichie dans toutes les branches de fabrication. Au retour de la paix, toutes les industries, celle du coton principalement, avaient pris en Europe un immense développement. Les cotonnades étaient, en quelque sorte, devenues un article de première nécessité pour toutes les classes, et la Russie ne pouvait se condamner à rester, pour cet article, à la merci de l'Angleterre. L'extension prodigieuse de l'usage des cotonnades produisait insensiblement une grande révolution dans l'économie sociale, dans les intérêts industriels et commerciaux de tous les pays. En présence d'une semblable transformation, il était impossible que la Russie restât indifférente aux changements qui s'opéraient dans ses rapports commerciaux avec les autres contrées de l'Europe, au préjudice de ses intérêts.

Le régime commercial auquel le nom de Cancrine se rattache si étroitement provoqua naturellement des attaques, souleva des objections. Cancrine voyait les choses de haut, avec le sentiment des devoirs qu'il avait à remplir ; il avait conscience que l'application du système protecteur était momentanément un grand bienfait, et nul n'a démontré plus solidement les avantages qui en sont résultés. Dans un écrit publié en 1845 sous ce titre : *Economie des Sociétés humaines*, il a défendu, en termes simples, par des raisons tirées de la pratique, les motifs qui firent adopter le tarif du 24 mars, les moyens employés pour empêcher qu'il ne fût éludé, les conséquences qu'il a produites. « On a, dit-il, beaucoup déclamé contre ce qu'on appelle le système de clôture de la Russie ; qu'il me soit permis de dire quelques mots de l'état vrai des choses..... Dans les traités de paix, les diplomates insérèrent des articles sur la liberté du commerce, qui s'accommodaient peu à la situation de la Russie. De là le tarif libéral de 1819, sous l'action duquel la Russie fut inondée de marchandises étrangères..... On reconnut que ce régime ne pouvait

Digitized by Google

pas durer. » Cancrine parle de la promulgation du nouveau tarif : « L'auteur, ajoute-t-il, l'a successivement corrigé et complété ; il a aboli des prohibitions, il a abaissé des droits, il en a élevé d'autres dans l'intérêt du revenu ou de la protection ; il a modifié les règlements de douane en quelques points. Ce système n'entrave pas le commerce d'une manière exagérée ; c'est ce que prouvent les recettes annuelles, qui ont triplé depuis 1823, et dont une portion considérable est fournie par les articles des fabriques étrangères. « Mais pourquoi tant de clameurs ? Jusqu'en 1823, on n'avait pas su réprimer la contrebande, qui procurait de grands bénéfices aux pays voisins de la frontière de l'ouest. Non-seulement dans les lignes de douane, mais dans les bureaux mêmes, et jusque dans les ports, cette contrebande s'exerçait sur une grande échelle ; on s'entendait avec les douaniers..... L'auteur changea, en grande partie, le personnel des douanes, car un bon poste dans la douane était devenu une fortune. »

Après avoir rapidement énuméré les mesures qu'il fit adopter, Cancrine continue : « A l'aide de toutes ces mesures, on réduisit la contrebande aux proportions les plus faibles ; elle devint ainsi plus périlleuse, et les primes d'assurance haussèrent. Certaines gens, dans les pays limitrophes, éprouvèrent de fortes pertes ; de là les plaintes qui ont retenti dans des journaux et dans quelques livres. On se plaît à répéter que l'industrie manufacturière de la Russie a une existence tout artificielle ; les esprits passionnés trouvent extrêmement injuste que la Russie s'occupe de ses intérêts et non pas de ceux de l'étranger. »

Le passage suivant mérite une attention particulière : « Il est faux que l'industrie russe vive à l'aide des sacrifices du gouvernement. Elle est forte par elle-même, et, depuis vingt-cinq ans, aucune somme importante n'a été employée à soutenir les fabriques. On a, depuis 1823, usé d'autres moyens pour le développement de l'industrie : une *Gazette du Commerce*, un *Journal des Manufactures*, des agents à l'étranger pour faire connaître toutes les nouvelles découvertes, tous les perfectionnements, l'expédition régulière d'échantillons, l'engagement d'étrangers habiles, un conseil des manufactures avec ses sections et ses correspondants, un grand institut technologique, des écoles industrielles, l'envoi de jeunes gens à l'étranger, des expositions périodiques des produits de l'industrie à Moscou et à Saint-Pétersbourg, avec des récompenses pour le mérite, des écoles gratuites de dessin, des règlements pour une meilleure police, du travail et beaucoup d'autres moyens que j'omets. Tout cela a contribué à accroître les lumières, le zèle, en un mot, à perfectionner les méthodes, à développer les dispositions naturelles

Digitized by Google

de la nation, enfin, à porter l'industrie au degré d'avancement auquel elle est parvenue, et à réduire les prix dans une très forte proportion. Si cette industrie est encore en arrière pour les qualités superfines, elle réussit parfaitement dans les bonnes qualités, dans les articles moyens et inférieurs. Les draps ordinaires de la Russie sont meilleurs que ceux de France et ne coûtent pas davantage. Le tissage et la filature du coton sont en bonne voie, et, pour les soieries, Lyon est la seule ville avec laquelle la Russie ne puisse pas rivaliser. Saint-Pétersbourg et Moscou sont remplis de fabriques. Les bronzes de Pétersbourg, s'ils le cèdent pour la forme à ceux de France, sont d'un excellent travail et d'une dorure plus solide, un peu plus chers toutefois. Du reste, si des écrivains sérieux prétendent que l'industrie russe est artificielle, on doit l'expliquer sans doute par l'influence épidémique du libre échange. » Cancrine était, on le voit, attaché à un système qui est bien en défaveur aujourd'hui, en Russie aussi bien qu'ailleurs.

Les citations qu'on vient de lire montrent de quel point de vue Cancrine envisageait la réforme commerciale. De même que Colbert, qu'il s'était proposé pour modèle, il s'appliquait avec une volonté persévérante au succès de l'œuvre dont il avait la direction, et le résultat répondait à ses efforts. Sous l'empereur Nicolas, toutes les branches de l'industrie manufacturière prirent un développement extraordinaire. Des capitaux, des aptitudes spéciales, des bras, affluèrent de tous les pays, surtout d'Angleterre et d'Allemagne, pour prendre leur part des avantages offerts aux manufactures indigènes. De grands propriétaires entrèrent dans la carrière industrielle ; ne trouvant point au dehors des débouchés suffisants pour les produits de leurs terres, ils voulurent, à l'instar de ce qui commençait à se pratiquer et qui a si bien réussi depuis aux Etats-Unis, rapprocher le marché des consommateurs ; ils fondèrent des fabriques sur leurs domaines. La demande de laines fines, nécessaires aux manufactures de draps, eut pour effet une amélioration dans l'élève du mouton. La filature du coton, la fabrication des tissus, firent des progrès si rapides qu'elles suffisaient, en partie, aux besoins d'un vaste pays, qui comptait alors une population de près de 60 millions d'habitants, et que leurs produits s'exportaient, par quantités de plus en plus considérables en Chine, en Perse, dans l'Asie centrale. En cinq ans, la fabrication des cotonnades avait triplé, celle des soieries avait doublé.

Le tableau de cette prospérité eut des ombres ; on vit des essais malheureux, des entreprises qui avortèrent. Il y eut des propriétaires qui, à l'abri du nouveau tarif, s'imaginant qu'il suffisait d'élever des manufactures pour faire promptement des profits considé-

Digitized by Google

rables, engagèrent leurs domaines aux banques immobilières pour s'adonner à des industries dont ils ignoraient l'économie, et qui devinrent victimes de leur inexpérience. Les filateurs et les manufacturiers russes avaient à lutter non-seulement contre les difficultés inhérentes à toute chose nouvelle, ils éprouvaient encore, et surtout, de grands embarras pour se procurer des machines, dont l'Angleterre avait défendu l'exportation. Plus tard, la levée de cette prohibition fit tomber, au profit de la filature russe, un des principaux obstacles qui entravaient sa marche.

Dans les commencements, beaucoup de produits, quoiqu'ils revinssent fort cher, étaient de médiocre qualité. C'était inévitable; la même chose s'est vue à toutes les époques et dans tous les pays. Mais, en dépit des obstacles qu'elle dut nécessairement rencontrer dans la carrière qui lui était ouverte, l'industrie russe s'était bien vite débarrassée de ses lisières pour marcher à pas de géant; après quelques années, les prix baissèrent sensiblement. La première exposition des produits de cette industrie, en 1829, excita l'étonnement de l'Europe. Favorisée par l'infériorité du prix de la main-d'œuvre, trouvant, pour ainsi dire, sous sa main, le coton excepté, les matières premières qu'elle employait, elle faisait chaque jour de nouveaux progrès, et la consommation de ses produits se développait rapidement à l'intérieur. Le traité d'Andrinople (septembre 1829), en ouvrant le Bosphore et les Dardanelles à la navigation de tous les peuples, facilitait l'écoulement des denrées de la Russie et contribuait à sa richesse; il y eut pour l'empire une période de prospérité. En 1839, la valeur des exportations dépassait de 66 millions de roubles celle des importations. Le commerce intérieur, activé par le mouvement industriel et par le surcroît de consommation, qui en était la suite, prenait un accroissement extraordinaire.

En 1839, l'exposition des produits de l'industrie nationale attesta les développements gigantesques qu'avaient pris toutes les branches de fabrication. En 1841-1842, sous la pression d'une crise commerciale, les filateurs de Moscou sollicitèrent une augmentation du droit d'entrée sur les fils de coton; leur demande fut accueillie. Cette mesure devait nécessairement donner une impulsion vigoureuse aux filatures russes. L'importation du coton brut, qui avait si fort augmenté depuis vingt ans, s'accrut dans la proportion de 24 à 1, relativement aux quantités introduites avant l'adoption du tarif protecteur. Les fils russes, supplantant en grande partie les fils anglais, pourvurent presque entièrement aux besoins des manufactures nationales, et l'industrie indigène fournit bientôt 93 p. 100 des tissus fabriqués. Le total de la production dépassait 25 millions de kilogrammes. Les différentes branches de l'industrie cotonnière

Digitized by Google

occupaient 265,000 ouvriers. En 1846, une nouvelle aggravation du tarif compléta les sévérités du régime en vigueur. De nouveaux progrès, accomplis par les diverses branches de la fabrication, furent constatés à l'exposition de Saint-Pétersbourg, en 1849, et, ce qui flatta singulièrement le légitime orgueil de la Russie, à l'exposition universelle de Londres, en 1851.

On a vu sous l'empire de quelles circonstances avait été adopté, en 1822, le régime douanier qui succéda brusquement à un tarif modéré. Malgré l'exubérance de sa production en substances alimentaires et en matières premières, la Russie, manquant de débouchés, éprouvait une véritable détresse. D'un autre côté, elle consommait de plus en plus des produits manufacturés à l'étranger. Sa population augmentait dans une proportion plus grande que dans la plupart des autres pays de l'Europe, et les besoins, dès lors, devenaient plus impérieux. Il fallait donc qu'elle donnât une grande extension à son industrie. C'était pour elle une nécessité, non-seulement parce qu'un vaste empire doit, au moins en partie, pourvoir aux besoins essentiels de la masse de sa population, mais encore à cause d'une circonstance particulière à la Russie. La rigueur du climat et la longueur des hivers, en abrégeant la saison des travaux agricoles, rendent nécessaire l'établissement de fabriques. En Russie, le cultivateur, ne pouvant guère travailler que cinq mois aux champs, est exposé aux tristes conséquences de l'oisiveté au moins une moitié de l'année. Aussi, les paysans ne sont pas seulement laboureurs, ils exercent de plus un métier; ils sont artisans. Quelle perte de forces productives et quelle cause d'appauvrissement si, à défaut de toute industrie, tant de millions de bras restaient inoccupés pendant la durée du chômage agricole! Il y a des gouvernements dans l'empire où les terres sont d'une extrême fertilité, mais qui manquent de débouchés, et les habitants de ces contrées, ceux des basses classes surtout, ne seraient pas à même de subvenir à tous leurs besoins et de payer les impôts s'ils n'ajoutaient à leur profession d'agriculteurs d'autres industries. En outre, la Russie produit en abondance des matières premières qui veulent être transformées: la laine, le lin, le chanvre, les cuirs, matières que les habitants ont un si grand avantage à ouvrer eux-mêmes. On voit quels motifs militent en faveur des intérêts industriels. Ajoutons que, pour les produits manufacturés, la Russie avait été trop longtemps à la merci de l'étranger, surtout de l'Angleterre. Aujourd'hui, elle pourrait, si les circonstances l'exigeaient, se suffire à elle-même, et la dernière guerre l'a bien prouvé.

Maintenant que les doctrines du libre échange ont gagné partout du terrain, le régime appliqué et développé par Cancrine peut pa-

Digitized by Google

raître suranné. Mais est-il permis de croire que cet esprit éminent n'eût pas penché plus tard vers des mesures libérales? Colbert, que Cancrine admirait avec raison, en introduisant dans le régime commercial de la France le système qui a conservé son nom, disait que l'industrie avait besoin de *béquilles;* mais il voulait qu'après avoir grandi, elle pût, dans l'intérêt général, affronter la concurrence étrangère. Il n'y a pas d'esprit éclairé qui ne comprenne que, si les restrictions ont été un moyen, la liberté est le but, et ce but, il faut y tendre par des efforts constants. Personne n'appréciait mieux que Cancrine cette « utile émulation, source de tous les perfectionnements, » dont le gouvernement impérial se préoccupait au moment même de la mise en vigueur du tarif de 1822. Chargé de l'administration économique d'un grand pays, il appropriait les mesures qu'il provoquait aux besoins du présent, à la situation particulière de la Russie; mais il était loin de méconnaître les lois providentielles du progrès; il n'entendait point protéger la routine, l'indolence, procurer des bénéfices faciles à ces fabricants qui regardent le tarif comme l'unique régulateur de leurs spéculations. La lecture des écrits de Cancrine et l'étude attentive des actes de son administration donnent la conviction que, s'il lui eût été donné de vivre quelques années de plus, il aurait proposé des dégrèvements.

IV. — L'EMPEREUR ALEXANDRE II. — TARIF LIBÉRAL. — CHEMINS DE FER. — L'ÉMANCIPATION. — MOUVEMENT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

Sous le règne de l'empereur Nicolas, le régime prohibitif, surtout depuis 1846, avait atteint ses dernières limites. En 1851, il y fut apporté des adoucissements; le gouvernement voulait, dès cette époque, entrer dans une voie de réductions progressives, et abaisser les barrières qui, durant une période de trente ans, avaient gêné la liberté des échanges. L'Europe venait de traverser la grande phase industrielle de l'histoire moderne. Dans ce laps de temps, toutes les branches de la production avaient fait des progrès merveilleux, et l'industrie de chaque pays, après avoir pris de grands développements à l'abri du régime protecteur, s'était mise presque partout en état de soutenir, dans des limites plus ou moins larges, la concurrence étrangère. En l'espace de quarante ans, la masse générale des produits industriels avait quadruplé, et les prix des cotonnades avaient baissé, en moyenne, de 60 p. 0/0. En Russie, le régime manufacturier avait puissamment agi sur le développement de toutes les branches de l'industrie productive; la culture des terres s'était

Digitized by Google

améliorée et étendue, et tous les produits naturels avaient augmenté dans une proportion énorme; la statistique évaluait à 2 milliards de roubles (8 milliards de francs) le mouvement du commerce intérieur. Grâce aux progrès de l'industrie et de la richesse publique, le gouvernement impérial croyait le moment venu de rentrer dans les voies d'où il était sorti en 1822, lorsque la guerre de 1854 éclata : toute réforme commerciale fut nécessairement suspendue.

Quelque temps après l'avénement de l'empereur Alexandre II, la paix fut rendue à l'Europe. Le gouvernement russe pensa qu'une réduction des droits de douane, en donnant une nouvelle impulsion aux relations commerciales de l'empire, faciliterait l'écoulement de ses produits naturels et contribuerait à cicatriser les plaies de la guerre. Le remaniement du tarif fut soumis à une enquête. Les intérêts qui avaient prospéré à l'abri du régime protecteur s'émurent; les fabricants et les manufacturiers signalèrent les dangers, plus ou moins imaginaires, qu'entraînerait, d'après eux, l'ouverture du marché national aux tissus étrangers. Une polémique, plus vive peut-être que celles dont nous avons été témoins en France sur des questions analogues, s'engagea entre les champions du tarif et les partisans d'un régime plus libéral; tout fut dit librement. Les industriels présentèrent des mémoires où ils énuméraient les motifs de leurs inquiétudes; le gouvernement fut assailli de pétitions, de réclamations. Il tint sagement la balance entre des intérêts opposés, de nature si complexe, entre les producteurs et la masse des consommateurs. Il pensa qu'un abaissement du tarif serait conforme au bien général; il s'inspirait du souvenir de l'instruction que l'empereur Alexandre Ier, en 1811, avait donnée au ministre des finances, instruction où ce monarque recommandait spécialement « d'éloigner tous les obstacles qui s'opposent au développement du commerce extérieur, » ajoutant que « les droits d'entrée ne sont qu'un impôt sur la consommation. » Le gouvernement voyait que le temps était arrivé de stimuler les manufacturiers russes par l'aiguillon de la concurrence, que les intérêts agricoles seraient trop lésés si l'industrie restait protégée outre mesure à leurs dépens.

Les principes qui allaient prévaloir étaient un retour aux anciennes maximes de la Russie en matière commerciale. Ces principes trouvèrent leur application dans le traité de commerce et de navigation conclu, le 14 juin 1857, avec la France. L'art. 1er témoigne des dispositions libérales qui avaient présidé à la rédaction du traité; il y est d'abord établi qu'il y aura pleine et entière liberté de commerce et de navigation, pour les bâtiments et les sujets des parties contractantes, dans les ports de leurs domaines respectifs. Les Français en Russie et les Russes en France pourront réciproquement

Digitized by Google

entrer, voyager ou séjourner en toute liberté, dans quelque partie que ce soit des territoires respectifs, pour y vaquer à leurs affaires, et ils jouiront à cet effet, pour leurs personnes et leurs biens, de la même protection et sécurité que les nationaux. Ces stipulations concordent avec les règlements promulgués, à la suite du couronnement de l'empereur Alexandre II, pour améliorer les conditions mises à l'entrée des étrangers en Russie. Le même article dit encore que les sujets des deux parties jouiront, en matière de commerce et d'industrie, de tous les priviléges, immunités et autres faveurs quelconques dont jouissent ou jouiront les nationaux. Par les articles concernant la navigation marchande, les deux parties s'accordaient réciproquement, pour l'intercourse indirecte, les mêmes avantages que pour le commerce direct. Quant aux droits de douane et de navigation, il était convenu que les deux puissances n'accorderaient aucun privilége, aucune faveur à un autre Etat, sans l'étendre à l'instant à leurs sujets respectifs. Les dispositions relatives à la juridiction des consuls sont fondées sur les doctrines les plus avancées de la jurisprudence internationale. L'art. 22 a aboli la contrefaçon des marques de fabrique, toute reproduction de cette nature devant être sévèrement réprimée. Cette disposition, destinée à sauvegarder les droits des inventeurs et des fabricants, était alors entièrement nouvelle dans la législation internationale. Les deux puissances se réservaient de garantir réciproquement la propriété littéraire et artistique, projet qui, depuis, a été converti en une convention des plus libérales. La littérature et la librairie françaises, les auteurs d'œuvres d'art, ont un intérêt de premier ordre à ce que la propriété des productions de l'esprit, non moins sacrée que toute autre, soit respectée en Russie; cet empire, on le sait, est pour les livres français un débouché considérable, toute la bonne compagnie parlant notre langue, et cultivant les chefs-d'œuvre qui l'ont rendue universelle. Le traité du 2/14 juin, signé par M. de Morny et par le prince Gortchakoff, tenait compte, à tous égards, des progrès accomplis, depuis plusieurs années, dans la législation maritime et commerciale des principaux Etats de l'Europe; il y introduisait des dispositions nouvelles; il ouvrait la voie à d'importantes améliorations. Et comme les transactions internationales de cette nature stipulent généralement, de nos jours, que chacune des puissances contractantes accordera à l'autre le traitement de la nation la plus favorisée, il s'ensuit que les dispositions du traité conclu avec la France règlent actuellement les relations de la Russie avec les autres Etats.

En dehors même des stipulations de ce traité, le gouvernement impérial, entrant dans la voie pratique des dégrèvements, accordait au commerce d'autres avantages importants. Il modifiait le tarif de

Digitized by Google

ses douanes; les droits sur les vins étaient considérablement réduits, ce qui devait surtout profiter à la viticulture française. En même temps, il renonçait à toutes les prohibitions, sauf pour la fonte de fer ; encore cette interdiction était-elle limitée à une certaine zone, aux côtes de la mer Noire et de la mer d'Azoff, et même elle ne s'appliquait pas au port d'Odessa. Ce n'était donc, en réalité, qu'une restriction qui atteignait plus spécialement la métallurgie anglaise; mais elle n'en a guère souffert, puisque l'introduction de tout ce qui a dû être employé à la construction des chemins de fer russes s'est faite en franchise, et que les usines britanniques ont pris la plus large part à toutes les fournitures. Au surplus, sur toute l'étendue des frontières où la fonte est admise, le droit n'est que de 90 kopecks (3 fr. 60 c.) par 100 kilogrammes. Une réduction de 35 p. 0/0 environ était prononcée en faveur du sucre brut, mais le sucre raffiné, venant par terre et plus encore par mer, continuait à payer des droits élevés, droits qui depuis ont subi une diminution. La fabrication du sucre de betterave, qui a pris, en Ukraine, des développements extraordinaires, ainsi que la raffinerie russe, ne pouvaient se passer encore de protection. Quant aux articles manufacturés, tels que fils blancs ou écrus de coton, toiles ordinaires et grosses, batiste, toiles fines, draps et casimirs, etc., les droits étaient fortement abaissés. En tenant compte de la révision du tarif de 1851, les réductions, par rapport à celui de 1822, variaient de 65 à 90 p. 0/0. Nous nous bornons à cette indication sommaire.

Plusieurs manufacturiers jetèrent le cri d'alarme, prétendant que l'industrie aurait eu encore besoin de douze ou quinze ans de protection exagérée. Mais le gouvernement, dans sa sollicitude éclairée pour tous les intérêts, et tout en restant dans la limite que la prudence interdisait de franchir, ne voulait plus du régime de la prohibition, et l'événement a prouvé qu'il avait eu raison. La manufacture nationale a soutenu la concurrence étrangère sans désavantage; le mouvement industriel s'est développé, et il y a eu un surcroît d'activité imprimé aux échanges avec le dehors.

Les relations d'influence que la Russie entretient depuis longtemps à Téhéran et à Pékin, et qu'elle a su rendre plus étroites dans ces derniers temps, ont tourné au profit de son commerce. Non-seulement sa prépondérance commerciale en Chine, déjà si ancienne, s'est affermie, mais, par le traité de novembre 1860, elle s'est fait concéder de nouveaux avantages. En même temps, elle a étendu les limites de la Sibérie méridionale et s'est assuré la possession du fleuve Amour. Un commerce, entièrement libre d'entraves, se fait aujourd'hui entre les sujets des deux empires, sur une immense

Digitized by Google

étendue de frontières, et l'on a pu dire avec vérité, à la suite de la convention de novembre : *la Chine est ouverte.*

Ailleurs, le gouvernement impérial est resté fidèle aux doctrines libérales qu'il venait d'inaugurer ; il a consacré les efforts de sa diplomatie à faire triompher la liberté de navigation sur le Danube et sur le littoral de la mer Noire ; il a appliqué loyalement, en dépit de l'insurrection du Caucase, qui s'était fortifiée pendant la guerre de Crimée, les dispositions du traité de Paris concernant la navigation et le commerce ; tous les pavillons n'ont cessé d'avoir un libre accès dans les ports russes.

Par une série de mesures parfaitement entendues, et qui ont marqué le point de départ d'une politique nouvelle, la Russie, au lendemain de la paix, s'occupa de développer ses immenses ressources intérieures, d'accroître ses forces, par conséquent, sa prospérité. Tout allait être remanié : administration, justice, finances, voies de communication, condition civile des habitants, production, police, instruction publique. Nous n'avons ici qu'à énoncer sommairement quelques actes qui ont eu une action plus marquée sur le mouvement des échanges et sur la richesse commerciale. En améliorant la condition des étrangers en Russie, en les autorisant à acquérir « par tous les moyens possibles, à l'égal des sujets russes, toute espèce de biens, meubles et immeubles, » le gouvernement impérial a encouragé les spéculations de ces esprits actifs, qui cherchent en tous pays un emploi avantageux de leurs bras, de leurs capitaux, de leurs découvertes, et qui se fixent volontiers dans les contrées qui leur offrent, avec une protection assurée, l'appât de larges bénéfices. Des hommes de cette trempe savent féconder toutes les sources de la production et créer de nouveaux débouchés. Une autre mesure, destinée à donner les mêmes résultats, est celle qui a tiré les israélites de l'abaissement où ils avaient longtemps vécu en Russie, qui les a mis sur un pied d'égalité avec les autres regnicoles, et les a rendus admissibles aux fonctions publiques. Cette race active, intelligente, partout adonnée au commerce, mêlée aux plus grandes opérations financières de notre époque, n'en travaillera que mieux, dans son propre intérêt, à l'accroissement de la richesse commerciale de l'empire. D'autres dispositions, destinées à mettre en circulation les capitaux déposés aux banques, à favoriser la création de sociétés et d'entreprises nouvelles, ont donné une vigoureuse impulsion au mouvement industriel, partant, aux transactions internationales. Il faut encore signaler, comme favorables aux opérations du trafic, les modifications apportées aux statuts qui régissaient les diverses classes (*guildes*) de commerçants. Ces modi-

Digitized by Google

fications, conçues dans un esprit de justice, ont surtout été favorables à la dernière classe.

Mais de toutes les mesures adoptées depuis le nouveau règne, celle qui en sera l'éternel honneur, qui doit opérer une révolution profonde dans l'économie générale de la Russie, dans sa production, dans son avenir commercial, c'est l'émancipation des paysans. Ce grand acte, salué par les acclamations du monde civilisé, aura, même en ne le considérant qu'au point de vue des intérêts matériels, des conséquences incalculables pour l'empire. On a bien dit que l'émancipation troublerait des rapports séculaires, qu'elle désorganiserait la production, qu'elle appauvrirait la Russie; mais l'événement donne un éclatant démenti à ces sombres présages. L'émancipation a pu, dans l'origine, soulever des craintes; elle n'a causé de mal à personne; elle n'a fait couler ni une goutte de sang ni une larme; c'est une mesure bénie du ciel. La culture reprend, le paysan féconde avec plus d'ardeur la terre qui lui appartient; il comprend que son sort est entre ses mains, que l'aisance, le bien-être, fruits de ses labeurs, doivent compléter sa liberté en assurant son indépendance. Le travail libre doublera, en quelques années, la production agricole. Les industries plus spécialement désignées sous le nom d'*industries de village* devront une nouvelle activité, de nouveaux perfectionnements à l'émancipation. En Russie, les fabriques particulières sont moins nombreuses que les corporations industrielles; il y a des villages, et même des districts entiers, qui s'occupent d'une seule branche de fabrication. Chaque branche fournit des objets usuels, nécessaires à tout le monde, et, grâce à l'esprit fraternel d'association, qui donne naturellement une excellente organisation, basée sur la division du travail, grâce aussi au bon marché des denrées de première nécessité, en aucun pays, ces objets ne sont à un prix aussi réduit que dans l'intérieur de la Russie. Les industries de village, qui attestent la dextérité, la patience, l'intelligence souple du paysan russe, sont une des forces vives de l'empire; on les connaît peu à l'étranger, et leurs produits ne se voient presque pas sur les marchés et aux foires de l'Europe. En quelques années, il en sera tout autrement; la consommation intérieure, quelque grande qu'elle soit, ne pourra suffire à une production phénoménale; une foule d'objets usuels, fabriqués en Russie, seront portés en Allemagne, en France, partout, et leur bon marché, leurs formes originales leur procureront un grand débit.

C'est surtout le commerce des denrées de première nécessité qui doit profiter du surcroît de production qui sera l'une des conséquences de l'émancipation. La Russie nourrit une immense quantité de bétail, elle récolte au delà de 500 millions d'hectolitres de cé-

Digitized by Google

réales, et il paraît démontré que l'excédant des besoins est de plus de 50 millions d'hectolitres. L'Europe a traversé, depuis douze ans, des crises alimentaires qui doivent donner à réfléchir. Ce n'est pas sans motifs que la liberté du commerce des grains tend à se substituer partout au régime restrictif et à la réglementation. L'Angleterre avait ouvert la voie; la France y est entrée à son tour, précédée ou suivie par plusieurs autres pays. L'augmentation de la population, le développement de l'industrie, les besoins croissants de la consommation, rendent nécessaire une plus grande masse de subsistances, tandis que beaucoup de bras désertent les campagnes pour affluer dans les grands centres. En dépit des progrès de l'agriculture, la cherté des denrées alimentaires, celle de la viande surtout, doit devenir normale. Le vaste grenier d'abondance situé entre le Dniéper et le Volga, les steppes où paissent d'innombrables troupeaux, peuvent fournir à l'Europe d'énormes quantités de blé et de viande. Par suite des relations actives que des besoins réciproques et l'intérêt général doivent établir entre la Russie et les autres contrées de l'Europe, elle pourra développer avec sécurité sa production en subsistances, parce que le commerce extérieur lui en procurera l'écoulement. Les débouchés ont trop longtemps manqué, même dans les moments des plus grandes crises alimentaires, par suite du mauvais état ou du manque de voies de transport; trop longtemps il s'est fait une déperdition déplorable de trésors d'alimentation : on donnait le grain au bétail, faute de pouvoir le vendre, ou bien il se détériorait dans d'immenses magasins. Avec les chemins de fer, pareille chose ne se verra plus.

La dernière guerre avait fait ressortir l'insuffisance des voies de communication et la trop grande infériorité de la Russie sous ce rapport. On connaît la vaste étendue de cet empire ; en Europe seulement, il occupe plus de 270,000 kilomètres carrés, et l'on comprend quelle diversité de climats, de fertilié, de population, on doit trouver dans les différentes contrées que contient cette immense surface. De tous les pays, la Russie était donc celui qui avait le besoin le plus indispensable de lignes de fer, de ces nouveaux agents de circulation et d'échange, devenus les instruments de la locomotion universelle, et elle était celui qui en manquait le plus. Elle n'avait qu'une voie ferrée, le chemin Nicolas, qui relie la nouvelle et l'ancienne capitale, et qui a un développement de 600 verstes ou 640 kilomètres. Il ne faut citer que pour mémoire de petites lignes de quelques kilomètres chacune, allant de Pétersbourg aux résidences impériales de Péterhoff et de Tzarkoé-Sélo. Pendant la guerre de Crimée, le transport des troupes, des vivres et du matériel avait causé des embarras sans nombre, les déceptions les plus

Digitized by Google

amères. L'orgueil national frémissait; il se persuadait que, si la ligne de Pétersbourg à Moscou avait été prolongée jusque vers Perekop, de douloureuses épreuves eussent été épargnées. Dès le jour où le mot de paix fut prononcé, l'empereur Alexandre II parla de chemins de fer; la voix de l'opinion publique fit un formidable écho à celle du monarque. Tout le monde demandait des chemins de fer; on en voulait à tout prix. On se mit ardemment à l'étude, et des délibérations du gouvernement il sortit un projet imposant. Le réseau qu'il s'agissait de construire, en y comprenant la ligne de Pétersbourg à Moscou, avait un développement de près de 5,000 kilomètres. Cette étendue paraîtra peu de chose sans doute, si on la compare à celle de l'empire; mais, outre qu'elle représentait la somme des grandes voies de communication actuellement nécessaires à la Russie, la dépense était évaluée à 1,100,000,000 de francs, et il a été constaté depuis qu'elle aurait atteint le chiffre de 1,500,000,000 au moins. De pareille sommes ne se trouvent pas aisément, même de nos jours.

Les lignes à construire étaient au nombre de quatre: 1° de Saint-Pétersbourg à Varsovie, avec embranchement de Kovno à la frontière prussienne; 2° de Moscou à Théodosie, en Crimée; 3° de Moscou à Nijni-Novgorod; 4° de Libau, sur la Baltique, à Koursk. Les lignes projetées avaient pour objet de rattacher les gouvernements industriels dont Moscou est le centre à la Baltique et à la mer Noire, qui devaient ainsi se relier entre elles; le midi et le nord de l'empire étaient mis en communication avec l'Europe par Varsovie; enfin, tout le riche territoire arrosé par le Volga se trouvait en relations directes avec les deux capitales. L'établissement de ces premières lignes devait avoir pour résultat la régularisation et la rapidité des échanges à l'intérieur; il créait un mouvement commercial en toute saison, des rapports permanents avec le reste de l'Europe. Une si vaste entreprise exigeait, on vient de le voir, des capitaux énormes; ce fardeau était, dans les circonstances, trop lourd pour la Russie, d'autant plus qu'on voulait que ce premier réseau fût terminé en dix ans. Une compagnie, formée des premières notabilités financières de l'Europe, la maison Rothschild exceptée, s'organisa, obtint la concession et prit le titre de *Grande Société des Chemins de fer russes*. Après quelques années, elle a livré à la circulation la ligne occidentale, de Pétersbourg à Varsovie, avec l'embranchement sur la frontière prussienne, et la ligne de Moscou à Nijni-Novgorod.

Des raisons que nous n'avons pas à apprécier ici ont fait résilier les conditions de la concession relatives à la ligne transversale de Libau à Koursk et à la grande ligne du Sud, s'étendant jusqu'à la

Digitized by Google

mer Noire. Mais l'impulsion est donnée, il faudra que ces lignes se fassent. Les tracés pourront être modifiés, de même que les conditions faites aux concessionnaires; la Russie ne renoncera point à l'œuvre commencée, car elle ne peut s'en passer. Au surplus, des sociétés nationales et étrangères se sont constituées; de grands travaux s'exécutent, d'autres se préparent, des études se poursuivent; la Russie aura son réseau. Alors elle complétera son existence sociale par un immense commerce extérieur, et l'on peut entrevoir ce que deviendra le mouvement des échanges. L'Europe, année moyenne, importe de 30 à 32 millions d'hectolitres de céréales; la Russie, aujourd'hui, figure à peine pour un quart dans cet approvisionnement. Avec sa puissance d'industrie productive naturelle, la Russie peut, dans les années de récolte insuffisante, dans celles même de grande disette, fournir aux autres contrées le complément des subsistances nécessaires à leur alimentation, la nature l'ayant destinée à devenir le grenier de l'Europe.

Le mouvement industriel et commercial de la Russie est considérable, mais la statistique ne fournit, à cet égard, que des données approximatives ou incomplètes. Par exemple, à la célèbre foire de Nijni-Novgorod, il se fait annuellement des affaires pour un chiffre de 900 millions à 1 milliard de francs. On y voit des Chinois, des Persans, des Kalmouks, des Arméniens, des Allemands, des marchands venus de toutes les contrées, mêlés aux Russes des diverses parties de l'empire. Comment évaluer la part respective que prennent aux transactions les étrangers et les indigènes, lorsque presque tous les marchés sont conclus, sans l'intermédiaire de courtiers, chez les traiteurs, entre deux tasses de thé? En Russie, comme dans la plupart des grands pays, le commerce intérieur est de beaucoup le plus important, et, depuis quarante ans, il a pris un accroissement colossal. Sans parler de l'énorme quantité de produits consommés sur les lieux mêmes de production, les différentes branches de l'industrie manufacturière, métallurgique et agricole, en tenant compte des frais accessoires de transport, d'emmagasinage, d'intérêt des capitaux engagés, fournissent au commerce intérieur une valeur qu'on évalue au *minimum* de 9 à 10 milliards de francs, et il y a des statisticiens qui affirment que ces chiffres sont bien au-dessous de la réalité. En adoptant les calculs les plus modérés, on voit qu'il n'y a pas de nation en Europe où le commerce intérieur ait autant d'importance qu'en Russie; il est vrai qu'aucune n'occupe, tant s'en faut, une si grande étendue de territoire, et que la population de l'empire est aujourd'hui de 70 millions d'habitants.

La somme du commerce extérieur a été loin jusqu'ici d'être en rapport avec celle du commerce intérieur. Il est facile d'en donner

Digitized by Google

les raisons : la Russie est si vaste, elle a si peu de côtes comparativement à son étendue, les communications ont été longtemps si lentes, si difficiles, si coûteuses, que l'habitant n'a guère consommé que ce qu'il produisait lui-même, ou des objets apportés par des traficants nomades, habitués à ne s'approvisionner que dans le pays. La Russie se trouve dans des conditions tout opposées à celles de contrées essentiellement maritimes, telles que la Hollande et l'Angleterre. Sa situation géographique est méditerranée, et les mers qui baignent ses côtes sont fermées une partie de l'année; la mer Blanche et la Baltique sont prises par les glaces; à Astrakhan même, aux bouches du Volga, elles interceptent également les arrivages, et l'on sait combien, pendant l'hiver, la mer Noire est peu accessible à la navigation marchande. Les chemins de fer vont assurer aux transactions extérieures de l'empire la permanence des communications et la célérité des transports.

Quant au mouvement de ces transactions, il a naturellement progressé depuis un siècle et demi. En 1725, il entrait dans les ports de Cronstadt et de Saint-Pétersbourg 225 navires; la valeur des importations et des exportations était de 3 millions de roubles ou 12 millions de francs. En 1750, le nombre des navires arrivant à ces ports était de 600 à 700; on en comptait 990 en 1784, sous Catherine; en 1812, à la suite de la rupture du blocus continental, il s'éleva à 1,200, et en 1817, année de disette en Europe, par conséquent, de grandes exportations de céréales, à 1,720 navires. Ce nombre est aujourd'hui de plusieurs milliers, et les bâtiments, en général, sont d'un bien plus fort tonnage. Saint-Pétersbourg faisant la moitié du commerce maritime, on peut, d'après les mouvements de son port, évaluer ceux des autres ports de l'empire. Le chiffre des exportations et des importations a naturellement été en rapport avec le mouvement de la navigation. En 1802, les importations par mer s'élevaient à 46 millions de roubles, à 55 millions en 1805, à peu près au même chiffre en 1809. A ces mêmes dates, les exportations étaient de 54 et de 70 millions de roubles, excédant, comme on voit, les importations. Il ne faut pas oublier, si l'on veut avoir une idée exacte des valeurs importées et exportées, qu'au commencement de ce siècle, le rouble perdait à peu près les trois quarts de sa valeur nominale, et qu'il ne représentait guère au delà de un franc. Plus tard, le commerce extérieur de la Russie ne prend pas une extension qui réponde au mouvement général des affaires dans le reste de l'Europe. Dans la période quinquennale de 1827 à 1831, le mouvement à l'importation et à l'exportation atteint une moyenne de 426 millions de francs. Puis, il y a progrès marqué : en 1851, le total des importations et des exportations est

Digitized by Google

supérieur à 200 millions de roubles ou 800 millions de francs; en 1856-57-58, il dépasse 300 millions de roubles ou 1,200,000,000 de francs. Dans les années de crise monétaire et financière, où le change a été fort élevé au détriment de la Russie, les métaux précieux figurent pour un chiffre important au tableau des exportations; en 1858, il fut expédié de l'or pour plus de 125 millions de francs. Le produit des douanes russes, depuis quelques années, varie de 33 à 35 millions de roubles, soit de 132 à 140 millions de francs. Quoiqu'il soit vrai que la fraude diminue les recettes dans une certaine mesure, ce chiffre, néanmoins, fait ressortir la modération des droits.

Les économistes de la nouvelle école, en Russie, voudraient que des relations plus étroites avec l'Europe occidentale donnassent au commerce extérieur une nouvelle impulsion; ceux de la vieille école pensent que l'empire aurait plus à gagner en s'attachant à développer principalement ses rapports avec l'Asie : « Nous fournissons à l'Europe, dit un de ces derniers, des marchandises brutes à bon marché, et nous recevons des articles de prix et de luxe; pour l'Asie, au contraire, c'est nous qui fournissons des articles de prix et qui recevons les denrées et les matières à fabrication. »

Le commerce n'étant qu'un échange de valeurs, toute opération profite généralement aux deux parties, et, grâce aux facilités qu'offrent les communications nouvelles, l'Europe et la Russie comprendront qu'elles ont un intérêt mutuel à imprimer un nouveau degré d'activité à leurs relations commerciales.

De l'esquisse historique qu'on vient de parcourir, il ressort que le commerce de la Russie est fort ancien. Il y a dix siècles, il avait déjà de l'importance, surtout pour cette époque, et c'est aux lointaines contrées de l'Orient qu'il allait demander leurs productions les plus précieuses. De grands changements survenus dans le monde oriental, des révolutions, la chute de l'empire grec, la découverte du cap de Bonne-Espérance, celle de l'Amérique, enlevèrent à la Russie les avantages d'un trafic séculaire. Renfermée au milieu des terres, elle sembla comme engourdie sous son climat de glace, et resta longtemps inconnue au reste de l'Europe. Lorsqu'elle se révéla, en quelque sorte, dans la première partie du XVIIIe siècle, pour jouer bientôt un rôle considérable sur la scène du monde, le développement de son commerce extérieur fut loin de répondre à l'agrandissement rapide de sa puissance politique. Il faut sommairement en indiquer les causes; on peut les réduire à trois : 1° le défaut ou l'in-

Digitized by Google

suffisance du crédit; 2° l'infériorité relative de la marine marchande russe; 3° l'état peu avancé de l'industrie.

En Russie, le crédit, dispensé par l'Etat, n'était point approprié aux besoins d'un grand commerce, aux spéculations sur une vaste échelle. Les banques ne semblaient guère exister que pour faire des prêts aux propriétaires, et pour donner des profits aux établissements de bienfaisance. Tandis que les nobles engageaient leurs paysans et leurs terres aux banques de la couronne, le commerce ne trouvait que des avances insuffisantes. Même depuis la création de la banque de commerce, sous Alexandre Ier, des règlements minutieux limitaient parcimonieusement ces avances. En Hollande, en Angleterre, et plus tard en France, le commerce puisait dans le crédit les moyens de combiner et d'étendre ses opérations; en Russie, il était tenu dans les langes par des gênes et des restrictions. Par suite de cette organisation défectueuse du crédit commercial, les capitaux privés faisaient payer chèrement leur concours. Nulle part, sur le continent européen, l'intérêt servi aux capitalistes n'a été aussi élevé qu'en Russie. De là, pour cet empire, une cause marquée d'infériorité dans l'ensemble des transactions. La bonne foi des négociants entre eux, les facilités que les plus riches donnaient aux petits marchands en leur ouvrant sur parole des crédits à longue échéance, pouvaient seules vivifier le trafic intérieur; mais on était privé des ressources qu'auraient procurées de grands établissements financiers, distribuant le crédit selon les nécessités de la production et du mouvement des échanges.

D'un autre côté, la marine marchande russe n'a jamais eu l'importance qu'elle aurait dû avoir. Tandis que l'empire entretenait de grandes escadres dans la Baltique et dans la mer Noire, l'exportation des produits de son sol s'opérait, en majeure partie, par navires anglais, hollandais, danois, norvégiens, allemands, français, grecs, turcs, italiens, etc. Encore aujourd'hui, cet état de choses n'a pas sensiblement changé. Il y a bien sur les grands cours d'eau dont la Russie est sillonnée, sur le Volga, par exemple, des compagnies de navigation à vapeur qui transportent des voyageurs et des masses de marchandises, donnant la vie et la prospérité aux contrées qu'elles desservent; mais c'est dans la navigation au long cours qu'apparaît l'infériorité de la marine russe. Son pavillon flotte peu sur la vaste étendue de l'Océan; on ne le voit pas assez dans les parages transatlantiques. Lorsque Pierre fonda Pétersbourg, la France était à l'apogée de son système colonial; la Hollande continuait de prospérer par le commerce maritime; l'Angleterre développait le sien, et l'on sait où elle est parvenue. Les Etats-Unis ont

Digitized by Google

pris, depuis trois quarts de siècle, une place immense dans le commerce du monde. La Russie, elle, sauf le cabotage, n'a participé que très faiblement, même depuis que Pétersbourg est devenu son grand port d'exportation, au mouvement maritime de son commerce extérieur, et elle est ainsi restée à la merci des pavillons étrangers.

Longtemps, l'intérieur s'est à peu près suffi à lui-même. Les besoins étaient peu nombreux ; une industrie dans l'enfance, un commerce presque exclusivement local, y pourvoyaient. Le paysan russe, nous l'avons déjà dit, est traficant, il excelle à brocanter, et ses aptitudes étaient merveilleusement appropriées à la satisfaction des nécessités de la vie usuelle. Mais, à l'exception des produits naturels, il y avait peu d'éléments pour les échanges avec le dehors. Quand on a voulu créer le régime manufacturier, établir sur un grand pied la filature et le tissage, élever des usines, organiser et développer toutes les branches de l'activité industrielle, il a fallu recourir à l'étranger ; on lui a demandé des ouvriers habiles, des contre-maîtres, des chefs d'ateliers, des ingénieurs ; on a profité de l'expérience acquise ailleurs ; les capitaux anglais, hollandais, allemands, sont venus prendre une bonne part des bénéfices que le système protecteur assurait à la production nationale. A tous égards, l'industrie russe a eu besoin de *lisières*. De là, une autre cause d'infériorité, et l'impossibilité d'affronter la concurrence sur la plupart des marchés extérieurs.

Mais le temps a fait un pas, et le vaste empire se transforme, pour ainsi dire, au jour le jour. Toutes les branches de la production ont pris des développements gigantesques : la fortune publique et privée s'est accrue ; les besoins se sont multipliés, et, pour y répondre, on a laissé dire les admirateurs obstinés du passé, qui, déclamant contre le luxe et les jouissances de la vie, se font un idéal de l'état de nature et le comparent à l'âge d'or. Afin de donner satisfaction à ces besoins, de tirer parti des ressources que le sol et le moderne développement industriel prodiguent à la Russie, on comprend qu'il faut étendre les relations commerciales avec le dehors. Malgré l'état d'infériorité relative où se trouve sa propre navigation marchande, la Russie, grâce aux chemins de fer, doit prendre, dans le mouvement général des échanges, la place que la nature lui a assignée. Les voies ferrées assurent déjà à cet empire de grands avantages, et elles lui en promettent de bien plus importants ; ces avantages lui sont particuliers ; mais, à un point de vue général, les principales lignes du réseau russe doivent jouer un rôle immense dans les futures relations entre l'Europe et l'Asie ; c'est par là que, parmi les

Digitized by Google

entreprises gigantesques du XIXe siècle, elles ont une place à part, et il devient indispensable d'en parler ici. Bornons-nous à des indications rapides.

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte de l'Asie, on peut se faire une idée de l'immensité des contrées qu'elle embrasse et des distances qui séparent un grand nombre de ces contrées de l'océan Indien. Les Anglais, on peut le dire, ont à peu près le monopole du commerce maritime entre l'Europe et l'Inde. Ils sont fortement établis dans la mer Rouge, et, quand on suit la voie du Cap, les points de relâche et de ravitaillement sont en leur pouvoir. Jusqu'à ces derniers temps, les marchandises transportées sur leurs navires, une fois débarquées à Bombay et à Calcutta, n'arrivaient qu'après des semaines, quelquefois après plusieurs mois, à Kandahar, à Kachemir, à Kaboul, dans l'Afghanistan, etc. Les transports avaient lieu à dos de chameau, et l'homme même faisait l'office de bête de somme. Les frais étaient énormes, et souvent les marchandises éprouvaient des avaries, ce qui augmentait encore la dépense.

En ce moment, par la ligne de Moscou à Nijni-Novgorod, on met moins de cinq jours pour aller de Paris au Volga ; la distance sera même abrégée après l'achèvement de la ligne de Moscou à Saratov. D'un point quelconque du continent européen, par chemins de fer, puis, en descendant le Volga, on peut être rendu à Astrakhan en neuf ou dix jours, et de là, en deux jours, on atteint la côte orientale de la mer Caspienne. Ainsi, un ballot, expédié de Paris, pourrait arriver en Perse en l'espace de douze jours, et les caravanes le transporteraient, en vingt-cinq ou trente jours, dans les parties les plus éloignées de l'Asie centrale. Ce dernier trajet doit même être considérablement réduit : dans la pensée du gouvernement russe, la Caspienne sera reliée par un chemin de fer de moins de 300 kilomètres, à travers un pays plat et bordé de coteaux boisés (Oust-Syrt), au lac d'Aral. Après avoir traversé ce lac en vingt heures, on arriverait à l'embouchure de la Syr-Daria, à Baïnsk, d'où un remorqueur ferait remonter les marchandises jusqu'à Tachkend, aux portes de l'Asie centrale. On se rapprocherait ainsi des possessions anglaises de l'Inde. Et qu'on ne dise pas que ce sont là des rêves. Quand on songe à la transformation qui s'est accomplie, depuis vingt ans, dans les voies de transport, ce qui vient d'être dit paraît bien simple. En effet, l'achèvement de la voie la plus courte, pour aller d'Europe dans ces vastes contrées de l'Asie, serait facile et n'exigerait pas de bien grandes dépenses ; les hommes et la nature ont déjà presque tout fait.

Les Anglais ne s'y sont pas trompés. La dernière révolte des cipayes leur a ouvert les yeux ; ils ont senti que, si les voies projetées

Digitized by Google

s'achèvent, la Russie trouverait l'occasion de prouver qu'elle n'a pas oublié la guerre de Crimée ; qu'elle supplanterait le commerce britannique depuis la Caspienne jusqu'à l'Indus, et ferait transiter par son territoire le commerce européen avec la haute Asie. On n'a pas oublié l'opposition qui se manifesta en Angleterre (1857) contre la construction des lignes russes. Depuis le jour où la Grande-Bretagne a résolu d'établir dans les Indes un réseau de chemins de fer, elle s'est mise à l'œuvre avec l'énergie et la décision dont elle est capable ; en peu d'années, elle a dépensé 1 milliard de francs, exécuté 4,000 kilomètres de lignes, et elle n'est pas au bout. L'Inde en sera régénérée.

Toutefois, et quoi que fasse l'Angleterre, la Russie sera toujours la voie la plus courte, la plus rapide pour arriver dans l'Asie centrale et jusqu'aux rives de l'Indus. Par sa position géographique, elle est destinée à devenir l'intermédiaire de rapports réguliers entre l'Orient et l'Occident. Alors le commerce serait non-seulement à l'abri des inconvénients d'une longue navigation, mais il se trouverait dans des conditions de célérité qu'aucune autre voie ne pourrait lui offrir. Par Suez, quand le canal sera achevé, les navires partant d'Europe auront une traversée de quatre-vingts à cent jours avant de toucher à Calcutta. Si une ligne de fer se construit dans la vallée de l'Euphrate, le transit par la Russie sera encore préférable à la voie du golfe Persique. Ce transit aurait pour conséquence de soustraire le commerce européen aux entraves que l'Angleterre peut lui susciter à travers les Indes, de rendre les relations plus faciles. Sur tous les marchés de l'Asie centrale, et jusque par delà l'Indus, la France, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, feraient concurrence à l'Angleterre. Cette perspective du rôle destiné aux chemins de fer russes fait entrevoir à l'Europe les avantages d'un grand commerce avec un monde à peu près nouveau pour elle. Il n'y a aucune exagération à dire qu'en mettant ce commerce à la portée de toutes les contrées du continent européen, les chemins de fer russes vont devenir une œuvre d'utilité universelle, et exercer une influence des plus heureuses sur l'avenir commercial du monde.

Une autre voie est ouverte au commerce russe dans ses rapports avec l'Asie. La *Société de Commerce et de Navigation*, protégée, subventionnée par le gouvernement impérial, en relations avec le commerce de la Méditerranée, a un grand nombre de bâtiments de transport et de bateaux à vapeur qui fréquentent les ports méridionaux de l'Euxin. Les produits des contrées que baigne la Méditerranée, débarqués dans ces ports, peuvent traverser la Géorgie, être versés par le Kour dans la Caspienne, pour être répandus au sein des contrées de l'Asie centrale, dont il vient d'être parlé. Depuis les

Digitized by Google

conquêtes de Catherine II, surtout depuis la fondation d'Odessa, la mer Noire a vu renaître le commerce russe, autrefois si florissant dans cette mer, et il ne cesse d'y prendre de l'extension.

Avec les produits de son industrie, l'Europe apportera au vieil Orient les idées et les doctrines qui sont la force et l'honneur des sociétés chrétiennes. Ces deux parties de l'ancien monde tendent sans cesse à se rapprocher ; l'Orient devient accessible de tous côtés. La Russie, par sa position, doit surtout y contribuer. Par elle, après des siècles, le commerce, lien des nations, doit reprendre cette direction, que l'éloignement et l'imagination faisaient jadis paraître si dangereuse, et qui est la plus rapide, la plus commode, la plus naturelle. La Russie est si bien la voie directe entre l'Europe et l'Orient, qu'après la prise de Pékin, c'est par Pétersbourg que la nouvelle en a d'abord été transmise à Paris et à Londres. Le télégraphe électrique s'étend aujourd'hui, à travers cet empire, jusqu'à Kiakhta, en sorte que l'on peut communiquer de Londres à Pékin en une semaine ! Le globe entier devient le champ d'exploitation de l'homme pour la satisfaction de ses besoins, de ses insatiables désirs, et la Russie, en se faisant l'intermédiaire de grandes relations commerciales entre des contrées de l'ancien monde si éloignées les unes des autres, remplira le rôle qui lui appartient, et prendra sa large part du bien-être général.

C. DE CARDONNE.

Digitized by Google

CRÉATION

D'UN GRAND PORT

SUR

LA COTE FRANÇAISE DE LA MER DU NORD

L'Angleterre est arrivée à un degré de prospérité commerciale qu'aucun peuple n'avait jamais atteint ; elle a, pour ainsi dire, dépossédé et Venise, et la Hollande, et les villes hanséatiques. Elle a conquis cette situation par un travail industriel prodigieux, qui lui a fourni des objets d'échange en quantités immenses. Mais aussi elle a été favorisée par une position que toutes les circonstances ont contribué à rendre avantageuse.

Trois grands courants de marchandises se montrent en Europe : celui qui vient du nord et apporte toutes les denrées de la Baltique et de la mer d'Allemagne, celui qui vient des côtes orientales des Amériques et celui qui, depuis que les Européens ont cessé d'importer les richesses de l'Asie par le golfe Persique et la mer Rouge, double les Caps et suit l'Atlantique dans sa longueur, pour nous livrer les produits des mers indiennes et du Pacifique. L'Angleterre se trouve à l'intersection de ces trois courants ; elle est comme le poste avancé du continent, tout préparé pour recevoir les denrées envoyées par les diverses contrées de la terre.

Jusqu'à aujourd'hui, elle était aussi merveilleusement située pour les exporter. On ne pouvait guère pénétrer dans les régions conti-

Digitized by Google

nentales que par les voies fluviales ; le commerce ne pouvait conséquemment adopter pour ses arrivages que les ports situés aux embouchures des fleuves, et, quel que fût celui qu'on eût choisi pour entrepôt, il fallait réembarquer les marchandises pour les porter dans les pays parcourus par les différentes voies navigables. L'Angleterre était placée de manière à pouvoir, à son choix, les déverser, aux meilleures conditions, dans les divers bassins de l'Europe.

De là le développement énorme de ses transactions commerciales. Mais cette situation est déjà profondément modifiée ; elle va subir une transformation totale.

Deux faits immenses signaleront ce siècle et changeront le commerce du monde ; ce sont l'établissement des chemins de fer et le percement de l'isthme de Suez. Les chemins de fer sont venus se substituer aux fleuves ; grâce à ce nouveau moyen de communication, nos ports, dont quelques-uns n'avaient, pour ainsi dire, aucun lien avec le continent, sont maintenant unis aux diverses contrées de l'Europe par des lignes qui rayonnent vers les points les plus éloignés et permettent de faire des expéditions plus sûrement, plus rapidement, plus économiquement qu'on ne les ferait par la navigation maritime ou fluviale. Il en coûte moins pour transporter une marchandise en wagon d'un port de la Méditerranée à Dunkerque que de la faire arriver dans cette ville par un navire qui doit faire le tour de l'Espagne et s'engager dans la Manche. Lille reçoit ses cotons d'Egypte par Marseille et le chemin de fer. Ce n'est pas tout : les facilités qui résultent du nouveau mode de transport étant conquises, les ports français ont sur tous ceux de l'Angleterre, pour l'approvisionnement du continent, un motif de préférence dont la portée est considérable. Ils peuvent livrer les marchandises qu'ils ont en entrepôt sans subir les lenteurs ni supporter les charges d'un réembarquement ; ces charges sont fort lourdes. Il est impossible d'évaluer à moins de 15 fr. les frais d'expédition d'une tonne de marchandise d'un port d'Angleterre au point le plus rapproché de la côte continentale. La traversée du canal de Suez ne coûtera que 10 fr.

Ce canal va, à son tour, apporter un changement radical dans les relations des peuples. Bientôt le commerce de tout l'Orient reprendra le chemin qu'il suivait au moyen âge et dans l'antiquité, et, au lieu de doubler le cap de Bonne-Espérance, fera déboucher dans la Méditerranée tous les produits de l'océan Indien et du Pacifique. Quoi qu'on fasse, l'isthme de Suez sera percé, et la configuration de la terre sera modifiée.

Dans l'ère nouvelle que nous voyons poindre, quelle sera la destinée de la France ? Interposée entre l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre

Digitized by Google

et l'Allemagne, elle est devenue le véritable moyen d'union de toutes les contrées de l'Europe depuis qu'elle est sillonnée par des chemins de fer. Baignée par quatre mers (la Méditerranée, qui lui ouvre les portes de l'Orient; l'Atlantique, dans laquelle elle allonge la pointe du Finistère, le grand promontoire de l'Europe centrale; la Manche, qui lui donne les plus promptes communications avec l'Angleterre; enfin, la mer du Nord, où elle étend ses côtes depuis le détroit du Pas-de-Calais jusqu'aux frontières de la Belgique, non loin des bouches de l'Escaut, et qui se prête aux arrivages des contrées septentrionales), elle deviendra le point de rencontre des courants commerciaux, dès qu'un nouveau Bosphore fera passer ses flots entre l'Afrique et l'Asie. Si les flottes franchissent l'isthme de Suez, le courant oriental touche nos rivages méditerranéens bien avant d'atteindre les Iles-Britanniques; le courant transatlantique trouve, dans l'Océan et dans la Manche, des ports français bien desservis avant d'atteindre les ports que l'Angleterre a dans la mer d'Irlande ou en face de nos côtes; enfin, les côtes françaises de la mer du Nord reçoivent les provenances des contrés septentrionales aussi directement que les ports anglais. Toutes les grandes routes commerciales convergent donc vers la France, et son territoire semble créé pour servir de transit et d'entrée à l'Europe.

L'avenir commercial de la France s'offre donc sous l'aspect le plus magnifique; il prendra les plus vastes développements, mais à une condition, c'est qu'elle saura profiter des avantages que lui a donnés la nature, et qu'elle aura aux points stratégiques des mouvements commerciaux, si l'on peut ainsi dire, des ports capables de satisfaire aux exigences de la navigation et du commerce.

La France possède déjà, sur les bords de trois mers, de grands ports militaires et commerciaux; dans la Méditerranée, c'est Toulon et Marseille; dans l'Atlantiqne, Rochefort, Lorient, Brest, Bordeaux et Nantes; dans la Manche, Cherbourg et le Havre; dans la mer du Nord, elle possède Calais, Gravelines et Dunkerque, mais aucun de ces derniers ports ne satisfait aux conditions réclamées par la marine militaire et marchande. Leur chenal est presque à sec à marée basse, et ils ne sont pas accessibles aux bâtiments de grande dimension, même au moment de la pleine mer de vive eau. Il est donc urgent de rechercher si l'art moderne ne peut pas créer les éléments de puissance qui nous manquent encore, et donner à la France, dans la mer du Nord, un port pouvant offrir un refuge à toute heure, par tous les temps, aux navires de toute dimension.

Au temps de Louis XIV, Dunkerque satisfaisait, jusqu'à un certain point, aux exigences de notre flotte. Mais déjà, sous la domination espagnole, l'ingénieur Van Langren signalait les dangers qui

Digitized by Google

menaçaient sa rade. En 1624, elle était bornée au nord par un banc nommé Scheurken, s'étendant de Gravelines à Dunkerque parallèlement à la côte, et séparé de la plage par un chenal dont la profondeur était de 6 à 8 brasses. Entre sa pointe orientale et la terre ferme, près de Dunkerque, était un petit banc nommé Schutebeck. En 1625, ce dernier était soudé au Scheurken et fort rapproché de la côte; en 1639, il s'était fort allongé vers l'ouest, et ne laissait plus entre la plage et lui qu'un chenal étroit, n'ayant que 4 pieds d'eau; en 1645, il était réuni à la terre, de sorte que la rade du Scheurken était complétement fermée du côté de Dunkerque.

Van Langren avait prévu cette oblitération et avait proposé de creuser un canal de Dunkerque à Mardick, afin d'ouvrir à la première de ces villes une nouvelle entrée à l'ouest du Schutebeck, dans la partie de la rade qui n'était pas obstruée; il insista sur ce projet de 1637 à 1653. En cette dernière année, l'ingénieur dunkerquois adressait, à cet effet, un discours au roi d'Espagne, pour demander qu'on entreprît le grand travail qu'il avait proposé. Mais, en 1662, Dunkerque passa définitivement sous la domination de la France. En 1671, Vauban fortifia cette ville, et, au lieu de donner suite au projet de Van Langren, il prolongea les jetées de son port jusqu'à la rade située plus au large, et bordée au sud par le Scheurken, au nord par la série des bancs connus sous les noms de Snow, Braeck-Banck et Hils-Banck. Le chenal fut débarrassé des sables qui s'étaient avancés en face de Dunkerque; et, en 1680, un vaisseau de guerre de cinquante canons entrait dans son port. Il nous paraît douteux cependant qu'il ait pu y pénétrer tout armé. Van Langren nous apprend que les vaisseaux mouillaient entre le Scheurken et la plage, et lorsqu'ils n'avaient pas leur charge et leurs canons, ils allaient à Dunkerque et en revenaient par les canaux (ceux que bordait le Schutebeck), qui n'avaient pas 4 pieds de profondeur à basse mer; mais dans le grand port (la rade du Scheurken), il y avait 6, 7 et 8 brasses de profondeur.

Le traité d'Utrecht (1713) imposa à la France la fermeture du chenal de Dunkerque. Pour remédier à cette calamité, les Dunkerquois entreprirent et achevèrent le canal de Mardick proposé par Van Langren, et une frégate en franchit les écluses. Louis XIV le maintint ouvert malgré les réclamations de l'Angleterre. Mais, sous la Régence, Mardick eut le sort de Dunkerque. En 1720, les flots ouvrirent inutilement le barrage de ce dernier port; il fut fermé de nouveau par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748); il ne fut rendu définitivement à la navigation que sous Louis XVI, par le traité de Versailles.

Mais l'action du temps rendit son chenal de moins en moins pra-

Digitized by Google

ticable; les sables l'envahirent. L'ingénieur Cordier, suivant les idées de Van Langren, proposa de creuser un canal maritime, non plus jusqu'à Mardick (la rade de ce nom était comblée, et le Scheurken confondu avec le rivage), mais jusqu'à Gravelines. Ce projet ne pouvait donner la solution cherchée. Le chenal de Gravelines n'a pas d'eau; la plage, découverte à chaque marée, est d'une étendue immense, et la mer, qui se trouve en face, a des hauts fonds qui empêchent les vaisseaux de haut bord de l'approcher. Conséquemment, il ne fut pas donné suite aux idées de M. Cordier.

Sous la Restauration, on chercha à améliorer le port de Dunkerque. On y établit un vaste bassin, afin d'opérer des chasses capables de nettoyer le port, et de creuser un chenal dans le banc qui s'était formé à son entrée. Elles produisirent d'abord des effets appréciables; mais bientôt elles restèrent inefficaces. En 1836, on prolongea de 250 mètres, à peu près, les jetées de Vauban, en donnant 35 mètres de plus à celles de l'ouest. Les sables de l'estran s'avancèrent bientôt au delà de la jetée de l'ouest, la débordèrent et s'étendirent de nouveau au devant du port. En 1859, une alluvion large de 5 à 600 mètres, découverte en partie à basse mer, séparait l'entrée du port de la rade. Un chenal peu profond avait été creusé par les chasses, mais ce chenal s'inclinait fortement dans l'est, parce que les eaux, cessant d'être contenues par la jetée de l'est, plus courte que celle de l'ouest, s'échappaient totalement par le point où elles n'éprouvaient plus de résistance, et où l'alluvion, qui formait la barre du port, avait moins de largeur et moins d'élévation. Il résultait de cet état de choses que les navires qui venaient de l'ouest, en suivant la rade, étaient forcés, pour pénétrer dans le port, de se porter à l'est des jetées et de revenir dans l'ouest, contre le vent qui les avait amenés. L'estran de l'ouest était parcouru par des courants rapides, dont le principal, qu'on avait nommé le *Rhin*, arrivait jusqu'au pied de la jetée de l'ouest, la suivait, et venait déboucher à son extrémité, où il déversait de grandes quantités de sables, de manière à remplir de plus en plus le chenal, et accroître les dépôts qui s'étendaient au large.

L'opinion la plus générale était que la rade s'ensablait de plus en plus, que la barre qu'on rencontre au milieu de sa longueur et la passe de Zuidcoote se relevaient. On était donc conduit à penser qu'elle était menacée de devenir inaccessible, qu'il serait par conséquent imprudent d'entreprendre des travaux importants dans le port de Dunkerque. On doutait, d'ailleurs, qu'on pût en approfondir et redresser le chenal; l'effet des chasses était tout à fait insuffisant. Il semblait donc que, sur la côte française, insensiblement déclive, s'exhaussant par des alluvions, rendue inabordable par des

Digitized by Google

séries de bancs continues, il y avait impossibilité de trouver les profondeurs que réclame la navigation moderne, et qu'il fallait renoncer à l'espérance d'y fonder un grand établissement maritime dans des conditions économiques.

Mais une étude attentive me fit reconnaître qu'entre les bancs de Flandre et ceux du détroit, il existait un espace libre qui satisferait aux besoins de notre commerce et de notre navigation. Là se trouve une mer profonde, sans écueils, sans obstacles, comme enfermée par le banc qu'on nomme le Riden de Calais, qui s'étend dans l'ouest, et par les immenses séries des bancs de Flandre qui s'étendent dans l'est : elle communique librement, au centre, avec le chenal du plus grand brassiage qu'on parcourt pour entrer dans la mer du Nord, s'ouvre à l'une de ses extrémités, dans le détroit même, par une passe abritée par le cap Blancnez, les Quenocs et le Rouge-Riden, et se continue, par l'autre extrémité, avec la longue rade de Dunkerque et avec celles qui séparent les diverses séries de bancs qui se succèdent au large. C'est une véritable mer territoriale, toute française, qui forme le fond même de la mer du Nord, et qui se présente aux navires venant du Nord aussi directement que le détroit lui-même. Cette mer, c'est le golfe de l'Aa, qui jadis s'enfonçait dans les terres jusqu'à Saint-Omer, mais qui a été, en partie, comblé par les alluvions. Si l'on appelle mer d'Irlande celle qui sépare cette île de l'Angleterre, si l'on nomme mer d'Allemagne celle qui reçoit les fleuves de cette contrée, on peut bien appeler mer des Gaules ou de France celle qui appartient en propre à cette région.

Vers sa partie moyenne, en face du moulin de Walden, elle offre, par une exception remarquable, un rivage très accore, dont les zones, couvertes de moins de 10 mètres d'eau, sont extrêmement rétrécies et qui s'incline brusquement de manière à donner immédiatement des profondeurs de 14 mètres. Enfin, pour que rien ne manque aux avantages de cette situation, le pays qui borde la mer que nous décrivons est un sol profond, uni, qui jadis a été occupé par le flot ; c'est une alluvion immense, qui se prête parfaitement à l'établissement d'un chemin de fer, au creusement des canaux, des bassins ; on ne se verrait pas, comme à Cherbourg, dans l'obligation d'entamer le rocher pour obtenir des espaces infiniment trop rétrécis.

Il paraissait donc évident qu'on pouvait créer dans les eaux françaises de la mer du Nord un établissement maritime répondant à toutes les exigences de notre situation ; il était possible d'obtenir ce résultat soit en creusant sur la partie de la côte la plus abrupte un chenal conduit jusqu'aux grandes profondeurs et abrité par des jetées perpendiculaires à la côte, soit en recourant, comme on l'a fait si souvent de nos jours, au système des digues ou brise-

Digitized by Google

lames s'étendant au large parallèlement à la côte. En conséquence, le 1er septembre 1859, je proposai de creuser dans les parages que je viens de désigner un grand port pouvant recevoir, à toute heure, des navires de toute dimension.

L'Empereur ordonna l'examen de ce projet. Une commission, que j'eus l'honneur de présider, et qui réunissait M. Gayant, vice-président du conseil général des ponts et chaussées, et M. Féburier, inspecteur général de ce corps, fut chargée de cet examen. Elle reconnut les avantages que pouvait présenter la partie française de la mer du Nord, mais elle pensa qu'avant de prendre une résolution, il était indispensable de faire une étude nouvelle de cette mer, de rechercher tous les changements qui s'étaient opérés sur ses rivages, sur ses bancs, dans ses passes, depuis la levée des cartes faites par M. Bontems-Beaupré, en 1836, de constater les effets des travaux entrepris sur la côte française et sur la côte d'Angleterre qui lui fait face. M. le ministre des travaux publics adopta cette conclusion de la commission, et chargea M. l'ingénieur Plocq de l'étude des côtes et des ouvrages d'art. M. le ministre de la marine donna à MM. les ingénieurs hydrographes de la Roche-Poncié et Estignard la mission d'opérer les sondages, de constater les effets des marées, des vents, des courants à l'ouvert de la mer du Nord.

Cette étude fut faite avec un grand soin et un grand talent; elle confirme ce que nous avions pensé de la plage de Walden. Depuis 1836 elle ne s'est point accrue par des alluvions, et les grandes profondeurs se rencontrent toujours à une aussi petite distance de la laisse de basse mer : vis-à-vis le grand Walden ou Marck, l'estran a environ 1,700 mètres de largeur; à une distance de 400 mètres de son extrême limite, il émerge encore de 2m,60. La zone de 2m,50 d'eau a une largeur de 350 mètres; celle de 2m,50 à 5 mètres est nulle; celle de 5 à 10 mètres n'a que 175 mètres; au delà on tombe de suite dans des profondeurs de 11 à 13 mètres.

La petite distance qui existe entre la mer profonde et la plage émergée a fait choisir ce point par les pêcheurs pour y retirer leurs barques.

Pour ce qui est des autres parties de nos rivages, les ingénieurs à qui l'étude en a été confiée pensent que l'on peut résumer ainsi les faits qu'ils ont recueillis : les alluvions ne se déposent pas d'une manière rapide sur nos côtes; celles-ci demeurent à peu près dans le même état. Les chenaux situés entre les bancs et les passes qui y conduisent restent sensiblement les mêmes. Les fonds recouverts de plus de 20 mètres d'eau se relèvent seuls. Tous les obstacles élevés sur la côte, comme jetées, épis, etc., déterminent à l'ouest un ensablement ou un dépôt de galets.

Digitized by Google

De ces observations on a conclu : 1° que l'obstruction de la rade de Dunkerque n'est pas à craindre ; 2° qu'on ne peut conserver aux entrées des ports une grande profondeur au moyen des jetées perpendiculaires à la côte. Cette dernière conclusion ne nous paraît pas encore suffisamment fondée sur l'expérience. Les digues perpendiculaires qui ont été débordées par les ensablements n'ont été établies que dans les zones qui ne sont recouvertes que de moins de 10 mètres d'eau ; les Anglais semblent penser que si elles arrivaient dans des zones où l'on trouve une hauteur d'eau plus considérable, les sables seraient emportés par les courants ; la jetée de Douvres est entreprise en conformité de cette idée. Il est d'ailleurs un fait considérable, que j'ai signalé quand j'ai indiqué la propriété de la plage de Walden, et qui tend à prouver qu'il serait possible d'abriter un chenal par des jetées perpendiculaires conduites jusque dans les grandes profondeurs. J'ai fait observer que si les jetées existantes ont déterminé l'amoncellement des sables, si elles ont amené le rehaussement de la plage et avancé la limite de l'estran, elles n'ont pas changé la ligne des fonds de 10 mètres : les zones qui les précèdent s'inclinent plus rapidement, et aux profondeurs de 10 mètres les sables cessent de se déposer, ils sont entraînés par le flot. Ce fait remarquable, démontré par les travaux entrepris à la côte, est attesté encore par ce qui se passe en face des promontoires ; dans les anses, il se forme des dépôts de sables ou de galets, de sorte que l'estran et les zones peu profondes sont larges, mais devant les caps, les zones se rétrécissent considérablement, et en définitive la ligne marquant la profondeur de 10 mètres est sensiblement uniforme.

En ce qui concerne la sécurité que doit inspirer l'état de la rade de Dunkerque, nous avons été frappé d'une circonstance que nous ne pouvons omettre : si les changements des atterrages de la mer du Nord ne sont pas considérables, les passes de la rade de Dunkerque perdent cependant de leur profondeur. La profondeur de la passe de l'est ou de Zuidcoote était, en 1776, de 7 mètres (4 brasses 1/2) ; en 1801, de 6 mètres ; en 1836, de $6^{m},30$ (19 pieds) ; en 1861, elle n'est plus que de $5^{m},30$. Cette passe est, de plus, fort rétrécie par l'allongement vers l'ouest du Traepegeer. Sur la barre de la rade de Dunkerque, on trouvait, en 1776, 14 mètres (8 brasses 1/2) d'eau ; en 1801, $10^{m},66$; en 1836, $10^{m},30$ (31 pieds) ; en 1861, on ne trouve plus que 10 mètres, peut-être même que $9^{m},80$. La barre s'est donc relevée de 1 centimètre par an, de 1801 à 1861, et peut-être encore plus. Cet accroissement constant semble tenir à des circonstances locales, qui favorisent les dépôts de sables portés par les courants : la barre se rencontre précisément entre deux impasses dans

Digitized by Google

lesquelles le flot s'engage, de sorte qu'il y a ralentissement du courant, et peut-être des remous, dans la ligne intermédiaire. De ces deux impasses, l'une est formée par la côte et la pointe de l'ancien Scheurken, incomplétement soudé à la plage. L'autre est formée par la tête du Braeck, s'étendant au delà du point de jonction de ce banc avec le Snow.

La passe de l'ouest, au premier coup d'œil, semble avoir plutôt gagné que perdu. En 1776, le banc qu'on nommait le *Geere* ou *Traversin*, soudé à l'extrémité occidentale du Breedt-Banck, s'étendait transversalement de manière à fermer tout à la fois la rade du Snow et celle du Breedt-Banck ; mais il laissait contre la pointe de Gravelines une passe étroite, dont la profondeur était de près de 12 mètres (7 brasses). En 1801, le Geere était disparu ; le chenal du Snow et celui du Breedt-Banck s'ouvraient dans toute leur largeur, et l'on trouvait dans ce dernier des profondeurs qui atteignaient 15 mètres (45 pieds). En 1836, on trouve encore, dans la passe de l'ouest, 12^{m},66 (38 pieds). Mais, en 1861, on rencontra, près de la pointe de Gravelines, un haut fond qui semble un vestige du Geere, et sur lequel on ne trouva que 9^{m},50, et, entre cette partie relevée et la pointe du Snow, s'étend une ligne sur laquelle on ne trouvera que 11 mètres d'eau. Ainsi, la passe de l'ouest avait : en 1776, 12 mètres; en 1801, 15 mètres ; en 1836, 12^{m},66 ; en 1861, 11 mètres. Son fond se relève, mais il ne semble pas que cette passe soit menacée, dans un temps appréciable, de devenir impraticable.

Il est un autre fait qui coïncide avec le rehaussement des passes, et qu'on a considéré comme fâcheux : le col qui existe entre le Snow et le Braeck-Banck se creuse. En 1776, on y trouvait 8^{m},30 (5 brasses) d'eau ; en 1801, 2^{m},60 ; en 1836, 5 mètres ; en 1861, il en a 8 mètres au maximum. Ce passage, qui s'était à peu près effacé, tend donc à reprendre sa profondeur. Quelques personnes ont pensé que le courant, s'ouvrant un chemin entre le Snow et le Braeck-Banck, pour s'écouler par le chenal du Breedt-Banck, abandonnerait la rade de Dunkerque, qui tendrait ainsi à s'envaser de plus en plus. Les ingénieurs trouvent un motif de sécurité dans ce fait que les cols qui unissent les bancs placés au nord du Snow tendent à se relever, tandis qu'ils devraient se creuser si le courant qui parcourt les rades formées par les bancs acquérait plus de force aux dépens du courant de la rade de Dunkerque. Le tableau suivant permettra de constater les changements survenus dans les profondeurs de ces cols.

	En 1776.	En 1801.	En 1836.	En 1861.
Entre le Small-Banck et le Hils-Banck, il y avait.	9^{m} d'eau.	7^{m},10	4^{m}, 2	4^{m},40
Entre le Small-Banck et le Breedt-Banck.....	10^{m} ou plus.	5^{m}, 5	7^{m}, 0	5^{m},90
Entre le Breed.-Banck et le Dick.....		8^{m}, 0	9^{m},50	8^{m},50

Digitized by Google

Il est donc vrai que les cols qui se trouvent entre les bancs, au nord du Snow et du Braeck-Banck, tendent plutôt à se relever qu'à se creuser. Mais il n'est pas rigoureusement démontré que, si les courants abandonnaient la rade de Dunkerque, ce serait pour accroître le volume et la rapidité de ceux qui passent entre les bancs; ils peuvent très bien n'accroître que le grand courant du large, qui suffirait à transporter le flot venant de l'Atlantique, comme le détroit y suffit. Toutes les passes peuvent donc se relever simultanément.

De tous ces faits, on peut conclure que, dans leur ensemble, les bancs qui s'étendent parallèlement à la côte montrent une tendance à s'allonger de l'est à l'ouest, c'est-à-dire dans le sens des courants et des vents dominants; que si les chenaux qui les séparent ne perdent pas sensiblement de leur profondeur, les hauts fonds qui les unissent et qui barrent conséquemment les rades, se rehaussent lentement, mais d'une manière continue. Un seul se creuse depuis 1801; c'est celui qui pourrait permettre au courant d'abandonner la rade de Dunkerque.

Après avoir étudié la rade, si on passe à l'examen du chenal de Dunkerque, on reconnaît que, pendant les recherches indiquées par la commission, des faits considérables ont été acquis : les ravinements de la plage sont amoindris; une étendue assez vaste d'alluvions limoneuses a été endiguée à l'ouest de Dunkerque, et depuis que la mer ne pénètre plus dans leurs parties insuffisamment exhaussées, le principal courant, nommé le *Rhin*, qui amenait la plus grande masse de sables à l'entrée du port de Dunkerque, a perdu une partie de sa force; il semble même supprimé presque en totalité; mais cela tient à ce qu'il a trouvé une issue à travers les pertuis qui se sont formés dans l'empierrement qui sert de base à la jetée de l'ouest.

Tout en suivant et conduisant à bonne fin ses savantes études, M. Plocq a commencé des travaux qui ont pour but l'amélioration du port de Dunkerque, et qui donnent de nouvelles espérances. Il a approfondi et redressé le chenal, au moyen du système ingénieux des *guideaux*, qui se composent de radeaux dont la longueur est d'environ 10 mètres et la largeur de 5 à 7 mètres, et qui portent sur un de leurs bords de forts poteaux ou pilotis, permettant de tenir ce bord relevé, tandis que l'autre s'échoue à marée basse. Les radeaux, ainsi placés à la suite les uns des autres, forment un plan incliné continu, qui maintient les eaux des chasses à une hauteur convenable. Ils ont été posés d'abord transversalement au chenal, de matière à ne laisser qu'un étroit pertuis contre l'obstacle qu'on voulait détruire; le flot des chasses frappant avec force ce point entraînait la vase et approfondissait le chenal. Portés de plus en plus loin des

Digitized by Google

écluses des chasses, les guideaux ont donné entre les jetées une profondeur de 2 à 3 mètres au-dessous des basses mers de vive eau. On les a ensuite transportés en prolongement de la jetée de l'est, qui a moins de longueur, de manière à lui donner pendant la basse mer 250 mètres de plus. Cet énorme développement a produit le meilleur résultat ; le banc qui ferme l'entrée du port a été creusé de 2 à 3 mètres le long des guideaux, et le chenal s'est redressé de telle manière qu'au lieu de s'incliner à l'est de la plus courte jetée, il suit la direction de la partie extrême de la jetée opposée, qui s'incline elle-même vers l'ouest : c'est un notable succès obtenu. Il reste 250 mètres à traverser avant d'arriver à la rade. On a lieu d'espérer que les guideaux achèveront leur œuvre.

M. Plocq a reconnu en même temps qu'il serait infiniment utile d'accroître le volume des chasses ; il a pris des dispositions pour obtenir ce résultat en utilisant les eaux des bassins, celles des fossés de la place et même celles du canal de Mardick, que Van Langren destinait déjà à cet emploi. Enfin, pour donner à la rade de Dunkerque toute son utilité, M. Plocq a étudié et appliqué un système complet de balisage et d'éclairage qui permettra aux navigateurs de s'y réfugier dans tous les temps.

Tels furent les renseignements acquis par l'étude qu'avait demandée la commission nommée en 1859. Désormais on savait d'une manière précise que les ports à jetées perpendiculaires à la côte sont exposés à des ensablements rapides, quand les jetées n'atteignent pas les grandes profondeurs ; on savait qu'à Douvres un grande expérience était tentée, qui apprendrait s'ils ont à craindre ce redoutable inconvénient lorsque les obstacles qui abritent leur chenal atteignent des profondeurs qui dépassent 10 mètres ; on savait que les bancs qui bordent le golfe de l'Aa conservent leur position ; que les rades qui les séparent gardent leurs profondeurs ; que les passes qui y conduisent et les hauts fonds qui les joignent tendent à s'exhausser, mais lentement, d'une manière variable ; qu'ils n'apportent aucun obstacle à la navigation ; qu'il faudrait un long laps de temps pour qu'ils rendissent les rades moins accessibles ; que leurs progrès étaient renfermés dans des limites qui permettent de penser qu'ils seraient victorieusement combattus par les moyens dont dispose aujourd'hui l'art des ingénieurs ; on savait enfin que le chenal de Dunkerque avait été approfondi, et qu'on pouvait espérer de le creuser au point de donner passage aux grands navires à haute mer en temps ordinaire, peut-être même durant les quadratures.

En présence de ces faits, il m'a semblé que, sans attendre le résultat de la grande expérience qui se poursuit à Douvres, on pouvait fon-

Digitized by Google

der dans la partie française de la mer du Nord un grand établissement maritime.

La rade de Dunkerque conserve ses qualités; son chenal a été redressé et approfondi : il faut le creuser jusqu'à la rade, à travers l'alluvion qui s'est formée à son entrée, et en accroître encore la profondeur générale. En certains points, il a 3 mètres d'eau à marée bassse. Les plus faibles marées donnent $4^m,45$; dans les syzygies, elles donnent $5^m,45$. On obtiendrait donc $7^m,45$ et $8^m,45$, soit 8 mètres d'une manière presque constante avec la profondeur acquise. On doit croire qu'on ajouterait un mètre à cette profondeur si l'on perfectionnait l'emploi des guideaux, si l'on accroissait considérablement la puissance des chasses en rendant les jetées égales, en curant le bassin actuel, en lui donnant pour annexes les bassins à flot, les canaux du pays, notamment celui de Mardick; en créant un nouveau bassin sur l'estran, en employant au besoin des dragues puissantes. Enfin, on maintiendrait les profondeurs acquises en rendant les chasses plus fréquentes et assez prolongées pour repousser, par un écoulement continu, les sables limoneux qu'apportent les eaux de la mer. On assurerait surtout la conservation du chenal si, par un long épi parallèle à la laisse de mer, conduit jusqu'au point le plus accore de la côte, on empêchait le flot et les courants qui parcourent l'estran de déverser les alluvions à l'entrée du port, et si on maintenait couvert d'eau l'espace compris entre cet épi et la côte, de manière à empêcher les vents violents de l'ouest de soulever les sables desséchés et de les porter dans le chenal, résultat que ferait obtenir la formation d'un bassin de chasse sur l'estran.

Mais tous ces moyens ne suffiraient pas pour mettre le port de Dunkerque en situation de satisfaire à toutes les exigences de la grande navigation. On n'y pourrait encore pénétrer qu'à certains moments. L'intérêt de la France exige impérieusement qu'elle ait dans la mer du Nord, pour tous ses navires, un refuge accessible à toute heure. Pour satisfaire à cette condition, j'ai proposé d'élever un abri sur le banc qui borde au large la rade de Dunkerque. On créerait ainsi un avant-port dans lequel les navires attendraient en sûreté l'heure pendant laquelle ils peuvent être admis dans les bassins intérieurs.

L'abri serait élevé en face de Dunkerque, si l'on démontrait qu'on n'a rien à craindre de l'exhaussement de la barre. Il précéderait cette barre et serait établi vers la passe de l'est, si l'on craignait que, dans la suite des temps, la barre ne fît obstacle au passage des navires, pendant toutes les périodes des marées, ou si l'on pensait qu'il serait avantageux que les navires battus par la tempête pussent

Digitized by Google

trouver un refuge sans avoir à parcourir une rade étroite, longue de 13 kilomètres. Il pourrait enfin être élevé dans les deux points à la fois, si l'on voulait obtenir tous les avantages réunis.

L'abri serait constitué par une digue formée de blocs artificiels, perdus ou superposés, si le banc qui doit le porter offrait une résistance suffisante, et si la dépense n'était pas considérée comme trop forte. Il serait constitué par une estacade en bois, si le premier système était trop difficile ou trop coûteux. Peut-être un simple obstacle placé transversalement au banc, et arrêtant le flot, suffirait-il pour déterminer un exhaussement du Snow ou du Braeck-Banck ; alors, sans frais, on obtiendrait une digue assez élevée pour abriter les navires, comme jadis ils étaient défendus par le Scheurken, dans la rade de Mardick.

Le système des digues au large n'a rien de nouveau : c'est celui de Cherbourg, de Civita-Vecchia, de Livourne, etc., etc. ; c'est celui des ports d'Alger, de Philippeville, etc., qui présentent seulement cette différence que leur digue est enracinée à la côte par leur extrémité. C'est celui qu'a adopté la Hollande, qui veut creuser un canal qui mettra Amsterdam en communication avec la mer du Nord. L'entrée de ce canal sera défendue par deux digues semi-circulaires, l'une au large qui arrêtera la lame, l'autre vers la terre qui contiendra les sables de la plage. Il n'est donc pas douteux que ce système ne puisse réussir à Dunkerque. Son exécution y sera plus sûre, plus prompte, plus économique que dans les localités qui viennent d'être citées, parce qu'au lieu d'être fondées dans des mers profondes, les digues ou brise-lames ne seront que le couronnement de bancs recouverts seulement de 1 à 6 pieds d'eau, à marée basse.

Ces propositions furent soumises à la commission chargée d'examiner les projets concernant les ports de la mer du Nord ; elle pensa qu'elles méritaient d'être étudiées, et qu'il fallait, pour bien les juger, qu'elles fussent appuyées sur des avant-projets faits avec détail et précision. Elle demanda au ministre des travaux publics de les faire dresser par des ingénieurs habiles.

Pour donner une plus grande autorité à ce projet, qui intéresse à un si haut degré l'immense industrie qui s'approvisionne et exporte ses produits par le port de Dunkerque, j'engageai le conseil général du département du Nord, dans sa session de 1863, à s'associer à mes vues, ce qu'il accepta avec empressement ; il consacra, par une délibération expresse, son désir de voir exécuter le projet que j'indiquais. Enfin, la chambre de commerce de Dunkerque, en me remerciant de mes démarches, exprima une vive sollicitude pour la réalisation de mes plans.

La commission de 1859, dont le savant inspecteur général,

Digitized by Google

M. Gayant, était le rapporteur, adressa au ministre le résultat de nos délibérations. Son rapport fut soumis au conseil général des ponts et chaussées, et sur l'avis de ce conseil, le ministre des travaux publics, par décision du 19 octobre 1863, chargea MM. les ingénieurs du port de Dunkerque d'étudier les améliorations qui pourraient faciliter l'accès de ce port, en appelant notamment leur attention sur les points suivants : étudier les moyens de dévier les courants qui ravinent la plage de l'ouest, s'il en existe encore; examiner s'il y aurait de l'inconvénient, dans l'intérêt de la navigation, à diminuer la différence de longueur des jetées; rechercher les dispositions que l'on pourrait adopter pour abriter les navires qui, en destination pour Dunkerque, ne peuvent pénétrer dans le port, à cause des gros temps, ou par suite de l'heure de la marée, et discuter la position à donner à ces abris, soit en face du port, soit en tête du chenal que l'on est obligé de suivre pour pénétrer dans la rade, soit dans une position intermédiaire, soit enfin simultanément sur les deux premiers points. M. le ministre ajouta à ce programme de rechercher les moyens d'approfondir le chenal du port. On peut donc penser qu'après une si longue étude, on arrivera à la solution du problème qui a pour objet de compléter les éléments de puissance et de prospérité de notre pays.

Nous l'avons dit en commençant, la France a une porte sur chacune des grandes voies commerciales du monde. Ces portes sont largement ouvertes sur la Méditerranée, sur l'Atlantique, sur la Manche; seule, celle de la mer du Nord est insuffisante et presque close. C'est un grave inconvénient, qui appelle un prompt remède; ce remède, nous croyons l'avoir indiqué avec assez de précision et de clarté dans le cours de ce travail.

En étudiant les rivages de la mer du Nord, on est frappé de voir entre les bancs qui les bordent un immense espace entièrement libre, formant comme une mer réservée, profonde, abritée, qui conduit aux trois ports français, Calais, Gravelines, Dunkerque. Là, sur un point, la côte très déclive permet d'arriver immédiatement aux grandes profondeurs et d'ouvrir un port nouveau. Dans la plaine d'alluvion, unie et basse, qui joint ces trois villes, peut être creusé un canal maritime, dock immense qui les mettrait en communication, et formerait le plus vaste établissement maritime qu'on puisse utiliser. Mais ce projet entraînerait des dépenses considérables, et il faut attendre, pour accorder toute confiance à ce système, les résultats des grands travaux qui s'exécutent à Douvres.

Un autre système plus économique, plus immédiatement réalisable, pratiqué souvent et dans des circonstances plus difficiles, consisterait à donner au chenal de Dunkerque une profondeur suffisante

Digitized by Google

pour qu'il pût admettre, en pleine eau des marées ordinaires, les navires d'un fort tonnage, et à créer, au moyen d'un abri élevé sur les bancs, un avant-port où les bâtiments attendraient en sûreté le moment de donner dans le port. Ce système est à l'étude, et nous nous plaisons à croire que de cette étude ressortira la possibilité de le réaliser.

Ce qu'on fera pour Dunkerque sera peut-être entrepris un jour pour Calais. Il serait possible d'élever sur le Riden un abri qui formerait un avant-port, présentant des profondeurs de 19 mètres, et ayant dans le détroit une entrée abritée par le cap Blancnez, les Quenocs et le Rouge-Riden, et dans l'est une autre entrée qui pourrait être rétrécie par une digue enracinée à la côte, ou fondée sur les hauts fonds, dans le voisinage des ridens de la rade.

Alors serait annexée à la France une mer territoriale, en communication avec la mer du Nord, offrant deux grands ports en des parages où maintenant notre marine n'a point de refuge, et où notre commerce manque des facilités sans lesquelles il n'est pas de grande prospérité.

THÉM. LESTIBOUDOIS.

Digitized by Google

LA

POÉTIQUE ET LA RHÉTORIQUE

CHEZ LES HINDOUS AU MOYEN AGE

Le Miroir de la composition (*Sâhitya-Darpana*), de Viswanâtha, avec le commentaire de Ramcharana. Calcutta; — Paris, Benjamin Duprat.

De nos jours, l'humanité vieillie recommence, il nous semble, à se tourner vers son berceau antique, et, après les épreuves d'une laborieuse expérience, elle recherche avec complaisance la route marquée par ses premiers pas; elle aime à répéter les mots naïfs que son enfance avait bégayés : pour tout dire, l'Orient est redevenu un peu à la mode. Les télégraphes électriques et sous-marins, les isthmes de Suez et de Panama percés par des chemins de fer ou des canaux pour établir entre les deux hémisphères des communications plus rapides; les progrès de la navigation à vapeur, l'extension croissante du commerce et de la marine, les missions religieuses, les voyages scientifiques; l'ambition même ou la guerre; la glorieuse émulation de quatre grands peuples, la France, l'Angleterre, la Russie et les Etats-Unis : tout nous reporte sans cesse vers ces contrées aimées du soleil, où les conquérants les plus fameux de l'antiquité ont laissé leurs traces, et où les nations ont sans doute encore à jouer plus d'un grand drame. Non-seulement l'Algérie, la Turquie, l'Egypte, qui se rattachent déjà si étroitement au monde oriental, mais les régions même les plus reculées, la Chine, le Japon, les pays de Siam ou d'Annam, l'Inde enfin, préoccupent aujourd'hui le public ordinaire, tout étonné de rencontrer des sources fécondes d'étude et de

Digitized by Google

graves questions d'intérêt sur les bords du fleuve Jaune ou de la mer Vermeille. L'Inde spécialement a reconquis, pour sa part, le privilége d'attirer notre attention, réclamée cependant par tant de problèmes européens, qui se succèdent chaque jour en exigeant impérieusement des solutions trop longtemps attendues. En outre qu'elle est pour nos voisins et rivaux d'outre-Manche un centre de production cotonnière, dont la révolution et la guerre d'Amérique ont fait singulièrement ressortir l'importance ; en outre qu'elle sera peut-être, dans un avenir prochain, le champ de bataille où se donnera carrière la sourde hostilité des peuples anglais et russe, elle a laissé percer quelques signes d'une résurrection assez imprévue. Chacun se rappelle cette révolte terrible qui éclata, il y a six ou sept ans, et dont les récits remplissaient alors nos feuilles politiques, révolte sanguinaire qui arracha à la vengeance des vainqueurs irrités de si sanglantes représailles ; elle n'en essayait pas moins tout récemment de se renouveler, couvant sous la cendre au lieu de s'éteindre, et n'épiant qu'une occasion favorable pour se réveiller plus tard. Mais combien de lecteurs ont oublié, sans parler de ceux qui l'ignoraient, que, dans cet espace même, compris entre les pics neigeux de l'Himâlaya, le Syndh, le Gange, le Brahmapoutra et les monts Ghattes, sur ce théâtre moderne d'une insurrection exclusivement militaire et surtout musulmane, près de ces villes de Delhi, de Bénarès, d'Agra, d'Oude, d'Hayderabad, de Luknow, qui ont failli s'écrouler en ruines, florissait jadis une race très intelligente, assez active, passionnée pour les arts, les sciences et les lettres, grande par ses lois, intéressante par sa religion, parvenue à la civilisation la plus raffinée, bien digne, en un mot, d'avoir été, non pas certainement la mère, mais du moins la sœur aînée de presque toutes les races de l'Europe. Il y a cent ans à peine, personne en Occident ne s'en fût douté ; avant cent ans, ces idées, qui passaient naguère pour des paradoxes, ne seront plus que des lieux communs à l'usage des rhéteurs vulgaires.

En effet, c'est depuis un siècle seulement que l'Inde a été, pour les érudits anglais, allemands et français, l'objet des observations les plus curieuses et les plus instructives ; son passé a été exhumé des ténèbres de l'oubli, et est sorti de la poudre des bibliothèques assez brillant pour ne pas craindre les clartés si vives de la critique actuelle. La langue sanscrite, dont les rapports intimes avec la plupart des idiomes de l'Europe sont incontestables, a été explorée minutieusement : il n'est plus permis d'en méconnaître la richesse, l'élégance et l'harmonie, et l'on n'hésite plus à déclarer que les langues grecque et latine, arabe et persane, espagnole et italienne, ne l'ont pas surpassée, comme instruments de la pensée humaine.

Digitized by Google

La voie, si hardiment frayée par les William Jones et les Colebrooke, a été, malgré des intermittences et parfois des défaillances, suivie, depuis quarante ans surtout, avec assez d'ardeur et de succès pour qu'on se puisse rendre un compte suffisamment exact des résultats acquis et de l'espace parcouru. Parmi les indianistes, les uns ont tâché de dissiper les obscurités de la religion et de la philosophie brahmaniques ou bouddhiques, dont la ressemblance avec les dogmes et les sectes de la Grèce ancienne est souvent évidente ; les autres ont étudié les lois de Manou, d'Yadjnavalkya et des autres législateurs de la société hindoue. La poésie particulièrement a provoqué le zèle des éditeurs, des interprètes et des commentateurs. Les antiques *Védas*, le *Râmâyana* du noble Valmîkî, le *Mahâbhârata* du fabuleux Vyâsa, les divers ouvrages attribués à Kâlidasa, les apologues de l'*Hitopadésa*, un assez grand nombre de productions épiques ou dramatiques ont fini par obtenir une popularité, ou, tout au moins, une notoriété relative. Les littérateurs sérieux en sont venus à se familiariser avec ces œuvres intellectuelles d'une époque et d'une région si éloignées des nôtres, et plus d'un a été aussi charmé que surpris de trouver des points de comparaison piquants, sinon des modèles à imiter, là où il ne supposait devoir rencontrer que des curiosités, ou même des bizarreries de l'érudition.

Si les Indiens ont excellé dans les fantaisies de l'imagination et dans les spéculations de la métaphysique, ils sont bien loin d'avoir dédaigné des sciences plus sévères, plus précises et en quelque sorte plus prosaïques. Chez ce peuple, porté instinctivement vers les abstractions, amoureux de ses rêves et façonné de longue main à une servitude qui, en le dispensant d'agir, l'habituait d'autant plus à penser, l'histoire était faible, l'éloquence plus rare encore, la chronologie nulle. Mais il cultivait l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la géographie ; il a composé un grand nombre de grammaires et de dictionnaires : enfin, la critique, cette étude en apparence toute moderne, que les Grecs et les Romains ont si incomplétement abordée, mais que la France et l'Allemagne contemporaines ont poussée si loin, fut représentée, entre le Gange et l'Himâlaya, par une foule de traités ingénieux et de compilations estimables, dont la liste serait trop aride et trop longue. On ne saurait effectivement se figurer la quantité de rhétoriques, de poétiques et d'esthétiques qui, notamment pendant le moyen âge, eurent cours dans les écoles hindoues. Mais les deux ouvrages de ce genre qui, durant cette période, furent les plus vantés et les plus répandus parmi les *brâhmanas* ou prêtres et les *atchâryas* ou docteurs indigènes, sont indubitablement le *Kâvya-Prakâsa* et le *Sâhitya-Darpana*. Le *Kâvya-Prakâsa* ou *Illustration de la Poésie* est dû à Mammatta-Bhatta, né

Digitized by Google

à Cachemire vers le XIVe siècle; c'est un traité de poésie, partagé en dix sections. Il contient beaucoup de règles, exprimées en vers, mêlées de commentaires et d'exemples, et fondées sur les aphorismes du savant Vâmana, qui lui-même passait pour les avoir puisés dans les divines inspirations du prophète Bharata. Quant au *Sâhitya-Darpana* ou *Miroir de la Composition*, c'est une sorte de rhétorique ou d'esthétique, rédigée au XVe siècle par Viswanâtha, médecin et *pandit* du Bengale, surnommé *Kâvirâja* ou le *Roi des Poètes*. Un peu plus récente que l'ouvrage précédent, mais plus étendue, elle était, aux yeux de tous les écrivains hindous, le code suprême du goût et de la critique; aussi, comme à notre connaissance il n'en a jamais été question en France dans aucune publication périodique, nous avons pensé qu'il ne serait ni sans profit ni sans intérêt pour les amateurs des lettres d'en donner rapidement une idée générale.

Ce n'est qu'en 1828 que le comité d'instruction publique de Calcutta a fait imprimer ce livre, avec les corrections des membres du Collége sanscrit de cette ville; ce n'est qu'au commencement de 1851 que le texte, révisé par le docteur E. Roër, en a été reproduit dans la *Bibliotheca indica*, qui paraît sous le patronage des directeurs de la compagnie des Indes orientales, et sous la surveillance de la Société asiatique du Bengale; on y avait joint une traduction anglaise du savant James Ballantyne, qui vient de mourir. Quoique le *Sâhitya-Darpana* soit très moderne, eu égard à la haute antiquité de la littérature indienne, il n'en est pas moins fort important, parce qu'il repose sur les plus vieilles traditions de la science locale, et parce qu'il renvoie à chaque instant à des ouvrages antérieurs, consacrés par un long succès. De même que le *Kâvya-Prakâsa*, il est écrit en vers; car les Indiens ont employé la forme métrique pour beaucoup de leurs livres de jurisprudence, de logique, de médecine, ce qui nous rappelle les oracles et le lois de la Grèce et de l'Italie primitives formulés poétiquement, les recettes médicales de l'école de Salerne tournées en hexamètres, et, chez nous, ces essais d'histoires, de géographies, de géométries même plus ou moins agréablement versifiés. Le *Sâhitya-Darpana* comprend une suite de règles en général très courtes, appuyées en note par d'assez nombreuses citations de divers poèmes ou drames des époques classiques, auxquelles Viswanâtha aurait pu en joindre de sa façon sans paraître trop présomptueux, puisque sa réputation littéraire l'avait fait surnommer le *Roi des Poètes* de son temps. Ce traité, dont le style est assez élégant, ne laisse pas d'être quelquefois obscur, tant à cause de certains passages cités en *prâcrit*, idiome plus populaire que le sanscrit, que par l'emploi de force

Digitized by Google

termes techniques. Un savant, appelé Ramcharana, qui était aussi un versificateur et appartenait à une famille puissante, l'a accompagné d'un commentaire perpétuel qui, en plusieurs endroits, est dix fois plus long que le texte, mais qui souvent est encore plus curieux et mérite tout autant d'être résumé. Les nations grecque et romaine, si bien exercées à la vie active et publique, accoutumées aux émotions politiques, toujours prêtes aux agitations de l'Agora et du Forum, ne cherchaient dans l'éloquence qu'un moyen pratique de parvenir à la gloire et de réaliser leur ambition, et ne voulaient convaincre que pour dominer. Aussi, les rhétoriques d'Aristote et de Cicéron, de Denys d'Halicarnasse et de Quintilien, s'occupaient-elles avant tout de la démonstration et des arguments. Au contraire, les Indiens, vivant au sein des cours ou à l'ombre des écoles, appréciaient principalement l'art de la parole au point de vue de l'agrément et du charme, de la pensée et de la passion; ils s'inquiétaient beaucoup moins de prouver que de toucher ou de plaire. Le *Sâhitya-Darpana* est donc, nous le répétons, une esthétique, à peu près à la manière allemande, où le mot *rasa* (goût, impression, sensation) revient sans cesse. Il se compose de dix chapitres d'une étendue fort inégale, puisqu'ils renferment chacun environ de dix à cent pages. Le premier traite de la nature même de la poésie; le second et le cinquième, des divers sens des mots; le troisième, du sentiment, le quatrième, des différents genres poétiques; le sixième, des choses faites pour être vues et de celles qu'on doit seulement entendre; le septième, des vices de diction; le huitième, du style; le neuvième, du mélange des tons et de la prédominance des uns ou des autres; le dixième des ornements. Sans entrer dans de longs détails, qui ne seraient pas ici à leur place, nous allons nous efforcer de dégager brièvement ce qu'il y a de plus intéressant et de plus utile dans ce célèbre monument de la critique indienne au moyen âge.

Selon l'usage de cette race éminemment grave et pieuse, le traité de Viswanâtha s'ouvre par un salut respectueux à Ganêça, fils de Siva et de Bhavani, à ce dieu de la science et de la sagesse, assez semblable à l'Esculape et au Mercure gréco-latins, et que l'on représentait avec une tête et une trompe d'éléphant. Il débute également par une invocation à Saraswati, à la fois fille et femme de Brâhma, cette Mnémosyne ou cette Minerve de l'Olympe hindou, à laquelle on attribuait l'invention des lettres, des arts, du luth, de la langue sanscrite et de l'alphabet *dêvanagâri* : « Puisse, dit le rhéteur-poète, cette déesse de l'éloquence, dont l'éclat est aussi pur que celui de la lune en automne, écarter les ténèbres qui m'environnent et rendre tous les objets clairs pour mon esprit ! » Il établit que les fruits de la poésie sont au nombre de quatre : le succès, la for-

Digitized by Google

tune, le plaisir et le salut. Les trois premiers points lui semblent évidents; quant au quatrième, il s'agit de cette délivrance finale de l'âme, appelée *nirvâna*, que promettent comme récompense à leurs sectateurs plusieurs écoles religieuses et philosophiques de l'Inde, et par laquelle on espérait échapper à la triste nécessité de recommencer l'existence terrestre, en s'abîmant, soit dans le sein de Dieu, soit dans les gouffres du néant. Pour ce qui est de l'influence du talent sur le bonheur, ne lit-on pas dans les *Védas* cet étrange aphorisme: « Un seul mot, employé avec justesse et parfaitement compris équivaut, au ciel comme sur la terre, à la possession de *Kâmadhuka;* » c'est-à-dire de cette génisse merveilleuse des légendes brahmaniques, qu'il suffisait de traire pour en obtenir tout ce qu'on désirait. On se croirait là reporté en Occident, vers notre XIIIe siècle, quand la grammaire et la dialectique conféraient à ceux qui les cultivaient une espèce de sacerdoce. Rien, si l'on en croyait les docteurs hindous, n'était plus profitable, pour l'amélioration morale de l'homme et le rachat suprême de son âme, que la lecture des principaux poêmes sacrés, tels que le *Bhâgavad-Gîtâ*, ce célèbre fragment du *Mahâbhârata*, où Vyâsa avait montré le brave Ardjouna, un des cinq fils de Pandou, et le divin Wishnou, sous les traits de Krishna, s'entretenant ensemble avec une éloquence si poétique et une métaphysique si subtile sur le mépris de la vie et la certitude de l'immortalité. L'excellence de la poésie était encore attestée par l'*Agnèya-Pourâna* et le *Wishnou-Pourâna;* quant à sa définition, en opposition avec différentes formules proposées par plusieurs érudits. Viswanâtha déclare qu'elle est un ensemble de pensées fondées sur le sentiment, qu'elle doit être exempte de fautes, et qu'elle tire une grande force du style, des ornements et des figures. Notez bien que notre critique, entre ces éléments constitutifs de l'art, ne fait aucune mention de la forme métrique ou rhythmée. Cela vient de ce que les Indiens, nous l'avons dit, écrivaient en vers une foule d'ouvrages théoriques, comme des traités de philosophie ou de législation, d'arithmétique ou de grammaire, sans avoir la prétention d'en faire des poêmes. C'est à un point de vue analogue qu'Aristote a écrit au chapitre IX de sa *Poétique:* « L'histoire d'Hérodote pourrait être versifiée; en vers ou en prose, elle n'en resterait pas moins une histoire. » D'un autre côté, les Indiens admettaient une prose poétique (*gadya-kâvya*), pareille à celle dont le *Télémaque* de Fénelon, et tant d'autres œuvres, jusqu'aux *Martyrs* de Chateaubriand, furent des modèles plus ou moins irréprochables, et qui, à tort ou à raison, s'est tant répandue chez nous pendant la première moitié de ce siècle. On le voit, pour eux, l'essence véritable de la poésie consistait surtout dans la fantaisie, la sensibilité, l'enthousiasme, ce qui les

Digitized by Google

aurait rapprochés beaucoup plus des opinions contemporaines de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, que des dogmes classiques d'Horace, de Boileau et de Voltaire. Le commentateur Ramcharana, au milieu des explications utiles, mais très minutieuses et souvent diffuses, dont il enrichit chaque phrase de son texte, célèbre avec une emphase tout orientale l'auteur qu'il interprète, « le fameux Viswanâtha, roi des poètes, cette abeille qui butine sur les pieds de lotus de Nârâyana (ou Wishnou, l'esprit divin qui se meut sur les eaux), ce pilote qui navigue à travers l'océan du génie, cet excellent guide dans la route de l'imagination, cette mine précieuse d'harmonie et de style, etc. » S'il y a peu de goût dans ce luxe d'hyperboles élogieuses, du moins, c'est pour nous, lettrés de l'Occident, un spectacle instructif et consolant de voir des savants étudier à fond les œuvres dont ils parlent, de voir des critiques louer respectueusement les écrivains qu'ils commentent.

Le second chapitre, qui roule sur la nature des pensées et les différents sens des mots, est d'une minutie dont les rhéteurs grecs et allemands donneraient à peine l'idée. Il y est dit que la poésie ne se compose que de pensées, que toute pensée doit avoir de la vraisemblance, de la suite et de la liaison, qu'un mot ne doit pas être confondu avec une racine (chose, en effet, bien différente dans la langue sanscrite), qu'il peut être sous-entendu, pris au propre ou métaphoriquement. Nous y voyons qu'il existait pour les grammairiens hindous quatre catégories, qui rappellent celles d'Aristote, de l'école de Port-Royal et de Kant : les *espèces*, les *qualités*, les *êtres* et les *actions*. Ainsi, selon l'annotateur, *Dieu*, *fleuve*, *vache*, voilà des espèces ; *blanc*, *chaud*, *large*, voilà des qualités ; *Wishnou*, *Râma*, *Sakountâla*, voilà des êtres ; *manger*, *dormir*, *courir*, voilà des actions. Il fait mention de l'association des idées, des alliances de mots, des allusions, de l'ironie, des figures de pensée les plus délicates ; il trouve à une expression jusqu'à trente-deux ou quarante sens possibles, et même quatre-vingts, selon la manière dont elle est amenée, employée ou accompagnée. En fait de subtilité, les Indiens étaient passés maîtres, et les chefs de la scolastique en Occident, qui vivaient dans le même temps que Viswanâtha, n'auraient rien pu lui apprendre à cet égard. Il montre fort bien comment le lieu, le temps, le voisinage des autres termes, les circonstances, les motifs et les occasions peuvent modifier l'acception d'un mot. A l'appui de ses théories, son commentateur Ramcharana allègue les traités de différents rhéteurs et surtout le *Kâvya-Prakâsa* du docteur Mammatta-Bhatta, avec lequel il avoue être parfois en contradiction, bien qu'il reconnaisse modestement lui devoir la plupart des matériaux de ses gloses. Il cite aussi des exemples des poèmes tradition-

Digitized by Google

nels, des vers de sa façon, et d'autres qui sont de son père, « ce grand ministre, cet amant de la nymphe aux quatorze dialectes (Saraswati, la muse indienne), ce chef des grands écrivains, ce vénérable Tchandra-Sékhara, cet arbitre de la paix et de la guerre. » Ces derniers vers, mentionnés par Ramcharana, faisaient, sous une forme mythologique et passablement maniérée, un pompeux éloge du roi Bhanou-Dèva, dont Tchandra-Sékhara était à la fois le confident et le panégyriste : on sait que, dans l'Inde, et jusqu'à nos jours, les princes et les hommes d'Etat ont très fréquemment cultivé la poésie. Ce passage prouve, sinon le mérite littéraire du ministre, du moins l'enthousiasme filial du critique.

Le troisième chapitre est d'un plus grand intérêt pour nous et moins hérissé d'explications didactiques; son étendue est d'ailleurs plus considérable; nous allons le réduire à ce qu'il contient d'essentiel : il est consacré au goût et à la passion, principalement sous le rapport de la poésie épique et dramatique. Puisque la poésie repose, avant tout, sur le sentiment, le pathétique, le douloureux, le terrible, l'étrange, le hideux même peuvent, s'ils sont bien représentés, nous causer un plaisir véritable et nous arracher de douces larmes; ce que le législateur classique du Parnasse français a bien voulu reconnaître dans son *Art poétique*, et ce que l'école romantique de notre époque a érigé en théorie, d'après la pratique de Lope de Véga et de Shakespeare, de Gœthe et de Schiller. Mais tous ne sont pas également touchés par le prestige et par la puissance de l'imagination; aussi, comme le faisait remarquer, il y a tant de siècles, sur les bords du Gange, un certain rhéteur du nom de Dharmadatta: « Ceux qui sont sensibles se laissent charmer par les tableaux du théâtre, tandis que ceux qui ne le sont pas ne s'en émeuvent point, semblables à des morceaux de bois, à des murs ou à des pierres. » Notre sympathie pour les œuvres scéniques vient de ce que nous nous identifions avec le héros, quoiqu'il nous soit très supérieur et quoiqu'il soit mort depuis bien des années, ou même qu'il n'ait jamais existé; l'acteur doit également se confondre avec le personnage qu'il représente et oublier qu'il n'est peut-être qu'un pauvre histrion affamé, pour se rappeler qu'il joue le divin Râma. Puis, nous passons aux caractères dont Viswanâtha s'occupe autant qu'Aristote, Horace ou Boileau, sans ménager les définitions et les subdivisions. Le héros, en général, doit être de bonne famille, libéral, instruit, gracieux, aimable, plein de jeunesse et de beauté, habile, spirituel, brillant et bien élevé; toutes qualités qui, à la dernière près pourtant, sont encore exigées, à l'heure qu'il est, des héros de nos opéras, de nos drames ou de nos romans. On peut en compter quatre espèces : il sera généreux, mais ferme et modéré; ou ferme et hautain; ou gai et insou-

Digitized by Google

ciant, mais ferme; ou ferme et doux. Celui de la première catégorie sera exempt d'ostentation, facile à apaiser, fort discret, sachant se maîtriser, résolu, peu porté à se louer lui-même, fidèle à ses engagements : tel est le Râma de la légende et de l'épopée. Celui de la seconde sera trompeur, bouillant, mobile, rempli d'égoïsme et d'arrogance, toujours prêt à se vanter; tel est le Bhîmaséna du *Mahâbhârata*. Celui de la troisième sera libre de soins, constamment agréable, adonné aux beaux-arts; tel est le roi Vâtsa dans le drame de *Ratnavali* ou du *Collier*, attribué à Dhâraka ou au roi de Cachemire Srî-Harscha-Dêva. Celui de la quatrième sera un Brahmane ou toute autre personne distinguée, qui possède les conditions essentielles de l'héroïsme; tel est Madhâva, l'amoureux de Mâlati, dans la pièce de Bhavabhouti, qui porte leurs noms. Ces quatre espèces de héros, représentés comme amoureux, se subdivisent de seize manières, puisque chacun d'eux peut se montrer impartial, audacieux, fidèle ou dissimulé; et comme, en outre, chacun peut l'être très fort ou très faiblement ou à un degré moyen, de là résultent, en somme, quarante-huit sortes de types héroïques. On appelle impartial (le terme exige ici une définition) celui qui aime également diverses femmes, comme dans ce passage curieux, cité par le commentateur et emprunté à la poésie sanscrite : « La fille du prince de Kountala » a pris son bain et vous attend; cette nuit, c'était à la sœur du prince » d'Anga de vous recevoir à son tour; mais Kamalâ vient aujourd'hui » de lui gagner aux dés son droit de préséance, avec l'approbation de » la reine favorite. » Telles sont les informations que je donnai au roi sur les belles de son harem, moi l'eunuque en chef; dès qu'il eut entendu mes paroles, il resta, pendant deux ou trois heures (chacune de vingt-quatre minutes, selon le système indien), l'esprit en proie à l'indécision. » L'audacieux est celui qui est coupable et ne se trouble point, qui ne rougit pas quand on le surprend en faute et qu'on l'accable de reproches. C'est ce que nous nommerions un fat et un roué, à en juger par les vers suivants, que Ramcharana a composés lui-même pour exprimer ce caractère : « M'apercevant qu'elle était pourpre de colère, je m'approchai d'elle, afin de l'embrasser. Alors elle me repoussa du pied avec dédain; mais je le lui saisis adroitement, tout en éclatant de rire. O mon ami, la fureur de cette belle brune, versant des larmes, parce qu'elle ne pouvait me résister, renouvelle, toutes les fois que j'y songe, le plaisir que je goûtai alors. » Voilà un Hindou digne de nos marquis de la Régence. Celui qui est fidèle s'attache à une femme unique; tel est celui dont la femme parle ainsi quelque part : « Chère amie, mes vêtements n'ont rien de remarquable; les joyaux qui ornent mon cou ont peu d'éclat : ma démarche manque de grâce; je ne ris pas assez fort; je n'ai en moi

Digitized by Google

aucun de ces avantages qui sont des causes d'orgueil. Mais tout le monde s'écrie : « Son bien-aimé l'adore ; il ne jette jamais un regard » sur aucune autre. » Aussi, j'estime que toutes les autres sont bien peu à envier, comparées à moi ! » Celui qui est dissimulé n'en chérit qu'une, mais fait semblant d'en aimer une autre que celle-là. En vérité, Népomucène Lemercier, qui, dans son *Cours de littérature dramatique*, fixait vingt-trois conditions pour la comédie et vingt-six pour la tragédie (et il voulait bien les trouver réunies, les unes dans le *Tartufe* de Molière, les autres dans l'*Athalie* de Racine), ne se montrait guère plus scrupuleux que Viswanâtha et son interprète, et Marivaux a poussé à peine plus loin qu'eux l'analyse des sentiments les plus délicats.

Nous arrivons ensuite aux rôles secondaires. Ce sont les compagnons du héros, tels que Sougrîva, ce singe à face humaine, roi de Kishkindhya et ami de Râma dans le poême de Valmikî ; ceux qui l'assistent dans ses entreprises amoureuses ; à savoir, le courtisan (vêta) qui sera subtil, agréable, disert, élégant ; l'esclave (tchêta) docile et soumis ; le bouffon (vidoushaka), analogue au *clown* anglais, au *gracioso* espagnol et au *badin* de nos vieilles sotties, qui se nommera *Fleur de printemps* ou de tout autre nom bizarre, et fera rire par son costume et ses gestes, par ses paroles et ses actions, par sa gourmandise et ses autres défauts ; puis, les faiseurs de guirlandes, les teinturiers, les marchands de noix de bétel, les parfumeurs ; ceux qui l'aident dans les affaires d'état, comme les ministres, les ambassadeurs et tous les agents politiques. Après eux viennent les gens du service intérieur : les nains, eunuques, montagnards ou barbares employés pour la garde, pâtres, bossus, muets, frères de lait des concubines, par exemple, Samsthânaka, un des personnages vicieux et plaisants du *Mrichakaṭi* ou *Chariot d'argile*, ce drame intéressant du roi Soudrâka. Un passage de la pièce du *Collier* fait allusion à plusieurs de ces types de bas étage : « A l'approche du singe de l'écurie, qui avait brisé sa chaîne, les eunuques se sauvèrent en oubliant la honte qu'ils éprouvent d'ordinaire de ne pas être comptés parmi les hommes ; le nain effrayé se mit à l'abri derrière les pantalons larges et flottants du chambellan ; les montagnards et les gardiens des barrières restaient intrépides devant un tel danger, tandis que les bossus, tremblant d'être découverts par le singe, se baissaient et s'esquivaient tout doucement. » Bizarre image du personnel d'un palais indien, où des monarques blasés rassemblaient toutes sortes de curiosités et de monstruosités autour d'eux, comme autant de jouets misérables ! Ajoutez-y les rôles des princes de la maison royale, des officiers de police, des généraux, des brahmanes, des ermites, des messagers discrets, prudents ou naïfs de l'un et de l'autre

Digitized by Google

sexe. Le héros doit avoir huit qualités aimables : éclat, vivacité, douceur, profondeur, promptitude, honneur, bravoure et magnanimité ; chacune d'elles est définie exactement par notre critique, et son commentateur les explique par des traits heureusement choisis dans les auteurs classiques.

Pour ce qui est des héroïnes, les classes et les variétés sont d'une richesse bien plus grande encore : il y a celle qui n'appartient qu'à son époux, celle qui appartient à un autre qu'à un époux et celle qui appartient à tout le monde. Celle qui n'appartient qu'à son époux sera modeste, sincère, fidèle, appliquée aux besoins de son ménage ; mais son caractère se modifiera suivant qu'elle sera toute jeune, adulte ou plus âgée. Celle qui est toute jeune, se sentant, à l'arrivée de la période de l'adolescence, transformée par les premières atteintes de l'amour, se dérobe aux caresses, est charmante jusque dans ses colères et a une extrême pudeur. Ce qui égaye beaucoup, il faut l'avouer, l'aridité de cette exposition doctorale, c'est qu'à chaque détail indiqué par Viswanâtha, répond un exemple poétique, allégué par le commentateur. Ainsi, des vers descriptifs de son père, le ministre Tchandra-Sékhara, nous retracent les effets de ces révolutions de l'âge. Pour peindre les progrès de l'amour naissant, Ramcharana en cite d'autres, empruntés à sa propre pièce du *Mariage de Prabhâvati* : « Elle pose ses pieds sur le sol d'un air rêveur et languissant ; elle ne sort jamais de son appartement particulier ; elle ne rit plus librement ; mais sans cesse elle emploie quelque réticence modeste. Elle parle peu, et ce peu qu'elle dit est toujours empreint d'un certain mystère, et, quand une de ses compagnes l'entretient au sujet des cœurs sensibles, elle la regarde d'un œil courroucé. » Voici comment se comporte celle qui se dérobe aux caresses : « La regarde-t-on ? elle détourne les yeux ; elle ne répond pas lorsqu'on lui parle ; elle se tient debout, éloignée de la couche nuptiale ; si je l'embrasse de force, elle tremble ; quand ses amies, qui l'ont amenée jusqu'à ma maison, sont sur le point de se retirer, elle voudrait aussi quitter ma demeure. Mais cette pudeur même me fait chérir encore plus ma chère fiancée. » Ainsi parlait un mari amoureux. Celle qui est adulte est ravissante de tendresse, plus passionnée, plus hardie de paroles, tout en observant les lois de la modestie. Celle qui est plus âgée s'abandonne à sa fougue ; elle est vive et forte, habile en toute espèce de plaisirs ; sa démarche est imposante ; sa modération n'est pas grande ; elle domine son amant : c'est la femme de trente ans de nos romanciers, c'est le premier rôle féminin de nos drames. Je laisse de côté des exemples relatifs au portrait physique de la dame entre deux âges (la *Matrona potens* d'Horace), et à son expérience en fait de sentiment, parce qu'ils touchent de trop près aux inventaires de nos

Digitized by Google

réalistes modernes et aux métaphores du *Cantique des Cantiques;* mais voyons comment elle subjugue celui qu'elle aime : « Monsei-» gneur, » lui dit-elle, « frisez les boucles de mes cheveux; mon » cher, tracez de nouveau sur mon front les peintures d'usage; » maître de mon âme, arrangez mon collier qui s'est détaché sur mon » sein. » Elle dit, et cette beauté, dont le visage ressemble à la lune pleine, tressaille toutes les fois qu'il l'a touche, et retombe pressée entre ses bras. » Notez bien que toutes ces femmes réputées honnêtes sont encore examinées, sauf les plus jeunes, selon qu'elles savent se maîtriser, ou qu'elles ne le savent pas du tout, ou qu'elles le peuvent difficilement : de là, six subdivisions qui revêtent une foule de formes diverses pour exprimer la colère, l'ironie, la tendresse, la jalousie. Car n'oublions pas de faire remarquer en passant, contrairement au préjugé vulgaire, que, dans les mœurs de l'Inde ancienne et en dépit de la polygamie ou même de la polyandrie autorisée par les lois, la fidélité était possible, l'adultère blâmé et les emportements jaloux aussi violents que partout ailleurs. De plus, ces femmes sont plus ou moins chéries par leurs maris, et, par suite, autant de sections nouvelles. Celle qui appartient à un autre qu'à un époux, c'est d'abord la femme mariée qui a un amant, part avec lui, perd toute pudeur et porte le déshonneur dans sa famille; c'est aussi (bizarre association d'idées) la vierge qui n'a jamais connu l'hymen et qui dépend d'un père, d'un parent ou d'un tuteur. Quant à celle qui appartient à tout le monde, Viswanâtha nous donne d'elle une esquisse qui est complétée, comme toujours, par Ramcharana, et qui reste aussi vraie et aussi reconnaissable sur les bords de la Seine et de la Tamise, du Tibre et du Danube, qu'elle pouvait l'être sur les rives du Gange : « Elle est maîtresse d'elle-même et des autres, pleine de ruses et quelquefois de talents; elle ne hait pas les vicieux; elle aime médiocrement les bons. Elle ne regarde, ne sourit, n'embrasse que pour de l'argent; elle fait mettre à la porte par sa mère l'homme qui est ruiné, quand même il lui serait agréable, prête, du reste, à le rappeler dès qu'il aura recouvré sa fortune. Ordinairement, les complaisants de ces femmes sont des voleurs, des gens malades de leurs excès, des fous, des parvenus, de faux dévots, qui sont libertins en secret. Si, par hasard, l'amour s'empare d'elles, il peut les rendre honnêtes. Mais qu'elles soient incapables d'affection (comme la Madanamanjarî du *Nata-Melaka*) ou qu'elles en soient remplies (comme la Vasantasèna du *Mrichakati*), leur possession est également dangereuse. » Ménandre, Plaute et Térence, Boccace, l'Arioste, Ben-Jonson, La Fontaine ou nos dramaturges modernes, chroniqueurs du demi-monde et champions des filles de marbre, ont-ils signalé quelque trait inconnu dans ce type, aussi vieux que la so-

Digitized by Google

ciété et la civilisation, aussi vieux que nos passions et nos vices?

Les seize catégories d'héroïnes qui ont été énumérées pourront arriver à cent vingt-huit, à mesure que chacune d'elles passera par une des huit conditions suivantes : 1° avoir un amant soumis et fidèle ; 2° être trahie ; 3° faire des avances (soi-même ou par intermédiaire, en portant tel ou tel costume et en prenant telle ou telle contenance, d'après son rang, selon qu'il s'agira d'une dame de haut parage, d'une courtisane ou d'une servante, et en allant trouver son complice, en secret ou à découvert, dans un champ, un jardin, un temple en ruines, un bosquet, une auberge, un cimetière, près d'un fleuve, chez une amie, surtout dans des endroits obscurs) ; 4° s'être brouillée et s'en repentir ; 5° être dédaignée et attendre en vain ; 6° gémir de l'absence involontaire d'un amant ; 7° regretter le départ d'un mari en voyage ; 8° préparer tout chez soi pour y recevoir un bien-aimé. Viswanâtha porte la manie des catalogues jusqu'à affirmer que chacune de ces situations pouvant se présenter à un degré très faible, très fort ou moyen, il y a, au fond, non pas seulement cent vingt-huit types d'héroïnes, ce qui, à la rigueur, nous paraîtrait suffisant, mais bien trois cent vingt-quatre, ce qui dépasse les limites de la patience, indispensable à tout critique, fût-il de Gœttingue ou d'Heidelberg. Que serait-ce, si nous le suivions dans l'examen des caractères mixtes et composites ? Notre rhéteur termine ce paragraphe par un aveu d'une ingénuité merveilleuse : c'est que les variétés des personnages de femmes sont bien plus nombreuses encore, sont presque innombrables. Aussi, renonce-t-il à spécifier toutes ces nuances, de peur de prolixité ; il était temps. Du moins, il rachète cet excès de laconisme relatif en nous fournissant la liste des vingt-huit qualités nécessaires à toute héroïne convenable, et en les définissant l'une après l'autre à l'aide d'une multitude d'exemples. Je m'abstiens de reproduire cette énumération qui constituerait un petit dictionnaire psychologique.

On s'occupe ensuite des regards et de la démarche des vierges, des ingénues et de toutes les héroïnes en général ; les hésitations de l'innocence, les manéges de la coquetterie, les subterfuges de l'amour, sont finement analysés. On sent que nos deux docteurs sont d'agréables poètes et des hommes du monde. Bornons-nous à une citation du texte de Viswanâtha sur les actes et les habitudes de toute héroïne amoureuse : « Elle veut toujours voir son bien-aimé près d'elle ; elle ne paraît pas sans avoir peint le tour de ses yeux. A l'occasion, faisant semblant de cacher ou de rattacher sa chevelure, elle laissera voir les fossettes de ses bras, son col ou sa poitrine belle comme le lotus. Elle accueille les serviteurs de son amant par des paroles aimables ou des présents ; elle met sa con-

Digitized by Google

fiance dans les amis qu'elle lui connaît et les traité avec beaucoup de déférence. Au milieu de ses compagnes, elle le vante; elle lui abandonne sa fortune entière; elle dort quand il dort, souffre de ses chagrins et se réjouit de son bonheur; elle se tient sur sa route, afin de l'apercevoir longtemps à distance; devant lui, elle parle aux compagnons qu'il amène; au moindre symptôme d'affection qu'il trahit, elle rit de tout cœur. De même, en son agitation, elle se frotte l'oreille, elle dénoue et renoue ses cheveux; elle bâille, elle allonge ses membres; elle saisit un enfant qui est là et elle l'embrasse; elle commence à peindre, suivant la coutume, le front d'une de ses amies; puis, elle écrit sur le sol avec la pointe de son pied, en levant vers le ciel des regards profonds. Elle se mord les lèvres et baisse les yeux en s'adressant à ce mortel favori, et ne quitte point l'endroit où elle devra le revoir. Elle va chez lui sous un prétexte quelconque d'affaires; elle ne cesse de regarder les objets qu'il lui a donnés et qu'elle a placés sur elle. Dans sa société, elle est toujours heureuse; elle languit et maigrit en son absence; elle admire à l'excès ses talents et elle préfère tout ce qu'il aime; elle lui demande en souvenir des choses de la moindre valeur, et, même quand elle sommeille, elle est tournée vers lui. » Voilà un idéal de passion qui varierait, sans doute, selon le degré de latitude et à proportion du refroidissement graduel de la terre dont nous parlent certains savants, mais qui est ici dessiné avec une rare justesse.

Les moyens qu'une femme a de révéler ses impressions sont les coups d'œil furtifs, les mots gracieux, les lettres, les messages. Les messagères les plus habituelles et les plus commodes sont une amie, une voisine, une servante, une sœur de lait, une actrice, une artiste en peinture ou en musique, une blanchisseuse, une religieuse errante, une coiffeuse. Quant au rival du héros, il sera, d'ordinaire, présomptueux, dissipé ou méchant; tel est Râvana, le prince sanguinaire et anthropophage de l'île de Ceylan, mis en contraste avec le noble et généreux Râma, dans la célèbre épopée de Valmikî. Parmi les objets extérieurs qui contribuent à provoquer le sentiment ou à l'accroître, nos rhéteurs mentionnent les gestes, la vue de certains lieux, les rayons de la lune, l'huile de sandal, le bourdonnement des abeilles, la voix du *kokila* ou coucou indien (emblème de l'amour), etc. Ils indiquent les huit principales marques de l'émotion, à savoir : la surprise, la sueur qui ruisselle, les cheveux qui se dressent, les paroles mal articulées, le tremblement, la pâleur, les larmes, l'évanouissement. Ils énumèrent les passions dont la poésie peut s'occuper, principalement la poésie épique ou théâtrale. En outre de l'amour, qui demeure la passion souveraine, ce seront l'oubli de soi-même, l'égarement, l'abattement, la fatigue, l'ivresse,

Digitized by Google

l'étonnement, la sévérité, la distraction, le réveil, le rêve, la folie, l'arrogance, la mort, l'indolence, la résistance à toute opposition, l'assoupissement, la dissimulation, le désir, le désordre, l'inquiétude, le recueillement, la résolution, la langueur, la crainte, la honte, la joie, l'envie causée par la supériorité d'autrui, le découragement, la modération, la légèreté, la faiblesse, le chagrin, la querelle : le tout avec de perpétuels exemples. Enfin, Ramcharana, comme Viswanâtha, distribue le sentiment en huit genres : l'érotique, le comique, le pathétique, le sombre, le terrible, le hideux, l'héroïque et le tempéré ; et ces genres, à leur tour, sont examinés en détail. Le savant Wilson a donné quelques extraits de cette partie de l'ouvrage dans son introduction aux *Chefs-d'œuvre du théâtre hindou*, traduits par lui en anglais, et interprétés depuis, en français, par Langlois. Il y aurait moins d'utilité et surtout moins d'intérêt à prolonger l'examen de ce traité, dont les sept derniers chapitres sont purement techniques et ont en vue les classifications de l'art poétique et les qualités ou les défauts, les artifices ou les ornements du style ; il ne serait pas impossible d'y rencontrer çà et là plus d'une analogie, non pas trop avec les théories de l'abbé d'Aubignac et du P. le Bossu, ou avec les préceptes de Rapin et de Batteux, de La Harpe et de Marmontel, mais plutôt avec les rhétoriques d'Aristote et de Quintilien, avec les poétiques de Lessing ou de Jean-Paul Richter. Mais nous croyons en avoir assez montré pour prouver que, même au XVe siècle, à une époque de décadence déjà avancée, correspondant aux guerres et à l'anarchie de notre moyen âge, les écrivains de l'extrême Orient connaissaient les secrets du cœur humain et les ressources de la poésie beaucoup plus subtilement qu'on n'oserait se l'imaginer, et que les écoles sanscrites comptaient alors des critiques et des rhéteurs encore capables de se rappeler, de comprendre et de commenter dignement les modèles de leur littérature, les traditions de leur passé. Indépendamment de cet intérêt historique, le Sâhitya-Darpana en lui-même ne manque ni de mérite ni d'agrément. N'est-il pas piquant (et ce sera notre excuse pour avoir entretenu nos lecteurs d'un ouvrage qui, nous l'avouons, manque tout à fait d'actualité), n'est-il pas piquant de retrouver chez les Hindous un livre qui rappelle, de loin sans doute, mais avec des raffinements de pensée imprévus et un luxe de couleurs original, la *Poétique* et la *Rhétorique* d'Aristote, les *Caractères* de Théophraste et de La Bruyère ?

A. PHILIBERT-SOUPÉ.

Digitized by Google

TRAVAUX

DES

ACADÉMIES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES

SCIENCES PHYSIQUES, NATURELLES ET MÉDICALES

X

Londres. Société royale : *Idées spéculatives sur la constitution de la matière*, par M. T. GRAHAM. — *Du poids d'une goutte liquide*, par M. T. TATE. — Paris. Académie des sciences : *Nouvelles découvertes relatives à la question de l'antiquité de l'homme*, par MM. LARTET, CHRISTY et DE VIBRAYE. — *Question de l'hétérogénie*, par MM. POUCHET, JOLY, MUSSET et PASTEUR. — *Renseignements sur la* yerba maté *et sur le commerce des viandes de La Plata*, par M. SCHNEPP. — *Fécondité des familles dans l'île de Cuba*, par M. RAMON DE LA SAGRA. — *Nouvelles observations sur les pléiades*, par M. GOLDSCHMIDT. — *Recherches sur l'action de l'oxygène au point de vue physiologique*, par MM. DEMARQUAY et LECONTE. — Troisième session des délégués des Sociétés savantes. — Bibliographie et Mélanges : *Avant-projet pour la création d'un sol fertile à la surface des landes de Gascogne*, par M. DUPONCHEL. — *La Photographie au XVIIIe siècle, d'après de récentes découvertes.*

C'est un fait assez étrange qu'à mesure que nous avançons dans l'application des sciences physiques, à mesure que nos connaissances pratiques augmentent, les discussions théoriques prennent un caractère de plus en plus oiseux et stérile. C'est une course au clocher à qui inventera quelque nouvelle idée, ou bien à qui en reproduira une ancienne sous une nouvelle forme, sans s'inquiéter de cette condition essentielle, que l'idée en question soit utile. Que n'a-t-on écrit depuis des siècles sur la nature de la matière ! On l'a définie de mille manières ; il y a eu même des philosophes qui ont soutenu qu'elle n'était qu'une illusion de nos sens. Lorsque Berzélius lança dans le monde l'idée des corps isomères, c'est-à-dire des corps composés des mêmes éléments, mais différant l'un de l'autre par l'arrangement des molécules, on arriva d'un bond à imaginer que tous les éléments chimiques n'étaient qu'une même espèce de matière, ayant ses

Digitized by Google

molécules arrangées dans des ordres différents. Dès lors, le rêve des alchimistes pouvait se vérifier, et il y avait moyen de donner aux molécules du plomb, par exemple, un arrangement tel qu'il en résultât de l'or. Dans un récent mémoire de M. T. Graham, adressé à la Société royale de Londres, nous retrouvons cette même idée de l'unité de la matière, mais cette fois appuyée sur la théorie de la pesanteur. On connaît les célèbres expériences de Galilée et de Newton, établissant ce fait incontestable que tous les corps tombant d'une même hauteur arriveraient à la terre en même temps, n'était que la résistance de l'air retarde la descente des corps légers; en d'autres termes, que, dans le vide, l'or et la plume parcourent le même espace vertical dans le même temps. La matière, quelle que soit sa nature, est donc également soumise à l'action de la gravité, et la molécule primitive d'une plume ne pèse pas moins que celle de l'or.

C'est de là que part M. Graham pour établir l'hypothèse de l'unité de la matière. Suivant lui, il n'y a de différence entre les éléments chimiques, que la densité; les métaux sont absolument de la même matière que le liége, par exemple; seulement, chez les premiers, elle est plus fortement condensée. C'est à ce résultat qu'on arrive en poussant jusqu'au bout l'hypothèse de M. Graham. On regrette que beaucoup de talent et de recherches soient dépensés à étayer de pareilles propositions, qui ne sauraient soutenir un examen sérieux. Notre auteur se voit d'abord forcé d'établir une hypothèse, non-seulement gratuite, mais contraire aux indications de l'analogie, cette demi-preuve à laquelle il est permis d'avoir recours lorsque les expériences font défaut. Ainsi, pour maintenir qu'il y a une matière unique, affectant des qualités diverses suivant sa densité plus ou moins grande, M. Graham, sous peine de tomber dans le système des alchimistes, doit admettre nécessairement que la matière, une fois constituée à l'état de légèreté, ne peut plus se convertir en matière lourde. Or, de quel droit notre auteur adopte-t-il cette hypothèse? L'analogie l'y autorise-t-elle? Nullement, car nous voyons partout que, lorsqu'une cause dans sa plénitude d'action produit un effet complet, cette même cause, agissant imparfaitement, produit un effet incomplet à la vérité, mais toujours plus ou moins semblable à celui qu'elle aurait produit si elle avait agi complétement. Si un certain poids peut casser une barre, un poids moindre la pliera; si une chaleur donnée fond la cire, une chaleur moindre l'amollira, et ainsi de suite. Donc, par analogie, s'il n'y a qu'une matière unique dont les propriétés physiques et chimiques ne dépendent que de la densité, ces propriétés se modifieront à mesure que nous pourrons mécaniquement modifier la densité. Par le martelage, le poids spécifique augmente, parce qu'on augmente la densité; alors, si la densité seule constitue la différence entre le liége et l'or, de quel droit oserait-on nier qu'un morceau de liége, suffisamment martelé, puisse se convertir en or? L'hypothèse restrictive de l'auteur est donc inadmissible, par ce seul fait qu'elle est contraire à l'analogie. Du reste, il se voit dans la nécessité d'établir une distinction entre la matière gazeuse et la matière solide et liquide. Les gaz, il l'avoue, ne se comportent pas comme les solides; alors, comment l'idée de la matière unique pourrait-elle subsister? Ou la

Digitized by Google

molécule primitive de l'oxygène est identique avec la molécule primitive de l'or, ou elle ne l'est pas. Dans le premier cas, pourquoi les deux ne se comporteraient-elles pas de même? Dans le second, que devient l'unité de la matière? Quelque subtilité que mette l'auteur dans ses raisonnements, jamais il ne pourra surmonter les difficultés inhérentes à sa théorie, qui n'a pas même le mérite de la nouveauté.

Passons maintenant à un travail plus sérieux : la recherche du poids d'une goutte de liquide, par M. Tate. Qu'est-ce qu'une goutte? Le médecin la prescrit dans l'hypothèse que son poids n'est que de 5 centigrammes. Dans mainte opération chimique, on parle de quelques gouttes de certaine substance ajoutées à certaine autre; mais est-on bien sûr que toutes les gouttes soient égales? M. Tate a entrepris de s'en assurer au moyen de l'appareil suivant. Un tube vertical AB, dont le bout inférieur B, étiré à la lampe, se trouve placé au-dessus d'un récipient C, reçoit un liquide quelconque, contenu dans un vase supérieur D, moyennant un morceau de tissu de coton, dont un bout plonge dans le liquide, tandis que l'autre est engagé dans le bout supérieur A du tube. Ce tissu, agissant comme un syphon, fait passer le liquide du réservoir D dans le tube, qui, à son tour, le fait tomber par gouttes dans le récipient C. Cet appareil peut se régler de façon à ce qu'il ne tombe qu'un certain nombre de gouttes dans un temps déterminé. M. Tate l'a arrangé de manière à n'avoir qu'une goutte par 40 secondes, et il a tenu compte en même temps de la température. Voici maintenant les résultats de ses expériences : 1° à parité de circonstances, le poids d'une goutte est proportionnel au diamètre du corps du tube où elle se forme; 2° le poids de la goutte est proportionnel au poids de l'eau qui pourrait monter dans le tube par l'action capillaire: 3° les augmentations de poids sont dans le rapport des diamètres des surfaces planes, d'où l'on fait égoutter le liquide. Cette expérience se fait en substituant au tube des disques circulaires de différentes grandeurs, et en y faisant couler doucement le liquide à l'aide du tissu, de manière que les gouttes puissent se former au bord inférieur. Enfin, 4° le poids d'une goutte, toutes choses étant d'ailleurs les mêmes, diminue à mesure que la température augmente, loi très importante quand on réfléchit qu'un centigramme de différence dans certaines solutions peut déterminer des conquences assez sérieuses.

Parmi les intéressantes communications adressées à notre Académie des sciences, on remarque de nouveaux faits qui militent en faveur de la coexistence de l'homme avec les races diluviennes. Lorsque, dans notre dernier article, nous rendions compte de la découverte, dans la commune de Bruniquel, de deux mâchoires humaines et d'un humérus portant des traces de gravure, nous pensions avoir épuisé la question. Quelle illusion! Des découvertes, publiées à un mois de distance à peine de notre dernier compte rendu, laissent bien loin, hélas! nos deux pauvres mâchoires, et, au lieu de trouver, à l'époque du diluvium, l'espèce humaine représentée par des sauvages ignorants, et, suivant la théorie de Jean-Jacques, très vertueux par cela même qu'ils vivaient comme les loups, nous nous

Digitized by Google

voyons transportés d'un bond au milieu d'une civilisation très avancée, découverte imprévue, curieuse, fâcheuse en cela seulement qu'elle tend à prouver, toujours d'après la proposition de Jean-Jacques, que la vertu n'a jamais existé sur la terre, puisque l'état sauvage n'a jamais été la condition normale de l'humanité.

Sérieusement, les dernières découvertes de MM. Lartet et Christy, communiquées à l'Académie par M. Milne Edwards, sont d'une importance telle, que toutes les idées adoptées jusqu'ici en sont renversées de fond en comble. On doutait encore, il n'y a pas deux mois, si l'homme avait vécu du temps où le renne habitait la France; aujourd'hui, on est forcé d'admettre, non-seulement qu'il était contemporain d'animaux disparus bien avant le renne, mais qu'à cette époque, antérieure à nos temps historiques de plusieurs milliers d'années, il avait atteint dans l'art de la sculpture une remarquable habileté.

Dans une grotte dite des Eyzies, sise dans la commune de Tayac, arrondissement de Sarlat (Dordogne), une brèche recouvrant le sol en plancher continu présenta aux yeux des explorateurs un amalgame d'os fragmentés, de cendres, de débris de charbon, d'éclats et de lames de silex taillés sur des plans divers, mais toujours dans des formes définies et souvent répétées, avec une association d'autres outils et armes travaillés en os ou en bois de renne. Tous ces objets avaient dû être saisis et consolidés en briche dans l'état originel du dépôt, et avant tout remaniement, puisque des séries de plusieurs vertèbres de renne et des assemblages d'articulations à pièces multiples se trouvaient maintenus et conservés exactement dans leurs connexions anatomiques; les os longs et à cavités médullaires étaient seuls détachés et fendus ou cassés dans un plan uniforme, évidemment à l'effet d'en extraire la moelle.

Cette même grotte, dont l'ouverture se trouve à 35 mètres au-dessus du niveau de la Beune, renfermait aussi beaucoup de cailloux et de fragments de roches étrangères au bassin de cette petite rivière, et qui ont dû y être introduits par l'homme. Quelques-uns de ces cailloux sont aplatis dans un sens, arrondis dans leur contour, et creusés, en dessus, à des profondeurs inégales. Ces cailloux servaient-ils de coupes pour y boire? Peut-être. Enfin, la grotte contenait encore de nombreux fragments d'une roche schistoïde assez dure, et sur deux plaques de cette roche on a pu discerner des représentations partielles de formes animales gravées en profil. Ainsi, l'origine de la gravure sur pierre date au moins du temps où le renne existait en France!

Parmi les ossements de cheval, de bœuf, de chamois, de renne, d'oiseaux, de poissons, etc., nos explorateurs ont trouvé quelques dents isolées du cerf gigantesque d'Irlande (*megaceros hibernicus*) et des lames détachées de molaires d'éléphant (*elephas primigenius*); enfin une portion d'enveloppe corticale d'une défense d'éléphant portant des traces de travail humain. D'où venait-elle, cette défense, si l'éléphant n'était pas indigène du pays? Nous qui refusions de croire, il y a quelques jours, à la contemporanéité de l'homme avec le renne en France, admettrons-nous maintenant à cette époque un commerce avec l'Inde ou avec l'Afrique?

Digitized by Google

Le catalogue seul des objets trouvés est bien fait pour exciter l'étonnement. C'est d'abord une grande variété d'ustensiles domestiques, dont quelques-uns sont ornés de sculptures élégantes ; des aiguilles en bois de renne, finement apointées par un bout, et percées à l'autre extrémité d'un trou ou chas destiné à recevoir un fil ; des outils semblables à ceux qui servent aujourd'hui à faire les filets ; des dents de divers animaux *percées* pour en faire probablement des colliers. Avec quoi les a-t-on percées, ces dents, les os les plus durs qui existent ? Ce n'est pas avec de l'ivoire, sans doute, et le silex, en éclats aplatis comme il l'est toujours, ne s'y prête pas. On a aussi trouvé des sifflets formés des phalanges creuses de renne et de chamois ; des bois de renne ornés, soit de dessins gravés, soit de véritables sculptures en bas-relief et en ronde-bosse ; enfin une tige ou hampe arrondie, faite de bois de renne, et terminée par un bout en pointe de lance, avec un crochet latéral tourné en arrière. Immédiatement au-dessus du crochet, on aperçoit, sculptée en demi-relief, sur trois de ses faces, une tête de cheval à oreilles couchées ; en avant, toujours sur la continuité de la hampe, on rencontre une seconde tête à museau effilé et armée de cornes à ramures ; et en avant du museau de cette tête, on voit un poisson gravé au trait. Voici maintenant la pièce capitale, où le sentiment de l'art se révèle surtout par l'habileté qu'a mise l'artiste à plier des formes animales, sans trop les violenter, aux nécessités d'une destination usuelle. C'est un poignard en bois de renne, et dont la poignée tout entière est formée par un corps d'animal sculpté ; les jambes de derrière sont couchées dans la direction de la lame ; celles de devant sont repliées sous le ventre ; la tête, qui a son museau relevé en haut, forme, avec le dos et la croupe, une concavité destinée à faciliter l'empoignement de cette arme par une main beaucoup plus petite que celles de nos races européennes. Ce dernier fait offre matière à réflexion. D'après les traditions de tous les peuples anciens, les premiers hommes qui ont peuplé la terre étaient d'une taille gigantesque ; mais cette tradition est-elle vraisemblable ? la vérité ne se trouverait-elle pas dans la supposition contraire ? Cette poignée antédiluvienne, beaucoup trop petite pour une main de nos jours, viendrait, ce nous semble, à l'appui de l'hypothèse que la race humaine, au lieu de diminuer de taille, a grandi dans le courant des siècles.

Armés de pareilles pièces, nos auteurs n'hésitent plus à proclamer la contemporanéité de l'homme et du renne en France. Quant à l'époque où le renne aurait cessé d'habiter l'Europe tempérée, ils avouent qu'ils n'ont sur ce point aucune donnée historique : « Le renne, disent-ils, n'a été vu ni clairement décrit par aucun auteur de l'antiquité. César en a parlé seulement par ouï-dire, et comme d'un animal existant encore quelque part, dans une forêt dont on n'avait pu atteindre les limites extrêmes, même après une marche de soixante jours. Nous n'avons pas reconnu le renne parmi les animaux figurés sur les anciennes monnaies de la Gaule. Nous n'avons pas trouvé ses ossements dans les dolmens et autres sépultures dites celtiques, où se trouvent souvent associés des restes d'animaux sauvages et domestiques, et où nous avons même pu observer par deux fois, aux environs de Paris, des ossements de castor. Le renne n'a pas, que nous sachions, été

Digitized by Google

encore retrouvé dans les tourbières de la France. MM. Garrigou et Filhol ne l'ont pas non plus signalé dans certaines cavernes de l'Arriége, qu'ils ont justement assimilées par leurs caractères zoologiques, et aussi par la présence des instruments en pierre polie, aux plus anciennes habitations lacustres de la Suisse. On sait que le renne manque aussi jusqu'à présent dans la faune de ces pilotis lacustres, et cependant nous avons pu étudier ses restes, provenant d'une caverne du voisinage, celle du Mont-Salève, où l'association des silex simplement taillés et des mammifères afférents à la même période, s'est montrée dans les mêmes conditions que dans nos grottes du Périgord. Ainsi, que la disparition du renne de notre Europe tempérée soit le résultat de l'extinction régionale de cette espèce, ou bien de son refoulement par le développement progressif des sociétés humaines, ou bien encore, si l'on veut, de sa récession graduelle et spontanée par suite de changement dans les conditions climatériques, il n'en est pas moins probable que cette disparition remonte à une phase des temps préhistoriques antérieure à l'introduction des races domestiques et à l'emploi des métaux dans notre Europe occidentale. »

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans mentionner un mémoire de M. de Vibraye, qui vient compléter les travaux de MM. Lartet et Christy. Laissant de côté les faits analogues à ceux dont nous venons de donner un aperçu, nous dirons que non-seulement M. de Vibraye a trouvé des milliers de silex travaillés associés à des os de renne, mais qu'il les a rencontrés aussi ensemble avec les débris de l'*hyæna spelæa*, du *rhinoceros tichorrinus*, et d'autres races éteintes considérées par les géologues comme antérieures au renne. Bien plus, un savant collaborateur de M. de Vibraye, M. Franchet, a retiré d'une couche gisant au-dessous du diluvium rouge, un atlas humain (la première vertèbre du cou) associé à de nombreux ossements d'ours et d'hyène des cavernes. Dans la commune de Tayac, où se trouve précisément la grotte des Eyzies, notre auteur a découvert la statuette d'une femme exécutée en ivoire, et accompagnée des débris d'animaux éteints. Mais, circonstance encore remarquable, c'est qu'il a rencontré dans les couches diluviennes des métaux bruts associés aux ossements des cavernes ; dans la grotte d'Arcy, un rognon de fer hydraté, et à Laugerie, une petite masse de cuivre. Ces faits, ceux qui étaient déjà connus, d'autres faits qui ne manqueront pas de se produire aujourd'hui que l'attention est appelée sur ce point, mériteraient d'être recueillis, classés et soumis au contrôle d'une critique sévère ; on devrait, en un mot, tenter pour les époques primitives de la France, un travail d'ensemble dans le genre des savantes études de M. Beauvois sur les âges archéologiques du Danemark [1].

La dispute sur l'hétérogénie, dont nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs, est momentanément interrompue. MM. Pouchet, Joly et Musset ont demandé à l'Académie d'ajourner jusqu'à l'été les expériences comparatives qu'ils ont pris l'engagement de faire devant la commission nommée pour juger entre eux et M. Pasteur. Ils donnent pour raison de

[1] Voir la *Revue Contemporaine* du 31 juillet 1863 et du 15 janvier 1864.

Digitized by Google

cet ajournement que, comme il s'agit d'expériences essentiellement physiologiques, leur succès dépend en grande partie des conditions naturelles dans lesquelles on doit se placer, et notamment de la température atmosphérique, moins favorable vers la fin de l'hiver qu'en été. M. Pasteur s'est montré très surpris de cette demande; il a fait remarquer qu'à l'aide d'une étuve, il eût été facile d'élever la température au degré désiré par ses adversaires. Quant à lui, il a déclaré qu'il était prêt, en été comme au printemps et en toute saison, à répéter ses expériences. M. Pasteur a beau jeu; il est, lui, la partie qui *nie*, et un résultat négatif peut bien, en pareille matière, se vérifier dans une saison peu propice. Mais, pour les parties qui *affirment*, c'est bien différent, et l'on conçoit que, pour obtenir un résultat positif, elles cherchent à écarter toutes les circonstances désavantageuses. En définitive, les expériences sont ajournées au 15 juin.

Le désir d'une boisson qui égaye et stimule sans occasionner l'ivresse n'a pas été étranger aux progrès du commerce et de la civilisation. C'est pour se procurer le thé que les Européens, les Anglais surtout, se sont aventurés jusqu'en Chine. On sait que le café, originaire d'Arabie, est devenu, en Asie et dans les Indes occidentales, l'objet d'une culture des plus importantes et des plus lucratives. Longtemps avant qu'on songeât, en Europe, à l'existence de l'Amérique, les habitants tropicaux du nouveau monde faisaient usage d'une boisson stimulante, qui, sous le nom de *yerba maté*, fait encore les délices des races européennes qui ont depuis peuplé ces contrées. Le maté provient d'une plante du genre du chêne; Auguste Saint-Hilaire, Bonpland, et de Candolle l'ont appelée *ilex paraguariensis*. Elle contient une base végétale analogue à celle que l'on trouve dans le café, dans le thé et dans le cacao, base que l'on distinguait par les noms de *caféine*, *théine* et *théobromine*, avant qu'on se fût aperçu que ces trois bases étaient chimiquement identiques. M. Schnepp a récemment donné à l'Académie des sciences des renseignements curieux sur la *yerba maté* ou thé du Paraguay.

Pour visiter les *yerbales*, ces districts des forêts où croît l'arbre à yerba, et où sont établies les exploitations mêmes de ce thé, il faut pénétrer dans l'intérieur du Paraguay, voyager en caravane de l'Assomption à Villa-Rica et à Caaguazu, dernière étape de la population blanche; traverser de l'ouest à l'est les plaines marécageuses et les montagnes boisées qui s'étendent jusqu'aux rives occidentales du haut Parana, et s'enfoncer enfin dans des forêts presque impénétrables, où n'errent plus que des tribus indiennes et des bêtes fauves. L'arbuste qui fournit les feuilles du maté présente l'aspect de touffes de rameaux d'oranger ayant poussé verticalement comme des branches de laurier; le tronc principal atteint souvent la grosseur du bras, et parvient à la hauteur de 3 ou 4 mètres. Son écorce est lisse et d'un vert clair; ses branches supportent des feuilles alternes, elliptiques, vertes et semblables à celles de l'oranger. La feuille est épaisse, d'un vert luisant, plus foncé sur la face supérieure que sur l'inférieure; son pétiole est court et rougeâtre. Elle s'accroît et se développe pendant deux années, mais il lui faut trois ans pour arriver à une

Digitized by Google

bonne maturité; c'est pourquoi, dans une même exploitation, on ne récolte la yerba que de trois en trois ans. La plante fleurit dans les mois de novembre, décembre et janvier, c'est-à-dire dans l'été des régions australes. Les fleurs se présentent comme de petits bouquets blancs, de grappes axillaires ayant chacune au moins une vingtaine de fleurs. Chaque fleur se compose d'un calice gamosépale à quatre divisions, d'une corolle d'un blanc mat à quatre pétales soudés à leur base, de quatre étamines, d'un pistil simple à stigmate large et persistant sur l'ovaire, qui est à quatre loges. Le fruit est une petite baie de la grosseur d'un pois et d'un rouge violet foncé, qui, par l'action du feu, devient brunâtre et même noire; elle a une enveloppe mince et luisante, et son périsperme mucilagineux entoure quatre graines presque tétraédriques

L'exploitation des yerbales se fait sur des concessions accordées par le gouvernement du Paraguay, qui s'est réservé le monopole de la récolte; elle commence en février et finit au mois d'octobre. Dès la pointe du jour, les ouvriers, armés de couteaux, se dispersent dans la forêt et vont à la recherche de l'arbre à yerba. Par intervalles, ils poussent des cris, soit pour mettre en fuite les animaux sauvages qui se trouveraient sur leur passage, soit pour ne pas trop s'éloigner les uns des autres. L'ouvrier ne ménage pas l'arbre : il l'émonde complétement, en ne laissant que le tronc. On sèche sur place les dépouilles du maté en faisant passer chaque branche au-dessus d'une flamme modérée. Cette opération lui enlève l'humidité et ternit l'éclat de la feuille, que l'on peut alors conserver en tas. A la fin de sa journée, l'ouvrier cherche un myrte arborescent, connu sous le nom de *guavira-mi*, et qui a une certaine ressemblance avec la yerba. La feuille de ce myrte a un goût aromatique qui rappelle celui du jasmin, de la fleur d'oranger et le parfum de l'encens; elle laisse ensuite dans la bouche une amertume franche et un certain picotement à la langue. Mélangée à la yerba dans la proportion d'un vingtième, cette feuille donne de l'arome au thé du Paragay.

La quantité fournie par chaque ouvrier est pesée au siége de l'exploitation et mise en tas jusqu'à la torréfaction, qui s'effectue dans une espèce de four à claire-voie, qu'on appelle *barbacoa*, et qui est largement ouvert d'avant en arrière, pouvant contenir jusqu'à 1,600 kilos de yerba fraîche. Lorsqu'elle est suffisamment desséchée, on l'étend sur la sole du four soigneusement balayée, et on la bat avec de grandes lattes, jusqu'à ce que branches et feuilles soient réduites en poussière. Quand elle est refroidie, on l'entasse et on lui fait subir une légère fermentation qui développe son arome. Elle est alors bonne à livrer au commerce. L'usage du maté est tellement répandu dans l'Amérique méridionale, que le Paraguay seul en exporte annuellement jusqu'à 3 millions de kilogrammes.

Le même auteur a communiqué à l'Académie des renseignements fort utiles au sujet de la production, de la conservation et du commerce des viandes de la Plata, au point de vue de l'amélioration du régime alimentaire en Europe. D'après M. Schnepp, les régions basses du littoral de la Plata forment des plaines nues, sans arbres, mais couvertes d'épais pâturages; la culture y est à peu près nulle; les parties plus élevées de l'inté-

Digitized by Google

rieur sont couvertes de forêts presque impénétrables, qui pourraient fournir en grande abondance des bois de construction incorruptibles. Mais la population de ces pays est trop peu nombreuse pour qu'une industrie autre que l'élevé du bétail puisse y prospérer. Cette industrie est, en effet, des plus florissantes. Un petit troupeau de neuf animaux, transporté dans la Plata en 1555, s'est multiplié à tel point qu'il est représenté aujourd'hui par 15 millions de têtes! Le bétail vit en pleine liberté dans des pâturages naturels, qui n'offrent d'autre habitation qu'une cabane ou deux pour les gardiens, et s'étendent à deux, dix, et même à trente lieues. C'est ce que l'on appelle une *estancia*. On estime à 1,000, en moyenne, le nombre d'animaux par lieue carrée. Cette race bovine est de petite taille, vive et agile. Elle s'accroît si rapidement, que tous les trois ans le troupeau se trouve doublé. On tue le bœuf à l'âge de trois ou quatre ans, et on sèche la viande. Pour cela, suivant l'ancienne méthode, on la coupe en lanières minces et longues, et on l'expose au soleil. De cette façon, elle se conserve pendant un mois ou deux sous le nom de *carne seca* ou *dulce*. Rôtie, elle est dure et a peu de goût; cuite avec des légumes, elle leur communique une saveur agréable, semblable à celle du lard fumé, mais la fibre musculaire n'a plus le moindre goût.

Pour l'exploitation en grand et pour une longue conservation de la viande, on procède autrement dans des établissements appelés *saladeros*. On y prépare avant tout les peaux et la graisse, en sacrifiant souvent la viande à ce dernier produit. Mais, dans le cas contraire, la partie charnue de l'animal, partie qui pèse environ 150 kilogrammes, est coupée en huit grandes tranches de 20 centimètres environ d'épaisseur. On les lave et on les dispose en couches avec du sel; le deuxième jour, on les retourne et on les sale de nouveau; le troisième, on les retire de la salaison et on les expose à l'air en les chargeant de poids pendant plusieurs jours; après quoi on les expose au soleil jusqu'à ce qu'elles soient sèches, ce qui arrive au bout de trois ou quatre jours. La viande ainsi préparée, appelée *tasajo* ou *chorqué*, n'a plus que le quart de son poids primitif. Cuite avec des légumes, elle perd toute saveur; rôtie, elle est dure mais succulente; seule, elle ne donne pas de bouillon limpide et bien sapide, mais cuite avec partie égale de viande fraîche, elle produit d'excellentes soupes. Le tasajo s'exporte en grande quantité au Brésil et à la Havane. Buenos-Ayres et Montevideo en exportent annuellement 56 millions de kilogrammes à raison de 22 cent. le kilogramme; on pourrait le livrer en Europe à 40 cent. Mais M. Schnepp doute qu'on l'y acceptât à cause de son apparence rebutante. Il recommande, au contraire, une autre préparation, qui consiste à saler et empiler la viande, à la couvrir d'une couche de sel et d'une toile, et à la laisser ainsi pendant cinq ou six mois de l'hiver exposée aux pluies et aux vents. M. Schnepp a eu occasion d'expédier de la viande ainsi préparée au Hâvre; après deux mois de traversée, elle se trouvait encore dans un état parfait de fraîcheur, et deux mois plus tard, on en consommait dans les cités ouvrières de Mulhouse. Ce fait ne manque pas d'importance au point de vue économique.

M. Ramon de la Sagra a communiqué à l'Académie une statistique assez

Digitized by Google

curieuse sur la fécondité des mariages dans l'île de Cuba, fécondité que nous n'hésitons pas à qualifier de merveilleuse. M. Ramon ne tient pas même compte des ménages qui n'ont eu que 12 enfants; 13 est la limite inférieure à laquelle il s'arrête. Or, dans la ville de Trinidad, qui se compose de 14,463 habitants, il trouve une famille de 24 enfants, deux de 21, une de 18 dont 14 vivants à la fois, une de 16 et une de 15, dont 13 vivants dans chacune, et enfin dix de 13 enfants. A Santo-Espiritu, ville de 12,850 âmes, nous trouvons un ménage de 26 enfants, un de 24, dont dix-neuf vivants, un de 23, deux de 22, un de 20, un de 19, trois de 18, deux de 17, un de 16, un de 14 et un de 13. Enfin, à Villa-Clara, ville de 10,511 âmes, il y a quatre ménages de 20 à 23 enfants, deux de 18, un de 16, trois de 14, et deux de 13 enfants. M. Ramon a vu les parents de l'une de ces dernières familles. Le mari avait quatre-vingt-huit ans, la femme quatre-vingt-cinq; ils conservaient encore cinq filles et une progéniture de 85 petits-fils et 100 arrière-petits-fils. A Santiago de Cuba, les cas d'extrême fécondité sont encore plus nombreux. A Trinidad, un recensement de 1853 constatait l'existence de cent vingt-trois familles de la race blanche, avec des enfants vivants au nombre de 8 à 10 chacune, et de plus de trente cas de jumeaux adultes dans une population blanche de moins de 7,000 âmes. Beaucoup de femmes cubanaises deviennent mères à l'âge de 13 ans, et d'autres continuent d'être fécondes jusqu'à l'âge de cinquante. Presque la totalité des femmes qui habitent l'intérieur nourrissent elles-mêmes leurs enfants. « Les conditions heureuses du climat, dit notre auteur, la simplicité uniforme d'une vie calme et tranquille, et le bien-être matériel qui entoure les familles, sont des circonstances qui secondent merveilleusement la douceur et la bonté incomparables de ces femmes. »

Signalons, en astronomie, une singulière observation due à M. Goldschmidt. On connaît le joli petit groupe d'étoiles appelé les Pléiades. En décembre 1860, M. Tempel, astronome à Marseille, avait observé une nébulosité dans cette constellation à la place même de l'étoile Mérope. On pouvait se demander pourquoi cette nébulosité avait jusqu'ici échappé aux astronomes, et il était tout naturel d'expliquer ce phénomène en le supposant variable. Mais la question change de face par suite du fait curieux qu'annonce M. Goldschmidt. Cet observateur nous annonce qu'une matière nébuleuse entoure les Pléiades de tous côtés. La nébulosité de Mérope s'étend vers le sud-ouest, et doit être considérée comme une petite portion de la matière lumineuse cosmique qui, en cet endroit, s'étend vers le sud en forme d'arc, laissant voir un vide *noir* considérable entre les étoiles Mérope et Atlas. Quand on regarde longtemps cette ouverture noire au centre des Pléiades, d'une étendue de 1°40′, allant du nord-ouest au sud-est, le reste du firmament ne paraît plus noir alors; ainsi, les étoiles brillantes se trouvent dans un milieu parfaitement noir; Mérope seule semble toucher à la matière cosmique lumineuse, répandue sur une circonférence de 5°. On pourrait objecter, M. Goldschmidt en fait lui-même la remarque, que les étoiles, par leur éclat, empêchent de voir la matière cosmique envi-

Digitized by Google

ronnante; mais, dans ce cas, le vide noir ne devrait s'apercevoir que dans le voisinage immédiat des étoiles brillantes; or, M. Goldschmidt fait observer que cette hypothèse est en contradiction avec le fait d'un espace noir considérable au sud des étoiles Mérope, Alcyon et Atlas. Dans cet espace austral se trouve une rangée d'étoiles secondaires d'une étendue de 40′; la ceinture nébuleuse en est très rapprochée à l'ouest et à la base seulement, pendant qu'il reste à l'est un grand espace noir; l'inégale répartition de cette ouverture noire ne permet pas d'expliquer la teinte plus sombre de cette partie du ciel par un effet de contraste avec les brillantes étoiles de la constellation. M. Goldschmidt trouve de l'analogie entre ce phénomène et l'espace opaque de la nébuleuse d'Orion, qui s'étend bien loin, pendant que la partie est du ciel est d'un noir parfait. On sait qu'il existe dans la constellation de la Croix-du-Sud, qui ne s'aperçoit pas dans nos contrées, une tache remarquable d'un noir foncé, entièrement entourée par la voie lactée. La nouvelle tache découverte dans les Pléiades semble être du même genre.

MM. Demarquay et Leconte ont récemment entretenu l'Académie d'une série de recherches très curieuses sur l'action de l'oxygène au point de vue physiologique et thérapeutique. Ce n'est pas la première fois qu'on s'est appliqué à tirer parti de ce puissant agent; dès le commencement de ce siècle, on l'avait essayé contre la phthisie, mais le mauvais succès des expériences découragea les médecins, et les résultats remarquables obtenus par Davy dans certaines affections différentes de la phthisie excitèrent peu d'attention. Dans notre dernier article, nous avons rendu compte de certaines applications de l'air comprimé recommandées par le docteur Foley, qui lui trouve l'avantage d'introduire dans les poumons une masse d'oxygène plus considérable; mais MM. Demarquay et Leconte s'efforcent d'arriver directement au même résultat. Il résulte de leurs expériences que les chiens peuvent respirer pendant longtemps 30 à 40 litres d'oxygène et au delà, sans témoigner après ces inhalations autre chose qu'une vive gaîté et un grand développement d'appétit. Pour connaître la modification que produit dans l'organisme l'oxygène ainsi respiré, ils firent à des chiens de vastes plaies dans la région axillaire, et lorsque celles-ci furent en voie de guérison, ils soumirent les animaux à l'action de l'air vital. Ils constatèrent alors l'injection vive de la plaie, l'écoulement d'une sérosité transparente à sa surface, et, en continuant l'expérience, une grande quantité de petites pétéchies ou ecchymoses. L'oxygène respiré a donc une action puissante sur les plaies. Injecté dans les veines, il produit des effets analogues. Nos auteurs ont pu en injecter impunément jusqu'à 2 litres sans modifier la couleur du sang; la rate toutefois prenait une teinte rouge écarlate. Enfin, des lapins ont pu vivre de quatorze à dix-sept heures dans de l'oxygène. Passant des animaux à l'homme, nous apprenons que l'oxygène, localement appliqué sur une plaie récente ou ancienne, à l'aide de manchons en caoutchouc, ne détermine qu'un peu de picotement et de chaleur. Lorsqu'il reste en contact avec des plaies de bonne nature, la suppuration diminue, et les bourgeons charnus eux-mêmes semblent de-

Digitized by Google

venir plus petits et prennent une teinte grisâtre ; mais, au bout d'un certain temps, lorsque l'oxygène est enlevé, ils redeviennent rouges et turgescents, et si les applications sont répétées plusieurs jours de suite, elles finissent par amener une inflammation plus ou moins vive. L'homme peut respirer l'oxygène à la dose de 20 à 40 litres sans aucun inconvénient, si ce n'est quelquefois un peu de chaleur dans l'arrière-gorge ou dans la poitrine, un peu d'ivresse ou de céphalalgie. Le pouls devient, suivant les individus, tantôt plus, tantôt moins serré. Les phénomènes secondaires sont plus accusés : on ressent un bien-être général, une respiration plus facile et un besoin de manger, effet précieux dans certaines maladies, la mélancolie, par exemple, qui s'aggravent par suite du dégoût qu'elles inspirent au malade pour toute espèce de nourriture. L'oxygène, suivant MM. Demarquay et Leconte, doit surtout être employé contre l'anémie et la chloro-anémie liées aux affections chirurgicales, pour relever les forces et pour combattre certaines diathèses dont l'action est déprimante, telles que la diphthérite, le diabète, etc. Partout où l'oxygène est bien indiqué, c'est un remède des plus précieux, car, tant que l'homme a un souffle de vie, il peut encore respirer, tandis que la voie gastrique, à laquelle on s'adresse habituellement, est limitée dans sa puissance d'absorption. Sous l'influence de l'oxygène, en peu de jours, si l'âge et l'état général le permettent encore, les forces renaissent, l'appétit revient avec une intensité remarquable, les lèvres se colorent, une vitalité plus grande se manifeste, et on voit cesser, avec ces phénomènes de réparation, beaucoup de troubles nerveux. En général, l'action de l'oxygène est prompte ; nos auteurs ne l'ont jamais administré plus de quarante jours de suite, et ordinairement au bout de quinze à vingt jours ils en ont interrompu l'emploi pour le reprendre au besoin.

Le trimestre s'est terminé par une solennité que nous ne saurions passer sous silence : la troisième session des délégués des sociétés savantes, ouverte à la Sorbonne, le 30 mars, sous la présidence de M. Amédée Thierry. Dans les trois jours qu'elle a duré, il n'y a presque pas de sujet important qui n'ait été effleuré dans les trois sections, d'histoire, d'archéologie et des sciences, dont se composait la réunion. Nous bornant à notre rôle spécial, nous ne mentionnerons ici que quelques-unes des lectures ayant trait aux sciences.

M. Leymerie, de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, a voulu expliquer l'origine des calcaires. Admettant que les sels tenus en dissolution dans les mers n'étaient pas autrefois ceux qu'on y trouve aujourd'hui, et que l'atmosphère était chargée de gaz acide carbonique, il attribue à cette circonstance la formation des calcaires. Dès lors, les animaux des périodes géologiques auraient vécu dans des conditions bien différentes de celles qui existent aujourd'hui. M. Milne Edwards s'est inscrit en faux contre ce résultat, ne pouvant pas admettre que l'air et l'eau aient été sensiblement modifiés sans rendre impossible l'existence d'êtres vivants. M. E. Blanchard s'est rangé de l'avis contraire, en faisant remarquer que, dans certaines mers, la salure est beaucoup moindre que

Digitized by Google

celle de l'Océan ou de la Méditerranée. Pour nous, il nous semble qu'on ne peut rien conclure d'absolu quant aux conditions nécessaires à la vie.

M. Lecoq, de Clermont-Ferrand, a parlé des cirques de la lune qu'il a comparés aux cratères de l'Auvergne, s'attachant à en déterminer les analogies et les différences. M. Schutzenberger, de la société industrielle de Mulhouse, a montré de nouvelles matières colorantes dérivées de la garance, en annonçant que la découverte de bien d'autres substances de ce genre si précieuses pour l'industrie est réservée aux chimistes qui voudront s'en occuper. M. Béchamp a frisé l'hérésie de l'hétérogénie en signalant une foule d'observations sur le développement des moisissures, et sur les conditions dans lesquelles s'effectue la transformation du sucre de canne en glycose. Le docteur Ollier, de la Société impériale de médecine de Lyon, a parlé de la régénération des os par le périoste. Nos lecteurs connaissent déjà ses remarquables travaux [1], et il nous suffira d'ajouter ici qu'il a, cette fois, établi une distinction entre la reproduction des os longs, qui marche rapidement, et celle des os courts ou plats, qui se fait plus lentement. M. le capitaine de frégate Jouan a entretenu l'assemblée de la faune de la Nouvelle-Calédonie, et entre autres des poissons vénéneux qui abondent sur ces côtes, et qui occasionnent souvent de graves accidents. M. Lavocat, de l'Académie de Toulouse, a présenté le dessin d'une monstruosité curieuse : la tête d'un veau n'ayant que la moitié de certaines parties. M. Lamy, de la Société des sciences de Lille, et que nos lecteurs connaissent déjà pour ses travaux sur le thallium, a expliqué la préparation de l'alcool thallique. C'est, après le mercure, le plus lourd des liquides ; il est doué de la puissance réfractive la plus forte, et ne peut se distiller sans se décomposer.

Enfin, M. le ministre de l'instruction publique a lui-même engagé, en prenant le fauteuil à la dernière réunion, une conversation des plus intéressantes. S'adressant aux géologues présents, il leur a demandé si le jade, substance que l'on rencontre travaillée dans les monuments celtiques, se trouve dans les Alpes. MM. Lory et Daubrée ont répondu qu'à leur connaissance le jade ne s'était jamais rencontré en Europe. M. Duruy a fait ressortir l'importance de ce fait au point de vue de l'origine des peuples qui occupèrent la France dans les temps reculés; car si le jade n'existe pas en Europe, il a fallu qu'on ait été le chercher en Orient. M. Daubrée a rappelé que cette substance est très abondante en Sibérie.

La séance s'est terminée par une distribution de médailles aux savants et aux sociétés dont ils faisaient partie. Dans son discours de clôture, M. le ministre a fait ressortir tous les avantages de cet échange annuel d'idées et de recherches, et en a pris occasion pour signaler le succès des conférences de la Sorbonne comme un des traits saillants de notre siècle. « Dans l'histoire générale de la civilisation, a-t-il dit, chaque époque est caractérisée par un développement particulier des forces de l'intelligence, qui se portent presque toutes d'un même côté en mettant en pleine lumière une des faces de l'esprit, en laissant les autres dans l'ombre ou le demi-jour.

[1] Voir la *Revue Contemporaine* du 15 mars 1860, p. 174.

Digitized by Google

Au siècle de Léon X, l'art triomphe avec Michel-Ange et Raphaël : c'est la Renaissance, le réveil radieux de la libre imagination dans les œuvres plastiques. Sous Louis XIV, tout est aux lettres, et elles arrivent à cette calme et sereine beauté que la postérité ne se lasse pas de contempler. A l'âge suivant, elles sortent de leur pacifique domaine. Au lieu d'être pour elles le but suprême, l'art devient une arme de combat que tous emploient, les imprudents comme les habiles; mais la Muse, divinité jalouse, n'accorde ses dons les plus purs qu'à ceux qui la servent avec amour et détachement. La littérature du XVIIIe siècle va plus loin que celle du XVIIe : elle ne monte pas si haut. Aujourd'hui, la science domine presque sans partage. »

Nous avions, dans notre article du 31 octobre dernier, esquissé une pensée féconde de M. Duponchel, ingénieur des ponts et chaussées à Montpellier. Nous y revenons, afin d'en donner une idée plus complète, d'après une brochure qu'il vient de publier, sous le titre d'*Avant-Projet pour la création d'un sol fertile à la surface des landes de Gascogne*[1]. M. Duponchel établit d'abord que les terrains de sédiment et les roches éruptives sont par eux-mêmes impropres à toute végétation, à cause de leur état de cohésion et de dureté, et de leur défaut de variété minérale; car un terrain n'a les qualités de bonne terre végétale que lorsqu'il contient en proportions convenables une suffisante variété d'éléments minéraux complétement broyés et triturés. Ce broyage, il faut le demander aux eaux courantes. Or, toutes les bonnes terres végétales appartiennent en général à la catégorie des terrains de transport, dus à l'action des eaux courantes, se subdivisant en deux classes : terrains diluviens, produits par les grands courants accidentels qui, à diverses époques, ont bouleversé la surface du globe; et terrains d'alluvions modernes, produits par les crues des cours d'eau actuels. Ces derniers terrains n'existent qu'au fond des vallées, tandis que les terrains diluviens se retrouvent dans toutes les positions, et même sur les sommets des plus hautes montagnes. Mais incomplétement broyés ou mélangés, délayés par les eaux pluviales, souvent épuisés par la culture à leur surface, leur fécondité est inégale et inférieure à celle des terrains d'alluvion. Mais, à l'aide de courants ou torrents artificiels, on pourrait concentrer sous un petit volume des masses de limon de qualité supérieure, plus abondantes que celles de nos plus grands fleuves dans leur état de crue, et les conduire où le besoin l'exigerait. Les mineurs californiens désagrégent les terres qu'ils exploitent, soit à l'aide de grandes chutes d'eau, soit par de puissants jets dardés contre les parois escarpées de leurs ravins par des pompes foulantes. L'eau est donc un agent broyeur par excellence, et l'expérience prouve qu'elle peut entraîner jusqu'à 12 p. 100 de son volume en débris minéraux. C'est donc à l'aide de canaux à grande pente, alimentés par dès chutes d'eau empruntées aux points les plus élevés, que M. Duponchel recueillerait les terres désagrégées et réduites à l'état de boue homogène, pour les con-

[1] Montpellier, Coulet. 1864.

Digitized by Google

duire au lieu d'emploi. De cette manière, la fertilité du sol sur tous les points d'un bassin se rattachant à un massif montagneux suffisant serait rendue uniforme. De plus, comme les terrains diluviens situés dans les parties hautes des montagnes sont généralement aurifères, l'or qu'ils renferment pourrait être extrait sans augmentation de frais, et produire ainsi un revenu accidentel qui, le plus souvent, suffirait à couvrir les frais de premier établissement.

Appliquant ces principes aux landes de la Gascogne, M. Duponchel propose de répandre uniformément à leur surface une couche d'un décimètre de terres argileuses contenant une proportion convenable d'amendements minéraux, calcaires, alcalins et autres, empruntés aux flancs des Pyrénées, et qui, mélangés avec une quantité égale du sol actuel, constitueraient une terre végétale d'excellente qualité, reposant sur un sous-sol perméable dans les meilleures conditions de fertilité. Le canal dérivé de la Neste, resté jusqu'ici sans emploi, fournirait la force motrice nécessaire à la désagrégation et au transport de la masse du nouveau sol empruntée aux collines argileuses du faîte principal se rattachant au plateau de Lannemezan. M. Duponchel évalue les frais de premier établissement à 10 millions, et la dépense annuelle à 800,000 fr., pour rendre la région des landes, dont les terres stériles occupent une superficie de 1,200,000 hectares, en moins de soixante ans, la plus riche province de France. On voit qu'il s'agit d'un projet colossal. L'auteur a su le présenter, avec beaucoup de talent et de savoir pratique, sous un jour extrêmement séduisant.

Il s'agite actuellement, dans le monde de la photographie à Londres, une question curieuse au sujet de la première découverte de cet art. Voici les faits assez compliqués de ce procès. Un nommé Price, autrefois domestique chez M. Boulton, fabricant à Soho, village près de Birmingham, vendit, il y a quelque temps, un certain nombre de reproductions de peintures et de vues exécutées, les unes sur métal et les autres sur papier, par un procédé dont ni graveurs ni photographes n'ont pu deviner le secret. L'acquéreur de ces reproductions, M. F.-P. Smith, en rendit compte dans les journaux, et le vendeur Price, interrogé, répondit qu'il les avait trouvés dans un tas de vieux papiers destinées au feu à l'occasion du déménagement d'une vieille bibliothèque existant à Soho-House, demeure de M. Boulton. Cette maison avait été reconstruite avant le commencement de ce siècle, et, parmi les reproductions sur métal, se trouve celle de la maison actuelle; il y en a une autre, sur papier, représentant, d'après Price, l'ancienne maison. Si c'est une photographie, il faut qu'elle ait été prise vers 1791; c'est là un des points capitaux de la question. Or, l'enquête faite jusqu'ici a établi : 1° que les reproductions sur métal ne sont autre chose que des épreuves faites par Niepce de Saint-Victor avant que ses procédés et ceux de Daguerre fussent publiés; elles sont, en effet, très mauvaises, comparativement à ce qui s'est fait depuis; 2° que deux témoins, l'un âgé de quatre-vingt-cinq ans, l'autre de quatre-vingts, ayant vu la prétendue reproduction de l'ancienne maison, ont d'abord cru

Digitized by Google

la reconnaître, mais qu'en cherchant dans leurs souvenirs, ils ont déclaré que l'ancienne maison avait trois étages, tandis que, dans la reproduction, il n'y en a que deux ; 3° qu'il ne se trouve à Soho aucune maison qui ressemble à la reproduction. Il résulte de tout ceci que les reproductions sur métal n'ont aucune valeur quant au fond de la question, et que la prétendue reproduction de Soho-House représente toute autre chose ; mais ce fait n'ôte nullement aux reproductions sur papier l'intérêt qu'elles possèdent comme faites par un procédé aujourd'hui inconnu, et qui avait très probablement la lumière solaire pour base. M. Fairholt, graveur distingué, déclare que ce ne sont pas des gravures, et qu'elles n'ont pas été produites à la manière noire (dite *mezzo-tinto*), bien qu'elles en aient l'air. De plus, il n'y a pas eu d'action chimique sur le papier, car un doigt légèrement mouillé en emporte la couleur. Il est donc certain que ce ne sont pas des photographies faites avec nos procédés modernes. Les sujets qui y sont reproduits représentent : *Renaud et Armide*, par Angélique Kauffmann ; *les Rois Mages*, par West, et *la Foi*, *l'Espérance* et *la Charité*, trois tableaux par Reynolds. M. Robert Hunt, directeur du musée géologique de Londres, est d'avis que ce ne sont pas des photographies ; ses raisons sont qu'elles ne présentent aucune de ces inégalités de teinte qu'elles devraient avoir comme reproductions de peintures à l'huile, et ensuite que, dans la reproduction du tableau d'Angélique Kauffmann, il manque une figure, circonstance très remarquable.

Maintenant, sur quoi se fonde-t-on pour supposer qu'elles ont été produites par la lumière solaire ? C'est d'abord sur une lettre du docteur Henry Lee, né près de Birmingham en 1793, dans laquelle il déclare avoir autrefois entendu dire à sa mère qu'il y avait en ce temps à Soho une société qui s'occupait d'expériences pour reproduire des objets par la lumière solaire ; que l'inventeur du procédé était un certain M. Francis Edginton, qui demeurait à Soho, tout près du grand-père de M. Boulton ; que l'on employait une chambre obscure, et même, quelquefois au moins, une planche d'argent ; que, lorsqu'il fut question de reconstruire la maison de M. Boulton, on en prit une vue par ce même procédé, et qu'enfin on garda le secret sur les moyens employés, afin de ne pas faire du tort aux artistes. A ce témoignage vient se joindre celui de M. Boulton, qui ajoute que, par ce procédé, on faisait des reproductions d'une grandeur de 3 ou 4 pieds, et que son grand-père racontait qu'on les obtenait par la lumière du soleil. M. Smith s'est mis en communication avec une personne qui possède tous les papiers de M. Edginton, de sorte que très probablement le secret que l'inventeur avait caché par amour de l'art finira par être divulgué. On sait, du reste, qu'avant 1790 Watt et Wedgewood s'étaient conjointement occupés, sans toutefois y réussir, des moyens d'obtenir des reproductions par le soleil.

HENRY MONTUCCI.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Dernières Semaines littéraires, par M. A. DE PONTMARTIN.

Nous aurions voulu nous occuper aujourd'hui du *William Shakespeare* de M. Victor Hugo, comme étant tout à fait de circonstance ; mais, outre qu'il est un peu trop de circonstance et qu'on n'est pas maître d'en parler en bien ou en mal avec sang froid, il soulève de si grosses questions, il ressemble tellement à une profession de foi et à un manifeste, il remue et secoue si bien toutes les idées qu'on a en soi, que, tout compte fait, il est plus sage de renvoyer cet appel de clairon à un autre jour, afin de se recueillir encore quelque temps sur une pareille alerte, de se raffermir, de se rasseoir, et de la juger avec le calme qui convient. A l'heure qu'il est, personne n'en dit un seul mot qui soit exempt de passion : « C'est tout simplement sublime ! » nous crie l'un : « c'est du *Vacquerie manqué*, » assure l'autre. Du Vacquerie manqué ! comprend-on ce que ce peut être !

Il est bien plus agréable de faire un petit voyage à travers les *Dernières Semaines littéraires* de M. de Pontmartin, ou pour mieux dire, il n'y a pas de plus aimable promenade. Déjà nous avons parcouru ainsi les *Semaines* et les *Nouvelles Semaines*; si celles-ci sont les *Dernières* (*Di, talem avertite casum*), raison de plus pour les visiter bien vite ; mais espérons, comme dit le proverbe, que quand il n'y en aura plus, il y en aura encore. M. de Pontmartin nous permettra de ne pas insister aujourd'hui sur son talent; c'est un des plus séduisants que nous connaissions ; un talent souple, facile, un esprit vif dont on ne se fatigue jamais, une plume agile, rapide et fine, qui égratigne en courant, mais qui ne fait pas de profondes blessures, quoiqu'elle fasse des blessures nombreuses ; elle pique de mille côtés à la fois, à fleur de peau, et il en cuit assez souvent, comme il en cuisait à Gulliver de la multitude de petites flèches qui lui étaient entrées dans l'épiderme ; mais ces flèches-là ne sont jamais empoisonnées. Que M. de Pontmartin ne se fâche pas de ces *petites flèches* ni du nom de Gulliver ; là s'arrête la comparaison ; nous savons bien qu'il tendrait au besoin un grand arc, et que c'est par pure bonté d'âme qu'il rend la main et amincit les traits qu'il nous décoche pour ne nous tirer qu'un peu de mauvais sang. M. de Pontmartin nous a toujours fait l'effet d'un aimable garde-chasse littéraire, jaloux du gibier confié à ses soins; mais ne voulant pas la mort du braconnier. Quand on saute trop effrontément par-

Digitized by Google

dessus les murs de son domaine, il ne vous prend pas au collet, il vous tire tout simplement un coup de fusil à poudre pour vous faire peur, et si vous avancez, il ajoute une pincée de sel : c'est assez pour cingler les gens. Mais *les Jeudis de Madame Charbonneau*, dira-t-on? Ah! là, il y a bien quelques chevrotines; mais une fois n'est pas coutume.

Dans ces *Dernières Semaines*, M. de Pontmartin est revenu au ton de ses premières critiques et c'est le meilleur; il s'est calmé, il s'est refusé certain genre de plaisanteries vives et fortes que l'ardeur de la lutte expliquait, mais qui n'étaient pas dans sa manière ordinaire. Ses articles y ont gagné; ils ont plus d'unité, rien n'y fait tache; ils s'élancent et vont avec une rapidité qui ressemble presque à de l'inspiration. C'est surtout ce que j'en aime : ils courent, je ne dis pas qu'ils courent toujours droit devant eux à un but marqué d'avance; mais soit qu'ils tournent, qu'ils se jouent à droite et à gauche, qu'ils s'amusent en chemin, qu'ils vagabondent à loisir, ils courent toujours comme des enfants qui ont du vif-argent dans les veines; suprême qualité qui fait qu'on n'ennuie jamais.

Vais-je dire que M. de Pontmartin est infaillible dans ses jugements? Hélas! il le serait peut-être toujours si..... et il ne l'est presque jamais parce que..... M. de Pontmartin est le critique d'un parti, et il s'en vante, et il est aussi le critique de l'amitié, et il dit de temps en temps que *M. de Laprade fait songer à Corneille* (page 48). Ces petites concessions, ces incroyables concessions n'empêchent pas qu'on ait le jugement juste, le goût délicat, une grande finesse d'impressions, une exquise tournure d'esprit. Mais j'ai dit que je ne parlerais pas aujourd'hui de l'esprit et du talent de M. de Pontmartin; je voudrais seulement recommencer en sa compagnie, et sur ses pas, à distance respectueuse, sa petite revue de quelques noms et de quelques livres contemporains. Je voudrais, en un mot, suivre modestement l'auteur des *Dernières Semaines* partout où il nous conduit, et transmettre ses idées à ceux qui n'auraient pas lu son livre; c'est analyser, cela, ce n'est pas juger.

Le premier article, un des meilleurs, est consacré aux *Souvenirs et portraits* d'Halévy. L'auteur de la *Juive* y est considéré comme romancier, comme littérateur. On pense bien que M. de Pontmartin rend toute justice à cet excellent esprit d'Halévy qui lui permettait de faire tout ce qu'il voulait et de le faire bien. L'article est un des meilleurs, ai-je dit; oui, parce qu'il est sympathique, sans parti pris. M. de Pontmartin n'a pas voulu y recommander un de ses amis, mais y louer l'ami de tout le monde, l'artiste consciencieux et bon qui vient de mourir une seconde fois dans l'aînée de ses filles, deuil nouveau sur un deuil éternel, blessure rouverte d'une famille trop éprouvée! L'auteur des *Dernières Semaines* vante surtout la belle notice d'Halévy sur Nourrit, et il a raison; pourquoi faut-il qu'il laisse passer à la fin le bout de l'oreille : « Ce sont les excès de la *Parisienne* et de la *Marseillaise* qui préparèrent tous les malheurs de Nourrit, altérèrent la pureté de sa voix et furent cause qu'à trente-cinq ans, au moment le plus radieux de son talent et de ses succès, il se sentit incapable d'entrer en lice avec Duprez. Il expiait ainsi l'erreur, le contre-sens qui l'avait fait sortir, en 1830, de son suave et paci-

Digitized by Google

fique domaine, pour s'associer aux passions révolutionnaires; lui, l'artiste aristocratique, le favori de cette société brillante, écrasée entre deux pavés; lui, dont l'art, le théâtre, la gloire, la fortune eussent sombré dans le naufrage universel, si les passions qu'il exprimait sur le théâtre avaient complété leur triomphe dans la rue! » Que dis-je, le bout de l'oreille! c'est bien la tête tout entière. Ainsi Nourrit est mort victime de la *Parisienne* et de la *Marseillaise*. On ne s'en était jamais douté! Mais savez-vous, s'il en était ainsi, qu'il y aurait une certaine cruauté dans votre triomphe à présenter cette mort comme une expiation? Toujours des expiations! Cela passe dans un article politique; on se les renvoie réciproquement comme des arguments, et tous les malheurs d'un parti sont des *expiations* aux yeux de ses adversaires; mais, dans un morceau de fine critique, il n'en faut point abuser : il n'y a rien *d'expiatoire* en ce monde, et vous le savez bien; ce qui arrive arrive, et c'est ce qu'on peut dire de mieux. Ajoutez que si Nourrit, caressé, choyé, adoré par cette société d'élite, fit ainsi, à des convictions ardentes et sincères, le sacrifice de toutes ces avances et de toutes ses caresses; s'il sut se défendre du prestige que cette société possède bien réellement, et des satisfactions délicates qu'elle offre à ceux qu'elle adopte, il est digne d'éloges, et on ne doit ni le blâmer ni même le plaindre. Quand un homme perd la voix pour le triomphe de sa cause, plus la voix est belle, plus le sacrifice est héroïque; et en vérité les raisons de M. de Pontmartin peuvent se résumer ainsi : « Vous êtes mort pour le service de vos amis; vous êtes un sot, il fallait vivre pour l'amusement des nôtres! »

Après Halévy, vient M. Guizot et le *Roman dans l'histoire*. M. de Pontmartin a consacré quelques pages seulement, mais très serrées, à ce genre nouveau, qui n'est pas le roman historique, et que M. Guizot lui-même, après en avoir donné deux beaux exemplaires : *l'Amour dans le mariage* et *un Projet de mariage royal*, définit, explique et justifie dans ce beau passage : « On veut des romans : que ne regarde-t-on de près à l'histoire? Là aussi, on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques; le cœur humain, avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et, de plus, un charme souverain, le charme de la réalité. J'admire et je goûte autant que personne l'imagination, ce pouvoir créateur qui, du néant, tire des êtres, les anime, les colore et les fait vivre devant nous, déployant toutes les richesses de l'âme à travers toutes les vicissitudes de la destinée; mais les êtres qui ont réellement vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs dont le spectacle a sur nous tant d'empire, ceux-là, quand je les vois de près et dans l'intimité, m'attirent et me retiennent encore plus puissamment que les plus parfaites œuvres poétiques ou romanesques. La créature vivante, cette œuvre de Dieu, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et, de tous les poètes, Dieu est le plus grand! » Est-ce vrai? Et n'y a-t-il pas quelque chose de plus étendu, de plus vaste, de plus complet dans cette création imaginaire née d'un souffle, éclose d'un rayon, mais qu'un rayon et un souffle peuvent varier

Digitized by Google

en mille métamorphoses successives, que dans cette créature humaine, bornée, limitée, définitive, dont l'existence, une fois fixée par l'histoire, ne m'appartient plus; sur laquelle je ne puis rien, à moins de mentir; tandis que l'autre, j'en suis le maître; je la fais ainsi, et je la change autrement; je lui donne une existence nouvelle et des facultés différentes; je lui assigne une seconde destinée, un second avenir; je la tue et je la ressuscite; je la tords et la pétris dans mes mains jusqu'à ce qu'elle ait revêtu ma forme et pris mon empreinte, et si mon empreinte et ma forme ne me plaisent plus à moi-même, je les lui ôte, pour la recommencer à mon image, pour la jeter successivement dans tous les moules de ma pensée. Ah! les héros de l'histoire : qu'ils sont étroits, qu'ils sont petits devant les héros de l'imagination! L'histoire elle-même, dont on leur fait gloire d'être sortis, est une marâtre qui les serre et les presse comme dans un étau; elle fait autour de leurs têtes un cadre infranchissable qui les rapetisse et les mutile. Ils ont vécu, oui, mais ils ont vécu dans ce cadre mesquin et fatal, et ils ne peuvent plus vivre ailleurs sans duperie. Les en ôter, c'est les précipiter dans le vide; ils se noieraient dans l'immensité environnante. Cette immensité appartient aux autres; elle appartient aux Homère et aux Shakespeare, qui les ont créés libres, immenses, tout animés d'une flamme subtile et d'une vie éternelle. — Mais revenons à M. de Pontmartin.

Je n'aime pas trop son étude sur M. Louis Veuillot, quoiqu'il ne s'y perde pas dans l'apothéose. Il y apporte trop de passion catholique, trop de haine à l'unisson; il est trop dans les eaux de l'homme dont il parle; on juge mal, quand on juge avec une prévention si favorable. Il ne faut ni trop haïr ni trop aimer le personnage que l'on étudie; il faut se tenir à son égard dans un juste milieu de sympathie, ou plutôt de neutralité sympathique; neutre, avec une certaine bonne volonté : voilà le point exact. M. de Pontmartin est-il bien cet homme-là pour M. Veuillot? Il a écrit toute une idylle sur la maison qu'habite ou qu'habitait dans ce temps-là M. Veuillot. Mais l'idylle *desinit in piscem*, se termine en serpent : « Tout cet ensemble paisible, religieux et charmant n'éveillait que des idées suaves; on s'y trouvait à mille lieues des ardeurs et des amertumes de la polémique; c'était comme une églogue chrétienne, avec mille nuances de mélancolie et de grâce, un je ne sais quoi de recueilli et d'apaisé qui fait du bien à l'âme. L'homme à qui l'on eût dit qu'il avait là, devant les yeux, le repaire de l'ogre catholique, du tigre habitué à dépecer chaque matin la chair fraîche (est-elle fraîche?) des libres penseurs, des voltairiens, des éclectiques, des parlementaires, des philosophes et des *havinés*, celui-là aurait demandé si l'on voulait rire aux dépens de sa crédulité! »

Plus fraîche que celle des serfs-penseurs, monsieur! Mais laissons cela; il est bien plus agréable de rendre hommage à votre talent que de chercher querelle à vos opinions.

En somme, M. de Pontmartin a dit très nettement leur fait aux *Satires* de M. Veuillot : « C'est du Boileau passé au parti des Boirudes..... on n'y sent pas assez le *sint ut sunt aut non sint*, le jet irrésistible d'une veine comprimée, l'explosion inévitable d'une vocation ajournée ou transpo-

Digitized by Google

sée..... Il semble que l'auteur ait procédé du moins au plus, que la poésie ait été le plus de ce dont la prose est le moins, et ne soit par conséquent que de la poésie relative..... » On ne saurait mieux dire, et voici qui couronne dignement ce tableau : « M. Louis Veuillot, en certaines parties de son livre, se montre sous un aspect nouveau de conciliation affectueuse; il a des retours sympathiques vers des noms peu habitués à ses hommages, il a trouvé, pour parler de Mme Swetchine, d'admirables accents pleins d'émotion, de respect et de tendresse. Allons, maître, encore un effort! Dans ce volume qui obtient, quoi qu'on en dise, un éclatant succès, vous revenez aussi à une autre *outlaw*, à une autre bannie, à une autre suspecte, dont nous avions douté tous les deux, et qu'on appelle la liberté. C'est qu'il est plus facile d'en médire que de se passer d'elle, plus dangereux de contribuer à sa ruine que de pardonner à ses fautes! » A la bonne heure, l'aveu est de bonne prise, et nous ne le rendrons pas.

Autre petit bout d'oreille, à propos de M. Scribe : « Le théâtre, qui, après avoir servi de berceau à la gloire naissante de Scribe, est resté, en définitive, le moins fragile débris de sa royauté, s'appelait le *Théâtre de Madame*; ce titre n'était pas purement honorifique; il indiquait la protection intelligente et efficace d'une princesse que les arts et les pauvres avaient appris à bénir, et de toute la société d'élite qu'elle animait de son sourire. Nous avouons ne pas connaître de prestidigitation dramatique, si merveilleuse qu'elle pût être, qui permît au favori de cette société et de ce théâtre de faire niche à la monarchie et de pousser aux révolutions pendant qu'il recueillait ces bénéfices et profitait de ces faveurs. » Pauvre Scribe, à en croire M. de Pontmartin, il était engagé, engagé d'honneur, lui aussi, comme Nourrit et les autres, et il a rompu le traité, il a déchiré le pacte, il s'est pour ainsi dire parjuré. Il aurait dû rester toute sa vie le favori reconnaissant du *Théâtre de Madame*. C'est trop d'exigence, en vérité!

Mme Swetchine!..... Passons. Si cette dame a conservé par delà le tombeau l'exquise modestie qui fut, durant sa vie, un de ses plus charmants mérites, elle doit être bien importunée des mille et une oraisons funèbres où ses amis inconsolables ont exagéré sa valeur et surfait son personnage. Qu'un Gœthe ait des Eckermann, passe encore; mais des Eckermann à Mme Swetchine, c'est trop : les Français sont spirituels et gobe-mouches. L'article sur M. Marmier est moins une appréciation de ses livres qu'une revue de ses amis. Chaque ami a son portrait en deux coups de crayon : « Cette physionomie rêveuse et souffrante, à laquelle le sourire va pourtant si bien, c'est Joseph Autran, le poète de la mer, le poète de *Laboureurs et Soldats*, de *la Vie rurale*, du *Poème des Beaux jours*; imagination éprise de la poésie antique, doucement éclairée d'un rayon du ciel d'Athènes; talent mélodieux et pur, à qui Sophocle inspirait, il y a quinze ans, le beau drame de *la Fille d'Eschyle*, et qui, aujourd'hui même, dans un délicieux volume..... etc., etc..... vient de traduire ou d'imiter *le Cyclope* d'Euripide. » Il est vraiment bien malheureux pour M. Joseph Autran que M. de Pontmartin ne soit pas de l'Académie. L'auteur des *Poèmes de la Mer* aurait certainement obtenu une voix de plus, l'unique voix qui lui

Digitized by Google

ait manqué pour être nommé. Au reste, ce portrait de M. Autran par M. de Pontmartin est ressemblant; tel est bien l'homme : inquiet, triste et silencieux à faire peur; un mélancolique entre deux âges, grave, réfléchi, austère, navrant, pliant sous le poids d'une fatalité. Laquelle? On ne sait, rien ne lui manque pour être heureux; il l'est peut-être, mais il n'en a pas l'air. Il ressemble à M. Eugène Pelletan. Quand il aura été élu académicien, comme celui-ci a été nommé député, son front s'éclaircira sans doute; le laurier académique fait l'effet d'un rayon sur certaines têtes. Il y avait à Mantoue, au XVIe siècle, une société de poètes que l'on appelait l'*Académie des Argonautes*, et dont chaque membre devait cultiver spécialement un genre de poésie désigné sous le nom d'*églogue maritime*; M. Autran aurait été choisi par cette Académie pour secrétaire perpétuel. L'Académie française n'ira sans doute jamais jusque-là; mais on dit qu'elle fera tout son possible pour que, le jour de la prochaine élection, l'auteur des *Poèmes de la Mer* ait dix-huit voix au lieu de dix-sept. Tous les efforts de ses partisans se concentrent en ce moment autour d'un entêté, qui a mis chaque fois dans l'urne un bulletin blanc, c'est-à-dire un bulletin nul. Il s'agit de changer ce papier blanc en vote favorable, et il y a toute une intrigue dans ce but. Réussira-t-elle? On en doute. Cependant, la cuisinière de M. Autran n'a pas encore donné. Si elle donne, on doute que M. Jules Janin et M. Camille Doucet, même alliés, puissent résister à cette dernière charge. Pauvre Jules Janin, il mérite trop bien d'être élu, il ne le sera jamais. Il a eu moins de voix au dernier tour qu'au premier; que faut-il en conclure, sinon que les amis de M. Autran sont plus éloquents que les siens? On attribuait à M. Camille Doucet la bonne intention de se désister en sa faveur. C'est à merveille; mais il faudrait au moins que la concession fût réciproque, et que Jules Janin, une fois élu, pût assurer en retour, à M. Camille Doucet, le concours de ses amis. Or, les amis personnels de M. Doucet immoleront bien leur préférence, et nommeront Jules Janin : ce sont des littérateurs; mais les amis personnels de M. Jules Janin ont plus de rancune : ce sont des politiques, ils ne nommeront jamais M. Camille Doucet.

M. de Pontmartin a écrit d'excellentes pages sur le dernier roman de M. de Lamartine, *Fior d'Aliza*. Là encore, comme pour Halévy, il était sur un terrain tout à fait favorable; il était neutre, avec un petit penchant à l'admiration. C'est qu'en effet, M. de Lamartine n'a pas véritablement pour ennemis les hommes du parti politique auquel se rattache la littérature de M. de Pontmartin. Ses vrais ennemis sont les orléanistes et les républicains, les uns qu'il a renversés, les autres qu'il a désappointés. Quant aux légitimistes proprement dits, ils rendent volontiers justice à l'homme qui a donné de si rudes leçons à tout le monde, et en a reçu lui-même de si amères. M. de Pontmartin affecte de ne pas comprendre l'indifférence qui semble accueillir désormais les nouveaux écrits de M. de Lamartine : « Il est toujours le même, dit-il; ses défauts lui restent, mais ses qualités n'ont pas changé. »

Au contraire, *Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie*, est fort maltraité par M. de Pontmartin. On ne peut s'en fâcher, car M. de Pont-

Digitized by Google

martin ne fait là que traduire l'impression désagréable produite sur les amis mêmes de l'illustre poète par la lecture de ces *confidences*, et le *Shakespeare* rendra, je le crains bien, cette impression encore plus sensible. Victor Hugo y est trop en scène, et sa personne y joue un trop grand rôle. Je n'en dirai pas davantage; mais si j'avais l'honneur d'écrire dans un des journaux qui sont censés représenter en France les opinions de M. Victor Hugo, je me croirais plus indépendant. Que le poète ne s'y trompe pas; c'est de lui qu'on dépend, c'est envers lui qu'on ne se sent pas libre. S'il croit que la vérité est enchaînée à son égard par d'autres liens que ceux de l'admiration, du respect et du malheur, il s'abuse. En un mot, s'il fait un chef-d'œuvre, on sera fort à l'aise pour le louer; s'il fait ou laisse faire une œuve médiocre, on se sent la langue cousue pour en médire, on préfère n'en point parler. L'éloge est libre à son égard, le blâme est gêné; je suis convaincu que, tout grand poète qu'il est, il s'imagine parfois le contraire.

Un des articles que l'on voudrait voir disparaître du joli volume de M. de Pontmartin est celui qu'il a consacré à M. de Renusson, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Christianisme et le Suffrage universel*; c'est un article de complaisance. Expliquons-nous : de tels articles ne sont interdits à personne; l'amitié a ses droits aussi bien que la critique (que de fois l'avons-nous éprouvé); à la rigueur, un homme d'esprit peut même s'oublier jusqu'à appeler M. de Laprade un *fier lyrique*, un *satirique cornélien*; ce qui est fâcheux, c'est de réimprimer dans un volume ces pages complaisantes, après les avoir déjà publiées dans un journal; *non bis in idem*. Le livre n'admet pas ce qu'admet la feuille volante; il est fait pour durer.

Les deux gros morceaux du volume de M. de Pontmartin sont les articles Renan et Sainte-Beuve. Nous permettra-t-il de lui en exprimer sincèrement notre avis? Le second de ces deux articles est excellent, le premier est détestable. M. de Pontmartin y a complétement oublié sa politesse ordinaire; il s'est emporté en gros mots et en injures qui sont tout ce qu'il y a de plus opposé à ses habitudes et à son talent. La colère, en pareille occasion, ne prouve rien ou bien elle prouve justement le contraire de ce qu'on a voulu démontrer, c'est-à-dire que l'adversaire a frappé juste. Je n'insiste pas, j'aime mieux citer la péroraison de cette fougueuse catilinaire : « Tant de savoir, d'efforts, de recherches, de citations, de descriptions et d'hébreu n'aboutissent qu'à cela, — à la réduction-Renan d'une figure divine, toisée par un professeur au Collége de France; à un *extrait* d'Evangile, clarifié et mis en flacon pour le plaisir des curieux et des lorettes lettrées; à me placer dans l'alternative ou de croire plus fermement que jamais tout ce que nie M. Renan, ou d'exiger de ma raison un sacrifice plus pénible et plus humiliant que ne me le demandaient les vrais évangiles, les miracles et les mystères. Franchement, ce n'est pas la peine. Je dois remercier M. Renan et son livre; je me suis plus profondément pénétré, dans le plus intime de mon être, de la divinité du christianisme, depuis que j'ai lu cette œuvre mielleuse, insinuante et fardée, cette œuvre de faux bonhomme et de faux savant, écrite par un

Digitized by Google

échappé de séminaire, avec une vieille plume de Strauss, retaillée par Gessner. » Si vous le remerciez, pourquoi l'injuriez-vous ?

Au contraire, l'article Sainte-Beuve est un modèle de mesure et de tact. Et cependant, M. de Pontmartin avait bien là quelques griefs, une revanche à prendre, une vengeance à savourer. Il ne s'en est senti ni l'envie ni le courage. Il confesse qu'il est atteint depuis quelque temps d'une nostalgie de paix, d'impartialité et de justice « à laquelle on ne saurait échapper à mesure qu'on avance, qu'on se voit plus près du déclin ou de la fin, que les illusions se dissipent, que les passions se calment, que les blessures se cicatrisent. » Aussi s'est-il borné à juger sans parti pris la méthode littéraire et à mesurer l'influence de M. Sainte-Beuve. Il lui a reproché, comme toujours, son indifférence, sa neutralité, son dilettantisme. L'équité froide et impartiale n'est pas du goût de M. de Pontmartin ; il veut que tout critique ait une passion qui ne soit pas seulement la passion de la justice ; il n'admet pas que le scepticisme soit quelquefois largeur de vues et étendue d'esprit ; il prétend qu'on ait des principes. L'endroit saillant de son *étude* est un passage où il indique fort bien la véritable source des inimitiés qui se sont coalisées depuis une quinzaine d'années contre l'auteur des *Causeries du Lundi :* « L'erreur de M. Saint-Beuve fut de croire qu'il pourrait devancer vis-à-vis des hommes de son temps le jugement de l'avenir, et cumuler, à quinze ou vingt ans de distance, des attributions presque contraires, celles d'un contemporain enthousiaste et celles d'une postérité sévère. » L'erreur de M. Sainte-Beuve est effectivement d'avoir cru qu'il pouvait le faire sans blesser les vanités encore vivantes, mais non pas de l'avoir osé. L'avoir osé, c'est du courage ; si M. de Pontmartin ne l'avoue pas, il le laisse entendre, et cette franchise équitable à l'égard d'un ennemi trahit certainement une grandeur d'âme et d'esprit qui n'est pas commune de notre temps.

Nous l'avons rencontrée dans ce livre plus fréquemment que dans les autres ; elle y éclate, elle y brille, malgré quelques préventions bien naturelles qui se dissiperont peu à peu. C'est pourquoi nous l'avons signalée ; c'est pourquoi nous avons analysé tout au long les *Dernières Semaines littéraires*. Nous avons un peu abusé de la citation ; nous nous sommes paré des plumes d'autrui, et il y a du geai dans notre affaire ; nos lecteurs nous le pardonneront en faveur de l'intention qui était de leur faire plaisir. Nous ne doutons pas qu'ils ne nous sachent beaucoup de gré d'avoir laissé si souvent la parole à qui est doué d'une plus belle voix que nous. Mais nous les supplions, si quelque jugement de M. de Pontmartin n'était pas de leur goût, de ne pas le mettre à notre passif, ainsi qu'ils l'ont fait récemment à propos de *l'Année littéraire* de M. Vapereau. Nous avions cité M. Vapereau, on nous a rendu responsable des citations, on a pris ses jugements pour les nôtres. Et à ce propos même on nous a adressé des injures..... anonymes !

A. CLAVEAU.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

29 avril 1864.

Faut-il nous livrer à l'espérance ou nous abandonner à la crainte? Allons-nous voir enfin les peuples renoncer à se faire eux-mêmes justice et soumettre tous leurs différends à un pacifique tribunal, ou bien serons-nous encore longtemps condamnés au spectacle de leurs luttes fratricides et de leurs querelles sanglantes? Est-ce au doux philanthrope qui rêvait, dès le siècle dernier, le triomphe de la justice et l'avénement définitif de la paix, ou au belliqueux publiciste qui nous démontrait, ces jours-ci, la nécessité de la guerre et la légitimité du droit de la force, est-ce aux consolantes utopies de l'abbé de Saint-Pierre ou aux tristes paradoxes de M. Proudhon que les événements prochains vont donner raison? Il n'est presque pas un point du globe où le sang humain ne coule ou ne semble près de couler : sans parler des deux grandes guerres qui attirent en ce moment tous les regards, sans compter ni le bombardement de Sonderbourg et de Düppel, ni les scènes de carnage qui désolent l'Amérique, on se bat en Chine et au Mexique, on se bat à Saint-Domingue, on se bat dans l'ancien royaume de Naples, on se bat en Pologne; là même où les épées ne sont pas encore sorties du fourreau, on sent qu'elles n'attendent qu'un signal pour étinceler au soleil : la Vénétie est frémissante, la Grèce est agitée, les Principautés sont menacées, la Hongrie est menaçante; partout enfin, on voit tant d'intérêts se combattre, tant de passions se heurter, tant de haines s'allumer, qu'il faut avoir une foi bien robuste dans la sagesse et la patience humaines pour ne pas redouter, d'un côté ou de l'autre, de nouvelles collisions et de nouvelles catastrophes. Et cependant, jamais la paix n'a été ni plus ardemment ni plus universellement désirée. Jamais on n'a mieux senti combien la tranquillité et la sécurité sont indispensables à l'extension du commerce, au développement de l'industrie, aux progrès de l'agriculture, à tout ce qui fait enfin vivre les peuples et prospérer les Etats. Jamais les nations civilisées n'ont montré tant d'aversion pour la guerre, soit parce qu'en s'éloignant de la barbarie elles sont devenues plus humaines et supportent moins froidement la vue du sang versé, soit plutôt parce qu'elles sont devenues plus intelligentes de leurs intérêts, et qu'elles redoutent davantage ce qui pourrait ébranler leur système économique, ruiner leurs finances et détruire leur crédit. Le maintien de la paix, le rétablissement de la paix, tel est aujourd'hui le

Digitized by Google

souci de tous les hommes d'Etat européens, et ni l'entraînement des sympathies nationales, ni l'ardeur des luttes politiques, ni les suggestions de l'esprit de parti, ne peuvent un instant le leur faire oublier. En Angleterre, nous venons de voir les tories, au milieu de leurs plus violentes attaques contre la politique étrangère des whigs, au moment où ils leur reprochaient le plus vivement l'abandon de la Pologne, l'abandon du Danemark, rester pourtant fidèles au culte de la paix, et, chaque fois que lord Palmerston leur demandait ce qu'ils eussent fait à sa place, garder plutôt le silence que de répondre : « Nous aurions fait la guerre. » En France même, dans ce pays qui naguère encore s'enorgueillissait de combattre pour une idée, qui aimait à se dire le soldat de l'Europe, et à se faire le champion de toutes les causes justes, l'opposition renonce à l'attitude belliqueuse qu'elle avait prise sous les gouvernements précédents, et qui avait singulièrement contribué à la rendre populaire ; nous venons de l'entendre, dans une discussion récente, demander la réduction de notre effectif militaire, et réclamer le désarmement de nos vaisseaux et de nos forteresses. La paix ! c'est le cri général ; la paix ! voilà ce qu'aujourd'hui, comme au temps d'Horace, « l'humanité demande aux dieux ; » et s'il se trouvait encore quelques âmes trop généreuses ou trop impatientes, qui ne pussent supporter davantage la vue de l'oppression et qui voulussent tout braver pour voler au secours des victimes, on leur rappellerait, pour les calmer, que ce n'est pas toujours la meilleure cause qui triomphe sur le champ de bataille, et qu'un congrès de diplomates peut quelquefois réparer plus d'injustices qu'une armée de héros.

Il y a pourtant au monde un homme qu'on ne convertira jamais aux doctrines de M. Cobden, et qui persistera probablement toujours à repousser les dons de la diplomatie et à appeler les peuples aux armes ; et, par un singulier hasard, cet homme, que tous nos lecteurs ont déjà nommé, s'est trouvé justement à Londres au moment où les plénipotentiaires de l'Europe s'y réunissaient pour aviser ensemble au rétablissement de la paix. Cette coïncidence pouvait sembler fâcheuse ; on pouvait se demander si le noble aréopage ne se sentirait pas gêné dans ses délibérations par le bruit des hourrahs prodigués à Garibaldi, et si, en entendant les Anglais acclamer ainsi le représentant de la révolution militante, il ne se croirait pas au milieu d'un peuple hostile à sa pacifique et conservatrice entreprise ; on pouvait craindre enfin que les ambassadeurs de certaines puissances n'éprouvassent quelque répugnance à coudoyer dans les salons de lord Russell ou de M. Gladstone le champion des nationalités et l'ennemi de leurs oppresseurs. Mais le gouvernement anglais, sans avoir rien fait pour éviter cet embarras, sans l'avoir même prévu, à ce qu'il assure, vient d'en être délivré comme par miracle : Garibaldi a modifié inopinément tous ses plans et quitté l'hospitalière Angleterre pour retourner à Caprera. Pouvait-il faire autrement quand tous ses illustres amis, soudainement alarmés pour sa santé, le suppliaient à l'envi de reprendre le chemin de sa patrie s'il ne voulait compromettre sa précieuse existence ; quand le duc et la duchesse de Sutherland, quand le docteur Fergusson, son médecin, quand M. Gladstone lui-même — un membre du cabinet —

Digitized by Google

venaient tour à tour l'assurer qu'il se faisait illusion sur son état, que les fêtes et les ovations qu'on lui avait décernées l'avaient beaucoup plus fatigué et affaibli qu'il ne le croyait lui-même, et que, s'il ne s'arrachait promptement à ces énervantes émotions, elles lui raviraient le reste de ses forces et le mettraient pour toujours hors d'état de servir son pays? Il aurait dû être bien ingrat pour ne pas suivre d'aussi sages conseils; mais il aurait fallu aussi qu'il fût bien naïf pour les croire complétement désintéressés, et, quoique un peu de naïveté s'allie presque toujours avec un grand héroïsme, Garibaldi paraît avoir deviné ce qui avait inspiré aux lords anglais cette subite et excessive sollicitude pour sa santé. C'est du moins ce qui ressort des adieux qu'il vient d'adresser au peuple anglais, et dans lesquels, sans faire la moindre allusion à sa prétendue maladie, il ne parle que des obstacles moraux qui s'opposent à l'accomplissement de ses vœux, des « promesses » qu'il a faites et qui « l'obligent » à quitter l'Angleterre plus tôt qu'il ne voudrait. Les délégués des sociétés ouvrières ne s'y sont pas trompés; ils ont accusé hautement les ministres d'avoir « expulsé » Garibaldi; ils ont convoqué des assemblées populaires pour exprimer solennellement leur indignation, et quand la police est venue dissoudre leurs meetings, ils ont protesté, ils ont résisté: Londres a failli voir une émeute. Mais pourquoi ces colères et ce désappointement? Croyait-on que la comédie jouée par l'aristocratie anglaise pouvait avoir un autre dénoûment? Et y a-t-il lieu de s'étonner si le poétique héros de Marsala a été traité, par les positifs hommes d'Etat du peuple le plus positif de la terre, comme Platon voulait qu'on traitât les poètes : couronné de fleurs et reconduit à la frontière?

Mais quelque émotion qu'ait produite en Angleterre la brusque résolution de Garibaldi, nous ne pouvons voir ni dans ce départ ni dans les motifs qui l'ont déterminé, des faits d'une bien haute importance, et la quinzaine qui vient de s'écouler a été féconde en événements qui ont, avec beaucoup plus de raison, rassuré et alarmé tour à tour les amis de la paix. Le premier en date, et celui qui fit concevoir les plus légitimes espérances, ce fut assurément le vote de la Diète germanique, relativement à l'envoi d'un plénipotentiaire à Londres, et aux instructions qui devaient lui être données. On avait craint, qu'entraînés par le sentiment national et cédant aux vœux unanimes du peuple allemand, les gouvernements des moyens et petits Etats ne se ralliassent à la proposition de la Bavière, et n'enjoignissent au représentant de la Confédération d'exiger la reconnaissance du duc d'Augustenbourg comme souverain indépendant du Schleswig-Holstein. Mais en dépit de leur prétention de ne plus se laisser dominer par l'Autriche et par la Prusse, les Etats secondaires obéirent encore une fois aux injonctions de ces deux puissances, et la Diète se borna à recommander à son ambassadeur d'obtenir pour les duchés « la plus grande somme d'indépendance possible ; » mandat commode, instructions élastiques, qui permettront à M. de Beust toutes les concessions et toutes les complaisances. Un autre événement, qui dut être aussi considéré comme éminemment favorable au prompt rétablissement de la paix, ce fut la prise de Düppel. Une grande victoire, un brillant fait d'armes, des dra-

Digitized by Google

peaux, des canons enlevés à l'ennemi, plus de deux mille Danois faits prisonniers, que fallait-il de plus pour satisfaire l'orgueil prussien? Le peuple de Berlin avait illuminé ses maisons et acclamé M. de Roon; les empereurs d'Autriche et de Russie avaient félicité le roi; M. de Bismark pouvait désormais se présenter aux Chambres entouré d'une auréole de gloire; le but de la guerre était atteint et rien n'empêchait plus la diplomatie prussienne de prendre à la conférence l'attitude modeste et conciliante qui sied si bien à la force. Etrange illusion, et comme il fallait peu connaître le cœur humain pour croire qu'une seule victoire pût suffire à une armée qui n'en a pas remporté depuis 1815! La prise de Düppel n'a fait qu'enflammer l'ardeur belliqueuse des Prussiens; et le maréchal Wrangel n'a pas eu plutôt enterré ses morts, qu'il a poussé en avant pour chasser les Danois de Frédéricia et de tout le Jutland. Mais en même temps que les soldats de l'Allemagne précipitaient leur marche, ses plénipotentiaires ralentissaient la leur, comme s'ils eussent voulu attendre, pour paraître à la conférence, un nouveau triomphe militaire. M. de Beust, nommé ambassadeur de la Diète le 14 avril, n'a pu être rendu à Londres le 20; il a prétexté qu'en sa triple qualité de chef du cabinet, de ministre de l'intérieur, et de ministre des affaires étrangères du roi de Saxe, il avait d'importantes affaires à expédier avant de partir; mais, au premier rang de ces importantes affaires figurait l'obligation d'assister à un dîner d'adieu chez M. le baron de Kubeck. Les plénipotentiaires de la Prusse et de l'Autriche ont naturellement profité de l'absence de leur collègue pour ne point paraître à la première réunion de diplomates qui a eu lieu chez lord Palmerston; de sorte que, grâce à toutes ces temporisations, la conférence annoncée d'abord pour le 12, puis pour le 20, ne s'est, en définitive, ouverte que le 25 de ce mois.

Dès la première séance, lord Russell, élu président de la conférence, a proposé un armistice. Il semble que cette proposition n'aurait dû surprendre personne. Quand on entame des négociations, quand on consent à soumettre ses prétentions à un pacifique arbitrage, c'est qu'évidemment l'on renonce, au moins pour un temps, à les faire valoir par la force; et le premier soin des parties intéressées, aussi bien que des puissances médiatrices, doit être d'arrêter une effusion de sang inutile. Combattre en négociant est un médiocre moyen de s'entendre, et la lutte, en se prolongeant, ne peut qu'enfanter de nouveaux griefs et rendre une réconciliation plus difficile. Il est naturel, d'ailleurs, qu'en débattant les conditions d'un traité, on tienne compte des avantages remportés jusque-là par l'un ou l'autre des belligérants, et qu'à défaut de toute autre base, on prenne pour point de départ la situation respective des adversaires; mais comment les négociations pourraient-elles marcher avec quelque assurance si cette situation même, au lieu de rester immuable et immobile à partir du jour où elles se sont ouvertes, n'est plus qu'un terrain mouvant, sans cesse ébranlé et modifié par les événements; si, pendant qu'on délibère, un désastre inattendu vient décourager l'une des parties et donner à l'autre l'audace de retirer les concessions qu'elle avait faites la veille? La suspension immédiate des hostilités est la meilleure preuve que des

Digitized by Google

belligérants puissent donner de leurs intentions conciliantes; et lord Russell avait annoncé solennellement qu'il demanderait aux Danois et aux Allemands ce témoignage de leur déférence aux vœux de l'Europe et de leur amour pour la paix; lord Palmerston avait répété à la Chambre des communes cette importante déclaration, et toute la presse européenne avait commenté les paroles des nobles lords. Cependant, les diplomates allemands ont feint d'être surpris par la proposition du ministre anglais; le cas n'avait pas été prévu par leurs gouvernements; ils manquaient d'instructions, et il fallait qu'ils en référassent à leurs souverains. Et les plénipotentiaires se séparèrent encore une fois sans que les négociations eussent fait un pas; on ne sait quand ils se réuniront de nouveau.

Si l'on avait pu conserver encore quelques doutes sur la résolution des gouvernements allemands d'entraver par tous les moyens possibles la marche de la conférence, l'attitude de leurs représentants dans la séance du 25 aurait levé les dernières incertitudes. C'est principalement sur la Prusse que l'opinion publique fait retomber la responsabilité de toutes ces lenteurs; c'est elle qu'on accuse de vouloir prolonger la guerre, et qu'on soupçonne des desseins les plus ambitieux. On s'est aperçu des dispositions hostiles que le gouvernement prussien, tout en se montrant favorable à l'indépendance absolue du Schleswig-Holstein, a toujours témoignées au duc d'Augustenbourg; on a été frappé du soin avec lequel les officiers prussiens ont concentré entre leurs mains toute l'administration des duchés, et l'on a remarqué particulièrement l'envoi dans ces provinces d'un fonctionnaire civil chargé, en apparence, d'examiner la situation de l'instruction publique. On a commenté les paroles que le roi a prononcées en apprenant la prise de Düppel, sa promesse « que le sang de ses soldats n'aurait pas été versé en vain », la visite qu'il a faite ensuite à son armée, et l'on s'est demandé s'il n'avait pas voulu s'assurer ainsi par lui-même des dispositions des populations à son égard, et provoquer des démonstrations en faveur d'une annexion à la Prusse. On a fait courir enfin le bruit que le cabinet de Berlin cherchait à conclure avec le Danemark un arrangement particulier, d'après lequel il restituerait à cette puissance le Schleswig, sous la condition de garder pour lui-même le Holstein. Ce serait un plan hardi et qui obtiendrait difficilement l'approbation du prudent et consciencieux Guillaume Ier; mais on assure que M. de Bismark, qui ne manque ni d'audace ni d'énergie, serait assez disposé à l'exécuter. On ferait voter les habitants, depuis longtemps travaillés par les émissaires prussiens, et quand on pourrait répondre à la France qu'on s'est annexé le Holstein, comme elle s'est annexé la Savoie, par une cession du souverain légitime, confirmée par le suffrage des populations, on n'aurait plus qu'à passer outre, sans se préoccuper autrement des réclamations des autres puissances. Voilà à quelles rumeurs l'attitude ambiguë de la Prusse a donné naissance. Nous croyons que, si elles avaient le moindre fondement, l'Autriche aurait été la première à en être instruite et à s'en émouvoir; mais nous n'en sommes pas moins étonnés qu'elle se prête si complaisamment à des temporisations qui ne peuvent que servir l'ambition — quelle qu'elle soit — de son ancienne rivale. N'a-t-elle pas plutôt

Digitized by Google

intérêt à voir se conclure le plus promptement possible l'armistice qui lui permettra de rappeler ses généraux et ses armées? S'est-elle donc engagée à suivre ses alliés jusqu'au bout d'une entreprise qui ne saurait lui profiter, et M. de Manteuffel a-t-il si bien réussi dans sa mission que le cabinet de Vienne doive se faire désormais l'aveugle instrument de la politique prussienne? Ou bien les lauriers du maréchal Wrangel troubleraient-ils le sommeil de M. de Gablentz, et le général autrichien ne voudrait-il déposer les armes que lorsque Frédéricia aurait eu le sort de Düppel?

Que doivent faire les puissances neutres en présence de ces dispositions peu conciliantes des gouvernements allemands? Que doivent faire en particulier la France et l'Angleterre pour triompher de cette force d'inertie que l'Autriche et la Prusse leur opposent? Doivent-elles, comme on l'a prétendu, imposer aux belligérants l'armistice, qu'ils n'acceptent point assez vite, et les contraindre, au besoin par la force, à déposer les armes? Mais ce serait généraliser la guerre jusqu'ici heureusement localisée, et précipiter l'Europe dans l'abîme d'une conflagration universelle, pour la soustraire au péril d'une collision particulière. Nous nous engagerions, de concert avec l'Angleterre, dans une lutte dont, en notre qualité de puissance continentale, nous ne tarderions pas à porter le principal fardeau; nous ameuterions contre nous la Prusse, l'Autriche et toute l'Allemagne; nous nous exposerions charitablement aux plus grands dangers, et ceux que nous aurions voulu sauver seraient peut-être ensuite les premiers à nous faire des reproches et à nous dire : « Il nous plaisait d'être battus. » Jusqu'ici, en effet, le Danemark ne paraît pas beaucoup plus désireux que ses adversaires de cesser les hostilités, et les bons offices de la diplomatie européenne lui inspirent plus d'inquiétude que d'espérance. Le moins, en effet, que les puissances médiatrices puissent faire pour contenter l'Allemagne, c'est de consacrer l'union politique et administrative du Schleswig et du Holstein, et de les faire entrer tous deux dans la Confédération germanique. Cette solution, en apparence si modérée, diviserait le Danemark en deux moitiés presque égales en population, mais dont l'une, ayant derrière elle les forces de toute l'Allemagne, finirait nécessairement par subjuguer l'autre ou par s'en séparer complétement. C'est du moins ce qu'on pense à Copenhague, et plutôt que d'exposer dans l'avenir la nation danoise à une si triste catastrophe, on consentirait peut-être à sacrifier dès à présent le Lauenbourg et le Holstein si l'on pouvait, à ce prix, incorporer définitivement le Schleswig à la monarchie. Mais cette dernière combinaison, également contraire aux vœux de l'Allemagne et au traité de Londres, n'a guère de chances d'être adoptée par la conférence. Que peuvent donc attendre les Danois des négociations engagées en ce moment? Qu'ont-ils à gagner à la suspension des hostilités? Leur marine, qui n'était point prête à la guerre, leur flotte, qui n'était point équipée, ne fait que d'entrer en lice, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'ils peuvent se flatter de rendre effectif le blocus qu'ils ont un peu prématurément signifié à l'Europe, et de se venger sur mer des immenses dommages que leurs ennemis leur ont fait éprouver sur terre. Les Danois ne pourraient

Digitized by Google

souhaiter un armistice que s'il ne les obligeait pas à débloquer les côtes de la mer du Nord et de la Baltique. Mais ce serait au tour des puissances allemandes de repousser un semblable armistice, et nous serions les premiers à convenir qu'elles auraient raison.

Ainsi, malgré tous les progrès de la civilisation et de l'humanité, il est toujours bien difficile d'arrêter l'effusion du sang, quand il a commencé une fois à couler. Que d'efforts n'a-t-on pas faits l'année dernière pour obtenir de la Russie qu'elle voulût bien suspendre un moment ses coups et laisser la Pologne respirer pendant quelques semaines! La proposition d'un armistice a été de toutes celles que les puissances occidentales ont faites au cabinet de Saint-Pétersbourg la plus nettement et la plus énergiquement repoussée. Que d'efforts ne ferait-on pas encore aujourd'hui pour déterminer les Américains à interrompre leur lutte fratricide, si de pareilles ouvertures avaient les moindres chances d'être favorablement reçues! Mais il n'est guère possible de se faire illusion à cet égard; et il n'est que trop aisé de prévoir l'accueil qu'ils feraient à une médiation étrangère, quand on voit avec quelle indignation ils écoutent ceux de leurs compatriotes qui osent leur parler de réconciliation et de paix. Un député de l'Ohio, M. Long, ayant osé dernièrement dans le Congrès exprimer des sentiments favorables aux confédérés, le président de l'Assemblée, M. Colfax, a demandé dès la séance suivante (9 avril) que M. Long fût expulsé de la Chambre « comme coupable d'avoir aidé, soutenu et encouragé des personnes en guerre avec les Etats-Unis. » A cette proposition, M. Harris, du Maryland, répondit que, non-seulement il ne voterait pas pour l'expulsion de son collègue, mais qu'il partageait ses opinions; que les séparatistes étaient parfaitement dans leur droit, et qu'au lieu de leur faire la guerre pour les obliger de rentrer dans l'union, le gouvernement de Washington devrait consentir à leur indépendance et reconnaître la confédération du Sud. Ce fut alors un tumulte indescriptible; M. Harris, interrompu par des cris de colère, fut obligé de quitter la tribune, et M. Washburne, de l'Illinois, proposa de l'exclure sur le champ de l'Assemblée. 81 députés contre 58 se prononcèrent aussitôt pour cette intolérante motion. Comme l'expulsion d'un représentant ne saurait être prononcée que par une majorité des deux tiers, M. Harris put continuer à siéger dans le Congrès, mais il lui fallut essuyer une censure que la Chambre vota contre lui presque à l'unanimité. Quant à M. Long, l'examen de la proposition formulée contre lui par le président a été renvoyé à une autre séance, et s'il n'est point expulsé, il sera au moins censuré comme l'a été son collègue. C'est ainsi qu'on respecte en ce moment aux Etats-Unis l'inviolabilité des députés dans l'exercice de leur mandat, et leur droit, regardé partout ailleurs comme sacré, d'exprimer librement leurs opinions.

Mais quoique le parti de la guerre domine toujours exclusivement dans le Congrès et dans les conseils du gouvernement fédéral, il a perdu depuis quelque temps du terrain dans certains Etats du nord et de l'ouest et le découragement a gagné plus d'un fanatique partisan de l'Union. L'Ohio a, dit-on, choisi pour son candidat à la présidence, un député jadis per-

Digitized by Google

sécuté pour ses opinions sécessionnistes, M. Vallendingham. Le Kentucky et l'Indiana ne sont tenus en respect que par la présence des garnisons fédérales ; l'Illinois lui-même, qui s'était distingué autrefois par son zèle et qui avait devancé tous les autres Etats dans l'envoi de ses contingents, se lasse de combler les vides sans cesse renaissants de l'armée unioniste. Les soldats manquent, bien qu'on leur offre, pour les attirer, des primes de 300, 400 et jusqu'à 700 dollars. La marine est dans une pénurie plus grande encore, et, dernièrement, le secrétaire de ce département annonçait qu'il lui fallait encore 12,000 hommes pour compléter les équipages, et que, faute de les trouver, trente-cinq navires seraient dans l'impossibilité de prendre la mer. Cependant, l'on annonce que le général Grant est parvenu à réorganiser son armée et qu'il va pouvoir diriger enfin contre Richmond la triple attaque concentrique qu'il médite depuis si longtemps. Un corps d'armée, descendant par la Péninsule, menacerait le flanc droit de la capitale confédérée ; un autre, manœuvrant par la Caroline du Nord, se porterait sur ses derrières ; et enfin, Grant lui-même, à la tête des divisions du Potomac, marcherait de front contre le général Lee. En attendant le succès de ce plan si bien combiné, les nouvelles du théâtre de la guerre se bornent à quelques excursions opérées tour à tour avec plus ou moins de bonheur par les fédéraux ou par les confédérés : hier, c'étaient les unionistes, qui avaient fait prisonniers, presque sans coup férir, 300 confédérés, et gagné, entre Alexandrie et Natchitoches, une victoire qui ne leur a coûté qu'un seul homme ; aujourd'hui, c'est le général séparatiste Forrest qui a remporté un avantage et pris le petit fort de Pillow, sur le Mississipi. Les canonnières fédérales sillonnent les principaux fleuves, jetant çà et là des bombes sur les points occupés par leurs adversaires, mettant garnison dans les hameaux ou les villes qui semblent avoir une importance stratégique, brûlant impitoyablement les autres ; et sitôt qu'elles ont disparu, la cavalerie confédérée vient attaquer les détachements ennemis, ravager la campagne pour les affamer et détruire tout ce que les boulets unionistes ont épargné. On devine ce qu'une pareille guerre peut faire souffrir à un pays, et le triste spectacle qu'offrent aujourd'hui les contrées autrefois les plus florissantes de l'Union. Là où s'étendaient de vastes champs de coton, de riches cultures de café et d'autres produits exotiques ; là où s'élevaient les splendides demeures des opulents planteurs du Sud, on ne voit plus maintenant que ruines et débris. Des provinces ravagées, des finances obérées, la moitié de la nation armée contre l'autre, voilà quel est aujourd'hui le bilan des Etats-Unis après trois ans de guerre civile, et l'on aurait peine à comprendre qu'en face d'une situation intérieure aussi compromise, le Congrès de Washington ait osé prendre une attitude presque menaçante vis-à-vis d'une puissance étrangère, si l'on ne savait jusqu'où les partis peuvent pousser, à la veille d'une élection, la complaisance pour les préjugés des masses et le désir de flatter leurs passions. La fière déclaration à laquelle nous faisons allusion et qui a pu sembler à des esprits craintifs d'un sinistre augure pour la monarchie mexicaine, n'a pas même été prise au sérieux en Amérique, et le Sénat des Etats-Unis,

Digitized by Google

d'accord avec le cabinet fédéral, a fait justice de cette impuissante manifestation, en en ajournant indéfiniment l'examen. La doctrine de Monroë a fait son temps; M. Seward et M. Dayton l'ont plus d'une fois solennellement répudiée, et nous ne croyons pas que la crainte de la voir un jour appliquée contre lui ait fait hésiter un instant l'archiduc Maximilien à accepter la couronne mexicaine, ni retardé d'un jour son départ pour le nouveau monde.

Ce n'a été pourtant que le 14 avril que ce prince, tour à tour retenu par de graves affaires et par de légères indispositions, a pu quitter enfin le sol autrichien, et s'embarquer sur la *Novara*, après avoir définitivement réglé ses rapports ultérieurs avec sa famille et ses obligations envers notre pays. Le *Moniteur* du 17 avril a publié la convention qui a été signée le 10 à Miramar par les plénipotentiaires français et mexicains, et qui fixe à la fois les indemnités qui nous seront payées par le nouvel empire, pour notre intervention, et les conditions auxquelles nous continuerons encore quelque temps à lui prêter assistance. Nos troupes reviendront prochainement en France, à l'exception de 25,000 hommes, que l'empereur Maximilien conservera jusqu'à ce qu'il ait réorganisé l'armée mexicaine; mais, à partir du 1er juillet 1864, il payera à notre gouvernement, pour l'entretien et la solde de nos soldats une indemnité annuelle de 1,000 fr. par homme. Notre légion étrangère restera au Mexique six ans encore après que toutes nos autres troupes l'auront évacué, et passera ensuite définitivement au service du gouvernement mexicain. Enfin, pour mieux protéger le jeune empire et faire voir que nous le couvrons toujours de notre puissante égide, notre marine de guerre le visitera pendant longtemps encore, et nos stations de l'Océan Pacifique et des Antilles enverront souvent leurs navires montrer le drapeau français dans les ports du Mexique. En revanche, le gouvernement de l'empereur Maximilien reconnaît devoir à la France une indemnité de 270 millions, sur lesquels il rembourse immédiatement 66 millions en titres de l'emprunt qu'il vient de contracter; pour le surplus, il s'acquittera en numéraire et par versements annuels de 25 millions. Ainsi, notre pays va être bientôt dédommagé de ses sacrifices, et les payements successifs de la dette mexicaine vont rétablir l'équilibre, un moment troublé, de nos budgets. La convention de Miramar n'était pas encore promulguée, que déjà l'Empereur songeait à en faire profiter la nation en diminuant un des impôts qui pèsent le plus sur la propriété foncière. Tout le monde a lu la lettre que Napoléon III a adressée, le 15 avril, au ministre des finances, pour l'inviter « à rechercher s'il ne serait pas possible d'opérer la suppression immédiate du second décime de l'enregistrement, en ne conservant de la loi générale préparée par le conseil d'Etat que les dispositions strictement nécessaires à l'équilibre du budget. » Le désir de l'Empereur ne pouvait être réalisé sans d'importantes modifications à la loi de l'enregistrement, ainsi qu'au budget rectificatif de 1864 et au budget de 1865; elles ont été sur-le-champ proposées au Corps législatif, qui en a renvoyé l'examen à la commission du budget.

Le gouvernement a soumis d'ailleurs à la Chambre un assez grand nombre de projets de loi qui nécessiteront la prorogation de la session

Digitized by Google

jusqu'au 19 mai. Un des plus importants peut-être de ces projets, un de ceux qui intéressent au plus haut degré notre industrie, notre agriculture et même la sécurité de plusieurs de nos provinces, c'est celui qui concerne les associations syndicales. On appelle ainsi des sociétés de propriétaires qui se sont formées, soit sous le patronage et à l'instigation de l'Etat, soit par l'initiative individuelle, afin d'exécuter en commun des travaux de desséchement ou de drainage, d'irrigation, de curage ou d'endiguement; quelques-unes sont fort anciennes et remontent jusqu'au XIIe ou au XIIIe siècle; il en existe aujourd'hui dans soixante-trois départements et leur nombre total est de 2,475. L'utilité de ces associations a été fort bien démontrée dans un remarquable travail du baron Ernouf sur les *Inondations et les moyens de les prévenir* [1], et l'on doit se féliciter de la sollicitude que le gouvernement leur témoigne. Jusqu'ici, les syndicats n'avaient pas eu le droit de se faire représenter en justice par leurs syndics, et cette absence de garanties légales avait singulièrement nui à leur fonctionnement et à leur développement. Désormais, aux termes du projet de loi, « toutes les associations syndicales pourront ester en justice par leurs syndics, acquérir, vendre et transiger, emprunter et hypothéquer les biens qui leur appartiennent en propre. » Toutes celles de ces associations qui se formeront avec l'autorisation du gouvernement auront droit à la surveillance et à la protection de l'administration. Quant à celles qui se constitueront sans l'intervention de l'Etat, leur existence légale sera également reconnue, à condition qu'un extrait de l'acte d'association ait été inséré dans le journal d'annonces du département et envoyé au préfet pour être publié dans le recueil des actes de la préfecture. Voilà assurément des dispositions fort libérales; et l'on pourrait tout au plus regretter que le projet de loi ne se soit pas assez préoccupé des rapports mutuels des associations syndicales, ni des moyens d'établir entre elles un prompt et efficace concert toutes les fois qu'elles devront parer à un danger commun; espérons que le Corps législatif réparera l'omission du conseil d'Etat.

Mais toute l'attention de la Chambre et du public est concentrée en ce moment sur un projet de loi qui soulève à la fois les questions morales les plus hautes et les problèmes économiques et sociaux les plus importants; il s'agit, comme on sait, de modifier les articles 414, 415 et 416 du Code pénal, relatifs aux coalitions. Frappés surtout des graves désordres qui accompagnent d'ordinaire les chômages et les grèves, nos premiers législateurs avaient édicté des peines sévères contre les ouvriers qui suspendraient de concert leur travail pour arracher à leurs maîtres une augmentation de paye, et laissé en revanche les patrons parfaitement libres de s'entendre pour diminuer simultanément les salaires. Cette flagrante iniquité fut atténuée par la législation de 1810, qui étendit ses rigueurs aux chefs d'industrie qui se concerteraient pour « forcer *injustement et abusivement* l'abaissement des salaires; » et les législateurs de 1849 crurent l'avoir fait entièrement disparaître quand, en effaçant les mots que nous

[1] *Revue Contemporaine* du 31 janvier 1863.

Digitized by Google

venons de souligner, ils condamnèrent absolument toute coalition, soit des patrons, soit des ouvriers, soit juste, soit injuste ; mais, dans la pratique, elle continua à subsister. Rien n'est plus facile aux patrons que de se coaliser sans s'exposer aux rigueurs de la loi; relativement peu nombreux, ils peuvent se concerter, soit dans leur domicile, soit dans les lieux publics où ils se rencontrent, soit par correspondance; et n'est-ce pas déjà, comme on l'a fait remarquer hier à la Chambre, une sorte de coalition que cette habitude de certains fabricants de ne recevoir dans leurs ateliers un ouvrier sortant des ateliers d'un autre fabricant qu'avec l'agrément de ce dernier? Les ouvriers, au contraire, ne peuvent tenir la moindre réunion sans attirer sur leurs démarches l'attention de la police. Mais lors même que la loi de 1849 serait parfaitement équitable, ne pourrait-on pas lui reprocher de porter atteinte à des principes sacrés? Le chef d'industrie n'est-il pas le propriétaire de son capital, et peut-on lui défendre de le retirer quand il lui plaît de la circulation ou de s'entendre avec les autres détenteurs de capitaux pour l'employer le plus fructueusement possible? Et de son côté, l'ouvrier n'est-il pas le maître absolu de son travail, et peut-on lui interdire de le suspendre quand il lui convient, ou de se concerter avec d'autres travailleurs pour en retirer un plus grand profit? La liberté des coalitions découle nécessairement de la liberté des transactions et de la liberté du travail ; c'est un droit qu'il faut reconnaître et laisser exercer, sauf à punir les abus qui en peuvent accompagner l'exercice. Telles sont les considérations qui ont guidé le conseil d'Etat dans la rédaction du projet de loi, ainsi que la commission législative dans le remarquable rapport qu'elle a inspiré à son éloquent interprète, M. Ollivier.

Le projet de loi trouve dans la Chambre, et probablement aussi dans le pays, deux espèces d'adversaires : ceux qui voudraient conserver la loi de 1849 et ceux qui voudraient, au lieu de la modifier, l'abroger simplement. Les premiers, sans oser défendre la justice et l'équité de l'ancienne législation, s'attachent à en prouver l'utilité et la nécessité ; ils tracent un effrayant tableau des désastres que produisent les grèves ; ils nous montrent les fabriques fermées, les patrons ruinés, les ouvriers réduits à la misère et prêts à demander à la violence le pain qu'ils ne veulent plus devoir au travail; ils assurent que ces désordres n'attendent, pour éclater, que la liberté des coalitions, et « qu'après avoir eu, en 1848, des professeurs de barricades, nous allons voir, en 1864, des professeurs de grèves. » On répond à ces alarmistes que, si les maux enfantés par les grèves sont terribles, ils tombent principalement sur leurs auteurs; que si la grève de Preston, en 1853, a coûté aux patrons près de 4 millions, elle a fait perdre aux ouvriers 6,250,000 fr., et que de pareils exemples, médités par les classes ouvrières, chaque jour plus intelligentes, peuvent les faire hésiter à recourir aux moyens extrêmes. On leur fait remarquer que, dans le pays où les lois contre les coalitions ont été abrogées, les grèves sont devenues peu à peu moins terribles et moins fréquentes. On leur pose enfin ce dilemme : ou les réclamations des ouvriers seront justes, et les patrons aimeront mieux y faire droit et renoncer à un bénéfice exagéré que de s'exposer aux pertes dont la coalition les menace ; ou leurs

Digitized by Google

exigences seront excessives, et quand ils seront bien convaincus que leurs maîtres ne peuvent pas céder, que les fabricants n'ayant plus, comme avant les traités de commerce, la faculté de hausser indéfiniment les prix de leurs produits, aimeront mieux fermer leurs ateliers que de fabriquer à perte, les ouvriers ne tarderont pas à rabattre de leurs prétentions; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'entêtement ou la passion ne leur permettait plus d'écouter la raison, ce ne serait pas la crainte d'une amende ou de la prison qui arrêterait ceux que n'aurait pas effrayés la certitude d'une affreuse misère pour eux-mêmes, pour leurs femmes et leurs enfants. Aux autres adversaires du projet de loi, à ceux qui prétendent que, du moment que le droit de coalition est reconnu, il n'est pas besoin d'édicter des peines particulières contre les fraudes, menaces ou voies de fait qu'on peut commettre en l'exerçant, tous ces délits ayant été d'ailleurs prévus par le Code, on oppose la nécessité de graduer la pénalité d'un même délit, suivant les motifs qui ont fait agir son auteur et les conséquences qu'il a eues pour la victime. Il n'y a pas et il ne peut y avoir dans le Code une disposition unique, embrassant, par la généralité de ses termes, toutes les hypothèses où peuvent se produire la fraude ou la violence; notre législation ne punit pas de même l'attentat à la liberté individuelle et la violation de domicile, les obstacles mis à l'exercice des droits politiques et les entraves apportées à la liberté des cultes, bien que, dans ces différents cas, il s'agisse également de manœuvres frauduleuses, de menaces ou de voies de fait; il est donc aussi logique que naturel de protéger, par des lois spéciales, la liberté du travail, si l'on ne veut pas, comme l'a très bien remarqué l'honorable rapporteur, « placer sur la même ligne l'ouvrier qui frappe un de ses camarades dans une rixe et celui qui, par ses violences, force son compagnon à abandonner son gagne-pain et à exposer sa famille aux horreurs de la faim. » Commencée le 27 par un manufacturier, M. Seydoux, la discussion a été soutenue hier avec éclat par M. Morin (de la Drôme), par MM. Darimon, Kolb-Bernard, Jérôme David et Ollivier; elle continue encore au moment où nous écrivons, et ne sera probablement close que demain.

ALEXANDRE PEY.

LE FESTIVAL DE SHAKESPEARE

Londres, 23 avril 1864.

Monsieur le Directeur,

C'est aujourd'hui le troisième anniversaire séculaire de la naissance de Shakespeare, du moins le trois-centième anniversaire nominal, car rien ne prouve que Shakespeare soit né le 23 avril, et le 23 avril 1564 correspond au 3 mai de notre calendrier; mais cette petite erreur chronologique n'a pas nui au festival, qui s'est célébré avec l'enthousiasme désiré et sur lequel vos lecteurs accueilleront peut-être avec plaisir quelques particularités qui m'ont paru intéressantes.

Digitized by Google

Peu s'en est fallu que les démonstrations dont nous sommes témoins ne se confondissent avec celles qu'a provoquées la visite du *général* Garibaldi ; que la présence du célèbre *condottiere*, venant remercier l'Angleterre des énormes sacrifices en hommes et en argent qu'elle n'a pas faits pour la cause de l'Italie, éclipsât l'ombre du doux cygne de l'Avon ; que le don de couronnes et d'épées au héros de Marsala ne compromît le sort du marbre ou du bronze que l'on doit consacrer au grand poète. Mais il y a temps pour tout. En ce moment, et depuis deux ou trois jours, on n'entend plus, on ne lit plus que le nom de Shakespeare, justement comme il y a une semaine on ne lisait, on n'entendait que le nom de Garibaldi, maintenant, couvert du silence le plus discret. C'est la même préoccupation, la même rumeur, la même vogue, le même excès. Derrière les vitres de toutes les boutiques, on ne voit que la représentation prétendue des traits du poète. Mais c'est peu que cette représentation en frontispices de livres, en estampes, en bustes, etc., etc., tout ce qui est à vendre ou à exploiter, avec la prétention d'être frais, neuf ou excellent, depuis les gants, les cartes à jouer, les voitures, les salles de concert, jusqu'au lard, jusqu'au beurre, tout porte pour étiquette le nom glorieux de Shakespeare. Enthousiasme commercial. Il n'y a personne au monde comme nos voisins pour tirer parti des circonstances. Cependant, toutes les villes d'Angleterre s'associent d'une matière ou d'une autre à la solennité, en décidant, celles-ci l'érection d'une statue, celles-là la fondation d'un théâtre, d'une bibliothèque, d'une école, de bourses, etc., toutes choses qui, à l'avenir, devront être inséparables du nom du poète.

A Stratford-sur-Avon, on célèbre cet anniversaire, entre autres démonstrations, par l'exposition à l'hôtel de ville des portraits *dits* de Shakespeare et de ceux d'acteurs éminents représentés dans les principaux rôles de ses pièces. L'aristocratie s'est fait un plaisir de prêter les portraits qu'elle possède ; le gouvernement et la reine ont fait de même. On y verra Charles Young en Hamlet ; Kemble, par Lawrence, dans le même rôle ; les Siddons, par Reynolds. On s'était flatté de donner sur le théâtre de Stratford, une des grandes productions de Shakespeare, avec le concours de MM. Phelps et Fechter ; mais la discorde s'est mise au camp, et l'on devra se contenter d'une méchante pièce jouée par des acteurs ordinaires.

En ce qui concerne Londres, on peut dire que le festival y a commencé dès lundi dernier. Nous avons eu pendant la semaine des solennités de toutes sortes : représentations théâtrales, concerts, lectures, adresses, etc. ; le tout à cette fin, entre autres, de recueillir les fonds nécessaires au monument commémoratif. Quelle forme prendra ce monument et où sera-t-il élevé ? — A Londres ou à Stratford ? — C'est ce que je ne saurais vous dire, le point n'étant pas encore décidé. Ce qui est certain, c'est qu'à Londres où, sur les places publiques et dans les squares, il y a trois fois plus de statues qu'à Paris, et la plupart aussi mauvaises que le Louis XIII de la place Royale, on préférerait à une statue, un théâtre, qui jouerait seulement les pièces de Shakespeare.

En voyant tout ce mouvement, on est curieux de savoir s'il a été fait quelque chose de semblable dans les deux siècles précédents. Si l'on va

Digitized by Google

aux recherches, on apprend qu'en 1664, il n'y a pas eu de festival; que le siècle dernier, le festival, sous le nom de jubilé, fut célébré cinq ans plus tard, et cela fortuitement. Un révérend, du nom de Gastrell, propriétaire de ce qui avait été le domaine de Shakespeare, ayant fait couper le mûrier planté par le poète, un artisan de Stratford eut l'idée de convertir le bois en articles de fantaisie. Garrick, alors au zénith de la renommée, habitait Stratford. Le conseil municipal imagina de lui remettre le titre de citoyen du bourg dans une boîte faite du fameux mûrier. La cérémonie se fit, non sans pompe, le 3 mai 1769, et, à cette occasion, il fut décidé qu'un jubilé en l'honneur et à la mémoire de Shakespeare aurait lieu à Stratford, au commencement de septembre prochain et serait renouvelé tous les sept ans. Garrick, à la prière particulière de la municipalité et des gentilshommes du voisinage, en accepta la direction.

Le jubilé eut lieu, mais ce fut une fête en partie manquée, et dont un contemporain, Foote, a laissé cette description peu enthousiaste : « Un jubilé, comme cela vient d'être prouvé récemment, est une invitation publique mise en circulation, à grand renfort de grosse caisse, à l'effet de faire aller les gens sans chevaux de poste, dans un bourg obscur, pour y voir célébrer la mémoire d'un poète que ses ouvrages ont rendu immortel, par une ode sans poésie, une musique sans mélodie, des dîners avec des plats vides et des logements sans lits. » Le fait est que, de retour de Londres, où la saison venait de finir à Drury-Lane, Garrick prit la présidence du festival qui devait durer trois jours. Le premier, on tira le canon, on fit aubade à Garrick, on célébra un *oratorio* dans l'église, et l'on mangea le reste du jour, probablement à l'anglaise. Le second, la pluie se mit de la partie et gâta tout; il devait y avoir, à travers les rues, une promenade solennelle, une procession, comme disent les Anglais, d'individus personnifiant les principaux personnages de Shakespeare. Cette espèce de mascarade n'eut pas lieu, ce qui n'empêche pas que l'on montre, dans l'hôtel de ville de Stratford, un écran où elle est représentée. Le troisième jour, il y eut course de chevaux, et l'on fit, comme les précédents, bonne chère. On se figure peut-être que Garrick fut le dieu de la fête? On se tromperait étrangement. Il ne recueillit que des ennuis de ce festival, et il eut tant de regrets de s'en être mêlé que, dans une de ses lettres, il est allé jusqu'à l'appeler son « absurde dada. » Les gens de la campagne, bigots comme ils étaient en Angleterre, il y a un siècle, le regardaient comme un impie, un lieutenant du diable.

Voilà en quoi consista le jubilé du siècle dernier. Tout ce qu'il en est resté, c'est un écran menteur. Cet anniversaire-ci laissera plus de traces, mais lors même qu'on ne dresserait ni théâtres ni statues, Shakespeare se serait vu élever, dans le cours d'une année, plus de monuments autrement durables, que les Anglais n'en ont jamais dédié à quelque homme que ce soit. Cette année sera en effet fameuse dans les annales de la littérature shakespearienne. Ce qu'il se publie d'éditions des œuvres du poète, grandes ou petites, embellies, *illustrated* ou non, ne peut se dire. Outre ces éditions diverses, il a surgi une classe de livres encore plus de circonstance. Ce sont ceux qui ont pour but d'élucider tel ou tel événement

Digitized by Google

de sa vie, telle ou telle particularité de sa renommée. On a disserté en un volume sur ses portraits plus ou moins authentiques; on a écrit un gros livre sur sa maison de Stratford.

Dans ses « Portraits de Shakespeare » (*Life portraits of Shakespeare*), M. Friswell examine la valeur au point de vue de la fidélité des représentations du poète, au nombre de trois, qui ont fixé l'attention des antiquaires; ce sont le buste de l'église de Stratford, le portrait Chandos et la gravure de l'édition de 1623. L'auteur donne l'image photographiée de ces portraits. Le visage, dans le buste de Stratford, n'a rien de commun avec cette tête délicate, distinguée, et un peu morbide, qui est acceptée généralement comme le portrait du poète, et n'est qu'une idéalisation imaginaire. Dans le buste, le front est haut, les joues pleines, la lèvre supérieure longue, la tête chauve et d'une forme ovale, sans aucun développement phrénologique. Dans le portrait Chandos, Shakespeare diffère essentiellement du buste. Il a la peau assez foncée et les yeux bruns, tandis que dans le buste — qui est colorié — le teint est clair, les yeux sont couleur noisette (hazel). On ignore par qui ce portrait a été peint et d'où il vient; le premier maître qu'on lui connaisse est un comédien du nom de Taylor. On a des données plus satisfaisantes sur le portrait de l'édition de 1623. Ce portrait, gravé par Martin Droeshout, d'après une esquisse faite, pense-t-on, par Richard Burbage, directeur de théâtre, du vivant de Shakespeare, serait ressemblant si l'on en croit les vers de Ben Jonson, qui devait bien se rappeler son ami, mort alors depuis sept ans. Ce portrait se rapproche beaucoup du buste de Stratford. Le visage n'a rien de cet air fier et surexcité qu'on prête généralement aux hommes de génie. L'expression en est candide, sereine, intelligente, mais plus pensive que dans le buste, conforme, en un mot, à l'idée que l'on se fait de l'excellent naturel du poète. Par une combinaison du buste et de ce portrait, on pourrait arriver à composer une image qui ne serait peut-être pas bien éloignée de la vérité.

M. Jephson (*Shakespeare, his birth-place*) nous raconte son pèlerinage à Stratford. Il est entré dans Stratford par le bel et vieux pont de quatorze arches légèrement aiguës, construit sur l'Avon au temps de Henry VIII. « Stratford n'a pas le moins du monde l'air ancien, et paraît très pauvre » (surtout quand on vient de Londres). « C'est un amas de masures avec un vilain marché à une extrémité. » Deux ou trois maisons seulement ont l'air remarquable, outre celle vers laquelle le monde civilisé tourne en ce moment les yeux. Cette maison a été isolée dernièrement des maisons environnantes. Elle a été réparée jusqu'à un certain point et quelque peu embellie ». Cependant elle reste ce qu'elle était lorsque Shakespeare y vint au monde. C'est dans cette maison de Henley-Street que s'écoula sa jeunesse, et là, dans chaque chambre, l'admirateur ému de son génie peut voir les mêmes pierres et les mêmes poutres qui furent pendant des années sous les yeux du futur tragique. M. Jephson fait la description de chaque chambre, puis il nous conduit à l'école de Chapel-Street, où Shakespeare enfant apprit « un peu de latin et moins de grec. » Notre pèlerin nous parle enfin de New-Place, ce petit domaine de Shakespeare dans

Digitized by Google

Stratford. Mais ici il faut prendre un autre guide, M. Bellew (*Shakespere's home*). New-Place, bâtie de charpente et de briques, du temps de Henry VII (vers 1490), longtemps par conséquent avant le temps de Shakespeare, appartenait à la famille Clopton, et rentra dans cette maison quelques années après sa mort. New-Place, avec ses dépendances, fut achetée par Shakespeare pour la somme de 60 liv. (1,500 fr.), au terme de Pâques de 1597. En 1602, le poète acheta, pour 320 liv. (8,000 francs), un terrain de 107 acres de superficie, contigu à New-Place, et qui a, depuis ce temps, été regardé comme appartenant à la maison même. Par son testament du 5 mars 1616, il laissa New-Place à sa fille aînée, Susanne (mistress Hall), et c'est là qu'il mourut, le 23 avril suivant, âgé de cinquante-deux ans. Mistress Hall légua New-Place à sa fille, lady Barnard, laquelle mourut avant son mari. A la mort de celui-ci, la maison fut achetée par sir Edouard Walker, et passa à sa fille unique, qui, par son mariage avec sir John Clopton, fit retourner ce petit domaine dans cette famille. Le fils de ce sir John, sir Hugues (portant le même prénom que le fondateur de New-Place) démolit cette habitation et la rebâtit. En 1753, le beau-fils de sir Hugues vendit la nouvelle New-Place au révérend Gastrell, qui, six ans après (1759), la démolit ras du sol, pour n'avoir pas à payer la taxe des pauvres, comme il coupa au pied le mûrier planté par Shakespeare, pour se débarrasser des visites des gens qui venaient s'asseoir un instant sous son glorieux ombrage. Voilà en quelques mots l'histoire de New-Place. C'est à M. Bellew qu'il faut la demander. Il s'est donné beaucoup de peine pour recueillir les documents de tout genre qui se rapportent au grand poète. Toutes ses recherches pour découvrir le registre du mariage de Shakespeare ont été vaines, et il le croit détruit. Que reste-t-il maintenant de ce qui a appartenu au grand homme? Par son testament, il laissa ses habillements à sa sœur Hart; son grand bol d'argent, à Judith Quiney; sa vaisselle, ses bijoux, ses meubles, à Susanne Hall; son épée, à Thomas Combe. Aucun de ces objets n'est parvenu jusqu'à nous. Un livre seul a été conservé, et par le plus grand des hasards. C'est un exemplaire des *Essais* de Montaigne, traduits en anglais par Florio (1603). Il est conservé depuis 1838 dans le *British-Museum*, à Londres. Cet exemplaire de Montaigne porte la signature de Shakespeare. Une lettre, un testament, un contrat, un livre avec sa signature, voilà à peu près tout ce qu'on possède du poète.

Personne n'habite plus la maison de Henley-Street, mais une dame, demeurant tout près, est chargée de sa garde et du soin d'y conduire les visiteurs. Afin de préserver la maison des effets destructeurs de l'humidité, elle est chauffée par des conduits d'eau chaude partant d'une maison voisine. Défense expresse est faite, non-seulement d'y allumer du feu, mais même d'y pénétrer avec de la lumière. Les murs de la chambre où Shakespeare est né et le plafond, qui est très bas, sont littéralement noirs des signatures des visiteurs. On y distingue, entre autres, celles de Walter Scott sur la fenêtre et de Thackeray au plafond; quant à d'autres noms, tels que ceux de Byron et de Washington Irving, ils ont été rendus presque illisibles par les noms obscurs qui ont débordé sur eux.

Digitized by Google

Revenons au festival. Cette après-midi, les sociétés des ouvriers de Londres dites *les Bergers*, *les Forestiers*, *les Drôles-de-Corps*, se sont rendues, musique en tête et bannières déployées, sur ce monticule conique voisin du Regent's-Park, et bien connu sous le nom de Primrose-Hill. A partir d'aujourd'hui, il sera appelé Shakespeare-Hill. Au pied du monticule, l'acteur Phelips a planté un jeune chêne au bruit de toutes les musiques. On l'a baptisé, on a prononcé des allocutions, lu une ode, et la fête s'est terminée là par trois hourras formidables.

Il y a eu fête également au Palais-de-Cristal, et ce soir tous les théâtres donnent une ou plusieurs pièces de Shakespeare ou au moins un *à-propos*. Au Palais-de-Cristal, on a élevé sur la terrasse une statue colossale du poète, ayant autour de lui les figures de moindres dimensions de Sophocle, Pétrarque, Dante et Schiller. Ce qui a surtout attiré la foule, c'est la reproduction exacte et minutieuse de la maison de Henley-Street dans l'intérieur du palais. Elle est là, de la même grandeur, avec la même forme, les mêmes teintes, dans le même état enfin qu'à Stratford. On y circule. On a formé aussi une *cour* consacrée à Shakespeare; c'est un musée où se trouvent reproduits par le moulage, le buste de Stratford, la pierre tumulaire de l'église et toutes sortes d'objets. Je passe sous silence tous les dîners que donnent les sociétés littéraires, artistiques, etc., etc. Vous pouvez être assuré que les convives mangeront et boiront vaillamment en l'honneur du grand poète. Rien ne manquera donc à l'éclat de cette fête commémorative de la naissance de Shakespeare, qui n'avait probablement jamais rêvé des hommages aussi enthousiastes. C'était un homme simple, que ne tourmentait pas beaucoup l'ambition de la gloire; il ne se regardait pas comme un grand homme. Quand il eut gagné quelque fortune, il vint tranquillement vivre dans sa ville natale, cultiva son jardin et ne songea pas à publier ses œuvres. Shakespeare, et après lui Walter Scott, furent exempts, comme bon nombre d'écrivains anglais d'ailleurs, de cette mesquine vanité que les libraires savent si bien exploiter où ils la rencontrent. Il n'aspira qu'à vivre comme tout le monde; je veux dire que, Anglais, il s'efforça de fonder une maison. Il y réussit, et ce après quoi tant de pauvres esprits courent sans pouvoir l'atteindre, la renommée, il l'a acquise sans la rechercher, et quelle renommée!

JUST. AMÉRO.

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU TRENTE-HUITIÈME VOLUME

MARS et AVRIL 1864. (13e année. — 2e série.)

LE STOÏCISME A ROME. EPICTÈTE, par M. B. AUBÉ 5

UNE NOUVELLE APOLOGIE DE MARIE-STUART, par M. LÉO JOUBERT 45

YAMINA, scènes de la vie saharienne (3e partie), par M. THÉODORE SIDARI. 65

UN PARISIEN A JAVA (1re partie), par M. ALFRED DELVAU 89

L'ALLEMAGNE ET LE MOUVEMENT DES NATIONALITÉS EN EUROPE 124

LE ROMAN CONTEMPORAIN, par M. E. DELAPLACE. 138

REVUE CRITIQUE : *La Légende celtique et la poésie des cloîtres en Irlande*, de M. DE LA VILLEMARQUÉ, par M. le baron ERNOUF. — *Littératures anciennes et modernes*, de MM. HURÉ et PICARD, par M. L. DEROME. — *Études sur la folie*, de M. SAUZE, par M. J. TISSOT.—*Le Nirvâna bouddhique*, de M. J.-B.-F. OBRY, par M. le docteur RENÉ BRIAU. — *Relations de l'Empire romain avec l'Asie orientale*, de M. REINAUD, par M. E. BEAUVOIS. — *Les Charmettes, J.-J. Rousseau et Mme de Warens*, de M. Arsène HOUSSAYE, par M. E. D. 168

CHRONIQUE LITTÉRAIRE, par M. A. CLAVEAU. 179

REVUE MUSICALE, par M. WILHELM 186

CHRONIQUE POLITIQUE, par M. ALPHONSE DE CALONNE. 195

LES BERSAGLIERS DE L'ARMÉE ITALIENNE, par M. le major CORSI 209

LES CROISEMENTS DANS LES RACES D'ANIMAUX DOMESTIQUES, par M. le comte GUY DE CHARNACÉ. 239

UN PARISIEN A JAVA (2e partie), par M. ALFRED DELVAU. 271

LE ROMAN RÉALISTE EN ALLEMAGNE : OTTO MULLER, par M. A. BUCHNER 297

DE QUELQUES CARACTÈRES DE LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE, par M. LÉON LEFÉBURE . 325

CE QUE PEUT RACONTER UNE GRILLE DE FER : DE L'INFLUENCE DES FEMMES SUR L'ARCHITECTURE AU XVIIIe SIÈCLE, par M. CÉSAR DALY, architecte. 337

LOUIS FRANCETOT, SA VIE ET SES OEUVRES, nouvelle, par M. ARTHUR BAIGNÈRES. . . . 351

REVUE CRITIQUE : *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, de M. le comte RUSSELL-KILLOUGH, par M. le baron ERNOUF. — *La Mer polaire*, de M. Ferdinand DE LANOYE, par M. EMILE JONVEAUX. — *Correspondance inédite de Collé*, édition de M. H. BONHOMME, par M. B. E. 382

Digitized by Google

Chronique littéraire, par M. A. CLAVEAU 389
Revue musicale, par M. WILHELM 396
Chronique politique, par M. Alphonse DE CALONNE 402

Les Idées modernes chez un politique du XIVe siècle : Pierre du Bois, par M. Edgard BOUTARIC 417
Les Règlements danois et autrichiens sur la navigation des peuples neutres (16 février et 3 mars 1861), par M. HAUTEFEUILLE 448
Le Roman contemporain en Angleterre, scènes de la vie de province, (1re partie), par M. Ernest BOYSSE 463
Des Origines et du Développement du commerce extérieur de la Russie (1re partie), par M. C. DE CARDONNE 504
L'Exploitation des chemins de fer en France et les critiques dirigées contre elle, par M. Henri VIERNE 537
La Maison de Rocagirade, mœurs et paysages de la Catalogne (1re partie), par M. CAMBOULIU 564
Le Programme de l'École libérale de 1830, par M. Edouard BOINVILLIERS, maître des requêtes au conseil d'État 594
Travaux des Académies et Sociétés savantes : Sciences économiques et politiques. — Bibliographie — VIII — par M. Em. LEVASSEUR 619
Revue critique : *Souvenirs d'un diplomate : la Pologne*, de M. le baron Bignon, par M. Léo JOUBERT. — *Cinq mois de préfecture en Sicile*, de M. E. Falconcini, par M. le baron ERNOUF. — *La Tour Saint-Jacques de Paris*, du docteur Brois, par M. B. E 630
Chronique littéraire, par M. A. CLAVEAU 638
Chronique politique, par M. Alexandre PEY 646

Des Rapports de la Religion et de l'Etat (1re partie), par M. Ad. FRANCK, de l'Institut 657
La Maison de Rocagirade, mœurs et paysages de la Catalogne (2e partie), par M. CAMBOULIU 682
Des Navires à éperon, par M. le contre-amiral LABROUSSE 715
Le Roman contemporain en Angleterre, scènes de la vie de province, (2e partie), par M. Ernest BOYSSE 727
Des Origines et du Développement du commerce extérieur de la Russie (2e partie), par M. C. DE CARDONNE 759
Création d'un grand port sur la côte française de la mer du Nord, par M. Thém. LESTIBOUDOIS, conseiller d'Etat 792
La Poétique et la Rhétorique chez les Hindous au moyen age, par M. A. PHILIBERT-SOUPÉ 807
Travaux des Académies et des Sociétés savantes . Sciences physiques, naturelles et médicales — X — par M. Henri MONTUCCI 822
Chronique littéraire, par M. A. CLAVEAU 838
Chronique politique, par M. Alexandre PEY 846
Le Festival de Shakespeare : correspondance de Londres, par M. Just. AMÉRO . . . 857

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

2e SÉRIE. — N° 3. 31 MARS 1864.

ATHENÆUM FRANÇAIS

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA

REVUE CONTEMPORAINE

Bulletin critique.

Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées, par MM. PRIVAT-DESCHANEL et Ad. FOCILLON. Paris, Ferd. Tandou et Ce. 1864.

On a beau se plaindre du caractère superficiel des connaissances des gens du monde, ce caractère est une nécessité de notre siècle. Tout le monde bégaye aujourd'hui, à tort ou à travers, il est vrai, un peu de chimie et de physique, de géologie et de paléontologie, d'histoire naturelle et d'astronomie; tandis que si nous regardons dans le passé, nous voyons que l'homme de loi n'était que cela et ne connaissait que son Justinien et son Cujas; que le médecin, le négociant, l'ingénieur, étaient tout entiers à leur profession et ne savaient rien au delà. Aujourd'hui, il est impossible de se borner aux seules connaissances indispensables à sa profession; les sciences s'enchaînent les unes aux autres de telle façon qu'elles ne peuvent plus rester isolées, et qu'on est obligé de savoir un peu de tout. L'ingénieur, le médecin, l'agronome, le négociant ne peuvent aujourd'hui se passer des connaissances collatérales qui se rapportent plus ou moins à leurs professions. C'est là ce qui rend surtout nécessaire un livre comme celui dont MM. Privat-Deschanel et Ad. Focillon viennent de publier le premier volume : un *Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées*, réunissant, comme ils le disent dans leur préface, sous une forme succincte et dans un langage qui se rapproche le plus de celui des gens du monde, les principes fondamentaux, les faits les plus incontestables et les applications diverses des sciences mathématiques, physiques, chimiques, naturelles, médicales et agricoles. Les auteurs, assistés d'une nombreuse réunion de savants distingués, ont su heureusement vaincre toutes les difficultés que présentait une tâche aussi colossale; ne pouvant tout donner, ils ont sagement choisi les faits les plus intéressants et les mieux constatés, tout en évitant, autant que possible, le langage spécial, et souvent embarrassant, que chaque science a dû adopter. C'est, en un mot, un livre utile et commode à consulter par tout homme intelligent. Les nombreuses gravures intercalées dans le texte se font remarquer par leur précision et par leur netteté, et nous ne saurions assez louer le soin qu'ont mis les éditeurs, M. Tandou et Ce, dans l'exécution de la partie typographique de l'ouvrage. H. M

Examen du livre de M. Darwin, sur l'Origine des Espèces, par P. FLOURENS, membre de l'Académie française. Paris, Garnier frères. 1864.

Voici d'excellentes leçons d'histoire naturelle, des leçons qu'on aime comme tout ce qu'écrit M. Flourens, et que l'on comprend sans effort, grâce à l'élégante clarté du style. Dans les premiers chapitres, l'auteur montre que M. Darwin se trompe lui-même, et fait illusion aux autres, par un abus constant du langage figuré; et que, contrairement à son opinion, l'espèce est fixe; que, loin d'être venues les unes des autres, comme il le veut, les diverses espèces sont restent éternellement distinctes. L'*élection naturelle* et la *concurrence vitale* qu'imagine l'auteur anglais sont pour M. Flourens une occasion d'établir la *fixité des espèces* et, par suite, de combattre la *génération spontanée*. « Que d'idées obscures, que d'idées fausses! Quel jargon métaphysique jeté mal à propos dans l'histoire naturelle, qui tombe dans le galimatias dès qu'elle sort des idées claires, des idées justes! Quel langage prétentieux et vide! Quelles personnifications puériles et surannées! O lucidité! O solidité de l'esprit français, que devenez-vous? » Ce n'est pas tant le livre de M. Darwin que le système

Digitized by Google

de la *génération spontanée* qui provoque ces exclamations. Pour le secrétaire de l'Académie des sciences, la *génération spontanée* est une hydre dont il veut d'un seul coup abattre toutes les têtes. Il marche contre elle armé de nombreux arguments et de preuves convaincantes. Après avoir nettement distingué l'*espèce* et la *variabilité* de l'espèce, il passe en revue les expériences de M. Decaisne, celles de M. Naudin sur l'hybridation dans les végétaux, et les siennes propres sur l'hybridation dans les animaux. Il rappelle les observations de Ridi, de Swammerdam, de Malpighi, de Réaumur et de de Geer sur la génération des insectes, celles de van Beneden sur la génération des vers parasites, et de Balbiani sur celle des infusoires. Partout il montre la vie procédant de la vie. La *génération spontanée* n'est donc qu'une erreur surannée à laquelle les récentes expériences de M. Pasteur ont donné le coup de grâce. S. R.

Des rapports entre la Géographie et l'Economie politique, par M. Jules DUVAL, ancien magistrat, etc., etc. Paris, A. Bertrand. 1864.

Directeur de *l'Economiste Français*, et venant d'être nommé secrétaire de la Société de géographie (le travail que nous annonçons a, en partie, été lu à cette dernière société), M. Duval a tenu à prouver que la réunion de ces deux sciences en sa personne n'est pas purement accidentelle, un fait individuel; non, elles se tiennent et sont liées entre elles par d'intimes rapports. L'auteur le prouve en montrant la profonde et constante influence que les conditions géographiques d'un pays (sol, climat, configuration, eaux, produits, etc.) exercent sur les conditions d'existence de l'individu, de la société; l'économie politique est donc grandement tenue de s'occuper de la géographie, qui est d'une importance capitale pour tous les problèmes que traite la première. Peut-être, dans l'entraînement de la thèse, notre excellent confrère va-t-il parfois trop loin; il nous semble, notamment, ne pas assez tenir compte de ce fait, que si, à l'origine, l'homme est l'esclave de la nature, il en devient le maître, à mesure qu'avec son intelligence se développent le savoir et l'art; la dépendance de la société et de l'homme, du sol qui les porte, faiblit, de cette façon, d'étape en étape. Tantôt par les isthmes et tantôt par les canaux, la société avancée déjoue les influences que la configuration du sol devait exercer sur sa manière de vivre; en créant ici des ports, en construisant ailleurs des digues, en desséchant autre part les lacs, l'homme moderne se soustrait à la domination que les caprices de la constitution hydrographique allaient faire peser sur lui; par l'abattage des forêts et par les reboisements, il transforme le climat même; par le drainage, il change la nature du sol, etc., etc. Le fond de la thèse soutenue par M. Duval n'en reste pas moins vrai : de sérieuses connaissances géographiques sont indispensables à l'économiste qui ne veut pas raisonner en l'air, et désire donner une portée pratique au résultat de ses recherches. De nombreux et ingénieux aperçus, jetés comme preuves à l'appui de sa thèse, à travers le Mémoire, témoignent à merveille que M. Duval pratique lui-même, et largement, le précepte qu'il recommande avec une chaleur si convaincue : il étudie la terre en même temps que l'homme et la société. Nous sommes d'accord aussi avec M. Duval pour trouver que les économistes ne sont pas seuls, peut-être, à ne pas cultiver les études géographiques avec tout le soin qu'elles méritent; en général, la géographie est loin d'occuper chez nous la place que son importance réelle lui assignerait; on étudie trop peu la géographie en France. Mais la faute en est-elle au public seul? les représentants de cette science ne font-ils pas leur possible, et comme à dessein, pour en rendre les abords des plus raides, pour la faire aussi peu attrayante que possible? Où sont chez nous les Humboldt, les Charles Ritter, qui savent, dans leurs livres de géographie, mettre au service d'une vaste et profonde science l'éclat de l'intelligence et l'attrait de la belle forme? Si beaucoup d'écrivains géographes nous parlaient géographie avec cette clarté dans la forme et cette élévation dans les vues qui distinguent le Mémoire de M. Duval, la propagande en faveur de la géographie se ferait toute seule.

HORN.

Den danske Erobring of England og Normandiet (La Conquête de l'Angleterre et de la Normandie par les Danois), par J.-J.-A. WORSAAE. In-8. Copenhague, 1863.

Quoique la race danoise ait été renfermée par la nature dans d'étroites limites et qu'elle n'ait jamais compté plus de deux millions d'individus, elle n'a pas moins eu, à trois différentes époques, une assez grande surabondance de forces pour soumettre la Normandie et l'Angleterre (Xe et XIe siècles), plus tard les côtes méridionales de la Baltique (XIIe et XIIIe siècles), enfin pour obtenir l'hégémonie dans l'union scandinave, qui comprenait la Norvége et la Suède avec la Finlande (1397-1520). C'est de la première de ces périodes que M. Worsaae, l'illustre archéologue, vient de raconter l'histoire. Il parle successivement de l'état du Danemark dans les temps héroïques; des premières expéditions des *Vikings* ou pirates, sous Charlemagne; de leur établissement en Normandie et en Angleterre; de la conquête de l'Angleterre sous les rois Sven (Suénon) et Knud (Canut); de la fin de la domination danoise sous Hardeknud; des efforts infructueux tentés par les rois de Danemark pour reconquérir la Grande-Bretagne, et de leur alliance à ce sujet avec les rois de France; enfin, des traces de la domination danoise dans les institutions, les mœurs et les dialectes de la Normandie et de l'Angleterre.

M. Worsaae expose sincèrement les déprédations et les cruautés commises par les ancêtres du plus doux des peuples; il les qualifie comme elles le méritent.

Digitized by Google

ritent; mais il a su mieux que tous ses devanciers faire ressortir les parties brillantes de ce sombre tableau ; il a montré que les anciens Danois, si redoutables sur mer, apportaient la sécurité, des institutions libérales et des principes d'ordre et de force chez tous les peuples au milieu desquels ils s'établissaient. Aussi les colonies fondées par eux furent-elles du nombre des pays les plus florissants du moyen âge. M. Worsaae a puisé à toutes les sources latines, françaises, anglo-saxonnes, irlandaises, islandaises et danoises. C'est surtout dans ces dernières, ainsi que dans la numismatique, l'archéologie et la philologie, qu'il a trouvé des faits nouveaux à ajouter à l'excellente *Histoire des Expéditions maritimes des Normands* par Depping, et à celles des Anglo-Saxons par Turner et Lappenberg. Il a épuisé la matière et l'on peut affirmer que, dans l'état actuel de la science, il n'y a plus rien à glaner derrière lui. On peut traduire son ouvrage, mais ce serait peine perdue que de vouloir en faire un plus complet. E. BEAUVOIS.

Histoire du Sénat de Savoie et des autres compagnies judiciaires de la province, par Eug. BURNIER, t. I, grand in-8. Paris, Durand. 1864.

M. Burnier, membre d'un des tribunaux de la Savoie, s'est proposé de faire connaître l'histoire du Sénat ou Parlement de cette province. Après avoir exposé brièvement l'état de la justice en Savoie au moyen âge, M. Burnier entame avec détail son sujet au moment où notre roi François Ier (1536), maître de Chambéry, y installe un parlement avec un présidial à Annecy. Le Sénat remplaça cette haute Cour après le départ des Français (1559), et conquit rapidement un pouvoir quasi souverain. Nous en suivons l'histoire jusqu'à la nouvelle invasion française de 1690, époque où il était présidé par Antoine Favre, l'un des plus illustres jurisconsultes de son temps, le père d'une des premières compagnes de Mme de Chantal et l'aïeul du célèbre grammairien Vaugelas.

Le second volume comprendra la suite de cette histoire jusqu'en 1848. Comme le premier, il sera accompagné de nombreuses et curieuses pièces justificatives. M. Burnier a bravement entrepris de fouiller les volumineuses archives du Sénat de Savoie. Il a dressé une liste complète de tous les membres de cette compagnie.

Ce livre mérite de sérieux éloges. Assemblée politique autant que judiciaire, le Sénat de Savoie se trouve naturellement mêlé à tous les grands événements de notre histoire, et cependant, M. Burnier a su éviter le péril des généralités et ne jamais s'éloigner de son véritable sujet. « Les gloires de la Savoie, dit-il, qui sont aujourd'hui celles de la France, ont besoin d'être mieux connues et mieux appréciées. » Il est à désirer que quelques érudits imitent M. Burnier, et bientôt notre nouvelle province sera connue comme elle est digne de l'être.

E. DE BARTHÉLEMY.

Histoire de la Guerre d'Ecosse, par Jean DE BEAUGUÉ, gentilhomme français, avec une introduction par le comte de MONTALEMBERT, 1 vol. in-8. Paris, Aubry. 1864.

Cette curieuse réimpression fait connaître en détail la campagne de la petite armée française envoyée par le roi Henri II au secours de la régente d'Ecosse en guerre avec l'Angleterre, de 1548 à 1550. C'est un document véritablement important pour l'histoire de cette période. André de Montalembert, seigneur d'Essé, qui s'était peu de temps auparavant couvert de gloire en défendant Landrecies contre les Impériaux, eut le commandement en chef de l'expédition avec le titre de lieutenant général du roi. Dans une introduction intéressante, M. le comte de Montalembert fait connaître la biographie de son parent en résumant l'œuvre de Jean de Beaugué. Il signale en commençant les obscurités résultant de l'usage des vieux historiens de désigner les personnages de leur temps par le nom de leur fief, usage que Montaigne qualifie de « vilain et de très mauvaise conséquence. » Qui se doute en effet, en lisant les mémoires du temps et même le récit de Beaugué, que M. d'Essé est un Montalembert?

En résumé, ce livre sera lu avec plaisir et avec fruit, et il occupera une place importante dans la bibliothèque de toute personne curieuse de connaître à fond l'histoire de France au XVIe siècle.

E. DE B.

Les Etats confédérés et l'Esclavage, par F.-W. SARGENT de PHILADELPHIE, in-8. Paris, Hachette. 1864.

Il est triste de voir un peuple puissant par l'étendue et la fécondité de son territoire, florissant par son commerce, et occupant, parmi les pays civilisés, une place distinguée, se séparer tout à coup en deux camps ennemis, et dépenser, dans une lutte fratricide, son sang et ses trésors. Tel est le spectacle que présentent les Etats-Unis après plus de trois quarts de siècle de paix et de prospérité. A quelles causes faut-il attribuer cette brusque scission? Ces causes sont de diverses natures, mais il en est une qui les domine toutes : c'est l'esclavage. Lorsque les Etats de l'Union eurent conquis leur indépendance en 1776, ils sentirent le besoin de rester unis pour en assurer la durée. Une fédération, où entrèrent des Etats d'organisation et de mœurs différentes, fut ainsi formée. Au Nord, le travail était libre; dans le Sud, régnait l'esclavage. Les provinces du Nord se firent donc complices de la plus odieuse des iniquités en s'alliant à celles dont le revenu le plus net provenait du travail des esclaves. Les alliances, aussi bien que l'amitié, ne peuvent durer longtemps si elles ne sont contractées entre parties honnêtes et pour un but louable; c'est pourquoi il ne faut pas trop s'étonner des résultats produits par la fédération américaine, et de la rupture dont nous voyons se

Digitized by Google

dérouler sous nos yeux les sanglantes péripéties. Il paraît certain, ainsi que l'établit M. Sargent dans son ouvrage, que, si les fédéraux ne sont pas exempts de torts, les confédérés doivent assumer la plus grande partie de la responsabilité de la sécession. Pourquoi, en effet, s'obstiner, en plein XIXe siècle, à maintenir cette déplorable institution de l'esclavage? pourquoi en faire, pour ainsi dire, le premier de leurs dogmes religieux et politiques? Pourquoi s'aveugler au point de ne pas voir que le sol s'épuise rapidement, que toute industrie est paralysée par le travail inintelligent des noirs, et que l'état d'ignorance et d'abjection de ces derniers met la démoralisation dans les familles mêmes des maîtres? Il semble, toutefois, qu'il y ait dans cette obstination des Sudistes quelque chose de providentiel, et que les efforts faits pour le maintien de l'esclavage doivent amener son abolition. Car, si les confédérés triomphent et forment un Etat séparé, cet Etat doit périr, dans un temps plus ou moins éloigné, par l'extension démesurée du travail servile. Si, au contraire, le Nord est vainqueur et fait rentrer de force les insurgés au sein de l'Union; les esclaves seront affranchis moyennant une indemnité accordée à ceux qui les possèdent. M. Sargent, en terminant son livre, conseille au gouvernement français d'user de sa légitime influence pour maintenir la république intégrale des Etats-Unis. C'est, selon lui, la seule conduite digne de la politique traditionnelle et des vrais intérêts de notre pays.

ANATOLE MOULHARAC.

Réfutation de la Vie de Jésus, de M. Renan, par M. l'abbé ORSINI. Paris, Dentu.

Cette réfutation, quoique courte, est une des plus substantielles qu'ait provoquées la publication de ce livre, autour duquel il s'est fait tant de bruit. M. Orsini, qui a montré, dans sa *Vie de la Vierge*, ouvrage resté justement populaire, à quel point tout ce qui concerne l'Orient lui était familier, était plus compétent que personne pour faire justice des creuses et sonores hypothèses de M. Renan. Malgré le juste ressentiment qu'excite en lui l'insulte faite à des convictions profondes, étayées d'une saine érudition, M. Orsini sait conserver son sang-froid, rare et précieux avantage dans une semblable controverse. Il rend même justice aux qualités de style du livre qu'il combat, notamment à cette description de la Galilée, description un peu fantastique toutefois, et qui figurerait plus convenablement dans un conte des *Mille et une Nuits* que dans un ouvrage qui a la prétention d'être historique. Il suit pas à pas cet Evangile-Renan, apocryphe s'il en fût jamais, discute avec un sérieux un peu ironique, et réduit à néant toutes les conjectures, toutes les inductions plus que hasardeuses sur lesquelles se base le rationalisme fantaisiste de l'auteur. Nous engageons fort les personnes qui ont jugé à propos d'enrichir leurs bibliothèques de ce livre, où brille parfois un talent tristement employé, à y joindre comme corollaire ou comme contre-poison l'érudite et piquante brochure de M. Orsini.

E. DE V.

L'Intrigue du Collier, par M. L. SEUBERT. Paris, J. Tardieu.

« Sans passions politiques, sans système préconçu, nous avons voulu raconter la véritable histoire de l'intrigue du collier, si improprement nommé le Collier de la Reine. Ce ne sera pas notre faute si ce récit fait, à son tour, le procès aux mauvaises passions de nos pères et aux mensonges romans de notre époque. » Ces lignes, empruntées au préambule de ce petit livre, en expliquent suffisamment le sujet et le but. Cette analyse est faite avec conscience et aussi complète qu'il était possible de le faire dans un cadre aussi restreint. Ainsi que M. Campardon, qui a récemment publié des documents curieux et inédits sur cette trop fameuse affaire, M. Seubert réhabilite pleinement Marie-Antoinette, et proteste contre ces calomnies odieuses et plus que jamais inexcusables aujourd'hui, contre ces haines que le martyre même n'a pu désarmer. Le seul reproche qu'on puisse adresser à l'auteur de ce livre est une indulgence excessive pour le cardinal de Rohan. Si la bonne foi de ce personnage ne peut être mise en doute, on ne saurait blâmer trop sévèrement son excessive crédulité, dont la seule explication raisonnable fait peu d'honneur à sa moralité. Si M. de Rohan n'avait pas été un prélat d'une conduite fort légère, il n'aurait pas entretenu avec une femme telle que Mme de Lamotte des relations dont on peut sans témérité suspecter l'innocence, et cette intrigante n'aurait jamais eu l'idée de tenter son audacieuse escroquerie.

E. DE V.

Campagnes et Stations sur les côtes de l'Amérique du Nord, par M. du HAILLY. Paris, Dentu. — *Trois ans d'esclavage chez les Patagons*, par M. GUINNARD. Paris, Brunet.

Il nous a paru piquant de réunir ces deux ouvrages, qui nous transportent tour à tour aux deux extrémités du continent américain. Le livre de M. du Hailly se fait lire d'un bout à l'autre avec intérêt, bien qu'il ne tienne pas tout à fait les promesses de son titre. C'est moins un récit d'aventures personnelles qu'un recueil d'observations, généralement fines et judicieuses, sur les mœurs et la société américaines. Dans ces notes, évidemment prises sur les lieux, l'auteur fait preuve d'une louable impartialité; il a su voir le bon et le mauvais côté de la race anglo-saxonne, et caractériser avec beaucoup de justesse cette vitalité exubérante, qui se traduit parfois en funestes entêtements, en regrettables excentricités, mais produit aussi des prodiges. Deux chapitres seulement de ce livre sont de vrais récits d'excursions : l'un concerne l'Acadie (Nouvelle-Ecosse), cette colonie française que l'incurie du gouvernement de Louis XV a livrée à

Digitized by Google

l'Angleterre, et où l'on retrouve encore, surtout dans les parages écartés, non-seulement l'usage de notre langue, mais les divers accents de nos vieilles provinces, et aussi le souvenir de la métropole française. L'autre chapitre est une relation intéressante d'un des épisodes les moins connus de la dernière guerre de Russie, l'attaque infructueuse d'une force navale anglo-française contre l'établissement russe de Pétropavlosk.

Nous passons maintenant, avec M. Guinnard, des glaces boréales aux glaces australes. Malgré l'inexpérience littéraire, visible dans plusieurs passages de ce récit, M. Guinnard a un grand avantage sur la plupart des voyageurs; il en est peu qui soient revenus d'aussi loin que lui. Il est bien rare qu'un Européen visite impunément ces tribus plus qu'inhospitalières, sauvages et cruelles comme les latitudes reculées qu'elles habitent. M. Guinnard a passé chez les Patagons trois années de captivité pires que la mort. Il lui a fallu des miracles d'énergie pour survivre à leurs barbares traitements et pour leur échapper. Il a donc été, bien malgré lui, plus à portée qu'aucun autre, sans en excepter même M. de Tounens, d'observer les mœurs, les usages, d'étudier même quelque peu la langue de ces centaures de l'Amérique australe. Les détails qu'il donne à ce sujet contiennent de véritables révélations ethnologiques. D'après ce qu'il nous apprend de la haine héréditaire de ces Indiens pour les chrétiens, des formes régulières de leur langage et de certaines coutumes religieuses assez compliquées qui semblent des débris d'une ancienne civilisation, enfin, des réminiscences qu'ils conservent de contrées chaudes et fertiles dont les chrétiens les ont expulsés, il semble qu'on doit voir dans ces sauvages indomptables un reste des tribus les plus belliqueuses jadis maîtresses des régions centrales de Buenos-Ayres et même du Brésil. Ce sont les anciens possesseurs du pays, graduellement refoulés, par les conquêtes espagnoles et portugaises, jusque dans ces parages âpres et désolés du Sud, région maudite, où la poursuite devenait impossible, et qui d'ailleurs ne valait pas la peine d'être convoitée. On comprend l'emportement incessant du pillage et de la vengeance chez les hommes de cette race déshéritée, chez lesquels pourtant M. Guinnard a reconnu une intelligence assez vive et même quelques lueurs de bons instincts. Certains détails tout à fait rebutants sur la malpropreté et la férocité de ces indigènes auraient pu être passés sous silence ou plus discrètement indiqués Néanmoins, on ne lira pas sans émotion le récit de ces terribles aventures, récit qui offre des garanties incontestables de sincérité.

B. E.

Histoire de l'Expédition de Cochinchine en 1861, par M. L. PALLU, Paris, Hachette.

Ainsi que l'indique son titre, cette relation, écrite par un témoin oculaire, sur des documents officiels, ne comprend que la période du commandement de l'amiral Charner, c'est-à-dire la prise de Ki-hoa et de My-thô. L'auteur joint, à l'exposé des faits, d'intéressants détails sur le caractère et les mœurs des Annamites ; il fait observer avec raison qu'il faut du temps à un pareil peuple pour se familiariser avec le contact de la civilisation européenne, et en comprendre le bienfait. Il juge sévèrement les chrétiens annamites, et, sous ce rapport, ses appréciations ne sont pas pleinement conformes à celles d'autres officiers, qui ont fait également partie de l'expédition. Peut-on en vouloir sérieusement à ces infortunés de ne croire qu'avec hésitation à une délivrance si longtemps attendue, et de se méfier encore de l'avenir? Nous avons remarqué aussi, dans l'œuvre estimable de M. Pallu, quelques négligences regrettables de style. Ainsi, il nous dit que « les Annamites ne manquent pas de courage, et ont même de la bravoure, » ce qui rappelle, à première vue, ce mot d'un vaudeville célèbre : « Fils d'un riche capitaliste qui a de l'aisance. » L'auteur a voulu dire, sans doute, que ce peuple ne manque ni d'énergie, ni d'initiative, mais il aurait dû définir plus clairement sa pensée. Malgré ces légers défauts, le livre de M. Pallu est un des plus instructifs qui aient été écrits sur l'expédition de Cochinchine, et nous regrettons qu'un scrupule de modestie exagéré ait empêché l'auteur d'en faire le récit complet.

B. E.

Un Voyage autour du Japon, par M. LINDAU. Paris, Hachette.

L'auteur de ce livre a séjourné au Japon en 1861 e 1862. Il a visité avec quelque détail des parages encore peu fréquentés par les Europens, et ses notes contiennent des renseignements curieux, bien qu'incomplets, sur la lutte sourde qui se poursuit dans cet empire entre le parti libéral, qui a ouvert les portes du Japon, et le vieux parti rétrograde, encore fidèle à la politique d'exclusion et d'immobilité. Il pense que tôt ou tard cet antagonisme finira par un conflit dans lequel l'avantage restera sans doute aux auxiliaires des Européens, mais alors l'indépendance politique du Japon sera compromise sans retour. Nous verrions sans trop de regret, pour notre part, la chute de ce despotisme moitié théocratique, moitié féodal, qui a tant de sang chrétien à sa base, et ne doit sa longue durée qu'à l'asservissement automatique des classes inférieures. Aujourd'hui encore, les esprits les plus libéraux parmi l'aristocratie japonaise ne subissent qu'avec une hésitation visible le contact de la civilisation. Sous prétexte de sauvegarder la sécurité des résidents européens, ils s'efforcent de les isoler le plus possible des castes populaires, en multipliant autour d'eux des gardes dont la surveillance assidue ressemble fort à de l'espionnage, tandis que les fanatiques rétrogrades prêchent et pratiquent l'assassinat. Mais ces dernières barrières d'un despotisme suranné chancellent déjà sous l'irrésistible effort de la civilisation. Seulement, nous croyons qu'ici, pas plus qu'ailleurs, elle ne

Digitized by Google

saurait se passer du christianisme, qui a une glorieuse revanche à prendre au Japon, en émancipant et relevant ce peuple énervé systématiquement par les castes dominatrices. E. DE V.

Lady Lisle, par miss M.-E. BRADDON, traduit de l'anglais par Charles-Bernard DEROSNE, in-12. Paris, Hachette. 1863. — *Le Capitaine du Vautour*, in-12. Même auteur, même traducteur, même éditeur. 1863.

Miss Claribel Merton se trouve veuve de sir Reginald Lisle lorsque commence cette histoire. Elle habite Lislewood avec son fils Rupert. Il leur survient un hôte; c'est un ci-devant capitaine au service de la Compagnie des Indes, sir Arthur Walsingham, amoureux de Claribel, et prétendant agréé à sa main avant son mariage avec sir Reginald. Ayant appris le veuvage de lady Lisle, le capitaine a quitté le service, et Claribel, cette fois, l'accepte pour mari. Mais, huit années auparavant, sur le point même de s'embarquer pour l'Inde, où son désespoir d'amour le faisait retourner, le capitaine Arthur, fasciné subitement par une femme d'une beauté singulière, l'avait épousée. Il allait quitter l'Angleterre avec elle, lorsqu'il apprit à quelle indigne créature il venait de se lier pour jamais. Il partit seul. Quelques années plus tard, il se retrouva devant cette femme funeste. Il la retrouva dans l'Inde, et compagne de l'un de ses supérieurs. Celui-ci, le major Varney, peu de temps après le mariage de notre capitaine, tout à coup, un jour, arrive à Lislewood. Il y arrive avec la première femme de son malheureux camarade, qu'il amène près de l'autre. Il est venu à Lislewood pour s'y livrer à une entreprise criminelle. Le capitaine sera réduit à ne pouvoir rien empêcher sans se perdre. Le major enlève le fils de lady Lisle, qu'il relève sans vie d'une chute de cheval qu'il vient de provoquer. Son but est de substituer plus tard à l'infortuné sir Rupert, dont on ne retrouvera pas le cadavre, et dont la mort ainsi ne pourra être avérée, un jeune homme du même âge et de figure semblable. Un serviteur de lady Lisle, lequel a commis un meurtre jusque-là ignoré, mais découvert par le major, se trouve livré à la discrétion de ce démon d'intrigue, contraint dès lors de servir ses projets, et, premièrement, de quitter Lislewood en emmenant sa femme et son fils, très propre à la substitution. La criminelle manœuvre réussit : à quatorze ans de là, le fils du domestique James Arnold est pris, par lady Lisle, pour son propre fils en personne, et le major, assuré de la complaisance autant que de la discrétion de ses complices, partage (tel était son but), à Lislewood même, où il s'est installé, la fortune et les jouissances du faux sir Rupert Lisle. Mais le père de celui-ci, James Arnold, mal payé par le major Varney, et traité par lui avec la dureté la plus grande, une nuit, assassine ce triomphant scélérat, pendant que le faux sir Rupert, en punition d'un acte odieux, est laissé pour mort par un bohémien, et expire au bout de quelques jours. La femme d'Arnold, qui meur presque aussitôt, dévoile tout ce que nous savons. Sir Rupert Lisle, qui avait survécu à sa terrible chute, est retrouvé, et le bonheur renaît à Lislewood.

George Duke, capitaine du vaisseau *le Vautour*, est l'époux de Millicent Markham. Le cousin de Millicent, Darrell Markham, est détroussé un soir, et laissé presque mort sur la grande route. Le capitaine George Duke, d'après de nombreux témoins, venait de l'y précéder, et c'est lui que Darrell accuse. Il l'a parfaitement reconnu : c'est son assassin. Le capitaine, de son côté, prouve qu'avant, pendant et après l'heure où Darrell s'est trouvé attaqué, il était, lui, George Duke, à l'auberge, en compagnie de vingt personnes. Quelques-unes de ces personnes, cependant, ont vu presque en même temps George Duke s'engager sur la route du meurtre, et George Duke arriver parmi elles, venant de la route opposée Une autre fois, comme mistress Duke venait de voir son mari s'éloigner en pleine mer, elle se rencontre face à face avec un homme vêtu comme lui, de la même taille que lui, de même allure, et lui ressemblant très exactement trait pour trait. Les années se passent, le capitaine ne revient pas. Le délai légal expiré, Darrell, qui avait aimé sa cousine, la détermine à devenir sa femme. Comme les nouveaux époux, dans la nuit, arrivent au manoir de Compton, propriété de Millicent, ils y voient le premier mari, et Darrell doit abandonner la femme aimée qu'il a épousée l'avant-veille. Mais, la nuit même, George Duke est assassiné dans son lit. C'est la malheureuse Millicent qui, descendue à sa chambre pour l'entretenir, découvre le meurtre. Pendant qu'elle court répandre l'horrible nouvelle, le cadavre de son mari a disparu, et c'est elle qu'on accuse de son assassinat. Elle va être condamnée à la peine capitale, lorsque le capitaine du *Vautour* lui-même entre dans la salle d'audience, venant expliquer son absence de plus de sept années, et réclamer sa femme. Mais, lorsque tout le monde s'accorde à reconnaître l'homme qui est là pour le capitaine lui-même du *Vautour*, mistresse Duke refuse de le reconnaître pour le capitaine George Duke, son mari. Le capitaine, ayant été pris, faisant la traite, par un navire français, puis condamné aux galères, d'où il avait pu s'échapper, avait été marqué du fer rouge à l'épaule. Un de ses compagnons de courses et de bagne, témoin dans cette affaire, pris avec lui, marqué comme lui, évadé du bagne en même temps que lui, de concert avec lui, révèle cette particularité. Le faux capitaine est confondu : il ne peut montrer la marque déclarée, et l'on reconnaît bientôt qu'il est lui-même l'assassin du véritable capitaine du *Vautour*, de même que celui de Darrell. Cet étrange Sosie est le frère jumeau du feu capitaine, dont il était le mortel ennemi. A la faveur d'une ressemblance absolument parfaite entre son frère et lui, James Duke avait entrepris d'hériter des biens et de la femme de George. Millicent est rendue à la liberté et à son second mari, Darrell, pendant que le faux capitaine est condamné à mort.

Digitized by Google

Tels sont les faits principaux et la conclusion de ces deux sombres romans, d'un ton très particulier, d'un intérêt non-seulement soutenu, mais constamment accru, reposant sur un mobile vulgaire, et pourtant donnant un résultat puissant et en quelque sorte nouveau; livres faits chacun des mêmes éléments, marchant par les mêmes moyens, et très différents cependant l'un de l'autre, dont nous n'avons pu, en quelques lignes, retracer les mille complications, ni reproduire les surprises savantes.

PIERRE MAZEROLLE.

Les Habits noirs, par M. P. FÉVAL. Paris, Hachette.

Ces mots, si pacifiques d'ordinaire, « habits noirs, » arborent ici des majuscules menaçantes. Ils désignent une de ces redoutables franc-maçonneries du crime, qui procurent de si vives émotions aux lecteurs des romans-feuilletons. Malgré les oraisons funèbres qu'on prononce bénévolement sur cette littérature, elle n'est pas encore si profondément enterrée qu'on veut bien le dire, et, comme le fait observer avec raison M. Féval, mieux vaudrait l'utiliser que de déclamer perpétuellement contre elle. On sait que l'infatigable auteur des *Mystères de Londres*, du *Fils du Diable*, des *Amours de Paris*, des *Habits noirs*, etc., est un des derniers et fidèles disciples des grands romantiques de 1830. Dans ses bons moments, il rivalise avec Dumas lui-même pour la verve et la facilité d'invention. Il pousse même plus loin, s'il est possible, la passion des intrigues ténébreuses et compliquées; ses romans sont des labyrinthes peuplés de minotaures, qui, malgré leurs appétits et leurs griffes formidables, finissent toujours par succomber. Dans ce dernier ouvrage, la vertu triomphe à son ordinaire, mais après de terribles péripéties, et en empruntant un peu trop au vice ses propres armes. Dans ce chaos d'événements, où l'on a autant de peine à suivre l'acteur qu'il en a parfois à s'orienter lui-même, on voit passer, de temps en temps, quelques caricatures spirituellement esquissées, comme l'avocat normand, M. Cotentin de la Lourdeville (un nom bien trouvé!), et deux types de bohêmes assez originaux, qui cherchent avec frénésie l'occasion d'un petit forfait, pour arriver à une aisance « honnête. » L'occasion tant convoitée se présente enfin, et les deux amis reculent devant elle, non par lâcheté, mais par l'horreur instinctive du crime; ils ne se savaient pas si vertueux! Bien que ce récit affecte par trop les allures vertigineuses du cauchemar, il se fait lire d'un bout à l'autre avec curiosité, et atteste que la robuste imagination de l'auteur est bien loin d'être épuisée.

E. DE V.

Charlotte, par Mme Eugénie GARCIN (Euphémie VAUTHIER), in-12. Paris, Lacroix. 1863.

La lecture de ce livre ne peut manquer d'inspirer la sympathie pour son auteur. On y fait connaissance avec une âme ouverte à toutes les idées généreuses, favorable à toutes les nobles causes, préoccupée du sort du grand nombre, libre de préjugés, auxquels les femmes échappent difficilement. Le caractère élevé de l'ouvrage suffirait pour lui mériter l'attention, mais il se distingue, en outre, par un style facile et abondant. Le sujet en est simple, et peut être exposé en quelques mots. C'est un contraste entre l'éducation, le caractère, la destinée de deux amies d'enfance. L'une, gâtée par une éducation routinière et sans influence morale, n'a pour mobile que la vanité, fait un mariage de convenance et apprend par une triste expérience qu'elle a cherché le bonheur où il n'était pas. L'autre, élevée par un père intelligent, habituée aux plaisirs simples, épouse un humble instituteur de village, vers lequel elle se sent attirée par la communauté des idées et des goûts, et trouve le bonheur à répandre l'instruction parmi les paysans au milieu desquels elle vit.

Après avoir rendu justice aux mérites de ce livre, il nous sera permis de dire que le développement des idées générales auquel l'auteur se livre souvent nuit, en se mêlant à ses personnages, à la vérité des caractères et à l'effet du récit. Le lecteur, détourné à chaque instant de l'action par les réflexions du romancier, la regarde comme secondaire et n'y attache pas d'intérêt. On sent trop que les incidents et les personnages ont été imaginés pour démontrer une *thèse* et pour amener la *morale*, comme cela a lieu dans les fables. Parmi les romanciers contemporains, Mme Vauthier n'est pas le seul qui ait mérité cette critique; d'autres encore, et des plus grands maîtres du genre, ont méconnu le but du roman tel qu'il semble défini dans la phrase célèbre dont on a voulu faire la devise de l'histoire : *Non ad probandum sed ad narrandum.*

G. F.

Les Trois Fiancées, par M. Em. GONZALÈS. Paris, Brunet.

Ces trois nouvelles sont déjà d'une date un peu ancienne, la dernière surtout, qui est aussi la plus faible. « Le sauf-conduit de Lucia » et « la fiancée d'Eric » sont deux récits intéressants qui font honneur à l'imagination féconde et souvent heureuse de l'auteur d'*Esaü*. Le premier, épisode du mémorable siége de Gênes, en 1800, nous montre une jeune et vaillante Italienne sauvée d'un affreux pandour, qui recueille la mort pour prix de sa témérité. L'autre nous reporte au temps de Charles XII; c'est la mise en scène dramatique d'un fait historique; la vengeance poursuivie et accomplie par une jeune Allemande, travestie en homme, contre l'assassin de son amant. Charles XII lui-même, bien que la victime soit un de ses bons soldats, ne peut s'empêcher d'admirer et d'absoudre cette action, et renvoie libre, dans sa patrie, la fiancée vengeresse d'Eric. Cette détermination est d'autant plus heureuse que l'héroïne a rencontré sur son chemin un nouveau soupirant,

Digitized by Google

dont elle pourra bien se décider quelque jour à faire le bonheur, ayant si largement payé sa dette aux mânes du premier. Il y a dans cette nouvelle un sujet de pièce intéressant, qui attirera tôt ou tard l'attention des dramaturges. E. DE V.

La Lisette de Béranger, souvenirs intimes, par Thalès BERNARD, in-18. Paris, Bachelin-Deflorenne. 1861.

Ce petit volume, qui semble s'annoncer sous de joyeux auspices, tromperait singulièrement la curiosité de qui viendrait y chercher des anecdotes piquantes ou des révélations indiscrètes sur les amours de Béranger. M. Thalès Bernard a considéré la Lisette de Béranger comme l'idéal du poète, au point de vue de l'influence de cet idéal sur ses chansons. Lisette est à Béranger ce que Béatrice fut à Dante, Laure à Pétrarque, c'est-à-dire un ton de poésie. Béatrice et Laure, types épurés, semi-divins, disparaissent avec le moyen âge. La réalité empiète peu à peu sur le mysticisme, l'idéal prend un corps, et nous arrivons à la Charlotte de Werther, qui n'est qu'une bonne ménagère. De nos jours, l'idéal des poètes est encore descendu; c'est la dame aux Camélias. Béranger, avec sa Lisette, marque le milieu de cette période. Mais, de même que Lisette est la transition entre le type primitif, Béatrice ou Laure, et le type actuel, Marguerite Gautier ou Marco, de même l'œuvre de Béranger est l'intermédiaire entre le genre classique et le genre romantique. Béranger, en chantant la grisette, type de prédilection du peuple, a créé une poésie populaire, qui n'existait pas avant lui. Cette façon de présenter le chansonnier est assurément nouvelle, et tout l'honneur en revient à M. Thalès Bernard. L'auteur justifie le sous-titre de son opuscule, *Souvenirs intimes*, en donnant quelques détails curieux sur Béranger, sur Lamennais, que ses relations fréquentes avec ces hommes célèbres lui ont permis d'observer attentivement. Nous les suivons dans leurs grandes promenades à travers le bois de Boulogne, nous assistons à leurs joyeux dîners, où s'engagent d'ardentes discussions, tempérées par la présence de Mlle Judith Frère, la compagne aimable et dévouée du poète. En somme, le livre de M. Thalès Bernard intéresse par la nouveauté des idées qu'il développe, et par l'originalité des points de vue qu'il découvre. Cette corrélation du type de Lisette grisette et de l'histoire littéraire, les chansons de Béranger érigées en troisième école, mixte entre l'école classique et l'école romantique, tout cela, il faut l'avouer, est discutable; mais, par cela même, digne de fixer l'attention. Quant aux particularités anecdotiques et biographiques, elles ont également, surtout en ce qui concerne Lamennais, une saveur de nouveauté piquante. LOUIS LIÉVIN.

Le Poème des Champs, par Ch. CALEMARD DE LA FAYETTE. Paris, Hachette.

Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de lire la première édition du poème de M. de La Fayette éprouvent quelque embarras en présence de la seconde. En effet, c'est tout un cortége, un appareil imposant d'élogieux articles, qui précède *le Poème des Champs*. Si le prestige du prix Monthyon a suffi pour éblouir les premiers lecteurs, que sera-ce cette fois où trente pages de louanges tirées des principaux journaux entourent la tête du poète d'une auréole trente fois plus lumineuse! Une pareille préface, aussi pleine de précieux extraits, placée en tête d'un poème, est un gardien vigilant, qui met M. Calemard de La Fayette à l'abri de toute attaque malveillante. A qui appartient-il de contredire MM. Sainte-Beuve et Arsène Houssaye? Et pourquoi les contredire? Peut-on leur reprocher une bienveillance qui n'est peut-être que de la reconnaissance? N'ont-ils pas chacun leur rime dans le sixième chant du poète? M. Sainte-Beuve rime avec fleuve et M. Houssaye avec haie :

Qui n'aime à retrouver, dans les pages d'Houssaye,
La chanson du bouvreuil, les senteurs de la haie?

Qui n'aime cela? Il faut avouer que l'auteur a également chanté MM. Laprade, Brizeux, « Qui n'aime de Brizeux..... », MM Th. Gautier, Ed. Thierry, Pelletan et une foule d'autres. Il n'y a pas à en douter, M. Calemard de La Fayette aime la louange; il aime à la donner, mais il veut du retour. Il se plaint que le plus officiel des *Moniteurs* et la plus hautaine de nos *Revues* ne lui aient accordé « qu'une indulgence un peu dédaigeuse. » Que n'a-t-il enchâssé dans l'un de ses vers le nom de M. Buloz? Quoi qu'il en soit, malgré cet étalage un peu vain d'extraits complaisants, il faut reconnaître chez le poète de grandes qualités de sensibilité et d'observation. La Moisson, la Fenaison, la Basse-Cour, sont de gracieux tableaux. L'Inondation, la Tempête, sont réellement des morceaux d'un grand caractère. L'œuvre est également recommandable par l'élévation de la pensée et la noblesse des sentiments. Il y a de beaux vers sur la sainteté des souvenirs, sur le patriotisme, sur la charité. Pourquoi faut-il qu'un mauvais levain d'intolérance et un zèle de sectaire mal entendu aient soulevé le poète contre ceux qu'il appelle des « maçons avides de lucre, des *révélateurs mort-nés*. » Est-ce ainsi qu'un poète doit traiter les penseurs? M. Calemard de La Fayette pourrait supprimer ces injures dans sa troisième édition; il pourrait aussi, pour exprimer la famine, chercher autre chose que cette locution : *Se serrer le ventre*. Le sacrifice de métaphores trop audacieuses, d'épithètes impropres et de quelques lieux communs faciliterait aussi la marche du poème. LOUIS LIÉVIN.

La Queue de Voltaire, par M. E. de MIRECOURT. Paris, Dentu.

Ce livre est une sortie violente, trop violente peut-être contre le rationalisme moderne; les invectives sont toujours pour la raison une fâcheuse compagnie. Aussi, tout en étant d'accord sur beaucoup de points avec M. de Mirecourt, nous ne saurions approuver les emportements de sa polémique.

Digitized by Google

Il met impitoyablement sur le compte de Voltaire tous les excès de la Révolution, l'affaiblissement de la foi, les aberrations des libres penseurs de nos jours, etc., oubliant même de faire dans ces calamités la part obligée de Rousseau. C'est exagérer les torts du philosophe de Ferney, et en même temps le grandir outre mesure. A entendre M. de Mirecourt, on dirait que tout allait pour le mieux dans le XVIIIe siècle, qu'aux champs comme à la cour il n'était qu'innocence et bonheur sous le vertueux Louis XV, quand le caprice d'un être satanique est venu bouleverser sans raison ce paradis terrestre. M. de Mirecourt ne ménage pas plus la queue du monstre que sa tête, et adresse aux libres penseurs de toutes les catégories de dures vérités, qui n'auraient rien perdu à être exprimées avec plus de modération. L'ironie est l'arme la plus puissante dans une telle polémique : aussi, les deux meilleurs chapitres de cette satire sont assurément ceux où, sous le titre « d'assises de la libre pensée, » l'auteur, renonçant aux gros mots, fait ressortir, par des citations empruntées aux ouvrages des détracteurs de la révélation, la pitoyable divergence de leurs systèmes, et le néant de la raison livrée à elle-même. E. DE V.

L'Italie des Italiens, par Mme Louise COLET, 3e volume. Paris, Dentu.

Mme Louise Colet commence son troisième volume de *l'Italie des Italiens*, au moment de son départ de Gênes pour Naples, sur un vaisseau de la marine sarde, dans la nuit du 7 au 8 septembre 1860. Dans la précédente journée, la prise de possession du royaume de Naples par Victor-Emmanuel s'était effectuée par l'entrée de Garibaldi et de ses volontaires dans la ville. Mme Colet, considérée tout à la fois comme un poète ardent à célébrer les actes glorieux des peuples et des individus, et comme un historiographe officieux des scènes auxquelles il vient assister, se vit, pendant sa traversée, « traitée en souveraine. » L'espace de temps qui sépare l'arrivée de l'auteur à Naples, de l'entrée solennelle qu'y fit Victor-Emmanuel, le 7 novembre, est occupé par les excursions pittoresques et les explorations artistiques auxquelles se livre Mme Colet, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de Naples, ainsi que par ses observations sur les grandes individualités qu'elle rencontre. Plusieurs pages sont consacrées au *libérateur* qui, deux mois durant, exerça avec tant de sagesse la dictature sur le royaume qu'il venait de conquérir à son souverain. Ce sont aussi les portraits nettement dessinés du marquis de Villamarina, dont la connaissance des hommes et des choses à Naples fut si utile au nouveau gouvernement ; de l'amiral Persano, le vainqueur d'Ancône ; du général Della Rocca, qui mit fin au siége meurtrier de Capoue ; du chef hongrois Turr ; du patriote Poerio ; des deux frères Romano. La fête du plébiscite, l'arrivée du roi, le départ de Garibaldi, événements sérieux, sont entremêlés de traits de mœurs populaires, dont le réalisme, parfois répulsif, est plus généralement d'un burlesque divertissant.

C'est au milieu de toutes ces distractions que la poétique voyageuse attend le moment de son passage en Sicile, qui eut lieu sur un navire de l'escorte du vaisseau royal. Elle aborda donc à Palerme en même temps que le roi. La Sicile n'a jusqu'à présent attiré que fort peu de touristes, bien que sous plusieurs rapports elle soit digne d'exciter leur curiosité. Les chapitres que Mme Colet consacre à son séjour dans la métropole de cette grande et belle île donnent sujet aux lecteurs de partager les regrets qu'elle exprime de n'avoir pu explorer cette terre si favorisée par la nature et si négligée par ses habitants, ou pour parler plus juste par ses gouvernants.

Mme Colet retourna à Naples à la suite du roi, et y resta jusqu'à la prise de Gaëte. Deux jours après, elle s'embarqua sur un bateau français pour Civita-Vecchia. Ici se termine le troisième volume de *l'Italie des Italiens*. Il est écrit avec la chaleur de diction d'un auteur enclin à se passionner. De là, des jugements un peu tranchés sur quelques actes et quelques caractères politiques. Mais l'enthousiasme est si rare de notre temps, qu'on pardonne volontiers à Mme Colet les exagérations où la jette parfois son enthousiasme pour les Italiens contemporains. C. L.

Bulletin bibliographique.

LIVRES FRANÇAIS.

André (l'abbé). Les Lois de l'Eglise sur la nomination, la mutation et la révocation des curés. In-8. Vaucluse.

Annales du Sénat et du Corps législatif, suivies d'une table alphabétique et analytique. T. II, du 6 décembre 1863 au 13 janvier 1864. In-4 à 2 col. Paris, à l'administration du *Moniteur Universel*.

Archives parlementaires, recueil complet des débats législatifs et politiques des Chambres françaises, de 1800 à 1860, faisant suite à la réimpression de l'ancien *Moniteur*, et comprenant un grand nombre de documents inédits. T. II. In-8. Paris, Dupont.

Armand (Adolphe). Lettres de l'Expédition de Chine et de Cochinchine. In-8. Paris, Victor Rozier.

Angoyat. Aperçu historique sur les fortifications, les ingénieurs et sur les corps du génie en France. T. III. In-8. Paris, Dumaine.

Armouil (Eugène d'). La Guerre de Pologne en 1863. Episodes et récits. In-18 jésus. Paris, Faure.

Barbara (Charles). Ary Zang. In-18 jésus. Paris, Hachette et Ce.

Beauverger (Edm. de). Les Institutions civiles de

Digitized by Google

la France, considérées dans leurs principes, leur histoire, leurs analogies. In-8. Paris, Leiber.

Bibliothèque historique de l'Yonne, publiée sous la direction de M. l'abbé Duru, chanoine honoraire de Sens. T. II. In-4. Paris, Didron.

Bignon (le baron). Souvenirs d'un Diplomate. In-18 jésus. Paris, Dentu. 1864.

Brunet (J.-C.). Notice sur les Heures gothiques imprimées à la fin du XVe siècle et dans une partie de XVIe, à Paris. In-4 à 2 col. Paris, Firmin Didot frères, fils et Ce.

Burnier (Eugène). Histoire du Sénat de Savoie et des autres compagnies judiciaires de la même province. Période de 1329 à 1630. In-8. Chambéry, Puthod.

Callot (P.-S.). La Rochelle protestante, recherches politiques et religieuses, 1126-1792. In-8. La Rochelle, Mareschal.

Carra de Vaux. Raisons des Devoirs, ou Motifs déterminants des obligations dans le droit, la morale et la religion. In-8. Paris, Goupy.

Catalogue annuel de la librairie française, publié par C. Reinwald, libraire. 6e année. 1863. In-8. Paris, Reinwald.

Civilisation universelle (la), union des peuples, des pontifes et des rois, congrès permanent, par un philosophe, ami des hommes. In-8. Paris, Vaton.

Colin (Léon). Etude clinique de médecine militaire, observations et remarques recueillies à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. In-8. Paris, Baillière et fils.

Collé. Correspondance inédite de Collé, faisant suite à son Journal, accompagnée de fragments également inédits, de ses œuvres posthumes, publiée par Honoré Bonhomme. In-8. Paris, Plon.

Deschanel (Emile). Physiologie des écrivains et des artistes, ou Essai de critique naturelle. In-18 jésus. Paris, Hachette et Ce.

Dieuzaide (V.-A.). De la Compétence des juges de paix. In-8. Paris, Cotillon.

Ducoudray (G.). Histoire contemporaine depuis 1789 jusqu'à nos jours, 2e partie. De 1815 à 1848. In-12. Paris, Hachette.

Dubois (E.-Fréd.). Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie de médecine (1845-1863). 2 vol. in-8. Paris, Didier.

Elwart (A.). Histoire des concerts populaires de musique classique, contenant les programmes annotés de tous les concerts donnés au Cirque-Napoléon, depuis leur fondation jusqu'à nos jours, suivie de six esquisses sur la vie et les œuvres de J. Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelsshon et R. Schumann. In-18 jésus. Paris, Castel.

Escayrac de Lauture (d'). Mémoires sur la Chine. In-4. Paris, Best.

Feer (H.-L). Les Ruines de Ninive, ou Description des palais détruits des bords du Tigre, suivie d'une description du musée assyrien du Louvre. In-8. Paris.

Fétis (F.-J.). Biographie universelle des musiciens et Bibliographie générale de la musique. 2e édition. T. VI. In-8. Paris, Didot.

Flourens (P.). Examen du Livre de M. de Darwin sur l'origine des espèces. In-18 jésus. Paris, Garnier.

Fournont (H. de). L'Ouest aux Croisades. T. I. In-8. Paris, Aubry.

Godet (F.). Commentaire sur l'Evangile de saint Jean. T. I. In-8. Paris, Librairie française et étrangère.

Goncourt (Ed. et Jules de). Rénée Mauperin. In-18 jésus. Paris, Charpentier.

Gratry (l'abbé). Les Sophistes et la Critique. In-8. Paris, Douniol.

Guizot. Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. T. VI. In-8. Paris, Michel Lévy.

Guy-Coquille. La Coutume de Nivernais, accompagnée d'extraits du commentaire de cette coutume. Nouvelle édition publiée avec une notice sur la vie et les œuvres de Guy-Coquille, par M. Dupin. In-8. Paris, Plon.

Guyot-Montpayroux (L.). L'Opposition dynastique. In-8. Paris, Dentu.

Jamin (Jules). La Poésie et l'Eloquence à Rome au temps des Césars. In-8. Paris, Didier.

Jarry (Louis). Histoire de l'abbaye de la Cour-Dieu, ordre de Citeaux, diocèse d'Orléans (1118-1793). In-8. Orléans, Herluison.

Journal et **Mémoires** du marquis d'Argenson, publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes de la Bibliothèque du Louvre pour la Société de l'Histoire de France, par E.-J.-B. Rathery. T. VI. In-8. Paris, Renouard.

Jobez (Alphonse). La France sous Louis XV (1715-1774). T. I. In-8. Paris, Didier.

Jourdanet (D.). Le Mexique et l'Amérique tropicale, climats, hygiène et maladies. In-18 jésus. Paris, Baillière et fils.

Journal et **Mémoires** de Mathieu Marais, avocat au parlement de Paris, sur la régence et le règne de Louis XV (1715-1737), publiés pour la première fois par M. de Lescure. T. II. In-8. Paris, Firmin Didot frères.

Le Mesle du Porzou (P.-M.). Etudes philologiques et économiques. In-8. Paris, Tandou.

Lepelletier de la Sarthe. La Vie de Jésus-Christ rendue à toute la vérité de ses historiques et divins caractères. In-18. Le Mans, Monnoyer.

Lévêque (Charles). Etudes de philosophie grecque et latine. In-8. Paris, Durand.

Martin (Th.-Henri). La Vie future. In-18 jésus. Paris, Tandou et Ce.

Mémoires de l'Académie des sciences de l'Institut impérial de France. T. XXXII. In-4. Paris, F. Didot.

Mémoires d'une Femme de Chambre. In-18. Paris, Dentu.

Mémoires présentés à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut impérial de France. T. VI. 2e partie. In-4. Paris, Imprimerie impériale.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres, arts, agriculture et commerce du dépar-

Digitized by Google

tement de la Somme. 2e série. T. III. In-8. Amiens, Yvert.

Mémoires de l'Académie impériale de Metz. 44e année (1862-1863). 2e série. Lettres, sciences, arts et agriculture. 2 vol. in-8. Metz, Rousseau-Pallez.

Mémoires de l'Académie impériale de Savoie. T. VI. In-8. Chambéry, Puthod fils.

Mémoires de M. de La Rochefoucault, duc de Doudeauville. XIIIe volume. Suite des Esquisses. 1834-1837. In-8. Paris, Michel Lévy.

Méray (Antony). Tribulations d'un joyeux Monarque. In-18 jésus. Paris, Dentu.

Méry. Les Mystères d'un Château. In-18 jésus. Paris, Michel Lévy.

Moulin (Henri). Impressions de voyage d'un étranger en Italie, en 1858. In-12. Mortain, Lebel.

Pallu (Léopold). Histoire de l'expédition de Cochinchine en 1861. In-8. Paris, Hachette.

Paravey (de). Ninive et Babylone expliquées dans leurs écritures et leurs monuments par les livres assyriens conservés en Chine, etc., etc. In-8 à 2 col. Roanne, Ferlay.

Pontmartin (Armand de). Dernières Semaines littéraires. In-18 jésus. Paris, Lévy.

Poulett-Scrope (G.). Les Volcans, leurs caractères et leurs phénomènes. In-8. Paris, Victor Masson.

Pompery (Edouard de). La Femme dans l'humanité, sa nature, son rôle et sa valeur sociale. In-18 jésus. Paris, Hachette.

Poupin (Victor). Les Labourdière (1789-1859). In 32. Paris, Marpon.

Pressensé (Edmond de). L'Eglise et la Révolution française, histoire des relations de l'Eglise et de l'Etat, de 1789 à 1802. In-8. Paris, Dentu.

Procès-Verbaux des séances du Corps législatif. Session de 1861. T. I. In-8. Paris, Poupart-Davyl et Ce.

Rivet (F.). Des Rapports du droit et de la législation avec l'Economie politique. In-8. Paris, Guillaumin et Ce.

Rochard (Calixte). Souvenirs et impressions de lecture d'un solitaire. In-18 jésus. Paris, Douniol.

Rosenzweig. Répertoire archéologique du département du Morbihan. In-4. Paris, Impr. impériale.

Rosny (Léon). Etudes asiatiques de géographie et d'histoire. In-8. Paris, Chalamel aîné.

Rouard. François Ier chez Mme de Boisy. Notice d'un recueil de crayons ou portraits aux crayons de couleur, enrichi par François Ier de vers et de devises inédites. In-4. Paris, Aubry.

Rouville (P.-G. de). Eloge historique de Marcel de Serres, professeur de minéralogie et de géologie à la faculté des sciences de Montpellier. In-8. Montpellier, Martel.

Sabatier (Arthur). De l'Extinction de la dette publique et du billet de banque portant intérêt. In-8. Paris, Guillaumin et Ce.

Saint-Jeanny. Simples Notes pour servir à l'histoire de la ville de Thiers aux trois derniers siècles. In-8. Thiers, Cuissac.

Sallemy (Jules). Du Progrès de l'idée chrétienne dans la littérature. In-8. Paris, Dentu.

Samazeuilh (J.-F.). Dictionnaire géographique, historique et archéologique de l'arrondissement de Nérac (Lot-et-Garonne). In-16. Nérac, Bouchet.

Sarrette (Jules). L'Agent matrimonial. In-18 jésus. Paris, Satorius.

Simplice-Huard. Des Vérités fondamentales. In-8. Paris, Giraud.

Sollé (Emile). La Vallée de La Lahn (Lahnthal). In-18 jésus. Paris, Dentu.

Swift. Voyages de Gulliver, traduits par l'abbé Desfontaines, précédés d'une étude sur Swift, par Prévost-Paradol. 2 vol. in-32. Paris, Marpon.

Taine (H.). L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle. In 18 jésus. Paris, Germer Baillière.

Tardieu (E.). Etudes de balistique théorique et expérimentale. In-8, avec 3 planches. Paris, Corréard.

Teissier (Octave). Essai historique sur les criées publiques au moyen âge. In-8. Draguignan, Gimbert.

Terzuolo (F.-P.). Etudes sur le Dictionnaire de l'Académie française. 2e édition. In-18. Paris, Mesnel.

Valmy (de). Le Passé et l'Avenir de l'Architecture. In-8. Paris, Michel Lévy.

Vapereau (G.). L'Année littéraire et dramatique, ou Revue annuelle des principales productions de la littérature française. 6e année. In-18 jésus. Paris, Hachette.

Véron (Pierre). Monsieur Personne. In-18 jésus. Paris, Dentu.

Vivien de Saint-Martin. Eclaircissements géographiques et historiques sur l'inscription d'Adulis et sur quelques points des inscriptions d'Axoum. In-8. Paris, Impr. impériale.

Waddington (W.-H.). Edit de Dioclétien, établissant le maximum dans l'empire romain. In-4 à 2 col. Paris, Firmin Didot.

Wallon (H.). Richard II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre. 2 vol. in-8. Paris, Hachette et Ce.

Weil (Alexandre). Le Justicier de la Presse, avec une loi fondamentale sur la presse. In-18. Paris, Dentu.

LIVRES ANGLAIS.

Andersen (Hans Christ). In Spain: a narrative of Wanderings in the Peninsula in 1863, 8vo. Bentley.

Bates (H. W.). The River Amazons: a Record of adventures during eleven years of travel. Post 8vo. Murray.

Carlyle (Thomas). History of Friedrich the second, called Frederick the Great. Vol. IV, demy 8vo. Chapman and Hall.

Clara Vaughan, a Novel, 3 vols crown 8vo. Macmillan and Co.

Cobbe (Frances Power). Broken lights: an inquiry

Digitized by Google

into the present condition and future prospects of religious faith. Post 8vo. Trubner.

Diary of Mary Countess Cowper, lady of the bedchamber to Caroline, princess of Wales, 1714-1720, portrait. 8vo. Murray.

Duncan (Francis). Our garrisons in the West, or, sketches in British North America, post 8vo, with map, Chapman and Hall.

Duthie (William). The pearl of the Rhône, and other poems. Post 8vo. Hardwicke.

East Anglian : or, Notes and Queries on subjects connected with the counties of Suffolk, Cambridge, etc., edited by Samuel Cymms. Vol. I. 8vo. Whittaker.

Fitz-Gerald (Percy). The life of Laurence Sterne, 2 vols. post 8vo. Chapman and Hall.

Gaskell (Mistress). A Dark Night's Work, crown 8vo. Smith, Elder and Co.

Handbook to the Cathedrals of England — Western division — Bristol, Gloucester, Hereford, Worcester, Lichtfield. Post 8vo. Murray.

Hearn (William-Edward). Plutology, or the Theory of the efforts to satisfy human wants. 8vo. Macmillan and Co.

Horner (Susan). The Tuscan poet Giuseppe Giusti and his times. Crown 8vo. Macmillan and Co.

Kemp (Edward). How to lay out a garden, demy 8vo. Bradbury and Evans.

Kingsley (Charles). The Roman and the Teuton. 8vo. Macmillan and Co.

Lewes (George-Henry). Aristotle: a chapter from the history of science, demy 8vo. Smith, Elder and Co.

Massie (James-William). America : the origin of her present conflict, her prospect for the slave, and her claim for anti-slavery sympathy. Illustrated by incidents of travel during a tour in the summer of 1863 throughout the United States, from the Eastern boundaries of Maine to the Mississipi. Post 8vo. Snow.

Nassau (W.-Senior). Essays on fiction. Post 8vo. Longman and Co.

Nichols (Thomas-L.). Forty years of American life. 2 vols post 8vo. Maxwell.

Rawlinson (Rev.-George). Ancient Eastern Monarchies. 8vo. Murray.

Seven Months' residence in Russian Poland in 1863. 8vo. Macmillan and Co.

Saint-Petersburg and Warsaw : Scenes witnessed during a residence in Russia and Poland in the years 1863 and 1864. 8vo. Bentley.

Strangford (Viscountess). The Eastern Shores of the Adriatic in 1863. 8vo. Bentley.

Taylor (Isaac). Words and places, or, etymological illustrations of history, ethnology and geography. Crown 8vo. Macmillan and Co.

Taylor (Théodore). Thackeray the humourist and the man of letters : the Story of his life, including a selection from his characteristic speeches. Post 8vo. Hotten.

Trollope (Anthony). The small house at Allington. 2 vols demy 8vo, with eighteen illustrations. Smith, Elder and Co.

Wood (Mistress). Trevlyn Hold. 3 vols 8vo. Tinsley brothers.

Wharton (Philip.). Heart, or Head. 3 vols post 8vo. Skeet.

PRINCIPAUX PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Annales archéologiques (janvier et février 1864).

Julien Durand. Mosaïque de Sour (ancienne Tyr). — Le docteur Cattois. La Grande Châsse. Emaux. — Barbier de Montaut. Iconographie du Chemin de la Croix (11e station). — Didron aîné. Triomphe de la Chasteté. — Paul et Louis de Farcy. Un Calice du XVIIe siècle. — Didron aîné. Un Architecte du Pas-de-Calais. — Stanislas Krzyzanowski. L'Archéologie et l'Art en Pologne. — Bibliographie d'art et d'archéologie. — Sept dessins de MM. G. Pomba, Martel, Ed. Didron, L. Chapon, Claude Sauvageot, Paul et Louis de Farcy et A. Varin.

Nouvelles Annales des voyages (mars 1864).

M. l'abbé Dinomé. Dernières nouvelles relatives à M. de Beurmann. — Le docteur Martin de Moussy. Description géographique de la province de Buenos-Ayres (fin). — Ad. de Circourt. Les Origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs, par Adolphe Pictet. — M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. Découverte de l'alphabet des inscriptions de Palenqué, etc. — Départ de M. le duc de Luynes pour un voyage d'exploration scientifique en Asie. — Carte de la Chine, datant du XVIIe siècle, donnée au musée de Bohême. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

Beaux-Arts (15 février, 1er et 15 mars 1864.)

Maurice Barr. Exposition nationale des beaux-arts. — S. Blondel. Histoire de la glyptique depuis les temps antiques jusqu'à nos jours. — Charles Gueulette. Les Ateliers de peinture en 1864. — W. Bürger. Ecole anglaise. — Emile D. Livres d'art. — A. Elwart. Conservatoire impérial de musique. — L. Goblet. Chronique théâtrale. — H. Courrier des beaux-arts. — H. Bibliographie. littéraire. — De Champeaux. L'Ecole des beaux-arts et le décret du 13 novembre. — S. Blondel. Histoire de la glyptique depuis les temps antiques jusqu'à nos jours (suite). — Charles Gueulette. Les Ateliers de peinture en 1864 (suite). — F. Barré. Le Roi de Thulé, d'Ary Scheffer. — L. Goblet. Chronique théâtrale. — H. Courrier des beaux-arts. — H. Bibliographie littéraire. — S. Blondel. Histoire de la glyptique depuis les temps antiques jusqu'à nos jours. — Charles Gueulette. Les Ateliers de peinture en 1864 (suite). — Paul Buchère. Livres d'art. — S. Blondel. Hôtel des ventes. Vente de la collection Louirette. — H. Photographie étrangère. — Maurice Barr. Chronique théâtrale. — H. Courrier des beaux-arts. — H. Bibliographie littéraire.

Digitized by Google

Le Correspondant (25 février 1864).

Lettres du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine. — Ch. de Lacombe. De l'Arbitraire dans le gouvernement et dans les arts. — Lamé-Fleury. Les Grands Travaux publics avant le XIXe siècle. — H. de Bernier. Le Fils de la Terre. — Em. de Toytot. Les Arts et les Peintures céramiques. — Comte F. de Champagny. Réception de M. de Carné à l'Académie française. — L. de Gaillard. Madame la duchesse de Parme. — Paul Douhaire. Revue critique. — Foisset. *La Civilta catholica* et *le Correspondant*. — Léon Lavedan. Les Événements du mois.

Gazette des Beaux-Arts (1er mars 1864).

W. Bürger. Les Cabinets d'Amateurs à Paris. Galerie de MM. Pereire (1er article). — P. Scheltema. Meindert Hobbema. Quelques renseignements sur ses œuvres et sa vie. M. Champfleury. Notes sur la caricature dans l'antiquité (2e et dernier article). — Ph. Burty. Exposition de la société des Amis des Arts, de Lyon. — Documents relatifs à l'Ecole impériale et spéciale des beaux arts. — Règlement de l'Ecole impériale et spéciale des beaux-arts. — Sept gravures de la collection de MM. Emile et Isaac Pereire, dessinées et gravées par MM. La Guillermie, Boëtzel, Léopold Flameng, Blampain, Chapon. — Dix-huit estampes, dessinées et gravées par MM. Bocourt et Sotain.

Journal des Economistes (mars 1864).

Wolowski. Question des Banques. — Fr. Passy. Des Meilleurs moyens de propager l'Instruction. — A. Blaise. Le Crédit et la Mutualité. — Revue des principales publications économiques de l'étranger. — Courcelle-Seneuil. Les Assemblées provinciales sous Louis XVI, par M. L. de Lavergne. — P. Coq. Des Opérations de la Banque de France en 1863.

Revue de l'Art chrétien (janvier 1864).

E. Thibaud. La Cathédrale de Clermont-Ferrand (gravures dans le texte et hors du texte). — L'abbé Auber. L'Anneau de sainte Radegonde et ses reliques à Poitiers, 3e article. — L'abbé H. Barbier de Montault. Iconographie de vertus à Rome, 7e article. — Vicomte F. de Saint-Andéol. Qu'est-ce que l'Ogive? — Chronique.

Revue générale de l'Architecture (1864, no 1-2 du XXIIe vol.).

César Daly. Introduction au XXIIe volume de la *Revue*. Détails du château grand-ducal de Bade. Lycée Saint-Louis, à Paris. L'Architecture des chemins de fer. — Amédée Guillemin, ingénieur. Revue des progrès des sciences dans leurs rapports avec l'architecture (1er article). — Hyacinthe Husson. Carthage et ses Explorateurs. — Jules Bouchet, architecte. Une critique de l'Exposition anglaise de 1862, et une idée pour la prochaine Exposition française de 1867. — César Daly. De la Réorganisation de l'Ecole des beaux-arts. — Réponse de M. Ingres, membre de l'Institut. — Beulé, membre de l'Institut. L'Ecole de Rome au XIXe siècle. — Programme des cours pour l'exercice 1864. — Hyacinthe Husson. Ecole impériale des beaux-arts : ouverture des cours d'histoire de l'art et d'esthétique, et d'histoire et d'archéologie. — Dix planches représentant : le château du grand-duc à Bade, le lycée Saint-Louis, etc., etc.

Revue Britannique (février et mars 1864).

Le Romain à sa maison des champs. — Les Sociétés coopératrices, ou Associations ouvrières en Angleterre et sur le Continent. — L'Exploration des sources du Nil : les Femmes d'Afrique. — Curiosités des archives allemandes. — L'Argent fatal (roman). — Ch. Dickens. Quelques Souvenirs de Thackeray. — A. Clapier. La Question des sucres. — Le Marquis de Dangeau et le Duc de Saint-Simon. — L'Arsenal des Américains du Nord. — De quelques auteurs dont les écrits révèlent une connaissance supérieure du monde. — Les Fourmis et les Termites de la rivière des Amazones. — L'Argent fatal (roman, suite). — La Sonora. — Etat de la Question du canal de Suez.

Revue Contemporaine (15 et 29 février, 15 mars 1864).

E. d'Araquy. Francille de Puybrun (2e partie, roman). — A. Claveau. Aristophane et la Comédie ancienne. — Théodore Sidari. Yamina, scènes de la vie saharienne. — P.-P. Dehérain. La Réforme scientifique de Lavoisier. — Léo Joubert. La Mort d'un Dieu, conte antique. — Docteur Bamberg. Histoire diplomatique de la Question dano-allemande (2e partie). — A. Claveau. Chronique littéraire. — Eugène Asse. Journal et Mémoires de Mathieu Marais, publiés par M. de Lescure. — E. B. La Morale dans la richesse, par M. A. Rondelet. — J.-E. Horn. Chronique politique. — E. d'Araquy. Francille de Puybrun (roman, 3e partie). — Justin Améro. Les Docks de Londres et de Liverpool. — Théodore Sidari. Yamina, scènes de la vie saharienne (2e partie). — F.-G. Gensiac. Turin en 1863. — H. Bordet. L'Or et l'Argent, leur influence sur la situation économique du globe. — Antonin Rondelet. La Peste de Marseille, d'après de nouveaux documents. — A. Claveau. Chronique littéraire. — J.-E. Horn. Chronique politique. — Bulletin bibliographique : Athenæum français, Livres nouveaux. — B. Aubé. Le Stoïcisme à Rome : Epictète. — Léo Joubert. Une Nouvelle apologie de Marie Stuart. — Théodore Sidari. Yamina, scènes de la vie saharienne (3e partie). — Alfred Delvau. Un Parisien à Java (1re partie). — L'Allemagne et le Mouvement des nationalités en Europe. — E. Delaplace. Le Roman contemporain. — Revue critique : baron Ernouf. La Légende celtique et la poésie des cloîtres en Irlande, de M. de La Villemarqué. — L. Derôme. Littératures anciennes et et modernes, de MM. Huré et Picard. — J. Tissot. Etudes sur la folie, de M. Sauze. — Docteur René

Digitized by Google

Briau. Le Nirvâna bouddhique, de M. J.-B.-F. Obry. E. Beauvois. Relations de l'Empire romain avec l'Asie orientale, de M. Reinaud. — E. D. Les Charmettes, J.-J. Rousseau et Mme de Warens, de M. Arsène Houssaye. — A. Claveau. Chronique littéraire. — Willhelm. Revue musicale. — Alphonse de Calonne. Chronique politique.

Revue des Deux Mondes (1er et 15 février, 1er et 15 mars 1864).

A. de Quatrefages. Histoire naturelle de l'homme. Les Polynésiens et leurs migrations. — Adolphe d'Assier. Le Mato Vérgine, scènes et souvenirs d'un voyage au Brésil. — Paul Perret. La Bague d'argent (2e partie). — Ch. de Mazade. Un Roman de mœurs religieuses. *Le Maudit*, par l'abbé ***. — E.-D. Forgues. Le Roman anglais contemporain. Une Réforme par le roman. — Albert Réville. Les Ancêtres des Européens d'après la science moderne. — E. du Hailly. Les Antilles françaises et la liberté commerciale. — Edouard Pailleron. Avril, chansons et poèmes. — E. Forcade. Chronique de la quinzaine. — P. Scudo. Revue musicale. — Ch. de Mazade. Essais politiques et philosophiques, par lord Macaulay, trad. par M. G. Guizot. — Paul Perret. La Bague d'argent, dernière partie. — A. Geoffroy. Gustave III et la cour de France. — A. de Quatrefages. Histoire naturelle de l'homme. Les Polynésiens et leurs migrations (suite). — Elisée Reclus. La Poésie et les Poètes dans l'Amérique espagnole. — Auguste Langel. Les Etudes philosophiques en Angleterre. — Auguste Barbier. Silva, poésie. — Georges Perrot. L'Ile de Crète, souvenirs de voyage. — E. Forcade. Chronique de la quinzaine. — L. de Lavergne. Les élections en 1789. — Alphonse Esquiros. L'Angleterre et la Vie anglaise. Mœurs et paysages de la Cornouaille. Les Pêcheurs de la côte et le Pilchard. — Henri Rivière. Les Voix secrètes de Jacques Lambert. — Charles Martins. Une Fête de la science dans la Haute-Engadine, 47e réunion de la Société helvétique des sciences naturelles à Samaden. — E.-D. Forgues. Austin Elliot, étude de la vie aristocratique anglaise (1re partie). — Louis Reybaud. De l'Enseignement professionnel en France. — Emile Montégut. Essais de morale et de littérature. Caractère historique et moral du Don Quichotte. — A. Geoffroy. Gustave III et la cour de France, d'après des papiers inédits. L'esprit français en Suède, l'éducation de Gustave et son premier voyage à Paris. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — L. Wolowski. Les Finances de la Russie, réponse à quelques publicistes russes. — P. Scudo. Revue musicale. La Maschera. — Bulletin bibliographique. — Le Péché de Madeleine. — F. Lenormant. La Grèce depuis la révolution de 1862. La Société grecque contemporaine et la chute du roi Othon. — E.-D. Forgues. Austin Elliot, étude de la vie aristocratique anglaise (dernière partie). — M. Payen. Les Industries chimiques au XIXe siècle. Le gaz d'éclairage. Histoire et progrès de la fabrication, développement industriel et conditions économiques du gaz. — George Perrot. L'Ile de Crète, souvenirs de voyages. Les habitants, turcs et chrétiens, depuis la guerre de l'indépendance (dernière partie). — Edouard Pailleron. Amours, chansons et poèmes. — Emile Montégut. Le Théâtre contemporain. Le Marquis de Villemer et l'ami des femmes. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — J. Clavé. Les Associations antidouanières en Belgique. — Essais et notices. — Bulletin bibliographique.

Revue indépendante (15 février 1864).

G. Véran. Mme la duchesse de Parme. — L.-R. de Lombarès. Une question qui revient toujours. — Louis de Laincel. Thalès Bernard. — G. du Fresne de Beaucourt. Revue critique. — La comtesse M. Un chapitre inédit de mes souvenirs.

Revue de l'Instruction publique (21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février, 3, 10 et 17 mars).

Cournot. De l'Administration académique. — E. Rinn. Distribution des prix à la fin de l'année classique 1861-1862 (suite). — Correspondance. — C. Mallet. Condorcet, sa vie et ses œuvres, par M. Charma. — J.-M. Guardia. Histoire de la littérature espagnole, par M. Eugène Baret. — Nécrologie : M. Georges Ritt. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses. — Cournot. De l'objet et du but de l'instruction primaire. — Eugène Véron. De la nécessité de réformer la méthode universitaire. — J. Larocque. Académie des inscriptions et belles-lettres, séances des mois de novembre et décembre 1863. — Victor Chauvin. Bulletin bibliographique. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Correspondance. — E. Rinn. Distribution des prix à la fin de l'année classique 1862-1863. — G. Vapereau. Le sentiment du gracieux, par M. L. Dumont; Etudes sur les beaux-arts, par Ch. Perrier. — André Lefèvre. Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure, par M. Georges Perrot. — Ch. Breyes. Journal des savants (1863). — J. Larocque. L'abbaye royale de Farmoutiers, au diocèse de Meaux, par M. E. Fontaine de Resbecq. — Nécrologie. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Cournot. de nos modernes institutions d'instruction primaire. — Charles Defodon. Académie française : Réception de M. le comte de Carné. — Géruzez. L'Orestie, trilogie tragique d'Eschyle, traduite en vers par M. Paul Ménard. — Théâtre d'Aristophane, scènes traduites en vers français par M. Eugène Fallex. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — Correspondance. — J. Larocque, Académie des inscriptions et belles-lettres. Séances du mois de janvier 1864. — Bibliographie. — Gaston Paris. Les derniers travaux sur Molière (2e article). — A. Lesieur. Buffon, sa famille, ses collaborateurs et ses familiers, par Humbert

Digitized by Google

Bazile, mis en ordre par Henri Nadault de Buffon. — L. Derôme. Calvin, sa vie, ses œuvres et ses écrits, par Félix Bungener. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — Cournot. Du régime des examens et des concours. — O. Muller. Correspondance. — Bibliographie. — A. Lesieur. Analyses et comptes-rendus : Littérature. — Victor Chauvin. Bulletin bibliographique. — A. Ubicini. Variétés. — Ernest Le Barbier. Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — Cournot. Questions universitaires. — Eugène Véron. Correspondance. — O. Muller. Distribution des prix à la fin de l'année classique 1862-1863. — Bibliographie. — Paul Rousselot. Analyses et comptes rendus. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — A. Lesieur. Questions universitaires. — Siméon Luce. Littérature. — Bibliographie. — G. Perrot, Ch. Gidel et O. Muller. Analyses et comptes rendus. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — Cournot et A. Lesieur. Questions universitaires. — Bibliographie. — C. Mallet et Ch. Dreyss. Analyses et comptes rendus : Littérature. — Victor Chauvin. Nécrologie. — Ernest Le Barbier. Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Examens, concours, épreuves diverses.

Revue du Lyonnais (février 1864).

M. des Essarts. Le rouge-gorge, poésie. — Allmer. Sur la Question de l'emplacement de l'autel de Rome et d'Auguste ou des Augustes au confluent de la Saône et du Rhône. — M. Potton. Recherches et Etudes historiques sur la vie, les travaux de Symphorien Champier, et particulièrement sur ses œuvres médicales (fin). — Maurice Simonnet. Essai sur les destinées de la poésie. — M. M. Notice biographique sur V.-N. Fonville. — De Saint-Pulgent. De l'Orfévrerie religieuse à Lyon. — A. V. Chronique locale.

Revue du Monde catholique (25 février).

Eugène Veuillot. Le Cardinal de Retz et ses récents biographes. — A Vaillant. Les Grands Déserts de l'Amérique. — M. de Romont. Touristes religieux. — Ph. Serrot. Un Erratum à l'histoire des réformes révolutionnaires. — M. de Lasthénie. Pour une prière. — Ernest Hello. Mélanges : La Réputation. — M. du Lac. Un mot sur la Question liturgique. — Eugène Veuillot. Chronique de la quinzaine.

Revue Nouvelle (15 mars 1864).

Champfleury. Un Drame judiciaire. — H. Babou. L'Humeur et le Génie de Stendhal. — R. Luzarche. Les Entretiens de la rue de la Paix. — V. Vernier. Le Purgatoire d'une actrice. — Emm. des Essarts. L'Androgyne. — A. Renaud. Chirurgie. — Mario Proth. Profils et Grimaces. — Louis Déprèt. Longfellow.

Nouvelle Revue de Paris (15 février et 1er mars 1864).

Ern. Feydeau. Le Secret du bonheur, roman. — Ed. About. Don Quichotte, étude. — Alph. Daudet. Les Repentirs de la nature, poésie. — Alf. Assollant. Une Ville de garnison, roman. — Fr. Sarcey. Les Hivers de l'an 1863. — Bulletin des lettres, des sciences et des arts. — H. Taine. Etude sur Stendahl. — Ern. Feydeau. Le Secret du bonheur, roman (suite). — Edm. About. Le Progrès dans les arts, etc. — Amédée Rolland. Le Poëme de la mort. Alf. Assollant. Une Ville de garnison, roman (suite). — H. de Pène. Le Mois de Parisien. — Bulletin des lettres, des sciences et des arts.

Revue de Toulouse (1er mars 1864).

Victor Pons. Les Prieurs de la Daurade, seigneurs de la rivière de Garonne devant Toulouse. — Dr D. Clos. Une page de la vie d'un naturaliste du midi de la France. (Extraits de la correspondance de J.-P.-R. Draparnaud avec le docteur J.-A. Clos.) — Henri Arnoulat. Régine, nouvelle. — Nécrologie : Ernest Astrié. M. Alex. Fourtanier. — Emile Vaisse. M. le comte de Castelbajac et M. de Rocher. — Jean Lerm. Simples Lettres. — Nouvelles et faits divers.

Le Tour du Monde (27 février et 12 mars 1864).

Paul Marcoy. Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique à travers l'Amérique du Sud (1846-1860. Texte et dessins inédits.). — Dix dessins de Rion et Rouyer. — Paul Marcoy. Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique à travers l'Amérique du Sud (1846-1860. Texte et dessins inédits.) (Suite.) — Treize dessins de Rion.

Unité catholique (21 et 28 janvier, 4 et 11 février 1864).

L'abbé Guglielmi. Réponse à Sophronius sur la question liturgique (2e article). — De la Philosophie scolastique. — L'abbé Guglielmi. Etudes sur la hiérarchie ecclésiastique (suite). — Traité sur les curés. — Le P. Marin de Boylesve. Une Révélation. — Congrégations. — Chronique religieuse. — Une Fille d'Israël. — L'abbé Guglielmi. Réponse à Sophronius sur la question liturgique (3e article). — Etudes sur la hiérarchie ecclésiastique (suite). — Traité sur les curés (suite). — Ordres religieux approuvés en 1863 (2e semestre). — Doutes proposés. — Congrégations. Index (suite). — — Chronique religieuse. — Bibliographie. — Statistique de la population romaine. — Une histoire vraie. — Le Lac de Fuscino. — L'abbé Guglielmi. Réponse à Sophronius sur la question liturgique (4e et dernier article). — Etudes sur la hiérarchie ecclésiastique (suite). — Traité sur les curés (suite et fin). — Doutes proposés. — Chronique religieuse. — J.-B. Casoni. Rome. — Le Carême. — Etudes sur la hiérarchie ecclésiastique (suite). — L'abbé Man-

Digitized by Google

sella. Histoire du dogme de l'Immaculée-Conception (suite). — Congrégations. — Académies. — Doutes proposés. — Nécrologie. — Chronique religieuse. — D. Guillaume de Cesare. Vie de la vénérable Marie-Christine de Savoie, reine des Deux-Siciles (suite). — F. Marcellino da Civezza. Images de la bienheureuse vierge Marie, tirées des catacombes de Rome et illustrées par le chevalier de Rossi. — L'Œuvre des douze Apôtres.

PERIODIQUES ANGLAIS.

Dublin University Magazine (march 1864).

Two half Centuries of the ligt Litterature of France. — My Aunt Margaret's adventure. — Shakespearean notes. — Yaxlex and it neighbourhood. — Cymric Litterature in the middle ages. — Wiks the Actor : his Later Career. — Alphonse Karr; or, Some Amenities of french Litterature. — Fitzgerald's life of Sterne. — The Grape and the Star. — The Duchies; Danish Rights, Customs and legends.

PERIODIQUES ITALIENS.

Revista Contemporanea (febbraio 1864).

Giacomo Andrea Musso. Bilanci dei municipii italiani e specialmente di Napoli, Milano, Firenze, Bologna, Torino e Genova. — Conte Giovanni Arrivabene. Alcuni cenni intorno la legge provinciale del Belgio. — V. Rossi. Contraddizzioni apparenti e reali in alcune leggi. — Crescenzo Montagna. Studii geologici ossia il generale conte Alberto La Marmora e l'antichita dell' uomo. — T. Pietrocala-Rossetti. Condizioni politiche e statische sulla Danimarca. — C. Corsi. Ricordi del 1859. Il quinto corpo d'armata francesse. — F. Selmi. L'intento della commedia di Dante e le principali allegorie considerate storicamente. — Pietro de Koster. L'America latina. Pensieri, ricordi e reminiscenze d'un viaggiatore italiano. — V. Rossi. G. Massari. Bibliografia. — V. Rossi. Miscellanea. — Rassegna teatrale. — G. Massari. Rassegna politica.

Rivista dei Communi italiani (febbraio 1864).

G. Piccecce. Delle condotte metiche comunali. — G. Seminara. Sulla classificazione e sul l'ordinamento delle carte dell' ufficio et dell archivio del commune di Aci-Catena. — Collezione delle leggi communali dei diversi stati d'Europa. — R. Cugia De Litala. Sulla societa anonima per la condotta d'acqua potabile in Torino. — B.-P. Sanguinetti. Saggio di una nuova teoria sulle im poste. — J. bilanci provinciali preventivi per l'anno 1864. — Lettera del marchese Gino Capponi al comm. Carlo Matteucci. — La Legge sul dazio-consumo ei suoi effetti sulle ammisniatrazioni comunali. — P. G. Giurisprudenza pratica Direzione ammisnistrativa. — Questioni proposte alla Direzione della Rivista. — V. Bonfioli. Cronaca comunale e provinciale. — Bollettino delle circolari ministeriali.

PERIODIQUES SUISSES.

Bibliothèque universelle et Revue suisse (20 février 1864).

L'Allemagne occidentale à l'époque de la Révolution française et au commencement de l'Empire (2e article), par M. C. Monnard. — Une journée à Athènes, par M. Marc Débrit. — L'Annuaire bernois par M. E.-C. D. — Une histoire des gouvernements fédératifs, par M. A.-E. Cherbuliez. — Chronique suisse. — Bulletin bibliographique et littéraire. — De l'Origine des lacs suisses, par M. B. Studer. — Du Climat de Genève, par M. E. Plantamour. — Physique. — Chimie. — Zoologie. — Anatomie et paléontologie.

Les documents relatifs à la question du Schleswig continuent à être publiés dans la livraison de février des *Archives Diplomatiques*, qui vient de paraître. Parmi les pièces rétrospectives, nous trouvons l'*Acte de garantie* de la possession du Schleswig, donnée au Danemark par la France, en 1720; les *Chartes des duchés* de 1460, les *Lettres patentes* de 1548, une très curieuse circulaire, en date du 6 décembre 1851, de M. Bluhme, ministre des affaires étrangères du Danemark; des dépêches de la Prusse et de l'Autriche en 1851, et le Manifeste du roi de Danemark, du 27 janvier 1852. Ces documents, dont le texte original est en allemand, paraissent pour la première fois en français dans les *Archives*, qui donnent en outre la suite des pièces touchant le conflit actuel. Cette publication opportune permet de juger, en parfaite connaissance de cause, des droits de chacune des parties bélligérantes dans cette question si controversée des duchés dano-allemands. Le numéro de février des *Archives Diplomatiques* se termine par de nombreux documents sur la Belgique, l'Espagne, les Etats confédérés, les Etats-Unis, les Pays-Bas, le Portugal, la Prusse et la Russie.

EN VENTE, CHEZ ROUSSEAU, ÉDITEUR, 15, BOULEVARD DE LA MADELEINE : *Les Anciennes Maisons de Paris sous Napoléon III*, par Lefeuve. Notices historiques sur des documents inédits. Prix de la livraison : 1 fr. 60; de la collection : 96 fr.

ATLAS BABINET. — En vente à la librairie d'Ernest Bourdin, un bel Atlas universel, géographique et historique, contenant 64 cartes, gravées sur acier, sur la projection de M. Babinet, la seule qui conserve la superficie relative des divers pays. — Prix, cartonné, 20 fr.

Galignani's Paris Guide (nouvelle édition entièrement refondue), 1 vol. in-12. Paris, Galignani et Ce.

Paris. Impr. de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

2e SÉRIE. — N° 4. 30 AVRIL 1864.

ATHENÆUM FRANÇAIS

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA

REVUE CONTEMPORAINE

Bulletin critique.

Le Miraculeux dans les temps modernes. — Histoire des Miracles et des Convulsionnaires de Saint-Médard, par M. P.-F. MATHIEU. Paris, Didier.

L'auteur de ce livre, trop instruit pour n'être pas circonspect, n'a garde de trancher, avec l'assurance de quelques esprits forts de nos jours, la question du surnaturel. Sa conclusion finale est, au contraire, « que, chez les miraculés et les convulsionnaires de Saint-Médard, il y eut probablement un peu de tout, sans en excepter le charlatanisme, cette lèpre hideuse qui ne manque jamais de s'attacher aux actes humains, dès qu'ils sortent du naturel pour entrer dans le merveilleux. » Cette prudente conclusion a ici d'autant plus d'autorité, que l'auteur a fait preuve, dans l'examen des faits, d'une complète indépendance d'esprit et d'une rare sagacité de critique, n'omettant aucune tentative d'interprétation naturelle des faits les plus étranges en apparence.

L'ouvrage de M. Mathieu est divisé en quatre parties. La première est consacrée à l'exposition analytique des doctrines du jansénisme et des persécutions qu'il a endurées; la seconde, à la vie ultra-ascétique du diacre Pâris et à celle de Carré de Montgeron, le grand apologiste et panégyriste des guérisons miraculeuses; les deux dernières parties forment, en quelque sorte, l'ouvrage principal, dont les premières n'étaient que l'introduction. L'auteur insiste avec soin sur une distinction capitale, trop peu remarquée de nos jours, entre la série des guérisons miraculeuses plus ou moins authentiques, accomplies pendant les premières années qui suivirent la mort de Pâris, arrivée en 1727, et les faits de convulsion, qui ne commencèrent à se produire qu'en 1731. Cette distinction a une réelle importance historique, car les jansénistes de bonne foi admirent, en général, comme miraculeuses des guérisons opérées pendant la période de calme, tandis qu'ils se divisèrent dans l'appréciation des actes des convulsionnaires. M. Mathieu a compulsé avec soin toutes les publications contemporaines des événements; il confronte et discute les diverses impressions, les témoignages et les allégations contradictoires, et ce n'est qu'en désespoir de cause et sous toutes réserves qu'il admet exceptionnellement la nécessité de recourir au surnaturel pour expliquer certains incidents attestés par de graves témoignages, et qui semblent devoir défier à jamais la divination rétrospective de la science moderne. Il y a, dans cet ouvrage, bien des détails curieux, il y en a aussi de repoussants, et les gens susceptibles feront bien de sauter certaines pages. En accordant une part aussi large que possible aux phénomènes morbides purement naturels, aux réactions violentes et parfois salutaires du moral sur le physique, aux fraudes pieuses ou profanes, il reste encore çà et là, parmi les faits rappelés par M. Mathieu, de quoi donner à réfléchir aux matérialistes les plus déterminés. B. E.

Physiologie des Ecrivains et des Artistes, ou Essais de Critique naturelle, par Emile DESCHANEL. Paris, Hachette. 1864.

Etant donnée une demi-page d'un écrivain, reconnaître « non-seulement le siècle où elle a été produite, mais aussi le climat, le pays, la race à laquelle appartient l'auteur; puis l'auteur lui-même et son *sexe*, et peut-être son âge, mais très certainement sa complexion, son tempérament, son humeur, et qui sait? sa santé bonne ou mauvaise; à plus forte raison, son caractère, son éducation, ses habitudes, son état et sa profession. » Tel est le problème, et voici la manière de le résoudre; elle

Digitized by Google

est simple, comme on va voir : je prends l'exemple du sexe que nous donne M. Deschanel : « Nous jugeâmes, Mlle de Silly et moi, *qu'une de nous deux* lui avait plu, etc., etc. » Qui a écrit cela? « Vous voyez bien que ce passage est d'une femme, s'écrie M. Deschanel? » Voilà comment on découvre le sexe d'un écrivain; il en est à peu près de même des autres *inconnues* du problème. On procède par induction : si l'auteur écrit qu'il est malade, vous en concluez que sa santé n'est pas bonne, et ainsi de suite jusqu'à complète solution. Le pays se trouve en général par l'observation de la langue dans laquelle est écrit l'ouvrage. Tel est le *nouveau* procédé de critique naturelle. Il ne faut pas croire cependant que la sagacité du critique naturel ne sera jamais soumise à des épreuves plus difficiles que dans le cas cité plus haut. On n'aura pas toujours la bonne fortune d'une révélation du sexe aussi complète que dans la phrase de Mme de Staël, il pourra arriver que les indices soient moins nets, mais cela n'ira jamais jusqu'à rendre impossible la distinction entre le style de Bossuet et celui de Voltaire. Il sera toujours facile de reconnaître en Bossuet le tempérament nervoso-sanguin, et dans Voltaire le tempérament nervoso-bilieux. C'est tout un système, comme on voit, c'est le système physiologico-naïf. « Je sais bien, dit M. Deschanel, qu'on va crier au paradoxe, à la banalité! » Je ne sais qui pourrait trouver du paradoxe en tout ceci, je vois seulement quelque puérilité dans l'échafaudage d'un système à propos de choses connues de tout le monde. Il y a bien un peu de banalité, il est vrai, mais théorie à part, les petits faits, les anecdotes, les particularités que l'auteur a relevés dans son volume sont amusants et présentés sous cette forme vive et leste qui est propre à M. Deschanel, et qui se retrouve dans tous ses ouvrages. Disons, pour finir, que la critique naturelle est applicable à tous les arts, peinture, sculpture, architecture; mais la difficulté grandit avec la capacité de l'œuvre. Deviner Meissonnier à l'inspection d'une de ses toiles est assez aisé, mais reconnaître Soufflot rien qu'en voyant le Panthéon est certainement plus difficile. En résumé, certaines propositions de M. Deschanel sont beaucoup trop vraies, et certaines autres beaucoup trop fausses. LOUIS LIÉVIN.

Le Prince Vitale, par M. Victor CHERBULIEZ. Paris, Michel Lévy.

Comment le Tasse devint-il fou? M. Cherbuliez énumère, à propos de ce point obscur d'histoire littéraire, dix-sept opinions différentes. L'un attribue, selon la tradition la plus répandue, les malheurs du Tasse à la belle Léonora d'Este; l'autre, à la sœur de Léonora, Lucrezia; un troisième, à une exaltation naturelle, qui prédisposait à la folie l'auteur de la *Jérusalem délivrée;* onze autres, à je ne sais plus quoi; enfin, trois médecins *tassistes* voient la cause de son égarement, celui-ci dans une fistule, celui-là dans une purgation trop forte, et le dernier dans l'abus de l'orviétan. Il va sans dire que M. Cherbuliez n'adopte aucune de ces dix-sept versions; il tient de meilleurs renseignements d'un prince Vitale, qui « adore le Christ, honore Platon et chérit les Muses. » Selon le prince, le Tasse est devenu fou parce qu'il n'a pas vécu sous Léon X. Venu au monde du vivant de Paul III, entre la fondation de l'ordre des jésuites et l'ouverture du concile de Trente, il a été une des victimes de l'intolérance ecclésiastique. Il avait écrit à Ferrare la *Jérusalem délivrée*, Rome lui imposa la *Jérusalem conquise*, à peu près comme elle imposa à Corneille la traduction en vers de l'*Imitation*. C'était l'auteur de la seconde *Jérusalem* que Clément VIII voulait couronner au Capitole, et le Tasse, en mourant, demandait qu'on jetât la première au feu. Virgile avait aussi condamné son *Enéide;* mais les poètes se gardent d'être eux-mêmes les exécuteurs de leurs arrêts : ils lèguent ce soin à la postérité, se doutant bien qu'elle ne leur obéira pas. Il en est peu qui allument le bûcher de leurs propres mains. M. Cherbuliez a encadré cette dissertation sur la folie du Tasse dans un récit en trois parties, qui vise à l'originalité, mais ne l'atteint guère. Son grand tort est d'avoir écrit un assez long volume là où il n'y avait matière que pour une courte brochure. Le *Prince Vitale* reste très loin du *Comte Kostia*, dont la première partie, si émouvante, rachetait les bizarreries du style et l'invraisemblance du dénoûment.

G. D.

Poema del Cid i svensk æfversättning med historisk och kritisk inledning (Le Poëme du Cid traduit en suédois avec une introduction historique et critique), par C.-G. ESTLANDER. In-4. Helsingfors, 1863.

La littérature espagnole avait déjà perdu la renommée dont elle a joui assez longtemps, lorsque les peuples du nord sont entrés dans le mouvement littéraire de l'Europe moderne; aussi l'ont-ils beaucoup moins étudiée que les littératures grecque, latine, italienne, française, allemande, anglaise, qui, à diverses époques, ont exercé tant d'influence sur le développement intellectuel des Danois, des Norvégiens, des Suédois et des Finlandais. Mais il est un point par où elle s'impose à l'attention de ces peuples; les poëmes nationaux et les chants populaires, dont elle offre de si beaux spécimens, ont droit à l'intérêt des nations qui possèdent des œuvres analogues. La comparaison des chants héroïques de l'*Edda*, du *Kalevala* et des ballades suédoises, norvégiennes et danoises, avec les poëmes et les romances dont le Cid est le héros, peut donner lieu à de curieux rapprochements, qui feront mieux comprendre l'origine et l'essence de la poésie populaire. Les poëtes et les savants du nord l'ont compris. Le prince Oscar avait déjà traduit en vers suédois les *Chansons du Cid*, arrangées par Herder; M. Estlander, professeur agrégé à l'université de Helsingfors, vient de publier dans la même langue une traduction du

Digitized by Google

Poëme du Cid, avec une étude profonde et étendue sur les sources de l'histoire du Cid, sur la vie de ce héros et sur les mœurs de son temps, enfin sur le *Poëme*, sur l'époque de sa composition, sur sa valeur littéraire et sur son auteur. M. Estlander n'a eu que peu de choses à ajouter aux excellents travaux de MM. Dozy, Damas-Hinard, Edelstand du Méril et Lafuente sur l'histoire du Cid; il s'est borné à faire un exposé clair et bien écrit des recherches de ses devanciers sur ce sujet; mais dans son étude critique sur le poëme, il a relevé quelques faits nouveaux et en a présenté quelques autres sous un aspect plus vrai. Il a pris pour base le texte publié par M. Damas-Hinard et l'a traduit vers pour vers, presque mot pour mot, en alexandrins non rimés, en ayant soin de reproduire le rhythme iambique de l'original, mais ne se faisant pas plus scrupule que son auteur de sacrifier la prosodie à la justesse de l'expression. Les critiques suédois ont d'ailleurs loué le style de la traduction, et nous ne craignons pas d'ajouter que l'étude préliminaire fait le plus grand honneur à la science de M. Estlander. E. BEAUVOIS.

Etudes sur le Dictionnaire de l'Académie française, 2e édit., accompagnée de quelques remarques sur les six premières livraisons du *Dictionnaire* de M. Littré, par M. F.-P. TERZUOLO, in-18. Paris, L. Mesnel. 1864.

Les meilleurs ouvrages ont des défauts. Le *Dictionnaire* de M. Littré, que nous avons plusieurs fois signalé comme le plus grand et le plus parfait monument de la lexicographie française, qui, bien que poursuivi par son auteur avec une activité infatigable, s'achève trop lentement au gré du public, ce *Dictionnaire* échappe-t-il à la loi générale? est-il exempt d'erreurs? Nous étions tenté de le croire; mais voici un linguiste des plus pénétrants et des plus exercés, qui vient nous dire le contraire. M. Terzuolo, ancien imprimeur, et qu'une longue pratique comme correcteur d'épreuves a habitué à manier et à résoudre les difficultés de la langue française, avait publié, il y a quelques années, des observations critiques, ingénieuses et presque toujours fondées, sur le *Dictionnaire* de l'Académie, cet évangile de la langue, qui ne devrait pas contenir d'hérésies. Il en contient cependant. M. Terzuolo y relève des définitions fausses ou incomplètes, de fâcheux caprices d'orthographe et une certaine tendance à éluder les difficultés. En reproduisant, dans une seconde édition soigneusement revue, ses observations critiques, M. Terzuolo y joint des remarques analogues sur les six premières livraisons du *Dictionnaire* de M. Littré. Il fait à l'éminent lexicographe à peu près les mêmes reproches qu'à ses devanciers de l'Académie. Il faudrait des exemples pour faire bien comprendre ce genre de critique un peu minutieuse, mais très instructive; et nous n'avons pas de place ici pour les exemples. Nous devons nous contenter de recommander ces *Etudes*, surtout à ceux qui apprécient le plus favorablement le *Dictionnaire* de M. Littré. Leur estime pour cet excellent ouvrage n'en sera pas diminuée, et ils trouveront un véritable profit à une discussion qui signale, dans une œuvre aussi savante, quelques points défectueux, quelques concessions excessives, soit à l'autorité académique, soit au mauvais usage. La divergence des opinions mérite d'autant plus d'être notée, qu'elle n'est point arbitraire, et qu'elle tient à la différence des méthodes. M. Littré suit plus volontiers la méthode historique, qui a donné depuis cinquante ans de si beaux résultats, mais dont il ne faudrait pas abuser; M. Terzuolo se renferme dans la méthode strictement grammaticale et logique, préférée par les linguistes du dernier siècle. Celle-ci est le correctif de l'autre, et nous savons gré à l'auteur des *Etudes* de la maintenir en honneur à une époque où elle est de plus en plus délaissée. L. J.

Traité des Racines saxonnes, par E. VALLAT. Moulins. 1864.

L'étude des langues vivantes, quoiqu'elle figure dans notre programme universitaire, est assez arriérée en France. La plupart des élèves ne conservent aucune teinture de l'anglais ou de l'allemand, qu'ils ont appris au collége, et les plus heureux ou les plus studieux en savent juste assez pour répondre quelques mots à leurs examens, et pour entendre à peu près certains passages de Walter Scott ou de Schiller. On ne saurait donc trop encourager les publications destinées à propager l'usage de ces idiomes, si utiles et si attrayants; aussi recommandons-nous un petit livre, composé par un professeur d'anglais au lycée de Moulins, qui est susceptible de rendre des services réels aux étudiants. Le *Traité des Racines saxonnes*, de M. Vallat, qui les présente par décades et avec leurs dérivés, donnera beaucoup de facilité pour comprendre les prosateurs et les poëtes antérieurs à Milton, tels que Beaumont, Fletcher, Marlowe, Shakespeare, Ben-Jonson, Bacon, Spenser, Chaucer, dont le style se rattache par des liens si étroits au vieil idiome des races germaniques. A. P.-S.

Ella Norman, par mistress Elisabeth MURRAY. Londres, Hurst et Blackett. 1864.

Il n'y a pas un siècle que Cook achevait la découverte des côtes d'une terre océanienne appelée Nouvelle-Hollande, comme on disait encore, il y a dix ans, dans les écoles de France et sur cette terre, où tout se trouvait alors à l'état de nature, s'élèvent maintenant, à l'ombre du drapeau britannique, de grandes cités qui rivalisent avec les plus importantes villes d'Europe. C'est à croire que la société anglo-européenne s'est transportée tout entière dans l'hémisphère austral. L'illusion est complète, mais à la condition de ne regarder que le dehors, et de ne pas voir les choses de trop près, car on s'expose alors à de cruelles déceptions.

Digitized by Google

C'est le cas, paraît-il, de nombreux Anglais qui, de retour de la terre australe, exhalent leur dépit en un, deux ou trois volumes, et en particulier de mistress Eliz. Murray. Trompée dans son attente, comme beaucoup de ses compatriotes, elle prend le voile dont les Anglo-Australiens s'enveloppent maladroitement, comme des parvenus qu'ils sont, et il faut voir, dans sa colère, comme elle le déchire! Nous savions déjà bien des choses intéressantes sur la jeune société australienne, par exemple, que la hiérarchie sociale y est renversée à ce point que des jeunes gens sortis des universités d'Angleterre, et leur diplôme en poche, cirent les bottes d'ex-valets d'écurie devenus lords par la grâce de Dieu et de la pioche, et d'autres détails du même genre, ce qui fait de l'Australie un pays tant soit peu différent de la mère-patrie, où chacun a son étiquette et son casier. Mistress Murray prend à partie la société de Melbourne dans ses salons, au théâtre, à l'église, et elle drape tout ce monde australien d'une terrible manière. Les lords ne sont qu'un tas de rustres et de manants, la plupart Irlandais, ce sont les Irlandais qui donnent le ton à la société; les marchands, une troupe de filous, les prétendus propriétaires des terres, des gens prêts à vous montrer l'acte d'achat dans le canon d'un révolver; le reste à l'avenant. Cette société, comme on s'en doute, n'a ni le goût ni l'envie de plaisirs délicats. Les hommes n'estiment rien plus que de boire, c'est leur unique distraction, et les femmes imitent les hommes de leur mieux. Enfin, la société étant guidée par des gens sans éducation et corrompus, est radicalement vicieuse. Les femmes honnêtes et pauvres n'ont qu'à choisir entre la faim et la prostitution, etc. Faut-il s'étonner que des gens d'une conduite si exemplaire réclament à grands cris l'abolition des pénitenciers voisins?.... Peut-être redoutent-ils la comparaison?

J. A.

Renée Mauperin, par E. et J. DE GONCOURT. Paris, Lévy.

Ce roman, malgré ses défauts, mérite et obtient un très grand succès. La plupart des figures, tant principales qu'épisodiques, ont de l'originalité, du relief. MM. de Goncourt évitent soigneusement un travers dont les écrivains les plus habiles ne savent pas toujours se défendre, celui de porter en quelque sorte la parole aux lieu et place de leurs personnages. Contre l'ordinaire, l'héroïne du roman est une des physionomies les mieux réussies. Renée, cette spirituelle enfant gâtée, cœur si noble sous des allures excentriques, est le développement d'un type contemporain d'une grande vérité, qu'avait ébauché déjà M. Mérimée dans sa jolie comédie des *Deux Héritages*. Le caractère de Henri, égoïste impitoyable, dont les vertus et les vices n'ont qu'un seul mobile, l'ambition, décèle une observation fine et profonde. On peut en dire autant de l'abbé Blampoix, l'ascétique intrigant, qui n'a qu'une scène, mais excellente; de Denoisel, le Parisien pur sang avec ses qualités et ses défauts; de M. Bourjot, excellente caricature de Prudhomme enrichi, et même du prétendant Reverchon, soupirant fashionable et ridicule si lestement éconduit par Renée dès le début de l'ouvrage. Nous aimons moins Mme Bourjot; les ardeurs incandescentes de cette quadragénaire trahissent de trop vives réminiscences de Balzac. Le fond de l'intrigue, dans *Renée Mauperin*, est des plus sombres, et produit d'autant plus d'effet qu'il apparaît à demi voilé sous de riants détails. Renée, qui, comme beaucoup de jeunes filles du monde d'à présent, sait bien des choses et en devine encore davantage, a découvert que son frère, agréé comme gendre par le millionnaire Bourjot, n'a dû l'accès de cette maison qu'à une intimité coupable avec sa future belle-mère, et veut empêcher à tout prix, quoique sans éclat, un mariage contre lequel se révolte sa conscience. Cette union était subordonnée à l'obtention, par le futur, d'un titre qui flatte la vanité bourgeoise du beau-père. Le nom que Henri est autorisé à porter est celui d'une ancienne famille déchue, dont le dernier représentant végète obscurément en province. Renée parvient à le découvrir, et lui expédie le numéro du *Moniteur* qui constate l'usurpation de son titre. Mais cette ruse a un résultat bien autrement tragique que ne le prévoyait la jeune fille. Henri est insulté, puis tué en duel par l'homme qui l'accuse de lui avoir volé son nom, et Renée suit bientôt son frère dans la tombe, dérobant à ses parents le terrible secret que le seul Denoisel a deviné. Ministre involontaire de la vengeance divine, elle a tué Henri en voulant seulement rompre l'union sacrilége qu'il allait contracter sans remords. Ce sujet audacieux est touché avec une délicatesse extrême. L'héroïne de MM. de Goncourt est sans doute bien instruite, bien clairvoyante pour une jeune fille; mais son cœur est si bon, si pur, son agonie si héroïque, que l'on éprouve pour elle non-seulement de la pitié, mais presque de l'admiration.

Bon ERNOUF.

Chacun la sienne, par M. Edouard GOURDON, 1 vol. Paris, Michel Lévy. 1864.

Ce petit livre se compose de six nouvelles successivement racontées par six amis, qu'une froide soirée d'hiver a réunis autour d'un bon feu. Toutes les six sont amusantes et agréablement écrites; mais la plus remarquable, selon nous, celle qui offre le plus de détails piquants et d'observations nouvelles, c'est assurément celle qui ouvre le volume : *Somnambule et Médium*. Nous nous moquons souvent de la naïveté de nos bons aïeux, et nous prétendons n'avoir rien hérité de leur facile crédulité et de leur foi aveugle au merveilleux; cependant, nous croyons aux miracles du magnétisme, et nous écoutons sans rire les oracles des esprits frappeurs et des tables tournantes. Une femme jeune et belle vient à Paris; le hasard la met en rapport avec un fervent adepte du mesmérisme; elle feint de subir l'influence du mystérieux

Digitized by Google

fluide, elle simule le sommeil magnétique, les extases, la catalepsie, au point de tromper les plus éclairés et de duper les plus défiants; et quand, lasse de cette comédie et contente des profits qu'elle lui a valus, elle veut, avant de retourner au village, tirer d'erreur ceux qu'elle se repent d'avoir mystifiés, elle n'y parvient qu'à peine, et ses sincères aveux trouvent moins aisément créance que ses hardis mensonges. Telle est l'histoire, malheureusement trop vraisemblable, que M. Gourdon nous retrace avec autant de verve que d'esprit; son héroïne est intéressante, et le chocolatier magnétiseur, dont elle fait sa première dupe, est un type fort plaisant. Cette petite nouvelle suffirait à assurer le succès du livre, lors même que les cinq suivantes seraient moins dignes de l'aimable et spirituel auteur de *Louise*. M. V.

L'Intendant Ralph et autres Histoires, par miss BRADDON, traduit par Bernard DEROSNE. Paris, Hachette.

Ce volume contient diverses nouvelles de l'auteur du *Secret de lady Audley*. Plusieurs de ces nouvelles sont fort remarquables, notamment la première, qui donne son nom au recueil. Miss Braddon a profondément étudié les procédés de composition d'Anne Radcliffe; elle possède, comme cette autre romancière anglaise, le talent d'harmoniser la physionomie des sites et des édifices avec les scènes généralement sinistres dont ils sont le théâtre. Elle arrive ainsi à produire des effets véritablement saisissants dans le *Mystère de Fernwood*, par exemple, véritable chef-d'œuvre de narration. L'aspect du vieux manoir lézardé, avec ses escaliers disjoints, ses parterres remplis de ronces, sa façade envahie par les plantes pariétaires, et paraissant trembler avec elles au souffle de la brise, annonce bien quelque mystère douloureux et terrible, et s'assortit à merveille avec la sombre et constante préoccupation de ses habitants. Dans ces corridors sombres, où retentissent parfois des rires plus effrayants que le silence, on devine à la fois une calamité irréparable et l'imminence d'un nouveau danger, et tous ces pressentiments sont vérifiés et dépassés par cette terrible histoire, dont nous laisserons la surprise au lecteur. *La Vengeance de Samuel Logwood* est une histoire d'un genre absolument différent et peut-être supérieur. Commis dans une maison de banque, Samuel a été primé toute sa vie par un de ses collègues, d'abord en amour, puis dans la faveur du maître. Christophe Weldon (c'est le nom de cet heureux rival), devient l'associé de leur patron, puis le fiancé d'une riche héritière. Mais un danger imprévu et terrible le guette dans l'ombre. Jadis, dans un moment de détresse financière, il a fait un faux pour payer une dette impérieuse. Samuel a surpris le secret de ce faux, et s'apprête à en produire la preuve en pleine fête nuptiale. Christophe, qui ne soupçonne pas le péril qu'il court, est sauvé par le dévouement de celle qu'il a séduite et abandonnée jadis, et qui depuis est devenue la femme de Samuel. Elle dérobe à son mari le billet accusateur, et ne lui avoue cette soustraction que quelques années après, au moment où elle-même va mourir. Cependant, elle n'a pas voulu anéantir la preuve du crime de son ancien amant, et la remet à son mari, en le conjurant de s'associer librement désormais à ce pardon généreux. La confiance de cette noble femme n'est pas trompée : après la cérémonie funèbre, Samuel remet à Christophe, de la part de la morte, le billet accusateur. Ce dénoûment, à la fois original et touchant, fait honneur au talent comme au cœur de celle qui l'a conçu.

B. E.

Mémoires d'une Femme de Chambre. Paris, Dentu.

Ce livre, évidemment écrit par quelqu'un qui a vu de très près les choses peu édifiantes qu'il raconte, obtient un grand succès de curiosité. Il nous initie tour à tour aux mystères de l'existence des fausses actrices, des fausses femmes de lettres, à celle, plus méprisable encore, d'une courtisane, espionne du grand monde, et nous reconnaissons volontiers qu'il était difficile de toucher avec plus de finesse et de décence dans l'expression des sujets plus scabreux. Toutefois, le cadre adopté par l'auteur pèche un peu du côté de la vraisemblance. Nous doutons qu'on puisse trouver, dans la triste réalité du demi-monde, ce type de soubrette qui, pareille à la salamandre, demeure intacte en vivant au milieu de ces flammes impures, et s'efforce incessamment de réhabiliter par l'usage le plus généreux des bénéfices obtenus d'une façon plus qu'équivoque. Personne ne prendra au sérieux cette femme de chambre de « petites dames, » qui semble viser au prix Monthyon. Il eût été plus moral de lui faire comprendre, par quelque rude leçon, que cette exploitation des vices d'autrui n'est pas un métier absolument vertueux. E. DE V.

Tribulations d'un joyeux Monarque, par Antony MÉRAY. Paris, Dentu.

Ce roman est rempli d'imbroglios. Roderic Graff, étudiant de l'université d'Heidelberg, quitte un matin sa ville natale, et, la bourse légère, confiant dans la fraternité de ses concitoyens, commence son tour d'Allemagne. Perdu, la nuit, au milieu d'une immense forêt, il frappe à la porte d'une cabane. L'accueil qu'il y reçoit est loin d'être rassurant. Pris pour un espion, il se voit à deux doigts de sa perte. Ce n'est qu'à la prière d'une vieille femme que Stéphanus, l'habitant de cette demeure ignorée, lui accorde la vie et l'hospitalité. Le lendemain, au point du jour, il est conduit, les yeux bandés, au delà de la forêt. Arrivé aux portes de la petite ville de Freywalda, il est arrêté, hissé dans une berline et conduit à la cour de Wenceslas XXVIII, le duc régnant de Ratibor. On l'a pris

Digitized by Google

tout simplement pour le prince Roderic, margrave de Bayreuth, une espèce de don Juan qui se fait passer dans les cours d'Allemagne pour le poète Kœpfen. Le pacifique et débonnaire duc de Ratibor se promet de lui faire expier toutes ses aventures en le forçant bel et bien d'épouser sa fille, la blonde Jutta. Le pauvre étudiant est tout ébahi; il a beau déclarer qu'il n'est point le poète Kœpfen, chacun feint de ne pas le croire. Qu'arrive-t-il? Roderic finit par aimer Jutta et par en être aimé. Mais voilà bien une autre histoire. Le véritable margrave de Bayreuth arrive; Wenceslas XXVIII perd la tête; Roderic s'enfuit, après avoir grièvement blessé son rival dans un duel; Jutta est mourante, car elle n'en aime pas moins l'étudiant d'Heidelberg. Dans ce pays, pense-t-elle, les poètes sont plus rares que les princes. L'inextricable imbroglio où s'est débattu Roderic se termine heureusement. Le mystérieux Stéphanus, qui n'est autre qu'un prince exilé, rentre en grâce auprès de l'empereur d'Autriche qui lui rend ses domaines, ses vassaux, ses titres de palatin de Hongrie, de grand bailli héréditaire d'Arsa, etc.; il rencontre l'étudiant en fuite, le ramène à la cour de Ratibor, et lui cède une principauté; Roderic est à même de payer les dettes de Wenceslas, dont les affaires sont quelque peu embrouillées, et il épouse Jutta. Ce roman, on le voit, ne brille pas par la vraisemblance, mais on y trouve des types curieux, bien saisis, habilement rendus; une gaieté de bon aloi anime le récit, dont l'intérêt tient jusqu'au bout le lecteur en suspens. A. MASSÉ.

Aventures et Biographie d'un Impresario : Toussaint Baubet, par M. Octave FÉRÉ. Rouen et Paris, Dentu.

On lira avec intérêt, d'un bout à l'autre, cette biographie fort accidentée de l'impresario du Tivoli rouennais. La vie de Baubet est une véritable épopée tragi-comique, où les épisodes les plus désopilants coudoient de beaux traits de dévouement, de bienfaisance et de probité. Il a éteint des incendies au péril de sa vie, apaisé des émeutes, dompté des bêtes féroces plus ou moins apocryphes, dirigé des troupes ambulantes, improvisé des phénomènes vivants, et exercé avec un talent incontestable, sur plusieurs scènes importantes, les fonctions de régisseur général. Les péripéties de cette existence aventureuse l'ont mis plus d'une fois en contact avec des artistes illustres, qui ont tous conservé de lui un bon souvenir. M. Féré nous fait aimer son héros, tout à la fois si bon et si jovial; on se plaît à le voir endurer avec un joyeux courage les plus rudes épreuves, et arracher enfin un sourire à la fortune, à force de verve et de gaieté. Cette biographie offrait un écueil que l'écrivain a heureusement évité. Il observe scrupuleusement les convenances dans le récit des incidents les plus drôlatiques, et fait ressortir habilement le côté honorable et vraiment sympathique du caractère de Toussaint Baubet. B. E.

Les Labourdière, par M. V. Poupin. Paris, Dubuisson, Bibliothèque nationale.

Les éditeurs de la Bibliothèque nationale, dont le but est de vulgariser les chefs-d'œuvre de la littérature française et étrangère en les publiant à un prix fabuleusement modique (25 cent. par volume), ont cru devoir admettre exceptionnellement dans leur collection quelques ouvrages modernes. Le petit roman franc-comtois de M. Poupin est du nombre de ces rares élus, et nous a paru très digne, à certains égards, de cette faveur. Des descriptions, pleines de fraîcheur et de mouvement, des beaux paysages de la Franche-Comté et du Jura, encadrent une action peut-être un peu trop mélodramatique, mais intéressante : l'histoire de deux familles enlacées, pendant le cours de plusieurs générations, par une fatalité héréditaire qui préside à toutes leurs rencontres, mystérieuse Némésis qui fait servir alternativement l'amour et la haine à l'accomplissement de ses sinistres desseins. Nous avions dû juger sévèrement un précédent ouvrage de M. Poupin, *Un Mariage entre mille*, malgré les heureuses dispositions qui s'y révélaient çà et là. Nous sommes heureux de constater aujourd'hui un notable progrès dans la manière de l'auteur. Son style est plus soutenu, sa fable plus attachante, sa moralité plus épurée, et ce modeste petit volume, de format populaire, est fort supérieur à plus d'un in-12, et même à plus d'un aristocratique in-8°. Nous engageons seulement l'auteur à se méfier de son goût trop marqué pour les scènes de violence et de meurtre, dont la multiplication atténue sensiblement l'effet dramatique. B. E.

Les Cachots du Pape, par M. Ch. PAYA, 1 vol. in-12. Paris, Dentu. 1864.

Arrivé à Rome pendant les premiers mois de l'année 1861, M. Ch. Paya, correspondant d'un journal parisien connu pour son hostilité contre le Saint-Siége, fut arrêté par la police comme ayant des intelligences avec Mazzini. Remis en liberté, faute de preuves, après trois semaines, il fut reconduit jusqu'à la frontière avec injonction de ne plus remettre les pieds dans les Etats romains. L'auteur des *Cachots du Pape* a utilisé le temps de sa captivité pour recueillir de la bouche de ses compagnons les récits les plus sombres sur les prisons du pape. Il a ainsi trouvé le moyen de donner un corps à ses griefs personnels, qu'envenimait encore sa profonde antipathie contre le gouvernement pontifical. M. Ch. Paya est en outre parvenu à faire entrer dans son cadre l'exposé des événements dont la Péninsule, et particulièrement le royaume de Naples, ont été le théâtre depuis une quinzaine d'années. Quelles qu'aient été les vexations subies par M. Ch. Paya, la passion évidemment l'entraîne trop loin, et l'emportement de son langage nuit à l'intérêt que sa situation aurait pu faire naître. L'auteur des *Cachots du Pape* a adopté le procédé exactement opposé à celui d'une véritable victime

Digitized by Google

du despotisme, Silvio Pellico, qui, après une captivité de neuf années dans les conditions les plus cruelles, a soulevé par sa touchante résignation et la modération de son langage l'indignation universelle contre ses bourreaux, en même temps que son beau livre *Miei Prigioni*, a apporté à la souffrance une précieuse source de consolations et d'apaisement. E. J.

Trois Histoires, par M. A. BÉLOT. Paris, Hachette.

Nous serons, à regret, sévère pour ce livre, précisément parce que nous faisons cas du talent de M. Bélot. Il semble que l'auteur du *Testament de César Girodot* ait voulu rédiger, sous forme de nouvelles, trois sujets qui, toute réflexion faite, lui ont paru trop inconvenants pour le théâtre, comme si le lecteur français ne voulait pas être respecté aussi bien que le spectateur. Une jeune fille, fruit d'une liaison adultère, et finissant par épouser le meurtrier du mari de sa mère; une autre, quittant la maison paternelle pour se réfugier chez un prétendant qu'on ne demande pas mieux que de lui donner, et le quittant, par un nouveau coup de tête, au bout de plusieurs mois, pour ne pas compromettre son avenir; enfin, une mère poussant la sollicitude jusqu'à chercher pour son fils une distraction amoureuse, pour empêcher son mariage avec une jeune fille trop mondaine, ce sont là trois tristes histoires, et la vivacité et le naturel du dialogue, où se trahit l'auteur dramatique déjà exercé, ne rachètent pas ce que de pareilles données offrent de choquant et d'invraisemblable. E. DE V.

La Légende dorée et les Poémes sur l'Esclavage, de H.-W. LONGFELLOW, première traduction française, par MM. Paul BLIER et Ed. MACDONNELL. Paris, Gay. 1864.

Lorsque, tout récemment, nous avons publié sur Longfellow, dans la *Revue*, une des rares études littéraires dont l'habile poète américain ait été l'objet parmi nous, nous exprimions le regret que ses œuvres n'eussent jamais été traduites dans notre langue; presque au même moment paraissait la traduction que nous annonçons; elle est écrite et exécutée avec soin, mais elle n'est que partielle, et les auteurs ou l'éditeur ont eu tort, peut-être, d'employer un titre assez ambigu pour induire en erreur des lecteurs inexpérimentés. La *Légende dorée* est une espèce de composition poétique dans le genre du *Faust* de Gœthe, où Longfellow a voulu mettre en scène les mœurs et les idées du moyen âge, et nous rouvrir, en plein XIXe siècle, l'intérieur des palais, des couvents et des écoles de l'Allemagne et de l'Italie d'autrefois. Quant aux *Poémes sur l'Esclavage*, ils sont fort peu nombreux et, en général, peu importants, et il est fâcheux que les traducteurs n'aient pas (ce qui n'était ni bien long, ni très difficile) donné une version complète des ouvrages en vers d'un des littérateurs les plus remarquables des Etats-Unis. A. PHILIBERT-SOUPÉ.

La Femme au point de vue physiologique, pathologique et moral, par le docteur Maurice HERCZÉGHY. Paris, Victor Masson. 1864.

Les études sur la femme se succèdent rapidement. On ne doit pas s'en étonner : la femme tient une si large place dans notre existence, son influence est si grande et sur la société et sur l'individu. Est-il, en effet, un sujet plus général, un thème se prêtant mieux aux variations? La femme est le véritable protée de la création; ses brusques changements d'idées la font apparaître aux yeux de l'observateur sous mille aspects divers. Pour le docteur Herczéghy, cet être insaisissable n'est point une de ces formes idéales, éthérées, qui flottent dans l'imagination des poètes et des romanciers; il voit la femme telle qu'elle est, reine par la beauté, la délicatesse et la sensibilité, mais également sujette à la faiblesse et à la douleur. Il l'observe dans ses mœurs et dans sa condition chez tous les peuples et sous toutes les latitudes. La connaissance approfondie de la constitution physique de la femme, de son organisme particulier et des maladies qui lui sont propres, lui permet de juger plus sainement que bien d'autres de ses droits et de ses devoirs, des vices de son éducation et des écueils auxquels elle se trouve exposée dans le faux milieu où elle est appelée à vivre aujourd'hui. Loin de regarder la morale comme un inutile fardeau, il ne cesse de la recommander à la femme comme son attribut le plus important et le plus précieux. « La morale seule, dit-il, donne des droits imprescriptibles, une puissance que rien ne peut ébranler. La femme a peu de temps à être belle et beaucoup à ne l'être plus. » Le style de cet ouvrage est simple, facile et naturel; les idées y sont exprimées avec une netteté d'autant plus remarquable que l'auteur est étranger. S. R.

La Femme dans l'humanité; sa nature, son rôle et sa valeur sociale, par Edouard DE POMPÉRY. Paris, Hachette. 1864.

Si la femme n'est pas la plus pure et la plus exquise manifestation de l'espèce humaine, la faute en est à la société, qui, pour elle, encore aujourd'hui, se montre barbare dans ses coutumes et dans ses institutions. La femme, par sa nature, diffère essentiellement de l'homme; celui-ci représente la force brutale, celle-là domine par la grâce et la beauté; la femme suit d'instinct là où l'homme raisonne et calcule. A cause de sa vive impressionnabilité, la femme, bien plus que l'homme, est l'empreinte fidèle de la société; elle en reflète les vices comme les vertus. De plus, elle fait subir son influence à tout ce qui l'entoure; elle adoucit les mœurs et forme l'homme au goût du vrai, du bien et du beau. C'est par elle que l'artiste s'inspire, c'est à ses pieds que le guerrier vient déposer ses couronnes, c'est par elle enfin que l'humanité progresse. Telles sont les idées de M. de Pompéry sur l'influence de la femme; il étudie cette influence

Digitized by Google

dans de brillantes individualités, telles que Ninon de Lenclos, Mme Récamier, Marie Stuart, Mme de Longueville et Mme Roland. Il annonce ensuite que quand la véritable civilisation sera universellement répandue, quand l'ignorance et la superstition, la guerre et l'esclavage auront disparu de la surface de la terre, et que les chefs-d'œuvre de l'intelligence et les merveilles de l'industrie seront tombés dans le domaine de tous, la femme apparaîtra dans l'idéal que nous ne pouvons voir aujourd'hui qu'en rêve. Ce livre, comme on le voit, n'est pas une critique de la femme; il revendique ses droits méconnus par les pontifes et les législateurs. L'intention est généreuse. Pourquoi faut-il que ces droits, tels que les comprend M. de Pompéry, ne s'accordent pas toujours avec la stricte moralité? S. R.

Cours complet d'Histoire : Livre-Atlas, par M. DELALLEAU DE BAILLIENCOURT, inspecteur de l'Académie de Paris, avec cartes coloriées, par M. SANIS, ingénieur-géographe.

Cette collection comprend jusqu'à ce jour l'*Histoire sainte*, l'*Histoire grecque depuis son origine jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine*, enfin l'*Histoire de France depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours*. Ce travail, qui doit être complété par l'*Histoire romaine* et par l'*Histoire du moyen âge*, a un grand mérite à nos yeux; celui de l'unité : unité de pensée et d'exécution, unité de style et de méthode. Il faut avoir mis la main à l'éducation de la jeunesse pour apprécier, comme elle le mérite, cette supériorité exceptionnelle. La géographie et l'histoire se trouvent ici associées et en quelque sorte fondues l'une avec l'autre, par un procédé aussi neuf qu'ingénieux. Ces livres ont été imprimés dans le format à l'italienne, et on y trouve, de page en page, une carte ou un plan, faits spécialement pour le texte que les yeux aperçoivent en face et ne sauraient se défendre de parcourir en même temps. Par là se trouvent supprimés l'inconvénient et l'embarras d'avoir recours à un atlas et à des cartes séparées. Il y a, pour les élèves, économie de temps et d'argent, et, ce qui vaut mieux encore, d'attention et d'efforts. On ne s'étonne plus que l'ouvrage ait obtenu une médaille à l'Exposition de Londres, neuf approbations d'évêques ou d'archevêques, et enfin celle du ministre de l'instruction publique. Quoiqu'il soit spécialement destiné aux élèves, bien des gens du monde auraient tout profit à s'en servir. N. T.

Les Ouvriers de Paris : Alimentation, par Pierre VINÇARD, in-18. Paris, Gosselin.

« La main qui a écrit ce livre, dit M. Pierre Vinçard, a tenu le marteau et la lime. Le travail manuel est une lutte, un combat, et j'y ai pris part. Chacun a son devoir à remplir. J'ai cru que le mien était de rechercher dans le passé, d'étudier dans le présent la condition de ceux dont l'existence a été ou est semblable à la mienne. » L'auteur a voulu peindre ce qu'il appelle l'ouvrier *vrai*, qui manie avec énergie la lime, ou le rabot, gagne courageusement son pain et celui de sa famille, lutte avec dignité contre les étreintes de la misère en conservant une allure toute virile, discourt peu, travaille beaucoup, qu'on ne trouve guère qu'à son établi ou dans sa mansarde, et rarement dans les livres. Il pense que l'ouvrier est peu connu, et il a essayé de retracer une à une les physionomies les plus fortement accentuées des ouvriers parisiens. Ce premier volume est consacré aux professions qui s'occupent de la préparation des aliments : boulangers, pâtissiers, vermicelliers, bouchers, cuisiniers, charcutiers, préparateurs de conserves, raffineurs, confiseurs, distillateurs, brasseurs, chocolatiers, vinaigriers, etc. Un second volume s'occupera des ouvriers en bâtiment, un autre de ceux qui préparent les vêtements, exercent des métiers dangereux, etc. Dans chacune de ses études, l'auteur fait l'historique de la profession, et recherche la condition matérielle et morale des ouvriers qui l'exercent; il parle de leur chômage, de leur salaire, de leur degré d'instruction, etc. L'ouvrage abonde en détails intéressants, qui manquent parfois de nouveauté, mais qui sont toujours empruntés aux meilleures sources. Ses conseils sont excellents, et tendent tous à pousser l'ouvrier vers les plaisirs intellectuels : « Il y a, dit-il, dans nos grandes villes plus de cabarets que d'écoles, et c'est le contraire qui devrait avoir lieu. » L. L.

Avenir de l'Administration des Postes en France et en Espagne; Correspondances intercontinentales, in-8, par O. LE ROY DE KÉRANIOU. Paris, Guillaumin.

M. de Kéraniou, après avoir vu les avantages immenses que l'Angleterre retire du transport des malles de l'Europe à travers l'Océan, s'est demandé pourquoi le transit s'opère en général par Londres et Liverpool, qui ne lui paraissent pas précisément situées sur le chemin le plus court entre les continents de l'ancien et du nouveau monde. Il s'est dit « que la France est la nation la mieux placée en Europe pour servir de point d'embarquement et de débarquement aux voyageurs, aux marchandises, aux valeurs, aux métaux précieux et aux correspondances qui circulent entre les deux mondes; qu'elle seule doit désormais servir de champ de foire, d'entrepôt général, de comptoir d'escompte et de bureau de poste à toutes les nations du monde; que la France, gare extrême du réseau ferré européen, par le seul fait de sa position géographique, n'attendait que l'inauguration des chemins de fer bretons pour devenir la véritable plaque tournante destinée à établir une connexion parfaite entre le réseau des chemins de fer américains et le réseau des chemins de fer européens. » En prenant Cracovie pour le centre de l'Europe, il traça sur une carte une ligne allant rejoindre directement New-York; elle traversait la Russie.

Digitized by Google

l'Autriche, la Prusse, l'Allemagne, la France, Paris et aboutissait à Brest. Brest était donc le point le mieux situé pour servir de port universel à l'Europe. Il doit donc, dans les idées de M. de Kéraniou, supplanter un jour Liverpool. Les chemins de fer y aboutissent, un port de commerce s'y creuse, sa rade est excellente; les charbons anglais y coûteraient moins cher qu'à Liverpool; encore un effort : que les capitaux aient confiance, que des lignes de paquebots s'établissent, et Brest, entrepôt du monde, aura journellement un départ pour New-York. L. L.

Annuaire de la Charité, par M. Edouard KNŒPFLIN, 1 vol. in-12. Paris, Dentu. 1864.

On a écrit sur la bienfaisance beaucoup de livres très propres assurément à édifier le public au sujet des nombreuses institutions et associations de charité qui existent en France et surtout à Paris. Cette tâche a été plusieurs fois remplie par des hommes de talent; mais ce qui pendant longtemps a fait défaut, c'est un ouvrage analogue à celui que M. Sampson Low a consacré à l'Angleterre dans les *Charities of London*, et contenant surtout des renseignements pratiques. Voilà la lacune que M. Knœpflin est venu combler. L'*Annuaire de la Charité* renferme les détails les plus complets et les plus précis sur les conditions d'admission dans chaque établissement, dans chaque institution de bienfaisance publique ou privée. Ainsi, pour l'*Hospice de Sainte-Périne*, il nous apprend à quel âge on y est reçu, quelle somme annuelle ou quel capital il faut verser, quelles sont les pièces à produire, quel trousseau il faut apporter, etc.; s'agit-il d'une œuvre privée, celle de *Saint-François-Régis* par exemple, après en avoir fait connaître le but, qui est de légitimer les unions illicites, l'*Annuaire de la Charité* indique : l'adresse du siége de la société, les jours et les heures de réception, etc. Outre ces utiles indications, que l'on ne trouve nulle part ailleurs, M. Knœpflin nous fournit d'intéressantes données statistiques sur les ressources et les dépenses annuelles de chaque association privée; nous ne doutons pas que l'auteur n'en vienne, une autre année, à donner des renseignements analogues pour les établissements publics. L'ouvrage de M. Knœpflin ne se restreint pas aux œuvres de bienfaisance proprement dite, il comprend encore *les Ecoles primaires gratuites, les Sociétés de secours mutuels, les Caisses d'épargne, les Caisses de retraite pour la vieillesse*, avec le texte des lois qui régissent ces institutions. Les matières y sont distribuées avec beaucoup d'ordre, et néanmoins la quantité des documents est telle qu'une table méthodique, ajoutée à la table alphabétique, rendrait l'usage du livre beaucoup plus commode encore. En résumé, cet *Annuaire* est un livre bien fait, indispensable à tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent de charité, et en même temps il justifie notre société du reproche d'égoïsme qu'on lui adresse quelquefois. ÉMILE JONVEAUX.

Annuaire des Faits, résumé universel chronologique et alphabétique des événements de 1863, par J. MAVIDAL, 1 vol. in-12. Paris, Benj. Duprat. (Troisième année.)

On sait que M. Mavidal a eu l'heureuse idée de recueillir jour par jour, depuis 1861, tous les événements de quelque importance. Son livre, qui en est à son troisième volume, répond véritablement à son titre; il est universel, car il embrasse l'histoire, la politique, les cultes, les sciences, les lettres les arts, la presse, l'administration, etc. L'auteur raconte, mais ne juge pas; un document étant donné, il l'analyse et se contente d'en indiquer l'esprit et la portée. Des trois ou quatre annuaires historiques qui se publient actuellement, celui-ci, quoique ayant le moins de prétentions, n'est pas le moins bien fait ni le moins utile, et c'est le plus commode à consulter. C.

Bulletin bibliographique.

LIVRES FRANÇAIS.

Achard (Am.) Madame Rose, Pierre de Villerglé, la Maison verte, nouvelles. In-16. Paris, L. Hachette et Ce.

Aimard (Gustave). L'Araucan. In-18 jésus. Paris, Cadot.

Aimard (Gustave). Les Aventurières. In-18 jésus. Paris, Amyot.

Allan-Kardec Imitation de l'Evangile selon le spiritisme, contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le spiritisme, et leur application aux diverses positions de la vie. In-18 jésus. Paris, Ledoyen, Dentu.

Alliance (l'). Le Danemark et la Pologne. In-8. Paris, Dentu.

Amiel (Ire). Le Congrès et la Prépondérance de l'Europe. Gr. in-18. Paris, Dentu.

Annales du Sénat et du Corps législatif, suivies d'une table alphabétique et analytique. T. IV. Du 14 janvier au 10 mars 1864. In-4 à 2 col. Paris, au *Moniteur Universel*.

Arbois de Jubainville (A.). Utilité des assolements forestiers. In-8. Paris, libr. de la Maison rustique.

Argis (Jules d'). Les Six mariages de Henri VIII. In-18 jésus. Paris, Hetzel.

Arnaud (Achille). Les Orthodoxes et le parti libéral protestant, suivi de la Confession de foi des Eglises réformées de France (dite de La Rochelle). In-8. Paris, Grassart.

Arnaud (de l'Ariége). L'Italie. 2 vol. in-8. Paris, Pagnerre.

Aufauvre (Amédée). Le Fil de la Vierge, basquine. In-18 jésus. Brunet.

Avenant (Georges). Le Capitaine Tiburce, roman paradoxal. In-18. Paris, Dentu.

Digitized by Google

Baguenault de Puchesse. L'Immortalité, la Mort et la Vie, étude sur la destinée de l'homme, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans. In-8. Paris, Didier et Ce.

Barblé du Bocage (V.-A.). Revue géographique de l'année 1863. In-8. Paris, Challamel aîné.

Barbier (Auguste). Silves, poésies diverses. In-18 jésus. Paris, Dentu.

Bazancourt (baron de). L'Expédition de Crimée. L'Armée française à Gallipoli, Varna et Sébastopol, chroniques militaires de la guerre d'Orient. T. I. In-8. Paris, Amyot.

Béron (Pierre). Physico-Physiologie, ou Application de la physique à l'explication de la vie et de la reproduction, suivie d'un appendice sur l'homme avant la naissance, pendant la vie et après la mort. In-8. Paris, Mallet-Bachelier.

Bertauld. Le Droit de punir et M. Franck. In-8. Caen, Hardel.

Bertrand (J.). Copernic et ses travaux. In-4. Paris, imprimerie impériale.

Bouillet (N.). Porphyre, son rôle dans l'école néo-platonicienne, sa lettre à Marcella, traduite pour la première fois en français. In-8. Paris, Donnaud.

Bulletin de la Société linnéenne de Normandie, 8e volume. Année 1862-1863. In-8, avec 17 planches. Paris, Derache.

Casanova de Bicavo (Eugénie). Les Croyances du Cœur. In-8. Paris, Dentu.

Castelnau (L.). Note sur quelques opuscules mathématiques inédits, de feu P.-L. Frizon. In-8. Paris, Faure.

Charbonnier (A.). Machines à vapeur. Détermination du volant et du régulateur à boules ramenant la vitesse du régime. In-8. Paris, E. Lacroix.

Chevreul (E.). Des Couleurs et de leurs applications aux arts industriels, à l'aide des cercles chromatiques. In-4, avec 27 pl. Paris, J.-B. Baillière et fils.

Courmet. Des Institutions d'instruction publique en France. In-8. Paris, L. Hachette et Ce.

Courtois (Alphonse). Défense de l'agiotage. In-18. Paris, Garnier frères, Guillaumin.

Cucheval-Clarigny Considérations sur les banques d'émission. In-8. Paris, Plon.

Defourny (Pierre-Dufour). La Loi de Beaumont, coup d'œil sur les libertés et les institutions du moyen âge. In-8. Reims, Dubois.

Delorme (S.). Echos du Passé, épîtres, satires, contes et stances. In-8. Paris, Didier et Ce.

Deslongchamps (Eugène). Documents sur la géologie de la Nouvelle-Calédonie. In-8, avec une carte. Paris, Savy.

Ducasse (A.). Quatorze de Dames, scènes de la vie militaire. In-18 jésus. Paris, Dentu.

Dufaure et **Patin.** Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Dufaure, le 7 avril 1864. In-4. Paris, Firmin Didot frères, fils et Ce.

Duplessis (Paul). Les Peaux Rouges. Gr. in-18. Paris, Cadot.

Durand (doct. Auguste). Des incidents du traitement thermo-minéral de Vichy. In-8. Paris, Savy.

Duvergier de Hauranne. Histoire du gouvernement parlementaire en France (1814-1848), précédée d'une introduction. T. VI. In-8. Paris, M. Lévy frères.

Enfantin (P.) La Vie éternelle passée, présente, future. In-16. Paris, Pagnerre.

Erckmann-Chatrian. Histoire d'un Conscrit de 1813. In-18 jésus. Paris, Hetzel.

Esquisses généalogiques concernant un grand nombre de familles alliées entre elles, et remontant à saint Louis, Rodolphe de Habsbourg, Jean sans Terre, saint Ferdinand, etc. Gr. in-8. Paris, Dumoulin.

Feutré (Angély). Une Voix inconnue. In-18 jésus. Paris, Faure.

Fontaines et de Tencin (Mmes de). Œuvres de Mmes Fontaines et de Tencin. In-8. Paris, Garnier frères.

Fortini (Paul). Grave question à résoudre. Ne faut-il pas que le prêtre se marie? In-8. Paris, Giraud.

Foucher de Careil (A.). Projet d'expédition d'Egypte, présenté par Leibnitz à Louis XIV. In-8. Paris, Raçon et Ce.

Frémont (Auguste). Le Martyre de deux fiancés polonais, roman. In-12. Paris, Humbert.

Gamba (Madeleine). Un Rêve au Mont-Blanc. In-8. Paris, Dentu.

Geffroy (A.). Des Institutions et des mœurs du paganisme scandinave. L'Islande avant le christianisme, d'après le gragas et le sagas. In-4. Paris, Imprimerie impériale.

Genton (Mme A.). Piccoline, poésie. In-12. Paris, Douniol.

Germer-Durand (E.). Notes épigraphiques. Inscription du théâtre de Gubbio. Emplacement de la basilique de Nîmes. Les Arnenletici, peuplade des Volces-Arécomiques. In-8. Nîmes, Clavel-Ballivet et Ce.

Girardin (Em. de). Force et Richesse. Questions de l'année 1864. In-8. Paris, Plon.

Gru (Eugène). Les Morts violentes. In-18 jésus. Paris, Librairie centrale.

Guidée (P. Achille). Notice historique sur le R. P. François Renault, de la compagnie de Jésus, mort le 8 décembre 1860. In-18 jésus. Paris, Douniol.

Guilbert (abbé). La Divine synthèse ou l'Exposé dans leur enchaînement logique des preuves de la religion révélée. In-8. Paris, Douniol.

Hugo (Victor). Littérature et philosophie mêlées, 2 vol. in-18 jésus. Paris, L. Hachette et Ce.

Hugo (Victor). Williams Shakespeare. In-8. Paris, Librairie internationale.

Inchbalda. Mémoires et Souvenirs de ma vie. In-8. Paris, Renou et Maulde.

Mock (Henry de). Ninie Guignon. In-18 jésus, avec une gravure. Paris, Sartorius.

Laboulaye (Edouard), Les Chansons populaires des peuples slaves. In-8. Paris, Bourdier et Ce.

Landriot (Mgr), évêque de la Rochelle et Saintes, 2e partie. Grand in-18. Poitiers, Oudin. Paris, Palmé.

Digitized by Google

Lavoisier. Œuvres de Lavoisier, publiées par les soins de S. Exc. le ministre de l'instruction publique et des cultes. T. I. Traité élémentaire de chimie. Opuscules physiques et chimiques. In-4. Paris, Imprimerie impériale.

Le Ruste (Félix). Etudes d'administration militaire. L'intendance militaire et les officiers d'administration. In-18 jésus. Paris, Dentu, Tanera.

Lesseps (Ferdinand de). L'Isthme de Suez. In-8. Paris, Didier et Ce.

Lerontzel (Karl). Le Traité de Londres du 8 mai 1852, suivi des textes du traité et des protocoles dont il a été précédé avec un tableau généalogique, traduit de l'Allemand. In-8. Paris, Dentu.

Malé (G.). Les Missionnaires catholiques et les Missionnaires protestants. In-8. Paris, Lecoffre.

Martin (Henri). Mémoire sur la période égyptienne du Phénix. In-4. Paris, imprim. impériale.

Martin-Paschoud. Liberté, Vérité, Charité, prédication chrétienne protestante, publiée à l'occasion de l'exclusion de M. Ath. Coquerel fils, et suivie de la Constitution actuelle des Eglises réformées de France. In-8. Paris, Michel Lévy frères.

Maury (Alfred). Les Académies d'autrefois. L'Ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres. In-8. Paris, Didier et Ce.

Mièrolawski (Louis). Mémoire justificatif dans le débat entre l'organisateur général des forces polonaises et ses adversaires. In-8. Saint-Germain, Toinon et Ce.

Molinier (Henri). Souvenirs des ambulances de l'armée d'Afrique. In-8. Toulouse, Rouget frères et Delahaut.

Monjardin et Gambu. Mémoires sur le désamortissement des biens du clergé mexicain. In-8. Paris, Lainé et Havard.

Moncheu (Ernest). Les Côtes du Brésil, description et instructions nautiques, 2e section. — De Bahia à Rio-Janiero. In-8. Paris, Ad. Bossange.

Murat (Georges). Un Homme de l'autre monde. In-18 jésus. Paris, les principaux libraires.

Normand (J.-A.). Mémoire sur l'application de l'algèbre aux calculs des bâtiments de mer, exposé d'une méthode nouvelle pour déterminer à priori les éléments principaux des bâtiments de mer. In-8. Paris, A. Bertrand.

Oseville (comte d'). Compte rendu d'un livre ayant pour titre : Etude du cheval de service et de guerre, suivant les principes élémentaires des sciences naturelles, par A. Richard (du Cantal). In-8. Caen, Poisson.

Pagès. Supplément aux manuscrits de Pagès, marchand d'Amiens, écrits à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle. Extrait du manuscrit dit Petit-Pagès, et d'autres documents inédits, recueillis pendant la publication des cinq premiers volumes, édités de 1854 à 1862. Gr. in-18. Amiens, tous les libraires de Picardie.

Pajot (Henri). Notes bibliographiques. Catalogue raisonné des écrits de feu André Le Glay, archiviste du département du Nord. In-8. Lille, Danel.

Pasovey (Chevalier de). Considérations au sujet du portrait de Roboam, retrouvé par Champollion, en Egypte. In-4 à 2 col. Paris, Benj. Duprat.

Partie inédite des Chroniques de Saint-Denis, suivie d'un récit, également inédit, de la campagne de Flandre en 1382, et d'un poëme sur les joûtes de Saint-Inglebert (1390). Gr. in-8. Paris, Lahure.

Pavy (Mgr.). Œuvres de Mgr. Louis-Antoine-Augustin Pavy, évêque d'Alger. Mandements, instructions, lettres pastorales, discours, sermons, culte de la sainte Vierge, Mois de Marie, etc. T. III et IV. In-8. Paris, Repos.

Peigné (J.-Marie). Le Comte Marot de la Garaye, étude biographique d'après les récits contemporains. In-8. Paris, Bachelier-Deflorenne.

Perrault. Les Contes des Fées, en prose et en vers, nouvelle édition, revue et corrigée sur les éditions originales, et précédée d'une lettre critique, par Ch. Giraud, de l'Institut. Gr. in-12. Paris, Impr. impériale.

Peyrat (A.). Histoire élémentaire et critique de Jésus. In-8. Paris, Michel Lévy frères.

Philosophie de la révélation. La Trinité selon l'Ecriture, vrai fondement de la science. In-8. Rodez, Ratery.

Pilot (J.-J.-A.). Notice sur l'église Saint-Laurent de Grenoble. In-16. Grenoble, Maisonville et fils.

Piron. Œuvres de Piron, précédées d'une notice d'après des documents nouveaux, par Edouard Fournier. In-18 jésus. Paris, Delahaye.

Pologne (la) l'Empereur Napoléon Ier et la Sainte-Alliance. In-8. Paris, Dentu.

Ponson du Terrail (vicomte). La Jeunesse du roi Henri. Gr. in-8 à 2 col. Paris, Charlieu et Huillery.

Prévost-Paradol. Quelques pages d'Histoire contemporaine. Lettres politiques, 2e série. In-18 jésus. Paris, Librairie nouvelle.

Prise de Colmar (la) en 1663, racontée par le doyen du chapitre de cette ville. Traduit de l'allemand. Gr. in-8. Colmar, Decker.

Procès-Verbaux des séances du Corps législatif. Session de 1864. T. I. Du 11 janvier au 22 février 1864. In-8. Poupart-Davyl et Ce.

Projets de M. le maréchal de Vauban pour fortifier la ville de Dieppe (1694-1699), publiés sous la direction de M. Jules Thieury. In-8. Dieppe, Marais.

Psaumes du Roi-Prophète, en vers français, par l'auteur de la traduction des *Visions d'Isaïe, fils d'Amos*. In-8. Lyon, Perrin.

Question (la) polonaise et M. Pelletan. In-8. Saint-Pétersbourg, librairie de la cour impériale.

Rabelland (J.). Les cérémonies de l'Eglise parlant au cœur du fidèle. In-18. Poitiers, Oudin.

Renan (Ernest). Trois Inscriptions phéniciennes trouvées à Oumm-el-Awamid. In-8. Paris, Impr. impériale.

Renzi (A.). Notice biographique sur Denis Foyatier, artiste statuaire. In-8. Saint-Germain, Toinon.

Romancero de Champagne, 3e partie. Chants historiques. 1550-1750. In-8. Reims, Brissart-Binet.

Digitized by Google

Sayve (de). La Question italienne en 1864. In-8. Paris, Dentu.

Silva (F. de). Souvenirs et Esquisses. In-12. Paris, Putois-Cretté.

Silvestre (Théophile). Eugène Delacroix, documents nouveaux. Grand in-18. Paris, Librairie nouvelle.

Socard (Alexis). Livres populaires imprimés à Troyes de 1600 à 1800. Hagiographie, ascétisme. In-8, avec 120 gravures. Paris, Aubry.

Tardieu (Ambroise). Etude médico-légale sur les maladies provoquées ou communiquées, comprenant l'histoire médico-légale de la syphilis et de ses divers modes de transmission. In-8. Paris, J.-B. Baillière et fils.

Tardieu (Ambroise). Relation médico-légale de l'affaire Armand (de Montpellier), simulation de tentative homicide (commotion cérébrale et strangulation) avec les adhésions de divers professeurs et médecins. In-8. Paris, J.-B. Baillière et fils.

Thiébaud (abbé). Le Départ ou nouvelle phase de la question liturgique dans le diocèse de Besançon. In-8. Besançon, Bouvalot.

Thomas (abbé). De la philosophie moderne, considérée dans son principe, sa méthode et ses résultats. In-8. Verdun. Laurent.

Tripier (Louis). Bulletin de la législation française, donnant, immédiatement après leur promulgation, les lois et décrets d'intérêt général, année 1863. In-8. Paris, Mme Mayet-Odin.

Tyndall (John). La chaleur considérée comme un mode de mouvement, cours en douze leçons, professées à l'institution royale de la Grande-Bretagne. Ouvrage traduit de l'anglais par M. l'abbé A.-M. Moigno. In-8 jésus. Paris, Giraud.

Vanlecemputten (H.). Notice sur la ville de Romans et le bourg du Péage. In-8. Toulouse, Dupin.

Vers espagnols inédits de Molière, publiés pour la première fois par P.-L. Jacob, bibliophile. In-8. Paris, Meyrueis et Ce.

Veuillot (Eugène). M. Louis Veuillot. In-8 avec portrait. Paris, Palmé.

Viel-Castel (Louis de). Histoire de la Restauration. T. VII. In-8. Paris, Michel Lévy frères.

Vieillard de Boismartin (Alphonse). Le Lien des âmes, ou Relation du panégyrique prononcé à la mémoire de M. P.-F. Mathieu, ancien pharmacien en chef des armées, et des communications médianimiques qu'il a données les 16 et 18 février 1864. In-12. Paris, Ledoyen.

Zénob de Klag. Histoire de Darôn, par Zénob de Klag, évêque syrien, traduite pour la première fois de l'arménien sur l'édition des RR. PP. mékhitaristes de Saint-Lazare, et accompagnée de notes par M. Evariste Prudhomme. In-8. Paris, Imprimerie impériale.

LIVRES ANGLAIS.

Adams (V.-H. Davenport). Dwellers on the Threshold; or Magic and Magicians. 2 vol. post 8vo, pp. xxxv-623. London, J. Maxwell.

Albert (Prince). The Principal Speeches and Addresses of his Royal Highness the Prince Consort, with an Introduction giving some outlines of his character. Fcap 8vo, pp. vii-127. London, Murray.

Bisset (Andrew). Omitted Chapters of the History of England. 8vo. London, Murray.

Gant (Frederic-James). Principles of Surgery; chimical, medical and operative. 1 vol. 8vo, pp. xxiii-860. London, Churchill.

Gibb (George-Duncan). On Diseases of the throat and the Winpipe. Post 8vo, pp. xvii-481. London, Churchill.

Gorst (J.-E.). Maori King; or owe quarrel with the natives of New-Zealand. Cr. 8vo. London, Macmillan.

Huxley (Thomas-Henry). Lectures on the elements of Comparative Anatomy. 8vo, pp. xi-308. London, Churchill.

Long (George). Decline of the Roman Republic. Vol. I. In-8, pp. xxvii-400. London, Bell and Dalby.

Menzies (L.-L.-J.). Legendaries tales of the ancient Britons. Fcap. 8vo. London, Smith.

Oman (C.-P.-A.). Eastwards; or Realities of Indian Life. 8vo, pp. 297. Simpkin.

Shakespeare (The Complete works of William), from the text of Johnson, Steevens and Reed. With biographical sketch by Mary Cowden Clarke. Imperial 8vo, pp. xx-715. Edinburgh, Nimmo.

Shakespeare's Jest Books (Second series). Edited with Introduction and Notes by W. Carew Hazlitt. 8vo, pp. ii-367. Willis and Sotheran.

Sidney Smith (Rev. G.). Alfred, the Father of his People, etc. Fcap. 8vo, pp. vii-151. London, Macintosh.

Thackeray (W.-M.). Christmas Books. New edition in one vol. 8vo. Chapman and Hall.

PRINCIPAUX PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Annales des Voyages (avril 1864).

Jules Duval. Formation du domaine colonial de la France. — Ch. Grad. Le Lac Baikal. — V.-A. Malte-Brun. Journal of the Discovery of the Source of the Nile, by John Hanning Speke. — Léonce Wessillier. Onze mois de sous-préfecture en basse Cochinchine, par M. L. de Grammont, capitaine. — V.-A. Malte-Brun. Trois ans d'esclavage chez les Patagons. Récit de ma captivité, par A. Guinnard. — V.-A. Malte-Brun. Nieuwe Tewens Etappe Kuart van Java en Madoera. Ingerolge gouvernements besluits dde 7 augustus 1860. Te zamengesteldt door den kaptein der Genie W.-F. Versteeg. — Travaux de la Société de géographie et de statistique de Mexico en 1863. — Mission de M. Victor Guérin en Palestine. — Nouvelles du

Digitized by Google

fleuve Blanc. — Etablissement d'un pénitencier à la Nouvelle-Calédonie. Nouvelles de la colonie. — Prochain départ de l'expédition du baron de Decken pour la côte orientale de l'Afrique, son organisation. — Nouvelles du Paraguay. Questions de la limite entre cette république et celle de Bolivie. — Protectorat de la France exercé sur le royaume de Porto-Novo (côte occidentale de l'Afrique). — Nouvelles du Niger et du docteur Baikie. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

Beaux-Arts (1er et 15 avril 1864).

A. Saint-Vine Duvivier. Hippolyte Flandrin, peintre d'histoire. — Auguste Couder. Alaux, peintre d'histoire. — S. Blondel. Histoire de la glyptique depuis les temps antiques jusqu'à nos jours (suite). — Charles Gueullette. Les Ateliers de peinture en 1864. — H. Courrier des beaux-arts. — A.-S.-V. D. Le Docteur Duvivier. — Charles Gueullette. Les Ateliers de peinture en 1864 (suite). — S. Blondel. Histoire de la glyptique depuis les temps antiques jusqu'à nos jours (suite). — Is. Schmoll. La Photographie devant la justice. — Hébert. L'Art et le monde, chronique parisienne. — S. de Noailly. Ch. théâtrale. — H. Courrier des beaux-arts. — L. Goblet. Bibliographie.

Bulletin du Bouquiniste (15 avril 1864).

Etat des ventes de livres. — Variétés bibliographiques. — R. Bordeaux. Collection de plombs trouvés dans la Seine, et recueillis par A. Fourgeais, 3e série : variétés numismatiques. — Gustave Masson. Les bibliothèques de Londres au siècle dernier (5e et dernier article). — Le marquis de Gaillon. Le Gueux de Montaigne, petite note sur un passage des Essais. — J.-Boniface Delcro. Mme de Sévigné. — Ed. de Barthélemy. Etude sur la signification des noms de lieux en France, par A. Houzé. — Des Titres de l'ancienne noblesse, par le vicomte R. d'Estaintot. — Catalogue des livres mis en vente aux prix marqués. — Ouvrages en latin, anciens, rares, curieux et modernes. — Publications nouvelles.

Le Correspondant (25 mars 1864).

Le comte de Falloux. Introduction aux lettres du R. P. Lacordaire. — Rio. La Religion de Shakespeare. — P. de Buire. Les Populations du nord de l'Afrique. — Louis Joubert. La Jeunesse du doyen, nouvelle. — C.-D. d'Héricault. Histoire littéraire de la France au moyen âge. — Le comte de Carné. Les Assemblées provinciales sous Louis XVI. — Léon Lagrange. Eugène Delacroix. — L'abbé Meignen. La Crise protestante. — P. Douhaire. Revue critique. — Léon Lavedan. Les Evénements du mois.

Journal des Economistes (avril 1864).

Wolowski. Question des banques. — A. Legoyt. Du Mouvement de la population en France en 1861. — Lefèvre. Des Coalitions d'ouvriers et de leurs effets. — Paul Boiteau. Les Derniers Esclavagistes. — J. Duval. Revue de l'Académie des sciences morales et politiques, etc.

Revue de l'Art Chrétien (février 1864).

L'abbé J. Corblet. Les manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Laon, d'après un ouvrage récent de M. Ed. Fleury (gravures dans le texte et hors le texte). — Mme Félicie d'Ayzac. Iconographie du Dragon. — L'abbé J.-D. La Théologie des catacombes.

Revue Britannique (mars et avril 1864).

Le marquis de Dangeau et le duc de Saint-Simon. L'Arsenal des Américains du Nord. — De quelques auteurs dont les écrits révèlent une connaissance supérieure du monde. — Scènes de la nature sous l'équateur (3e extrait). Les Fourmis et les Termites de la rivière des Amazones. — L'Argent fatal. — Ve épisode : De Chine en Angleterre (2e partie). — La Sonora, étendue, population, climat, produits du sol, mines, tribus indiennes, etc. — Etat de la question du canal de Suez. — Poésie. — Correspondances d'Espagne, d'Allemagne, de Londres. — Agriculture et ressources du Danemark. — Chronique et Bulletin bibliographique. — La Chine, ses ressources agricoles, industrielles, commerciales. — De quelques auteurs dont les écrits révèlent une connaissance supérieure du monde (suite). — Les Cosaques pêcheurs. — L'Exploration des sources du Nil. — Un Episode de la vie littéraire de Frédéric le Grand. — L'Argent fatal, roman (suite). — Consommation de la viande à Londres. — Histoire d'un Jeune coucou. — Le Sermon.

Revue Contemporaine (31 mars et 15 avril 1864).

M. Corsi. Les Bersagliers de l'armée italienne. — Guy de Charnacé. Les Croisements dans les races d'animaux domestiques. — Alfred Delvau. Un Parisien à Java (2e partie). — A. Buchner. Le Roman réaliste en Allemagne : Otto Muller. — Léon Lefébure. De quelques caractères de la philosophie contemporaine. — César Daly. Ce que peut raconter une grille de fer : De l'Influence des femmes sur l'architecture au XVIIIe siècle. — Arthur Baignières. Louis Frangetot, sa vie et ses œuvres, nouvelle. — Revue critique : Baron Ernouf. Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie, de M. le comte Russell-Killough. — Emile Jonveaux. La Mer Polaire, de M. Ferdinand de Lanoye. — B. E. Correspondance inédite de Collé, édition de M. H. Bonhomme. — A. Claveau. Chronique littéraire. — Wilhelm. Revue musicale. — Alphonse de Calonne. Chronique politique. — Bulletin bibliographique : Athenæum français, Livres nouveaux. — Edgard Boutaric. Les Idées modernes chez un politique du XIVe siècle : Pierre Du Bois. — Hautefeuille. Les Règlements danois et autrichiens sur la navigation des peuples neutres (16 février et 3 mars 1864). — Ernest Boysse. Le Roman contemporain en Angleterre, scènes de la vie de province (1re partie). — C. de Cardonne. Des Origines et du développement du commerce extérieur de

Digitized by Google

la Russie (1re partie). — Henri Vierne. L'Exploitation des chemins de fer en France et les critiques dirigées contre elle. — Cambouliu. La Maison de Rocagirade, mœurs et paysages de la Catalogne (1re partie). Edouard Boinvilliers. Le Programme de l'école libérale de 1830. — Em. Levasseur. Travaux des académies et des sociétés savantes : Sciences économiques et politiques. Bibliographie. — Revue critique : Léo Joubert. Souvenirs d'un Diplomate : la Pologne, de M. le baron Bignon. — Baron Ernouf. Cinq mois de préfecture en Sicile, de M. E. Falconcini. — B. E. La Tour Saint-Jacques de Paris, du docteur Briois. — A. Claveau. Chronique littéraire. — Alexandre Pey. Chronique politique.

Revue des Deux Mondes (1er et 15 avril).

Théodore Pavie. Devadatta, scènes et récits de la vie hindoue. — Marc Monnier. Naples et le Brigandage de 1860 à 1864. — A. Geoffroy. Gustave III et la Cour de France, d'après des papiers inédits; le Coup d'Etat du 19 août 1772. — H. Blerzy. Les Cartes géographiques des divers Etats. La mesure et la représentation du globe terrestre. — Emile de Laveleye. L'Economie rurale en Néerlande, scènes et souvenirs d'un voyage agricole. Les Cultures et la Production hollandaises (dernière partie). — J.-J. Ampère. La Fin de la Liberté à Rome. Pompée, Cicéron et César. — Charles de Mazade. Les Idées libérales et la Nouvelle littérature. Deux publicistes. — Chronique de la quinzaine, Histoire politique et littéraire. — Scudo. Revue musicale. La Musique religieuse. — Essais et Notices. Les Livres nouveaux. — Bulletin bibliographique. — Sainte-Beuve. Portraits de poètes contemporains : Alfred de Vigny. — Pierre Clément. La Police sous Louis XIV. Nicolas de La Reynie, d'après de nouveaux documents. — L. de Lavergne. Marc-Aurèle et l'Examen de conscience d'un empereur romain. — Edgar Saveney. Les Forces de l'Italie. L'administration, l'armée, les finances et le commerce du nouveau royaume d'Italie. — Henri Rivière. Les Méprises du cœur. — L. Simonin. La Mission de Madagascar. Souvenirs d'un voyage dans l'Océan Indien. — Chronique de la quinzaine, Histoire politique et littéraire. — P. Scudo. Revue Musicale. Mireille, de M. Gounod; Lara, de M. Maillard. — Essais et Notices. — Bulletin bibliographique.

Revue Française (1er avril 1864).

V. Fournel. Histoire littéraire des quarante fauteuils de l'Académie française. — L. Enault. Olga, roman, 1re partie (suite). — J.-E. Alaux. La Poésie et les Poètes en 1863. — J. Demogeot. Le Fatalisme dans l'histoire littéraire. M. Taine. Histoire de la littérature anglaise. — H.-W. Longfellow. Evangéline (fin). — G. Vapereau. Le mouvement dramatique et littéraire, etc.

Revue indépendante (1er et 15 mars 1864).

G. Véran. Lettres à la jeunesse des écoles. La Papauté dans le plan divin. — L.-R. de Lombarès. La Question qui revient toujours (suite). — Louis de Laincel. Thalès Bernard (suite et fin). — G. de Chaulnes. Les Résidences royales de la Loire, par M. Jules Loiseleur. — Comtesse M.... Un chapitre inédit de mes souvenirs (suite et fin). — Gévé. Le dernier des Alchimistes, nouvelle (suite). — G. Véran. Comment finissent les hérésies. — G. de Chaulnes. Etude sur la décentralisation (suite). — L.-R. de Lombarès. Une Question qui revient toujours (suite et fin). — J.-A. Claverie. Esprit et Raison, poésie. — H. de Charencey. Le Déluge chez les peuples Touraniens. — Alfred Nettement. Louise de France. — De Plasman. Les nouveaux Strauss. — Henry de Suckau. Solitude. Bernard de Palissy.

Revue de l'Instruction publique (24 et 31 mars, 7 et 14 avril 1864).

Chronique hebdomadaire. — Correspondance. — O. Muller. Education et enseignement. Distribution des prix à la fin de l'année classique 1862-1863. — Les bibliothèques populaires, par Victor Chauvin. — Charles Defodon. Littérature : conférences, entretiens et lectures. — Bibliographie. — Ch. Gidel. Analyses et Comptes rendus. Historiens, Poètes et Romanciers, par M. Cuvillier-Fleury. — B. Jullien. Traité élémentaire de musique, par L. Quicherat. — Variétés : Edmond About. Le Progrès. — Victor Chauvin. Nécrologie : M. Hase. — Nouvelles diverses, par Ernest Le Barbier. — Documents officiels. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — A. Lesieur. Questions universitaires. Les Facultés des lettres et des sciences. Les Cours publics libres. De l'Instruction secondaire. — Michel Bréal. Correspondance. — Charles Defodon. Littérature. Conférences, entretiens et lectures. — Bibliographie. — Analyses et Comptes rendus. — Patin. Nécrologie : M. Ampère. — Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. Cournot. Questions universitaires. — De l'instruction secondaire, 2e article. — Charles Defodon. Littérature. Conferences, entretiens et lectures. — Bibliographie. — A. Lesieur. Analyses et Comptes rendus. — L. Quicherat. Variétés. — T. Deltour. Nécrologie. — Ernest Le Barbier. Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — Victor Chauvin. Correspondance. — Géruzez. Littérature. Académie française : Réception de M. Dufaure. — Charles Defodon, Entretiens et lectures de la rue de la Paix. — Bibliographie. — A. Leterrier. Analyses et Comptes rendus. — Ernest Le Barbier. Nouvelles diverses. — Documents officiels.

Revue du Lyonnais (mars 1864).

Maurice Simonnet. Poésie : Le Vœu breton. — Paul Sauzet. Eloge de Ravez. — Paul Saint-Olive. Chemin de fer de Lyon à la Croix-Rousse (suite). — A. Allmer. Explication d'un bas-relief et d'une légende énigmatique sur un tombeau antique du musée de Lyon. — Aimé Vingtrinier. Le château de Varey (suite). — J. de Luhac. Des égards dans

Digitized by Google

les mœurs littéraires. — A. Steyert. Bibliographie. Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise, par M. Auguste Bernard. — Nécrologie : M. d'Assier de Valenches. M. Bissardon. — E. Guimet. Le concert de M. Joseph Luigini. — A. V. Chronique locale.

Revue du Monde catholique (10 et 25 mars, et 10 avril 1864).

Mgr Landriot. Saint Thomas d'Aquin. — Armand Ravelet. Une tentative d'athéisme, étude sur M. Renan. — Eugène Veuillot. Mgr de Salinis et la presse religieuse. — L'abbé Lécanu. De la carte de la Gaule sous le proconsulat de César. — Mme Bourdon. Journal d'une femme du monde. — Henry Lasserre. Etudes historiques pour la défense de l'Eglise, par M. Léon Gautier. — Eugène Veuillot. Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique. — Léopold Giraud. Etudes sur le matérialisme scientifique. — Henri de L'Espinois. Une insurrection dans les Etats du Saint-Siége, 1434-1438. — A. Vaillant. Les grands déserts de l'Amérique. — Le P. Marin de Boylesve. Les Manichéens et les Sociétés secrètes. — L'abbé Thomas. Documents relatifs à l'histoire du Gallicanisme au XVIIe et au XVIIIe siècles. — Jean Lander. Les amours de Fanchonnette, nouvelle. — Eugène Veuillot. Mélanges : l'Annuaire catholique. — Numa Boudet. Pensées. — Bref de N. S. P. le Pape à Mgr l'archevêque de Munich. — Eugène Veuillot. Chronique de la quinzaine. — L'abbé Chantome. Du mouvement philosophique en France au XIXe siècle. — E. Hello. Les Sophistes et le P. Gratry. — A. Vaillant. Les grands déserts de l'Amérique. — G. Seigneur. Etudes académiques. M. Viennet. — L. Giraud. Etudes sur le matérialisme scientifique (suite). — J. Lander. Le Chant du rossignol, nouvelle. — E. Veuillot. Chronique de la quinzaine. — M. Venet. Nouvelles du pays littéraire. — MM. A. Mazure, V. Germain, marquis de Roys, E. Hello, A. Petit, S. Villequier, C. Mullinger, Marcillys, Valentin, Flamanach, Vaillant, Chalmont. Bulletin bibliographique.

Revue maritime et coloniale (janvier, février, mars 1864).

Statistique des colonies. Tableaux de population, de culture, du commerce, des mouvements de la navigation commerciale. — La Pêche de la morue en Islande 1863. — Chronique, Navigation des bâtiments cuirassés français. Mise à l'eau des frégates cuirassées *la Provence*, *l'Héroïne*, *le Minotaure*, *la Numancia*. — Expériences d'artillerie à Schœburyness. — Constructions navales en Russie. — Placers de la Nouvelle-Calédonie. — Le Coca du Pérou. — Le Commerce de Saïgon en 1862, par Rieunier. — Météorologie. les Etoiles filantes, par Coulvier-Gravier. — Note sur la pisciculture en Chine, par Dabry. — L'artillerie américaine. — Nouvelles bases de tactique navale pour les navires à vapeur, par le contre-amiral Boutakoff. — Note sur les traversées de retour du golfe du Mexique en France, par Grasset. — Nettoyage des chaudières. Cas d'asphyxie à bord du *Bisson*. — Notice sur le oualo. — La Pêche en France. Chronique. Etat de la marine aux Etats-Unis. Les monitors fédéraux : le *Teamseh*, le *Dictator*. Marines militaires de la Turquie, de la Prusse; l'escadre du Danemark. Effectif de la marine militaire de l'Angleterre. Expériences de l'*Hector*. Artillerie du *Minotaure*. Produits argileux de la basse Cochinchine. Conseils généraux des Antilles. Mort de l'amiral Hamelin. — Notice sur Porto-Novo, côte occidentale d'Afrique, par Gellé. — Revue géographique de l'année 1863, par Barbié du Bocage. — Notice sur le oualo (fin). — Considérations sur Otago (Nouvelle-Zélande), par Robiquet. — La Pêche de la morue à Terre-Neuve, par Heurtault. — Productions et Cultures de la basse Cochinchine, par Jager. — Expérimentation, à la Guadeloupe, des procédés sucriers de Leplay et Cuisinier. — Marine militaire de l'Angleterre : l'*Hector* et l'*Achille*, nouveaux types de bâtiments blindés. — Chronique. Statistique des naufrages en Angleterre. L'artillerie américaine : le canon Brooke des confédérés. Machines pour les constructions navales. Le *La Fayette* et le *Washington*. Préparation de la morue. Exposition de pêche en Norvége. Le courrier de Saïgon. Le riz en Cochinchine. Mesures annamites les plus usitées.

Nouvelle Revue de Paris (1er et 15 avril 1864).

Lamartine. Les Fables de l'Inde. — Ernest Feydeau. Le Secret du bonheur, roman. — Charles Vien. L'abbé Dubois, premier ministre de Louis XV. — Louis Bouilhet. Chinoiseries, poésie. — Alfred Assollant. Une Ville de garnison, roman. — Camille de Furth. Voyage en Chine, au Japon, etc. — Edmond About. Le Mois. — Charles Deulin. Revue dramatique. — A. de Lasalle. Revue musicale. — Bibliographie. — Albert Castelnau. La Renaissance italienne. — Ernest Feydeau. Le Secret du bonheur, roman (suite). — Lamartine. Les Fables de l'Inde (fin). — Louis Ratisbonne. Les Nuages et les Jours, poésie. — Alfred Assollant. — Une Ville de garnison (fin). — Ernest Daudet. La Provence, ses poésies et ses poètes. — Aug. Polo. Notice sur J.-J. Ampère. — H. de Pène. Le Mouvement mondain.

Revue de Toulouse (1er avril 1864).

Mathieu Guesde. La Vie aux Antilles : Ramon Villodas (1re partie). — Victor Pons. Saint-Porquier et ses armoiries. — D. Clos. Une Page de la vie d'un naturaliste du midi de la France, extrait de la correspondance de J.-P.-R. Draparnaud (suite et fin). — Gustave d'Hugues. Etudes sur la poésie anglaise au temps des Stuarts. — Alex. Massé. Poésies : l'Oiseau des bruyères, la Fleur immortelle, Faucheurs, quittez la plaine. — F. Lacointa. Bibliographie. — Académie impériale des sciences inscriptions et belles-lettres de Toulouse, séances des 24 et 31 décembre 1863 et 7 janvier 1864. — Jean Herm Simples Lettres. — Chronique. — Faits divers. — Concours des Jeux floraux.

Digitized by Google

Le Tour du Monde (26 mars et 2 avril 1864).

Paul Marcoy. Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique à travers l'Amérique du Sud (1846-1860). Texte et dessins inédits). — 11 desseins de Riou.— Paul Marcoy. Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique à travers l'Amérique du Sud (suite). (Texte et dessins inédits. 1846-1860.) — 12 dessins de Riou.

PÉRIODIQUES ANGLAIS.

Dublin University Magazine (april 1864).

The Irish church : her Reformers and her Foes. — Lyrists. Herrick, Ben Jonson, Carew. — Spring. — Unfortunate doctor Dodd, a neglected biography (part. II). — Yaxley and its neigbourhood. — Irish magic in the days of Cormac. — Felon biography. — Wiked Captain Walshawe, of Wauling. — Half a century of literary recollections. — Earlier type of the sensational novel. — In Church. — Phases of life in federal America.

The Edinburgh Review (april).

Diaries of a lady of quality. — The history of highways. — The Basque country. — Human sacrifices and infanticide in India. — Charles-Victor de Bonstetten. — British North America. — Rifled ordnance in England and France. — Kirk's Charles the bold. — Renan's life of Jesus.

The British Quarterly Review (april).

Shakespeare. — Gladstone's financial statements. — Revealed truth. Some of its characteristics. — London politics in the thirteenh century. — Trust deeds and religious liberty. — National ballads. — The Crawley Court-Martial. — The Privy Council judgment. Anglicans and non-conformists. — Degenerations in man. — Foreign affairs. Europe and America. — Epilogue on affairs and books.

The quarterly Review (april).

Prospects of the Confederates. — Pompei : Past and present. — Empire of Mexico. — Sir William Napier. — Shakespeare and his sonnets. — Privy council judgment. — Foreign policy of England.

The Westminster Review (april).

The Bassin of the upper Nile and its inhabitants.— Strikes and industrial coopération. — The Abolition of religious tests. — The Prerogative of pardon and the punishment of death. — New Zealand. — Taine's history of English Literature. — The philosophy of Roger Bacon. — Contemporary literature.

PÉRIODIQUES ITALIENS.

Rivista Contemporanea (marzo 1864).

B. Serra. Il Bilancio dello stato dell' anno 1865. — Luigi Rameri. Il Credito agrario et il Credito fondiario. — V. Rossi. Dell' Istmo di Suez, question franco-turca. — Fr.-Ang. Casari. Educazione, del padre Gregorio Girard. — Domenico Berti. La Casa dei Medici e la Scuola neo-platonica, di Firenze.— Francesco Selmi. L'Intento della comedia di Dante e le principali allegorie considerate, storicamente — L. Gigorini. Abitazioni lacustri della Svizzera. — C. Corsi. Ricordi del 1859. Il Quinto corpo d'armata francese. — Pietro Kostner. L'America latina, pensieri, ricordi et reminiscenze d'un viaggitore italiano. — V. Rossi. — G. Massari. Bibliografia. — G. Massari. Rassegna politica.

Rivista dei Communi Italiani (31 marzo).

O Lovera di Maria. Della nomina dei sindaci. — V. Dellanave. Le Casse di risparmio municipali. — B.-P. Sanguinetti. Saggio di una nuova teoria sulle imposte. — Collezion delle leggi comunali dei diversi Stati d'Europa. — Legge 24 novembre 1850, sui Comuni dello Stato pontificio. — Estratto della legge 22 novembre 1850 sull' amministrazione provinciale dello Stato pontificio. — I Bilanci provinciali preventivi per l'anno 1864. — Sovra l'imposta immobiliare. Lettera al senatore G. Plezza del cavaliere B.-P. — Manifesto d'un opera pel centenario, di Dante Alighieri. — Bollettino delle circolari ministeriali.

PÉRIODIQUES SUISSES.

Bibliothèque universelle et Revue suisse (20 mars 1864).

Monnard. L'Allemagne occidentale à l'époque de la Révolutien française et au commencement de l'Empire (suite). — Fritz-Berthoud. Une Excursion en Picardie. — G. Revilliod. Henri Zschokke. — Marc Debrit. De Mégare à Mycènes. — Chronique suisse. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Lucien de la Rive. De la Conductibilité de la glace pour la chaleur. — R. Clausius. Sur la différence entre l'oxygène actif et l'oxygène ordinaire. — Thury. Remarques sur quelques objections élevées contre la loi de productions des sexes. — Bulletin scientifique. Physique, zoologie, anatomie et paléontologie. — Observations météorologiques faites à l'observatoire de Genève pendant le mois de février.

ATLAS BABINET. — En vente à la librairie d'Ernest Bourdin, un bel Atlas universel, géographique et historique, contenant 64 cartes, gravées ur acier, sur la projection de M. Babinet, la seule qui conserve la superficie relative des divers pays. — Prix, cartonné, 20 fr.

Galignani's Paris Guide (nouvelle édition entièrement refondue), 1 vol. in-12. Paris, Galignani et Ce.

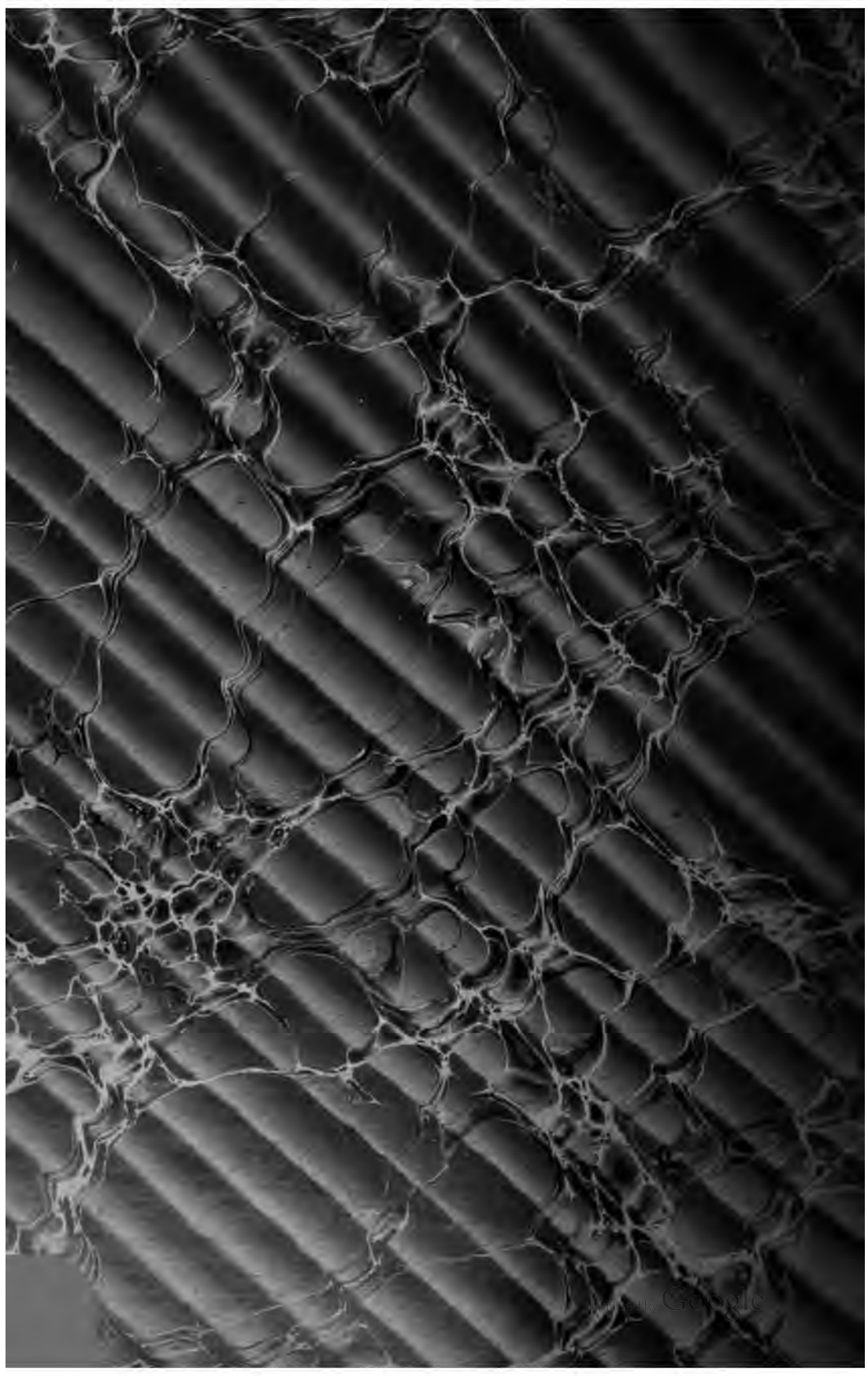
Paris. Impr. de Dubuisson et Ce, rue Coq-Heron, 5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 092 976 950

Digitized by Google